

LANDES-
UND STADT-
BIBLIOTHEK
DUSSELDORF

Nicht ausleihbar

LE

MONITEUR DE LA MODE.

LANDES-
UND STADT-
BIBLIOTHEK
DUSSELDORF

MODES,

Renseignements divers, description des toilettes.

Chaque année, il semble que le grand monde parisien ait un peu plus de peine à quitter ses habitations de campagne ou à revenir de ses voyages, pour reprendre ses habitudes de la ville. Très peu de salons sont encore ouverts, et l'on se plaint d'émigrations nombreuses pour les climats toujours purs sous un ciel toujours bleu. Le froid et la pluie ont fait peur à plusieurs des beautés les plus admirées chaque année dans les réunions de l'hiver. En attendant, nos principaux interprètes de la mode rivalisent d'inventions charmantes qui n'attendent pour être mises au jour et déployer toutes leurs séductions que le commencement des grandes soirées de musique et le retentissement des premiers sons de l'orchestre de danse. Déjà même nous avons vu, soit au théâtre, soit dans quelques hâtives soirées, de délicieuses sorties de bal, en soie piquée, ou en cachemire brodé au passé ou soutaché d'or, dont plusieurs avaient été fournies par la maison *Lhopiteau*. Toutes les créations de cette maison, dont l'importance devient de plus en plus grande, portent un cachet d'élégance sérieuse et de parfaite distinction qui la rendent à nos yeux, digne d'une recommandation tout à fait spéciale.

Elle a comme pardessus, deux très jolies nouveautés : l'une est un paletot cintré à la taille, large du bas, avec une pèlerine cardinal garnie de guipure gothique froncée dos à dos, des manches à revers de guipure, une garniture de boutons sur les plis de la manche, et tout au bord, une petite ruche de satin formant volant.

L'autre, le mantelet Marion Delorme, vêtement très habillé sans manches avec de gros plis à la jupe et une riche garniture de guipure formant étole.

Cette forme est en ce moment celle qu'elle conseille de préférence pour les vêtements de velours, de même que des étoffes de soie elle fait plus particulièrement des pelisses et des polonaises, et des paletots avec les draps unis ou côtelés qui, cette année, ne se portent guère que noirs ou marrons.

Madame *Pauline Conter*, dont on connaît le talent véritablement artistique, fait les robes simples pour la ville à gros plis sur le devant, avec garnitures de boutons petits dans le haut et s'élargissant dans le bas, ou de nœuds de passementerie également graduées de grandeurs. D'autres sont ornées au corsage de plusieurs rangs de passementerie qui passent sur les manches entre les bouffes et vont se nouer sur les épaules.

Nous avons admiré dans ces belles et vastes galeries de la maison *Lhopiteau* plusieurs délicieuses robes prêtes à être expédiées à une mariée.

D'abord, pour la cérémonie, une robe de satin blanc, tout unie, ornée d'une garniture de boutons de perles en avant de la jupe et sur les larges manches *Anned Autriche*, fendues, bordées de cygne, et ayant en dessous d'autres manches plates, également de satin blanc, avec poignets de cygne.

Pour le bal, une robe aussi de satin blanc recouverte de tulle avec trois ruches dans le bas, chacune de ces

ruches entourée de chaque côté d'autres petites ruches de tulle illusion, et une double jupe de tulle repincée trois fois dans le haut par de petits bouquets de roses pompons; au corsage des cordons de feuillage, et des bouquets de roses pompons au milieu de la poitrine et sur les épaules.

Pour la ville, une robe de taffetas mauve de deux teintes, ayant dans le bas cinq petits volants découpés, l'un foncé et l'autre clair, remontant en tablier sur le devant, formant plastron au corsage, et pyramides sur chaque côté de la jupe, des manches plates dont les jockeys sont cinq petits volants qui descendent, et les poignets cinq plus petits volants qui remontent.

Une autre, de velours royal marron, a deux petits volants dans le bas, et un troisième grand volant qui retombe sur les deux autres, une ceinture à longs bouts noués sur le côté, un corsage formant petit fichu garni d'effilés, et des manches arrondies et fendues jusqu'à la saignée.

Pour le soir, les manches continuent à se faire larges et ouvertes, mais pour le matin elles se font toutes fermées.

Plus que jamais, la fourrure occupe un rang élevé parmi les principaux luxes de la toilette, et certains fabricants renommés, tels que M. *Bougineaux-Loley*, qui ne se bornent pas à vendre des pelleteries, mais qui sont des créateurs d'objets de goût, et de fantaisie élégante, élargissent de beaucoup le cadre de leur riche spécialité.

Dans ces spacieux magasins de la reine d'Angleterre, qui renferment tant de merveilleuses fourrures dont une seule dépasse le prix d'une parure de diamants, nous avons remarqué des garnitures de martre-zibeline qui, par leur nuance foncée et la qualité de leur poil, sont tout aussi rares et tout aussi précieuses qu'une pierre sans tache ou qu'un camée parfait. M. *Bougineaux-Loley* garnit de ces martes que lui seul possède à Paris, de splendides manteaux de velours amples et longs, dont les manches un peu étroites du haut sont immenses du bas. Il les dispose en garnitures pour le bas de ces manches, en cols d'une coupe toute nouvelle et dont l'originalité lui appartient, ou en larges étoles qui retombent en avant jusqu'au bas du vêtement. Il entoure de moelleuse et blanche hermine les pelisses de velours pour toilettes habillées en voiture, et les séduisantes sorties de bal; et il dispose pour les robes ou les pardessus de drap, des cols et des rouleaux d'astracan qui les complètent ou plutôt les transforment d'une façon charmante. Le chinchilla, le petit-gris sont aussi employés par lui d'une manière très heureuse. Ses manchons, ses berthes, ses manchettes offrent une variété unique de couleurs et de prix, depuis la martre irréprochable dont nous parlions tout à l'heure, jusqu'au chien sauvage à longs poils que la mode a adopté comme caprice passager, et il n'est rien de ce qui tient à la fourrure qu'on ne puisse trouver dans ce magasin hors ligne, sauf ce qui est positivement vulgaire et laid.

Les belles peaux d'ours et de loups blancs pour couvertures dans les équipages et pour tapis de pied, sont d'un luxe majestueux, et bien approprié aux rigueurs de la saison.

Mais, quoiqu'elle apporte, cette saison, un redoublement de tristesse aux souffrants et aux malheureux, elle est saluée et accueillie avec joie par les privilégiés du sort, comme celle des fêtes et des plaisirs, et chaque interprète

accepté de la mode s'efforce de réunir autour de lui pour ce moment spécial toutes les tentations qu'il a pu trouver dans son imagination. La maison *Tilman* est certainement l'un de ces palais de fées qui renferment le plus de séductions irrésistibles. Au milieu de toutes ses coiffures délicieuses, lorsqu'il s'agit de faire un choix, on ne sait à laquelle s'arrêter, car la dernière qu'on vous présente paraît toujours encore plus jolie que les autres.

La forme typique de ces coiffures est ronde. Mais elle est obtenue par tant de combinaisons diverses des fleurs, des plumes, de l'or, du velours et de la dentelle qui les composent, que presque aucune d'elles n'est absolument semblable aux autres.

Des torsades de velours noir, vert, bleu, nacarat poncé, ou fleur de pêcher, c'est-à-dire assorti à chaque toilette, sont entourées de galons ou de cordelières d'or avec glands. Un large nœud à bouts pointus garnit tout le derrière de la tête, et une belle plume d'autruche contourne un des bandeaux ou retombe droit, et très bas de côté.

Une couronne toute ronde, de petites fleurs de velours vert myrte, a une sorte de diadème un peu élevé sur le front, et une touffe allongée faisant cache-peigne en arrière.

Une reine de seize ans est une délicieuse fantaisie composée de bleuets divisés par petites touffes rondes qui font une véritable couronne royale au-dessus du front, un simple cordon relié par des galons d'or des côtés et s'arrondissant en arrière en petit toquet à jours. Quelques bleuets retombent en arrière à l'extrémité de tiges d'or. Mais lorsqu'il s'agit de quelque chose d'aussi insaisissable que la fantaisie qui préside à l'assemblage des fleurs, une description est bien insuffisante, et il faut voir soi-même ce qu'elle essaye seulement d'indiquer.

Quelque chose de gracieux, de jeune et qui coiffe à ravir presque toute les femmes, mais qui convient surtout aux jeunes filles, c'est une couronne absolument ronde de dentelle ruchée, coupée par quelques nœuds de velours noir posés irrégulièrement, et absolument au gré de la physionomie et du caprice de chaque personne. Cette coiffure peut servir pendant tout un hiver en paraissant renouvelée chaque fois, au moyen d'une petite touffe de fleurs assortie à chaque toilette, que l'on ajoute soi-même, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre de cette coiffure, et qui la rend tout à fait gentille et coquette.

Citons encore comme aperçu seulement :

Une velléda de lilas blanc à grappes retombantes sur le front et en arrière, et couchées des côtés, avec feuilles en dessus.

Des coquelicots à touffe double sur le front, touffe ronde à droite, nœuds très compliqués avec glands d'or retombant à gauche, et cache-peigne de coquelicots. Ces fleurs, qui avancent sur le front, passent en arrière des bandeaux et continuent au-dessus du cou, paraissent disposées à même les cheveux sans être montées en couronne, et produisent un effet charmant de grâce sans apprêt.

Enfin et pour nous arrêter, car l'espace nous limite :

Un turban de violettes de Parme de deux tons, mélangées de pensées de velours et d'iris lilas, est tout à fait dans le style antique.

Lorsqu'il s'agit de mouchoirs, le nom de M. *Chapron* est celui qui éveille au plus haut point l'idée de distinction qui se sépare si peu de celle de véritable élégance. Il n'est personne qui ne songe à demander à la *Sublime-Porte* les mouchoirs de prix pour un cadeau important ou une occasion solennelle. Mais on achète les mouchoirs plus simples dans un magasin obscur, chez une lingère inconnue, et on se plaint ensuite de n'avoir pu choisir qu'au milieu d'un nombre d'échantillons très limité. La maison *Chapron*, par la position exceptionnelle qu'elle a su se faire, est à peu près la seule, il est bon de s'en rendre compte, dans laquelle on trouve, non-seulement des merveilles d'exécution qui ne peuvent se faire que là, mais en même temps un choix

tout à fait complet des mouchoirs les plus simples et les moins chers. Un grand avantage qu'elle offre encore, c'est qu'elle ne vend que des broderies blanches et par conséquent présentant l'aspect qu'elles devront conserver, tandis que les ouvrages vendus dans leur neuf, c'est-à-dire écrus, produisent souvent ensuite de grandes déceptions.

Les mouchoirs à bordures de couleur, découpées au point de chaînette ou au point turc, se portent toujours beaucoup pour demi-toilettes, ainsi que ceux à simple ourlet entouré d'une légère guirlande. Ils continuent à se faire très petits avec un simple chiffre ou des armoiries à l'un des coins.

Les voilettes, meuble tout à fait indispensable, continuent aussi à se faire petites et généralement rondes. Mais tout en se rapportant à un type uniforme, elles sont très diversifiées entre elles par la nouveauté et le fini de leurs dessins. Ceux que compose M. *Violard*, le fabricant en renom, sont des plus heureux et des plus soigneusement exécutés. Nous en avons vu de tout à fait hors ligne sur des volants de Chantilly et d'Angleterre et sur des tuniques de point d'Alençon et de Bruxelles.

Voici venir l'époque où se décident, puis se concluent un grand nombre de mariages. Bientôt la maison *Lassalle*, dont le bon goût et le tact exquis sont bien connus et appréciés, va être mise en réquisition de toutes parts pour la composition des trousseaux et des corbeilles. Elle vient déjà même d'en adresser quelques-uns d'une grande beauté et d'une grande richesse.

Parmi les choses charmantes qu'ils comprenaient, nous avons eu le plaisir de voir :

Une délicieuse toilette de satin bleu Louise, garnie au bas de la jupe de velours bleu remontant sur les devants, avec corsage François I^{er} à crevés de satin et plastron de velours, manches plates de velours et petites manchettes d'application.

Une autre de velours impérial lilas, garnie de velours et de lacets d'or chinés, à corsage tout à fait nouveau, mais qui par son originalité échappe tout à fait à l'analyse.

Une autre de taffetas vert clair à semé de fleurs de velours vert plus foncé, en relief.

Une robe de bal de tulle blanc, toute bouillonnée à la jupe, garnie dans le bas de larges rubans de taffetas blanc bordés de dentelle noire et de blonde blanche, et retenue de côté dans un anneau de roses et de feuillage saupoudré d'or. La coiffure, le bouquet de corsage et les bouquets d'épaules sont assortis à cet anneau.

En demandant à la maison *Lassalle* une de ces toilettes de bal qu'elle sait faire si séduisantes, il est essentiel de lui adresser un petit corsage collant. Avec cette seule indication et celle de la longueur de la jupe, elle fait exécuter une toilette complète pour des personnes qu'elle n'a jamais vues, et qui se trouvent presque toujours mieux habillées que dans des vêtements faits sous leurs yeux et essayés bien des fois.

Aux personnes qui désirent choisir elles-mêmes leurs robes, elle envoie des étoffes en pièces, de même que des châles, des dentelles et des bijoux que l'on peut tous renvoyer sans obligation de rien garder s'ils ne plaisaient pas.

Les bijoux à la mode sont toujours le peigne d'or à boules ou à galerie, les bracelets variés de mille façons, les chaînes sautoirs renouvelées par l'addition du gland qui les termine à la ceinture, et les chaînes *Mathilde*.

Les plus beaux châles ont le fond d'une seule couleur, noir pour les plus ordinaires, blanc ou rose de Chine pour les plus habillés. Leurs dessins sont d'une grande originalité et de couleurs assez voyantes où dominent les tons roses et violacés.

Pour cette belle spécialité qui demande d'une part beaucoup d'habitude et beaucoup de goût, de l'autre une entière confiance, nous recommandons vivement la maison *Lassalle*, qui possède et peut inspirer en toute assurance les dispositions requises.

On peut aussi profiter en ce moment de très grands avantages qu'offre cette maison pour l'acquisition de bronzes d'art sur lesquels, par suite de fin de bail, elle fait d'importantes réductions de prix.

Les plus beaux ameublements qui s'exécutent en ce moment sont en cette magnifique moquette Gobelins dont nous avons vu de si admirables spécimens chez MM. *Desvignes, Rives et Cie*, ces fabricants aimés de la haute société parisienne. Les cabinets de travail et les salles à manger se tendent en reps uni ou rayé ou en velours foncé qui s'harmonise si bien avec le vieux chêne; et le lampas brocatelle, jolie fantaisie, a un grand succès pour les petits salons et les chambres à coucher.

La maison *Desvignes, Rives et Cie* s'occupe de ses créations d'été, qui sont toujours pour nous quelque coquette et gracieuse surprise.

Chaque fois aussi que nous avons l'occasion de passer dans le quartier qu'habite mademoiselle *Anna Loth*, nous faisons d'agréables découvertes parmi ses mignonnes lingerie, empreintes d'une si délicate distinction. Ces jours-ci c'étaient des manches de tulle pour mettre sous les larges manches fendues d'une robe de soie très habillée. Elles étaient extrêmement larges et avaient un poignet juste, formé d'un bouillon de tulle sur transparent mauve, avec nœud mauve sur le côté et petite dentelle noire fronçant sur la main. Sur ce poignet retombait un magnifique volant de guipure antique, surmonté d'un bouillon semblable à celui du poignet.

C'était une herthe de dentelle noire décolletée, à bouts arrondis, et dont tous les plis étaient fixés par de petits choux de taffetas.

C'étaient des cols *matelots*, des cols et des manchettes *carcan*, des fichus et des chemisettes à plis suisses avec biais de velours, mais surtout de petits bonnets d'une gentillesse adorable: les uns de crêpe rose, bleu, mauve, ou vert, à ruches de crêpe pareil découpé, entremêlées de dentelles ou de blondes; les autres à fonds très tombants de tulle brodé avec nœuds de rubans artistement disposés, et groupes de fruits ou de fleurs.

Le *bonnet napolitain* a son fond tombant et un peu carré en *point de Venise noué*, avec une traverse de taffetas vert terminée à droite par un très joli nœud entremêlé de fleurs, de velours rouge, et en dessous des touffes de fleurs, de fruits et de longues herbes. Sur le front, une ruche de dentelle noire.

Les deux petites filles d'une amie que nous trouvions plus gentilles qu'à l'ordinaire sans nous rendre bien compte d'abord de ce qui les embellissait ainsi, n'ont pas tardé à nous dire avec la charmante indiscretion de leur âge, qu'elles mettaient pour la première fois des toilettes complètes qu'une de leurs tantes leur avait fait faire pour leurs étrennes au magasin de *Saint-Augustin*. Nous n'avons plus été étonnée, car personne mieux que madame *Thorel* ne s'entend à habiller ces chers petits enfants selon leur âge, leur physionomie, leurs habitudes, et presque selon leur caractère.

Louise, l'aînée, avait une robe de taffetas mille-carreaux, brun et blanc, tout unie à la jupe, à plastron avec châle garni d'effilés au corsage, à manches plates avec jockeys garnis d'effilés. Une basquine ajustée, de velours noir, boutonnée en avant jusqu'à la taille, à manches larges mais à coudes, et à revers garnis de boutons. Un col et des manchettes de mousseline brodée. Un chapeau rond de velours noir orné d'une jolie plume d'autruche rejetée en arrière, et d'une autre petite plume en-dessous. Et des guêtres de velours noir sur des souliers vernis.

Pour Lucie, de quelques années plus jeune, c'était une robe de taffetas bleu décolletée carrément, et l'encolure bordée d'un velours noir. Le haut des manches à bouffants étroits coupés par un velours surmonté de boutons, et le bas tout à fait juste, et de chaque côté de la jupe deux montants de velours séparés par une rangée de boutons.

Puis une casaque de taffetas pareil montante et boutonnée jusqu'au bas par une rangée de boutons entre deux velours. Un chapeau rond de velours noir orné d'une plume de coq bleue, et en dessous, vers la tempe gauche d'une petite touffe de roses pompons.

La crinoline n'était pas plus oubliée dans leur toilette que dans celle des grandes personnes qui, bien qu'on en dise parfois, ne nous semble nullement y avoir renoncé. A peine peut-on dire qu'elles en aient diminué le volume, en effet, les exagérations de mauvais goût ont fini par tomber sous le ridicule, mais ce qui caractérise les jupes d'acier *Tavernier* de la maison *Creusy*, c'est qu'elle ont toujours évité cette exagération qui est en tout l'ennemie des meilleures choses. Les jupes d'une forme excellente, parfaitement combinée pour bien soutenir les robes et gêner le moins possible les personnes qui les portent, n'ont jamais infligé à leur démarche cet air d'affectation dont elle recevait inévitablement l'apparence de certaines contre-façons et imitations malheureuses qui ont essayé de lutter avec la jupe *Tavernier*.

Les tissus appropriés à la saison dont sont faits les jupes qui se trouvent en ce moment dans les magasins de *M. Creusy* sont les plus doux, les plus souples que l'on puisse désirer, les dessins en sont distingués, les couleurs harmonieuses, et l'acier comme toujours d'une trempe irréprochable. C'est, en un mot, le seul qui puisse se plier à tous les mouvements, être heurté dans la rue, foulé dans un théâtre, pressé dans une voiture, sans garder la moindre déviation, le moindre faux pli et sans se briser. Aucun autre enfin ne pourrait sans doute, comme celui-ci, s'enrouler sur lui-même de manière à occuper un si petit espace qu'une jupe très ample en étoffe de laine plus ou moins épaisse, tienne facilement dans un étroit carton. Cela permet de le faire voyager à de grandes distances sans aucune difficulté, et de le retirer de cette prison après une longue détention pour le faire immédiatement passer sous la plus fraîche et la plus diaphane toilette sans que rien n'ait été altéré dans sa souplesse ni dans sa forme.

Madame Marie DE FRIBERG.

GRAVURE DE MODES N° 586.

TOILETTE DE JEUNE PERSONNE. — Coiffure ornée de perles exécutée par M. Croizat.

Robe de tarlatane blanche ornée de ruban de taffetas lilas *Ophélie* (nuance nouvelle lilas rosé).

Corsage carré garni en haut de deux petits bouillonnés de tarlatane faisant tout le tour du corsage, et ayant au bas un petit volant de tarlatane bordé d'une petite ruche neige de tulle.

Les manches bouffantes de la robe de dessous sont recouvertes par deux œillettes en tarlatane bordée d'une ruche de tulle.

Corsage plat. Taille ronde avec ceinture de ruban continuant en écharpe et se nouant sur le côté.

Le bas de la jupe est garni sur 45 centimètres d'un bouillonné de tarlatane capitonné de petits choux à quatre coques de ruban avec une perle au milieu.

Un rang de bouillonné forme tête à cette garniture. Il y a aussi sur la garniture du corsage un rang de nœuds de ruban avec perle au milieu.

Coiffure Montespan ornée de fleurs de perles et de cordons de perles, exécutée par M. Croizat.

Robe de dessous de taffetas blanc.

Robe de tulle blanc ornée de velours bleu azur, de dentelles d'argent et d'étoiles d'argent.

Corsage décolleté en cœur arrondi, bordé en haut par une petite dentelle d'argent relevée et par une autre dentelle d'argent haute de 8 centimètres qui retombe en petite berthe s'arrêtant sous l'épaulette devant et derrière.

L'épaulette est en velours bleu; elle vient mourir sous le bras; elle est bordée dans la partie supérieure par un picot en dentelle d'argent, le bas est uni.

La manche de dessous est en taffetas et bouffante; elle est recouverte par un bouffant de tulle retenu au bas par une bande de velours avec étoiles d'argent; cette bande est bordée par une petite dentelle d'argent.

Le corsage de tulle est à plis; il est retenu par un corselet de velours faisant pointe du haut et du bas; le bord du haut garni d'un picot d'argent.

La jupe longue est composée de bouillonnée de tulle; elle est recouverte par une double jupe de dentelle ouverte devant. Des bandes de velours bleu avec étoiles retiennent le bas de ces tuniques et les rendent bouffantes. Une dentelle d'argent retombe de chacune de ces bandes de velours.

Coiffure à bandeaux relevés avec touffe de volubilis roses à feuillage vert en cache-peigne très bas.

Robe de dessous de taffetas rose.

Robe de dessus de tulle rose recouvert de tulle vert lumière, orné de rubans de taffetas rose et de touffes de volubilis roses et feuillage vert.

Le corsage, très décolleté, est garni d'une draperie de tulle rose recouvert de tulle vert, retenu au milieu par un petit poignet liseré, et sur chaque épaule par une touffe de volubilis. Un beau bouquet de volubilis au bas de la draperie.

Corsage en pointe.

Manches très courtes bouffantes en deux tulles avec petit volant aussi en deux tulles.

Les trois jupes sont légèrement relevées par des rubans roses partant de la taille et revenant en anneaux sous la jupe.

A la jupe du haut il y a, sur chaque ruban, une belle touffe de volubilis avec leur feuillage.

Coiffure de bandeaux relevés, ornée d'une couronne de feuillage de velours-dahlia à laquelle sont mêlés des diamants.

Robe de dessous de taffetas blanc.

Robe de dessus de crêpe blanc avec volants de tulle et cordons de feuillage de velours.

Corsage décolleté de crêpe. Berthe de crêpe. Manche de dessous de taffetas bouffant. Manche *ceilette* ouverte devant en tulle.

Sur la jupe de crêpe courent de longs et légers cordons de feuillage. Sur le devant, ce feuillage forme des guirlandes en *tablier*, très légers au milieu. Tout autour de la jupe il y a des montants composés de volants de tulle gaufré superposés. Au bas, deux volants aussi de tulle gaufré font tout le tour.

Sur la berthe, de légers cordons de feuillage en bordent le bas et forment des ondulations. Ces feuillages se réunissent au milieu et sont retenus par une agrafe en diamant.

Un léger cordon de feuillage borde la manche de tulle.

PLANCHE DE DÉTAILS.

N° 1. COIFFURE DE SOIRÉE. — Des bouillonnés en tulle et des rouleaux en velours alternant, forment le fond; sur le côté gauche de la coiffure, se trouve un bouquet de larges pensées avec feuillage d'où s'échappe un large coquillé de dentelle noire. Des barbes de tulle illusion retombent sur les épaules; des coquillés de tulle illusion forment une sorte de passe à cette coiffure.

N° 2. PETIT BONNET ROND. — Le fond est composé d'un quadrillé de petit velours, de blonde blanche et de blonde noire. Les côtés et le derrière de ce bonnet sont ornés de deux rangs de blonde blanche entre lesquels est placé un ruché à gros plis en ruban de taffetas découpé. Ce ruché s'arrête pour que le dessin ne soit orné que d'un seul rang de blonde. Une ruche de dentelle noire garnit le tour du bonnet; entre le quadrillé et la passe à droite de ce bonnet, est un nœud en taffetas n° 16.

N° 3. COIFFURE DU MATIN formée d'un large rond en mousseline avec application de valenciennes encadrée dans un petit biais en mousseline piquée. Une riche valenciennes entoure le rond; une coulisse placée derrière et en dessous sert à maintenir cette coiffure sur les cheveux, un large nœud en taffetas n° 22 en termine l'ornement.

N° 4. BONNET DE LINGE, orné sur le devant d'un double rang de garniture en mousseline festonnée; ces garnitures sont coquillées sur les joues où les rangs se multiplient. La passe de ce bonnet est formée de plusieurs bouillonnés en mousseline et d'entre-deux brodés au plumetis. Une petite bande festonnée retombe sur le fond qui est en mousseline unie. Le bavolet

est en mousseline festonnée, une bouffette de taffetas n° 5 orne le côté de ce bonnet dont les brides sont en taffetas n° 16.

N° 5. BERTHE CARRÉE composée d'un fond en tulle bruxelles sur lequel sont échelonnées des petites blondes blanches montées sur un velours cerise n° 4.

Le bas de cette berthe est orné d'un double rang de blonde anglaise haute de 10 centimètres. Deux choux en velours pareil à celui qui se trouve à la tête des blondes, sont placés sur le devant.

N° 6. CHEMISETTA A MANCHES BOUFFANTES, en mousseline suisse pour mettre sous les *zouaves* de velours. Cette chemisette est à pièce dans le dos et boutonnée sur le devant.

Les devants sont à plis suisses.

Les poignets, le col, les manches sont garnis d'une bande, et le devant en mousseline brodée.

N° 7. COL, formé d'une application de valenciennes séparée par un intervalle en jaconas figurant de petits plis. Une valenciennes haute de 2 centimètres termine ce col.

N° 8. COL EN MOUSSELINE à petits plis suisses fixés par un biais piqué, une double garniture de mousseline avec ourlet.

N° 9. BOUILLON EN JACONAS, avec manchettes assorties au col n° 9.

N° 10. MANCHE BOUFFANTE avec manchettes assorties au col n° 8.

UN COQUIN DE NEVEU.

I.

Les oncles d'Amérique sont morts et enterrés depuis longtemps; ils ont d'ailleurs dignement rempli leur office et dans la vie réelle et dans la comédie. Mais les coquins de neveux subsistent toujours, et je crois qu'il subsisteront ainsi jusqu'à la fin du monde.

Témoin Félix Cassegrain, l'unique neveu, l'unique parent, l'unique héritier de M. Pierre-Antoine Campestris, maire de sa commune, un des plus riches propriétaires, une des notabilités de la Haute-Garonne.

Pierre-Antoine n'avait qu'une sœur, plus âgée que lui de quelques années, et c'est le fils de cette sœur qui est l'unique héritier du bonhomme.

En homme riche, M. Campestris n'a pas voulu que son neveu fût élevé comme dans le commun des paysans au milieu desquels il était né; et il l'a successivement envoyé au collège de Saint-Girons et au lycée de Toulouse, et le neveu, qui n'était pas plus bête qu'un autre, a parfaitement répondu aux intentions de son oncle, en conquérant, après neuf années d'études, le premier des grades universitaires. Ce diplôme de bachelier ès-lettres a coûté plus d'un écu rudement acquis. Mais qu'importe? avec lui, désormais, Félix Cassegrain peut aspirer à tout, et la prétention de son oncle, c'est qu'il arrive à tout ce que peut désirer de mieux un honnête homme.

Pour commencer, Félix aspire à ajouter deux nouveaux parchemins à celui qu'il possède déjà. Bachelier ès-lettres, il veut être licencié en droit et avocat. Quelques années d'études suffisent pour atteindre ce but.

La vie des grandes écoles est bien différente de celle des lycées, où tout est méthodique, régulier. La bourse de l'oncle, qui devait subvenir à tout, s'en aperçut plus d'une fois. Quelque riche que l'on soit, on n'est pas paysan pour ne pas connaître la valeur précise d'une pièce de cent sous. Mais la fin était si

belle qu'il ne fallait pas lésiner sur les moyens, et l'oncle payait à peu près sans murmurer.

Félix Cassegrain fut reçu licencié en droit après quatre années de cette bonne existence qu'on appelle la vie d'étudiant. Ce fut un beau jour pour l'oncle Campestris que celui où il vit son neveu en grande tenue devant les magistrats prêter son serment professionnel. Toulouse la Romaine n'était pas assez grande pour contenir cet homme. Sa figure rayonnante sembla dire à tous les passants la grande nouvelle qui allait porter l'illustration dans sa famille.

Après l'audience, il prit fièrement le bras de son neveu et courut avec lui toute la ville, des allées Lafayette au faubourg de la Dorade.

En ce moment, il n'aurait tenu qu'à Félix Cassegrain de tirer de son oncle tout ce qu'il aurait voulu. Il y mit de la discrétion et se contenta de lui faire acquitter les dettes qu'il avait contractées un peu partout, afin de suppléer à l'insuffisance de la pension qui lui était allouée. Un avocat ne saurait avoir de dettes à son début, et l'oncle était trop heureux d'aplanir tous les abords de la carrière de son neveu.

La liquidation financière terminée, Campestris conduisit Félix dans le village qu'il habitait à quelques kilomètres de Saint-Girons. Puisqu'il payait, Campestris était bien aise de faire connaître son neveu aux campagnards qui formaient sa société habituelle. On avait si souvent et si longuement parlé de ce jeune homme qu'il fallait bien le faire voir enfin, et juger de l'effet que produiraient ses vastes connaissances sur tous ces illettrés. Félix n'avait rien à refuser à un oncle tel que Campestris, et il se montra d'autant plus prompt à satisfaire les moindres désirs du vieux campagnard qu'il nourrissait en cachette un projet dont l'exécution était impossible sans le secours avoucaire.

Ce projet, c'était de faire un voyage à Paris ou dans la capitale, comme on disait encore alors au village.

Ce voyage que projetait le neveu fut présenté à l'oncle comme un complément utile, indispensable des études déjà faites, si l'on voulait se rendre capable d'aborder toutes les questions qu'un avocat est susceptible d'avoir à débattre. L'oncle n'opposa qu'une faible résistance. Quand une fois ils sont entrés dans une voie, il n'y a pas de gens plus tenaces que les paysans. On avait maintenant accompli la plus grosse portion de la besogne. Ce n'était pas le moment de reculer. Pierre Campestris ne recula point.

II.

Le voyage fut donc résolu.

Si le neveu ne partit pas sur-le-champ, c'est qu'il voulut, en restant quelques jours de plus auprès de son oncle, lui prouver qu'il ne détestait nullement la campagne et qu'il y resterait éternellement s'il était le maître de vivre à sa guise. Le brave homme d'oncle fut dupe de ce stratagème, et il fut le premier à rappeler à son neveu que la saison avançait et que le devoir d'un avocat stagiaire lui ordonnait d'être le premier à son poste.

La bourse amplement garnie, Félix Cassegrain

partit, abandonnant sans regret la maison de son oncle et ne rêvant que plaisirs parisiens.

Ce qu'il fit à Paris, je ne vous le dirai pas. Vous le devinerez, sans doute. Il aimait le plaisir; il le rechercha comme un homme qui serait venu au monde avec vingt-cinq mille livres de rente. La pension servie ponctuellement par l'oncle suffisait à peine à ce que nous nommons argent de poche. Des dettes, dont le chiffre grossissait chaque jour, fournissaient aux autres besoins. Félix s'était promptement mis au courant de tous les expédients parisiens qui viennent en aide aux ressources insuffisantes d'un jeune homme, et nul n'était plus habile que lui à les exploiter.

Dans cette vie de désordres, il n'y avait qu'un devoir auquel Félix fût resté scrupuleusement attaché: il entretenait avec son oncle une correspondance fort régulière. Les lettres de son neveu faisaient les délices de M. Campestris. Il les montrait orgueilleusement à ses voisins et parvenait ainsi à faire parler par tous ces campagnards l'enthousiasme qu'il avait toujours fièrement professé pour le jeune Cassegrain.

Où de ses affaires courantes, le brave homme n'était pas fort. Si nul ne savait mieux que lui écouter à propos ses denrées et profiter du moment opportun pour acheter un champ à sa convenance qui arrondissait son domaine, en revanche, dans les affaires générales, et surtout dans les affaires intellectuelles, il appartenait à cet ordre de gens qui font sans sourciller erreur du tout au tout. Son neveu, avec son titre d'avocat et ses succès de lycée, n'avait pas son pareil sous la calotte des cieux, surtout depuis qu'il habitait Paris, et ses voisins ne pouvaient détromper M. Campestris.

Il arriva cependant ce qui arrive toujours tôt ou tard avec la vie que menait Félix Cassegrain. Un jour, il se trouva à bout de ressources, ou plutôt à bout d'expédients. Toutes ses ficelles étaient usées, et il lui devenait absolument impossible de vivre sur le pavé de Paris. Pour comble de disgrâce, il était allé jusqu'à s'engager par écrit envers ses créanciers, et aux jours des échéances sa signature avait été protestée, ce qui le mettait aux prises avec la justice consulaire.

C'était une occasion superbe pour un jeune avocat de faire des débuts éclatants. Mais Félix songeait bien à débiter! S'il pensait à la barre d'un tribunal, il ne lui entra pas seulement une minute dans la cervelle qu'il pouvait y figurer avec la robe de défenseur sur les épaules. D'ailleurs, il n'avait pas de robe. C'était le seul vêtement peut-être qui manquât aux potences de son porte-manteau. Félix songeait aux moyens qui lui restaient de se tirer d'affaire.

Le jeune homme avait une de ces imaginations méridionales qui ne travaillent jamais en vain. C'est pour elles qu'a été dit le mot de l'Écriture, « qui-conque cherche trouvera. » Or, Félix cherchait, il trouva. Bien d'autres à sa place auraient hésité avant de s'engager dans la voie qui s'ouvrait devant lui. Mais lui, toute réflexion faite, n'hésita pas. Ce qu'il avait imaginé devenait un moyen de salut, et se sauver était pour le moment de la plus impérieuse nécessité.

III.

En menant la vie élégante du monde parisien, il avait noué des relations de camaraderie avec une foule de gens qui à un moment donné devaient lui devenir utiles. Il avait surtout recherché des journalistes, qui sont naturellement d'abord faciles et surtout presque toujours fort portés à l'obligeance. Il les avait rencontrés un peu partout, et comme il se plaisait fort dans leur société, il n'avait jamais par sa faute laissé rompre des relations que le hasard avait le plus souvent entamées.

Dans l'extrême péril où se trouvait Félix Cassegrain, c'est dans les journalistes, ses amis, qu'il compta rencontrer un point d'appui pour se tirer d'affaire.

Félix connaissait son oncle bien mieux que le code. Il savait toutes les rubriques de vanité qui servaient de mobiles à la plupart de ses actions et, les journalistes aidant, il espérait avoir bon profit à exploiter cette vanité.

Le plan que conçut le jeune homme était de ceux qui conduisent plus rapidement à la police correctionnelle qu'à la fortune. Il écrivit d'abord à son oncle pour lui dire que les médecins lui conseillaient, pour rétablir sa santé délabrée par l'excès du travail, d'aller pendant quelques mois respirer l'air natal. Ce voyage distrairait en même temps et l'esprit et le corps.

Comme on peut bien le penser, la réponse de l'oncle Campestris ne se fit pas attendre. Elle arriva par le retour du courrier. Le brave homme était trop heureux de revoir son neveu et de le faire revoir à ses voisins, et il lui envoyait une somme assez ronde pour qu'il ne fût pas arrêté par les nécessités du voyage.

Cet argent arriva fort à propos, et Félix Cassegrain n'eut garde d'en donner la moindre parcelle à ses nombreux créanciers. En revanche, avant de partir, il convia à un superbe banquet quelques-uns des amis sur lesquels il comptait s'appuyer pour mettre à exécution le plan qu'il avait projeté. Entre la poire et le fromage, il sut adroitement glisser à l'oreille de l'un d'eux que bientôt il aurait un service à lui demander ainsi qu'à ses camarades. Celui auquel il s'était adressé promit pour tout le monde, et Félix partit la tête pleine des plus douces espérances, et faisant mille châteaux en Espagne.

Il ne se réveilla qu'en arrivant à la maison de campagne de son oncle.

IV.

M. Campestris avait tout préparé pour recevoir comme il convenait son héritier présomptif, un avocat qui avait complété ses études par un séjour de trois années dans la capitale. Ce n'était pas l'enfant prodigue qui revenait au foyer paternel. Pour l'oncle Campestris, cette parabole avait toujours été une lettre morte. Il ne lui aurait pas été possible d'imaginer que son neveu fût capable de se livrer à un excès quelconque. Néanmoins il tua le veau gras ; ou, pour parler sans métaphore, il fit main basse sur sa

basse-cour, mit en mouvement toutes les broches et toutes les casseroles de sa maison et invita tous ses voisins pour le jour où devait rentrer son neveu.

Félix s'attendait à une semblable réception, et il s'était préparé en conséquence.

Il arriva vêtu fort élégamment quoique sans recherche aucune. Au premier abord, des yeux, même plus exercés que ceux des paysans auxquels il allait avoir affaire, l'auraient pris pour un notaire ou pour un sous-préfet en tournée dans son arrondissement. Il avait banni tous les oripeaux des toilettes parisiennes. S'il avait une montre dans son gousset, il avait oublié d'étaler sur son gilet une élégante chaîne d'or chargée de breloques. En un mot, il s'était arrangé pour plaire à tout le monde, sans offusquer personne ; et, dès le premier abord, il réussit à merveille.

L'oncle Campestris était le plus heureux de tous les hommes. Il ne se lassait point de regarder Félix et de lui trouver toutes les perfections. Autour de lui, chacun se serait bien gardé de le contredire, car tout le monde partageait son enthousiasme. Plus d'un père aurait voulu avoir pour fils un semblable neveu.

Dès le lendemain, Félix se mit en mesure de dresser ses batteries, car au milieu de l'heureux effet qui se produisait, le jeune homme ne perdait pas un seul instant de vue le plan qu'il avait conçu.

Un jour, cédant aux instances d'un de ses amis de Toulouse, qui lui avait dit que la vie était intolérable à la campagne sans un journal de Paris pour vous tenir au courant de toutes les nouvelles, l'oncle Campestris s'était abonné au *Constitutionnel*, et depuis cette époque, il renouvelait périodiquement son abonnement tous les six mois, avec la probité d'un honnête campagnard qui connaît la valeur d'une échéance. Bien plus, payant pour recevoir ce journal, il se croyait obligé de le lire, et s'en acquittait tous les jours, Dieu sait comme !

Cette habitude de son oncle fit sourire Félix. Il aurait minutieusement dressé le piège dans lequel il voulait faire tomber le brave homme que ce piège n'aurait pas été mieux tendu. On eût dit que tout concourait à plaire à pousser le jeune avocat sur la voie dans laquelle il s'était engagé. Au nombre des amis de Félix se trouvait précisément un rédacteur du *Constitutionnel*, et celui-là même qui fabriquait les nouvelles diverses, ces fameuses nouvelles qui faisaient l'admiration des nombreux abonnés de ce journal.

Un mot de Félix à cet ami complaisant suffit pour que cette feuille publique insérât sur-le-champ la note suivante :

« Il circule des bruits sur un prochain remaniement dans le personnel de nos grandes administrations. Le ministère de l'intérieur comprend enfin qu'il doit appeler des jeunes gens pleins de force et d'intelligence à la gestion des affaires du pays. Il va y avoir dans quelques jours un grand mouvement dans les préfetures et les sous-préfetures. Quelques préfets seront mis à la retraite ; d'autres seront appelés au conseil d'État. Parmi les jeunes gens que l'on nomme comme devant entrer dans le nouveau personnel, nous sommes heureux de pouvoir citer M..., M..., M... et M. Félix Cassegrain, jeunes avocats du plus grand avenir. »

Quand l'oncle lut cette note qu'une habileté perfide avait mise en vedette, il resta quelques instants sans en croire ses yeux. Son neveu ne lui avait jamais parlé de ses projets pour l'avenir, et l'oncle n'avait même jamais songé à l'interroger là-dessus. Tant cet avenir l'inquiétait peu! Cependant la chose était là sous son nez, imprimée dans un journal de Paris qui ne pouvait être que bien informé. Le doute n'était donc pas possible. Il aurait fallu pour soupçonner un piège avoir bien des idées qui manquaient totalement à M. Campestris. Le jeune homme avait bien jugé son oncle.

V.

Le brave homme ne put longtemps contenir sa joie. Levé avant l'aube selon sa coutume, il avait déjà visité tout le voisinage quand il vit Félix, et l'heureuse nouvelle circulait déjà dans tout le village.

— Ah! ça, mon neveu, lui dit son oncle en l'abordant avec un visage rayonnant de bonheur, tu ne m'avais pas dit que bientôt nous verrions en toi un sous-préfet?

— Mais, mon oncle, comment vous l'aurais-je dit, je ne le sais pas moi-même...

— Allons, allons! fais le discret, même avec ton oncle, avec ton meilleur ami... C'est bien, je reconnais là le caractère de ta pauvre défunte mère... Heureusement, nous avons les journaux de Paris pour nous tenir au courant des nouvelles qui nous intéressent.

— Enfin, mon oncle, me direz-vous ce dont il s'agit?...

— Tiens? puisque mes paroles ne te suffisent pas et qu'il faut te fournir des preuves convaincantes... Lis à ton tour ce que j'ai lu ce matin dans mon journal.

Et en parlant ainsi, M. Campestris tendit à son neveu le numéro du *Constitutionnel*, qu'il avait mis soigneusement dans sa poche pour le faire lire à ses voisins, chose qu'il ne faisait que dans les circonstances graves.

Félix Cassegrain prit le journal en homme qui attache une grande importance aux papiers publics, et lut la note en ayant l'air d'en peser tous les termes.

— Eh bien! nieras-tu maintenant encore, et feras-tu le dissimulé? reprit l'oncle en serrant précieusement le journal que lui rendait son neveu.

— Puisqu'il faut vous le dire, mon oncle, j'avouerai que j'avais conçu quelques espérances de ce côté, mais je ne croyais pas qu'elles fussent si près de se réaliser.

— Tant mieux, mon garçon. C'est comme cela qu'il faut être.

— Oui, mon oncle; j'ai pensé qu'en ne me berçant pas à tout propos d'espérances qu'un rien suffit pour réduire à néant, je ne serais pas exposé à voir se changer en fumée toutes mes illusions de jeune homme, comme on ne le voit que trop chaque jour.

— Bien raisonné, mon neveu. Je vois que l'éducation ne t'a pas enlevé un grain de ton bon sens.

— Au contraire, mon oncle; et, à mon avis, s'il y avait plus d'hommes de bon sens...

— Eh bien?

— Nous ne verrions pas toutes les folies que nous sommes obligés de coudoyer chaque fois que nous sortons sur la rue. Avec la saine raison que la nature a mise en nous, nous serions en état de nous tirer adroitement des plus mauvais pas.

— Ah ça! mon neveu, sais-tu que tu es un puits de sagesse?

— J'ai fait ce que j'ai pu, mon oncle.

— Et il n'y a que Paris pour former un homme de la sorte.

— Il est positif, mon cher oncle, qu'à Paris on est bien vite rompu avec toutes les choses de la vie, et l'expérience arrive avant l'âge pour qui sait réfléchir.

— Bien dit, mon neveu. Aussi je m'applaudis tous les jours de t'y avoir envoyé, et tu le vois, je touche au moment où je vais être amplement récompensé de tous mes sacrifices. Puisque le journal l'a dit, ta nomination ne saurait tarder.

— Espérons-le, mon oncle, cependant ne nous hâtons pas de croire...

— C'est bon, c'est bon, monsieur le discret.

— Qui sait? Souvent des raisons politiques éloignent...

— Mon neveu, n'oublie jamais cette parole de feu mon père: l'honnête homme est celui qui sert également bien tous les gouvernements.

— Bien dit, mon oncle.

— Ah! que ma pauvre sœur serait contente, si elle pouvait voir son fils aujourd'hui.

— Ne parlez pas ainsi, mon oncle, vous me fendez le cœur.

— Oui, mon garçon; je sais combien tu aimais ta mère. Mais je l'aimais bien aussi de mon côté, et aujourd'hui il nous est bien permis de songer à elle, et de parler de cette bonne défunte sans qu'aussitôt les larmes nous viennent aux yeux.

A ces dernières paroles, Félix Cassegrain se détournait comme pour cacher son émotion à son oncle. Il prit même son mouchoir dans sa poche et feignit d'essuyer des larmes qui n'avaient jamais humecté sa paupière. Le brave Campestris fut la dupe de ce manège. Il n'en aima que plus violemment encore son neveu qui avait su si précieusement conserver, malgré l'éloignement et l'absence, tous ses trésors de sensibilité.

VI.

Les jours qui suivirent, le neveu fut par son oncle entouré de soins et de prévenances encore plus que par le passé. Félix Cassegrain avait, aux yeux de M. Campestris, sur le front l'auréole des hommes supérieurs.

Cependant plus d'un mois s'écoula sans que rien vint justifier les espérances conçues sur la foi de la note du *Constitutionnel*. Après la profession de principes qu'il avait faite à M. Campestris, Félix avait le droit de se montrer sans inquiétude et sans anxiété à propos de ce retard.

Mais il n'en était pas de même de son oncle. La fièvre de l'impatience dévorait ce brave homme, qui ne comprenait pas qu'on pût hésiter à nantir son neveu d'une sous-préfecture.

Enfin, n'y pouvant plus tenir, il vint un matin trouver Félix.

— Mon ami, lui dit-il, il est bon d'avoir de la patience et de la philosophie. Cependant, il ne faut abuser de rien et encore moins des meilleures choses.

— Que voulez-vous dire, mon oncle?

— Voyons, ne fais pas le rusé avec moi, tu sais bien que c'est inutile.

— Je vous jure, mon oncle, que j'ignore complètement...

— Encore!... Enfin, puisque tu y tiens absolument, je vais mettre les points sur les *i*.

— Parlez, mon oncle; je me fais tout oreilles pour vous écouter.

— Voici ce qui m'amène auprès de toi. Je trouve que ta nomination à une sous-préfecture quelconque se fait attendre bien longtemps.

— Que voulez-vous que j'y fasse, mon oncle? Moi-même, sans en rien dire, je passe ma vie à me creuser la tête pour trouver la cause de ce retard.

— Bien, bien!... Et l'as-tu trouvée?

— Non, mon oncle. Je la cherche peut-être où elle n'est pas.

— Enfin, vois-tu quelque obstacle à ta prochaine nomination?

— Oh! pour cela, mon oncle, j'en vois de tous les côtés, et rien ne m'étonnerait moins que de me voir renvoyé à un autre remaniement du personnel administratif.

— Que dis-tu là, mon neveu? Est-ce que tu déraisonnes aujourd'hui?

— Nullement, mon oncle. Je vous prie de croire que je n'ai jamais été plus sain d'esprit et de corps qu'en ce moment et que je sais parfaitement ce que je dis.

— Alors, pour parler de la sorte, tu dois avoir quelque motif grave...

— J'ai, mon cher oncle, l'expérience de la vie et de la façon dont se traitent ces sortes d'affaires. Je n'ai pas vécu au milieu de ce grand Paris que vous connaissez à peine de nom, sans savoir au juste comment un nom est remplacé par un autre sur une nomination prête à être signée...

— Explique-toi donc plus clairement, si tu veux que je comprenne tout à fait.

— Écoutez-moi, mon oncle. Puisque vous me pressez ainsi, je vais m'ouvrir à vous sur des choses dont il me répugnait profondément de vous parler.

— Accouche donc, tu vois bien que tu me tiens sur le gril.

— Mon oncle, reprit Félix d'un ton pénétré, voilà plusieurs années que vous me servez une pension de la façon du monde la plus généreuse. Vous m'avez fait élever au lycée de Toulouse; vous m'avez fait avocat. Quand il s'est agi de m'envoyer à Paris pour compléter mon éducation, vous n'avez pas hésité un seul instant, et je vous prie de croire que tous vos bienfaits ne sont pas tombés sur un ingrat. A Paris, j'ai été obligé de mener la vie des jeunes avocats stagiaires. Or, pour rien au monde je n'aurais voulu vous dire que la pension que vous allouiez à mon entretien était insuffisante. J'ai fait comme tout le monde, comptant par un travail personnel suppléer à ce qui me manquait. Mais bientôt je me suis aperçu que je sacrifiais le présent à l'avenir, que, pour gagner quelque argent, je négligeais d'acquérir des connaissances qui me feraient probablement défaut

plus tard. Alors j'ai changé de système. Voulant que vous puissiez, dans quelques années, être fier de votre œuvre, j'ai renoncé aux quelques travaux lucratifs que je me procurais fort difficilement et avec une perte de temps énorme, et je me suis tout entier adonné à l'étude, contractant des dettes pour trouver ce qui me manquait. Qui vous dit que quelque malveillance, quelque rivalité n'aurait point prévenu le ministre de ces dettes, et que ce ne soit pas là ce qui empêche ma nomination immédiate?

M. Campestris demeura pensif à cette révélation inattendue, non pas qu'il se doutât un seul instant du piège tendu à sa bonne foi, mais bien pour peser et mesurer l'obstacle qui se levait soudain devant la chose qu'il eût jamais le plus violemment désirée. Pendant ce temps, sans que sa figure en trahît quoi que ce soit, l'anxiété la plus vive était au cœur de Félix Cassegrain. Le grand coup projeté était frappé maintenant. Restait à savoir si l'on aurait en pure perte mis tous ses ressorts en mouvement.

L'hésitation et les incertitudes ne furent pas de longue durée.

— Mon neveu, dit l'oncle après avoir réfléchi, quoique avec les meilleures intentions du monde, tu as eu tort de ne l'ouvrir franchement à moi et de ne pas me faire connaître tout de suite l'insuffisance de la pension que je te servais.

— Que voulez-vous, mon oncle? Vos bontés pour moi ont toujours été si grandes, que je craignais à la fin de devenir importun et d'abuser...

— Allons, tu n'es encore qu'un enfant, malgré ton titre d'avocat. Heureusement le mal est de ceux qui peuvent se réparer promptement. Combien dois-tu?

— Ah! mon oncle, une somme bien forte.

— Parleras-tu, bourreau? Je te demande combien tu dois.

— Dix mille francs, dit le neveu en baissant la tête.

— Tu as raison, c'est une somme; on ne trouve pas dix mille francs sous le pied d'une vache; mais quelquefois on peut la trouver ailleurs. Et tu crois que si tes dettes étaient payées, les difficultés de ta nomination seraient aplanies?

— Franchement, mon oncle, je le crois, j'avais une promesse sur laquelle j'avais tout lieu de compter, et il faut qu'on m'ait puissamment desservi auprès du ministre pour que ma nomination n'ait pas encore paru.

— Eh bien! nous réparerons tout cela. Et que ceci, mon neveu, te serve de leçon; une autre fois ne sois pas aussi défiant et aussi circonspect avec un oncle qui t'a servi de père et ne se considère que comme l'usufruitier d'une fortune qu'il doit te laisser un jour. Ce que tu prends aujourd'hui, tu le trouveras en moins plus tard.

Et, sans ajouter une parole inutile, M. Campestris laissa son neveu tout émerveillé de la réussite si prompte et si complète de son fameux plan de campagne.

Quelques heures après, l'oncle remettait à Félix douze au lieu de dix billets de mille francs, et entre le vieillard et le jeune homme, il fut convenu que celui-ci repartirait sur-le-champ, afin de rattraper avec rapidité, par d'actives démarches, tout le terrain

que la malveillance aurait pu faire perdre. Son oncle le voulait sous-préfet à tout prix.

Félix ne demandait qu'à quitter cette campagne dont le séjour commençait à lui devenir insupportable. Il lui tardait de revoir Paris, et ce désir fut encore activé par la possession d'un trésor capable d'adoucir sur-le-champ et de rendre semblables à des agneaux ses plus farouches créanciers.

L'oncle hâta les préparatifs de ce départ. Il lui semblait maintenant que chaque minute passée par Félix auprès de lui était la minute qui allait renverser toutes les espérances conçues. S'il en eût été ainsi, en effet, jamais M. Campestris ne se serait consolé. En homme habile, Félix se laissa donc faire violence et partit en faisant à son oncle les adieux les plus tendres et les plus dévoués.

Nous ne dirons pas maintenant les émotions qui suivirent ce départ, on les devine. Après quinze jours de nouveau séjour à Paris, Félix Cassegrain mit le comble à sa rouerie en écrivant à son oncle une longue lettre pleine des détails les plus circonstanciés sur ses démarches et sur tout ce qui s'était passé en son absence. La lettre se résumait par ce grand mot : Il est trop tard.

En effet, quand Félix Cassegrain était arrivé à Paris, le travail ministériel qui avait servi de prétexte à sa ruse se trouvait terminé, et les nominations parurent au journal officiel le jour même où le jeune homme mettait sa lettre à la poste. Comme on le pense bien, Félix ne s'y trouvait pas.

Pour consoler son oncle et ménager en même temps cette mine inépuisable qui rendait avec prodigalité à la circulation les trésors depuis longtemps amassés avec lenteur, le neveu avait bien soin d'ajouter que tout n'était point fini encore ; que l'occasion manquée cette fois se représentait chaque jour, et qu'il fallait agir de façon à ne plus la laisser échapper désormais. De la sorte, il trouvait moyen de réparer un peu l'échec présent et ménager l'avenir.

Ce qu'il y eut de plus bizarre dans tout cela, c'est que Félix Cassegrain prit au sérieux la note qu'il n'avait obtenue que de la complaisance des journalistes. En conséquence, il se mit dans la tête d'arriver à une sous-préfecture, et, ses créanciers satisfaits, il fit d'actives démarches pour atteindre ce but.

VII.

Félix ne manquait ni d'esprit, ni de savoir, ni d'intrigue surtout. Il aurait donc pu faire un sous-préfet comme un autre, et il n'y avait rien de déraisonnable dans ce qu'il ambitionnait. Mais sa bonne étoile sembla l'abandonner au moment où il quittait les sentiers de traverse dans lesquels il avait toujours marché pour entrer dans les chemins battus. S'il put mettre de l'ordre dans sa vie et retrouver cette aptitude au travail que nous perdons si volontiers au sortir du collège, il ne put empêcher les langues de parler, ni surtout faire oublier ses anciennes fredaines.

Félix Cassegrain avait été un héros de dissipation, et sa dernière histoire avec son oncle, qu'il n'avait pas su tenir cachée, défrayait souvent les conversations de ces espèces de bohémiens qui vivent en grand nombre sur l'asphalte parisien. L'expédition était si neuve et si simple en même temps, l'affaire avait été si

promptement et si habilement menée à une réussite complète, que plus d'un aurait tenté de renouveler l'aventure pour son propre compte, s'il avait eu un oncle comme M. Campestris ; c'était là le point difficile.

Pendant ce temps, Félix travaillait avec une grande assiduité. Il fréquentait le Palais et parvenait à se créer à droite et à gauche des protecteurs. Encore une année de ce régime et il pouvait répondre du succès.

Toutes les lettres du jeune homme à son oncle étaient pleines de ses espérances, qui, cette fois, n'étaient pas des espérances en l'air. Le brave homme, avec une naïveté digne de l'âge d'or, croyait à tout ce que lui disait son neveu et faisait partager sa croyance à ses voisins. Pour ces honnêtes paysans, Félix était un de ces hommes rares auxquels les plus éminentes fonctions appartiennent de droit. En les en investissant, on ne fait que rendre justice à un mérite incontestable.

Les choses en étaient là lorsque ses affaires appelèrent M. Campestris à Toulouse.

Il n'avait pas revu la vieille cité romaine depuis le jour à jamais mémorable où son neveu avait prêté le serment professionnel d'avocat. M. Campestris ne se rappelait jamais ce jour sans sentir une émotion profonde gagner son cœur. Il revoyait alors cette Cour imposante devant laquelle Félix avait juré solennellement d'être le défenseur de la veuve et de l'orphelin. L'oncle ne pensait pas qu'on ne défend jamais que ceux qui sont attaqués, et que ceux qui veulent dépouiller la veuve et l'orphelin trouvent toujours des avocats pour soutenir leurs prétentions. Si cette pensée était venue à son esprit, M. Campestris l'aurait chassée comme mauvaise. Le bonheur rend aisément optimiste.

Il était donc heureux de revoir Toulouse et de retrouver toutes les émotions de cette grande journée. Il se hâta de terminer ses affaires pour repasser par tous les lieux où son neveu l'avait conduit. Par scrupule même, il était descendu à l'hôtel où il avait logé une première fois. Il prit ses repas à la même table d'hôte et revint au même café que jadis fréquentait Félix Cassegrain. Mais là une singulière déception l'attendait.

L'établissement était plein de monde comme à l'ordinaire. Il y avait là surtout bon nombre de jeunes gens des écoles qui jouaient leur consommation journalière en parlant de toute sorte de choses. La présence d'une figure nouvelle n'était pas de nature à les intimider, et ils ne se gênèrent pas plus devant M. Campestris que s'il n'eût pas été là. Or, je crois que s'ils avaient connu l'honnête campagnard, les orateurs du moment auraient été plus réservés. Ils parlaient précisément de tous les moyens employés d'ordinaire pour forcer un père, un oncle, un tuteur à ajouter un supplément à la pension annuelle.

— Messieurs, dit enfin un des anciens de la bande, tout ce que vous dites là est bien vieux et bien usé. Il y a dix ans, on réussissait encore avec de semblables moyens. Moi qui vous parle je l'ai amplement prouvé. Mais aujourd'hui il faut du nouveau.

— C'est plus facile à dire qu'à trouver. Indiquez-nous le magasin où cela se vend. Nous irons le prendre à crédit, sauf à le payer double plus tard.

— Bravo ! voilà qui est parlé d'or ou comme un livre, à votre choix.

— Comme un livre mal fait, reprit le premier interlocuteur en fumant avec une méthode admirable une pipe d'un sou. Un de mes amis, un de nos anciens camarades, a prouvé qu'on pouvait trouver du nouveau et sans l'acheter, même à crédit. Il n'a pas pris de brevet d'invention.

— Ne nous faites donc pas languir ; racontez-nous ce que vous savez.

— Puisque vous m'accordez votre attention, voici le fait.

VIII.

Et sans se faire prier davantage, le vieil étudiant raconta comment un neveu avait su obtenir de son oncle un avancement d'hoirie de douze mille francs. C'était jusque dans ses moindres détails l'histoire de Félix Cassegrain et de M. Campestris. Quoique le narrateur n'eût nommé personne, il était impossible pour quiconque connaissait l'anecdote de ne pas reconnaître les personnages. L'oncle, moins que personne, pouvait faire la sourde oreille. Il ne perdit pas un mot de tout le récit, et, bien que cette histoire renversât de fond en comble l'opinion qu'il s'était faite de son neveu, il ne pouvait en révoquer en doute l'authenticité.

Il sortit le cœur gros de ce café où il était entré si joyeux, et pendant quelque temps il vagua dans les rues de Toulouse, sentant son cerveau tourbillonner, comme s'il eût été embarrassé par les fumées de l'ivresse. Le grand air fit du bien à ce brave homme et lui permit d'envisager la situation avec le sang-froid que nécessitait une détermination à prendre. Car il ne pouvait accepter sans regimber ce rôle de dupe de son neveu qu'on lui faisait jouer publiquement. Payer, passe encore ; mais être tourné en ridicule, c'était ce que ne pouvait accepter M. Campestris.

Il revint à pas lents à son hôtel, et ayant trouvé assez de calme pour rassembler ses idées, il mit ses lunettes sur son nez et écrivit à Félix :

« Mon neveu,

» Si tu ne m'avoues sur-le-champ la farce dont tu as rendu ton oncle le jouet, je pars pour Paris. Il y aura dans ma malle deux pistolets, un pour toi, l'autre pour moi.

» Ton oncle,

» CAMPESTRIS. »

La foudre tombant aux pieds de Félix Cassegrain, ne l'aurait pas plus soudainement frappé que la réception de cette lettre. Il travaillait avec ardeur et chaque jour le rapprochait du but qu'il s'était proposé d'atteindre. Après le premier moment passé, ce qui l'étonna plus que toute chose, ce fut de voir son oncle mis au courant de ce qu'il croyait oublié ou ignoré de tout le monde.

Cependant, comme il connaissait M. Campestris homme de résolution et parfaitement capable d'en venir à quelque extrémité, il n'hésita pas à répondre.

« Mon oncle,

» Dans l'intérêt de deux cervelles qui me sont également chères, je crois devoir agir avec une entière franchise. Oui, mon oncle, je vous avouerai tout ce que vous voudrez et bien d'autres choses encore, si je ne craignais d'abuser de votre patience.

» Votre neveu,

» FÉLIX CASSEGRAIN. »

Cette lettre ne fit qu'agiter encore la bile de M. Campestris. Ainsi, de son aveu même, son neveu l'avait joué et plus d'une fois. Il répondit sur-le-champ.

« Mon neveu,

» Je ne t'en demandais pas autant. Mais puisque tu avoues, je te préviens qu'à partir de ce jour, je te coupe les vivres.

» Ton oncle,

» CAMPESTRIS. »

A cette nouvelle lettre, Félix se contenta de répondre un mot :

Merci !

Et il signa.

La feuille de papier sur laquelle tout cela avait été écrit, car les réponses s'écrivaient au bas, et oncle et neveu se contentaient de changer l'enveloppe, présentait en ce moment un singulier spécimen des autographes domestiques. Les réponses du neveu valaient les lettres de l'oncle.

IX.

La correspondance n'alla pas plus loin, et Félix, qui était en train de conquérir une position honorable, poursuivit avec ardeur. Il comptait sur le temps pour apaiser les ressentiments de son oncle ; il comptait aussi beaucoup sur la visite qu'il lui ferait lorsqu'il serait investi de fonctions publiques. Félix raisonnait en homme qui n'a étudié le cœur humain qu'en courant et qui arrange un peu les passions au gré de ses fantaisies et de ses désirs.

Il n'avait jamais vu tomber subitement des hommes, la veille encore pleins de santé et de vigueur ; il avait encore moins recherché les causes de ces chutes soudaines.

Or, ce n'est jamais impunément qu'on bouleverse tout à coup de fond en comble les idées d'un homme comme M. Campestris. Depuis plusieurs années, il s'était habitué à voir dans Félix Cassegrain la perle des neveux. Et voilà qu'il lui fallait déchanter, reconnaître qu'il ne valait pas mieux que tant d'autres, et qu'il était même capable de tromper son oncle. La santé du pauvre homme fut profondément altérée de cette secousse. Depuis le voyage de Toulouse, elle ne fit que décroître, et les choses vinrent à ce point que lui-même s'aperçut que le chagrin le ruinait et qu'il était menacé de ne pas voir les prochaines feuilles.

Il n'essaya pas de résister au mal qui abrégeait sa vie. Il était résigné à mourir, puisqu'il ne pouvait plus croire à ce neveu sur la tête duquel il faisait reposer ses plus douces espérances. Ses voisins re-

marquèrent que, depuis le voyage de Toulouse, il ne parlait plus de Félix; on remarqua également que les lettres de Paris n'arrivaient plus à termes périodiques; et tout bas, tout bas, dans les veillées, on commenta ce double silence.

Enfin, un jour qu'il paraissait encore plus délabré que la veille, M. Campestris fit seller un cheval et se rendit chez le notaire du canton. Ce qu'il y venait faire, on ne le sut que quelque temps après; c'était son testament en suivant toutes les formes et prescriptions légales, et dans cet acte il déshéritait son neveu.

Le tabellion fut muet comme la tombe; le secret resta entre son client et lui, et quand M. Campestris se coucha pour ne plus se relever, personne ne put avertir Félix Cassegrain.

Mais le hasard n'abandonne pas ainsi ses droits, et il devait encore intervenir d'une façon assez singulière pour donner un dénouement moral à cette histoire vraie.

Félix touchait enfin à l'objet de ses plus violents désirs. Il venait d'être compris dans une promotion considérable de jeunes sous-préfets. A peine sûr de son fait, il prit la poste et partit pour les Pyrénées afin d'apporter lui-même cette nouvelle à son oncle et rentrer par elle dans ses bonnes grâces.

La poste va vite, mais la maladie va plus vite encore. Félix, en arrivant, trouva son oncle dans son lit, mais si pâle, si défait, si exténué, que le neveu semblait venu juste à temps pour recevoir son dernier soupir.

La scène qui suivit fut déchirante. Félix Cassegrain versa d'abondantes larmes qui paraissaient sincères, et sa conduite récente militait assez en sa faveur pour que M. Campestris ne se montrât point inflexible. L'oncle, en effet, pardonna en couvrant son neveu de baisers qui témoignaient d'une affection inaltérable. Puis tout à coup il se souvint de ce qu'il avait fait et alors il réclama le notaire à grands cris. Des exprès coururent aussitôt chercher l'officier public. Mais, malgré toute leur diligence, quand le notaire arriva, il était trop tard. M. Campestris était tombé dans l'assoupissement qui précède la mort. La joie de revoir son neveu, de le revoir tel qu'il l'avait rêvé, avait déterminé chez le vieillard une crise fatale. Les organes n'étaient plus en état de supporter la moindre émotion, et la mort accomplit aussitôt son œuvre avec rapidité.

X.

Le lendemain le notaire ouvrit le testament qui contenait les dernières volontés du défunt. Ce ne fut pas sans étonnement que les témoins entendirent la lecture d'un acte par lequel M. Campestris léguait tous ses biens à la commune dans laquelle il avait passé une vie longue, calme et heureuse. Ainsi Félix Cassegrain, l'unique parent de ce brave homme, se trouvait totalement dépourvu. Disons toutefois à sa louange qu'il se montra profondément affligé sur la tombe de son oncle. Il est vrai qu'il avait conquis par son travail une bonne sous-préfecture pour se consoler de la perte d'un héritage qui semblait ne pas devoir lui échapper.

Georges BELL.

LES ANGOISSES DE BÉNÉDICT.

(Voyez le numéro précédent.)

Le jeune homme se promenait tristement dans une allée du jardin; il relisait encore une lettre qu'il se proposait d'envoyer à la Duval, lettre dont il voulait d'abord donner connaissance à l'abbé, son ordinaire conseiller.

Du plus loin qu'il aperçut son respectable ami, Bénédicte s'élança :

— Vous voilà ! vous voilà ! s'écria-t-il.

— Oui, mon enfant. Je regrette d'avoir été absent de chez moi, lorsque vous vous y êtes présenté. Revenu aujourd'hui à Rouen, j'accours.

— Jamais vos conseils excellents ne m'ont manqué, monsieur l'abbé; jamais je n'en ai eu plus besoin qu'à cette heure...

— Je le craignais... Voyons, cher Bénédicte, qu'y a-t-il ?

— Lisez.

Telle fut l'unique réponse de Bénédicte. L'abbé Charles prit de ses mains la lettre, qu'il lut à voix basse :

« Madame,

» Plaignez-moi et ne m'accusez pas. Le malheur m'accable; l'espoir que j'avais conçu a disparu. Je me suis adressé à mon père; je lui ai ouvert mon cœur; je lui ai dépeint l'état de langueur de mademoiselle votre fille. Tout a été inutile. Un refus complet, implacable, a frappé mon amour.

» En pareille occurrence, il faut que je me résigne, ou que je brave l'autorité paternelle. Hélas! je n'ai pas encore la force d'adopter fermement l'un ou l'autre parti.

» Permettez-moi, madame, de vous entretenir, de voir votre fille, pour puiser dans vos paroles et dans les siennes un peu du courage qui me manque.

» Bénédicte DE LORGES. »

Lecture faite, l'abbé dit gravement :

— N'envoyez que la première partie de cette lettre, mon ami. La seconde et la troisième ouvrent devant vous une route très dangereuse.

Bénédicte baissa la tête.

— Très dangereuse! répéta-t-il avec abattement.

— Oui. Vous vous livrez à madame Alberoy, en l'interrogeant; en voyant mademoiselle Alice, vous donnez de nouveaux aliments à une passion qu'il faut éteindre, ou qui vous consumera.

Le regard de Bénédicte se fixa sur l'abbé, qui continua :

— Ah! mon cher Bénédicte, je ne vous parle pas ici au nom de la religion: c'est la raison seule que j'invoque.

— Monsieur l'abbé, votre discours me glace, fit le jeune homme, dont le cœur sautait.

— Lorsque vous m'avez confié vos perplexités, Bénédicte, ne vous ai-je pas répondu: A M. de Lorges il appartient de décider.

— C'est vrai.

— Mon opinion reste la même. Votre père refuse, inclinez-vous.

— Oh! mon Dieu! mon Dieu! que vos arrêts sont sévères, parfois!...

L'abbé Charles répliqua :

— Cela vient de ce que, nous, si opposés d'opinions sous le point de vue religieux, nous nous rencontrons et demeurons d'accord sur le terrain de l'expérience et de la raison.

Augustin CHALLAMEL.

(La suite au prochain numéro.)

Courrier de Paris.

Pendant que tous les Français, petits ou grands, divisés en deux camps, avaient l'esprit exclusivement préoccupé de la grande et solennelle question des étrennes, les uns songeant à ce qu'ils avaient à donner, les autres rêvant à ce qu'ils pourraient bien avoir à recevoir, quatre ou cinq théâtres s'empresaient de faire au public leur petit cadeau de fin d'année.

L'Oléon, bien que le succès du *Passé d'une femme* et du *Testament de César Girodot* soit loin d'être épuisé, ajoutait à son répertoire une comédie en trois actes et en vers de M. Paul Jullierat, les *Équipées de Sténio*. Le titre et le nom du héros vous disent assez qu'il s'agit d'une comédie de fantaisie, d'une de ces œuvres où l'esprit du dialogue, la grâce du vers, la poésie des caractères tiennent lieu de ce qu'on est convenu d'appeler, au théâtre, logique de composition et vraisemblance d'action, ce qui n'empêche nullement la comédie de fantaisie d'être souvent plus vraie, plus vivante, de la vérité, de la vie poétiques, que les plates et vulgaires tentatives de certains réalistes. — Ce Sténio est un jeune musicien italien du XVII^e siècle qui est amoureux à en perdre la tête d'une jeune fille nommée Phœbé, et entreprend de la disputer à un tuteur ombrageux en même temps que poète ridicule, à un riche mais grotesque seigneur, et même aussi à son propre ami Micaël. Cependant, après une foule de tours joués au tuteur Pasquale et au seigneur Babylas, le jeune fou finit par renoncer à sa conquête au profit de son ami. Il y a nombre de jolis vers et de très charmantes scènes dans cette pièce que Febvre, Thiron, Saint-Léon et madame Simon jouent avec beaucoup de verve.

À la Porte-Saint-Martin, ce n'est pas, tant s'en faut, une œuvre de pure fantaisie que nous a donnée M. Victor Séjour sous le titre de *la Tireuse de cartes*, bien que l'action se passe aussi en Italie et au commencement de ce même XVII^e siècle. L'invention du poète a une haute portée morale, philosophique, j'oserais même dire religieuse et sociale; elle remue tout un monde d'idées, de sentiments et de passions; elle émeut l'âme et fait réfléchir l'esprit. Rien n'est plus simple pourtant que la donnée. Une nourrice catholique, dans l'espoir de sauver de la mort l'enfant d'une juive, le baptise en l'absence de la mère et fait vœu de le faire élever dans la foi chrétienne. En conséquence, elle le soustrait à sa famille et meurt sans vouloir dire aux parents ce qu'elle a fait de l'enfant.

La juive, veuve et riche, parcourt toute l'Italie, cherchant vainement les traces de sa fille; c'est au bout de quinze ans, à Gènes, où elle exerce la profession de tireuse

de cartes, dans le but de surprendre les secrets des familles, qu'elle découvre sa Noëmi, adoptée sous le nom de Paula par la duchesse de Lomellini. Or, Paula vénère et adore la duchesse, elle est chrétienne fervente, tout son cœur est à sa mère d'adoption et à la religion dans laquelle elle a été élevée; cependant elle sait bien, quand Geméa lui dit : « Je suis ta mère! » que le lien de la nature ne peut être méconnu. Tout l'intérêt puissant, élevé du drame est, vous le pensez bien, dans la lutte de ces deux mères qui se disputent l'âme de cet enfant, l'une invoquant l'éducation, la foi qu'elle lui a donnée, quinze ans de soins et d'affection qu'elle lui a consacrés; l'autre faisant valoir des titres non moins respectables, la nature, l'héritage du martyr et de l'oppression subies par ses ancêtres depuis quinze siècles, enfin ses quinze années de recherches, de souffrances, d'anxiété. C'est véritablement une scène fort belle, traitée avec une éloquence et une ampleur très littéraires, que celle où chacune de ces deux femmes plaide sa cause devant le juge dont le cœur voudrait pouvoir se partager. Paula succomberait sous les contre-coups de cette lutte si, pour amener un dénouement heureux, l'auteur ne faisait pas de cet ange l'intermédiaire d'une réconciliation bien problématique entre la mère juive et la mère chrétienne.

Madame Marie Laurent déploie un talent hors ligne dans le rôle de Geméa. Cette artiste remarquable a trouvé là une des créations les plus pathétiques, les plus éloquentes, les plus complètes de sa carrière théâtrale. Mesdames Lia Félix et Suzanne Lagier la secondent admirablement. Les autres rôles sont aussi fort bien joués par madame Cornélie, MM. Vannoy, Laray et Charly.

Certes, ce n'est pas le mérite littéraire qu'il faut louer dans le *Marchand de coco* de MM. Dennery et Ferdinand Dugué, que l'Ambigu a représenté la semaine dernière. Ce drame ne brille ni par la nouveauté de l'invention, ni par la portée philosophique des idées qu'il remue. Mais on sent qu'il devait y avoir dans l'œuvre primitive, que des exigences de haute convenance ont dû faire modifier, les éléments d'une action intéressante, propre à offrir un cadre excellent au beau talent du grand comédien Frédéric-Lemaître. L'action qui se passait en 1793, dit-on, dans le drame primitif, se déroule maintenant pendant les premiers mois de 1815. Or, il n'est guère possible d'émouvoir le public en faveur de conspirateurs poursuivis sous le régime de la première restauration, aussi fortement que s'il s'agissait de victimes de la Terreur. On se doute bien à l'avance qu'ils ne seront point exécutés, et tout en sachant gré au brave marchand de coco de tous les efforts qu'il fait pour les sauver, on s'attend assurément à le voir puissamment secondé par la révolution du 20 mars. Seulement on est en droit de se demander en sortant s'ils sont définitivement sauvés, et de penser à ce qui sera advenu d'eux lors de la réaction beaucoup plus violente de la seconde restauration.

Néanmoins le talent de Frédéric-Lemaître triomphe de tout; allez le voir cet admirable comédien, dans sa scène de fausse ivresse du second acte, dans son accès de fièvre du quatrième, dans son récit à la Conciergerie; comme il anime, comme il fait vivre non-seulement son personnage, mais encore toutes les scènes où il intervient! Les autres artistes, Castellano, Omer, mademoiselle Page, le secondent avec infiniment de zèle.

Julien LEMER.

SALLE BARTHÉLEMY. — Tous les samedis, bal masqué, de huit heures du soir à six heures du matin; orchestre conduit par Bousquet. Loges, galeries, divans pour les spectateurs qui désirent tout voir sans se mêler à la foule.

Adolphe GOUBAUD, directeur-gérant.

LE

MONITEUR DE LA MODE.

MODES,

Renseignements divers, description des toilettes.

Dans quelques-uns des salons qui sont maintenant tout à fait ouverts, nous avons remarqué des toilettes d'une grande distinction et d'une grande originalité.

Une jeune femme avait une robe blanche toute couverte de ruches et de franges de plumes, et une coiffure également de plumes gracieusement mêlées à des touffes légères de frisures blondes, et fixées par des agrafes de diamant.

Une autre jeune femme avait une robe de tulle sur un dessous de taffetas mauve, et jusqu'au haut de la jupe, des guirlandes de convolvulus dessinant des festons retenus de distance en distance par un gros bouquet à branches retombantes. Les manches étaient tout entourées de branches retombantes, et le corsage était orné entre ses draperies de crêpe lisse, de guirlandes plus petites de feuillage et de fleurs, et d'un gros bouquet avec traînasses. La coiffure ronde, mais d'où s'échappaient tout autour de légères petites branches, avait au côté gauche un nœud de cordelière d'or terminé par deux glands.

Une robe de tulle à dessous de satin bleu était entièrement bouillonnée, et sur chaque bouillon retombait un petit volant garni de deux très étroits velours bleus séparés par un galon d'argent, et garnis d'une petite blonde blanche. Les manches étaient formées d'un bouillon et d'un petit volant garni de même, et le corsage à draperie très creusée en avant, avait au bas de cette draperie le même volant, faisant berthe. La coiffure était composée de touffes de myosotis et de boutons de roses en diadème un peu élevé sur le front, en cordon sur les côtés, et en cache-peigne arrondi en arrière, le tout entrelacé de fil d'argent.

Toutes les manches habillées pour le soir se font larges et ouvertes, mais pour le jour, presque toutes fermées, soit plates et à coude, soit à bouffant dans le haut et à poignet plat. Les robes continuent à se garnir seulement dans le bas, soit de plusieurs tout petits volants, soit de deux grands volants. Quelquefois ces volants se recouvrent d'une double jupe retenue par de gros nœuds sur les côtés. Les robes de soie de fantaisie se font généralement à ceinture fermée sur le côté, à manches bouffantes du haut et à jockeys formés par trois petits volants, et plates du bas avec un revers garni de trois autres plus petits volants.

Madame Bernard fait ses manches plates fendues jusqu'à une certaine hauteur et boutonnées en arrière du bras par de gros boutons pareils à ceux du devant du corsage. Ces boutons continuent sur tout le devant de la jupe dans les robes casaques ou impératrices, tout unies en avant, et montées à gros plis en arrière et sur les côtés.

Les robes qui sortent de cet atelier s'évasent et retombent d'une manière tout à fait gracieuse due à un procédé particulier et très heureusement imaginé par madame Bernard. Une façon de manches, qui lui appartient aussi, est étroite du haut sans fronces ni plis, et large du bas avec un retroussis qui fait voir la doublure de satin bordée d'une petite ruche. Sur le haut du bras est une épaulette de passementerie d'où retombent des aiguillettes.

Ces épaulettes, de même que la fourragère, que les brandebourgs pareils à ceux des hussards, que les ornements

genre guipure, que les plaques et les médaillons au crochet, que les fichus et les berthes du même travail avec mélange de jais, sont des créations du magasin de la *Ville de Lyon*, où les couturières et les femmes du monde aiment à se fournir de tous les accessoires nécessaires à l'exécution des confections et des modes. Elles trouvent en même temps dans ce magasin un très joli choix d'objets de goût, et des gants très perfectionnés, dans de jolies boîtes d'écaïlle incrustée d'or, qui ont été cette année un des cadeaux d'étrennes les plus appréciés.

Les réminiscences historiques ont une grande part dans la mode actuelle. Les crévés qui reviennent en faveur depuis quelque temps datent du temps de François I^{er}, mais se portaient encore sous Henri III. Une des robes qui a le plus de succès depuis quelque temps, est dans le style de cette époque, et exécuté par la maison *Gagelin*.

Elle peut l'être, et l'a été, en bien des nuances différentes, mais une de celles que nous avons vues était en moire antique gris de fer. La jupe a des lisérés posés en long, ce qui la fait légèrement bouillonner. Le corsage est plat, montant, a sur toutes les coutures de gros lisérés de velours vert, et est attaché en avant par de gros boutons de velours pareil. Il est à taille ronde serrée par une ceinture de velours à double agrafe d'or et à bout également d'or. Les manches sont plates jusqu'au coude, et ont en dessus, dans le haut, trois bouffants de moire encadrés dans du velours vert.

La robe *Agnès Sorel*, qui a été également reproduite souvent avec des combinaisons de nuances très diverses, était dernièrement expédiée à Nice à madame de C..., en taffetas antique noir, avec ornements ponceau. Sa jupe tout à fait plate sur le devant était montée à gros plis tout autour et agrafée sur le côté. Le corsage montant était donc fermé en avant. Il était terminé à la taille par une large ceinture de velours noir faisant pointe dans le bas et pointe beaucoup plus aiguë en remontant jusqu'au milieu du corsage. Cette ceinture était toute couverte de petits lacets ponceaux quadrillés en biais, avec des petits boutons de soie rouge dans le milieu. Les manches larges du haut et montées à trois gros plis plats sur les épaules étaient plates jusqu'au coude, avaient au poignet une petite pointe de velours comme celle du corsage, c'est-à-dire à pointe plus aiguë dans le haut que dans le bas, et une grande pointe semblable emboitant le haut de la manche et le tour de l'épaule. Le tout, bien entendu, recouvert du même treillis de lacet rouge et des mêmes boutons. La jupe a deux poches encadrées dans des bandes de velours pointues par le haut et par le bas, recouvertes de lacet et ayant des boutons à chacune de leurs extrémités.

Le vêtement décidément adopté pour les courses du matin, est le paletot de drap à manches, à coude, à pèlerine pointue ou arrondie et à devant croisé et boutonné dans toute sa hauteur. Pour les sorties un peu plus habillées, ce sont des pelisses de soie avec pèlerines de guipure, des manteaux de velours unis ou bordés d'astracau, des pointes de velours garnies de ruchés de satin groseille, mauve ou vert, et enfin pour les grandes visites, des manteaux ornés de fourrures, ou des châles de velours brodé, ornés de beaux volants de guipure ou de dentelle. Pour toilettes de voitures les jeunes femmes portent aussi des écharpes brodées au passé et ornées de volants, qui, pour les jeunes

filles, sont tout unies et seulement encadrées d'un feston.

Les chapeaux à passes un peu plus enlevées, se composent toujours de deux ou de plusieurs genres d'étoffes différentes.

Ainsi le velours plain se combine avec le velours royal, avec le taffetas, avec le tulle, avec la dentelle, et reçoit en outre, des ornements de plumes, de fleurs, d'or et quelquefois de pierreries. Nous avons vu ces jours-ci quelques chapeaux à bandeaux de velours assez larges et tout plissés au milieu desquels étaient fixées des étoiles d'or; d'autres avaient des croissants, ou des branches de sorbier ou de muguet d'or.

Les chapeaux les plus nouveaux ont les deux côtés de la passe et de la calotte d'une étoffe et d'une couleur différentes de celles du milieu de cette passe et de cette calotte.

Ainsi, une capote de madame *Alexandrine* est en taffetas blanc, toute plissée en long, et traversée dans le milieu par une patte de velours royal violet commençant sous le bandeau et allant se perdre sous la calotte. Les côtés de la passe qui tiennent au bavolet sont de velours royal violet, les côtés du bavolet sont de même, et il est bordé tout autour d'une petite blonde blanche. Le milieu de la calotte est de taffetas blanc, plissée en long, et comme arrêtée par une coulisse sur laquelle est posé un large nœud de taffetas blanc. Le milieu du bavolet est également blanc, et les côtés de la calotte, de velours épinglé violet, la débordent un peu de chaque côté.

Madame *Alexandrine* donne d'ailleurs à ses fonds une variété très originale. Les uns ont la forme d'un éventail, les autres d'un colimaçon, les autres d'un puff, d'autres sont entièrement couverts par un nœud de plumes, d'autres sont bouillonnés et partagés en quatre compartiments par une croix de ruban.

Un chapeau tout de velours violet à fond tendu est orné en dessus d'une écharpe croisée et plissée de velours pareil dont les bouts sont garnis de blonde blanche. Sous cette écharpe est fixé un large apprêt de blonde pareille qui recouvre toute la passe. Le haut bavolet de tulle brodé s'allongeant en pointe, est recouvert d'un volant de dentelle noire prenant au milieu de la calotte; et le bandeau se compose de chrysanthèmes de velours violet entremêlés à de la dentelle noire.

Quant aux chapeaux ronds de feutre à bords relevés qui sont gracieux et acceptés sur les très jeunes personnes, M. *Desprey*, le chapelier spécial pour ces coiffures de goût, leur donne la forme un peu plus allongée que par le passé, et il les orne de longues plumes d'autruche, de cazoar, ou de héron.

Les chapeaux d'enfant s'ornent aussi de longues plumes et de petits pompons de plumes, de nœuds de velours et de passementerie. Les plus jolis modèles sont le *touriste*, le *Henri III*, le *mignon* et le bonnet russe de velours bordé d'astracan.

Avec les robes montantes et les manches plates, on porte des cols carrés ou pointus et des manchettes pareilles, soit en mousseline plissée, garnies de petites garnitures ourlées et tuyautées, soit en toile piquée, en dentelle ou en guipure. Pour les manches larges on fait de très beaux bouffants de dentelle avec entre-deux et médaillons, et des ballons de tulle avec volants de guipure ou de dentelle retombant sur des bouillons de tulle avec transparents de ruban. D'autres manches sont tout entières bouillonnées, et entre chaque bouillon est un bracelet de velours ou de ruban terminé par un nœud ou une bouffette.

Nous avons vu de charmantes camisoles et de très jolis peignoirs confectionnés pour un trousseau chez madame *Colas*. Ils avaient des cols à cinq pointes, des poignets également pointus, et des devants bouillonnés en biais et séparés par des entre-deux de valenciennes.

Les petits bonnets de nuit et de matin de ce trousseau étaient également ravissants. Les uns n'étaient que de simples fançons de mousseline claire à pattes arrondies

et tout entourées de guipure; dans les autres la broderie était mélangée aux rubans et à la dentelle.

Les ruches de dentelle noire formant couronnes, qui ont beaucoup de succès pour le bal, deviennent aussi la coiffure préférée des jeunes filles pour les plus modestes soirées et même pour les diners, parce qu'autant elles sont coquettes et élégantes avec l'addition d'un diadème de fleurs au-dessus du front, ou d'une petite touffe ronde sur le côté, autant elles sont simples mais gracieuses, avec un seul nœud de velours.

Le bijou à la mode est toujours le peigne antique à galerie ou à boules d'or. Une parure complète de ce dernier genre, portée dans une soirée de musique par une gracieuse personne, se composait du peigne à galerie de boules d'or et à deux rangs de chaînettes terminées aussi par des boules d'or; des boucles d'oreilles avec une grosse boule, deux chaînettes et des boules plus petites, une broche formée de boules et de chaînettes suspendues à un croissant, et des boutons de manchettes. Cette parure complétait une robe de moire antique bleue, montante et à pointes, un col carré de guipure ancienne, des manchettes de guipure sur des manches plates au poignet et bouffantes du haut, des bottines de taffetas noir, une coiffure de dentelle égayée par une rosette de velours bleu du côté gauche, et des gants de chevreau mais bordés de galon bleu et boutonnés en dessus du poignet par six petits boutons d'or.

Et ce qui ajoutait encore à l'irréprochable harmonie de cette toilette, c'est le suave parfum de violettes des bois dont elle était imprégnée et qui paraissait tellement inséparable de la personne qui le portait, que nous ne pourrions plus maintenant la comprendre sans lui. Mais plus le luxe de la parfumerie est délicat et recherché, plus il veut être appliqué avec tact et discernement. Lorsque ses produits ne sont pas absolument exquis, ils sont bien près d'être mauvais et même nuisibles. C'est pour cela que nous ne saurions trop engager nos abonnées à ne les jamais choisir que dans des maisons de premier ordre, dans des maisons d'une réputation déjà ancienne et longuement justifiée, offrant toutes les garanties qui peuvent résulter d'un savoir sérieux uni à une incontestable honorabilité.

Parmi les maisons recommandables à tous ces titres, se place tout d'abord la maison *Legrand*, dont chaque composition nouvelle a été un nouveau succès. Parmi les dernières, l'*oryza-lacte* pour le teint, et l'*eau tonique* et la *pommade au baume de tannin*, pour la restauration de la chevelure, obtiennent chaque jour d'incontestables et merveilleux effets.

Le lait antéphélique de *Candès* est désormais aussi d'une efficacité éprouvée et reconnue contre les altérations accidentelles de l'épiderme. C'est un cosmétique d'un emploi facile et agréable, qui a toute l'importance d'un médicament. Bien des teints, qu'on admire en ce moment dans les salons de Paris et qui rehaussent l'éclat des fleurs et même celui du diamant, lui doivent leur blancheur et leur parfaite netteté, une des séductions extérieures les plus irrésistibles, soit qu'on l'éprouve en la reconnaissant, soit qu'on la subisse sans s'en rendre compte.

Madame Marie DE FRIBERG.

GRAVURE DE MODES N° 587.

TOILETTES PARÉES. — Coiffure composée d'une natte de velours *rose de roi*, posée en diadème et formant, derrière et de côté, un enlacement avec des ganses d'or s'enroulant en larges anneaux. Deux plumes blanches garnissent l'autre côté.

Robe de taffetas blanc ornée de velours plain *rose de roi*, de ganses d'or et de grosses pensées de velours pareil avec cœurs d'or et feuillages de velours.

Corsage très décolleté, taille de longueur moyenne, pointe demi-longue.

et tout estomac de p...
Les robes de...
Le bijou à la mode est...
Et ce qui s'appelle...
Parce que les robes...
La toilette de la...
Coutures de...
Parfums de...



Les Dard

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue Richelieu, 92.

Coutures de la M^{me} R. Lhopiteau, Robes de Saulue Couder. — Coiffures
d'Alexandrine. — Fleurs de la M^{me} Perrot Petit et C^{ie}. — Rubans et Broderies à la Ville de Lyon.
Dentelles de G. Violard. — Sous-jupes acier Tavernier & Creuxy. — Mouchoirs de Chapron.

Fournitures de Bougeon Colley, à la Reine d'Angleterre. — Effets pr. Moutons et Couleurs de Desvignes Rives et C^{ie}.
Parfums de Segrand, des cours de France, d'Allemagne et de Russie, envoi de la Maison de Commission Lascalle et Compagnie.

Entered at Stationers' Hall. LONDON at the Monitor Office, 55, Creek Street, S.W. NEW YORK, Putnam & Co. General Agents. MADRID P. J. de la Pena

Le corsage est orné d'une sorte de berthe-draperie formant des fronces à l'épaulette et au milieu; le bord supérieur est garni d'une tresse de velours; le bas d'un ruché également de velours.

La manche est bouffante, avec une tresse de velours en guise de poignet. Un petit jockey, bordé d'un ruché de velours, couvre le dessus du bouffant.

La jupe-tunique est coulissée de manière à former des bouffants légers en pyramides.

Une tresse de velours couvre chaque coulisse et vient retenir le bas de la tunique en draperie.

Il y a au bas, de chaque côté, un bouquet de pensées de velours qui retroussent la jupe-tunique.

La seconde jupe est garnie d'un ruché de velours posé en ondulations.

Un nœud de velours garnit chacun des vides.

Tous les ruchés de velours ont une ganse d'or sur le coulissé.

Tous les nœuds ont le lien en or.

Capeline et pelisse, sortie de bal, de satin blanc onulé et garnie de cygne.

La capeline forme Marie-Stuart, devant. Son bavolet est à pointe derrière; elle est garnie, tout autour, d'un rouleau de cygne.

La pelisse, très longue et très ample, est montée à trois gros plis dans l'encolure derrière. Elle tombe droit devant. Elle a, de chaque côté, une grande poche ouverte en long et bordée de cygne.

Plus haut, également de chaque côté, deux poches pour les mains.

La manche, à entournure, est très ample et ouverte devant; elle est bordée de cygne.

Une pèlerine bordée de cygne retombe libre.

Tout le tour de ce vêtement est bordé de cygne.

Tout l'intérieur est onulé piqué.

La robe que l'on aperçoit est de taffetas vert clair orné de taffetas mauve. L'ornement consiste en deux rangs de la garniture suivante :

Un beau bouillonné entre six petits volants posés en haut et en bas, et tous à bords découpés.

Le bouillonné et les deux volants, celui du haut et celui du bas sont mauves, puis il y a trois volants verts entrecoupés par deux autres volants mauves.

Le bouillonné se compose d'une bande de taffetas de 35 centimètres découpés à chaque bord. On le coulisse de chaque côté, de façon à former les deux petits volants ayant chacun 5 centimètres. Il reste 25 centimètres pour former le bouillonné qu'il ne faut pas trop faire bouffer.

Il y a donc six volants tombants et six volants remontants.

On fronce un rang de cette garniture au bas de la jupe et on laisse 10 centimètres d'intervalle entre ce rang et le second qui est pareil.

LES ANGOISSES DE BÉNÉDICT.

(Voyez le numéro précédent.)

— Mon Dieu ! s'écria Bénédicte, que ne rendez-vous mon esprit assez fort pour qu'il triomphe de mon cœur ! Quelle affreuse destinée ! Tant d'illusions perdues ! tant d'espérances brisées ! L'erreur s'emparait de moi !... l'erreur !... Ah ! puisqu'il le faut, je lutterai, quels que soient les périls et les douleurs de la lutte.

— Le temps vous guérira, dit le prêtre de sa voix la plus douce; le temps vous guérira, pourvu que vous vouliez guérir. Il en est ainsi. La volonté fournit au chagrin le meilleur remède. Cher ami, vous côtoyez un abîme; je vous l'ai montré; ne fermez pas les yeux; n'y tombez pas. Avant une année, sans doute, l'amitié d'une épouse selon votre position sociale et vos principes vous fera oublier l'objet d'une passion insensée.

L'abbé Charles s'éloigna. Bénédicte demeura atterré

sous cette éloquence qui puisait ses armes dans les convictions et dans l'amitié.

Un mois après cet entretien, Bénédicte se rendit dans la capitale, pour assister aux noces de son cousin Roger de Mauglas. M. de Brevannes n'avait pas voulu rompre à cause de M. de Lorges une union projetée depuis bien des années.

Bénédicte arriva à Paris la veille de la célébration du mariage. Son cousin, de bonne grâce, acceptait pour femme Amélie de Brevannes.

Le bonheur assuré de Roger, dont la compagne était charmante, pleine de grâce et d'esprit, multiplia les desirs au cœur de Bénédicte, si cruellement atteint dans son unique amour.

Le fils de M. de Lorges, n'y résistant plus, alla un jour errer sous les fenêtres de la maison qu'habitaient la Duval et sa fille.

Pâle, amaigrie, se traînant avec peine, Alice se réchauffait aux rayons d'un soleil printanier.

De loin, Bénédicte voyait sur toute sa personne les traces de la maladie. La beauté de la jeune fille gagnait peut-être quelque chose à cet état de langueur; mais la pensée qu'Alice souffrait sans relâche tourmentait Bénédicte, qui, sans hésiter, monta l'escalier de la maison où demeurait la Duval, frappa, et se trouva tout à coup en présence de la cantatrice étonnée.

— Madame ! s'écria Bénédicte, d'un air hagard, et sans aucune préparation, il faut que je me résigne ou que je brave l'autorité paternelle. Je voulais vous écrire cela dans la lettre que je vous ai envoyée... Des conseils m'en ont empêché... mais... qu'importe ! Je le sens, l'absence ne m'a point changé. Quoi qu'il arrive, me voici. J'aime votre fille; je l'aime chaque jour davantage. L'idée de ses souffrances me torture. Oh ! rien ne pourra bannir cet amour de mon cœur, et l'instant où elle acceptera de porter mon nom sera le plus heureux instant de ma vie. Elle a de graves motifs de haine contre moi, peut-être ! Ma faiblesse l'aura indignée. Je m'en repens, madame. Permettez-moi de me jeter à ses pieds pour implorer mon pardon !

La Duval saisit Bénédicte par le bras, et, d'une voix énergique :

— Arrêtez, monsieur, arrêtez ! Votre présence frapperait mortellement Alice.

— O ciel ! que dites-vous ?

— Elle n'a certainement pas la force de supporter votre vue. Vous la tueriez, vous dis-je.

— Ah ! vous me faites expier durement mes hésitations ! Vous me punissez sans pitié.

— Non, monsieur. Où serait mon droit d'en agir ainsi ? Votre liberté n'était point enchaînée. Je n'ai pas dessein de vous garder rancune, et, pour vous le prouver, je commence par vous remercier de cette démarche.

Saisir la main de la Duval, et la presser de ses deux mains avec respect, fut la première réponse du fils de M. de Lorges. Puis il laissa tomber ces paroles :

— Vous me chassez, pourtant !

— Je ne vous chasse pas, mais comprenez mes craintes. La faiblesse de ma fille est extrême. Depuis six mois, je la vois mourir de langueur entre mes bras; depuis une semaine, surtout, à peine elle peut parler ou marcher. Elle souffre tant ! Le mal ne s'ar-

rètera peut-être jamais, quand même vous vous étudieriez à le combattre...

— Ainsi, s'écria Bénédicte, j'ai le bonheur d'avoir place en son âme, et j'ai le malheur de causer ses souffrances.

— Ne vous l'avais-je pas appris déjà? fit la cantatrice.

Et Bénédicte, absorbé par l'égoïsme de la passion, promenait çà et là des regards rayonnants. Il fit encore un pas pour s'élançer dans la chambre où il pensait trouver Alice. La Duval l'arrêta encore.

— Ma fille repose en ce moment dans un fauteuil, dit-elle. Ah! mon cœur tremble. Si votre présence rendait Alice plus malade encore?

— Au contraire, madame, mes paroles la calmeraient, j'en suis sûr. Laissez-moi entrer, me placer à côté d'elle, la contempler un seul instant!

Bénédicte parlait avec une certaine autorité. Entraînée, la Duval répondit :

— Allons, je ne puis vous refuser cela.

— Je me tairai, dit Bénédicte. Fiez-vous à moi, madame, pour lire dans les regards de votre fille, aussitôt qu'elle se réveillera. J'aurai de la prudence.

— Dois-je vous croire? Songez, monsieur Bénédicte, que je suis mère, et que de vos actions dépend l'existence d'Alice.

La cantatrice introduisit Bénédicte dans un petit salon de conversation. Ils marchèrent tous deux avec une précaution extrême.

Alice était assise. Sa jolie tête penchait sur le bras d'un fauteuil. Elle respirait lentement. Ses yeux étaient complètement fermés. La pâleur mate de ses joues annonçait une longue souffrance.

Dès qu'il vit de près la jeune fille, Bénédicte comprima un éclatant mouvement d'enthousiasme. Il tint sa promesse, prit un siège, s'assit à côté de la Duval, et considéra sans cesse la faible Alice, qui jamais ne lui avait paru si belle.

Un quart d'heure se passa. Le sommeil d'Alice durait toujours.

Elle étendit un bras.

La Duval et Bénédicte crurent qu'elle allait s'éveiller. Ils se placèrent derrière elle.

Après quelques minutes, Alice poussa un léger soupir. Elle se leva, et, se croyant seule, marcha vers la fenêtre, où elle se tint debout. Bénédicte n'osait prononcer une parole. La Duval s'avança et dit fort doucement :

— Alice!

Alice se retourna, aperçut Bénédicte, ne manifesta aucun étonnement, et embrassa avec effusion sa mère. Le jeune homme continua de garder le silence. Nulle agitation n'apparaissait chez Alice.

La Duval alla prendre Bénédicte par la main, le présenta à sa fille, et dit :

— Chère enfant, voici M. de Lorges fils qui vient s'informer de la santé.

— M. de Lorges fils! répéta Alice en saluant Bénédicte, du ton le plus indifférent.

— Oui, répliqua la Duval, qui ne comprenait rien à tant de froideur. Ne te rappelles-tu pas d'avoir déjà aperçu M. Bénédicte de Lorges?

Au nom de Bénédicte, Alice tressaillit; mais elle regarda fixement le jeune homme, et d'un ton glacial :

— Je ne connais pas monsieur, fit-elle.

Bénédicte, à son tour, se sentit défaillir.

Alice lui portait au cœur un coup terrible. Elle ne le connaissait pas! La Duval avait donc menti! Toutes les appréhensions, toutes les préventions de l'abbé Charles se représentèrent à l'esprit du fils de M. de Lorges. Il y avait là un abîme! Bénédicte allait-il fermer les yeux, et y tomber?

Mais la cantatrice ne s'effraya point, d'abord, de la réponse d'Alice.

Alice ne connaissait pas Bénédicte! Eh quoi! ses esprits étaient-ils dérangés? n'avait-elle jamais bien vu le jeune homme?

Ce qu'il y avait de mieux à faire en cette circonstance, c'était de terminer promptement une entrevue commencée sous des auspices si déplorables. La Duval allait donc supplier Bénédicte de se retirer, pour revenir le lendemain, lorsque le jeune homme, s'approchant d'Alice, exprima ainsi ses sentiments :

— Vous ne me connaissez pas, mademoiselle! vous avez oublié Rouen, et l'église de Saint-Patrice, et toutes les belles journées pendant lesquelles nous nous sommes rencontrés! Non, cela n'est pas possible... Un tel malheur ne m'accablera pas!

Alice resta muette, et elle revint s'asseoir dans son fauteuil. Bénédicte continua :

— Votre mère elle-même m'avait fait espérer, mademoiselle, que vous ne repousseriez pas ma demande, que vous accepteriez, au contraire...

Par un signe, la Duval interrompit le maladroit Bénédicte.

Le moment n'était pas favorable pour parler de mariage, et surtout pour en parler sans préparation. Bénédicte s'éloigna donc, après que la cantatrice lui eut accordé la permission de revenir. Hélas! déjà le soupçon ébranlait son âme. Le pauvre jeune homme! avait-on joué devant lui une indigne comédie?

La porte se refermait sur Bénédicte, quand d'une voix plaintive Alice appela sa mère. Celle-ci accourut. La jeune fille avait le frisson de la fièvre. Elle se mit au lit.

Le docteur vint, à l'heure ordinaire. On lui raconta les particularités de l'entrevue d'Alice et de Bénédicte. Le docteur se consulta longtemps.

— Je m'explique, dit-il bas à la Duval, je m'explique pourquoi votre fille n'a pas reconnu ce jeune homme, dont le nom avait pourtant éveillé en elle de très vifs souvenirs. L'inclination de mademoiselle Alice est toute particulière, toute locale, si je puis m'exprimer ainsi. Elle a vu pour la première fois à Rouen M. Bénédicte de Lorges. Elle ne l'a revu, connu de nom, aimé, que pendant son séjour dans cette ville?

— Oui, docteur.

— L'absence de l'objet aimé a agi très fortement sur l'imagination de votre fille qui, absorbée par l'idéal du sentiment, a perdu toutes les traces de la réalité physique. De plus, la faiblesse de ses organes l'empêche de bien saisir la portée des paroles que ce jeune homme a prononcées devant elle.

— O mon Dieu! s'écria la Duval, ma fille est-elle si malade que je ne doive plus conserver aucun espoir?

— Loin de là, répliqua le médecin, je ne doute pas de la rappeler complètement et promptement à la santé, de la mettre en état d'apprécier le bonheur

qu'elle a longtemps cherché, et qui maintenant s'offre à elle.

— Et comment cela, docteur ?

— Votre fille, madame, ressemble, pour le moral et pour le physique, à une personne qui mourrait d'inanition.

— C'est étrange.

— Il ne faut pas lui donner tout à coup des aliments trop substantiels; il faut, au contraire, procéder avec beaucoup de méthode, la ramener presque insensiblement au passé. De cette manière, elle reprendra en même temps force et mémoire. Le bonheur rayonnera sur elle sans l'éblouir, parce que l'éclat de la joie aura pénétré peu à peu, à de très petites doses, dans sa jeune âme.

— Il me semble que vous entrevoyez son salut, monsieur; mais quels moyens emploieriez-vous pour parvenir à ce but si désiré ?

— Madame, il conviendrait de partir pour Rouen.

— Je le ferai.

— De mettre tous vos soins à obtenir encore la location de la maison que vous habitez...

— Je vais écrire à l'instant.

— De reprendre, vous et mademoiselle Alice, les habitudes que vous aviez dans cette ville; d'aller prier dans les mêmes églises, de fréquenter les mêmes promenades...

— Je suivrai de point en point votre ordonnance. Vous pensez que nous réussirons ?

— J'en suis presque sûr. Jusque-là, que mademoiselle Alice voie ou non M. Bénédicte, cela n'aura qu'une mince importance.

Le médecin n'entra pas dans d'autres détails. La mère d'Alice avait en lui la plus aveugle confiance, justifiée par plusieurs années de conseils et de soins excellents.

Aussitôt qu'elle l'eut reconduit jusqu'à la porte de la rue, elle remonta bien vite, ne perdit pas une minute, et écrivit à son parent, au propriétaire de la petite maison qu'elle avait déjà occupée à Rouen.

Réponse courrier par courrier : avant huit jours, la maison serait prête à recevoir la cantatrice et sa fille.

Tout ne se bornait pas là : la Duval avait un nouvel engagement avec le directeur de l'Opéra. Elle le rompit, moyennant un dédit considérable.

Dévouée à l'avenir de sa fille, ne voulant pas que désormais aucun obstacle s'élevât à l'encontre du bonheur d'Alice, elle renonça, de son propre mouvement, à sa carrière de prédilection, elle se retira du théâtre au moment où elle y obtenait de continus triomphes.

XV.

ATTENTE.

Le médecin ne s'était pas trompé.

Trois visites de Bénédicte à Alice n'opèrent aucun changement dans l'état de la jeune fille, chez qui la plus légère allusion au temps où elle avait rencontré et vu le fils de M. de Lorges déterminait des crises stériles, dangereuses.

Prête à partir pour Rouen, la Duval donna connais-

sance de son projet nouveau à Bénédicte; elle ne doutait pas que celui-ci ne vint bientôt la rejoindre.

Mais, soit que Bénédicte éprouvât un découragement insurmontable, soit qu'il écoutât enfin les conseils de quelques jeunes gens qu'il rencontrait depuis peu dans certains salons de Paris, le fils de M. de Lorges prolongea son séjour dans la capitale.

Ce moment de faiblesse humaine, qui ne l'eût compris, qui ne l'eût excusé? Bénédicte avait, depuis la mort de sa mère, déployé tant de force morale, et dans ses luttes quotidiennes avec M. de Lorges, et dans ses peines de cœur continuelles, que sa volonté s'était amoindrie par l'abus. Son âme chrétienne éprouvait une grande fatigue.

A cette prédisposition fâcheuse se vint joindre, on l'a vu, le soupçon, puis le doute sur les actes de la Duval et de sa fille.

Bénédicte se laissa entraîner un peu par le monde, par les enchantements d'une société dont les dehors étaient si séduisants.

Roger de Mauglas, nouveau marié, riche, gentil-homme, connu partout dans Paris, avait chaperonné son cousin, à qui, d'ailleurs, madame Roger de Mauglas avait fait la réputation de savant très aimable.

Au milieu du bruit et des plaisirs, Bénédicte s'oublia légèrement. On put croire qu'il allait renier les austères principes de sa jeunesse. M. de Lorges, en particulier, remarqua le changement qui s'était opéré dans la manière de vivre de son fils, et il y applaudit. Selon lui, « Bénédicte sortait de sa coquille, et se couait les langes de la bigoterie. »

De fait, le jeune homme se livrait à de faibles écarts. Ses principes résistèrent.

Cependant la-Duval et sa fille s'étaient établies à Rouen : elles vivaient absolument seules.

Le cousin de Roger ne reparaisait pas !

Par bonheur, l'absence de Bénédicte n'influa pas d'abord sur l'état d'Alice. Pendant un mois, l'aspect de Rouen et l'habitation de *Bon-Secours* suffirent à rendre en partie à la jeune fille les apparences de la santé. Avec quelle joie elle revit les campagnes normandes, où sa mère l'avait tant de fois promenée! Avec quelle ferveur elle pria dans l'église de Saint-Patrice !

Alice sembla renaître. Il y eut une suave reconnaissance entre elle et la nature. L'avenir était gros de promesses. Un immense espoir entraînait au cœur de la Duval. Joies éphémères! Le temps des rudes épreuves n'était point passé encore pour cette mère sublime.

Bénédicte prolongeait indéfiniment son absence, quand déjà le nom du jeune homme errait sur les lèvres d'Alice, quand la mémoire revenait à la malade, quand le bien-aimé était attendu dans la maison de *Bon-Secours*.

Eût-il pu en être autrement? Guistelle et l'abbé Charles avaient appris que Bénédicte menait à Paris une vie tout à fait différente de celle qu'il avait menée jusqu'alors.

Ils crurent à sa perdition.

Odieuvre annonça que Bénédicte avait vu la Duval, qu'il s'y était rendu plusieurs fois, et que, sans doute, il fallait attribuer les changements déplorables survenus dans la conduite du fils de M. de Lorges à la fréquentation de la cantatrice.

En calomniant ainsi celle qui avait été l'une de ses bienfaitrices, Odieuvre restait fidèle à sa tactique d'hypocrite. Il savait que l'abbé Charles et Guistelle feraient entendre leurs voix influentes, et que la liaison de Bénédicte avec la famille Alberoy se romprait vite.

Lorsqu'il retourna à Rouen, il ignorait que la Duval et sa fille étaient redevenues habitantes de cette ville.

Enrichi par les aumônes successives des gens de toute opinion et de toute condition, il se proposait, d'ailleurs, de partir bientôt, pour aller vivre dans le midi de la France ou en Italie, *du fruit de ses épargnes*.

Ce projet acquit plus de consistance encore dans la tête d'Odieuvre, lorsque, de retour à Rouen, il apprit la réinstallation de la Duval et de sa fille à *Bon-Secours*.

En effet, quelques mots échangés entre la cantatrice et Guistelle ou l'abbé Charles pouvaient dévoiler les ruses du *pauvre honteux* aux deux plus charitables personnes de la Normandie.

Tout conseillait à Odieuvre de prendre prudemment « sa retraite, » afin d'échapper aux reproches de gens désabusés.

Cela devint sa pensée fixe.

A bientôt la réalisation de son projet si caressé !

XVI.

LES DÉSENCHANTEMENTS DE M. DE LORGES.

Vers le temps où Bénédicte commençait à affronter les orages du monde, M. de Lorges aspirait au calme du port, malgré la joie qu'il ressentait de la métamorphose de son fils.

Le voltairianisme de M. de Lorges, d'autant plus violent qu'il était moins éclairé, se trouvait exposé aux douleurs de la ruine et de la désillusion. En moins de trois mois, les trente mille livres qu'il avait apportées de Rouen à Paris furent dévorées à belles dents par la Volcourt.

Et cet homme, dont la fortune s'ébréçait si gravement, n'eût peut-être pas reculé devant de nouveaux sacrifices ; car l'ivresse du plaisir ressemble à la folie, surtout chez les vieillards.

Un jour, cependant, comme le voluptueux voltairien parlait à la Volcourt de ses plans d'existence avec elle pour l'année suivante, la danseuse le regarda d'un air à la fois ironique et effronté, et elle ne lui adressa que cette réponse très sèche :

— Vous êtes donc bien riche, monsieur ?

Désabusé enfin, M. de Lorges, comprenant « qu'il n'était pas assez riche » pour espérer qu'on lui pardonnerait la blancheur croissante de ses cheveux, avait résolu de rompre avec son insatiable maîtresse, qui, de son côté, ne cherchait plus à plaire à M. de Lorges, qu'elle estimait être ruiné.

Une circonstance grave détermina, précipita leur rupture.

Lors de son avant-dernière visite à l'adorable Volcourt, M. de Lorges, qui sortait d'un caisse publique, était porteur d'une valeur de trois mille francs, divisée en trois rouleaux de louis d'or.

Il s'attarda chez la danseuse, qui lui dit cavalièrement :

— Cher ami, il ne faut pas aller si tard par les rues de Paris avec cette somme. Soyez prudent.

— Y a-t-il quelque danger ?

— Certainement. Vous feriez bien de laisser ici votre or. Songez-y : si l'on vous volait !

Le vieillard avait goûté ce conseil. Il avait déposé ses trois rouleaux de mille francs entre les mains de la Volcourt ; et il s'était retiré, se promettant de venir les reprendre le lendemain, avant midi.

En effet, le lendemain, dès le matin, M. de Lorges se fit annoncer chez la danseuse.

— Bonjour, mon doux et généreux protecteur, s'écria celle-ci, du plus loin qu'elle aperçut son amant. Je vous attends avec impatience.

— Et pourquoi, s'il vous plaît ?

— Pourquoi ? Parce que j'ai à vous montrer une magnifique chose.

La Volcourt entraîna M. de Lorges dans son boudoir.

Les yeux de celui-ci s'arrêtèrent devant un meuble de Boule, merveilleusement fabriqué.

— Ah ! une nouvelle acquisition ! fit-il d'un air quelque peu inquiet.

— Oui, le cadeau que vous m'aviez promis, et que je me suis acheté ce matin même, avec les trois mille livres que vous m'avez si galamment données hier.

Tant d'effronterie pétriña M. de Lorges, qui, dans le premier moment de sa colère, ne put proférer une seule parole.

Mais bientôt il donna un libre cours à son indignation.

— Moi ! je vous ai donné cette somme !...

— Qu'y a-t-il donc d'étonnant à cela ? Ne m'aviez-vous pas promis ce meuble ? Ne me le deviez-vous pas ?

— J'avais fait un dépôt...

— Ah ! ah ! ah ! interrompit la Volcourt en riant aux éclats, voilà un homme précieux, extraordinaire, inimaginable ! Il a déposé trois mille livres entre mes mains, et il croit que je vais stupidement les lui rendre ! Et depuis quand un amant bien élevé reprend-il ce qu'il a donné ? Vous plaisantez, mon tendre ami ; assurément, vous plaisantez.

— C'est un vol, madame !

— Un vol !

— Oui, et je vous ferai repentir de ce manque de probité.

Tout à coup, la Volcourt prit ses airs majestueux. Elle sonna, en disant :

— Je ne permettrai jamais à personne, à vous moins qu'à tout autre, monsieur, de m'insulter chez moi...

— Misérable !...

— Un mot de plus, et je vous fais jeter à la porte par mes domestiques.

M. de Lorges allait riposter, outrepasser peut-être les bornes du droit qu'acquiert un homme dupé, lorsqu'on entra en annonçant : — M. le surintendant d'Ablouville.

— Faites entrer dans mon salon, dit la Volcourt. C'est un défenseur pour moi. Monsieur, ajouta-t-elle, en se tournant vers le père de Bénédicte, j'ai l'honneur de vous saluer. Vous comprendrez, je l'espère,

qu'après les injures que vous venez de m'adresser ici, il ne peut plus rien exister de commun entre nous.

La Volcourt s'éloigna, laissa M. de Lorges confondu, muet de surprise, sortir par une porte latérale qu'avait ouverte le domestique introducteur du surintendant.

— Vit-on jamais pareille créature ! se dit M. de Lorges, en rentrant chez lui. Si encore cette sottise aventure m'était arrivée il y a un an, je n'aurais pas livré ma fortune à cette femme ! Oh ! les actrices ! les danseuses ! les chanteuses ! etc... Elles dévoraient les mines du Pérou !

Ce n'était pas tout. Après la ruine survint une autre sorte de désenchantement pour le voltairien.

M. de Lorges, qui n'était changé en rien sous le rapport des opinions philosophiques et religieuses, dut se rendre en Champagne, près de Cirey. Il possédait dans ce pays une métairie assez belle, qu'il était forcé de vendre pour liquider une partie de ses dettes.

Voltaire habitait alors le château de Cirey.

Muni d'une lettre d'introduction pour se présenter chez l'illustre écrivain, M. de Lorges ne manqua pas d'aller rendre visite « au vainqueur de la superstition. »

A la seule pensée de converser avec M. de Voltaire, le père de Bénédicte ne se sentait pas de joie.

Il allait donc voir son maître, son idole ! M. de Voltaire en personne l'affermirait dans ses violences antireligieuses ! Par Voltaire, enfin, M. de Lorges serait reconnu fervent disciple de la philosophie.

Le ravissement d'un chrétien qui espère contempler Dieu en face, n'a pas plus de vigueur que celui du voltairien rouennais pensant à l'insigne honneur dont bientôt il jouirait.

M. de Lorges obtint la faveur d'un moment d'entretien.

Voltaire logeait dans une aile du château de Cirey. Il avait une très petite antichambre, puis une chambre basse et tapissée de velours cramoisi. Peu de tapisseries, mais beaucoup de lambris, dans lesquels étaient encadrés des tableaux charmants ; des glaces, des encoignures de laque admirables ; des porcelaines, des marabouts ; une cassette ouverte, pleine de vaisselle d'argent ; un bagueur où se trouvaient douze bagues de pierres gravées, outre deux de diamants : tout ce que le superflu, chose si nécessaire, a pu inventer.

C'était un séjour de poète et de grand seigneur.

M. de Lorges fut reçu avec une politesse exquise. Voltaire avait quelque obligation à la famille du père de Bénédicte.

Il invita son disciple à s'asseoir.

Celui-ci ne pouvait dissimuler son embarras. Comment ! Était-ce bien lui qui voyait l'auteur de la *Henriade* ? qui allait parler avec « la raison faite homme ? »

Le philosophe entama la conversation, par esprit de charité, car M. de Lorges eût gardé sans cela un stupide silence.

Mais, comme ces ruisseaux modestes, qui, contenus par une digue de rocher, deviennent des torrents dévastateurs aussitôt que la digue a disparu, M. de Lorges, une fois mis à son aise, se livra à une verbosité comparable à celle des professeurs d'éloquence.

Il parla, un quart d'heure durant, sur les réformes qui convenaient au siècle, et il se déclara emphatiquement le propagateur des idées de Voltaire.

— Ah ! monsieur, dit-il, j'ai puisé dans vos admirables écrits les plus salutaires enseignements contre le fanatisme et la superstition.

Voltaire regarda malignement M. de Lorges et répliqua :

— Vous avez goûté, approuvé peut-être, quelques propositions nouvelles, qui m'ont attiré mille tracasseries de la part de certains gens.

— Si je les ai goûtées ! si je les ai approuvées ! s'écria M. de Lorges. Ce ne serait pas trop de dire que je les ai prises pour règle suprême de ma conduite. A dater du jour où j'ai lu vos ouvrages, monsieur, je vous le déclare, je me suis régénéré.

Un sourire de Voltaire répondit à cette exclamation enthousiaste.

— J'ai jeté bien loin, continua M. de Lorges, le lourd bagage qui fatiguait mes épaules : j'ai perdu toutes mes croyances en les saints, la Vierge et Dieu...

— Oh ! oh !

M. de Lorges haussait le ton de sa voix qui devenait de plus en plus déclamatoire.

— J'ai essayé, reprit-il, d'arracher ma défunte femme à des stupidités religieuses ; mon fils, encore imbu des préjugés de ce qu'il nomme la foi, je l'ai épouvanté par mes discours irréfutables ; je lui ai parlé au nom de l'autorité paternelle, et je l'ai forcé à ne plus prononcer devant moi les mots de piété, d'abnégation, de martyre et de mystère.

— Vous avez été un peu loin, dit Voltaire en hochant la tête.

— Non, non, monsieur. Que mon fils croie à ce que nos pères, trop ignorants, ont accepté pour vrai, c'est absurde, c'est révoltant. Le temps a changé les hommes et les choses. Vous nous avez ouvert les yeux ; vous nous avez appris à ne tenir pour certain que ce qui tombe absolument sous nos sens ; quiconque vous a lu, vous a relu et médité, sait à quoi s'en tenir sur les prêtres et sur leurs adhérents :

« Les prêtres ne sont pas ce que chaque personne pense. »

— Pardonnez, pardonnez, interrompit Voltaire. Vous écorchez le vers. Il faut dire : *un vain peuple*.

— Vous avez raison, monsieur. Il faut dire : *un vain peuple*. Je n'appartiens pas à ce *vain peuple-là*, moi. *Ma crédulité ne fait pas la science des prêtres*. Je ne crois à rien.

— A rien ? pas même à Dieu ?

— Si fait : je crois à Dieu. Vous avez dit quelque part :

« Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer. »

Je ne me déclare donc pas athée. Mais je ne vais plus à confesse, je n'entends plus la messe ; j'ai vendu en masse tous les tableaux et gravures de sainteté que je possédais, œuvres d'art auxquelles tenaient ma faible femme, mon sot de fils, et plusieurs de mes anciens amis.

— Vous n'avez pas reculé devant un auto-da-fé dont, par déférence pour vos parents, vous eussiez pu vous dispenser ?

— Je n'en ai point de regret. Le seul chagrin profond que j'éprouve aujourd'hui me vient des extravagantes idées de mon fils qui est un dévot, un catholique...

Les yeux de M. de Lorges commençaient à s'illuminer.

— Est-ce que monsieur votre fils se conduit mal à votre égard? Vous manque-t-il de respect? demanda Voltaire, qui voyait poindre l'irritation chez son interlocuteur.

— Non. Je ne me plains pas de mon fils sous ce rapport, répondit le père de Bénédicte. Au contraire, il est la douceur en personne. Mais le fanatisme l'abrutit. En vain je lui ai prêté, recommandé vos ouvrages, monsieur; en vain je lui ai démontré, aussi clair que deux et deux font quatre, le vide de ses opinions, il y persiste. Cela me désole. Cela m'exaspère. S'il continue, nous ne vivrons plus sous le même toit, nous nous séparerons à jamais. Par exemple...

Les mots *par exemple* promettaient de nouveaux et nombreux détails, dont tout l'intérêt serait pour le narrateur.

Voyant que M. de Lorges manquait complètement de tact, et qu'il prolongeait outre mesure la conversation, Voltaire, impatienté, jeta sur sa pendule un de ces regards prompts et éloquents, dont tout homme discret, admis à l'audience d'un personnage considérable, sait parfaitement saisir le sens.

— Par exemple, reprit M. de Lorges, que son ardeur voltairienne entraînait, et qui ne soupçonnait pas même l'impatience du grand écrivain, mon fils ne s'avise-t-il pas de vouloir épouser la fille d'une actrice...

— Ah! fit Voltaire, sans s'émouvoir, et de l'air le plus distrait.

— Parce qu'il l'aime, comme on aimerait une honnête personne, continua M. de Lorges. Autres exemples encore...

Pour le coup, Voltaire se leva.

M. de Lorges allait descendre dans les infinis, dans les fastidieux détails : le célèbre écrivain l'interrompit à temps.

— Je regrette, monsieur, de ne pouvoir m'entretenir plus longuement avec vous, dit-il; mais la vie a ses exigences, et le devoir doit marcher avant le plaisir. Mon hôte m'attend pour affaire urgente. Je me résigne à mon sort.

M. de Lorges se leva aussi, considérant bien, cette fois, qu'il ne fallait pas gêner un tel homme.

Voltaire le reconduisit, en lui adressant ces simples paroles, dites avec autant de gravité que de mesure :

— Monsieur, ne vous séparez pas d'avec votre fils. Ce serait là une extrémité fâcheuse, devant laquelle votre cœur de père reculerait. Faites-vous plutôt de mutuelles concessions. Quant à moi, je serais désolé de vous compter au nombre de mes lecteurs, si vous puisiez dans mes ouvrages une animosité impardonnable contre ceux qui ne partagent point vos opinions. La liberté de conscience est le plus saint des droits. Jamais, dans aucun livre, dans aucun temps de ma vie, je n'ai prétendu qu'il fallût attaquer les inquisiteurs pour devenir inquisiteur soi-même.

Tout écrasé par la supériorité de Voltaire, M. de Lorges ne répliqua pas. Il salua l'auteur de l'*Essai*

sur les mœurs, et il quitta mécontent le château de Cirey.

— Étrange chose, s'écria-t-il, quand il eut repris sa route, M. de Voltaire paraît calme, modéré, sans ardeur. Je ne me le figurais point tel qu'il est. Cela désenchante. J'aime infiniment mieux le lire que lui parler.

De son côté, Voltaire, après le départ du malencontreux visiteur, s'assit, fit une moue extraordinaire, accompagnée de plusieurs hélas! et haussements d'épaules. Puis, il s'écria, presque avec douleur :

— Vit-on un homme plus niais, plus insupportable? Voilà bien le mouton de Panurge! Est-il possible que mes livres produisent un tel effet sur un cerveau quelconque! Grand Dieu! je me repentirais toute ma vie d'avoir écrit, si je savais avoir beaucoup de disciples de cette force-là!

XVII.

ÉCHÉANCE!

M. de Lorges, deux jours après son entretien avec Voltaire, entretien si désiré et si peu satisfaisant, franchissait le seuil de sa maison de Rouen, où sa domestique et Guistelle l'attendaient seules.

En apprenant que Bénédicte résidait encore à Paris, M. de Lorges se sentit joyeux; sa joie irréflectie augmenta, lorsqu'il sut que Bénédicte, *civilisé* par Roger de Mauglas, se lançait dans la vie mondaine et se livrait un peu aux folies de la jeunesse.

Les intrigues de la Volcourt l'avaient ébranlé, non guéri.

Sa fortune était très compromise, pour ne pas dire absolument perdue. Il avait pris de lourds engagements, dont les échéances prochaines allaient le plonger dans de cruels et inextricables embarras.

M. de Lorges, lancé à corps perdu dans le tourbillon des plaisirs parisiens, avait dépassé les limites de son droit de père de famille.

La part de succession afférente à Bénédicte était endommagée, si bien que le jour où il faudrait rendre à celui-ci des comptes de tutelle, le père aurait à rougir devant son fils.

Tout Rouen ne tarda pas à connaître la situation déplorable de M. de Lorges. Loin d'atténuer le mal, on l'exagéra.

Les mauvais bruits arrivèrent jusqu'aux oreilles de la Duval.

Était-ce donc pour cela que le timide Bénédicte ne reparaisait plus? pensa-t-elle.

Sa sollicitude maternelle, réveillée au plus haut point par les espérances qu'elle avait conçues pour le rétablissement de la santé d'Alice, accusait Bénédicte.

Pourquoi le jeune homme se cachait-il, au lieu de parler avec confiance?

Déjà Alice avait suivi les prescriptions du docteur; déjà les souvenirs se pressaient en foule dans la tête de la jeune fille, à laquelle il ne manquait plus que la vue de Bénédicte pour dernier degré de guérison.

Chaque jour la Duval se rendait à l'église de Saint-Patrice, ou dans les environs de la maison de M. de Lorges.

Elle ne rencontrait jamais Bénédicte. Elle allait se décider à lui écrire.

Toutefois, le jeune homme, après le voyage de son père à Cirey, ne resta pas longtemps à Paris.

Un moment, il avait été séduit par les splendeurs du monde; mais il s'était facilement dégoûté d'une vie où il ne trouvait aucun aliment pour le cœur.

Puis, il savait quels embarras pécuniaires pressaient M. de Lorges; sa place était marquée aux côtés de son père.

Enfin, l'image d'Alice le poursuivait toujours; elle le rappelait à Rouen.

Il se désolait de n'avoir pas été reconnu par la jeune fille, sans avoir conservé le moindre soupçon sur l'honnêteté de la Duval.

Un dimanche, Alice et sa mère allèrent entendre la messe à Saint-Patrice, comme elles l'avaient fait deux années auparavant.

En sortant, Alice aperçut Bénédicte, et secoua vivement le bras de sa mère.

— C'est lui! c'est lui! fit-elle, presque à haute voix.

— Lui! qui donc? demanda la cantatrice, qui apercevait bien aussi Bénédicte, mais qui voulait obliger sa fille à faire des efforts de mémoire.

— Lui! le fils de M. de Lorges!... Bénédicte... répondit Alice avec assurance...

Et elle montra le jeune homme qui, remarquant de son côté l'agitation d'Alice, s'élança vers la Duval, en s'écriant :

— Oh! elle me reconnaît bien aujourd'hui!

— Tout à fait, murmura l'ancienne cantatrice.

Bénédicte salua Alice, qui lui rendit son salut en lançant sur lui le regard le plus doux et le plus innocent.

Le jeune homme demanda et obtint la permission de rendre des visites à ces dames; il s'excusa sur sa longue absence; puis il rentra chez son père. Il avait la joie au cœur!

Ce jour-là, M. de Lorges ne sortit pas de sa chambre.

C'était la veille d'une échéance à laquelle il ne pouvait satisfaire. Il lui fallait payer trois mille livres, sinon, on vendrait sa maison, dernier immeuble qui lui restait.

Or, il avait à peine mille livres en portefeuille.

Un seul refuge existait pour M. de Lorges : le suicide, le suicide, refuge suprême de ceux qui renient toute croyance.

Il était décidé, dans le cas où le porteur du billet à payer n'acquiescerait point à un renouvellement, que M. de Lorges avait déjà demandé en vain.

Quand sonna l'heure du dîner, Bénédicte, voyant son père soucieux, ne lui adressa que quelques paroles insignifiantes, et il remonta chez lui pour travailler, ou plutôt pour penser à Alice.

Le lendemain, M. de Lorges attendit :

La matinée entière se passa sans qu'il se présentât aucun créancier. L'étonnement du père de Bénédicte fut immense; il augmenta d'heure en heure : à la fin de la journée, personne n'était encore venu. Il respira :

— Sans doute on a accepté mes offres de renouvellement, pensa-t-il.

Nuit tombante, il se rendit chez son créancier, pour prendre les arrangements convenables. Il apprit alors que, vers midi, un homme d'un certain âge avait apporté le montant de la dette, et qu'il avait reçu en échange le billet acquitté.

A cette nouvelle, M. de Lorges éprouva une émotion indescriptible; il se perdit en conjectures, et il rentra dans sa demeure aussi rempli d'espoir qu'il en était sorti découragé.

Il frappa à la porte de la chambre de Bénédicte :

— Mon fils! s'écria-t-il, avec une expansion inusitée, aussitôt qu'il eut franchi le seuil de la chambre, on vient d'arracher ton père au déshonneur et à la mort!

— Au déshonneur! à la mort!... Quel malheur vous était donc arrivé? répondit Bénédicte, qui serra son père dans ses bras.

— Le malheur qui me menaçait est le plus terrible qui puisse frapper un homme de cœur; c'est celui que l'on éprouve lorsqu'on manque à des engagements...

En deux mots, M. de Lorges mit Bénédicte au courant de sa situation.

Il avait des remords; il ne voulait pas tout cacher à son fils. Puis, son salut inespéré l'attendrissait : la joie dilata le cœur.

— Comment, mon père! dit Bénédicte, vous avez jusqu'ici gardé le silence à mon égard! mais vous doutiez donc de mon attachement pour vous? Vous me croyiez donc capable de faillir à mes devoirs filiaux?

— Que pouvais-tu pour m'aider en cette circonstance? répliqua M. de Lorges, qui n'en était encore qu'à la moitié de ses confidences.

— Vous me le demandez! je pouvais, ce me semble, vous donner en toute propriété une partie des biens qui me sont personnels, et même vous donner entièrement, s'il le fallait, la fortune qui me vient de mon excellente mère, fortune à laquelle je dois renoncer, dès que la nécessité vous presse.

Ce noble mouvement multiplia les remords dans l'âme de M. de Lorges. Il y avait tant de générosité modeste dans l'offre de Bénédicte!

Le père avoua au fils le tort qu'il avait eu de compromettre son avenir par des prodigalités insensées.

Peut-être allait-il tout dire; mais l'amour-propre d'une part, et de l'autre le désir de ne point trop attrister un si bon cœur, l'en empêchèrent. Il changea donc soudainement la conversation, ou plutôt il la circonscrivit dans le fait du billet payé par une personne inconnue.

— Qui m'a rendu ce signalé service? demanda-t-il à son fils. Voyons, consulte-toi, Bénédicte. As-tu quelques soupçons?

— Moi! je n'ai aucun soupçon, mon père.

— Mon beau-frère de Mauglas aurait-il soldé pour moi?

— Peut-être bien... cependant...

— Ou mon neveu Roger? interrompit M. de Lorges.

— Roger possède un cœur excellent, fit Bénédicte.

— Sa générosité a éclaté plus d'une fois. Bien! voilà déjà une personne qui me semble capable d'accomplir une pareille action. Ne penses-tu pas à quelque autre!

— Non, mon père.
Et Bénédicte réfléchit.
— Madame Guistelle ne sait rien de vos embarras, mon père? demanda-t-il.
— Peut-être m'a-t-elle vu soucieux. Mais madame Guistelle manque de fortune...
— Si elle avait prévenu l'abbé Charles?
— L'abbé Charles garde pour lui l'argent qu'il possède. Ces messieurs sont très charitables... en paroles.
— Je ne partage point votre avis, mon père.
— Je le sais bien. Ta crédulité est toujours stupide.
— Il ne s'agit point là de crédulité, je vous assure. M. l'abbé Charles a une réputation de bonté qu'il mérite; il répand partout ses aumônes...
— Voyons, Bénédicte, laisse-là un peu ton abbé Charles et ses saintes actions, répliqua M. de Lorges visiblement contrarié. Ce prêtre ne me veut pas plus de bien que je ne lui en veux moi-même.
— Il est chrétien, et...
— Parbleu! la belle affaire! Il est chrétien! Tu as tout dit avec cela. Chrétien! chrétien! Pour mon compte, je n'ai aucun soupçon sur l'abbé Charles.
— Moi, au contraire, mon père: plus j'y pense, et plus je crois à la possibilité de cette bonne action, venant de sa part.
— A ta guise, Bénédicte. Je regrette de t'avoir parlé de ce qui m'arrive, car l'esprit de contradiction règne en toi...
— Pardonnez, mon père...
— De quelque sujet que l'on s'entretienne, tu trouves toujours le moyen de glisser quelques opinions marquées au cachet de tes idées religieuses. Je persiste à dire que mon beau-frère ou mon neveu, seuls, doivent m'avoir rendu ce service.
— Tant mieux, mon père, cela me les fera aimer davantage encore.
— Ce ne sont pas des cagots, eux! ils parlent peu, mais ils agissent. Au surplus, je saurai tout.
— Et moi aussi, pensa Bénédicte, j'éclaircirai le fait.
On le voit, si l'entretien se fût prolongé, une de ces luttes vives, interminables, telles qu'il s'en élevait si souvent entre le père et le fils, à propos d'une opinion, d'une réflexion, d'un mot même, eût à l'instant pris naissance. Par bonheur, M. de Lorges redescendit dans son appartement, pour écrire aux de Mauglas.

XVIII.

L'AME D'ODIEUVRE INCENDIÉE.

Bénédicte sortit bientôt après, et il se rendit chez l'abbé Charles. Ni le beau-frère de M. de Lorges, ni Roger, ni l'abbé Charles, ni Guistelle, n'avaient payé le billet échu.

Mais de nouvelles recherches amenèrent un résultat très inattendu. D'après le signalement donné par le caissier du négociant qui détenait le billet, il demeurerait constant qu'Odieuvre avait été chargé de compter la somme au créancier de M. de Lorges.

Celui-ci, encouragé par ce premier renseignement, voulut se mettre sur les traces de son bienfaiteur

inconnu; il courut chez le *pauvre honteux*, pour l'interroger et obtenir des détails.

Mais Odieuvre, en revenant de faire sa commission chez le créancier de M. de Lorges, avait été frappé par la Providence d'une manière terrible.

En effet, pendant que le pauvre se dirigeait vers sa maison, voici ce qui se passait dans la rue du Bec, à Rouen.

La rue était encombrée de monde, des flots de fumée obscurcissaient l'air et cachaient les maisons aux regards des passants.

Partout régnait une agitation fiévreuse. Des flammes s'élevaient incessamment vers le ciel.

Un bruit sourd de voix effrayées se mêlait au bruit aigu des charpentes détraquées, qui tombaient çà et là sur le pavé.

Plus de deux mille Rouennais s'entretenaient du sinistre et contemplaient l'incendie, spectacle toujours rempli d'une attrayante horreur, si l'on peut dire ainsi.

— On va faire la part du feu! s'écriaient nombre de passants.

Odieuvre, en ce moment, arriva au coin de la rue du Bec, et il questionna plusieurs personnes.

Inquiet pour ce qu'il entendait dire, il s'avança et acquit bientôt la certitude que sa propre maison était celle dont chacun parlait. Le feu avait pris aux étages inférieurs: on craignait qu'il ne se communiquât aux maisons voisines.

Comme Odieuvre fendait la foule pour s'approcher du foyer de l'incendie, ces paroles retentirent à ses oreilles:

— Le logement du haut appartient à un pauvre homme pour lequel on fera une quête. Deux cents livres vaudront plus à ses yeux que tout son mobilier.

Et Odieuvre d'exclamer:

— Non, non! c'est moi qui suis Odieuvre! j'ai des valeurs chez moi, beaucoup de valeurs!

— Allons donc! dit un boutiquier voisin. Vous vivez par la grâce des âmes charitables! Vos *valeurs* ne *valent* pas deux louis, peut-être.

Ce jeu de mots courrouça Odieuvre.

— Il y a tant de choses auxquelles je tiens! reprit-il alors, oubliant soudain son rôle de *pauvre honteux*.

— Bah! des bribes, quelques pots fêlés, répondit un autre personnage de la foule.

Ainsi, Odieuvre était pris dans ses filets. Il avait tant joué la misère que l'on ne croyait pas qu'il pût posséder quelque chose de précieux.

Les gens qui travaillaient à éteindre le feu décidèrent d'un commun accord qu'on ne tenterait rien pour sauver la chambre d'Odieuvre. Celui-ci, dès qu'il apprit cette décision fatale, perdit complètement la tête. Courant, gesticulant, désespéré, il cria:

— Je vous en supplie! ne laissez pas brûler mes meubles...

Plusieurs assistants sourirent, en répétant:

— Ses meubles! ah! ses meubles!...

Odieuvre continua:

— Et mon argent! et mon argent! j'ai là-haut toute ma fortune.

— Vous êtes fou, mon vieux, dit un soldat.

— Votre fortune, vous la portez sur votre corps, ajouta un marchand. Hier encore, vous m'avez dit

que pour vous la vie était un martyre. Que vous importe cet incendie? Vous logerez chez moi, jusqu'à ce que nous vous ayons placé quelque part.

Une larme s'échappa des yeux du pauvre, larme de rage.

L'incendie allait croissant. Déjà la maison était à demi consumée. L'escalier seul paraissait intact : situé au fond d'une longue allée, il n'avait éprouvé que faiblement les atteintes du feu.

Odieuvre ne se connaissait plus. Il allait en une heure perdre le fruit de dix années d'hypocrisie et de privations.

Il s'élança vers l'escalier.

Des ouvriers le retinrent; l'un d'eux le repoussa.

Mais Odieuvre insista très vivement, se roidit contre les gens qui s'opposaient à son passage, et, d'une voix étranglée :

— J'ai le droit de monter chez moi, de sauver ce que je possède, s'écria-t-il.

En même temps, il tenta un dernier effort. Les oppositions à son action téméraire devinrent moins nombreuses.

A peine quelques personnes essayèrent-elles encore de le retenir.

Peu après, on le vit traverser la fumée et les flammes, mettre le pied sur l'escalier. La foule jeta un cri de stupeur : elle suivait des regards le pauvre courant à la recherche de ses trésors.

Bientôt il ne fut plus possible de le voir. Un épouvantable craquement se fit entendre. Les deux derniers étages de la maison s'affaissèrent et tombèrent avec fracas sur l'amas de poutres et de plâtras brûlés qui s'était formé au-dessus du sol. Alors la foule recula d'une quinzaine de pas, en jetant un nouveau cri, plus effrayé encore que le premier.

— Il est mort ! dit un ouvrier, qui aperçut le cadavre d'Odieuvre gisant parmi les décombres.

— Il est mort ! répéta-t-on de bouche en bouche.

— L'imprudent !

— Le malheureux !

— L'insensé !

La foule commençait à s'ébranler, lorsque M. de Lorges arriva en vue de la maison incendiée. Il apprit l'action folle et la mort tragique d'Odieuvre, et il s'apitoya sur le sort de cet *honnête homme*.

Ce malheur allait l'empêcher de connaître le nom de la personne qui l'avait si généreusement, si noblement aidé.

Il s'éloigna avec douleur du lieu du sinistre.

Huit jours après l'événement, une tombe modeste s'élevait dans un des cimetières de Rouen. Le passant lut cette inscription sur une croix de pierre :

AU PLUS VERTUEUX DES PAUVRES !

HIC JACET

H. ODIEUVRE.

C'était un hommage rendu, par les soins de la bonne Guistelle, qui pleura beaucoup, à l'homme qui s'était joué de toutes les compassions et de toutes les générosités.

XIX.

REVIREMENTS.

Bientôt, grâce aux visites fréquentes que Bénédicte rendait à la Duval, Alice ne fut plus la même. Elle reprenait sa force et sa beauté; elle *reconnaissait* le fils de M. de Lorges; elle se sentait heureuse de vivre par lui et pour lui. Toute à l'espérance de porter prochainement son nom adoré, elle formait les vœux les plus doux, elle se laissait bercer par les plus séduisants rêves.

La Duval, elle aussi, bannissait ses craintes. Le mariage de sa fille n'était plus douteux : Bénédicte avait engagé son honneur, et tout se réduisait à une question de temps.

Pour vaincre les répugnances violentes et les volontés despotiques de M. de Lorges, Bénédicte n'avait plus qu'un moyen juridique à employer, — celui des actes respectueux.

Sa timide nature y avait d'abord répugné, par scrupules filiaux; mais maintenant l'amour, retrempe par la lutte, devenait le plus fort : il fallait opposer l'énergie à l'obstination.

Bénédicte, livré à ses propres pensées, et pour ainsi dire émancipé par la bonté de sa cause, estima que le jour où l'autorité paternelle excède ses pouvoirs, l'enfant opprimé conquiert des droits sacrés et imprescriptibles.

L'avant-veille de la Pentecôte, le père et le fils, tous deux repliés sur eux-mêmes, faisaient de mûres réflexions.

Le premier attendait qu'on se présentât pour réclamer le paiement d'un nouveau billet; c'était une échéance à laquelle il pouvait satisfaire.

Le second méditait sur les conséquences probables de l'acte respectueux que le notaire royal allait signifier, le jour même, à M. de Lorges.

Augustin CHALLAMEL.

(La suite au prochain numéro.)

Courrier de Paris. 7

Après les joies du jour de l'an, qui n'ont pas répondu à l'attente générale, s'il faut en croire l'assertion des marchands de toute espèce, hélas ! trop souvent disposés à se plaindre, voici venir les joies du carnaval ! Le carnaval tiendra-t-il toutes ses promesses ? Si j'étais un moraliste fâcheux, un esprit morose, je vous dirais que je crains fort que la passion sans cesse croissante des femmes pour les toilettes luxueuses ne finisse par nuire à l'éclat même des bals et à leurs propres plaisirs; si toutefois il est vrai qu'elles aiment le bal plus pour le plaisir de la danse que pour la vanité des toilettes qu'elles y étalent.

J'entendais, il y a quelques jours, une dame dire à son mari :

— J'aime mieux n'aller qu'à un ou deux bals cet hiver, si nos moyens ne me permettent d'avoir qu'une seule toilette convenable. J'aime mieux m'en priver tout à fait, si je ne peux pas être mise *comme tout le monde*.

Or, vous savez ce que, dans la langue particulière aux femmes, signifient ces mots : *toilette convenable*, — *mise comme tout le monde*; combien ils comportent de mètres de velours ou de soie, combien de volants, combien de

kilomètres de rubans et de pièces de dentelle ; vous savez que mise comme tout le monde veut dire mieux que tout le monde, car j'en connais plus d'une qui n'irait certes pas au bal si elle ne se flattait pas de l'espoir d'éclipser toutes les autres toilettes ! J'en connais même qui sont moins flattées de l'admiration que leur beauté inspire aux hommes que de l'envie que leur toilette inspire aux femmes.

Comme tout le monde ! Il en est aussi qui aiment mieux ne pas ouvrir de salon, ne pas recevoir, si elles n'ont pas un appartement où elles soient logées comme tout le monde, c'est-à-dire quatre mètres de hauteur, quatre fenêtres au salon et le reste à l'avenant.

S'il en était ainsi, le nombre de salons ouverts irait chaque année en décroissant, et ces salons eux-mêmes se dépeupleraient de femmes, comme ils se dépeuplent d'hommes, il en faut bien convenir ! mais on ne doit point trop se hâter de prendre pour la règle ce qui n'est que l'exception ; bien rares sont les femmes qui pensent et parlent ainsi, n'est-il pas vrai, lectrices bienveillantes ? La plupart au contraire ressemblent à cette charmante madame B... Je ne veux point la nommer, de peur de blesser sa modestie, — la femme d'un avocat de mes amis ; elle a vingt-six ans, est mère de quatre beaux enfants, et va au bal en simple robe de crêpe blanc, sans dentelles, sans diamants, avec une très légère guirlande de fleurs pour coiffure. Blonde, fraîche et rose comme une pensionnaire échappée du couvent, les hommes en l'invitant à danser l'appellent mademoiselle ; quelques dames se permettent de la trouver ridicule et l'accusent de jouer à la jeune personne à marier. Mais que lui importe ! Elle aime le bal pour le bal, et son mari, qu'elle aime aussi beaucoup, lui a fait comprendre que si elle voulait continuer à danser dans les salons où sa position l'appelle, elle devait persister à porter ses toilettes simples et économiques de jeune fille, faute de pouvoir rivaliser avec les somptueux étalages des femmes de banquiers, d'agents de change, de notaires et de faiseurs d'affaires.

En attendant le moment où les bals se succèdent sans relâche à tous les étages de la société parisienne, le monde s'empresse d'aller au théâtre voir les pièces en vogue : le *Duc Job*, à la Comédie-Française ; la revue des Variétés, la *Tireuse de cartes* à la Porte-Saint-Martin. Vers la fin de cette semaine, ce sera probablement aussi la *Pénélope normande* au Vaudeville, l'ouvrage de début d'Alphonse Karr, que Louis Lurine, en homme d'esprit et en directeur intelligent, a su enfin décider à aborder le théâtre. Espérons que cette pièce sera la première d'une longue série de comédies spirituelles et sensées comme les livres de l'éminent auteur des *Guêpes*.

Bientôt va venir aussi à l'Opéra le grand ouvrage en cinq actes dont MM. de Saint-Georges et Pacini ont écrit le livret pour M. le prince Poniatowski, et qu'on répète sous le titre de *Médicis*. On en dit merveille.

Puis, le Théâtre-Italien qui vient de jouer avec quelque succès *Margherita la mendicante*, du maestro Braga, nous promet Roger dans les principaux rôles du répertoire pour jusqu'à la fin de mars.

Enfin, c'est la semaine prochaine que le théâtre du Cirque doit faire sa réouverture sous la direction de M. Hostein, avec l'*Histoire d'un drapeau*, drame militaire joué par Laferrière, madame Clarisse Miroy et autres artistes distingués. La salle a été remise à neuf ; elle sera, dit-on, magnifique et confortable à la fois. Quant aux décors et à la mise en scène de la pièce d'ouverture, il suffit de rappeler ce que M. Hostein a fait dans ce genre au Théâtre-Historique et à la Gaité pour faire pressentir le parti qu'il a dû tirer d'une des scènes les plus vastes et les mieux machinées de Paris.

Les pièces nouvelles, le premier jour de l'an, les livres d'étrennes, m'ont fait oublier quelques-uns des ouvrages les plus recommandables qui ont signalé les dernières semaines de l'an 1859. Heureusement, pour les livres dont je veux parler, il n'y avait point de péril en l'ajournement, ils sont de ceux qui survivent à l'année dans le cours de laquelle ils ont paru et se font lire plutôt deux fois qu'une.

En première ligne, je dois citer le beau volume de *Lettres originales de madame la duchesse d'Orléans* et de *Souvenirs biographiques*, de M. de Schubert, le savant professeur qui a donné les premiers soins à l'instruction de l'éminente princesse. Je connais peu de lectures aussi touchantes que celle de ces pages qui portent l'empreinte du caractère le plus élevé, de l'âme la mieux douée et de l'esprit le plus éclairé. Ce volume, orné d'un portrait gravé de la duchesse d'Orléans, en est à sa deuxième édition ; il a paru à la librairie de Magnin, Blanchard et C^o (maison Louis Janet).

C'est à la même librairie que M. L. J. Larcher, le laborieux typographe, dont j'énumerais, il y a quelques semaines, les curieuses compilations littéraires et morales, a publié sous le titre de *La Science pratique de la vie*, un volume substantiel qui est un véritable guide d'hygiène physique et morale. Plus de deux mille préceptes empruntés aux plus grands écrivains anciens et modernes sont classés avec un ordre et une méthode irréprochables dans ces trois cents pages d'élite. Je ne sache pas de livre plus intéressant à lire et plus utile à consulter dans la pratique de la vie. Je n'ai qu'une seule réclamation à adresser à M. Larcher. Je l'ai trouvé par trop sobre de citations morales des grands poètes dramatiques et comiques de tous les temps. Je n'ai vu figurer dans ses pages, si bien remplies il est vrai, ni les noms de Sophocle, d'Eschyle, d'Euripide, d'Aristophane, de Plaute, de Térence, ni ceux de Shakspeare, de Corneille, de Molière. J'ai remarqué un seul précepte emprunté à l'*Avare* de Molière ; encore, par suite d'une inadvertance typographique, est-il attribué à Beaumarchais. Que l'auteur lise et étudie les moralistes du théâtre avec autant de soin que les philosophes et les docteurs de profession, et il trouvera dans ces grands et profonds penseurs une gerbe bien fournie à ajouter à sa bienfaisante moisson.

Après les choses sérieuses et utiles, les distractions de la musique, qui ont bien aussi leur utilité dans ce monde, après le livre touchant et l'anthologie morale, l'album de romances et de canzonnettes ; ainsi va la vie ! Permettez-moi de vous recommander les six mélodies dont M. Gaston Giraudie, poète et musicien à la fois, a composé les paroles et la musique. Du goût, du sentiment et de l'esprit, voilà ce qu'on trouve dans cet album, qui n'a point la prétention d'être un objet d'étranges, et préfère avec raison se montrer digne de figurer sur les pianos de bonnes maisons durant les douze mois de l'année.

Julien LEMER.

Le théâtre de la Porte-Saint-Martin livre cette année ses riches ateliers de costumes aux fantaisistes de carnaval. D'élégants salons sont ouverts de midi à minuit tous les jours de la semaine, et de minuit à cinq heures du matin le samedi et le dimanche, offrant au public un assortiment complet des travestissements les plus riches et les plus variés, ainsi que des cabinets de toilette et des loges confortables où l'on trouvera toutes les facilités désirables pour pouvoir se costumer immédiatement. Des habilleuses, des habilleuses et des coiffeurs sont attachés à l'établissement

Adolphe GOUBAUD, directeur-gérant.

PARIS. — IMPRIMERIE DE L. MAITNET, 2, RUE MIGNON.

LE

MONITEUR DE LA MODE.

MODES,

Renseignements divers, description des toilettes.

La crinoline persistera-t-elle ? Telle est la question que se font encore une fois, les unes avec effroi, les autres avec espérance, toutes les personnes qui, par goût ou par mission, ont pour occupation spéciale d'enregistrer les arrêts de la mode. Et toutes, sans préjuger l'avenir, se résument par cette conclusion, que, quant à présent, les robes sont aussi amples et aussi étoffées qu'elles ne l'ont jamais été, et que les vêtements de dessus, manteaux, pelisses, burnous, paletots, sorties de bal, sont plus longs, plus larges que par le passé. Pour la rue, on a adopté les jupes de dessous de laine rayée, dont on s'était défié les années précédentes parce qu'elles ne se faisaient que de quelques couleurs violentes et heurtées, mais qui ont conquis maintenant leur droit de cité grâce à de nouvelles combinaisons de nuances plus harmonieuses, plus douces et plus variées surtout. Mais ces jupes se font ordinairement tout unies, et se portent sur une autre sous-jupe un peu plus courte dont elles cachent les cerceaux. Elle permet donc de relever presque entièrement la robe de dessus avec cette adresse que la véritable Parisienne déploie dans ses moindres mouvements, et de franchir de longues distances sans s'être mis la moindre tache malgré la boue et le macadam.

La plupart des robes de ville se font tout unies, montées à gros plis à la taille et s'évasant beaucoup par le bas, effet obtenu, non plus en enlevant des pointes dans le haut, ce qui cause une grande perte d'étoffe, mais en en rapportant dans le bas. Ces robes, presque traînantes derrière, sont beaucoup plus courtes par devant, et dégagent les pieds. Elles s'attachent maintenant sur le côté, et ont seulement sur la couture un rang de velours et de soutache, des nœuds ou des pattes retenus par des boucles d'or ou d'acier, ou bien sont garnies sur tout le devant en forme de tablier, soit de trois rangs de passementerie, de nœuds, d'anneaux, de brandebourgs ou de médaillons, soit d'une broderie continue. Les manches de ces robes sont plates du bas et à bouffants ou à crevés dans le haut. D'autres se composent d'un seul ballon traversé tout autour dans sa hauteur par des ruches d'étoffe ou de ruban, fendu en dessus et laissant voir, par cette fente, une sous-manche de mousseline ou de tarlatane, qui dépasse son poignet large, et se termine par deux petits bouillonnés et un nœud au-dessus de la main. D'autres encore sont également fendues, mais tout à fait larges et ouvertes du bas, laissant voir une manche de dessous à plusieurs bouffants et à bracelets de rubans ou de velours.

Une toilette portée dans un dîner de cérémonie par une charmante femme se composait d'une robe de moire française bleu turquoise, faisant bien traîne derrière, à corsage montant orné dans toute sa hauteur par des volants de dentelle noire et de point d'Angleterre, le tour du cou formé d'un rang de point d'Angleterre, terminé en avant par un nœud de ruban de moire bleue et de velours noir. Une bande de velours noir, s'élargissant graduellement en descendant, arrondie par le bas et entourée d'une petite dentelle noire, garnissait tout le devant, et sur cette bande étaient posés quatre nœuds à longs bouts de ruban de

velours noir et de moire bleue de quatre largeurs différentes, le plus large tout en bas. De chaque côté de la jupe étaient des montants de double dentelle noire et blanche posée en zigzag, s'élargissant par le bas; et une bande de velours, pareille à celle du devant, mais plus large, semblait fixer les rangs de dentelle de chaque côté de ce zigzag. Les manches avaient dans le haut deux gros bouillons, puis quatre volants de dentelle alternés, celui du bas noir et un peu plus large en arrière qu'en dedans de la manche. De chaque côté du corsage étaient aussi posés en bretelles deux rangs étroits de velours noir bordés de dentelle blanche et de dentelle noire. La coiffure assortie à cette toilette se composait de point d'Angleterre, de dentelle noire et de dahlias de velours bleu avec feuilles de velours noir liséré d'or.

Au même dîner, qui devait être suivi d'une soirée dansante, la fille de cette dame, jeune personne de dix-sept ans, avait une robe de tarlatane blanche à double jupe, chaque jupe comme enroulée par de longs anneaux de velours bleu, et dans le bas de chacune de ces jupes ces velours terminés par des flots de boucles bleues. Sur le petit corsage de tarlatane plissée, bordé autour du cou d'une ruche de tulle diaphane, était posé un petit corselet de velours bleu faisant pointe par le bas et pointe plus aiguë dans le haut. Les manches étaient un seul bouffant de tarlatane bordé d'une petite ruche, avec une épaulette et un bracelet de velours bleu. Comme coiffure, une guirlande ronde de myosotis avec une touffe de roses du Bengale faisant diadème un peu élevé, complétait cette toilette d'une grâce et d'une fraîcheur ravissantes.

A cette même soirée, plusieurs autres coiffures, fournies comme celle-là par la maison *Petit-Perrot*, ont été trouvées d'un goût charmant. L'une, également ronde, était composée de grenades très pressées les unes contre les autres, avec un enroulement de torsade d'or et de longues tiges d'or terminées, les unes par une grenade, les autres par une grosse cerise d'or. Cette coiffure, posée sur de magnifiques nattes de cheveux bruns et complétant une toilette toute blanche avec un seul bouquet de grenades attaché par un nœud d'or au milieu du corsage, avait un éclat incomparable.

Une autre couronne toute semblable était formée de touffes de myosotis au lieu de grenades, et de torsades d'argent au lieu de torsades d'or.

Une autre, de petites pommes transparentes, d'un vert clair avec une touffe de fleurs et de feuilles d'or sur tout le côté gauche. Cette coiffure complétait une toilette de tulle blanc pailleté d'or sur un dessous de tulle vert d'eau.

Madame *Petit-Perrot*, qui préfère pour le bal les coiffures de fleurs comme plus gaies, plus jeunes, donnant plus véritablement l'idée d'une fête, fait cependant de si délicieuses choses en velours, en or, en plume ou en tissus légers de tulle ou de gaze, qu'on serait tenté de lui en attribuer l'heureuse spécialité. Au nombre des coiffures de ce genre que nous avons remarquées dans ses élégants ateliers, l'une qui se pose très en avant, est une bande arrondie de velours ponceau retenu et plissé par des quadrilles de perles blanches et de perles d'or. Du côté gauche, le velours se termine par des coques et des bouts de velours enveloppés de perles, et d'où retombent des glands d'or et de perles; à droite, une plume légère ondule

autour du bandeau. Il n'est pas de femme que n'embellisse cette gracieuse coiffure. Elle a été exécutée aussi en tulle blanc sans coques avec seulement un bouillonné de tulle enveloppé de rangs de perles.

Une autre est une sorte de grecque de velours bleu entourée d'une chaîne d'or, et fermée en couronne du côté droit par un nœud de velours noir à longs bouts au milieu duquel passent de gros anneaux d'or.

Une bande de velours fleur de pêcher plissée en turban et parsemé de grosses perles blanches, a, à gauche, une coque de velours et une longue plume blanche.

Une autre coiffure très artistique est une torsade de velours ponceau coupée de distance en distance par des médaillons de dentelle ayant pour centre une grosse étoile d'or. En arrière, un cache-peigne est formé d'une dentelle surmontée de trois médaillons à cœurs d'or.

Un nœud large et allongé de velours fleur de pêcher faisant bandeau sur le front, est retenu par une agrafe d'or gravé, et en arrière une bande d'or, faisant peigne antique, est placée au-dessus d'un nœud pareil à celui du devant, mais mélangé de dentelle qui s'y relie par une bande plissée à plat des côtés.

Enfin, une couronne de velours mauve bouillonné est serrée entre chacun de ses bouillons par un anneau d'or, et a, à gauche, une touffe allongée d'amaryllis mauves à pistils et à feuillage d'or : c'est un composé des couronnes de fleurs et des coiffures plus sérieuses.

Dans plusieurs des réunions où nous avons remarqué les parures que nous venons de décrire, nous avons vu aussi des tuniques, des doubles jupes, ou des volants d'application, et aussi de dentelle de Cambrai, création heureuse de la maison *Ferguson*, qui rivalisait avantageusement avec la dentelle de Chantilly, et qui permet à beaucoup de femmes le luxe si charmant de la dentelle, auquel elles n'auraient pu atteindre avant cette précieuse invention.

Les belles pointes de dentelle *Lama*, qui l'été complètent si bien une toilette légère, rendent aussi en ce moment de grands services aux femmes du monde. Les jeunes personnes les jettent seulement sur leurs épaules pour entrer dans un salon, tandis que les mamans ou les personnes qui ne dansent pas, les conservent pendant au moins une partie de la soirée.

Mais si ces belles pointes de dentelle sont le complément presque indispensable de la toilette d'été et de la toilette de soirée, la toilette de ville réclame absolument le cachemire long à fond uni et à haute bordure dont le *Persan* offre des types très distingués. Les cachemires à plusieurs faces ne se portent plus, et les plus habillés sont blancs ou fleurs de pêcher, avec de hautes bordures à dessins entièrement renouvelés, et dans lesquels le rose et le lilas jouent un grand rôle. Les cachemires rayés, dont les prix sont relativement très modestes, sont aussi très bien portés, et les vastes galeries du *Persan* en réunissent un fort joli choix.

Comme nous l'avons dit, les chapeaux continuent à se faire de deux étoffes et de deux nuances différentes, le milieu de la passe et la calotte de velours plain par exemple, et les côtés de la passe et du bavolet de taffetas ou de velours épinglé coupé par des ruches de dentelle. Mais les chapeaux qui se font surtout en cette saison sont destinés au théâtre, et par conséquent en tissus plus clairs, comme le tulle ou le crêpe. Pour ces chapeaux, la nuance rose du roi est très en faveur mariée au blanc et quelquefois au noir. Ainsi, deux des plus nouveaux qui aient été exécutés chez madame *Plé-Horain* pour une représentation de la *Son-nambula* aux Italiens et la première représentation de la *Pénélope normande* de M. Karr, au Vaudeville, étaient :

L'un de tulle blanc tendu, coupé par des coulisses de velours noir. Sous la coulisse du bord, est fixé un autre double de tulle qui recouvre la passe. Autour de cette passe est enroulée une écharpe de tulle qui s'arrondit en couronne et vient s'attacher à droite du bavolet de tulle

bordé de velours, au-dessous d'une petite branche de feuilles de roses. A gauche, en dedans de la torsade de tulle, est posée une grosse rose du roi entourée de son feuillage. Sous le bandeau est une écharpe de tulle bouillonné, avec une rose du roi et son bouton à droite, et au milieu du front une branche de feuillage.

L'autre chapeau, également de tulle blanc, était froncé en long avec seulement deux cercles de velours, l'un tout au bord de la passe, l'autre autour de la calotte. Le bavolet de tulle était recouvert des mêmes plis en long. Une torsade de tulle se terminait à droite par une chicorée de tulle et deux bouts d'écharpe de tulle brodé de dentelle noire. A gauche était une longue grappe d'ébénier rouge avec feuilles de velours lisérées d'or. En dessous, un bourrelet de tulle enlacé de rubans de taffetas noir irrégulièrement posés. De chaque côté, des joues de blonde et des brides de taffetas blanc.

Soit encore pour le théâtre, soit pour des soirées particulières, madame *Plé-Horain* a créé des coiffures pleines de charme. L'une, portée par une très jeune femme blonde, était tout entière de fruits verts et dorés, mélangés à quelques feuilles vermeilles, et disposés par petits groupes sur un cercle d'or. Elle était fermée en arrière par des coques retombantes et de longs rubans de roseaux.

Une autre était une torsade de tulle fixée sur un cercle de velours, et recouverte par des grappes de fruits verts et des branches de feuillage très léger avec de longues herbes et de larges barbes de tulle uni.

Une autre encore, une torsade de velours fleur de pêcher gracieusement enroulée de blonde avec une garniture de blonde qui garnit le bas des joues, des coques de velours, un cache-peigne de blonde et de velours, et une grande branche de liserons de velours à gauche.

Les zouaves de velours, de drap ou de cachemire, font partie nécessaire du négligé de toute femme élégante. On fait même pour le soir des zouaves de dentelle ou de tulle, et un costume de matin d'une extrême coquetterie, adressé à Nice à la nouvelle comtesse de P... par la maison de commission *Lassalle et Cie*, se composait d'un de ces corsages de mousseline claire avec entourage de médaillons de valenciennes sur transparent de satin bleu. Le tour du cou était attaché par un flot de coques retombantes de ruban bleu. La jupe, également de mousseline sur transparent bleu, avait sur tout le devant une garniture de médaillons et d'entre-deux formant tablier, et dans le bas de ce tablier, de chaque côté, un flot plus large de ruban bleu. Sur le haut des manches entièrement fendues, retombaient des coques de ruban bleu, et en dessous étaient d'autres manches de mousseline à plis suisses comme la chemisette, avec une ruche de guipure aux poignets et autour du cou. Le bonnet de mousseline avait, au milieu de son fond rond presque imperceptible, trois médaillons de valenciennes et des médaillons plus petits tout autour de la garniture à peine froncée, et plus haute en arrière qu'en avant. Il devait être fixé par deux longues épingles de turquoise sur de larges bandeaux relevés et onvés, ou sur de grosses touffes de frisures Sévigné. Un tout étroit velours bleu entourait le fond et se nouait par derrière.

En même temps que ce luxueux deshabillé arrivait un grand coffre en chêne sculpté contenant un choix des parfumeries les plus exquises de la maison *Violet* : le *savon de Thridace*, spécialement recommandé par les médecins pour les jeunes femmes, et surtout pour les enfants, dont l'épiderme est si délicat ; la *rosée des abeilles*, nouvelle lotion des plus favorables à la beauté du teint ; le *philome à la vanille blanche* ou aux *violettes des bois* ; la *poudre de riz rosée* ; et comme parfums pour le mouchoir, de l'extrait de réséda, d'héliotrope et de fleurs de mai.

Mme Marie DE FRIBERG.



Jules David

Commode 588

L'Industrie Imp. de Paris

LE MONITEUR DE LA MODE

Savo. Rue Richelieu. 92

*Coiffures de M. Bernard — Modes de la M. Plé-Horain — Plumes et
Fleurs de Tilman — Robes et Passementerie à la Ville de Lyon — Sous-pèges avec Tavernier & Coisy —
Dentelles de G. Violard.*

*Tourures de Bougneau-Lolley, à la Reine d'Angleterre. | Bâties p. Moultes et Couture de Desvignes-Rives et C.
Rayons de Violet fournis de S. M. l'Impératrice. | Cuviers de la M. de Commission Lassalle et Comp.*

Entered as Stationers' Hall

LONDON at the Monitor Office, 25, Greek Street Soho. NEW-YORK Faxon & Co. General Agents.

MADRID. P. J. de la Pina

LES FOURRURES.

MAISON BONGENEUX-LOLEY.

Les véritables fourrures, c'est-à-dire des fourrures naturelles, sont, nous l'avons dit, restées un luxe tout aristocratique. M. Bongeneux-Loley, un des fabricants les plus renommés en cette belle spécialité, ne compose pas seulement de splendides garnitures de manteaux de velours en martre du Canada ou en hermine, des bordures de robes et de confections en astracan ou en chinchilla, et la variété la plus complète de manchons, de berthes et de manchettes en tous les genres de fourrures connues : ses magnifiques peaux d'ours blancs ou noirs, de chiens du Canada, de lynx ou de gloutons, font de magnifiques couvertures pour les équipages, et sont remarquables en ce moment sur les plus élégants de ceux qui sillonnent les Champs-Élysées et le bois de Boulogne. Ces toisons, disposées avec un soin tout particulier, ont aussi beaucoup de succès comme tapis dans un salon. On trouve à la Reine d'Angleterre tout ce qu'il est possible de faire en fourrure, et comme chez tous les fournisseurs qui ont le goût et l'intelligence de leur entreprise, M. Bongeneux-Loley s'est mis en mesure de répondre aux vœux et aux exigences de tous les acheteurs ; mais ceux de ses produits accessibles aux budgets restreints, le sont grâce à la valeur moindre des animaux auxquels ils ont été empruntés, jamais à cause de la falsification de leurs toisons, ni d'aucune négligence dans l'exécution du travail auquel elles ont été soumises.

GRAVURE DE MODES N° 588.

TOILETTE DE VILLE. — Chapeau de velours pensée et de tulle blanc brodé orné de dentelle noire, de fleurs de pensée et d'une petite plume.

La passe de velours est ornée de nœuds de dentelle noire encadrant une pensée. Un entre-deux de dentelle noire est froncé sur le bord de la passe. Un petit picot de dentelle noire borde la passe sur le fond.

Le fond et la calotte sont de tulle blanc brodé ; le fond est froncé.

Le bavolet de tulle blanc brodé est bordé d'un rouleau de velours pensée.

Une dentelle noire est posée carrément à demi sur la calotte et le fond, elle retombe en formant des tuyaux sur le bavolet.

Brides de taffetas pensée n° 30.

Sous la passe est un bandeau composé d'une bande de velours pensée formant nœud, et d'un côté se trouve une petite tête de plume blanche. Tour de joues de tulle blanc.

Robe de velours ornée de martre-zibeline et d'effilés de soie.

Le corsage montant, boutonné devant par des boutons de velours, forme en bas le gilet. Les bords sont à lisérés doubles de velours.

La manche est très large du bas ; elle est creusée devant et droite derrière ; la manche de dessous, de velours noir, est fermée.

La jupe est montée à trois petits plis devant, à deux larges plis triples de chaque côté, et un pli triple derrière.

Une épaulette en martre est posée à cheval sur chaque épaule ; elle est au dos comme au devant. Un effilé de soie très court borde le haut, et un plus long borde le bas et retombe sur la manche.

Une bande de martre, garnie d'un grand effilé, borde tout le tour de la manche.

Une bande de martre, aussi avec un effilé, part du devant de l'épaule vers le coude, et revient rejoindre le bord devant.

La manche de dessous est fermée ; elle a un poignet de martre d'où sort une dentelle qui retombe sur la main.

Une bande de martre de 20 centimètres garnit le bas de la jupe.

Travestissement. Costume de présidente sous Louis XV.

LES ANGOISSES DE BÉNÉDICT.

(Voyez le numéro précédent.)

Le voltairien, ne voyant personne se présenter vers midi, ne douta point que, cette fois encore, on ne se fût substitué à lui pour payer le billet échu. Il n'attendit pas la fin de la journée. Désireux de pénétrer cette action mystérieuse, il courut chez son créancier.

Comme il montait dans l'appartement du négociant, il se rencontra sur le palier de l'escalier avec une femme très élégamment vêtue.

A peine introduit dans les bureaux, il interrogea le caissier.

— Monsieur, dit celui-ci, votre billet est payé.

— Payé ! mais par qui ?

— J'ai encore entre les mains la somme que l'on vient de m'apporter.

Et le caissier montrait au père de Bénédicte un rouleau de pièces d'or.

— Qui a apporté cet argent ? Dites-le-moi, je vous en prie.

— Une dame qui descend en ce moment l'escalier.

— C'est incompréhensible. Cette dame s'appelle ?...

— Je ne la connais pas.

— Même de nom ?

— Comment saurais-je son nom ? Cette dame a versé la somme sans mot dire.

— La somme exacte ?

— Sans un écu de plus ni de moins.

On juge de l'étonnement qu'éprouva M. de Lorges, qui questionna alors le commis chargé des recouvrements.

— Certainement, pensa-t-il, le caissier n'a aucun renseignement sur la personne dont je m'occupe.

Le commis, au premier mot que M. de Lorges lui adressa, répondit résolument :

— La dame qui sort d'ici est la cantatrice Duval.

— La cantatrice Duval !

— Elle-même, monsieur. Je la connais fort bien de vue. Je l'ai cent fois rencontrée à Paris et à Rouen.

— La Duval, la Duval ! Est-il possible ? fit le père de Bénédicte, en croisant les bras, et en tombant assis sur une chaise... mais qui a pu lui apprendre les totaux des sommes que je devais ?

— Moi, monsieur, répondit le commis.

— Comment cela s'est-il fait ?

— Cette dame vint me trouver ici, il y a environ un mois, et elle me demanda, au nom de M. de Lorges, le relevé de son compte général, avec les dates précises des échéances.

Ces paroles redoublèrent la surprise du voltairien qui se leva, salua le commis aussi étonné que lui, et se retira précipitamment.

— Ah ! se dit-il, chemin faisant, l'aurais-je jamais pensé ! Quelle singulière aventure ! Cette femme que je croyais semblable à tant d'autres actrices, que je confondais avec la Volcourt dont l'intimité me fut si fatale ! cette femme m'a sauvé, sauvé du déshonneur ! sauvé de la mort ! Elle a enveloppé son inappréciable

bienfait dans le plus délicat mystère... Ah! Diderot, ce me semble, a dit avec raison qu'il ne fallait pas juger les personnes d'après leur position sociale. En effet, la Duval m'a forcé de reconnaître en elle une nature supérieure... Mais, de quelle façon la remercierai-je? sa noble action m'impose un rigoureux devoir... Combien je fus injuste! comparer cette généreuse femme à la cupide Volcourt! Non, je ne m'en absoudrai jamais. Comme la Duval se venge grandement de mes dédains!

Lorsque M. de Lorges rentra chez lui, il était encore tout ému de ce qu'il venait d'apprendre.

— Jean, demanda-t-il à son concierge, trouverai-je Bénédicte dans sa chambre?

— Non, monsieur, répondit Jean; il vient de sortir pour faire des visites.

— Savez-vous quand je pourrai le voir?

— Probablement ce soir, monsieur.

— Fort bien. Personne ne s'est présenté, pendant mon absence?

— Pardonnez-moi, monsieur: votre notaire vous a demandé.

— Mon notaire! c'est étrange... Et il ne vous a pas chargé de me dire quelque chose?

— Il a seulement annoncé sa visite pour demain matin, de dix à onze heures.

— Nous verrons de quoi il s'agit... Ah! vous direz à mon fils, aussitôt qu'il rentrera, de venir me trouver.

— Oui, monsieur.

Le voltairien ne tarda pas à s'enfermer dans son salon, pour y lire un ou deux chapitres de *l'Essai sur les préjugés*, par Dumarsais. Voici une des phrases qu'il y remarqua: « Si personne n'osait jamais déchirer le voile du préjugé, comment les nations languissantes sous des sultans efféminés, plongés dans la mollesse, criminels par habitude, et souvent à leur insu, remédieraient-elles à des maux que l'imposture leur peint comme nécessaires, et auxquels la religion leur défend de penser? »

— En vérité, dit tout haut, quoique étant seul, M. de Lorges, la vérité parle en Dumarsais. Quel philosophe!

Le livre de *l'Essai sur les préjugés* était un évangile pour le père de Bénédicte.

Il s'appesantit longtemps sur la pensée contenue dans les lignes citées plus haut, qu'il commenta avec complaisance. Mais au plus fort de ses méditations, il fut interrompu par l'arrivée de Bénédicte qui avait passé la soirée chez la Duval auprès d'Alice, et qui se sentait horriblement gêné en paraissant devant M. de Lorges, dont il redoutait le courroux.

L'acte respectueux n'avait-il pas été présenté le soir même par le notaire? Bénédicte n'ignorait-il pas que l'officier ministériel devait remplir sa mission le lendemain matin seulement?

Toutefois, le jeune homme se promettait d'être ferme, inébranlable, de résister fortement aux opinions paternelles qui faisaient son malheur, et qui avaient causé toutes les amères douleurs d'Alice.

— Asseyez-vous, mon fils, dit M. de Lorges en fermant son livre; asseyez-vous, et expliquons-nous.

Il y avait dans le débit du voltairien tant de calme sévère, que Bénédicte pensa perdre en un instant toute sa fermeté.

— Vous êtes venu un jour, reprit M. de Lorges, me parler d'une affaire très grave, à propos de laquelle votre cousin Roger vous a placé sous sa protection.

— Je n'osais pas... fit doucement Bénédicte.

— Vous m'avez demandé mon consentement pour épouser mademoiselle Alice Alberoy, je crois?

— Oui, mon père.

— Ce consentement, je vous l'ai refusé, par droit et avec raison.

— Je ne nie pas votre droit, mon père.

— Vous ne niez que ma raison... Je vous en remercie. Mais ne revenons pas sur cet entretien dans lequel je fus si déraisonnable. Ne rappelons point le passé. Avisons au présent. Vous n'avez pas changé de résolution, depuis cette époque?

— Je n'en changerai pas, mon père.

— A votre aise, Bénédicte. On peut tenir pour certain, alors, que vous ne subissez pas seulement l'influence d'un caprice.

— On peut tenir cela pour certain, oui, mon père. La personne que j'aime, et que j'ai vue bien souvent, est digne de l'attachement que j'ai conçu pour elle.

— Ah! vous l'avez revue!

— Je l'avoue.

— Vous m'avez désobéi.

Il se fit un moment de silence.

Puis, M. de Lorges, illuminé par une pensée soudaine, dit solennellement:

— Mon fils, jurez-moi que vous n'avez jamais touché un seul mot, devant madame Alberoy, sur ma position de fortune!...

— Je vous le jure, mon père. Cependant, au moment de recevoir la main de mademoiselle Alice, je ne tromperais ni la mère ni la fille...

— L'avenir ne m'occupe pas ici. Vous me jurez que vous n'avez pas divulgué mon secret?

— Oui, mon père.

— Eh bien! cela me suffit. Notre explication est terminée.

— Notre explication!...

— Sans doute, car ce consentement que je vous ai refusé autrefois, je vous le donne aujourd'hui...

— Vous consentez?...

— J'irai moi-même chez madame Alberoy, et je lui demanderai pour vous la main de sa fille...

— Est-ce un rêve, ô mon Dieu! s'écria Bénédicte transporté de joie. Plus d'obstacles! Elle sera ma femme! Vous consentez! oh! mon père, que vous êtes bon!

Et il sauta au cou de M. de Lorges.

— Le notaire, en vous parlant, ajouta-t-il, ne vous a pas...

— Le notaire ne m'a pas trouvé ici, interrompit très vivement M. de Lorges.

Stupéfait, Bénédicte n'acheva pas sa phrase.

— Et que devait donc me dire le notaire? demanda le voltairien.

— Il devait... il devait... balbutia Bénédicte, vous parler... de ce mariage...

A quoi bon apprendre à M. de Lorges la mission complète de l'officier ministériel? L'acte respectueux devenait inutile, il était inutile d'en faire mention.

Bénédicte le comprit.

Après avoir quitté son père, qu'il remercia avec

des larmes de bonheur, il monta dans sa chambre, écrivit un mot de lettre, appela le concierge et lui dit :

— Jean, portez ceci au notaire.

— Ce soir ?

— Ce soir même.

Bénédict pria l'officier ministériel d'anéantir l'acte respectueux.

XX.

JOURS DE SOLEIL.

En moins de six semaines, le mariage de Bénédict et d'Alice put être célébré. M. de Lorges était allé lui-même demander à madame Alberoy la main de sa fille, et il avait remercié celle qui l'avait si délicatement obligé.

Mais, demeurés sous l'influence des propos tenus par le malheureux Odieuvre, Guistelle et l'abbé Charles désapprouvèrent le mariage.

Le dernier, cependant, à qui Bénédict se confessa, ne manifesta pas sa désapprobation. Ses principes de tolérance s'y opposaient. Il se contentait de gémir sur l'avenir de Bénédict. Guistelle, au contraire, moins éclairée en sa foi, partant plus exclusive, se tint complètement à l'écart ; elle se promit bien de ne plus paraître dans la maison de M. de Lorges, où, pour comble d'impiété, une fille d'actrice allait prendre la première place.

Malgré tout, quels doux événements se passaient chez M. de Lorges !

Depuis la mort de madame de Lorges, jamais le bonheur n'avait franchi le seuil de cette habitation.

Alice devint une providence pour la famille, pour les amis, pour les domestiques. Ses qualités excellentes ravirent tous les cœurs. Que dire de plus ? Elle rappela, sous beaucoup de rapports, la vertueuse mère de Bénédict.

Elle avait parfaitement, et sans arrière-pensée, déterminé l'importance de la mission qu'elle devait remplir ; elle acceptait le rôle de trait d'union entre Bénédict et son père.

Ses victoires consisteraient à établir de l'harmonie entre deux caractères extrêmes, entre « le feu et l'eau, » comme disaient les bavards de Rouen, entre un zélé catholique et un ultra-voltairien. Tous ses efforts y tendirent.

A Bénédict elle inculqua une modération que, depuis quelque temps, il avait perdue ; à M. de Lorges, elle conseilla avec succès un silence absolu sur les matières religieuses ou philosophiques.

Aussi, la conduite d'Alice parut-elle admirable à chacun.

Bientôt les appréhensions de l'abbé Charles et les répugnances de Guistelle s'effacèrent. Aucune œuvre de bienfaisance, patronnée par le prêtre ou par la pieuse fille, ne s'établissait sans le concours d'Alice et de la Duval.

XXI.

LES SOUVENIRS DE L'ART.

La Duval savoura avec délices les joies de la famille. Sa réhabilitation dans le monde l'enivra. Elle ne ren-

contraît plus sur son passage des gens au geste impérieux, au regard méprisant ; mais quelquefois le souvenir de sa carrière théâtrale, de ses triomphes d'artiste, l'étreignait, faisait naître en son cœur les amertumes du regret.

Ces réminiscences furent d'abord très rares, et l'ancienne cantatrice leur résista bravement. — Ah ! se disait-elle, lorsque seule, enfermée dans son appartement, placée devant son clavecin, elle chantait l'un des morceaux qui naguère avaient le plus enthousiasmé la foule, je ne me repens pas d'avoir abandonné l'art, puisque l'art ne pouvait s'accorder avec le bonheur de ma fille. Ma tendresse pour Alice l'a emporté sur ma vanité, sur mon orgueil ! Dieu soit loué ! Il m'a bien inspirée.

L'artiste faisait parfois de la musique, sans cesser d'être femme du monde par la pensée.

Cependant, un jour qu'Alice et Bénédict s'étaient absentés pendant trois longues heures, la Duval sentit bien qu'elle allait céder au démon de la tentation. Elle chanta !!! et il lui sembla que jamais sa voix n'avait eu autant d'éclat ni de force, autant de charme ni de fraîcheur. Ce ne fut pas tout : dans son exaltation d'artiste, elle se figura que le public rappelait à lui sa cantatrice favorite.

La révolte s'éleva dans l'âme de la Duval. Pourquoi ne pas reparaitre sur cette scène où les braves l'avaient constamment accueillie ? Ne pouvait-elle pas, comme autrefois, mériter, obtenir l'estime et l'admiration tout ensemble ? N'était-elle pas une exception parmi les femmes de théâtre ?

Ces pensées l'absorbaient, quand tout à coup elle se rappela qu'elle avait absolument promis à Bénédict de renoncer au théâtre. Ce fut la seconde phase d'une lutte dans laquelle la Duval risquait de succomber. Les vocations d'artiste sont si puissantes !

Bientôt, le souvenir même de sa promesse sembla s'éteindre.

Cette noble femme ne savait plus résister au feu qui la dévorait. Elle se voyait entourée de spectateurs émerveillés, de compositeurs ravis, de compagnes désarmées par sa supériorité sans conteste. Son imagination lui représentait une salle comble, depuis le parquet jusqu'au cintre. Et les applaudissements se succédaient : on prodiguait à la cantatrice réapparue les bravos frénétiques et les monceaux de fleurs.

L'épreuve excédait les forces de la mère d'Alice, qui, loin de triompher cette fois, se leva du clavecin, en s'écriant :

— J'ai rempli mon devoir de mère ! Qui exigerait de moi un sacrifice trop prolongé ? Oh ! j'écrirai au directeur de l'Opéra, à Paris ! Je rentrerai au théâtre dans *Pygmalion* ! On ne m'a certainement pas oubliée ; et, je puis le dire, sans exagérer la valeur de mon talent, personne ne m'a remplacée encore !

En ce moment, Alice parut seule à la porte du salon de la Duval.

Elle vit sa mère très animée. Un feu extraordinaire brillait dans les yeux de la cantatrice, qui vocalisait avec entraînement. De son gosier s'échappait un véritable jet de notes limpides et scintillantes.

En apercevant Alice, la Duval se contint le plus qu'il lui fut possible ; mais Alice remarqua cet effort.

— Continue, bonne mère, dit-elle. Oh ! j'enten-

dais tout à l'heure, en montant l'escalier, le délicieux timbre de ta voix. Jamais elle n'eut plus de charme ni d'expression. Chante encore. Répète donc pour moi l'*andante* de ce grand air que tu viens d'exécuter si supérieurement !

— Chère Alice, tu ne me flattes pas ?

— Non, non ; le public le plus sévère ne saurait résister aux prodiges de ta voix.

Animée par ces paroles, la Duval recommença son air, qu'elle déclama mieux encore que la première fois. Quand elle eut terminé, elle prit le bras de sa fille, avec un mouvement nerveux, et, d'un ton vif et résolu :

— Ainsi, dit-elle, si je rentrais au théâtre, j'y reprendrais ma place accoutumée ?

— Je n'en doute pas.

— Eh bien ! Alice, j'accepte tes encouragements. Tu es ma fille et mon amie. Tu ne te plaindras pas à me mentir. Je te crois. Aucune de mes qualités vocales n'a passé. Aussi je me décide à reparaitre sur la scène.

— A affronter encore les caprices du public ? fit Alice, un peu effrayée par la subite résolution de sa mère.

— Oui. Je sens que je le dominerai. Mon enthousiasme renaît ; il me semble que l'art n'est pas éteint en moi. Loin de là, grâce au long repos que j'ai goûté, mes forces ont doublé. Va, j'aurai encore de longs et éclatants succès.

— Assurément, dit Alice, entraînée elle-même par les paroles de sa mère. Qui méconnaîtrait votre talent expérimenté ? Qui ne vous accablerait de bravos ?

— Quel bonheur ! s'écria la Duval. Toute une salle frémissante devant moi !

— Des gentilshommes, des princes, le roi en personne daignant vous applaudir ! continua Alice.

— Ce que Paris renferme d'artistes et d'amateurs viendra m'entendre avec empressement...

— Et vous proclamera encore la reine du chant...

Mais un nuage passa subitement sur le front de la Duval.

— Crois-tu, dit-elle à sa fille, que personne ne s'oppose à ma rentrée au théâtre ?

— Vous êtes libre, ma mère.

— Pas complètement.

— Et pourquoi ?

— Pourquoi ? parce que je ne voudrais pas que ton mari trouvât mauvais...

— Lui ! Il est si bon ! Il vous aime tant !

— Je n'en doute pas, ma fille ; mais nos idées diffèrent tellement !...

— Qu'importe ? Je lui apprendrai moi-même votre résolution, ma mère, et vous verrez qu'il ne manifestera aucun mécontentement. Reprenez donc toute votre gaieté. Ne vous privez pas des douces jouissances du succès. Oh ! vous aurez de magnifiques triomphes comme autrefois ! Nous irons à Paris avec vous. Nous vous entendrons souvent !

Et, selon son habitude, Alice termina l'entretien par un baiser. Elle se retira, laissant la Duval aux prises avec le démon de la gloire artistique.

Les premières paroles qu'Alice adressa à Bénédicte se rapportèrent à la Duval.

Avec un calme exquis avec une douce froideur, Bénédicte répondit :

— Je ne puis, je ne dois intervenir ici. Ta mère agira selon ses desseins, et ma volonté ne s'élèvera pas contre la sienne. Pour moi, j'eusse préféré qu'elle se livrât pour toujours au culte de la vie intime et domestique, qu'elle ne nous quittât pas, qu'elle remplît une partie du vide laissé autour de moi par la mort de ma mère. Si elle en décide autrement, je n'en aurai pas pour elle moins d'amitié, moins de respect.

— Sa décision n'est pas prise. Ma mère attend peut-être que je t'aie parlé de son projet.

— Ne la contrarie en rien, ma bonne Alice.

— Sois tranquille. Combien elle va se réjouir ! Tiens, je cours vers elle.

En effet, Alice bondit comme un taon et retourna dans la chambre de la Duval.

— Je vous l'avais bien dit, ma mère ! s'écria-t-elle en frappant ses deux mains avec joie. Bénédicte approuve votre résolution.

Alice, ainsi que cela arrive aux bonnes natures, même les plus scrupuleuses, exagérait le bien, pour augmenter le contentement de sa mère.

Plus réfléchie, la Duval répliqua :

— Demain j'écrirai au directeur de l'Opéra. Je ne veux rien précipiter.

Puis elle prit sa fille par le bras, et descendit au jardin, où les deux femmes trouvèrent Bénédicte qui soignait quelques fleurs délicates.

La Duval désirait sonder elle-même la pensée de son gendre.

Au bout de la principale allée du jardin, M. de Lorges, déjà frappé par une maladie chronique, était assis sur une chaise de bois peint en vert. Il lisait un roman de Crébillon fils. Alice se rendit auprès de M. de Lorges ; la Duval se tint à côté de Bénédicte.

Deux conversations très différentes s'engagèrent. Entre la Duval et Bénédicte, il fut parlé poésie des fleurs et merveilles de l'art. Indirectement, et par analogie, la mère d'Alice put savoir jusqu'à quel point Bénédicte approuverait sa rentrée au théâtre. Tout d'abord, le jeune homme exalta avec une éloquence irrésistible les œuvres de la création. Il démontra comment le moindre brin d'herbe était plus parfait en sa forme que le plus magnifique monument d'architecture. Il déclara que le bonheur de la vie consistait surtout dans l'étude approfondie, dans l'admiration intelligente de la nature. La cantatrice riposta, plaida sa propre cause, celle des artistes, avec une chaleur qui ébranla un peu, mais bien peu, les convictions de Bénédicte. Elle remarqua combien la créature humaine se relevait en imitant l'œuvre divine. Elle établit très lucidement les parties de l'art dues au génie propre de l'homme, les compositions littéraires, picturales ou musicales. Enfin, elle donna pour argument sans réplique en faveur de son opinion, le consentement unanime des peuples, qui ont fait de l'art une quasi-religion universelle.

— Une quasi-religion universelle ! exclama Bénédicte, à qui cette expression déplaisait fort. Parce que l'art ravit les masses, leur arrache des bravos et des couronnes, vous le comparez à une quasi-religion ! Ici, je vous arrête tout de bon. Quelque grandeur qui réside en lui, l'art n'en a pas moins sur les hommes un empire très imparfait, dont le sensualisme peut revendiquer la plus large part.

— Voilà le grand mot : sensualisme ! répliqua la Duval. Vous êtes bien sévère, Bénédicte.

— J'aborde les faits, pour vous prouver ce que j'ai avancé. Le tableau nous séduit par la pensée qui a présidé à sa composition, mais plus encore par l'attrait harmonieux des couleurs. Le livre occupe, distrait principalement notre esprit. Le morceau de musique s'adresse, avant toute chose, à notre sensibilité nerveuse. Aussi, je le déclare, pour moi la plus belle œuvre artistique ne vaut pas le plus simple objet de la nature.

— Vous avez peut-être raison, mon ami, dit avec tristesse la cantatrice, qui ajouta tout bas : « Il est impossible que ma rentrée au théâtre ne froisse pas extraordinairement les idées d'un pareil esprit ! »

Comme la Duval et Bénédicte s'apprétaient à continuer la conversation, Alice les appela bruyamment. Tous ils se trouvèrent bientôt rassemblés autour de M. de Lorges.

— Ma mère et Bénédicte, je vous fais juges, dit vivement la jeune femme.

— Qu'y a-t-il donc ? demanda la cantatrice.

— Il y a, reprit Alice, que tout à l'heure je suis venue à côté de mon père qui lisait. Moi présente, il a, par galanterie, cessé sa lecture.

— Ai-je eu tort ? fit M. de Lorges, plus souriant que d'habitude.

— Non, répliqua Bénédicte.

— Attendez, attendez ; nous ne sommes pas au point principal du procès, dit Alice. Voici ce dont il s'agit : tout à l'heure, j'ai voulu feuilleter le volume que mon père lisait, et il s'y est opposé en usant d'un prétexte que je n'accepte pas.

— Et lequel ?

— J'ai dit et je dis encore, interrompit M. de Lorges, que ce livre n'était pas bon pour être lu par vous.

— Vous entendez ! s'écria Alice : moi, je ne dois pas lire cet ouvrage que mon père lit chaque jour. J'en conclus, alors, que l'ouvrage est mauvais.

— Certainement, hasarda Bénédicte.

— La conclusion est parfaite, ajouta la Duval.

— Non pas, répliqua M. de Lorges. C'est le *Sopha*, roman de M. Crébillon fils. Rien de plus agréable ; rien de mieux écrit. Mais cela renferme des passages risqués, très risqués, etc...

— Comment ! mon père, vous lisez ces passages-là, et vous pensez qu'ils sont capables de salir mon imagination ! Ils ne peuvent attaquer mon esprit s'ils respectent le vôtre.

— Vous croyez cela ? répliqua M. de Lorges en se rengorgeant. Tous les esprits ne peuvent pas prendre et digérer la même nourriture...

— En d'autres termes, dit Alice, il y a des livres trop forts pour ma faible raison. Vous pourriez ajouter : trop peu moraux pour mes principes.

— Méchante Alice ! comme elle me tourmente.

— Eh bien ! demanda la jeune femme à sa mère et à Bénédicte, ai-je tort ?

— Je ne puis rendre d'arrêt, fit la Duval, qui n'aimait pas à entrer dans ces sortes de débats.

Bénédicte s'excusa aussi pour ne point voir s'élever une de ces mille petites querelles qui avaient rompu si fréquemment la bonne harmonie entre son père et lui.

Alice seule tenait tête au voltairien. Sa grâce, sa jeunesse, sa beauté, son esprit lui fournissaient des armes très puissantes, dont la force principale était de ne point irriter le vieillard.

On fit un tour de jardin, puis on se mit à table pour dîner. Le sujet de la conversation changea aisément.

XXII.

L'ANGE CONVERTISSEUR.

Lorsque, le lendemain, il s'agit d'écrire à Paris au directeur de l'Opéra, la Duval y réfléchit. Elle comprit que Bénédicte souffrirait de sa résolution, et que, par contre-coup, Alice verrait se glisser quelques nuages entre elle et son mari. Malgré les tentations qui la pressaient en foule, malgré la perspective de triomphes nouveaux, elle jura d'accomplir jusqu'au bout son généreux sacrifice.

En effet, il fallait que l'une des deux familles alliées cédât le pas à l'autre, pour éviter les perpétuels dissentiments. Or, M. de Lorges exagérait de jour en jour ses opinions voltairiennes ; Bénédicte, de son côté, avait des convictions inébranlables.

A la Duval de céder, de s'immoler en renonçant à son propre bonheur, afin d'assurer pour toujours le bonheur de sa fille. Ce dévouement, pour lequel elle n'hésita guère, la frappa d'une façon cruelle. Elle prit de l'ennui, elle s'attrista et se prétendit malade, quand son moral seul était affecté.

La pauvre femme ferma son clavecin, ne chanta plus, se condamna à une retraite presque absolue, et refoula ses chagrins au fond de son cœur. Jamais elle ne prononça un mot sur sa carrière passée ; son abnégation n'eut pas de limite. Le seul rayon de joie qui descendit en son âme eut pour foyer le calme de sa fille.

Alice, elle aussi, se livrait à une œuvre de dévouement pour plaire à son mari : elle combattait les opinions de M. de Lorges, qu'elle étonnait chaque jour par ses mille petites malices de raisonnement. Très souvent elle embarrassait le vieillard, en lui poussant des arguments irréfutables.

Toutes les opinions antireligieuses la trouvaient aussi incrédule, aussi moqueuse, que M. de Lorges se montrait moqueur et incrédule pour les articles de la foi catholique. Tantôt elle reprenait très doucement, très gracieusement surtout, le père de Bénédicte sur quelques exagérations philosophiques ; tantôt elle lui retraçait les scènes les plus touchantes inspirées par le christianisme.

M. de Lorges répondait d'abord avec de grandes colères, puis il se calmait et n'exigeait point qu'Alice se rangeât à son opinion.

Deux années suffirent pour rendre le voltairien presque tolérant.

Peut-être aussi l'âge apaisait-il le sang jusqu'alors si impétueux de M. de Lorges. Alice prenait sur lui un ascendant véritable.

La goutte, méchante compagne des vieillards, harcelait depuis longtemps le père de Bénédicte. Bientôt elle vint l'accabler, et quand le mal fut continu, le caractère de M. de Lorges s'aigrit.

Le vieillard, qui restait six mois de l'année im-

tent, parut de plus en plus sombre. Ses souffrances s'accrurent d'une manière effrayante. Il ne lut presque plus ses auteurs favoris. Il parla à peine et se concentra chaque jour davantage.

Alice seule savait pénétrer sous l'écorce de cette nature sans expansion, arracher quelques sourires à cet homme qui payait par ses douleurs physiques les excès qu'il avait commis pendant sa vieillesse.

Une fièvre intense se déclara tout à coup. Elle mit en danger la vie de M. de Lorges. Dès le troisième jour, le médecin, vivement pressé de s'expliquer, avoua que, selon lui, aucun remède ne pourrait guérir le père de Bénédicte.

Bientôt toute la maison de M. de Lorges est en mouvement.

Bénédicte, Alice et sa mère, Guistelle aussi, sont rassemblés autour du malade, dont les forces ont complètement disparu. La mort s'approche de M. de Lorges, qui la voit venir avec terreur, mais qui, par un dernier orgueil, se retranche dans son imperturbable concentration. Ni Bénédicte, ni la Duval, ni Guistelle, ne parviennent plus à se faire entendre du moribond.

Mais Alice, toujours Alice, a conservé ce touchant privilège. Le moindre sourire de M. de Lorges est pour elle, la moindre attention du goutteux est pour la douce voix d'Alice.

Chacun, dans la maison, s'attend à une terrible catastrophe, et déjà les larmes commencent à couler. Presque tremblante, Alice pose ses lèvres rosées sur le front terni du vieillard. Elle a assumé sur elle une grande responsabilité; elle va parler au nom de son mari, de sa mère et de Guistelle; elle va consulter M. de Lorges sur ses derniers souhaits avant l'instant suprême.

En un mot, Alice doit essayer de réconcilier l'esprit fort avec la religion.

— Ne voulez-vous rien, mon cher père? dit-elle.

— Non, ma fille, répond M. de Lorges avec difficulté, mais sans âgreur.

A ces paroles, Bénédicte, désolé, sort avec Guistelle.

— Hélas! lui dit-il, il y a dix-huit ans, dans le même mois, ma mère a rendu le dernier soupir sans entendre les exhortations d'un prêtre. Mon père, qui alors fut dur, inexorable, va aujourd'hui mourir sans confession.

— Espérons encore, fit Guistelle.

— Espérer! Il a répondu: non. Ah! pourquoi n'avez-vous pas prié l'abbé Charles de venir.

— Je lui en ai touché quelques mots; mais l'abbé Charles m'a répondu qu'il ne se présenterait pas chez M. de Lorges avant que le mourant l'ait fait demander.

— Mon père est si faible! A peine pourrait-il se rappeler le nom de notre vénérable ami.

— Voilà ce que j'ai expliqué à M. l'abbé.

— Eh bien?

— Un scandale s'élèverait, m'a-t-il répondu, scandale semblable à celui qui s'est élevé le jour où mourut madame de Lorges.

— Oh! je me le rappelle bien! Mon père refusa d'ouvrir la porte au ministre de Dieu.

— Et aujourd'hui, jusqu'à présent, c'est-à-dire, il n'y a pas d'apparence que l'abbé Charles puisse

être mieux reçu, à moins que les idées de M. de Lorges ne changent soudainement, à moins que la grâce ne le touche.

— Prions donc pour mon père! murmura Bénédicte, en essuyant de grosses larmes. Bénédicte et Guistelle rentrèrent dans la chambre de M. de Lorges; ils tombèrent à genoux près du lit. A peine ils avaient prié, à peine ils s'étaient relevés, qu'Alice adressa ces paroles au moribond:

— Vous voyez auprès de vous, mon père, votre famille aimée: ici, votre fils; là, ma mère; plus loin, votre vieille amie Guistelle.

M. de Lorges souleva un peu sa tête, qu'il hochait lentement. Puis il attachait ses regards sur les quatre personnes qui se tenaient au chevet du lit.

— Je vois bien qu'il faut mourir, dit-il. Je n'ai plus que quelques heures à moi.

— Non, non, répondit impétueusement Alice. Au contraire, vous avez très bon visage. Vous souffrez, mais vos douleurs vont se calmer. Pour vous distraire de ces noires pensées, voulez-vous que je vous fasse une lecture?

— Oui, ma fille.

— Cela ne vous fatiguera pas?

— Non. Prends donc dans ma bibliothèque, l'*Encyclopédie* de M. d'Alembert, au mot: *Mort*. J'ai lu vingt fois cet article. C'est un chef-d'œuvre.

Alice se leva, en apparence pour aller chercher le livre dont parlait M. de Lorges, mais, en réalité, pour prendre dans la bibliothèque de Bénédicte une traduction de l'*Imitation de Jésus-Christ*.

Elle revint s'asseoir près du lit de son beau-père, et elle ouvrit l'in-4° qu'elle tenait dans les mains. Elle lut: « Celui qui me suit ne marche pas dans les ténèbres, dit le Seigneur. »

— Ce n'est pas cela, observa le vieillard; je t'ai demandé l'article *Mort*.

Et il jeta un rapide coup d'œil sur le livre.

— Ah! reprit-il, voilà l'*Imitation* que ma femme me donna la veille de notre mariage.

Il se tut.

Évidemment, un monde de pensées profondes s'agitaient dans l'âme du voltairien. Il se sentait accablé aussi par les souvenirs.

— Faut-il continuer? hasarda Alice.

M. de Lorges ne répondit rien; mais, tombant dans l'innocent piège que lui avait tendu la jeune femme, il considéra le livre avec attention, puis il voulut le porter à ses lèvres, en disant:

— Ma chère femme! Elle m'a précédé au tombeau! selon la nature, pourtant, j'aurais dû partir avant elle!

Alice prit de nouveau l'*Imitation*, et elle lut encore. Tout à coup, la physionomie de M. de Lorges changea; il poussa un long soupir, et, avec des sanglots entrecoupés:

— Hélas! s'écria-t-il, qu'ai-je fait? Je l'aimais tendrement, et j'ai eu souvent pour elle des paroles amères, de dures volontés... Qu'elle me pardonne! qu'elle me pardonne!

— Voulez-vous me permettre de lire le troisième verset? demanda Alice.

— Oui, ma fille, répondit le vieillard déjà fort ému.

Alice ne se fit pas attendre. A peine elle eut

achevé le troisième verset, que M. de Lorges éclata en sanglots.

— Cette lecture, dit-il, me rappelle ma jeunesse, un passé qui a fui pour toujours, un temps heureux et tel que je l'ai regretté dans ces dernières années... Oh ! quel beau langage ! Pourquoi ai-je persécuté mon excellente femme ! Bénédicte, pourquoi ai-je pesé si longtemps sur ta conscience !

Bénédicte s'approcha doucement de son père, dont il prit la main avec tendresse.

— Non, mon fils, continua M. de Lorges, je mourrai sans m'être réconcilié avec Dieu, avec le Dieu de mes jeunes années... Il me punira d'avoir éloigné le prêtre de ma femme ; il me refusera, à moi, qui ai si longtemps renié sa sainte loi, blasphémé son nom, la consolation que j'ai refusée à ta mère agonisante...

— Loin de vous ces pensées, mon père ! répliqua Bénédicte. Dieu est trop grand pour se venger.

M. de Lorges ferma soudain les yeux.

Il y eut un instant de silence.

Le regard du vieillard, à peine entr'ouvert, fut pour Alice, et il murmura :

— Une ange !... Alice, tu es une ange ! Reste à mon chevet... oh ! ne me quitte pas !... Je vais mourir. Près de toi qui pries, j'ai moins peur de la mort... Ta voix me calme. Chère enfant ! combien j'éprouve de douceur à te regarder, là, sans cesse !... Et vous, madame, ajouta-t-il, en tournant ses regards vers la Duval, je vous ai méconnue... il faut que vous me pardonniez !

C'était un tableau déchirant. M. de Lorges se débattait contre la mort, et regrettait d'avoir passé la seconde partie de sa vie si contrairement à la première. Mais il n'avait pas la force de rompre absolument avec le passé. Quelque chose lui disait qu'il ne devait pas mourir autrement qu'en chrétien. Le souvenir de ses parents, hommes religieux, de sa femme, fervente catholique, et la vue de ses enfants, frêtés fidèles aux croyances de leurs familles, le frappait d'impuissance.

Son voltairianisme expirait, mais sa foi ne revenait pas encore.

A cet instant suprême, Alice prit la parole.

— Mon père, dit-elle, M. l'abbé Charles a demandé ce matin s'il pourrait vous rendre visite ce soir...

M. de Lorges ne répondit pas.

— Il viendra vous voir en ami, ajouta la jeune femme.

— Ce soir, répliqua le moribond, il sera trop tard... qu'il vienne... le plus tôt possible... J'éprouverai du bonheur à lui serrer la main... C'est un ami...

Comme M. de Lorges parlait, la bonne Guistelle s'élança hors de la chambre, pour aller chercher l'abbé Charles.

— Ma vertueuse femme ! répéta encore M. de Lorges, qu'elle me pardonne ! qu'elle me pardonne !

Peu après, la porte s'ouvrit, et le prêtre entra. A la vue de l'abbé Charles, le moribond ne prononça que ces trois mots :

— Je... vous... attendais...

Et il expira au milieu de sa famille éplorée, en présence du vénérable prêtre. Quand il eut fermé les yeux, Bénédicte se précipita dans les bras de l'abbé et s'écria :

— Oh ! si vous étiez venu une heure plus tôt, monsieur l'abbé, je vous devrais la douce consolation d'avoir vu mon père mourir chrétiennement !...

— Il n'était pas besoin de ma présence, Bénédicte, répondit l'abbé Charles. Votre femme a réussi bien mieux que je ne l'eusse fait, peut-être. Elle a été comme un pont jeté entre votre père et moi. Je l'eusse effrayé, elle l'a charmé. Parfois, la vertu douce et modeste l'emporte, pour convertir, sur les graves enseignements de la religion.

Ambroisé Paré, le chirurgien du XVII^e siècle, disait à propos d'un malade : « Je le pensay, mais Dieu le guarit. » Votre femme peut dire : « J'ai converti mon père, et le ministre de Dieu lui a accordé le pardon ! »

Telle est la puissance de l'idée religieuse, que Bénédicte ressentit à peine le chagrin de la mort de son père. M. de Lorges n'avait-il pas fait une fin chrétienne ? Le voltairien « n'attendait-il pas un prêtre ? »

Quelques années plus tard, la Duval descendit, elle aussi, dans la tombe, bien certaine de laisser au monde deux êtres aussi heureux qu'on puisse l'être sur terre. L'ennui l'avait tuée plus vite encore que les années : voilà ce que sa fille ignore toujours.

Augustin CHALLAMEL.

LE PONT INVISIBLE.

I.

Une après-midi de l'année 1720, deux hommes à cheval, — l'un se tenant à distance respectueuse de l'autre, — gravissaient lentement le versant d'une colline séparée par une gorge profonde, de la chaîne la plus escarpée du Jura.

Celui des deux cavaliers qui marchait en tête, semblait endormi dans ses réflexions. A peine se donnait-il le soin de diriger sa monture, dont le poitrail écumeux attestait que la pauvre bête avait dans les jambes une longue route. Aussi allait-elle d'un pas mesuré et en prenait-elle tout à son aise. De temps en temps son sabot, gris de poussière, rencontrant un caillou, ses jarrets hésitaient. Alors seulement le cavalier se réveillait de sa torpeur, ramassait machinalement les brides, et enfonçait ses éperons dans les flancs du cheval qui, habitué à ce manège depuis trois jours, se contentait d'éventer sa croupe avec les franges de sa queue, sans rien changer pour cela à son allure nonchalante.

Disons quelques mots de ce voyageur mélancolique.

C'était un jeune homme de trente-cinq ans environ ; d'une beauté mâle et d'une élégance exceptionnelle, même sous ses habits souillés par la route. Il avait la mine fière, mais d'une fierté tempérée en tout temps par une douceur charmante, et que les dispositions d'esprit où il se trouvait rendaient, comme on dit, intéressante. Il avait l'œil bien ouvert, le regard humide et tendre ; sa lèvre supérieure cachée par une moustache fine et bien taillée d'habitude, se contractait souvent sous la corrosité d'un sourire amer et dédaigneux. Toute cette beauté, qui avait fait grand

bruit à Versailles, était voilée en ce moment par une tristesse étendue à la fois sur le visage et le cœur du jeune gentilhomme.

Il s'appelait le comte Philippe de Sabran, et était colonel de dragons. Il avait conquis ses éperons d'honneur dans la campagne d'Espagne, sous les ordres de M. le maréchal de Vendôme. On saura tout à l'heure par quelle suite de circonstances, il avait depuis huit jours fui tout à coup Paris et Versailles, où il tenait le rang qu'on accorde toujours à un gentilhomme de bonne naissance, de bravoure éprouvée, et que les femmes avaient mis en évidence.

Le second voyageur, celui qui suivait Philippe, était un valet, ou pour mieux dire, un demi-valet, une sorte de confident intime, que la guerre avait rapproché du jeune comte, et que les aventures de garnison avaient dressé on ne peut plus convenablement. Bouteselle (ainsi il se nommait) était quelque peu cousin de Sganarelle.

Il n'avait point pris aussi philosophiquement que son maître le parti de la retraite. Les regards hébétés et peu satisfaits qu'il promenait autour de lui, indiquaient assez que la solitude et le silence qui l'enveloppaient ne paraissaient pas fort de son goût. De temps à autre, il haussait les épaules en poussant de longs soupirs très significatifs; puis il éprouvait des accès de colère se traduisant en grands coups d'éperons dont il ensanglantait les flancs de son cheval. Souvent même il se retournait comme pour envoyer un regret à Versailles et à Paris, qui étaient, hélas! bien loin derrière lui.

La nuit arrivait; de grands voiles de deuil commençaient à couvrir l'horizon. Le sommet des montagnes n'était plus guère accessible à l'œil de nos deux voyageurs, et la plaine qui serpentait à leurs pieds était comme noyée dans l'obscurité. Cette grande mélancolie dont tous les cœurs un peu endoloris se sentent saisis aux heures où la nature s'éteint, amena deux larmes sur les paupières de Philippe, et un juron sur les lèvres de Bouteselle.

Les deux cavaliers étaient parvenus à un point où la route se bifurquait. Philippe s'arrêta très indécis et regarda tout autour de lui avec inquiétude. Il appela Bouteselle.

— Te souviens-tu bien de l'itinéraire qu'on nous a tracé? demanda-t-il à son valet.

— Pas le moins du monde, M. le comte.

— Tu es un sot, répliqua le maître.

Bouteselle courba la tête.

— Voyons, reprit Philippe avec un peu d'humeur, faut-il tourner à droite ou bien à gauche?

— M'est avis que nous ferions mieux de donner en arrière, et de nous en revenir sur nos pas.

— Si tu me parles encore de cela, je te jette au fond du premier précipice que je rencontrerai. Tiens-toi pour averti.

Bouteselle ne souffla plus mot.

Philippe s'impatientait déjà, lorsqu'il avisa un jeune enfant de la campagne s'en revenant de la cueillée, une poignée d'herbes sous le bras et un fagot de branches sèches sur l'épaule. Philippe l'appela. Le jeune gars s'approcha si près du cheval, que celui-ci se mit à brouter le paquet d'herbes, pendant que M. de Sabran, à demi-penché sur ses arçons, questionnait l'enfant.

— Dis-moi, petit, y a-t-il loin encore d'ici au manoir de Viremolle?

— Cela dépend, monseigneur; il n'y a pas loin pour celui qui connaît bien la route; mais pour quiconque ne sait pas les secrets de tous les sentiers, il y a de quoi se promener pendant trois jours au galop d'un bon cheval. C'est comme pour trouver le chemin du château de Montvert.

— Qu'est-ce que le château de Montvert? demanda Philippe avec une sorte d'inquiétude.

— Le pendant de Viremolle, mon gentilhomme; c'est-à-dire un fantôme de pierres que personne n'a jamais habité et dont personne n'ose approcher, tant on en a peur. Est-ce que monseigneur y va?

— A Viremolle, oui. Et peux-tu m'enseigner exactement la route?

L'enfant, toujours pendant que le cheval de Philippe lui dévorait ses herbes, entra dans des explications tellement embrouillées sur le nombre de sentiers à prendre à droite, sur ceux qu'il fallait suivre à gauche, le tout s'enchevêtrant pêle-mêle, que Philippe, pas plus que Bouteselle, n'y comprit rien.

— Je défierais, marmotta Bouteselle, le diable lui-même de ne pas s'égarer dans un pareil écheveau de fil. Tenez, monsieur le comte, je persiste à dire que nous aurions plus court à retourner sur nos pas.

Philippe feignit de n'avoir pas entendu, et s'adressant de nouveau au jeune paysan :

— Veux-tu gagner deux écus, mon gars?

L'enfant, étourdi de la question, ouvrit des yeux énormes qu'éblouissait la vue des deux pièces d'argent. L'émotion lui avait coupé la parole. Il se contenta de répondre par un signe de tête.

— Eh bien! reprit Sabran, tu vas nous servir de guide jusqu'à Viremolle.

— Bien volontiers, monseigneur; je marche en avant.

— Ah! fit le comte, dis-moi, rencontrerons-nous sur la route quelque précipice?

Bouteselle se dressa subitement sur ses étriers, et frissonna de la tête aux pieds.

— Oh! oui, répliqua l'enfant, deux ou trois, très profonds même.

— C'est bien, et en route. Toi, Bouteselle, passe devant moi, pour que l'idée ne te vienne pas de retourner sur tes pas...

Bouteselle comprit toute la portée de ces mots. Il savait par expérience que Philippe était homme à tenir ce qu'il promettait; il l'avait éprouvé plus d'une fois. Il se confia à la Providence, tout en basant beaucoup d'espérance sur la disposition morale dans laquelle se trouvait son maître.

Le jeune paysan ouvrait donc la marche, Bouteselle le suivait immédiatement, et Philippe fermait le cortège. Ils s'enfoncèrent tous trois dans une série de sentiers plus ou moins frayés. Il n'y avait pas cinq minutes qu'ils cheminaient ainsi, que Philippe était retombé dans sa mélancolie, en abandonnant à son cheval le soin de le conduire. La vie extérieure avait de nouveau disparu de lui. Quant à Bouteselle, il épiait d'un œil inquiet tous les accidents de la route; il était évidemment poursuivi par le cauchemar du précipice. Tout à coup, apercevant à quelques pas en avant un entonnoir de verdure et des cimes d'arbres à ras du sol, indice certain d'un gouffre dont il ne se

souciait pas de connaître la profondeur, — il se pencha vers le jeune paysan qui se tenait à la tête de son cheval, et lui dit tout bas à l'oreille :

— C'est un précipice, n'est-ce pas, que nous avons là devant nous ?

— Et un fameux encore, répliqua l'enfant. On raconte que le dernier seigneur de Viremolle y jeta dans la même journée, deux paysans qu'il avait surpris braconnant sur ses terres.

— Jésus-Maria ! pensa Bouteselle en s'essuyant le front, le dernier seigneur de Viremolle était le grand-père du comte Philippe. C'est une monomanie dans cette famille de tuer les gens par les précipices...

Puis une idée sublime parut lui venir ; et, se penchant de nouveau vers le jeune paysan :

— Veux-tu gagner un écu en sus de ceux que mon maître t'a promis ?

— Ce n'est pas de refus, murmura l'enfant, qui se familiarisait à ce genre de bénéfices.

— Eh bien ! arrête-toi, dis au comte que tu es fatigué, je proposerai de te prendre en croupe, et tu accepteras.

— Et vous me donnerez un écu pour cela ?

— Comme je te le dis.

— C'est trop de mon goût pour que je refuse.

Ce qui fut dit fut fait. Et une fois que Bouteselle eut mis l'enfant en croupe :

— Comme cela, pensa-t-il, si le comte persiste dans sa monomanie de me jeter au fond du précipice, il reculera devant l'idée d'y enterrer ce pauvre enfant avec moi.

Mais Philippe ne songeait plus ni à Bouteselle ni aux précipices. Après une demi-heure de marche, ils s'arrêtèrent. Le jeune paysan descendit de cheval, montra du doigt au comte les tourelles noircies du manoir de Viremolle se dessinant sur un fond de ciel sombre et plein d'orages, reçut d'une main reconnaissante les trois écus qui lui avaient été promis, et redescendit en courant les sentiers qu'il venait de gravir.

Maitre Trivelet, le régisseur de Viremolle, entendant des pas de chevaux sur le pavé sonore de la cour, arriva en toute hâte armé d'un flambeau. Philippe mit pied à terre, jeta la bride de son cheval à Bouteselle, et prenant familièrement le bras du régisseur, il entra dans la grande salle du manoir.

— Eh bien ! maitre Trivelet, cela vous étonne, n'est-ce pas, de me voir ici ?

— J'avoue, monsieur le comte, qu'il y a lieu. Je ne m'attendais pas à ce qu'un jeune homme de trente-cinq ans, beau, brave, riche, fût jamais venu s'enterrer dans un château délabré, inhabité depuis deux générations.

— Enterrer est le mot, répondit Philippe en promenant ses regards sur les murs froids et dépouillés de la pièce où il se trouvait ; — car ce château m'a tout l'air d'un tombeau ; mais c'est pour cela que je l'ai choisi. Je voulais un abri où je fusse assuré d'être seul.

— Oh ! bien seul, monsieur le comte, répondit maitre Trivelet ; pas un voisin à plus de cinq lieues à la ronde.

— Et quel est ce voisin le plus rapproché ?

— Le château de Montvert.

— Inhabité à ce qu'on m'a dit.

— Moins habité encore que celui-ci, monsieur le comte ; il n'y réside que des corbeaux, des chouettes, des rats, et peut-être bien des loups.

— J'aime autant cela.

La conversation finit là. Maitre Trivelet ayant essayé de la ranimer par quelques mots auxquels Philippe ne répondit même pas, comprit qu'il fallait se retirer. Il salua jusqu'à terre et sortit.

Le nouvel hôte de Viremolle recommença l'inspection de l'appartement ; tout lui parut si triste, si froid, si navrant, qu'il poussa un soupir où il y avait peut-être un peu de regret de sa résolution accomplie, mais à coup sûr un reproche amer contre la cause de cette résolution.

— Ah ! Sylvie ! Sylvie ! s'écria-t-il, vous mériteriez bien de mourir pour le mal que vous m'avez fait !

En disant cela, il se laissa tomber sur le pied de son lit, en se cachant le visage dans ses deux mains. Il resta bien cinq minutes dans cette posture, dont l'arracha l'entrée soudaine de Bouteselle qui alla se placer dans une attitude assez familière devant son maître... En le voyant, le comte se leva, alla à lui et lui serrant la main :

— Ah ! mon pauvre Bouteselle, quel mal elle m'a fait !

— Vous devez être content, murmura le soldat en indiquant des yeux et de la main les murs, le plancher et les poutres supérieures de l'appartement.

Philippe ne répondit pas et se prit à se promener.

— Je viens de parcourir tout le château, continua Bouteselle ; de la cave au grenier, c'est hideux, mon colonel. Nos chevaux ne sont guère mieux logés que vous, et moi je ne suis pas mieux que nos chevaux.

— C'est ce que je voulais, répondit Philippe, une solitude où personne ne viendra me chercher.

— Heureusement que cela ne durera pas, riposta Bouteselle.

— Plus longtemps que tu ne crois ;... toujours !

— J'en doute, parce qu'enfin un homme comme vous ne renonce pas aux plaisirs, aux fêtes, à l'amour...

Philippe bondit comme s'il eût marché sur une vipère.

— Ne prononce jamais ce mot-là devant moi, entends-tu, ou je t'étrangle comme un chien.

— Ah ! je sais, reprit très froidement Bouteselle, qu'il vous blesse les oreilles en ce moment-ci ; mais vous ne serez pas huit jours, Dieu merci ! sans vous fatiguer de ne plus l'entendre. Allez, monsieur le comte, c'est un fruit qu'on aime à goûter encore, alors même qu'il nous a brûlé les lèvres. Eh ! n'est-ce pas, en vérité, un grand malheur parce qu'une femme vous a trompé ! Est-ce là une raison suffisante pour rompre avec le monde, jurer de ne jamais plus aimer, et venir s'ensevelir tout vivant ici ?

— Ah ! tu ne sais pas ce que j'ai perdu...

— Je sais que c'est une femme, au bout du compte ; rien de plus. Il y en a à la cour cent qui la valent. Et croyez-vous que parce que vous avez résolu de fermer votre porte à toutes les femmes, parce que vous vous êtes réfugié dans ce château, vous n'en rencontrerez pas une capable de vous faire oublier la traîtresse qui vous a mis en cet état ?... Ce serait à souhaiter, d'ailleurs...

— Sois tranquille, va, mon bon Bouteselle ; la soli-

tude et la position de ce château me sont une garantie positive.

— Belle raison ! murmura le soldat. Vous oubliez donc que les femmes s'insinuent partout ? Il s'en est bien rencontré, et des plus belles pour tenter saint Antoine au fond du désert ! Il en sortirait à la minute vingt de dessous le plancher, voyez-vous, que je n'en serais pas surpris.

— Tu ne sais ce que tu dis ; en tous cas, retiens bien ce que je vais te dire.

— J'écoute, mon colonel

Xavier EYMA.

(La suite au prochain numéro.)

Courrier de Paris.

Dieu merci, je ne me suis pas trompé en prédisant un grand succès à la *Pénélope normande*, d'Alphonse Karr. Ce Louis XIV ennuyé, ce souverain, si difficile à amuser, qu'on appelle le public, a été tour à tour charmé et ému par ce drame domestique si simple et si terrible à la fois.

Est-il nécessaire de vous dire que cette qualification de *Pénélope*, donnée à l'héroïne de cette histoire, madame Noémie d'Apréville, n'est qu'un surnom ironique, qu'elle n'a de commun avec la célèbre reine d'Ithaque que l'absence de son mari et une certaine habileté dans l'art de la tapisserie. Mariée à une honnête capitaine marchand, qui a espéré se faire aimer d'elle en lui apportant une petite aisance de province, Noémie, que son éducation rend ambitieuse, ne se trouve pas assez riche. Le capitaine, en homme toujours prêt à voler au-devant des désirs et même des moindres caprices de sa femme, se décide à faire un dernier voyage pour compléter une fortune digne de la reine de ses pensées. Il la laisse sous la garde de son ami Férouillat, à qui il a sauvé la vie.

« L'amour des femmes est comme les fruits, dit un personnage de la pièce, il faut qu'il soit cueilli à temps, sinon il tombe, et il risque fort alors d'être ramassé par le premier rustre venu. » L'action laisse deviner que c'est ce qui est advenu de l'amour de la pauvre Noémie : car, au moment où elle se sent toute disposée à aimer M. de Sorbières, un charmant voisin, qui a conçu pour elle la plus ardente passion, le Férouillat surgit et parle de ses droits.

Mais un coup de sifflet a retenti ; la femme et l'ami frémissent : c'est le signal du capitaine d'Apréville ; c'est le mari qui revient au milieu d'une tempête et trouve sa femme presque évanouie entre ces deux hommes, l'amant abhorré et redouté, et l'amoureux aimé. Bientôt le capitaine est au courant de tout. Il médite et prépare sa vengeance avec un calme terrible. Il met aux prises les deux rivaux ; puis, quand Férouillat a blessé à mort M. de Sorbières, il punit son ingrat ami, et vient annoncer à Noémie que celui qu'elle aime meurt en la maudissant et en la méprisant. Après quoi, il retourne à la mer, sa vraie patrie, en jetant à sa femme un mot de pardon, mais en lui laissant la honte et le désespoir.

Lafontaine joue avec une chaleur et une énergie très remarquables le rôle du capitaine ; il trouve moyen de concilier, dans ce personnage, la rudesse du marin, la noblesse de l'homme de cœur et l'éloquence de la passion ; Félix est très amusant dans un rôle épisodique, qu'il dé-

bite avec beaucoup d'enjouement. Aubrée prête de la jeunesse et de l'ardeur à l'amoureux René. Munié donne un cachet excellent de vérité au Lovelace Férouillat ; on ne saurait trop louer aussi la saisissante silhouette de la Valaine, une vieille domestique normande représentée par madame Alexis. Madame Doche, qui a fait, comme comédienne, de très grands progrès, a composé avec un art parfait la figure intéressante de cette Noémie, poussée à un crime avilissant par une sorte de fatalité, et punie de sa faiblesse honteuse, d'abord par les tortures d'un amour sans issue, puis par l'infamie dont elle est convertie aux yeux de l'homme aimé, enfin, par le désespoir et la générosité même de l'homme noble, loyal et passionné qui lui a donné son nom.

C'est encore une *déclassée* que cette femme trop bien élevée pour sa modeste fortune, dirait M. Frédéric Béchard, qui vient de publier à la *Librairie nouvelle* un joli volume, qu'il intitule : *Les existences déclassées*. Deux intéressantes nouvelles, la *Princesse Ruolz* et *Un chapitre de l'histoire des naufrages*, forment la partie principale de ce volume et en justifient le titre. Dans l'une, on voit comment l'ambition d'une mère, la soif du luxe peuvent conduire aux abîmes une jeune fille bien douée ; l'autre nous montre une noble famille tombant, de décadence en décadence, au dernier degré de la démoralisation. Mais ce que je vous recommande le plus particulièrement dans ce livre, écrit avec un grand charme de style et une vivacité d'esprit qui n'exclut point la portée philosophique et sociale des aperçus, c'est un délicieux conte, le *Pays d'Anomalie*, auquel je ne reprocherai que sa regrettable brièveté. Que M. Béchard reprenne son *Pays d'Anomalie*, et qu'il nous en fasse, en le complétant, un de ces bons et forts volumes qui survivent comme un monument d'ironie satirique à l'époque qui leur a servi de modèle.

Mais que vous parlé-je de livres satiriques et d'ironie voltairienne ! Voici le tambour qui bat, le canon qui tonne, et la foule se précipite ; le Cirque fait sa réouverture, et il raconte l'*Histoire d'un drapeau*, écrite par M. Dennery mais mise en scène par M. Hostein avec un luxe de vérité depuis longtemps inconnu dans ce théâtre des victoires et conquêtes. Donc M. Hostein, M. Dennery, le drapeau, M. Laferrière, M. Jenneval, M. Colbrun, madame Clarisse Miroy ont triomphé et triompheront encore pendant trois mois sur toute la ligne.

Il me reste deux nouvelles à vous annoncer, l'ouverture d'une exposition de tableaux des meilleurs maîtres modernes, empruntés aux galeries d'amateurs les mieux composées. Cette exposition très curieuse a lieu, au profit de l'association des peintres, dans le local où le public a visité déjà les chefs-d'œuvre d'Ary Scheffer et les œuvres de M. Court, boulevard des Italiens, 26. En second lieu, la publication d'une histoire élémentaire de Paris, faite sous la forme d'entretiens familiers entre un père et ses enfants sur les fastes historiques de chaque arrondissement de Paris, et publiée sous le titre de *Promenades parisiennes*, à la librairie d'Alexandre Johanneau. Les deux premiers volumes, contenant le premier et le deuxième arrondissements, sont en vente.

Julien LEMER.

Parmi les illustres personnages qui visitent journellement la maison *Disdéri et Cie*, photographes de l'empereur, nous citerons S. M. la reine Christine, accompagnée du duc de Biancarès et de plusieurs membres de sa famille.

Sa Majesté a daigné féliciter M. Disdéri sur les progrès qu'il a fait faire à la photographie.

Adolphe GOUBAUD, directeur-gérant.

PARIS. — IMPRIMERIE DE L. MARTINET, 2, RUE MIGNON.

LE

MONITEUR DE LA MODE.

MODES,

Renseignements divers, description des toilettes.

Le carnaval s'amuse, les salons, grands et petits, sont ouverts, les théâtres « refusent du monde. » Humble organe de la mode, nous avons l'orgueilleuse satisfaction de dire que, cette année, la gracieuse fée n'aura pas manqué à sa mission : jamais elle n'a déployé tant de puissance d'invention, tant de goût délicat, de luxe à la fois élégant et confortable. Cette assertion, nous la corroborons par des faits, et nos lectrices pourront en apprécier la justesse, en lisant les quelques descriptions de toilette que nous leur donnons.

Dans une soirée récente, donnée par madame B..., dans ses ravissants salons de la rue Larochefoucault, nous avons admiré notamment, gracieusement portée par une belle jeune personne de dix-huit ans :

Une robe de tarlatane blanche composée de trois jupes lisérées chacune par cinq rangs de petits rubans de satin. Une petite ruche de satin dépassait chaque jupe, la première relevée à gauche par un cordon de pâquerettes blanches rosées et roses partant de la taille à droite, la seconde et la troisième relevées à droite par des flots de petits rubans. Le corsage était à la Sévigné avec une guirlande de pâquerettes entourant les épaules.

Une coiffure de petites pâquerettes semées sur les bandeaux et dans les nattes complétait cette délicieuse toilette fournie par la maison *Lhopiteau*.

Nous avons aussi remarqué à la même soirée :

Une robe de tulle fleur de pêcher composée de bouillonnés et de ruches doubles alternés, commençant étroits à la taille et finissant très larges dans le bas.

Une autre robe, composée d'une sous-jupe bleu de ciel, garnie dans le bas de trois rangs de plissés de tulle blanc, remontant en tablier sur le devant ; d'une tunique de taffetas bleu garnie tout autour d'un plissé, ouverte sur le devant et arrondie, d'un corsage plastron de taffetas bleu avec draperie blanche très longue, manche de tulle double relevée sur l'épaule et retenue par un camée.

La coiffure et le collier étaient aussi en camée. Ces toilettes avaient été également fournies par M. *Lhopiteau*, dans les magasins duquel nous avons eu l'occasion de voir :

Une robe de ville de satin gros bleu, sans couture à la taille, garnie d'un riche entre-deux, passementerie à jour faisant le tour de la robe et remontant sur les côtés jusqu'aux épaules où il se termine par une épaulette retombant sur les côtés.

Une autre robe de moire française gris cendré avec petit corsage *suisse* de velours noir formant gilet, boutons d'acier, manches plates avec jockeys de velours noir à grandes dents, l'un dans le haut de la manche, l'autre dans le bas, remontant.

Nous avons aussi remarqué une sortie de bal de satin blanc style Louis XV. Trois grands plis partant des épaules, retenus en dessus jusqu'à la taille, descendant en s'élargissant sur la jupe, garnie d'une haute ruche de velours épinglé ;

De plus, une douillette, pour petites soirées et dîners, en marceline marron doré doublée de rose ;

Une autre gris cendré doublée de bleu de ciel à capuchon-laitière garnie d'une chorée des deux couleurs entourant très gracieusement le visage ;

Enfin un burnous à la *Fatma* en algérienne, le côté droit se rejetant sur l'épaule gauche.

Les vêtements de drap léger sont toujours à la mode.

Le printemps est l'aimable successeur du carnaval. La maison *Lhopiteau* a déjà pris ses mesures. On peut dès à présent voir chez elle une grande variété de châles de cachemire brodé avec riches bordures, avec fond semé garni de hautes guipures.

Les ateliers de fleurs sont en pleine activité. La maison de *Laère*, qui, par son savoir-faire à la fois scientifique et gracieux, a conquis une renommée européenne, a créé tout récemment de très remarquables coiffures assorties à de belles étoffes. Nous avons admiré entre autres :

Une coiffure composée d'un bandeau de feuillage très léger, du vert le plus tendre nuancé de blanc rosé sur le bord. Du côté gauche était placée une touffe de plumes très légères tombant un peu sur l'épaule, et du côté droit une très grosse rose jaune nuancée depuis le jaune le plus pâle jusqu'au jaune rouge. Cette coiffure était assortie à une robe de moire blanche rayée de jaune ombré ;

Une autre à bandeau de myosotis bleu tendre avec une touffe de trois roses sur le côté gauche, dont une rose, une blanche et une cerise. Sur le côté droit une rose cerise et une rose pâle ; pour assortir à une charmante robe *Pompadour* où le bleu dominait.

Un des traits distinctifs du talent de la maison de *Laère*, c'est ce tact exquis avec lequel elle sait assortir les coiffures aux toilettes. C'est ainsi que nous avons vu, faites spécialement pour une robe de velours épinglé groseille des Alpes, deux coiffures rondes, l'une de dentelle blanche parsemée de petites étoiles de pailon rouge pour les côtés, et pour le bandeau du devant de gros fruits de sorbier brillants assortis à la teinte de la robe ; et l'autre coiffure d'œillets blancs et groseille des Alpes, séparés par des brins d'herbe très légère. Toutes les deux étaient extrêmement gracieuses.

Pour une robe rose recouverte d'une tunique de dentelle, toute une garniture de roses noisettes et bengale avec épis d'argent. Sur la jupe, la guirlande formait tablier et était relevée de chaque côté par un bouquet, dont le plus gros placé à gauche ; la couronne était ronde et le bouquet de corsage de forme allongée.

Pour une robe de tarlatane blanche ornée de petits velours cerise, la maison de *Laère* a livré deux parures, l'une de cerises avec feuillage naturel faisant le plus charmant effet aux lumières ; l'autre composée de capucines cerises avec bandeau de velours de la même teinte.

Paris, qui a inventé tant de choses, a aussi, si nous ne nous trompons, inventé les bals d'enfants ; mais Paris est la cité initiatrice ; il ne garde pas longtemps pour lui une idée. C'est ainsi que la mode gracieuse des bals d'enfants a gagné les provinces les plus reculées et les villes de l'étranger. Nous avons lu, il y a quelques jours, une lettre enthousiaste écrite par une jeune et aimable grand-mère et datée de Turin, qui rendait un compte minutieux d'une réunion de ce genre.

La petite fille de cette dame, joli petit lutin de cinq ans,

portait un costume d'Albanaise : jupe blanche à petits volants, séparés par un bouillonné ; une jupe de taffetas bleu de Chine retombait sur la jupe blanche à une distance de 7 centimètres de Pourlet, la jupe de taffetas ornée d'une bande de velours noir sur laquelle étaient disposés de petits lacets cerise ; la jupe ouverte de chaque côté et bordée de velours noir et cerise ; le corsage blanc bouillonné, un petit volant posé ou décolleté retombant sur le corsage ; une grosse cordelière cerise terminée par deux gros glands ceignait la taille de l'enfant et retombait sur la jupe.

L'auteur de cette lettre, qui entrait dans bien d'autres détails, n'oubliait pas de dire que ce charmant costume, sur lequel son enthousiasme italien ne tarissait pas, avait été exécuté par la maison *Saint-Augustin*, sous la direction de madame *Thorel*.

Depuis, nous avons pu voir nous-même à *Saint-Augustin* différents modèles. Nous signalerons entre autres :

Un costume grec, destiné à une petite fille pour un bal du faubourg Saint-Honoré. Ce costume comprend une jupe de dessous de taffetas jaune ; une jupe de dessus de velours noir ornée de cinq rangs de lacet d'or. Le côté de cette jupe est relevé par une aumônière de velours noir frangé d'or ; le corsage de velours noir laisse apercevoir sur le devant, dans le dos et sur les épaules, des crevés de mousseline séparés par des traverses de velours noir et or.

Notre attention s'est portée aussi sur un costume pour petit garçon de cinq ans, et pouvant être porté dans un bal travesti ou non. La jupe est en velours noir ; la petite veste, forme *guide*, est bordée tout autour et sur les coutures d'une bande d'astracan de 2 centimètres ; la veste, ouverte par devant, laisse voir une chemisette peu bouffante et dont le bas forme gilet arrondi.

Le confortable est un des éléments essentiels du luxe. La toilette la plus riche et la plus agréable à la vue, n'a de mérite sérieux qu'autant qu'elle est parfaitement appropriée au temps et à la saison, et que tous les accessoires concourent au but que toute femme élégante et intelligente se propose, savoir : le beau et le bien-être. C'est en partant de ce principe, que l'attention de la mode s'est portée spécialement, cet hiver, sur les fourrures. Nul plus que M. *Bongeneaux-Loley* n'a contribué à faire faire des progrès éclatants à cette industrie de luxe et de première nécessité à la fois. On trouve, dans les magnifiques magasins de M. *Bongeneaux-Loley*, à la *Reine d'Angleterre*, de ces fourrures qui, par leur rareté, leur pureté, leur splendeur, laissent derrière elles le plus riche diamant, avec ceci de plus encore qu'elles joignent l'utile au beau.

On y trouve artistement disposés pour toilettes de ville et sorties de bal, d'immenses choix de martre, de chinchilla, de petit gris et autres pelleteries ; de plus, pour couvertures dans les équipages, descentes de lit et tapis de pied, de chaudes et moelleuses peaux d'ours et de loups blancs. La *Reine d'Angleterre* aurait le droit de prendre pour devise de son blason commercial : « L'hiver n'a plus de glaces. »

Il nous est arrivé plus d'une fois depuis quelque temps, d'entendre prédire les plus sombres destinées à la crinoline ; on allait même jusqu'à constater bel et bien son décès, au grand effroi des dames qui songeaient nécessairement aux hideux fourreaux d'un autre époque. Les plus modérés se bornent à demander de sages réformes. Nous croyons que cette question perdrait infiniment de sa gravité, si l'on se rappelait que la sous-jupe Tavernier (dont M. *Creuzy* est le dépositaire général) se prête avec une admirable souplesse à toutes les améliorations, et peut s'adapter à toutes les transformations de la toilette, à la tournure la plus exagérée, et au bas de robe le plus développé ; de même qu'elle peut ne laisser au bas de la jupe que le drapé de tout jupon ordinaire, et annuler toute tournure.

On trouve aussi chez M. *Creuzy* une brassière et un corset tissé, très ingénieusement coupés et combinés, et

dont nous parlerons avec plus de détails dans un prochain numéro.

Les tuniques de dentelle aux dessins merveilleux et si parfaits de la maison *Violard* ont plus de succès que jamais dans les bals et autres réunions. Des volants de Chantilly et d'Angleterre, d'une grande richesse, ont été choisis devant nous pour de brillantes corbeilles de mariage, et étaient accompagnés de voiles splendides, de barbes pour coiffures, de cols et de manches fort jolis, de châles ou d'écharpes destinés à recouvrir une toilette de bal, et qui, nous en sommes certaine, feront sensation, lorsque celle qui les portera fera son entrée dans un salon.

Les lingerie, qui tiennent une place plus modeste dans le domaine de l'élégance, vont toujours en progressant. Nous avons parlé des charmants petits bonnets ronds de tulle ou de guipure avec guirlande de ruban découpé, des couronnes de coques de ruban avec long noeud et touffes de fleurs, des petites parures suisses, des *zauaves* de mousseline ou de dentelle, des berthes, des manches et des fichus à coupes toutes nouvelles. Mademoiselle *Anna Loth* excelle dans cette spécialité toute parisienne, mais qui n'en est pas moins appréciée par les étrangères de distinction qui se pressent dans le magasin d'élite de mademoiselle *Anna Loth*.

Les ameublements de haut luxe se composent de moquette Pompadour et de moquette Gobelins, dont on peut voir de magnifiques spécimens dans les magasins renommés de MM. *Desvignes, Rives et Cie*. Comme nouveauté de printemps, cette maison s'occupe en ce moment de ces étoffes perses, si remarquables de couleur et de dessin, dont elle a presque le monopole.

Nous avons parlé, dans le cours de cet article, des corbeilles de mariage. C'est là une des spécialités de l'excellente maison de commission *Lasalle et Cie*. Ceux qui vont visiter ses magasins y trouvent de nombreux modèles. De plus, elle adresse en province et même à l'étranger, des objets à choisir sans obligation d'achat. Indépendamment des corbeilles de mariages dans lesquelles rien n'est oublié, elle envoie des trousseaux, de charmantes toilettes de bal prêtes à être portées, ou, si on le préfère, des robes en pièces accompagnées des accessoires et ornements, tels que coiffures, colliers, sorties de bal, etc. Ceux qui habitent loin de Paris, et qui ont l'excellente habitude de s'y fournir de choses belles et sérieuses, comprendront l'immense avantage qu'il y a à recevoir de Paris un nombreux assortiment d'objets, déjà choisis entre beaucoup d'autres par l'ingénieur commissionnaire, avec faculté de garder ce que l'on veut et même de ne garder rien du tout.

Mme Marie de FRIBERG.

GRAVURE DE MODES N° 589.

TOILETTE DE SOIRÉE. — Coiffure à bandeaux relevés et erépés, ornée de ruban de taffetas mauve.

Robe de taffetas antique blanc, à rayures de moire française mauve, encadrées entre deux filets satinés blancs, ornée de ruches chicorées de taffetas mauve.

Corsage décolleté, carré, en droit fil ; boutonnant devant.

Taille ronde.

Manches composées d'un bouffant en droit fil, retombant sur un volant cloche, en biais, au bord de la cloche, comme autour du corsage est une ruche chicorée.

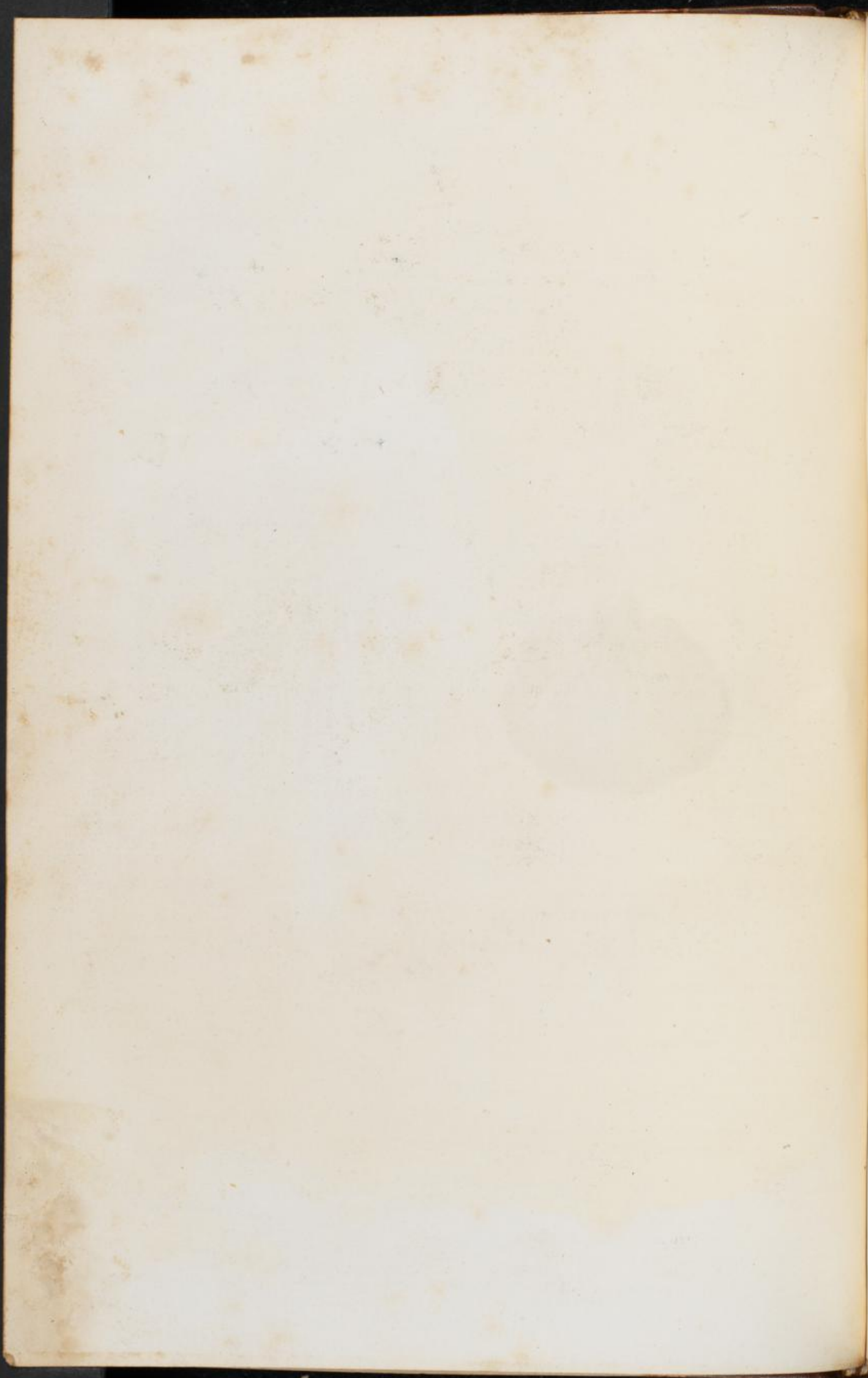
Sous la cloche est un volant double de tulle formant bouffant.

Le volant de la jupe, en biais, est froncé sous une ruche chicorée.

La ceinture impératrice s'agrafe sur le côté tombant un peu en écharpe. Elle est de taffetas mauve et se compose de deux noeuds et de deux longs bous encadrés dans un petit volant ruché.

Jeune fille en soubrette Louis XV.

Enfant de quatre ans, en cupidon Louis XV.





L'illustration des 7. Jours de Rouen et Paris.

2. 60.

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue Richelieu, 92.

Monte Lingerie de la M^{me} Colas

Fevrier 1860

PLANCHE DE DÉTAILS.

N° 2 (1860).

N° 1. Bonnet-fanchon à barbes. La fanchon et les barbes sont en tulle blanc à pois noirs. La garniture se compose de deux rangs de blonde ayant en tête une petite ruche de blonde noire.

N° 2. Bonnet à fond mou, de tulle brodé à la main. La passe forme la pointe sur la tête. Un velours noir suit les bords et retombe derrière. Deux gros ruchés de tulle brodé garnissent les côtés sur le haut du cou. D'un côté est une grosse fleur mauve, avec des épis de jais. Un ruban mauve est roulé entre le fond et la passe et retombe en brides derrière.

N° 3. Coiffure composée de deux velours enroulés ensemble, l'un noir, et l'autre nuance fuchsia des Alpes. De larges coques de velours, aussi des deux couleurs, terminent en arrière, et de chaque côté, ce gracieux modèle destiné aux jeunes femmes ou aux jeunes personnes.

N° 4. Bonnet de linge, orné de valenciennes et de broderies sur jacons, un nœud breton, formé d'entre-deux brodé et entouré d'une belle valencienne, orne chaque côté de ce bonnet.

N° 5. Bonnet d'intérieur, le fond est tombant et souple formé d'entre-deux de valenciennes. Une ruche de même dentelle coupe la passe et forme nœud sur le côté où se trouvent aussi plusieurs coques de ruban, séparées par la garniture de valencienne qui orne le devant du bonnet et à laquelle on mêle quelques rubans étroits.

N° 6. Fichu Marie-Thérèse, de dentelle de Chantilly, le fond est coupé de place en place par des entre-deux médaillons, toujours en dentelle noire et doublés d'un ruban lilas se terminant à chaque extrémité du bas par un nœud posé à la tête des garnitures du fichu, formées de deux rangs de dentelle, au-dessus desquels se trouve une petite ruche de dentelle qui orne également l'échancrure de ce modèle.

N° 7. Col à guimpe zouave, restant à volonté plissé ou non plissé et pouvant se mettre avec les corsages ouverts.

LE PONT INVISIBLE.

(Voyez le numéro précédent.)

— Je veux que tu fermes impitoyablement la porte du château à tout visage de femme, noble, bourgeoise ou paysanne, quel que soit son âge, à quelque heure que ce soit, par quelque temps qu'il fasse, dût-elle geler dans la cour et y mourir de faim. Va-t'en donner ces ordres de ma part à maître Trivelet; je suis harassé et veux me coucher. Bonsoir.

— Vous rêverez femme, mon colonel, c'est moi qui vous le prédis.

— Je rêverai chasse, car je veux en faire une dès demain. Tiens-toi prêt.

Philippe n'avait pas achevé ces mots que maître Trivelet entrait dans la chambre. Le jeune comte tressaillit; car au moment où la porte s'entr'ouvrait, il avait cru entendre dans une des pièces voisines un frôlement de robe. Les yeux de Bouteselle jetèrent un éclair de joie et d'orgueil. Il avait été prophète, et ce rôle plaît toujours.

— Qu'y a-t-il? demanda Philippe d'une voix brève et émue.

— C'est, répondit maître Trivelet, uné dame...

Philippe pâlit et s'appuya sur le bras d'un fauteuil.

— Continuez... continuez... murmura-t-il.

— C'est, reprit Trivelet, une dame qui demande

l'hospitalité pour cette nuit, l'heure avancée ne lui permettant pas de continuer sa route.

— Je vais la mettre dehors, n'est-ce pas, monsieur le comte? fit Bouteselle, en souriant malicieusement, et d'un air faussement empressé.

— Insolent! s'écria Philippe...

Mais, continua Trivelet, elle persiste à ne vouloir pas entrer dans le salon, que vous n'avez pris la résolution formelle de ne pas chercher à la voir.

— Oh! pour cela! affirma Philippe.... Puis d'un ton timide :

— Est-elle jeune, monsieur Trivelet? demanda-t-il.

— Elle paraît dix-huit ou vingt ans tout au plus.

— Bouteselle, va la recevoir, fit de Sabran.

— Elle a promis, continua Trivelet, de repartir demain de bon matin.

— Est-elle jolie? hasarda le comte, après un peu d'hésitation.

— Une grande cape noire couvre tout son visage.

— Faites-lui les honneurs de ce triste château, monsieur Trivelet. Et s'il n'est pas de chambre plus convenable que celle que j'occupe, je la céderai immédiatement.

Quand Trivelet et Bouteselle furent sortis, Philippe laissa tomber sa tête dans ses deux mains, et se prit à pleurer comme un enfant. La vie qu'il avait tenté d'étouffer dans son cœur jeune et passionné se réveillait tout à coup.

II.

La jeune dame qui venait d'entrer dans le salon ne fut que médiocrement satisfaite de voir venir au devant d'elle Trivelet et Bouteselle. Malgré le désir formel qu'elle avait exprimé de ne vouloir point se rencontrer avec le maître du château, elle ne pouvait encore se faire à cette idée, qu'un homme eût si peu de goût et de galanterie, qu'il ne désobéît pas à un pareil ordre. La femme est toujours femme.

— Vous pouvez, madame, vous asseoir en toute sécurité auprès de ce foyer, lui dit Bouteselle; mon maître ne viendra pas vous importuner.

— Ah! fit la jeune dame en mordillant les dentelles de son mouchoir.

— Oui, continua le soldat; et bien vous a pris, ma foi, de ne pas arriver cinq minutes plus tard, car j'allais transmettre à M. Trivelet que voici, intendait de M. le comte... des ordres sévères...

— Votre maître se nomme? demanda la voyageuse.

— Le comte Philippe de Sabran.

Elle réfléchit un instant, puis parut se souvenir, et fit un petit mouvement de tête qui semblait dire : « En effet, ce nom ne m'est pas inconnu. »

— Et quels ordres M. le comte de Sabran vous avait-il chargé de transmettre à M. Trivelet?

— De fermer impitoyablement la porte du château à tout visage de femme, noble, bourgeoise ou paysanne, quel que fût son âge, à quelque heure que ce fût, par quel temps qu'il fût, dût-elle geler dans la cour et y mourir de faim. Je vous transmets mot pour mot les instructions que j'avais mission d'apporter à M. Trivelet.

— Mais c'est un congé en règles, et je n'ai plus qu'à sortir...

La jeune femme fit mine alors de vouloir se lever. Trivelet et Bouteselle s'empressèrent par leurs gestes de la rassurer. En même temps, un léger bruit se fit entendre derrière une des portes entrebaillées du salon. Celui qui s'y trouvait caché était à l'abri des regards, protégé par l'obscurité, tandis qu'il distinguait à peu près ce qui se passait dans la pièce. Celui-là n'était autre que Philippe; il avait fait un mouvement comme pour entrer, au moment où l'inconnue menaçait de prendre congé. Mais, en la voyant se rasseoir, il avait contenu son élan.

— C'est donc un original que le comte votre maître? demanda la voyageuse en s'allongeant dans le fauteuil où elle était à moitié couchée.

— Original, en effet, répondit Bouteselle, car il a pris, sauf le respect que je dois à madame, le beau sexe en haine...

La jeune dame fit un mouvement singulier et échangea un rapide regard avec sa suivante.

Pendant plus de deux minutes, il ne se prononça pas une parole. Ce que voyant, Bouteselle adressa cette question :

— Madame n'a plus rien à me demander?

— Rien, répondit celle-ci avec une certaine sèche-resse.

Trivelet et Bouteselle saluèrent profondément. Quand ils furent à la porte, la jeune femme rappela le soldat et lui dit :

— Si votre maître se ravisait et qu'il eût l'intention de descendre en ce salon, vous m'avertiriez, car je chercherais alors un autre abri.

— Vous pouvez passer la nuit ici en toute sécurité, répondit Bouteselle, qui salua de nouveau et sortit.

— Comprenez-vous une idée pareille? dit Trivelet à son compagnon quand ils furent hors du salon. Malgré toutes mes instances, cette dame n'a jamais voulu accepter une chambre. Elle a persisté à passer la nuit dans ce salon, assise dans ce fauteuil délabré avec une lampe allumée, et a sollicité des verrous, ce que je n'ai pu lui accorder, attendu que depuis nombre d'années il n'y a plus même de serrures aux portes d'ici.

— Et connaissez-vous cette dame, monsieur Trivelet? demanda Bouteselle.

— Pas le moins du monde. Je sais seulement que par une coïncidence singulière, elle arrive pour s'installer dans le château de Montvert, inhabité depuis juste autant de temps que Viremolle.

— Et comment se nomme-t-elle?

— Ma foi! je l'ignore. Depuis que je suis ici, ce château de Montvert a déjà traversé trois ou quatre successions, et il était tout récemment en litige entre cinq héritiers; personne n'en voulait. Il faut qu'il ait été acheté par cette dame.

— Et combien y a-t-il d'ici au château de Montvert?

— Cinq heures, ne vous l'avais-je pas dit?

— C'est possible.

— Et que vous fait cela?

— C'était pour savoir combien de fois par jour on peut faire la route, d'ici à Montvert, sans vite tuer un cheval.

Trivelet regarda Bouteselle sans trop comprendre, puis tout à coup :

— Ah ça! dit-il, quelle lubie a donc passé par la

tête de M. le comte de Sabran, de ne vouloir plus voir seulement la dentelle de la coiffe d'une femme? Ce n'est pas une plaisanterie que vous m'avez faite là au moins!

— Je ne plaisante jamais avec mon maître, répliqua Bouteselle, surtout quand je sais qu'il y a tout autour de moi des fossés ou des précipices.

En divisant ainsi, Trivelet et Bouteselle étaient arrivés devant une petite porte basse que l'intendant poussa légèrement avec son genou. Puis il battit le briquet et alluma un paquet de mèches enduites de cire.

— Où allons-nous donc? demanda Bouteselle.

— A la cave, pour y prendre deux ou trois bouteilles de vin. En les vidant, vous me direz par suite de quelles circonstances M. le comte s'est décidé à venir s'enterrer à Viremolle?

— Confiance pour confiance, alors?

— Parlez.

— Le vin que nous allons boire est-il à vous où à M. le comte?

— Que vous fait cela, pourvu qu'il soit bon?

— Ah dam! c'est que j'ai des scrupules.

— Qu'est-ce que c'est que cela des scrupules? demanda Trivelet.

— Tiens! c'est vrai, riposta Bouteselle, j'oubliais que vous êtes intendant...

Cinq minutes après, nos deux hommes étaient installés devant une table dans une salle basse, et leurs verres s'étaient entrechoqués. Maître Trivelet dégusta le sien, posa ses deux coudes sur la table et dit à Bouteselle :

— Maintenant, parlez, je vous écoute...

Nous reviendrons tout à l'heure aux confidences de Bouteselle.

Après le départ des deux hommes, la jeune voyageuse, se trouvant seule avec sa suivante, se prit à réfléchir profondément, tandis que celle-ci, tournant autour de la pièce, examinait avec la plus minutieuse attention les localités, qui ne paraissaient guère de son goût, à en juger par la moue qu'elle faisait et par les mouvements significatifs de sa tête. On pourrait hardiment conclure de l'attitude de la soubrette, que le voyage entrepris par sa maîtresse ne lui plaisait pas plus que la résolution du comte ne souriait à Bouteselle...

Quant à la jeune femme, elle regardait pétiller le feu. Elle leva enfin les yeux en sentant sa soubrette s'appuyer sur le bord du fauteuil.

— Que dis-tu, Mariette? demanda-t-elle d'un ton qui signifiait : « Je voudrais bien causer un peu. »

— Moi! madame la duchesse, je ne dis rien; seulement s'il plaît à madame que je parle, je lui dirai...

— Quoi?

— Que c'est une rencontre bizarre, au moins! Un homme ne voulant pas voir mine de femme, et qui se retire, à cet effet, dans un vieux château délabré, et une jeune femme s'en allant en exil dans une maison inhabitée, et qui fuit aussi le monde, afin de ne plus rencontrer visage d'homme.

— Vous ne savez pas ce que vous dites, Mariette; vos réflexions sont fort impertinentes, et vous feriez mieux de vous taire.

Mariette se tut, haussa les épaules, puis après un moment de silence :

— Madame la duchesse désire-t-elle se débarrasser

de son manteau? demanda-t-elle à sa maîtresse.

— Volontiers.

— Et de sa cape?

— Mais suis-je assez en sûreté ici? Si l'on venait me surprendre?

— Qui? le vieux régisseur?

— Non; le maître de ce château.

— Ah! s'il tient à ses vœux autant que madame la duchesse aux siens, il se gardera bien de se montrer.

— Sait-tu son nom, Mariette?

— Madame le sait également; on nous l'a dit tout à l'heure: le comte de Sabran.

— Ah! c'est vrai.

— C'est d'ailleurs la troisième chose dont je me suis informée en venant ici.

— Et quelle est la première chose que vous vous soyez permis de demander, mademoiselle?

— S'il est jeune.

— Et... on t'a répondu?

— On m'a répondu qu'il a trente-cinq ans.

— Et quelle est la seconde question que tu as adressée au régisseur?

— J'ai demandé si M. le comte est beau.

— A quoi l'on t'a répondu?

— Qu'il est charmant.

— Ces questions étaient fort inutiles.

— Pas tout à fait, puisqu'elles me mettent à même de répondre à madame la duchesse.

— Tenez, Mariette, je suis fâchée de vous avoir amenée avec moi; vous me ferez quelque sottise, murmura la duchesse en minaudant un peu et en écartant légèrement les dentelles de sa coiffe.

— Madame veut-elle que je lui retire sa cape à présent? demanda Mariette, qui avait deviné le désir de sa maîtresse, au mouvement en apparence fort simple qu'elle venait de faire.

La duchesse remit sa cape à la jeune soubrette dont un sourire intelligent illuminait les lèvres. Elle connaissait le cœur des femmes, la fine mouche.

— Eh bien! fit-elle en posant la cape sur un siège, si le mystérieux maître de céans venait nous surprendre en pleine nuit, ne verrait-il pas la plus jolie femme de France? Et m'est avis que cela lui ferait changer d'idée.

Cette fois la duchesse ne répondit rien à Mariette. Elle se contenta de jeter un coup d'œil de satisfaction dans le miroir qui se trouvait devant elle. Traduisons la pensée du miroir et disons, comme lui, que la duchesse de Pontlubis était délicieusement belle. Grande, svelte, la taille d'une élégance toute poétique, le pied mignon, une main sans rivale, la plus ravissante tête brune qu'il fût possible de rêver, avec des yeux noirs pleins d'un éclat à faire envie aux étoiles du ciel.

La duchesse se prit de nouveau à tracasser le feu; Mariette continua d'étudier le salon lambeau par lambeau, examen évidemment peu favorable au manoir de Viremolle, puis poussa tout à coup un de ces soupirs qui provoquent la conversation.

— Qu'as-tu donc, Mariette? demanda la duchesse d'un ton tout à fait radouci, je ne veux pas que tu t'endormes, au moins... car j'aurais peur ici...

— Je n'ai point sommeil, madame, répondit la soubrette; au contraire, je tiens mes yeux grands ouverts pour examiner ce salon.

— Eh bien! qu'y trouves-tu?

— Rien de beau; et cela me donne une triste idée de ce que nous allons rencontrer en arrivant à Montvert qui, n'étant qu'à cinq lieues d'ici doit, par conséquent, se ressentir du voisinage de ce château.

— Qui sait! fit la duchesse avec une fausse résignation; peut-être même ne trouverai-je pas aussi bien. J'ai acheté ce château sur tout le mal qu'on m'en disait.

— Hélas! madame, je frémis rien que d'y songer.

— Il faudra pourtant bien nous y faire.

— Oh! j'ai bon espoir que vous ne vous y ferez pas.

— Qu'est-ce à dire?

— Je compte bien qu'avant peu vous regretterez votre riche hôtel de la rue des Tournelles.

— Oh! non, non, bien certainement.

— C'est ce que nous verrons, madame; mais plus j'y réfléchis et plus je tiens pour bizarre votre résolution de vouloir vous enterrer là-bas parce que vous avez eu des déceptions de cœur.

— Ah! Mariette, on voit bien que tu ne sais pas ce que c'est!

— Vous m'avez raconté que, mariée à quinze ans à un homme jaloux et méchant, M. le duc de Pontlubis, vous êtes restée enfermée sous clé durant les dix mois de mariage qu'il vécut.

— Rien que cela, vois-tu, reprit la duchesse, suffit...

— Pour faire haïr un homme, j'en conviens; mais le ciel vous en débarrassa. Qu'avez-vous à vous plaindre? Vous en prites texte pour abominer les hommes... Mais cela ne dura pas, puisque le marquis de Loqué vous plut, et vous alliez naïvement l'épouser, quand vous le vîtes en loge à l'Opéra avec une danseuse...

— Oh! cela est abominable!

— Cela est assez pour faire haïr encore un homme; mais le ciel l'en a puni, puisque deux jours après il recevait un beau et bon coup d'épée... Est-ce là une raison pour vouer à l'exécration toute la moitié du genre humain, et pour vous retirer dans une espèce de couvent situé à plusieurs centaines de pieds au-dessus du niveau de l'eau? M. de Pontlubis et M. de Loqué ne sont pas les deux seuls hommes qu'il y ait au monde.

La duchesse ne répondit rien; mais ses beaux yeux s'emplirent de larmes. Mariette n'osa plus prononcer un seul mot. Elle se prit à chiffonner de ses doigts la dentelle qui bordait la cape de sa maîtresse, en murmurant tout bas je ne sais quelles paroles qui n'arrivaient même pas jusqu'aux oreilles de madame de Pontlubis. Peu à peu la duchesse passa des larmes à la rêverie, et de la rêverie au sommeil. Quant à Mariette, elle fit semblant de veiller un moment par scrupule de conscience. Mais, jetant tout à coup son remords au feu, elle se disposait à fermer aussi les yeux, lorsque des pas légers se firent entendre derrière la porte du salon. Le cœur de Mariette bondit d'abord avec force. — Si c'était un voleur, pensait-elle. Puis cette réflexion lui vint rapidement que les voleurs ne s'introduisent pas dans une maison où il y a trois hommes. Elle sourit au contraire de son plus fin sourire; et au moment où elle entendit la porte grincer sur ses gonds, elle ouvrit légèrement la paupière pour laisser passer un filet de lumière, et re-

garda attentivement au milieu de la demi-obscurité qui enveloppait la pièce.

Elle vit alors un homme s'avancer lentement sur la pointe du pied, avec toute sorte de précautions, s'arrêtant de pas en pas et tendant l'oreille pour s'assurer qu'il n'entendait aucun bruit.

Cet homme lui parut jeune, beau; elle reconnut Philippe. C'était en effet lui. Il s'avança jusque devant la duchesse qui dormait la tête renversée sur le fauteuil. Le comte essaya de la contempler un instant; mais la lueur de la lampe était si faible que c'est à peine s'il pouvait distinguer ses traits. Il voulut s'approcher plus près; Mariette ne se rendit pas bien compte de ce mouvement, et crut qu'il abaissait ses lèvres sur le front de la duchesse. Craignant que celle-ci ne s'éveillât peut-être et n'accusât sa vigilance, elle fit un léger soubresaut. Philippe, effrayé de son action téméraire, tourna les talons, se blottit un instant derrière un meuble, puis se dirigea avec non moins de précaution vers la porte par laquelle il était entré, la referma et gagna sa chambre.

Voyant la porte close, Mariette poussa un grand éclat de rire qui réveilla la duchesse en sursaut.

— Mon Dieu! qu'y a-t-il? demanda celle-ci tout effrayée.

— Rien, madame, rien, répondit la soubrette, je rêvais...

— A quoi donc?

— Je rêvais que le maître de ce château était amoureux de vous.

— Folle!

— Et je le voyais dans mon rêve se glisser en tapinois dans cette pièce comme un maraudeur, venir jusqu'àuprès de vous et déposer un baiser sur votre front.

— Mariette... demain, je vous renverrai à Paris, je vous le jure! murmura la duchesse sur un ton grondeur, puis elle tourna le dos à la lampe et essaya de se rendormir. Mais le sommeil, qu'avait effrayé l'éclat de rire de Mariette, s'obstina à ne point revenir; et, pour punir la soubrette de sa maladresse, madame de Pontlubis la contraignit à lui donner les détails les plus circonstanciés sur son prétendu rêve. Mariette, qui avait de l'imagination à en céder à un romancier, ne fut pas en peine de broder le plus joli petit conte du monde, à tenir sa maîtresse éveillée jusqu'au point du jour.

Les deux femmes firent alors leurs préparatifs de départ. Mariette alla à la rencontre de maître Trivelet, qui, fidèle à ses instructions, avait fait atteler la voiture de la duchesse, dont les chevaux piaffaient et hennissaient dans la cour.

— Vous remercieriez M. le comte de Sabran de sa bonne hospitalité, dit madame de Pontlubis à Trivelet et à Bouteselle, au moment où elle se trouva devant le marche-pied abaissé.

Malgré les tentations qu'elle en éprouvait, elle n'osa lever les yeux, de peur d'apercevoir quelque croisée indiscrètement ouverte. Mariette, au contraire, promena ses regards curieux du haut en bas de la maison, et derrière une fenêtre légèrement entrebâillée, elle vit un jeune homme qui lui parut avoir une parfaite ressemblance avec le visiteur nocturne. Elle ne put contenir un nouvel et bruyant éclat de rire.

— Vous êtes bien gaie, Mariette, murmura la duchesse en s'asseyant au fond de la voiture.

— Je pense à mon rêve, madame; il est si singulier!

— Tu ne m'as donc pas tout conté?

— Non pas...

— Alors tu me diras ce que tu avais oublié dans ton récit... Cela aidera à abrégé le chemin...

— Volontiers.

Sur l'ordre donné, la voiture partit; et Mariette, mettant la tête à la portière, aperçut le jeune homme de la croisée, le corps mi-penché dehors et suivant des yeux les rapides évolutions des roues du carrosse.

Cinq minutes après, Philippe entra tout pensif dans le salon, où la lampe jetait encore quelques lueurs blafardes, pâlisant devant les rayons du jour. Il s'appuya sur le dossier du fauteuil dans lequel la duchesse avait passé la nuit, et se prit à rêver.

III.

Le lecteur sera peut-être bien autorisé à nous demander, comme maître Trivelet à Bouteselle, d'où venait que Philippe de Sabran en était arrivé à cette extrémité de chercher un refuge contre les femmes dans ce vilain château en ruines. Pour leur répondre, nous résumerons la conversation qui avait eu lieu entre Bouteselle et Trivelet, attablés devant un vin bavard.

— Voyez-vous, avait commencé par dire le soldat en s'essuyant les lèvres, après avoir dégusté son vingtième verre, il n'est rien de tel que la vie de garnison et les campagnes en Espagne, surtout avec le maréchal de Vendôme, pour faire l'éducation d'un homme à l'endroit du cœur des jeunes filles et du bon vin.

— Et comment trouvez-vous le mien? demanda Trivelet.

— Il est donc décidément à vous.

— Parbleu!

— Je le trouve comme le minois de la suivante de cette jeune dame, que est venue ce soir se jeter, si heureusement, dans la gueule du loup.

— Vous dites?...

— Dans la gueule du loup... et je m'entends.

Lancé à toute langue, le récit de Bouteselle avait pris des proportions et des détours où je n'entraînerai pas le lecteur. Je m'en tiendrai aux faits principaux.

Pendant la campagne d'Espagne, Philippe, dans les chaleureux entraînements de son cœur de vingt ans, avait oublié qu'en pays conquis et ennemi, il faut parfois se défier des plus séduisantes aventures. Ce fut même par miracle qu'il échappa, à deux reprises, à des pièges charmants qui lui réservaient ni plus ni moins que la mort. Il dut d'être sauvé à l'intervention d'une main qu'il ne vit jamais agir. Il avait vainement cherché l'origine, la cause et le but de ce secours entouré de mystères. Une fois ce fut un avis anonyme qui avait engagé le jeune officier à se munir d'armes pour sa défense; la seconde fois, un rendez-vous substitué à un autre l'avait préservé d'un assassinat en bonnes règles.

Bouteselle, de son côté, avait eu beau déployer la plus stricte vigilance, il n'était point parvenu à dé-

couvrir la personne qui jouait, auprès de son maître, ce rôle de la Providence. Il est vrai de dire qu'il avait surtout cherché à dix lieues de la vérité; sans quoi il eût découvert cette fée protectrice sous les modestes habits d'une belle jeune fille du peuple, nommée Inès. Éprise de Philippe avec l'exaltation du sang espagnol, elle veillait sur lui, du haut d'une petite croisée ouverte sur l'appartement de l'officier, et d'où elle le contemplait, en s'enivrant jusqu'à la folie, d'un amour qu'elle s'avouait être insensé et jugeait devoir être dédaigné.

Inès, en effet, avait concentré sinon combattu, cette ardente passion; et ce ne fut qu'au départ de Philippe pour la France qu'elle osa remettre à Bouteselle un billet où se trouvaient racontés son dévouement et ses souffrances.

Philippe avait quitté l'Espagne à regret. S'il ignorait l'amour d'Inès, il avait le cœur plein d'une passion qu'y avaient allumée les deux plus beaux yeux de l'Andalousie, — passion dans laquelle il avait à peine mordu. Les ordres du roi l'avaient contraint à abandonner un délicieux roman aux premiers feuillets de son étourdissant prologue. Il avait emporté avec lui le souvenir corrosif et l'image toute palpitante de la duchesse de San-Christoval; et son cœur et son imagination s'en repaissaient jusqu'à lui arracher des larmes.

Les dispositions d'esprit de Philippe changèrent toutefois, lorsque Bouteselle lui eut confié le contenu de la lettre d'Inès. Il se sentit vivement ému de ce dévouement obscur, de cette passion ardente qui avait su maîtriser tant d'ardeurs; il lui sembla que s'occuper de cette inconnue, serait un moyen pour lui d'oublier la duchesse, et de calmer peut-être les troubles qui l'agitaient.

La raison ne l'emportait pas toujours sur les écarts de l'imagination. Il arrivait souvent que le souvenir d'Inès disparaissait de la mémoire même de Philippe, pour faire place à l'image plus matérialisée de la duchesse.

Bouteselle, qui aimait passionnément son maître et qui avait conservé une profonde gratitude à la jeune fille du peuple de lui avoir sauvé deux fois la vie, Bouteselle, dis-je, souffrait des douleurs morales de son maître; comme remède efficace, il s'était donné la mission de lui chanter perpétuellement les louanges d'Inès, et de rappeler ses éminents services.

Il poussait la conscience, de son rôle jusqu'à en importuner Philippe qui, parfois, lui tournait brutalement le dos. Le dragon avait la patience d'un ange; mais il se sentait de véritables accès de rage, lorsque son maître, par trop impatienté, déclarait nettement ignorer qui était cette Inès dont on lui rebattait les oreilles. Alors Bouteselle recommençait son antienne avec plus d'acharnement.

Un jour, cependant, Philippe crut avoir triomphé de ce qu'il appelait les persécutions de la duchesse de San-Christoval; et il écouta avec une bienveillance attentive les odes de Bouteselle à l'adresse d'Inès.

— Vous voilà donc enfin raisonnable, monsieur le comte, s'écria le dragon dans la joie de son âme; et je ne vous demande qu'une seule chose maintenant, c'est que vous ne soyez plus jamais ingrat à tant de dévouement et d'abnégation.

— Je te le promets, avait répondu Philippe.

— Alors, reprit Bouteselle, quand je prononcerai son nom devant vous, vous ne m'interromprez plus pour me demander avec des yeux étonnés: Qui est-ce?

— Je m'y engage.

— Vous vous rapellerez qu'elle s'appelle Inès, la pauvre petite.

— Parfaitement.

— Et si vous voulez me le permettre, je vais vous dire toutes les circonstances où s'est manifesté son dévouement. C'est elle qui...

— Je sais, je sais Bouteselle, et je ne l'oublierai jamais ..

— A la bonne heure! murmura le dragon, les larmes aux yeux; cela me rafraîchit le cœur...

C'était un brave garçon que ce Bouteselle; un peu raisonneur, mais très sensible à la reconnaissance que montraient les autres, parce qu'il en avait beaucoup lui-même. Il poussait ce sentiment si loin qu'il l'avait reporté jusqu'à son cheval, parce qu'un jour de bataille, la bonne bête, malgré mors et éperons, n'avait jamais voulu rester en un endroit où Bouteselle avait été placé en vedette. Après avoir vainement lutté pendant quelques instants, le cheval avait pris le parti de faire un bond tel, que notre dragon avait été renversé; et cela, au moment même où une balle de mousquet venait se loger dans le tronc d'un arbre devant lequel Bouteselle était posté. Depuis ce jour, il avait voué une adoration véritable à son cheval.

Philippe avait senti, peu à peu, le souvenir d'Inès envahir sa pensée, comme la mer, en montant, envahit la grève. Ce n'était ni la beauté, ni le sourire, ni le timbre de voix de cette jeune fille qui le captivaient ainsi. Il n'avait jamais vu ses traits, il ne l'avait jamais entendue parler. Mais tout ce que Bouteselle lui avait dit du dévouement, de l'amour, de l'abnégation de cette pauvre enfant avait profondément ému Philippe. Il s'était laissé aller à exalter intérieurement le grand courage de la jeune fille, cet amour qui se craignait et se cachait, ce dévouement sublime. Et sur cette pente, il se trouva que dans les méditations contemplatives de Philippe, l'idéal d'Inès avait éclipsé l'image matérielle de la duchesse, que la chimère l'avait emporté sur la réalité.

— Singulière chose! murmura de Sabran, que la destinée de l'homme! J'avais là sous la main, tous les jours, devant ma porte, guettant ma sortie, épiant mon retour, cherchant un de mes regards qui ne s'arrêtaient même pas sur elle, le sein haletant, le cœur oppressé, les yeux remplis de larmes, et veillant sur ma vie comme on veille sur celle d'un amant véritable; — j'avais là, dis-je, une jeune fille ainsi faite que d'un sourire, d'un mot, d'un geste je la rendais heureuse pour l'éternité, et je ne lui ai coûté que des larmes, en échange d'un amour qui m'a deux fois sauvé la vie! Et cela pour de faciles caprices. C'est étrange, vraiment!

Ce canevas étant donné, Philippe y avait brodé les plus jolies guirlandes de fleurs amoureuses qu'une imagination exaltée pouvait concevoir. Ah! le beau poème qu'il écrivit sur les feuillets de son cœur! d'autant plus beau que l'héroïne était un idéal, et qu'il ne l'entrevoit qu'à travers le prisme de qualités auxquelles il ne pouvait comparer aucun défaut. Mais vient une heure où tout finit, même les poèmes

d'amour. En effet, Philippe tourna tout à coup le dernier feuillet du sien, car il se leva brusquement en s'écriant :

— Morbleu! voilà maintenant que je me prends à aimer follement une ombre!

L'ombre, c'est-à-dire Inès, avait, en effet, pris la place du souvenir vivant, c'est-à-dire de la duchesse. C'est un des phénomènes les plus vrais du cœur humain, que l'idéal a toujours raison de la réalité, — la poésie de la vie matérielle!

La duchesse de San-Christoval n'apparaissait plus à de Sabran que comme un désir vulgaire inassouvi et à satisfaire, et l'humble fille ignorée, comme un rêve chaste à réaliser, au prix de la moitié d'une existence.

Philippe, en pensant ainsi, ne s'amusa point à philosopher et à faire quereller dans sa conscience, la grande dame et la fille du peuple, pour donner raison à celle-ci, — élément dramatique si usé aujourd'hui. — Non pas! il subissait tout simplement la force des choses.

Le hasard eût interverti le rôle des deux femmes qu'il en eût été de même. La duchesse, — ombre et poésie, — eût fait oublier Inès, — réalité: — comme celle-ci avait, au contraire, effacé celle-là dans le cœur de M. de Sabran.

Mais bientôt, Inès et la duchesse, la grande dame et la fille du peuple n'existerent plus. Philippe s'était jeté, la tête la première, dans les galanteries de son siècle et de son âge, pour mieux oublier, disait-il, et pour se fortifier davantage contre les atteintes de l'amour.

Trois ans s'étaient écoulés, au bout desquels il eût fallu entreprendre une fouille formidable pour retrouver, au fond du cœur du brillant officier, les ruines du souvenir des deux Espagnoles.

Philippe, un jour qu'il changeait de garnison, avait retrouvé, rêvant le front dans ses mains, sur la terrasse d'un château de Picardie, au pied duquel il passait, une jeune femme qu'il avait connue enfant, qu'il avait aimée jeune fille, et qui fit de nouveau tourner à tous vents la girouette de son âme. En deux bonds l'officier avait escaladé la muraille qui séparait la terrasse du chemin; et, à genoux devant la belle rêveuse, il lui rappelait tous les serments passés. Mais Sylvie (ainsi elle se nommait) n'y prêta qu'une oreille; l'autre était aux écoutes, guettant si le marquis de Sésanne ne viendrait pas avec une brutalité, qui lui était assez habituelle paraissait-il, interrompre ce rendez-vous en plein air, et on ne peut plus innocemment encore.

Philippe était parti sous promesse qu'on se reverrait à Paris, pendant l'hiver qui était à la veille de venir, c'est-à-dire dans un siècle!

La marquise de Sésanne était une fort charmante femme, que les équipées de son mari avaient élevée au haut du trône de la mode. Le marquis, lui, se peut peindre en peu de mots: c'était une sorte de fou; plus original que fou, plus libertin qu'original, plus jaloux que libertin. Pour lui, sa femme était un objet de prix à surveiller et à conserver; et il tirait facilement l'épée du fourreau pour peu qu'il soupçonnât quelque curieux d'en approcher de trop près. Il avait, de cette façon, donné ou reçu déjà un nombre assez considérable de coups de pointe.

La vertu de madame de Sésanne avait gagné un certain relief à cet étrange conduite de son mari. Ses coquetteries, d'ailleurs, n'avaient franchi aucune des limites qui eussent pu autoriser personne à formuler contre elle une accusation sérieuse. Il n'était pas, en tous cas, un seul homme parmi ceux qui avaient croisé le fer avec M. de Sésanne, qui eût le droit de se vanter d'avoir terni la réputation immaculée de la marquise.

Tant de dangers à courir ne pouvait point arrêter Philippe; tant de vertu devait naturellement doubler la sympathie qu'il ressentait pour Sylvie. Celle-ci, par orgueil de sa réputation plutôt que par force réelle, avait résisté héroïquement aux pièges que lui tendait la passion de M. de Sabran. Elle était parvenue, cependant, par une admirable diplomatie, à le retenir dans les filets que ses beaux yeux bruns et son sourire rose avaient tendus autour de lui. Cette conduite, mélange de résistance et de faiblesse, indiquait de la part de la marquise, un amour véritable pour le jeune comte et un sacrifice à sa propre réputation. En agissant ainsi, elle calculait surtout l'avenir. Philippe, poussé enfin à bout, brisa de colère et de dépit, un matin, les mailles du filet; la marquise les renoua aussitôt en lui permettant de l'accompagner, ce soir-là, au bal masqué de l'Opéra.

L'un et l'autre jouaient évidemment un va-tout à ce jeu compromettant.

IV.

Les voilà donc, tous deux masqués et déguisés, se rendant à l'Opéra. A la hauteur de la porte Saint-Honoré, un embarras de piétons et de voitures força le carrosse du comte à s'arrêter. Tout à coup un grand tumulte se fit à quelques pas de là. Philippe mit, nous ne dirons pas le visage, mais le masque à la portière, et aperçut une jeune fille se débattant, en criant au secours, contre trois hommes masqués qui la serraient de près.

A la lueur des flambeaux que les laquais et les coureurs promenaient par les rues, et qui stationnaient en ce moment autour du groupe, Philippe put voir la jeune fille. Il la trouva superbe de sa colère, de ses larmes et de l'éclat naturel de sa beauté.

— Holà! cria-t-il à ses gens, qu'on m'ouvre!...

— Que voulez-vous faire, comte? demanda la marquise.

— Parbleu! arracher cette jeune fille des mains de ces audacieux.

— Une jeune fille du peuple! murmura Sylvie, un peu piquée.

— Qu'importe! allons, qu'on m'ouvre!

Philippe sauta à bas du carrosse en disant à la marquise:

— Ayez l'obligeance de m'attendre, ce ne sera pas long.

Et il courut vers le groupe, écartant violemment curieux et badauds qui riaient des terreurs et des cris de la pauvre enfant.

La marquise avait fait avancer la voiture jusque devant le lieu de cette scène.

Philippe s'y était si bien pris, que le cercle s'était vite agrandi; et, comme si la jeune fille eût deviné en lui un défenseur et un sauveur, elle s'était énergique-

ment dégagée des bras d'un des trois hommes masqués pour se jeter au devant de Philippe, en lui criant :

— Sauvez-moi et défendez-moi !

— Je viens pour cela, répondit Philippe en mettant l'épée à la main.

Les trois hommes masqués en firent autant.

— Seulement un à un, dit Philippe les regardant fixement à travers les trous de son masque. C'est bien de se mettre à trois pour violenter et insulter une femme ; mais pour croiser l'épée avec un gentilhomme, cela ressemblerait à de la lâcheté. Voyons, qui de vous commencera ?

— Moi ! s'écria l'un des trois.

— Vous, soit ! répondit Philippe.

Celui qui se présentait était un homme de grande taille, bien fait et portant hardiment la tête ; ses membres finement déçupés indiquaient chez lui la jeunesse et la force.

En se mettant en garde, il arracha son masque et le jetant au loin :

— A visage découvert ! dit-il.

— Le marquis de Sézanne ! s'écria Philippe en reculant. Il assujettit son masque qu'il allait retirer également.

— Oui, moi, répliqua le marquis. Et en quoi cela vous étonne-t-il ?

— Oh ! parbleu, en rien ! répondit le comte. A l'œuvre on reconnaît le marquis.

— Insolent !

— Quand on a une épée entre les mains, répliqua Philippe, on laisse reposer sa langue, marquis.

— Otez au moins votre masque, que je sache à qui j'ai affaire.

— Que vous importe qui je suis, puisque je vous connais, moi.

— A bas le masque !

— Je le garde, marquis, parce que d'abord je vais au bal masqué ; secondement parce que je suis avec une dame dans ce carrosse ; troisièmement parce qu'il ne me plaît pas de me faire connaître quand je rends un service. En garde !

— Êtes-vous au moins gentilhomme ?

— Vous le jugerez à la façon dont je me sers de mon épée. En garde !

Les deux épées se croisèrent. Il en jaillit trois ou quatre éclairs ; puis le marquis reçut en pleine poitrine une violente pointe qui le renversa entre les bras de ses deux amis.

— L'affaire ne vaut pas que nous allions plus loin, leur dit Philippe.

Le groupe se dispersa pour suivre Sézanne qu'on transporta dans une maison voisine ; en sorte que Philippe se trouva, en un clin-d'œil, complètement isolé, et ne vit plus à ses côtés que la jeune fille pâle, tremblante, émue, et prête à défaillir. Il la soutint dans ses bras et lui dit :

— Allez-vous vous évanouir pour si peu, mon enfant ?

— Pourvu qu'il me reste au moins la force de vous remercier, monsieur, c'est tout ce que je demande à Dieu. Et maintenant, laissez-moi regagner ma demeure.

— Seule ? oh ! non ! oh ! non !

Le comte s'avança vers son carrosse qui stationnait à deux pas, pour demander à la marquise de lui laissez

compléter sa bonne action en reconduisant sa protégée jusque chez elle. Mais Philippe ne se rappelait plus une chose importante, c'est que le marquis de Sézanne s'était démasqué, avait jeté hautement son nom en pleine rue, que la marquise avait entendu ce nom, avait assisté au combat, et en avait vu l'issue.

Il trouva bien son carrosse à la même place, mais vide. En voyant tomber son mari entre les bras de ses deux amis, la marquise avait pensé qu'on le rapporterait sans aucun doute à son hôtel. Elle avait en outre réfléchi à une chose, à laquelle Philippe n'avait pas songé lui, c'est que le marquis de Sézanne se rappellerait, pour en tirer une conclusion, l'obstination de Philippe à garder son masque, par la raison qu'il avait une dame avec lui dans son carrosse. La conclusion qui, dans l'imagination de madame de Sézanne, devait résulter de ce fait, c'est que la dame qui accompagnait le comte était évidemment madame de Sézanne.

Ce raisonnement était fort simple et dénotait, chez la marquise, une présence d'esprit que l'émotion de ce duel en pleine rue, à la lueur des flambeaux, et le coup d'épée dont avait été victime son mari, n'avaient pas pu troubler. Les conséquences de cette découverte, bien facile de la part du marquis, elle les connaissait à l'avance. Et, à part sa propre réputation qu'elle voyait un peu engagée dans cette affaire, la marquise mettait un prix réel à ne pas exposer Philippe aux vengeances habituelles de son mari.

Sylvie avait donc sauté en bas du carrosse du comte, et avisant une voiture de place qui passait en ce moment, elle y monta en criant au cocher :

— Deux louis si tu me reconduis chez moi en dix minutes.

La voiture était partie au ventre à terre des chevaux, dépassant toutes celles qu'elle rencontrait en chemin ; et la marquise, avec la rapidité de l'éclair, s'était déshabillée et couchée, attendant les événements.

Donc, Philippe trouvant le carrosse, mais non plus la marquise, resta un moment stupéfait. Lorsque son valet lui eut raconté ce qui venait de se passer, Philippe haussa les épaules et tendant la main à la jeune fille :

— La place est vide, ma belle enfant, prenez-la.

— Non pas, monseigneur, répondit celle-ci en reculant de deux pas ; je préfère m'en retourner seule à pied. Je demeure tout proche d'ici.

— A pied, si vous le préférez, soit ! répondit Philippe ; mais seule, je ne le souffrirai pas. Conduisez-moi donc, continua-t-il en prenant familièrement son bras, ma voiture me suivra.

La jeune fille, tout émue, sentit battre le cœur de son vaillant défenseur, et si fort, qu'elle tourna involontairement les yeux pour le regarder, en maudissant le masque qui lui dérobait ses traits. Elle devina cependant que l'homme qui venait ainsi de la protéger, était jeune, et elle s'imagina volontiers qu'il était beau. Un nuage passa devant ses yeux. Elle n'avait pas fait vingt pas, que s'arrêtant tout à coup, et retirant tout doucement son bras de dessous celui de Philippe :

— Mais, monsieur, dit-elle, vous êtes un grand seigneur, à ce que je vois à la livrée de vos gens et à votre air, et il peut vous être désagréable de donner

le bras au milieu de la rue à une jeune fille aussi humble que moi...

— Ne sommes-nous pas en plein soir? répondit Philippe, et d'ailleurs ne suis-je pas masqué?

Cette réponse, que Philippe avait faite tout naturellement, écorcha à vif la pauvre enfant qui soupira et répondit :

— C'est vrai, monseigneur; on ne vous reconnaît pas si l'on nous rencontrait.

Elle se laissa reprendre le bras et continua de marcher. Chemin faisant, ils causèrent. Philippe questionna la jeune fille sur ce qu'elle faisait; il apprit qu'elle était une simple ouvrière, vivant du produit de son travail. Elle venait d'apporter à une dame un costume pour le bal, au moment où, arrêtée dans la foule, elle fut insultée par les trois hommes masqués.

— Ouvrière, avec d'aussi jolies mains! s'écria Philippe en portant à ses lèvres les doigts blancs et effilés de la jeune fille.

— Pardon, monseigneur, fit celle-ci en retirant vivement sa main, n'oubliez pas pourquoi vous venez de me défendre.

— Pardieu! dit Philippe, vous avez raison de me le rappeler. Mais vous n'êtes pas Française? lui demanda-t-il?

— Non, monseigneur, je suis Espagnole.

— Bravo! Et moi qui ai fait la guerre en Espagne? Nous voilà en pays de connaissance.

— Vraiment! fit la jeune fille en affectant un sourire et une feinte joie que démentirent le frisson qui lui courut sur le corps et la pâleur qui voila son front.

A l'exclamation de contentement échappée d'abord à Philippe, succéda un morne silence. Ses traits se contractèrent violemment sous son masque. Il venait de s'éveiller en lui un double souvenir qui avait tout à coup torturé son cœur.

Philippe et sa jeune compagne n'échangèrent plus une seule parole, jusqu'à ce que, arrivée devant une humble porte d'une des maisons de la rue de l'Arcade, la jeune fille dit au comte en quittant son bras et en le saluant :

— C'est ici, monseigneur; merci encore une fois. Et elle frappa le marteau.

— Ici! répondit Philippe en levant la tête et en examinant la maison comme pour la reconnaître.

Cet examen, dont la jeune fille comprit toute la signification, lui donna un rapide frisson. La porte venait de s'ouvrir, elle allait se précipiter dans l'allée de la maison. Philippe l'arrêta par la main et lui dit :

— Je n'ai oublié qu'une chose, mon enfant, c'est de vous demander votre nom.

La jeune fille avait employé le silence observé depuis un moment entre elle et son compagnon, à réfléchir. Elle avait donc prévu le cas tout naturel où son généreux défenseur lui demanderait son nom, et elle lui répondit :

— Monseigneur, je me nomme Isabelle.

Elle salua de nouveau, et disparut lestement dans l'allée après avoir fermé la porte.

— Isabelle! murmura Philippe en se tenant debout, sombre et silencieux devant le marche-pied de son carrosse qui l'avait rejoint.

Au bout de cinq minutes, le valet qui était à la portière lui demanda :

— Où faut-il conduire monsieur le comte? A l'Opéra?

— Non, répondit Philippe comme réveillé en sursaut, rentrez à l'hôtel, et emportez ceci.

Il se dépouilla, alors, de son masque et de l'ample domino qui recouvrait son costume de ville.

— Et moi, murmura-t-il, je vais à l'hôtel de Sézanne, retrouver la marquise. Chères ombres! continua-t-il en poussant un soupir, mon bonheur est de vous oublier!

La jeune fille que nous venons de quitter sur le seuil de sa porte, monta dans une petite chambre située presque au sommet de la maison. Elle se jeta à genoux aux pieds de son lit, et sanglota à chaudes larmes.

— Allons! dit-elle en se levant au bout d'un moment, il faut en prendre mon parti. Non, je ne le reverrai pas, cet homme généreux; non, dussé-je à ses yeux passer pour une ingrate, je ne le reverrai pas. La religion du cœur et du souvenir l'emportera sur la religion de la reconnaissance.

Elle resta un moment pensive et reprit :

— Son action chevaleresque, sa voix si douce et si bienveillante, sa noblesse extérieure ont déjà touché mon cœur... et je ne sais, peut-être finirais-je par l'aimer!... Oh! jamais! jamais! J'ai bien fait d'abord de ne pas lui dire mon nom véritable... mais ce n'est pas assez, ce n'est pas là ce qui arrêterait un grand seigneur. Il sait que je demeure ici, s'il veut me revoir il y parviendra toujours. C'est décidé, demain, au jour, je quitterai cette maison, j'irai demeurer ailleurs. Ah! Philippe! Philippe! que ma vie tout entière soit à toi!

Inès (est-il besoin de la nommer?) avait fermement arrêté qu'elle s'enfuirait dès le lendemain au matin. Ses apprêts n'étaient pas longs à faire, la pauvre; car tout son mobilier s'en pouvait aller où elle voudrait l'envoyer, sur l'épaule du premier porteur à qui elle donnerait un petit écu.

Elle passa la nuit à rêver. Cette chambre qu'elle occupait depuis deux mois qu'elle était arrivée à Paris, était pleine du seul souvenir qu'elle y eût introduit avec elle. Il n'était pas une des fleurs de la tapisserie des murs à qui elle n'eût raconté ses joies et ses douleurs, ses souvenirs et ses espérances. Elle pleura beaucoup. Les larmes, qui amollissent tout, ne produisirent aucune influence sur sa ferme et inébranlable résolution.

Le lendemain, à peine le jour paru, Inès partit de la maison.

V.

Mais voyons ce qu'il advint de Philippe après qu'il se fut dirigé, à pied, comme nous l'avons dit, vers l'hôtel de Sézanne. En arrivant devant la porte, il aperçut un grand mouvement de curieux, de badauds, de causeurs.

On venait de ramener le marquis dont l'aventure avait circulé tout le long de la rue et du faubourg Saint-Honoré. M. de Sézanne était déjà rentré chez lui depuis un grand quart d'heure, la porte était bien fermée et bien close, que la foule grossissait toujours, chuchottant, commentant, regardant... quoi? La porte, les croisées de l'hôtel, rien de plus; mais cela

satisfaisait sa curiosité, n'entendant rien de ce qui se disait, ne sachant rien de ce qui se passait à l'intérieur, mais inventant mille rumeurs, glosant sur tout, et cela suffisait à son imagination.

Philippe frappa trois vigoureux coups au marteau, et la porte tourna sur ses gonds. Le Suisse, qui était familiarisé à ses visites, se présenta au-devant du comte, et sur un ton lamentable :

— Ah! monsieur le comte, s'écria-t-il, mon maître a été assassiné!...

— Assassiné! répéta Philippe avec une intonation de voix que le Suisse ne comprit pas. Assassiné! et qui a dit cela?

— M. le marquis lui-même, répondit le Suisse.

— Le marquis a dit cela! s'écria de Sabran pâle d'indignation; cela n'est pas vrai!...

— Monsieur le comte sait donc alors ce qui s'est passé?

— Eh! non, imbécile, puisque je viens pour me renseigner. Ah! M. de Sézanne dit qu'on l'a assassiné, murmura Philippe.

Et sans attendre une nouvelle réplique du Suisse, il s'élança sous le vestibule de l'hôtel, monta le peron et pénétra dans la première pièce, où il y avait un grand mouvement d'allées et de venues des domestiques. En même temps que lui, entra dans la pièce qui suivait l'antichambre la marquise que l'on venait d'éveiller en hâte, et qui accourait, toute désolée, près de son mari.

— Vous ici, comte! s'écria-t-elle en feignant l'étonnement; puis elle ajouta tout bas : — Je vous croyais avec votre protégée.

— Entrons, madame, répondit Philippe; je veux voir le marquis.

Ils pénétrèrent dans la chambre où M. de Sézanne était étendu sur un lit. On venait de terminer le premier pansement de sa blessure.

Philippe, à la porte, était pâle de rage concentrée. En entrant, il avait le sourire sur les lèvres; on eût dit qu'il venait de se mettre du fard sur le visage.

— Eh! mon Dieu! marquis, s'écria-t-il en s'approchant de Sézanne, que viens-je donc d'apprendre?

— Probablement que j'ai reçu un coup d'épée, n'est-ce pas?

— Le bruit en court la ville; et le bruit me paraît fondé. Comment vous trouvez-vous?

— Je me trouve... bien touché.

— Et contre qui vous êtes-vous donc battu?

— Battu? est-ce que je me suis battu?

— Comment?

— Ne vous a-t-on pas dit que c'est un homme masqué qui m'a porté un coup de poignard traîtreusement?...

— Traîtreusement! murmura Philippe entre ses dents. Mais non, reprit-il, on m'a parlé d'un véritable duel...

— Vous appelez toujours ça un duel, vous! moi je vous dis que j'ai été assassiné.

— Pourtant...

— Qu'est-ce donc? fit le marquis en le regardant fixement.

— Ce n'est pas ce que l'on raconte dehors et sur le lieu où s'est passée la scène.

— Bah! que dit-on alors?

— On dit, marquis... je ne sais si c'est exact, mais on dit que vous insultiez une femme, et qu'il s'est trouvé là un gentilhomme qui a mis l'épée à la main et...

— Un gentilhomme! je le nie. L'homme en question était masqué; et, bien que j'eusse jeté mon masque au loin, il a persisté à garder le sien.

— Si c'était par discrétion, interrompit le comte qui s'efforçait de conserver son calme.

— Pardieu! cher comte, vous me la donnez belle; un pareil procédé n'est pas tout à fait gentilhomme...

— Ou plutôt trop gentilhomme, insista Philippe. En tous cas, reprit-il, cela ne dit pas que votre adversaire ne se soit pas loyalement conduit, et que le coup d'épée...

— Ne m'ait pas été donné dans les règles; entre nous, comte, je ne dis pas le contraire...

A ce moment Philippe sentit que la marquise le tirait vivement par le bras; et en même temps elle lui glissa ces mots à voix basse :

— Prenez garde, Philippe, votre manchette droite est tachée de sang.

Philippe remarqua, en effet, quelques gouttes de sang sur la fine dentelle de sa manchette; il l'arracha et la glissa dans une de ses poches.

— Eh bien, cher marquis, reprit-il, si vous reconnaissiez que votre adversaire s'est conduit en gentilhomme...

— En gentilhomme masqué...

— Soit! Pourquoi prétendre alors que vous avez été lâchement assassiné?

— Pourquoi, comte? Parce que quand je me bats, j'aime à connaître avec qui je croise le fer; et vous comprenez que, pour faire tomber ce masque inflexible, je veux crier et je charge tous mes amis, et vous êtes de ce nombre, comte, de crier par-dessus les toits que j'ai été assassiné, ou déloyalement frappé, ce qui est tout un. C'est par là que je saurai bien si ce mystérieux adversaire est ou non gentilhomme. S'il l'est, vous sentez bien qu'il fermera la bouche aux calomnies. N'est-ce pas votre avis?

— C'est tout à fait mon sentiment, marquis; mais je puis vous mettre sur la trace.

— Vraiment!

— Voici une manchette que j'ai trouvée sur le lieu même du combat; elle est de fine dentelle, comme vous voyez, et ne peut flotter que sur une main de bonne maison... Elle est tachée de sang... ce qui laisserait volontiers soupçonner...

Xavier EYMA.

(La suite au prochain numéro.)

Courrier de Paris.

Bon! s'est dit un jour, en regardant les étalages des libraires, un magistrat curieux d'occuper ses loisirs utilement, tout le monde fait des brochures aujourd'hui, tous les sujets se traitent en brochures, comme à une autre époque ils se traitaient en chansons, cherchons une question qui soit à la fois actuelle et durable, qui intéresse tous et

chacun, c'est-à-dire la partie la plus notable des gens capables de lire et de dépenser un franc pour s'édifier sur une matière sérieuse et piquante en même temps. Et, ce disant, notre magistrat a trouvé... la *Question des bonnes!!!*

Ne riez pas, je vous en conjure, car l'auteur de cet opuscul, homme grave et par sa position et par son caractère, a pris la chose à cœur et je puis vous affirmer que tout prudhomme qu'il est, il ne *badine* pas avec la bonne. Tout ce qui tient à la bonne, à son état physique, moral, social, est passé en revue dans ce petit livre avec une sûreté de coup d'œil, une fermeté de conscience on ne peut plus louables. C'est une monographie de la bonne au grand complet, avec la manière de s'en servir, car vous trouvez là des instructions sur la nature des renseignements à demander avant d'engager une bonne, sur la façon dont on doit la loger, sur le service, voire sur l'anse du panier.

Chacun des importants problèmes moraux et sociaux que soulève la question des bonnes est l'objet d'une conclusion, ce qui produit au total cinq ou six conclusions et nécessite finalement une conclusion des conclusions. Faute de pouvoir reproduire l'éloquence de détail répandue dans ces pages, que toutes les personnes exposées à avoir une bonne seront avides de lire, je veux résumer succinctement les principes qui se déduisent de ce travail si prodigieusement utile.

Donc, pour avoir une bonne *bonne*, il faut :

1° Ne l'engager qu'après avoir eu de bons renseignements ;

2° La tenir sous la même clef que ses maîtres ;

3° Ne pas lui donner celles de la caisse et de l'office.

Je n'hésite pas à ranger ces découvertes au nombre des progrès et des bienfaits sociaux de notre temps.

Pourquoi, je vous le demande, s'occuperait-on des bals qui convient de tous côtés la jeunesse à fêter les dernières semaines du carnaval, des pièces nouvelles qui sont jouées ou qu'on prépare à divers théâtres, des concerts qui font retentir les échos de toutes les salles spéciales de leurs harmonies variées, de la manifestation musicale de M. Richard Wagner et de son succès, lorsqu'on voit surgir à l'horizon une question aussi capitale que celle des bonnes ?

Pourtant, dût l'auteur de la brochure me traiter d'esprit futile, je ne puis passer sous silence l'agréable succès qu'a obtenu l'autre soir au Théâtre-Lyrique un petit opéra en un acte, *Ma tante dort*, succès dû à l'élégance des mélodies, à la vivacité des rythmes de la partition de M. Caspers et surtout à la verve d'exécution de M. Meillet et à l'excellent style de chant et de comédie de madame Ugalde. Il y a de la gaieté et de l'esprit dans le livret de M. Hector Crémieux, mais ses traits comiques ne sont pas toujours du meilleur aloi.

Ce serait manquer aussi à tous mes devoirs que de ne vous point parler des bruyants applaudissements qui ont accueilli la première audition de divers fragments des œuvres de M. Richard Wagner, au Théâtre-Italien. Ce compositeur, longtemps contesté, mais aujourd'hui acclamé en Allemagne, a voulu faire consacrer sa gloire par le public parisien, le plus bienveillant et le plus difficile à la fois de tous les publics. Si l'on pouvait affirmer qu'il n'y eût au concert du 25 janvier que des auditeurs impartiaux, il y aurait lieu de penser que la consécration de M. Richard Wagner est désormais chose acquise ; car la salle a retenti presque constamment des braves les plus enthousiastes. Mais la faveur de ce public s'est montrée trop passionnée et trop uniformément soutenue pour qu'on ne la soupçonne

pas de quelque parti pris. Quant à moi, je ne puis disconvenir que j'ai trouvé dans la *Marche des pèlerins* et dans l'ouverture du *Tanhauser*, ainsi que dans l'introduction de *Lohengrin* et dans le chant des fiançailles de *Tristan et Isolde*, des beautés de premier ordre. M. Richard Wagner, qui semble attacher bien moins d'importance à l'inspiration mélodique qu'à la recherche de combinaisons harmoniques nouvelles, de timbres surprenants et piquants, a trouvé dans ces morceaux quelques phrases d'une ampleur admirable dont l'effet est décuplé par la variété savante des modes par lesquels il les fait passer. Quant à l'ouverture du *Vaisseau fantôme* et aux autres pages, je suis forcé d'avouer humblement que je ne les ai pas comprises.

Le Théâtre-Italien avait repris la veille une de ces partitions qui ne sont jamais restées inintelligibles pour personne, *Il Matrimonio segreto* de Cimarosa ; mesdames Penco, Alboni, Dottini, MM. Badiali, Gardoni et Zucchini ont fait délicieusement les honneurs de ce chef-d'œuvre.

Il y a en littérature comme en musique des œuvres qui touchent tout le monde, s'adressent à tous les esprits et à tous les cœurs, telles sont les légendes de M. J.-T. de Saint-Germain, qui font partie de la ravissante collection de petits volumes de M. Jules Tardieu ; la seconde édition de *la Veilleuse*, aimable récit inspiré par l'amour et par la charité, vient de paraître. *La Légende de l'épingle* en est à sa sixième édition ; *Mignon*, cette émouvante et simple histoire du cœur, a eu trois éditions ; *l'Art d'être malheureux* et *Lady Clare* n'ont pas obtenu moins de succès. De tels succès ont cela de bon qu'ils encouragent les écrivains à chercher des effets ailleurs que dans l'entassement des faits horribles, dans la complication des crimes et des caractères vicieux, en leur prouvant qu'il y a une belle et large place dans les bibliothèques pour les livres bien pensés, simplement composés et bien écrits.

Julien LEMER.

Nous avons assisté à une intéressante audition donnée par MM. Eugène Ketterer et Alfred Mutel, dans les salons de Pleyel-Wolff. Jourdan, de l'Opéra-Comique, et madame Altès-Ribault, de l'Opéra, ont dit avec talent les nouvelles compositions de M. Alfred Mutel, l'auteur de plusieurs mélodies charmantes. M. Mutel a réussi à mettre en musique les délicieux vers de Voltaire à madame du Châtelet : *Si vous voulez que j'aime encore*, etc. Cela a de la distinction et un cachet remarquable du dix-huitième siècle ; *On meurt deux fois* sera chanté dans tous les salons. Citons encore *Quelques fois*, paroles de M. Pierre Véron, et les *Pleurs d'enfant*, du même poète, chantés merveilleusement par Jourdan, qui a enlevé l'auditoire, lorsqu'il a dit et répété le *Credo des quatre saisons*, ce petit chef-d'œuvre de poésie et de mélodie, que M. Mutel a composé il y a deux ans. M. Eugène Ketterer est un pianiste hors de ligne, comme exécutant et comme compositeur. Son grand duo de concert sur le *Pardon de Ploërmel*, qu'il a exécuté avec M. Herman, violoniste d'un mérite reconnu, a produit le meilleur effet. Ce dernier a joué avec une expression rare sa fantaisie dramatique sur la *Norma* de Bellini.

Adolphe GOUBAUD, directeur-gérant.

LE

MONITEUR DE LA MODE.

MODES,

Renseignements divers, description des toilettes.

La robe *Isabeau*, une des plus charmantes créations de la mode moderne inspirée par un souvenir historique, avait eu l'heureuse chance d'être inaugurée par une jeune et gracieuse princesse royale. Depuis, elle avait été adoptée chez nous et à l'étranger par un grand nombre de femmes dont l'élégance a l'habitude de donner le ton; et son triomphe vient d'être complété par la mention qui en a été faite dans une œuvre dramatique récente d'un des auteurs les plus aimés, dans la *Pénélope normande*, de M. Alphonse Karr.

A côté de cette création remarquable de l'importante maison *Gagelin*, rue *Richelieu*, 83, s'en place une autre que nous ne croyons pas destinée à un moindre succès. C'est la robe *Agnès Sorel*, attachée sur le côté, et à larges pointes de velours brodé de soutache au bas du corsage et dans le haut des manches. Et, nous le répétons, ce qui donne une grande valeur aux confections de ce magasin renommé, c'est que, tout en étant les œuvres les plus exquises du goût et de la fantaisie, elles se rattachent toutes à un style et à un caractère déterminés, elles sont, en un mot, l'expression d'une pensée.

Dans un bal splendide on admirait dernièrement un de ses costumes *Pompadour*, porté par une ravissante jeune femme tout nouvellement mariée. Ce costume se composait d'une jupe de taffetas vert relevée deux fois sur chaque côté par des chicorées blanches et roses formant roban. Le devant de la jupe, qui faisait tablier, était de satin blanc orné de choux blancs et roses. Le corsage avait une berthe blanche et rose, arrondie en arrière, et partant, en avant, de la pointe du corsage. Les manches étaient de tulle blanc. La coiffure était, d'un côté, une chicorée blanche et rose accompagnée de roses; de l'autre côté, deux grands marabouts blancs.

Une délicieuse sortie de bal de satin piqué blanc, à envers rose, à capuchon laitière, toute garnie de chicorées blanches et roses, servait de dernier complément à cette toilette si jeune et si fraîche.

Dans la corbeille de mariage de la jeune femme dont nous venons de parler, se trouvaient au milieu des richesses de tous genres dont beaucoup avaient été demandées à la maison *Gagelin*, deux cachemires français, tels qu'il ne s'en était encore jamais fait jusqu'ici. Leur coloris, entièrement nouveau, est aussi solide que celui de l'Inde, et leurs dessins tout à fait exclusifs ont un merveilleux relief.

Comme chapeau de visites, madame *Alexandrine* avait composé pour la jeune madame de L... une de ces coiffures légères, aériennes, qui semblent n'avoir été touchées que par des mains de fées. C'était un assemblage de tulle, de dentelle, de plumes presque impalpables, et de gros boutons de véritable or, enchâssant de véritables perles.

Pour le théâtre, elle lui a fait un autre chapeau de crêpe bleu orné de roses du Bengale, qui rendait plus ravissant encore le visage rosé et les cheveux blonds ondulés qu'il encadrait.

Nous avons vu aussi dans les beaux magasins de la rue

d'*Antin*, 44, beaucoup d'autres chapeaux qu'il faudrait tous citer: les uns pour le soir, de tulle ou de crêpe ornés d'écharpes de tulle et de dentelle, de plumes et de fleurs, et quelques-uns pour la ville dans lesquels le velours plain et le velours royal sont habilement mariés aux tissus plus clairs, et séparés entre eux par de petites ruches et des chicorées de dentelle.

Pour les accessoires et les ornements, soit des modes, soit des confections, aucun autre magasin n'offre un choix aussi remarquable et aussi varié que celui de la *Ville de Lyon*, 6, rue de la *Chaussée-d'Antin*. Ses rubans sont d'une qualité tout à fait supérieure et d'une grande distinction de dessins. Les résilles de velours quadrillé retenu par des boucles d'or ou d'acier ont obtenu la vogue que nous leur avions promise et semblent destinées à la conserver longtemps. Ses gants, d'une coupe toute nouvelle et d'une fermeture spéciale, méritent aussi une mention toute particulière, et ont été d'ailleurs universellement adoptés par les grandes dames les plus élégantes et les plus appréciatrices de ce qui est bon, beau et commode. Une collection de ces jolis gants assortis de nuances, renfermés dans un coffret d'ébène ou d'écaïlle incrustée que savent si bien choisir MM. *Ransons et Yves*, est certainement un des cadeaux qui puissent faire le plus de plaisir à une jeune femme.

En dehors des créations de caractère qui ne peuvent être adoptées que par un certain nombre de femmes privilégiées, aucun changement ne s'est produit dans la façon des robes. On porte toujours beaucoup de sarraux ou robes sans couture auxquelles madame *Bernard*, rue de *Rivoli*, 462, fait des manches plates avec un revers et un jockey. Ce jockey laisse voir, dans le bas, un petit bouillonné de tulle ou de mousseline. Les revers sont ouverts comme des manchettes blanches, et se ferment par de doubles boutons.

Un genre de garniture que fait madame *Bernard* avec beaucoup de succès, se compose de carrés de velours posés en étoile sur le devant du sarrau, en place de boutons.

Nous avons vu, dans les ateliers de cette habile artiste, plusieurs robes dignes d'être décrites:

L'une est une robe de ville de taffetas gris et marron à cinq volants. Sur chaque volant est une garniture de petits carrés de taffetas marron encadrés d'un étroit velours noir. Entre chaque carré marron est un autre carré de velours noir. Le corsage est à ceinture, et les manches à demi fermées ont le même ornement que les volants de la jupe.

Une autre est une robe de bal en tulle blanc sur un dessous de satin blanc. La première jupe de tulle est garnie de bouillons en travers jusqu'à la hauteur d'un mètre. Sur cette jupe en est une seconde de tulle illusion double, ondulée du bas, et garnie de cinq bouillonnés de tulle qui ne laisse voir que 30 centimètres de celle de dessous; elle est relevée sur le côté gauche par une agrafe de convolvulus qui découvre de ce côté tous les bouillons de la première jupe. Le corsage est bouillonné en forme de draperie. Les manches sont bouillonnées comme la jupe et relevées par une touffe de convolvulus.

Une coiffure ronde de convolvulus, avec branches retombantes tout autour, sortait, ainsi que les agrafes de la robe, du célèbre magasin de fleurs de *Tilman*, rue de *Richelieu*, 404.

Une autre coiffure du même fabricant, coiffure composée

d'oreilles d'ours rose de Chine, divisées par petites touffes, accompagnait une robe de taffetas rose de Chine disposée ainsi : dans le bas un grand volant de taffetas se découpait en quatre grandes dents; en dessus, une haute dentelle blanche suivait les mêmes ondulations et était surmontée d'un autre plus petit volant de taffetas découpé de la même manière. Les manches étaient la reproduction de la jupe et le corsage était à draperies.

Un charmant petit mouchoir, garni d'application de Bruxelles pareille aux dentelles de la robe et orné de la broderie la plus délicate et la mieux finie, avait été fourni par madame Colas, dont le magasin, *rue Vivienne, 47*, offre constamment de délicieux modèles de lingerie.

Nous admirions dernièrement une petite parure de mousseline, plissée à plis suisses, sur une gracieuse jeune fille, aux amies de laquelle sa mère donnait chez elle une soirée intime. Cette chemisette, qui dépassait un corsage coupé carrément, se terminait autour du cou par un double plissé de guipure séparé par un étroit velours noir; et la même garniture dépassait toutes les petites manches de taffetas bleu bouillonné. Le col et les manches d'Angleterre d'une coupe et d'une grâce irréprochables, que la jeune mère portait avec une robe de taffetas violet clair toute soutachée par elle-même, étaient à plusieurs pointes et illustrés de flots de petits velours violets.

Le chapeau rond, qui à Paris n'est reçu que pour les très jeunes filles, devient presque la coiffure obligée de toute personne qui a franchi les portes de la ville. Les voyageuses l'adoptent avec enthousiasme, parce qu'il leur donne une physionomie coquette et décidée; aussi le rencontre-t-on sur toutes les routes possibles et dans tous les lieux consacrés, d'excursions élégantes. Deux de ces chapeaux de feutre à forme allongée, à longue plume d'autruche ou de héron rejetée en arrière, du fabricant en renom, M. Desprey, boulevard des Italiens, 38, font sans doute en ce moment, sur les quais et dans les jardins de Nice, ressortir la beauté correcte et fière de deux prétendues malades dont on envierait la santé.

M. Desprey ne s'occupe pas avec moins de sollicitude des coiffures des enfants que de celles de leurs jeunes mères; aussi le Mignon, le Touriste, le Henri III et plusieurs autres modèles, qui lui appartiennent spécialement, ont-ils le privilège de couvrir les têtes blondes ou brunes des chérubins les plus aristocratiques.

Parmi les produits de la parfumerie, qui ne sont pas seulement des objets de luxe ou d'agrément, mais des préparations bienfaisantes, et d'une efficacité reconnue, se distingue la pommade au baume de Tannin de M. Legrand, parfumeur des cours de France, de Russie et d'Allemagne, qui, employée concurremment avec l'eau tonique de quinine, obtient les plus excellents effets pour la régénérescence de la chevelure. L'eau de quinine a la propriété de nettoyer parfaitement la tête.

L'Oriza-lacte, préparation non moins salutaire, combat merveilleusement toutes les altérations de la peau.

L'eau floréine et l'eau des Alpes joignent aux propriétés de toutes les eaux de toilettes une odeur beaucoup plus suave.

La pâte de noisette et la pâte au miel adoucissent en même temps qu'elles blanchissent les mains.

On trouve aussi dans le magasin de M. Legrand, 207, rue Saint-Honoré, les essences les plus exquises pour le mouchoir et de délicieux sachets de peau d'Espagne ou aux poudres de violettes, de maréchale, de mousseline, de bouquet de l'Impératrice, etc.

Le lait antéphélique de Candès, boulevard Saint-Denis, 23, qui ne se donne que pour un cosmétique, a dans beaucoup de cas l'efficacité d'un médicament et est employé souvent avec un grand succès dans le traitement des maladies cutanées. Aussi plusieurs médecins en renom l'ont-ils plusieurs fois cité avec éloge dans des journaux ou des recueils de médecine, et bien de gracieux et jolis visages lui doivent-

ils d'être débarrassés d'accidents qui leur enlevaient une partie de leur charme. On peut donc l'employer avec confiance et le recommander en toute sincérité.

Mme Marie DE FRIBERG.

GRAVURE DE MODES N° 590.

TOILETTE DE BAL. — Coiffure à doubles bandeaux relevés, ornée d'une guirlande de marguerites blanches, avec feuillage vert.

Les fleurs garnissent le derrière de la tête et montent de chaque côté sur les bandeaux, mais en arrière.

Robe de tulle vert, ornée de ruches de tulle blanc et de marguerites blanches.

Corsage décolleté, taille ronde.

Manches bouffantes.

Le haut du corsage est garni d'une berthe-draperie de tulle formant des bouillonnés retenus par des ruches de tulle illusion blanc.

La manche est relevée, devant, par un petit bouquet de marguerites et entourée de ruches de tulle, entre lesquelles elle forme des bouillonnés.

Trois rangs de tulle bouillonné garnissent le bas de la jupe. Ces bouillonnés sont resserrés, de distance en distance, par des ruches rondes à quatre rangs de tulle blanc.

Deux doubles jupes, c'est-à-dire, deux jupes de tulle vert repliées sur elles-mêmes, partent de la taille.

Celle de dessus est relevée, à gauche, par un cordon de marguerites qui part du bouquet du corsage et se termine par une agrafe de marguerites qui relève la jupe.

Celle de dessous est relevée, du côté opposé, par une touffe des mêmes fleurs.

AUTRE TOILETTE DE BAL. — Coiffure avec couronne druidesse, en feuillage de chêne de velours, avec glands d'or.

Robe de taffetas blanc, ornée de crêpe lisse, de blonde blanche et d'agrafes de feuillages de velours avec glands d'or.

Corsage décolleté en cœur. Taille à pointe. Petite manche bouffante.

Sur le corsage il y a une draperie de crêpe lisse. Cette draperie se compose d'une bande de crêpe bordée, en haut, d'une petite blonde, et en bas, d'une blonde plus haute. Cette bande se pince au milieu et sur l'épaule, de manière à former des fronces en long.

Sur la manche est une aile de crêpe entourée de blonde.

La jupe de taffetas est ornée de deux volants de crêpe à bords ondulés. Trois rangs de blonde forment un ruché au bas du premier volant. Cinq rangs pareils garnissent le second.

À la tête du premier volant il y a une bande de crêpe repincée de distance en distance par une agrafe de feuillages et de glands. Cette espèce de draperie est bordée de blonde comme celle du corsage.

Nota. Pour obtenir beaucoup de grâce dans les jupes des robes de bal, on forme les plis du haut larges et repliés sur eux mêmes et sans tailler l'étoffe en pointe, mais on ajoute trois pointes au bas de la jupe de dessous, une entre chacun des bords de côté et une derrière. Ces pointes font bien évaser le bas des jupes et donnent de la traine. On busque toujours le bas des robes, devant, pour laisser le pied dégagé.

GENEVIÈVE SENTINELLE.

NOUVELLE.

I.

Le village de Moulis a un clocher carré d'une incontestable antiquité, sinon d'une haute élégance. Les moineaux en ont fait leur résidence d'hiver, au grand désespoir des habitants, qui donneraient leur clocher pour n'avoir pas de moineaux, gent nuisible et destructive à laquelle on livre une guerre acharnée.

Une maison *bourgeoise* à Moulis n'est pas chose commune; il y en a deux ou trois. En revanche, il y a beaucoup d'échoppe où demeurent les paysans : l'échoppe est à une maison ce qu'un soulier est à une botte.

Dans ces contrées où l'entretien de la vigne est le travail habituel de la population, la misère est au comble quand les vins ne se vendent pas. Les propriétaires dont les *chais* (celliers) sont encombrés, rétrécissent leurs dépenses agricoles en raison du peu d'écoulement de leurs denrées. La culture de la terre, ayant son luxe comme la toilette parisienne, dans les temps de stagnation on oublie le luxe pour ne s'attacher qu'au strict nécessaire : et c'est alors que les pauvres cultivateurs à la journée se voient réduits à un chômage d'autant plus désastreux que pendant les jours d'activité leur salaire est à peine proportionné à leurs besoins.

À l'époque où commence cette histoire, les caves des propriétaires médocains étaient fort pleines et leur gousset très vide. Les vigneron qui possédaient un lopin de terre le louaient aux riches ou le vendaient, mais ceux qui n'avaient que leurs bras couraient grand risque de mourir de faim.

À l'une des extrémités du village de Moulis, sur les bords d'une grande route qui dirige sa trainée de sable vers Lesparre, demeurait une famille de paysans, travailleurs aussi pauvres qu'honnêtes. La chaumière qu'ils habitaient leur coûtait 40 francs par année. Ils étaient logés là tous, les uns sur les autres : trois filles, le père et la mère, grelottant l'hiver et grillant l'été.

Le père, qui se nommait Sentinelle, avait eu du bien autrefois, pas beaucoup, mais enfin de quoi manger du pain *second* pendant douze mois de l'an et acheter des brassières à sa femme et à ses petites filles. Ce fut l'ambition qui ruina Sentinelle.

Un notaire lui insinua que s'il achetait des landes en friche, près de Castelnau, il triplerait sa petite fortune. Trop confiant, il vendit son patrimoine, et s'alla ensabler au milieu des *pinadas* les plus maigres qu'on ait vu cuire par le soleil de Gascogne. Au bout de quatre ans, ayantensemencé régulièrement ses sillons sans en avoir jamais tiré plus du double des grains qu'il y enterrait, il se vit forcé de vendre et de retourner en vraie campagne; sa liquidation lui laissa dans la poche un zéro et pas mal de papiers timbrés. Ce fut après ce malheur qu'il vint habiter Moulis, où il se louait à raison d'un franc vingt-cinq centimes par jour. Sa femme et sa fille aînée, Geneviève, gagnaient douze sous à *fenryer* ou bien à tuer les *crabes*, petits insectes dévoreurs de pampres. Les deux autres filles, moins rétribuées à cause de leur jeune âge, augmentaient de leur faible gain les ressources de ce groupe laborieux. En sorte qu'ils pouvaient vivre, tout juste, lorsque l'ouvrage ne leur manquait pas. Mais jamais il ne leur était permis de voir la broche tourner dans leur cheminée. Une seule fois. — en trois ans, — Pierret, l'amoureux de Geneviève, avait pris un lièvre au lacet dans les bois de la Chenaie; il exigea qu'on le fit cuire et qu'on s'en régâlât, lui aidant. Ce festin resta dans le souvenir des deux plus jeunes filles comme un rêve qui leur humectait les lèvres, et il ne s'était passé depuis, aucun mardi-gras, sans qu'elles célébrent, par un dia-

logue commémoratif, l'anniversaire de cette belle ripaille.

Mais, en rappelant les bons moments, je m'éloigne de mon histoire, qui commence aussi en un jour gras.

La famille Sentinelle n'avait pas travaillé à la vigne depuis un mois; la misère s'était installée chez eux, et ne semblait pas décidée à en sortir de sitôt. Le père, découragé, s'asseyait pendant des heures entières, la tête entre ses mains, et les petites, revenant de ramasser du bois le long des haies, essayaient de le consoler en glissant leurs doigts gelés dans ses cheveux gris. Puis elles prenaient chacune leur quenouille, et, se plaçant auprès de leur mère, elles filaient toutes trois, ou toutes quatre, quand Geneviève était à la maison. Grâce à leur fuseau, elles avaient du pain et une chandelle de résine pour la veillée.

Un jour de carnaval, cette famille attendait Geneviève pour souper avec des pommes de terre cuites sous la cendre. Partie dès le matin avec Pierret et d'autres gens du village, Geneviève avait été à la foire d'un bourg voisin. Elle comptait y rencontrer des cousins de son père, et leur demander s'ils ne sauraient lui indiquer une bonne condition chez quelque bourgeois du pays; car elle ne songeait d'abord qu'à une chose : gagner des gages, afin de soulager ses parents. Après cela Pierret occupait ses autres pensées. C'était un garçon d'une toise, ce Pierret, ses bras étaient durs comme du fer. Un bon numéro l'avait empêché d'être incorporé dans un régiment de carabiniers où il n'eût pas manqué d'oublier sa fiancée au profit des filles à moustaches et du verre à pied, si fort en faveur dans la cavalerie. Il ne se connaissait qu'un défaut, la pauvreté. Il n'avait qu'une ambition, épouser sa Geneviève. La création, à ses yeux, se résumait en la personne de cette fille. Un regard d'elle, un de ses sourires, ou même un de ses coups de poing était le ravissement au septième ciel. De son côté, elle aimait bien Pierret, et quand, muet, il fixait sur elle ses grands yeux dévorants, elle lui donnait une tape en lui disant :

— Je ne veux pas que vous me dévisagiez comme ça !

C'était tout le bonheur de Pierret.

Ils flânèrent ensemble dans le bourg où il y avait foire. Les cousins de Sentinelle promirent de s'enquérir d'une place pour Geneviève, mais ils témoignèrent hautement leur colère contre son père, qui n'aurait pas dû se laisser ruiner, disaient-ils, et qui l'avait bien voulu, si cela était arrivé, car de la famille il était le seul réduit à si pire état après avoir reçu sa légitime.

Pierret connaissant les malheurs de Sentinelle et sa lutte contre la misère, se contenta de hausser les épaules en entendant de semblables discours. Mais comme ils s'avancèrent trop dans leurs calomnies, Geneviève devint rouge tout d'un coup et leur dit :

— Vous lui imputez sa mauvaise chance pour vous dispenser de lui prêter secours. Vous êtes de méchants parents, et nous nous passerons de vous.

— A-t-on jamais vu, s'écria l'un des cousins, répondre pareillement à un homme de mon âge !

— Allez, ma petiotte Geneviève, dit un autre, votre père n'a que ce qu'il mérite.

— Paix ! dit Pierret.

Et sans doute qu'il avait une manière à lui de prononcer ce monosyllabe; car les obligeants cousins remarquant un tremblement nerveux sur ses lèvres et dans ses poings, s'éloignèrent aussitôt.

— Vous n'avez rien à espérer de ces gens-là, dit-il.

Comme ils se retournaient tristement, un gros homme à favoris rouges, qui avait écouté leur conversation avec les cousins, tendit la main à Pierret, en lui disant :

— Tu es donc marié, mon garçon?

Pierret le reconnut. C'était un boucher de Lesparre, nommé Tournebas, grand accapareur des veaux du pays.

— Non, répondit-il, mademoiselle Geneviève n'est point ma femme; j'espère seulement qu'elle le sera un jour.

D'après ce que je viens d'entendre, elle voudrait entrer en condition?

— Oui, si elle trouvait quelque honnête famille, comme la vôtre, par exemple, monsieur Tournebas.

Le boucher promena ses yeux gris sur la paysanne. Elle était vraiment belle et de séduisante stature. Le travail avait développé ses membres et augmenté leur force sans nuire à leur élégance naturelle. Sa taille était de celles qui n'ont pas besoin des coquetteries du corset.

— Sacrebleu! dit Tournebas, ma femme cherche une bonne en ce moment; mais je ne sais si l'âge de mademoiselle ne serait pas un obstacle à son admission chez nous.

— J'ai dix-huit ans, dit Geneviève en faisant sa révérence, gracieuse ondulation qui alluma des étincelles dans les yeux du boucher.

— Dix-huit ans, répéta-t-il, c'est bien jeune.

— Mais dam! c'est cependant un âge raisonnable, observa Pierret.

— Je ne dis pas... Certes, s'il ne s'agissait que de moi... je ne serais pas si long à décider... Tu connais ma femme, Pierret; toutes les fois que tu as conduit chez nous le bétail de tes maîtres, tu l'as vue. Eh bien! ne t'es-tu pas aperçu qu'elle n'était pas commode et qu'il fallait toujours avoir égard à ses quatre volontés?

— Oh! dit Pierret en souriant, sur les quatre il y en a bien trois qui sont destinées à vous plaire.

— Tu crois ça, mon garçon!

— Je crois que si vous disiez à madame Tournebas : « Voici la jeune fille que tu vas prendre en qualité de bonne, » elle demanderait comment s'appelle-t-elle, et puis elle la mettrait à la besogne.

— Ma foi! je ne serais pas fâché d'être le maître en cette circonstance. Tiens, Pierret, je veux n'écouter que ma tête pour cette fois; tant pis pour moi si ma femme me bat. Mademoiselle Geneviève aura soixante écus, les petits présents d'usage et la vie chez nous. Cela lui convient-il?

Les deux amoureux ignoraient le monde et son peu de propension à la générosité pure et désintéressée; ils bondirent de joie comme deux agneaux qu'ils étaient. Le boucher les regarda en ouvrant ses grosses lèvres, sur lesquelles courait un rire mal intentionné.

— C'est-il entendu?

— Oui, comptant avec l'assentiment de mon père, dit Geneviève.

— Etes-vous sûr qu'il ne s'opposera pas?

— Dès que Pierret et moi lui aurons expliqué nos motifs, je pense qu'il résistera peu.

— Eh bien! voici le pot-de-vin, dit le boucher en glissant dix francs dans la main de Geneviève. S'il n'y a rien de fait, vous me rapporterez ça à Lesparre.

— C'est convenu.

— Adieu, monsieur Tournebas.

— Adieu, mon enfant; et toi, Pierret, au revoir.

Le boucher remonta sur son cheval.

— Quelle diablesse de figure! se dit-il en partant au trot, es-tu fou, Tournebas? Cette figure-là me fera damner, c'est sûr.

Il se retourna afin de l'apercevoir encore une fois; mais Geneviève et Pierret étaient rapidement descendus vers Moulis qu'ils voulaient atteindre avant la nuit.

Le ciel était embrumé et il commençait à faire sombre lorsqu'ils arrivèrent. Devant la porte déjà fermée ils tinrent conseil pour savoir comment ils causeraient une agréable surprise avec les dix francs de Tournebas. L'idée vint à Geneviève de glisser les pièces sous la porte, et de s'annoncer ainsi par l'apparition inattendue de ces effigies royales. Ce plan fut facilement exécuté, car de la rue à la chambre il n'y avait que l'épaisseur du panneau, si mal assujéti sur ses gonds, que les petits poulets du voisinage entraient là comme chez eux.

Les trois quenouilles maigrissaient sous des doigts agiles, et le père Sentinelle se chauffait à l'ardeur illusoire d'un feu de ronces, lorsqu'un faible son argenté et prolongé fit subitement lever la tête à ces quatre personnages. L'impulsion avait été si adroitement combinée que la pièce s'arrêta juste au pied du bonhomme.

— D'où cela nous est-il tombé? demandait-il.

Le deuxième envoi dénonça la source de ce petit fleuve d'argent.

— C'est Geneviève, prononcèrent quatre voix en même temps.

Aussitôt, le loquet se souleva et la porte tourna sur ses ferrures rouillées.

— Nous voici, dirent-ils tous deux en s'asseyant.

Mais la joie fut de courte durée, car Geneviève raconta les propositions de M. Tournebas. Se séparer d'elle! cette pensée s'arrêta, lourde, sur le cœur de Sentinelle. Et les deux petites sœurs eurent de suite des larmes aux yeux. La mère et Pierret seuls surmontaient leur chagrin pour parler raison.

— Songez combien nous sommes pauvres, disait Geneviève, c'est tout au plus si nous sommes sûrs de manger du pain; et la mauvaise saison n'est pas encore à bout. Les corbeaux ne semblent pas disposés à s'en aller des champs. Un peu d'un côté, un peu de l'autre nous faciliterait, et quoique je ne gagnerais pas des mille et des cent chez M. Tournebas, je crois que mes gages vous seraient bien utiles. Ça tomberait comme une petite rente?

— Non, non Geneviève, ne t'en va pas à Lesparre! s'écrièrent les petites sœurs en pleurant à chaudes larmes.

— Sont-elles désolées, donc, ces chéries!

— Ecoute, il y a un moyen d'arranger tout cela, dit Pierret, — qui se mordait les doigts, lui aussi, afin de ne pas pleurer. — Je connais un homme de

Castelnau, qui m'a dit que, quand je voudrais, il m'enverrait à Bordeaux toucher douze cents francs... Eh bien! je vais aller, dès demain, me présenter à lui.

— Pierret! s'écria Geneviève d'une voix forte, pourquoi dites-vous de ces choses-là, vous savez ce que je vous ai répondu déjà.

— Mais, dit Sentinelle, comment donc aurais-tu douze cents francs, mon garçon?

— En se vendant, répondit Geneviève. Et elle éclata en sanglots.

— Heureusement que nous sommes là, murmura le père.

— Allons, je ne me vendrai pas, dit Pierret en avalant la main de Geneviève. Mais que diable! ne m'aimez pas comme cela, je deviendrais trop lâche!

— C'est donc arrêté, reprit la fiancée du garçon, je partirai le plus tôt possible. Et, afin que vous ne vous aperceviez pas de mon absence, je viendrai vous voir le premier dimanche de chaque mois; et vous, vous tâcherez de venir à Lesparre quelquefois avec mes petites sœurs, n'est-ce pas, Pierret?

— Resteras-tu longtemps chez le boucher? demanda l'une.

— Jusqu'aux métives.

— C'est long!

La plus jeune compta sur ses doigts pendant dix minutes en chuchotant à part elle, et dit enfin :

— Quatre mois et demi!

On consacra le reste de la soirée à composer le trousseau de Geneviève. Quel trousseau!

Le lendemain de grand matin on lui fit la conduite. Il avait été arrêté que Pierret, intrépide marcheur, l'accompagnait chez M. Tournebas et reviendrait sans remiser jusqu'à Moulis. Un tonnelier voisin leur avait offert le vin blanc. Les petites filles, même, en avaient bu pas mal, de façon qu'elles chantaient à tue-tête en réglant leur pas sur celui du colossal Pierret.

Le temps était beau. Le vent piquait un peu, mais la gelée avait lissé la route comme un trottoir.

A une lieue de Moulis s'échangèrent les adieux.

II.

Le boucher Tournebas demeurait au centre de Lesparre sur une place où s'étalait sa boutique à devanture ordinairement ornée de veaux et de moutons dépouillés, le cou sanglant, pendus par le jarret à des crocs dressés exprès le long du mur. Un énorme chien dogue-mâtiné surveillait ces viandes et n'avait qu'un léger grognement à pousser pour mettre en fuite les gourmands de sa race alléchés par les flaques de sang. Dans l'intérieur de la boucherie sur un large établi, Tournebas, les bras nus, la main toujours armée du coutelas ou de la scie, dépeçait au gré des pratiques les *carbonnades* et les gigots. Nul, mieux que lui, ne savait dissimuler un kilogramme d'os dans quatre livres de chair. Il les entourait si bien qu'on ne les apercevait que dans le plat ou l'assiette, et si, le lendemain, un reproche se hasardait, il appelait ces rochers moelleux de la *réjouissance*, sarcastique locution qui fait rire les cuisinières et rager leurs maîtres,

A l'imitation des boucheries de Paris, Tournebas avait enrichi la sienne d'un comptoir sous verre. Sa femme, assise au fond d'une sorte de guérite vitrée, recevait l'argent des chalands ou enregistrait leur acquisition. — Un garçon presque toujours relégué à la tuerie située hors la ville, remplaçait Tournebas quand ce dernier était en foire. Autrement, le maître boucher suffisait à l'empressement public, grâce à son habileté et aux sourires qu'il savait distribuer à propos, dès que sa femme lui disait : « Pourquoi, mon gros chat, fais-tu attendre madame? »

Il avait effectivement quelque chose du gros chat; ses yeux contenaient une hypocrisie excessive et on ne savait jamais si c'était une caresse ou un coup de griffe dont il se disposait à gratifier son monde.

Sa femme, prétentieuse blonde à mine aigre-douce, ne lui adressait jamais la parole sans le flatter. On eût dit qu'elle avait appris à siffler un certain air avant de passer la main sur l'encolure de cet animal, qui, plein de politesse et d'attention pour les moindres individus de sa clientèle, n'avait que des grossièretés à lui offrir. Il est vrai qu'elle y était peu sensible; car, plus il lui disait d'injures, plus elle était gaie, et aussi, nous devons le constater, plus elle détournait de petites pièces du tiroir. Elle avait la passion des pièces de cinq sous. Sur un total quotidien de cent ou cent cinquante francs, elle recevait de cette monnaie en certaine quantité. Rarement elle la laissait figurer en caisse. C'étaient ses centimes de poche qu'elle employait, comme bon lui semblait, sans que son mari se doutât de rien. Quand il limitait ses injures conjugales à de simples épithètes qualificatives, elle s'en tenait à une razzia complète des pièces de cinq sous; s'il ajoutait des menaces, elle se vengeait sur les cinquante centimes; un jour il la frappa; elle en rit, mais des vingt sous tout neufs passèrent dans le sac aux fonds secrets. Grâce à ce mode de consolation progressive, madame Tournebas était la femme la plus heureuse du monde. Seulement elle n'aimait pas à se sentir la robe tirée par ses enfants; aussi, avait-elle depuis six mois demandé une bonne à son gros chat.

Un matin qu'elle comptait dans sa chambre à coucher le montant de ses épargnes frauduleuses, la voix du boucher montant jusqu'à-elle la fit frémir.

— Eh! la bourgeoise! venez voir le cadeau que je vous réserveis.

Elle referma sa cachette et son armoire et répondit d'un ton adulateur à force qu'il était doux :

— Je descends, mon ami.

Geneviève était assise dans la boutique. Pierret, son bâton suspendu par la courroie à un bouton de sa veste, vidait un grand verre de vin que Tournebas lui avait versé.

— Voici votre bonne, dit ce dernier à sa femme, menez-la dans son cabinet et liez connaissance avec elle.

— Au revoir, Pierret.

C'était le moment de séparation. Le paysan se moucha deux ou trois fois coup sur coup, après avoir embrassé sa fiancée, qui suivit madame Tournebas.

La qualification de *bonne*, donnée à Geneviève, mentait aux fonctions dont elle fut de suite investie. Les soins à prodiguer aux enfants n'étaient que la partie récréative de sa charge. Les travaux les plus

durs, comme, par exemple, couler la lessive et aller blanchir le linge à la rivière, devinrent les grosses réalités de sa condition. Heureusement la force ne manquait pas à cette belle créature. Entre cette nouvelle existence et celle qu'elle menait autrefois, elle n'eût rien trouvé de changé si le soir ses petites sœurs eussent babillé à ses oreilles les histoires d'un merle surpris dans son nid ou d'un serpent tué par Pierret. La solitude au sein de laquelle le soir la plongeait au fond de la mansarde qui lui servait de chambre, ne lui laissait d'autre bonheur que celui de rêver à l'avenir ou d'évoquer les bons souvenirs du passé. Cela lui sembla triste pendant la première quinzaine; mais elle finit par s'y accoutumer, surtout dès qu'elle eut, par l'intermédiaire de Pierret, envoyé quelques écus à ses parents et des mitaines à ses deux sœurs.

Madame Tournebas n'était pas méchante femme; pourvu que Geneviève ne perdît jamais de vue les enfants tout en vaquant à ses autres travaux, et eût toujours du café bien chaud à lui servir, elle ne se fâchait pas, ce qui étonnait beaucoup ses commères, qui ne comprenaient pas l'utilité d'une servante contre laquelle on ne vociférait pas quatorze heures par jour.

Geneviève redoutait davantage son rougeot de maître, quoiqu'il n'eût pour elle que des attentions, principalement lorsque madame Tournebas n'était pas présente. Cette fille n'avait point deviné la vérité; mais une instinctive prescience lui disait de se méfier de cet homme.

Et, en effet, Tournebas était amoureux d'elle. Il en rêvait, il en desséchait. Son amour était une sorte de rage qu'une seule morsure eût assouvie. Il prit cela pour une passion véritable, et fit serment d'en avoir raison.

La femme s'aperçut des préoccupations dont il était tourmenté, mais elle leur attribua une tout autre cause, et crut qu'il soupçonnait la petite guerre aux pièces de cinq sous. La découverte de ces détournements eût amené de terribles interrogatoires dont la seule appréhension donnait chair de poule à la bouchère. Elle discontinua pendant un mois son manège frauduleux, et, ne voyant pas revenir le rire sur les grosses lèvres de son mari, elle s'imagina qu'il se livrait secrètement à une épuration de comptes sur laquelle il formulerait un acte d'accusation. Accablée d'inquiétude, n'osant plus hasarder ces mêmes câlineries, elle se préparait de son côté à prouver son innocence. Dans les plis et dans la ceinture de l'une de ses robes, elle enfouissait petit à petit, et de manière à ce qu'il ne rendit aucun son, le restant de son petit trésor.

Cependant aucun éclair ne dénonçait l'approche de l'orage redouté, et même, contrairement à ce qu'elle attendait, madame Tournebas vit le boucher emmieller ses apostrophes conjugales. Était-ce une manière de préparer son coup de massue et de le rendre plus formidable? Non. Si la bouchère eût connu tant soit peu la métaphysique conjugale, et si elle n'eût pas été aveuglée par ses imperfections personnelles, elle eût découvert le véritable sens de ces hypocrisies, sorte de rémunération anticipée qu'un mari offre volontiers à sa femme lorsqu'il rêve un bonheur illégitime.

Jusque-là, les tentatives de Tournebas, simples galanteries passablement brutales, n'avaient eu aucun résultat; Geneviève les avait accueillies comme celles des beaux fils de campagne qui croient encore au droit du seigneur. Elle ne s'en était pas alarmée parce que, malheureusement, les mœurs sont assez relâchées dans ce pays pour qu'on ne sache point au juste le point de démarcation entre la plaisanterie tolérée et la familiarité licencieuse. Le boucher le plus poli de Gascogne ne dit pas bonjour à une jeune fille sans lui passer la main sous le menton. Or, jugez quelle marge laissaient de pareils principes à un boucher comme Tournebas!

Néanmoins Geneviève accepta un *déshabillé* de cotonnade que lui offrit son maître. Comment eût-elle pensé à mal, elle qui ne lui parlait jamais que pour lui dire: « Votre petite fille a beaucoup toussé ce matin, ou votre fils s'est battu ce soir avec César. » Chez certaines natures l'idée de la famille est si vaste qu'elle envahit le cœur et ne laisse place à aucune autre. Geneviève espérait avoir des enfants, elle aussi, un jour; et les aimer lui paraissait si doux, qu'elle croyait l'âme de Tournebas exclusivement adonnée à ce bonheur. Il y songeait peu.

III.

Un beau matin Tournebas reconnut que sa passion nuisait à ses intérêts. Il ne donnait plus d'os aux ménagères les plus myopes. Cette observation surgit en lui pendant qu'il dépeçait un quartier de bœuf; elle lui inspira un tel mouvement de colère qu'il s'écria en assénant un coup de couperet effroyable:

— Il faut que j'en finisse!

L'instant d'après, le boucher s'approcha de la guérite vitrée; il dit à sa femme que son bonnet de tulle allait bien à son visage; puis, avec une intonation digne de Tartuffe, il ajouta:

— Vas-tu chez ton père dimanche prochain?

Ce père demeurerait à quatre lieues de Lesparre.

— Comme tu voudras, put-elle à peine répondre.

— Dam! ma fille, il me semble que tu le négliges. Tes frères y sont tous les jours et toi jamais. Tu devrais y aller avec les enfants.

— Tu nous y accompagneras bien?

— Non. Il faut que dimanche je me rende à cinq heures au château de Bécherelle, pour acheter des bœufs que je connais.

— Qui donc gardera la maison?

— Bah! dit-il, nous ne fermerons qu'à midi, et moi je serai de retour au plus tard sur les dix heures.

— Ce ne serait pas prudent, tout de même, d'emmener tout notre monde. Les histoires de portes forcées abondent par le temps qui court, et je ne serai pas tranquille si Geneviève ne reste ici.

Madame Tournebas venait de sauter à pieds joints dans le machiavélisme de son mari.

— Après ça, dit-il, je ne vois pas pourquoi Geneviève ne garderait pas la maison.

— Nous n'avions pas besoin de chercher si longtemps. C'est convenu.

— Même, si la petite tousse, dimanche, tu pourrais partir sans elle, ajouta finement le boucher.

Ça désolerait trop cette enfant, dit la mère; si elle tousse nous emporterons du jus de réglisse.

Le dimanche suivant, à midi, madame Tournebas, habillée dès le matin, donnait ses instructions à Geneviève et se disposait au départ. Elle s'était mise en garde contre toute perquisition et avait caché la robe aux plis reculeurs dans un buffet de la cuisine. Si son mari ne l'éloignait que pour se livrer à des investigations, il n'était pas présumable qu'il songerait à ce meuble, spécialement réservé aux approvisionnements du ménage.

Quant à lui, il ne devait partir que vers deux heures, et pédestrement parce que le cheval, attelé à la carriole, conduisait sa femme et ses enfants qui eurent de grands élans de joie en entendant crier les roues sur les cailloux. — De loin ils disaient bonjour à leur père et à Geneviève, en agitant leurs mouchoirs, au grand déplaisir du garçon de tuerie transformé en cocher, car deux fois il fut obligé d'arrêter et de courir après ces étendards que le vent avait séparés de leur hampe humaine.

Tournebas rentra les viandes de l'étal, ferma la boutique, puis il appela Geneviève.

— Montez changer de vêtements, lui dit-il, et vous irez aux vêpres, car je ne sortirai pas.

— Je croyais que vous aviez affaire à Bécherelle?

— Je renonce à cette course, je ne me sens pas bien.

— C'est singulier, comme vous êtes pâle!

— Montez vous habiller, Geneviève.

Il était pâle, en effet, mais de cette pâleur qu'une résolution coupable étend sur le visage. La pauvre fille monta vers sa mansarde et s'y enferma au moyen d'une targe à peine solide.

Tout en ôtant sa camisole de cotonnade, elle se disait : Il est souffrant, mon maître, mais ce n'est rien, puisqu'il me permet de m'absenter; j'ai bien envie de lui demander mieux. Pourquoi pas? Il n'est pas beaucoup plus de mi-jour. En partant de suite et marchant roide, j'aurais le temps de me rendre à Moulis, et je pourrais être de retour avant minuit, Pierret me reconduisant. Ces pauvres chers amis là-bas, ils ne s'attendent point à me voir, ils en auraient grand plaisir et moi aussi. Oh! tentons la demande, dépêchons.

Afin de hâter sa toilette, elle brisa les lacets de sa jupe. Tout à coup la porte s'ébranla et la targe céda.

Geneviève jeta un cri. Tournebas était devant elle. Il s'appuya contre le mur en joignant les mains. Les paysannes du Médoc ne s'évanouissent pas à l'heure du danger; ce moyen d'abdication du libre arbitre, au bénéfice des sens, leur est inconnu. L'amour seul leur lie quelquefois les membres, ce n'était pas le cas de Geneviève. La pudeur lui donna de la force et non de la faiblesse.

— Monsieur, s'écria-t-elle, êtes-vous fou?

— Je t'aime, et je...

Le boucher avait de l'écume aux lèvres et ne pouvait parler. Ce fut avec ses larges mains poilues qu'il voulut terminer sa déclaration d'amour. Mais Geneviève, grinçant des dents, et fulgurant des yeux comme une lionne en colère, le saisit au cou pour l'étrangler. Nul doute que la victoire n'eût été à Tournebas s'il se fût trouvé en son état normal, mais

ses jambes ne le portaient pas. Triomphante, égratignée, décoiffée, Geneviève, par un effort suprême, s'échappa de ses griffes, et ayant atteint l'escalier, elle lui dit :

— Si vous me suivez, je m'élanche dans la rue et j'appelle au secours.

Épuisé par ce combat, et, du reste, peu envieux de voir assaillir sa maison par les voisins, Tournebas se laissa tomber sur une chaise et ne répondit que par une apostrophe injurieuse.

Geneviève se réfugia dans la cuisine et s'y enferma. Par un singulier hasard, son châle et sa coiffe étaient sur une chaise où elle les avait déposés à son retour de la messe; il ne lui manquait qu'une robe, c'est-à-dire l'essentiel. Remonter pour prendre la sienne lui parut fort simple, mais, ne voulant pas s'exposer à de nouveaux outrages, elle chercha partout une arme quelconque. Alors, au fond du buffet elle trouva la robe de madame Tournebas. Ce n'était pas un vêtement de luxe, tant s'en fallait; néanmoins, avant d'user de cette ressource imprévue, elle saisit un couteau et remonta l'escalier.

— Monsieur, je veux mes vêtements, et je vous préviens : je suis armée, cria-t-elle au boucher, qui s'était assis sur le pauvre lit.

— Approche, répondit-il, tu me poignarderas si cela te plait.

Ces mots ne prouvaient nullement qu'il eût renoncé à son méchant dessein. Geneviève recula devant la sanglante nécessité à laquelle il l'eût peut-être condamnée. Elle redescendit, et, s'étant vêtue de la robe de sa maîtresse, qu'on eût dit faite à sa taille, elle ouvrit un volet qui donnait sur une cour, et de là ayant gagné la rue, elle prit le chemin de Moulis.

Le boucher se roulait sur le lit, imprégné de voluptueuses illusions.

IV.

Geneviève, en arrivant chez elle, se vit emportée dans un tourbillonnement de joie. Accueillie par un roulement de baisers, on ne lui donna pas le temps d'expliquer les causes de sa rupture avec Tournebas. Dès qu'elle eût dit : Je ne suis plus à eux, ses petites sœurs la débarrassèrent de son châle et fouillèrent ses poches avec une sollicitude assez gourmande.

Les travaux agricoles avaient repris. La famille Sentinelle, estimée de tous les propriétaires des environs, n'avait qu'à se présenter pour être admise dans les phalanges de vigneron et vigneronne où elle figurait honorablement depuis le retour de la belle saison. Il fut donc reconnu que Geneviève avait obéi à une excellente inspiration en venant rendre la gaieté à ses parents. On la remercia de ne s'être point annoncée et d'être tombée là comme une bonne pluie. Mais comme elle se trémoussait sur sa chaise, regardant à droite et à gauche, ses sœurs, qui commençaient à comprendre les histoires de cœur, éclatèrent de rire en disant :

— Elle n'ose pas nous parler de Pierret...

— Petites belettes, répondit Geneviève en devenant pourpre, elles sont déjà rusées comme père et mère. Voyons, puisqu'il faut questionner : où est Pierret?

— Il est aux foins près le grand barrail, tu ne le verras que demain matin.

Le souper de Geneviève se composa de fromage et d'œufs frais, choses de valeur minime à Moulis. Les deux petites n'eurent qu'à dire l'arrivée subite de leur sœur pour que les voisins remplissent leur tablier. Geneviève fut forcée d'avoir faim tant qu'il plut à ses deux cuisinières.

Pierret n'apparut que le lendemain à l'heure du déjeuner. Il ne fit qu'un bond de la rue dans la chambre, et après avoir embrassé sa fiancée, dont il venait d'apprendre l'arrivée, il se prit à chanter et à valser avec elle autour de la maie : les paroles lui manquaient pour exprimer son allégresse et la danse est un mode d'expansion. La porte était ouverte, de manière que les passants tournaient la tête et considéraient ce tableau présidé par le père et la mère Sentinelle. — Soudain, deux gendarmes se plantèrent sur le seuil. C'étaient des gendarmes de Castelnaud ; rarement ils passaient sans qu'on leur fit politesse.

— Bonjour, les braves, leur dit Sentinelle, vous voyez qu'on danse de bonne heure ici.

Ils ne répondirent pas.

Les petites filles s'avancèrent sous ces longues moustaches qu'elles regardaient avec admiration.

Enfin l'un d'eux appela Sentinelle et lui dit quelques mots à voix basse. Le malheureux père se roidit et tomba sur une chaise.

— Qu'est-ce donc?... que lui avez-vous dit !...

— Geneviève Sentinelle, nous sommes obligés de vous arrêter et de vous conduire à Lesparre.

Pierret s'arma d'une barre de fer. Mais l'un des gendarmes lui dit tristement :

— Si tu nous assommes, on en verra d'autres.

— Qu'ai-je donc fait ? s'écria Geneviève en jetant des cris déchirants.

Voici ce qui avait eu lieu chez le boucher. Dès qu'il se fut aperçu de la disparition de Geneviève, il pensa qu'elle s'était procuré une robe chez quelque amie. Redoutant l'esclandre que sa femme ne manquerait pas de lui faire en entendant le récit de ses fredaines, il se décida à tout nier et se hâta de se créer un alibi. Pour cela, il sortit par son écurie et gagna à pas de loup le château de Bécherelle. Il y acheta des bœufs qu'il ramena le soir au clair de la lune. Quand il arriva, sa femme avait fouillé le buffet d'abord, et toute la maison ensuite. Elle n'avait trouvé ni sa robe, ni son mari, ni même Geneviève ! Elle s'attendait à être étranglée par le terrible Tournebas. Quel ne fut pas son étonnement lorsqu'il l'embrassa plus tendrement que jamais, elle et ses enfants. Enfin elle se hasarda à dire qu'elle avait trouvé la porte de la cuisine ouverte.

— Où est donc la bonne ? demanda le boucher avec une impatience subtilement jouée.

— Elle sera allée au bal, la drôlesse.

A minuit la bouchère monta dans la chambre de Geneviève. Elle commençait à attribuer à cette fille le vol de ses pièces de cinq sous, et elle était d'autant plus en fureur que, voleuse, elle se croyait volée. L'inventaire des hardes de Geneviève devint une preuve irréfragable.

— La scélérate ! elle m'a emporté une robe et de l'argent qui était dans la poche !

Ces mots furent entendus de Tournebas et du gar-

çon de tuerie. Une minute après le boucher avait dressé un plan de vengeance contre la belle dédaigneuse.

— Dès le jour, j'irai faire ma déclaration, dit-il. Il ne recula pas.

Geneviève assise dans une charrette qu'un brave campagnard avait prêtée à Pierret et flanquée de gendarmes arrivait à Lesparre vers quatre heures du soir.

Les curieux se mettaient aux fenêtres et les mères disaient à leurs enfants : « Voilà comme vous finirez, mauvais drôles ! »

Geneviève, brisée de honte et de douleur, s'abandonnait à sa cruelle destinée, n'ayant même plus la force d'arranger ses idées. Pierret, morne et les paupières gonflées, faisait claquer son fouet quand il voulait cacher une larme pendue à son nez. Il supplia les gendarmes de lui laisser diriger la charrette vers la maison du boucher ; mais ils objectèrent les termes de leur mandat.

Alors Pierret s'élança seul vers la boutique de Tournebas. Ce dernier devint très blême en l'apercevant.

— J'ai à vous parler en particulier, dit le campagnard.

Madame Tournebas n'était nullement rassurée, relativement à la robe disparue. On lui avait dit qu'au lieu de lui être rendue de suite, ce vêtement resterait au greffe à titre de pièce de conviction. Et cela présageait un scandaleux amalgame. En voyant entrer Pierret, elle sortit de la guérite vitrée, et conseilla à son mari de ne pas refuser le moment d'entretien demandé :

— Vous pouvez causer là, ajouta-t-elle en désignant une salle contiguë à la boutique.

Ils y entrèrent, et Pierret en referma la porte, ce qui contraignit madame Tournebas à coller son oreille à un interstice, afin de ne pas perdre un mot de cette conversation.

— Assieds-toi, mon garçon, commença le boutiquier, soufflant comme un bœuf à l'abattoir.

— Jen'ai pas à causer longtemps, dit Pierret, dont le regard étincelait.

— Certainement vous ignorez ce qui arrive à cette pauvre Geneviève, monsieur Tournebas ; figurez-vous qu'à cette heure même, les gendarmes l'emmenent en prison.

Dame ! j'en suis fâché pour toi et pour sa famille, mais ce n'est pas une manière de se conduire que d'agir comme elle a fait.

— Eh bien ! dites ce qu'elle a fait, prononça Pierret d'un ton qui promena de la glace sur le front du boucher.

— Avant tout, remarque, mon garçon, que ce n'est pas moi qui l'accuse.

— C'est vous qui êtes allé au procureur du roi.

— Ma femme m'a tourmenté toute la nuit sur ce qu'on lui avait dérobé sa robe. Ce n'est pas ma faute si Geneviève est partie de façon à faire supposer qu'elle est l'auteur de ce larcin.

— Si, monsieur Tournebas, c'est votre faute !

— Dès que cela te plaît à dire..., Lalbutia-t-il.

— C'est votre faute, parce que vous savez ce qui s'est passé là-haut, hier, à une heure après midi. Geneviève n'a pas voulu devenir votre concubine, voilà

pourquoi vous l'accusez aujourd'hui. — Si elle t'a dit cela, elle a menti, grommela le boucher d'une voix asthmatique.

— Et d'où viennent donc ces égratignures qui vous courent sur les mains et sur le visage? Écoutez, ce n'est pas une bonne action que vous voulez commettre envers cette pauvre fille, il aurait mieux valu la tuer comme une brebis. Vous allez venir avec moi chez le magistrat, et vous lui direz: Je suis un gredin, j'avais une passion pour Geneviève, j'ai congédié tout mon monde, excepté elle; je l'ai envoyée s'habiller, et au moment où elle ne se méfiait de rien, j'ai forcé la porte de sa mansarde, à preuve que la tarette en est encore déclouée à l'heure qu'il est; la brave fille, qui veut se garder honnête, afin d'épouser un garçon qu'elle aime, s'est débattue en vraie tigresse, elle s'est sauvée en chemise. Dans la cuisine, elle a trouvé une robe à ma femme, elle est partie ainsi vêtue. Je me repens donc de l'avoir calomniée, livrée à la justice, et si je me suis comporté en misérable, je ne persiste point dans mon erreur.

Il fallut que Pierret dominât terriblement Tournebas pour que ce dernier l'eût écouté jusqu'au bout. Mais, nous l'avons dit, le campagnard était taillé en géant. Le boucher demeurait stupide, verdâtre.

— Vous ne répondez pas?

— Je dirais tout ce que tu voudrais, Pierret, mais ma femme?...

— Et moi, ma fiancée?

— Nous allons nous rendre ensemble chez le procureur, dit enfin le gros homme.

A la bonne heure, Tournebas, ce mot vous sauve la vie.

Et aussi paisiblement qu'il eût montré son bâton, il offrit un coutelas fraîchement aiguisé aux yeux du boucher. Ce n'était que la première phase du châtement réservé à sa faute. Sa femme se précipita tout à coup sur lui.

— Ah! monstre!... bigame!... adultère!... monsieur le sultan.

Pierret fut obligé d'arracher Tournebas des mains de cette furie. Elle voulait se venger en cette occasion précieuse, non-seulement des injures et des coups dont elle s'était déjà indemnisée en argent, mais encore des terreurs causées par certaines préoccupations maintenant expliquées.

La justice desserra à regret les griffes par elle enfoncées dans les chairs de Geneviève, qui ne fut même pas écourée, grâce à l'activité que Pierret sut communiquer à Tournebas. La bouchère reprit sa robe où elle retrouva son trésor intact.

La charrette qui avait conduit l'innocente victime à la prison fut transformée en char de triomphe. Les gendarmes devinrent, en cette circonstance, des estafettes de bonheur. Ils retournèrent au galop annoncer la bonne nouvelle.

A minuit, Moulis illuminé, arrosé de vin et assourdi de gaieté, attendait Geneviève. Les jeunes gens lui avaient préparé une réception royale. L'entrée du village décorée d'un arc en feuillage, les rues littéralement couvertes de fleurs, des fusées prêtes à incendier le ciel au premier signal. Le maire en écharpe, le curé un bon petit discours aux lèvres, et un mouton entier à la broche chez les Sentinelle.

Cette ovation fut splendide dans ses moindres dé-

tails. Geneviève faillit en mourir de joie, comme elle avait failli mourir de douleur. Le reste de sa famille et Pierret en étaient fous, à peu de chose près.

Quant à madame Tournebas, elle continue sa guerre aux pièces de cinq sous, et elle persuade son mari que le plus beau satin coûte deux francs le mètre.

— Elle a l'art d'acheter ses attifaux pour rien, dit-il à tout le monde.

ANDRÉ THOMAS.

LE PONT INVISIBLE.

(Voyez le numéro précédent.)

— Qu'elle a appartenu à mon adversaire. C'est un indice; voyez donc, continua le marquis en s'adressant au chirurgien qui l'avait pansé, vous qui venez d'analyser mon sang, si ces taches sont de la même couleur; mais, reprit-il, un manant pourrait très bien avoir dérobé cette manchette à un grand seigneur...

— Croyez-vous, marquis?

— Cela s'est vu, comte.

— Quelquefois peut-être; mais ce n'est pas le cas ici.

— Tiens... vous avez perdu une de vos manchettes, comte, s'écria de Sézanne en fixant les yeux sur les deux mains de Philippe, que celui-ci avait mises en évidence, et la droite encore! Parbleu! c'est singulier!... Laissez-moi donc comparer... Ah! marquise, les femmes sont plus habiles que nous en cette sorte d'examen; dites-moi donc si ce n'est pas bien la même dentelle...

— La même, monsieur le marquis, dit Philippe en saluant avec une fierté superbe.

— Tant mieux, morbleu! Eh! messieurs, ne dites plus que j'ai été assassiné... Jasmin, cours prévenir le Suisse et recommande-lui de répondre à ceux qui viendront prendre de mes nouvelles, que c'est bien en duel que j'ai été blessé... va!... Ah! cher comte, vous me pardonnerez, j'aurais dû m'en douter, c'est un vrai coup d'épée de soldat.

— Et que décidez-vous à présent? demanda Philippe froidement.

— Ce que je décide? reprit le marquis.

Madame de Sézanne, qui était assise froide et tremblante dans un fauteuil, releva la tête avec inquiétude.

— Ce que je décide, reprit de Sézanne, est tout simple et tout naturel, mon cher comte. J'ai reçu, ou donné, dans ma vie, trente-sept coups d'épée, en comptant celui de tout à l'heure; j'ai donc le droit de parler franc. Eh bien! je décide que voilà ma main, et que je vous prie de me tendre la vôtre. Est-ce que vous avez l'habitude de vous battre deux fois, avec la même personne, pour la même affaire? Vous m'avez donné un coup d'épée; vous étiez masqué, je voulais savoir avec qui je m'étais battu: voilà toute l'histoire.

— Mais cette calomnie, marquis, elle court déjà plus de vingt salons.

— Eh bien! après? Est-ce que la calomnie ne tombera pas d'elle-même quand on saura que c'est

vous qui étiez mon adversaire? Et d'ailleurs, cher comte, je m'en rapporte à vous pour savoir défendre votre réputation, comme je vous prie de vous en rapporter à moi si un insolent osait jamais devant moi vous calomnier. Votre main, comte; voici la mienne. J'ai su ce que je voulais apprendre, je suis satisfait.

Après que Philippe et les autres témoins de cette scène furent sortis, Sézanne fit signe à sa femme, qui s'approcha du lit.

— Au diable ma tête! murmura-t-il, j'ai oublié de demander au comte de Sabran pourquoi il était resté masqué.

La marquise pâlit et se mordit les lèvres jusqu'au sang.

— Le savez-vous? demanda Sézanne.

— Comment le saurais-je? répliqua la pauvre femme en s'efforçant de rassurer sa voix.

— C'est juste; mais voyez comme ces officiers sont peu habiles et peu délicats! La persistance du comte à ne vouloir pas se démasquer devant moi, équivaldrait à me faire croire que c'était vous qui étiez dans la voiture avec lui.

— Moi, monsieur! Mais j'étais ici, couchée, quand on vous a rapporté blessé... et...

— Ah ça! ma chère, vous vous défendez comme si je vous accusais! Vous puis-je soupçonner capable d'une si grande faiblesse et d'un tel scandale?... Ne parlons donc plus de tout cela... J'en suis quitte pour un coup d'épée, et de Sabran, plus heureux que moi, pour la conquête d'une fort charmante grisette.

— Vous croyez? fit vivement et imprudemment la marquise.

— Que de Sabran ait fait la conquête de cette grisette? reprit Sézanne. Parbleu! si je le crois! Est-ce qu'un homme risque de se faire transpercer pour une femme, sans qu'elle lui en sache quelque gré? Il l'aura reconduite chez elle ou chez lui, sans aucun doute; et à juger de l'empressement qu'il a mis à partir tout à l'heure, je gage qu'il est allé la rejoindre...

La marquise tomba dans une rêverie sérieuse, et un long silence suivit ce dialogue entre le mari et la femme. M. de Sézanne, dont les yeux se fermaient pesamment, s'adressa tout à coup à Sylvie, en lui disant :

— Je crois que vous feriez bien de m'envoyer le chirurgien. J'ai besoin d'un peu de repos.

Madame de Sézanne comprit, se leva et sortit sans souffler mot. La rêverie qu'elle avait commencée dans la chambre de son mari, elle alla l'achever dans son boudoir. Cette rêverie était grosse d'orages.

VI.

Le lendemain, Philippe s'était rendu à la maison de la rue de l'Arcade, et il avait, par instinct, monté jusqu'aux mansardes. La première porte à laquelle il frappa, fut celle du voisin qui avait prêté ses épaules au déménagement d'Inès. Il s'informa, avec toutes les précautions possibles, de mademoiselle Isabelle. Le voisin lui annonça que la jeune fille avait pris sa volée, dès le matin. Mais il ne put rien apprendre sur le nouveau gîte où elle s'était réfugiée. Tout ce que Philippe parvint à faire fut de recueillir sur sa

jeune protégée des renseignements à rendre jaloux un moderne lauréat du prix Montyon.

— Caprice d'un moment, murmura-t-il. Allons! oublions cette page de mon histoire.

Et il s'éloigna; mais en emportant une contrariété profonde.

En rentrant chez lui, Philippe trouva un billet de la marquise de Sézanne, sec, froid; un congé dans toutes les règles. A travers les pages d'un style déclamatoire sur les exigences de ses devoirs et sur la nécessité de sauvegarder une réputation jusque-là intacte, perçaient quelques petites pointes aiguës de jalousie et une railleuse coïère sur la gratitude probable de la jeune ouvrière.

Ce billet frappa au cœur Philippe, qui sentit alors combien profondément il aimait la marquise. Il se rendit à son hôtel, où la porte lui fut impitoyablement refusée. Le comte de Sabran, en sortant de chez madame de Sézanne, aussi douloureusement blessé qu'irrité, porta encore machinalement ses pas vers la rue de l'Arcade. Il ne s'en aperçut réellement qu'un moment où il entra dans l'allée de la maison qu'il avait vainement explorée le matin.

— Où vais-je donc? se demanda-t-il en s'arrêtant; et il s'accusa intérieurement de connaître trop bien un chemin qui n'avait pas d'aboutissant.

La disposition d'esprit et de cœur dans laquelle il se trouvait, poussa Philippe à la mélancolie. Il s'assit sombre et rêveur; puis tout à coup appelant Bouteselle, il lui commanda de lui faire le portrait d'Inès, ce dont le dragon s'acquitta merveilleusement, depuis la description des cheveux noirs, soyeux et fournis comme une forêt de bruyères, jusqu'aux pieds de la jeune Espagnole, petits à tenir tous les deux très à l'aise dans une des pantoufles de madame de Sézanne. Quand il eut fini, pour la centième fois peut-être de parler des yeux d'Inès, d'un bleu si doux et si voluptueux, de la cambrure élastique de sa taille, de ses joues pâles et un peu amaigries...

— C'est incroyable! s'écria Philippe; mais non, cela ne peut pas être. Il faisait nuit et je n'ai pas bien vu.

Pour Philippe, le portrait que lui récitait Bouteselle répondait, trait pour trait, à la prétendue Isabelle.

— Je suis fou! s'écria-t-il. C'est une confusion de mon esprit. Allons! allons! secouons tout cela. Bouteselle, à cheval, mon garçon.

De son côté, la prétendue Isabelle pensait un peu, beaucoup au jeune gentilhomme de la veille; et quand ce n'eût été que pour donner satisfaction à sa vanité de femme, elle ne put se défendre, vers le soir, de retourner à la maison de la rue de l'Arcade, et de questionner son ancien voisin.

Lorsqu'elle eut appris qu'un jeune gentilhomme était en effet venu la demander, elle se sentit rougir de plaisir. Elle insista pour que le voisin en question lui en fit la description. Je ne saurais expliquer que par l'enthousiasme de l'amour et la préoccupation de l'idée fixe, le motif qui poussa Inès à poser elle-même les questions. Et il arriva, on le présume bien, qu'elle se fit faire le portrait de Philippe. Les questions étaient si précises et le portrait si fidèle, que le voisin ne put s'empêcher de s'écrier :

— Mais, mademoiselle, vous l'avez donc vu ce

gentilhomme que vous le décrivez si bien de la tête aux talons ?

Inès demeura frappée de cette observation.

— Si c'était lui ! pensa-t-elle en se troublant.

Xavier EYMA.

(La suite au prochain numéro.)

NOUVEAU DICTIONNAIRE UNIVERSEL DE LA LANGUE FRANÇAISE, rédigé d'après les travaux et les mémoires des membres des cinq classes de l'Institut, par M. P. POITEVIN (1).

Nous croyons remplir un devoir en annonçant l'achèvement du grand travail dont M. P. Poitevin a commencé la publication, il y a huit années. Son *Dictionnaire universel* est aujourd'hui complet et nous devons à cet infatigable philologue de posséder enfin un monument dans lequel notre langue est reproduite sous ses faces les plus diverses.

Ce livre, qu'étudieront avec autant d'intérêt que de curiosité tous les amis des lettres, offre aux gens du monde la lecture la plus substantielle et la plus attrayante. Dans ce vaste tableau de la langue, chaque mot apparaît comme en relief, et les aspects divers sous lesquels il a l'habitude de se produire sont pour ainsi dire photographiés. Le sens propre de chaque terme est d'abord nettement défini ; les sens figurés et métaphoriques y sont tous rattachés selon leurs différents rapports d'analogie, puis viennent dans un ordre logique se grouper les expressions familières et les locutions populaires et proverbiales.

On peut dire que rien n'a été omis ou même négligé par l'auteur. A chaque mot sont jointes son étymologie et sa prononciation ; toute difficulté d'orthographe est soigneusement expliquée ; toute difficulté de construction nettement résolue ; c'est la langue tout entière étudiée dans ses éléments les plus simples et dans ses formes et ses tours les plus complexes.

M. P. Poitevin n'a pu accomplir une pareille œuvre, sans s'être préalablement livré à d'immenses travaux de recherches ; ses nombreuses citations prouvent qu'il a lu, la plume à la main, tous les auteurs du XVII^e et du XVIII^e siècle, et les nombreux écrivains dont le nôtre s'honore à si juste titre ; et il était impossible, en puisant aux sources les meilleures, de faire un choix d'exemples plus purs et plus heureux au point de vue de la pensée, du sentiment et de l'expression.

La place de cet ouvrage était marquée d'avance dans toutes les bibliothèques ; nous ne doutons pas que bientôt il ne devienne le livre de toutes les familles, car il ne renferme pas un seul article qui ne présente un double enseignement et ne puisse profiter aussi bien au cœur qu'à l'esprit.

AD. GOUBAUD.

Courrier de Paris.

La fin de l'hiver est, chaque année à Paris, le signal d'une féconde éclosion musicale. Non-seulement les artistes connus ou inconnus viennent se manifester par des concerts, mais encore nos trois théâtres lyriques réservent pour cette époque leurs nouveautés les plus importantes. L'année dernière, c'étaient *Herculanum*, *Faust*, *le Pardon de Ploërmel*, Félicien David, Gounod, Meyerbeer, qui obtenaient chacun un succès presque simultanément. Cette année, voici venir Ambroise Thomas, encore Gounod, déjà

(1) Librairie de Reinvald, 15, rue des Saints-Pères.

nommé et couronné, comme on dit aux distributions de prix des lycées, et M. le prince de Poniatowski, c'est-à-dire *le Roman d'Elvire*, à l'Opéra-Comique ; *Philémon et Baucis*, au Théâtre-Lyrique, et *Pierre de Médicis*, à l'Opéra.

C'est l'Opéra-Comique qui a ouvert la marche, avec M. Ambroise Thomas, et je puis tout d'abord vous affirmer que ce début de la saison musicale est du plus heureux augure. Le compositeur a eu le rare bonheur d'amener à la loterie des livrets d'opéras, un bon numéro, et, comme il est homme de talent, il a réussi à peu près aussi bien que dans *le Songe d'une nuit d'été*, de poétique mémoire. Ce livret fortuné, *le Roman d'Elvire*, est signé de MM. Alexandre Dumas et de Leuven, et se trouve, par extraordinaire, remplir parfaitement toutes les conditions du genre cher aux habitués de l'Opéra-Comique. Il a toutes les qualités et tous les défauts qui ont valu tant de succès aux ouvrages de M. Scribe ; de plus, le dialogue est vif, parfois vraiment spirituel, les vers sont souvent pleins de grâce et de poésie. On y trouve enfin çà et là les invraisemblances traditionnelles qui sont le propre du genre, et quelques traits d'un goût douteux, amenés comme à dessein sans doute, pour donner à l'œuvre le cachet d'imperfection imprimé nécessairement à tout travail humain.

Je ne dois point vous dissimuler, à l'égard de cet estimable livret, que le sujet n'est point entièrement neuf, et que les mêmes auteurs, si ma mémoire ne me trompe pas, l'ont déjà traité, il y a quelques années, aux Variétés, sous le titre de *Un conte de fée*. Ce conte est probablement comme celui de *Peau d'âne*, que la Fontaine aurait pris un plaisir extrême à s'entendre conter plusieurs fois.

Toujours est-il qu'il y avait une fois, dans je ne sais plus quelle ville d'Italie, un jeune chevalier de fort bonne mine, nommé Gennaro, lequel, après avoir dévoré les héritages de deux ou trois oncles et tantes, et sollicité, pour refaire sa fortune, la dot et la main d'une jeune Vénitienne, s'étant trouvé tout à coup en possession d'un quatrième héritage, avait pris soudain la fuite avant même d'avoir entrevu les yeux de sa belle fiancée. Or, celle-ci avait juré de se venger des dédains de l'incorrigible coureur d'aventures.

Son dernier patrimoine englouti, Gennaro, désormais sans ressources, n'a plus d'espoir que dans le succès des entreprises magiques de Lilla, une certaine Bohémienne, avec laquelle il s'est associé dans le but de composer du diamant. Il y aurait bien aussi pour lui un autre moyen de réparer ses désastres, ce serait d'épouser la vieille et riche marquise de Villa Bianca, qui paraît l'accueillir avec bienveillance ; mais elle a soixante ans ; puis elle s'est à peu près engagée à accepter la main du podestat Malatesta, qui doit lui faire gagner un important procès. Pauvre chevalier ! dites-vous, le voilà bien aventuré. — Pas si pauvre, car Lilla vient lui annoncer qu'elle a résolu le problème ; pour preuve, voici un diamant de dix mille ducats, qu'elle lui abandonne en échange d'une reconnaissance de cinq mille, montant de sa part légitime. Notre beau mauvais sujet n'a rien de plus pressé que d'aller vendre son diamant et de s'en venir à une fête que donne la marquise, dans l'espoir de décupler au jeu la nouvelle fortune qui vient de lui échoir, pour courir ensuite à la poursuite d'une jeune signora qu'il s'est engagé à enlever dans les vingt-quatre heures. C'est précisément là que l'attend la douairière. Un grec, aposté tout exprès, ruine l'audacieux joueur en quelques coups de dés, et le malheureux Gennaro, plus pauvre que jamais, apprend, au moment où il veut sortir, que le palais de la marquise est cerné par des recors porteurs de sa reconnaissance de 5,000 ducats. S'il cherche à s'échapper, il court grand risque d'aller en prison. Or, comme il paraît qu'en Italie à cette époque la contrainte par corps pouvait s'exercer la nuit, le désolé débiteur ne voit d'autre moyen d'éviter les sbires que de demander l'hospitalité à madame de Villa Bianca jusqu'au lendemain matin. Alors celle-ci lui raconte le roman d'EL

vire, laquelle ne consentit à sauver un jeune chevalier du péril dont il était menacé qu'à la condition d'un mariage immédiat. Donc le mariage ou la prison, telle est l'alternative. Gennaro se décide pour le mariage.

L'infortuné ne s'est pas douté que marié, il n'en serait pas moins prisonnier; il veut prendre la clef des champs pour courir après sa belle, mais cette clef on la lui refuse. La marquise n'entend pas que son mari continue sa vie d'aventurier. — Vous n'avez qu'un moyen, dit Lilla à Gennaro; votre femme porte à sa ceinture une clef du parc; endormez votre femme en lui faisant prendre un narcotique, et cette clef sera à votre disposition.

L'accommodante bohémienne se charge elle-même d'administrer la liqueur somnifère; mais hélas! à peine l'a-t-elle versée qu'elle s'aperçoit de sa méprise; au lieu de la potion soporifique, elle a fait boire à la marquise un élixir dont la précieuse recette est perdue et qui a la vertu de rendre aux femmes âgées la jeunesse et la beauté. Et, en effet, voici la marquise qui apparaît radieuse et charmante, fière et ivre de joie de retrouver ses vingt ans. Les cheveux blancs et les rides ont disparu; mais avec eux aussi la mémoire s'en est allée; elle ne se souvient plus du tout de son mariage avec le chevalier qui lui paraît fort déplaisant, et elle prend plaisir à coqueter avec son cousin Ascanio. En vain le chevalier lui montre-t-il la pelisse et le voile qu'elle portait tout à l'heure, elle jette au vent cette défroque surannée qui s'en va s'accrocher aux buissons qui bordent un précipice. Bientôt ces vêtements sont retrouvés par les gens du podestat, et il vient demander au chevalier Gennaro ce qu'il a fait de sa femme, de cette pauvre marquise: « La voici, répond le chevalier en montrant la jeune femme. » Et tout le monde lui rit au nez, la marquise elle-même la première. Mais le magistrat ne plaisante pas, et il procède immédiatement à l'arrestation du mari contre lequel tant de charges sont accumulées. Décidément le chevalier ne pouvait manquer d'aller en prison; et maintenant la moindre peine qui puisse lui être infligée, c'est la détention perpétuelle.

Heureusement la jeune femme prend pitié de lui et consent à venir le consoler dans sa prison, et ce en compagnie de la bohémienne Lilla. Celle-ci trouve même un moyen d'obtenir la délivrance du captif. Si la marquise veut prendre un contre-élixir qui lui rende ses soixante ans et ses cheveux blancs, la jeune magicienne est en mesure de le lui fournir. Alors plus d'accusation contre le chevalier, liberté et réhabilitation. Mais quel dommage, se dit le malheureux, de sacrifier tant de jeunesse et de beauté! Aimera-t-il encore sa femme après cette nouvelle métamorphose? Lilla a bien une idée: que Gennaro boive la moitié de la dose, et il deviendra vieux comme sa femme. Mais cette perspective ne le réjouit pas non plus. Après bien des combats, la marquise avale la fatale liqueur; c'en est fait; le chevalier craint de mourir de douleur en la revoyant. C'est elle qu'il entend, sa voix chevrotte; la bonne vieille lui apporte la liberté, mais soudain les portes s'ouvrent, et la lumière des bougies vient éclairer le ravissant visage de la jeune marquise, plus belle et plus fraîche que jamais. C'est ainsi que se terminait le roman de la princesse Elvire, qui avait pris les traits, les rides et les boucles argentées de la vieillesse pour faire plus tard une douce surprise au chevalier de qui elle voulait se venger en l'épousant.

M. Ambroise Thomas, l'auteur de la nouvelle partition, est un homme de talent qui a fait ses preuves. Sa musique

se distingue par l'élégance et la pureté du style plus que par l'originalité des idées; je dois dire toutefois que, sauf dans *le Songe d'une nuit d'été* et dans *le Caid*, il n'a jamais été mieux inspiré que dans *le Roman d'Elvire*. Au premier acte un joli duo, la ravissante ballade dans laquelle la marquise raconte l'histoire d'Elvire, et un beau final; une cavatine de ténor, un magnifique grand air de soprano, et un trio parfaitement réussi au second acte; enfin, au troisième acte, un délicieux boléro, un trio merveilleusement approprié à la situation, et une romance d'une grande beauté; tels sont les morceaux qui m'ont paru le plus dignes d'être signalés. L'exécution est très satisfaisante. Mademoiselle Monrose, comme virtuose et comme actrice, a conquis, par la création du rôle de la marquise, une des premières places dans les sympathies des gens de goût. Montaubry paraît chercher à se corriger de ses défauts: son chant et son jeu visent moins aux effets d'un goût douteux, et il n'en plaît pas moins au public, au contraire. Crosti, Prilleux et mademoiselle Lemercier sont bien placés dans leurs rôles et contribuent au succès de l'ensemble.

Je viens de lire, presque sans désespérer, deux livres bien curieux et bien amusants, de M. Edouard Fournier: *l'Esprit dans l'histoire* et les *Énigmes des rues de Paris*. Dans le dernier, comme vous pouvez le pressentir, l'auteur vous explique de la façon la plus enjouée et avec une autorité appuyée sur les meilleures preuves, le pourquoi souvent si étrange des noms de la plupart des rues de Paris; dans l'autre il réduit à la simple vérité vraie un grand nombre de faits et de bons mots historiques, acceptés et répétés traditionnellement par les chroniqueurs, les romanciers et les historiens. M. Edouard Fournier est un savant, un chercheur, une sorte de bénédictin infatigable; il est passionné pour la vérité, et se plaît à faire tomber les illusions du public crédule, aussi bien en ce qui concerne les siècles passés qu'en ce qui concerne les conquêtes du temps présent; il l'a prouvé dans deux autres livres très bien faits, *le Vieux neuf* et *l'Esprit des autres*. Après avoir désillusionné ses lecteurs au sujet des réputations usurpées, il lui reste maintenant à éclairer de la lumière de son érudition les oubliés, les négligés, les dédaignés de l'histoire, de la science et de l'art, ceux à qui il n'a manqué qu'un peu de charlatanisme pour se faire sacrer grands hommes de leur vivant. Voilà une tâche digne de lui. Ces quatre ouvrages ont paru à la librairie Dentu, qui annonce pour la fin du mois un nouveau roman de M. Ernest Feydeau. *Christine*, tel est le titre du livre que va publier l'auteur de *Fanny* et de *Daniel*.

La Librairie Nouvelle, de son côté, met en vente *le Paradis terrestre*, de Méry, un roman écrit dans le genre d'*Héva* et de *la Floride*, et une *Histoire anecdotique de la Fronde*, de M. Augustin Challamel, intéressante et curieuse chronique de cette époque, où l'esprit français a joué un rôle si important. Cette piquante étude est faite avec autant de soin et de conscience que *l'Histoire-Musée de la République française*, dont la troisième édition est sur le point d'être épuisée. En même temps qu'elle publie ces nouveautés, la Librairie Nouvelle réimprime ses livres à succès de l'année qui vient de finir. *Les trente-deux duels de Jean Gigon*, par M. Gandon; *Louise*, de M. Ed. Gourdon; *Lui!* par madame Louise Colet, dernier épisode d'une trilogie de romans personnels autour desquels il s'est fait beaucoup de bruit, viennent d'avoir les honneurs d'une deuxième édition.

Julien LEMER.

Adolphe GOUBAUD, directeur-gérant.

LE
MONITEUR DE LA MODE.

MODES,

Renseignements divers, description des toilettes.

La mort de la grande-duchesse Stéphanie de Bade avait pour un moment ralenti l'essor des fantaisies de la mode, en interrompant toutes les réunions officielles; mais jamais peut-être les toilettes n'ont eu un tel caractère de noble distinction que depuis le commencement du demi-deuil de la cour, qui a fait adopter de préférence les robes lilas, pensées, blanches, ou blanches et noires.

Pour compléter ces toilettes, la maison *Perrot-Petit et Cie*, rue Neuve-Saint-Augustin, 20, a composé une foule de coiffures ravissantes: l'une, destinée à une très élégante jeune femme, était de simples violettes des bois, un peu élevée sur le devant de la tête, et formant couronne ronde, avec une constellation de diamants.

Une autre de pensées d'une grande variété de teintes, depuis le blanc lilaté, jusqu'au lilas et au pensée, toutes panachées et accidentées à défier la nature, avait la forme d'un simple cordon.

Une autre encore est un large cercle d'argent formant bandeau, et auquel viennent se rattacher des iris aux teintes naturelles ayant au cœur une rosée qui les rend éclatantes aux lumières.

L'or et l'argent se mêlent toujours à presque toutes les coiffures, et jamais elles n'ont été parsemées d'un aussi grand nombre de diamants.

Une de celles de la maison *Perrot-Petit et Cie* qui ont eu le plus grand succès pendant toute la saison, est d'ypoméas et de fleurs d'or. Le bandeau est formé de cinq petits narcisses d'or montés avec feuillage naturel. Les côtés sont légers, afin de laisser dominer le milieu de la coiffure, et des ypoméas très fournis la terminent par derrière.

Madame *Perrot-Petit*, qui sait donner aux fleurs les plus délicates le parfait aspect de la nature, excelle également dans les créations d'un tout autre genre, c'est-à-dire dans ces fantaisies de velours faisant bandeaux-torbans étoilés d'or, enlacés de torsades d'or, ayant d'un côté un large nœud à longs pans, et de l'autre une plume ou de grands anneaux d'or, coiffures qui se mettent surtout avec le velours, le brocat et toutes les riches et lourdes étoffes.

Dans les réunions qui ont eu lieu pendant ce carnaval, tous les genres, tous les styles, tous les pays même étaient représentés. A côté de costumes caractérisant parfaitement quelque nationalité étrangère, à côté de parures au fond sombre sur lequel étincelaient des myriades de diamants et de pierreries, on se plaisait à remarquer quelques toilettes dont la simplicité exquise était peut-être une combinaison de la coquetterie la plus raffinée. Ainsi, dans un bal du faubourg Saint-Honoré, une jeune fille mignonne, blanche et rosée avec de charmantes épaules et une épaisse et fine chevelure du plus beau blond, était toute en blanc, avec une première jupe de tulle à treize bouillons, recouverte entièrement par une autre jupe de tulle tout unie, garnie seulement dans le bas d'une petite blonde de 3 centimètres. Le corsage était à draperies bouillonnées recouvertes d'un tulle uni et bordées de blonde. Les manches étaient formées de cinq bouillonnés, les trois premiers

enveloppés d'un large béret, les deux autres renfermés dans un béret plus petit. Une blonde terminait le bord de la manche.

Une simple branche de chrysanthèmes blanches était posée à gauche sur un large bandeau ondulé. Et les cheveux attachés en boucles plates très bas dans le cou laissaient échapper quelques longues spirales soyeuses.

Une jeune femme avait une robe de tarlatane blanche à deux jupes tout unies, à corsage à pointes et à draperies; et comme coiffure, deux petits bouquets de violettes naturelles posés capricieusement dans une belle chevelure châtain-clair.

La belle madame L. B. avait une toilette plus élégante: c'était une robe de tulle lilas, à volants lilas et blancs alternés, recouverte d'une tunique de point à l'aiguille sur tulle lilas, relevée de chaque côté par de gros nœuds de taffetas lilas. La coiffure était une torsade de velours ornée d'une aigrette blanche.

Madame C... avait une robe de tulle blanc, bouillonnée dans le bas, avec un petit volant de dentelle noire entre chacun de ces bouillons, et une seconde jupe également de tulle blanc, garnie sur le côté d'écharpes de dentelle noire avec cordons d'or. La coiffure était de velours noir et de feuilles d'or.

Madame P... avait une robe de tulle bleu dont les bouillonnés du bas de la première jupe étaient séparés par des lacets d'argent. La seconde jupe était de point d'Alençon sur tulle blanc. Le corsage de drap d'argent à draperies; la coiffure, un bouquet de plumes bleues avec aigrette blanche.

Enfin, une toute jeune femme avait une toilette un peu sévère pour son âge, mais avec laquelle elle était si adorablement jolie, qu'on n'avait pas le courage de désirer la lui voir changer pour de la gaze et des fleurs. Cette toilette se composait d'une robe en magnifique étoffe de moire lilas à deux volants d'Angleterre, posés en tunique et relevés de chaque côté par de gros nœuds mauves. Sous chacun des volants d'Angleterre était un autre volant de tulle blanc bordé d'une ruche à la vieille de crêpe mauve qui tenait la robe naturellement écartée. Le corsage était à draperies de moire recouvertes de bandes d'Angleterre posées à plat. Un ruban mauve était posé sur le pied de ces deux dentelles, et une barette de ruban semblable se terminant par un gros nœud traversait le milieu du corsage.

Les manches reproduisaient absolument la disposition de la jupe; et la coiffure était d'un côté, un gros chou de velours mauve, et de l'autre une longue plume blanche.

Sur plusieurs de ces toilettes étaient jetées de ces belles pointes de dentelle lama et de dentelle de Cambrai, créées par la maison *Ferguson*, rue des Jeûneurs, 40, et arrivées à un tel degré de perfection qu'elles produisent l'illusion des plus belles dentelles de Chantilly. Les dessins, très riches et très variés, sont exécutés par d'habiles ouvrières; le fond seul est fait à la mécanique, et se trouve ainsi avoir une régularité beaucoup plus grande que celui de la dentelle de Chantilly. Les mêmes effets sont produits par une plus grande économie de moyens, et les dames qui achètent ces précieuses dentelles, se donnent, avec une somme lativement faible, de splendides vêtements. La *Ferguson* ne traite par directement avec les par'

mais on trouve ses productions dans les premiers magasins de Paris, où nous les avons souvent remarquées.

Désireuse de constater, partout où ils se trouvent, l'art et l'inspiration, nous sommes allée visiter les nouveaux magasins de madame *Plé-Horain*, rue de Grammont, 27, au coin du boulevard des Italiens. Le sentiment que cette visite nous a fait éprouver a été celui d'une vive admiration. Trois coiffures, vrais miracles du génie de la mode, ont notamment captivé notre attention. Madame *Plé-Horain* a obtenu de notre discrétion que nous garderions à cet égard nos impressions pour nous seule, et que nous n'en livrerions rien à la publicité. Nous nous bornerons donc à dire que c'était un mélange ravissant de bijoux artistiques et de velours, dont l'or et le damasquiné font les principaux frais.

La mode est plus que jamais à l'or et aux broderies, et madame *Plé-Horain* la renouvelle en y mêlant le bijou.

Nous avons vu entre autres choses, dans ses magasins magnifiques et si bien situés, deux ravissants chapeaux destinés à une représentation des Italiens : l'un, en superbe velours noir, avait un bavolet et des brides de très beau satin blanc. En dessus, du côté gauche, était une plume de coq dont chaque brin, large d'un bon doigt, était d'un blanc irréprochable. Une bande de velours groseille, natté avec de petites ganses d'or, formait bandeau froncé sur le front, et retombait large comme la main de chaque côté des joues. Sur cette bande se jouaient des grappes de groseilles de velours groseille et d'or.

Le second chapeau, plus léger, était de tulle et de blonde, orné de cinq agrafes d'or et de perles blanches retenant des flots de blonde sur le pied du bavolet et sur le bas de la passe. Le dessous, de blonde également, soutient un bandeau drapé de tulle retenu par trois de ces petites agrafes. Le tout produit un ensemble ravissant.

Nous avons demandé à madame *Plé-Horain* de soulever pour nous un coin du rideau qui cache les délicieuses nouveautés qu'elle projette pour l'été, car nous savons qu'à chaque renouvellement de saison, cette maison, essentiellement créatrice, se place toujours au premier rang parmi les arbitres qui décident ce qui sera la mode.

Une de ces jolies fantaisies de printemps est un chapeau à passe de paille, à fond mou de taffetas noir bordé de pensées de diverses couleurs. La passe unie est ornée d'un choux de dentelle noire coquillée. Une simplicité pleine de distinction fait le plus grand charme de ce chapeau dont le principal ornement consiste dans le fond.

Chacun sait que c'est à cette époque de l'année, fertile en bals, dîners et réunions de toute espèce, que se préparent et se décident les mariages. Or, l'idée de mariage entraîne avec elle celle de trousseaux et de corbeilles de noces. Ici, le nom de la maison *Lassalle et Cie*, boulevard des Italiens, 4, et rue Louis-le-Grand, 37, vient se placer tout naturellement sous notre plume. Nous n'avons pas besoin de rappeler le tact exquis, le discernement de bon goût que cette maison apporte dans la composition des trousseaux et corbeilles qu'on est assez heureusement inspiré pour lui demander ; nous nous bornerons à signaler un des grands et nombreux avantages qu'il y a à s'adresser à elle. Les choses qu'elle soumet à votre appréciation ont été déjà choisies par elle entre beaucoup d'autres. Ainsi, vous vous trouvez avoir le choix, tâche difficile nous en convenons, entre des objets minutieusement triés entre les meilleurs. Même en prenant au hasard, on est certain de ne pas se tromper. Les châles que la maison *Lassalle* conseille comme les mieux portés, sont les cachemires de l'Inde, soit longs, soit carrés, à fonds noirs ou blancs, et à riches dessins, dans lesquels le rose de Chine domine. Comme garnitures de robes, elle envoie d'ordinaire trois velants en fine application à semés et à dessins d'un genre tout à fait nouveau ; d'autres de point à l'aiguille et de point d'Alençon, principalement employés pour les corsages.

Nous ne quitterons pas la maison *Lassalle et Cie* sans

dire que nous avons admiré, dans ses riches magasins, de très belles garnitures de cheminée en porcelaine de Sèvres et bronze doré, et que notre attention s'est portée sur un joli piano-console de Pape, précieuse occasion, à cause des qualités et de l'élégance de l'instrument et de la modicité du prix.

Il nous est plusieurs fois arrivé de parler des somptueuses galeries du *Persan*, rue de Richelieu, 74, à la porte duquel stationnent constamment de riches équipages. Les visiteurs d'élite, que les passants regardent entrer dans les magasins du *Persan*, y viennent choisir ces tissus d'une finesse et d'une souplesse merveilleuses que rehansent la richesse du dessin et la fraîcheur du coloris. Cette maison est aussi renommée pour les magnifiques dentelles qu'elle fournit pour les mariages.

La *rosée des abeilles*, création nouvelle de la maison *Violet*, rue Saint-Denis, 317, est devenue en peu de temps un des cosmétiques les plus à la mode, et a été adoptée par toutes les femmes qui tiennent à conserver la fraîcheur et l'éclat de leur teint.

La *crème froide mousseuse* ou *cold-cream solidifié* a pour le même objet de très bienfaisantes qualités. Elle diffère du *cold-cream* et de toutes les crèmes qui ont paru avant elle en ce qu'elle est solidifiée et mousseuse tout à la fois. Elle a la vertu de blanchir le teint, de l'éclaircir, d'effacer les rides, les boutons, les rougeurs, les taches de rousseur, et d'effacer sur les traits altérés les traces de la fatigue ou du chagrin.

La violette est toujours le parfum par excellence. Ainsi, pour la chevelure, le baume de violette, qui l'assouplit et la fortifie ;

Pour les mains mignonnes, le savon au baume de violette, grande difficulté vaincue ;

Et pour le mouchoir, les gouttes de violette d'Italie sont recherchées par les dames les plus élégantes chez qui se trouvent ainsi révélés les soins judicieux et réfléchis de la personne, et les instincts véritablement aristocratiques.

Mme Marie DE FRIBERG.

GRAVURE DE MODES N° 591.

TOILETTE DE BAL. — Coiffure composée de bandeaux bouffants relevés avec un tire-bouchon partant de chaque côté de derrière les bandeaux et retombant le long du cou.

Un couronne de laurier blanc rosé forme des touffes de chaque côté et vient mourir à rien sur le front.

Robe de satin rose et de tulle rose ornée de fleurs de laurier blanc-rosé, de feuillage de roseaux et d'herbes. Le corsage est décolleté en cœur ; la taille est à pointe demi-longue ; les manches de satin, recouvertes d'une bouffe de tulle.

Une ruche de tulle part, de chaque côté, de l'épaulette, montant un peu sur l'épaule et coupant bien évasée sur la manche. Cette ruche descend, en formant bien le cœur sur le corsage, et se rejoint au milieu pour s'écarter sur la jupe jusqu'à la première garniture. (Dans le dos, la ruche descend comme devant et s'arrête en V à la cambrure du dos.)

Dans la partie qui forme cœur devant, il y a un bouffant de tulle froncé au milieu, et une garniture de fleurs qui part du bas et s'évase de chaque côté.

Entre les deux montants de ruches, sur la jupe, il y a trois montants composés d'un ruban de satin n° 12, replié sur lui-même au milieu, qui se trouve enfoncé dans une coulisse de tulle bouillonné et saillante. Toute la jupe de tulle est froncée en travers entre tous les montants.

Le bas de la robe est garni de trois rangs de ruches de tulle, composées chacune de deux bandes de tulle très froncées dans la coulisse, et formant une belle ruche en saillie.

Celle du bas est haute de 12 centimètres, l'autre de 10, et celle du haut de 8. Trois jupes de tulle sont étagées et bouffantes ; elles sont retenues par des agrafes de fleurs de laurier. Ces trois jupes s'arrondissent gracieusement derrière en formant un peu la pointe arrondie du bas.



Faint, illegible text visible on the right edge of the page, likely bleed-through from the reverse side.

TOILETTE DE DÎNER. — Coiffure composée d'une couronne de bleuets rattaché derrière par des plissés de velours et des *monchets* de bleuets avec des enlacements en chaînettes d'argent, fines comme des brins de soie torse. D'un côté retombe une écharpe de velours sur laquelle descendent des chaînettes d'argent qui se réunissent sous un nœud d'argent terminé par des glands légers.

Robe de velours plain ; corsage décolleté, épaulette basse. Manche courte bouffante. Taille ronde. Ceinture très étroite. Jupe tout unie bordée en bas d'une ganse torsade de soie, grosse comme le petit doigt.

Deux bouffants de tulle blanc continuent la manche qui se termine par deux volants de dentelle repincés devant et tombant ample derrière. Un fichu de dentelle blanche se croise devant ; les pans en sont petits et pris de chaque côté sous la ceinture. Le corps de ce fichu est plat, les bords sont à écailles. Un volant de dentelle garnit le bas.

Trois belles broches en pierreries garnissent le corsage : la première en haut dans le creux de la croisure ; la seconde sur la croisure, et la troisième sur la ceinture.

LE PONT INVISIBLE.

(Voyez le numéro précédent.)

Depuis deux mois qu'Inès était venue en France, dans le but de chercher et de retrouver Philippe, elle y avait employé tout le temps que lui laissaient ses travaux. Elle avait bien questionné, mais M. de Sabran n'était pas si fort en vogue, en un moment où certains hommes absorbaient l'attention de la cour et de la ville, comme on disait alors, que son nom fût bien populaire. Et puis Philippe n'avait pas toujours été à Paris. Militaire jusque pendant la paix, il avait suivi son régiment dans presque toutes les garnisons qu'on lui avait assignées. En un mot, Philippe était peu répandu dans le courant de la bourgeoisie et du peuple. Les recherches d'Inès avaient donc été infructueuses jusque-là. Elle aurait bien pu interroger un peu plus haut, dans une des deux ou trois grandes maisons pour lesquelles elle avait travaillé ; mais elle n'avait pas osé. Elle avait eu peur qu'on ne lui rit au nez ou que ses questions ne compromissent Philippe. Elle attendait tout du hasard, ou de la Providence.

En ce temps-là, on n'avait pas, comme aujourd'hui, des journaux qui venaient apporter jusque dans la plus humble mansarde, moyennant quinze centimes, tous les faits Paris, tous les petits scandales, toutes les aventures galantes du monde. Les gazettes se rédigeaient manuscrites, ou les historiettes se colportaient de salons en salons ; en sorte que toutes les fois qu'elles concernaient quelque gentilhomme ou quelque grande dame, elles se maintenaient longtemps dans une certaine sphère élevée avant que de descendre dans la rue, à moins que quelque pamphlet ne l'y entraîna.

L'aventure de Philippe et de Sézanne n'avait pas mérité les honneurs du pamphlet ; mais elle avait beaucoup couru les salons ; et pendant plus de quinze jours, il en fut fort question. Les méchants esprits n'avaient pas manqué de deviner, comme l'avait fait le marquis, que la dame du carrosse fût madame de Sézanne ; d'autres, donnant cours à leur malignité, renversaient les rôles et soutenaient que la prétendue grisette n'était autre que la marquise, et que la femme du carrosse était une autre grande dame. L'on

commençait déjà à mettre bien des noms sous ce dernier masque.

Mais après qu'elle eut défrayé les salons, l'aventure suivit son cours habituel. On l'oublia en haut lieu, et elle commença de circuler dans les boutiques, dans les rues, dans les salons de bourgeois et de marchands. Elle s'était mise en campagne, habillée de ses deux ou trois habits ; mais au bout du compte, sous quelque défroque qu'on la présentât, il restait toujours le fait positif, à savoir : que le gentilhomme masqué qui s'était battu, devant la porte Saint-Honoré, avec M. le marquis de Sézanne, était bien M. le comte Philippe de Sabran.

C'est tout ce qu'Inès avait besoin de savoir ; et c'est tout ce qu'elle entendit et comprit, au milieu des interminables commentaires sous lesquels on dénaturait la vérité.

Philippe ! elle le retrouvait ! c'était bien lui qui avait tiré l'épée pour elle, c'était bien lui qui l'avait défendue ! C'était son bras qui avait supporté le sien, c'était le cœur de Philippe qu'elle avait senti battre presque contre le sien ! C'étaient les lèvres de Philippe qui s'étaient posées sur ses doigts ! Oh ! son bonheur, elle l'avait tenu sous la main, et elle l'avait laissé échapper.

D'un bond Inès courut rue de l'Arcade, pour demander à son ancien voisin si le jeune gentilhomme était revenu. Mais le voisin avait lui-même déménagé, et personne ne savait ce qu'Inès voulait dire avec son jeune gentilhomme.

Alors elle pleura, et se repentit d'avoir fui ce sauveur pour qui son cœur battait si fort, et qu'elle avait eu si peur d'aimer, puisque ce sauveur était Philippe lui-même !

Le comte de Sabran, après de nouvelles et infructueuses tentatives pour revoir madame de Sézanne, l'âme profondément blessée, froissée, endolorie, avait juré une haine éternelle à toutes les femmes, ce qui lui semblait la seule manière convenable de porter le deuil d'un amour dont les fleurs s'étaient fanées au moment où il allait les cueillir.

Il avait alors appelé Bouteselle, son confident ordinaire, et lui avait tenu ce langage :

— Deux fois en Espagne mes amours ont failli me coûter la vie. Une jeune fille se rencontre qui m'entoure d'une affection mystérieuse, naïve, dévouée, que m'en est-il revenu ? Rien que des regrets pour moi ; et pour elle... qui sait ? L'autre soir, je donne un grand coup d'épée au marquis de Sézanne pour défendre la vertu d'une jeune enfant qui ravive en moi le souvenir d'Inès. J'espère la revoir, recueillir au moins de ses lèvres, un mot de reconnaissance, elle disparaît et me fuit ! Enfin, et cela sans compter les caprices passagers, qu'ai-je recueilli de mon profond amour pour la marquise de Sézanne ? un congé en bonne règle.

— Que concluez-vous de tout cela ? demanda froidement Bouteselle.

— J'en conclus que pas une femme ne vaut la peine qu'on se donne pour elle.

— Après, fit le dragon, car c'est le langage que vous m'avez tenu toutes les fois qu'une rupture est survenue entre vous et quelque femme. Vous avez mille fois, en votre vie, juré une haine éternelle au beau sexe.

— Aujourd'hui, reprit Philippe, c'est sérieux. Aussi ai-je décidé que demain au matin, nous partirions en exil du monde pour un certain nid en pierres qu'on appelle Viremolle, situé à l'autre bout de la terre; et que j'irai y vivre en reclus jusqu'à la fin de mes jours.

— Amen! avait répondu Bouteselle.

Là-dessus les chevaux avaient été sellés, et Philippe et Bouteselle s'étaient trouvés transportés, en compagnie d'un profond ennui et d'une mélancolie incommensurable, dans ce château délabré où nous les avons vus arriver.

L'aventure avec le marquis avait quelque peu mis à la mode et popularisé le nom de Philippe dans ce vaste Paris. Aussi arriva-t-il qu'on put, sans trop de peine cette fois, indiquer son hôtel à Inès. Elle y courut joyeuse, haletante, amoureuse, le cœur agrandi et large pour y recevoir le bonheur qu'elle rêvait.

Cela se passait le lendemain de la fuite du comte; et quand on eut annoncé à Inès que Philippe était parti de la veille, sans dire ni où il allait, ni quand il reviendrait, ni même s'il reviendrait jamais, la pauvre enfant était tombée comme frappée par la foudre.

VII.

Il est temps maintenant que nous rejoignons de Sabran en sa retraite de Viremolle.

On a vu, au commencement de cette histoire, comment Philippe avait été surpris, au moment même où il prononçait les plus féroces anathèmes contre la jupe et la cornette, par une toute jeune et charmante femme, et qu'il n'avait pu se défendre de la curiosité de venir la visiter pendant son sommeil.

De son côté, madame de Pontlubis, dont la haine contre les hommes avait son origine dans les deux faits rapportés par sa suivante dans le court dialogue échangé entre elles, madame de Pontlubis qui battait en retraite aussi devant l'amour, était tombée en plein piège.

Philippe et la duchesse avaient donc réfléchi, chacun à part soi, que c'était au moins une étrange rencontre et un singulier jeu du hasard.

Bien que tous les deux eussent pris la résolution bien formelle de se séquestrer dans leur château et d'éviter toute occasion de rencontre, ils ne pouvaient cependant manquer de se retrouver, ne demeurant qu'à cinq lieues de distance, et, au fond, mourant d'envie de se voir.

Deux jours après son arrivée, Philippe affectant devant Bouteselle une haine plus profonde que jamais contre les femmes, montait à cheval tout seul, et défendait au dragon de le suivre, voulant savourer à l'aise, disait-il, dans une solitude complète, les pensées de dégoût qui faisaient monter à ses lèvres l'amertume de son cœur.

Philippe enfonça les éperons dans le ventre de son cheval, et partit au galop, prenant le chemin qui mène au hasard.

La duchesse de Pontlubis, de son côté, plus irritée que jamais contre ces misérables coquins que l'on appelle les hommes, annonça son intention d'aller faire une promenade, pour trouver dans l'air pur de la campagne un apaisement à ses colères intérieures.

— Accompagnerai-je madame? demanda Mariette.

— J'aimerais être seule.

— Mais le pays n'est peut-être pas sûr.

— Crois-tu, Mariette? Il y a donc des voisins...

— Des voisins, je ne sais pas madame; mais des loups, cela est possible.

— Au fait, Mariette, loups ou voisins, je préfère que tu m'accompagnes.

— De quel côté veut aller madame?

— Je n'en sais rien, Mariette, ne connaissant pas le pays.

— Je crois alors qu'il serait prudent que je m'informasse auprès de M. votre intendant.

— Non, Mariette, non; ce sera plus piquant de donner à l'aventure.

— Soit, madame la duchesse.

— Cependant, reprit celle-ci, après avoir fait quelques pas, il se pourrait qu'en donnant à l'aventure, nous prissions, sans le vouloir, la route qui mène à Viremolle...

— Et madame ne veut pas y aller? demanda la soubrette avec son petit sourire fin.

— Vous êtes une impertinente, mademoiselle. Allez, en conséquence, demander à mon intendant quel chemin il faut prendre pour tourner le dos à Viremolle.

Mariette exécuta l'ordre de sa maîtresse; et toutes deux, bien édifiées sur ceci: qu'il fallait prendre à droite toujours à droite, se mirent en route.

Vers le milieu de la double haie qu'elles suivaient avec persistance depuis un moment, elles rencontrèrent un sentier qui donnait à gauche, et que la duchesse proposa de prendre, sous prétexte qu'elle voyait, à quelques pas devant elle, un petit ruisseau large comme la main, et qu'il n'y avait pas de pont pour le traverser.

— Je ferai observer à madame, dit Mariette, que nous nous détournons de notre voie.

— Nous allons retrouver, bien certainement, un peu plus loin, répondit madame de Pontlubis, quelque coude de chemin qui nous remettra sur notre route.

— Soit, riposta la soubrette.

Mais il arriva qu'il n'y avait aucune espèce de coude. Au lieu de tirer à angle droit sur la haie que les deux femmes venaient de quitter, le sentier biaisait singulièrement à gauche, avec des caprices tels qu'en fait, il détournait complètement de la route primitive; et, parvenu au bout, on se trouvait tourner le dos au chemin qu'on avait voulu prendre. La duchesse s'en était aperçue, aussi bien que sa soubrette; mais elle n'en avait rien dit. Mariette s'était contentée de sourire, en jetant sur sa maîtresse un regard oblique.

Après avoir suivi ce sentier pendant bien une grande demi-heure, les deux femmes se trouvèrent en rase campagne.

— M'est avis, dit finement Mariette, que nous devrions retourner sur nos pas, pour reprendre la route de droite, qui aboutit tout justement à l'opposé du lieu où nous sommes.

— Pourquoi? fit madame de Pontlubis; le hasard nous a conduites ici, où le coup d'œil de la campagne est superbe; ma foi, restons-y. Peut-être n'aurions-nous pas trouvé aussi bien de l'autre côté. N'est-ce pas ton opinion, Mariette?

— C'est mon opinion; ce que j'en disais était uniquement pour avertir madame la duchesse.

— Si nous montions au haut de ce petit monticule qui est là-bas, au bout de ce champ ? s'écria tout à coup la duchesse.

— C'est encore assez loin ; je me permettrai de faire observer à madame que cela la fatiguera peut-être.

— Qu'importe !

— Allons ! madame.

— Nous nous reposerons là-haut un instant, avant de rentrer au château.

Elles se mirent en marche, traversèrent le champ, et arrivèrent aux flancs du monticule où commençait un charmant bouquet de bois.

— Savez-vous, madame, que je m'étonne de vous voir si bien marcher, vous qui, à Paris, ne sortez qu'en voiture.

— C'est parce que je veux rompre ici avec toutes mes habitudes de Paris, et me faire une nouvelle existence.

— Madame persiste donc dans sa résolution ?

— Plus que jamais, Mariette.

Le petit bois où elles venaient d'entrer était parsemé de sentiers charmants, un peu coupés par des broussailles, bien autrement difficiles à franchir que le fameux ruisseau qui n'avait pas de pont. Mariette s'étant avisée d'en faire l'observation, madame de Pontlubis lui répondit, très judicieusement, que les broussailles déchiraient les robes, mais ne mouillaient pas les pieds, comme l'eau. Cela était d'une telle exactitude que Mariette, qui n'était jamais à court, ne trouva mot à répondre.

Elles arrivèrent au haut du monticule, sur une espèce de plateforme tapissée de gazon, et dont le versant était coupé par un chemin assez large qui se tordait pour gagner une plaine, s'étendant jusqu'aux lèvres d'un ravin, très profond à en juger par les arbres dont la cime dépassait à peine le niveau du sol. Au delà de ce ravin, recommençait une large montagne toute chargée de bois, coupés par intervalles de champs en culture. Au sommet de cette montagne, comme perdu au milieu des brouillards et de la poussière dorée du soleil, s'élevait un château dont on distinguait parfaitement les tourelles.

La duchesse et Mariette s'assirent sur le gazon et se laissèrent aller, en véritable Parisiennes qu'elles étaient, à une naïve et sincère admiration de cette belle campagne dont elles ne connaissaient pas les charmes et les sentimentales surprises. Leurs yeux se promenèrent avec une lente complaisance sur ce vaste horizon qui s'ouvrait à leurs regards, puis s'arrêtèrent sur le point culminant de la montagne.

— Ah ! un château, madame la duchesse, s'écria Mariette.

— Bien loin ? demanda madame de Pontlubis, en feignant de chercher ce qu'elle avait vu, dès en arrivant.

— On dirait qu'un pont jeté d'ici là, nous mettrait en communication.

— Mais à qui peut être ce château ? murmura la duchesse. On m'avait dit que Montvert était isolé de plus de cinq lieues de toute habitation.

— D'abord, madame, répliqua Mariette, nous sommes bien à plus d'une lieue de Montvert, ici ; — mais tenez ! voilà Montvert derrière nous, ou plutôt au-dessus de nos têtes.

— Dieu ! que c'est haut ! fit la duchesse avec une sorte d'effroi.

— Je parlais tout à l'heure d'un pont ; ma foi, on le pourrait jeter d'un château à l'autre.

— Mais de ma chambre on doit apercevoir ce château voisin.

— Je le croirais assez.

— Il faudra que je m'informe...

— A qui il appartient ? acheva Mariette.

— Oui.

— Si je ne craignais de contrarier madame, je lui dirais...

— Quoi ?

— Que ce château est celui où nous nous sommes arrêtées, il y a deux jours.

— Viremolle ?

— Je n'en savais plus le nom ; c'est madame qui me l'apprend.

La duchesse rougit un peu, et affecta de regarder dans une autre direction.

— Mais, reprit Mariette, il y a un moyen de nous renseigner.

— C'est inutile...

— Sans nous déranger beaucoup.

— Comment cela ?

— En questionnant ce paysan qui passe.

Et avant que la duchesse ait pu dire oui ou non, Mariette avait appelé un jeune garçon qui traversait le chemin dont nous avons parlé, sur le versant du monticule.

— Quel est ce château ? demanda Mariette au jeune paysan.

— Celui que vous voyez là-bas ?

— Oui.

— C'est le château de Viremolle, où j'ai conduit avant-hier un jeune gentilhomme, et même vous êtes ici sur ses terres.

— Sur ses terres ? demanda la duchesse avec terreur.

— Ce mamelon leur sert de limite. Les terres de Montvert finissent au haut du petit bois qui est de l'autre côté, et celles de Viremolle là où vous êtes assises.

Le jeune paysan salua jusqu'à terre et continua son chemin.

— Eh bien ! quand je le disais à madame ! s'écria Mariette.

— Tu avais raison ; mais alors nous avons donc pris un chemin tout opposé à celui que nous voulions ?

— C'est que dans ce pays les ruisseaux, les chemins qui biaisent, et les monticules sont perfides, répondit Mariette.

La duchesse, les yeux baissés, les joues animées et la respiration un peu émue, n'entendit pas ce que Mariette venait de dire, et qui pouvait passer très bien pour une impertinence. Pendant que madame de Pontlubis paraissait endormie dans une profonde rêverie, la soubrette continuait à explorer du regard la campagne, avec la curiosité persistante d'un marin qui étudie l'horizon. Tout à coup, elle posa sa main à la hauteur des yeux, en manière d'abat-jour, et fixa avec la plus grande attention quelque chose d'assez volumineux qui se mouvait au loin. Ce quelque chose lui parut être un cheval ; et sur ce cheval il lui sembla voir s'agiter une autre chose qui avait tout

l'air d'un cavalier. Comme c'était bien en effet un cheval et qu'il trotta à fond de train, il fut bientôt assez à portée de vue pour que Mariette s'assurât également que c'était bien un cavalier qui le montait. Elle allait pousser un petit cri pour avertir sa maîtresse, mais la malicieuse s'arrêta, quand elle vit surtout que cheval et cavalier prenaient le chemin qui devait les faire passer à dix pas du lieu où elles étaient assises.

Il n'était plus temps de songer à la fuite, lorsque Mariette s'écria en feignant la plus grande surprise :

— Ah ! madame, un cavalier !...

— Où celà ?

— A dix pas de nous.

— Ne pouvais-tu me le dire, Mariette ?

— Madame, je ne fais que de l'apercevoir à l'instant.

Madame de Pontlubis leva les yeux et regarda dans la direction que lui montrait sa soubrette.

— Ah ! mon Dieu ! que n'ai-je un voile ?

— Quel malheur ce serait !

Le cavalier se voyant tout près des deux femmes, avait ralenti le pas de son cheval ; et, en passant devant la duchesse, il la salua avec une courtoisie pleine de grâce. Madame de Pontlubis fut bien obligée de rendre le salut, et par conséquent de regarder le cavalier. Elle rougit ; et celui-ci passa le plus lentement possible, détourna la tête, puis salua de nouveau.

Le cavalier avait paru, de tous les points, accompli aux yeux de la duchesse, qui de son côté, avait été trouvée charmante.

A peine le cheval était-il reparti au galop, que Mariette éclata d'un bon et franc rire de soubrette spirituelle et malicieuse.

— Qu'avez-vous donc à rire de la sorte, mademoiselle ? demanda la duchesse, d'un ton moitié grondeur, moitié curieux.

— Madame ne sait donc pas qui est ce jeune gentilhomme ?

— Comment voulez-vous que je le sache, petite sotte ?

— Eh bien ! madame, c'est...

— C'est !...

— C'est le comte de Sabran, le seigneur de Viremolle, le maître du château que nous voyons là bas, et sur les terres de qui nous sommes en ce moment.

— Et d'où donc le connaissez-vous ?

— Madame sait bien que je l'ai vu en rêve, pendant la nuit que nous avons passée dans cette grande pièce délabrée du château de Viremolle ?

— Allez-vous recommencer vos impertinences ?

— Je le jure, madame, j'ai reconnu parfaitement bien ce jeune gentilhomme, tel que dans mon rêve je l'ai vu s'approcher de madame, et...

— Allons, taisez-vous, folle, et rentrons à Montvert.

La duchesse reprit le même chemin par où elle était venue, et le trouva bien plus long. Elle était fort rêveuse et fort silencieuse. Mariette, de son côté, ne demandait pas mieux que de ne point parler. Mariette réfléchissait beaucoup, en ces moments-là.

Peu d'instants après que madame de Pontlubis eut quitté la petite plateforme tapissée de gazon, Philippe, — car c'était bien lui, — revint sur ses pas ; mais il

parut fort désappointé de ne plus retrouver à la place où il espérait la rencontrer encore, la jeune et charmante femme de tout à l'heure.

Il se consola un peu de sa mésaventure en apercevant le même jeune paysan qui l'avait conduit l'avant-veille à Viremolle.

— Holà ! petit, ici.

— A votre service, monseigneur... Monseigneur me reconnaît-il pour lui avoir servi de guide, il y a deux jours ?

— Oui et non.

— Monseigneur est bien bon.

— Sais-tu quel est ce château là-haut perché ?

— Oui, monseigneur, c'est le château de Montvert.

— Ah !

— Et il n'y a qu'un instant, que madame la duchesse était assise là, sur la plateforme ?

— Qui est-ce madame la duchesse ?

— La châtelaine de Montvert.

— Son nom ?

— Ah ! je l'ignore, monseigneur.

— Les terres de Viremolle s'étendent-elles jusqu'ici ?

— Oui, monseigneur ; la plateforme appartient à Viremolle ; et les terres de Montvert finissent à la limite du petit bois, juste au ras de la plateforme.

— Ah ! cette plateforme m'appartient ?

— Comme le dit monseigneur.

— Très bien ! merci, et voilà pour toi.

Philippe jeta une pièce d'argent au petit paysan, et, tout pensif, regagna Viremolle.

VIII.

Nous avons dit que Mariette avait beaucoup réfléchi dans le trajet de la plateforme au château de Montvert. On va voir quelles combinaisons étaient sorties de cette tête de soubrette.

Mariette n'avait pas été sans remarquer Bouteselle ; et, avec cette finesse qui la distinguait, elle avait compris et conclu que Bouteselle devait être à M. de Sabran ce que Mariette était à madame de Pontlubis. Et elle tirait encore cette conclusion : que les deux termes de l'équation — Bouteselle et Mariette — étaient faits pour s'entendre.

— Un homme, se dit-elle, un dragon surtout, n'est pas capable de deviner et de prévoir tout ce que je prévois et devine. C'est donc à moi de faire les avances.

Cela dit, elle prit une plume, de l'encre, du papier, s'enferma dans sa chambre, et écrivit à Bouteselle pour l'engager à faire la moitié du chemin entre Viremolle et Montvert, le surlendemain de très grand matin ; et qu'elle ferait, elle, l'autre moitié, une rencontre entre eux étant absolument indispensable, pour causer de choses de la plus haute importance.

Mariette trouva le jeune paysan que nous connaissons déjà, et lui remit le poulet à porter.

— Le domestique de M. le comte ! dit le jeune paysan, oh ! je le connais bien ! il m'a donné un écu pour me faire monter en croupe derrière lui, et je ne sais pas encore pourquoi ?

— Eh ! bien ! tu lui remettras ce billet à lui-même,

sans qu'on te voie, et voilà un demi-écu pour ta peine.

Le jeune paysan partit et s'acquitta merveilleusement de sa mission.

— C'est bien la soubrette de madame la duchesse qui t'a confié ce billet? demanda Bouteselle tout gonflé de bonheur.

— Elle-même monsieur Bouteselle, et une bien jolie fille encore.

— A qui le dis-tu! exclama le dragon en frisant sa moustache.

— Et la preuve c'est qu'elle m'a donné un demi-écu pour ma peine.

— En voilà un tout entier, morbleu! pour lui apporter ce poulet-ci.

Bouteselle, élevé à l'école de Philippe, était valet de trop galant homme pour permettre à une jolie soubrette, qui lui donnait rendez-vous, de faire la moitié du chemin. Il lui annonçait qu'il ferait, lui, la route tout entière, et se trouverait à l'heure indiquée à une portée de fusil du château.

— J'aime mieux cela, pensa Mariette en recevant le billet de Bouteselle, mais le pauvre diable aura à rabattre de ses espérances, s'il croit... Après tout, ne nous engageons pas trop.

Aux questions précises que lui adressa Mariette sur l'identité de Bouteselle, le jeune paysan, à qui son triple métier de cicérone, de donneur de renseignements et de porteur de billets avait admirablement réussi jusqu'alors, répondit par sa phrase sacramentelle :

— La preuve que je suis sûr d'avoir eu affaire avec M. Bouteselle, c'est qu'il m'a donné un écu tout entier pour lui avoir remis votre billet.

— En voilà un aussi pour la réponse que tu me rapportes. C'est de l'argent placé à gros intérêts, murmura la soubrette; ne le regrettons pas.

Avant que nous fassions assister nos lecteurs au rendez-vous que s'étaient donné Mariette et Bouteselle, et que nous révélions la petite conspiration qu'ils ourdirent ensemble, parlons un peu de ce qui se passa la veille de ce congrès de valet et de soubrette, c'est-à-dire le lendemain du jour où Philippe et la duchesse s'étaient rencontrés et regardés, par hasard, sur la petite plateforme du monticule.

Ce jour-là de très grand matin, Philippe, toujours en protestant de sa haine contre les femmes, avait ordonné à Bouteselle d'apprêter son cheval.

— Accompagnerai-je monsieur le comte dans sa promenade?

— Non, Bouteselle, la *solitude* des bois n'est belle et salubre que quand on y est *seul*.

Philippe ne s'apercevait pas même du pléonasmisme affreux qu'il commettait. Mais, avec Bouteselle, il n'y avait pas à regarder de si près.

— Je remarque, mon colonel, objecta le dragon, que vous avez mis ce matin tout ce qu'il y a de plus beau et de plus élégant dans votre garde-robe. Vous vous habillez, pour aller au milieu des broussailles, comme s'il s'agissait d'une parade.

— Je n'ai pas besoin de vos observations, M. Bouteselle; mais je comprends, aujourd'hui que je connais la belle nature, que quand on va l'admirer et rêver au milieu d'elle, on ne saurait être trop recherché dans sa toilette.

Voilà le mot que, plus tard, Buffon devait appliquer à ses manchettes! J'en réclame la priorité pour mon héros.

Philippe était en route cinq minutes après, et galopait à travers les champs, sous un beau soleil dont les rayons rebondissaient en éclats sur les dorures de son riche costume.

Une autre scène à peu près analogue se passait au château de Montvert. La duchesse éveillée de grand matin, et voyant ce beau soleil qui inondait la campagne, se sentit tout à coup prise d'un furieux besoin d'aller jouer au milieu de ses feux, comme y jouaient les oiseaux et les cimes des arbres.

Sans en rien dire à Mariette, elle revêtit un costume d'amazone, le plus coquet qu'elle trouva dans sa riche garde-robe, et, une fine cravache à la main, elle fit venir sa soubrette.

— Madame va-t-elle en chasse? s'écria celle-ci.

— Non, mias je vais sortir.

— Accompagnerai-je madame?

— Non, puisque je monte à cheval. Allez ordonner qu'on me selle un cheval.

— Madame au moins se fera accompagner par quelqu'un?

— Nullement.

— Mais s'il arrivait quelque accident?

— Quel accident veux-tu qu'il m'arrive, Mariette? Ne suis-je pas une excellente cavalière?

— Mais les rencontres?

— Et quelles rencontres ai-je à craindre à cheval?

Mariette alla transmettre les ordres de sa maîtresse à qui de droit; et peu d'instants après la duchesse s'élança au galop dans la grande avenue du château, qu'elle laissa bien loin derrière elle.

Madame de Pontlubis et Philippe, chevauchant chacun de son côté, se dirigèrent instinctivement vers le plateau où ils s'étaient rencontrés la veille. Ils comptaient l'un et l'autre sur cette rencontre; la preuve en était dans le soin qu'ils avaient pris de faire si brillante toilette.

En apercevant Philippe, la duchesse ne put se défendre d'un mouvement de surprise, et rougit jusqu'aux yeux. Philippe mit son cheval au pas en s'approchant de madame de Pontlubis, et, en passant devant elle, il la salua avec un profond respect. La duchesse n'avait pas voulu et pas cru devoir ralentir l'allure de son cheval. Mais après s'être croisés, ils se retournèrent simultanément pour se regarder encore une fois. Ce mouvement de curiosité faillit coûter cher à madame de Pontlubis. Éblouie par le regard de Philippe dont elle sentit tout le feu, elle perdit un peu contenance; et si bien même qu'elle laissa échapper les brides de sa main. Dans le mouvement qu'elle fit pour les rattraper, sa jambe serra de si près les flancs du cheval qu'elle lui fit sentir l'éperon. Le cheval voulut partir, mais n'étant plus tenu en main, il s'abattit de l'avant.

Philippe avait vu le danger de la duchesse et il s'était élancé vers elle, au moment où elle poussait un cri de terreur. Il avait sauté à terre, à temps pour recevoir dans ses bras la duchesse pâle et tremblante de frayeur. Il tourna la bride de son cheval autour d'une branche d'arbre et fit asseoir madame de Pontlubis sur le versant du petit mamelon.

— N'êtes-vous point blessée, madame?

— Nullement, monsieur; un peu d'émotion, de crainte bien naturelle...

— Restez assise, madame, un instant encore...

Madame de Pontlubis, paraissant hésiter, Philippe ajouta :

— Il serait imprudent à vous, madame, de remonter à cheval, tremblante comme vous l'êtes. Vous n'avez pas la main assez sûre...

La duchesse se leva malgré cette observation; elle se sentait plus forte à bien mener son cheval qu'à soutenir une conversation qu'elle redoutait de voir commencer...

— Voulez-vous me permettre, madame, de vous accompagner jusqu'à votre château?

— Oh! non, monsieur, répondit-elle vivement.

— Je n'insisterai pas, madame, je me contenterai de regretter votre refus.

Philippe aida la duchesse à se remettre en selle, et la salua avec un respect profond et froid. Ils s'éloignèrent tous deux, chacun dans une direction différente.

Ils rentrèrent, l'un à Viremolle, l'autre à Montvert; tristes, soucieux, préoccupés.

— Monsieur le comte a donc fait quelque mauvaise rencontre? demanda Bouteselle.

— Moi! répondit Philippe, je n'ai rencontré âme qui vive.

— J'ai peur du contraire, se contenta de murmurer Bouteselle, en surveillant le passage du cheval qu'il venait de reconduire à l'écurie.

Philippe s'enferma dans une chambre haute du château, d'où il s'était aperçu qu'on distinguait Montvert, dans un lointain de deux lieues à vol d'oiseau.

— Il est donc arrivé un accident à madame la duchesse? demanda Mariette à sa maîtresse.

— Quelle espèce d'accident veux-tu donc qu'il me soit arrivé, Mariette?

— Je ne sais; mais la jupe de madame est déchirée et froissée comme si madame eût fait une chute.

— Je me serai accrochée à quelque broussaille, vraisemblablement.

— C'est comme le cheval de madame, il saigne des jambes de devant.

— Bah?

— Oui, et le valet d'écurie prétend que cette pauvre bête est couronnée... Et puis, madame est un peu pâle et paraît émue... Madame ne s'est point fait de mal?

— Vous m'ennuyez avec vos questions, Mariette; déshabillez-moi et laissez-moi seule, s'il vous plaît.

Mariette se retira; mais elle ne manqua pas de faire cette réflexion: ou la duchesse avait rencontré le comte, ou elle était de mauvaise humeur de ne l'avoir pas rencontré.

Madame de Pontlubis fit comme avait fait Philippe, elle s'enferma dans sa chambre, d'où l'on apercevait Viremolle, ouvrit une croisée, s'appuya sur son coude, et ne détacha pas les yeux de dessus le château voisin.

Le pont qu'avait rêvé Mariette, d'un château à l'autre, était trouvé.

IX.

Bouteselle, exact à son rendez-vous, le lendemain, était arrivé à Montvert de grand matin. Mariette, qui le guettait, l'ayant aperçu de loin, s'échappa sournoisement du château. En arrivant devant le dragon, elle lui tendit familièrement la main, en lui disant :

— Suivez-moi, et pas un mot jusqu'à ce que nous soyons rendus où je veux vous conduire. Puis-je avoir confiance en vous?

— Vous le pouvez, foi de dragon!

— Alors partons.

— Partons...

Mariette fit quelques détours prudents, afin de n'être vue de personne du château, gagna le petit sentier qui biaisait si bien et faisait tourner à gauche quand on voulait aller à droite, traversa la plaine que nous savons, s'enfonça dans le petit bois que nous avons parcouru déjà, et atteignit la petite plateforme tapissée de gazon.

— Nous voilà arrivés, dit-elle en s'asseyant.

— Voulez-vous me permettre de m'asseoir aussi, fit Bouteselle, en attendant que vous m'expliquiez bien nettement où nous sommes arrivés?

— Dépêchez-vous de vous reposer, murmura Mariette avec vivacité, car nous sommes pressés.

— Est-ce que nous avons encore beaucoup à marcher? demanda Bouteselle.

— Puisque nous sommes arrivés, vous ai-je dit.

— C'est vrai. Eh bien! me voilà reposé, reprit le dragon en se levant, et en tendant la main à Mariette pour l'aider à se remettre sur pieds.

— M. Bouteselle, je crois? dit-elle en faisant la révérence.

— Oui mademoiselle?...

— Mariette.

— Mademoiselle Mariette; c'est un joli nom.

— Je n'en dirai pas autant du vôtre.

— C'est mon nom de régiment. Il me vient de ce que j'ai débuté par être trompette.

— Quel est, alors, votre véritable nom?

— Pierre Papillon.

— Hum! nom de mauvais augure.

— Aussi y ai-je renoncé pour ne pas effrayer le beau sexe.

— C'est très généreux, monsieur Bouteselle. Je vous dirai donc... c'est-à-dire j'allais vous dire que, à en juger à l'air de votre maître, à sa tournure, à son âge et à sa beauté...

— Pardon, vous connaissez donc mon maître?

— Oui, je l'ai vu... en rêve. Je vous conterai cela plus tard. A en juger donc à toutes les qualités précieuses qui distinguent M. le comte de Sabran, j'ai pensé que vous étiez de trop bonne maison, monsieur Bouteselle, que vous aviez mené une vie trop pleine de joie, d'amours, d'aventures et de galanteries, pour...

— Vous nous flattez, mademoiselle Mariette, fit Bouteselle en se rengorgeant et saluant jusqu'à terre.

— Pour, reprit la soubrette, ne pas regretter Paris, Versailles et leurs plaisirs.

— Mademoiselle Mariette, dit à son tour Bouteselle en clignant le coin de l'œil, de vos mains si

blanches et si potelées, de votre regard si fin, de votre pied si coquet et de vos épaules si appétissantes, j'ai conclu, dès l'autre soir, que vous n'aviez déserté Paris, Versailles et leurs joies que contrainte et forcée par quelque dépit. Voilà ma profession de foi.

— Me suis-je trompée sur votre compte, monsieur Bouteselle? demanda Mariette.

— Vous avez deviné, pardieu! à la lettre. Et moi, ai-je mal auguré de vous, mademoiselle Mariette?

— Vous avez été plein de pénétration, monsieur Bouteselle. Et j'en conclus que nous sommes faits pour nous comprendre et nous entendre.

— A merveille!

— Voici ma main, et donnez-moi la vôtre en signe d'alliance, — la main seulement, ne prenez que la main seulement, s'il vous plaît, M. Bouteselle, dit Mariette en s'éloignant du dragon de la longueur du bras. — Oh! embrassez-la si vous le voulez, je vous le permets; mais ne perdons pas de temps en choses inutiles.

— Ce qui veut dire: parlons raison, fit Bouteselle.

— Exactement. Or, puisque nous voici bien faits pour nous comprendre, je présume que vous ne devez avoir comme moi, qu'un seul désir, celui de vous en retourner à Paris.

— C'est mon idée fixe. Seulement j'ai voulu, tout le long de la route, la faire partager à mon maître, et il m'a menacé, si je lui en reparlais, de me jeter tout vivant dans un précipice. Cette perspective m'a glacé le sang tout net.

— C'était bien pendant la route, reprit Mariette; mais depuis qu'il est ici, son humeur à cet endroit a dû se radoucir.

— Vous croyez?

— J'en ai la certitude. Et c'est de cette plateforme où nous sommes en ce moment que nous partons pour Paris.

— Voyons un peu cela, mademoiselle Mariette.

— Regardez là-haut, presque au-dessus de votre tête, qu'apercevez-vous?

— Un château, répondit Bouteselle.

— C'est le château de Montvert, répliqua Mariette. Et là-bas, continua-t-elle en allongeant la main.

— C'est encore un château, répondit Bouteselle. Eh! pardieu! c'est Viremolle.

— Eh bien! fit la soubrette en s'asseyant de nouveau sur le gazon, vous comprenez, monsieur Bouteselle, que quand le château de Montvert est habité par une jeune veuve de dix-huit ans, charmante, spirituelle, aimante, riche et habituée aux plaisirs de Paris et de Versailles; et que de son côté, le château de Viremolle emprisonne entre ses quatre murs délabrés, un gentilhomme comme M. le comte de Sabran, ni vous ni moi, nous ne pouvons être condamnés à vivre éternellement dans cette solitude.

— Il s'agirait alors, dans votre idée, de marier Montvert avec Viremolle.

— Vous avez deviné.

— Mais comment?

— A l'heure où je vous parle, M. Bouteselle, il y a, à l'une des croisées de Viremolle, deux yeux ardemment braqués sur Montvert, et à l'une des croisées de Montvert, deux prunelles qui dardent des éclairs sur Viremolle.

— Vous croyez cela?

— J'en ai la conviction, et j'en atteste cette plate-forme où nous sommes assis.

— Pardon, mademoiselle Mariette, mais vous mettez souvent en jeu cette plate-forme, je voudrais pourtant bien savoir...

— Rien de plus simple.

Mariette raconta alors la promenade de l'avant-veille, la rencontre devant ladite plate-forme; et elle ajouta une foule de soupçons, tout de suite partagés par Bouteselle, sur la promenade à cheval de la veille en si grande tenue. Bouteselle avait les mêmes raisons que Mariette de porter sur son maître des jugements plus ou moins téméraires; ils s'entendirent encore parfaitement sur ce point.

— Vous comprenez donc, reprit la soubrette, que dans ces regards saisis au vol, j'ai vu tout le succès du complot que j'ai médité, et dans lequel j'ai voulu vous mettre de moitié.

— Expliquez-vous vite.

— Ces deux jeunes gens ne seront plus retenus que par l'amour-propre et par la vanité de je ne sais quelle folle résolution, pour n'oser pas se voir, se rencontrer et s'avouer ce que chacun désire confier à l'autre. Eh bien! monsieur Bouteselle, c'est à nous de forcer l'occasion à se présenter.

— Ah! vous avez trouvé un moyen.

— Puisque je vous ai dit que j'ai réfléchi.

— C'est que ce n'est pas toujours une raison.

— Or je reviens à cette plate-forme. — Voulez-vous m'aider à me relever, s'il vous plaît? Merci! êtes-vous bien savant sur la géographie de votre château, monsieur Bouteselle?

— Pas énormément.

— Vous ne savez pas alors à qui, de Viremolle ou de Montvert, appartient cette plate-forme; à qui cette prairie qui est de ce côté, et ce petit bois que nous avons traversé tout à l'heure?

— Je l'ignore complètement.

— Eh bien! moi, je le sais, et je vais vous le dire.

Cette plate-forme appartient à votre maître.

— Je suis bien aise de l'apprendre.

— Mais jusqu'à la lisière du bois seulement, lequel bois est du domaine de ma maîtresse.

— Impossible de se donner la main de plus près.

— Comprenez-vous déjà?

— J'entrevois.

— Monsieur Bouteselle, il faut que ce petit bois qui est, ou qui sera très giboyeux, cela vous regarde, devienne du goût de M. le comte de Sabran, et qu'il en prenne envie jusqu'à la passion, cela vous regarde encore; si bien qu'il médite d'en faire l'acquisition. Cela n'est rien, on peut charger un intendant de traiter l'affaire; un tabellion passe par là-dessus et tout est dit. Ainsi ce n'est pas là ce que je veux.

— Voyons donc, alors? interrompit Bouteselle très absorbé.

— Ce que je veux, reprit Mariette, c'est que, en même temps que M. de Sabran désirera ajouter à son domaine ce petit bois que vous présenterez comme plein d'agrèments, ma maîtresse se prenne de rage pour cette plate-forme d'où l'on a une vue superbe, et qui sera un but de promenade et de récréation, pendant les longs jours que nous devons passer ici. Mais il faut que la duchesse ait autant d'envie de la plate-forme que le comte aura de passion pour le petit

bois. C'est mon affaire à moi. Comprenez-vous bien tout ?

— Je comprends, fit Bouteselle avec une sorte d'hésitation, qu'il ne me paraît pas facile d'accommoder ce double désir. Si M. le comte veut du petit bois, il faudra bien qu'il garde la plate-forme qui y conduit; et si madame la duchesse tient à la plate-forme, il sera indispensable qu'elle ne se dessaisisse pas du petit bois qui en est le chemin tout naturel.

— C'est cela ! s'écria Mariette avec enthousiasme.

— Mais alors il n'y a plus moyen pour eux de s'entendre; et ils renonceront à leur projet, hasarda Bouteselle.

— Renoncer ! s'écria Mariette. — Ah ! je vous croyais plus d'esprit, monsieur Bouteselle, continua-t-elle avec un découragement qui dénotait le peu de cas qu'elle faisait de l'intelligence du dragon. — Est-ce que vous vous imaginez que deux jeunes gens, qui brûlent du désir de se rencontrer et de causer ensemble, manqueront une si belle occasion que celle-là, sous le prétexte de trancher la difficulté ?

— Bravo ! j'y suis !

— C'est heureux ! La poudre et le feu étant mis en contact...

— Il y a explosion ; c'est-à-dire qu'on résout le problème, en mariant la plate-forme avec le petit bois.

— Allons donc !

— Oh ! mademoiselle Mariette, laissez-moi me jeter à vos genoux.

— Maintenant, monsieur Bouteselle, séparons-nous ; et à l'œuvre promptement. Le fer est chaud, battons-le. Rentrez ; vous reviendrez d'une excursion, vous aurez découvert le bois, vous le mènerez voir, dès aujourd'hui. Moi, dès demain, je vanterai la plate-forme, et j'en ferai apprécier tous les avantages.

— C'est dit.

— Adieu, monsieur Bouteselle.

— Au revoir, mademoiselle Mariette.

Le valet et la soubrette se séparent.

X.

Bouteselle n'était pas homme à perdre son temps devant la si belle occasion que lui offrait Mariette. Il retrouva son cheval qu'il avait laissé en route attaché à la porte d'une cabane de paysan, et regagna au grand galop le château de Viremolle. Quelques instants après, il abordait son maître.

— Qu'y a-t-il, demanda le comte.

— Pardon, mon colonel, si je me permets de vous questionner; mais je voudrais savoir de vous si vous êtes décidé à finir vos jours ici ?

— Pourquoi ?

— Ce n'est pas que je cherche à vous en détourner, monsieur le comte.

— Ah ! tu as donc changé d'avis ?

— Complètement. Réflexion faite, le pays me va ; la campagne est belle.

— Eh bien ! après ?

— J'en prendrais bien plus facilement mon parti, si je savais quels sont vos projets, mon colonel.

— Mes projets ? Parbleu ! mon cher Bouteselle,

je puis te répondre franchement. Je persiste plus que jamais à me confiner en ces lieux.

— Eh bien ! mon colonel, j'ai un plan à vous proposer.

— Parle.

— Dans l'intérêt de notre séjour ici, je crois que vous devriez faire une petite acquisition qui vous serait fort agréable et fort utile.

— Laquelle ?

— Il s'agit... mais connaissez-vous bien la limite de vos terres ?

— Très imparfaitement.

— Il s'agit, disais-je, d'un petit bois charmant, extrêmement giboyeux et qui se trouve comme enclavé dans le domaine de Viremolle. J'ignorais moi-même cette circonstance; mais en me promenant j'aperçus, je questionnai un jeune villageois qui se trouvait sur les lieux, et qui me renseigna.

— Et à qui appartient ce bois ?

— Au château voisin.

— Au château voisin ?

— Oui, monsieur le comte.

— Et qu'est-ce que le château voisin ?

— Montvert, une sorte de tombeau, fort délaissé à ce qu'il paraît. On m'a affirmé que madame la duchesse de Pontlubis, à qui il appartient, ne ferait aucune difficulté de vous céder ce petit bouquet de broussailles, qui vous serait fort avantageux pour chasser.

— Et où cela est-il situé ?

— Je ne saurais pas l'expliquer très bien; mais si monsieur le comte voulait bien monter à cheval et me permettre de l'accompagner, je lui montrerais l'objet en question; et vous chargeriez maître Trivelet de traiter l'affaire. Ça ira comme sur des roulettes.

— Eh bien ! voyons, Bouteselle.

Dix minutes après, le comte et Bouteselle élevés à la dignité d'ambassadeur, montaient à cheval et se dirigeaient vers le lieu dont nos lecteurs savent bien le chemin, maintenant, chemin que de son côté, Philippe retrouva sans de trop grands efforts. Il éprouva un vif sentiment d'émotion en revoyant cette place où il avait deux fois rencontré la duchesse.

— Ceci, mon colonel, dit Bouteselle en montrant la plate-forme, est à vous.

— A moi ?

— Bien à vous,

— Et maintenant, voici qui ne vous appartient plus, c'est ce bois charmant, plein d'ombre, de fraîcheur et de gibier. Délicieux endroit de retraite et de méditation, ravissant but de promenade, précieux coin pour chasser. Qu'en dit monsieur le comte ?

— Que ce lieu me plaît considérablement; mais précisément à cause de tous ses attraits on ne voudra pas me le céder.

— Que monsieur le comte essaye; maître Trivelet est fin en affaires, il viendra aisément à bout de celle-ci.

— Nous verrons, répondit Philippe qui sentait que c'était se rapprocher davantage de la duchesse, nous verrons.

— Monsieur le comte ne désapprouve donc pas mon plan ?

— Mais non, je le trouve même très bien combiné.

— Philippe venait de s'apercevoir qu'on était là,

presque à portée de la voix et du regard du château de Montvert.

— Si je pouvais me permettre de donner un conseil à monsieur le comte, fit Bouteselle en se grattant l'oreille, je l'engagerais fort à hâter la conclusion de cette affaire.

Philippe était trop lancé pour ne pas se laisser pousser par Bouteselle.

— Soit, dit-il, rentrons au château. Je vais écrire un billet à madame de Pontlubis, et je donnerai pouvoir à Trivelet de conclure avec son intendant.

Ils tournèrent bride et reprirent le chemin du château, Bouteselle avait l'orgueil de son succès, et il ne faisait que répéter tout le long de la route :

— Quand on a dans sa propriété un bois comme celui-là, on peut dire — foin de Paris et de Versailles !

De son côté, Mariette avait tenu à la duchesse le même langage à l'endroit de la petite plate-forme. Elle n'eut pas de peine à persuader à sa maîtresse que c'était un but de promenade tout à fait charmant, trop près du château pour ne lui pas appartenir, qu'elle serait souvent exposée à empiéter sur le domaine de son voisin, et que sais-je !

Madame de Pontlubis ne fit pas la moindre objection; elle se laissa persuader aisément, d'autant plus que Mariette lui fit comprendre que l'affaire se pouvait traiter parfaitement par l'entremise de son régisseur, M. Taupin, qui s'en entendrait à merveille avec M. le comte de Sabran.

Philippe, rentré au château, prit la plume et écrivit à la duchesse un billet froid et poli, un véritable billet d'affaire, qu'il remit aux mains de M. Trivelet que voilà parti pour Montvert.

En même temps la duchesse, assise devant une table, adressa au comte une lettre compassée et étudiée dans le peu de lignes qui la composaient, et la confia à M. Taupin, qui se dirigea vers Viremolle.

Les deux régisseurs se rencontrèrent en route, se saluèrent, mais passèrent leur chemin sans échanger une seule parole sur l'objet de leur mission, par discrétion et par habileté.

En voyant arriver Trivelet, Mariette comprit que Bouteselle avait réussi, et Bouteselle, en annonçant au comte le régisseur de madame la duchesse, se frotta les mains à l'idée du succès que venait d'obtenir Mariette.

Si les complices étaient au haut de l'échelle de leur joie, les deux victimes de leur complot tombaient d'étonnement.

- Mariette !
- Madame.
- Voilà qui est singulier !
- Quoi donc ?
- Ce billet que je reçois.
- De qui madame reçoit-elle un billet ?
- Du comte de Sabran.
- Grand Dieu ! et que veut monsieur le comte à madame la duchesse.
- Il veut mon petit bois.
- Pas possible !
- Tiens, lis.
- C'est abominable !
- Voilà tous mes projets dérangés !
- C'est curieux que vous ayez l'un et l'autre commis en même temps le péché de convoitise.

— Je ne sais plus que faire.

— J'aime à espérer que M. le comte est assez galant pour céder à madame.

— Galant ! galant ! je ne m'inquiète pas du tout de ce qu'il le soit.

— Si madame tient cependant à sa plate-forme.

— S'il tient à son bois !

— Ce sera difficile à arranger, j'en conviens. Mais madame est-elle bien entêtée de sa plate-forme ?

— Toujours.

— Alors il faut attendre la réponse au billet que vous avez écrit au comte, après quoi vous aviserez.

— Veille à ce que l'on ait soin de l'intendant de M. le comte de Sabran. Qu'il attende le retour de M. Taupin.

La même scène que nous venons de décrire se passait au château de Viremolle, entre Philippe et Bouteselle.

— Céderez-vous, monsieur le comte ?

— La galanterie m'en ferait un devoir.

— Mais il ne s'agit pas de la galanterie, mon colonel, il s'agit d'affaire, d'une affaire importante.

— C'est vrai.

— Et puis, monsieur le comte s'est justement retiré ici afin de n'avoir plus la tentation d'exercer sa galanterie. C'est là une excellente occasion; et si vous parvenez à résister, cette fois, à une aussi jolie femme que madame la duchesse, ma foi...

— Eh bien ?

— Ma foi, ce sera une belle victoire !

— Je tiendrai bon, Bouteselle.

— Et puis, que risquez-vous d'attendre, mon colonel ? Votre lettre s'est croisée avec celle de madame la duchesse. En voyant votre demande, elle va vous répondre qu'elle renonce à son bois.

— Et si elle tient pour sa plate-forme !

— Alors on avisera.

— C'est dit; avant de renvoyer son régisseur, je vais attendre sa réponse. Aie soin, Bouteselle, que le régisseur de madame la duchesse n'emporte que d'excellents souvenirs de Viremolle.

Les deux régisseurs attendirent si bien, chacun de son côté, que le soir vint sans qu'ils eussent été relevés de leur faction. Le comte et la duchesse avaient dit, l'un à Bouteselle, l'autre à Mariette :

— Si la réponse arrive, à quelque heure de la nuit que ce soit, tu m'éveilleras.

XAVIER EYMA.

(La suite au prochain numéro.)

Courrier de Paris.

Le carnaval est fini; les bœufs gras ont fourni leur dernière étape, et exhalé le mugissement final de cette fête toute païenne; la joie bruyante des bals masqués fait place aux plaisirs plus calmes des soirées dansantes, car on danse encore, et beaucoup, n'en déplaise à ces vieux blasés de vingt ans qui dédaignent déjà le quadrille et la polka comme une distraction bonne tout au plus pour des enfants. Si l'on en croit les pronostics des chroniqueurs qui se disent bien informés, le carême ne sera pas moins dansant que musical.

En ce qui concerne la musique, je puis vous affirmer qu'elle jouera un grand rôle pendant ces quarante jours saints, et même bon nombre de ceux qui les suivront, et cela non-seulement dans les salles de concert et les salons,

mais aussi dans les théâtres. Je vous ai déjà dit le succès du nouvel ouvrage joué à l'Opéra-Comique ; ce succès paraît devoir atteindre de satisfaisantes proportions, et le *Roman d'Électre* est pour le moment en pleine possession de la faveur du public.

Comme un bonheur n'arrive jamais seul, le théâtre Favart vient de faire une reprise très convenable de *Galathée*, un des premiers et des plus aimables ouvrages de M. Victor Massé. On se rappelle la passion énergique et pour ainsi dire naïvement inspirée que madame Ugalde déployait dans le principal rôle, et avec quel succès ! Elle semblait avoir rendu ce rôle inabordable pour toute autre artiste ; aussi combien en est-il qui ont reculé devant la tâche qu'elle leur léguait et renoncé à cette part de la succession ! Ce qui en effrayait tant d'autres, a tenté l'audace de madame Cabel. Pour réussir, elle a pris le meilleur moyen ; au lieu de chercher à imiter sa devancière, elle s'est étudie à modifier le caractère du personnage ; à la place de la Galathée fougueuse, ardente, passionnée, elle a mis une Galathée rieuse et ironique qui se moque de Pygmalion comme de Mydas, et même aussi un peu de Ganymède. Cet artifice a réussi on ne peut mieux, et l'on entendra avec plaisir et curiosité la nouvelle Galathée. Mademoiselle Wertheimer joue et chante en artiste de premier ordre le rôle de Pygmalion qu'elle a créé ; Sainte-Foy est toujours amusant dans celui de Mydas, et Ponchard représente convenablement le paresseux Ganymède.

Au Théâtre-Lyrique, MM. Michel Carré et Jules Barbier, les heureux auteurs du livret de *Galathée*, viennent de faire une nouvelle tentative mythologique avec *Philémon et Baucis*. Grâce à l'ingénieuse comédie qu'ils ont imaginée pour remplir leur troisième acte, et aux remarquables beautés de la partition de M. Gounod, le succès a été complet.

Je n'ai pas besoin de rappeler ici ce qu'est la délicieuse fable racontée par Ovide dans ses *Métamorphoses*, et imitée par la Fontaine qui en a fait un de ses contes les plus ravissants, un de ces contes dont, par exception, la lecture est permise à tous et à toutes. Qui de nous n'a pas appris par cœur cette pièce admirable :

Ni l'or ni la grandeur ne nous rendent heureux...

Je ne puis toutefois passer sous silence l'incroyable audace qu'ont eue les auteurs en essayant presque d'ajouter à cette moralité, résumée en un vers, que la jeunesse peut n'être pas quelquefois un élément de bonheur. C'est cette témérité qui leur a fourni leur troisième acte. En effet, après que tous leurs voisins ont été foudroyés, Philémon et Baucis, en récompense de l'accueil hospitalier qu'ils ont fait à Jupiter et à Vulcain (Vulcain remplace le Mercure de la fable et est chargé de la partie comique), Philémon et Baucis, dis-je, au lieu d'être changés en arbres, se réveillent, parés de toutes les grâces de vingtième année, et au milieu d'un ravissant petit palais grec. Par malheur, Jupiter, en voyant Baucis, trouve qu'Hébé a trop bien fait les choses, et a abusé du pouvoir de la rendre jeune et belle ; il entreprend la conquête de la femme de son hôte ; Baucis cède à un petit mouvement de coquetterie et s'en laisse conter par le maître des dieux. Philémon intervient et maltraite sa femme, et Jupiter lui-même. Heureusement Baucis aime encore son mari ; elle demande grâce pour lui, et fait jurer à Jupiter qu'il ne parlera de son amour qu'après avoir exaucé le premier vœu de celle qu'il dit aimer. Or, ce premier vœu, c'est de reprendre ses quatre-vingts années et ses cheveux blancs. Philémon, qui a tout entendu, vient se jeter aux pieds de sa femme et

implore avec elle la clémence du dieu des dieux ; lequel, tout en faisant grâce, se promet bien à l'avenir de ne plus invoquer le Styx à la légère. Ce troisième acte a relevé complètement la pièce dont le deuxième acte avait paru froid et presque nul, malgré les beaux chœurs et l'entraînant bacchanale que le compositeur y a placés.

Parmi les morceaux les plus saillants de cette partition bien inspirée et habilement écrite, je citerai surtout le duo d'introduction et les couplets de Vulcain, l'air de Jupiter au premier acte ; la symphonie d'entr'acte qui accompagne ensuite la danse du deuxième acte ; enfin les deux duos, le grand air de Baucis, et le rondo final du troisième acte.

Madame Miolan-Carvalho a fait du rôle de Baucis une création hors ligne, malgré la fatigue sensible qui altérerait sa voix le soir de la première représentation. C'est le triomphe de ce style magistral qui sait toujours innover sans manquer aux lois du goût, qui sait surprendre l'oreille sans cesser de la charmer, et faire accepter les témérités les plus inouïes à force de science et de volonté. A côté d'elle, Battaille représente Jupiter en comédien de premier ordre ; il possède à un haut degré la noblesse et l'autorité du geste, et trouve moyen de prêter au personnage une dignité sans emphase et sans exagération. Bien que son rôle ne soit pas très favorisé sous le rapport du chant, il produit beaucoup d'effet dans les couplets du premier acte, et surtout dans le duo du troisième acte. Balanqué est très comique en Vulcain bougon, et chante avec beaucoup de verve ses couplets du premier acte ; enfin, Fromant est très bien placé dans le rôle de Philémon, qu'il chante avec art et d'une voix sympathique. Les décors et la mise en scène méritent les plus grands éloges. L'intérieur de palais du troisième acte est conçu et exécuté avec un style et un goût excellents.

La Gaité vient de jouer un drame nouveau de MM. Anicet Bourgeois et Michel Masson. *Le Préteur sur gages*, tel est le titre de cette pièce qui offre un des plus compliqués et des plus terribles amalgames dramatiques qui se soient produits depuis longtemps sur aucune scène. Jamais peut-être on a vu se dérouler en si peu de temps une si innombrable série d'événements pathétiques ; c'est le *non plus ultra* de l'enchevêtrement des péripéties. Aussi les amateurs de ce genre d'ouvrages trouvent-ils là un fort et nourrissant régal. Dumaine, Surville, Latouche, un traître modèle, Alexandre, un comique désopilant, la jolie mademoiselle Duverger, madame Lacroix, une nouvelle venue, déjà l'égale des meilleurs comédiennes du boulevard, font les honneurs de ce drame intéressant et mouvementé, concurremment avec un maître chien qui s'est tout d'abord posé en artiste hors ligne.

J'ai à réparer une erreur : le nouveau roman en deux volumes, de M. Ernest Feydeau, que j'annonçais dans mon dernier courrier, et qui vient de paraître à la librairie de Dentu, est intitulé non *Christine*, mais *Catherine d'Oremerre*. Je vous dirai prochainement ce qu'est cette nouvelle œuvre de l'auteur de *Fanny*.

Julien LEMER.

M. Dejean vient de conclure un engagement avec M. Julien de Londres et les principaux solistes de son orchestre, dans le but d'instituer à Paris une société musicale avec le concours de laquelle seront organisés de brillants festivals dans le genre de ceux que M. Jullien a donnés avec tant de succès et d'éclat en Angleterre, en Allemagne et en Amérique. L'inauguration de ces festivals aura lieu au Cirque de l'Impératrice dans les premiers jours de mars.

Adolphe GOUBAUD, directeur-gérant.

LE

MONITEUR DE LA MODE.

MODES,

Renseignements divers, description des toilettes.

Dernièrement nous marchions à quelques pas d'une jeune femme que nos regards suivirent d'abord machinalement, mais bientôt ils se fixèrent avec satisfaction sur une toilette qui n'avait rien d'éclatant, mais dont chaque partie était exécutée avec tant de soin, chaque détail si bien fini, qu'elle présentait l'ensemble le plus séduisant et le plus harmonieux. Aussi fûmes-nous étonnée ensuite de l'avoir conservée aussi présente que si nous l'avions examinée longuement dans un atelier ou un magasin. Cette toilette se composait d'une robe de beau taffetas d'Italie noir à sept petits volants découpés, d'un pardessus de drap léger couleur marron, bordé tout autour d'une soutache noire d'un charmant dessin de 25 centimètres de haut. Les manches larges, tombant assez bas, étaient également entourées d'une broderie basse près de la couture, et allant en augmentant jusqu'au milieu de la manche, où elle était de 20 centimètres. Une broderie semblable prenait sur les coutures des épaules de chaque côté, et descendait en pointe jusqu'au milieu du devant. La même broderie, mais un peu moins longue, prenait également de la couture des épaules, et descendait au milieu du dos à 15 centimètres à peu près du bord de l'encolure. Un col et des manches de mousseline à coins brodés, et un chapeau de soie unie d'un beau vert orné en dessus, de deux grosses touffes de violettes foncées, et en dessous, d'une touffe plus petite de violettes dans une écharpe de tulle complétaient cette toilette.

Une très jolie robe commandée à l'occasion d'un dîner était de taffetas d'Italie vert myrthe ayant au bas de la jupe un ourlet de la hauteur de la main, et au-dessus de cet ourlet une broderie en petite soutache noire formant des espèces de palmes droites, plus larges du bas que du haut, et très rapprochées les unes des autres, sans cependant se toucher. Il y en a trois pour chaque lé, et cette broderie a une hauteur de 25 à 30 centimètres. Le corsage est montant, fermé devant avec des boutons plats de taffetas vert comme la robe. Une seule palme part du milieu du cou et descend sur le dos; une palme pareille est sur chaque devant. Elles sont très petites et leur extrémité seule paraît sous le col. Les manches sont pagodes et cependant un peu à coudes, doublées de blanc et bordées en dedans d'une petite ruche blanche; en dessus, elles ont un demi-revers brodé de soutache comme tout le reste de la robe et comme la ceinture.

Un genre de garniture que la maison *Lhopiteau*, 41, rue *Vivienne*, fait avec grand succès en ce moment, c'est, dans le bas de la jupe, un très grand volant surmonté de cinq petits volants.

La robe *Eugénie*, ravissante création de cette maison, est étroite du haut, sans plis ni fronces, et très large du bas. Un petit volant découpé s'échappe de chaque lé, et remonte jusqu'à la taille.

Les manches sont à coudes, également très étroites du haut et très larges du bas, avec *jokeys* et revers garnis de volants découpés.

Le corsage décolleté carrément est garni de volants découpés passant sous les épaules et tournant tout autour comme dans un corsage de suisse.

Une de ses robes de soirée était de taffetas Pompadour, ayant dans le bas un haut biais de taffetas blanc entièrement voilé par de petites dentelles et de petits velours noirs. De gros choux de dentelles remontent en tablier sur le devant. Un bouton blanc et noir fait le cœur de chacun de ces choux. Sur le corsage décolleté se pose un fichu de dentelle blanc et noir.

Une demi-saison en drap léger est un vêtement indispensable en ce moment, aussi la maison *Lhopiteau*, toujours en avance de l'actualité élégante, en offre-t-elle en ce moment à sa riche clientèle un choix très varié, depuis les prix les plus bas jusqu'aux plus élevés. Parmi les plus gracieuses on remarque: la *Matinée* avec poche gibecière, le *Printanier* contre la brise, le *Noëmi* et la *Pelisse Pénélope*. La nuance qui domine est le mélange de blanc et de noir, le gris uni ou chiné. Quelle autre teinte s'harmoniserait mieux avec la poussière que vont nous ramener les beaux jours? La garniture de ces pelisses se diversifie de mille façons et s'exécute avec les couleurs les plus fraîches et les plus gaies: le vert-laurier, le rouge, fuschia, le maïs, le pensée et le mauve *Ophélie*. Au commencement du printemps les confections se porteront montantes et toujours longues, mais sans exagération.

Le paletot, si en vogue cet hiver, régnera encore comme négligé; il se fera garni d'un haut volant surmonté de trois volants plus petits; le tout liséré de biais de taffetas. De très larges boutons garniront les devants et les revers des manches. Pour toilette habillée ce paletot se fera avec un volant de couleur, violet par exemple, recouvert d'une haute dentelle noire ayant comme tête une grosse chicorée violette, à cœur formé de petite dentelle noire. La manche très large, se termine demi-fermée au bas, avec un revers violet garni de chicorée et de dentelle comme pour le col.

Un mantelet décolleté, genre Pompadour, est garni d'un volant de taffetas, repincé sur les côtés par un riche nœud de passementerie.

Il y a eu cet hiver beaucoup de réunions de très jeunes filles. Leurs toilettes étaient généralement gracieuses, mais de la plus grande simplicité possible. Les pèlerines et les fichus *Marie-Antoinette* étaient presque de rigueur, et nous en avons vu plusieurs, soit en dentelle, soit en mousseline exécutés à cette intention par mademoiselle *Anna Loth*, 28, place *Vendôme*, dont les lingeeries ont un caractère d'élégance si aristocratique et si bien apprécié. Mademoiselle *Anna Loth* a fait aussi de très séduisantes coiffures. Ce sont des couronnes de dentelle, de velours ou de ruban ornés ou non d'une petite touffe de fleurs, qui sont en ce moment la fantaisie la plus adoptée.

Voici les toilettes de deux des plus charmantes jeunes filles qui assistaient à ces réunions. L'une avait une robe de taffetas rayé, bleu pâle sur fond blanc, garnie au-dessus de l'ourlet large comme la main, d'une ruche à la *vielle* en étoffe pareille; mais les rayures placées dans le sens contraire. Après un espace de 25 centimètres était une seconde ruche un peu moins large. Le corsage avait une berthe garnie d'une petite ruche, et les manches ouvertes étaient garnies de deux ruches semblables. En

dedans du corsage était une demi-guimpe de mousseline toute plissée à plis plats larges d'un demi-centimètre chacun, et bordés d'une petite valenciennaise. De toutes petites manches assorties à la chemisette dépassaient un peu les manches de la robe. Cette chemisette révélait le goût de mademoiselle *Anna Loth*, de même que la coiffure de velours noir.

La seconde toilette se composait d'une robe de taffetas gris, à corsage carré, avec de petites manches à jockeys bordés de velours, une chemisette en mousseline claire, et les manches longues également de mousseline, plissées à plis plats, du bas seulement. Un collier de corail semblait border la chemisette; et une couronne de dentelle noire accompagnait les beaux cheveux de cette jeune fille.

La toilette d'une jeune femme, se composait d'une robe de mousseline unie, garnie de deux ruches à la vieille, d'un fichu Marie-Antoinette en mousseline très claire, bordé tout autour d'une petite guirlande avec un volant de deux doigts reproduisant la guirlande semblable à celle du fichu, et d'une petite dentelle. Ce fichu, croisé devant, allait se nouer par derrière avec deux pattes arrondies. Par devant, les plis semblaient être retenus par deux gros camélias naturels ponceaux. La coiffure était un bonnet d'Angleterre de l'époque du fichu, orné de nœuds de velours noir et de velours ponceau. Des mitaines de soie blanche, et un énorme éventail, dont le bois et la soie étaient ponceau et or, complétaient cette toilette bien en harmonie avec le style de l'époque qu'elle représentait.

Des parures destinées à des réunions moins intimes sont :

Une robe de taffetas d'un vert clair aussi beau aux lumières qu'au jour, garnie dans le bas de trois rouleaux de gaze du même vert, d'une hauteur de 45 centimètres chacun, ornée d'un volant d'Angleterre retombant sur cette bande de rouleaux, dont il cachait à peu près la moitié. Au-dessus, cinq autres rangs de rouleaux et cinq autres volants d'Angleterre montaient jusqu'à la ceinture, sous laquelle était arrêté le dernier volant, plus haut que les autres. Le corsage, répondant à la jupe, était un bouillonné de gaze avec berthe d'Angleterre; le devant de ce corsage était orné d'un gros bouquet de roses blanches à cœurs rosés. La coiffure était des mêmes fleurs. Un ruban du vert de la robe faisait ceinture et semblait attacher le bouquet. La jeune femme qui portait cette toilette avait pour bijoux des opales entourées de petits brillants. Ces bijoux se composaient du collier, du bracelet, des boucles d'oreille et d'un très beau peigne.

Pour une jeune fille de dix-sept ans, grande, fraîche, élancée, aux longs cheveux noirs et à la peau éblouissante : une robe de tarlatane à deux jupes, celle de dessous ornée d'une ruche de deux doigts, très touffue, de tarlatane découpée, puis de huit ou dix rangs de soutache blanche, cousue droite comme si c'étaient de petits plis, puis d'une seconde ruche surmontée d'autant de rangs de soutache. Au-dessus commençait la seconde jupe, garnie également de deux ruches et du même nombre de rangs de soutache. Le corsage était garni de même et orné d'une berthe. Les manches étaient un peu bouffantes et garnies de ruches et de soutache. Une ceinture de taffetas blanc était attachée par une large agrafe de corail; et une broche de corail terminait le milieu du corsage. Le peigne, le bracelet et le collier étaient également de corail.

Enfin, la jolie madame de C... portait à un bal du faubourg Saint-Germain une robe de taffetas lilas, ornée d'une bordure de rouleaux de gaze blanche de 40 centimètres de hauteur. Une jupe de gaze blanche descendait jusqu'au dessus de ces rouleaux et était bordée elle-même de quatre rouleaux de gaze lilas posés dans le sens contraire. Les petites manches étaient composées de bouillonnés de gaze lilas et blanche. La berthe, toute bouillonnée, avait une garniture d'Angleterre. Comme coiffure, madame de C... avait des grappes de lilas blanc et de lilas lilas, qui retombaient mêlées à de superbes boucles d'abondants cheveux

blonds. Le derrière de la tête était garni d'une grande quantité de feuillage, que semblait nouer un large ruban lilas à petites franges blanches retombant sur les épaules. Devant le corsage étaient des fleurs pareilles à celle de la coiffure attachées par une ceinture semblable au nœud des cheveux, et dont les bouts s'arrêtaient au-dessus des rouleaux de la première jupe.

On a continué à porter cet hiver beaucoup de tuniques de dentelle sur les parures de bal, et celles de la maison *Violard*, 2, rue de Choiseul, sont remarquables entre toutes par l'originalité et la grâce de leurs dessins et par le fini de leur exécution. Nous avons vu aussi de ce fabricant renommé, des barbes pour coiffures et des écharpes comme ornement de robes, de l'Angleterre ou du Chantilly le plus merveilleux.

Sous les robes de bal, comme sous la toilette la plus simple, les sous-jupes d'acier *Tavernier*, de la maison *Creusy*, 153, rue Montmartre, sont presque les seules acceptées par les personnes de goût parce que, ainsi que nous l'avons déjà dit souvent, celles-là seules peuvent s'adapter également à toutes les formes de vêtements et à toutes les combinaisons de toilettes. Ainsi elles s'évasent du bas comme les robes nouvelles font légèrement la traîne par derrière et se relèvent un peu devant, de manière à dégager le pied. *M. Creusy* fait les jupes destinées à soutenir les robes claires, de tissus légers et fins, tels que le tulle et la mousseline; et pour la ville il a des tissus cachemire d'une souplesse et d'un moelleux incomparables. Nous avons vu aussi dans les magasins de *M. Creusy* un corset-brassière d'une coupe savamment méditée et qui, avec la sous-jupe, complète l'échafaudage sans lequel les plus riches étoffes ne produisent jamais un ensemble satisfaisant pour le regard.

Les châles qui se portent le plus sont à fonds unis noirs, blancs, rose de Chine, ou bleu foncé. La maison de commission *Lassalle et Cie*, 37, rue Louis-le-Grand et boulevard des Capucines, 4, est souvent mise en réquisition à l'occasion de brillants mariages, pour l'acquisition de ces châles qu'elle choisit avec un tact exquis, comme tout ce dont elle se charge, qu'il s'agisse de trousseaux, de corbeilles, ou d'objets d'art et de fantaisie. Parmi ces objets, nous citerons particulièrement des garnitures de cheminée en marbre, bronze et or, des lampes et de petits lustres dont les dessins sont sa propriété et dont l'effet est des plus séduisants.

Pour les dernières réunions du carnaval, la maison *Tilman*, 104, rue de Richelieu, a créé de nouvelles et ravissantes coiffures et d'admirables garnitures de robes. L'une de celles qui ont été le plus admirées était de grenades blanches avec feuillage et torsades d'or. Une autre était de laurier rose. La couronne était une *Vellèda* et l'ornement de la robe était disposé avec cet art à la fois fantaisiste et savant qui distingue le célèbre *Tilman*.

Maintenant que les soirées de musique ont presque entièrement remplacé les réunions dansantes, les coiffures de ruban, de dentelle et de velours se substituent en grande partie aux coiffures de fleurs, mais on ne retrouve pas moins dans ces coiffures plus sérieuses, que dans celles qui sont formées de fleurs, le cachet plein de distinction du fabricant en renom.

En attendant que le retour de la belle saison ait permis à madame *Thorel* de mettre au jour les nouveaux costumes d'enfants qu'elle compose avec un tact si exquis, elle continue à faire pour les petits garçons des paletots de popeline ou de drap léger attachés sur le côté, ou bien de petites vestes forme *guide*, ouvertes du haut et laissant voir une petite chemisette dont le bas fait gilet arrondi.

Pour les petites filles ce sont des robes garnies seulement dans le bas de plusieurs petits volants, avec des corsages décolletés carrément ou bien des jupes tout unies et des corsages à revers et à plastron. Comme par-dessus des basquines ajustées de velours ou de drap léger, et de



LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu 92

Coiffures de R. Lhopiteau. Robes de Pauline Conter. — Costume d'Enfants de la M^{lle} de W. A S^t Augustin. — Modes d'Alexandrine. — Fleurs de Perrot Petit et C^{ie}. — Nouveaux P^{er} Augustin, 20. — Rubans et Passementerie, à la Ville de Lyon, r. Ch^{emin} d'Antin, 6. — Dentelles de G. Violard. — Soufflets Tavernier, E. Rouzy. — Bonneterie Alcazar, 11, r. d'Orléans. — Tissus pour Amubllements de Desvignes Rives et C^{ie}, r. de Richelieu, 67. — Parfums de Violet, fournisseur de S. M. l'Impératrice. — Cartes de la M^{lle} de Commission Lassalle et C^{ie}, L. le Grand, 3.

Entered at Stationers' Hall. LONDON at the Monitor Office, 50, Greek Street Soho. NEW YORK, James & C^o General Agents. MADRID P. J. de la Pique



TEUR DE LA MODE

Paris le 15 Mars 1847
Madame de ...
Paris le 15 Mars 1847
Paris le 15 Mars 1847
Paris le 15 Mars 1847

larges manteaux garnis de biais de taffetas et attachés par de larges boutons. Comme coiffures de petits chapeaux ronds de feutre ou de velours à bords relevés et s'allongeant un peu en pointe. Le magasin de *Saint-Augustin*, rue *Neuve-Saint-Augustin*, 45, est toujours celui de prédilection des jeunes mères élégantes.

A peine les plus grands froids de l'hiver sont-ils passés que certaines personnes songent à regagner leur habitation de campagne et s'occupent à l'avance d'y faire les réparations et les embellissements qu'elle réclame. Aussi avons-nous vu ces jours-ci choisir par de très riches châtelains du Bourbonnais, chez MM. *Desvignes, Rives et Co*, 102, rue de *Rickelieu*, des tentures délicieuses en étoffes perses d'une admirable fraîcheur de coloris et d'une parfaite correction de dessin. Pour cabinet de travail et pour salle à manger ils emploieront la *Catalane*, à rayures vives et gaies sur fond blanc, et pour salon et chambres à coucher une nouvelle étoffe de la maison *Desvignes, Rives et Co*, qui joint à une apparence très agréable, un grand avantage de prix.

Mme Marie DE FRIBERG.

GRAVURE DE MODES N° 592.

TOILETTE DE VILLE. — Chapeau de velours plain de deux tons clair et foncé, garni de têtes de plumes nuancées, et de dentelle blanche.

La passe, tendue, fait saillie sur la calotte; elle est de velours clair. Elle est recouverte à moitié de sa largeur par une bande de velours foncé, et formant un pli de 4 en 5 centimètres, à cheval sur le bord.

La calotte de velours clair est tendue. Le fond plat est en tulle blanc. Il est garni d'une belle dentelle blanche froncée au centre, qui couvre le fond et retombe sur le bavolet. Trois têtes de plumes s'étalent sur la dentelle en couvrant le fond du chapeau. Le bavolet, de velours clair, est bordé d'une dentelle; la tête du bavolet est ruchée de velours foncé.

Trois mauves de velours sous le côté; un bandeau de velours formant une ruche sans régularité. Ruban de reps n° 30.

Robe de velours impérial, garnie de passementerie de soie.

Corsage montant agraffé devant, taille ronde, manche creusée dans la couture droite, et longue derrière. La couture de la manche s'arrête à 5 centimètres avant le bord, et le bas, devant, est arrondi.

Trois rangs de passementerie, formant une *méandre* arrondie, sont placés en brandebourgs. Ces rangs ne sont retenus au corsage que par leurs extrémités.

Le plus long, en haut, va d'une épaule à l'autre; ces trois rangs se terminent à chaque bout par un nœud en passementerie avec petits glands de fantaisie retombant, le premier, sur la manche. Les autres sur les côtés. Les glands du dernier rang retombent un peu plus bas que la ceinture.

Deux rangs de passementerie bordent la manche. L'un part de la couture, l'autre suit les contours de la manche.

La jupe est très ample, montée à plis plats tout autour.

Sous-manches de tulle bouffant avec un poignet de dentelle; entre-deux et manchettes de dentelle. Col de dentelle.

COMMUNIANTE. — Bonnet de tulle avec petit bavolet, grosse ruche de tulle tout autour. Nœud de taffetas n° 7.

Voile de mousseline claire, entouré d'un ourlet mat de 2 centimètres.

Ce voile est posé à plat sur la tête et tombe droit de chaque côté, aussi long que la jupe.

Robe de mousseline claire. Corsage montant. Taille ronde. Ceinture nouée de côté, de ruban n° 22.

Le corsage est froncé au bas et en gerbe jusques sur chaque épaule.

Manche composée d'un bouffant à l'épaule et d'un bouffant qui descend au poignet, plus ample derrière que devant.

Ruche aux poignets et à l'encollure.

Jupe froncée, composée, en bas, d'un ourlet de 35 centimètres, surmonté de sept petits plis d'un demi centimètre, laissant entre chaque pli un demi centimètre d'intervalles.

Un grand pli de 30 centimètres retombe sur la jupe jusqu'à la rangée de sept petits plis.

Au-dessus de ce grand pli, il y a cinq petits plis disposés comme les sept du bas. (Ces mesures sont pour une jupe supposée avoir un mètre).

Robe de dessous de taffetas blanc, à corsage demi-décolleté, et manches courtes.

PETIT GARÇON DE CINQ A SIX ANS. — Toque de velours avec plumes de geais.

Veste et jupe de velours.

La veste, agraffée du haut, s'écarte en s'arrondissant du bas.

La manche à coude forme le cœur à partir du coude.

La jupe, montée sur une ceinture, est très ample, et s'évase beaucoup du bas.

La chemisette, de batiste, retombe en bouffe Louis XIII sur le devant de la jupe.

Le col de guipure est plat.

Les sous-manches bouffantes avec poignet plat.

Une grosse et belle écharpe de ruban écossais n° 60 est posée de côté. Les deux bouts en sont frangés.

Pantalon de guipure.

Bas écossais. Petits souliers vernis bien découverts.

PLANCHE DE DÉTAILS.

N° 3 (60).

N° 1. Fanchon de mousseline ornée d'un entre-deux de guipure dans l'intérieur duquel se trouve placé un petit velours cerise; cet entre-deux est posé un peu au-dessus de la dentelle guipure qui garnit le tour de la fanchon. Un nœud de velours, posé sur un bandeau, sert à retenir la fanchon sur la tête. Un nœud semblable réunit les *barbes* sur le devant.

N° 2. Grande fanchon garnie d'une haute guipure. Cette fanchon étant double, elle forme la Marie-Stuart en ramenant vers le front la pointe qui se trouve sur le sommet de la tête. Les côtés de ce modèle sont ornés, à droite, d'un nœud de velours n° 16, couleur fleur de pêcher, et, à gauche, d'un coquillé de guipure.

N° 3. Bonnet du matin d'organdi, forme ronde, orné d'un double rang de valenciennne légèrement froncée tout autour. Un ruban n° 16 est posé en torsade au pied de la valenciennne. Derrière se trouve un nœud sans bouts; le côté gauche de ce bonnet est garni d'un large choux de ruban découpé. De longues brides, attachées très en arrière sous la dentelle, flottent sur les épaules.

N° 4. Veste et chemisette zouave de tulle noir brodé, garnie d'une ruche de dentelle noire au milieu de laquelle est cousu un velours n° 1. Cette veste est retenue devant par un nœud de velours n° 7.

N° 5. Fichu croisant sur la poitrine, garni au bord par deux rangs de blonde blanche cousues ensemble; deux autres rangs de blonde posés séparément et badinés couvrent le fond du fichu. De petites barbes de dentelle noire posées à plat au-dessus de chaque blonde viennent se croiser derrière et sur chaque épaule. Les bouts de ce fichu se terminent par un ruban blanc n° 16, venant s'attacher de chaque côté sur la ceinture.

N° 6. Manche de mousseline suisse à poignet droit de batiste retombant sur la main comme ceux des chemises d'hommes. Ce poignet est orné d'une guirlande liliputienne brodée au plumetis sous la piquère qui se trouve au bord.

N° 7. Manche de mousseline suisse avec revers de batiste piquée au bord. La boutonnière est entourée d'une légère broderie.

N° 8. Col droit, forme chevalière, de batiste, assorti à la manche n° 6. La chemisette sur laquelle est monté le col est de mousseline suisse plissée.

N° 9. Col rabattu, forme mousquetaire, se joignant presque devant, où il est attaché par un double bouton. Boutonnières brodées comme à la manche n° 7.

LE PONT INVISIBLE.

(Voyez le numéro précédent.)

Le lendemain, ni l'une ni l'autre des réponses n'était venue; et les deux régisseurs qui avaient pris le parti de s'endormir, dormaient de tout leur soûl, le régisseur de Montvert à Viremolle, et l'intendant de Viremolle à Montvert, lorsque la duchesse et Philippe sortirent sournoisement pour aller jeter un coup d'œil d'espérance ou de deuil, chacun sur le coin de terre qu'il avait convoité.

Philippe était à cheval, la duchesse à pied.

Ils arrivèrent en même temps sur les limites respectives de leurs domaines. Ils rougirent en se trouvant en face l'un de l'autre, et se saluèrent forcément. Il n'y avait pas moyen de rompre en visière. Philippe s'avança donc vers la duchesse, et d'une voix que l'émotion étranglait :

— Madame la duchesse, dit-il, voudra-t-elle bien me faire l'honneur de m'écouter un moment ?

— Parlez, monsieur le comte.

Ces simples mots se comprirent plutôt par les gestes que par les paroles, qui ne sortirent qu'étouffées et à peine balbutiées des lèvres de la duchesse.

— Nous voilà, madame, lui dit Philippe, nous disputant l'un et l'autre un coin de terre...

— C'est que j'attache un grand prix à ma convoitise, répondit madame de Pontlubis.

— Et moi à la mienne, répliqua Philippe.

— J'attendais votre réponse, reprit la duchesse.

— Et moi la vôtre, madame.

— C'est-à-dire, fit la duchesse un peu enhardie, que ce sont nos deux ambassadeurs qui attendent.

— Et depuis hier.

Ils ne purent s'empêcher de sourire.

— Je compte, monsieur de Sabran, que vous voudrez bien accéder à ma prière.

— Cela dépend, duchesse.

— Vous mettez des conditions ?

— Peut-être.

— Des conditions de prix ?

— Ah ! madame, cette plate-forme valût-elle cinquante mille écus que je me ferais un honneur insigne de vous l'offrir, si...

— Si ?... Achevez.

— Si je ne tenais essentiellement à la garder, afin d'y adjoindre ce bois que voici.

— Mais que je ne puis vous céder, comte.

— A aucun prix, duchesse ?

— Vous avez tout à l'heure répondu pour moi : — mais, pardon, vous avez dit : « Cela dépend. »

— Je retire le mot, madame; malgré mon ardent désir de faire une chose qui vous soit agréable, je me vois contraint de vous résister; et quand je vous aurai exposé mes motifs, vous comprendrez ma persistance.

— Expliquez-vous, comte.

— Eh bien ! madame, je me suis retiré dans ce château désert, abandonné, délabré, pour des causes que vous me permettrez de vous cacher. J'y compte finir mes jours, et vous comprendrez le désir que j'éprouve d'embellir ma prison et d'y ajouter tout ce qui peut plaire le plus à mes goûts. Ce bois comble

mes vœux; me le refuser, madame, c'est me contraindre peut-être à renoncer à tous mes projets d'avenir.

— Comte, répliqua la duchesse, des motifs que je vous prie de tenir comme très sérieux, m'ont obligée aussi à m'exiler, et aussi pour le reste de mes jours, dans ce castel qui s'en va en lambeaux. J'éprouve le besoin de me faire à la beauté de la campagne; le point de vue, ici, est superbe. Il me faut cette plate-forme, ou j'abandonne la place. Voulez-vous me permettre, comte, de vous tirer ma révérence ?

— Madame la duchesse, je suis votre plus humble serviteur.

— En rentrant au château, je vais vous renvoyer votre intendant, et je vous prie de vouloir bien rendre la liberté à mon régisseur.

La duchesse tourna le dos et s'apprêta à reprendre le petit sentier du bois... Philippe s'avança vers elle, et lui offrit son bras pour la reconduire.

— Je vous suis bien obligée, comte; mais cela vous donnerait occasion de traverser le bois, et vous exposerait à trop de regrets. Permettez-moi de vous saluer, et de dire adieu pour toujours à cette plate-forme où je ne remettrai plus les pieds.

La duchesse s'enfonça dans le bois; Philippe reprit la route du château.

Le régisseur de Viremolle reçut aussitôt l'ordre de repartir; mais on lui remit entre les mains un billet ainsi conçu :

« Monsieur le comte,

» Vous m'avez rendu impossible le séjour de ma terre; demain je repartirai pour Paris. Mais, afin que vous ne trouviez pas une voisine trop exigeante, je vous donne le droit de jouissance pleine et entière de mon petit bois. »

Le régisseur de Montvert s'était remis en route porteur du billet suivant :

« Madame la duchesse,

» Je renonce, par votre faute, à tous mes projets. Viremolle n'était habitable pour moi qu'à la condition d'y joindre le bois que vous me refusez. Mais, dans l'unique but de n'être pas un obstacle au plaisir que vous pourriez trouver à jouir de la belle vue qui vous a charmée, je vous abandonne, en mon absence, la pleine et entière jouissance de la plate-forme. »

Le lendemain, le comte de son côté et la duchesse du sien désertaient, s'abandonnant la place. Quant à Bouteselle et à Mariette, il se réjouissaient intérieurement, — quoique le dénouement ne fût pas encore celui qu'ils avaient rêvé, — de ce résultat, qui, en définitive, les ramenait à Paris. C'était pour eux le grand point.

Au premier village où ils arrivèrent, Philippe et Bouteselle se sentant pris d'appétit, avisèrent une sorte d'auberge à la porte de laquelle stationnait une voiture de voyage.

Ils entrèrent. La première personne que Bouteselle aperçut fut Mariette. Ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre; puis Mariette attirant le dragon dans un angle de la cuisine, lui dit :

— Monsieur Bouteselle, savez-vous une idée qui m'est venue ?

— Vous avez tant d'esprit, mademoiselle Mariette !

— Eh bien ! monsieur Bouteselle, j'ai la certitude que madame la duchesse a le cœur blessé.

— Moi, répondit le dragon, j'ai la conviction que celui de mon maître bat la charge.

— Et si madame de Pontlubis a quitté la place, c'est parce qu'elle soupçonnait que M. de Sabran n'y resterait pas.

— Mademoiselle Mariette, vous parlez comme un livre de science. Ce que vous avez vu au fond des pensées de votre maîtresse, je l'ai lu dans la conscience de mon maître.

— Maintenant que nous avons travaillé pour nous, monsieur Bouteselle, et avec succès, je m'en vante...

— Vantez-vous ! tout l'honneur vous en revient.

— Maintenant, reprit la soubrette, il faut nous montrer généreux et grands dans notre victoire.

— Soyons donc généreux et grands dans la victoire, répéta Bouteselle.

— Travaillons, actuellement, pour nos maîtres.

— Ceci est d'une belle âme.

— Il est certain que ces pauvres jeunes gens vont être très malheureux. Nous avons mis le feu aux poudres en les approchant si près l'un de l'autre, sauvez-les.

— Ceci est plus que d'une belle âme, c'est d'un cœur sensible, mademoiselle Mariette. Mais ils s'en veulent peut-être réciproquement, à cette heure.

— Niais que vous êtes ! s'écria Mariette, il ne s'agit que de les faire rencontrer ici, dans cette auberge même.

— Monsieur le comte déjeune.

— Madame repose.

— Comment faire ?

— Voici le moyen, dit Mariette en retirant de son corsage une petite boîte doublée de chagrin.

— C'est un talisman ? demanda Bouteselle.

— Peut-être ; car c'est le portrait de madame que je viens de lui dérober pendant son sommeil ; voyez.

En disant cela, Mariette poussa un petit ressort qui fit ouvrir le couvercle de la boîte.

— Dieu du ciel, que c'est joli ! et entouré de diamants !

— Je ne vous ai jamais donné que de bons conseils, n'est-ce pas, monsieur Bouteselle ?

— C'est vrai.

— Rappelez-vous donc bien ceci : — Vous avez trouvé cette boîte sur la grande route, à quelques pas du village où nous sommes ; vous ignorez à qui ce portrait. Peut-être bien est-il à une dame qui est en ce moment dans l'auberge. Demandez à votre maître s'il ne serait pas convenable de le lui rapporter. Vous avez bien entendu ? Allez. Le reste me regarde.

Bouteselle fit comme lui avait dit Mariette. En voyant le portrait, Philippe poussa une exclamation de joie.

— Certainement, certainement, dit-il, il faut rendre cette boîte à cette dame... Mais, attends, ajouta-t-il, après avoir réfléchi un instant.

Philippe aussitôt enleva le portrait de la boîte, le dégarnit des diamants qui l'encadraient comme autant de soleils, remit les diamants dans la boîte, et dit à Bouteselle :

— Maintenant, va.

Bouteselle s'en fut raconter à Mariette, mot pour mot, ce qui venait de se passer.

— Venez, dit Mariette.

Et elle traina le dragon devant la duchesse.

— Le portrait de madame est retrouvé, s'écria la soubrette en entrant toute joyeuse ; et cet homme le rapporte de la part de son maître.

La duchesse ouvrit vivement la boîte, et poussa un cri en ne retrouvant que les diamants.

— Mais, dit-elle, en regardant Bouteselle avec curiosité, il y manque quelque chose.

— Je n'ai pas touché à un seul de ces diamants, madame la duchesse, reprit le dragon en protestant sérieusement.

— Eh ! qui vous parle des diamants ! je sais qu'ils y sont tous ; mais c'est le portrait qui manque...

— Je rapporte à madame la duchesse ce dont mon maître m'a chargé.

— Mais qui est-il votre maître ?

— M. le comte de Sabran !

— M. de Sabran ! murmura la duchesse en rougissant.

Elle réfléchit ou rêva un moment ; puis, s'adressant à Mariette :

— Faites-moi le plaisir, mademoiselle, de pénétrer jusqu'auprès du comte ; et dites-lui, je vous prie, que je lui ordonne de me renvoyer mon portrait.

— Tout est perdu si la colère s'en mêle ! dit Bouteselle à Mariette une fois qu'ils furent dehors.

— Perdu ! allons donc ! Ne m'avez-vous pas dit que le cœur de votre maître était plein.

— A déborder.

— Alors tout est sauvé, si le comte est homme d'esprit ; et je crois qu'il l'est.

Mariette remplit à la lettre la commission de la duchesse.

— Votre maîtresse est-elle visible ? se contenta de demander Philippe.

— Oui ; et elle part dans un quart d'heure, monsieur le comte.

— C'est bien.

Cinq minutes après, Philippe introduit auprès de madame de Pontlubis, lui exprimait le désir d'avoir quelques instants d'entretien secret. La duchesse, toute pâle d'émotion et de bonheur, fit signe à Mariette de sortir. Mariette obéit.

Mais elle était fille de trop d'esprit pour ne pas écouter aux portes et pour ne pas regarder à travers le trou de la serrure. Ce que Mariette vit, est très simple à dire.

Elle vit le comte de Sabran aux genoux de la duchesse, et celle-ci lui tendant sa main à baiser.

— Allons ! dit Bouteselle en se retournant vers Mariette, qui l'avait appelé pour assister à ce spectacle. Allons ! le petit bois est à nous !

— Et la plate-forme nous appartient, répliqua Mariette.

Une heure après, on était en route pour Paris, le comte assis au fond de la voiture avec la duchesse, ayant Mariette en face d'eux, condition exigée par madame de Pontlubis, et Bouteselle conduisant les deux chevaux, le sien et celui de Philippe. Seulement le dragon s'arrangeait souvent pour que ses chevaux éprouvassent le besoin impérieux de dépasser

la voiture, ce qui lui donnait l'occasion de jeter un coup d'œil à mademoiselle Mariette, à travers la portière.

XI.

En se relevant de l'évanouissement qu'elle avait éprouvé en apprenant le départ de Philippe, la pauvre Inès était restée aux trois quarts folle, indécise sur ce qui lui restait à faire, ne sachant même plus s'il lui était permis de songer à vivre. Elle se leva tout à coup en disant :

— Oh ! je le retrouverai ! je le retrouverai !

Et elle partit rapide comme l'éclair.

Cet élan d'énergie nerveuse qu'elle avait ressenti, se calma, quand la pauvre enfant fut rentrée chez elle. Elle pleura abondamment ; et avec ses larmes s'en alla la hardie résolution qu'elle avait prise. Des montagnes de difficultés se dressèrent devant elle. On va comprendre qu'avec la réflexion elle ait reculé devant son projet.

Inès, au milieu de son grand désespoir, avait trouvé que puisque la marquise de Sézanne était la dame masquée cachée au fond du carrosse ; — pour elle cela ne faisait pas de doute, — c'est que madame de Sézanne était, à ce moment-là, la maîtresse de Philippe. Donc, madame de Sézanne devait savoir où il était, caché ou simplement en voyage. Oui, mais si le départ de Philippe était un mystère, madame de Sézanne se garderait bien de le trahir. Première difficulté, et vraiment insurmontable. Il fallait donc par diplomatie, vaincre le silence de la marquise. Mais Inès ne se reconnaissait pas assez habile pour lutter avec succès, elle pauvre et simple enfant, avec une si grande dame.

Comme tous les gens à idée fixe, Inès trouva bientôt le revers de la médaille. Il lui restait une chance.

Le départ de Philippe, après une pareille aventure, pouvait avoir deux causes : ou il fuyait devant la marquise, et ce n'était pas admissible pour Inès ; ou il avait rompu avec la marquise, et son éloignement n'avait pas d'autre but que de consommer leur séparation.

Cette dernière supposition soulagea le cœur d'Inès, et de plus, lui donna quelque espoir de succès. S'il y a rupture, qu'elle vienne de l'un ou de l'autre, il doit y avoir dépit de la part de la marquise ; et du dépit à une vengeance, il n'y a pas, chez une femme, l'épaisseur d'un éventail. Donc, dans ce cas, madame de Sézanne pourrait bien livrer le secret de Philippe, ou si elle ne le savait pas, elle était assez puissante pour s'en enquérir et pour le connaître.

Restait maintenant, pour Inès, à trouver le courage de se présenter chez la marquise. Ce fut là ce qui lui manqua, au moment où il fallut s'exécuter.

Pendant deux jours de suite, la pauvre enfant se dirigea vers l'hôtel de Sézanne, mais passa, timide et tremblante, devant la porte, sans oser même plonger un regard dans la cour. Enfin, le troisième jour, elle fit comme les plus fiellés poltrons quelquefois, elle se sentit brave et entra. Il s'agissait, après avoir franchi la porte, de franchir le Suisse. Quand on est arrivé au point où était Inès, rien ne coûte plus. A cette question du Suisse :

— Où va mademoiselle ?

Inès avait répondu avec un aplomb imperturbable :
— Je suis une ouvrière de madame la marquise ; elle m'attend, ce matin, pour me commander divers objets de toilette.

Le Suisse laissa passer Inès. Après avoir franchi la porte, restait à franchir une armée de domestiques et de filles de chambre. Cela devenait plus difficile. Mais à mesure qu'elle avançait vers son but, Inès se sentait de plus en plus audacieuse. Elle doubla le cap des laquais d'antichambre sans trop de tempête ; mais ce fut une autre affaire avec les femmes : le titre d'ouvrière ne suffisait plus. Il fallait le justifier, et plus Inès insistait, plus on se montrait exigeant. La querelle devint si chaude, que madame de Sézanne fut obligée de se montrer sur le seuil de son boudoir.

— Que veut donc mademoiselle ? demanda-t-elle.

La situation changeait. Inès l'accepta donc avec toutes ses difficultés, et elle répondit bravement :

— Je désire parler à madame la marquise.

— Eh bien ! parlez ; qu'y a-t-il ?

— C'est en particulier que je voudrais causer avec madame la marquise.

Madame de Sézanne fut comme fascinée par l'attitude résolue de la jeune fille ; aussi lui dit-elle :

— Entrez, alors, mademoiselle.

Inès entra dans ce boudoir tout parfumé, et où, croyait-elle, des rêves d'or et de bonheur se cachaient dans les plus moelleuses tentures. La marquise s'allongea dans une causeuse. Inès demeura debout.

— Parlez, mademoiselle, je vous écoute.

— Personne ne peut nous entendre ? demanda Inès.

— Personne, fit la marquise en dissimulant à peine un mouvement de crainte.

— Madame la marquise, s'écria Inès en se jetant à ses genoux, je suis une bien humble fille pour avoir tant d'audace que de venir vous demander... Mais, d'abord, permettez-moi d'espérer que vous ne m'accablerez pas de votre courroux, si...

— Mais voyons, parlez ; vous m'irritez avec vos hésitations.

— Si je prononce devant vous le nom de M. le comte de Sabran.

— Et que voulez-vous que cela me fasse, à moi, que vous prononciez le nom de M. de Sabran ? Je n'en ai que faire, mon enfant.

L'accent d'indifférence et de froideur avec lequel madame de Sézanne laissa tomber ces mots de ses lèvres, fit hésiter Inès. Elle leva lentement les yeux, pour voir si le calme du visage de la marquise répondait au calme de sa parole. Le masque était, en effet, froid et contenu ; mais il ne put échapper à la jeune fille qu'il y avait au coin des lèvres un pli plein de dédain, et dans l'agitation des doigts de la marquise quelque chose de fébrile et d'irrité. Elle ne s'était donc pas trompée.

— Eh bien ! après ? lui demanda madame de Sézanne avec le même calme affecté. A présent que vous avez prononcé ce nom redoutable, voulez-vous me dire ce qu'il a de commun avec vous ?

— Mon Dieu ! madame la marquise, je viens vous demander si vous êtes assez bonne pour me dire où est le comte ?

— La question est plaisante ! s'écria la marquise en éclatant de rire. Suis-je la gardienne de M. de Sabran ?

— Non certes, madame, mais je me suis présentée chez lui, il y a trois jours; on m'a répondu qu'il était parti sans qu'on sût où il était allé, ni quand il reviendrait.

— Et vous prétendez, mademoiselle, que lorsque les gens de M. de Sabran ignorent où il est, je le sache, moi?

— Oui; répondit Inès avec un calme et une assurance qui arrêterent l'hilarité de la marquise.

Elle se prit alors à regarder fixement Inès qui se tenait immobile et digne devant elle.

— Mais attendez donc, reprit madame de Sézanne, il me semble que vos traits ne me sont pas inconnus.

— C'est possible, madame.

— Où vous ai-je donc vue?

— Rappelez vos souvenirs, et vous verrez que j'ai eu raison de venir vous dire que vous pouviez savoir où est le comte de Sabran.

— Je me souviens...

— Un soir de carnaval, à la porte Saint-Honoré, répliqua Inès.

— Ah! vous êtes...

— La jeune fille que M. le comte de Sabran a noblement défendue contre le marquis de Sézanne, pendant que madame la marquise était dans le carrosse...

— Qui vous a dit? fit madame de Sézanne avec un ton de suprême orgueil mêlé d'effroi.

— Je l'ai deviné, répondit froidement Inès.

Il y a une chose qui échappe à nos lecteurs, et qui n'avait point échappé à Inès, et de là venait la hauteur, nous pouvons dire l'audace de ses réponses. Ce quelque chose, c'était l'espèce de joie féroce, mêlée d'ironie, de vengeance et de colère qui avait remplacé, sur le visage de la marquise, le calme dédaigneux des premiers moments. Elle se montrait comme altérée de sang, et elle se sentait sous la main un instrument, un bourreau. Inès avait deviné cela, et avait compris la supériorité de sa position.

— Ah! reprit la marquise, M. le comte de Sabran vous a fait payer ce noble service!

Inès fit un mouvement d'indignation; mais elle le réprima. Elle vit bien qu'elle avait prévu juste, en supposant du dépit chez la marquise; et quand même ce serait au prix d'odieux soupçons sur son innocence, Inès préférerait boire ce calice, pourvu qu'elle retrouvât Philippe.

— Et, continua madame de Sézanne, il vous a abandonnée se cachant de vous. Cela est digne de lui! Vous voulez le revoir; je comprends votre désir, mademoiselle. Vous voulez porter le trouble dans le nouveau bonheur qu'il s'est fait; je partage votre sentiment de vengeance. Eh bien! soyez tranquille; on a pu vous cacher la présence du comte à son hôtel ou sa retraite... On en ferait autant à mon égard... Il n'importe! Je saurai découvrir où il est, et je vous le dirai...

— Bien sûr, madame?

— Je vous le jure.

— Oh! quand cela? quand cela?

— Venez demain.

— Merci, madame, merci.

Inès sortit de l'hôtel, plus heureuse qu'elle n'y était entrée. Peu lui importait tout ce que la marquise avait pu croire ou s'imaginer; le principal, l'essentiel, le positif pour elle, c'était de revoir Philippe!

Le lendemain, Inès fut exacte au rendez-vous que lui avait donné madame de Sézanne. Mais la marquise n'avait rien pu apprendre. Philippe était réellement absent. Deux jours, trois jours s'écoulèrent, une semaine s'écoula, même ignorance sur le compte de Philippe, même mystère. La marquise s'habituant, peu à peu, à voir Inès, puis le tourbillon du monde l'entraînant, elle finit par se refroidir sur son âpre désir de vengeance, et Philippe bientôt fut tout à fait oublié; en sorte que madame de Sézanne ne trouva rien de plus simple que de congédier Inès en lui faisant défendre sa porte.

Mais alors un autre sentiment s'empara de la jeune fille. Elle s'imagina que la marquise avait retrouvé Philippe et qu'elle avait reconquis son cœur. Elle prit, alors, le rôle patient de guetter à la porte de l'hôtel de Sézanne tous les visiteurs et de surprendre les sorties de la marquise. Ces manœuvres n'amènèrent aucun résultat. Quant aux gens du comte, bien que Philippe fût de retour depuis plusieurs jours, ils persistaient dans leur consigne de constater son absence.

XII.

Philippe, tout entier à la duchesse de Pontlubis, s'était séquestré du monde, attendant, avec une impatience très partagée, l'époque fixée pour son mariage.

On était à l'avant-veille de ce jour tant désiré. La duchesse, dont les caprices frivoles auraient dévoré un trésor de nabab, fit venir chez elle, un matin, une jeune ouvrière qu'on lui avait recommandée comme très habile, et à laquelle elle voulait confier le soin de broder en lettre d'or et de soie, au milieu d'un splendide carreau à écusson, deux initiales qui lui étaient chères.

On introduisit la jeune ouvrière, dont la beauté frappa la duchesse. Cette jeune ouvrière était Inès. Heureuse, comme l'est toute femme, d'étaler les richesses de sa garde-robe, madame de Pontlubis, après avoir ébloui Inès de tout l'éclat de ses écrans, de ses robes et de ses dentelles, lui dit :

— Maintenant, mon enfant, il s'agit, dût-il vous en coûter deux nuits de veille, de broder, au milieu de cet écusson, deux initiales. Je payerai un pareil travail et le temps que vous y consacrerez, tout ce qu'ils vaudront. Voici les deux lettres : un P et un S.

Inès pâlit comme par pressentiment.

— Qu'avez-vous? lui demanda madame de Pontlubis.

— Rien, lui répondit vivement Inès, rien, madame. Votre futur époux se nomme-t-il Philippe? demanda la pauvre enfant d'une voix inarticulée.

— Oui, mademoiselle... mais vous êtes souffrante...

— Non, madame, non... merci!... Vous dites qu'il se nomme Philippe?

— Oui.

Au même moment, un valet ouvrit la porte et annonça :

— M. le comte de Sabran.

Inès poussa un cri et tomba à la renverse.

A ce cri un autre cri avait répondu :

— Isabelle!

C'était le comte qui avait prononcé ce nom.

La duchesse, pâle de colère, promenait ses regards pleins de larmes et d'éclairs, de la jeune fille au comte.

— Mais, madame, s'écria tout à coup Philippe, cette enfant a besoin de secours.

Et prenant sur un meuble un flacon de sel, il le fit respirer à Inès. Pendant ce temps, la duchesse pleurait, le visage caché dans son mouchoir.

Quand Inès eut repris ses sens, en reconnaissant Philippe, elle lui saisit les deux mains en les portant à ses lèvres avec transport :

— Ah ! murmura-t-elle, je vous retrouve donc !... Maintenant la pauvre Inès peut mourir, elle a eu un instant de bonheur !...

— Inès !... Inès ! s'écria Philippe, et il s'abîma dans une profonde et solennelle méditation d'où l'arracha, tout à coup, ce nom jeté à travers la porte par la voix du valet :

— Madame la marquise de Sézanne.

— Oh ! je comprends ! fit Inès en se levant.

Tout le drame venait de se dérouler à l'esprit de Philippe dans ces seuls mots prononcés par Inès. Il s'approcha alors de la duchesse :

— Madame, lui dit-il, je vous demande pardon humblement, à genoux, de ce qui vient de se passer. Madame la marquise de Sézanne sera assez bonne peut-être pour vous instruire d'une partie de tout ceci ; moi, quand je vous aurai dit le reste, je n'aurai rien perdu, je l'espère, de l'estime et de l'affection dont votre cœur m'a honoré.

La duchesse ne répondit pas et se cacha de nouveau le visage pour pleurer. Philippe salua, et s'avançant vers Inès :

— Inès, venez, que je vous reconduise. Il y a toujours place, dans le carrosse d'un gentilhomme, pour la vertu, le dévouement et la foi des souvenirs.

Philippe prit Inès par la main et sortit de l'appartement. La duchesse et la marquise le regardèrent avec étonnement.

Philippe fit monter Inès dans sa voiture, et la reconduisit à sa demeure. Le comte resta plus de deux heures attentif au long et naïf récit que lui fit la jeune fille de tous les événements qui s'étaient succédé depuis leur séparation. En la quittant, Philippe embrassa Inès avec une tendresse fraternelle, et lui dit en prenant ses deux mains dans les siennes :

— Pauvre enfant, pourquoi vous êtes-vous cachée sous un faux nom le soir où je risquais ma vie de si bon cœur pour vous ? pourquoi avoir fui ma présence le lendemain ?

Inès creusa ces paroles et comprit tout ce qu'elles renfermaient pour elle, de désespoir et d'amère déception.

— Ah ! qu'importe ! dit-elle, en tombant à genoux, je l'ai revu, il sait que je l'ai aimé, que je l'aime encore !... Maintenant mon rôle dans ce monde est fini.

Inès, la tête penchée dans ses deux mains et appuyée contre le pied de son lit, s'abîma dans une ardente et sainte prière.

— Le comte avait espéré que la journée et la nuit passées sur l'étrange scène à laquelle elle avait assisté, la duchesse voudrait au moins lui permettre de s'expliquer. Il se rendit à son hôtel. Ce fut Mariette qui lui remit un pli cacheté et dans lequel madame de

Pontlubis lui annonçait une rupture décisive entre eux.

Philippe poussa un cri de désespoir qui fit pitié à Mariette. Rentré chez lui, il trouva Bouteselle l'air effaré et le visage bouleversé.

— Qu'arrive-t-il donc Bouteselle ?

— Oh ! monsieur le comte, votre voiture est encore attelée, montez, montez vite dedans...

— Mais qu'y a-t-il ?

— Et faites-vous conduire chez Inès...

— Chez Inès, il y a un malheur alors ?

— Oui, un malheur...

Philippe arriva, au grand train de ses chevaux, chez la pauvre ouvrière, qui, le voyant entrer, se dressa sur son séant par un dernier reste d'efforts, et en enlaçant dans ses bras la tête de Philippe :

— Oh ! monsieur le comte... pardonnez ce premier et ce dernier baiser... il est d'une mourante... je serais un obstacle à votre bonheur... vous l'aimez... vous avez raison... elle est digne de vous... tandis que moi... Ah ! ce poison me brûle la poitrine... donnez-moi à boire, j'ai soif... Philippe ! la main : mon Dieu ! pardonnez-moi !... par... don... nez... ah !...

Elle retomba.

— Inès ! cria Philippe... morte ! fit-il en prenant une des mains de la jeune fille dans les siennes... Puis, se penchant sur elle, il l'embrassa respectueusement au front... Et après avoir, un moment, contemplé la pauvre enfant dans une muette et sombre douleur :

— Bouteselle, dit-il en s'adressant au dragon qui se tenait dans un coin, pleurant comme un enfant, Bouteselle veille à ce que cette brave et bonne créature reçoive les derniers soins.

Puis il embrassa de nouveau Inès ; et après avoir recouvert son visage sous le drapeau, il sortit précipitamment comme un homme qui suffoque.

XIII.

Un mois s'était écoulé, mois de tristesse, de remords, de soucis et d'inquiétudes pour Philippe. Vainement, il avait cherché à revoir la duchesse, après lui avoir fait savoir qu'Inès était morte, la duchesse avait été inflexible.

Un matin, Bouteselle et Mariette se rencontrèrent en pleine rue.

— Tiens, monsieur Bouteselle, on dirait que vous voilà en costume de voyage ?

— Il me semble que vous aussi...

— C'est vrai, nous partons pour Montvert.

— Bah ? et nous pour Viremolle. Ah ! mademoiselle Mariette, que de talents perdus !

— Allons donc ! Monsieur Bouteselle, si la plate-forme et le petit bois n'ont pas changé de place pour nous faire endiabler...

— Eh bien ?...

— Foi de Mariette ! avant quinze jours nous reviendrons tous les quatre à Paris.

— Tope-là, Mariette !

— C'est dit, Bouteselle.

Or, la plate-forme et le petit bois étaient restés à leur place, et Mariette eut raison encore cette fois. La

duchesse, Philippe et Mariette dans le carrosse, et Bouteselle à cheval, revinrent tous quatre à Paris.

Xavier EYMA.

THÉMIR.

(CONTE ORIENTAL.)

Mariez-vous, vous ferez bien. — Ne vous mariez pas, vous ferez mieux.
(Proverbe oriental.)

En ce temps-là vivait à Bassorah un philosophe fort simple, et cependant fort célèbre. Ce philosophe s'appelait Thémir.

Après avoir passé sa vie à étudier toute chose, il en vint à s'avouer que les sciences réunies ne signifiaient vraiment rien ; et que, si le bonheur n'était pas autre part, il courait grand risque de mourir sans faire sa connaissance, ce qui à la rigueur pouvait être vrai.

Il avait pourtant fait au livre du Koran des commentaires aussi pieux qu'ils étaient utiles ; et du bout de sa lorgnette, il avait découvert, dans un tout petit coin du ciel, trois cent soixante mille étoiles, pas une de plus, pas une de moins, dont on ne soupçonnait même pas l'existence avant lui. De plus, il avait de fortes raisons de supposer qu'il était le seul qui avait annoncé que la fameuse comète brûlerait le monde au mois d'août mil huit cent trente-cinq, si, sur trente-deux millions de manières possibles d'opérer son retour, elle choisissait précisément celle-là.

Les savants furent contraints d'avouer que le monde avait encore des chances.

Or, il advint un jour à notre homme une singulière et furieuse envie de se marier, non pas qu'il eût sur l'amour des idées fort avantageuses ; mais comme il se faisait déjà vieux, et qu'il se sentait toutes les inclinations possibles à devenir infirme, il y eut dans son désir un certain égoïsme, un peu mêlé peut-être à la curiosité.

Il s'en fut donc chez un de ses amis, derviche fort estimable, auquel il fit l'aveu de son caprice, en rougissant d'une honnête pudeur, et lui demanda son avis.

Le derviche, qui était non moins sage que lui, approuva fort son idée et lui parla ainsi :

— Thémir, mon ami, je pourrais vous dire, comme Jupiter à ce grand-prêtre dont le nom m'échappe : « Prenez une peau de chatte, étendez-là au soleil, et faites ainsi votre femme vous-même. » Mais nous savons tous que ceci n'est que de la fable ; nous sommes forcés par le temps présent de nous contenter des femmes toutes faites. La lanterne de Diogène ne serait pas non plus votre affaire, écoutez donc et profitez : j'ai chez moi trois sœurs nubiles, parfaitement conservées, dont le cœur n'a point encore vu le jour ; j'ai tout lieu de croire qu'elles seront votre fait. Je ne voulais pas les marier, mais vous êtes mon ami, c'est un cadeau que je veux vous faire. Choisissez.

Thémir convint, en effet, que puisque le derviche était son ami, et qu'il avait trois sœurs, il ne pouvait

faire mieux que d'en prendre une pour femme. On lui amena les trois vierges et il leur dit :

— Mes toutes belles, j'ai besoin d'une épouse ; qui de vous trois me veut pour mari ? Les trois sœurs se jetèrent à son cou, en lui faisant force caresses. Le sage comprit par là qu'elles étaient véritablement bonnes à marier. Il n'y tenait que pour la forme, mais ce procéda le toucha.

— Mes bonnes amies, je vous demande une femme, mais je n'en veux pas trois. La polygamie n'étant pas dans mes manières, je vous prie de vous reculer un peu.

Thémir les trouvait bien un peu maigres, mais comme on était en carême, autrement au rhamadan, l'excès du jeûne lui parut excusable, et il ne s'en tint pas moins fort content. Puis, avisant la plus âgée, comme devant être la plus sage, il fit son choix et l'emmena.

— Bonne chance, lui dit le derviche ; mais vous pouvez vous flatter d'avoir la main heureuse. Vous serez content, c'est moi qui vous le dis.

Le mariage fut conclu, tout alla bien pendant quelques jours.

Mais il advint que la pauvre femme avait un étrange caractère ; car elle était sujette à de fréquentes extases, lesquelles mettaient singulièrement en retard les affaires de la maison. Elle lisait, commentait et répétait le Koran, au lieu d'éplucher et de faire cuire ses légumes ; passait son temps à la mosquée au lieu d'aller au marché ; et répondait Allah et Mahomet, quand son mari lui parlait spectacle ou promenade ; et de plus elle n'avait à la bouche que ce refrain : « Mon frère, il faut mourir ! » Ce qui était peu divertissant.

Si la patience d'un mari n'est pas longue, celle d'un philosophe l'est encore moins ; quand celle de notre homme fut à bout, il lui dit :

— Ma mie, j'aime à trouver chez moi de quoi dîner quand j'ai faim ; le spectacle et la promenade m'amusent en leur temps ; j'estime et respecte la loi des prophètes, toutefois je n'en use qu'autant qu'il faut ; je crois de tout mon cœur à l'autre vie, mais avant tout je crois à celle-ci, et quant à ce qui est de mourir je ne ferai cette sottise-là que le plus tard possible. Permettez-moi donc de vous ramener chez vous.

— Oh ! oh ! quelle créature est-ce donc que la femme, si toutes se ressemblent ? se dit Thémir en allant chez le derviche.

— Cher, lui dit-il, votre sœur n'a-t-elle jamais été folle ? Elle a, je vous jure, tout ce qu'il faut pour le devenir.

— J'avoue, répondit celui-ci, qu'elle a parfois certains caprices qui pourraient faire suspecter sa raison, quoique ce soit au fond la meilleure fille du monde. Mais que dites-vous de ses deux sœurs, voulez-vous essayer ?..

— Je le veux bien, dit Thémir, puisque vous me le conseillez. Je ne puis toujours pas perdre au change, pensa-t-il tout bas.

Cette fois, ne voulant pas choisir, il prit au hasard. Mais il ne fit pas meilleur ménage, la pauvre Charlyde avait pour sœur une véritable Scylla ; il advint que la seconde était une espèce de sorcière, une diseuse de bonne aventure, qui du matin au soir avait la manie de l'avenir.

Elle ne parlait que par soupirs, tournait les yeux au ciel comme une colombe, et se tenait sur la pointe des pieds, comme si elle eût craint de toucher à la terre. Tantôt elle avait des accès de joie à trépasser de bien-aise, tantôt des torrents de pleurs à fondre le diamant, et psalmodiait alors des litanies étranges. C'était à n'y pas tenir, et Thémir n'y tint pas.

— Parbleu, fit-il, en voilà bien d'une autre ! qui m'a donné une telle illuminée ? Assurément, Carda lui est entré dans le corps, ou l'esprit de Mahomet lui a tourné la tête. Mon ami le derviche a de singulières sœurs, il faut en convenir.

Et il lui dit encore :

— Madame, j'en suis fâché pour vous, mais vous avez des façons de houri qui seraient tolérées tout au plus dans le paradis du prophète ; vous n'êtes guère mon fait, pas plus que je ne suis le vôtre. Venez.

Et il s'en fut encore chez le derviche, auquel il répéta piteusement son histoire.

— Vous m'étonnez, dit celui-ci. Voulez-vous la troisième.

— Je ne reculerai pas pour si peu, reprit Thémir ; mais pour le coup ce sera la dernière.

— Ma foi, dit le derviche, après celle-ci, je n'en ai plus.

— Ainsi soit-il, répliqua Thémir, et il l'emmena.

Cependant la pauvre fille avait le maintien si décent, les yeux si doux, les paroles si touchantes ; il y avait tant de charme dans le son de sa voix, tant de sensibilité dans ses traits, tant de compassion dans ses gestes, que tout philosophe qu'il était, le pauvre mari se sentit ému, et se promit pour ses vieux jours un peu de ce bonheur qu'il convoitait d'avance, comme un bon plat qu'on n'entame qu'au dessert.

Mais, hélas ! ce fut bien pis encore ; à peine fut-elle sa femme, qu'il n'y eut plus moyen d'exister. Les plats ne paraissaient que vides sur la table, parce qu'elle en donnait le contenu aux pauvres ; elle sortait dès le matin pour aller rôder dans les quartiers les plus misérables et les plus sales, et ne rentrait que le soir avec une foule de mendiants à ses trousses, auxquels elle donnait tout ce qu'ils pouvaient emporter. S'il venait des voleurs la nuit, elle empêchait de les arrêter, sous prétexte qu'il ne faut jamais faire de mal à son semblable. En quinze jours la maison fut vide. Alors, quand il n'y eut plus rien, elle se mit à jeter de l'argent par les fenêtres, ce qui fit amasser beaucoup de monde, vu la nouveauté, et attira une foule de bénédictions sur sa tête. Pour le coup, Thémir l'arrêta :

— Par Mahomet ! en voilà assez, dit-il : ces trois pécores m'ont suffisamment instruit.

Puis, s'adressant à sa femme :

— Ma bonne amie (je pourrais, je devrais même vous appeler autrement), votre première sœur était une visionnaire, la seconde une diseuse de bonne aventure ; mais si elles négligeaient leur ménage, c'étaient de bonnes filles qui ne faisaient de mal à personne quand on ne leur disait rien. Grâce à vous, me voilà réduit à la besace ; vous êtes une folle qui n'avez pas le sens commun. Allez, que Mahomet vous donne une place où bon lui semblera ; mais au nom de ces bonnes œuvres que vous faites si bien à mes frais, laissez-moi le peu qui me reste, et par pitié débarrassez-moi de votre présence. Le prophète

vous ait toutes les trois en sa sainte et digne garde.

Et il s'en alla une quatrième fois chez le derviche. — Mon ami, je m'étais trompé, lui dit-il, le mariage n'est point du tout mon fait ; à d'autres cette folie !... Gardez vos trois sœurs, s'il vous plaît.

Puis il ajouta, en baissant les yeux :

— Je vous promets, foi de converti, que je ne leur ai fait aucun tort. Allah vous aide et vous bénisse ! J'ai dit.

Thémir, rentré chez lui, comprit que, loin d'être un grand philosophe, il n'avait été jusqu'à ce jour qu'un grand sot. Cette aventure lui donna une nouvelle ardeur pour la science ; mais il abandonna les femmes, les étoiles et les comètes, et, pour se consoler, il composa un grand livre sur les trois grandes vertus de l'homme : — *La Foi, l'Espérance et la Charité*.

Une copie de son manuscrit existe encore à l'Académie des sciences.

MAX DE RÉVEL.

FANNY CHOMPRÉ.

I.

Elle avait seize ans. Elle était brune, grande, svelte quoique puissante, et son regard révélait l'ardeur et la décision de son caractère. Fille d'un soldat, elle semblait sans cesse reprocher à la nature de s'être trompée de sexe en la créant. Elle écoutait d'une oreille avide tous les récits de bataille qui fournissaient un thème inépuisable aux conversations de 1812. Sa mère, avec la légèreté des femmes de cette époque, aimait les bals, les fêtes, les plaisirs, les réunions brillantes. Elle y conduisait Fanny ; mais la jeune fille ne semblait accompagner sa mère que pour ne pas lui déplaire. Ensemble elles habitaient une maison charmante dans la rue du Mont-Blanc, et cette maison recevait sans cesse de nombreux visiteurs qui allaient aux armées ou en revenaient.

Le père de Fanny commandait une des brigades du 4^e corps, et sa position élevée expliquait cet empressement de toute une génération qui ne comprenait que la gloire militaire.

Depuis plusieurs mois, les nouvelles de l'armée étaient nulles, ou à peu près, et plus d'une famille était inquiète. Fanny en avait presque perdu le sommeil. Un sinistre pressentiment s'était emparé de son esprit. Dans la nuit elle voyait un fantôme sanglant et mutilé errer autour d'elle, et quand elle cherchait à distinguer les traits, elle reconnaissait avec effroi le visage chéri de son père.

Fanny aimait son père d'un amour sans partage, et jamais elle n'avait été séduite par tout ce qui d'ordinaire captive l'imagination des jeunes filles.

Un soir, tout dormait dans la maison de la rue du Mont-Blanc. Assise ou plutôt couchée sur un sofa, seule la jeune fille veillait. Une lampe modeste jetait ses lueurs indécises dans l'appartement. La nuit était noire et froide, une nuit triste de la fin de novembre.

Tout à coup, au milieu du silence, un bruit léger se fit entendre sur les feuilles mortes, et bientôt des

pas circonspect s'arrêtèrent à la fenêtre qui, du pavillon occupé par Fanny, donnait de plein-pied dans le jardin.

Si léger que fût ce bruit, Fanny l'entendit; elle se leva résolument et allait courir au danger lorsque la fenêtre céda à l'effort puissant qui pesait sur elle extérieurement.

Un jeune homme entra dans l'appartement de la jeune fille.

Un grand manteau militaire dissimulait sa taille, et un chapeau à larges bords cachait ses traits.

— Ne vous effrayez pas, Fanny, dit le jeune homme d'une voix douce et tremblante d'émotion. Si je viens troubler votre solitude malgré vos défenses réitérées, il faut que je sois conduit par un motif bien grave.

— Parlez, monsieur, parlez sans crainte; donnez-moi des nouvelles de mon père...

— Le général Chompré, dit le jeune homme...

Et, comme s'il n'eût pu achever, sa tête s'inclina sur sa poitrine. Dans ce mouvement, le large chapeau tomba et découvrit une magnifique tête militaire de vingt ans. Les traits étaient vigoureusement accentués: le front large, le nez puissant; une épaisse moustache couvrait la lèvre supérieure. Le regard seul jurait avec tout cet ensemble. Il était doux et timide. Mais on comprenait qu'il ne se volait ainsi que devant la jeune fille. Devant l'ennemi, ce grand œil noir devait lancer des flammes.

— Eh bien! monsieur, achevez, dit la jeune fille après un moment de silence. Parlez! vous savez que je ne suis plus une enfant, je puis tout entendre... Dites, qu'est-il arrivé à mon père?

— Puisque vous l'ordonnez, mademoiselle, j'achèverai. Nous étions d'avant-garde. J'étais, comme d'ordinaire et selon mon devoir, à côté du général. Nous marchions lentement et avec des précautions infinies, parce que nous étions dans un pays qu'aucun de nous ne connaissait. Nos difficultés étaient encore aggravées par un brouillard intense qui nous donnait la nuit en plein jour. Calme et sérieux selon son habitude, le général cependant dissimulait mal l'inquiétude qui le dévorait. Il sentait l'immense responsabilité qui pesait sur lui, et, s'il se croyait assez fort pour triompher des hommes, il comprenait aussi qu'il ne pouvait lutter contre les éléments, à plus forte raison contre les hommes et les éléments réunis. Nous avançons donc en silence, et chacun de nous en proie à d'assez tristes pensées, lorsque le brouillard, se coagulant tout à coup, nous enveloppa dans des tourbillons de neige. En même temps une fusillade de tirailleurs éclata sur nos flancs et nous voyons, à deux pas devant nous, se dresser la lance des Cosaques.

La jeune fille écoutait avec anxiété tous ces détails, et si parfois elle donnait des marques d'impatience, c'est qu'à son gré le jeune officier n'arrivait pas assez rapidement au but.

— Dès lors, continua-t-il, ce que le général craignait était arrivé. Il fallut nous battre sans savoir contre quel ennemi. Ce fut une lutte corps à corps. Il n'y avait à prendre aucune disposition stratégique. Nous ne pouvions pas reculer. Savions-nous si nous n'étions pas enveloppés? D'un coup d'œil, le général sembla nous consulter, et en même temps, de sa voix

tonnante, donna l'ordre de marcher en avant et le sabre à la main. Ce fut une horrible mêlée. Nous plongeâmes dans ces masses profondes dont rien ne nous indiquait les derniers rangs. Chacun de nous avait sans cesse à se défendre. A peine un ennemi était-il abattu qu'un ennemi nouveau se présentait. Ils se pressaient surtout autour du général; car, malgré l'obscurité du brouillard, on avait reconnu ses grosses épaulettes et les broderies de son uniforme, et tous s'acharnaient à le combattre. Lui, calme et intrépide, se servait de son épée comme s'il se fût trouvé sur le pré, en face d'un seul adversaire, et plus d'un Cosaque apprit à ses dépens que les armes les plus longues ne sont pas toujours les plus meurtrières. Mais que pouvait la valeur contre le nombre! Furieux de voir votre père leur tenir tête sans même recevoir une égratignure, les Cosaques se précipitèrent sur lui avec une telle impétuosité et en si grand nombre, que bientôt le général fut isolé de ses compagnons, de nous, mademoiselle, et attaqué de tous les côtés à la fois. Tant que nous l'aperçûmes, nous essayâmes de le rejoindre, afin de mourir ou de nous sauver avec lui. Mais chacun de nous avait sur les bras une nuée d'ennemis. Longtemps je vis le général qui faisait merveille de son épée. Puis...

Le jeune officier baissa sensiblement la voix.

— Puis? demanda la jeune fille interrogeant pour connaître jusqu'où allait son malheur.

— Son cheval, à bout de forces, s'abattit sous le général. Par suite des accidents du terrain et du combat, je me trouvais assez près de lui pour lui tendre la main. Mais il était déjà debout et à pied, recommençait avec son intrépidité froide ce combat de géants. Un instant, je crus que nous serions assez heureux pour nous dégager. Quelques-uns de nos compagnons s'étaient reformés et nous formions un petit corps capable de résister au choc impétueux des Cosaques. Malheureusement pour nous, nous avions affaire à un ennemi dont le nombre, l'audace et l'ardeur allaient sans cesse en croissant. Il ne nous laissa pas longtemps tranquille. Nous le reçûmes comme des hommes qui, sans sourciller, ont fait le sacrifice de leur vie. Votre père, remis à cheval, nous conduisait. Nous étions décidés à en finir. Nous nous précipitâmes sur les Cosaques avec une ardeur toute nouvelle. Le général se laissa emporter par son nouveau cheval. Encore une fois, nous nous trouvâmes séparés. Un instant après, les hurrahs des Cosaques nous apprirent qu'un grand malheur venait de nous frapper. Ils nous abandonnèrent et nous n'avons plus revu le général.

— Pauvre père! dit Fanny en laissant tomber sa tête sur ses mains et pleurant en silence.

Le jeune officier, qui depuis plusieurs années servait avec le général Chompré en qualité d'aide-de-camp, respecta cette douleur muette, et attendit pour parler encore que Fanny l'interrogeât.

II.

Un jour blafard éclairait la cime des arbres du jardin. La jeune fille avait coupé ses beaux cheveux noirs; elle avait dépouillé les habits de son sexe et, décidée à suivre à l'armée le capitaine Félix de Vlober, elle avait revêtu un uniforme de fantaisie qui

pouvait lui permettre de ne jamais abandonner l'ancien aide-de-camp de son père. Félix était digne de toute la confiance de la jeune fille. Jamais dans une poitrine d'homme n'avait battu un plus noble cœur. Dans une dernière conversation, souvent interrompue par les larmes de la jeune fille, ils s'étaient parlé ainsi :

— Ainsi, Félix vous croyez que mon père n'est pas mort et que nous pourrions le délivrer.

— Je le crois, mademoiselle ; le hasard des combats a fait tomber entre mes mains un officier russe qui faisait partie du corps auquel nous avons eu affaire dans cette journée fatale. Le général, obligé de contenir son cheval, a été enlevé par les Cosaques, et les blessures qui couvraient son corps avaient été reçues avant ce dernier engagement. Il a été envoyé à Saint-Petersbourg.

— Nous n'avons donc plus à hésiter. Il faut partir et sur-le-champ.

— Ordonnez, mademoiselle. Quoique la place d'un soldat soit sur le champ de bataille, mes blessures récentes m'ont valu un congé de plusieurs mois. Usez-en, je suis tout à votre service.

— Partons, mon ami, partons sans réfléchir. Plus tard peut-être, j'hésiterais.

Le jeune officier s'inclina sans répondre. Fanny, donnant un dernier regard à sa chambre de jeune fille, s'arrêtant un instant devant le portrait de sa mère à laquelle elle ne voulait pas donner un dernier baiser, décrocha un lourd manteau suspendu dans sa garde-robe et prit le bras du jeune homme. Une demi-heure après, tous les deux à cheval étaient sur la route d'Allemagne.

Georges BELL.

(La suite au prochain numéro.)

Courrier de Paris.

Si vous pensez qu'on puisse dire des courriers de Paris ce qu'on dit des discours, que les moins longs sont les meilleurs, vous ne pouvez manquer d'avoir une excellente opinion du présent article !

Ce n'est pas que les idées et les sujets manquent au chroniqueur qui ose, à l'exemple du grand maître en ce genre, de madame Émile de Girardin première, suppléer les nouvelles absentes par des aperçus critiques sur les mœurs du temps, par des essais philosophiques ou des discussions littéraires. Mais le temps est loin déjà où le public se contentait de ces causeries, si supérieures pourtant en réalité aux vains babillages des conteurs d'anecdotes plus ou moins neuves, plus ou moins controuvées ; aujourd'hui le lecteur veut à tout prix des faits, des nouvelles, des bons mots, des cancons, le tout débité en aussi peu de lignes que possible, sans réflexions, sans déductions morales ; si les faits manquent, ne dites rien, n'essayez pas de déguiser votre pauvreté par des philippiques critiques ou paradoxales ; si éloquentes et si spirituelles qu'elles soient,

on n'en voudra pas plus qu'on n'acceptait à un dîner contemporain les aimables et historiques conversations de madame Maintenon pour faire oublier l'absence du rôti.

S'il faut vous parler net, donc, le rôti, c'est-à-dire le fait, me manque. Que vous dirais je, en effet, que vous voulussiez bien lire avec intérêt, des soirées et des concerts qui sont en ce moment le brillant épilogue du carnaval de Paris ? et aussi des éloquentes sermons qui sont prêchés dans les églises contre le luxe, et des harangues plus foudroyantes encore qui nous sont promises pour la fin du carême ?

Quant aux théâtres, ils en sont tous à peu près, à l'heure où j'écris, au même point où je les ai laissés, il y a dix jours.

L'Opéra achève la mise en scène de *Pierre de Médicis*, le grand ouvrage de MM. de Saint-Georges, Emilien Pacini et Poniatowski. En attendant la première représentation, annoncée pour la semaine prochaine, il vient de faire débiter M. Michot dans le rôle de Fernand de la *Favorite*. On a retrouvé dans le transfuge du Théâtre-Lyrique ce charmant timbre de voix de ténor que vous savez, mais, en passant du boulevard du Temple à la rue Lepeletier, le jeune artiste n'a rien gagné sous le rapport de la distinction et de l'action dramatique.

À l'Opéra-Comique, le *Roman d'Elvire* est applaudi trois fois par semaine, et *Galathée* concourt les lendemains avec le *Toréador*, *Don Grégorio* et autres ouvrages du répertoire à composer des spectacles attrayants. Une triste nouvelle préoccupe en ce moment les habitués de ce théâtre. Jourdan, le charmant virtuose à la voix et au style sympathiques, quitte la salle Favart pour aller à Bruxelles où l'appelle un brillant engagement.

À la Comédie-Française, le succès du *Duc Job* a pris de telles proportions, qu'on ne peut se hasarder à mettre au répertoire aucun des ouvrages reçus et répétés depuis longtemps. Molière lui-même peut à peine être joué dans sa propre maison une ou deux soirées par semaine.

Le Théâtre-Lyrique fait alterner sur son affiche l'*Orphée* de Gluck avec madame Viardot, et *Philon et Baucis*, dont le succès sera loin d'être épuisé au 15 avril, époque où madame Miolan-Carvalho doit prendre son congé.

Au Vaudeville, une brillante reprise de la *Marâtre* de Balzac a valu à mademoiselle Fargueil un très beau succès dans le rôle de Gertrude. Sans faire oublier madame Laurent, la seconde Gertrude a su déployer dans cette composition des qualités hors ligne et lui imprimer le cachet de sa remarquable personnalité. La *Marâtre* ne sera jouée que jusqu'au 15 mars, époque où doit avoir lieu la première représentation du nouvel ouvrage de M. Octave Feuillet ; les principaux rôles seront joués par MM. Lafont, Félix, Parade, mesdames Delphine Marquet et Bressant.

Je ne vous parle pas, et pour cause, du *Parvenu*, de M. Amédée Rolland, et du *Compère Guillery*, de M. Victor Séjour, deux pièces dont j'aurai à vous rendre compte dans mon prochain courrier. Ces deux ouvrages auront déjà fait leur entrée dans le monde, la première à l'Odéon, la seconde à l'Ambigu, à l'heure où ces lignes seront imprimées.

Julien LEMER.

Le *Moniteur de la Mode* publie aujourd'hui un conte oriental qui est l'œuvre posthume, la dernière œuvre d'un homme d'esprit, enlevé récemment aux lettres et aux arts. Max de Rével n'était pas seulement un écrivain de talent ; il avait fait preuve, dans son trop court passage à la direction du Théâtre-Lyrique, qu'il était aussi un administrateur habile et intelligent.

Adolphe GOUBAUD, directeur-gérant.

LE

MONITEUR DE LA MODE.

MODES,

Renseignements divers, description des toilettes.

Le règne des bals a généralement fait place à celui des soirées musicales ; mais, dans ces dernières réunions, les toilettes ne sont ni moins élégantes, ni moins riches que dans les premières. Ainsi, nous admirions dernièrement, chez une de nos plus éminentes pianistes, où se réunit l'élite de la société artistique, deux ravissantes jeunes femmes pour lesquelles madame Bernard, une de nos couturières en renom, rue de Rivoli, 462, avait composé des parures qui nous ont paru d'un goût exquis.

Madame de G..., toute jeune et adorable blonde, avait une robe de taffetas mauve *Ophélie*, dont la garniture se composait d'un large velours noir posé à plat dans le bas, puis, au-dessus de ce velours, de trois petits volants découpés dont chaque feston était marqué par un petit liséré de velours, d'un autre rang de velours un peu moins large que celui du bas, de trois autres petits volants, et enfin d'un dernier velours noir à plat sur la jupe. Le corsage avait une berthe de taffetas garnie d'un large velours noir, et terminée par un petit volant liséré de velours. La coiffure était une torsade de velours noir avec un bouquet de plumes blanches, sur des cheveux relevés en larges bandeaux dont s'échappait de chaque côté du cou une longue boucle frisée.

Madame L. V..., une brune aux sourcils magnifiques et à la peau d'un blanc rosé admirablement pur, avait une robe de tarlatane blanche à trois grands volants terminés par quatre petits volants de tulle, sur chacun desquels un petit filet de satin blanc servait de tête à une petite blonde blanche. Comme coiffure, madame L. V... avait une simple branche d'acacia blanc jetée dans les cheveux.

Mais si, dans certaines sociétés, les bals ont cessé entièrement avec le carnaval, dans d'autres ils sont encore en pleine activité et semblent devoir se continuer longtemps. Aussi madame Bernard faisait-elle tout récemment plusieurs robes spécialement destinées à de très grands bals.

L'une blanche et rose composée d'une multitude de jupes de tulle alternées et d'une écharpe de tulle également, descendant un peu plus bas que la taille par derrière, et retenue sur le côté par un nœud jeté. La coiffure, qui complétait cette toilette, était une *bachante* de feuilles vertes très touffues, avec une touffe d'œillets roses d'un seul côté.

Cette coiffure venait de la célèbre maison de Laère, rue Richelieu, 48, qui avait monté pour le même bal une guirlande de roses dans laquelle madame de N... avait fait intercaler ses superbes diamants. Cette couronne était un peu plus élevée du milieu que des côtés, et le cœur de chaque fleur était un diamant. Sur le côté gauche, une énorme broche de diamants était posée en aigrette sur des feuilles.

Une toilette de jeune fille, qui a eu un grand succès, se composait d'une quantité de jupes de tulle vert d'eau non ourlé, mais se relevant en dessous jusqu'à la moitié ou les deux tiers de chaque jupe. Une large ceinture ou écharpe de taffetas noir était retenue sur le côté, au milieu

de la jupe, par un bouquet de roses sans feuilles, et les bouts de l'écharpe étaient flottants. Le corsage était à draperies, et avait au milieu de la poitrine et sur les épaules, des nœuds de taffetas noir comme la ceinture. Au cœur de chacun de ces nœuds était un petit bouquet de roses. La coiffure se composait de petits bouquets de roses capricieusement disposés dans les cheveux.

Une autre robe est de crêpe blanc à cinq volants, chacun desquels est bordé par un biais de crêpe bleu de ciel tendre encadré par un galon d'argent. Sur chaque rang du bas est posé un volant de dentelle à l'aiguille qui retombe sur le galon d'argent faisant tête, de manière qu'on ne voie que le crêpe bleu et la dentelle. Le corsage, à pointe, est blanc avec draperie bleue et galon d'argent. Les nœuds d'épaules et de devant sont de taffetas bleu frangé d'argent. La coiffure de madame Alexandrine, rue d'Antin, 44, est une torsade de velours bleu sur laquelle ondulait une rivière de diamants, et sur le côté était une aigrette blanche retenue par une broche de diamants.

Une autre coiffure de la même artiste, composée de velours vert et de torsade d'or, est assortie à une robe de tulle blanc à trois jupes doubles. Une quatrième jupe faisant voile est relevée de chaque côté par un nœud de large velours vert d'eau. Des nœuds pareils relèvent aussi légèrement la troisième jupe. Le dessous est de taffetas blanc. Le corsage est à pointe avec cinq plis, les derniers bordés de velours vert terminé par une blonde. Un large velours vert forme berthe par-dessus les draperies. Des nœuds pareils sont posés sur les épaules et sur le devant. Les manches bouillonnées sont coupées par des velours verts et des volants de blonde.

Une robe de tulle a deux jupes de la même longueur, celle de dessous bouillonnée et parsemée de choux de large satin blanc sans bouts; celle de dessus garnie de blonde et relevée à la hauteur des bouillonnés par quatre gros choux de satin blanc à bouts. Le corsage est à draperies.

La coiffure de madame de Laère est un cordon très étroit de pensées sur le front, deux touffes de pensées de chaque côté des bandeaux, et deux touffes pareilles en arrière, le tout relié par des cordelières d'or qui s'entremêlent dans les cheveux de manière à encadrer les bandeaux qui sont entièrement découverts. Les fleurs semblent ainsi être disposées avec art sur la tête même de la personne qui porte cette coiffure sans être d'avance montées en couronne.

Madame de Laère a fait encore, pour une jeune dame de vingt ans, une coiffure des plus simples qui devait se porter avec une robe gris perle. Cette coiffure se composait de chandelles blanches avec paillettes d'or, et d'une cordelière très mignonne qui s'enroulait capricieusement tout autour, et venait rejoindre à gauche une touffe d'héliotropes.

Pour une jeune dame de dix-sept ans, une garniture complète de lilas blanc et de lilas lilas sur une robe de tulle vert pâle. Cette garniture consistait en huit bouquets lilas et blancs de formes diverses avec feuillage qui relevaient les jupes, un bouquet allongé qui cachait la pointe du corsage, et une demi-couronne placée coquettement au-dessus du bandeau droit, tandis que, du côté opposé, tombait avec négligence une seule grosse grappe de lilas.

Tout cet ensemble était d'une fraîcheur et d'une distinction remarquables.

Pour une robe rose de Chine et blanc, la maison de *Laère* a composé une garniture ronde de liserons rose de Chine et blancs, avec feuillage, un bouquet de corsage allongé d'où semblaient s'échapper deux longues traînasses qui entouraient la robe en relevant les jupes de distance en distance.

Pour une robe cerise, recouverte d'une tunique de tulle blanc, une coiffure dont la torsade de velours cerise était retenue par trois boucles d'or, et terminée d'un côté par une touffe de plumes blanches frisées, et de l'autre par un gros nœud de doubles coques, rehaussé d'un autre nœud d'or, formé par une cordelière dont les deux glands, très allongés, retombaient sur l'épaule.

Enfin, pour deux toilettes d'un deuil de cour, elle avait fourni les coiffures suivantes :

Un bandeau de velours noir et violet parsemé d'étoiles d'or avec deux touffes formées, l'une de violettes de soie très serrées, l'autre de deux nœuds noirs et violets entremêlés de fils d'or.

Une torsade de large ruban mauve entremêlée de dentelle blanche, et fermée sur le côté par une agrafe d'épis d'argent.

La fantaisie régnera encore en souveraine absolue sur les modes de la saison nouvelle. Elle admettra les broderies d'or et de paille sur le velours et sur la soie, l'or plus que jamais en dessus et en dessous de presque tous les chapeaux, et beaucoup d'aigrettes et de plumes. Les aristocratiques magasins de madame *Alexandrine* sont en ce moment, comme à chaque renouvellement de saison, tellement remplis de merveilles variées par la fécondité d'un génie créateur, qu'une analyse de ce qui s'y trouve est une chose à peu près impossible à tenter. Nous nous bornerons à dire pour cette fois, que les délicieux chapeaux de paille de riz, ornés de fleurs ou de plumes, sont d'une grâce et d'une fraîcheur exquis; que nous avons remarqué, au milieu de mille caprices pleins de distinction, un chapeau à fond noir brodé de paille, garni de coquelicots blancs et rouges, et dont les brides, l'une blanche, l'autre noire, sont d'une grande originalité; qu'une coiffure, qui nous a plu beaucoup, est une guirlande de nœuds de velours noir (une coque et un bout) retenus par des boucles d'or, avec le bout de chaque nœud frangé d'or, et deux roses rouges sans feuilles sur le côté.

Le magasin de la *Ville de Lyon*, rue de la *Chaussée-d'Antin*, 6, est spécial pour ces beaux agréments d'or et de passementerie, ces entre-deux, ces franges, ces nœuds, ces aiguillettes, ces médaillons, tous ces accessoires indispensables pour les modes et les confections, qui sont plus que jamais en faveur. Les rubans sont aussi d'un choix et d'une qualité magnifiques. Les modistes et les couturières peuvent s'y fournir de très belles étoffes pour leurs nouveautés et leurs confections, et l'on trouve dans cet important magasin beaucoup d'objets de modes et de fantaisie tout exécutés, et dans lesquels se révèlent beaucoup de talent et de fantaisie. Ainsi les résilles de velours avec boucles d'or ou d'acier, les voilettes ruchées, les cravates impéatrices, ont obtenu de très grands succès.

La ganterie de la *Ville de Lyon* mérite une mention spéciale, car dans une partie où il est si difficile de créer, plusieurs innovations heureuses ont été faites par MM. *Ransons et Yves*. Les charmants petits coffrets en ébène ou en écaille incrustée d'or ou de nacre dans lesquels la *Ville de Lyon* renferme ses douzaines de gants assortis contribuent encore à augmenter le mérite de ces gants en eux-mêmes, et en font un gracieux présent aussi convenable à offrir qu'agréable à recevoir.

Ce ne sont plus seulement les jeunes femmes ou même les petites filles qui se passionnent pour un objet de toilette et qui reçoivent avec joie un cadeau de cette nature, les petits garçons eux-mêmes attachent maintenant de l'im-

portance à la forme d'un paletot ou d'une coiffure, et nous venons d'assister à la joie d'un jeune enfant auquel sa grand-mère offrait pour sa fête un des nouveaux chapeaux de M. *Desprez*, boulevard des *Italiens*, 38. Il est vrai que ce fabricant distingué donne à ses coiffures d'enfants, comme à celles d'amazones, une tournure toute particulière, et dont il est bien difficile d'imiter la grâce tout aristocratique. Elles ont toujours un style bien déterminé et allient l'élégance et même la richesse à une sobriété d'ornements du meilleur goût.

Comme nous l'avons dit, les guimpes et les manches de mousseline à plis suisses se portent beaucoup dans les robes décolletées, surtout par les jeunes filles. Les fichus et les pèlerines de mousseline de tulle ou de dentelle sont redevenus aussi très en faveur. Ils sont croisés sur la poitrine et se terminent par de grandes pattes arrondies ou par de petits bouts pointus qui sont arrêtés sous la ceinture. Nous avons vu, chez madame *Colas*, rue *Vivienne*, 47, une grande variété de ces guimpes et de ces fichus. Madame *Colas* excelle aussi dans la composition de délicieux petits bonnets du matin qui sont, tantôt une double fanchon de mousseline ou de guipure, tantôt un mélange de tulle bouillonné, de blonde ou de dentelle, ou de ruban et de velours. Madame *Colas* fait exécuter en ce moment de nombreuses pièces de lingerie sérieuses pour trousseaux, et nous avons vu chez elle des peignoirs brodés à col pointu, des camisoles à bouillons séparés par des entre-deux de valenciennes, des chemises et des pantalons d'une coupe excellente et d'un travail très soigné.

La maison *Gagelin*, rue de *Richelieu*, 83, prépare en ce moment pour le printemps ses riches et admirables confections qui, à chaque renouvellement de saison, sont attendues avec impatience pour déterminer la mode véritable et devenir bientôt les modèles adoptés par la province à l'exemple de Paris. Elle aura tout d'abord ses manteaux de drap léger très amples et très longs, et les châles de cachemire uni ou brodé avec de hauts volants de dentelle ou de guipure. Pour un peu plus tard, ce seront les vêtements de soie et de dentelles des formes les plus diverses et des couleurs les plus séduisantes.

Quoique l'époque des bals semble passée, cette importante maison reçoit chaque jour de nombreuses commandes de robes de bal. Elle vient de faire pour madame de L... une toilette qui a été fort remarquée à l'une des dernières réceptions du sénat. C'était une robe à trois jupes sur satin bleu. Ces trois jupes étaient posées en tuniques et relevées chacune par une large agrafe de fleurs de pommier entremêlées de perles. Trois Louillons de tulle bleu garnissaient le devant de la jupe de satin; et autour de chacun de ces bouillons s'enroulaient des rangs de perles. Une coiffure de perles et de pommier complétait cette toilette d'une fraîcheur ravissante.

Nous avons parlé souvent des délicieux costumes d'enfants de madame *Thorel* à *Saint-Augustin*, rue *Neuve-Saint-Augustin*, 45; le goût et le talent exquis que montre madame *Thorel* dans la composition de ces petits costumes, ne se révèlent pas moins dans les confections pour femmes qui se trouvent dans le même magasin. Nous y avons admiré des robes de chambre qui donnaient envie de ne jamais quitter le coin de son feu, des vêtements à la fois confortables et légers qui font rêver aux courses lointaines, et des parures complètes qui rendraient mondaine tant elles semblent destinées à être admirées et à embellir les personnes qui les porteront.

S'il est certain que la toilette d'une femme met en lumière ou atténue sa beauté, et que, par ce qu'elle porte, ou du moins par ce qu'elle choisit, on peut jusqu'à un certain point se faire une opinion sur la nature de son caractère et de ses habitudes, ce n'est là toutefois qu'une apparence dont l'action est toute superficielle. Un mauvais goût peut se réformer, et une direction intelligente se substituer à un libre arbitre non éclairé. Aussi, le soin de

la beauté elle-même est-il mille fois plus important que celui de ce qui sert seulement à la faire valoir. L'attention qui a pour objet le bon état de la personne elle-même est recommandée par l'hygiène autant que par la coquetterie. Et, cependant, il arrive qu'on achète une riche guirlande ou des bijoux de prix pour orner sa chevelure, et qu'on ne se préoccupe pas assez de fortifier ou de revivifier cette chevelure altérée par la fatigue ou par les veilles.

Il est pourtant à cet accident, qui deviendrait plus tard si on le laissait s'aggraver, un véritable malheur, un remède puissant et que nous ne saurions trop recommander. C'est l'emploi de la *pommade au baume de tannin* concurremment avec l'*eau tonique de quinine de Legrand*, parfumeur breveté de S. M. l'Empereur et des cours de Russie et d'Allemagne, *rue Saint-Honoré, 207*.

Sa pommade épidermale dont le parfum est très doux détruit toutes les pellicules de la tête et l'entretient dans un parfait état de santé.

Sa lotion *oriza-lacte* combat les taches de rousseur, les rougeurs, les efflorescences, en un mot, toutes les altérations de la peau, et rend au teint une pureté et un éclat admirables. Les pâtes au miel ou à la noisette sont souveraines pour rendre aux mains gercées par le froid ou durcies par quelque travail inaccoutumé, leur douceur et leur souplesse primitives, et les savons à la *violette impériale*, au *jasmin*, à l'*ess bouquet*, au *suc de framboises*, au *cold-cream*, au *suc de laitue*, à la *rose*, ont tous des qualités très adoucissantes et sont de l'emploi le plus agréable.

Le *lait antiphélique de Candès*, qui ne se donne aussi que comme un cosmétique, est regardé par plusieurs médecins distingués comme un véritable médicament d'une grande efficacité pour le traitement de certaines maladies de la peau. Aussi l'ont-ils sérieusement adopté et en parlent-ils avec éloge dans les journaux et les recueils de médecine. Mais si le *lait antiphélique* triomphe des affections sérieuses, à plus forte raison agit-il avec succès contre les altérations accidentelles de l'épiderme, et plus d'une jeune et jolie personne lui doit-elle cet éclat, cette pureté, cette netteté du teint qui donnent tant de prix à la régularité des traits, et sans lesquels le charme du plus beau visage se trouve presque entièrement détruit.

Mme Marie DE FRIBERG.

GRAVURE DE MODES N° 593.

TOILETTE DE BAL. — Cheveux relevés en doubles bandeaux bouffants avec nœud de cheveux très bas en arrière. Une couronne de feuillage part du dessus de la tête et va se grossissant en un groupe de roses moussues formant cache-peigne avec feuillage retombant derrière le cou.

Robe de dessous de taffetas blanc, jupes de tulle blanc.

La jupe longue est terminée dans le bas sur 50 centimètres de hauteur par des bouillons de tulle formant des biais. Ces bouillons sont exécutés avec des bandes de tulle larges de 20 centimètres, ce qui donne, étant posés, des bouillons larges de 14 centimètres. Un léger cordon de feuillage court entre chaque rang de bouillon.

Trois jupes de tulle repliées en double retombent sur la robe. Ces trois jupes sont plus longues derrière ; la plus longue des trois retombe derrière sur le bouillon, et n'en laisse que 20 centimètres de découvert.

Une guirlande de roses moussues part de chaque côté de la taille et descend, en formant trois bouquets, relever les trois jupes, de façon qu'elles soient plus courtes devant que derrière.

Le corsage, très décolleté, a une draperie berthe bien arrondie sur la gorge. Cette berthe, montée sur tulle fort, se compose de petits bouillons en biais également séparés par de légers cordons de feuillage.

Un gros bouquet de roses moussues est posé au bas, et un petit cordon de feuillage forme le milieu.

La pointe est très longue.

Les manches, très petites, sont relevées par une petite touffe de roses avec feuillage.

TOILETTE DE DINER. — Coiffure composée d'une couronne de violettes de Parme de deux tons (un clair, un plus foncé). De cette couronne retombent de légères barbes de dentelles blanches et de dentelles noires.

Robe de taffetas violette de Parme ornée de plissés à la vieille à bords découpés de taffetas même couleur, mais d'un ton plus foncé.

Corsage en cœur devant, avec un revers s'ouvrant bien jusque sur l'épaulette.

Boutons devant depuis le revers jusqu'à la ceinture.

Taille ronde, ceinture basse.

Une agrafe de brillants ferme la ceinture ; une broche ferme le bas du revers.

Manche cloche très large, mais sans aucun pli à l'épaule. Parement pointu retourné sur la manche.

Jupe à plis crevés garnie au bas sur une hauteur de 50 centimètres de deux volants bordés chacun d'un plissé à la vieille. Un plissé est posé moitié sur la jupe moitié sur le volant du haut.

Les plissés du revers ont 4 centimètres.

Ceux du parement en ont 6. Celui qui forme tête au volant en a 6 ; celui du volant du haut en a 8, et celui du bas 10.

Une dentelle blanche forme fichu à plat sous le corsage.

La sous-manche est en tulle. Le poignet est en entre-deux de dentelle.

FANNY CHOMPRÉ.

(Voyez le numéro précédent.)

Des bords du Rhin à la Vistule, toutes les contrées à cette époque étaient couvertes de soldats. Quand on passe dans ces villes aujourd'hui et qu'on parle de ces temps déjà si éloignés de nous, les vieillards nous racontent mille épisodes remplis d'intérêt et toujours négligés par les historiens. Tout le monde avait alors les yeux fixés sur les armées qui jouaient dans toute l'Europe des drames où chacun tenait son rôle, vu que chacun avait un frère, un parent, un ami dans l'une ou l'autre de ces troupes qui se promenaient de l'Escorial au Kremlin. L'habit civil était profondément méprisé, et les femmes avaient depuis longtemps si bien admiré les brillants uniformes qu'elles ne comprenaient guère comment des hommes pouvaient consentir à être vêtus autrement. Les hommes le comprenaient encore moins, et chacun était fier des épaulettes, des aiguillettes, des broderies qui convenaient au corps dont il faisait partie dans ce grand mouvement qui poussait tout le monde à se faire soldat.

L'Europe en ce moment s'acheminait vers la France et nos armées se repliaient vers le Rhin pour défendre les foyers domestiques menacés.

Tous les anciens compagnons d'armes de Félix de Vlobert étaient à leur poste, et le malheur arrivé au général Chompré était depuis longtemps oublié par ses camarades assez heureux pour avoir échappé à une infortune semblable. D'ailleurs, dans la vie des camps on se souvient peu des absents et des morts. Chaque jour amène son émotion, et l'on aurait trop affaire si l'on voulait le lendemain garder la mémoire de l'émotion de la veille. Puis le danger sans cesse menaçant empêchait de penser au passé et même à l'avenir. Un nouveau général commandait la brigade du général Chompré, une brigade presque entièrement réorganisée à nouveau : cela suffisait à l'armée.

Fanny cependant avait traversé toute l'Allemagne. A Strasbourg elle avait quitté cet uniforme de fantai-

sie sous lequel elle avait quitté Paris, et endossé, ainsi que Félix, le hideux costume bourgeois de l'époque. A Berlin, elle reprit les habits de son sexe et Félix passant pour son intendant, ils prirent le chemin de Saint-Petersbourg. Durant tout ce long voyage, Félix de Vlobert, qui connaissait le caractère entier de la jeune fille, ne dit pas un mot des sentiments qui agitaient son cœur. Et toutefois il était heureux. Il faisait connaissance avec un bonheur intime qui n'avait rien de commun avec la fièvre et la passion que trop souvent recherchent les hommes de guerre dans l'amour. Il était fier surtout de cette confiance de la jeune fille qui la faisait s'aventurer ainsi sous sa sauvegarde dans des pays inconnus et ennemis. Quand il osa à la dérobée jeter sur elle un de ces rapides coups d'œil dans lesquels se peint toute l'âme, on eût pu mesurer toute la profondeur du sentiment qui l'animait.

La jeune fille le savait bien. Quoique étrangère à cette coquetterie qui instruit les femmes de si bonne heure, elle comprenait que ce compagnon de son voyage à la recherche de son père était retenu près d'elle par l'amour. L'abnégation qu'il montrait à cette heure dissimulait l'espérance d'être trouvé digne un jour de faire avec elle le long voyage de la vie. Plus Félix montrait de délicatesse, plus la jeune fille s'habitua à voir en lui autre chose que l'ami et le compagnon de guerre de son père. Elle faisait connaissance avec toutes les nobles et aimables qualités de son cœur et pensait à son mari futur.

Avec ces idées, pour charmer leur solitude et les ennuis de la route, les deux jeunes gens, un matin, se trouvèrent à Saint-Petersbourg. C'est là que devait avoir son dénouement la mission filiale que s'était imposée Fanny Chompré. Mais là aussi commencèrent les véritables dévouements de toutes les heures, de tous les instants accomplis en silence et dans l'ombre.

La précipitation du départ avait un peu trop fait négliger un bagage sans lequel on ne va pas loin, pas plus en voyage qu'à la guerre. Partis sans vouloir même regarder derrière eux, nos jeunes gens n'avaient guère d'argent. A Berlin déjà la pénurie se fit sentir. Heureusement Félix de Vlobert reçut à temps une somme assez importante qu'il avait sollicitée de sa famille, de telle sorte que Fanny n'eut à supporter aucune privation, aucun changement dans sa manière de vivre. Mais à Saint-Petersbourg la pénurie devint détresse, et Félix de Vlobert dut chercher des moyens d'existence dans son industrie.

Pendant que Fanny Chompré allait quotidiennement solliciter des nouvelles de son père auprès de quiconque avait ombre de crédit ou de puissance, Félix utilisait les ressources d'une éducation polyglotte, et l'argent qu'il rapportait suffisait aux besoins de chaque jour. Au reste il avait pris son rôle d'intendant au sérieux; c'était lui qui réglait tous les comptes, et pour rien au monde il n'aurait laissé la jeune fille en contact avec les fournisseurs moscovites, les plus ineptes de tous les fournisseurs.

Une année s'écoula ainsi, année pendant laquelle, presque chaque jour, la jeune fille reçut une parole d'espérance qui jamais ne devenait une réalité. Le soir, elle revenait auprès de son ami, qui, de son côté, avait accompli la besogne quotidienne, et ensemble ils parlaient de la patrie absente et de celui qui leur devenait de plus en plus cher. Ai-je besoin

d'ajouter que l'amour naquit de cette intimité douce, même dans ses cordes douloureuses, et qu'une double promesse fut échangée ?

III.

La paix fit ce que n'avaient pu faire les sollicitations de la jeune fille; après la campagne de France, le général Chompré fut rendu à la liberté, il le fut un des premiers.

Quand on lui apprit qu'il lui était loisible de retourner dans sa patrie, le général Chompré habitait une petite ville sur les bords du golfe de Finlande. Son bagage, fort mince, fut vite plié, et il n'attendait qu'un passeport pour se mettre en route, lorsqu'on frappa à sa porte d'une manière inaccoutumée.

En un clin d'œil le général s'était levé et avait couru ouvrir lui-même. Pourquoi son cœur battait-il si violemment en accomplissant un acte aussi simple? Le général n'aurait pu le dire lui-même, et cependant sa poitrine était agitée comme dans toutes les circonstances graves de la vie.

La porte ouverte, et avant qu'il eût pu reconnaître son visiteur dans l'ombre, deux bras enlaçaient son cou et une bouche fraîche et mignonne couvrait de baisers son austère visage.

— Mon père, disait la jeune fille, mon père, enfin je vous revois. Quel bonheur!

— Fanny, répondit le général en rendant baiser pour baiser, caresse pour caresse, mon enfant! ma fille, c'est toi! je t'embrasse, je te vois. Oui, c'est un jour bienheureux. Mais comment es-tu ici?

— Mon père, remerciez celui qui m'a guidée vers vous.

A cette parole, le général regarda derrière sa fille et reconnut Félix de Vlobert qui se tenait dans l'ombre, à l'écart pour laisser un libre cours aux premiers épanchements de l'amour paternel.

A l'aspect de son ancien aide-de-camp, la figure du général Chompré se rembrunit tout à coup. Ce n'était pas qu'il n'eût pour lui une grande affection et qu'il ne tint son mérite en estime singulière. Il le lui avait prouvé dans maintes circonstances par les récompenses qu'il avait vivement sollicitées pour lui. Félix devait au général un avancement rapide. Mais, s'il aimait à récompenser, le général aimait avant toute chose que la récompense fût justement acquise par un service éclatant. Or, en ce moment, sachant que la France avait besoin de tous ses hommes et surtout de tous ses officiers, il ne pouvait comprendre, lui, le soldat de fortune, comment le capitaine de Vlobert venait en compagnie de sa fille chercher un prisonnier au fond de la Russie. Ses premières paroles se ressentirent de cet état de son esprit.

— Ah! c'est vous, capitaine, entrez donc, lui dit-il sans lui tendre la main, et expliquez-moi comment il se fait que vous soyez le premier que je rencontre au moment de quitter ce pays. Seriez-vous prisonnier par hasard?

— Non, général, dans notre malheureuse affaire, je fus assez heureux pour m'échapper.

— Alors vous venez de France. Que disent nos amis?

— J'ai quitté la France depuis plus d'un an, et depuis plus d'un an j'habite Saint-Petersbourg.

— Mon père, dit la jeune fille intervenant dans cette conversation, c'est par M. de Vlobert que j'apprends votre infortune, et comme je ne pouvais vivre au milieu des incertitudes, c'est lui qui m'a conduite vers vous.

— Ainsi, vous avez déserté votre poste au moment critique...

Et le général Chompré, en parlant ainsi, donnait à sa voix toute sa dureté.

— Mon général, si je n'ai pas fait cette dernière campagne, j'étais muni d'un congé régulier.

— Un militaire n'a pas de ces raisons, monsieur. Il n'écoute rien quand le canon l'appelle.

— Mon père, voulut essayer de dire la jeune fille; mais un regard sévère du général l'arrêta.

En ce moment un grand bruit se faisait devant la maison occupée par le général.

Un homme à cheval était arrivé bride abattue, et des hurrahs se faisaient entendre comme pour un message de bonnes nouvelles. Cet homme en apportait en effet; car, quand le général eut défait le pli qui lui était adressé, il en tomba un parchemin qui était un laissez-passer jusqu'à Paris.

Une heure après, le général Chompré, sa fille et le capitaine Vlobert étaient sur la route de France.

IV.

Six mois se sont écoulés depuis que le général Chompré est rentré dans sa petite maison de la rue du Mont-Blanc. Il vit dans une retraite presque absolue, consacrant à l'éducation de sa fille les loisirs que lui a donnés la paix. Dans la maison personne ne se plaint de cette autorité, si ce n'est peut-être la mère de Fanny, qui ne peut se résigner à ne pas voir le monde, à ne plus être de ses fêtes.

Cependant, la jeune fille nourrissait dans la solitude et le silence un sentiment profond. Moins injuste que son père, elle savait un gré infini au capitaine Félix de Vlobert de l'avoir accompagnée à Saint-Petersbourg pendant que les armées françaises livraient leurs derniers combats, et son cœur lui appartenait tout entier. Le capitaine n'osait venir chez le général. Il redoutait cet accueil froid et sévère et craignait de se trahir trop ouvertement en voulant obtenir par obstination ce qu'on paraissait vouloir lui refuser. A peine venait-il de loin en loin déposer sa carte, comme pour dire qu'il n'était pas mort.

Les événements néanmoins allaient leur train, et pendant que les partisans de cette paix si longtemps et si impatiemment attendue se dépopularisaient chaque jour davantage, bien des espérances sourdes couvaient au fond des cœurs. Chacun était comme dans l'attente d'un grand événement.

Tout à coup, le bruit du débarquement de l'Empereur se répand à Paris. Ce jour-là, le capitaine de Vlobert n'hésite plus. En un clin-d'œil, il est à la maison de la rue du Mont-Blanc, et, sans se faire annoncer, il entre en courant dans le cabinet du général Chompré.

Le général relisait la vie des grands hommes de Plutarque, sa lecture favorite, et parfois son grand

œil noir se portait sur une petite statuette de la Patrie placée dans un angle du cabinet.

A l'entrée subite de son ancien aide-de-camp, le vieux soldat releva la tête.

— Général, dit le capitaine de Vlobert sans attendre qu'on l'interrogeât, vous savez la nouvelle?

— Quelle nouvelle, monsieur? dit le général. Ma retraite est profonde, j'ignore tout.

— La grande nouvelle du débarquement de l'Empereur sur un point perdu des côtes de Provence.

— De l'Empereur, dites-vous?... En êtes-vous bien sûr? Mais alors la France est sauvée.

— Général, le peuple, sur les places publiques, ne s'entretient que de ce grand événement dont la nouvelle a commencé à circuler avec le jour. Tout le monde y croit, tout le monde dit son mot, tout le monde espère.

Le général Chompré parut réfléchir quelques instants, puis se levant avec brusquerie:

— Mon ami! s'écria-t-il, si ce que vous m'annoncez est vrai, les grandes choses vont recommencer...

En ce moment Fanny entra dans le cabinet pour faire à son père sa visite matinale. En apercevant Félix, son cœur fut prêt à défaillir. L'amour que la jeune fille ressentait pour l'ancien aide-de-camp de son père était un de ces sentiments profonds et tenaces dont les natures fortes sont seules capables. Sans essayer de se rendre compte des espérances vagues qui couvaient au fond de son cœur, elle savait que le capitaine Félix de Vlobert lui appartenait, et qu'un jour ou l'autre, d'une façon quelconque, leurs deux existences seraient indissolublement unies. Cela suffisait pour jeter dans le trouble cette jeune fille, aussi naïve qu'énergique, au seul aspect de celui qu'elle aimait. Elle se remit bientôt cependant, et d'une voix douce:

— Est-ce que vous sortez, mon père? dit-elle en voyant le général quitter sa robe de chambre pour endosser une de ces longues redingotes qui rappelaient assez aux soldats leurs vieilles capotes militaires.

— Oui, ma fille, répondit le père. On nous annonce de graves nouvelles, et il faut que je sois informé...

— Quelle nouvelle? serais-je de trop dans la confidence?

— Non, mon enfant; mais ce soir, demain tu sauras tout. Retourne auprès de ta mère, reste auprès d'elle, écoute tout ce que diront les personnes qui viennent former son cercle habituel. Avant la fin du jour tu seras mieux instruite que nous, et alors c'est auprès de toi que nous viendrons nous renseigner.

En parlant ainsi, le général avait pris la tête de la jeune fille entre ses deux mains; et ses lèvres émues déposèrent un baiser sur ce front candide et pur. Fanny n'était jamais plus heureuse que lorsqu'elle recevait les caresses paternelles. A cette heure cependant le baiser du général ressemblait tellement à un adieu qu'elle se sentit, après le départ du général, toute triste et prête à pleurer. Elle s'enferma d'abord dans le pavillon qu'elle habitait, voulant être seule pour souffrir à son aise. Mais bientôt le côté résolu de son caractère reprit le dessus. Elle comprit qu'il se préparait quelque bouleversement, et se rappelant les dernières recommandations de son père, elle se prépara à descendre dans le salon.

La société habituelle de madame de Chompré était déjà réunie quand Fanny parut chez sa mère.

Quoique pour la première fois de sa vie la jeune fille se fût arrêtée avec complaisance devant son miroir, afin de dérober aux indifférents le spectacle des inquiétudes qui dévoraient son cœur, un observateur intelligent eût reconnu du premier coup d'œil que Fanny n'était pas dans son état d'esprit ordinaire. Assise près du fauteuil maternel et une broderie à la main pour lui servir de contenance, elle écoutait d'une oreille avide tout ce qui se disait autour d'elle, espérant, dans une parole prononcée au hasard et avec indifférence, rencontrer la grande nouvelle dont son père lui avait paru si vivement préoccupé. Mais rien ne différenciait ce jour des jours précédents dans le salon de madame la générale Chompré. La conversation était toujours aussi terne et aussi futile, et les hommes d'un autre âge qui formaient la cour de cette femme légère ne paraissaient pas se douter qu'un grand événement pût être dans l'air. Fanny néanmoins écoutait avec une attention marquée, et, à l'inverse des jours précédents, elle plaisait à tout le monde parce qu'elle avait un sourire pour quiconque aspirait à montrer de l'esprit.

Ces heures de société et de visite s'écoulaient lentement et on avait épuisé tout le cercle de ces riens que les Français et les Parisiens surtout disent avec un charme tout particulier, puisqu'on les a appelés les premiers causeurs du monde, lorsque les portes du salon s'ouvrirent avec fracas et livrèrent passage à un habitué en retard.

Sous sa *faquine*, plus longue que nos redingotes à la mode aujourd'hui, on eût retrouvé presque intact un costume qui datait des *incroyables* et des *merveilleux* du Directoire. La poudre dissimulait mal les cheveux à cadenette, et de lourdes breloques se balançaient majestueusement sur une culotte chamois brodée aux coutures.

— Ah ! mes amis, s'écria-t-il en s'asseyant après avoir salué tout le monde et baisé les doigts effilés de la maîtresse de la maison, quelle nouvelle ! Je viens des Tuileries, tout est dans la consternation ; en vain on veut avoir l'air de faire bonne contenance pour imposer au peuple et l'engager à se défendre, la pensée intérieure se trahit. On sait que la peur est dans toutes les poitrines, que le délire a gagné tous les cerveaux. Tout est en désarroi. Ce soir on attend des nouvelles plus graves encore. Décidément, nous vivons dans un triste temps.

On écoutait celui qui parlait ainsi, et, en l'écoutant, toutes les figures se rembrunissaient, quoique personne dans le salon ne sût encore ce qu'il devait penser de la nouvelle. On attendait que le nouveau venu s'exprimât plus clairement, et cependant chacun craignait de l'interroger, tant on avait peur d'un malheur certain.

Enfin, un vieux chevalier de Saint-Louis prit la parole :

— Monsieur, interrompit-il avec une exquise politesse, daignez nous dire de quoi il s'agit ; car, si ces messieurs sont comme moi, nous vivons dans l'ignorance la plus complète et la plus absolue.

— Vraiment ! vous ignorez ce qui préoccupe tout Paris depuis ce matin ?

— Nous n'en savons pas le premier mot, dirent plusieurs voix en même temps.

— Eh bien ! l'usurpateur est revenu. Il a débarqué en Provence. Il a pris Grenoble. On dit même qu'il a pris Lyon et qu'en ce moment il marche sur Paris pour reprendre son trône.

— Mais c'est une révolution que vous nous annoncez, monsieur ?

— Une révolution que tout le monde sait à cette heure, excepté vous, chevalier.

— Il y avait donc une conspiration pour qu'il puisse avancer avec cette rapidité ?

— On le dit. Mais que ne dit-on pas ? Peut-on jamais savoir ce qu'il y a de certain ?

— Ce qu'il y a de certain, monsieur, c'est le devoir qui est écrit au fond du cœur. En ce moment, le devoir nous appelle aux Tuileries, auprès de nos princes en péril, et j'y cours.

Et, avec une vivacité de jeune homme, le vieux chevalier de Saint-Louis prit sa canne et son chapeau, salua les dames et courut aux Tuileries, comme s'il se fût encore trouvé à la veille du 10 août.

Les autres visiteurs restèrent encore quelque temps dans le salon de madame Chompré, commentant la nouvelle du jour et rappelant force souvenirs des grandes journées révolutionnaires.

Fanny ne perdait pas un mot de ce qui se disait autour d'elle. Maintenant elle comprenait pourquoi son père avait si grande hâte de sortir, pourquoi il lui avait donné, en la quittant, un baiser si tendre, j'allais dire si passionné. L'oreille au guet, elle attendait à tout instant que le bruit de la porte cochère l'avertît de la rentrée de son père, afin de courir à lui, de lui apprendre tout ce qu'elle avait entendu, de savoir enfin ce qu'elle devait craindre et espérer.

Ce bruit ne se fit pas attendre, car l'heure du dîner approchait, et le général avait mis dans toutes les habitudes de son existence l'exactitude et la ponctualité d'un vieux soldat.

Fanny quitta brusquement le salon de sa mère, et courut au cabinet paternel :

— Enfin ! dit-elle en sautant au cou de son père, je te revois après ce long jour d'angoisses et d'ennui.

— Ma fille, répondit le vieux soldat dont la figure rayonnait de bonheur, la nouvelle est certaine, elle est sûre ; notre Empereur revient triomphant ! Les populations accourent partout sur son passage ; chacun veut voir cet homme qui nous a fait la nation la plus glorieuse du monde ; chacun veut revoir ces beaux jours où il était permis à tous, au plus grand comme au plus petit, d'avoir une part dans cette gloire.

— On dit qu'il a pris Grenoble et qu'il marche sur Lyon.

— Mieux que cela, ma fille. Lyon est à lui et il marche sur Paris. Son aigle vole de clochers en clochers et ne s'arrêtera que sur les tours de Notre-Dame. Les Bourbons des Tuileries font leurs préparatifs de départ, dit-on ; qu'ils se hâtent, car sans cela notre Empereur pourrait bien coucher dans leurs draps.

Le général riait encore de cette légère facétie lorsqu'un nouveau personnage entra familièrement dans son cabinet. C'était le capitaine Félix de Vlobert. Cette fois, l'accueil ne fut pas froid et réservé comme le matin. Le général tendit sa main loyale à son ancien

aide-de-camp, et celui-ci la saisit avec empressement. Un coup d'œil jeté sur Fanny avait dit au jeune homme qu'elle n'ignorait plus rien. Aussi se disposait-il à parler sans retenue devant elle et à donner le bulletin des nouvelles du jour tel qu'il avait pu le recueillir, lorsque le général prenant la parole avec gravité :

— Mes enfants, dit le vieillard, les événements qui se préparent ne sont pas des événements ordinaires ; vous êtes jeunes tous les deux, et Dieu vous préserve d'acquérir jamais l'expérience des hommes de notre âge au prix où nous avons acquis la nôtre ! Nous avons traversé des temps difficiles pour tous, et ces rudes épreuves ont peut-être déposé en nous le germe de quelque sagesse. Écoutez-moi jusqu'au bout, mes enfants, car ce préambule doit vous faire comprendre que j'ai quelque chose d'important à vous dire aujourd'hui.

Fanny et Félix de Vlobert se rapprochèrent du vieillard qui s'était assis à ces mots, et tous deux attendaient en silence. Le général Chompré reprit la parole en ces termes :

— Mes enfants, quel avenir nous est réservé, je ne le sais pas et personne ne peut le savoir à cette heure. Mais si les devoirs du père de famille sont graves tous les jours, ils sont en ce moment plus graves que jamais. C'est pour remplir un de ces devoirs que je suis heureux de vous avoir tous les deux auprès de moi. Vous vous aimez, mes enfants. Oh ! ne cache pas ta tête dans tes mains, ma Fanny. Je sais toute la pureté de ton amour comme celle de ton cœur. Quant à vous, Félix, il n'y avait qu'une passion violente qui pût vous déterminer à abandonner votre poste de soldat intrépide et loyal au moment le plus décisif. Cette faute est de celles qu'un père excuse et pardonne toujours. Si je vous ai tenu rigueur, mon ami, et longtemps, croyez-le, j'avais des raisons excellentes pour agir ainsi. Votre nom illustré dans la vieille histoire de France, vos relations de famille vous permettaient de vous accommoder du gouvernement nouveau qui régissait notre pays. Il n'en pouvait être ainsi de moi, qui ne dois qu'à mon épée le peu que je suis. Je ne pouvais et ne voulais avoir rien de commun avec le régime qui succédait à l'Empire que nous avions fondé et qui était aussi bien le nôtre que celui de l'Empereur. Avec ces idées, vous comprenez, mon ami, que je devais vous éloigner d'une maison où un cœur de jeune fille concevait des espérances qui ne devaient jamais se réaliser. Je vous éloignais, Félix, parce que je vous estimais, parce que je vous aimais, et que je craignais de ne pouvoir jamais vous appeler mon fils. Aujourd'hui tout cela disparaît. Non-seulement vous avez tenu bon pendant cette longue année que nous venons de traverser, mais encore vous avez couru vers moi à la première nouvelle du débarquement de l'Empereur. Vous reprenez cette épée qui est restée au fourreau pendant nos désastres. Vous êtes digne de ma fille. Fanny est à vous, si elle n'y met pas d'obstacle, ajouta le vieillard avec un sourire. Rendez-la heureuse.

Les deux jeunes gens se précipitèrent aux genoux du vieux soldat, et saisissant les mains qu'il leur abandonnait ils les couvrirent de baisers. Le général se dégagea lentement de ces douces étreintes, et, ramenant ses bras autour du cou de Fanny et de Félix, il

rapprocha ces deux têtes qui échangèrent le premier baiser.

V.

Dès le lendemain, les bans du mariage se publièrent, et toute la maison était instruite des projets du général pour l'avenir de sa fille. Madame Chompré n'était pas femme à mettre obstacle aux vœux de son mari. Elle avait au moins les vertus de la légèreté, et, pourvu qu'on ne la contrariât point dans la tenue de son salon, elle ne s'inquiétait en aucune façon de ce qui pouvait se passer autour d'elle. Heureuse même de voir qu'on la délivrait de toute espèce de souci en ne la consultant que pour la forme, elle donna son consentement de grand cœur et ne songea qu'à la robe qu'elle mettrait le jour du mariage.

Ce jour approchait rapidement, car les événements marchaient vite, et le général voulait que rien ne l'arrêtât lorsqu'il s'agirait d'aller reprendre son commandement. Installé de nouveau dans le palais qu'il avait si longtemps habité du droit de la victoire, l'Empereur réorganisait son armée avec une activité prodigieuse. Les vieux soldats accoururent en foule se ranger sous les aigles qui avaient l'habitude de les conduire à la victoire.

Les officiers brûlaient de venger l'affront reçu par la capitulation de Paris. Jamais excitation pareille n'avait animé tout un peuple. Il courait aux armes comme aux premiers jours de la Révolution.

Des premiers, le général Chompré avait couru au ministère de la guerre pour reprendre du service, et des premiers aussi il avait reçu un commandement. Les impérialistes savaient qu'ils pouvaient compter sur un dévouement sans bornes de sa part. Dans son état-major, il fit comprendre Félix de Vlobert, qui reçut les épaulettes de chef-d'escadron. L'armée devait entrer en campagne dans un délai très prochain.

Ce délai avait suffi à Félix pour achever son mariage. Heureuse, sa jeune femme lui dérobaient tous les instants que ne réclamait pas le service, et, malgré les nuages qui assombrissaient l'horizon, elle se montrait fière de cette union, ainsi contractée entre deux dévouements. A cette heure, elle rendait en caresses à Félix de Vlobert tout ce que celui-ci avait eu de petits soins et de délicatesse durant leur expédition en Russie. Jamais Félix ne s'était senti aussi heureux ; jamais aussi, disons-le, bonheur n'avait été si dignement conquis.

Les approches de la guerre avaient rajeuni le général Chompré. Les vieilles blessures étaient oubliées, et aux revues qui précédèrent le départ, nul ne se montra plus alerte et plus ingambe que lui.

Cependant, lorsque son mari et son père étaient absents, la jeune femme pensait malgré elle aux chances et aux hasards de la guerre. Elle se rappelait les inquiétudes mortelles dans lesquelles elle avait vécu durant les longs jours où l'on attendait inutilement des nouvelles du général, et alors une grande tristesse entraînait brusquement dans son cœur et ne se dissipait qu'au retour de Félix. La joie de l'heure présente lui faisait oublier l'anxiété de l'heure à venir. Elle n'y songeait que lorsque le devoir appelait son mari hors de la maison. Mais alors il y avait des moments d'an-

goisses tels qu'un médecin consulté eût craint pour la raison de la jeune femme. Tout ce que les mauvais esprits nous soufflent de bizarre et d'incohérent dans les rêves se présentait en foule à l'imagination de Fanny, et ces fantômes prenaient un corps au point de faire croire à leur réalité. Poursuivie, obsédée par ces tristes images, Fanny profitait des rares moments lucides qui lui restaient pour essayer de former un plan de conduite qui la mit à l'abri de semblables obsessions ; mais elle n'y réussissait pas, et la tristesse faisait chaque jours de rapides progrès.

Enfin, un jour, elle crut avoir trouvé une idée qui devait la sauver elle-même.

En parcourant les costumes et les toilettes accumulées dans sa garde-robe, elle retrouva ce costume militaire de fantaisie qu'elle avait revêtu le jour où, avec Félix de Vlobert, elle avait fui le toit de sa mère pour aller chercher son père au fond de la Russie. La vue de cet uniforme, fabriqué pour une soirée de fête, rappela bien des souvenirs de toutes sortes à Fanny de Vlobert. Elle revit en un clin d'œil la soirée brillante de l'Hôtel de Ville, où elle l'avait porté pour la première fois négligemment appuyée sur le bras de son père. Elle revit aussi dans sa pensée le soir où elle l'avait revêtu pour accompagner Félix. Ce que j'ai fait alors, pensa-t-elle, ne puis-je le refaire aujourd'hui ?... Oui, ajouta-t-elle, je les accompagnerai, je serai auprès d'eux sans qu'ils le sachent, et s'ils tombent, je pourrai du moins accourir à leur secours.

Cette pensée, une fois entrée dans l'esprit de la jeune femme, lui rendit le calme qui l'avait fui depuis plusieurs jours, et elle en devint plus caressante encore pour son père et pour son mari.

On dînait tous les jours en famille, et cette heure était celle des épanchements. Un jour, contre son habitude, le général se fit attendre, et l'inquiétude entra déjà dans la maison lorsqu'il arriva.

— A table ! à table ! dit le vieux soldat en arrivant essoufflé. Je suis en retard de quelques minutes, et il faut rapidement réparer le temps perdu, car j'ai beaucoup de choses à vous dire.

Et le général, donnant l'exemple, s'achemina vers la salle à manger.

Le commencement de ce repas fut triste. Chacun gardait le silence. On attendait que le général communiquât les nouvelles importantes qu'il avait annoncées. Mais le général, loin de se hâter, paraissait décidé à attendre qu'on l'interrogeât. Enfin Fanny n'y tint plus :

— Eh bien ! mon père, vous ne nous dites rien de tant de choses que vous nous annoncez...

— Ma fille, il faut d'abord satisfaire sa faim, quand on a un appétit de loup comme moi. J'ai beaucoup travaillé aujourd'hui, et je suis tout heureux de me trouver en face d'un bon dîner.

— Mangez, mon père... Mais je crois que vous pouvez manger et causer en même temps.

— Ne faisons jamais deux choses à la fois, ma fille ; c'est le moyen de les faire mal toutes les deux. Mais cause, parle, que mon silence ne t'arrête pas. Ta mère ne demande pas mieux que de parler de la dernière revue du Champ-de-Mars.

— Mais, mon père, ce sont les nouvelles que vous nous avez annoncées qui nous intriguent.

— Allons, j'ai fini. Voici ce que j'ai à vous annon-

cer : l'armée est en marche, et aujourd'hui tous nos ordres de départ ont été expédiés. Il faut que nous soyons dans quatre jours à la frontière de Belgique.

— Et quand partez-vous, demandèrent les deux femmes d'une seule voix ?

— Je pars ce soir. Mes équipages sont prêts. Je viens de voir mes chevaux, et je les ai fait partir en avant.

Un silence général suivit ces paroles. Madame Chompré avait pris l'habitude de ne jamais trouver à redire aux actions de son mari. Fanny jeta à la dérobée un regard sur Félix ; mais celui-ci regarda au fond de son assiette.

— Allons, mes enfants, reprit le général, pas de tristesse. Cette campagne sera la dernière, il faut l'espérer. Nous vaincrons encore une fois l'Europe, et l'Europe nous laissera tranquilles, parce qu'elle sait ce que nous faisons avec la victoire.

Sur cette parole, le général se leva, et passant au salon :

— Mes enfants, j'ai encore deux heures à vous donner. Commandant, vos bagages sont-ils prêts ?

— Tout est parti, général. A votre premier appel, vous me trouverez à vos côtés.

L'on causa, dès lors, de toute autre chose. Le général n'était jamais aussi gai que dans de semblables moments. On eût dit qu'il réservait toute son expansion pour des heures pareilles. Heureusement pour lui, elles étaient rares.

Les chevaux de poste arrivant dans la cour donnèrent le signal des adieux et du départ.

Un quart d'heure après, le général Chompré et Félix de Vlobert étaient sur le chemin de Waterloo.

VI.

On eût dit que la maison de la rue du Mont-Blanc était déserte. Bien des maisons, à Paris, se trouveraient également vides dans la même soirée. Mais pour d'autres, ce fut une soirée heureuse. Elles entrevoyaient le désastre à l'horizon.

Rentré dans son appartement, Fanny sentit que l'heure décisive de sa vie était venue.

Elle ne donna pas un regret inutile à tout ce qu'elle désirait et qu'elle ne pouvait obtenir. Elle comprit qu'elle ne pouvait compter que sur sa décision, et elle se trouva prête. Elle dépouilla ses vêtements ; elle coupa ses beaux cheveux, et une heure après le général, un jeune et brillant officier quittait l'hôtel.

Fanny, comme le général et comme Félix, avait pris la route de Belgique.

Nous n'entrerons pas dans les détails de cette dernière campagne de l'Empire. Nous sommes au lendemain de Waterloo. Les débris de l'armée française s'amoncèlent pêle-mêle, officiers et soldats, sur les chemins de France. Tous vont au hasard ; après la défaite, il n'y a plus de chefs et la déroute commence.

La brigade du général Chompré est de celles qui ont le plus souffert dans cette rude campagne de quelques jours. Placée une des premières en face de l'ennemi sur le champ de bataille qui va devenir le tombeau de l'Empire, elle a été décimée par la mitraille anglaise, et le général a disparu dans un ouragan de feu. Qu'est-il devenu ? Nul ne saurait le

dire parmi ses anciens compagnons d'armes et de gloire. Car on ne sait ni ceux qui sont tombés morts sur le champ de bataille, ni ceux qui ont été faits prisonniers par l'ennemi, ni ceux qui sont sortis vivants de cette lutte suprême. Comme son général, le commandant de Vlobert a disparu, et ne peut donner de renseignements sur leur compte au jeune et brillant officier d'ordonnance qui interroge les fuyards.

Dans cet officier on a reconnu Fanny. Elle a suivi son père et son époux; mais, dans la crainte d'être reconnue par eux, elle s'est toujours tenue à une certaine distance de la brigade qui contient toutes ses affections, et le jour décisif, elle n'a osé s'aventurer jusque sur le champ de bataille. La nuit venue, elle a voulu profiter des ténèbres pour se tranquilliser; mais elle s'est heurtée contre des masses opaques de soldats allant à la débânde, et elle a été entraînée par le courant. C'est ainsi qu'elle est arrivée à Lille, et là, pour mieux se reconnaître et sûre de trouver au moins de la pitié, elle a repris les habits de son sexe et recommencé ses recherches. Elle a fouillé les hôpitaux, mais tous ses efforts pour trouver un père ou un mari sont inutiles.

Cependant, le second Empire s'écroule plus rapidement encore qu'il n'a été rétabli. Les armes étranges promènent une nouvelle fois leurs étendards victorieux sur les boulevards de Paris, et les Bourbons sont rentrés à leur suite. Des Cent-Jours il ne reste qu'une traînée sanglante et de funèbres souvenirs. Des deuils nouveaux s'ajoutent aux deuils anciens.

Les proscriptions signalent cette nouvelle ère. La terreur blanche commence.

Les premières listes ont porté le nom du général Chompré. Fanny les a lues. Son père n'est donc pas mort. Mais où est-il? Qui le lui dira? Quelle terre a offert un asile et un abri à sa vieille tête blanchie dans les camps?... Voilà à quoi pense la jeune femme pendant les longues journées qui s'écoulent lentement pleines de tristesses et d'angoisses. La nuit, elle y pense encore et plus à son aise; car alors du moins elle est seule et n'a pas sous les yeux le spectacle navrant de sa mère qui, pour la première fois de sa vie, se montre pensive et rêveuse.

Un soir, retirée dans ce même appartement du pavillon où nous l'avons déjà vue, isolée comme la première fois, Fanny s'abîmait dans ses pensées habituelles. Un bruit de pas se fait entendre sur le sable du jardin et trouble le silence de cette tiède nuit d'été. Une forme vague se dessine contre les carreaux de la porte vitrée, et celle-ci cède bientôt sous un effort puissant. Comme la première fois, Félix est venu à la dérochée chez Fanny.

— Félix! s'écrie celle-ci en le reconnaissant avant qu'il se soit débarrassé de son manteau, et, en voulant étendre les mains vers lui, elle tombe évanouie sur le canapé.

Le jeune homme court à elle et l'enlaçant de ses bras vigoureux la couvre de baisers ardents qui bientôt l'ont ranimée, et alors les deux époux peuvent se comprendre sans se parler. Leurs regards disent assez quel amour ils ont l'un pour l'autre. Mais il y a un autre amour aussi qui les brûle tous les deux.

— Mon amie, dit Félix après avoir quelque temps gardé le silence, dans les jours d'épreuves qui nous sont faits, l'homme doit avoir pour compagne une

femme forte. Je viens de la part de ton père...

— Où est-il? Que fait-il? Je veux aller à lui, j'ai besoin de le voir.

— Tu le verras bientôt. Avant une heure il sera ici. Lui aussi a soif de tes embrassements.

— Pauvre père! comme il a dû souffrir depuis cette journée fatale!

— Oh! ne lui rappelle plus ces beaux rêves. Il est devenu sombre et taciturne comme la tombe, et je crois qu'il eût pris de lui-même le chemin de l'exil dont ses ennemis politiques lui font une loi.

— Et où va-t-il? Quelle terre sera désormais notre patrie, celle de nos enfants?

— Par delà les mers, en Amérique, on nous offre une terre vierge encore du travail des hommes. C'est là que nous appellerons nos anciens compagnons qui préféreront la liberté dans l'exil, à la servitude dans la patrie.

Fanny ne répondit rien à cette parole de son mari. Son oreille tendue avait de nouveau entendu craquer le sable fin des allées. Elle reconnut le pas alourdi de son père et courut à lui.

Un instant après le vieillard, entouré de caresses, oubliait pour un instant toute l'amertume de sa position présente. Il suffit du chant matinal d'un coq du voisinage pour la lui rappeler.

— Voilà donc la vie qui nous est réservée désormais, s'écria-t-il comme suffoqué par une puissance plus forte que sa volonté. Toujours dans les transes, comme un criminel qui a brisé ses fers ou rompu son ban. Et dire que la mort, lorsqu'il lui était si facile de nous prendre, n'a pas voulu de nous!

— Oh! mon père, pourquoi parler ainsi? s'écria Fanny tout en larmes.

— Pardonne-moi, ma fille, je m'oubliais... le malheur aigrit les meilleures natures.

— Mon père, voici ce que nous ferons, dit la jeune femme en séchant ses pleurs. Vous resterez ici, dans mon appartement, toute la journée. Vous dormirez dans mon lit. C'est moi qui aurai soin de vous. Et ce soir, quand la nuit noire sera venue, puisque vous le voulez, nous partirons tous ensemble; car je vais avec vous, ne me refusez pas: je suis dans l'exil tout ce que j'aime, mon père et mon mari.

Le père, couvrant sa fille d'un regard d'amour, ne répondait rien.

— Ainsi, c'est convenu, ajouta Fanny, vous resterez pour me donner le temps de faire mes préparatifs. On ne s'embarque pas ainsi, au hasard, pour un lointain voyage, et puis nous partons ensemble.

— Puisque tu veux nous accompagner ma fille, dit le vieillard, sois bénie entre toutes les femmes. Je n'osais demander à personne de venir où nous allons. Mais il est bien doux d'avoir près de soi un cœur qui vous aime.

Les premières lueurs de l'aube blanchissaient la haute cime des arbres du jardin; les petits oiseaux, cachés dans les feuilles, faisaient entendre leurs premiers gazouillements. Tout annonçait la venue du jour. Fanny exigea que son père prit quelques heures de repos pendant qu'elle-même allait aviser aux soins du ménage. Elle ferma son appartement sur son père et son mari afin d'écartier tous les regards indiscrets, et elle se rendit chez sa mère, qui fut étonnée de cette visite matinale.

Depuis la catastrophe de Waterloo, madame Chompré avait perdu toute sa gaieté. Elle avait brusquement rompu avec toute sa société légère, et, se rapprochant de sa fille, elle n'avait d'autre joie que de s'entretenir avec elle des absents. Elle avait autant d'inquiétude que Fanny elle-même, et celle-ci, frappée de ce changement subit, prenait plaisir à consacrer tout son temps à sa mère dont le cœur vibrait enfin à l'unisson du sien.

Réveillée presque subitement, madame Chompré comprit, au premier coup d'œil jeté sur sa fille, qu'il devait se passer quelque chose d'extraordinaire dans la maison. Elle devina que Fanny lui portait des nouvelles des exilés :

— Ma fille, lui dit-elle en lui ouvrant ses bras, la nouvelle que tu m'apportes est-elle bonne ou mauvaise ?

— Espérez, ma mère; vous reverrez mon père avant longtemps.

— Tu l'as vu; ne me le cache pas davantage. Tes yeux trahissent ton bonheur.

Pour toute réponse, Fanny serra sa mère sur son cœur, et les deux femmes restèrent pendant quelque temps enlacées et confondant les larmes qui coulaient silencieusement sur leurs joues amaigries.

VII.

Deux jours après, une lourde voiture de voyage sortait de la petite maison de la rue du Mont-Blanc aux premières heures de la nuit. Elle emportait dans l'exil toute la famille Chompré.

Le voyage se fit sans encombre. La traversée fut rapide, et quand les exilés arrivèrent sur les terres libres d'Amérique, ils reçurent partout un accueil qui leur aurait fait oublier la patrie, si la patrie pouvait s'oublier. Vieilli subitement, mais soutenu par l'énergie et la loyauté de sa conviction, le général trouvait dans la société de sa femme et de sa fille des douceurs et des consolations qu'il ignorait depuis longtemps. Félix se trouvait heureux pourvu qu'il respirât le même air que Fanny; il ne regrettait rien de la France, puisque sa jeune femme était avec lui. Et, consolation nouvelle, un petit enfant était venu compléter ce charmant tableau de famille...

Deux années s'écoulèrent ainsi, années toutes remplies de joies intimes, où personne ne s'était aperçu de la rapidité avec laquelle passaient les jours. Les nouvelles qu'on recevait de France étaient rares, et encore ne les écoutait-on que d'une oreille distraite. Un jour, cependant, un grand bruit se fit dans la colonie; les voisins coururent chez les voisins :

— Grande nouvelle! criait-on de toutes parts. L'étranger évacue complètement le territoire de la France, et une amnistie générale, pleine et entière, est accordée aux proscrits de 1815.

Certes, un quart d'heure avant que cette nouvelle se répandit avec la rapidité de la foudre dans toute la colonie, personne dans la famille Chompré ne pensait à son retour en France, ni même à sa possibilité. Et le soir, quand la première effervescence fut passée, tout le monde nourrissait l'espérance d'un prompt départ, afin de rentrer vite dans ces foyers domestiques auxquels on ne dit jamais un éternel adieu.

Le général, assis dans son grand fauteuil, lisait les vies des hommes de Plutarque, son livre de prédilection. Félix, qui avait passé à la chasse une partie de la journée, nettoyait et fourbissait ses armes; madame Chompré et Fanny se livraient à des ouvrages de broderie pour abréger les longues heures de la soirée. La conversation était nulle ou languissait entre les deux femmes.

— Je voudrais bien savoir l'opinion du général, dit madame Chompré, sur la nouvelle d'aujourd'hui.

— Ma chère, dit son mari en posant tout ouvert son livre sur la table, dans de semblables circonstances, avant d'avoir une opinion, il faut être assuré de la certitude de l'événement.

— Mais, mon père, puisque celui-ci est annoncé dans les papiers publics...

— Oh! les papiers publics, ma fille, tu es trop jeune encore pour savoir de combien d'erreurs ils sont la source. Puisse-tu ignorer toujours comment on fabrique une fausse nouvelle...

— Il ne faut donc pas croire ce qu'annonce ce journal ?

— Je ne dis pas précisément cela; mais il ne faut le croire qu'avec une certaine restriction.

— Quand donc croyez-vous, mon cher père, d'une manière positive ?

— Je crois quand je vois, ma fille, ou quand la nouvelle m'est annoncée officiellement.

— Votre avis est donc que nous devons attendre et ne pas nous livrer à une espérance prématurée ?

— Tu as parlé d'or, Fanny. Agir ainsi, c'est s'éviter de grandes déceptions.

Le général se tut, et toute la famille imita ce silence; mais chacun garda une pensée secrète au fond du cœur, cette pensée qui sourit à l'imagination et qu'on est heureux de retrouver même dans le rêve.

Quoi qu'en pût dire le général, personne, dans cette petite colonie de l'exil, ne mettait en doute l'acte de clémence qui allait rouvrir les portes de la patrie à tant d'infortunés dont la seule faute était d'être restés fidèles au malheur. Et cette fois, l'espérance ne fut pas déçue. La nouvelle annoncée était exacte. Bientôt on ne vit plus, de tous côtés, que des préparatifs de départ. Chacun avait hâte de quitter une terre qui avait été hospitalière dans les jours mauvais. On voyait bien qu'aucun de ces hommes n'avait emporté la patrie à la semelle de ses souliers. Et en effet, quelque bien trempé que soit le cœur, il ne saurait jamais résister à ces appels qui viennent du sol natal et nous enivrent de ses doux parfums.

Le général Chompré eut alors à soutenir avec lui-même une de ces luttes dans le secret desquelles on ne voudrait laisser pénétrer personne, même ceux qui vous sont le plus chers. L'exil avec ses amertumes souriait à cette âme forte, et cependant il comprenait qu'il ne pouvait condamner éternellement sa famille entière à épouser ses passions et ses haines. Il avait accepté tous les dévouements sans en solliciter aucun; mais il comprenait que cette acceptation même lui imposait des devoirs. Il ne pouvait plus, à l'égard de sa famille, avoir cette pensée entière et absolue qui marchait seule, peu soucieuse de qui l'adopterait et serait prêt à en subir les conséquences jusqu'au bout. Puis, faut-il le dire, une grande lassitude de toutes les choses humaines s'était aussi emparée du

général Chompré. La philosophie avait jeté de profondes racines dans son cœur, et il commençait à comprendre que les hommes, généralement, ne sont pas dignes de toutes les sollicitudes qu'ont pour eux les intelligences supérieures.

Félix n'avait rien changé à son train de vie habituel. Il partageait son temps entre la chasse, la surveillance exigée par une exploitation agricole et les soins à donner à toute une famille qui croissait en nombre chaque année. Seule, Fanny devinait ce qui se passait dans l'esprit du vieux soldat.

— Sais-tu, mon père, lui dit-elle un jour à l'heure des épanchements, après le repas du soir, sais-tu que nous sommes bien, et que, malgré cette nouvelle qui nous permet de rentrer en France quand nous le voudrons, nous ferions sagement de nous fixer ici et d'y fonder un établissement durable?

A ces paroles inattendues, le général jeta sur sa fille un de ces regards qui font baisser la paupière aux plus intrépides. Il semblait, par ce coup d'œil, vouloir descendre jusqu'au fond du cœur.

— Ma fille, répondit-il après un silence, je laisse à ta mère et à toi le soin de décider ce que nous avons à faire. Félix sera de mon avis, j'en suis sûr. Vous avez voulu partager des peines qui n'étaient pas faites pour vous. C'est à nous maintenant de les adoucir. Ordonnez, nous obéirons.

— J'approuve les paroles de ton père, ma fille, dit madame Chompré. Mais c'est à toi de régler ce que nous devons faire. Tu es mère, c'est à toi d'aviser à l'avenir de tes enfants. Tes désirs seront les miens.

— Et bien! si vous me consultez ainsi et vous en rapportez tous à moi, dit Fanny, mon opinion est que nous restions dans ce pays où nous avons connu un bonheur qui nous a toujours lui en France. Que pouvons-nous désirer de plus que ce que nous avons ici? que trouverions-nous ailleurs? où sont nos anciens amis, qui le sait? Restons donc ici, mon père, et vivons heureux comme par le passé.

En parlant ainsi, Fanny se jeta dans les bras du vieux soldat, qui la couvrit de tendres caresses; puis prenant par la main sa fille et sa femme et faisant signe à Félix de le suivre, il entraîna toute la famille vers le berceau dans lequel reposaient les deux jeunes enfants de Fanny.

— Mes amis, dit le vieillard d'une voix émue, c'était pour ces innocents que j'aurais consenti à revoir la terre de France. Puisque vous le voulez, restons sur ce sol qui nous a été propice et ne songeons qu'à ces êtres chéris. Préparons-leur une vie douce et exempte des soucis qui ont dévoré la nôtre.

Ayant dit, le général Chompré étendit ses mains raidées vers le berceau, et, avec une solennité qui faisait battre violemment tous les cœurs, il bénit les deux enfants endormis.

Dix ans après, un voyageur passait dans la colonie et recevait l'hospitalité sous le toit de la famille Chompré. Il fut étonné et charmé tout ensemble de l'air de bonheur qui se laissait voir sur tous les visages, surtout quand deux gros garçons venaient jouer avec leur ajeul courbé par l'âge. Il fut attendri de ce spec-

tacle et laissa voir son attendrissement. Alors, avec une grande simplicité, la vieille mère lui raconta cette histoire. C'est de lui que je la tiens.

Georges BELL.

Courrier de Paris.

Ce que vous vous croyez en droit de chercher avant tout dans ce courrier, ce doit être une appréciation, fût-elle très sommaire, du nouvel ouvrage représenté à l'Opéra, de *Pierre de Médicis*. Je ne demanderais pas mieux que de satisfaire votre curiosité; mais l'administration de cette grande scène lyrique persistant, je ne sais trop pour quoi, à ne me fournir aucun moyen d'assister à l'une des premières représentations des pièces nouvelles qui s'y jouent, je suis forcé d'ajourner le compte-rendu de mes impressions personnelles au jour où il n'est pas besoin de faveur spéciale pour se procurer des places, où il suffit de se présenter au bureau, simplement, avec son argent. En attendant, je puis toujours vous dire, d'après les bruits qui courent, que MM. Saint-Georges et Emilien Pacini sont les auteurs du livret, et que M. le prince Poniatowski est l'auteur de la musique, que le sujet de l'action dramatique n'est pas autre chose que la rivalité de deux frères, Pierre et Julien de Médicis, épris de la même femme, Laura Salviati, nièce du grand inquisiteur; qu'après avoir vu leurs amours contrariées durant trois actes, par la passion jalouse de Pierre de Médicis, Julien et la belle Laura se trouvent finalement séparés par des vœux éternels, au moment où le cruel Pierre, touché par le remords et par les cris de révolte du peuple, vient de se décider à unir les deux amants.

Je puis ajouter encore, toujours d'après les on dit des mortels favorisés qui ont eu le bonheur d'être admis à la première représentation, que les deux derniers actes de l'ouvrage sont les seuls qui offrent un grand intérêt, tant dramatiquement que musicalement. Je fais toutefois à cet égard toutes réserves, comme on dit dans les actes judiciaires, car je ne juge pas, je me borne à traduire les impressions et le jugement d'autrui. Donc, on m'assure que les troisième et quatrième actes contiennent plusieurs morceaux remarquables, écrits dans le style des maîtres italiens de l'école moderne, celle qui commence à Rossini et finit à M. Verdi. On m'affirme également que la mélodie, le mouvement, le rythme, l'accompagnement sont généralement en harmonie avec les situations; mais sur la question de savoir si les inspirations du prince Poniatowski sont d'une grande originalité, je suis forcé de rester muet, car c'est là un de ces mérites sur lesquels on ne peut se prononcer que d'après une appréciation personnelle. Je vous en dirai peut être plus long dans mon prochain courrier.

En attendant, je suis autorisé à vous annoncer que la première audition a paru produire un grand effet sur le public d'élite qui garnissait la salle, qu'on a fort applaudi madame Gueymard-Lauters, Obin, Bonneheé, Gueymard, madame Ferraris, et une charmante jeune fille, chargée du rôle de l'amour dans le divertissement, que les splendeurs des décorations et de la mise en scène ont excitée une admiration générale.

Je dois vous transmettre ces appréciations avec d'autant plus de timidité et de réserve, que j'ai pu reconnaître récemment à l'Odéon le danger auquel on s'exposerait en s'en rapportant exclusivement à l'opinion d'un seul spectateur. Assurément ceux qui, à l'issue de la première représentation d'*Un Parvenu*, auraient jugé de l'œuvre sur la foi de l'enthousiasme du brave mandarin plus ou moins lettré, placé à côté de moi, auraient dû croire que le pièce de M. Amédée Rolland était tout simplement le chef-d'œuvre de la comédie moderne. Hélas! pourtant, je le dis avec un vif regret, combien eût été grande leur erreur!

Ce n'est pas qu'il n'y ait beaucoup de jolis, de bons et même de beaux vers, dans cette comédie, des pensées justes, des sentiments honnêtes et élevés; mais tout cela ne suffit pas pour constituer une bonne composition dramatique, et franchement on était en droit d'attendre mieux de l'auteur du *Marchand malgré lui* et d'*Un Usurier de village*. M. Amédée Rolland semble avoir été écrasé par l'ambition de son titre; tout au plus l'a-t-il justifié par quelques silhouettes de parvenus et par certaines tirades bien pensées et assez énergiquement écrites; quant à l'action de sa pièce, elle est entièrement en dehors de la donnée du titre; à peine a-t-il indiqué le sujet qui évidemment aurait dû faire le fond de sa composition, en stigmatisant l'impuissance, l'inertie, l'infatuation, l'oisiveté fatale des fils d'enrichis; c'était à cela qu'il fallait s'arrêter surtout; il fallait nous montrer ces jeunes beaux-fils exposés à tous les vices qu'engendre la vie oisive, sans aucune des qualités des millionnaires de naissance élevés dans le goût des arts, du luxe, des granderies et bonnes choses, des saines et utiles ambitions; nous les montrer ruinant et déshonorant leurs pères par la dépravation d'appétits grossiers, qui ne sont pas même des passions. Peut-être y avait-il là, peut-être y a-t-il encore là le sujet d'une ample comédie!

Au lieu de faire cette comédie, M. Amédée Rolland a cherché à nous intéresser à l'amour de mademoiselle Laure pour son cousin Albert, et je crois qu'il n'y a guère réussi; il a prouvé par quelques traits assez jolis, des vers bien tournés, deux ou trois portraits réussis, entr'autres celui de l'usurier fashionable, qu'il était un homme d'esprit, un poète agréable, mais non pas encore un poète dramatique.

Parmi les acteurs qui ont fait tous leurs efforts pour accentuer l'œuvre et lui prêter les allures d'une satire de mœurs, il faut louer Tisserant, parfois un peu trop sentencieux, Febvre, Thiron et mademoiselle Debay, encore plus jolie que touchante.

A l'Ambigu, il ne faut pas non plus se fier au titre de la pièce en vogue. Son *Compère Guillery* est loin d'être gai comme celui de la chanson. M. Victor Séjour a extrait ce compère-là des légendes de Bretagne; c'est le dernier né d'une famille de partisans, dont le château fut brûlé et la race anéantie sous Henri IV. Vous ne pouvez douter un seul instant, puisque ce rôle a été composé et écrit tout exprès pour M. Mélingue, que ce Guillery ne soit un héros de grande taille, habile à distribuer de çà de là de grands coups d'épée et à se faire aimer des belles. A la rigueur, Henri IV aurait pu dire que s'il n'avait pas été le Béarnais, il aurait voulu être Guillery; s'il ne l'a pas dit, c'est qu'assurément il n'y a pas pensé. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on s'intéresse à toutes ses gascognades bretonnes du compère qui tient en échec pendant je ne sais combien de tableaux, les armées royales et son rival M. Gaston de Jussac, à qui il enlève en s'échappant de prison sa fiancée, Blanche de Penhoël. Mais, finalement, le compère est, non vaincu, mais tué au moment même où celle qu'il aime vient de succomber aux fatigues de la vie aventureuse qu'elle a voulu partager. Je vous laisse à penser le parti que tire M. Mélingue d'un pareil rôle et les applaudissements que lui valent toutes ces vaillantes estocades. Il est bien secondé par M. Castellano et mademoiselle Saint-Marc; il faut ajouter aussi que de fort belles décorations et une mise en scène splendide concourent puissamment au succès.

Les théâtres de Paris nous promettent pour cette semaine deux nouveautés: la Comédie-Française, *le Feu au couvent*, de M. Théodore Barrière, et le Vaudeville, *la Tentation*, comédie en cinq actes et six tableaux, de M. Octave

Feuillet, je vous en dirai des nouvelles dans mon prochain courrier.

En attendant, permettez-moi de consacrer les quelques lignes qui me restent au roman en deux volumes de M. Ernest Feydeau, qui a paru à la librairie Dentu sous le titre de *Catherine d'Overmeire*. J'y tiens d'autant plus que j'ai à constater un progrès notable dans la manière de l'auteur de *Fanny* et de *Daniel*. Dans cette œuvre, l'écrivain a définitivement rompu avec toutes les réminiscences, toutes les imitations, tous les systèmes; invention, composition, style, portent l'empreinte d'une véritable et caractéristique personnalité. Cette fois, il boit bien dans son verre, suivant l'heureuse expression d'Alfred de Musset, et franchement, il n'aura pas à se plaindre d'avoir voulu être tout à fait lui, car il a réussi à faire un livre d'une lecture intéressante et d'une haute valeur littéraire. Rien n'est plus touchant que les malheurs de son héroïne, qu'il a su placer d'abord dans un délicieux tableau flamand, peint avec une rare finesse de touche. Je n'essayerai pas d'analyser le récit de cette petite épopée bourgeoise qui met en contact l'extrême candeur d'une jeune fille élevée au couvent avec l'excessive corruption d'un homme blasé, et se conclut de la façon la plus imprévue et cependant la moins choquante en raison de la vraisemblance qu'imprime aux actions les plus singulières l'étude approfondie des caractères. Il vous suffira de savoir que ce roman, savamment composé et écrit, malgré l'apparente liberté du style et de la composition, se fait lire tout d'une haleine, sans hésitation et sans fatigue. La description que M. Feydeau affectionne, parce qu'il a conscience de la merveilleuse aptitude de sa plume à reproduire l'image de ce qu'il a bien vu, la description fait corps avec l'action et n'intéresse pas moins que le récit, en raison de son saisissant caquet de vérité.

A ces qualités particulières à *Catherine d'Overmeire*, aussi bien qu'à la popularité dont jouit déjà le nom de M. Feydeau, ce livre a dû un facile et rapide succès, car la première édition a été épuisée en quelques jours.

Julien LEMER.

L'Autel et le foyer, — *Viatrice*, par Raoul de Navery, un volume in-42; Paris, C. Dillet, libraire, rue de Sèvres.

Dans ce livre, inspiré par une ardente et éloquente conviction, l'auteur, ainsi qu'il le dit lui-même, a tenté de peindre l'existence du missionnaire conversant avec Dieu dans le silence des forêts vierges, se retremant dans l'entretien d'un frère en sacerdoce, s'immolant plein de joie comme l'agneau de Golgotha: assez patient pour endurer le martyre, assez fort pour supporter la vie après avoir tendu ses bras aux chaînes et s'être senti enveloppé des flammes d'un bûcher. A côté de l'austère figure de l'apôtre, l'auteur a placé *Viatrice*, ange terrestre envoyé à la terre comme un vivant symbole de pureté, de sacrifice, de consolation: *lis fleuri pour le jardin du roi*.

Ce livre est le premier volume d'une série d'ouvrages destinés à montrer tour à tour le prêtre, le prélat, la sœur de charité, le frère de la doctrine chrétienne, mêlés aux scènes de la vie privée, ranimant par la chaleur de leur foi la société que dissout l'incrédulité, et que pétrifie l'égoïsme.

Ces lignes, empruntées à la préface, suffiront pour faire connaître le but que l'auteur s'est efforcé d'atteindre et qu'il a atteint souvent avec bonheur dans ce premier ouvrage.

A. R.

Adolphe GOUBAUD, directeur-gérant.

LE

MONITEUR DE LA MODE.

MODES,

Renseignements divers, description des toilettes.

Dans une réunion intime, une de ces réunions où les dames portent leur ouvrage, où l'on cause, où l'on fait de la musique et où les jeunes filles finissent toujours par sauter un peu, tandis que les grands parents se groupent autour d'une table de jeu, une jeune femme nouvellement mariée portait une robe-casaque de velours épinglé bleu de ciel. Le corsage était boutonné en avant par de gros boutons plats de l'étoffe de la robe. Le tour des poches était bordé par une ganse ronde formant des dessins capricieux qui descendaient en diminuant jusqu'à l'ourlet de la jupe. Les manches, formées par trois gros plis dans le haut, étaient garnies tout autour d'une ruche de taffetas de la nuance de la robe, et, en dedans, d'une ruche de taffetas blanc. Les manches de dessous étaient larges et bouffantes, en fine batiste, à poignets relevés, brodés et piqués de même que le col. Un petit bonnet paysanne en maline, dentelle qui reprend un peu de faveur, avec un gros chou de velours épinglé, complétait cette toilette. Les gants étaient de chevreau mais.

On avait demandé, il y a quelque temps, à la maison de commission *Lassalle et C^e*, 37, rue Louis-le-Grand et boulevard des Capucines, 4, une toilette complète pour un bal de la mi-carême à la Basse-Terre (Guadeloupe). Cette maison, dont le bon goût et le tact exquis sont depuis longtemps connus et appréciés jusque dans nos colonies, a envoyé une robe de taffetas rose à trois jupes, recouvertes d'autres jupes de tarlatane d'un blanc éblouissant. Chacune de ces jupes était garnie de tout petits volants de tarlatane découpée, très étoffés et hauts de quatre doigts. La jupe du bas avait sept volants, la seconde cinq, et la troisième trois. Le corsage était de taffetas rose, tout couvert de petits volants de tarlatane découpée, posés en arrière et autour des épaules. Sa pointe était ornée d'un gros bouquet de roses moussues qui remplissait en avant l'intervalle des volants, et il était terminé dans le haut par un entre-deux brodé. Les manches de taffetas rose étaient bouffantes, recouvertes de petits volants de tarlatane et bordées d'entre-deux. La coiffure était une guirlande de roses moussues pareilles à celles du bouquet. Une écharpe de tarlatane, un éventail de nacre et de plumes blanches, et des gants de chevreau blancs à boutons d'or, étaient les accessoires de cette toilette, à laquelle était joint aussi un éerin contenant une parure de perles fines et de brillants que la maison *Lassalle et C^e* avait été chargée de faire remonter à la mode la plus nouvelle.

Madame Pérot-Petit, 20, rue Neuve-Saint-Augustin, qui avait fourni les fleurs de cette parure, en a fait pour Paris même plusieurs autres pleines d'éclat et de fraîcheur. L'une, de verveine corail, composée d'un bouquet de corsage et d'une coiffure de verveine et de rubans, était destinée à accompagner une robe de tulle blanc ayant dans le bas des masses de rouleaux de tulle blanc, séparés de cinq en cinq par des ruches très touffues, le tout montant très haut et faisant absolument l'effet d'une neige. Le corsage était recouvert d'une berthe formée, comme la jupe,

de rouleaux de tulle, et terminée par une ruche. De côté était nouée une large ceinture de ruban corail, et la parure devait être complétée par un peigne, un collier, et des boucles d'oreilles en camées de corail.

Des grappes de marronnier d'Italie d'un beau blanc, avec les contours teintés de cerise, devaient, l'une très touffue relever d'un seul côté une longue jupe de tulle recouvrant une première jupe bouillonnée; l'autre, plus petite, marquer le milieu d'un corsage de tulle bouillonné sur taffetas blanc; et la troisième, tenant à une toute mignonne guirlande de feuillage, devait être fixée sur un large bandeau de cheveux blonds légèrement ondulés et frisés, tandis que l'extrémité de la petite guirlande se perdait du côté opposé, sous les coques bien lisses du chignon, retenues par un peigne à trois rangées de perles de corail.

Il faut l'imagination exercée et féconde de madame *Plé-Horain* pour avoir pu rêver et produire, sous l'influence d'une température vraiment sibérienne, les nouveautés de printemps fraîches et gracieuses comme celles que nous venons d'admirer dans ses beaux magasins si admirablement situés, 27, rue de Grammont. Un de ses chapeaux de visites est de taffetas, de crêpe et de tulle mauves. La calotte de tulle est lisérée de taffetas, la passe de crêpe aérophane lisérée de taffetas, et le bandeau, de crêpe également, est coupé par parties, de taffetas. Le bavolet, recouvert d'une haute blonde, a le pied en taffetas et la tête en crêpe. Sur la passe est posé un délicieux apprêt-fançon de blonde, coupé au milieu par un entre-deux de dentelle noire. Sur le côté est un saule en plume frimatée retenu par une agrafe d'or ornée de perles. Le dessous, qui fait un peu remonter la passe, est composé d'une ruche de crêpe enveloppée d'un flot de tulle illusion. Les brides sont de taffetas mauve brodé à l'aiguille de petites étoiles blanches.

Un autre chapeau qui mérite une mention spéciale est en crêpe épinglé, nouvelle étoffe d'été dont madame *Plé-Horain* a tiré un parti ravissant. Ce chapeau est de deux nuances : Solférino, c'est-à-dire rose plus vif que le rose de Chine, et gris feutre foncé. Le fond à la vieille est rose, séparé au milieu par un nœud de deux nuances. Toute la passe et le bandeau sont gris feutre, coupés par des attaches de ruban rose, et autour du pied du bandeau est un gros ruché de dentelle noire haute de 6 centimètres. Le bord, dessus et dessous, est ruché de dentelle noire haute de 2 centimètres. Le bandeau est retenu par trois toutes petites flèches d'acier fin; les brides-n^o 2 sont de deux tons.

Nous avons vu aussi chez madame *Plé-Horain* de ces coquets petits bonnets d'intérieur dont le secret semblait perdu, et de ces riches coiffures dont la variété prouve surabondamment que la saison des bals n'est pas terminée. Rien de plus noble et de plus élégant, par exemple, que celles qui sont ornées de plumes avec trois belles agrafes antiques reliées entre elles par des chaînettes d'or.

Un meuble qui convient à toutes les époques et en tous les temps, mais particulièrement aux moments indéterminés et transitoires, c'est le cachemire de l'Inde, dont on trouve un choix si brillant dans les riches galeries du *Persan*, rue de Richelieu, 74. En effet, s'il donne de l'élégance à une toilette d'hiver qui semblerait un peu négligée

gée et un peu lourde avec un manteau de drap, il ajoute du sérieux à une autre toilette peut-être un peu légère, si elle n'était recouverte que par une confection de printemps.

Les châles du *Persan* sont nouveaux comme dessins, comme coloris et comme dispositions. Ils ne sont généralement que d'une seule couleur, c'est-à-dire qu'ils ont dans le milieu un fond uni imperceptible affectant plusieurs figures diverses, puis d'énormes bordures reproduisant les méandres les plus capricieux et les plus insaisissables. Le *Persan a*, comme châles moins habillés, de charmants cachemires rayés d'excellent goût et de prix très abordables.

On va porter ce printemps beaucoup de châles de cachemire uni ou brodé, ornés de très grands volants de dentelle ou de guipure; nous en avons vu de très remarquables fabriqués pour cet usage par la maison *Ferguson*, 40, rue des Jeûneurs, chez laquelle s'approvisionnent bon nombre de nos principaux magasins de nouveautés. Nous avons vu aussi, sur une personne renommée par la grâce et la richesse de ses parures, une robe de satin bleu toute recouverte de dentelle de Cambrai, cette dentelle entièrement créée et si hautement perfectionnée par MM. *Ferguson*, et il nous a été absolument impossible de persuader à une dame qui se posait comme très compétente sur la question des dentelles, que toute cette garniture n'était pas du Chantilly le plus authentique.

Avec la dentelle *Lama*, autre création de la maison *Ferguson*, on fait de très belles pointes ou des châles doubles, qui sont un charmant complément à une toilette d'été, et qui l'hiver sont très convenables pour entrer dans un bal.

Un autre complément, selon nous, indispensable à une toilette de bal, c'est un parfum doux et léger, tel, par exemple, que les *gouttes de violette* ou le *parfum des brises de mai* de la maison *Violet*. Tout le monde connaît la supériorité du *savon de Thridace*, propriété spéciale de cette parfumerie renommée, et l'efficacité de la *crème Pompadour* contre l'apparition des rides. La *rosée des Abeilles* semble destinée à un même succès. Inventée depuis peu, cette lotion bienfaisante a déjà pris un rang remarquable parmi les cosmétiques les plus distingués.

Madame Marie DE FRIBERG.

GRAVURE DE MODES N° 594.

TOILETTE DE DINER. — Coiffure à bandeaux relevés, avec nœud de cheveux retombant très bas sur le cou. Cache-peigne en dentelle blanche.

Robe de moire antique gris-perle rosé, ornée de boutons de même couleur et de dentelle blanche. Cette robe est sans couture à la taille.

Le corsage est montant.

La manche, taillée en pagode très large du bas, ne forme pas de plis à l'emmanchure. La couture devant est creusée et deux gros plis sont formés à la saignée de façon à ramener le bas de la manche en avant, ce qui lui donne l'apparence d'une large manche à coude. Le côté intérieur de la manche s'arrondit du bas et est plus long que le dessus; on aperçoit ainsi la ruche de taffetas blanc qui garnit cet intérieur.

Un revers plat part de devant l'entournure et cache la couture et la naissance des plis. Ce revers est bordé d'une petite dentelle très froncée.

Sur ce revers il y a trois boutons ronds et plats entourés de deux rangs de petite dentelle froncée; un quatrième bouton, entouré de même, est au bas de la manche après la naissance du revers, derrière.

La robe est garnie devant, du haut en bas, de boutons encadrés de dentelle. Tous ceux du corsage sont d'égale grandeur; à partir de la taille, ils vont en grandissant vers le bas. Le dernier a 4 centimètres de diamètre; ceux du haut n'en ont que deux.

Petite ruche de tulle à l'encolure.

Sous-manches de tulle brodé, avec poignet en entre-deux et volant de dentelle sur le poignet.

TOILETTE DU MATIN. — Coiffure à bandeaux bouffants. Chignon très tombant, composé de grosses nattes lâches entrelacées. Nœud en écaille à boules d'or.

Robe de taffetas vert clair, garnie de taffetas vert plus foncé. Les garnitures à la *maréchale* sont doublées de taffetas violet. Toute cette robe est en droit fil.

Le corsage et la jupe sont sans aucune couture à la taille, ni devant ni derrière.

Des boutons plats garnissent tout le devant; ils ont au corsage 1 et 1/2 centimètres de diamètre et 3 au bas de la jupe.

L'ornement se compose d'un plissé à la *vielle*, dont le milieu forme des tuyaux *contrariés*. Cet ornement, qui simule une basquine devant, descend sur le dos en forme d'un corsage demimontant et carré. Il y a entre les garnitures, à la hauteur de la ceinture, un écart de 6 centimètres, et deux pans de taffetas doublé de violet sont cousus sous ces garnitures de manière à se nouer devant.

Les manches, très larges et très bouffantes, sont montées sans fronces devant à l'entournure, tandis que derrière il y a trois rangs de petites fronces *coulissées*. Le bas de ces manches (qui a de 35 à 38 centimètres de tour) se termine par cinq rangs de petites fronces *coulissées*. L'intérieur est garni de violet.

Une garniture est posée en guise de parement; elle part du bas de la manche devant et monte en biaisant dans la direction du coude.

Le devant de la jupe se compose de trois lés, qui vont du haut en bas comme à toute jupe unie; mais à partir de chaque côté de ce devant, la jupe s'arrête sous la garniture et le bas de la jupe (des côtés et derrière) forme un volant dont le point de départ est cousu aux bords des lés du devant. Ce volant forme une traîne arrondie derrière, tandis que le bas du devant est *abattu* pour dégager le pied.

Au dos, sous la partie carrée de la garniture, il y a neuf rangs de *coulisses*, aussi larges du haut que le *carré* de la garniture, puis se dégradant en descendant jusqu'à n'avoir que 3 centimètres de largeur au creux de la taille. Le taffetas est serré à très petites fronces dans ces *coulisses*; les deux rangs de fronces du bas descendent un peu plus que la longueur de la taille et fournissent à la *tournure* une ampleur froncée.

Cette robe, d'une idée toute nouvelle, est fort gracieuse et obtient un grand succès dans la maison *Gagelin*.

Petit col, sous-manches et manchettes relevées en batiste piquée.

L'HOROSCOPE.

Scènes historiques. (1800-1815.)

I.

Représentez-vous Saint-Petersbourg, il y a aujourd'hui soixante ans, par une soirée de la fin de l'hiver. On était en avril.

En Russie, dans le mois d'avril, on voit encore des glaçons sur la *Newa* et de la neige sur les toits.

Huit heures du soir venaient de sonner à la grande horloge du palais de Péterhoff; c'est dire qu'il faisait déjà nuit noire.

Un enfant, qui pouvait avoir une dizaine d'années, se tenait près du palais du prince Tufiakine, sous le vestibule.

Il était taciturne, immobile, triste. Si l'on avait pu percer l'obscurité qui commençait à envelopper tous les objets autour de lui, on n'eût pas tardé à voir que deux grosses larmes roulaient dans ses grands yeux bleus.

— Comment passerai-je cette nuit? se demandait-il.

Vertical text on the left margin, likely from an adjacent page or a list of contents, including words like 'L'INDUSTRIE' and 'Monsieur'.



L'auteur, J. de la Mode, Paris

Jules Davin

594

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue Richelieu, 92

Coiffes et Stiffes par Robes de la M^{me} Gagelin rue de Richelieu, 33.
Modes de la M^{me} Plé Hornain r. de Grammont 27 - Fleurs de Tilman, r. de Richelieu, 106.
Rubans et Passementerie à la Ville de Lyon r. Chaussée d'Antin, 6.
Dentelles de G. Violard r. de Choiseul, 4.
L'ouvrière en acier Tavernier, S. Grouy, Dép. de Montmartre, 33.
Stiffes et Accessoires de Desvigne Rives et C^o, r. de Richelieu, 106.
Bijoux de Violet f. de S. M. l'Impératrice rue St. Denis, 37. | Envoi de la M^{me} de Commission Lassalle et C^o, L. le Grand, 37.

Entered at Stationer's Hall

LONDON at the Monitor Office, 25, Beek Street, Soho. NEW-YORK, Putnam & C^o General Agents.

MADRID P. J. de la Plata

De minces vêtements, de couleur brune, couvraient son corps un peu amaigri. Cependant l'enfant, pour combattre l'invasion du froid, qui était encore vif dans cette saison, chauffait ses mains transies à un soupirail des cuisines.

— La bonne odeur de rôt et de coulis qui vient par ces barreaux ! reprenait-il. Heureuses gens que ces marmitons ! Ils ont de bons morceaux à bouche que veux-tu. Mais, moi, comment dinerai-je ce soir ?

Et comme pour prendre un à-compte sur les festins du prince Tuftakin, il ouvrait ses narines de manière à arrêter au passage la fumée des fourneaux qui s'échappait par le soupirail.

— Il y a, poursuivait-il, une chanson russe qui est tirée d'un proverbe français ; on y dit que Dieu donne la pâture aux petits des oiseaux et que, par conséquent, il a toujours un grain de froment pour l'orphelin. S'il en est ainsi, j'ai droit plus que tout autre à la protection de Celui qui est au ciel. Orphelin ! je le suis deux fois. Ma mère est morte de fatigue, il y a quatre ans, en revenant de Kasan, où elle était allée vendre des pelleteries. Mon père a péri, il y a six mois, en remorquant un bateau marchand dans la Newa.

Ici les deux larmes, toujours prêtes à s'échapper de ses yeux, se suspendaient comme deux perles à ses longs cils.

— Depuis ce dernier malheur, reprenait-il, j'ai mené une vie plus pénible que celle d'un chien errant. Je me suis présenté au port pour y faire des commissions, mais les portefaix, s'imaginant que je venais prendre une part de leur salaire, m'ont chassé avec des injures. J'ai tendu la main de porte en porte. Quelques bonnes âmes m'ont donné, mais les indifférents me criaient : « Un grand garçon tel que toi, se faire mendiant ! c'est à en mourir de honte. » À la fin je suis brisé. Que le Père Céleste m'assiste, s'il ne veut pas que je meure cette nuit de froid et de faim !

Il en était là de son monologue lorsqu'un bruit étrange, qui partait d'une rue voisine, vint se faire entendre jusque sous les colonnes du palais.

L'enfant leva la tête et regarda.

Dix ou douze hommes du peuple poursuivaient avec un accompagnement obligé de grosses injures une femme déjà âgée. La malheureuse créature était haletante. Quoique la nuit fût fort épaisse, l'enfant avait pu distinguer que la fugitive était couverte de haillons et qu'elle avait une mandoline moldave à la main.

— Va-t-en, sorcière maudite ! disaient quelques-uns de ces voix.

— Si tu passes encore par cette rue, reprenaient quelques autres bouches de ce groupe menaçant, nous te jetterons à l'eau, fille du diable !

Quant à la femme poursuivie, comme elle mettait sa force tout entière dans l'action de fuir, elle ne sonnait mot. Seulement, au bout de deux ou trois minutes, quand elle eut vu que la meute se décidait à ne pas lui faire une plus longue chasse, elle s'arrêta et, d'un geste bizarre, qui n'était pas dépourvu d'une certaine noblesse, elle eut l'air d'invoquer contre ses persécuteurs une mystérieuse conjuration.

— Ah ! dit alors l'enfant à demi-voix, c'est Zinka la Devineresse.

Il avait eu beau ne prononcer ces paroles que d'un ton étouffé, la femme, douée sans doute d'une grande délicatesse d'organes, les avait entendues.

— Qui donc sait mon nom par ici ? demanda-t-elle.

En même temps, elle dardait la pointe de deux grands yeux bleus sur le côté par où était sortie la voix.

Zinka la Devineresse (on l'a peut-être deviné) appartenait à une race ancienne et proscrite dont les divers tronçons sont disséminés sur le monde entier. En Écosse, on nomme ces tronçons des gypsis ; en Espagne, des zingari ; en France, des bobémiens ; en Hongrie et dans le Nord, des tziganes. Vous avez vingt fois rencontré ces types en parcourant nos provinces du Midi. Sur la lisière des Pyrénées comme sur les rives du Danube, ils sont nomades, maquignons, musiciens, tireurs de cartes, bateleurs. Zinka avait bien en elle tous les signes caractéristiques de cette famille inconnue,

Reste immonde
D'un ancien monde,

comme a dit un poète. Sur une tête orientale, de longs cheveux noirs, roides et luisants comme la crinière du cheval, la peau bronzée, des yeux de diamant, la bouche grande, les lèvres épaisses, le menton aigu.

— Qui donc sait mon nom par ici ? dit une seconde fois la diseuse de bonne aventure.

Mais avant que l'enfant eût répondu, Zinka, armée de la puissance des nyctalopes, avait percé l'ombre de son regard et distingué cette silhouette accroupie devant les dernières étincelles d'un foyer avare. Il n'avait pas fallu beaucoup de temps à la bohémienne pour comprendre qu'elle se trouvait en face d'une misère encore plus grande que la sienne. En deux bonds, elle était arrivée jusque sous la colonnade du palais.

— Est-ce que tu me connais, petit ? demanda-t-elle à l'orphelin.

— Tout Saint-Petersbourg connaît Zinka la Chirromancienne.

— Tu pourrais ajouter que tout Saint-Petersbourg me hait.

— Les autres obéissent à leurs goûts, répondit l'enfant ; mais moi, malheureux, je n'ai pas le droit de haïr ceux qui me ressemblent.

Ces paroles firent tout à coup tomber la colère du cœur de la Devineresse.

— Est-ce que tu ne serais pas, comme les autres enfants de cette ville, sorti d'un nid de serpents ? reprit-elle. Quel est ton père ?

— Je n'ai plus de père.

— Ta mère, alors ?

— Elle est morte.

Pour le coup, la tête de la bohémienne rayonna comme si une langue de feu l'eût entourée.

— En vérité, petit, tu n'as pas de parents ni d'asile ? Eh bien ! tu avais raison de dire tout à l'heure que nous nous ressemblions.

Puis, après un instant de silence :

— As-tu diné ?

— Non, Zinka. Je n'ai pas de pain non plus.

— Rassure-toi, j'en ai pour nous deux, moi, au moins pour ce soir.

En parlant ainsi, elle lui fit signe de se lever.

— Quittons le vestibule de ce palais. Tiens, à cinquante pas d'ici, au bout de cette ruelle déserte, se trouve une guérite abandonnée; ce sera un meilleur abri pour deux pauvres oiseaux battus par le vent humide de l'hiver. Allons, viens, petit; je t'invite à y dîner avec moi.

Ces deux infortunes s'étaient-elles comprises? Il est permis de le supposer, car en ce moment même, l'orphelin et la bohémienne se regardaient comme s'ils se fussent connus toute leur vie.

Cinq minutes, au plus, suffisaient pour opérer le déplacement que Zinka venait d'indiquer.

Après de la guérite, qui lui servait de gîte de temps en temps contre la pluie et la neige, la devineresse trouva un amas de branches de bois mort et de feuilles sèches. D'un coup de briquet, appliqué contre une pierre, elle fit jaillir une dizaine d'étincelles, et bientôt une flamme vive et pénétrante répandit une douce chaleur autour d'eux.

— Est-ce que cela ne vaut pas mieux que la fumée qui sort des cuisines d'un prince?

L'enfant ne put se défendre de laisser paraître sur ses lèvres un sourire de contentement.

— Voilà du feu, reprit la sorcière; c'est déjà bien, mais ce n'est pas tout.

A sa robe en guenilles était attachée une sorte de havresac en cuir; Zinka en tira tour à tour un jambon de renne fumé, une poignée de fruits secs et deux petits pains d'orge.

— Eh bien! que dis-tu de cela, petit?

L'enfant la regardait avec des yeux étonnés.

— Attends! attends! il y a aussi à boire!

En parlant ainsi, elle lui faisait voir une petite bouteille recouverte d'osier et pleine d'une de ces généreuses eaux-de-vie dont les habitants du nord de l'Europe ont besoin pour neutraliser l'influence de leur climat.

A l'aide d'un petit couteau à manche de buis, elle fit ensuite deux parts égales de ses provisions.

— Tiens, voilà ce que te donne la fille du diable! ajouta-t-elle en faisant allusion aux injures que les gens du peuple avaient proférées contre elle un quart d'heure auparavant.

Il se mirent à faire leur repas.

L'enfant pleurait presque de joie.

Après qu'il eut mangé dix ou douze bouchées de jambon, la bohémienne approcha le flacon d'eau-de-vie de ses lèvres.

— Bois, dit-elle, et conviens qu'il y aurait de quoi réveiller un mort.

En effet, l'enfant se sentait ranimé au point de n'être déjà plus le même. Sa figure, éclairée par la flamme qui s'élevait de l'amas de branches sèches, brillait d'une beauté pure, la beauté si fugitive du premier âge.

Au moment où Zinka se disposait à lui donner des figues, une exclamation rapide sortit des lèvres de la devineresse.

— Comment te nommes-tu? lui demanda-t-elle.

— Michel Zibin.

— Eh bien! Michel Zibin, je vais te donner un dessert si brillant qu'il tenterait un prince.

— Voilà déjà de bonnes figues de Smyrne, Zinka,

— Il s'agit de quelque chose de meilleur encore que les figues d'Asie, Michel.

— Que voulez-vous donc dire?

Ici, tout en ayant l'air de se recueillir pour répondre, la devineresse jeta une poignée de feuilles sèches sur les charbons du brasier. Au même instant une lueur rougeâtre éclaira le visage de l'orphelin.

Zinka ne détachait plus ses yeux de la tête de son jeune convive.

— Tous les signes de la plus grande réussite sont inscrits sur ces traits-là, murmura-t-elle.

— Où est votre dessert? reprit l'enfant avec l'attitude d'espièglerie qu'on pardonne toujours à cet âge.

— Mon dessert! Ah! c'est une façon de parler. J'ai voulu donner à entendre que je te dirai ta bonne aventure.

— Zinka, vous vous moquez d'un pauvre enfant.

— Me moquer de toi, Michel! Pourquoi?

— C'est que, voyez-vous, je sais bien que vous êtes fort habile dans votre art et que vous faites payer fort cher vos secrets. Ce que je sais aussi, c'est que je n'ai pas plus d'or ni d'argent qu'il pourrait en tenir à la patte d'une fourmi d'Odessa.

— Mais, mon garçon, je ne te prendrai rien. Te révéler de belles choses gratis, c'est là le dessert que je t'ai promis.

La pythonisse s'interrompit un instant afin de faire quelques gestes empreints d'un sens cabalistique; après quoi, elle reprit :

— Michel Zibin, tends-moi la main gauche.

L'enfant obéit.

— Je t'annonce d'abord, reprit-elle, que tu passeras la nuit qui vient dans un des plus beaux palais de cette capitale, sur un lit plus doux que celui du fils d'un czar.

— Zinka, vous continuez à vous moquer de moi.

— Je n'ai jamais parlé si sérieusement, je te le jure. Ne retire pas ta main.

— Il y a encore de nouveaux bonheurs à me prédire?

— Enfant! il n'y a que trois hommes en Europe qui puissent se vanter d'avoir une main plus heureusement frappée de fibrilles que la tienne : — le général Napoléon Bonaparte, premier consul de la République française, qui sera bientôt empereur; — un autre soldat, le général Charles-Jean Bernadotte, qui deviendra roi de Suède et de Norvège; — et un juif, Samuel Rothschild, simple colporteur de Francfort-sur-le-Mein, qui finira par être le banquier des rois et le roi des banquiers.

— Eh bien! Zinka, dit l'orphelin, qui ne s'était pas arrêté à cette nomenclature, quelles prospérités votre art de prophétesse me promet-il encore?

— Écoute bien, enfant.

— Parlez.

— Dès demain (tu vois qu'il n'y a pas longtemps à attendre), tu deviendras le protégé et bientôt le page d'une des grandes dames de la cour de Russie.

— Saint-Nicolas! serait-ce possible?

— On te dégraissera, on te couvrira de beaux habits, on te mettra entre les mains de maîtres en fait de science, d'art et d'agrément; on fera enfin de toi, pauvre mendiant, un gentilhomme accompli, toujours bienvenu partout où il se présentera.

L'enfant ne se sentait pas de joie.

— Attends, Michel, ce n'est pas tout.

— Est-ce que je serais destiné, moi aussi, à devenir roi ou empereur ?

— Pas tout à fait, mais peu s'en faut. Un jour, tu t'annuieras de la vie qu'on mène dans les palais. Comme l'Europe sera alors en feu, tu iras au camp, prenant part à la guerre. Chacun des coups de sabre donnés par toi paraîtra valoir vingt coups de sabre donnés par un autre. En te promenant pacifiquement, un soir, tu accompliras un fait d'armes qui te conduira dès le lendemain à une grande fortune.

— Que de contes bleus ! s'écriait Michel.

— Je ne dis pas un mot qui ne soit vrai, tu l'éprouveras. Titré, honoré, riche, bien marié, tu me rencontreras étant assis dans une voiture trainée par quatre chevaux. C'est pour dans quinze ans, entends-tu. Dans ce temps-là, mon fils, la pauvre Zinka sera bien vieille, et, avant de mourir, elle pourra te saluer de ces paroles : « T'avais-je menti ? »

En parlant ainsi, elle tendait à Michel Zibin une dernière gorgée d'eau-de-vie.

— Il se fait tard, ajouta-t-elle, nous allons nous quitter pour aller chacun au-devant de notre destinée.

L'enfant, ému, répondit qu'il ne voulait pas encore se séparer d'elle.

— Va, lui dit-elle, pour tout remerciement, garde le souvenir de la pauvre bohémienne, la fille du diable.

Elle mit sa mandoline en bandoulière, replaça la petite bouteille d'osier dans le havresac, serra la main à l'enfant et s'envola dans l'ombre, pareille à une chauve-souris.

Michel Zibin se retrouvait donc seul ; mais ce ne devait pas être pour longtemps.

Comme il n'y avait plus de bois mort à jeter sur les charbons, le feu allait s'éteindre, et l'orphelin se disposait à chercher un gîte ailleurs, lorsqu'une voix d'homme résonna à deux pas.

— Halte-là, petit : on ne passe pas si vite.

Cette voix d'homme, c'était le bonheur qui se présentait brusquement afin de lui barrer le chemin.

II.

A la lueur d'un dernier tison qui se mourait sous la cendre, Michel Zibin put démêler les traits de celui qui venait de l'interpeller d'une manière si inattendue.

L'homme était de haute taille, bien découplé ; il portait une pelisse garnie de fourrures à la façon des personnages. En guise de coiffure, il avait une casquette blanche, coupée de bandes rouges et terminée par une visière de cuir. En marchant, il faisait siffler une cravache, mais probablement pour se donner une contenance.

Il avait, comme tous les Russes, la figure rasée.

— Qui es-tu ? demanda-t-il d'une voix assez douce au petit vagabond tout tremblant.

— Un pauvre enfant sans famille et sans abri.

— Comment te nommes-tu ?

— Michel Zibin.

— Ton âge ?

— Dix ans.

— Fort bien, ajouta l'homme après avoir regardé

l'enfant sous le nez ; ta figure me revient assez. Il y a des chances pour que tu puisses faire notre affaire.

— Quelle affaire, monseigneur ?

— Appelle-moi monsieur tout court, afin de ne pas blesser les oreilles des autres. Quant à l'affaire dont je te parle, tu sauras plus tard en quoi elle consiste. En attendant, suis-moi.

— Où ça, monsieur ?

— Tu vas le voir.

Ils n'avaient pas fait dix pas que l'inconnu reprenait :

— Il faut vraiment, petit, que nous ayons été prédestinés à nous rencontrer. Figure-toi qu'il y a bien vingt ans que je n'ai traversé cette ruelle, que je n'ai jamais aimée, attendu que c'est d'ordinaire un lieu de rendez-vous pour les bohémiens et les gens sans aveu. Mais tout à l'heure, en longeant le quai de la Newa, j'ai entendu je ne sais quelle voix mystérieuse se pencher à mon oreille et me pousser de ce côté. J'y suis venu, je t'y ai vu, je t'emmène : on dirait que tout cela était écrit.

Michel Zibin avait bien envie de parler en cet endroit de la prédiction de la devineresse, mais il se retint à temps, moitié par discrétion, moitié par modestie.

Chemin faisant, l'homme recommençait le dialogue.

— Tout me fait supposer que tu plairas à la princesse.

— Quelle princesse ?

— Tu le sauras bientôt. Viens toujours passer la nuit au palais.

Pour le coup, Michel Zibin ne pouvait s'empêcher d'admirer mentalement le prodigieux savoir de Zinka.

— Voilà déjà ses promesses qui se réalisent, se disait-il.

Deux fois, de cent pas en cent pas, l'homme s'était à demi arrêté dans sa marche pour regarder l'enfant à la lueur des réverbères.

— Oui, reprenait-il en se parlant à lui-même, oui, il est bien portant, il est d'une figure avenante, il est vif : il a tout ce qu'il faut pour remplacer dignement le Circassien de la princesse.

— Si c'est de moi qu'il est question, monsieur, se hasarda pour la seconde fois à dire Michel Zibin, apprenez-moi donc, s'il vous plaît, à quelle princesse je dois avoir affaire ?

L'homme, distrait et fatigué, répondit :

— A la princesse Potocka.

Michel Zibin, qui n'était pas encore très familier avec le grand monde russe, ne se trouvait guère plus avancé.

Cependant j'imagine que, pour ce qui est du lecteur, ce doit être toute autre chose.

Les *Mémoires* publiés dans la première partie de ce siècle, tant en France qu'en Russie, ont suffisamment fait connaître la princesse Potocka. On sait que c'était une femme des plus distinguées de la cour d'Alexandre I^{er}. Belle, spirituelle, délicate, aimant avec passion les arts, les fêtes et les plaisirs de l'esprit, elle donnait le ton à la société moscovite à l'époque dont nous parlons. Les grandes dames russes la reconnaissaient comme un chef de file toujours obéi.

Mais la princesse Potocka avait, comme tous les personnages qui étaient nés dans le siècle de Cather-

rine II, des manies ou des prédilections exclusives. Ainsi on avait élevé sous ses yeux, dans son palais, un petit esclave de Circassie, fort bel enfant, dont elle aimait les mutineries. Du jour où il avait pu marcher et courir, l'enfant du Caucase avait endossé un fort joli costume style Louis XV, dessiné par sa maîtresse, et l'on avait fait de lui un page. Il était toujours derrière le fauteuil de sa maîtresse, ou sur son traîneau, ou dans sa voiture; il l'accompagnait en tous lieux, ayant charge de porter son éventail, de donner ou de recevoir ses lettres, ses bouquets, ses invitations de bals et de diners.

Bref, il était pour la princesse ce que le nain Bébé avait été pour le roi de Pologne.

Cet hiver même, au moment où il entra dans sa dixième année, le Circassien avait été pris d'un gros rhume après une course imprudente sur les quais; il y avait eu complication de rougeole, et il était mort.

La princesse se lamentait. Hélas! où et comment trouver un page qui remplaçât le Circassien?

On avait fait venir Justinien Obrenowicht, l'intendant, en lui recommandant de chercher.

Justinien Obrenowicht, l'intendant, était justement l'homme qui venait d'aborder Michel Zibin dans la rue des Bohémiens. Il y avait déjà huit jours qu'il cherchait d'un bout à l'autre de la ville, mais inutilement. Jusqu'à ce jour, il n'avait réussi à mettre la main que sur de petits Moujicks au poil fauve ou sur de petits Cosaques au nez écrasé. Désespéré du peu de succès de ses recherches, il songeait à commencer une excursion dans les provinces, et peut-être même au Caucase, quand un bon vent, soufflant du fleuve, l'avait poussé dans la ruelle.

C'était alors qu'il avait répété, avec un sourire de satisfaction, en parlant de Michel Zibin :

— Dix ans, une figure avenante, de l'espièglerie, c'est bien le page qu'il faut pour remplacer le Circassien.

Après une demi-heure de marche, l'homme et l'enfant arrivaient enfin dans le quartier élégant de Saint-Petersbourg, devant le portail d'un hôtel magnifiquement éclairé.

— C'est là, petit, dit l'intendant.

Michel Zibin était tout tremblant.

— Est-ce que tu as peur d'être mal accueilli au palais? lui dit l'intendant.

— Dame, monsieur, je ne connais pas la princesse Potocka, moi, répondit l'orphelin.

En même temps il montrait à Obrenowicht son misérable accoutrement, ses chaussures usées et sa figure assez peu propre pour qu'il pût comparaître devant une grande dame, une princesse.

— Sois tranquille, lui dit l'intendant en souriant, tu ne verras la princesse que demain et dans un tout autre costume. Provisoirement, on va songer à te faire passer une bonne nuit.

Obrenowicht reprit :

— A propos, as-tu diné?

— Oh! oui, monsieur.

— Diable, tu réponds cela du ton d'un gaillard qui aurait eu son couvert mis à la table du czar lui-même. Qu'as-tu mangé?

— Du jambon de renne fumé, monsieur, du pain d'orge et des figues.

— Vrai repas de bohémien; tu en feras de meil-

leurs à l'avenir, je te le promets. Mais, voyons, pas de fausse honte. Entrons.

L'intendant fit retentir un lourd marteau qui retombait sur un rond de fer, et, une seconde après, la grande porte de l'hôtel tournait sur ses gonds.

— Qu'on mène cet enfant dans une des meilleures chambres du palais, s'écria Justinien Obrenowicht.

Michel Zibin dormit à peine, tant il était émerveillé de tout ce qui lui arrivait depuis la prédiction de la sorcière.

Le lendemain, dans la matinée, au moment où il commençait à ouvrir ses yeux, réjouis par un doux sommeil, l'enfant aperçut tout près de son chevet un homme qui paraissait épier ses mouvements.

Cet homme n'était autre que l'intendant.

— Écoute, petit, dit le personnage à Michel Zibin. Hier, au moment où je t'ai recueilli, quand tu en étais réduit à coucher à la belle étoile, tu n'étais qu'un petit vagabond, abandonné à la froide pitié des passants; tu vas être bientôt le plus choyé des enfants, un page, presque un prince. Mais si tu veux arriver à ce degré de bonheur, ne t'avise pas de vouloir contrarier la destinée; obéir, c'est ce qu'il y a à faire.

— J'obéirai, monsieur, répondit l'enfant.

Deux valets entrèrent.

— Le bain du page est prêt, dirent-ils.

— Michel Zibin, tu vas prendre un bain; obéis.

Les deux valets s'emparèrent de l'enfant et ne le rapportèrent dans la chambre qu'au bout d'une heure, c'est-à-dire après qu'il eut pris un bain administré à la manière orientale.

Deux autres valets se présentèrent, ayant de riches étoffes sur un coussin.

— Qu'est-ce que ceux-là veulent? demanda l'enfant.

— T'habiller.

— Je suis prêt.

Ils apportaient un costume circassien, qu'on passa au petit vagabond.

Vingt minutes suffirent pour que Michel Zibin eût mis des bas de soie de la Chine, des guêtres en cuir du Maroc, des babouches de Bagdad, un pantalon bouffant, un caftan vert, rehaussé d'arabesques en or, un turban de cachemire, surmonté d'une aigrette, et une ceinture rouge à laquelle pendait un petit cimeter dont la poignée était enrichie de pierreries.

On présenta une glace au nouveau page.

— Eh bien! comment te trouves-tu? demanda l'intendant à l'orphelin.

— Me voilà tellement changé que je ne me reconnais plus moi-même.

— Suis-moi maintenant. Je vais te présenter à la princesse.

— J'obéis.

On était à l'heure où, venant de se lever, la princesse Potocka recevait ses premières visites, affaire importante pour une grande dame de la fin du dix-huitième siècle.

Il y avait autour d'elle, faisant leur cour, des gentilshommes du czar, un ambassadeur étranger, un poète et un général.

Un valet s'approcha d'elle.

— Michel Obrenowicht fait demander s'il peut avoir l'honneur de présenter à la princesse le page qui succédera au Circassien?

— Mais sans aucun doute.

La portière de perse ayant été soulevée, l'intendant entra en tenant l'enfant par la main.

— Il est charmant ! s'écria la princesse.

L'exclamation fut bien vite répétée en chœur par tous les assistants.

Il faut tout dire, Michel Zibin était merveilleux à voir sous le costume d'Orient ; sa fraîche et naïve figure, tondue pour la circonstance, s'encadrait d'une adorable façon dans le turban du Caucase, et, à l'air qu'il avait en touchant son cimenterre, on aurait pu aisément supposer qu'il était né sous la tente de quelque émir de la Circassie.

La ressemblance qu'il avait avec le page qu'elle venait de perdre causait une vive joie à la princesse. Il ne lui manquait plus que de savoir s'il était vif, sûr, intelligent.

— As-tu le pied leste quand il s'agit d'aller porter une lettre en ville ? lui demanda-t-elle.

— J'ai parcouru cent fois Saint-Pétersbourg d'un bout à l'autre.

— Pourrais-tu être maître d'un secret ?

— Je mourrais plutôt que de trahir la confiance de la princesse.

— Fort bien. Voilà d'excellentes dispositions. Voyons l'esprit après avoir interrogé le cœur. Sais-tu lire ?

— Non, madame.

— On te donnera des maîtres. Sais-tu chanter ?

— Non, madame.

— On t'apprendra le violon. Il est inutile de te demander si tu entends quelque chose aux autres arts d'agrément ; tu ne sais rien ?

— Je ne sais que jouer à la fossette et au cheval fondu.

— Eh bien ! c'est toute une éducation à refaire. On t'enseignera la musique, la danse, l'escrime, et, en un mot, tout ce dont a besoin un page de bonne maison.

— Madame, je vous en serai toujours reconnaissant.

— Obrenowicht, ajouta la princesse en les congédiant, vous savez qu'on n'épargnera rien pour qu'il rivalise avec les pages de la cour. Allez !

III.

Rien ici-bas ne va aussi vite que le temps, ni l'oiseau qui, de son aile, rase la voûte des cieux, ni la vague qui s'enroule en plis onduleux sur les plaines de la mer, ni la chaîne électrique qu'on envoie d'un continent à un autre continent.

Le temps est le marcheur le plus rapide, parce qu'il ne s'arrête jamais, ni la nuit, ni le jour.

Cinq ans passèrent vite.

Pendant ces cinq années, Michel Zibin avait été le plus heureux enfant qu'il y eût dans la ville des czars.

Sur l'ordre de son opulente maîtresse, on lui avait donné l'instruction des grands de l'empire.

Un certain luxe et sa bonne mine aidant, il était bienvenu partout.

Au bout de la seconde année, les gens du palais même avaient oublié l'humilité de son origine.

Quand on le voyait passer à pied, en calèche découverte ou à cheval, on s'écriait :

— C'est le page de la princesse Potocka.

Et tout était dit.

Quant à lui, se rappelant de temps en temps la prophétie de Zinka la Devineresse, il n'était déjà plus si étonné de la clémence de sa destinée. — On s'habitue si vite à être heureux ! — Et puis, il n'ignorait pas que dans cette jeune et mystérieuse Russie, le haut du pavé appartenait depuis longtemps au hasard et au chevalier d'aventure.

— Qu'était-ce que Catherine I^{re} ? — Une servante d'auberge.

— D'où sortaient les Mentzickoff ? — D'un petit garçon qui avait commencé par vendre des tourtes, des brioches et des tartelettes.

— D'où venaient les Orloff ? — D'un point de départ encore moins élevé.

— D'où étaient arrivés tant de comtes et de princes moscovites pleins de faste ? — Celui-là d'un piqueur ; — cet autre d'un barbier ; — ce troisième, et ce n'est pas le moins noble, d'un pêcheur de thon.

— Qui empêchait que lui, Michel Zibin, devint un personnage, parce qu'il était le fils d'un ouvrier des ports ?

Dédaigné à cause de sa naissance, non, grâce au ciel, Michel Zibin n'avait pas cette appréhension.

A force de se frotter au grand monde, il était parvenu à connaître ses goûts, ses antipathies, ses prédilections, et ses habitudes. Ainsi il savait que si la société moscovite étale beaucoup de morgue aux yeux de l'étranger, elle a cependant trop d'esprit pour faire la superbe dans son propre pays. En jetant un simple coup d'œil sur son passé d'hier, elle n'ignore point qu'elle n'est sortie que d'hier des steppes de la grande Tartarie pour mêler son sang au sang des Slaves et des Germains. Par conséquent, elle ne se reconnaît pas le droit ni le ridicule de se montrer difficile sur les questions d'arbre généalogique ni de regarder un parvenu de travers.

— Le jour où je serai un homme, j'épouserai tout comme un autre une femme de haute volée. Cela se trouve d'ailleurs dans le programme des bonnes fortunes qui m'ont été prédites par la devineresse.

Sur ces entrefaites, un matin, la princesse le fit appeler ; Michel Zibin s'empressa d'accourir.

— J'ai à te parler d'une affaire importante, Michel.

— Je suis aux ordres de madame.

— Tu commences à n'être plus un enfant. Quel âge as-tu à cette heure ?

— Quinze ans, madame.

— Eh bien ! te voilà déjà trop grand et tu n'es plus assez jeune pour continuer à être mon page.

Michel Zibin ne put s'empêcher de pâlir, il se disait *in petto* :

— Que deviendrai-je donc si je suis obligé de quitter le palais ?

Mais, par bonheur, la princesse reprit vivement le dialogue.

— Il est certain qu'ayant pris en cinq ans la consistance d'un homme, je ne peux plus te faire porter mon manchon, ni ma pelisse, ni mon livre, ni mon lorgnon, sans crainte de donner lieu à des commentaires blessants. Ainsi, à dater d'aujourd'hui, tu cesses d'être mon page.

— Est-ce que madame la princesse me chasse ? demanda l'orphelin sur le ton de l'anxiété la plus vive.

— Moi, te chasser, Michel ! Pourquoi donc ? Je n'ai contre toi aucun sujet de plainte. Loin de vouloir te délaisser, j'ai songé à ton avenir.

— Madame a toujours été une providence pour moi.

— Oui, ce matin même, tout en jetant des gimbottes à mon pointer d'Écosse, je me suis dit : « Voyons, qu'y a-t-il à faire pour Michel Zibin ? » On t'a appris tout ce qu'un homme de bel air doit savoir, les belles manières, le beau langage, un peu de musique, un peu de littérature, un peu de dessin et beaucoup de danse. Je vais te faire entrer dans la diplomatie.

— Mais, madame, il faut, avant tout, pour cela, avoir de la naissance.

— Tu es censé en avoir, puisque tu as été le page de la princesse Potocka.

— C'est juste.

Ici la princesse prit une feuille de papier à filigrane d'or ; elle mit à sa main de fée une plume, et après avoir écrit huit ou dix lignes au plus, à la hâte, elle dit à son protégé :

— Tiens, voilà un passeport qui te fera parvenir jusqu'au prince Nariskin, ministre des affaires étrangères. Il n'y a pas un instant à perdre ; fais ateler la calèche et va porter toi-même ma missive.

Or, voici ce que contenait cette lettre :

« Prince,

» Cherchez donc bien, je vous prie ; il doit y avoir » autour de vous, quelque part, une place vacante de » secrétaire ; je veux dire une place de secrétaire qui » mène peu à peu plus loin.

» Michel Zibin, mon page, qui vous remettra la » présente en main propre, ne peut plus être mon » page. Il est, j'en suis sûre, du bois dont on fait les » diplomates, et c'est pour lui que je vous demande » cette place de secrétaire.

» Je vous revaudrai cette complaisance-là.

» Votre servante dévouée, prince.

» Princesse POTOCKA. »

Ce que femme veut, Dieu le veut ; — à plus forte raison quand la femme est une princesse, encensée par toute une cour.

Le soir même, Michel Zibin était nommé deuxième secrétaire du prince Nariskin lui-même.

Pour arriver à ce poste si envié par les aînés des premières familles de l'empire, il avait, comme on dit, passé sur le corps d'une douzaine de candidats ou de solliciteurs qui attendaient depuis plusieurs années.

Fortune, voilà de tes coups !

— Deuxième secrétaire en titre d'un des ministres du czar, disait l'orphelin, le soir, en se couchant, allons, la pauvre sorcière n'avait rien outré. Il faudra bien que j'arrive maintenant, et malgré vent et marée.

Il y eut dès le lendemain chez Michel Zibin un changement de front complet.

L'enfant était déjà un homme.

Il mit son cerveau à la place de son cœur et son cœur à la place de son cerveau.

Il était devenu comme par enchantement fat, poli, empressé, louangeur, joueur, danseur ; il faisait la courbette devant les grands et il écrasait des petits de son orgueil ; il se montrait prodigue de promesses et avare de démarches.

Comment ne pas réussir ?

Trois ans venaient de s'écouler au milieu de cette vie toute parsemée de petits labeurs dorés, de fêtes et d'enchantements.

Une nuit, dans un bal costumé, Michel Zibin avait distingué une adorable danseuse blanche, blonde avec de grands yeux bleus et un diadème de diamants dans des cheveux.

— Morceau de roi, se disait-il. Je vais voir si, par hasard, cela ne serait pas pour moi.

Au milieu d'un quadrille, il fut à même d'apprendre ce qu'était la jolie danseuse.

On la nommait Ivane Trogoff, fille d'un boyard, récemment arrivé à Saint-Petersbourg pour y résider, du moins jusqu'à ce qu'il eût marié la belle enfant.

Beau cavalier, valseur recherché, homme de belles manières, ayant ses grandes entrées à la cour à cause de la double protection du ministre et de la princesse Potocka, Michel Zibin demanda à faire ses visites au boyard, et il y fut admis.

Dès la première soirée le comte Trogoff prit le jeune homme à part, et lui dit avec une franchise toute rustique :

— Mon cher monsieur, je ne suis pas précisément un ours de la Sibérie. Mon œil de paysan voit bien quelle sorte de miel peut attirer ici une fine mouche telle que vous. Tenez, vous voulez la main d'Ivane, n'est-ce pas ? Eh bien ! l'affaire peut s'arranger à la condition que nous y mettrons le temps. Je trouve que, provisoirement, vous n'êtes pas sur un assez bon pied dans le monde. Deuxième secrétaire d'un ministre, c'est quelque chose ; mais je vous déclare que, comme j'ai une mine d'argent des monts Ourals à donner en mariage à ma fille, je tiens à ce qu'elle ait un mari mieux loti. Soyez seulement attaché d'ambassade, et nous aviserons. D'ici là, voyons-nous comme de bons amis, mais rien de plus.

Pour la première fois depuis la nuit mémorable où l'intendant de la princesse Potocka l'avait rencontré dans la ruelle des Bohémiens, Michel Zibin était légèrement contrarié par un caprice du sort. Cette déconvenue inaccoutumée l'avait frappé au plus vif du cœur.

— Est-ce que j'aurais déjà parcouru le cercle de mes bonheurs promis ? se demandait-il.

Il arrive par moment à la Fortune de boudier ceux qu'elle aime. Ce n'est qu'une passagère froideur qui paraît avoir pour but de rendre plus douces de nouvelles faveurs. Les hommes vraiment heureux, ceux qui sont *nés coiffés*, comme dit le proverbe, ne s'y trompent jamais. Ils savent bien que ce qui ne leur a pas été donné hier ne leur sera pas refusé demain, et ils attendent en riant.

Michel Zibin qui, jusqu'à ce jour, n'avait pas cessé d'être le plus caressé des aventuriers, ne pouvait pas se faire à cette subite contrariété de la destinée.

— Soyez seulement attaché d'ambassade ! Voilà ce que m'a dit le boyard. Il trouve la chose toute simple ! Or, dans cette capitale, où l'on a vu depuis Pierre le Grand tant de parvenus sortir des rangs du

peuple pour poser le pied tout près du trône, il n'y a que vingt-cinq attachés d'ambassade, et on compte cent fils de princes qui courent après ce titre. Comment m'y prendre pour le conquérir ?

En parlant ainsi, le secrétaire du ministre supputait dans son esprit tout ce qu'il pouvait y avoir autour de lui d'auxiliaires influents en état de lui rendre accessible la charge en question.

— Son excellence le ministre, c'est déjà quelque chose; madame la princesse Potocka, c'est déjà beaucoup; mais que de concurrents!

Au bout de six mois de recherches, de démarches, de soupirs jetés dans les nuages, de placets, d'espairs réchauffés et refroidis, de demi-joies étouffées, de demi-tristesses comprimées, de monologues, de nuits blanches, il arrivait à cette conviction pénible qu'il ne réussirait pas.

— Dans ce pays où le caprice du souverain a souvent fait un premier ministre avec le premier chien coiffé qui passait dans la rue, on ne veut que des gentilshommes de race pour tout ce qui concerne la diplomatie. Comme je ne suis pas noble, il faut que je m'arrange pour le devenir le plus tôt possible. Sinon, je sais ce qui m'attend, je n'obtiens jamais la main de la blonde Ivane.

C'était parler en garçon de bon sens.

A cette même époque, toute l'Europe était en mouvement. Les foudres et les tonnerres partaient de la main de Napoléon pour éclater en guerre de géants à travers le monde. Sans doute, il y avait des entr'actes. Après quelque grand combat où près de cent mille hommes avaient teint de leur sang un canton de l'Italie ou de l'Allemagne, on signait entre princes un traité de paix, mais en se disant tout bas, avant même d'avoir passé la plume à son voisin : « Ce contrat est une nouvelle édition du billet de Ninon de l'Enclos à La Châtre. » Cela faisait qu'il y avait toujours un million de soldats sur pied en Europe.

Il faut le dire, les femmes elles-mêmes demandaient qu'on se battît. Dans le fait de ce grand ébranlement des empires, elles trouvaient alors, comme elles ont toujours trouvé dans les grandes convulsions sociales, un aliment dramatique à leur curiosité. Les victoires étaient des occasions de fêtes. Il n'y avait pas jusqu'au chapitre du veuvage qui ne flattât les goûts mystérieux de leur esprit. D'abord, il est rare qu'elles ne soient pas belles en portant le deuil. En second lieu, celles qui avaient à pleurer et qui pleuraient réellement paraissaient être les plus intéressantes. Un jeune homme qui ne se battait pas et qui ne cherchait pas à se faire tuer! On ne le regardait qu'avec des yeux ironiques.

Déjà Michel Zibin avait pu entendre chuchoter à son approche dans les salons du beau monde. Suivant l'usage, les mauvaises langues procédaient comme les orateurs meilleurs par des compliments affûtés en forme de sarcasme.

— Charmant cavalier que le second secrétaire du prince Nariskin; mais ne trouvez-vous pas qu'il serait mieux en présence de l'armée, avec un beau sabre de cavalerie à la main ?

— Michel Zibin! le danseur le plus accompli des salons de Saint-Petersbourg; mais aux jours où nous sommes un jeune homme qui a du cœur ne prend pour valseuse qu'une bonne carabine.

Les tronçons de ces étranges discours n'avaient pu manquer de venir frapper l'oreille du protégé de la princesse Potocka.

— Eh bien! se dit un certain jour Michel Zibin, il n'y a qu'un moyen de faire taire ces méchancetés, c'est de prendre volontairement du service pour la prochaine campagne: c'est ce que je vais faire.

Le soir même, rencontrant Ivane dans une soirée du prince Galitzin, il lui dit :

— Ivane, je suis fatigué de faire le pied de grue à la Chancellerie pour obtenir un titre d'attaché d'ambassade qu'on ne me donnera pas. Je vois que le chemin le plus court pour arriver où je vise est de m'engager, je pars demain en qualité de simple soldat.

— Vous reviendrez général, lui dit la jeune fille.

IV.

On était en 1812.

L'étoile de Napoléon brillait de son éclat le plus grand, mais pour pâlir tout à coup après un an de triomphes. Pour la troisième fois, les rois de l'Europe se coalisaient contre la France. Dans cette ligue, on avait décidé d'aller porter un jour à Paris autant de lances et autant de canons que Paris avait autrefois envoyé de sabres, de torches et de soldats à Turin, à Rome, à Milan, à Vienne, à Berlin, à Dresde et à Madrid. Grande guerre dans toute l'acception du mot, grande mêlée pendant laquelle devaient, sans aucune hyperbole, couler des flots de sang.

Un simple récit de la nature de celui qui nous occupe n'a pas à entrer dans les sérieuses considérations de l'histoire; cependant il était indispensable de bien préciser la date de notre action et les choses auxquelles notre principal personnage devait être mêlé.

La Russie avait été hésitante; les *Mémoires intimes* de Caulincourt nous prouvent qu'Alexandre I^{er} avait une grande sympathie pour celui que les poètes du temps avaient surnommé *le géant des batailles*; mais, d'un autre côté, l'influence britannique et les suggestions de l'Autriche avaient à la fin déterminé le czar à devenir un des chefs de la coalition nouvelle. Aussi était-ce dans ce temps-là que le cabinet des Tuileries accusait le cabinet de Péterhoff de duplicité. Au conseil d'État, devant ses amis assemblés, l'ancien écolier de Brienne, voyant que son bon cousin d'Erfurt lui écrivait *oui* afin de mieux faire *non*, disait tout haut ces paroles qui ont été depuis lors si souvent répétées : « Alexandre est un vrai Scythe, » et un quart d'heure plus tard (car cet objet était le sujet d'une obsession constante pour sa pensée) : « Grattez le Russe, vous trouverez le Barbare. » C'est donner à voir au lecteur que, dès ce moment-là, commençait un duel terrible entre ces deux grands princes. En effet, de 1812 à 1815, on aperçoit un grand nombre d'acteurs, en Europe, sur la scène du monde politique; mais il en est deux qui dominent tous les autres de la tête : Napoléon et Alexandre.

Pour en finir d'un coup avec ces digressions, nous revenons d'emblée à notre héros, Michel Zibin, le protégé de la princesse Potocka.

— Il n'y a qu'à l'armée qu'on avance aujourd'hui; c'est clair, disait-il. A plus forte raison, quand d'il-

lustres protecteurs écrivent de temps en temps au général : « Ayez soin de renouveler les épaulettes de mon conscrit ; » — ou bien lorsqu'ils disent, en soirée, au ministre de la guerre, en mêlant les cartes pour faire le whist ou en jetant du sucre dans une tasse de thé : « Quand je vous reverrai, dans trois jours, Excellence, vous aurez donné un brevet de lieutenant à mon filleul, ce qui est synonyme de protégé. » Vive l'armée et marchons d'un bon pas !

Il avait pleinement raison, l'ancien page, de dire ces belles choses. Jamais l'avancement n'a été si rapide. Tous les mois la victoire fauchait les hommes par vingtaines de mille, du Pô aux bouches du Danube. Or, c'est avec les hommes qu'on remplace les hommes. Tout commandant de corps d'armée, après la sanglante moisson, répétait les paroles de Souvarov : « *Il faut improviser des officiers.* »

— J'aurai bien du malheur, reprenait Michel Zibin, si, étant parti simple soldat, recommandé par une princesse et protégé par un ministre, je ne deviens pas officier comme trente mille autres.

Il devait un jour toucher à la réalisation de ses rêves, mais sans que l'intervention de ses puissants patrons y fût pour rien.

L'orphelin était redevable de tout son passé aux caprices du sort; c'était aux caprices du sort qu'il allait de même devoir son avenir.

A peine arrivé au corps (il était dans un régiment de hussards), comme on se trouvait au lendemain d'une action assez chaude, le colonel dit en l'apercevant :

— Ta figure me plaît ; on nous a coupé en quatre plusieurs sous-officiers. Je te nomme à la place de l'un d'eux.

— Sous-officier ! se dit Michel Zibin, voilà la roue de fortune qui se remet à tourner de mon côté. L'horoscope ne m'a donc pas trompé.

Il se rappelait aussi le mot de sa blonde Ivane :

— Vous partez simple soldat, vous reviendrez général.

Mais que de chemin à faire ! Et Michel Zibin, qui s'était un peu frotté de littérature dans les salons de Saint-Petersbourg, récitait tout haut ce vers français, au moment où la trompette sonnait le boute-selle :

Accun chemin de fleurs ne conduit à la gloire.

Sautons à pieds joints par-dessus trois mois.

La grande campagne, celle que l'histoire nomme *la Campagne de Russie*, avait commencé.

En attendant l'occasion des batailles décisives, on se harcelait de part et d'autre dans des escarmouches afin de se faire la main.

La scène se passait alors entre l'Allemagne et la Pologne, cent lieues de terrain.

Toutes ces Aigles, blanches, noires et dorées se désaltéraient réciproquement dans le sang, et le soir, en rentrant dans leurs retranchements, les diverses armées française, autrichienne et russe se disaient :

— Il est bien convenu que cela ne compte pas.

De son côté, l'ancien page reprenait le cours de ses monologues.

— Est-ce que je resterai longtemps sous-officier ? se demandait-il. Les femmes n'aiment pas à attendre. Vous verrez que, sous l'empire de la lassitude ou de

l'espoir trompé, ma blonde Ivane en épousera un autre.

L'ingrat ! il trouvait que la Fortune s'avavançait avec trop de lenteur.

Le lendemain, le général Ojarowski, qui commandait le corps dont il faisait partie, l'appelle.

— Michel, dit-il, j'espère que tu n'es pas un garçon à avoir froid aux yeux ?

— Non, sans doute, mon général.

— Eh bien ! tiens, voilà une bonne occasion de faire quelque chose.

— Ordonnez, mon général.

— L'escarmouche d'hier a été fort animée des deux côtés. Si le maréchal Davoust nous a fait de fortes entailles avec le grand sabre de ses dragons, nous lui avons fait, nous, de magnifiques trouées avec les lances de nos cosaques.

— C'est vrai, mon général.

— Eh bien ! il faut voir s'il n'y a pas encore quelque chose de nouveau du côté du maréchal.

— Bien dit, mon général.

— Prends cinquante cosaques, fais une reconnaissance dans les environs, et envoie-moi un rapport.

— J'obéis.

— Tu auras bien, pour le moins, à nous ramener quelques trainards, ce qui est un moyen bien simple d'avancer.

— Soyez tranquille, mon général.

Là-dessus Michel Zibin part, le sabre au poing.

On parcourait un pays entrecoupé de marais.

A une lieue au plus du camp russe, un des hommes de l'escorte interpelle Michel Zibin.

— Mon commandant ! mon commandant !

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Comment ! vous ne voyez donc pas, là, devant nous, à cinquante pas !

— Mais je ne vois qu'une campagne assez désolée, des arbres, des eaux dormantes et des champs foulés. Pas un homme, pas un guidon, par un cheval.

— Aussi n'est-ce ni sur un homme, ni sur un guidon, ni sur un cheval que je veux attirer votre attention, mon commandant.

— Sur quoi donc, alors ?

— Et ! pardieu, sur ces *machines* qui sont là, tout près.

Ils s'étaient avancés en effet, peu à peu, au pas de leurs chevaux, jusqu'à la marge d'un marais un peu plus grand que les autres ; c'était presque un étang.

Le sous-officier prit une lunette d'approche et lorgna.

— C'est, reprit-il, quelque chose de noir qui est plongé dans la vase et embusqué dans les roseaux ; mais qu'est-ce que c'est ?

Il dépêcha celui qui l'avait interpellé.

— Prends deux de tes camarades avec toi ; descendez de cheval, déchaussez-vous, entrez dans l'eau et dites-moi ce que c'est que ça.

— Fort bien, mon commandant.

Au bout de cinq minutes l'ordre était exécuté. Un triple cri des hommes envoyés se faisait entendre.

— *Vivat !* disaient-ils.

— *Vivat*, c'est fort bien, répliquait Michel Zibin, mais qu'avez-vous trouvé là, mes drôles ? Il est indispensable que je le sache.

— Commandant, ce sont des canons que le maré-

chal Davoust en retraite a abandonnés dans ces roseaux.

Rien de plus vrai.

Michel Zibin, en homme qui a le coup d'œil sûr, entrevoit tout ce qu'il y a d'heureux pour lui dans cette trouvaille providentielle. Il descend lestement de cheval.

— Un instant ! s'écrie-t-il. C'est moi qui les ai découverts avec ma lunette d'approche, puisque je vous ai envoyés pour les prendre. Combien y en a-t-il ?

— Il y en a seize, mon commandant.

— Seize ! Ce chiffre est bien conforme à ce que j'avais supposé. Voyons, ne perdons pas de temps. L'ennemi les a mis là hier, très certainement avec l'arrière-pensée de venir les repêcher aujourd'hui. Vous comprenez bien que nous ne devons pas lui en laisser le temps.

— Bien sûr, mon commandant.

— Nous sommes cinquante. Eh bien ! hommes et chevaux, nous ne sommes pas de trop pour tirer seize canons français de la vase de cet étang.

Il prononça quelques paroles martiales, formules qu'il avait apprises depuis qu'il était au bivouac. A ces mots, toute la troupe met pied à terre. Les chevaux sont attelés aux affûts.

— Surtout faisons diligence et prenons bien garde que Davoust ne nous surprenne pas ! disait le sous-officier.

Après deux heures d'un travail de manœuvres (c'est bien le mot), Michel Zibin rentrait au camp, maître d'un parc d'artillerie complet, conquis sur les roseaux d'un étang.

— Comme j'ai été bien inspiré de l'envoyer en reconnaissance, dit le général Ojarowski. Nous faisons assez piteuse mine depuis hier, car, au fond, nous avions reçu une *raclée* ; tes seize canons vont ramener le sourire sur les lèvres de l'empereur, et, par conséquent, me remettre du baume dans le sang.

Ojarowski ajouta :

— Pardieu, tu vas écrire sous ma dictée une lettre en forme de rapport, que tu porteras ensuite toi-même à Sa Majesté. De cette façon, tu auras été le même jour sous-officier, conquérant, rapporteur, secrétaire, officier d'ordonnance et sans doute quelque chose de plus, car Alexandre aime les actions d'éclat et sait bien les récompenser. Voyons, assieds-toi là sur ce caisson, et écris.

— J'obéis, mon général.

— Fais les lettres longues et grosses ; c'est de règle pour les princes.

— Oh ! je le sais, général.

— C'est juste, puisque tu as été dans les bureaux. Allons, écris.

Et il dicta ce qui suit :

« Sire,

» Le jeune et brillant officier qui vous remettra ce rapport est l'auteur d'une action d'éclat que je ne saurais trop recommander à la sollicitude éclairée de Votre Majesté. Vous n'ignorez pas, Sire, que nous avons eu hier au soir une rencontre avec le corps du maréchal Davoust. Ce matin, l'ennemi s'apprêtait sans doute à venir nous harceler derechef, quand le jeune sous-lieutenant Michel Zibin (il n'était que sous-officier avant l'action), étant à

» la tête d'une sortie de reconnaissance, s'est précipité sur le corps du maréchal et lui a enlevé seize canons, qu'il vient de ramener triomphalement au camp.

» Il suffit de signaler ce beau trait à Sa Majesté pour lui faire voir qu'elle commande aux premiers soldats du monde.

» Général OJAROWSKI. »

Alexandre I^{er} n'était pas loin de la tente du général ; Michel Zibin fut chargé de lui porter cette lettre. Il monta à cheval et partit, le cœur tout plein d'espérances.

— Un rapport pour Sa Majesté impériale !

Le czar lut le rapport avec une sorte d'ivresse, et attribuant au jeune hussard le mérite d'un succès dû uniquement à Sa Majesté le Hasard, prince des princes, il donna sur-le-champ à Michel Zibin le grade de major, détacha sa propre croix de Saint-Georges, et, en présence de son état-major, la passa à la boutonnière du nouvel officier supérieur.

Michel Zibin rayonnait.

Dix minutes après, il se retrouvait près du général Ojarowski, qui lui disait :

— Tu seras bientôt un de mes collègues.

Dans sa pensée, Michel Zibin remerciait la sorcière.

— Zinka m'avait bien dit que j'aurais un beau jour à la guerre, et cela sans avoir besoin de me battre, pensait-il.

Il avait le pied dans l'étrier, comme on dit. Le prince Nariskin et la princesse Potocka aidant, il ne devait plus s'arrêter qu'en gagnant le haut grade qui était l'objet de son ambition.

Il avait dû, pour cela, faire les deux campagnes de 1813 et de 1815.

— Ivane, me trouvez-vous digne de vous ? dit-il à la fille du boyard, après la prise de Paris.

— Voilà ma main, lui répondit la jeune fille.

V.

Au plus fort des fêtes du Congrès de Vienne, Michel Zibin, faisant partie de la suite du czar, attirait l'attention de la foule par la sérénité de sa figure et par le luxe de ses allures.

Un soir, à la sortie du théâtre, son carrosse à quatre chevaux renversa presque une vieille femme en haillons, qui tendait la main en disant :

— Un double guillaume d'or, mon général.

Un double guillaume d'or, c'est quarante francs.

Michel Zibin mit la tête à la portière.

— Ah ! te voilà, petit, reprit une voix bien connue. Eh bien ! tu le vois, la devineresse n'a pas menti ; mais il faut que la prédiction s'accomplisse jusqu'au bout. Michel, donne-moi un double guillaume d'or afin que j'aie mourir en paix.

Le nouveau général voulait lui jeter une poignée de florins.

— Non, non, rien qu'un double guillaume d'or ! dit-elle.

Et elle disparut.

Telle est cette histoire, vraie au fond dans presque toutes ses parties. La moralité de ce récit ? diront les

esprits sévères. — Eh ! c'est qu'il y a certains hommes que la Fortune prend par la main et qu'elle traite en enfants gâtés, quoi qu'ils fassent.

Il n'y a pas d'autre moralité.

Philibert AUDEBRAND.

Courrier de Paris.

Le Vaudeville vient de jouer, sous le titre de *la Tentation*, une pièce que personne assurément ne songera à taxer d'immoralité. Dans cette comédie, en effet, M. Octave Feuillet a essayé de montrer la conciliation possible des deux éléments sociaux les plus opposés, les plus incompatibles : le rêve et la réalité, la poésie et la prose de la vie. Il a pris une femme, madame Camille de Vardes, à cette époque qu'il a lui-même si ingénieusement appelée la crise, dans un de ses proverbes. Il lui a donné un caractère quelque peu romanesque, enté sur un tempérament nerveux, et il l'a mariée à un agréable gentilhomme, qui ne manque ni d'esprit, ni de sens, ni de cœur, mais qui n'a jamais songé à s'élever au-dessus des goûts et des idées de ses compagnons ordinaires, élégants sportsmen, chasseurs intrépides, gens du monde brillants, et voilà tout. Pourvue de tout ce qu'il fallait pour faire le honneur de tant d'autres femmes, madame de Vardes n'a été heureuse qu'en apparence; au fond elle s'est ennuyée prodigieusement, son ennui commence même à prendre un caractère alarmant, au moment où elle se voit condamnée à vivre définitivement à la campagne entre son mari, sa belle-mère et sa fille, qui ne paraissent la comprendre ni les uns ni les autres. C'est à cette heure critique que cette âme, veuve de son idéal, croit le rencontrer dans l'auteur d'un mystérieux quatrain trouvé au fond d'une corbeille à ouvrage. Mais madame de Vardes, aussitôt qu'elle entrevoit le danger, s'empresse de mettre prudemment son honneur à l'abri. Pendant un dernier bal qu'elle donne pour faire ses adieux au monde, elle conjure M. de Trévelyan, au nom même de la passion dont il se dit épris, de lui rendre le repos en s'éloignant d'elle pour toujours. Celui-ci a promis d'obéir, et Camille, fière et heureuse de son courage, veut faire partager son bonheur à tous en accablant de tendres prévenances sa belle-mère, sa fille, son mari. Partout elle ne trouve que froideur; elle découvre même que M. de Vardes est engagé dans une intrigue quelque peu galante avec une jeune dame qu'elle reçoit comme une amie. Entraînée par un mouvement de jalousie, elle subit les effets d'une réaction violente, et se prend à pleurer à chaudes larmes. En cet instant, M. de Trévelyan reparait; il a voulu dire un dernier adieu à celle qui lui ordonne de partir; au moins, pour seule faveur, demanderait-il à partager sa douleur! Mais M. de Vardes survient; il en a entendu assez pour avoir le droit d'exiger une réparation. Une querelle banale s'engage d'accord entre les adversaires. Dans le duel qui s'ensuit, M. de Vardes est blessé. Suivant les conventions arrêtées à l'avance entre lui et sa femme, il rentre au domicile conjugal, afin de n'éveiller dans le monde aucun soupçon sur la cause véritable de cette rencontre. C'est seulement lors du mariage de leur fille que M. et madame de Vardes doivent se séparer. Six mois plus tard, la jeune Hélène s'est

décidée à prendre un mari. Mais quel changement s'est opéré dans ses goûts; elle qui ne rêvait que titres, opulence, plaisirs, parure, elle veut épouser tout simplement son cousin Achille de Kérouare, un bon garçon dont le cœur est excellent, mais dont la fortune est médiocre. C'est sa mère qui, à force de tendresse, de bons conseils exprimés avec cette éloquence du cœur si persuasive, a fait ce miracle. Au moment de marier leur fille, le père et la mère comprennent enfin que dans l'association conjugale chacun doit se montrer indulgent pour les faiblesses, les travers, les imperfections de son associé, et que dans les dissensions intérieures des caractères, des esprits et des tempéraments, c'est au cœur qu'il appartient de rétablir la concorde.

Composée avec infiniment de talent, écrite avec beaucoup d'esprit, de grâce et de délicatesse, cette comédie ne laisserait rien à désirer si le défaut de développement des caractères dans l'exposition ne laissait pas flotter une sorte d'obscurité sur le premier acte et un air d'in vraisemblance sur toute l'action. Pour mon compte personnel je ne puis dissimuler que, comme œuvre littéraire, *la Tentation* me paraît de tout point supérieure au *Roman d'un jeune homme pauvre*.

L'exécution est aussi parfaite que possible. S'il faut citer quelques noms d'artistes, Lafont, Félix, mesdemoiselles Marquet et Bressant doivent être mis en première ligne, et pour le talent qu'ils ont déployé et en raison de l'importance de leurs rôles. L'ensemble est du reste excellent, et mesdames Guillemin, Pierson, Cayot, MM. Munié, Saint-Germain, Nertann y contribuent chacun pour sa part.

Aux Variétés, on a joué trois pièces nouvelles, parmi lesquelles il en est une : *Quel drôle de monde*, qui offre presque une idée de comédie; et puis Leclère y est vraiment si comique, *Une femme aux cornichons* et les *Portiers* ne sont que des bouffonneries, mais elles portent un cachet de vraie gaieté. On a repris aussi *Madame Gibou* et *madame Pochet*, cette farce qui est un des chefs-d'œuvre du genre. Lassagne y joue le principal rôle, il ne cherche pas à rappeler Odry, mais il joue avec une fantaisie personnelle irrésistible.

Julien LEMER.

En attendant qu'il ait été statué sur la nouvelle situation faite aux théâtres de la banlieue, aujourd'hui compris dans Paris, ceux de Montmartre et des Batignolles, placés sous la direction intelligente de M. Chotel, continuent à rendre de grands services à l'art dramatique. C'est toujours, comme par le passé, dans ces troupes, formées de le plus grand soin, que nos scènes de premier ordre doivent chercher à se recruter; là, les directeurs trouvent de jeunes artistes, animés du feu sacré de l'art, poussés par une volonté ardente, qui s'exercent tous les jours dans les rôles et les emplois les plus variés, et réalisent des progrès constants. C'est ainsi qu'on a pu signaler au théâtre même de Montmartre les aptitudes remarquables de MM. Coudier, Grivot, Fabien, de mesdemoiselles Maria et Follet. Il y a peu de jours encore, M. Fabien vient de se distinguer dans *la Ferme de Primerose* et dans *la Petite cousine*, deux ouvrages qui lui ont fourni l'occasion de prouver qu'il sait concilier une sympathique chaleur de diction avec une rare élégance de tenue et une charmante aisance d'homme de bonne compagnie. Ces deux rôles lui ont valu de légitimes applaudissements.

J. V.

Adolphe GOUBAUD, directeur-gérant.

PARIS. — IMPRIMERIE DE L. MARTINET, 2, RUE MIGNON.

LE

MONITEUR DE LA MODE.

MODES,

Renseignements divers, description des Toilettes.

Nous voici de retour d'une expédition dans Paris, à la recherche des choses gracieuses, originales et élégantes qu'offre, comme tribut, la mode nouvelle à la saison bien-faisante qui s'avance en souriant.

Nous nous sommes arrêtée d'abord *rue Vivienne*, 41, dans la maison *Lhopiteau*, où nous savons trouver toujours des modèles d'un goût vraiment parisien, mais d'un style sérieux, exempt d'affectation et d'excentricité, de ceux en un mot qu'adoptent les personnes de bon goût et véritablement distinguées. Cette fois, comme toujours, notre prévision a été justifiée. Nous avons remarqué dans ces riches galeries :

Pour la campagne et pour les bains de mer, des *demisaisons* en drap léger gris. L'une, par exemple, à petites côtes, a un petit col carré, bordé d'une toute petite passementerie, des boutons devant jusqu'à la taille, des manches fermées sur lesquelles la passementerie figure une ouverture carrée, un dos tout droit sans couture et des poches-aumônières ornées de passementerie.

Une autre gris- chiné est garnie tout autour d'une ruche à la vieille, avec un tout petit velours noir sur la partie supérieure de cette ruche faisant tête. Ce manteau est plat du haut et beaucoup plus large dans le bas, où toute l'ampleur est reportée par le moyen d'une couture. Il a une pèlerine pointue par derrière et par-devant, et garnie tout autour d'une ruche pareille à celle du bas. Le devant est attaché par des boutons.

Pour la ville, un paletot de soie à pèlerine de guipure. Ce paletot est demi-ajusté, à dos plat, et toute l'ampleur de ses plis est reportée vers le bas. Il est attaché tout du long par de gros boutons de soie, et bordé tout autour par un triple liséré. Les manches sont à revers Louis XV, bordées du même liséré, et ornées en arrière de trois gros boutons. Ce vêtement, d'une simplicité pleine de noblesse, est fini dans ses moindres détails avec le soin le plus minutieux.

Pour toilette un peu plus habillée, une mantille formant châle et garnie de deux grands volants, celui de dessous drapé sur les côtés par un nœud de ruban ou de passementerie. Les volants se terminent pointus en avant, et le fond est orné de deux rangs de passementerie avec pendeloques à étoiles.

Les jeunes filles surtout porteront beaucoup d'écharpes ou de mantelets. L'un de ces mantelets, décolleté par derrière et à pans carrés en avant, a une double garni-

ture, composée de deux bouillonnés et de deux têtes découpées.

La plupart des robes s'ornent toujours par le bas seulement. Une des dernières sorties de la maison *Lhopiteau* a neuf petits volants de 6 centimètres chacun, qui montent à une hauteur de 60 centimètres environ. Une rangée de boutons prend en avant au-dessus de ces volants et va jusqu'au haut de la robe. Ces boutons sont plus petits au corsage qu'à la jupe. Le corsage est plat et à taille courte. Les manches larges à coude forment poignet un peu plus bas que la saignée. Un petit volant qui remonte garnit le revers. De gros bouffants de mousseline doivent se mettre en dedans de ces manches.

Une autre robe est garnie également de petits volants divisés en trois séries, celle du bas se compose de cinq, la seconde de trois, et la troisième de deux. Les manches bouillonnées forment des crevés, et dans chacun de ces crevés est un nœud de ruban.

Une des robes de bal composées par mademoiselle *Pauline Conter* pour une des nombreuses réunions qui ont encore lieu chaque jour, est en tulle, garnie dans le bas de trois groupes de petits volants séparés entre eux par un haut bouillonné. Le corsage à berthe et les manches sont disposés de la même manière. Une seconde jupe est relevée d'un côté par un gros nœud de tulle et pincée du côté opposé par une longue agrafe de fleurs.

En quittant la rue Vivienne, nous nous sommes dirigée par les boulevards où s'étalent, à chaque pas, les étoffes légères et les frais chapeaux de paille, vers la *rue Louis-le-Grand*, 39, où la maison de commission *Lassalle et C^o*, qui a aussi une entrée *boulevard des Capucines*, 4, est toujours le centre d'une activité énorme. Ses expéditions s'étendent à tous les pays. De chaque partie du monde il lui arrive des commandes de trousseaux, de layettes, de mille objets de fantaisie, depuis le plus futile, jusqu'aux diamants, aux voitures et aux ameublements complets les plus somptueux. Ce jour-là, nous avons vu emballer pour Bordeaux une toilette complète, composée d'une robe casaque de taffetas noir, avec de gros boutons du haut en bas, et une heroderie de soutache partant des épaules et se rétrécissant jusqu'à la taille, où elle n'avait plus que la largeur de trois doigts; puis s'élargissant de nouveau jusqu'au bas de la jupe, où elle avait la largeur de deux mains; — d'un col et de manches de batiste piquée, avec nœuds et transparents de velours cerise; — d'une coiffure de guipure noire, ornée de velours cerise.

Puis pour la Martinique, deux parures de bal dont l'une de crêpe paille était garnie de cinq ruches de crêpe pareil découpées et de la largeur d'une main, posées aussi à la distance d'une main l'une de l'autre et en forme de fes-

tons ou d'ondulations. Les manches plates et courtes étaient recouvertes de ruches. Une superbe berthe à double rang d'angleterre garnissait le corsage, qui devait avoir pour ornement un gros bouquet de barbeaux et une longue ceinture paille. La coiffure de barbeaux séparés par petites touffes était terminée en arrière par de grands nœuds paille. Un collier, des boucles d'oreilles et un bracelet de turquoises étaient le complément de cette parure.

L'autre était une robe de tulle blanc, garnie dans le bas de neuf petits volants découpés, et recouverte d'une seconde jupe de tulle étoilée d'or qui se relevait en avant au-dessus des volants pour former comme un énorme bouillonné, qui était retenue en draperie de chaque côté par de longues agrafes d'alisés d'or à feuillage de velours marguerite des Alpes, et qui formait en arrière la tunique traînante. Le corsage de tulle sur taffetas blanc était plat, à pointes, et recouvert en avant et en arrière, d'une draperie étoilée d'or attachée sur le milieu d'une des épaules. Les manches très courtes étaient recouvertes de la même draperie, fixée par de mignonnes branches d'alisés, pareilles à celles de la jupe. La coiffure ronde, formant un peu turban, était faite des mêmes fleurs.

Ce type de coiffures rondes, très touffues et un peu larges, semble être adopté en ce moment par la maison *Tilman*, une de celles qui font autorité dans la belle spécialité des fleurs. Nous avons vu en ce genre dans ses vastes magasins de la *rue de Richelieu*, 104, des parures ravissantes. L'une, de primevères de velours pensée des Alpes à cœurs d'abeilles d'or, a de chaque côté un collier de grosses perles d'or qui retombe sur les épaules. Le bouquet de corsage de forme allongée est des mêmes primevères mélangées à des grappes de fruits d'or.

Une autre, composée de petits bouquets de roses rouges et de roses noires un peu plus touffus sur le front et au-dessus du cou, est terminée de même par des rangs de perles d'or.

Une autre, composée de feuilles de lierre vertes avec des grains d'or, des grains noirs, et des grappes de fruits d'or, a comme cache-peigne des feuilles de velours.

Une délicieuse coiffure de mariée en lilas très léger et en camélias, avec des feuilles vertes en dessous, un camélia en arrière et des branches retombantes de lilas.

Comme originalité charmante et pleine d'actualité, madame *Tilman* fait des petites couronnes de buis à double rang, le premier formant un peu le diadème. Ces couronnes se ferment en arrière par un nœud de buis d'or.

Elle nous a montré aussi une délicieuse *druïdesse* de violettes de Toulouse enlacées de quelques feuilles d'or que l'on peut retirer à volonté en ne laissant que les feuilles vertes.

Une couronne de petits camélias, mêlés d'héliotropes Voltaire et de feuillage, ayant en dedans un pouff d'héliotropes et en arrière un nœud de feuillage et un camélia.

Enfin, un turban de velours du côté gauche et de feuilles de lierres du côté droit, avec des graines d'or et des graines naturelles parmi les feuilles, et des diamants sur le velours.

Nous avons vu ensuite chez MM. *Desvignes, Rives et Cie*, les grands fabricants d'étoffes d'ameublements, des fleurs

reproduites pas le dessin sur de belles toiles perses, avec non moins d'art qu'elles ne le sont chez madame *Tilman* avec la gaze et le velours. Parmi ces étoffes pleines de fraîcheur et de séduction, nous en avons remarqué une reproduisant une branche d'églantines d'un brun pourpré, posée avec un art infini au milieu d'une raie grisaille, auprès de laquelle une autre raie d'un blanc éblouissant est coupée de distance en distance par des bouquets grisaille.

Une autre reproduit d'admirables roses sur une rayure satinée bleue et de larges touffes d'herbes grises sur une raie blanche.

Une autre se compose d'une large rayure verte formée de tout petits filets, puis de rayures grises et de rayures blanches sur lesquelles sont des guirlandes de boutons de roses avec des herbes.

Une autre a une bande gris-clair moirée, et une bande bleue sur laquelle sont jetés des bouquets de roses brunes.

Enfin, deux nouveautés d'un style tout à fait à part et dont la création appartient à la maison *Desvignes, Rives et Cie*, 102, *rue de Richelieu*, sont : un dessin byzantin d'une grande distinction et un dessin cachemire de l'effet le plus riche.

Le luxe de la lingerie est un de ceux qui indiquent le mieux des habitudes élevées et une recherche de bon goût, et l'on sait que nul magasin peut-être ne peut, comme celui de mademoiselle *Anna Loth*, 28, *place Vendôme*, donner satisfaction aux exigences les plus raffinées de ce luxe. Nulle part mieux que chez elle, on ne trouve de ces cols mignons et de ces manches si gracieusement ornées, soient qu'elles aient un poignet carré ou pointu tout plissé à plis suisses et se relevant sur un gros ballon de mousseline ou de tarlatane, pour accompagner un petit col assorti ou une sorte de petit canezou pointu en avant et se mettant sans fichu en dessus de la robe ; — soit que ces manches, aussi de gros ballons, aient un poignet formé d'une petite barbe de dentelle d'où partent des barbes pareilles de dentelle noire ou blanche qui montent tout autour du ballon. Quelquefois ces barbes sont alternées avec des velours qui, encadrés d'une petite dentelle, sont d'une largeur semblable à celles des barbes. — D'autres manches, larges et garnies de ruches ou de volants, sont enrichies par des nœuds et des bouffettes de velours ou de rubans.

Nous avons admiré chez mademoiselle *Anna Loth* de jolis fichus et berthes de tulle et de dentelle, et surtout de ces délicieux petits bonnets qui sont en lingerie le comble de la difficulté, et dont la réussite est par conséquent le chef-d'œuvre du talent. Chez mademoiselle *Anna Loth*, il n'est aucun de ces bonnets et de ces coiffures si variés qui ne méritât d'être choisi entre tous, et la seule difficulté pour en prendre un serait de pouvoir le préférer aux autres.

Beaucoup de ces bonnets sont terminés en arrière par un petit voile de tulle ou de blonde, qui retombe sur le cou et est gracieusement fixé des côtés par des touffes de fleurs.

L'un, très original dans sa simplicité, était de tulle brodé à fond tombant et bouillonné contenant un chou

de ruban *Solferino*. Une bride de ruban semblable, bordée en dehors d'une petite garniture plissée, entourait le devant du bonnet et retombait longue, de chaque côté.

Un autre, dessinant sur le front une pointe bien marquée, était plissé en large sur le devant. Ces plis étaient arrêtés à gauche par un gros choux mauve et violet, qui retenait un petit voile de blonde carré recouvrant le fond. En dessous sont attachées de longues brides, l'une mauve et l'autre violette. Sur le front est un nœud plat à larges coques en dessous d'une double garniture de blonde rejetée très en arrière, et de chaque côté des coques de ruban sont intercalées parmi la blonde.

La maison *Violard*, si renommée pour sa belle fabrication de la blonde et de la dentelle, vient de fournir à une riche héritière, pour un mariage qui se fera après Pâques, une robe superbe toute en application d'Angleterre; et le voile pareil. On lui a demandé aussi des volants et des garnitures de Chantilly pour une robe de velours royal, des volants de mantelet et des barbes de dentelle blanche et de dentelle noire pour coiffures. Nous avons admiré une fois de plus l'exécution presque unique de ces magnifiques ouvrages qui valent à la maison *Violard* une sérieuse et brillante clientèle et qui fixent tous les regards des connaisseurs devant ses vitrines de la *rue de Choiseul*, 2.

L'ampleur des vêtements, qui semble un peu diminuée à la ville, est restée la même au théâtre et dans les soirées, et, quelles que soient d'ailleurs la forme et la dimension des robes, elles ne sauraient plus se passer du support des jupes à ressorts d'acier de la maison *Tavernier*, de *Lyon*, qui se trouvent à Paris chez *M. Creusy*, 453, *rue Montmartre*. Ces jupes, qui se font pour le bal en tulle ou en point d'esprit et pour l'été en mousseline ou en fine percale, se porteront aussi à la campagne et aux bains de mer en une étoffe souple et moelleuse genre *Pompadour*, d'un aspect très attrayant. *M. Creusy*, en véritable artiste, sait modifier ces jupes selon chaque innovation de la mode et les mettre en harmonie avec toutes les variations du goût, c'est ce qui fait que leur règne se prolongera bien au delà de ce qu'on aurait pu attendre. Les couturières puissamment aidées par elles pour la grâce qu'elles donnent à leurs créations, sont bien loin de penser à y renoncer, et chaque jour les magasins de *M. Creusy* reçoivent des acheteuses qui, après avoir lutté longtemps contre cette mode, se voient pour ainsi dire contraintes de l'adopter par l'exemple général. Il y a eu, il est vrai, quelques tentatives pour les supprimer entièrement, mais ce retour au style tout à fait grec, qui ne manquait pas de noblesse sur des natures hautement distinguées, ne pouvait être admis que dans un salon, et deviendrait tout à fait impossible à la ville ou porté par des personnes vulgaires.

M. Creusy, qui s'est donné pour mission de découvrir et de propager les inventions heureuses, fait fabriquer des corsets brassières d'un tissu souple et agréable et d'une coupe parfaite, qui laissent une grande liberté de mouvements pour les habitudes de la vie ordinaire et qui habillent parfaitement pour une toilette parée.

Au concert donné dernièrement par mademoiselle *Jacob-Marville*, nous avons entendu surtout avec un plaisir infini madame *Pithon-Cheret* dans un trio de *Weber*, exécuté

avec *MM. Nathan* et *Jacques Dupuis*, et dans la *Casta diva* et la *Chanson française*, qui ont valu à la jeune pianiste un rappel et d'unanimes applaudissements. Le jeu de madame *Pithon*, qui a toujours été élégant, sympathique, plein de netteté et de précision, s'est complété de beaucoup d'énergie. Le succès de cette jeune artiste, fille d'un compositeur de mérite et elle-même professeur distingué, est de ceux que l'on aime à constater, car chez elle les qualités de l'esprit et du cœur sont en harmonie avec l'élevation du talent, et l'on est si heureux de pouvoir joindre l'estime sincère pour le caractère de la femme, à la vive admiration pour le talent de l'artiste!

Sa toilette était d'ailleurs charmante et pleine de grâce. Elle se composait d'une robe de tarlatane blanche à quatre volants, avec corsage carré à draperies retenues sur les épaules par de tout petits boutons de roses et en avant par trois roses demi-ouvertes. Sa coiffure était une demi-couronne de roses formant bandeau sur le front et une résille de perles enroulées autour des magnifiques nattes de cheveux noirs en avant, et en arrière renfermant le chignon.

Les *Adieux de Marie-Stuart* de *Batta*, et la *Berceuse* de *M. Nathan*, exécutés par l'auteur, ont été un des enchantements de cette soirée, où l'on a entendu aussi plusieurs fois *M. Jacques Dupuis*, *M. Lyon*, la bénéficiaire mademoiselle *Jacob-Marville*, et *M. Fauvre* dans deux chansonnettes de *M. Parisot*.

Madame Marie DE FRIBERG.

GRAVURE DE MODES N° 595.

Première figure. — Chapeau tout de crêpe blanc. Bavolet de tulle à pois sur tulle clair, bordé d'un petit velours.

Le bandeau de velours se compose de trois plis, qui sont retenus de distance en distance par de petites chaînes en or auxquelles pendent une boule d'or avec un petit fêret d'or.

Brides de taffetas n° 30.

De chaque côté un marabout saule très léger.

Châle de l'Inde.

Robe de taffetas, ornée de velours noir (zéro) et de dentelle noire.

Le corsage est montant, boutonné devant par de petits boutons carrés de velours noir.

La manche est à pagode.

La jupe garnie d'un haut volant avec une petite tête, garnie de trois velours zéro et d'une petite dentelle.

Le bas du volant est coupé en dents; chaque dent est rendue carrée par de petits velours, qui forment des carrés les uns dans les autres.

La grandeur de chaque carré est de 15 à 18 centimètres sur chaque côté.

Une dentelle de 4 centimètres borde le bas des dents; cette dentelle est très froncée dans les creux et tendue aux pointes.

Les pointes viennent affleurer le bas de la robe.

Deuxième figure. — TOILETTE DE MARIÉE. — Coiffure à bandeaux bouffants, relevés à l'impératrice, avec couronne diadème en roses blanches, avec boutons de fleurs d'oranger, posée sur le voile.

Robe de moire française (moire à colonnes).

Corsage montant, boutonné devant par des boutons en perles.

Taille ronde.

Manches plates à coude (droit fil dans le haut, biais sur l'avant-bras).

Le haut de la manche est garni d'un bouffant à trois plis formant bérêt.

La jupe, longue de 1 mètre 10 centimètres devant et de 1 mètre 30 centimètres derrière, est montée à la taille avec petits plis devant et plis crevés derrière et sur les côtés.

Ceinture en ruban de moire à bords satinés. Le nœud est en n° 22, les bouts en n° 60.

Troisième figure. — Chapeau de crêpe blanc, avec entre-deux de blonde sur tulle léger entre la passe et la tête.

Le dessous de la passe est doublé de taffetas bleu, qui retourne de 2 centimètres par-dessus.

Le bavolet est de crêpe blanc, doublé de taffetas bleu.

Un bandeau de velours bleu, composé d'un plissé serré par une agrafe de velours, garnit le dessous de la passe et vient par-dessus retenir le pied de trois plumes, dont deux petites remontent et une plus grande descend, se rejetant en arrière.

Mentonnières de blonde. Brides de taffetas blanc n° 30.

Robe *impératrice* en gros grain marron clair (sans couture à la taille), garnie de carrés de velours noir et de dentelle noire.

Le corsage montant et plat tient à la jupe.

La jupe a de chaque côté et derrière un petit pli, sous lequel il s'en trouve d'autres qui donnent l'ampleur au bas de la jupe et la rejettent en arrière.

La manche large et un peu courte n'a pas de plis à l'épaulette; elle est creusée devant et coupée en pagode, dont on abat la pointe de manière à l'ouvrir du bas, derrière, en V renversé.

Il y a, sur le dessus de la manche seulement, un parement bas devant, haut derrière.

Le bord du parement est garni de petits carrés de velours reliés ensemble par les angles; une petite dentelle noire forme un feston sous chaque carré.

La robe est garnie du haut en bas par deux rangs de carrés de velours reliés ensemble par les angles. De chaque côté de ce montant est une dentelle noire formant feston à chaque carré.

Les carrés se coupent en carton et sont couverts avec du velours noir, qu'on y rattache par dessous en repliant le velours sous les cartons et en courant d'un bord à l'autre.

Le carré du haut a 4 centimètres en tous sens, celui de la taille en a 2, celui du bas de la robe en a 8. La graduation de ces grandeurs se fait insensiblement.

Petit col de dentelle.

Sous-manches bouffantes, garnies de dentelle.

On voit un peu le bouffant sortir par l'ouverture qui se trouve formée depuis le coude jusqu'au bas de la manche.

Quatrième figure. — TOILETTE DE JEUNE FILLE (demoiselle d'honneur). — Chapeau de crêpe blanc. Passe et fond tendus. Bavolet petit, en crêpe, avec tête ruchée.

Deux rubans de taffetas se croisent sur la passe; l'un vient se replier sous la passe, l'autre descend le long du bord et l'enveloppe pour se continuer en brides.

Le bandeau *Cérès* sous la passe est en myosotis. Une grosse touffe de myosotis garnit un côté, et de l'autre est un nœud chou de ruban. La garniture des joues est en tulle ruché.

Robe de taffetas.

Corsage montant, boutonné avec de petits boutons.

Taille ronde. Ceinture avec agrafes.

Manches à coude (comme des manches d'homme), assez larges pour passer la main.

Jockey plat, à pointe sur l'épaule, bordé d'un petit volant

découpé partant de dessous le bras et remontant à l'épaulette.

Le bas de la manche se retrousse en parement, bas devant, plus haut derrière. Les deux bords du parement derrière sont retenus par des boutons doubles à chaînette.

La jupe a sept lés; elle est garnie dans le bas par cinq volants de 10 centimètres à bords découpés; le premier, en haut, a une petite tête. Les volants ont dix lés.

Col de dentelle.

Un bouillon de tulle, avec une garniture de dentelle, sort de la manche.

COSTUMES D'ENFANTS

DE LA MAISON THOREL,

à Saint-Augustin, rue Neuve-Saint-Augustin.

N° 1. *Zouave* pour petit garçon de sept à huit ans.

Veste et jupe d'étoffe de fantaisie rayée et soutachée grosseille; petit col plat, manches de batiste, pantalon orné d'une bande brodée à l'anglaise et au plumetis mélangé.

N° 2. *Pomponnette* pour bébé de deux à trois ans.

Robe de mousseline suisse, petit corsage froncé orné tout autour d'un double tuyauté de petite guipure; manches courtes formées d'un bouillon terminé par un double tuyauté de mousseline rehaussé de guipure très basse. Un petit fichu formé d'un bouillonné, encadré d'un tuyauté, est croisé sur le corsage; les petites pattes du fichu passent sous une ceinture ronde, de ruban gros grain. La jupe est recouverte de petits volants rehaussés de guipure.

N° 3. *Emerica*, pour petit garçon de cinq à six ans, costume de popeline soutachée; ce modèle s'attache sur le côté dans le genre du vêtement des enfants russes, une ceinture de cuir avec boucle d'acier serre la taille. Une jolie broderie guipure dépasse la manche courte et orne le pantalon; un petit col plat est monté sur une chemisette à plis.

N° 4. *Lucette*, pour petite fille de six à sept ans.

Robe en poil de chèvre; le corsage est froncé de manière à former plusieurs petits tuyaux devant et derrière, l'échancrure du haut est ornée d'un plissé encadré par un bord de taffetas, les manches sont formées d'un bouillonné en poil de chèvre d'un petit volant de taffetas, d'un autre bouillonné et d'un volant de taffetas. Une ceinture de ruban entoure la taille et se termine sur le côté par un nœud à longs bouts. La jupe est ornée dans le bas par une haute bande de taffetas sur laquelle retombe un volant de poil de chèvre surmonté d'un plissé bordé en haut et en bas d'une ruche de taffetas. Cette toilette est complétée par une guimpe suisse ornée d'un velours.

N° 5. *Communiant*.

Robe de mousseline suisse à corsage montant et froncé en gerbe; manches formées de deux petits bouillonnés et d'un large bouffant retenu par un poignet brodé au plumetis. Une ceinture de large ruban vient se terminer sur le côté par un nœud à longs bouts; la jupe est ornée de quatre séries de petits plis étagés les uns sur les autres; on peut alterner ces plis par des entre-deux brodés. Le bonnet qui accompagne ce costume est de tulle illusion, orné de ruches rehaussées de très petites blondes; le voile est de mousseline suisse, encadrée d'un grand ourlet surmonté par deux rangs de *jours-rivière*.

N° 6. *Polonaise* pour petite fille de trois à quatre ans, de taffetas noir, garni d'une ruche chicorée très légère; les en-

tournares et les coins de cette confection, faite derrière à gros plis retenus à la taille, sont ornés d'une broderie soutachée; les manches sont demi-larges et à coudes, terminées par un parement soutaché et surmonté d'une petite ruche chicorée; les poches de ce modèle sont également soutachées.

Chapeau amazone de feutre gris, bordé de velours marron, et orné d'une plume de même nuance que ce velours.

LE BIEN D'AUTRUI.

..... Tu ne prendras
Ni retiendras à ton escient.

I.

C'était un rude et franc matelot que Césaire Heurtevent, — un Trouvillais, c'est tout dire.

Il avait trente ans au plus; il était grand, svelte, mais rablé, robuste. Son épaisse chevelure d'un beau blond roux; ses yeux d'une extrême limpidité, — la limpidité de la mer; — son teint hâlé, bien que blanc et rose sous le hâle; sa physionomie ouverte et cependant maligne; son allure simple et puissante, tout en lui rappelait le Normand pur sang, le Normand primitif. On eût dit revoir un de ces hardis pilotes qui jadis conduisirent leur duc Guillaume à la conquête de l'Angleterre.

Ajoutez à cela que Césaire Heurtevent possédait de quoi, comme on dit dans le Calvados. Ses parents — hélas! ils n'étaient plus de ce monde — lui avaient laissé une maisonnette toute neuve, fort gentiment assise au revers de la falaise, et dont les revenus s'étaient accumulés durant les quelque dix ans qu'il venait de passer au service de l'État. Cette somme, jointe à ses propres économies de matelot, lui constituait un capital d'environ quinze mille francs; c'est juste ce qu'il faut pour se faire construire un bateau de pêche.

Césaire s'en était commandé un, aussitôt son retour à Trouville.

Le jour où commence ce récit, on allait baptiser la nouvelle barque.

Il est sept heures du matin.

Maitre Heurtevent, assis dans sa salle basse, fume sa pipe avec une certaine satisfaction orgueilleuse: il est patron!

Patron! s'appartenir! être libre! mettre le cap, orienter les voiles à sa fantaisie, commander à son tour, être maitre à son bord, être amiral, être roi!

Ce plaisir-là, seulement, coûte un peu cher.

Devant le patron de la *Jeanne-Marie* — c'était le nom de sa barque, c'était le nom qu'avait porté sa mère! — des piles de pièces de cinq francs, flanquées çà et là de quelques colonnettes de pièces d'or qui les égayaient, voire même de quelques billets de

banque où se jouait une fraîche brise venant de la mer, brillaient et papillottaient aux yeux du pêcheur.

Il venait de compter à plusieurs reprises ces diverses sommes, et les séparant de la main, du regard, il se disait:

— Voilà bien pour le marchand de bois, pour le marchand de fer, pour le charpentier, pour le peintre et pour les autres. Ils vont venir, ils vont être payés rubis sur l'ongle. Par exemple, il ne me restera rien... mais je ne devrai rien, et la *Jeanne-Marie* sera bien ma barque, à moi, Césaire Heurtevent. Oui! oui! tout l'argent est là, et dès demain, à la marée, nous hisserons gaiement nos voiles!

Mais s'interrompant tout à coup:

— Bigre! s'écria-t-il sur un tout autre ton, j'oubliais justement le voilier, ce vieux grippe-sous de Lisieux qui m'a vendu ma toile! Comment diable ai-je donc compté, moi? J'avais pourtant là son papier... oui... le voici: Doit Césaire Heurtevent à Samuel Meyer... Deux mille francs... Deux mille francs!...

Durant quelques secondes, il resta rêveur.

Puis s'emportant tout à coup:

— Au diable le juif! Deux mille francs! A-t-il dû me voler là-dessus... moi et tant d'autres, tous les camarades qu'il fournit sur la côte, depuis le Pont-Eau-de-Mer jusqu'à la rivière de Caen!... Ah! s'il y avait moyen de ne pas le solder, celui-là... un descendant de Judas... ce serait pain bénit!

À cette mauvaise pensée, Césaire rougit tout à coup, et, pour la seconde fois, changeant de ton, de visage:

— Eh bien! fit-il, qu'est-ce que c'est que ça, maitre Heurtevent? Que dirait votre digne mère, Jeanne-Marie, si elle était encore là pour vous entendre!... Hélas! peut-être m'a-t-elle entendu du fond de sa tombe cachée sous l'herbe du cimetière de Lisieux. Pardon, mère, pardon! Samuel Meyer aura son dû!

Quelques minutes plus tard, notre pêcheur abordait un tout autre ordre de réflexions. Il payerait... oui... mais comment? Les autres fournisseurs arrivèrent coup sur coup, et chacun d'eux ayant emporté son lot, firent table rase. Nous l'avons déjà dit, tout l'argent vaillant de Césaire était là; tout, jusqu'à la dernière pièce, y passa. Où diable trouver encore deux mille francs!... Le juif ne ferait pas crédit. Il faudrait donc recourir à l'emprunt; qui sait même? peut-être hypothéquer la maisonnette. Les marins ont horreur de tout ce qui engage leur propriété, leur avenir. Si Césaire avait prévu cela, assurément il aurait attendu que le budget de la *Marie-Jeanne* fût au grand complet. Maudit juif!... Ah! maudite obligation! maudite dette!

Et, malgré lui, la maligne inspiration lui revenait en tête. C'était un honnête garçon que Césaire. Mais il est des heures où le diable tente les plus robustes probités. Notre pêcheur se sentait dans une de ces heures-là. Une sorte de pressentiment diabolique semblait le tenter d'avance.

On frappa tout à coup.

— Entrez ! fit-il.

C'était maître Bridot, l'huissier... ou plutôt, comme on dit à Trouville, le *vuissier*.

— Qu'y a-t-il donc pour votre service, monsieur Bridot ?

— Voilà... je suis chargé de recouvrements relatifs à la succession du juif Samuel Meyer...

— Sa succession ? Comment...

— Vous ne savez donc pas ? Il est mort subitement... Voici de cela bientôt huit jours.

— Ah !

Une force inconnue sembla pousser le coude de Césaire, et son bras s'allongeant tout à coup, cacha l'un des papiers qui se trouvaient sur la table.

Ce papier, c'était la note de Samuel Meyer.

L'huissier s'assit en face du pêcheur. Il avait une figure de fouine, cet huissier, avec de petits yeux perçants, de ces yeux qui lisent jusqu'au fond des cœurs.

— C'était tout de même un digne bonhomme que ce Samuel Meyer, reprit-il, et bien moins juif assurément que beaucoup de prétendus chrétiens de ma connaissance. Il se montrait on ne peut plus consciencieux dans son petit commerce, et surtout d'une confiance... Ajoutez à cela qu'il ne savait ni lire, ni écrire, et qu'il se passait de commis. Aussi pas de livres, pas de reconnaissances, pas même un simple carnet. C'est un grand tort, et je le lui ai souvent répété... surtout quand on a des enfants. Mais que voulez-vous ! Le vieil entêté ne pensait pas mourir si vite... et sous prétexte qu'il était un brave homme, il ne croyait avoir affaire qu'à des honnêtes gens.

— Où voulez-vous en venir ? demanda Césaire, que cette oraison funèbre embarrassait singulièrement.

— A savoir, maître Heurtevent, si vous ne redeviez pas quelque chose à mon vieil ami, Samuel Meyer ?

— Moi ?

— Oui... vous. Je commence par déclarer franchement, et c'est marque d'estime, que nous n'avons retrouvé aucune trace de cette dette, qu'il n'en existe aucune preuve, que vous n'êtes passible d'aucune espèce d'action judiciaire. Mais Samuel Meyer vous avait fourni toute la toile nécessaire à l'équipement de votre barque, mais il n'y a pas plus d'un mois, sa fille, qui souvent lui servait de secrétaire, a fait une facture à votre nom... elle se le rappelle très bien... une facture de 2000 fr.

— J'ai payé, interrompit Césaire.

A cette réponse, qu'il venait si malencontreusement d'amener lui-même, l'ami de feu Samuel Meyer s'emporta tout à coup.

— Ils seront tous les mêmes ! s'écria-t-il en frappant du poing sur la table.

Heurtevent, qui se sentait de plus en plus mal à l'aise, ne trouva rien de mieux que de se mettre en colère à son tour ; c'est pour les coupables surtout que le moindre soupçon devient une offense.

Il se releva donc, et dominant l'huissier de toute la hauteur de sa taille :

— Monsieur Bridot, dit-il, est-ce que vous me prenez pour un voleur !

— Vous ! oh ! non... non... mais il en est d'autres qui m'ont fait pareille réponse, et à la parole desquels je ne crois guère. Ceux-là, je les plains : car l'argent mal acquis porte malheur, et, dans l'espérance qu'ils se repentiront un jour, je leur ai rappelé, en les quittant, le septième commandement de Dieu... vous savez, Césaire :

Le bien d'autrui, tu ne prendras,
Ni retiendras à ton escient.

— Monsieur... monsieur ! balbutia le pêcheur, qui devint très pâle, et qui se sentit le cerveau, la poitrine, comme traversés par un fer brûlant, par le premier aiguillon du remords.

C'était presque involontairement, c'était comme par une suggestion fatale, qu'il avait nié sa dette, qu'il avait prononcé ces deux mots : *J'ai payé*. A peine s'étaient-ils échappés de ses lèvres qu'il eût voulu pouvoir les retenir, les annuler. Mais il était trop tard ; l'huissier avait entendu, l'huissier déjà ripostait.

Restait cependant un dernier moyen de salut : confesser l'instant d'égarement qu'il s'avouait à lui-même, proclamer loyalement et bravement la vérité tout entière !

Il en eut l'inspiration. Eh ! mon Dieu ! peut-être était-ce Jeanne-Marie, peut-être était-ce l'âme de sa mère qui la lui soufflait à l'oreille !

Malheureusement, il n'osa pas.

Bien plus, comparable au malheureux perdu dans une voie mauvaise et qui, enfiévré par le dépit, par la terreur, hâte encore le moment de sa perte, il s'écria :

— Ah ! en voilà assez. C'est aux autres qu'il faut aller citer votre septième commandement de Dieu, non pas à moi. Je suis un honnête homme, je ne dois rien... rien... rien !...

En même temps il froissait dans sa main la facture du juif, et convulsivement l'enfouissait au plus profond de la poche de sa veste.

Devant cette apostrophe, un peu rudement accen-

tuée, l'huissier s'inclina ; mais sans quitter des yeux le pêcheur :

— Je ne puis que vous croire... conclut-il... je vous crois. Au revoir, maître Heurtevent... excusez-moi de vous avoir inutilement dérangé...

Il avait mis son chapeau, il se retirait.

Mais revenant tout à coup sur ses pas, et de nouveau dardant sur Césaire son regard investigateur :

— Au revoir, répéta-t-il après un assez long silence, au revoir !

Et il sortit.

Césaire eut encore un mouvement pour courir après lui, pour le rappeler, pour tout lui dire.

Mais il referma brusquement la porte que sa main rouvrait déjà, et comme écartant du geste toute velléité de restriction, tout repentir :

— Bah ! fit-il, c'est deux mille francs de gagnés ! ma barque est à moi, bien à moi, rien qu'à moi... à moi seul !

Il poussa le verrou, s'assura que personne ne pouvait le voir par la fenêtre, tira lentement de sa poche la note du juif, et, la déchirant sans oser la regarder, il en alla jeter les morceaux sur quelques braisillons qui flambotaient encore dans l'âtre.

Le papier fut très long à prendre, et lorsqu'enfin il s'enflamma tout à coup, Césaire entrevit comme à la lueur d'un éclair tout ce qui s'y trouvait écrit :

Doit Césaire Heurtevent à Samuel Meyer, ci... 2000 fr.

Puis, tout s'effaçant enfin, il ne resta plus qu'une légère feuille de cendres que le vent emporta par la cheminée.

Pour la première fois depuis un quart d'heure, Césaire respira librement.

— Ah ! fit-il. Personne au monde ne sait que je n'avais pas payé, personne ne me chicanera jamais. Je n'ai rien à redouter des vivants... et comme, Dieu merci ! les morts ne reviennent pas...

Un coup sec retentit au dehors.

Césaire se retourna, frissonnant de la tête aux pieds.

A peine osait-il ouvrir la porte.

Il avait peur de se trouver face à face avec le juif Samuel Meyer, miraculeusement ressuscité, sa facture à la main.

Mais non : c'était le mousse Grain-de-Sel, le mousse de la *Jeanne-Marie*, qui venait avertir son patron qu'on n'attendait plus que lui pour la cérémonie du baptême.

— Allons ! pensait en le suivant Césaire, le sort en est jeté ! ni sur terre ni sur mer je n'ai rien à craindre !

Le pauvre garçon oubliait Dieu !

II.

C'est une simple et touchante cérémonie que la bénédiction d'une barque.

Elle est là, neuve et coquette, brillante et pavoi-sée, à l'avant du port, — ou bien, lorsqu'il n'y a pas de port, tout simplement échouée sur le sable, sur le galet.

Tous les invités, tous les pêcheurs l'entourent, admirant ou critiquant sa coupe, son bordage, sa quille, sa mâture et ses voiles.

Dans le lointain les cloches de l'église sonnent à toute volée.

Enfin le curé paraît, suivi de son clerc et de deux enfants de chœur.

L'un des deux enfants de chœur porte la croix ; l'autre du sel, du blé, de l'eau bénite.

A l'approche de l'humble cortège, tout le monde s'écarte et se signe.

Le curé commence à dire en latin :

« Seigneur, vous domptez l'orgueil de la mer et vous calmez la violence des flots. »

Le clerc lui répond :

« Éternellement je chanterai la miséricorde du Seigneur. »

Alors le curé dit l'Évangile :

« En ce temps-là, Jésus montant une barque, ses disciples le suivirent, et voici qu'une grande tem-pête s'éleva sur la mer, en sorte que la barque était couverte de vagues : Jésus cependant dormait ; ses disciples s'approchèrent de lui et l'éveillèrent en disant : « Seigneur, sauvez-nous, nous périssons ! »

« Jésus leur dit :

« Pourquoi craignez-vous, gens de peu de foi ? » Et en même temps se levant, il commanda aux vents et à la mer, et il se fit un grand calme.

« Ceux qui étaient présents furent saisis d'étonnement, et ils disaient : « Quel est celui à qui les vents et la mer obéissent ? »

L'Évangile étant terminé, le curé reprend en chantant :

« Seigneur, vous domptez l'orgueil de la mer, et vous calmez la violence des flots. »

Les enfants de chœur et le clerc répondent :

« Éternellement je chanterai les miséricordes du Seigneur. »

Puis le cortège fait le tour de la barque, et tandis que le pasteur y jette le sel et le blé, il échange avec son clerc les paroles suivantes :

« — Notre secours est dans le nom du Seigneur,
 » — Qui a fait le ciel et la terre.
 » — Que le nom du Seigneur soit béni !
 » — Maintenant et dans toute l'éternité !
 » — Réalisez ici, Seigneur, ce que représentent
 » ce sel et ce blé : donnez-nous la sagesse qui pré-
 » vient la corruption et l'iniquité; bénissez les tra-
 » vaux de ceux qui monteront ce frêle esquif. »

Voilà ce qui se passe sur toutes les plages chrétiennes, voilà comment commença le baptême de la *Jeanne-Marie*.

En toute autre situation d'esprit, Césaire Heurtevent eût été fier, recueilli, heureux, plein d'espérance et de foi. La veille encore, il s'en faisait d'avance une pieuse fête... Il était préoccupé maintenant, inquiet, presque honteux, presque triste.

C'est que le souvenir de sa mauvaise action lui troublait l'âme; c'est que l'image du juif Samuel Meyer empoisonnait tout son contentement; c'est qu'il se demandait tout bas :

— Ai-je encore le droit d'implorer la bénédiction du Seigneur!

La cérémonie cependant continuait.

Le curé demanda quel nom l'on donnait au bateau.

— La *Jeanne-Marie*.

Puis, quels étaient le parrain et la marraine.

Césaire n'avait plus de parents, même éloignés. Il avait choisi pour parrain et pour marraine les deux enfants de Pierre Dufay, son premier matelot, son ancien camarade et son ami.

Rien de gentil, rien de souriant comme ce charmant petit gars, comme cette accorte bambine, se regorgeant tous les deux dans les beaux habits tout neufs qu'ils devaient à la libéralité de leur grand ami Césaire.

Lorsqu'ils eurent hardiment satisfait à toutes les formalités en usage, le curé aspergea la barque d'eau bénite et reprit le chemin de l'église en chantant :

» — L'eau s'élevait jusque par-dessus ma tête; j'ai dit : Je suis perdu! j'ai invoqué votre nom, Seigneur, et j'ai été sauvé.

» — Tout secours vient du Seigneur, qui a fait le ciel et la terre, » répondirent ensemble le clerc et les enfants de chœur.

De nouveau, tous les assistants s'inclinèrent et firent le signe de la croix.

La cérémonie religieuse était terminée.

Restaient les réjouissances mondaines.

Elles commencèrent par une pluie de dragées que la marraine et le parrain, secondés par leur père, par leur mère et par Césaire lui-même, jetaient à profusion à toute la gaminerie trouvillaise.

Durant près d'une heure, ce fut un pêle-mêle général, un tohu-bohu réjouissant, un véritable car-

naval maritime avec force bousculements, force cris et grands éclats de rire.

Puis tout l'équipage de la *Jeanne-Marie* s'achemina bruyamment vers la maison de Pierre Dufay, dont la digne ménagère, d'après l'ordre exprès de maître Heurtevent, avait préparé le festin.

Dans tous les ports de mer, en Normandie surtout, il n'est pas de fête complète sans qu'on ne mange, et, bien entendu, qu'on ne boive.

Le repas fut des plus pantagruéliques et des plus joyeux. — Un repas de matelots baptisant une barque, c'est tout dire.

Le patron seul restait silencieux et sombre. On lui en fit le reproche. Pour s'étourdir il but, et comme sa gaieté ne se retrouva pas au fond des premiers vers, il but encore, il but toujours.

Césaire était un homme sobre, Césaire avait horreur de l'ivresse; il s'enivra cependant, il parvint à se mettre en joie comme tous les autres, mais sa joie à lui était factice, tourmentée, presque sinistre.

Lorsque l'aube blanchit les vitres, on était encore à table.

Alors Césaire eut une fantaisie étrange.

— Enfants, dit-il, voici le jour et la marée. Embarquons pour notre première pêche.

— Mais, observa Pierre, c'est aujourd'hui dimanche!

— Eh bien?

— La messe!

— Bah! si le vent le permet, nous irons à la messe au Havre... à midi... d'ailleurs je le veux!...

Les uns consentirent par obéissance, les autres par l'entraînement de l'ivresse.

Césaire était cependant un pieux marin. Mais la foi n'existe que dans les cœurs purs, et le sien ne l'était plus. Ce matin-là, d'ailleurs, bien que sans se l'avouer franchement, il aurait eu presque peur d'aller à l'église.

On embarqua.

Il ventait une bonne petite brise du nord-est, le ciel était sans nuage, la mer presque bleue.

La *Jeanne-Marie*, alerte et pimpante, sortit gaillardement du port, ainsi qu'une mouette à son premier vol hors du nid.

De même, elle gagna le large.

Le vieux Pierre maugréait tout bas.

C'était la première fois de sa vie peut-être qu'il allait en mer le dimanche.

— Qu'as-tu donc, vieux marsouin? dit enfin Césaire.

— Il me semble entendre les cloches de Trouville qui nous appellent... et qui nous reprochent de manquer à la consigne du bon Dieu! Ah! Césaire! Césaire! je suis ton ami... mais ce que tu nous fais faire là ne portera pas bonheur à ta barque!...

Césaire ne répondit que par un : Va-t-en au diable ! et s'éloigna.

La mauvaise humeur de son vieux matelot l'irritait singulièrement.

En revanche, le mousse Grain-de-Sel était d'une gaieté folle. Sans cesse il sautait de l'avant à l'arrière ; sans cesse il jetait au vent des quolibets et des rires, que répétaient à l'envi les autres matelots, presque tous encore un peu gris de la veille.

Cette bruyante joie déplaisait également au patron, et davantage encore lui portait sur les nerfs.

Pour s'en délivrer, pour ne plus l'avoir dans les oreilles, il multipliait les manœuvres, il déployait une activité fébrile.

Enfin, on se trouva assez au large pour jeter le filet.

Le beau *Chalût* tout neuf ne ramena que du varech et des pierres.

Le vieux matelot adressa à son patron un regard significatif ; le mousse Grain-de-Sel osa plaisanter encore.

Césaire se prit d'une grande colère, d'une colère étrange, comme on dit sur la côte normande.

Puis il donna l'ordre de pousser plus au large.

Au bout d'une heure environ, une rafale soudaine s'éleva, tellement imprévue, tellement violente, qu'elle emporta du même coup toutes les voiles.

— Là ! s'écria le vieux Pierre, là ! qu'est-ce que je disais !

— Voiles pas payées... voiles qu'emporte le vent ! ricana Grain-de-Sel.

Césaire, tout d'abord atterré, se retourna furieux vers l'enfant.

— Qu'as-tu dit ? méchant moussaillon !

— J'ai cité le proverbe ; eh ! pardine ! patron, vous le connaissez comme moi : Voiles pas payées, voiles...

Un vigoureux coup de poing l'interrompit.

Le pauvre enfant roula sur le pont, avec du sang au visage.

Césaire eut un retour spontané sur lui-même. Il courut au mousse, il se pencha vers lui, il le releva dans ses bras.

L'enfant était pâle, inanimé.

— Je l'ai tué ! frémit Césaire.

— Non ! non ! il revient à lui ! s'empressa de répondre Pierre, dans le regard duquel avait passé tout d'abord un douloureux reproche. Mais là, franchement, patron, quand on est à la tête d'un poignet comme le vôtre, faut pas frapper si fort !

Grain-de-Sel avait rouvert les yeux, se souvenait...

— Ah ! patron, patron, qu'est-ce qui aurait jamais cru pareille chose de vous, qui avez été le matelot de défunt mon père !... Et tout cela pour un vieux dicton qui n'est fait que pour les voleurs !...

— Tais-toi, mon pauvre Grain-de-Sel... Ah ! tais-toi !

Césaire, en même temps, lui glissait un écu dans la main.

— Là ! m'en veux-tu encore ?

— Vous en voulez... Oh ! non, patron... car il y a une larme dans vos yeux... et cette larme-là, voyez-vous bien, ça me regaillardit bien davantage encore que la pièce d'argent !

Césaire, s'essuyant les yeux, embrassa le mousse.

— Oh ! pour le coup, c'est par trop payé ! s'écria Grain-de-Sel, déjà redevenu tout joyeux. Qu'est-ce que c'est, après tout, pour un moussaillon, qu'une calotte ? A ce prix-là, j'en demanderais tout le jour durant... Ohé ! ohé ! voilà de quoi acheter des *biaux* rubans pour ma sœur Catherine !..

Cependant, le canot venait d'être mis à la mer ; tant bien que mal on parvint à rattraper les voiles.

Mais la marée restait perdue ; on regagna Trouville.

Minuit sonnait au moment où la *Jeanne-Marie* accosta le quai.

Chacun regagna son logis.

La scène du mousse avait complètement rafraîchi, rasséréné l'esprit de maître Heurtevent. De plus, il se sentait brisé de fatigue, altéré de repos.

— Ah ! comme je vais bien dormir ! se disait-il.

Dans cette espérance, il pressa le pas vers sa maisonnette, ouvrit vivement la porte, la referma de même, alluma un flambeau, et de suite se coucha.

Ainsi que chez la plupart des pêcheurs normands, et dans le but de pouvoir louer l'étage supérieur, le lit se trouvait dans la salle basse, dans cette même salle où avait eu lieu l'entretien de maître Heurtevent et de l'huissier Bridot.

Au moment où Césaire allait éteindre la lumière, son regard rencontra la chaise où le mandataire de feu Samuel Meyer s'était assis, la table sur laquelle il s'appuyait en parlant. Tout était exactement à la même place, rien n'avait été dérangé depuis ce moment-là.

Césaire n'osa pas souffler la chandelle.

— Il n'en reste plus qu'un petit bout, se dit-il, ce n'est pas la peine.

Puis il se tourna vers la muraille, se plongeait sous sa couverture, et ferma les yeux.

Il y eut quelques minutes de profond silence.

Le pêcheur, cependant, restait éveillé.

Chose étrange ! il tombait de sommeil, et ne pouvait dormir !

Vainement il s'obstina à demeurer immobile, à ne pas relever ses paupières, à ne vouloir plus penser. Sa conscience veillait.

Il espéra se tromper lui-même :

— C'est que je ne suis pas allé à l'église ce ma-

tin, se dit-il. — Dieu ne veut pas qu'on lui manque... Allons! allons!... je m'en vais lire ma messe dans mon lit... Après le *Domine salvum*, j'en suis certain, je m'endormirai....

La bibliothèque du pêcheur se trouvait précisément au fond de l'alcôve. C'était un simple rayon de bois blanc, où se trouvaient fort à l'aise cinq ou six vieux bouquins : un *Robinson Crusôé*, qu'il avait eu jadis comme prix à l'école; deux volumes dépareillés de l'*Histoire des Voyages*, quelques anciens almanachs, un catéchisme, et, finalement, le paroissien désiré.

Il le prit, se retourna vers la lumière, s'accouda sur son oreiller.

C'était un grand eucologe, relié en basane noircie par le temps, fermé par deux agrafes de cuivre, imprimé en gros caractères noirs et rouges, avec des pages de plain-chant.

Césaire l'ouvrit au hasard; le hasard est souvent le ministre de Dieu.

En tête de la première page sur laquelle tomba le regard du coupable, il y avait écrit :

» Le bien d'autrui tu ne prendras,
» Ni retiendras à ton escient. »

Césaire, écartant peu à peu les mains, laissa glisser le livre jusqu'à terre, mais ce livre y tomba tout grand ouvert et à la même page !

Et comme dans le vieux missel les commandements de Dieu se trouvaient imprimés en texte très apparent, en texte alternativement noir et rouge, les deux vers qui captivaient fatalement le regard du pêcheur lui semblaient comme flamboyer, rouges qu'ils étaient entre quatre autres lignes noires.

Ce fut en vain que la lumière s'éteignit, le septième commandement ne s'éteignit pas.

Bien plus, il sembla grandir encore, puis jaillir en feux follets du livre, se multiplier à l'infini, se jouer dans les ténèbres, comme si la main phosphorescente de quelque invisible démon l'eût partout retracé.... au plafond, sur le parquet, sur les murailles !

Et Césaire ne pouvait dormir, il ne pouvait même plus fermer les yeux !

— J'ai froid ! se dit-il enfin. Un peu de feu me remettrait peut-être ?

Il sauta hors du lit, alluma une chandelle neuve, remit, non sans que sa main tremblât, l'eucologe sur la planchette, et s'en alla jeter une bourrée dans l'âtre.

Bientôt le bois sec pétilla, flamba.

Césaire se sentit soulagé, il eut un premier moment de bien-être.

Assis, ou plutôt accroupi sur une chaise basse, juste en face des chenets, les deux coudes sur ses

genoux, le menton dans ses deux mains, il ne regardait, il ne voulait regarder que la flamme.

Tout à coup, quelque chose de noir, quelque chose comme une chauve-souris tombant dans l'âtre, passa devant ses yeux.

C'était la facture brûlée, c'était la feuille de cendres qui, la veille au matin, s'était envolée par la cheminée. Elle redescendit à la même place dans le feu, elle y reprit sa forme première, elle y retrouva les mots et les chiffres que le coupable croyait avoir anéantis pour toujours :

Doit César Heurtevent à Samuel Meyer :

Ci..... 2000 francs.

— Mais je suis donc ensorcelé!... gémit-il avec effroi. Mais je suis donc damné !

Et durant tout le reste de la nuit, ainsi qu'une cariatide vivante, il demeura dans la même posture, dans la même immobilité, sous le poids du même souvenir.

Le jour enfin parut.

Césaire ouvrit un instant la fenêtre, et baigna son front brûlant dans l'air frais du matin.

Puis il retourna s'étendre sur son lit et parvint enfin à trouver un sommeil lourd, fiévreux, tout plein de visions et de cauchemars.

C'était le fantôme du juif Samuel Meyer!... c'était le regard étrange de l'huissier Bridot!... c'était la facture accusatrice!... c'était le commandement vengeur!...

Et puis son crime qui se trouvait découvert..., la foule qui le pourchassait de ses huées..., les gardarmes qui l'arrêtaient..., la prison..., le tribunal..., le bagne..., l'échafaud..., l'enfer!...

Au réveil, le malheureux se releva, brisé, alourdi, profondément triste.

Le restant du jour se passa à réparer les voiles.

Au moment même où le soleil disparaissait à l'horizon, la *Jeanne-Marie* reprit la mer.

Il y eut temps contraire; la pêche fut mauvaise; le poisson se vendait mal; tout allait de travers; une sorte de fatalité semblait décidément s'appesantir sur le pauvre Césaire !

De même les jours suivants, de même les suivantes nuits... et cela durant tout un mois.

Aussi le caractère, la santé du patron de la *Jeanne-Marie* commencèrent à s'altérer sensiblement. Lui, jadis si bien portant, si gaillard, si bon garçon... il devint languissant, sombre, fantasque, brutal.

Ses matelots ne le reconnaissaient plus. Leur ancienne familiarité, leur franche amitié d'autrefois s'en allaient en décroissant de jour en jour. Ils évitaient

le patron maintenant, ils le craignaient, ils ne le servaient plus qu'à contre-cœur.

La *Jeanne-Marie* ne tarda pas à devenir la plus triste barque de toute la flottille trouvillaise.

Un dimanche au matin, à la suite d'une discussion soulevée par la paye, le vieux Pierre Dufay lui-même parla de demander son congé; un ami de vingt ans!

Depuis une semaine déjà, le mousse Grain-de-Sel, presque un enfant d'adoption, ne faisait plus partie de l'équipage.

Césaire voyait, comprenait tout cela, et s'en affligeait sincèrement. Lors de sa dispute avec le vieux Pierre, il lui avait demandé pardon, il l'avait embrassé, il pleurait. Ce fut lui qui alla rechercher Grain-de-Sel: à l'enfant, au vieillard, à tous, il promit de redevenir le même homme qu'autrefois.

Eh! mon Dieu! chaque matin, chaque soir, après sa prière, il se le promettait, il se le jurait à lui-même. Vaine résolution, vains efforts: sa conscience était implacable! A terre, dans tout et partout, elle lui rappelait la dette qu'il n'avait pas payée, qu'il avait niée; elle l'irritait, l'ennuyait, elle l'exaspérait, par un incessant remords. En mer, dans le bruit des vagues, dans le souffle du vent, dans le cri de la mouette qui passait au-dessus de sa barque, il croyait entendre ce nom, toujours ce nom:

— Samuel Meyer!

Alors, il s'enveloppait dans son caban, il se prenait le front dans les deux mains, il se disait:

— O mon Dieu! je n'ai pourtant qu'une seule faute à me reprocher... je ne suis coupable que d'un seul tort envers mon prochain... deux mille francs? Comme vous m'en punissez, ô mon Dieu! Pour ces deux mille francs, vous m'avez repris mon sommeil, la paix de l'âme, ma bonté naturelle, mes amis, toute ma prospérité, toutes mes joies, tout mon bonheur! Je les paie bien cher, ces deux mille francs-là! — Ah! si j'avais su ce qu'il en coûte pour cesser, même un instant, d'être un honnête homme! — Ah! si c'était à refaire!

Et il pleurait à sanglots.

Dans ces terribles moments, l'idée d'une restitution se présentait parfois à son esprit. Mais une fausse honte le retenait. Comment avouer?... Comment s'y prendre?... Il n'osait pas.

La belle saison cependant touchait à son terme; la Toussaint arriva.

Ainsi que nous l'avons dit au début, maître Heurtevent honorait d'une pieuse vénération la mémoire de sa mère, Jeanne-Marie, dont la tombe était à Lisieux. Jamais, — hormis durant qu'il était au service, — Césaire n'avait manqué à la sainte visite du jour des morts.

C'était plus qu'un devoir cette fois, ce serait peut-être une consolation.

Hélas! la fatale influence à laquelle il était en proie, semblait vouloir lui disputer jusqu'à cette espérance.

Un de ces forts coups de vent qui signalent d'ordinaire l'équinoxe d'automne avait emporté la *Jeanne-Marie* jusqu'aux parages de Dunkerque.

En dépit de tous ses efforts pour lutter contre la mer, Césaire ne put être de retour que vers le 5 novembre.

— C'est trois jours trop tard, se dit-il. Mais, n'importe... j'irai. Parfois, dit-on, le bon Dieu permet aux morts de reconforter les vivants, de les conseiller, de les remettre dans le vrai chemin. Une prière là-bas m'obtiendra peut-être le pardon, me rendra peut-être à moi-même? Allons au cimetière de Lisieux. Quelque chose me le dit là, je ne puis être sauvé que par ma mère!

Et, laissant sa barque sous la direction du vieux Pierre, il partit.

Charles DESLYS.

(La suite au prochain numéro.)

Courrier de Paris.

Qui êtes-vous? — D'où venez-vous? — Que nous voulez-vous? Voilà des questions que nos lectrices nous adresseront peut-être en ne retrouvant pas au bas de ce Courrier le nom qu'elles étaient habituées à y voir; et leur surprise sera à mon désavantage, j'en suis convaincu. Je m'y résigne à l'avance. Contre la tempête des débits je ferai aussi bonne contenance que possible, et en attendant le jugement de la postérité, je me bornerai à répondre pour le moment: — Attendez et vous verrez ce que peuvent les efforts d'un homme de bonne volonté pour être le moins désagréable possible aux plus exigeantes à celles qui ont été le plus gâtées.

Aussi bien vivons-nous dans une époque où les transformations sont complètes du jour au lendemain; où l'on se retrouve à peine s'est-on quitté, où l'on se quitte croyant ne plus se retrouver de longtemps, et grand est l'étonnement de se revoir au moment que l'on ne s'y attendait pas. C'est incroyable comme tout passe, change, se modifie, revient, et avec quelle rapidité! C'est une mort et une renaissance continuelles. Est-ce la faute de la vapeur? Il y a des gens qui le soutiennent, prétendant qu'on a mis la vapeur dans l'existence humaine, et qu'elle s'écoule ainsi à perdre haleine; ce qui fait que les sentiers fleuris sont à peine entrevus, que déjà les marais leur succèdent, et les grands bois et les rivières viennent à leur tour, se mêlant entre eux plutôt qu'ils ne se remplacent. Il faut être de son siècle et s'attendre à tout.

Demandez plutôt à ce jeune mari dont on nous racontait l'autre jour l'histoire! Combien de surprises, d'émotion et d'étonnements a-t-il éprouvés en quelques minutes! Cela n'est pas long à raconter, mais cela est caractéristique. M. de R... part de chez lui furieux, arrive plus furieux au coin de la rue de l'Échelle, et escalade les escaliers qui conduisent à l'appartement d'un monsieur dont la désinence du nom a du polonais de la meilleur race. M. de R... entre comme un fou, surprend

dans le salon une dame, dont il reconnaît le châle, le chapeau, la robe, mais voilà tout; c'est bien la robe, le chapeau, le châle de madame R...; mais non point madame R... Après cela, la colère doublée de jalousie aveugle terriblement! Au grand étonnement du visité, le visiteur fouille partout, ne trouve pas ce qu'il cherche, s'excuse tant bien que mal, plutôt mal que bien, s'enfuit tout confus et rentre chez lui où une bien autre confusion l'attendait. Dans le houdoir, il trouve une femme, paisiblement arrondie dans une ganache au coin du feu. Elle lui tend la main et avec la main un sourire. R... hésite. C'est sa femme et ce n'est pas sa femme; elle parle, c'est à peu près la voix de sa femme! R... croit à quelque hallucination. Un mot explique tout: — Vous ne m'avez pas reconnue rue de l'Échelle, dans le salon du docteur....; vous me reconnaissez à peine ici, sous votre toit!... Allez-donc vous excuser auprès du docteur, votre méprise est le plus grand hommage que vous puissiez rendre à son habile savoir....

Et comme c'est bien à propos que cette petite scène conjugale se soit passée rue de l'Échelle pour me donner des transitions toutes naturelles! Un pied à lever et je monte, ou je descends; d'un échelon à l'autre la vue change, l'horizon se modifie et vous voyez de nouveaux visages, de nouveaux paysages, de nouvelles scènes, par dessus les baies ou par dessus les murs. La vie entière n'est, d'ailleurs, qu'échelons d'une échelle qu'on monte ou qu'on descend.

Montons et nous apercevons grande file de voitures et grande foule de beau monde; chevaux fringants et beaux équipages; toilettes merveilleuses et pompe inusitée. C'est un mariage: celui de mademoiselle Marie-Henriette Haussmann, la fille du préfet de la Seine, avec M. Dolfus, secrétaire d'ambassade, un nom célèbre dans les annales de l'industrie. C'est plus qu'une cérémonie, c'est une solennité. La jeune madame Dolfus est fort jolie, ses cheveux blonds d'une profusion peu commune étaient légèrement poudrés. Sa toilette a fait sensation; à quel point de vue? Il me serait bien impossible de le dire exactement. Nous sommes si maladroits, nous autres hommes, pour détailler; tout ce que nous pouvons, c'est de dire quand cela nous frappe: c'est délicieux et c'est bien porté! Le mariage s'est fait à la chapelle protestante de la rue de l'Oratoire-Saint-Honoré, et le soir il y a eu un grand bal privé et un souper de douze cents couverts à l'Hôtel-de-Ville.

Puisque tout est joie et fête communes le jour où le maire et l'autel unissent un homme et une femme, et que c'est pour la vie, pourquoi ne serait-ce pas aussi pour la mort? C'est ce que chacun des époux se dit au jour du mariage; à combien peu ce sort est-il réservé! Un couple d'une petite ville d'un de nos départements vient d'avoir cette chance de n'être point séparé même par la mort. Après cinquante ans et plus d'une union pleine de calme et de félicité, mari et femme sont décédés le même jour, ont été enterrés dans la même fosse, et, non pas les mêmes prières, comme disait un journal de la ville, mais des prières communes les ont unis de nouveau dans la mort.

Et puisque nous parlons mariage, il faut croire que tous les mariages ne sont pas si mal assortis que le prétendent les réfractaires qui se dérobent à cette conscription. On vit ensemble, on peut mourir ensemble, on ne se survit pas, quand la douleur est trop vive; témoin un honnête et bon concierge qui vient de se pendre, de chagrin d'avoir perdu sa femme il y a un an! Si ce n'est pas tout à fait d'un bel exemple à suivre, c'est du moins d'une bien touchante moralité.

Mais passons à des sujets plus gais et plus mondains; un échelon ou deux à monter. Le goût de la comédie se répand dans le monde de plus en plus. Dans tous les grands salons on joue la comédie. C'était récemment chez le prince Napoléon; la semaine dernière c'était chez M. le comte de Nieuwerkerke: on a joué *Horace* et *Lydie* de M. Ponsard, et le *Duel de Latour*, comédie inédite de M. Arsène Houssaye. Les deux pièces avaient pour interprètes de vrais comédiens: Mesdames Judith, Marie Garcia; MM. Leroux, Joanny, Métrème, Boudeville. De jolies pièces, un charmant théâtre, une salle décorée de chefs-d'œuvre d'art, une réunion d'élite, c'était tout ce qu'il fallait pour charmer les yeux, les oreilles, l'esprit. On ne saurait demander davantage, pas même aux théâtres dont c'est le métier et le devoir de plaire au public et de satisfaire ses goûts. Le Vaudeville y a tâché et y a réussi; la *Tentation* de M. Feuillet a été une tentation pour le théâtre et reste une tentation pour le public. De l'esprit, de l'intérêt, des sentiments délicats, des scènes émouvantes et une morale à la chute du rideau! Bien difficile qui ne se contenterait pas de cet attrait! Ajoutons que cela est joué d'une façon distinguée et en des toilettes merveilleuses par mesdames Marquet, Pierson, Bressan, par Lafont rajeunissant, par Félix toujours en verve! Au Gymnase, une affiche renouvelée: la *Voix du ciel*, les *Deux timides*, le *Paratonnerre*, et des comédiennes à leur début, fines et charmantes, mademoiselle Cellier et mademoiselle Albrecht. Au Palais-Royal, une de ces bonnes farces difficiles à raconter, la *Sensitive*, et pour la bonne bouche le succès toujours croissant de *Pierre de Mézières*, et des habiles interprètes de cette partition: Gueymard, sa charmante femme, Obin, Bonnelée! Et puis, et puis, les échelons ne cassent pas sous mes pieds, mais l'échelle tout entière disparaît faute d'un point d'appui, c'est-à-dire faute de place. Pourtant je voudrais bien vous dire, en vous promettant d'y revenir, tout le bien possible du charmant volume de M. J.-T. de Saint-Germain, les *Roses de Noël*; l'annoncer c'est constater un succès; j'y veux pourtant adosser mon échelle à ce livre charmant, et je l'y adosserai.

Xavier EYMA.

Le Cirque-Napoléon donnera dimanche 8 et lundi 9 avril prochain, à l'occasion des fêtes de Pâques, deux grandes récréations matinales enfantines à deux heures.

Adolphe GOUBAUD, directeur-gérant.

LE

MONITEUR DE LA MODE.

MODES,

Renseignements divers, description des Toilettes.

Les étoffes courantes de la saison nous semblent cette année peu séduisantes. Ce sont généralement des pékins à larges raies ou de toutes petites rayures de couleurs ternes ou indéterminées. Mais les *mozambiques* de la maison *Gagelin* font tout à fait exception, ce sont des poils de chèvre à fonds chinés avec rayures ou broderies au plumetis. Une robe de cette étoffe, faite avec ruches, pour madame la princesse de M..., était véritablement charmante.

Nous avons remarqué aussi chez madame *Bernard*, une de nos plus intelligentes couturières, une sorte de batiste écrue ou gris-mousseline brochée de laine qui remplace avantageusement le pékin. Madame *Bernard* en a fait déjà plusieurs robes *Gabrielle*, c'est-à-dire sans séparation à la taille, mais ayant par devant et par derrière des fronces, au lieu des larges plis plats que n'adopte pas cette habile artiste, et toute en droit fil au lieu d'être en biais, comme sont celles de beaucoup d'ateliers. Cette disposition spéciale donne à ces robes une grâce toute particulière. Elles ont de petites poches bordées de rouge (les plus jolies de ces étoffes étant celles pointillées de rouge), des jockeys festonnés de même couleur, des revers pointus dans le bas de la manche, et en avant de gros boutons allant en diminuant jusqu'à la taille, et en s'élargissant à la jupe.

Pour les robes de gaze, on en fait de charmantes cette année, madame *Bernard* a composé une ravissante garniture. Deux de celles que nous avons vues chez elle, 162, rue de Rivoli, étaient pareilles, en gaze de Chambéry marron à carreaux écossais des couleurs les plus riantes. Elles avaient cinq grands volants, dont le bord froncé jusqu'à la hauteur d'une main à peu près, par de petites ruches de ruban, faisait l'effet d'une draperie bouffante. Les ruches d'une de ces robes, destinée à une jeune femme, étaient vert-pomme, et un ruban de la même nuance était posé en petit volant au bord de cette draperie. Les ruches de l'autre robe, pour une personne plus âgée, étaient brunes, et une ruche pareille remplaçait, autour de chaque volant, le ruban vert de l'autre robe. Les corsages étaient tout unis et à ceintures.

Une autre robe *Gabrielle*, encore une création de madame *Bernard*, avait, posé en corbeille au corsage, un ornement de quadrillés de velours qui se monte sur du carton, et un quadrillé en forme de losangé faisant épaulette sur chaque épaule. Cette robe de moire pensée

était unie à la jupe et avait de grandes manches étroites du haut, larges du bas, doublées de blanc avec une ruche blanche à l'intérieur, et en dessus un large parement de velours quadrillé.

Madame *Bernard* fait, comme pardessus, un vêtement d'une grande élégance. C'est la pelisse marquise sans plis en arrière, à grandes manches garnies d'une très riche broderie de passementerie et d'un volant de guipure, à broderie semblable au bas du vêtement avec un petit volant de guipure tout autour, et terminée par une pèlerine pointue de belle guipure.

Les robes habillées du moment, c'est-à-dire les belles robes de soie, varient beaucoup moins par leurs dispositions que par leurs nuances presque toutes nouvelles et très attrayantes. Ainsi, parmi les richesses de la maison *Gagelin*, rue de Richelieu, 83, nous avons distingué surtout : un carreau japonais *solferino* sur fond *gris mousseline*, teinte dont la découverte est toute récente, et le même dessin (reproduit avec beaucoup de combinaisons de couleurs), surtout remarquable en or et blanc sur fond noir ; — un taffetas couleur *rose du roi* ou *magenta* à semé d'étincelles ou de perles nacrées ; — une amande de broderie paille sur fond *havane*, *ophélia* ou *gris rosé*. Et parmi les chinés camaïeux et pompadours, très en faveur en ce moment, un semé de fleurs des champs sur carreau camaïeu en toutes nuances, et un dessin de clochettes sur chiné camaïeu.

Les mêmes dispositions se reproduisent sur la gaze et sur la mousseline. Pour l'été on portera aussi de la graduine brodée au plumetis. Mais un autre tissu, que nous aimons beaucoup, est une gaze de Chambéry de couleur foncée, comme marron, feuille morte ou violet, à filets blancs, formant de tout petits carreaux. On en fait des robes à beaucoup de petits volants, qui sont d'un genre à la fois sérieux et plein de distinction.

Une heureuse création de la maison *Gagelin* est la robe *étincelle* à fond pensée, ornée de chaque côté de médaillons carrés de passementerie avec petits glands, à manches froncées avec passementerie tout autour, et une passementerie semblable avec les mêmes petits glands sur les épaules.

Une robe de moire antique grise est plate et boutonnée en avant par des boutons de largeur graduée. La jupe tout unie en avant est garnie d'une ruche de taffetas vert, qui, à partir de la taille, s'arrondit en forme de basquine, et sous laquelle commence un haut volant faisant traîne. Une ruche verte dessine, au corsage, une berthe carrée, et en dessous de cette ruche tout le dos est coulé à très petits plis. Deux de ces coulisses descendent même au-dessous de la taille. Les manches, montées plates

en avant, mais coulissées en arrière, sont très bouffantes au coude et sont coulissées dans le bas de manière à former un poignet lâche. Au-dessus de ce poignet est, en guise de parement, une ruche de taffetas vert qui part du bord du poignet et s'en écarte en biaisant.

La robe duchesse (composée à l'intention d'une belle et riche mariée), n'a encore été exécutée que deux fois; elle justifie pleinement son nom par la noblesse et l'élégance de son style. Elle est de taffetas blanc ornée de chaque côté d'une garniture qui prend très étroite à la ceinture, s'élargit en descendant, et en arrière de la jupe s'élève à une hauteur de 30 à 40 centimètres. Cette garniture se compose d'une quantité de tout petits volants découpés et posés en biais. La même garniture est posée en avant de la manche, et le corsage, tout à fait plat, s'attache avec des boutons. Les boutons de la robe de mademoiselle H... étaient de véritables perles fines montées en or. La coiffure de la mariée, ronde et un peu touffue, était tout entière de fleur d'oranger de Chine, et son bouquet était attaché au côté de la taille. Cette parure avait été fournie par la maison de *Laère, rue de Richelieu, 18*, ainsi que plusieurs de celles qui ont été remarquées au bal du mariage.

L'une était toute ronde de camélias d'égale grosseur.

Une autre, composée d'une torsade de velours noir à étoiles d'or enlacée d'une cordelière d'or, se terminant à droite par deux beaux glands — et de chandelles blanches pailletées d'or.

Une autre d'œillets groseille des Alpes et d'œillets blancs mélangés de fougère.

Une autre de gros hortensias bleus à cœurs d'argent.

Une autre de jacinthes roses à feuillage pâle.

Une autre d'une torsade de velours magenta, d'un gland chinois et de chaînettes d'or.

Une autre de pensées et de roses thé.

Une autre de ruban bleu et blanc, enroulée d'une torsade d'argent, avec deux glands d'argent et des agrafes de blonde.

Comme ornement des chapeaux de paille on portera, dit-on, beaucoup de fleurs des champs. La maison de *Laère* les dispose en deux belles branches dont l'une se place en avant du côté gauche, et l'autre à droite au-dessus du bavolet. D'autres jolies garnitures sont : une longue branche de nymphéa avec verdure, ou des touffes d'orchidées blanches, lilas ou cerise carminé, saupoudrés d'or, ou bien encore une grosse jacinthe bien double entourée de son feuillage.

Les chapeaux se font cette année un peu plus grands et un peu plus relevés du dessus que les saisons précédentes. Les plus jolis que nous ayons vus jusqu'ici sont trois modèles nouveaux et délicieux de madame *Alexandrine*. L'un est un chapeau de crêpe rose qu'elle avait créé pour la sœur de la mariée dont nous parlions tout à l'heure. La passe en est de taffetas rose coulissé, entourée de quelques rangs de blonde. Le fond est un puff de tulle encadrant un paquet de boutons de roses. A gauche de la partie claire de la passe sont, posés en dessus et en dessous, deux autres touffes de boutons de roses. Le bandeau est de tulle tuyauté, le bavolet de crêpe rose, et les brides de taffetas de la même couleur.

Le second a un bord et un bavolet de paille de riz, une passe de tulle brodé, un fond mou de taffetas blanc brodé de bouquets de fleurs des champs, et deux touffes de fleurs des champs, l'une en dessus et l'autre en dessous, sur de larges coques de ruban blanc.

Le troisième est de crin brodé de perles d'acier et orné en dessus d'un choux de taffetas bleu découpé, dont le cœur est formé par une boucle d'acier ciselé sur un fond de velours noir, et sous lequel sont arrêtées deux plumes noires qui retombent inégalement de chaque côté. Le bavolet est de taffetas bleu terminé par un nœud noir agrafé de bleu, le dessous est une ruche bleue avec un choux noir à cœur d'acier et un bandeau de velours.

Sur les chapeaux de paille, madame *Alexandrine* pose quelquefois une sorte de résille de lacet qui les enveloppe entièrement, et dont retombe tout autour une frange de petits glands. L'un, de paille belge, était recouvert d'un filet noir et avait, en dessus et en dessous, deux touffes de coquelicots rouges. Un autre, de paille noire, avait un filet violet, et en dessous des chrysanthèmes violettes à cœurs noirs.

Nous citerons encore un chapeau de crin noir brodé de paille, orné sur le côté d'une rosette de taffetas d'oi retombe un long gland de paille. Dessous est une ruche noire au milieu de laquelle sont, du côté gauche, deux coques de ruban rouge brodé d'or, et deux chrysanthèmes noir et or.

Les brillants magasins de madame *Alexandrine, rue d'Antin, 14*, offrent aussi en ce moment le choix le plus varié de coiffures gracieuses et coquettes. Quelques-unes ont, en arrière, un petit voile quadrillé de soie ou de velours, d'autres ont un fond bouillonné qu'enveloppent des entre-deux de dentelle. Une petite coiffure ronde, un peu inclinée à gauche, est de tulle rose recouverte de tulle blanc, attachée en arrière par un nœud de ruban rose étroit, à longs bouts. Elle a en avant une garniture de tulle ruché, et est recouverte d'une fanchon de crêpe rose bordée d'une double ruche de blonde et lisérée d'or, les deux pattes sont arrêtées de chaque côté par des nœuds de ruban rose.

Une autre coiffure a un fond en forme de dahlia composé de coques de ruban mauve et de ruban noir, avec un anneau d'or dans le milieu. Autour de ce dahlia est une blonde blanche, et en arrière retombent de larges barbes de blonde avec une ruche de ruban mauve dans le milieu.

Dans l'intérieur des villes les chapeaux fermés sont les seuls reçus pour les dames, mais à la campagne, aux eaux, aux bains de mer, partout enfin en dehors des murs, les chapeaux amazones ronds à bords relevés ornés de plumes d'autruche, d'héron ou de faisan, sont non-seulement acceptés, mais pour ainsi dire de rigueur. Nous en avons vu de ravissants en paille d'Italie ornés de faisans aux nuances les plus belles, chez M. *Desprey*, le chapelier vraiment élégant, 38, boulevard des Italiens.

Les chapeaux de paille brune avec un mélange de velours et de ruban sont aussi bien portés, et ces mêmes chapeaux sont l'unique coiffure des petites filles toutes jeunes et même déjà un peu grandes. Les petits garçons en portent aussi de semblables, mais dont les bords sont

seulement un peu plus rapprochés de la passe, puis de petites casquettes de paille d'Italie ou de paille brune.

Pour les tout petits enfants, M. Desprey supprime ces nœuds volumineux et ces grands bouts de rubans qui ne servent qu'à les gêner; il leur fait de petits chapeaux tout ronds bordés et entourés de ruban blanc, et ornés de pompons de paille et de rosettes de ruban. Ils sont retenus sous le menton par un simple élastique.

Madame Thorel, à Saint-Augustin, rue Neuve-Saint-Augustin, 45, qui a un sentiment si parfait de ce qui convient à ces charmants petits êtres, a composé pour eux la délicieuse petite capote impériale en soie blanche, à fond mou et à bord coulissé, avec chou blanc en dessus, chou en velours bleu et plume blanche en dessous.

Les robes des petites filles se font presque toutes décolletées et s'accompagnent d'un mantelet pareil.

Ainsi l'une de celles sorties tout dernièrement des ateliers de madame Thorel, est en soie gris-quiné, à sept petits volants bordés chacun d'un rouleau de taffetas vert. Ces volants diminuent de hauteur à mesure qu'ils se rapprochent de la taille. Le corsage carré est décolleté très bas sur les épaules. Le petit mantelet assorti a quatre garnitures, et est attaché en avant par un gros nœud de taffetas vert.

Pour mettre avec ces petites robes décolletées, madame Thorel a de charmantes petites chemisettes zouaves toutes plissées et à basques dans le bas pour les empêcher de remonter.

Une autre de ses gracieuses petites toilettes est de mousseline fond blanc à losanges mauves. La jupe est ornée d'une ruche à la vieille, de mousseline, débordée de chaque côté par une ruche de ruban mauve. Le corsage plissé en gerbe, est garni tout autour d'une petite ruche comme celle de la jupe. Le mantelet à plis plats est entouré de la même ruche, et retenu par un nœud mauve.

Une blouse de petit garçon de trois ans, en popeline verte et bleue, est attachée en avant par des boutons à étoiles de soie, sur un biais de popeline incliné et bordé de lacets rouges et de petits grelots verts et bleus. Ce petit vêtement a une basque en arrière, laisse voir un petit col et des manches unies de toile piquée à revers, et est serré à la taille par une petite ceinture de cuir à double agrafe.

Ces petites ceintures font fureur, non-seulement pour les enfants, mais aussi pour les dames, qui ne peuvent plus s'en passer pour leurs toilettes de négligé. Elles sont généralement noires, à dessins en or plus ou moins compliqués. Il en est aussi quelques-unes à fonds verts ou rouges. Elles s'attachent par de doubles agrafes d'or, d'argent, d'acier, d'émail et même de nacre. Nous avons vu à la Ville de Lyon, 6, rue de la Chaussée-d'Antin, de ces ceintures tout en or avec agrafe également en or. Ce magasin, renommé pour la mercerie fine, a toujours des premiers, on le sait, les nouveautés qui sont destinées à plaire universellement et à être adoptées partout. Il a ces mille riens charmants qui sont le grand luxe de la Parisienne: ces élégants porte-monnaies brodés, ces cravates à nœuds de dentelles, ces délicieux coffrets, ces gants d'une coupe et d'une disposition particulières, ces riches

passenteries pour ornements des robes et des confections, ces cordelières, ces glands, ces torsades d'or, de soie et d'argent, tous ces accessoires enfin, complément indispensable des confections et des modes que MM. Ransons et Yves ont l'art de réunir avec un tact parfait.

Les confections se portent montantes et longues au commencement de la saison. La forme de pelisse et celle de casaque sont le plus adoptées, mais la célèbre maison Gagelin, dont l'invention est inépuisable, les diversifie à l'infini par la variété de leurs ornements. Nous avons remarqué au milieu d'un grand nombre d'autres: le *Guise*, grand vêtement arrondi en forme de cloche, ayant un grand volant et trois petites garnitures lisérées de pensée; le *Mousquetaire* a deux grands volants, une bande claire formée de plusieurs rangs de petite guipure surmontée d'un rang de peluche et de boutons, et une pèlerine pointue; le *Picciola* presque sans plis; le *Sévigny* formant de grandes manches sans être coupé, et orné de nœuds qui contournent les épaules; le pardessus *Duchesse*, manteau ajusté, et une foule d'autres modèles tous charmants, les uns ornés de pèlerines de guipure, les autres de petits volants aux manches et sur les épaules, les autres de nœuds de velours ou de bouillonnés de ruban tout autour de la poitrine avec des nœuds ou de grands bouts qui retombent sur les épaules.

Ces rubans ou ces garnitures sont très souvent mélangés de couleurs claires. Ainsi le jaune or, plus modeste et plus doux que l'or véritable, fait particulièrement un excellent effet.

La maison Gagelin vient aussi de remplir une lacune contre laquelle réclamaient depuis longtemps les femmes élégantes. Elle vient de faire fabriquer des châles de l'Inde tout à fait authentiques, qui sont souples, moelleux, d'un prix relativement modéré et qui peuvent parfaitement se jeter sur une toilette négligée en même temps qu'ils ont ce cachet de distinction qui ne permet pas de les confondre avec les châles vulgaires. Aussi remplacent-ils avec grand avantage les stella vieillis, et les cachemires rayés qui causaient à la femme du grand monde le désagrément de porter un vêtement banal.

Les châles de la maison Gagelin sont brodés et réappliqués, les uns avec quatre coins différents du dessin le plus ingénieux, d'autres à deux faces qui donnent positivement deux châles en un seul.

Les médaillons qui forment leur bordure se détachent sur le fond d'après un mode d'exécution tout spécial. Ces châles créés surtout pour l'été, et dont les couleurs s'harmonisent avec les toilettes les plus claires, sont cependant assez chauds pour pouvoir se mettre par un temps froid.

L'époque à laquelle nous sommes voit en général un grand nombre de mariages; aussi les principales maisons de lingeries sont-elles occupées en ce moment de la confection de riches trousseaux. Madame Colas, 47, rue Vivienne, en compose surtout de merveilleux.

Les broderies qui entourent le haut des chemises, le bas des jupes et des pantalons, et qui ornent le devant des camisoles, sont d'une exécution très soignée, les peignoirs de matin sont délicieux, et les petits bonnets d'une extrême coquetterie.

Nous avons vu aussi chez madame Colas de charmantes petites chemisettes de mousseline plissée, avec les manches pareilles à revers pointus et à double garniture, de petits cols à devants plissés en biais avec une double garniture dans le milieu. D'autres manches ont comme poignet une grosse ruche de guipure mélangée de petites boucles de velours, et tout autour de distance en distance des rangées de petits velours pareils passés dans des rangs de jours ménagés en hauteur. — Des fichus de tulle ou de dentelle, et des berthes carrées sont ornés de petits velours. De jolies fançons de mousseline très claire sont bordées de petite guipure, ont sur le front une traverse de velours d'où retombent des boucles de chaque côté, et dont le milieu est recouvert par une petite pointe de guipure. Deux longues pattes de mousselines sont reliées ensemble à peu près vers le milieu, et un peu de côté, par un nœud de ruban.

Nous avons eu ces jours-ci une surprise très agréable. Une des plus jolies personnes que nous ayons jamais rencontrées, dont la taille souple et gracieuse, les traits réguliers et la physionomie sympathique, composaient un ravissant ensemble légèrement déparé seulement par de nombreuses taches de rousseur dont son visage était couvert depuis son enfance, est venue nous voir ces jours-ci. Sa beauté est devenue parfaite, et sans nous donner le temps de lui faire aucune question, notre jeune amie s'empressa de nous dire qu'elle devait l'heureuse métamorphose que nous remarquions à l'usage du lait antéphélique de M. Candès, et qu'en y ayant recours elle avait obéi à notre conseil indirect puisqu'elle s'y était décidée sur la foi des éloges signés de notre nom. En effet nous avions perdu de vue depuis quelque temps cette jeune femme, et elle venait nous remercier du service que nous lui avons rendu. Si nous comprenons en quelque sorte sa reconnaissance pour nous, combien plus grande ne doit-elle pas être pour l'inventeur savant et généreux, dont le travail et les recherches ont eu pour résultat la découverte heureuse du *Lait antéphélique*.

Ce précieux cosmétique ne triomphe pas seulement des taches de rousseur, mais il s'attaque avec non moins de succès aux boutons, aux rougeurs, aux efflorescences, aux plaques jaunâtres, qui ne se bornent pas comme les éphélides, à diminuer la distinction du visage, mais qui dérangent toute l'harmonie des traits qui sont pour les autres un sujet d'éloignement et de répulsion, et qui par conséquent causent aux personnes qui en sont affligées, une préoccupation très pénible, si ce n'est un véritable chagrin.

L'efficacité du lait antéphélique, tant de fois justifiée, est maintenant un fait reconnu, aussi ne doit-on pas s'étonner des nombreuses demandes qui ne cessent d'arriver à MM. Candès et compagnie, 26, boulevard Saint-Denis.

De même la pommade fortifiante au baume de Tannin de la maison Legrand, 207, rue Saint-Honoré, ne saurait être trop recommandée pour fortifier la chevelure et réparer les altérations qu'elle a pu subir.

La crème des Duchesses aux fleurs, nutritive et fortifiante, et le Fluide impérial aux violettes de Parme, sont les pommades les plus agréables et les plus aristocratiques

dont on puisse faire usage pour entretenir la chevelure dans le plus parfait état de beauté et de santé.

La pâte de noisettes pour adoucir la peau, les délicieux savons au jasmin d'Espagne, à l'ess-bouquet à la fleur de violette impériale, et la véritable eau des Alpes pour la toilette, font partie des excellents produits de la maison Legrand dont il n'est pas un seul qui ne méritât une mention à part.

Madame Marie DE FRIBERG.

Description des modèles de notre grande planche.

MOUSQUETAIRE. — Sorte de camail retenu sur les épaules par des pompons. Le dos forme des plis simulant un capuchon, au bas se trouvent six rangs de petite guipure et au-dessous deux petits volants de taffetas découpé.

MÉDICIS. — Châle double, de taffetas noir, formant écharpe sur le devant. Le châle est attaché, dans le dos, par un nœud de ruban. Chaque côté du châle double est garni de volants de taffetas découpé.

CORTÈSE. — Echarpe de jeune fille. Pans carrés ayant trois volants de taffetas garnis de dentelle; garniture grecque au haut du mantelet, et au bas, avant les volants de taffetas, garnis de dentelle.

MONGOL. — Paletot de taffetas avec une façon de pélerine. Le devant est fermé sur le côté. La manche est droite et a une garniture à la grecque. Poche sur le côté. Garniture à la grecque sur tous les contours du manteau. (Voir nos patrons.)

LOTIS XIV. — Paletot avec deux plis dans le dos à partir de la taille. Pélerine garnie de petits rangs de guipure avec lisérés de paille. La manche est longue, à gros plis. Une seconde manche, plus petite, sort de la première. Le manteau ferme sur le côté; il est garni, tout autour, d'une petite ruche de taffetas noir.

Description des Patrons qui accompagnent ce numéro.

Patron du manteau Mongol, qui fait partie de la grande gravure. Ce patron nous a été gracieusement donné par la maison Gagelin, et il est d'une coupe parfaite. (Voir la description de la gravure pour les explications sur l'ensemble.)

Patron d'un corsage à revers et à taille ronde, donné par madame Bernard.

Patrons de chapeaux, donnés par madame Alexandrine et par madame Plé-Horain.

Le patron du Mongol se trouve sur les deux côtés de la feuille. Sur le côté n° 1 il y a :

N° 1. Côté droit du devant, se croisant sur le côté gauche, qui porte le n° 2.

N° 2 bis. Échantillon de la garniture, qui orne tout le tour du Mongol.

Cet échantillon indique de quelle manière se pose la garniture de cette confection aux coins terminant la ligne où se trouve la couture du dessous de bras.

N° 2 ter. Petite poche du Mongol.

N° 3. Pélerine du même vêtement, se fermant également sur le côté.



Louis XIV

AD. GOUBAUD et Cie. Edr. Paris

596

*Chelou. 23.
Lieu. 18.
Lieu. 2. 407*



Antiquaire

Médecin

Comtesse

Marquis

Comte XIV

ALPHONSE GAGELIN

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 97

Directeur Général et Propriétaire de la MAISON GAGELIN Rue de Richelieu, 97
 Modes et ALEXANDRINE et de la Rue de la Harpe, 115
 Propriété de Legendre pour les Ventes de France et d'Allemagne et de la Suisse, et de la Belgique, etc.

Le côté n° 2 de la feuille de patrons contient :

N° 4. Dos du *Mongol*, avec garniture dessinée dans le bas, indiquant le sens dans lequel elle doit être posée.

N° 5. Manche du *Mongol*, avec indications de ses garnitures.

Les ornements qui sont posés tout autour de ce modèle de confection, sur les manches, au bord de la pélerine et sur la poche, sont composés d'une bande de taffetas semée de fleurettes brodées, avec une perle de jais au milieu; un velours noir et un petit agrément de passementerie encadrent ces mêmes bandes de taffetas.

N° 6. Devant d'un corsage à revers.

N° 7. Dos.

N° 8. Petit côté du dos.

N° 9. Manche ornée d'un revers-parement, retenu dans le bas par un bouton.

N° 10. Passe d'un chapeau de la maison *Alexandrine*.

N° 11. Bavolet de ce chapeau.

N° 12. Passe d'un chapeau de la maison *Plé-Horain*.

N° 13. Bavolet de ce chapeau.

LES ROSES DE NOËL,

par M. J. T. DE SAINT-GERMAIN.

Nous avons dit quelques mots bien rapides dans notre dernier numéro sur le charmant volume de poésies de M. de Saint-Germain : *les Roses de Noël*, et nous avons promis d'y revenir. Le moyen de ne pas tenir parole à un poète aussi aimable ? Tout charme dans cet écrivain, le style net et clair, la pensée chaste et délicate, la forme qui lui est toute personnelle. Nous lisions dans la *Revue Contemporaine*, ces jours derniers, ce jugement sur M. de Saint-Germain, et c'est un devoir de le rapporter : « Ses romans, dit le critique de la *Revue*, sont des histoires douces comme celles que les blondes ménagères d'outre-Rhin aiment à lire en déposant leur tricot... M. de Saint-Germain ne songe qu'à plaire à notre âme par de beaux sentiments; à notre esprit par un bon style; il ne veut pas exciter notre imagination; il n'a inventé aucune monstruosité; il n'a découvert aucune maladie morale. Pas plus pour ses vers que pour ses romans, M. de Saint-Germain n'appartient pas aux écoles aujourd'hui en faveur. Sa poésie glisse, légère et calme, sans bruit, sans effort, pareille à la gondole qui effleure l'eau sans la rider. » Et tout cela est bien exactement dit. Mais ce qui vaut mieux que les jugements, c'est de citer, et c'est ce que nous allons faire en empruntant la pièce suivante, intitulée *Réverie*, au recueil de M. de Saint-Germain.

X. E.

Quand Mignon passait, les folles abeilles
Venaient effleurer ses lèvres vermeilles.
Les épis des blés, les roses des bois,
Se penchaient aussi pour toucher ses doigts.
Tout n'était qu'amour et que rêverie;
Dans son lit d'argent le ruisseau glissait
Courant après elle, et le vent baisait
L'herbe sous ses pieds à peine fléchie
Quand Mignon passait.

Quand Mignon chantait, cette voix bénie
Versait sans compter des flots d'harmonie.

Des chaînes d'argent, des liens de fleurs
Comme en des filets, retenaient les cœurs.
Tout n'était que charme et que mélodie;
Pour mieux l'écouter l'enfant se pendait
Tout près de sa bouche, et l'âme aspirait
Les parfums subtils de la poésie,
Quand Mignon chantait.

Quand Mignon pleurait, la terre était sombre,
Le ciel était gris, tout était dans l'ombre.
Soleil sans rayons, couleurs sans clarté,
Printemps sans parfums, roses sans beauté,
Oiseaux sans amours, ruisseaux sans murmure,
Tout voulait mourir, tout dépérissait.
Reflet de ses yeux, la fleur languissait;
Sa peine attristait toute la nature,
Quand Mignon pleurait.

Quand Mignon dansait, les nymphes légères
Prenaient en riant l'habit des bergères,
Voulaient se mêler gaîment à ses jeux,
En groupe folâtre, ou bien deux à deux,
Mignon se perdait parmi les plus belles,
Pas une beauté ne la dépassait.
Son ami pourtant la reconnaissait,
Au parfum de l'air, au vent de ses ailes
Quand Mignon dansait.

Quand Mignon dormait, les palmes des saules
Venaient caresser ses blanches épaules,
Formaient sur son front un vert parasol
Et comme un tapis rampaient sur le sol.
Le flambeau du jour modérait sa flamme;
Le vent parlait bas; l'oiseau suspendait
Le chant commencé; le pavot versait
Sur ses beaux yeux clos son plus pur dictame,
Quand Mignon dormait.

J. T. DE SAINT-GERMAIN.

Courrier de Paris.

La semaine qui vient de s'écouler a été une semaine de recueillement; semaine sérieuse dont ce Paris si léger et si frivole accepte, avec gravité, les devoirs et les obligations. On a constaté que le dimanche des Rameaux, pendant les jours saints et le dimanche de Pâques, les églises de Paris étaient toutes trop petites pour recevoir le nombre des fidèles qui s'y pressaient. C'est une justice qu'il faut rendre à cette grande capitale du monde: on a beau la calomnier, on a beau l'appeler la Babylone moderne, à toutes les occasions qui se présentent, non pas de faire parade, mais de montrer des sentiments élevés, de bonnes et religieuses inspirations, Paris n'y manque jamais; et à Paris plus que partout ailleurs, ces manifestations ont un cachet de grandeur et de pompe que l'on ne saurait contester. Le caractère parisien, ou pour mieux dire le caractère de Paris est trop franc dans ses allures pour qu'on l'accuse d'aucune hypocrisie.

J'aurais de bien belles choses à vous dire de la promenade traditionnelle de Longchamps; mais je ne vous les dirais pas aussi bien que l'aimable écrivain qui aura moissonné tout ce qu'il y avait de fleurs à y prendre et vous

en fera le bouquet que vous trouverez en tête de ce journal. Je ne puis que constater le beau soleil qu'il faisait à Longchamps, la foule des équipages, des cavaliers et des piétons qui s'y pressait, et le bel air de fête que ce va et vient donnait à cette magnifique partie de Paris qui commence à la Madeleine pour finir dans toutes les allées du bois de Boulogne. Un étranger qui voit cela pour la première fois n'a plus envie de quitter Paris. J'ai rencontré, une fois, un jeune Havanaï qui s'en retournait en son pays natal. Depuis dix-sept ans il était en voyage; il avait fait le tour du monde, il avait visité toutes les grandes cités, les capitales les plus vantées. Pendant ces dix-sept années de courses vagabondes, il était revenu vingt-deux fois à Paris; il y était revenu de San-Francisco; il y était revenu de New-York, de Saint-Petersbourg, de Vienne, de Berlin, de tous les points. Il ne pouvait, enfin, se détacher de Paris où le rappelait toujours l'annonce de quelque grande fête, de ces majestueuses mises en scène populaires qui défient toutes les nations.

Chaque chose a son tour à Paris, ou plutôt toutes choses d'un ordre différent s'y accomplissent presque simultanément en quelque sorte; et ce qui étonne, c'est qu'on y trouve le temps de tout faire, et qu'il y ait assez de semaines dans les mois, assez de jours dans les semaines et assez d'heures dans les jours pour tant d'éclosions et pour les pouvoirs surprendre à leur moment. C'est ce qui est cependant. Vous ne tournez pas un coin de rue que vous ne vous heurtiez à un fait. A peine les pieuses obligations de la semaine sainte seront-elles remplies, qu'il va falloir songer à d'autres devoirs et à certains plaisirs qui sont encore des devoirs.

Les plaisirs et les devoirs de l'intelligence tiennent une grande place dans le mouvement de la vie parisienne; il faut s'en réjouir, et ce dont il faut se féliciter encore c'est que les réunions autrefois consacrées uniquement à la danse, presque toutes ont un prétexte artistique aujourd'hui. Il y a peu de bals qui ne soient précédés de musique, ou bien de comédie, ou de lectures ou d'exposition d'œuvres d'art. C'est un progrès qu'il faut noter, et dont tout le monde se trouve bien. Samedi on devait chanter et jouer, chez M. le comte de Morny, un opéra comique inédit, en trois actes, dont les paroles sont de M. A. de Jallais et la musique de M. Lefébure-Wély, le célèbre organiste. C'est tout simplement une primeur qu'on enlevait au théâtre de l'Opéra-Comique, et, s'il vous plaît, cette partition que l'on dit charmante devait avoir, pour interprètes: Faure, Jourdan, madame Sabatier; rien que cela! Pourquoi cette fête a-t-elle manqué? Les rhumes et les maux de gorge sont impitoyables aux chanteurs; la garde qui veille aux barrières du Louvre, n'en défend pas les ténors. Jourdan avait le carcan d'une engine, et madame Sabatier, de fauvette était devenue basse-taille, effet d'un rhume. C'est partie remise, et la première représentation aura lieu ou à l'hôtel du comte de Morny, ou au théâtre de l'Opéra-Comique.

S'il y a de grands seigneurs, aujourd'hui, pour protéger les arts sans plus humilier les artistes, comme autrefois, et en les traitant, au contraire, d'égal à égal, il y

a aussi des riches pour faire le bien et donner à leur mémoire le linceul de la reconnaissance. C'est ainsi que le marquis de la Coussaie (on doit citer toujours tout au long les noms de ceux qui sèment les bienfaits), vient de léguer par testament un don annuel de 500 francs à la commune d'Enghien pour être attribué à une jeune fille de la classe ouvrière qui aura mérité ce secours par sa bonne conduite. En retour, M. le marquis de la Coussaie demande que la jeune fille vienne déposer une couronne sur sa tombe: c'est le moins en vérité!

Qui dira donc, après cela, que notre siècle est entièrement perverti?

On cite de très grands mariages qui vont avoir lieu dans le monde. La Savoie, après avoir épousé la France devant la politique, va sanctionner ce premier mariage par une seconde union devant l'Église: le marquis Costa de Beauregard (de Chambéry), épouse mademoiselle Marie-Émilie Pornay de l'Aubérivière de Quinsonas. L'héritier d'un beau nom très illustre dans l'armée, M. Charles Bugeaud, duc d'Isly, épouse mademoiselle Valentine de Saint-Paul. La soirée des fiançailles a eu lieu chez le général Feray, parent du marié. Le fils de M. Guizot, le célèbre historien, déjà écrivain distingué lui-même, épouse mademoiselle de Fluens. M. de Sellier, de Chézelles, officier au régiment des guides, épouse mademoiselle Marguerite-Louise-Marie Merlin d'Estreux de Maingoval. Ce sont autant d'occasions de grandes fêtes, de brillantes réunions, de riches cadeaux, des œufs de Pâques où l'on trouve, au fond, des rivières de diamants, des océans de châles et des fleuves de dentelles!

L'Académie française prépare pour le mois prochain une solennité: la réception du dernier élu, le révérend Père Lacordaire. C'est M. Guizot qui doit répondre au discours du récipiendaire. Voilà une de ces joutes qui faisaient revenir à Paris mon voyageur Havanaï du fond des mers polaires. On évalue à huit ou dix mille déjà le nombre de demandes de billets d'entrée adressées au secrétariat de l'Institut.

Puisque nous sommes sur la pente de ces questions d'art, annonçons que les belles peintures de M. Signol, au transept de l'église Saint-Eustache, viennent d'être découvertes, et qu'elles ont produit une grande sensation de plaisir dans le monde des critiques et des admirateurs du talent de M. Signol.

La célèbre collection d'œuvres d'art et de curiosités, connue sous le nom de *Musée de Vienne*, appartenant à MM. Dowenstein frères de Francfort-sur-le-Mein, vient d'être vendue aux enchères à Londres. La vente a commencé le 12 et a fini le 23. Cette intéressante et précieuse collection fut, à ce qu'on assure, formée dans le XVI^e siècle, par l'empereur Maximilien I^{er}, ami et protecteur des beaux-arts, et fut continuée et considérablement augmentée par son petit-fils, l'empereur Rodolphe II. Elle resta propriété impériale jusqu'en 1782, époque où le bâtiment à Prague qui renfermait le musée étant devenu nécessaire pour servir de caserne, elle fut vendue au chevalier Von Schonfeld, amateur distingué du temps, qui, après l'avoir accrue en y ajoutant sa propre collection, l'ouvrit au public sous le nom de *Musée tech-*

nologique de Vienne. Les dix jours de vente ont réalisé la somme de 192,275 francs. En France, on tire meilleur parti que cela des œuvres d'art.

Xavier EYMA.

LE BIEN D'AUTRUI.

.... Tu ne prendras
Ni retiendras à ton escient.

(Voyez le numéro précédent.)

III.

Rien de verdoyant, rien de frais, rien de joli comme les environs de Lisieux.

De quelque côté que se tourne le regard, c'est la vallée d'Auge : un paradis normand.

Une multitude d'usines, coquettement assises au bord des ruisseaux, égayent de toutes parts la prairie ; sur les gracieux coteaux, pittoresquement accidentés de bouquets d'arbres, s'élèvent de charmantes villas d'où la vue domine les plus riantes perspectives qui soient sous le ciel.

Le cimetière se trouve placé dans une de ces situations-là ; c'est presque un bois, c'est presque un parc.

L'hiver déjà s'approchait, mais la robuste végétation normande sait résister aux premiers froids. Si le vent roulait à terre des feuilles mortes, il en restait aux branches bien davantage encore, et septembre, ce grand coloriste, les avait revêtues de toutes les chaudes nuances de sa merveilleuse palette. Il y avait de l'or dans les arbres, il y avait du bronze, il y avait de la rouille, il y avait de la pourpre, il y avait du feu.

De même dans l'herbe des tombes, de même dans leurs dernières fleurs : lauriers-thyms, asters et chrysanthèmes.

C'était, du reste, une belle matinée d'automne, tiède et douce .. douce comme le dernier sourire d'une année qui s'en va. Un peu de soleil, un peu de brume. Du silence, du calme, de la mélancolie.

Durant plus d'une heure, Césaire Heurtevent resta agenouillé devant l'humble croix qui portait ce nom : *Jeanne-Marie*. Il avait laissé retomber ses mains des deux côtés de son corps immobile ; ses yeux se levaient vers le ciel ; de grosses larmes coulaient sur son visage. Il ne priait plus, il ne pensait même pas : il attendait.

Enfin il se releva, un peu plus calme peut-être, mais étrangement engourdi, presque découragé : l'âme de sa mère ne lui avait pas encore répondu.

Un secret pressentiment du cœur lui disait cepen-

dant qu'elle était là, qu'elle le voyait, qu'elle allait se manifester à lui.

Il y a de merveilleuses impressions, un vague magnétisme dans les cimetières.

Le fils de Jeanne-Marie se mit à marcher lentement, au hasard, comme promené par une invisible main, comme en rêve.

Au détour d'un rideau de cyprès, il se trouva tout à coup devant un espace libre, une sorte de petit pré dans lequel paissait, au piquet, une grande chèvre noire, qui bêla tristement à son approche.

Par delà ce terrain, que n'habitait encore aucune dépouille mortelle, il y avait d'autres cyprès, d'autres tombes, comme éloignées à dessein, comme exclues dans un angle du cimetière.

Machinalement, Césaire alla jusque-là.

Plus il s'avancait vers ces sépultures proscrites, plus elles lui semblaient avoir un aspect particulier, une apparence étrangère.

Sur la plupart, des caractères inconnus, des inscriptions indéchiffrables.

Quelques tombes, cependant, avaient des épitaphes françaises, des noms qu'on pouvait lire.

Devant l'une de celles-là, devant la plus récente de toutes, Césaire se recula tout à coup, en jetant un cri d'effroi.

Cet autre cimetière, c'était le cimetière juif ; ce tombeau... c'était celui de Samuel Meyer !

Dire ce qui se passa alors dans l'esprit de Césaire... impossible. Ce fut de la stupeur, presque du délire ; le spectre du juif se dressait devant lui !

Il eut l'idée de tomber à genoux pour lui demander pardon ; il voulait fuir, et cependant il restait immobile à la même place, dans la même attitude, comme s'il eût été changé en statue... la statue du remords.

Combien de temps se passa-t-il ainsi ? Lui-même n'aurait su le dire.

Un léger bruit de pas, s'approchant dans le chemin qu'il venait de suivre, le réveilla enfin de cette invincible torpeur : mais il n'osa pas encore bouger, pas encore retourner la tête pour voir qui c'était.

Une ombre, s'allongeant à son côté sur le gazon, dépassa bientôt la sienne.

C'était une femme toute vêtue de noir, une svelte et pudique jeune fille qui guidait par la main un petit garçon également en deuil.

Les deux orphelins allèrent s'agenouiller devant la tombe de Samuel Meyer.

Césaire recula sans bruit, tourna par le premier sentier du cimetière juif, et vint se blottir derrière un cyprès pour regarder de face la jeune fille.

Elle avait à peine vingt ans. L'admirable régularité de ses traits ; sa brune pâleur, les noirs reflets de son épaisse chevelure naturellement ondulés, sa

calme simplicité, sa grâce un peu sévère peut-être, tout réalisait en elle le type des vierges bibliques. Elle avait la beauté de Rachel, elle avait la douceur de Ruth.

Lorsque ses longues paupières se soulevèrent enfin, lorsque ses grands yeux noirs apparurent tout pleins de larmes et se dirigeant avec une fervente mélancolie vers le ciel, le rude matelot sentit son cœur comme se fondre dans sa poitrine.

Quant à l'enfant, c'était le plus charmant petit israélite qui se puisse imaginer... le dernier des fils de Jacob.

Il en rappelait non-seulement le souvenir, il en portait aussi le nom, car sa sœur lui dit :

— Benjamin, il faut prier pour ton père !

— Dis la prière, répondit-il, et je la répéterai, Noémie ?

Noémie aussitôt commença à haute voix le *De profundis* hébraïque, mais lentement, doucement, afin que son petit frère pût mieux lui faire écho.

Le charme de cette langue inconnue, de ces deux voix réunies dans une même plainte, plongeait dans un douloureux ravissement le pêcheur de plus en plus attentif.

Et, tout en écoutant, il se disait :

— Je me souviens... je me souviens?... Bridot m'avait donné à entendre qu'il laissait des enfants... Bridot m'avait parlé de sa fille... Oh ! ma mère... ma mère... n'est-ce point vous qui m'avez conduit ici... n'est-ce point vous qui me donnez cette réponse ?

Les enfants du juif Samuel se relevèrent enfin, et sortirent du cimetière.

Sans se rendre compte encore de ce qu'il espérait, de ce qu'il voulait, Césaire les suivit de loin.

Tous les trois, ils atteignirent ainsi le faubourg, ils s'engagèrent dans la ville.

Pour tous ceux qui aiment les larges rues parfaitement alignées et les grandes maisons neuves, Lisieux n'est et ne sera jamais qu'un affreux bourg normand.

Il me plaît à moi, précisément à cause de son aspect gothique, de ses vieilles constructions en bois, de ses ruelles étroites et tortueuses.

C'est presque une antiquité, une antiquité vivante.

Il y a surtout un quartier, il y a surtout une rue qui n'a changé en rien, qui conserve encore fidèlement le pittoresque cachet du moyen âge.

Cette rue se nomme la rue aux Fèvres.

Elle n'a guère plus de trois mètres de largeur ; elle est bordée de maisons vermoulues, accidentées, titubantes, qui s'affaissent sans façon les unes sur les autres, qui, des deux côtés, se penchent en sil-

houettes bizarres, et dont les surplombantes toitures, presque réunies au-dessus de la montée caillouteuse, semblent éternellement vouloir s'embrasser. Il n'a jamais fait jour là-dedans. La nuit, par un clair de lune, c'est quelque chose d'incohérent, de fantastique. On se croirait à Francfort, rue des Juifs, à l'heure du sabbat.

Gardez-vous, cependant, de rire ! Au milieu même de ce cloaque informe, se trouve un bijou, une perle. Je veux parler de cette maison toute en beau chêne noirci par le temps, et dont les poutrelles sculptées, les élégantes fenêtres en croix, la charmante petite porte ogivale, l'exquise ornementation renaissance, tout enfin jusqu'à son pignon coquet, excite et captive l'admiration du visiteur intelligent. C'est un meuble gothique que cette maison-là, un gigantesque bahut, une merveilleuse crédence ; elle serait digne de figurer au musée Dusommerard.

Mais revenons à Césaire Heurtevent.

Toujours sur les pas de la belle juive, il atteignit la rue aux Fèvres, il s'y engagea à sa suite.

Vers le milieu de la montée, devant la maison que nous venons de décrire, une vingtaine de personnes étaient rassemblées qui grouillaient et parlaient avec une certaine animation.

A l'approche de la jeune fille en deuil, toutes les voix firent silence, et ce fut avec un unanime respect que chacun s'écarta sur son passage.

Elle disparut sous la petite porte sculptée en ogive.

Alors seulement Césaire se ressouvint que c'était la maison de Samuel Meyer.

Mais pourquoi ce rassemblement ? Que faisait là tout ce monde ?

Césaire traversa les premiers groupes, et s'approchant davantage de la maison, remarqua que les volets étaient hermétiquement fermés, bien que la porte du magasin restât entr'ouverte.

Il fit encore un pas, se grandit pour voir par-dessus les têtes.

Deux grandes affiches jaunes frappèrent ses regards.

« Vente par suite de décès. »

Puis au-dessous, et écrite à la main, toute une longue nomenclature, non-seulement des marchandises restées en magasin, mais encore de l'ameublement et des ustensiles de ménage.

Rien n'était oublié dans l'énonciation, rien ne semblait devoir échapper à l'enchère.

— Mais chez qui va-t-on vendre ainsi ? ne put s'empêcher de dire à haute voix Césaire.

— Eh ! parbleu ! répondit quelqu'un : chez Samuel Meyer.

— Sa fille, ses enfants sont donc réduits à la misère ?

— Oui, mais c'est volontairement; au moins ils auront sauvé l'honneur de leur père !

Celui qui venait de répondre ainsi, c'était l'huissier Bridot.

Césaire ne put se défendre de rougir en le reconnaissant.

— Bien le bonjour, maître Heurtevent ! fit le vieux praticien, dont le regard semblait plus pénétrant, plus malicieux que jamais.

Le pêcheur détourna la tête, et du doigt montrant l'affiche :

— Est-ce possible, balbutia-t-il, est-ce donc vrai qu'ils en soient là !

— Je vous l'avais fait pressentir à Trouville, reprit Bridot. On devait plus à mon pauvre Samuel qu'il ne devait assurément lui-même; et si ses écritures eussent été tenues en règle, sa famille aurait pu vivre après lui dans une honnête aisance. La déloyauté de ses débiteurs ne l'a pas permis. Ils ont nié... tous nié... les misérables ! Je ne parle pas pour vous, maître Heurtevent... bien entendu... Le fils de votre digne mère est un homme qu'on croit sur parole. Mais voyez un peu le mal que produit une mauvaise action ! En s'appropriant une petite part du bien d'autrui, on se dit : Je ne fais pas un grand tort... il n'y paraîtra guère... On ruine une famille, on déshérite de pauvres enfants; on les voue à la misère, au déshonneur !

— Au déshonneur ?

— Eh ! eh ! c'est précisément le cas où nous nous trouvons. Samuel ne laissait plus qu'un actif insuffisant; la faillite allait flétrir sa mémoire. Sa fille s'est dévouée pour qu'il n'en fût pas ainsi. Elle a sacrifié le bien qui lui venait de sa mère, le modeste avoir qui assurait son avenir, son bonheur peut-être ? La seule dot sur laquelle elle puisse maintenant compter, c'est l'estime des honnêtes gens. Oh !... c'est une héroïque et sainte fille que Noémie Meyer !

— Mais que va-t-elle devenir... si l'on vend tout... tout !

— Soyez sans crainte... Il lui reste un vieil ami... un second père... qui ne l'abandonnera pas, et qui s'appelle Joseph Bridot. Au revoir, maître Heurtevent, au revoir !

Et le digne homme entra à son tour dans la maison.

La vente commença.

Césaire resta là, regardant, écoutant... comme satisfait de se condamner lui-même à ce spectacle, comme heureux d'une souffrance qui lui semblait un trop juste châtement.

— Oh ! oui, se disait-il tout bas, oui, Bridot avait

bien raison de le dire, les auteurs de cette ruine sont des misérables... des misérables !

Lorsque le commissaire-priseur en arriva à mettre en vente les objets qui devaient avoir appartenu plus particulièrement à Noémie Meyer : le piano, deux robes de soie, quelques dentelles, ses pauvres petits bijoux de jeune fille, Césaire porta vivement la main à son côté gauche; c'était là, c'était sur son cœur que frappait le marteau d'ivoire !

Et dans ce supplice, cependant, il trouvait une sorte de volupté, de vague espérance. Plus de doute : c'était bien sa mère qui l'avait amené là, pour lui faire comprendre toute l'étendue du crime, pour lui inspirer le courage de la réparation !

Cette réparation... quelle serait-elle ? Césaire n'avait encore à cet égard aucune idée précise, et ne se sentait même pas impatient d'en avoir. Mais c'était avec certitude, avec confiance, qu'il restait là, qu'il attendait.

La vente enfin se termina. Acheteurs et curieux s'éloignèrent.

Hormis toutefois deux hommes, que le type de leurs physionomies faisait reconnaître facilement pour deux co-religionnaires du défunt.

— Isaac, fit le plus âgé d'un ton de reproche, tu m'avais promis de t'en revenir avec moi ?

— Père... répondit son compagnon d'une voix attristée, presque suppliante, attendons au moins le retour du commissaire-priseur. Il est là-haut, chez elle...

— Soit... je veux bien encore t'accorder cela. Mais n'oublions pas ce qui a été convenu entre nous ce que tu m'as juré...

— Je m'en souviens, père !...

Le père se mit à marcher devant la maison; son allure était celle d'un homme mécontent de lui-même, mais qui s'obstine, bien qu'à regret, dans une pénible résolution.

Quant au fils, il venait de s'adosser à l'un des montants de la porte restée entr'ouverte. Son visage très pâle, la morne fixité de son regard, certaines contractions de ses lèvres, tout en lui attestait un désespoir profond, une grande et muette douleur.

Evidemment il s'efforçait de ne pas pleurer.

C'était, d'ailleurs, un jeune homme accompli, un bel israélite de vingt-cinq ans.

Au bout de quelques minutes, le commissaire-priseur sortit, et commença de descendre la ruelle avec la démarche précipitée que donne une récente émotion.

Isaac et son père avaient pris place à ses côtés.

Le jeune homme n'osait pas interroger.

— Eh bien ? fit le vieillard.

— Eh bien ! tout y a passé, mais tout sera payé... heureusement... car elle ne parlait de rien moins,

au cas où la vente n'eût pas suffi, que de se mettre en service pour compléter la somme.

— C'est une honnête fille... dit le père.

— Pauvre Noémie!... dit Isaac.

Et Césaire n'entendit plus rien.

Du reste il n'avait prêté qu'un intérêt secondaire à cette scène. Toute son attention restait concentrée sur la petite porte ogivale. C'est par là, lui disait un secret pressentiment, que vont ressortir les enfants de Samuel Mayer.

Bientôt, effectivement, Noémie Mayer reparut, appuyée sur le bras de son vieil ami Bridot.

Elle était résignée, calme; elle avait même le sourire, le sourire que donne la satisfaction du devoir accompli.

A quelques pas en arrière, s'avancait une vieille servante, qui d'une main portait une petite valise, de l'autre guidait les pas du jeune Benjamin.

Césaire, afin de ne pas être aperçu, s'était rejeté dans l'ombre d'une porte voisine.

Lorsque le triste cortège fut passé, il avança peu à peu la tête, et jusqu'à l'angle de la ruelle au Fèvres il suivit du regard les exilés.

Puis, tout à coup, se redressant de l'air d'un homme que grandit une inspiration généreuse, une volonté forte, il s'élança à grands pas sur leurs traces.

Bridot demeurait en dehors de la ville, dans une jolie maisonnette normande, égayée par des encadrements de briques, par des volets verts, par les arbres et par les fleurs d'un assez grand jardin. Tout cela lui appartenait.

Au coup de sonnette du maître, la porte s'ouvrit toute grande. Une bonne et souriante ménagère s'empressa sur le seuil... madame Bridot. Avant de laisser entrer les orphelins, elle les embrassa tous les deux. Ce baiser-là équivalait à une seconde adoption, une adoption maternelle.

Ce premier groupe disparut après quelques bonnes paroles du maître de la maison.

Puis, faisant passer devant lui la servante, il allait à son tour gravir les degrés.

Une voix l'arrêta tout à coup, la voix de Césaire :

— M. Bridot, disait le pêcheur, il faut que je vous parle à l'instant... il le faut !

IV.

Avant d'aller plus loin, deux mots, s'il vous plaît, sur M. Bridot.

Sans vouloir prétendre que les huissiers se recrutent nécessairement parmi les cœurs de roc, on nous accordera, néanmoins, que le hasard qui préside aux destinées humaines avait donné la preuve d'un

singulier caprice en faisant un huissier de ce tendre cœur.

Bien souvent, à son préjudice, il avait retardé protêts et saisies. Parfois même, au moment de vendre le pauvre mobilier de quelques pauvres diables, on l'avait vu payer leur dette de sa propre bourse... y compris les frais. Cela passait aux profits et pertes.

Il est vrai, qu'en revanche, Bridot se montrait sans pitié pour les débiteurs déloyaux ou récalcitrants, pour tous ceux qui, ayant les moyens de payer, cherchaient à frauder l'échéance. Quand il s'agissait surtout de sommes réclamées par de petits fournisseurs besoigneux, par des ouvriers dont le salaire était le pain, par de pauvres vieux parents tout honteux d'avoir à poursuivre des enfants ingrats... Oh ! oh ! le doux Bridot devenait pire qu'un diable !

Ces jours-là, monsieur son père s'épanouissait d'orgueil. C'était un riche cultivateur, un cultivateur normand. Le rêve de sa vie, à cet ambitieux paysan, avait été que son fils écrivit sur du papier timbré, qu'il arborât un panonceau de cuivre à sa porte, qu'il fût huissier. Huissier !... quel honneur pour la famille !

Victime de cette idée fixe, Bridot fils s'était résigné. En dépit de quelques premières répugnances, il avait pris l'habitude de sa profession; il y faisait le plus de bien, le moins de mal possible; et pour se dédommager de ses rigueurs obligatoires envers quelques-uns, envers tous les autres il se montrait tel qu'il était réellement, tel que la nature l'avait créé, c'est-à-dire obligeant et bon comme personne.

Puis, s'il venait à rencontrer un homme vraiment digne d'intérêt, vraiment laborieux, vraiment honnête, — et c'est surtout à travers le papier timbré qu'on juge bien les hommes, — l'obligeance de Bridot devenait de la passion, du dévouement, une chaude et sincère amitié.

C'est précisément ce qui lui était arrivé à l'égard de Samuel Meyer.

Fils unique de parents pauvres et, pour ainsi dire infirmes, Samuel Meyer avait consacré toute sa jeunesse à rendre leurs dernières années heureuses. Puis, un peu tard, il s'était marié. Pour élever convenablement sa fille, pour lui conquérir une petite fortune, on l'avait vu réaliser des prodiges d'activité, d'économie, d'intelligence. Sans aucune espèce d'éducation première, sans même savoir ni lire, ni écrire, il était devenu presque un négociant, le plus modeste sans contredit, le plus primitif qui se pût voir.

De très petits bénéfices le contentaient; sa prodigieuse mémoire lui tenait lieu de livres de commerce; ses jambes et ses bras étaient ses commis; sa toute naïve probité faisait sa seule sauvegarde. « Quand on est ignorant, disait-il, et quand le ciel ne

vous a pas créé malin, le plus sage est de se montrer deux fois confiant, deux fois honnête. Qui diable oserait voler un pauvre bonhomme comme moi! » On sait ce qui devait en advenir, et malgré tous les avertissements de l'ami Bridot!...

Au début de cette amitié, madame Bridot, très zélée catholique, n'avait pu se défendre de quelques scrupules de conscience : un juif!

Mais son digne époux, qui parfois aimait à jouer l'avocat, s'était empressé de lui répondre :

« — Jadis, madame Bridot, les juifs ont pu être répulsifs, hargneux, sordides, rapaces, déloyaux, indignes d'estime ; mais c'était la persécution, l'injustice et la déloyauté même des siècles ignorants qui les rendaient ainsi.

» Aujourd'hui que le préjugé ne les proscrit plus, aujourd'hui que la loi leur reconnaît libre place au soleil, aujourd'hui qu'ils ont des droits et des devoirs, ce sont des hommes tout comme les autres. Je dirai plus : soit qu'ils sentent avoir une revanche à prendre, soit qu'ils veulent se montrer reconnaissants envers l'époque civilisatrice qui les a affranchis, ils se distinguent par une émulation toute particulière.

» Grands hommes d'État, grands financiers, grands artistes, se comptent dans leurs rangs par centaines. Mais, objecterez-vous peut-être, ce ne sont là que des exceptions glorieuses ! Erreur, madame Bridot, erreur ! Les juifs, à tous les degrés de l'échelle sociale, remplissent honorablement leur rôle, et, pour ma part, je n'ai jamais eu qu'à me louer de mes relations avec eux : témoin Samuel Meyer.

» Gardons-nous donc bien de juger le sac d'après une ancienne étiquette. Est-ce à dire que je sois un Turc, moi, parce que je suis un huissier ? Plus de haines surannées, plus de gothiques antipathies ! Ne nous montrons pas moins généreux que le Code envers ceux qui sont, ainsi que nous, les enfants d'Adam, et tendons-leur franchement la main, comme à des frères qu'un bon vent nous ramène. Il n'y a plus de juifs d'ailleurs, madame Bridot... il n'y a plus que des israélites ! »

En dépit de cette éloquence conjugale, madame Bridot ne fut pas parfaitement convaincue, et, bien que soumise en apparence, elle resta toujours sur la réserve.

Mais lorsque son digne mari, le lendemain même de la mort de madame Meyer, lui eut amené les deux orphelins en pleurs, lorsqu'elle put apprécier l'aimable vertu de Noémie, sitôt qu'elle eut pris joie à embrasser les fraîches joues de Benjamin, l'excellente femme oublia bien vite qu'ils étaient d'une autre religion que la sienne.

Et si parfois ses anciens scrupules lui revenaient à l'esprit,

— Oh ! mon Dieu ! murmurait-elle en regardant, en embrassant encore cette jeune fille si belle et ce si charmant bambin... O mon Dieu ! tous ceux-là ne sont-ils pas vos enfants, qui sont faits à votre image !

Madame Bridot, d'ailleurs, n'avait jamais connu les douces joies de la maternité ; et c'est si bon, même au déclin de la vie, même avec les enfants des autres, de pouvoir se dire : Enfin je suis mère !

Bridot qui assistait à toutes ces scènes et qui se rendait un compte exact de tout ce qui se passait dans l'âme de sa femme, ne se gênait nullement pour pleurer à grosses larmes. Maintenant il pouvait se montrer sensible tout à son aise, il n'était plus huissier.

Ma foi, non, Bridot père n'étant plus, Bridot fils s'était empressé de vendre sa charge, et, bien qu'il ne fût pas très-riche, — de tels hommes sont rarement fortune ! — il vivait tout bonnement en rentier lexovien.

A l'aide de l'héritage paternel, il s'était fait bâtir la riante villa que l'on sait ; il l'avait embellie, meublée à son goût. La culture de son jardin suffisait presque seule à ses plaisirs, voire même à son orgueil. Ses roses et ses œillets étaient les plus renommés de tout l'arrondissement ; ses pêches et ses poires lui avaient valu des médailles d'honneur à tous les comices agricoles de la Normandie.

Ajoutez à cela quelque petit reliquat contentieux, pour utiliser les deux ou trois cartons verts qu'il avait rapportés de son étude, et pour obliger d'anciens clients : témoin son rôle dans la succession assez embarrassée de Samuel Meyer ; de nombreuses excursions à la recherche de toutes sortes d'antiquités, car notre ex-praticien se piquait d'être collectionneur ; un peu de pêche à la ligne durant l'été, l'automne un peu de chasse ; quant à l'hiver, grand feu, table friande, cave d'amateur, quelques bons livres et quelques vieux amis, parfois la partie de boston, parfois quelques heures de musique. Il jouait de la flûte... Enfin une excellente santé, une humeur toujours allègre... et Bridot s'estimait le plus heureux citoyen du monde. M'est avis que ce bonhomme était un grand philosophe, un grand sage !

Bonhomme... entendons-nous cependant. Au besoin, il savait trouver bec et ongles. Ses yeux le disaient assez, on se souvient comme ils avaient inquiété Césaire, ces yeux-là. C'était, du reste, la seule chose par où Bridot tint de son père... des yeux farfouilleurs, des yeux malins, des yeux normands.

Un dernier trait : Bridot, sans qu'il s'en doutât, était un artiste. Je n'en veux d'autres preuves que le remarquable cabinet de travail dans lequel il venait d'introduire maître Heurtevent. Curieuses tapisseries,

gothiques vitraux, sévère ameublement en vieux chêne restauré avec infiniment de goût, vieilles faïences aux vives couleurs, rares émaux, ivoireries précieuses, il y avait de tout là-dedans : un petit musée lexovien.

Aussi Césaire se sentit-il tout d'abord embarrassé, tant par la vue de toutes ces choses étranges pour lui que par le regard plus étrange encore de leur propriétaire, qui, magistralement assis dans un grand fauteuil sculpté, lui répétait pour la troisième fois au moins :

— Mais expliquez-vous donc, maître Heurtevent ! Qu'y a-t-il pour votre service ?

Césaire enfin releva la tête et de l'air d'un homme qui prend bravement son parti.

Charles DESLYS.

(La suite au prochain numéro.)

BULLETIN DES THÉÂTRES.

Les théâtres ont fait relâche, les uns pendant les grands jours de la semaine sainte, les autres vendredi seulement. Quelques-uns ont renouvelé leur affiche samedi, comme la Porte-Saint-Martin, par exemple, qui a congédié *la Tireuse de cartes*, qu'un succès centenaire n'avait pas encore entièrement épuisée. Beaucoup de théâtres se contenteraient des recettes que faisait encore *la Tireuse de cartes*, qui a été remplacée par *le Roi des îles*, drame à grand spectacle de MM. Wæstin et Rollin. De beaux décors et une magnifique mise en scène, tout ce luxe de l'extérieur auquel l'habile directeur de la Porte-Saint-Martin s'entend si bien, ont contribué au succès de la pièce. Si *le Roi des îles* n'a pas cent représentations de règne, malgré les qualités de la pièce, il faudra attribuer son court règne au choix malheureux des noms des personnages. Les jeunes auteurs ne voient que l'intérêt de l'œuvre et leur idée, ils ne se rendent pas compte de l'influence que peut avoir le nom d'un personnage, plus ou moins facile à prononcer ou à retenir, plus ou moins harmonieux à l'oreille. De même, la vogue, la réputation d'un auteur tient beaucoup à l'euphonie de son nom. Tout écrivain, tout poète dont le nom est dur à la bouche, n'ira pas loin, tandis que la condition pour un pianiste de faire fureur, est de porter un de ces noms que jamais personne n'a pu prononcer.

Le Théâtre-Lyrique a donné coup sur coup deux grandes œuvres. Après *Philémon et Baucis*, est venu *Gil-Blas*, opéra-comique en cinq actes, de M. Semet, paroles de MM. Jules Barbier et Michel Carré. Deux succès superposés. M. Semet, longtemps inconnu, a passé maître dès sa première partition, *les Nuits d'Espagne* ; son second opéra, *la Fille d'honneur*, a consacré son triomphe, enfin

Gil-Blas confirme sa réputation. Madame Ugalde a obtenu un succès immense, mademoiselle Girard est toujours une charmante cantatrice ; l'œuvre tout entière est exécutée de façon à ne rien laisser à désirer. Madame Miolan-Carvalho a emporté à Londres *Philémon et Baucis* ; les Anglais sont deux fois heureux, ils vont entendre une œuvre magistrale chantée par une artiste inimitable. Ne quittons pas le Théâtre-Lyrique sans annoncer que M. Carvalho en a abdiqué la direction en faveur de M. Charles Rety. Nos regrets à M. Carvalho, qui a dirigé son théâtre avec une grande habileté, et ne dissimulons pas tout l'espoir que nous fondons sur l'administration de son successeur, qui, ayant été le premier ministre de M. Carvalho, a été élevé à bonne école.

Le Théâtre-Italien n'a pas été heureux avec la reprise du *Crociato* de Meyerbeer, une œuvre que le maître a lutté pour empêcher de reprendre. Le trio de talents composé de mesdames Albony, Penco et Borghi-Mamo n'a pu sauver le *Crociato*, non pas d'une chute, Meyerbeer ne peut pas avoir de chute, mais d'une comparaison avec *Robert*, *les Huguenots* et *le Prophète*, et c'était assez pour que le succès fût impossible. En revanche, le *Stabat mater* de Rossini, exécuté pendant la semaine sainte, a produit une impression profonde, chanté par mesdames Penco, Albony, Marie Battu et par MM. Tamberlick et Badiali. Le *Stabat* a été exécuté dans la chapelle des Tuileries en présence de LL. MM. II.

Le théâtre des Variétés a obtenu un très vil succès avec les *Amours de Cléopâtre*, de MM. Marc-Michel et Delacour, trois actes très amusants, pleins de gaieté, d'esprit, et rondement enlevés par les acteurs chargés de les interpréter. Un succès de printemps qui sera fructueux, tout le fait augurer.

La Gaité a répété au pas de course et a joué jeudi dernier : les *Aventuriers*, cinq actes de M. Victor Séjour, qui compte ses batailles dramatiques par ses victoires.

Le théâtre des Folies-Dramatiques, après un succès de plus de cent représentations obtenu avec sa revue de l'année, a donné samedi sa pièce dite de carnaval ; elle est bien un peu en retard sur l'almanach ; mais c'est amusant, c'est gai, c'est leste, cela a obtenu beaucoup de succès. Carnaval ou non, peu importe ! Pourvu que le public rie et s'amuse, il ne demandera pas à quelle époque de l'année on se trouve. *Madame Angot au soir*, c'est ainsi que s'appelle la pièce des Folies-Dramatiques, et elle est signée de M. A. de Jallais. Ce n'est pas fait précisément pour les jeunes filles ; mais les jeunes filles ne vont pas aux Folies-Dramatiques.

Enfin, pour clore, j'annoncerai le très brillant succès obtenu au Gymnase par la nouvelle comédie en quatre actes de MM. Dumanoir et de Keraniou, *Jeanne qui pleure et Jeanne qui rit*. Madame Rose-Chéri y a été charmante et a montré son talent sous toutes les faces qui le distinguent : drame et comédie. Le Gymnase tient là un succès durable et de bon aloi.

Pierre OBEY.

Adolphe GOUBAUD, directeur-gérant.

LE

MONITEUR DE LA MODE.

MODES,

Renseignements divers, description des Toilettes.

L'or, qui avait commencé l'année dernière à se montrer dans les coiffures de bal, dans les ornements et jusque dans les confections pour la ville, se mêle absolument à tout cette année. Mais les principaux interprètes de la mode qui avaient accueilli d'abord ce mélange comme une fantaisie fugitive, le rejettent peu à peu à mesure qu'il se vulgarise. Ainsi dans les maisons renommées telles que celle de madame *Plé-Horain* par exemple, 27, rue de Grammont, s'il se montre dans quelques modèles destinés à représenter le caprice du moment, il est exclu des coiffures sérieusement distinguées que conseille madame *Plé-Horain* à une élégante clientèle remplie de confiance pour son goût exercé et délicat. Quelques descriptions seulement suffiront pour montrer à quel point cette confiance se trouve justifiée.

Nous citerons d'abord un chapeau à bord de paille de riz à fond de tulle brodé à tout petit semé de fleurs très variées de nuances, ayant en dessus un nœud formé d'une barbe de dentelle et d'une bande de paille de riz et une touffe de fleurs en harmonie de nuances et de formes avec celles du semé. Le bavolet de tulle est bordé de paille de riz, le dessous est de blonde avançant un peu en pointe sur le front, et ayant du côté gauche une touffe de fleurs pareilles à celles du dessus. Les brides sont blanches et brodées. Rien de frais et de joli comme ce chapeau.

Un autre un peu plus sévère, est de crêpe mauve tendre, orné en dessus d'une dentelle blanche badinant à droite, et d'une plume blanche à gauche, reliées entre elles par un nœud de taffetas mauve. Dessous sont à gauche des marguerites lilas et blanches avec des boutons, dans de la blonde qui dessine sur le front la petite pointe toute gracieuse dont nous avons parlé.

Une paille de riz est ornée de roses et de chrysanthèmes noirs à cœurs d'or, et d'une barbe de blonde enroulée autour de la passe, d'un bavolet de blonde retombant sur un bavolet clair, et en dessous, de roses et de chrysanthèmes.

Un chapeau de jeune fille a un fond de tulle blanc non très tombant, un bavolet de taffetas noir, un ruban noir tuyauté à gros plis en dessus de la passe, et en dessous un diadème de roses entre le chapeau et le bandeau de blonde.

La forme de ce chapeau que rendraient un peu plus sérieux des pensées de velours, des violettes ou même des

bluets à la place des roses, a une forme charmante et qui sied à ravir.

D'autres chapeaux qu'il faudrait pouvoir tous citer, sont les uns à fonds mous de taffetas noir ou blanc brodé de soie, d'autres de crin noir brodé de paille avec le bavolet et les brides brodés de même, et en dessus et en dessous, des touffes de coquelicots et d'épis; d'autres encore de paille d'Italie ou de paille belge, ornés de belles branches de fruits ou de fleurs.

Comme coiffures, madame *Plé-Horain* fait des choses ravissantes; nous avons remarqué entre autres: une torsade de tulle enroulée de velours Magenta au centre de laquelle trois larges plaques de bronze et d'or reliées par des chaînettes d'or forment une espèce de chaperon.

Un cache-peigne formé de deux touffes de chicorées de dentelle noire avec de longs bouts de ruban, qui s'attachent très en arrière des cheveux par deux petits poignards d'or à têtes de rubis, retenus ensemble par une petite chaîne d'or.

Et un bonnet de tulle blanc à fond tombant et à garniture de blonde, entouré d'une couronne de dentelle noire ruchée, et orné en dessus d'un nœud de ruban rose et de deux branches de laurier rose du même côté, l'une en avant, l'autre au-dessus du bavolet.

Madame *Petit-Perrot*, 20, rue Neuve-Saint-Augustin, qui trouve toujours moyen de créer d'ingénieuses nouveautés, fait exécuter de délicieuses branches de roses panachées de taffetas de toutes nuances qui s'assortissent parfaitement avec tous les rubans et qui sont un des plus jolis compléments des légers chapeaux de tulle, de crêpe, de crin ou de paille. Les feuilles sont également très variées et se marient admirablement avec les fleurs.

Pour les chapeaux qui s'ornent sur le côté, madame *Petit-Perrot* fait faire aussi des nœuds ronds tout en plumes, composés par exemple d'un pavot rouge entouré d'un cordon de mignonnes fleurs des champs, et la même disposition avec toutes espèces de fleurs. Puis des cordons tout entiers de fleurs comme les violettes, les bluets, les paquerettes, etc., pour le dedans des chapeaux, et des apprêts des mêmes fleurs sans feuilles pour le dessus des chapeaux.

Le vert semble avoir une grande vogue pour ces garnitures; ainsi l'une très originale, qui a été livrée un grand nombre de fois déjà depuis le commencement de la saison, par la maison *Petit-Perrot*, est tout entière en cresson très naturel. Il en a été fait quelques-unes aussi en tilleul.

Quoique les réunions dansantes n'aient pas cessé et promettent de se continuer quelque temps encore, les toilettes sont maintenant un peu plus simples que dans la

milieu de l'hiver. Elles se composent plutôt de mousseline ou de gaze que de riches étoffes de soie, et les coiffures montées en couronnes y sont remplacées, surtout pour les jeunes filles, par des branches de fleurs jetées négligemment dans les cheveux, du même côté, l'une en avant du bandeau, l'autre au-dessus du chignon. Mesdemoiselles B... avaient au bal du mariage de mademoiselle H... des coiffures ainsi disposées, avec des robes de tarlatane blanche à neuf petits volants divisés par séries de trois, surmontées chacune d'un bouillon de tarlatane. Une longue ceinture de taffetas blanc était nouée sur le côté, et le corsage décolleté en cœur était bordé d'un bouillon de tarlatane et d'une berthe formée de petits volants.

Au même bal, madame D..., une des parisiennes les plus renommées pour leur élégance, avait une robe de satin orange toute recouverte de volants de dentelle noire, et cette dentelle d'un dessin très riche et d'une exécution parfaite, que nous savions être de la dentelle de Cambrai, fabriquée par MM. *Ferguson*, 40, rue des Jeûneurs, a passé auprès de la majorité des assistants pour du Chantilly le plus authentique.

Cette méprise n'est pas surprenante puisque la dentelle de Cambrai, inventée par MM. *Ferguson* et à plusieurs reprises perfectionnée par eux, arrive, au moyen d'une dépense infiniment moindre, au même résultat apparent, si ce n'est pour les yeux exercés d'une manière toute spéciale. Les mêmes dessins sont reproduits maintenant sur ces deux genres de dentelles par les mêmes ouvrières. Toute la différence tient à ce que le réseau qui fait le fond de la dentelle de Chantilly est exécuté à la main de même que les broderies, tandis que celui de la dentelle de Cambrai est fait à la mécanique.

Mais ce mode d'exécution même donne à la maille une régularité plus grande que celle obtenue par un travail à la main. On se demande donc pourquoi cette espèce de dentelle ne serait pas adoptée par toutes les femmes qui ont l'habitude d'aller dans le monde et dont la fortune n'est pas considérable. Celles au contraire que leur richesse ou leur position place dans un rang à part ont, on le conçoit, l'obligation et par conséquent le devoir de posséder des objets de prix, d'une valeur artistique et plus conventionnelle même que la belle dentelle, mais beaucoup de personnes qui ne pouvaient avant l'invention de MM. *Ferguson* se permettre d'aspirer à la séduisante parure que constituent leurs produits, leur doivent une véritable reconnaissance pour le service qu'ils leur ont rendu leur mettant désormais à leur portée.

Les châles *Lama* qui faisaient un si excellent effet sur une toilette de bal pour entrer dans un salon, complètent d'une manière ravissante les toilettes d'été les plus sévères comme les plus riantes et leur communiquent une élégance de très bon goût.

La maison de commission *Lassalle et Cie*, rue Louis-le-Grand, 37, et boulevard des Capucines, 4, se charge, comme on le sait, d'une manière toute spéciale de la composition des trousseaux et des layettes. Elle est toujours exactement renseignée à l'entrée de chaque saison sur ce qui se portera, et à tous ses choix président un tact exquis et un parfait discernement. Un des vêtements qu'elle recommande aux jeunes femmes pour toilette un

peu habillée, est la casaque à devants ajustés, à dos à plis arrêtés, montés autour d'une pièce d'épaules plate, enrichie d'une pèlerine, et de revers de manches en taffetas brodé liséré de noir ou de couleur, suivant que la broderie est toute noire ou à pointillé de couleur.

Elle indique aussi un modèle de casaque plate demi-ajustée, à manches froncées du bas avec une garniture de plusieurs volants de taffetas noir ou pensée.

Pour les très jeunes femmes elle n'admet les pelisses que pour le négligé du matin, et encore leur préfère-t-elle le paletot à petites poches, flottant devant et derrière, à manches demi-larges du bas, avec le col à revers, les parements de manches et les petites poches en riche galon brodé ou en moire pensée.

Pour les femmes d'un certain âge, la pelisse à manches avec volants découpés aux épaules et dans le bas tout autour, avec guipure ou avec pèlerine et revers de manches garnis d'un riche galon brodé, est extrêmement jolie et fort convenable.

La maison *Lassalle et Cie* fait faire aussi cette année, davantage encore que l'année dernière, des châles de cachemire français brodés de soie et jais, et garnis de guipure tout autour. La majorité de ces châles est noire, mais il en existe en cachemire bleu, pensée, marron, ponceau ou vert, avec broderies noires.

Ces châles, pas plus que les confections de demi-saison, ou les mantelets d'été qui paraîtront un peu plus tard, n'excluent le cachemire de l'Inde qui convient à tous les climats et qui est un élément indispensable de la toilette de toute femme du monde. Le beau magasin du *Persan*, rue de Richelieu, 74, est renommé à juste titre pour la riche variété de ses cachemires très remarquables comme dessins et comme tissu. Ceux qui se choisissent le plus généralement ont un très petit fond noir entouré d'une haute bordure dans laquelle dominent les nuances rosées et violacées. Il se porte aussi de ces châles fond rouge ou fond blanc.

On demande beaucoup au *Persan* pour les riches corbeilles de mariage, de ses belles dentelles blanches ou noires pour volants de robes, ainsi que des châles, des mantelets, des voiles assortis, de délicieux petits fichus arrondis ou pointus, et des barbes pour coiffures, de même que des cols et des manches faits des points les plus rares et les plus merveilleux.

Le savon de Thridace de la maison *Violet*, 317, rue Saint-Denis, est depuis longtemps recommandé avec succès par les célébrités médicales pour l'hygiène de la peau. Ses qualités adoucissantes le rendent précieux principalement pour la toilette des enfants, et sa supériorité bien établie est de jour en jour plus complètement justifiée.

La crème froide mousseuse, préparation plus délicate encore, a conquis sa place auprès de ce produit renommé. C'est un bain de lait onctueux qui a la vertu de blanchir le teint, de l'éclaircir et de rendre aux personnes fatiguées ou convalescentes toute la fraîcheur d'un visage d'enfant.

La rosée des abeilles, inventée depuis peu, partage déjà la même faveur et a pris rang parmi les cosmétiques les plus recherchés et les plus à la mode.

Pour les soins de la chevelure, le *baume de violette* est une des pommades les plus exquis qui aient été composées.

Ce délicieux parfum de violettes d'Italie est un des plus aristocratiques et des plus suaves de ceux que l'on emploie pour le mouchoir.

Et le savon au baume de violettes joint à la distinction qui caractérise tous les produits imprégnés de cette délicieuse senteur, le mérite d'une difficulté vaincue.

Madame Marie DE FRIBERG.

GRAVURE DE MODES N° 597.

TOILETTE DE PROMENADE. — Chapeau de crêpe vert orné de blonde, de tulle, d'agrafes d'or et d'un marabout saule.

La passe, la calotte, le fond et le bavolet, qui est petit, sont de crêpe vert tendu.

Sur la passe est une pointe de blonde formant fanchon, et sur le bord de la passe il y a un plissé en crêpe qui se termine de chaque côté par une coque en crêpe.

Un marabout saule retenu par un ornement en or retombe à gauche.

Une blonde garnit le bavolet.

Sous la passe est un bandeau bouffant en tulle blanc repincé un peu de côté sur le front par une agrafe d'or.

Ruches en tulle.

Brides de taffetas blanc n° 30.

Robe de taffetas noir.

Paletot de taffetas noir orné de ruches de taffetas violet, et de dentelle noire et de volants violets découpés, recouverts de dentelle noire.

Ce vêtement est coupé droit en paletot très peu creusé à la taille, la jupe prend de l'ampleur par les biais, mais ne forme aucun pli.

L'encolure est garnie d'une ruche violette à plis doubles pour la rendre très bouffante, avec une petite ruche de dentelle noire au milieu; sous cette ruche retombe un volant de taffetas violet froncé à bords découpés recouvert d'un volant de dentelle noire.

La manche à large entournure est très ample; l'ampleur est froncée, au bas, dans un poignet large, garni d'une ruche et d'un volant formant parement relevé sur la manche.

Le bas du vêtement est garni d'une ruche plus grosse et d'un volant. Toutes les ruches ont au milieu une ruche de dentelle noire. Tous les volants sont couverts d'une dentelle noire.

TOILETTE DE DINER. — Coiffure Hortense avec bandelettes de taffetas blanc nouées sur la tête.

Robe dite à *pointes* de taffetas gris-perle ornée de petits volants découpés sur les bords.

Le corsage est un peu ouvert carrément du haut.

La taille est ronde.

Le bas du corsage est taillé comme un corsage décolleté, mais avec les bords découpés en pointes qui remontent sur la partie qui forme le haut.

D'une entournure à l'autre, cela forme cinq dents garnies d'un petit volant découpé et froncé, haut de 3 centimètres.

Un second rang de volants est posé en dents sous le premier.

Le dos est pareil au devant.

L'encolure est ouverte devant et bordée d'un volant découpé.

La manche, taillée en pagode, a une couture devant (derrière

elle n'a une couture que du coude au bas, pour lui faire former un peu la manche à coude). Elle est ornée en haut d'un jockey à trois dents bordées de volants. Au bas elle a un parement, bas devant, plus haut derrière, coupé à dents bordées de volants.

La jupe est à huit lés de 68 à 70 centimètres du bas, mais taillés en pointe du haut, de façon à faire beaucoup d'ampleur en bas, et à être plaquée aux hanches.

Le lé du milieu devant n'a en haut que 15 centimètres de largeur.

Celui qui forme tournure en a 40. Les intermédiaires sont selon la taille.

Devant et des côtés les lés sont *légèrement* froncés dans la taille.

Ces lés sont découpés sur un bord et forment des écailles ayant 7 à 8 centimètres de hauteur.

Le côté découpé déborde de 4 centimètres sur le lé qui se coud dessous.

Le lé du milieu devant n'a pas de dents; ce sont celles des lés de côté qui débordent dessus.

Celui de la tournure a les deux côtés découpés pour déborder de chaque côté sur ses deux voisins.

A chaque bord il y a un volant de 3 centimètres découpé.

Chemisette de tulle froncé, avec petite ruche au cou.

Sous-manches de tulle bouffantes, avec une ruche aux poignets.

Courrier de Paris.

Je ne sais pas s'il viendra; mais pour le moment où j'écris, fenêtres closes et au coin d'un feu de décembre, son retour me paraît douteux. Il nous manque bien, à coup sûr! Il nous ferait tant de plaisir, cependant! Ses sourires sont si aimables! Ses caresses si sympathiques! Mais point ne faut s'étonner de ce retard, de cette compagnie faussée, car il est l'ingratitude en personne! Bien obligés sommes-nous, pourtant, de l'aimer comme cela!

— De qui parlez-vous de la sorte, me demandera-t-on, et sur ce ton d'un père raisonnable qui semble attendre le retour d'un enfant prodigue? — Eh! c'est du printemps qu'il s'agit! Oh! celui-là aussi est un enfant prodigue, prodigue de promesses, prodigue de tromperies, mais nullement soucieux de tenir les unes et multipliant trop les autres! — C'est la chanson éternelle de tous les ans que nous répétons là, soit! Mais elle recommencera, cette chanson, tant que le monde sera monde, et tant qu'il existera des almanachs pour faire accroire aux générations qu'il y a dans un coin des quatre saisons, un certain nombre de semaines en lesquelles se résument un soleil doux, une température sympathique, des gazouillements d'oiseaux sous des touffes de feuilles naissantes et au milieu de bouquets de fleurs s'épanouissant. Hélas! tous les ans nous attendons la venue de ces semaines prodigieuses, et nous ne les voyons jamais, ou si rarement et si courtes, que ce n'est vraiment pas la peine d'en parler. Ainsi en est-il encore cette année, ainsi en sera-t-il vraisemblablement l'année prochaine. La seule vengeance que nous ayons à tirer de ce manquement à la parole donnée aux almanachs, aux poètes et aux astronomes, ces poètes de la cosmographie, c'est de nous plaindre! Plaignons-nous donc, et chauffons-nous pendant la seconde quinzaine d'avril comme en décembre.

Le moyen de faire un courrier de printemps ! De vous parler agréablement des courses de la Marche, et de toutes les choses qui se décorent du titre officiel de choses du printemps ! On n'y peut pas croire, en face d'un ciel gris et tout en larmes, d'une bise sibérienne, et d'arbres à peine en bourgeons, quand ils devraient avoir mis dehors tous leurs atours, leur parure diaprée, comme disaient les poètes d'autrefois, qui ont inventé le printemps sur la foi des poètes latins et grecs, lesquels avaient raison d'y croire, eux, puisqu'ils le chantaient dans le pays où le printemps existe réellement et devance même les almanachs, et se prolonge et se perpétue ! Ceux-ci étaient dans le vrai, les autres sont dans le faux ; par amour de l'imitation, ils ont répandu dans le monde un préjugé qui ne s'effacera jamais. On chantera toujours le printemps et on ne le verra pas, et on subira ce supplice de Tantale jusqu'à la fin des siècles. Dérision amère !

Ce retard, s'il a ses inconvénients, ne laisse pas que d'avoir des compensations ; et c'est bien le moins en conscience. Entre autres avantages, il retient à Paris considérablement de gens qui, sans doute, auraient déjà pris leur volée et seraient je ne sais où à cette heure. Ceux que leur labeur quotidien attache aux rives des ruisseaux de Paris, se réjouissent que leurs amis ne puissent pas quitter. Je connais des personnes qui frémissent aux premiers rayons du soleil trompeur de mars dans les cœurs las de bals, de soirées, de concerts, de spectacles, des magnificences de l'hiver, des élans agrestes d'un symptôme inquiétant. Il y a autour des foyers des complots de famille où se préparent des désertions prochaines en masse. Mais le printemps y met bon ordre ; avril que l'on attendait, les conspirateurs avec impatience, les délaissés avec inquiétude, à raison des espérances coupables engendrées par mars. Ceux que l'on allait fuir et abandonner sur le pavé brûlant de Paris pour quatre ou cinq mois, poussent naturellement des cris de joie. Et c'est ainsi que vont toutes les choses en ce monde ! Ce qui charme celui-ci, désole celui-là, et c'est ce que l'on appelle le système des compensations !

Je ne vois pas trop la compensation pour celui qui souffre que son voisin soit heureux ! Mais les choses sont ainsi réglées, il faut bien s'y soumettre ; et ni les sermons des moralistes, ni les houteries des faiseurs de *couriers* n'y changeront rien !

En fait de compensations produites par cette conspiration du printemps contre nos jouissances de villégiature précoce, il faut compter les ventes opulentes qui se continuent à l'hôtel de la rue Drouot ; ventes de galeries de tableaux et de collections artistiques, bien entendu. Je ne crois pas qu'il y en ait jamais eu autant que cette année. Les plus récentes et celles qui ont attiré le plus de visiteurs de tous les coins de l'Europe, sont la vente de la galerie du duc de Caylus, dans laquelle on comptait des tableaux de maîtres, représentant de toutes les grandes écoles. L'exposition préalable avait amené foule à l'hôtel des commissaires priseurs. L'empereur y a rendu visite, et il se pourrait que quelques achats aient été faits pour le compte de S. M. L'autre vente est celle de la collec-

tion d'armes anciennes et d'un mobilier appartenant au vicomte de Courval : des armes splendides dont la réputation était colossale dans le monde fashionable et aristocratique où la place de M. de Courval était bien gardée. Parmi ces armes, on en citait un grand nombre qui avaient appartenu à des souverains et à des héros des temps passés ; une épée de Bayard, une hachette de Charlemagne et *tutti quanti*. Le mobilier avait un cachet de vénérable antiquité ; des bahuts magnifiques, des crédençes charmantes, des portes de chêne imposantes, des tentures et des tapisseries de Flandre et de Hollande d'une authenticité flagrante.

Ce sont là les vrais plaisirs que nous ont procurés les divers jours de l'hiver, qui ne sont pas les premiers jours de l'ingrat printemps !

Le bal de noces du mariage de la Savoie à la France aura lieu à l'hôtel de ville dès que les formalités officielles et définitives du vote d'annexion auront été terminées. C'est la ville de Paris, qui en la personne de son corps municipal, offre cette fête aux représentants de la nouvelle mariée. Ce sera d'une magnificence sans égale ; j'ai tort de dire sans égale : la fête sera la même que celle offerte à la reine d'Angleterre lors de son voyage à Paris. Le conseil municipal a voté à cet effet 300,000 fr. ; c'est un assez joli denier pour les premiers frais ; il est possible que de son côté l'État y concoure, et l'Empereur peut-être sur sa propre cassette. Il y aura de quoi faire bien les choses. Or il est reconnu qu'en aucun pays du monde, il n'y a de fêtes aussi belles et aussi bien ordonnées que celles de l'hôtel de ville de Paris.

Le retour de noces aura lieu à Chambéry et à Nice, que LL. MM. II. se proposent de visiter très prochainement.

Quand on en sera là, nous vous en parlerons, et avec d'autant plus de plaisir, qu'il ne sera plus question du printemps, et que l'été, plus fidèle à ses promesses, ne manque pas aux rendez-vous qu'il nous donne. Il a l'exactitude d'un chroniqueur.

Xavier EYMA.

BLUETTES ET BOUTADES.

* Le Crésus avare qui se voit pauvre rêve dans son sommeil qu'il ne dort pas.

* Nous sommes toujours fort reconnaissants des services qu'on va nous rendre.

* Le pédant tient plus à nous instruire de ce qu'il sait que de ce que nous ignorons.

* La neige ne prend pas sur la fange : de même rien ne peut blanchir un traître.

* Les vérités que l'homme acquiert sont à l'ordinaire les redressements de ses erreurs.

J. PETIT-SENN.

HISTOIRE FANTASTIQUE D'UN BANDIT.

Voici ce que racontait hier, vers minuit, chez un de nos artistes les plus célèbres, le comte Olaüs H..., riche seigneur norvégien, venu en 1835 à Paris, pour y passer trois mois. Depuis lors, il n'a jamais pu se décider à retourner dans sa patrie.

« Il y a trente ans, jour pour jour, je me rendais de Christiania à Drontheim, suivi d'un seul domestique, à cheval comme moi. J'avais à peu près fait la moitié de mon voyage, quand un inconnu me barra la route; un pistolet d'une main et de l'autre un poignard, il m'ordonna de m'arrêter. Imprudemment enveloppé dans les plis de mon manteau et réduit à l'impossibilité de saisir à temps mes propres armes; je reconnus toute résistance inutile, et pris le parti de m'exécuter de bonne grâce.

» L'inconnu me demanda ma bourse; Comte Olaüs, me dit-il, vous êtes riche, je le sais, il y a dans la montagne beaucoup de malheureux qui souffrent du froid et de la faim; je leur distribuerai vos aumônes.

» — Soit! répondis-je. Seulement laissez-moi la somme nécessaire pour arriver jusqu'à Drontheim.

» — C'est une gracieuseté que j'accorde toujours aux voyageurs.

» Pendant cette conversation, je me fouillais, sans pouvoir trouver ma bourse. Je l'avais étourdiment oublié chez mon père avant de me mettre en route. Je ne pus m'empêcher de rire de cet oubli. Le voleur, auquel je racontai ma mésaventure, prit la chose aussi gaiement que moi, et de son côté, en rit également de la meilleure grâce du monde. Je lui proposai de me fouiller pour s'assurer de ma pénurie réelle d'argent.

» Fi donc, répliqua-t-il, je ne supposerai jamais qu'un gentilhomme de votre nom et de votre sang puisse mentir pour quelques pièces d'or. Je vous crois, sans même exiger votre parole.

» Je vous jure, répliquai-je, que je voudrais au risque de la partager avec vous, ne point avoir oublié ma bourse: je ne sais quel parti prendre. Sans argent, il m'est aussi difficile de continuer d'aller en avant que de retourner sur mes pas.

» — Comte, interrompit le héros de grand chemin, je ne laisserai certes point un galant homme dans un pareil embarras. Voici ma bourse, je vous la prête. Elle contient vingt pièces d'or; c'est peu; mais j'ai eu beaucoup d'aumônes à faire aujourd'hui.

» Et comme j'hésitais à accepter cette offre singulière, il comprit mes scrupules, tira de sa ceinture un poignard, en dévissa le pommeau et me dit: « Prenez ce poignard et veuillez toujours le porter

sur vous. Dès qu'un homme, quel qu'il soit, vous en montrera le pommeau que je garde, rendez-lui l'arme et l'argent. »

» En achevant ces mots, il piqua des deux et disparut.

» Je continuai mon voyage, qui se prolongea durant deux mois, grâce à l'argent de mon voleur et au crédit que mon père m'avait ouvert à Drontheim, chez son banquier.

» Le jour même de mon retour à Christiania, je trouvai toute la ville en émoi. Des flots de peuple s'agitaient dans les rues; les fenêtres étaient garnies de femmes, et l'on rencontrait à chaque pas de nombreuses patrouilles. Je m'enquis des motifs d'une pareille agitation.

» — Oulie Hielan et sa bande entière, composée de trente brigands, sont arrêtés, me cria-t-on de toutes parts.

» Je me rappelai alors qu'Oulie Hielan était un détrousseur de grand chemin, fort populaire, et je me rangeai comme les autres pour voir Oulie Hielan. Quand le prisonnier passa, au milieu d'une escorte de soldats, le cou enfermé dans un collier de fer et les mains chargées de chaînes, je reconnus mon préteur de pièces d'or. Il me reconnut aussi, car il leva rapidement sur moi un regard à la fois vif et sévère, et sembla me dire: Souvenez-vous!

» Quand Oulie Hielan eut été enfermé dans la prison d'Aggerhuys, le gouverneur vint à lui et lui dit:

» — Tu n'as jamais manqué à ta parole, je le sais. Jure-moi de ne point t'échapper et tu n'auras d'autre prison que l'enceinte de ce château.

» — J'y consens, répondit Oulie Hielan. Si je cherche à fuir, traitez-moi de lâche et de menteur. Mais ne soyez pas généreux à demi. Débarrassez aussi mes compagnons de leurs chaînes.

» — Je ne le puis, répliqua le gouverneur. Il serait imprudent à moi de laisser en liberté, dans la forteresse que je commande, un si grand nombre d'hommes. Je crois à ta parole, mais je ne crois pas à la leur.

» — Vous avez raison; répondit Hielan.

» Cela se passait le soir. Le lendemain matin, une des sentinelles qui gardaient le pont-levis à l'extérieur du château d'Aggerhuys, fut bien étonnée de trouver, assis près d'elle, sur un tas de chaînes et de fers, un inconnu qui la pria de lui faire ouvrir la porte de la prison.

» Et comme la sentinelle hésitait,

» — Je suis Oulie Hielan, dit cet homme. Je viens de mettre en liberté mes trente compagnons, dont voici les fers. Quant à moi, j'ai promis de ne point fuir, et je vous prie de me laisser rentrer dans la prison. Le gouverneur pourrait s'apercevoir de ma

disparition momentanée, et, abusé par des apparences trompeuses, faire sur mon honneur des suppositions qui m'offenseraient.

» La sentinelle appela ; on ouvrit à Oulie Hielan, et il continua huit mois à rester prisonnier sur parole dans la prison d'Aggerhuys.

» Un jour le gouverneur le vit arriver chez lui.

» — Monseigneur, lui dit Oulie, je m'ennuie en prison. J'attendais du roi une grâce qui ne m'arrive pas. Rendez-moi ma parole, et prenez telles précautions que vous jugerez convenables pour me retenir captif.

» Le gouverneur demanda un mois au prisonnier avant de lui rendre sa parole. Pendant ce temps, il fit construire, au milieu d'une cour, la plus singulière et la plus sûre des prisons que l'on puisse imaginer. Figurez-vous une tour isolée, étroite et haute, dans laquelle on ne pénétrait que par une petite porte basse et garnie, ou plutôt cuirassée de cadenas, de verrous, de barreaux et de serrures. Au milieu de cette prison, se trouvait une autre prison, c'est-à-dire une cage formée de sapins entiers, posés debout les uns contre les autres, et retenus entre eux par des boulons de fer. Enfin des sonnettes étaient disposées de manière que, la nuit, le captif ne pût faire le plus imperceptible mouvement sans mettre en branle tout un carillon.

» Quand la prison fut construite, le gouverneur conduisit Oulie Hielan dans la tour.

» — Choisis ! lui dit-il : ou cette demeure, ou la continuation de la parole que tu m'as donnée.

» — Je choisis cette demeure, répondit Oulie Hielan.

» En effet, il s'y installa, comme s'il eût dû y passer sa vie entière, et ne parut longtemps occupé qu'à fabriquer, sous la surveillance perpétuelle d'un gardien, de petits objets d'ébénisterie qu'il tournait fort adroitement.

» A sept ou huit mois de là, j'étais au bal masqué, chez le prince V..., quand un homme, enveloppé d'un domino noir, vint à moi, me prit par le bras et me montra le pommeau du poignard que m'avait donné Oulie Hielan, poignard que, suivant ma promesse, je portais toujours sur moi.

» Je glissai aussitôt dans la main du masque ce poignard et ma bourse, et le domino noir disparut.

» Le lendemain la ville entière de Christiania s'entretenait de l'évasion d'Oulie Hielan, et le gouverneur faisait répandre partout, à profusion, des placards qui promettaient cent pièces d'or à quiconque ramènerait mort ou vif, au château d'Aggerhuys, le brigand Oulie Hielan. Mais on n'eut jamais d'autres nouvelles du fugitif que celle qu'en donna une pauvre femme.

» Elle se dirigeait vers Christiansand pour mendier, lorsqu'un passant lui jeta deux pièces d'or et lui cria :

» — Il faut toujours commencer sa journée par une bonne action. Prie pour moi, la mère ! »

— Et Oulie Hielan, qu'est-il devenu ? demanda une jeune femme.

— On ne l'a jamais su en Norvège, madame. Cependant, moi, je crois en savoir quelque chose.

En visitant vos possessions françaises, en Algérie, j'ai rencontré, dans la légion étrangère, un vieux soldat connu par son intrépidité folle, et qui, malgré ses soixante ans, faisait des prouesses d'audace chaque fois qu'on avait affaire aux Arabes. Je crus reconnaître en lui mon ancienne connaissance, Oulie Hielan, et je lui adressai quelques mots dans notre langue natale. Des larmes jaillirent de ses yeux, et il me tendit sa main, qu'il retira ensuite brusquement, par un sentiment de honte et de respect.

— Ta main, mon brave, lui dis-je, ta main ! il y a longtemps que tu l'as réhabilitée.

En ce moment, le tambour appela la légion aux armes, et Oulie Hielan courut prendre sa place au milieu de sa compagnie.

— Viens me trouver après l'affaire, lui criai-je.

Hélas ! après l'affaire, je revis bien Oulie Hielan, mais porté sur des fusils par ses camarades, et une balle en pleine poitrine.

La mort, une mort glorieuse, avait achevé tout à fait de le réhabiliter.

SAM.

LE BIEN D'AUTRUI.

..... Tu ne prendras
Ni retiendras à ton esclave.

(Voyez le numéro précédent.)

— Monsieur Bridot, commença-t-il, je viens vous demander deux services ?

— Voyons d'abord le premier, monsieur Césaire ?

— Voulez-vous me prêter deux mille francs ?

— Deux mille francs... à vous ?

— A moi... Eh pas un sou de plus, pas un sou de moins... c'est mon chiffre.

— Ah ! ah !

Après un temps, le vieillard ouvrit en silence l'un des tiroirs de son bureau, — bureau pareil au fauteuil, — et présenta toujours sans parler, deux billets de banque au jeune homme.

— Merci ! accepta sans plus de façons Césaire.

— Passons à la seconde demande, reprit Bridot.

— Je voudrais parler à mademoiselle Noémie Meyer.

— Mais pourquoi?

— Vous le saurez... vous le verrez, sitôt que vous m'aurez conduit auprès d'elle.

— Soit.

Bridot se leva, fit signe au pêcheur de le suivre, et le conduisit au salon.

V.

Le salon avait été meublé d'après le goût particulier de madame Bridot.

Cette bonne dame aimait le rococo, le pompadour.

En mari galant, l'ex-huissier s'était mis en quatre pour satisfaire ce caprice, et le dieu des chercheurs d'antiquailles avait couronné ses efforts.

Il avait trouvé, déniché, exhumé, où cela? Je ne vous le dirai pas au juste; un peu au château du marquis de Brunoy, un peu au château d'Aguesseau, un peu au château de Lassay, qui fut celui de Sophie Arnould, un peu partout dans les alentours, de ravissantes boiseries du XVIII^e siècle, un clavecin, une bibliothèque, des étagères, et des tables en bois de rose, un sofa, des chaises et des bergères qui n'eussent pas déparé le boudoir de la Dubarry, un délicieux cartel de Boule, deux coupes rocaille et deux bijoux de flambeaux dorés, toutes sortes de coquettes fantaisies en laque, en incrustations, en pâte tendre, en vieux Sèvres, en vieux Saxe, etc., sans omettre deux excellentes copies de Lancret, un Watteau et trois Lantara authentiques, quelques gravures mignardes et quelques pastels du bon vieux temps.

Mais, dira-t-on peut-être, voilà bien des merveilles chez un simple bourgeois de Lisieux!... Sans qu'on s'en doute, en province, il y a beaucoup de ces intérieurs-là, et chez de bonnes gens qu'on ne range pas parmi les plus riches. Ils s'y sont pris à l'époque où toutes ces choses, aujourd'hui si chères, se donnaient encore pour rien; ils ont du flair, de l'activité, de la patience et surtout l'amour du logis.

Revenons au salon Bridot.

De ses hautes fenêtres, que drapaient d'anciennes soieries brodées à la main et s'harmonisant on ne peut mieux avec tout le reste, on apercevait d'abord une riante terrasse toujours garnie des fleurs les plus nouvelles; au bas de la terrasse le jardin, on sait ce qu'était le jardin Bridot: — au delà du jardin la vallée d'Auge!

Impossible de rêver une plus agréable retraite.

En ce moment surtout, — il était environ trois heures, — le soleil déjà sur son déclin prêtait un indicible charme à la vallée, chatoyait dans le jar-

din, empourprait la terrasse, et jusque dans le salon jetant des reflets orangés, allumait comme une sorte d'auréole au-dessus de la noire chevelure de Noémie Meyer, assise avec madame Bridot sur le sofa; l'enfant jouait entre elles.

Tout ce luxe guilleret, toutes ces miévreries, toutes ces couleurs, faisaient encore mieux ressortir la triste pâleur, la virginale mélancolie, la touchante simplicité de l'orpheline en deuil. Jamais, non jamais, elle n'avait été plus belle!

Aussi Césaire, qui ne l'avait encore vue qu'à distance, en resta-t-il tout d'abord interdit, émerveillé.

De son côté, la jeune fille demeurait surprise et comme confuse de la brusque apparition de cet étranger.

Dans ses grands yeux noirs et doux, il y avait la craintive inquiétude du regard de la gazelle alarmée par un bruit lointain.

— Noémie, expliqua Bridot, voici M. Césaire Heurtevent... qui désirerait un instant d'entretien avec vous.

En même temps il adressait un signe imperceptible à madame Bridot.

La bonne dame comprit; d'un geste tout maternel, appelant l'enfant:

— Viens, mon Benjamin, fit-elle... viens dire bonsoir au soleil!

Et laissant entr'ouverte la porte de la terrasse, elle emmena dans le jardin le petit frère.

Pendant ce temps-là, Bridot avait fait rasseoir Noémie, et présentant à Césaire un fauteuil, dans un autre il prenait place.

Mais le pêcheur refusa du geste, et debout devant la jeune fille:

— Mademoiselle, dit-il, j'avais cru ne rien devoir à votre père... je me trompais... voici les deux mille francs.

Il lui tendait les billets de banque, tout à l'heure empruntés à Bridot.

Étonnée, Noémie restait immobile.

— Prenez! insista le pêcheur avec une brusquerie suppliante. Mais prenez donc... puisque j'ai reconnu mon erreur... puisque je me souviens maintenant.

— La facture était trop récente, observa enfin la jeune fille, pour qu'il me soit permis d'admettre...

— Récente... interrompit Césaire... Qu'en savez-vous?

— Moi-même je l'avais écrite.

Il devint très rouge.

— Elle remontait à deux mois à peine; poursuivait l'orpheline, et pour un patron de barque... permettez-moi de vous le dire... le paiement d'une telle somme...

Une seconde fois, Césaire ne la laissa pas achever

— Soit ! fit-il. J'étais parfaitement certain de ne pas avoir payé. J'ai menti ! Mais je me repens, je restitue... Prenez !

Il était très pâle maintenant, il courbait le front, il avançait en tremblant la main qui tenait les billets.

— Songez-vous bien à ce que vous dites, monsieur ? ne put se défendre de demander Noémie, de plus en plus surprise.

— Oui... oui!... balbutia le pêcheur avec un douloureux effort. Vous avez exigé cet aveu... vous devez être satisfaite maintenant. Mais prenez donc !

Et, dans un mouvement d'impatience qui sembla le transfigurer, il releva soudain la tête.

Refusant du geste les billets, la juive répondit :

— Non, monsieur... car vous avez la figure d'un honnête homme, et je ne veux pas vous croire... je ne vous crois pas !

Quelque chose comme un sanglot étouffé fut la seule réponse de Césaire.

— D'ailleurs, reprit Noémie, comment ce prétendu repentir vous aurait-il été inspiré ? Pourquoi reviendriez-vous ainsi ?

— Mais sachez donc, s'écria le rude matelot d'une voix toute attendrie, sachez donc que j'étais ce matin au cimetière quand vous avez pleuré!... Que j'étais tantôt dans la rue aux Fèvres lorsque vous êtes ressortie, proscrite et dépouillée, de la maison de votre père !

Un amer sourire se dessina sur les lèvres de la jeune fille.

— Ah ! fit-elle, comme se parlant à elle-même. Ah... je comprends !

— Que comprenez-vous donc ? questionnèrent à la fois Césaire et Bridot.

— Mon père a sans doute rendu quelque service à M. Heurtevent... et, je le devinais bien à l'expression de ses traits, il est reconnaissant, il est bon...

— Mais enfin...

— Par malheur, — et que cet aveu, monsieur Césaire, rachète votre pieux mensonge, — par malheur, je suis trop fière pour accepter une aumône !

— Une aumône!... Ah ! pouvez-vous croire...

— Un service... je le veux bien : mais quant à consentir...

— Pourquoi pas ? intervint Bridot.

— Ce ne sera qu'un prêt, imagina Césaire. Vous me rendrez cela... plus tard !

— Monsieur Heurtevent, répliqua la jeune fille avec une dignité douce, dans notre famille on n'emprunte qu'avec la certitude de pouvoir rembourser un jour, et nous sommes maintenant trop pauvres pour qu'il me soit permis d'espérer jamais m'acquitter envers vous.

— Ainsi, même à ce titre, c'est un refus?...

— Positif. Oui, monsieur Césaire. Oh ! n'insistez

pas... M. Bridot vous le dira : je tiens un peu de mon pauvre père, et quand une fois il avait répondu non...

— Ne le dites donc pas ce mot ! s'écria Césaire. Réfléchissez, mademoiselle, réfléchissez encore ; si ce n'est pour vous, que ce soit pour votre frère. Cet argent, vous en aurez besoin, il vous le faut, il est à vous. Oui... croyez que je suis un voleur ou que je suis un ami généreux, peu m'importe... mais acceptez, je vous en supplie, je vous en supplie !

Il avait des larmes plein les yeux, il venait de tomber à genoux.

Elle se leva, et d'une voix profondément émue :

— Merci ! dit-elle. Oh ! merci, monsieur ! Croyez que je vous suis bien reconnaissante de votre offre, de votre insistance, et que je ne l'oublierai jamais... jamais !...

Et comme il la conjurait encore, comme il lui tendait toujours les deux mille francs, elle se pencha tout à coup vers lui, elle sembla vouloir enfin les prendre.

Mais non : laissant s'en échapper les billets, elle ne saisit que la main, et sur cette large et rude main, elle mit un baiser rapide.

Puis, à la hâte et tout étonnée, toute confuse :

— Pardon, je crois que mon frère m'appelle ?

Et elle s'enfuit par le jardin.

VI.

Tout d'abord, les deux hommes étaient restés stupéfaits, surtout Césaire.

Debout, à quelques pas de lui, Bridot le regardait en silence.

Toujours à genoux, toujours tourné vers la porte du jardin, le pêcheur laissa peu à peu retomber sa tête sur sa poitrine, et le long de son corps ses deux bras qui, longtemps après que l'orpheline eut disparu, semblaient vouloir la retenir encore.

Il demeurait ainsi, plongé dans un abattement profond, dans une morne désespérance.

— Césaire?... dit enfin Bridot.

Comme réveillé par cette voix, il se releva à demi, se retourna.

Bridot lui tendait la main.

— Quoi ! fit le pêcheur, vous aussi ! Mais vous ne voulez donc pas me croire non plus?... mais vous ne savez donc pas..

— Je savais tout, interrompit avec une amicale émotion le vieillard.

Et sa main cherchait celle du coupable.

— Merci ! oh ! merci ! s'écria Césaire avec une reconnaissance étonnée.

Puis, se redressant de toute la hauteur de sa taille et de sa volonté :

— Oh ! nous serons deux maintenant, reprit-il, car vous m'aidez, n'est-ce pas?... Car vous comprenez bien que je ne puis pas garder cet argent. Il me brûlerait la main... cette main sur laquelle se sont posées ses lèvres... Oh !... je devrais la couper, si j'avais du cœur !

— Calmez-vous ! disait Bridot. Calmez-vous, mon ami. Lorsque, avec une nature loyale comme la vôtre, on s'est abaissé jusqu'à commettre une faute... une seule, on s'en relève deux fois honnête homme !

— Ce n'est pas de cela qu'il s'agit répliqua brusquement le pêcheur. Il s'agit de la contraindre à reprendre ce que je lui dois, il s'agit de lui donner s'il le faut, tout ce que j'ai ! Oui... ce serait là peut-être la vraie réparation. Tant pis pour moi si j'ai fait cause commune avec des coquins, je veux payer pour eux tous... et seul lui rendre à elle tout ce qu'elle a perdu ! Oh ! oh ! vous ne me connaissez pas encore, M. Bridot. J'ai pu manquer de courage depuis un mois, être timide ce matin, tout à l'heure manœuvrer avec maladresse... Mais Césaire Heurtevent est un de ces matelots que fortifie la tempête et qui, lorsqu'ils se sont une fois dit : J'arriverai là !... y marchent malgré vent et marée. Voyons, monsieur Bridot, voyons?... vous êtes un homme d'expérience, vous... vous connaissez la loi : il doit y avoir des moyens de doter, d'enrichir une jeune fille pauvre... et cela malgré sa fierté, malgré son obstination, malgré tout !... Il y en a, dites ?

— Je n'en connais pas, ne put se défendre de répondre Bridot en souriant.

— Pas un !... insista Césaire avec une animation toujours croissante.

Quelque peu étourdi par l'imprévu, par l'impétuosité de cet abordage moral, Bridot se laissa entraîner à répondre :

— Si fait... il en est un... mais impossible dans la présente espèce.

— Lequel ?

— Impossible, vous dis-je ?

— Dites toujours ?

— Un mariage... Vous voyez bien qu'il n'y faut pas songer.

— Pourquoi pas ? fit le pêcheur avec un grand calme.

Bridot bondit de deux pas en arrière, et seulement alors comprit toute l'étendue de son imprudence.

Césaire paraissait de plus en plus sérieux, Césaire semblait réfléchir.

— Ne vous arrêtez pas à cette folie ! se récria vivement l'ex-huissier. Je ne sais vraiment pas comment cette idée m'est venue... Je parlais en général, mon pauvre ami... Mais songez donc...

— Que c'est une ange et que je suis un grossier matelot, interrompit Césaire comme continuant à haute voix sa pensée... Qu'elle ne me connaît pas, qu'elle ne m'aimera jamais... Oh ! je ne m'illusionne pas, allez ! Mais vous figurez-vous, par hasard, que j'aie l'ambition de devenir sérieusement son mari ? Non, non ! Je serais pour elle un frère, un serviteur, ce qu'elle permettrait que je fusse ; voilà tout. Il faut la sauver de la misère... Eh bien ! sans être un richard, je suis à mon aise... je lui abandonnerai tout ce que je possède, et je partirai. Oui, c'est cela je me ferai recevoir au long cours, je resterai presque continuellement en mer, j'irai lui gagner de l'argent... encore... toujours ! Elle s'appellera la femme du capitaine Heurtevent, elle aura tout ce que donne la fortune... une fortune dont le petit Benjamin aura sa part. Elle l'aime bien son frère : qu'elle accepte par dévouement pour lui. Chacun le nôtre ! Et ne m'objectez pas qu'elle est juive... Son Dieu pas plus que le mien, ne saurait maudire une union semblable !

En parlant ainsi, Césaire n'était plus le même homme. Les épreuves qu'il venait de subir, la pureté des sentiments qu'il exprimait, la tristesse même qui prêtait une sorte de charme à son inspiration généreuse, semblaient l'avoir anobli tout à coup, le rendaient vraiment beau, vraiment éloquent.

Dans son regard, dans sa voix, dans son attitude, il y avait quelque chose de si convaincu, de si solennel et de si loyal, que Bridot, saisi d'étonnement, s'était laissé peu à peu gagner par cette entraînée et simple logique : la logique du cœur.

— Au fait... se prit-il à murmurer, tout en regardant avec plus d'attention le pêcheur. Au fait, ce serait peut-être le plus sage !

— Elle est là, dans le jardin, reprit vivement Césaire. Allez tout lui dire

— Comment !... comme cela... sans réfléchir... à l'instant !... se récria le bonhomme Bridot.

— A l'instant ! fit l'expéditif marin. Ma proposition est de celles qui sont réalisables ou qui ne le sont pas, qui s'acceptent ou se refusent sur l'heure. A quoi servirait d'attendre ? Dans quelques jours, dans quelques mois, nous ne nous connaîtrions pas davantage. Et puis, il me semble qu'il y a le doigt de Dieu dans tout ceci ! Allez, monsieur Bridot, allez comme si vous aviez le vent dans vos voiles. Je ne lui demande pas, d'ailleurs, une réponse immédiate, positive. Qu'elle me fasse seulement savoir qu'elle ne me juge pas tout à fait indigne de lui donner mon nom.

« J'appareillerai en conséquence, et le soir même du mariage je serai au large. Dites-lui bien cela, monsieur Bridot?... Répétez-lui qu'elle se garde de rien appréhender de moi, qu'en toutes choses je lui

tiendrai religieusement parole. Oh ! oui... vous le disiez bien, maintenant je me sens deux fois loyal et deux fois fort ! Son existence sera paisible, opulente, honorée... j'en réponds, je le jure par l'âme de ma mère !... Mais parlez-lui surtout du petit Benjamin ; c'est ce qui la décidera peut-être. Assurez-la bien que cet enfant, je l'aimerai comme s'il était mon propre fils... et que, si je ne puis promettre de la rendre heureuse... elle... son frère du moins sera heureux !... Je vous attends ici, monsieur Bridot... mais allez donc !...

Poussé, supplié, séduit, le bonhomme Bridot résolut enfin de tenter l'aventure.

— Soit ! fit-il en sortant du salon... Soit, puisque vous l'exigez ainsi !... C'est bien bizarre, bien étrange, bien fou... mais parfois ces excentricités-là réussissent et portent bonheur. A bientôt donc, mon ami, à bientôt !...

Il traversa la terrasse, il disparut dans l'un des escaliers tournants qui formaient le perron.

Césaire, brisé par tant d'émotions, se laissa tout d'abord tomber dans un fauteuil.

Puis, se redressant tout à coup, il courut regarder à la porte-fenêtre.

Vers le fond du jardin, sous un berceau de clématites, devant lequel le petit Benjamin se roulait dans le sable, Noémie Meyer et madame Bridot étaient assises.

Déjà l'ex-huissier s'approchait, marchant avec une certaine lenteur réfléchie ; parfois même il s'arrêtait un instant et gesticulait, comme un ambassadeur qui prépare son discours.

Césaire se sentit pris d'une impatience fiévreuse, d'une de ces anxiétés qui tuent.

Il se mit à marcher à grands pas dans le salon, il revint comme malgré lui vers la porte vitrée.

Bridot allait atteindre l'ombre projetée par la clématite ; déjà, pour saluer les deux femmes, il retirait sa casquette.

Le pêcheur s'étreignit à deux mains le front, la poitrine.

Puis, une idée soudaine sembla lui frapper l'esprit.

Il venait de remarquer que, dans cet endroit, le jardin n'était borné que par une haie à laquelle s'adossait précisément le berceau, que, de l'autre côté de cette haie, il y avait un fossé ; que de l'autre côté de ce fossé, c'étaient les champs, la campagne ; de plus, que la nuit commençait à venir.

Aussitôt, Césaire bondit en arrière, traversa le salon, le péristyle, et, sans même répondre à la servante qui, tout étonnée, courait après lui, s'échappa brusquement de la maison.

Une fois dehors, il remonta quelque peu la route, puis s'arrêta, pour bien s'assurer que personne ne pouvait le voir.

Alors il revint sur ses pas, se jeta dans le champ, gagna la haie, descendit dans le fossé, longea le haut bord avec la silencieuse allure d'un braconnier, d'un Peau-Rouge.

Toujours voûté en deux, il parvint ainsi jusqu'à l'endroit que surmontait le berceau. Là, se redressant avec plus de précautions encore, il s'étendit à plat-ventre contre le talus, il avança la tête dans les herbes, il écarta sans bruit les basses branches de la clématite, et, retenant son souffle, il écouta, regarda.

VII.

Grande fut la surprise de Noémie Meyer, plus grande encore la stupéfaction de la digne madame Bridot, lorsqu'après un exorde des plus habiles, son éloquent époux en arriva au fin mot de l'épineuse commission dont il s'était chargé : la demande en mariage !

Il y eut d'abord un silence.

Un tel silence que, si les esprits eussent été moins absorbés, les oreilles auraient peut-être entendu battre à travers la haie le cœur de Césaire.

— Comment ! put se récrier enfin madame Bridot ? comment, mon ami, c'est vous qui osez nous dire de pareilles choses ? Mais vous êtes donc devenu aveugle, monsieur Bridot ? Mais vous n'avez donc jamais regardé celle à qui vous proposez de devenir la femme d'un matelot !

A cette conjugale apostrophe, l'ex-huissier ne put se défendre de rougir quelque peu. Il riposta néanmoins, et avec une certaine verve :

— Un matelot... oui, madame !... Mais ce matelot est l'un des plus beaux gars que je connaisse, et son éducation, son caractère, ses sentiments, la petite fortune qu'il possède déjà, celle qu'il ne saurait manquer de conquérir...

Ce fut Noémie elle-même qui l'interrompit, mais pour lui venir en aide :

— Madame Bridot, dit-elle avec une extrême douceur, avec une calme et modeste gravité, — ma chère madame Bridot, vous avez vraiment trop favorable opinion de mon pauvre mérite, et vous n'estimez pas assez M. Césaire Heurtevent. Bien que je ne l'aie vu que durant quelques minutes, je crois l'avoir jugé, bien jugé. C'est un noble cœur... et nous devons envisager avec égard, avec respect, sa généreuse demande. Pour ma part, elle me touche profondément, elle m'honore.

Plus encore étonné que sa femme, Bridot s'empressa de mettre à profit la brillante péroraison qu'il avait préparée d'avance. Il fit un tel tableau de la situation présente de Noémie et des incertitudes de son avenir, il plaida la cause du patron de la *Jeanne*...

Marie avec tant de persuasion, avec tant de chaleur et de cordialité, que Césaire lui-même, de l'autre côté de la haie, ne put se défendre de murmurer tout bas :

— Oh! le digne homme... le digne homme!

Comme dernière argumentation, argumentation triomphante, il parla de Benjamin, et se trouva inopinément appuyé par l'enfant lui-même.

Entendant qu'il était question de lui, le petit frère s'était peu à peu rapproché, et comme Bridot venait de s'écrier : « Vous l'aimez ! » il sauta tout à coup sur les genoux de Noémie, il lui jeta au cou ses deux petits bras en disant :

— Oh! oui, sœur... ça c'est bien vrai ça... tu m'aimes!...

Deux larmes perlèrent aussitôt sur les longs cils noirs de l'orpheline. Elle embrassa l'enfant, et s'écria :

— Pardon... pardon, mon frère! Pour toi surtout, pour ton avenir, je devrais accepter, je le voudrais... Malheureusement, je ne le puis pas... je ne suis plus libre!...

— Plus libre? répétèrent d'une même voix M. et madame Bridot.

— Oubliez-vous donc... fit avec un douloureux effort la belle juive, oubliez-vous Isaac Boërmann!

— Noémie!... s'écrièrent les époux Bridot, comme honteux d'avoir ravivé quelque récente blessure. Noémie, ne nous en veuillez pas...

— Vous en vouloir!... répliqua-t-elle, en leur prenant les mains. Ne sais-je pas que vous n'avez en vue que mon intérêt, l'avenir de mon frère? Mais vous ignorez nos mœurs, nos croyances, qui ont traversé des siècles; mais vous ne connaissez pas la force du lien qui m'unit à Isaac Boërmann. Nous sommes fiancés devant notre Dieu!

— Permettez... permettez?... hasarda timidement Bridot. J'ai bien souvenir que tels étaient les arrangements d'autrefois; mais je n'oublie pas non plus qu'après la mort de mon excellent ami Meyer, lorsque le père Boërmann apprit que vous étiez ruinée, sans dot, sans ressource aucune, il exigea... si je ne m'abuse... une rupture, une séparation. Je crois même me rappeler qu'Isaac lui-même...

— Et qu'importe! reprit avec une tendre fierté la jeune fille. Son père ordonnait, le devoir d'un fils est d'obéir, et moi-même j'ai dit à Isaac : Soumettons-nous au destin! Mais si nos mains sont désunies, il n'en est pas de même de nos cœurs; Dieu nous garde nos anneaux dans le ciel!

Il serait impossible de peindre avec des mots la touchante simplicité, la grandeur vraiment biblique de Noémie Meyer en parlant ainsi. Elle n'avait pas même élevé la voix; son émotion semblait si profondément sentie qu'elle montait à peine à ses lèvres.

Ce n'était pas de l'exaltation passionnée; c'était de la foi, c'était bien de l'amour!

Mais comme ce calme, comme ce recueillement, comme cette extase allaient bien à sa beauté! tout à l'entour d'elle, le crépuscule faisait ressortir les lignes si pures de son admirable visage, un peu plus pâle que de coutume; quelques derniers rayons, teintés de rose, s'attardaient comme à plaisir dans les ondes épaisses de ses cheveux noirs, et ses grands yeux, presque fixes, semblaient s'agrandir encore.

Elle poursuivit :

— Nous n'avions pas même l'âge de mon petit Benjamin que déjà l'on nous répétait : « Vous êtes destinés l'un à l'autre, enfants, aimez-vous! Nous n'avons fait qu'obéir, ce n'est pas notre faute. Élevés ensemble, ensemble nous nous sommes développés comme deux rameaux d'une même branche. Nos jeux, nos impressions, nos goûts, nos sentiments, tout fut pareil.

« Ces choses-là rivent le cœur... voyez-vous bien ! Notre avenir semblait tout tracé d'avance, et comme sur une douce route, bien droite, bien unie, bien ombreuse nous y marchions déjà par la pensée, la joie sur le visage et la main dans la main. Il y a un mois — oh! mon Dieu, oui... rien qu'un mois!... — nos deux noms étaient affichés à la porte de la synagogue; notre maison nous attendait toute souriante, et sous le regard heureux d'Isaac, j'achevais la broderie de mon voile de mariée!... Comment dans ce ciel si pur, éclata-t-il un orage? Comment nous fûmes réveillés de ce beau rêve? Vous le savez. M. Boërmann a dit : « Je ne veux plus! » Tout est là! S'il meurt sans m'avoir rappelée à lui, Isaac et moi nous ne chercherons même pas à nous revoir... car, même lorsqu'un père n'est plus, il faut encore se soumettre à son arrêt : c'est la loi!... Il ne nous reste qu'une bien faible espérance en ce monde; dans l'autre nous sommes certains de nous retrouver. Ce n'est qu'une question de temps; nous attendons ! Mais, quoique séparés en apparence, il est tout à moi, je suis toute à lui. Tu vois bien, mon Benjamin, que je ne puis pas te sacrifier ce qui ne m'appartient plus. Ne crains rien cependant... je saurai t'élever, va, mon enfant!... Je te promets le dévouement, l'abnégation d'une veuve pour son fils unique. Tout ce que le travail et l'intelligence d'une femme peuvent gagner, et économiser... tu l'auras, petit frère. Mais ne me demande pas de trahir ma foi, de désespérer Isaac, de devenir la femme d'un autre... Oh! je ne le pourrais pas d'ailleurs... j'en mourrais!... j'en mourrais!...

Et, cédant enfin à son émotion, la jeune fille fondit en larmes.

A cette vue, l'excellente madame Bridot n'y put

tenir davantage. Elle se rapprocha vivement de Noémie, elle la pressa contre son sein, elle la couvrit de baisers tout en lui criant du fond du cœur :

— Ma fille !... mon enfant ! tais-toi... pardonne-nous. Il ne sera plus question de cela... jamais !

— Jamais ! répéta Bridot, non moins attendri que sa femme. Jamais... n'en parlons plus. Voyons, Noémie, du calme. Il est temps de rentrer... les nuits sont fraîches. Emmène-la donc, madame Bridot... mais par la petite porte de la tourelle. Vous comprenez ! Il est encore au salon... il m'attend.

— Dites-lui bien, fit en se retournant l'orpheline, dites-lui que mon refus n'est ni de la fierté ni de l'indifférence : que je l'estime, que je lui suis reconnaissante, et que toujours il aura place dans les prières de la pauvre Noémie !

— Oui... oui... s'évertuait à répondre l'ex-huissier. Mais sois donc tranquille, mon enfant, je sais ce qu'il faut lui dire...

Cependant, lorsque les deux femmes se furent éloignées avec Benjamin, lorsqu'il se retrouva seul, son embarras fut bien autre encore pour le retour qu'il ne l'avait été en arrivant.

— Bah ! se dit-il enfin, lui... c'est un homme !

Et, tout en préparant un second discours, il remonta la grande allée, et rentra dans le salon.

On se souvient que, depuis longtemps déjà, Césaire ne s'y trouvait plus.

L'ex-huissier tourna deux ou trois fois sur lui-même ; puis il s'arrêta tout à coup devant la porte-fenêtre, suivit du regard la haie, cligna de l'œil de l'autre côté du berceau, et, comme il était Normand, il devina tout.

D'ailleurs quelques mots de la servante le confirmèrent dans son idée.

En conséquence, il ressortit par la porte qui donnait sur la route, remonta jusqu'à l'angle du jardin, sauta dans le champ, et ne tarda pas à retrouver Césaire.

Le pêcheur était maintenant assis, les jambes pendantes, dans le fossé, ses mains à l'abandon arrachaient machinalement des herbes ; sa tête retombait, comme affaissée sur sa poitrine.

Il semblait tellement absorbé, tellement songeur, qu'il n'avait pas même entendu venir Bridot.

Celui-ci fut contraint de l'appeler plusieurs fois par son nom.

Enfin, il releva les yeux.

Son visage, blême et morne, était inondé de larmes.

Bridot crut devoir commencer son discours.

Charles DESLYS.

(La suite au prochain numéro.)

BULLETIN DES THÉÂTRES.

Le Théâtre-Français vient de reprendre *l'Aventurière*, comédie de M. Émile Augier, mutilée d'un acte dans la refonte que lui a fait subir l'auteur. *L'Aventurière* était une comédie leste, fringante et gauloise, représentée au mois de mars 1848, en pleine révolution. Il n'y avait pas de comédie possible à ce moment ; *l'Aventurière* n'eut aucun succès ; la faute n'était pas à l'œuvre, mais au temps. On s'est mépris sur la cause, et on a cru, l'auteur tout le premier, que sa comédie était à refaire. Il s'est trompé. La comédie est devenue un drame. M. Beauvallet a remplacé M. Samson dans le principal personnage, c'est assez indiquer la portée de la transformation. Le succès a été vif, néanmoins, parce que le vers est charmant, d'une forme élevée, d'un terroir qui en produit de très bons ; et puis c'est remarquablement joué par Régnier, madame Arnould-Plessis, Beauvallet.

L'Odéon a remplacé *le Parvenu* dont les qualités éminemment littéraires n'ont pu sauver le vide de l'action dramatique, par une jolie comédie en cinq actes et en prose intitulée *Daniel Lambert*, de M. Charles de Coucy. Beaucoup d'esprit, trop d'esprit, disait-on autour de moi (le charmant reproche !) une action rondement conduite, quelques contestations de la part du parterre, et des interprètes comme MM. Tisserant et Laferrière, et mesdames Thuillier et Ramelli, voilà plus qu'il n'en faut pour consolider un succès. Quelques situations de la comédie de M. de Coucy seront peut-être contestées, on protestera contre quelques traits peut-être, mais non contre le succès.

Le drapeau de la France s'est promené pendant cent représentations sur le théâtre du Cirque ; il se repose à cette heure de ses longues pérégrinations ; il a bien mérité ce repos comme il avait mérité le succès. A *l'Histoire d'un drapeau* a succédé *le Cheval fantôme*, de MM. Anicet-Bourgeois et Ferdinand Dugué. Le Cirque fait bien les choses, et *le Cheval fantôme* est monté avec ce luxe de mise en scène, de décors, de chevaux, d'escadrons, de manœuvres qui caractérise le Cirque. La scène se passe en Amérique, et le sujet est la guerre de l'indépendance.

Pierre de Médicis a été interrompu à la dixième représentation par une maladie subite et grave de madame Gueymard-Lauters. La charmante cantatrice en a réchappé, Dieu merci, et a repris son service pour le plus grand plaisir du public et pour le plus grand honneur de l'Opéra.

A propos d'Opéra, la construction d'une nouvelle salle est définitivement arrêtée. L'emplacement est choisi, sur le boulevard, en face de la rue de la Paix, dans une situation magnifique, aux abords d'une place qui sera splendide.

Le Cirque de l'Impératrice a inauguré, le samedi 28 avril, sa saison d'été aux Champs-Élysées.

Pierre OBEY.

Adolphe GOUBAUD, directeur-gérant.

LE

MONITEUR DE LA MODE.

MODES,

Renseignements divers, description des Toilettes.

L'aristocratique église de Saint-Thomas-d'Aquin célébrait, ces jours-ci, une heureuse et brillante union. La mariée, une jeune, jolie et gracieuse blonde, portait une couronne de fleurs d'oranger et de clématite posée sur des bandeaux plats, et retenue par un voile d'angleterre avançant un peu sur le front. Le bouquet, assorti à la couronne, était attaché au côté gauche par une large ceinture de ruban blanc, et la robe de taffetas était ornée, dans le bas, de sept petits volants découpés, avec une ruche au-dessus de chaque volant. De chaque côté du devant prenaient deux hauts volants d'angleterre s'arrondissant en arrière en forme de tunique. Chacun de ces volants avait pour tête la même ruche que ceux du bas. Les manches avaient deux bouillons et une garniture absolument pareille. Le corsage, plat et montant, était attaché par des boutons de perles fines, et terminé par un rang d'angleterre arrondi autour du cou.

La mère de la mariée avait un chapeau de velours royal blanc, orné d'une barbe de blonde et d'une plume frangée de lilas. Le tour de tête était de blonde et de zinnias blancs et mauves. La robe était de taffetas vert, ornée d'un grand volant recouvert de dentelle noire et surmonté d'une ruche de taffetas découpé à cœur de dentelle, et le mantelet-châle, pareil à la robe, était garni de deux grands volants de dentelle.

La sœur de la mariée avait un chapeau tout blanc orné, en dessus et en dessous, de jasmin d'Espagne et d'un nœud de blonde fixé sur le fond par une agrafe de perles. Sa robe, brochée pompadour à fond bleu de France, était ornée de tout petits volants et accompagnée d'un mantelet-écharpe pareil et orné des mêmes petits volants.

Parmi les parentes de la mariée, l'une avait une robe de soie grise à bouquets bleus, un châle de l'Inde à fond orange, et un chapeau de tulle orné d'avoine et de bluets.

Une seconde, une robe violette à quinze rangs de velours, un burnous faisant mantelet, dont le capuchon était entouré d'une guipure noire, et un chapeau de crêpe blanc recouvert de tulle noir et orné de larges pensées.

Une troisième, une robe pompadour à fond vert, garnie de six volants bordés d'une petite guipure noire, un mantelet de velours noir brodé, avec grande dentelle et un chapeau de paille de riz avec un apprêt de feuilles de chêne.

Une petite fille portait un chapeau bleu orné d'un choux de blonde blanche avec un tour de tête de cinéraires bleues, une robe pompadour à fond rose garnie de neuf volants, et une basquine de velours noir.

Une autre avait un chapeau blanc de taffetas et de blonde, une robe de foulard à carreaux verts et blancs, et un mantelet de mousseline blanche.

Les toilettes de la mariée et celles de sa famille, que nous venons de décrire, avaient été exécutées dans la maison *Lhopiteau*, 41, rue Vivienne, par les soins de mademoiselle *Pauline Conter*, dont le talent est si vivement apprécié par la haute société parisienne. Parmi les autres robes du trousseau exécutées par cette habile artiste se trouvaient :

Une robe de moire antique marron, à très larges manches plissées à gros plis à l'emmanchure, ornées tout du long de boutons nouveaux entourés d'effilés, et à corsage plat.

Une autre, de velours royal bleu de France, à ceinture et à deux grands volants recouverts de volants de dentelle noire.

Une troisième, de poul de soie vert myrthe, ornée dans tout le bas de colonnes de chevrons noirs séparées entre elles par une petite distance, avec les mêmes chevrons au corsage et sur les manches très larges et doublées de blanc.

Une quatrième en taffetas lilas, ayant pour ornement un feston très creusé en double sens et une ondulation semblable se contrariant avec la première. Cette double ondulation est marquée par un plissé lilas et un plissé violet dont les deux bords sont découpés. Le corsage est plat et attaché par des boutons, et les manches, justes du haut, sont très larges du bas et garnies de même que la jupe, mais dans des proportions plus petites.

Une robe de taffetas *havane* a un semé de clochettes brunes et est garnie jusqu'en haut de tout petits volants rouleautés de pareil. Le corsage décolleté est accompagné d'une pèlerine pointue et garnie de volants qui le recouvre à volonté, et les manches sont garnies des mêmes volants.

Enfin, une robe de taffetas antique noir, est garnie de bandes de velours alternées avec une très riche broderie de soutache, et le même système d'ornement continue au corsage qui n'est pas séparé de la jupe.

Pour le commencement de la saison, les confections, ainsi que nous l'avons dit, se portent amples et longues; et les formes préférées sont pour les jeunes femmes le paletot et la casaque, et pour les femmes plus âgées, la pelisse qui se diversifie de mille manières. La maison *Lhopiteau* a donc fourni pour le trousseau de la jeune madame de L... un charmant petit paletot de soie noire

à haut volant de taffetas pensée, découpé, et recouvert d'un autre volant de dentelle ayant pour tête une grosse ruche de taffetas noir et pensée, dont le milieu est une plus petite ruche de dentelle. Ce paletot est droit dans le dos et un peu cintré à la taille. Il a autour du cou un rang de dentelle sur un petit volant de taffetas pensée surmonté d'une ruche, et des manches larges, droites mais repincées du bas et à poignet lâche, bordé d'une ruche d'où part une double garniture froncée.

Le choix de la nouvelle mariée avait eu peine à se fixer entre ce vêtement qui l'habille à ravir, et un autre également très distingué, le paletot Louis XI, à larges revers de taffetas pensée recouverts de barbes de guipures croisées en biais, à manches pagodes simulant le même revers et bordées d'une petite guipure, et à petit col-châle liséré de pensée.

Pour un peu plus tard, on lui a fait une écharpe demi-décolletée formant barbes devant, et revers fendu dans le dos, à grands volants surmontés d'une tête plate et toute couverte de grelots de soie et de jais.

Comme complément à ses toilettes tout à fait légères, madame de L... mettra un châle double en mousseline, garni de beaucoup de rangs de petite guipure que mademoiselle *Anna Loth*, 28, place Vendôme, vient de composer principalement pour les jeunes filles et qui leur sera d'une très heureuse ressource. Quelques-uns de ces châles sont garnis de guipure noire au lieu de guipure blanche, et chaque rang de cette guipure est alterné avec un rang de petit velours. Les mantelets de mousseline de mademoiselle *Anna Loth*, non moins gracieux que ses châles, sont frais et séduisants comme la jeunesse. A son joli châle double, elle a joint pour madame de L... un délicieux *zouave* de mousseline à petites ruches, attaché dans le haut par un nœud pensée et posé sur une chemisette montante à plis suisses, une jolie pèlerine pointue à plusieurs tuyaux, bordée tout autour par une petite ruche, et un peu plus bas que l'encolure, par une seconde ruche faisant feston; — et plusieurs petits bonnets capricieux et coquets, comme les sait faire mademoiselle *Anna Loth*.

L'un a un fond plissé et arrondi de tulle blanc, bordé tout autour d'une dentelle noire. En avant, sur le dessus, est un large nœud de deux nuances: rose de Chine et Magenta. En dessous, des coques de tout petit ruban mélangées à de la blonde font une garniture avançant sur le front, et deux larges brides sont rejetées en arrière.

Un autre à fond de tulle est plat et très avancé sur le front. Il est garni d'une blonde blanche tuyautée, puis, en dessus, d'une double barbe de dentelle noire posée en cœur, et de la pointe de ce cœur part une traverse de taffetas noir qui retient des boucles de taffetas ponceau. Dans la garniture en dessous sont des boucles de ruban ponceau et de taffetas noir divisées en plusieurs touffes. Sur le côté gauche est un large choux de taffetas noir et ponceau, et en arrière deux longues barbes de dentelle blanche et noire, dont l'une semble attachée par un large nœud.

Toute la lingerie du trousseau avait été exécutée chez mademoiselle *Anna Loth*, qui n'excelle pas moins dans la confection de ses parties sérieuses que dans les objets de

goût proprement dit et de fantaisie, qui lui valent une si grande réputation non-seulement parmi nos Parisiennes, mais chez les élégantes de toutes les nations. Les chemises de batiste ou de percale fine, plissées et terminées par un poignet, étaient festonnées ou entourées de broderies et garnies de dentelle; les camisoles avaient des devants bouillonnés, dont chaque bouillon était séparé par un petit biais finement piqué, ou des entre-deux et des médaillons de valenciennes, les petits bonnets de mousseline étaient charmants, et les peignoirs en forme de paletot avaient une coupe parfaite et tout à fait nouvelle.

Le beau voile d'Angleterre dont nous avons parlé, ainsi que les riches volants de la robe de mariée avaient été fournis par la maison *Violard*, 2, rue de Choiseul. Dans la corbeille se trouvaient aussi un magnifique mantelet de Chantilly, dont le fond représentait de véritables bouquets de marguerites et de chrysanthèmes naturelles, et dont les deux volants surmontés d'une petite tête reproduisaient en plus petit le même dessin; un mouchoir tout en Angleterre sauf le milieu arrondi presque imperceptible, et deux belles barbes, l'une blanche et l'autre noire, pour tour de cou et pour coiffure.

La température incertaine et pluvieuse que nous avons eu longtemps à retardé pour les enfants comme pour les grandes personnes l'apparition des fraîches et légères toilettes d'été. Cependant, madame *Thorel*, à *Saint-Augustin*, rue Neuve-Saint-Augustin, 45, avait composé de bien jolis petits costumes.

C'étaient, par exemple, pour les petites filles: une robe de toile lilas à deux volants surmontés de ruches plissées, avec le mantelet pareil, orné également de deux ruches.

Une robe de piqué blanc à petits carreaux, garnie d'un volant de la hauteur d'une main bordé dans le bas d'un petit feston sur mousseline claire, et surmonté d'un bouillon contrarié, encadré de deux festons semblables. La jupe est à plis tout autour, et le corsage est décolleté carré. Les manches courtes ont des bouillons encadrés de petits festons et sont garnies de volants. En dessous, de petites manches longues ont des poignets brodés. La ceinture de cuir vert étoilée d'or est attachée par une double agrafe d'or émaillé.

Une robe de soie rayée grise et rose est garnie d'un plissé à la vieille au milieu duquel de petits velours noirs forment comme des tuyaux. Elle est accompagnée d'une pèlerine ronde, garnie de même, mais en plus petit, et d'une large ceinture à bouts arrondis, nouée par derrière. Le corsage est boutonné en avant.

De jolis petits bonnets de lacet noir sont entourés d'une ruche bordée de blonde, et serrés par un long nœud dont les bouts retombent en arrière.

Un petit chapeau rond, à bords relevés, noir moucheté de paille, est orné en avant d'une chicorée noire et d'une très légère plume noire frangée de paille. Dessous sont des coques noires avec un seul nœud ponceau d'un côté.

Un costume de petit garçon, en poil de chèvre gris, se compose d'une veste *zouave*, brodée de soutache grosseille des Alpes à chacun des coins arrondis, aux petites poches et autour des manches, où cette broderie simule une ouverture; — d'une petite chemise et de manchettes de



LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue Richelieu, 92.

*Coiffures de la M^{me} Gagelin, r. de Richelieu, 83. — Modes d'Alexandrine, d'Antoinette,
Costumes d'Enfants de la Maison de Nouveautés AS^t Augustin, rue N^o S^t Augustin, 43.
Fleurs de Ferrot Petit et C^o N^o S^t Augustin, 20. — Coiffures de Gviolard, r. de Charcut, 4.*

*Robes et Dessous-tout à la Ville de Lyon, r. Chaussee d'Antoinette. | Sous-pape noires Tavernier, C. Genoy, Degrè, rue Montmartre, 122.
Parfums de Violet f. de S. M. Supérieur, rue S^t Denis, 87. | Corsets de la M^{me} de Commission, Lussalle N^o 3, S^t Louis.*

Entered at Stationers' Hall

LONDON at the Station Office, in Great Street, Soho. NEW-YORK Times & C^o General Agents.

MADRID J. P. de la Plana

toile piquée ; — d'une petite cravate de taffetas groseille, et d'une casquette de crin gris, ornée de velours groseille des Alpes.

La maison de commission *Lassalle et Cie*, rue Louis-le-Grand, 39, et boulevard des Capucines, 4, dont la réputation de bon goût et de discernement est depuis longtemps établie, avait été chargée tout dernièrement d'expédier à la Martinique deux châles de cachemire français, brodés de soie et de jais et entourés de guipure. L'un était bleu et l'autre ponceau. Deux redingotes de popeline de Paris à rayures pékin, étoffe très recherchée en ce moment, faisaient aussi partie de cet envoi, ainsi que plusieurs peignoirs en lainages tout à fait clairs, c'est-à-dire chinés sur fond blanc rayé et en mousseline de Chine à fleurs de couleur sur fond blanc, charmante étoffe nouvelle ayant beaucoup d'analogie avec la mousseline de laine d'autrefois.

Les étoffes de tentures qui font fureur pour la décoration des habitations d'été sont les délicieuses perses de style byzantin et de style Pompadour de la fabrique de MM. *Desvignes, Rives et Cie*, 402, rue de Richelieu. Les premières s'éloignent complètement de tout ce qui a été fait jusqu'ici, et les secondes ont une perfection de dessin, une séduction de couleur et un charme de disposition, qui s'harmonisent mieux avec une riante nature que les riches étoffes de moire, de lampas ou de brocatelle, que les citadins ont coutume de demander aux magasins de MM. *Desvignes, Rives et Cie*, pour décorer leurs hôtels ou leurs somptueux appartements.

Dans toutes les réunions où se trouvent rassemblées un grand nombre de femmes en élégantes toilettes, on peut remarquer que les crinolines n'ont nullement disparu et que les vêtements ont conservé toute leur ampleur. Les quelques tentatives qui ont été faites pour ramener les robes tout à fait plates, n'ont eu d'autres succès que celui de l'excentricité, et toutes les confections créées par nos plus grands magasins de nouveautés supposent un point d'appui, un échafaudage habilement combiné qui fasse valoir leur coupe savante et étale gracieusement leurs plis.

Ce point d'appui par excellence est la jupe d'acier *Tavernier*, de Lyon, que M. *Creusy*, rue Montmartre, 453, sait adapter complètement à toutes les exigences et à toutes les variations du costume. En ce moment ces jupes ont la tournure peu volumineuse et forment un peu la queue dans le système des manteaux de cour. Celles d'étoffes de laine à dessins cachemires d'une grande distinction continuent à se porter avec les toilettes négligées et sont destinées surtout à la campagne et aux villes de bains. Il s'en trouve chez M. *Creusy* en percale brillante, en mousseline, en tulle ou en point d'esprit avec ou sans volants.

Pour accompagner ces jupes, M. *Creusy* fait fabriquer aussi une délicieuse petite brassière qui donne à la taille une grâce parfaite et laisse aux mouvements toute leur liberté.

Bien que les robes de gaze et les chapeaux de paille n'aient plus guère trouvé l'occasion de se montrer depuis la belle journée de Longchamps où ils avaient fait une première apparition, on admire de délicieux chapeaux

d'été chez toutes nos modistes en renom, et la maison *Tilman*, 404, rue Richelieu, qui fournit à plusieurs d'entre elles les plus jolis ornements de leurs coiffures, sait donner à ces ornements de fruits ou de fleurs, des formes très ingénieuses et très variées.

Ainsi elle dispose trois touffes de fleurs séparées, mais tenant les unes aux autres, pour être posées sur le côté gauche du chapeau. Des violettes, par exemple, ou des bluets à cœur d'or ou d'acier.

Des primevères roses ou blanches, des violettes encore ou des pensées, forment croissant autour de la calotte.

Des nœuds entourés d'épis mouchetés de noir, sont formés de trois coquelicots ou de trois marguerites cerises, lilas, blanches ou paille.

De grandes branches de glands, de prunes, de prunelles, avec feuillage garnissent aussi tout un côté du chapeau.

Des nœuds allongés sont composés de raisins noirs avec une grosse rose dans le milieu.

D'autres, de roses et d'un petit oiseau. De petites plumes brunes, faisant l'effet de feuilles, sont souvent mêlées aux fleurs.

Madame *Tilman* vient d'expédier, à Rio-Janeiro, une magnifique collection de parures de bal assorties à des étoffes pompadour. Nous en avons remarqué quelques-unes roses et bleues, avec des cordelières d'or ou d'argent ; d'autres, orange, blanc et or.

L'une est de petit spiréa blanc et de feuilles bleues argentées.

Une autre est de roses du Bengale, petites sur le front, plus larges en arrière, auxquelles se mêlent quelques branches de myosotis.

Une autre encore est un cordon de violettes uni sur le front, avec un nœud formé de deux petites branches de lilas blanc avec feuilles. De chaque côté continue le cordon de violettes uni, et, en arrière, de longues branches de lilas retombent sur un massif de violettes formant une double pointe.

Une autre enfin, d'un modèle tout nouveau, est un diadème de myosotis très élevé sur le front, avec une rose dans le milieu et deux roses blanches de chaque côté ; et au-dessus du cou la même disposition en sens contraire, relié à la partie du devant par une rangée de myosotis.

Madame Marie DE FRIBERG.

GRAVURE DE MODES N° 598.

TOILETTE DE VILLE. — Chapeau de paille belge, recouvert d'une résille en filet de soie noire, avec petites olives longues pendantes autour.

Le bandeau, dessous, se compose d'une grosse ruche de taffetas ponceau découpé, soutenue par une ruche de taffetas noir : de grosses touffes de gros coquelicots garnissent les côtés en remplissant complètement le vide de la passe. Dans le bas on aperçoit des mentonnières de tulle, le bavolet est de taffetas noir avec tête plissée, et un nœud de ruban n° 5 noir formant deux longues coques et deux longs bouts retombant. Tout le chapeau n'a dessus aucun autre ornement que la ré-

sille qui l'enveloppe et retombe en voilette sur le front et de chaque côté.

D'un seul côté il y a, posés par-dessus la résille, un très volumineux groupe de coquelicots.

Bride de taffetas n° 30 fond noir à bords rouges avec un filet paille.

Robe *Mancini* de la maison *Gagelin*.

Robe de taffetas noir et de taffetas *havana*, garnie de petites soutaches noires.

Cette robe est sans couture à la taille; le devant, qui forme plastron sur le corsage et se continue en tablier sur la jupe, est d'un seul patron. Ce plastron est maintenu au corsage, qui se continue dessous, par les deux pinces. Cette robe ouvre devant en redingote.

Sur le plastron et sur le devant de la jupe, l'ornement consiste en bandes de taffetas *havana* larges de 3 à 4 centimètres. Ces bandes semblent boutonnées par un bouton de taffetas noir, tandis que entre elles la robe semble boutonnée par des boutons de taffetas *havana* qui se détachent sur le noir des taffetas. Tous les boutons sont d'égale grandeur.

Les pattes brandebourgs sont de longueur graduée.

A un demi-centimètre du bord, une soutache noire encadre ces pattes.

Une ruche à plis réguliers, de taffetas *havana*, borde le plastron et le tablier. Une soutache noire est cousu sur le pied de cette ruche.

La manche forme un peu le coude, un revers pointu se retourne sur cette manche. Le bas est coupé carrément, une ruche *havana* suit la couture de la manche, et revient border le bas et la pointe du revers. Une soutache noire en garnit le pied.

A 20 centimètres de la taille, il y a un volant de cinq lés, haut de 32 centimètres (tout fait) avec une petite tête relevée de taffetas *havana* et une soutache sur les fronces. Ce volant n'est pas libre du bas, il est retenu sous la tête du volant qui le suit.

Le deuxième volant a 35 centimètres et sept lés, il est disposé comme le précédent.

Le troisième a 38 centimètres et 9 lés, il est libre du bas.

Sous-manches de tulle avec manchette de dentelle.

Col de dentelle.

TOILETTE DE JEUNE PERSONNE. — Chapeau de paille cousue orné de taffetas mauve brodé d'étoiles de paille, de petits velours zéro et de dentelle noirs.

Un gros bandeau *cérés* en *chicorée* de soie mauve garnit le haut. Un nœud de taffetas pensée n° 3 est étalé sur le bord du chapeau et le couvre devant. Les tours de joue sont de tulle blanc.

Sur le chapeau est posée avec grâce une fanchon de taffetas mauve brodé de paille. Elle est bordée de trois velours noirs zéro et garnie d'une dentelle noire.

Trois boucles carrées de paille retiennent la fanchon. Une de chaque côté, l'autre sur la calotte.

Le bavolet est de tulle blanc, il est petit et presque caché, sur les côtés, par la fanchon; il est couvert de rangs de petits velours noirs zéro derrière, la fanchon forme à peine la pointe et laisse voir le bavolet sur lequel est un nœud pensée ruban n° 5, avec deux longs bouts qui retombent.

Brides en 22 taffetas blanc.

Robe de taffetas mauve garnie de taffetas pensée.

Corsage montant boutonné devant, taille ronde, ceinture à agrafes d'acier.

Le bas du corsage se compose d'un corselet de taffetas pareil formé par quatre rangs de coulisses dans lesquelles le taffetas est retenu à tout petits plis. Le haut est garni par une bande de taffetas pensée large de 2 centimètres, à bords découpés de

chaque côté, et froncée dans le milieu de façon à former une petite ruche frisée.

La manche large est plissée à petits plis à l'épaulette sur trois rangs coulissés. Le poignet est large pour laisser passer librement la main, il se relève en parement à petits plis, et est garni en haut de la ruche frisée de taffetas pensée.

La jupe a trois rangs de petits plis en haut, et l'ampleur de la jupe, peu sensible devant, se développe sur les côtés et derrière.

Au bas de la jupe, au-dessus d'un ourlet de 12 centimètres, il y a une garniture composée de deux rangs de taffetas en pareil formant deux bouillonnés très peu en relief; chaque bouillonné a 12 centimètres de hauteur.

Ces bouillonnés sont bordés par des ruches frisées, pensée, larges de 3 centimètres et posées comme celles du corsage.

Petit col de dentelle relevé par une petite cravate mauve

Manchettes de dentelle.

dont les bouts ont un petit volant pensée.

Petit garçon (costume de fantaisie genre russe).

Bonnet rond de velours.

Tunique croisée de côté.

Ceinture de cuir.

Pantalon de drap de dame.

Petites bottes molles.

EXPLICATION DE LA LINGERIE.

N° 1. Résille d'or mélangée de perles blanches; une jolie torsade de velours rouge avec nœuds et glands d'or sur le côté retient la résille et forme bandeau sur la tête.

N° 2. Bonnet Charlotte Corday; fond rond en guipure et mousseline, des brides encadrées de guipure accompagnent ce bonnet et se réunissent sous le menton par un choux de ruban bleu.

N° 3. Bonnet Marie-Stuart à fond mou avec crête de dentelle noire; des violettes de Parme sont mélangées dans la blonde blanche de ce bonnet, des brides mauve posées sous la crête de dentelle noire retombent de chaque côté du fond sur les épaules.

N° 4. Fichu Gabrielle, demi-décolleté, carré, le fond de ce fichu est en tulle à pois formant des bouillonnés séparés par des engrelures, en guise d'entre-deux.

Une bande de tulle entourée de petite guipure ferme le fichu du haut en bas; l'encolure est ornée de petites ruches en ruban mauve, posées en barrettes sur une bande de tulle, une petite guipure borde cette encolure.

N° 5. Col à revers en mousseline brodée ornée de valenciennes. Ce col est monté sur une guimpe en mousseline à plis creux, il peut se porter avec un *zouave* en mousseline.

N° 6. Petite guimpe ouverte, composée d'un entre-deux guipure encadré d'une engrelure avec petit velours bleu passé à l'intérieur, une petite dentelle guipure borde cette guimpe.

N° 7. Col-cravate pour toilette du matin. Ce col est fermé par un bouton en onyx avec rubis au milieu; ce bouton est fait comme ceux des chemises d'homme, de manière à passer dans les boutonnières qui croisent l'une sur l'autre.

N° 8. Col formé de petites pointes composées d'entre-deux en valenciennes et encadrées de valenciennes; les intervalles de ces pointes sont en mousseline unie. Des bouffettes de petit velours sont posées entre les pointes.

N° 9. Col carcan droit en toile et à double piqûre.

N° 10. Manchette assortie au col n° 7.

N° 11. Manchette assortie au col n° 8.



Lamartine Imp. & Jean de Bussieres, St. Pierre

598 bis

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92.

Lingerie et Nouveautés de la Maison Colas, rue Vivienne, 47.

DESCRIPTION DES PATRONS.

COTÉ N° 1.

Portion d'un corsage *spencer* décolleté pour jeune fille, et patron d'une manche toute nouvelle; nos abonnées trouveront les explications détaillées de ces modèles dans le prochain numéro, avec la gravure qui les reproduit.

N° 1. Devant du corsage *spencer*.

N° 2. Petit côté du devant; les dents doivent se rejeter sur le devant n° 1, ces deux patrons se rejoignent aux lettres correspondantes.

N° 3. Dos du corsage *spencer*.

N° 4. Petit côté du dos.

N° 5. Jockey figurant la manche du corsage *spencer*, et se posant sur le poignet n° 5 bis formant épaulette.

N° 6. Manche bouillonné dans le bas.

N° 7. Passe d'un bonnet Charlotte Corday; cette passe est ornée tout autour d'une double ruche en mousseline rebassée de valenciennes. Un nœud de mousseline se pose sur le sommet de la tête, cette passe doit être formée d'entre-deux en valenciennes.

N° 8. Fond du bonnet Charlotte Corday, en mousseline unie.

N° 9. Col-cravate plat à double piqûre et fleurette brodée, au plumetis; un bouton de bijouterie, et semblable à ceux des chemises d'hommes, le ferme au milieu.

N° 10. Patron de manchettes assorties à ce col.

N° 10 bis. Poignet sur lequel se monte la manchette.

N° 10 ter. Passe d'un chapeau de la maison Plé-Horain.

CORÉ N° 2.

Robe de taffetas mauve garnie de taffetas pensée.

Corsage montant boutonné devant, à taille ronde et ceinture fermée par une agrafe style byzantin.

Le bas du corsage se compose d'un corselet en taffetas pareil, formé par quatre rangs de coulisses retenant le taffetas à tout petits plis. Le haut de ce corselet est orné par une bande de taffetas pensée, large de 2 centimètres, à bords découpés de chaque côté, et froncée dans le milieu de façon à former une petite ruche frisée.

N° 11. Devant de ce corsage; le haut est plat, en taffetas mauve; le bas est composé de la doublure sur laquelle s'adapte le petit corselet coulissé qui la cache, ainsi qu'il est figuré sur ce patron.

N° 11 bis. Patron du devant du corselet se posant sur le n° 11 aux lettres correspondantes.

N° 12. Dos du même corsage avec le haut plat en taffetas, et le bas terminé par la doublure se cachant aussi par le corselet.

N° 12 bis. Dos du corselet s'ajustant aux lettres correspondantes.

N° 13. Devant d'un corps de fichu sur lequel se monte un col carcan.

N° 14. Dos de ce corps de fichu.

N° 15. Col carcan.

N° 15 bis. Poignet sur lequel se monte le col carcan.

N° 16. Col à revers en mousseline unie, encadré d'un léger entre-deux en valenciennes bordé d'une même dentelle.

N° 17. Manchette assortie au col n° 16.

N° 18. Passe d'un chapeau de la maison *Alexandrine*.

Courrier de Paris.

A la bonne heure, et voilà comme il faut savoir prendre son parti! Les grandes fêtes de la verdure et du soleil nous étant interdites, retournons aux fêtes des lumières et des dominos; mais faisons-le princièremment. Ainsi fut fait le mardi 24 avril dans les splendides salons du splendide hôtel d'Albe, en cette avenue des Champs-Élysées qui menace de faire commencer, désormais, Paris à la place de la Concorde pour le mener au Bois de Boulogne. Parlons d'abord de la fête dont tout le Paris élégant, celui qui est encore partout, a causé ces jours derniers. Donc en cet hôtel d'Albe de l'avenue des Champs-Élysées, un vrai palais plus que princier, féérique, s'est donné une de ces fêtes qui n'ont leur pareil que dans les contes des Mille et une Nuits, et non pas encore dans les annales de la fashion parisienne qui compte pourtant tant de nuits, mais non pas une valant les mille et une de l'Orient! Quoique laissent supposer les chuchotements indiscrets, cette fête était donnée par madame la duchesse de Tascher de la Pagerie, au nom de qui étaient faites les invitations. En tout cas c'était un bien beau cadeau de la part de l'auguste propriétaire de cet hôtel, une merveille de goût et de richesse, que de le prêter tout embelli, tout fleuri, tout illuminé, à la grande dame qui en a fait les honneurs par procuration, avec un charme et un ton sur lesquels il y a unanimité.

Ce n'était pas assez que l'hôtel, j'aime mieux dire le palais, fût déjà l'un des plus vastes et des plus somptueux de Paris, il fallait encore que l'on y ajoutât des galeries et des salons empruntés au jardin et décorés avec des toiles sorties des mains de ces maîtres qui en signent de si belles à l'Opéra! Ce n'était pas assez de l'éclat des bougies et des lampes ordinaires, et du gaz de tout le monde, on eut recours aux effets féériques du gaz électrique, quelque chose qui rappelle le soleil! On ne devait pas moins aux douze cents invités d'un choix exceptionnel, qui furent les élus de cette fête où tout était original. Et d'abord, le costume ou le domino était de rigueur, à commencer par les musiciens de l'orchestre portant tous des costumes moyen âge; le service était fait par des pages aux armes des d'Albe, l'une des plus grandes et des plus illustres familles d'Espagne, comme le savent tous ceux qui connaissent les annales héroïques de ce chevaleresque pays. Il y eut deux quadrilles particuliers, l'un dit des *Éléments*, l'autre de la *Comédie italienne*, où figuraient les plus charmantes comme les plus grandes dames de la cour. Le premier quadrille, l'*Eau*, réunissait la comtesse Walewska, habillée d'émeraudes de la tête aux pieds, la princesse Czartoriska, la comtesse Grétry et la comtesse de Labédoyère. Le quadrille du *Feu* était composé de la comtesse Pourtalès, d'une comtesse russe et d'une marquise espagnole. L'*Air*, c'était madame la comtesse de Morny, la princesse de Metternich. Enfin, madame la comtesse de Persigny représentait la *Terre*, avec toutes ses merveilles de fleurs, de fruits et de richesses.

S. A. I. la princesse Clotilde portait un costume de bergère des Alpes, d'une magnificence, d'un goût, d'une grâce et d'une élégance que jamais bergère, fût-elle de

Watteau, n'a eus. La princesse Mathilde était en Égyptienne, figure et bras bronzés, afin que l'exactitude y fût. Les deux filles de S. E. lord Cowley étaient, l'une en *Nuit*, l'autre en *Jour*. Quelqu'un a dit, nécessairement, que l'on ne savait qui brillait le plus : « du jour ou de la nuit ! » M. Lumley, un Anglais de haute naissance, portait un magnifique costume historique du comte d'Essex. On ne pouvait mieux respecter la tradition que ne le fit M. Lumley, car les insignes de la Jarretière dont il était revêtu avaient appartenu à l'illustre personnage, dans la grâce et dans les habits duquel il s'était enfermé. On parlait beaucoup du magnifique costume Henri IV d'une exactitude rigoureuse et d'une illusion saisissante porté par M. le comte de Newerkerke, et aussi d'une spirituelle fantaisie de mademoiselle Isabey, la fille du peintre qui avait chaussé les bottes du chat botté; il y avait là le chaperon rouge et compère le loup, qui fit mentir le conte ce soir-là.

L'Empereur et l'Impératrice, arrivés à minuit à ce rendez-vous éblouissant, sont restés en domino pendant toute la nuit. A une heure, il y a eu un souper digne de la fête et d'un tel lieu, et à six heures du matin on dansait encore.

Il fallait bien vous en dire très long sur ce chapitre, puisque ç'a été là le sujet de toutes les conversations et de toutes les préoccupations du Paris qui alimente les chroniques.

Je veux, cependant, vous rapporter une anecdote toute récente. Elle n'a pas eu le palais des Champs-Élysées pour théâtre, quoique les magnifiques diamants qui en font les frais, je parle de l'anecdote, y eussent figuré avec avantage. Non, c'est en province que la chose s'est passée, et pendant ce dernier carnaval, dans une de nos plus grandes villes, et à un bal déguisé en l'hôtel de la préfecture. Donc, il y eut à ce bal et en cette grande ville, une dame fort remarquable pour la richesse de son costume, laquelle on n'a désignée que sous le voile épais de l'initiale Z... Ce qui faisait les commentaires de la soirée, c'étaient les diamants de madame Z..., dont l'origine avait quelque chose de fantastique, ou bien à peu près. Il y a quatre ans, madame Z... avait dû épouser un M. N..., qui se laissa tout à coup prendre aux pièges d'une richissime étrangère, une Russe. C'était peu de temps après la guerre de Crimée, on y pouvait voir une manière de se venger de la prise de Sébastopol. Quoi qu'il en soit, N... épousa l'étrangère, ses millions, sa cassette de diamants, et madame Z..., un instant désolée, se maria de son côté. Mais, il y a quelques mois, madame N... mourut, et par testament légua tous ses diamants à madame Z... pour la dédommager, disait-elle, des chagrins qu'elle lui avait causés. C'est bien cela, n'est-ce pas ? M. N..., en envoyant les diamants à celle qui en devenait la légitime propriétaire, crut devoir écrire une lettre confuse en ce qui concernait le passé, et où perçaient, cependant, quelques espérances quant à l'avenir, car ma lame Z... est veuve de son côté. Celle-ci se borna à répondre une lettre laconique très acérée : « Madame N..., disait-elle, a fait trop grandement les choses. Elle ne me devait aucune réparation; ce qu'elle me donne vaut mieux que ce qu'elle m'avait pris. » Et

pour prouver combien elle appréciait ce legs, elle vint en ce bal de l'hôtel de la préfecture de la grande ville dont il est question, parée de ses diamants nouveaux, ce qui était une manière d'en prendre possession publiquement.

On parle du prochain mariage de mademoiselle Piccolomini, la cantatrice qui a passé comme une étoile filante dans le ciel parisien, mais qui a brillé d'un vif éclat Londres et en Amérique. De princesse italienne qu'elle était avant que d'être une artiste universelle, mademoiselle Piccolomini devient une riche Anglaise.

Mademoiselle Balfe, la fille du compositeur anglais et de madame Balfe qu'on a entendue jadis dans quelques concerts parisiens, et qui elle-même a chanté avec un grand éclat à Londres, est devenue ambassadrice pour de bon, après l'avoir été si souvent et avec succès de par M. Scribe et Auber. Mademoiselle Balfe a épousé sir John Fiennes Crampton, commandeur de l'ordre du Bain, et ambassadeur de la Grande-Bretagne à Saint-Petersbourg. Mademoiselle Balfe est d'une beauté remarquable et d'une distinction personnelle digne du nouveau rôle qu'elle est appelée à jouer.

Xavier EYMA.

VOYAGE D'UNE JEUNE FILLE AUTOUR DE SA CHAMBRE,

par mademoiselle Emma FAUCON.

Sous ce titre, mademoiselle Emma Faucon vient de publier, chez l'éditeur E. Maillot, rue Tronchet, un charmant petit volume moral et instructif, comme elle le dit elle-même avec raison, et que le titre recommande suffisamment. Nous en extrayons le passage suivant qui donnera une idée de l'intérêt que peut exciter l'ouvrage :

« Plus loin, au pied du mur, est un buisson de groseilliers. Au milieu de ses rameaux, presque à terre, est encore un nid, un nid de rouges-gorges. Celui-là me rappelle un des doux souvenirs de mon premier âge.

» J'étais enfant, j'avais cinq ans, et je me promenais sur la lisière du bois avec mon frère, mon bon frère, qui, sous le soleil d'Afrique, défend l'honneur du drapeau de la France. Il avait dix ans et nous courions joyeux, poursuivant les papillons, cueillant les fleurs le long des fossés, ramassant les cailloux brillants de la route.

» Tout à coup, mon frère s'arrête et m'appelle d'un signe. Au pied d'un buisson, deux jolis oiseaux, deux rouges-gorges effarés, éperdus, voltigeaient en poussant des cris d'effroi. Ils se précipitaient vers un point invisible, objet de leur terreur. Nous avançons lentement, muets, effrayés, et les oiseaux, insensibles à notre approche, continuaient leurs cris et leurs évolutions. Mais de quelle terreur fus-je saisie en apercevant une grosse couleuvre à moitié

dressée, ouvrant une gueule énorme et dardant ses yeux étincelants sur un nid où cinq oisillons à peine couverts d'un léger duvet reposaient à l'ombre du feuillage. J'étais pétrifiée, je ne pouvais ni crier, ni fuir, mais mon frère n'avait pas perdu son sang-froid. Il avait à la main une légère baguette; déjà l'affreux reptile contractait ses anneaux pour engloutir sa proie, quand un coup du jonc flexible la sépara en deux. Les rouges-gorges étaient sauvés, et les cris d'allégresse du père et de la mère célébrèrent la victoire de mon frère. Ce n'était pas tout, il fallait empêcher qu'un nouveau danger ne vint menacer la jeune famille. Mon frère prit le nid avec précaution, me le donna, et, joyeux, triomphants, nous regagnâmes la maison. Au-dessus de nos têtes, effleurant nos cheveux que la brise du matin faisait flotter, les deux rouges-gorges volaient, nous précédant et tournoyant autour de nous. Ce nid, je l'ai mis dans le buisson de groseilliers, et depuis ce moment, chaque printemps voit naître une nouvelle famille qui vit heureuse et tranquille, abritée par l'hospitalité de notre toit.

» Depuis treize ans, combien ils m'ont payé du secours qu'ils ont reçu! Leur chant matinal porte le contentement dans mon cœur pendant tout l'été, et quand l'hiver a jeté son manteau de neige sur la terre, que de fois un coup sonore de leur petit bec n'a-t-il pas fait résonner ma vitre! Ils avaient froid, les pauvres petits, ils avaient faim; je les réchauffais, je les nourrissais, et quand l'amour de la liberté les chassait loin de moi, je leur ouvrais ma fenêtre et suivais leur vol en leur disant: Au revoir.

» Ils sont là-bas, je les vois; la mère est sur son nid réchauffant ses petits, et sur une branche voisine, le père contemple sa joyeuse compagne en redisant ses plus joyeuses chansons. J'aime ces oiseaux, ils sont si gais, si laborieux, si courageux, si utiles, que la mort d'un rouge-gorge est pour moi un sujet de tristesse. Et puis je me rappelle cette naïve légende de Bretagne que me contait ma nourrice.

» Quand le Christ gravissait le Calvaire, courbé sous le poids de sa lourde croix, la nature était en deuil; tous les animaux pleuraient et gémissaient: les oiseaux volant en troupes innombrables au-dessus du divin martyr faisaient retentir l'air de leurs cris de détresse. Lorsque Jésus fut attaché sur la croix, ses yeux s'élevèrent vers son Père éternel, mais le sang que la couronne d'épines faisait couler sur son front obscurcissait ses regards. Le rouge-gorge intrépide et compatissant vola au-dessus de la tête de l'Homme-Dieu et fit de vains efforts pour arracher la couronne; une épine aiguë vint frapper le pauvre oiseau; son sang coula et rougit son poitrail jusqu'à l'organe gris. Il allait tomber, quand Dieu, en récompense de son humanité, soutint ses ailes déjà dé-

faillantes, le ranima et voulut qu'il portât dans l'éternité son plastron rouge, comme le prix de sa bonté et de sa charité.

» Sous ma fenêtre — dans le parterre — que de fleurs et que de parfums: la rose, si bien nommée la reine des fleurs; l'héliotrope, plus humble dans son port, mais qui répand une odeur si délicieuse; l'œillet aux mille mouchetures; les aconits aux longs thyrses violets qui recèlent la mort dans leur tige et dans leurs feuilles; les lis, dont la blancheur éclatante est rehaussée par la cétoine qui promène dans son calice ses élytres dorées; les pivoinies éclatantes, ces géants des parterres, et tant d'autres fleurs moins orgueilleuses, peut-être, mais toutes aussi belles, aussi remarquables par leurs couleurs ou leurs formes élégantes, car dans le plus petit brin d'herbe, dans la mousse la plus humble, l'art infini du Créateur se révèle comme dans l'arbre le plus élevé, comme dans la fleur la plus magnifique. »

Emma FAUCON.

LE BIEN D'AUTRUI.

.... Tu ne prendras
Ni retiendras à ton escient.

(Voyez le numéro précédent.)

— Césaire... mon digne ami... mon pauvre garçon...

D'un geste douloureusement impératif, le pêcheur l'interrompit brusquement.

Puis déjà debout et très-calme :

— Monsieur Bridot, demanda-t-il, où demeure monsieur Boërmann?

— Sur la grande place de Lisieux... juste en face de la cathédrale.

— C'est bien... merci.

Et, laissant le bonhomme tout interdit, Césaire disparut à grands pas dans la brume.

VIII.

Moitié Israélite et moitié Allemand, Boërmann était un honnête homme, un bon père, mais avant tout un fort négociant en toiles.

Durant tout le jour, l'activité régnait dans sa maison: la maison Boërmann père et fils et compagnie!

Puis, lorsque les commis s'étaient retirés, lorsqu'on avait clos les magasins, le patron se complaisait à rester une heure encore dans sa caisse, à revoir les écritures de la journée, à discourir en lui-même sur le présent et sur l'avenir de son commerce.

Il en était ainsi ce soir-là.

Tout à l'extrémité d'une longue salle, dans la pénombre de laquelle on entrevoyait des pyramides de ballots, deux lampes brûlaient, de l'autre côté d'une légère cloison dont la partie supérieure était un grillage de cuivre.

Cet étroit compartiment, — la caisse, le sanctuaire ! — avait deux seules ouvertures du côté de la galerie, à savoir : une porte presque invisible, un guichet implanté sur une planchette de chêne à laquelle le passage de l'argent avait donné le poli, le luisant de l'ébène.

A l'intérieur, une seconde porte communiquait à l'intérieur des appartements.

Le parquet, un peu plus exhaussé que celui du reste de la salle, supportait trois tables, deux chaises et un fauteuil de cuir vert.

Ce fauteuil était placé devant la table du milieu, sur un assez large piédestal, d'où le patron dominait toute la perspective, de côté comme de face : une sorte de trône commercial.

Aux deux tables inférieures, — qu'on aurait pu comparer aux tabourets réservés pour les princes du sang, s'asseyaient quotidiennement Boërmann fils et le premier commis, celui-ci à gauche, celui-là à droite.

L'heure à laquelle le premier commis se retirait avait sonné depuis longtemps déjà ; sa chaise était symétriquement rentrée sous sa table, sa lampe était éteinte.

Les deux autres éclairaient donc la place de Boërmann père et celle de Boërmann fils.

Ils étaient là tous les deux, silencieux au milieu du silence, et penchés chacun sur le grand livre ouvert devant lui.

En dépit des abat-jour verts qui restreignaient le cercle lumineux, quelques vagues reflets s'égarèrent çà et là, aux angles de la cheminée à la prussienne, sur le cartel suspendu à la muraille et sur le grand calendrier verni qui lui faisait pendant, dans les ferrures bronzées du coffre-fort, dans les interstices brillants du grillage et jusque parmi les blanchâtres enveloppés des premiers ballots empilés dans la grande salle.

Mais les lampes donnaient en plein sur les pages consultées par les deux travailleurs, sur leurs mains sur le bas de leur visage ; les yeux et le front se perdaient quelque peu dans une demi-teinte à la Rembrandt.

La plume à l'oreille, le sourire épanoui, le doigt au bas d'une longue colonne de chiffres, Boërmann père semblait tout à l'orgueil de l'ambition satisfaite. On eût dit le dieu du commerce en personne.

Hélas ! il n'en était pas ainsi d'Isaac.

Triste et pâle, le jeune israélite cherchait vainement à dissimuler sa souffrance.

Un hasard fatal venait de remettre sous ses yeux l'ancien compte de feu Samuel Meyer.

Il détourna vivement la tête : les larmes n'aiment pas tomber sur des chiffres !

Boërmann père, cependant, voyait et comprenait à la dérobée tout cela. Tantôt il se contentait d'en hausser les épaules avec un dédaigneux sourire ; tantôt, plus ému qu'il ne se l'avouait à lui-même, il se surprenait à murmurer tout bas :

— Pauvre garçon !

Mais, inflexible comme Brutus, il se gardait bien de parler haut.

Tout à coup le bruit d'un pas lointain réveilla les profondeurs obscures de la galerie.

Une espèce de domestique, tour à tour homme de peine et commis, ne tarda pas à s'avancer.

— M. Boërmann, dit-il, il y a quelqu'un qui demande à vous voir.

— Un client ? fit le patron avec une accentuation toute particulière.

— Je ne l'ai pas encore vu ici, monsieur.

— Il est déjà bien tard... les magasins sont fermés... son nom ?

— Césaire Heurtevent, répondit lui-même le pêcheur qui, se dégageant de l'archipel de ballots, apparut inopinément dans la partie lumineuse.

Boërmann aussitôt se leva, salua, sourit.

Ce même salut, ce même sourire, il les faisait depuis une quarantaine d'années cent fois par jour.

S'inclinant à peine, Césaire arriva jusqu'au guichet, et posa la main sur la tablette.

— Vous désirez me parler, monsieur ? demanda le négociant après un silence.

— Oui, monsieur, mais à vous seul.

— Éloignez-vous, François... laissez-nous, Isaac. François s'était éclipsé déjà ; Isaac, sans prononcer un mot, disparut par la porte intérieure.

Durant ce temps Boërmann avait ouvert la petite porte grillée, et tout en offrant au visiteur inconnu la chaise du premier commis, il se rassyait lui-même dans son fauteuil vert, avec l'attitude de l'attente.

— Monsieur, débuta Césaire, qui des yeux avait suivi le jeune homme, votre fils a bien du chagrin !

— Une grimace de mécontentement se dessina sur le visage du négociant, et pour décliner ce genre d'entretien, il répondit :

— Les toiles sont rares en ce moment, monsieur. Néanmoins la maison Boërmann peut vous offrir...

— Vous ne voulez plus le marier avec mademoiselle Noémie Meyer, interrompit le pêcheur, uniquement parce que son père ne lui a rien laissé... n'est-il pas vrai, monsieur, parce qu'elle n'a plus de dot ?...

— Uniquement, monsieur... et à mon très grand regret... Mais permettez-moi de vous dire...

— Quelle dot exigeriez-vous pour consentir au mariage ?

— Mais, monsieur...

— Je parle très sérieusement ; répondez de même...

— Il me semble cependant que...

— Répondez, vous dis-je... et peut-être n'aurez-vous pas lieu de vous en repentir... Quel est votre chiffre.

— Monsieur... autrefois, nous étions convenus de trente mille francs.

Césaire réfléchit un instant, puis reprit :

— Trente mille francs... soit... je vous les donnerai, moi.

— Vous, monsieur !

— Mais à une condition... c'est que, vis-à-vis de tout le monde, vous m'en garderez le secret, c'est que mademoiselle Noémie elle-même ignorera toujours la véritable cause de votre revirement à son égard. Je veux qu'on ne puisse l'attribuer qu'à une généreuse impulsion de votre cœur, qu'au désir de voir votre fils heureux. Vous voyez, monsieur, que que je vous donne tout le beau rôle.

— En effet. Cependant...

— Cependant...

— De quel droit ?

— Ah !... Il vous faut des explications !

— Mais !

— Sachez donc que j'avais de nombreuses obligations à Samuel Meyer, que je suis un des auteurs de sa ruine, que je l'ai volé...

— Monsieur, se récria Boërmann de plus en plus ébaubi.

Césaire ne parut tenir aucun compte de cette interruption, et poursuivit :

— Je m'en suis accusé à sa fille, elle ne m'a pas cru. J'ai voulu l'indemniser, elle a refusé mon argent, elle le refuserait encore. Ce n'est donc qu'à son insu que je puis m'acquitter envers elle, et vous seul m'en offrez le moyen. Comprenez-vous maintenant.

— Pas trop, pas trop, fit naïvement Boërmann : car enfin, l'affaire restant si secrète, la somme ne se trouvant pas portée sur mes livres, quelle garantie auriez-vous que...

— Oh ! interrompit Césaire avec un calme effrayant, si le mariage ne se faisait pas tout de suite, je vous tuerais !

A cette déclaration si catégorique, Boërmann bondit hors de son fauteuil.

— Ne craignez rien, sourit amèrement le pêcheur, je sais que vous êtes un honnête homme, et j'ai pleine confiance en vous. Répondez-moi donc franchement et par un seul mot : oui ou non ?

— Dame, monsieur, si tout cela est bien réel...

— Oui... ou non ?

— Oui.

— Parole d'honneur ?

— Parole d'honneur !

— C'est bien, monsieur... je vous remercie ; avant huit jours vous aurez l'argent ?

Et, grave comme il était venu, Césaire Heurtevent sortit.

IX.

Boërmann avait traité bien des affaires en sa vie, mais jamais aucune de cette façon-là.

Aussi fut-il longtemps à se remettre.

— Bah ! conclut-il, c'est un fou... il ne reviendra pas.

Le père d'Isaac se trompait.

Césaire était déjà reparti pour Trouville, et, chemin faisant, — c'était à pied, par une belle nuit toute semée d'étoiles, — il songeait aux moyens de réaliser immédiatement la dot de Noémie Meyer.

Il connaissait un sien confrère auquel la *Jeanne-Marie* avait, comme on dit, donné dans l'œil, et qui ne manquerait pas d'en offrir un bon prix, argent comptant.

Quant à sa maison, — la maison où il était né, où sa mère avait fermé les yeux ! — elle touchait précisément à la propriété d'un riche parisien, impatient de s'agrandir, et qui s'estimerait fort heureux de l'acheter au taux qu'on en demanderait.

Le pêcheur en demanda juste ce qu'il lui fallut pour compléter son chiffre.

Cinq jours après, il était de retour à Lisieux, et se représentait chez Boërmann, à la même heure que lors de sa première visite.

Seulement, comme il connaissait maintenant la maison, il n'eut plus recours au domestique, il alla tout droit au guichet.

Les deux Boërmann étaient encore là, le fils tout à sa douleur, le père tout à son calcul.

Césaire frappa tout à coup sur la planchette, et dit :

— C'est moi !

Après un premier étonnement, Boërmann éloigna Isaac, et fit entrer Césaire.

Sans qu'un seul mot se prononçât entre eux, le pêcheur sortit de sa poche un portefeuille, et sur le coin de la grande table, compta l'un après l'autre trente billets de mille francs.

La lampe éclairait cette scène muette.

Les deux hommes enfin relevèrent la tête et se regardèrent.

— J'ai votre parole, fit le pêcheur.

— Je la tiendrai, répondit le négociant.

Puis, sentant le besoin de s'excuser vis-à-vis de

cet homme dont la simple grandeur le faisait si petit :

— Il ne faut pas m'en vouloir, ajouta-t-il avec une animation factice. Je suis père... vous comprenez... Ma belle-fille devait avoir une dot... Que diable ! c'est l'usage, c'est la loi, c'est la signification de la pièce d'argent que... que...

— A quand la demande en mariage ? interrompit fort à propos Césaire.

— Cesoir même, s'écria Boërmann ; à l'instant... Qu'est-ce que je demandais, moi... ? le bonheur de mon fils !

Il cherchait déjà sa canne et son chapeau, il rapela à toutes voix Isaac.

— Je serai devant la maison Bridot, dit en se retirant Césaire.

Il traversa rapidement la ville, et vint se placer derrière l'un des gros arbres de la route.

C'était, d'ailleurs, une noire nuit.

Deux seules fenêtres étaient éclairées, celles du cabinet de travail de Bridot.

— Ils sont tous là ! se dit le pêcheur, fermement convaincu que son instinct ne le trompait pas.

Bientôt retentit sur la route un bruit de pas, qui rapidement s'approchaient ; Césaire ne tarda pas à reconnaître les deux Boërmann.

Le père, d'une voix essoufflée, s'évertuait à toutes sortes d'explications plus embrouillées les unes que les autres.

Mais son fils ne l'écoutait même pas, il semblait fou de bonheur.

Ce fut lui qui atteignit le premier la maison Bridot, qui sonna.

Contraint de presser encore le pas, de courir, Boërmann père arriva enfin, s'essuyant le front, hors d'haleine.

La porte s'ouvrit et se referma sur eux.

Alors seulement Césaire se hasarda à traverser la route, et gagnant sans bruit la maison, vint écouter aux persiennes, à travers lesquelles filtrait la lumière.

Il n'entendit d'abord qu'un murmure confus... puis, tout à coup, un grand cri de joie.

Cette exclamation, c'était Noémie qui l'avait jetée.

Césaire porta la main à son cœur ; l'écho avait répondu là !...

Au bout d'une heure environ, un bruit de chaises dérangées s'étant fait entendre, le pêcheur se recula vivement dans l'ombre des grands arbres.

Les deux Boërmann ressortirent de la maison.

Puis, sur le seuil exhaussé de quelques marches, Noémie apparut.

Son admirable visage resplendissait d'espérance.

A ses côtés se tenaient M. et madame Bridot, tous deux superbes de contentement.

— Isaac ! murmura la jeune fille au moment où s'éloignait son fiancé.

Il était déjà revenu vers elle, et s'inclinant sur la main qu'elle lui tendait, il y mit un long baiser.

Le flambeau que tenait en arrière la servante éclairait doucement ce tableau, et lui prêtait un indécible charme.

— Voilà qui vaut trente mille francs !... pensa Césaire.

La porte enfin s'étant refermée, tout rentra dans l'ombre, et l'on n'entendit plus qu'un double bruit de pas sur le chemin.

Césaire aussi se mit en marche, mais avec plus de rapidité.

En passant à côté de Boërmann père, il lui dit à voix basse :

— Je suis content... c'est bien !

— Qu'est-ce donc ? demanda Isaac, qui n'avait entendu qu'un murmure.

— Rien, répondit le père, c'est le souffle du vent dans les feuilles.

Comme Césaire rentrait à Lisieux, la diligence de Cherbourg relayait.

Une place restait vacante sur l'impériale ; il y monta.

Le surlendemain, il s'engageait comme matelot à bord d'une frégate en partance pour les Indes.

Au moment où la côte de France disparut à ses yeux :

— Samuel Meyer, murmura-t-il, nous sommes quittes !

X.

Sept ans se sont écoulés.

Césaire Heurtevent a trois fois fait le tour du monde, mérité par sa bonne conduite le grade de quartier-maître, gagné la médaille militaire en Crimée, la croix de la Légion d'honneur à l'attaque des forts de Peï-ho.

Malgré tout cela, il n'ose pas encore, il ne veut pas se permettre la douce joie de revoir son pays natal.

Il n'en est pas bien éloigné, cependant ; un heureux hasard vient de le ramener sur la côte normande, à l'endroit même du départ, à Cherbourg.

Certain soir, une lettre lui arrive, une lettre datée de Trouville, une lettre de son vieux Pierre Dufay.

« Maître Heurtevent, écrivait-il, j'ose croire que vous n'avez pas perdu souvenir d'une chose, à savoir que vous êtes le parrain de ma fille aînée ; or, la présente est pour vous aviser que, sous trois jours, Césarine épouse Grain-de-Sel, notre ancien mousse, qui maintenant est un gaillard comme vous

et moi. Ça leur porterait malheur, à ces deux enfants, si vous n'étiez pas là. En conséquence de quoi après-demain, j'irai vous espérer au Havre, dans les eaux de l'escale du vapeur de Cherbourg. Ah ! si tu manquais à l'appel, Césaire, ta filleulle ne te le pardonnerait pas, et moi, ton vieux Pierre, je dirais que tu n'es pas un ami ! »

Emu par cette sommation naïve, maître Heurtevent n'eut qu'un moment d'hésitation, et s'embarqua le lendemain au point du jour sur le Colibri.

Huit heures plus tard, comme le paquebot s'amarrait au quai du Havre, Césaire s'entendit appeler par la voix amie de Pierre Dufay.

Le vieux matelot se trouvait sur une barque de pêche, dont la grande voile portait ces deux lettres : T R Trouville.

Chose étrange ! cette barque rappelait celle que Césaire avait jadis fait construire avec tant d'amour. Coque, mâture, agrès, couleurs, tout était identiquement semblable. On eût dit la *Jeanne-Marie* elle-même !

Mais la *Jeanne-Marie* toute neuve encore, toute pimpante, toute virginale, comme il y avait sept ans.

Pour surcroît d'étonnement, l'arrière étant venu à virer du côté du paquebot, Césaire aperçut ce même nom, ce nom sacré, *Jeanne-Marie*, se dessinant en blanches lettres sur le noir brillant de la poupe.

Aussi, dès que le canot, — son ancien canot, — l'eut conduit à bord, dès que la rude accolade du vieux Pierre lui permit enfin la parole, il s'empressa de demander :

— Mais quelle est donc cette barque ?

— Est-ce que, par hasard, tu ne la reconnais pas ?

— Si fait... Mais non, c'est impossible ! Ma *Jeanne-Marie*, à moi, doit être maintenant une vieille barque...

— Bah ! bah ! Il en est des fines barques comme des jolies filles : on en voit d'aucunes qui semblent toujours à leur premier printemps !

— Enfin... à qui appartient ce bateau ?

— A toi... pardine !

— A moi... tu es fou !

— Pas tant que tu le crois, patron. On t'expliquera tout ça demain... demain...

— Mais...

— Mais tu ne vois donc pas ta filleulle qui te tend les bras depuis un quart d'heure !

Effectivement, Césarine avait voulu venir au devant de son parrain, et dans sa belle toilette de mariée, s'il vous plaît.

M. Grain-de-Sel aussi était là, se prélassant dans sa nouvelle veste d'Elbeul avec un bouquet à la

boutonnière et toutes sortes de rubans longs d'une aune.

On s'embrassa, on se prit les mains pour mieux s'admirer, on s'embrassa derechef. Il ne fut plus question que des souvenirs du passé, du bonheur présent, des espérances à venir.

Durant ce temps, poussée par un vent des meilleurs, la *Jeanne-Marie* filait comme une mouette, à tire d'ailes.

Bientôt Césaire distingua la verte côte Villerville ; bientôt l'élégante plage, les longues jetées en bois et le joyeux quai de Trouville !

C'était son pays, son berceau ! C'était son enfance et sa jeunesse !

Les larmes lui vinrent.

Mais on ne le laissa guère s'attendrir : il commençait à se faire tard ; déjà M. le maire devait attendre !

De même on s'empressa vers l'église, de même encore vers le repas.

C'était dans cette même salle où, sept années auparavant, Césaire avait si lugubrement présidé le banquet du baptême de sa barque.

Il se montra franchement joyeux cette fois ; sa conscience était sans remords.

Je crois même que, les émotions du retour aidant peut-être aussi l'entrain des convives, peut-être encore une certaine préméditation toute particulièrement malicieuse de son vieux Dufay, je crois que maître Heurtevent s'enivra.

Mais ce n'était plus la sombre et hargneuse ivresse d'il y avait sept ans : c'était une bonne et riieuse griserie couleur de rose.

— Ah ça ! demanda-t-il au moment de la retraite, où vas-tu me coucher, mon ami Pierrot ?

— Et ! parleu... chez toi !

— Chez moi ? mais je n'ai plus de chez moi, mon pauvre vieux.

— Bah ! bah ! Qui sait ! Viens toujours...

Pierre Dufay le prit par un bras, Grain-de-Sel par l'autre, et tous deux le reconduisirent, en remontant un chemin qu'il connaissait bien, jusqu'à certaine maisonnette qui n'était autre que la sienne.

Oui... sa maisonnette d'autrefois, celle que si souvent il avait regrettée.

Non-seulement elle était encore debout, mais rajeunie, renouvelée, coquette et charmante ainsi que la barque.

— Jésus, mon Dieu ! s'écria Césaire, dont le visage épanoui resplendissait de joie ; Jésus mon Dieu !... est-ce que je rêve les yeux ouverts !...

— Figurez-vous ça, patron, et bonne nuit... bonne nuit ! ricanèrent pour toute réponse ses deux amis, qui le firent entrer dans la maison, et, bon gré mal gré, le portèrent tout vêtu sur la couchette.

Puis, refermant derrière eux la porte, ils s'éloignèrent avec empressement, surtout Grain-de-Sel : madame l'attendait.

Resté seul et sans lumière, maître Heurtevent accepta philosophiquement cette situation de conte des fées. Il s'étendit plus à l'aise, il ferma les yeux.

— Ces fous ont ma foi raison ! pensait-il, ne nous réveillons pas !

Quelques minutes plus tard, il était réellement endormi.

Endormi d'un doux et bon sommeil, tout plein de songes carressants, dans lesquels repassa plus d'une fois l'image bien-aimée de sa mère souriante.

Au réveil, il regarda longuement autour de lui, il se frotta les yeux, il en vint à se dire :

— Ah ça ! est-ce que le repas d'hier était celui du baptême de ma barque?... Est-ce que tout ce qui m'est arrivé depuis n'était qu'un rêve?... Est-ce que j'ai toujours mes vingt-cinq ans ?

Hélas ! non. En remettant sa veste d'uniforme, il y retrouva les deux galons d'or, la médaille et la croix... preuves irrécusables qu'il avait vieilli.

Et cependant, c'était bien sa maison... sa maison telle qu'il l'avait vendue, telle qu'il l'avait quittée depuis sept ans et plus !

Rien ne semblait changé... Tout était à la même place.

Il parcourut lentement l'étage supérieur, et redescendit de même dans la salle basse ; il toucha, il reconnut les moindres objets meublants, tout jusqu'à la branche de buis béni... qui ne datait évidemment que des derniers Rameaux.

Charles DESLYS.

(La suite au prochain numéro.)

BULLETIN DES THÉÂTRES.

Les théâtres sont tour à tour prodigues ou avares. Ils jettent leurs succès par les fenêtres ou les amassent derrière les rideaux du fond, en attendant de meilleurs moments. Ces jours-ci, il a fallu procéder aux exécutions, et remplacer les défections. *Le Roi des Iles*, dont je vous avais prédit la débile existence, a fait place à une de ces œuvres dont le succès sera éternel, *la Closerie des Genets* de Frédéric Soulié. Le succès, ai-je dit, sera éternel, parce que tout ce qui fait rire ou pleurer au théâtre aura toujours le pas sur des décors, si splendides qu'ils soient. La Porte-Saint-Martin a remonté *la Closerie des Genets* en attendant... et c'est la pièce qui devait succéder en ligne droite au *Roi des Iles* qui attendra que la foule veuille bien lui permettre de se montrer sur l'affiche.

L'Ambigu-Comique a dû exécuter aussi son *Compère*

Guillery, lequel, après une série d'assez fructueuses recettes, a dû abandonner la place qui a été prise par la *Syrène de Paris*, une vieille histoire de la police, assez habilement mélodramatisée par MM. Grangé et de Montépin. Il y a eu succès vif ; on ne s'appelle pas la syrène, et surtout de Paris, si l'on ne sait pas faire consciencieusement son métier, et si l'on ne prend pas tout Paris dans les pièges de sa grâce. C'est ce dont l'Ambigu paraît être menacé. Mademoiselle Page est charmante dans cette pièce, et Lacressonnière y a obtenu un beau succès.

Le théâtre des Bouffes-Parisiens a donné une jolie petite pièce en un acte dont la musique est due au comte Gabrielli, *le Petit cousin*. Le succès a été très dessiné dès le commencement et jusqu'à la fin. Le comte Gabrielli prend décidément ses lettres de naturalisation en France.

L'Opéra-Comique a gagné sa bataille avec *le Château-Trompette*, paroles de MM. Cormon et Michel Carré, musique de M. Gevaert. Les trompettes du succès retentiront autour de cette œuvre nouvelle du jeune compositeur, et madame Cabel a été une bonne trompette pour ce château qui ne sera point de cartes. Jamais l'habile cantatrice ne s'était élevée si haut dans les difficultés d'un art où elle se plaît à créer des difficultés pour le plaisir de les vaincre, et elle y réussit. La pièce est supérieurement chantée et montée avec luxe.

Le grand succès des Italiens a été la reprise du *Poliuto* de Donizetti, avec Tamberlick pour principal interprète.

Le Théâtre-Français a donné, au bénéfice de l'arrière-petite-fille de Racine, mademoiselle Trochu, une représentation qui avait un double attrait : celui de la curiosité et celui de l'intérêt. On jouait *Athalie*, c'est le moins qu'on devait à Racine, et un acte de *Phèdre*, en italien, où madame Ristori est venue apporter l'appui de son talent. Puis madame Ristori a dit en français une charmante pièce de vers de M. Legouvé, de l'Académie française. La célèbre tragédienne a remporté un triomphe éclatant. On lui a su gré de sa bonne intention et de ses magnifiques inspirations. La petite-fille de Racine a dû être satisfaite, et l'ombre de son illustre aïeul a dû frémir d'aise dans les limbes élyséennes. Il est à souhaiter que tous les théâtres suivent l'exemple donné par la Comédie-Française ; ce sera un moyen tout naturel d'appeler sûrement l'argent du public, lequel est un peu lent à venir, à cette œuvre nationale. A l'heure qu'il est la France aurait dû déjà avoir souscrit un million à la petite-fille de Racine. Ceux de qui c'était le devoir délicat de se mettre à la tête de ce mouvement ont accompli noblement leur tâche. Nous ne comprenons pas, et nous blâmons très haut, l'indifférence du public. S'il en est parmi nos lectrices, auprès de qui notre voix puisse avoir quelque influence, nous leur dirons : « Apportez donc votre obole à la petite-fille du plus grand génie poétique de la France ! »

Pierre OBEY.

LE

MONITEUR DE LA MODE.

MODES,

Renseignements divers, description des Toilettes.

Les sous-jupes mal faites, portées sous des toilettes ridicules ou misérables, avaient inspiré à quelques personnes ennemies du laid et du commun, une velléité de supprimer l'ampleur des robes et de retourner aux tuniques grecques ou romaines, ce qui a été bientôt reconnu impraticable. Par un effet analogue, les affreuses dorures que l'on voit se pavaner sur les chapeaux du plus mauvais goût, font proscrire presque entièrement par les femmes qui, les premières, avaient eu la capricieuse fantaisie de mêler un peu d'or et quelques pierreries à leurs coiffures, cette mode devenue banale.

De même, les ceintures de cuir adoptées d'abord seulement par les femmes du monde pour leurs toilettes du matin et leurs négligés d'intérieur, sont maintenant abandonnées à leurs femmes de chambre. Mais les ceintures tout en or attachées par de riches agrafes, et les ceintures gros grain assorties à toutes les nuances de robes, et dans lesquelles l'or est intercalé d'une façon très ingénieuse, continuent à être parfaitement portées.

Les nouveaux cols de toile ou de percale unie se terminent en avant par deux petites pattes brodées, croisées l'une sur l'autre, et attachées ensemble par un très gros bouton en or émaillé, en jaspé ou en améthyste. Les manchettes assorties qui servent de poignet à de très gros ballons de mousseline ou de tarlatane, s'attachent également sur le côté par un très gros bouton que dépasse le petit bout brodé, comme l'extrémité d'une ceinture.

Les étoffes de robes les plus généralement employées en ce moment sont les poils de chèvre rayés et chinés, parmi lesquels dominent ceux de nuance grise, et les baréges-grenadines également gris, mais brodés de petits boutons au plumetis.

Les robes de soie se font presque toutes à gros plis sans séparation à la taille, à corsages plats attachés par des boutons, ornées sur tout le devant d'une échelle de nœuds, ou d'agrèments de passementerie, et à manches larges doublées de blanc, et bordées, en dedans, d'une petite ruche blanche, ou bien encore à manches à crevés et à corsages à pointes.

Les étoffes claires, telles que la grenadine ou la mousseline, se garnissent de beaucoup de petits volants. Ces volants couvrent quelquefois toute la jupe, mais, le plus souvent, ne s'élèvent que jusqu'à la hauteur de 50 ou 60 centimètres. Les nombres de sept ou de neuf sont les plus ordinairement adoptés. Les corsages se font à ceintures,

et ces ceintures sont de très larges rubans, et nouées en avant ou sur le côté. Ces corsages sont montants, tout unis et attachés par des boutons, ou décolletés pour être recouverts de fichus soit en mousseline, soit en guipure ou en dentelle.

Le vêtement de soie décidément préféré est la longue casaque unie ou brodée de brandebourgs et de soutache, et à larges manches.

Depuis que le soleil si longtemps attendu s'est décidé enfin à se montrer, et a fait succéder sans transition une température tout à fait chaude, aux froids rigoureux de l'hiver, on a inauguré non-seulement ces casaques, ainsi que les paletots et les pelisses de soie destinés au commencement du printemps, mais aussi les écharpes-mantelets de soie et de tulle, les mantelets et les châles de mousseline, les châles de cachemire brodés et garnis de volants de dentelle, les châles doubles de grenadine dont la petite pointe est brodée d'un riche semé, et aussi les châles doubles de mousseline et les châles de dentelle.

Le blanc et le noir se marient dans toutes les parties de la toilette, et de ce mélange résulte presque toujours beaucoup de distinction. Il se rencontre jusque dans les chaussures de promenades, qui se font en chevreau noir piqué de blanc. Les autres chaussures bien portées sont les bottines de satin-laine ou de soie assorties à toutes les nuances de la toilette, et les bottines de chevreau avec guêtres de coufil et rosette en dessus du soulier, ou de chevreau doré avec guêtres de soie.

Les gants de chevreau ou de peau de Saxe brodée peuvent aussi, mieux que jamais, s'assortir aux couleurs des robes, car on a augmenté leur variété de plusieurs nouvelles nuances, telles que giroflée, gros vert et bleu; mais les gants très clairs, comme paille ou maïs, resteront toujours les plus distingués et les seuls qui complètent dignement une élégante parure.

Les brassières qui laissent la taille plus souple et les mouvements plus libres que les anciens corsets, sont adoptées par beaucoup de personnes, mais cependant les corsets *plastiques*, dont nous parlerons tout à l'heure, continuent à avoir un grand succès.

Pour le matin, et avec les toilettes négligées, on porte des ombrelles droites de moire unie, à manche d'écaille incrusté d'or, ou simplement de bambou, et pour toilettes parées, des ombrelles Pompadour doublées de blanc ou de moire blanche, recouvertes de dentelle noire, et à manches d'ivoire ou de corail.

Voici, chères lectrices, notre impression générale sur la mode. Quant aux créations hors ligne qui nous ont paru dignes d'une mention spéciale, nous citerons parmi les étoffes de soie les *diagonales*, avec lesquelles la mai-

son *Gagelin* exécute des robes d'une disposition tout à fait nouvelle. Comme robes plus claires, des gazes Chambréry à rayures noires et à bouquets lilas ou rose de Chine, et spécialement, uné fond blanc pointillé de noir, à sept petits volants, dont chacun est marqué par une rangée de carreaux pointillés au centre desquels se trouvent des branches de crocus, lilas et roses.

La robe *maréchale* à dos plissé, avec berthe figurée par une ruche de ruban posée carrément en arrière des épaules et faisant revers en avant. Ces revers se continuent en une sorte de tunique qui s'arrondit en arrière. Le corsage est attaché par de petits boutons, et une rangée de gros boutons garnit le devant de la jupe. La taille se serre par une longue ceinture de ruban, et les manches sont larges et froncées du bas, garnies d'une ruche qui prend au bord du poignet et s'en écarte en biaisant.

Une délicieuse écharpe droite, encore de la maison *Gagelin*, 83, rue Richelieu, est de taffetas blanc recouverte de guipure à jours et entourée d'une ruche découpée mi-partie noire et blanche, non pas tout entière en ruban noir et blanc mélangés, mais composée alternativement de 8 ou 10 centimètres de ruban blanc, et de 8 ou 10 centimètres de ruban noir, effet qui reproduit parfaitement celui du fond divisé en petits carreaux blancs que dessinent les mailles carrées de la guipure. Cette écharpe est garnie d'un ou de deux grands volants de guipure et d'une tête, et a un second rang, fendu en arrière et entouré d'une ruche et d'une dentelle, qui remonte de chaque côté jusqu'au bord de l'écharpe.

Au milieu des chapeaux de madame *Alexandrine*, rue d'Antin, 14, chapeaux qu'il faudrait pouvoir tous décrire, nous en avons remarqué deux qui nous ont plu tout particulièrement.

L'un est de crin noir, étoilé de paille, avec un gros chou de ruban noir sur le côté, du milieu duquel retombe un long gland de paille. Le bandeau est de ruban paille découpé et les brides noires brodées de paille.

L'autre, de crêpe blanc coulissé, est bordé, en avant, d'un ruban tuyauté bleu de ciel. Le fond, de taffetas de la même nuance, est plissé en éventail, et tous ses plis sont retenus par une traverse de ruban bleu de Chine, qui va rejoindre, en dessus de la passe, une bride de ruban semblable. A gauche, entre le fond et cette bride, est un petit bouquet de clochettes de soie bleu de ciel. Les brides sont du bleu le plus clair, de même que le bandeau, coupé, de distance en distance, par des agrafes de blonde, de chacune desquelles retombe une boule d'or terminée en pointe.

Deux coiffures, très remarquables aussi, sont une couronne de boucles de ruban ponceau mélangées d'épis d'or, et un pouff de blonde blanche avec un massif de roses dans le milieu, et tout autour des coques inégales de ruban bleu, avec de longs houts retombant en arrière.

En ce moment où commencent les départs pour la campagne, M. *Desprey*, boulevard des Italiens, 38, reçoit chaque jour un grand nombre de visiteuses qui vont lui demander ces charmants chapeaux d'amazones en paille d'Italie, garnis de velours et de taffetas, et de belles plumes d'autruche et de faisan ou de héron, ou en paille

grise ou brune, qui ne sont reçus dans Paris que pour les très jeunes filles, mais qui, en dehors des villes, deviennent la coiffure à peu près obligée de toutes les femmes, et qui embellissent encore celles qui sont jeunes et jolies. C'est aussi chez M. *Desprey* que les jeunes mères coquettes pour leurs fils, choisissent le chapeau *albanais*, le *castillan*, le *touriste* ou les mignonnes petites casquettes de paille ornées de bouffettes de plumes et d'agrément de paille.

La *Ville de Lyon*, rue de la Chaussée-d'Antin, 6, voit encore augmenter l'affluence continuelle à laquelle sont habitués ses magasins renommés, car ils offrent comme actualité, de petits voiles frais et légers à un prix presque fabuleux, des rubans Pompadour d'une richesse de dessin et de qualité admirables, des garnitures de robes d'une distinction parfaite : la garniture *Rose Chéri* par exemple, qui est un pampre de dimensions graduées pour tout le devant d'une robe ou d'une confection, les rosaces formées de grosse ganse ronde et de crochet à la main, les pomponettes, bouton de soie entouré d'un petit effilé très touffu, la passementerie *Solferino*, la *petite coquette* et mille autres variétés charmantes et originales. Nous avons plusieurs fois parlé des gants *Joséphine* qui ne se trouvent qu'à la *Ville de Lyon*, et le succès que nous leur avons prédit s'est complètement justifié.

Un succès qui grandit aussi chaque jour est celui du lait antiphélique de M. *Candès*, 26, boulevard Saint-Denis, qui obtient les résultats les plus éclatants et les mieux justifiés, non-seulement contre les taches de rousseur et les taches jaunâtres qu'il fait disparaître avec la plus grande facilité, mais contre toutes les autres altérations de la peau de quelque nature qu'elles soient, pourvu qu'elles ne tiennent pas à un état maladif de la personne qu'elles défigurent. Témoin nous-même de cures merveilleuses qu'il a opérées, non-seulement sur le physique, mais sur les dispositions morales de jeunes femmes auxquelles la maculation de leur visage inspirait une profonde tristesse, nous ne pouvons que recommander le précieux cosmétique dont la bienfaisante influence a eu, dans certaines circonstances, une portée beaucoup plus grande qu'on ne pourrait même se le figurer.

L'invention des *corsets plastiques* est plus aussi qu'une question de mode, c'est une innovation heureuse au point de vue de la santé, et l'on comprend la vogue dont jouissent ces corsets fabriqués par madame *Bonvalet*, boulevard de Strasbourg, 5, quand on sait le nombre déplorable de maladies et de déviations causées par la pression des anciens corsets, et qu'on se rend compte de la liberté que laisse aux mouvements un corset sans coutures qui se moule sur la taille et la soutient au lieu de la comprimer. Toutes les mères, désireuses de voir s'opérer chez leurs filles un développement normal, ne peuvent donc mieux faire que de commander leurs corsets à madame *Bonvalet*.

Le choix de la parfumerie dont on se sert est aussi d'une grande importance sous le rapport de l'hygiène. Nous ne saurions trop engager nos lectrices à se défier de ces produits inconnus et à bas prix, causes souvent, dans toute l'économie, d'altérations et de désordres

qu'on ne sait à quoi attribuer. Beaucoup plus que pour un tissu ou un bijou qui ne font que parer extérieurement la personne, il faut être sévère pour ce qui exerce une influence directe sur la personne elle-même, c'est-à-dire sur sa beauté, sa santé et même son intelligence. Il ne faut donc choisir ses parfums que dans des maisons renommées pour la supériorité de leurs produits. Parmi celles-là se place au premier rang la maison *Legrand, rue Saint-Honoré, 207.*

Ses parfums exquis pour le mouchoir n'ont rien d'irritant pour les nerfs, et leur action des plus agréables n'a rien que de favorable. Au milieu de ses savons exquis nous recommandons d'une manière toute spéciale ceux au bouquet de *l'Impératrice*, au *jasmin d'Espagne*, au *cold-cream*, et au *lait virginal*. La *pommade au baume de tannin* a obtenu de magnifiques résultats pour la revivification de chevelures malades, et l'*oryza-lacte* entretient d'une façon merveilleuse l'éclat et la fraîcheur du visage.

Cette pureté du teint est véritablement une des plus grandes séductions que nous connaissions. Cette réflexion nous était suggérée dernièrement par deux mariées que nous voyions le même jour, à la même église. L'une, avec des traits ordinaires, semblait jolie parce que son teint blanc, rose, uni, était d'une transparence irréprochable. L'autre, destinée à être belle par la forme et la noblesse des traits, paraissait laide et vieille, parce que toute l'harmonie des lignes était détruite chez elle par l'invasion de rougeurs de l'effet le plus désagréable.

Les parures de fleurs de ces deux mariées avaient été fournies par madame de *Laère, rue de Richelieu, 18.*

L'une, très légère, était de clématite et de fleurs d'oranger cerclées. Elle formait sur le front un cordon étroit mais arrondi, et s'élargissant beaucoup en arrière.

L'autre était de pervenches, de lilas blanc et de fleurs d'oranger cirées. Toutes les deux étaient des chefs-d'œuvre de goût. Les bouquets assortis et de forme allongée se posent au côté de la ceinture.

Pour le bal d'un de ces mariages, madame de *Laère* avait fourni aussi une délicieuse couronne, formée de bluets clairs à droite, à gauche, d'épis posés en remontant, et en arrière, d'un nœud touffu d'épis et de bluets.

Nous avons remarqué *rue Vivienne, 47*, chez madame *Colas*, qui fait de belle lingerie sérieuse en même temps que de jolies fantaisies, de charmants déshabillés de mousseline composés d'une jupe et d'un pardessus à volant surmonté d'un bouillonné avec transparent de ruban, à pièce d'épaule pointue en avant, et à manches fendues jusqu'en haut et entourées d'une garniture qui remonte en s'arrondissant, et se termine par un nœud de ruban. Puis, de grandes pèlerines de mousseline, garnies de deux rangs de festons, et dont tout le fond à petits plis piqués forme des carreaux alternativement à plis un peu plus étroits ou un peu plus larges, séparés par des piqûres en biais. — Et aussi des bonnets *Charlotte Corday* à fond large tout en guipure serrée par un velours passé tout autour, dans les jours de la guipure, et qui se noue en arrière par un nœud à longs bouts, et a, en dessus du front, un autre nœud à beaucoup de boucles.

Deux robes des plus nouvelles, composées par madame

Bernard, couturière, rue de Rivoli, 162, dont on connaît le bon goût et l'habileté, sont :

Une robe-sarreau de taffetas gris-pousière à rayure unie et rayure chinée, ornée dans le bas de cinq petits volants de taffetas uni très peu froncés et garnis chacun d'un biais de taffetas mauve. Au-dessus du dernier volant est une tête pareille et garnie de même. Tous les plis de la jupe sont en dedans, et il y en a deux sur les hanches et deux en avant sous les pinces. Les manches sont larges, froncées et à poignet lâche, avec une double garniture grise et lilas. Une garniture pareille est placée en dessus du bras dans toute la hauteur, et une semblable en dessous, de chaque côté du grillage lilas qui relie les deux côtés de la manche fendue. La jupe est garnie en avant par une échelle de nœuds lilas, et elle a, de chaque côté, de petites poches pointues de taffetas gris, bordées d'un biais lilas.

Une robe de harége-grenadine grise à semé de petits bouquets est garnie de sept petits volants bordés chacun d'une ruche violette, et le dernier volant a une tête bordée de même.

Le corsage est uni, attaché par des boutons violets, et à ceinture sur laquelle se noue un large ruban violet. Les manches sont larges, toutes froncées, coupées en hauteur par quatre ruches violettes, et terminées par un poignet large bordé également d'une ruche.

L'espace nous manque pour décrire d'autres ravissantes toilettes que nous avons remarquées, tant dans les ateliers de madame *Bernard*, qu'au dernier concert donné par mademoiselle Joséphine Martin, et auquel assistait, comme chaque année, un public nombreux et brillant.

A ce concert on a admiré, une fois de plus, et le goût exquis et le charmant talent de madame Gaveaux-Sabatier, dans une toilette de tarlatane blanche toute semée de véritables améthystes, et dans deux morceaux de chant : le duo de *Phédon et Baucis* avec M. Lefort, et la *valse de Marguerite* de madame Cl. Batta.

Mais les applaudissements les plus chaleureux ont été pour l'éminente pianiste, dont le jeu hardi et savant réunit à un haut degré la fermeté à la douceur, qui enlève le trait avec une agilité si merveilleuse, et qui détaille avec tant d'art chacun des membres d'une phrase.

Ce qui, avec son rare talent d'exécution, a contribué aussi à placer mademoiselle Joséphine Martin au rang distingué qu'elle occupe parmi les pianistes; c'est qu'elle se fait entendre le plus souvent dans ses propres compositions. Au dernier concert, ne sachant qui méritait le plus de bravos de l'auteur qui avait écrit la *fantaisie espagnole*, le *Mennet* et l'*Ouverture des chasses*, ou de l'artiste qui en avait fait comprendre les beautés, on tranchait cette difficulté en applaudissant deux fois; aussi jamais satisfaction n'a-t-elle été plus expansive et mieux justifiée de la part de l'auditoire.

Madame Marie DE FRIBERG.



GRAVURE DE MODES N° 599.

TOILETTE DE PROMENADE. — Chapeau de paille belge, orné de ruban n° 30 (fond uni noir avec bouquets de cerises brochés), de branches de cerises, de blonde blanche et de dentelle noire.

L'ornement du chapeau consiste en une bride de ruban qui entoure le chapeau et revient à gauche former un *chiffonné* auquel sont mêlées des branches de cerises. Le bout de ce ruban retombe de côté.

Le bavolet, de tulle uni, est recouvert par un bavolet tout de blonde qui forme trois plis plats : un de chaque côté et le troisième sur le milieu.

Le dessous de la passe est tapissé par une petite dentelle noire. Sur le front, il y a un bandeau composé de ruban noué au milieu et *chiffonné* sur les côtés.

Tour de tête en blonde.

Robe en taffetas *mode*.

Corsage montant, tout uni, boutonné devant.

Taille ronde, courte, ceinture très étroite, avec agrafes russes en argent émaillé de couleurs.

La manche, d'une disposition nouvelle et gracieuse, est suffisamment large du haut et va en s'élargissant dans le bas; elle n'a qu'une couture. Cette manche, qui s'arrête à mi-bras, est montée sans plis ni fronces à l'épaule. Elle n'a aucune fronce dans la couture.

Elle se taille très longue et se fend dans le bas, tout autour, de manière à former sept bandes unies larges de 2 centimètres, entre lesquelles les intervalles sont remontés et froncés contre les bords des bandes, de manière à former un beau bouillonné en travers, que les bandes semblent retenir comme des anneaux. Le bas est garni d'un volant de 3 centimètres, ourlé et relevé sur la manche. Ce volant a, en bas, une petite tête qui n'a pas 1 centimètre. (Voir pour cette manche le patron de notre précédent numéro.)

La jupe se compose de huit lés de taffetas de 63 centimètres. Elle n'a aucun pli formé à la taille devant, ni des côtés.

Chaque lé est *abattu*, dans le haut, de 10 à 12 centimètres de chaque côté. Chaque lé est replié, au bord, par dessus l'autre : la jupe est donc plate du haut (à l'exception du repli de chaque lé), sur une hauteur de 12 centimètres environ, puis l'ampleur se produit par le biais (comme à un collet rotende), et la jupe est très ample du bas.

Elle est garnie de neuf petits volants, très froncés, à bords ourlés. Ces volants, tout faits, ont 4 centimètres et demi de hauteur.

Petit col en dentelle. Sous-manches composées d'une grosse bouffe de tulle à pois, avec un poignet de dentelles, une relevée, l'autre tombante, formant comme une ruche.

TOILETTE DE JEUNE FILLE. — Robe de mousseline de l'Inde unie, avec petit corsage de taffetas bleu bluet, garni de ruban de taffetas pareil n° 1 et demi. (Ce patron a aussi été publié dans notre précédent numéro.)

Le corsage, de mousseline, est montant et froncé du haut (genre suisse), avec deux petites dentelles sur le *poignet* de l'encolure.

La jupe est froncée à la taille, elle a 5 mètres de tour, et le bas a un ourlet mat de 30 centimètres.

Les manches sont à *gigot*, elles ont de 75 à 80 centimètres de largeur, et sont froncées dans un *poignet* garni de deux petites dentelles, comme au cou.

Un petit corselet de taffetas bleu s'ajuste par-dessus, il est composé d'une épaulette qui tient aux petits côtés dont les bords, à écailles, passent sur le devant. Le devant croise droite

sur gauche, le bas du corsage forme comme une petite basquine en pointe, arrondie devant et s'étalant un peu sur les hanches.

Un petit ruban bleu est posé froncé sur les contours des écailles et forme un petit nœud entre chacune.

Courrier de Paris.

On nous racontait ces jours derniers, et je ne vois pas pourquoi je ne vous en ferais point part, une histoire, vieille ou neuve, peu importe. En quel temps vivaient les héros, c'est ce que j'ignore. Il se pourrait très bien que ce fût de nos jours : pourquoi pas ?

Il y avait donc une fois un maréchal de France qui avait eu pour camarade intime dans sa jeunesse, un soldat comme lui, que les événements, les événements seuls peut-être, avaient retenu dans les bas grades de l'armée et qui, à cette fatale limite dite de l'âge, avait pris sa retraite. Si je ne me trompe, il était simple lieutenant à moustaches blanches comme neige, avec l'étoile de l'honneur sur la poitrine, une maigre pension, une famille nombreuse à élever et à nourrir, beaucoup d'orgueil dans sa pauvreté, et tant d'orgueil que son ami le maréchal n'avait jamais pu le décider à rien accepter de sa main. Tout ce que le lieutenant avait pu faire c'était de consentir à dîner chez son ancien camarade toutes les fois que celui-ci l'invitait, ce qui avait lieu assez fréquemment, et le brave lieutenant arrivait chez le maréchal, pimpant de propreté, habit noir boutonné jusqu'à la cravate, et brossé à fond.

Un de ces diners avait réuni à la table du maréchal une trentaine d'officiers de tous grades; c'était un repas de gala où tous les convives étaient en uniforme, à commencer par l'amphytrion qui, ce jour-là, inaugura une tabatière enrichie de diamants que venait de lui envoyer un souverain. A la fin du dessert, la tabatière fit son apparition, excita des exclamations, passa de main en main autour de la table, et finalement une demi-heure après, le maréchal demanda sa tabatière. La tabatière avait disparu. Le maréchal palpe ses poches, le bijou n'y est point rentré; grand émoi! Les domestiques s'étaient retirés et n'étaient point rentrés, et la tabatière ne pouvait être que dans la poche d'un des convives; chacun de se fouiller et, naturellement, de nier. L'un d'eux s'écrie :

— Je demande que l'on visite nos poches à tous, et que personne ne sorte d'ici !

Le maréchal a beau, en homme du monde et en homme d'esprit, calmer ces chaudes alarmes, se résignant, affirmant qu'il y avait sans doute erreur, que la tabatière se retrouverait, l'auteur de la motion persiste, s'indigne et veut que l'on fouille chacun. On allait s'y résoudre, lorsque le vieux lieutenant se lève, le front pâle, et d'une voix énergique déclare que plutôt de laisser mettre les mains dans ses poches, il se brûlera la cervelle, et insiste pour sortir. Étonnement général que le maréchal calme en se contraignant; mais deux larmes lui montèrent aux yeux qu'il ne put dissimuler. Huit jours se passent; l'occasion ne lui était pas venue de remettre son uniforme. Il y fut obligé, cependant. O surprise,





599

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu 92.

Costellés de R. Lhopiteau. Robes de Sauline Couder. s. Vivienne. 41.

Modes de la M^{me} Plé-Horain. s. de Grammont. 27. — Fleurs de M^{me} de Laere. s. de Richelieu. 18.

Parfums de LeGrand. Fourn^r des Cours de France, d'Allemagne et de Russie. s. St. Pierre. 20.

Dentelles de G. Violard. s. de Choiseul. 4.

Entered at Stationers' Hall

LONDON at the Monitor Office, 20, Greek Street Soho. NEW-YORK, Putnam & Co. General Agents.

MADRID P. J. de la Pena

dans la doublure de son habit chamarré, il retrouve sa tabatière! Il court chez son vieux camarade :

— Qu'as-tu fait l'autre soir? lui demanda-t-il. Je ne puis te dissimuler les étranges soupçons que tu as laissés planer sur toi...

— Est-ce que tu les as partagés par hasard?

— Moi? Tu es fou de le penser. Mais enfin....

— Tu veux une explication, je vais te la donner. Il m'est cruel, quand je suis en gala chez toi, de songer que ma femme et mes pauvres enfants font maigre chère ici, et j'ai pour habitude de mettre dans mes poches de bonnes cuisses de poulets et des gateaux et des bonbons, et tu comprends si j'eusse voulu me laisser fouiller et humilier!

Le maréchal éclata de rire, et quelques jours après, il donna de nouveau un grand dîner auquel il convoqua les mêmes personnes qui avaient assisté à l'épisode de la tabatière. Il y eut un certain étonnement parmi les hôtes du maréchal, surtout quand on vit ce dernier donner la place d'honneur à table au vieux lieutenant. Quand tout le monde fut assis, le maréchal se leva et raconta, à la confusion et à l'honneur du vieux soldat, les détails que nous venons de rapporter, et ajouta en serrant les mains de son ancien camarade :

— Va, n'aie donc pas honte de la pauvreté! Quand elle est honorable, elle donne le droit d'être fier.

On sait que, de vieille date, la peine du fouet est au nombre des punitions militaires en Angleterre; l'année dernière le Parlement, soit dit sans parler politique, tranquillisez-vous, a dû apporter de grandes modifications dans son application. Mais comme décidément le fouet joue un grand rôle dans les mœurs de nos voisins d'outre-Manche, j'éprouve une certaine satisfaction à vous annoncer que le même Parlement vient de voter la peine du fouet contre tout mari convaincu d'avoir exercé des sévices sur sa femme; ce qui prouve que les maris anglais ne sont pas toujours des maris bien tendres: mais il ne faut pas manquer d'ajouter que c'est dans les basses classes que ces brutalités conjugales se trouvent développées à un point extraordinaire et honteux. Nous ne savons pas si la peine du fouet y mettra le frein que l'on souhaite. Ce n'est pas nous qui y trouverons à redire, bien certainement; et nous aimons à espérer que les femmes verront dans cette sollicitude du Parlement anglais à leur égard, la preuve qu'il n'est pas indispensable, comme on l'a prétendu quelquefois, que les femmes s'occupent elles-mêmes de leurs affaires pour qu'on défende leurs intérêts et leur dignité. Les hommes ont pour elles ce souci.

Je vous ai parlé, il y a quelques semaines, de la représentation qui devait avoir lieu chez M. le comte de Morny d'un opéra inédit de MM. de Jallais pour les paroles et Lefébure-Wély pour la musique. Les salons de M. le comte de Morny ont pris les devants sur le théâtre; l'opéra comique en question y a été chanté avec un grand succès par mesdames Cabel et Sabattier, et MM. Lefort, Sainte-Foy, Berthelier, Jourdan, devant un auditoire d'élite. Il y avait grande fête, ce soir-là, chez le comte de Morny, et la fête a été pour la pièce, pour les artistes, pour les auteurs. La musique élégante de M. Lefébure-Wély a obtenu un succès de salon qui fait bien augurer du succès

qui attend l'œuvre à l'épreuve de la rampe. On dit toute sorte de bien de l'opéra de MM. de Jallais et Lefébure; et l'on annonce sa très prochaine apparition sur le théâtre de l'Opéra-Comique. Qui vivra, entendra!

Xavier EYMA.

LE BIEN D'AUTRUI.

.... Tu ne prendras
Ni retiendras à ton esclave.

(Voyez le numéro précédent.)

De plus en plus confondu, de plus en plus songeur, Césaire se laissa tomber sur un siège, et s'accouda sur le bahut.

Alors seulement, il remarqua que l'un des tiroirs de ce bahut était entr'ouvert, et qu'il en ressortait à demi quelques papiers.

Il les déploya machinalement; il les lut.

C'étaient les factures de la reconstruction de la *Jeanne-Marie*... factures acquittées seulement de la veille; c'était l'acte de rachat de la maison... rachat effectué, il y avait au plus trois mois.

Et tout était à son nom; rien qu'à son nom!

Au moment même où il se creusait l'esprit pour deviner le mot de cette énigme on frappa.

— Entrez! fit-il du même ton que lorsque jadis était entré l'huissier Bridot.

Cette fois encore, c'était lui.

Un peu plus grisonnant, un peu plus voûté, un peu plus vieillard peut-être... mais toujours aussi vif, aussi guilleret, aussi malicieusement bonhomme que par le passé.

A son bras s'appuyait une jeune femme, admirablement belle.

Ai-je besoin de la nommer?

C'était madame Isaac Boërmann, c'était Noémie Meyer!

— Ah! je comprends... murmura Césaire ébloui, charmé.

— Oui, maître Heurtevent... dit-elle, oui, à l'heure de sa mort, mon beau-père m'a tout appris, mais à moi seule. Se cachant même de son fils, il m'a remis la somme qu'il se repentait d'avoir autrefois exigée, acceptée. Il m'a laissé mission de la restituer au bienfaiteur inconnu, à l'ami généreux qui s'était appauvri, exilé, pour que je fusse heureuse!

— Mademoiselle... madame... balbutia le pêcheur, qui déjà fléchissait le genou.

— Ce n'est pas à vous de remercier, reprit vivement la jeune femme. Et, d'ailleurs, je n'ai nul mérite en ceci; c'est M. Boërmann qui avait ordonné tout, c'est M. Bridot qui a tout fait.

— Eh! eh! se récria gaiement l'alerte vieillard,

Eh! eh! ce n'était pas des plus faciles, ma toute belle! Vous-même, vous lui aviez donné l'exemple de la fierté, de l'obstination... Il n'eût jamais voulu reprendre son argent. Mais la barque à laquelle il avait donné le nom de sa mère; mais la maison où fut son berceau... c'est bien autre chose, n'est-ce pas, Césaire?... Aussi tu ne refuseras pas... ça lui ferait trop de peine!

Le pêcheur regarda la fille de Samuel Meyer, et répondit :

— J'accepte.

— Merci! fit-elle, merci... mais adieu! Mon mari ignore même que je vous connais... nous ne devons plus nous revoir.

— Adieu donc! murmura douloureusement le pêcheur. Adieu, madame!

Elle lui tendit la main qu'à peine il osa serrer dans la sienne.

— Quant à nous, disait Bridot, nous n'en restons pas là, maître Heurtevent. Je suis votre ami, je le serai toujours et m'en honore. Au revoir donc, Césaire, au revoir!

La jeune femme prit de nouveau le bras du vieillard, et tous deux ils sortirent.

Debout sur le seuil de sa maison, Césaire regarda s'éloigner Noémie, et quand elle eut disparu... disparu pour toujours :

— Comme je l'aimais! murmura-t-il en essuyant une larme. Oh! comme je l'aime encore! Mais, j'avais failli... C'est là mon châtement... Le ciel est juste!...

Charles DESLYS.

L'ÉCHELLE TROP COURTE.

I..

Dans le riche et beau comté de Cork, en Irlande, on rencontre, en quittant les bords si pittoresques du Lee pour s'enfoncer dans les terres, un petit village appelé Donnybeg, perdu comme un nid d'oiseau au milieu des touffes de bois qui l'enveloppent de tous côtés, et lui font un rempart contre les bruits et les tumultes qui ont si souvent agité toutes les autres parties du pays.

Dans une des maisons de la paroisse de Donnybeg, voici, fêrule en main, un vieux maître d'école du nom de Henry Paddy.

Son portrait :

Henry est grand, maigre, un peu voûté des épaules; front carré, crâne complètement chauve jusqu'à

l'occiput. Des deux longues mèches de cheveux d'un blanc jaunâtre, réservées pour garnir ses tempes, celle de droite flotte obstinément à l'arrière de sa tête, comme l'aile d'un oiseau que le plomb mortel aurait frappé. Ses yeux, caves et pensifs, sont surmontés d'épais sourcils roux mêlés de quelques poils gris. Tous les traits de son visage allongé et décharné portent les ravages de la souffrance et les traces d'un travail lent et patient. Le désordre et le peu de propreté de sa toilette trahiraient, dans tous les pays du monde, un avare — ou un savant.

Or Paddy était devenu, tout à coup, un peu avare, et il avait toujours été un homme d'étude. Voilà qui explique suffisamment et doublement la négligence de son costume.

C'était un esprit solide et un homme d'une grande science. Aussi son école était-elle la plus suivie à cinquante milles à la ronde. Cette réputation, — chose assez peu commune, — était bien méritée à tous égards. Les bons fermiers de Donnybeg et des environs tenaient maître Paddy pour un oracle. Il leur disait, en toutes sortes de langues, qu'ils n'entendaient pas, tant de choses profondes! — Ils ne les eussent pas mieux comprises sans doute, s'ils les leur avait dites dans leur langue natale; mais c'était une raison pour qu'on l'entourât d'une grande considération.

Henry Paddy était né de parents pauvres... et honnêtes? nous ne saurions le dire. Mais il avait appartenu, dans son enfance, à cette classe d'écoliers connus en Irlande sous le nom d'écoliers errants, sorte de petits vagabonds qui s'en vont, d'école en école, mendiant l'instruction jusqu'à ce qu'ils rencontrent un seuil charitable qui leur fasse en même temps l'aumône du pain de l'esprit et du pain de l'estomac.

Henry Paddy avait été assez généreusement favorisé par la Providence, sous ce double rapport, si bien qu'après quelques années d'études, il avait, haut la main, remporté tous ses grades dans un collège célèbre. Les obstacles qu'il avait vaincus, les luttes qu'il avait soutenues contre la misère, la supériorité qu'il avait la conscience d'avoir acquise dans l'étude approfondie des langues anciennes avaient inspiré à Henry Paddy une énorme confiance en son propre mérite, et une reconnaissance sans bornes pour les choses qui l'avaient fait ce qu'il était devenu; c'est-à-dire que pour lui, hors du grec et du latin, il n'y avait pas de salut; et il déclarait formellement que nul n'était digne d'être appelé un homme qui n'avait appris et ne savait au moins l'une de ces deux langues. Aussi professait-il un souverain mépris pour ceux des enfants de son école qui se contentaient d'apprendre l'anglais, l'écriture et l'arithmétique. Un

écolier ne comptait pas pour lui avant qu'il expliquât Virgile. Quant à ceux qui en étaient à Homère, ils tenaient, je vous assure, une large place dans son cœur. La vue d'un *virgilien* faisait briller ses yeux de joie; devant un *homérien* c'était bien autre chose!

Ce côté du caractère de Paddy étant bien connu, on s'étonnera peut-être qu'il se fût décidé à épouser miss Betzy Parker qui n'avait jamais pu ou voulu achever d'apprendre un alphabet. Mais l'amour ne fait pas plus grâce aux maîtres d'école, si savants qu'ils soient, qu'aux autres mortels; et Paddy s'était épris pour les charmes de Betzy d'une passion au moins égale à celle qu'il éprouvait pour Virgile et Homère. Il en avait été quitte de prendre texte de la simplicité de miss Betzy pour démontrer l'infériorité intellectuelle de la femme, et l'inutilité des efforts qu'on pouvait tenter pour l'élever au niveau de notre sexe.

Mais n'est-ce pas en amour, et surtout en mariage, que les compensations sont invoquées le plus souvent? Betzy rachetait donc, par une foule d'excellentes et solides qualités, par une raison et un sens droit et juste qu'elle devait aux inspirations de son cœur, tout ce qu'elle n'avait pas voulu demander à la science, tout ce qu'elle n'avait pas pu en obtenir.

Paddy, du jour de son établissement à Donnybeg, s'était montré d'une charité sans égale pour les écoliers errants comme il l'avait été lui-même. Son école était le refuge de tous les enfants pauvres, qui y recevaient gratuitement l'instruction du maître, en même temps que des tendresses et des soins infinis de la part de la bonne mistress Paddy.

Cette générosité, qui n'avait point les apparences d'un calcul, en avait rapporté tous les bénéfices. La réputation de Henry Paddy s'était accrue considérablement d'abord, en sorte que de tous les coins du comté, — part faite à l'ingratitude, — il lui arrivait un nombre de bénédictions à peu près égal au nombre d'enfants pauvres qui trouvaient l'hospitalité au seuil de sa maison et de sa science. Ensuite, comme il faut bien que toute chose en ce monde ait son côté profitable, tous les riches fermiers du voisinage, et même ceux de plus loin, en envoyant leurs fils à l'école de maître Paddy, payaient grassement l'éducation classique, et grassement encore les accessoires. Il en résulta qu'au bout de quelques années, la balance, qui avait longtemps penché du côté *pauvreté*, bascula, et que le plateau *aisance* se trouva en bas. Paddy se voyait donc à la tête d'une fortune qu'il n'avait jamais osé rêver.

II.

On a souvent observé combien le cœur de l'homme se modifie dans la transition lente de la pauvreté à la richesse; tandis qu'il reste intact, avec tous ses vices ou toutes ses qualités, quand il franchit subitement, et d'un bond, l'abîme qui sépare l'extrême misère de l'extrême fortune. Dans le premier cas, on se figure parfois que c'est peut-être un excès de vertu qui empêche le bien-être d'arriver; en sorte qu'à mesure que ce bien-être se fait sentir, on est plus disposé à rompre avec ses instincts les plus sympathiques. Ou bien les douleurs de la pauvreté aigrissent l'âme et la rendent malade; alors l'aisance progressive est un baume qui soulage, jour par jour, et calme l'irritation des plaies du cœur. La fortune subite, au contraire, ne laisse pas au cœur le temps de se modifier; armé tout à coup de ce levier puissant, il s'en sert avec tous les instincts bons ou mauvais que la nature lui a donnés.

Telle était la situation dans laquelle se trouvait notre ami Paddy, que, le bien-être étant venu lentement, à force de travail et de patience, le maître d'école avait conçu graduellement une certaine foi religieuse pour cet argent qu'il avait eu tant de peine à amasser. Aussi, arrivé au but, se trouva-t-il que quelque chose était dérangé dans son cœur. A mesure que les couronnes, les shillings et les guinées s'entassaient dans sa poche, sa profession perdait à ses propres yeux du prestige qu'il y avait attaché. Paddy commençait à considérer l'enseignement exclusivement comme un moyen de gagner de l'argent. Il l'avait peu à peu déconsidéré; et, chose horrible! il en était tombé à regretter ses générosités passées qui lui avaient valu cette réputation dont il tirait un si grand profit. Paddy était ingrat, même envers la vertu et le bonheur! Il ne se montrait plus gracieux et affable que pour ses écoliers riches, et brutalisait les autres, particulièrement son plus fort *homérien* qui n'était qu'un écolier pauvre.

Ce sentiment, faible d'abord, s'était accru peu à peu au point que maître Paddy avait fini par se poser souvent cette question:

— Pourquoi continué-je à faire tant de bien? Et pourquoi me montré-je encore si généreux envers ceux qui ne me rapportent rien?

Il n'avait confié cela à personne, bien entendu; mais il se l'était si fréquemment répété à lui-même, que cette mauvaise pensée avait comme pris racine en son cœur, puis s'y était incrustée tout à fait. Il n'était plus le maître de s'affranchir de ce joug.

Un soir, en entrant dans sa cuisine, il vit Betzy occupée à préparer une tisane qu'il savait être destinée à son *homérien*, fort souffrant depuis quelques jours. Après avoir secoué les cendres de sa pipe, et avoir fermé avec humeur son fidèle Homère qu'il tenait à la main :

— Betzy, dit-il, pouvez-vous rester ainsi devant vos fourneaux, quand la journée est close et que la nature invite au sommeil !

— Dans un instant j'en aurai fini, mon cher ami, répondit mistress Betzy ; c'est pour ce pauvre Abel qui est très souffrant...

— Pourquoi n'en finissez-vous pas tout de suite ? A quoi bon perdre ainsi votre temps à préparer du lait sucré, et je ne sais quelles autres choses pour un individu qui ne nous rapporte rien !...

— Qui ne nous rapporte rien ? répéta Betzy stupéfaite, et en retirant la casserole du feu, — qui ne nous rapporte rien !... mais je vous dis que c'est pour Abel, le *grézien*, comme vous l'appellez, votre écolier favori, celui dont la grand'mère a fait, l'an passé, dix milles pour venir le voir couronner à la tête de sa classe, afin de mourir le cœur content, ainsi qu'il lui arriva, hélas !...

— Je le sais parbleu bien, que c'est pour lui ! mais je vous dis, Betzy, que, sans être vieux, nous avons atteint le milieu de notre vie, et que nous ne pouvons sacrifier ainsi notre bien-être pour des individus de l'espèce d'Abel.

— Henry ! s'écria Betzy d'un ton de sévère reproche.

— Oui, Betzy, oui, je le dis ; et j'ajoute que je n'entends plus, désormais, prendre d'écoliers pauvres.

— Oh ! Henry, murmura l'excellente femme, ne dites donc pas des choses pareilles ! Jamais un écolier pauvre n'a franchi le seuil de notre maison sans qu'il m'ait semblé apporter avec lui un air du ciel. Le morceau de pain que je lui donne ne nous a jamais fait faute. Mon cœur palpite au doux bruit que font ses pas sur le pavé de notre cour, et notre porte s'ouvre comme d'elle-même pour laisser entrer qui-conque se présente.

— Tout cela est bel et bon, répliqua Paddy d'un ton sec et décidé ; mais il est temps que nous commençons à songer à nous.

Betzy, pour toute réponse, couvrit la tasse dans laquelle elle avait versé la tisane ; puis, appelant un jeune enfant qui traversait la petite cour de l'école :

— Porte ceci à Abel, lui dit-elle ; et recommande-lui de le boire après avoir fait sa prière.

S'asseyant, alors, en face de son mari, les mains croisées sur ses genoux :

— Je croyais, Henry, continua-t-elle, que Abel

était un de vos privilégiés, et que vous l'aimiez en raison de l'honneur qu'il vous fait.

— Tout ce que je sais, c'est qu'il ne me paye pas...

— Mais ce langage est étrange, Henry ; moi qui vous ai toujours vu si fier et si touché des bénédictions que nous attirant les soins prodigués à ces pauvres enfants ! Et que vous coûte donc, à vous, l'instruction que vous leur donnez ? La science que vous semez au dehors est comme le miel que l'abeille dépose dans sa ruche. Elle n'en est pas avare ; quand on a récolté le miel, l'abeille recommence son travail, sans s'inquiéter du nombre de personnes qui viennent puiser à son trésor inépuisable. Votre science, à vous, c'est le trésor de l'abeille...

— Betzy, vous êtes folle ! fit Henry en souriant.

Le vieux maître d'école était homme ; et comme tous les hommes chatouilleux à la flatterie, lors même qu'elle vient de leur propre femme.

— Donnez, donnez donc un peu de votre science à ceux qui en ont besoin. Cela leur fait du bien et ne vous fait, à vous, aucun mal.

Le maître d'école ne répondit rien. Il était évident qu'il éprouvait une sorte de retour sur sa conscience et un remords. Betzy s'en aperçut ; et comme c'était une femme franche, d'une grande énergie de sentiment, elle profita de cet ébranlement pour poursuivre son œuvre.

— Je suis d'autant plus affligée, dit-elle, de vos étranges paroles, Henry, que j'avais, à l'instant même, une proposition à vous faire.

— Laquelle ?

— Je vous avais ménagé, pour vous reposer des fatigues de la journée, une bonne action à accomplir. Je comptais pour cela sur votre générosité habituelle.

Paddy eut un geste d'impatience.

— Cette après-midi, continua Betzy, il s'est présenté ici un petit garçon qui, par une singulière coïncidence, ressemble au portrait que vous m'avez fait de vous pendant votre enfance. Il a, comme vous les aviez, les cheveux roux, signe de bonheur et d'intelligence, à ce que vous prétendez souvent...

— Il est de fait, affirma Henry, que les anciens prisaient très fort cette couleur. Je puis vous citer à cet égard...

— Je m'en rapporte à vous, interrompit Betzy. De plus, cet enfant a, comme vous, une protubérance à l'os frontal, au-dessus de l'œil gauche. Vous m'avez dit que c'était là un signe de grande aptitude.

— Cela est exact ; et qui est cet enfant ?

— Une pauvre créature sans père ni mère. Il portait un petit paquet de livres sur son dos, et un petit paquet de linge sous le bras pour se faire beau

les dimanches. Il m'a rappelé le temps où vous étiez, vous aussi, un pauvre écolier errant, et comme cet enfant, manquant de beaucoup de choses.

— Et de quoi manque-t-il, lui ?

— Juste de six mois de vos leçons pour devenir un homme, voilà tout.

— Mais a-t-il de l'argent pour payer ?

— Je ne le lui ai certes pas demandé.

— Voyons toujours, Betzy ; qu'il vienne.

III.

Betzy sortit, puis rentra au bout de quelques minutes, tenant par la main un jeune garçon aux formes grêles et délicates, amaigri moins par l'étude que par les privations, aux regards timides et baissés. Bien que mistress Paddy lui eût dit de s'asseoir, il restait debout, chiffonnant entre ses doigts un livre latin sur lequel il s'attendait à être interrogé.

— Ton nom ? lui demanda Henry.

L'enfant répondit qu'il se nommait Édouard Moore ; et il ajouta d'une voix tremblante :

— Voulez-vous bien me donner quelques leçons, et me permettre de suivre votre école ?

— Et que me donnerez-vous en retour ? demanda Paddy.

— Je ne possède que fort peu de chose, monsieur. Ma mère a six enfants, mon père est au ciel, ma plus jeune sœur est infirme ; sans l'aide de quelques voisins, et surtout sans l'assistance du bon Dieu qui ne nous a jamais abandonnés, nous serions exposés à mendier sur la grand'route.

— Mais tout cela m'est parfaitement indifférent, répondit sèchement Paddy.

— Je le sais bien, murmura timidement l'enfant ; mais je suis venu à vous parce que vos générosités sont proverbiales dans le pays. J'ai environ 23 shillings, dont cinq m'ont été donnés par le pasteur de ma paroisse qui m'a prié de les conserver pour le cas de maladie. Si vous en voulez prendre dix pour un trimestre, les voilà. Je sais que c'est peu payer la faveur d'être instruit par vous ; mais, s'il vous plaît de m'examiner sur le latin, le révérend m'a affirmé que je ne pouvais, sous ce rapport, que vous faire honneur.

— Montrez-moi ce que vous possédez, dit le maître d'école.

L'enfant tira d'une poche de son gilet un mouchoir dont il dénoua le coin, et le présenta au maître d'école dont la main s'allongeait déjà. Mais Betzy se plaça aussitôt entre son mari et la tentation.

— Remettez cela dans votre poche, mon enfant, dit-elle. Le maître n'en a pas besoin, il voulait seulement s'assurer que vous disiez vrai,

Et se penchant vers Paddy, elle lui dit d'une voix brève et sévère :

— Abaissez votre main, Henry ; c'est le diable qui vous tente de prendre ces dix shillings, denier du fils de la veuve. Je ne vous reconnais plus, en vérité !

Puis se retournant vers l'enfant :

— Remettez cet argent dans votre poche, Édouard ; et venez demain à la leçon.

Mais les shillings avaient frappé les yeux du maître d'école, et altéré son avarice. Il se leva soudainement, et d'un bras vigoureux, repoussant sa femme de côté, il déclara nettement qu'il voulait avoir de l'enfant tout ou rien, car sa résolution était bien arrêtée de ne plus prendre charge d'écoliers gratuits. L'enfant, sans murmurer, lui tendit le mouchoir et tout ce qu'il contenait ; seulement il ajouta :

— Que le Seigneur m'envoie maintenant un ami qui me donne du pain et un abri !

Il sortit, pour aller pleurer dans un coin de la cour. Quand l'enfant fut parti, Betzy, toute tremblante d'émotion, se laissa tomber sur une chaise, et voila de ses mains son visage inondé de larmes.

Paddy, lui, s'était dirigé froidement vers une petite armoire creusée dans l'épaisseur de la muraille, l'avait ouverte et avait déposé dans un grand sac en cuir, déjà bien arrondi, les 23 shillings du jeune Moore.

En dépit du sang-froid et de la sécheresse apparente avec lesquels il avait accompli cette vilaine action, comme c'était la première fois qu'il manquait à son caractère, Paddy en ressentit une sorte de honte. Pour éviter de rencontrer les regards courroucés de sa femme, il lui tourna le dos en s'asseyant, et fit semblant de lire. Quelque effort qu'il tentât, ses souvenirs le ramenaient toujours au temps où il n'avait été qu'un pauvre écolier, et rien ne pouvait effacer de ses yeux l'image du jeune enfant qu'il venait de dépouiller si inhumainement. Il crut avoir trouvé enfin un soulagement aux tourments de sa conscience et une excuse vis-à-vis de sa femme en lui disant :

— Vous voyez bien, Betzy, qu'il n'y a pas un seul de ces écoliers soi-disant pauvres qui ne possède au moins le double ou le triple de ce qu'il prétend avoir.

Betzy leva sur lui un regard plein de pitié, et lui répondit ces simples mots :

— Vous rangez-vous aussi au nombre de ces écoliers-là ?

Paddy, piqué au cœur, se leva en renversant sa chaise, donna un coup de pied à son chat qui se frottait contre ses jambes, ferma brusquement la porte, et entra dans sa chambre. Il ne s'endormit ni

promptement ni tranquillement. Il se remua tant et plus dans son lit ; au point que Betzy, agenouillée au chevet, redoubla de ferveur dans ses prières, car elle croyait véritablement son mari possédé du démon. Elle demeura même à prier le restant de la nuit, et après que Paddy se fut endormi. Ce ne fut qu'au chant du coq et à l'apparition de l'aube qu'elle se leva pour aller vaquer aux soins ordinaires de la maison.

Aussitôt qu'il eut rouvert les yeux, Henry se dressa sur son séant, et appelant sa femme :

— Betzy, dit-il, d'une voix émue, Betzy...

— Quoi, mon ami ?

— Donnez-moi votre main et parlez-moi que je m'assure si c'est bien vous qui êtes là.

— Mon Dieu ! qu'avez-vous donc ? — fit Betzy en lui tendant la main et en le regardant avec un étonnement craintif.

— Betzy, reprit Paddy, je suis un misérable, et toute la science que je possède ne me saurait laver de la mauvaise action que j'ai commise.

Betzy parut stupéfaite de l'entendre parler ainsi.

— Je suis calme et j'ai toute ma raison, en ce moment, chère femme. Tenez, voici la clef de la petite armoire ; allez-y prendre l'argent de ce pauvre enfant, reportez-le lui et dites-lui que je ne veux pas recevoir un shilling pour les bons soins que je lui donnerai. Et si cela vous est possible, Betzy, faites le tour du village, en criant que je recevrai ici autant d'écoliers pauvres qu'il en voudra venir ; car j'ai fait un rêve, Betzy, que je vais vous conter. C'est un avertissement céleste. Remerciez tous les saints du paradis, Betzy, et écoutez sans m'interrompre.

— Parlez, fit l'excellente mistress Paddy, de plus en plus étonnée.

IV.

Paddy reprit :

— J'ai rêvé que j'étais mort. Je me voyais flottant au milieu des ténèbres, comme le navire vogue sur l'eau, comme l'oiseau vole dans l'air. J'avais grand-peur, et je voulais m'enfuir du milieu de ce chaos. Une force invincible, indéfinissable et puissante me retenait. J'essayai de m'élancer ; mais je n'y pus parvenir, et autour de moi j'aperçus une multitude d'objets qui vagnaient dans l'espace. Une de ces choses sans nom vint à passer au-dessus de ma tête avec un bruit pareil à celui qu'eussent fait les ailes de quelque oiseau de nuit : c'était un volume d'Homère aux feuillets entr'ouverts. J'eus l'espoir que je pourrais m'en servir pour m'aider à m'élever ; quand j'y portai la main le volume s'évanouit en fumée.

Alors m'apparut un grand fantôme blanc, avec des yeux rouges et flamboyant comme des torches au milieu de l'obscurité ; l'un de ces yeux était un volume de Virgile, l'autre un volume d'Horace. Ils lancèrent sur moi des éclairs, et le fantôme, après m'avoir fait une horrible grimace, disparut dans l'abîme sans laisser de traces derrière lui. Le temps me paraissait long, long comme l'éternité. Chose singulière ! tous les objets qui se trouvaient autour de moi parlaient un latin détestable et un grec qui mettait mes oreilles à la torture.

Je pensai que ce pouvait bien être le Purgatoire des maîtres d'écoles où j'étais plongé.

La scène changea tout à coup. Deux mille ans au moins s'étaient écoulés ; et je me trouvais au milieu d'un brouillard qui m'enveloppait de toutes parts. Mais les vapeurs en étaient transparentes, douces, légères et ne gênaient en rien mes mouvements parfaitement libres. Je fis quelques pas en avant ; le brouillard se sépara par le milieu comme un rideau qui s'entr'ouvre ; et devant moi je vis une haute montagne de feu. Je montai jusqu'au sommet, et je vis encore au-dessus de moi le plus éclatant foyer de lumière qui ait jamais ébloui l'œil humain.

Une voix vibrante et douce me souffla à l'oreille que c'était le ciel. Je tombai alors à genoux, et demandai comment j'y pourrais parvenir ; car il y avait, Betzy, entre le ciel et moi un gouffre profond dont rien ne reliait les lèvres opposées. Devant moi apparurent tout à coup une foule de pauvres écoliers, tous ceux que j'ai élevés et qui, depuis, ont pris leurs diplômes. Je les reconnus tous et très bien. Abel était à leur tête.

— Le seul moyen d'arriver jusque-là, maître, me dirent-ils en chœur, c'est de vous servir de nous comme marchepieds.

— Comment cela ? leur demandai-je.

— Oui, reprirent-ils, nous sommes les échelons qui vous conduiront à ce bienheureux séjour. Toute cette science dont vous êtes si fier, votre algèbre, vos mathématiques, votre grec et votre latin, voire votre hébreu ne vous serviraient de rien. Toute la science humaine ne vaut pas une bonne action. Nous sommes les preuves de vos charités. Nous, pauvres enfants, qui vous devons notre instruction, nous pouvons vous transporter là, et vous rendre heureux pour toujours.

— Je mis un pied sur l'épaule d'Abel, un autre sur celle de Blake, puis sur celle de Billy ; ainsi de suite, d'une épaule à l'autre, jusqu'à ce que je fusse arrivé à la dernière. Je m'aperçus alors qu'il s'en fallait de cinq à six hauteurs d'épaules pour atteindre au terme de mon ascension. J'essayai de faire un saut pour m'élancer ; mais Abel me retint.

— O grand Dieu ! m'écriai-je, enfants, pourquoi m'avoir conduit à moitié chemin ?

— Il paraît qu'il en faut un peu plus que nous ne sommes, maître, pour vous faire arriver. Certainement vous avez commis quelque mauvaise action. En repoussant peut-être quelque pauvre écolier, vous aurez diminué les moyens de toucher au but.

— Eh bien ! Betzy, mon cœur faillit éclater alors en me souvenant de ce que j'avais fait à l'égard du petit Édouard Moore.

Betzy tomba à genoux et fondit en larmes de joie, bien convaincue que c'était à ses prières que son mari devait cette vision inspiratrice.

— Maintenant, reprit Paddy, je vois qu'il faut profiter de notre vie, si courte qu'elle soit, pour faire le bien... Béni soit donc mon rêve!...

Une demi-heure après, le jeune Édouard Moore prenait sa place dans l'école de maître Henry Paddy.

XAVIER EYMA.

ULRIC ET HENRI.

Un soir de décembre, nous nous trouvions cinq camarades de collège réunis chez Henri.

Nous avions conduit en terre, dans l'après-midi, un de nos vieux professeurs pour qui nous étions restés de véritables amis. Le deuil était donc dans nos cœurs comme sur nos habits.

Depuis que nous étions rentrés chez Henri, au moment de la tombée de la nuit, pas une parole n'avait été échangée entre nous. Pipes allumées, nous faisons un cercle étroit autour du foyer ; l'obscurité était venue sans que nous eussions songé à éclairer les vastes ténèbres de la pièce.

Seulement la lueur vive de l'âtre projetait autour de nous une teinte rougeâtre qui, par moments, atteignait jusqu'aux tentures du fond ; et des langues de feu, mobiles, tantôt s'allongeant, tantôt se rétrécissant ou disparaissant tout à coup, suivant les caprices de la flamme dont elles étaient des reflets, dansaient sur le bois noir des meubles ou sur les vieilles tapisseries en se mêlant à leurs dessins déjà bizarres. On eût dit un bal de feu follets, ou une bande de petits démons jouant à se cacher et à se faire prendre les uns par les autres. Dans la pièce pas d'autre bruit que ce claquement des lèvres qui aspirent et renvoient la fumée d'une pipe ; par instants le pétilllement du feu, et le grincement de la grêle qui fouettait les vitres des croisées. Puis tout à coup

de sourdes gammes de vent — comme échappées d'un grand orchestre aérien, dominaient ces petites notes stridentes, — ainsi que des raffales d'instruments de cuivre accompagnaient les cris aigus du fifre.

L'atmosphère de l'appartement surchargée de fumée de tabac agissait sur nos cerveaux, — comme l'atmosphère froide, humide et grise du dehors sur nos sens, si bien que ces deux influences combinées nous avaient poussés — les dispositions de nos âmes aidant — sur la pente des rêveries et de la mélancolie. Nous en avions atteint ce degré qu'on peut appeler l'effervescence et l'ivresse de la méditation.

Dans nos attitudes, dans notre silence, dans ces bizarres et soudains reflets de la lumière rouge du foyer, lesquels nous éclairaient tantôt le visage seulement, tantôt toutes les parties du corps, il y avait quelque chose de fantastique, peut-être d'imposant et de solennel.

A mesure que le temps marchait, nous nous enfoncions dans les défilés des rêves creux. Aucun de nous n'osait ouvrir la bouche de peur d'éveiller son voisin. Il semblait qu'une parole échappée à l'un de nous fût tombée dans le vide et n'eût pas rendu d'écho. Bien mal avisé le visiteur importun qui fût entré alors, apportant quelque propos banal de la rue, ou des salons !

Nos imaginations étaient montées à ce diapason d'extravagance qui donne au fauteuil où l'on est assis la forme d'un nuage emporté par le vent dans le pays des fantaisies et des chimères... Encore deux heures de cette ivresse de l'esprit, de ce silence profond, de ces rêveries étranges, et je crois que nous aurions touché les bords de la folie.

Henri rompit ce silence, cependant. — Il le fit d'ailleurs en des termes conformes à cette mise en scène.

— Pardieu ! dit-il tout à coup en se soulevant de dessus un matelas de coussins où il s'était couché au beau milieu de la pièce, — notre vieil ami Bertrand ne pouvait choisir pour se faire enterrer, un jour plus à mon gré que celui-ci !

Tout d'abord, ces paroles ne produisirent aucun effet sur nous. Nos regards se tournèrent du côté d'Henri, et tout fut dit. En l'examinant, je remarquai des larmes dans ses yeux. Il était très pâle et suivait avec une attention toute particulière les caprices d'une petite langue de feu qui sautillait, alors, sur le fond d'une des tapisseries de la chambre, enluminant dans une demi-teinte les traits d'une sorte de démon fantastique, et lui faisant des expressions de visage extraordinaires.

— Que veux-tu dire ? — demandai-je à Henri.

— Ah ! reprit-il en poussant un long soupir, ce

jour est pour moi un lugubre anniversaire qui s'encadre parfaitement dans la tristesse que la mort du vieux Bertrand a jetée dans mon âme.

— Un anniversaire?

— Oui, — continua Henri, — un anniversaire étrange. Vous ne savez pas, — fit-il en se levant tout à fait — cet épisode foudroyant de ma vie? — Il faut que je vous le raconte. Le voulez-vous?

Le cercle se resserra autour d'Henri.

LOUIS DE SAINT-PIERRE.

(La suite au prochain numéro.)

BULLETIN DES THÉÂTRES.

Madame Ristori ne pouvait pas venir à Paris sans y donner quelques représentations. Ce sera toujours trop peu, mais mieux vaut peu que rien, et c'est ce qui va nous arriver. La célèbre tragédienne, après l'immense succès de son apparition sur la scène de la Comédie-Française, a senti que son public enthousiaste était toujours là présent; elle ne pouvait lui faire défaut. Madame Ristori a fait sa rentrée par la tragédie d'*Elisabeth d'Angleterre*; dire que son succès a été immense, ce serait commettre un pléonasme.

L'Odéon a donné une petite comédie en un acte et en vers, *les Profits du jaloux*, de M. de Lérès. Bien joué par les artistes, intéressante, vive, spirituelle, cette petite comédie a obtenu un accueil favorable, et fera un excellent lever de rideau au drame de *Daniel Lambert*, dont le succès, désormais consolidé, prend les proportions d'un succès de vogue.

Lafontaine, un artiste aimé et d'un talent si réel, vient de faire sa rentrée au Gymnase sans tambours ni trompettes, et avec une modestie qui n'en est que plus louable. Lafontaine a choisi pour sa rentrée deux pièces où il a été fort applaudi jadis, *Je dîne chez ma mère*, et *la Femme qui trompe son mari*; les applaudissements ne lui ont pas plus manqué cette fois. Cet artiste éminent va créer avant peu de jours le rôle principal dans une pièce nouvelle.

Au Palais-Royal, un vaudeville nouveau de MM. Nuyter et Derey, *les Jours gras de madame*, a obtenu un demi-succès; ce petit acte, qui ne manque ni d'entrain, ni de gaîté au gros sel, a eu le tort de venir après une pièce des Variétés dont le sujet est à peu près le même, *la Femme aux cornichons*. Arnal fait toujours merveille dans *la Sensitive*, et dans un vaudeville de son ancien répertoire, dû à la plume d'un des auteurs dramatiques les plus spirituels de ce temps-ci, M. Rosier. Ce vaudeville

est intitulé : *la Mansarde du crime*, il est plus gai que son lugubre titre, cela va sans dire.

Le Théâtre-Lyrique vient de mettre à la scène le *Fidelio* de Beethoven, que M. Carvalho a légué à son successeur. On sait la prédilection que M. Carvalho avait pour les œuvres anciennes, et le dévouement qu'il professait pour les grands maîtres.

Fidelio, monté avec un soin tout artistique, a été accueilli comme méritait d'être accueillie une œuvre de Beethoven, chantée par des artistes d'élite.

Le Théâtre Déjazet vient de produire une pièce qui fait l'étonnement et la joie de la critique dramatique. C'est presque un chef-d'œuvre de comédie que ce *Monsieur Garat*. C'est écrit comme personne n'écrit des vaudevilles, avec finesse, avec soin, avec un désir de bien faire qui ne laisse rien à souhaiter. L'auteur, M. Victorien Sardou, et l'artiste éminente qui interprète le rôle de Garat, mademoiselle Déjazet pour tout dire, ont obtenu l'un et l'autre un immense succès qui sera de longue durée. M. V. Sardou, qui avait écrit en collaboration de M. Barrière, *les Gens nerveux*, vient, sur un théâtre grand comme la main, de conquérir une place marquée parmi les auteurs comiques de ce temps. C'est plus qu'un vaudevilliste, c'est un écrivain qui a cette verve et cette veine qui mènent loin.

Le théâtre de la Gaîté a repris les *Crochets du père Martin*, une pièce intéressante et morale, où Paulin Mérier, un véritable artiste dans toute la grandeur du mot, a obtenu un triomphe éclatant.

L'Hippodrome et le Cirque des Champs-Élysées ont fait leur réouverture. Ces spectacles d'été, montés toujours avec luxe et pleins d'attraits, ont déjà accaparé la foule. Une série de longs jours fructueux leur est assurée.

L'assemblée générale annuelle des membres de la Société des auteurs et compositeurs dramatiques a eu lieu, le dimanche 6 mai, sous la présidence de M. Scribe.

M. Raymond Deslandes, secrétaire, a lu un rapport sur les travaux de l'année qui vient de s'écouler, et M. Théodore Anne, trésorier, a exposé la situation financière de la Société.

Il a été ensuite procédé à l'élection de cinq membres de la commission, en remplacement de MM. Théodore Anne, Mélesville, Michel Masson, Ponsard et Rossini, membres sortants et non rééligibles.

MM. Octave Feuillet, Delacour, Léon Laya, Grangé et Charles Lafont ont été nommés membres de la commission de la Société des auteurs dramatiques, et MM. Ferdinand Langlé et de Najac, membres suppléants.

Pierre OBEY.

Adolphe GOUBAUD, directeur-gérant.

LE

MONITEUR DE LA MODE.

MODES,

Renseignements divers, description des Toilettes.

Le soleil, après s'être fait désirer longtemps, s'est montré assez pour faire comprendre la nécessité de mettre en ordre sa toilette d'été, de commander des chapeaux de paille, de crin ou de tulle, d'acheter des robes légères de poil de chèvre, de barège, de grenadine, de taffetas de Nice, de choisir sans préjudice de la longue casaque ou du paletot liséré de paille ou de violet, un mantelet-écharpe ou une de ces belles pointes de dentelle lama si élégantes et si souples, en même temps qu'un châle de grenadine brodée, et enfin une jolie ombrelle Louis XV, doublée de blanc, ou une ombrelle de moire blanche, recouverte de guipure ou de dentelle de Cambrai.

Mais une fois en règle par ces acquisitions, on n'a pas pour cela quitté la robe de soie foncée et même la robe de laine, le pardessus de drap ou le grand châle qui sont restés pendant quelque temps encore en harmonie avec la température réelle.

A l'exemple de la saison des bals, les bals eux-mêmes se sont perpétués. Il y en a encore un grand nombre. Un de leurs avantages est que l'on peut y porter des toilettes beaucoup plus simples que celles de l'hiver, et qui n'en sont pas pour cela moins séduisantes. L'une de celles que nous avons remarquées à une soirée de contrat (car il se fait et se prépare en ce moment une grande quantité de mariages) était charmante. Elle se composait d'une robe de mousseline pointillée de noir, avec un semé de roses et de marguerites blanches à cœurs jaunes, et entourées de leur feuillage, qui est un véritable tableau de fleurs pour le fini de l'exécution.

Cette robe est garnie, dans le bas, d'un volant de la hauteur d'un demi-mètre sur lequel sont posés cinq autres volants, les deux du bas de la hauteur de la main, et les autres un peu plus petits. Le corsage est décolleté et a, en dedans, une petite chemisette de tulle bouillonné, serrée par un très étroit velours noir. Les manches, demi-larges, sont, à l'imitation de la jupe, garnies d'un grand volant recouvert de volants plus petits.

La ceinture était un très large ruban blanc reproduisant les bouquets de la mousseline, et la coiffure, une torsade de ruban noir, avec un seul bouquet de roses et de marguerites posé au-dessus du bandeau gauche.

Une autre robe était de taffetas rose quadrillé de blanc, à jupe tout unie, à corsage décolleté, avec une petite chemisette de tulle bouillonné bordant le corsage, et une berthe de tulle s'arrondissant autour des épaules. Le bas

de cette berthe est garni d'une ruche de ruban rose et blanc, et le devant, de trois nœuds pareils. Les manches, demi-longues, sont surmontées de deux petites fronces, et garnies, dans le bas, d'une ruche de ruban. La coiffure était une résille de perles avec une touffe de roses en arrière.

Une jolie robe de ville est un barège-grenadine gris quadrillé, avec un semé de petits bouquets arrondis au milieu de verdure. Elle est garnie, dans le bas, d'un volant de 40 centimètres, sur le bord duquel est un bouillon avec une tête de chaque côté, et la même garniture se reproduit sur cette tête.

On nous demande quelle est la coiffure de cheveux la plus à la mode. Pour cela, comme pour toutes choses en ce moment, il n'y a pas de mode absolue. Tous les styles, tous les genres, toutes les époques sont représentés. Le grand art consiste à savoir choisir au milieu de ces éléments divers, ce qui convient le mieux à son âge, à ses habitudes, à sa physionomie. Quelques personnes ont adopté et conservent indéfiniment les bandeaux plats, d'autres les bandeaux bouffants. Beaucoup de jeunes filles portent des bandeaux tout à fait relevés sur les tempes dont quelques-unes font retomber deux grands tirebouchons qui descendent sur le cou. Cette coiffure est surtout séduisante avec de beaux cheveux blonds. Les doubles bandeaux se portent toujours aussi, et aussi d'immenses nattes, soit qu'elles terminent un bandeau lisse en avant, soit qu'elles commencent en dessous du bandeau relevé. La coiffure *Marie-Stuart*, c'est-à-dire à boucles courtes en avant et longues boucles sur le cou a aussi ses partisans, de même que la coiffure *Hortense* qui consiste dans de toutes petites frisures tout autour du front, et des bandellettes entourant les cheveux de derrière.

Nous avons vu expédier par la maison de commission *Lassale et Cie* qui, on le sait, est un des plus intelligents intermédiaires dont on puisse se servir pour les acquisitions de quelque genre et de quelque importance que ce soit, de délicieuses toilettes composées de robes de mousseline de soie à bouquets de fleurs Pompadour et de châles carrés en grenadine. Les uns étaient blancs brodés de fleurs de couleur, pensée principalement, et garnis de volants d'application d'Angleterre, d'autres noirs, avec broderies noirs ou de couleur, et volants de dentelle noire.

Parmi les pardessus plus sérieux, les paletots ou casaques de taffetas à plusieurs rangs de piqûres blanches et les mantelets décolletés, également à grand volant avec piqûres blanches, sont ceux qu'elle recommande particulièrement.

La maison *Lassale et Cie* facilite les commandes de toilettes par l'envoi de dessins de confections d'une distinction extrême, et par celui d'échantillons des plus jolies étoffes pour robes. Les demandes doivent être adressées à MM. *Lassale et Cie*, rue Louis-le-Grand, 37, à Paris.

Les pointes de dentelle sont en grande faveur cette année, et l'on en trouve dans presque tous les magasins de nouveautés. Mais toutes celles qui se vendent sous le titre de dentelle *lama*, ce produit spécial et remarquable de la fabrique *Ferguson et Cie*, 40, rue des Jeûneurs, n'ont pas réellement droit à ce nom. La véritable dentelle *lama* inventée, comme la dentelle de Cambrai, par MM. *Ferguson*, est à la fois souple, résistante, d'une régularité parfaite, et d'une richesse de dessins égale à celle de la dentelle de Chantilly.

Nous avons admiré aussi dans les magasins de MM. *Ferguson*, qui ne vendent pas directement aux particuliers, mais qui fournissent les plus importantes maisons de commerce de Paris, des fichus de guipure d'un genre nouveau, et de très riches couvertures d'ombrelles, également en guipure ou en dentelle de Cambrai.

Les cachemires de l'Inde, partie essentielle de toute garde-robe bien montée, rendent surtout de très grands services par ces jours incertains dont la température varie à chaque instant. Nous en avons vu au *Persan*, 74, rue de Richelieu, de très beaux et de très riches, soit fond blanc, fond noir, vert ou ponceau, avec de hautes bordures à dessins très variés et très originaux, et aussi des cachemires rayés se distinguant tout à fait du genre de rayures devenues vulgaires. Nous avons vu plusieurs de ces châles sur des personnes très élégantes dont ils complétaient dignement les toilettes.

A propos des chapeaux, comme de toutes les branches de la mode, il est bien difficile de se prononcer absolument sur ce qui se porte et ce qui ne se porte pas. Il y a beaucoup de manières différentes de faire un chapeau, comme de concevoir toutes choses, et chaque modiste habile, tout en modifiant ses coiffures d'après le caractère de physionomie de chacune de ses clientes, a un type général qui lui est particulier, et auquel toutes se rapportent plus ou moins. Il y a seulement dans cette question, comme dans celles de tous les ordres, quelques bases fondamentales adoptées de tout le monde. Pour cette saison, ce grand principe, qui ne reçoit aucune opposition, est l'élévation de la passe des chapeaux naguère encore complètement aplatie sur le front. Comme garniture, certaines modistes adoptent presque exclusivement les apprêts de fleurs ou de dentelle posés à plat sur la passe, d'autres préfèrent les touffes placées sur le côté, quelques-unes en mettent plusieurs irrégulièrement disposées, d'autres affectionnent les combinaisons symétriques. Nous ne saurions dire au juste avec quel genre sympathise plus particulièrement madame *Plé-Horain*, car nous avons vu dans ses beaux magasins de la rue de Grammont, 27, de délicieuses coiffures réunissant à peu près toutes les dispositions connues, mais ayant toujours quelque détail nouveau et gracieusement original.

Au milieu d'une foule de chapeaux, dont chacun mériterait d'être mentionné à part, nous avons remarqué :

Un chapeau de crin blanc, orné en dessus d'un nœud

composé de dentelle coquillée et de ruban noir à droite, d'une branche de pensées et d'une grappe de cassis à gauche. Le bavolet de tulle, bordé de taffetas blanc est recouvert d'un autre bavolet de haute blonde. Sur le front est une pensée au milieu de deux touffes de cassis, et de chaque côté, des joues de blonde unies. Les brides sont de ruban blanc.

Une capote de crêpe lilas, à bord coulissé et à fond tendu, de crêpe blanc, est ornée sur la passe d'une chicorée de crêpe lilas, partagée par une traverse de ruban noir plié sur lui-même, qui se noue dans le milieu dans toute sa largeur et forme à droite trois larges coques. Une petite voilette de dentelle noire recouvre le fond et le bavolet de crêpe, bordé de soie lilas. Les brides sont lilas, et le dessous se compose d'une touffe de violettes sur la petite pointe de blonde avançant sur le front (idée charmante de madame *Péé-Horain*); de chaque côté des violettes, sont deux boucles de ruban noir et deux faces de blonde.

Un chapeau de crêpe est orné de blonde et de grappes de raisin noir avec leur feuillage en dessus de la passe et en dessous de chaque côté du front.

Un chapeau de paille de riz est orné en dessus d'un apprêt de dentelle noire, au milieu duquel est une rangée de roses. De chaque côté de la dentelle, une bride de ruban noir descend jusqu'au-dessus du bavolet. Ce bavolet est de taffetas blanc. Les brides sont blanches et une touffe de roses est posée au-dessus du front dans son petit nid de blonde.

Un autre, à bord de paille de riz, a un fond de taffetas bleu turquoise et un bavolet pareil qui semblent d'un seul tenant. Ce bavolet est bordé d'une bande de paille de riz légèrement ondulée. La passe est ornée d'une belle barbe de Chantilly, nouée à très larges boucles et dont le milieu est marqué par un groupe de bluets clairs sur lequel est posé un délicieux petit oiseau à corsage feu. La barbe de dentelle continue à plat autour du chapeau et ses deux extrémités retombent libres de chaque côté du bavolet. En dessous sont des bluets, des marguerites blanches et des coques de ruban noir.

Un chapeau de crin noir moucheté de paille est garni d'une large écharpe de soie étoilée de paille, gracieusement chiffonnée en dessus. Les brides sont pareillement étoilées de paille. En dessous sont des bouffettes de dentelle alternant avec des touffes rondes de coucous, et tout autour, une ruche de taffetas paille.

Un chapeau rond de paille d'Italie a en avant une chicorée de dentelle noire, un bouquet de roses à droite, un autre bouquet de roses du même côté en arrière d'où retombent deux grands bouts de ruban noir, et du côté gauche de la dentelle, deux coques de ruban noir. Les brides sont noires, et au-dessus de chacune d'elles est une touffe de roses.

L'espace nous manque pour parler cette fois-ci des délicates coiffures que nous avons vues aussi chez madame *Plé-Horain*, et spécialement des charmants pouffs de dentelle noire d'où retombent deux très larges barbes et qui s'attachent en arrière par des épingles, des flèches ou des poignards d'or.

Madame *Perrot-Petit*, chez laquelle chaque modiste

rencontre à souhait tous les genres d'ornements qu'elle a pu rêver, a fourni surtout à celles de ses élégantes clientes qui sont déjà parties pour la campagne, des apprêts de fleurs et de feuillage destinés à être posés à plat sur les chapeaux : ainsi des touffes de violettes ou de pâquerettes séparées par du lierre ont obtenu un très grand succès. Madame Perrot-Petit a fait aussi beaucoup de ces apprêts tout en verdure, en lierre, en tilleul, en cresson, en réséda. Les dessous, très volumineux et en forme de croissants, sont assortis au-dessus. Pour être posées sur le côté, elle a des nœuds et des agrafes de fleurs et de fruits d'une rare distinction. Parmi les fruits qui sont très en faveur cette année, la prune obtient une vogue particulière. Des branches de prunes violettes retombant d'un beau nœud d'épis produisent un merveilleux effet sur une belle paille d'Italie. Les raisins et les cerises noires et rouges sont encore de très jolies garnitures.

Nous l'avons dit, dans les bals nombreux qui se donnent encore à Paris, il est convenu de se montrer avec une simplicité relative. Ainsi, les somptueuses parures de l'hiver y sont remplacées par des toilettes plus en harmonie avec la saison, et les coiffures desquelles on a impitoyablement banni toute dorure, se composent généralement de simples touffes ou de couronnes de fleurs des champs, ou tout au moins de fleurs printanières.

Au nombre des dernières créées par madame Perrot-Petit (20, rue Neuve-Saint-Augustin), nous avons admiré une cérés d'épis et de groupes de fruits de sorbier rouge à cœurs dorés dont rien n'égalait la séduction sur la tête charmante de la jeune comtesse de T...

Une autre couronne à médaillons de paille, et torsade plate qui partage des groupes de fleurs des champs. Sa forme rappelle tout à fait celles des belles coiffures antiques.

Une troisième, formée de trois grosses roses-thé montées sur bois naturel, et de deux grappes de prunes, l'une ronde à droite, l'autre s'allongeant à gauche.

Une autre encore, de violettes entourées d'une torsade de paille qui se termine en arrière par trois longs anneaux faisant cache-peigne.

Enfin, faisant partie d'un immense envoi de choses charmantes pour Rio-Janeiro, une couronne de muguet blanc mêlée de gros jasmin d'or, en avant, sur les côtés et en arrière.

L'idée de parfum est, selon nous, toujours inséparable de celle de parures et de fêtes, mais comme la parure elle-même, il doit être approprié à la saison. La parfumerie du printemps ne peut être la même que celle du cœur de l'hiver. Aucune ne saurait être mieux en harmonie avec l'époque actuelle que cette parfumerie spéciale aux violettes d'Italie, que vient de créer la maison Violet, 317, rue Saint-Denis, depuis si longtemps célèbre pour la supériorité de ses produits, et à laquelle l'adoption de sa marque de fabrique, *A la Reine des abeilles*, a donné une consécration nouvelle et un titre de plus à la confiance des acheteurs.

Cette parfumerie comprend les *gouttes de violettes*, parfum suave et doux pour le mouchoir, le *savon au laume de violettes* et la *rosée de violettes*, lotion précieuse pour le visage.

A côté de ces nouveaux produits adoptés par l'élite du monde élégant, nous rappelons le *savon de Thridace*, dont le nom seul est une recommandation, la *crème Pompadour*, l'eau de beauté de S. M. l'Impératrice Eugénie, la poudre de riz rosée, et la crème froide mousseuse.

Mme Marie DE FRIBERG.

GRAVURE DE MODES N° 600.

TOILETTE DE PROMENADE. — 1^{re} figure. — Chapeau en crêpe vert, orné de taffetas vert, de taffetas noir, de touffes de violettes, de dentelle noire et de blonde blanche.

La passe est de crêpe, elle est coulissée sur trois rangs.

Le bord de la passe est en taffetas, il est entouré d'un bouillonné de crêpe.

Le fond, ou calotte, est de tulle blanc.

Un plissé de taffetas vert est posé à cheval sur la passe et sur la calotte, ce plissé est retenu dans le milieu par une bride de taffetas noir qui se noue en trois coques sur le côté opposé.

Une petite voilette de dentelle noire, retombe sur la calotte.

Le bavolet, petit et uni, est de crêpe avec un taffetas dans l'ourlet.

Sous la passe est une touffe de violettes de Parme, entre deux touffes de coques de taffetas noir.

Une blonde blanche serpente sous cette touffe et dans les coques.

Ruches de blonde.

Brides de taffetas n° 30.

Robe de taffetas ornée d'un devant de corsage avec jockeys en carrés de velours noir et de guipure.

Robe montante. Taille ronde; ceinture de velours noir avec agrafes en argent émaillé de couleurs.

Manches genre pagode avec retroussis en pointe.

Jupe unie, montée à deux plis plats devant, et à trois larges plis triples derrière.

Le corsage boutonne devant.

Il est orné d'une sorte de faux corsage composé de petits carrés de velours noir posés à plat sur le devant; ces carrés montent sur l'épaule et retombent en pointe sur le haut de la manche. Cette pointe n'est pas cousue à plat sur la manche, elle y retombe librement.

Une guipure noire entoure cet ornement qui s'arrête sous le bras derrière, formant l'épaulette et ne se continuant pas sur le dos.

Petit col de dentelle avec cravate de velours noir.

Sous-manche bouffante avec nœud de velours noir sur le poignet et manchettes de dentelle.

2^e figure. — Chapeau de tulle blonde à pois.

Le bord de la passe est garni dessous d'une blonde à plat.

Bandeau composé d'une cocarde frisettes de taffetas noir, avec une agrafe en acier, d'une ruche frisettes noire formant diadème.

De la cocarde sort une touffe ou petit bouquet d'herbes très fines.

Ruches de blonde. Brides n° 30.

La passe est froncée en long du bord à la calotte. Un petit rouleau de taffetas noir retient les fronces à 3 centimètres du bord de la passe, et le bord forme un bouillonné qui se couche sur le tour de la passe.

Le bavolet, de tulle blonde, est bordé de noir comme la passe.

Un bouillonné de tulle retombe sur le bord comme à la passe.

D'un petit chou de dentelle noire sortent deux touffes de mousse verte avec bouquets d'herbes.

Robe de taffetas mauve, garnie de velours pareils et de petites guipures noires.

Corsage plat, montant, boutonné devant. Corset de velours formant légèrement la pointe devant, en haut et en bas, et entouré d'une guipure noire à peine *badinée*. Un nœud de taffetas est posé à gauche. Ce nœud-écharpe est entouré de guipure noire cousue à un bord de velours.

La jupe a six lés de taffetas de 63 centimètres taillés en pointe, et avec peu de plis en haut, devant.

Elle est ornée de trois volants ayant : celui du haut sept lés, le second huit, et celui du bas neuf.

Une tête, ayant six lés, est posée sur la couture du premier volant. Elle se compose d'un froncé de taffetas, retenu de 10 en 10 centimètres par des pattes de velours bordées de guipure. Les pattes ont 3 centimètres, la guipure est très basse.

Le bas de chacun des volants est relevé, en fronces, par des pattes de velours avec guipure.

Les pattes de ces volants ont 5 centimètres; elles sont bordées de guipure.

Manches plates, garnies, en haut, d'un bouffant relevé par des pattes, diminutif de celle des volants.

Courrier de Paris.

Deux choses ont beaucoup préoccupé Paris ces derniers jours : l'exposition des fleurs qui vient de se clore, et un certain nombre de mariages dans diverses classes de la société, qui ont toujours le privilège d'émouvoir l'opinion publique. L'une des deux choses peut servir également de transition à l'autre ; peu importe par laquelle commencer ! Parlons donc d'abord de l'exposition des fleurs qui, ouverte le 42 de ce mois, a été close le 28. Ai-je besoin de dire que le palais de l'Industrie n'a pas dés-empli ? Il faut avouer que c'est là un bien charmant spectacle, d'ailleurs, et bien fait pour attirer tous ceux qui aiment les jouissances des yeux ! Et qu'on ne s'y trompe pas ! ce n'est pas une jouissance aussi matérielle qu'elle paraît l'être ; car il y a un art véritable dans la façon dont est disposé ce spectacle, sans compter que l'admiration pour les fleurs, qui a été classée au nombre des passions humaines, est une bien agréable passion, et bien douce et bien pardonnable !

Le jour d'ouverture de l'exposition a été officiel, c'est-à-dire que tous les ministres et un grand nombre de hauts fonctionnaires en ont fait l'inauguration au milieu d'une assemblée de privilégiés, dont le nombre était assez considérable encore pour que le choix dans les invitations n'ait pas fait trop de jaloux. La veille, LL. MM. l'Empereur et l'Impératrice avaient visité le Palais et avaient exprimé toute leur satisfaction sur les intelligentes dispositions qui donnaient à ce jardin un aspect tout féerique. Tout en effet était ravissant (et c'est bien à regret que nous ne disons plus *est* ravissant). Variété des fleurs, dessin des massifs, abondance des plantes exotiques, profusion de jets d'eau et de fontaines, c'était de quoi charmer et éblouir !

Et, comme il faut que dans ce pays de la bienfaisance et de la générosité, les pauvres trouvent toujours leur part

dans les plaisirs et dans les jouissances des riches, on avait placé à l'entrée du palais de l'Industrie une autre exposition dont les objets sont destinés à la loterie de la société des Amis de l'Enfance, dont la mission est de payer l'apprentissage des jeunes garçons pauvres de la ville de Paris. Cette exposition contenait plus de cinq cents lots dus à la générosité d'artistes, et quatre magnifiques boîtes d'argenterie offertes par l'Empereur et l'Impératrice. Les dames patronesses de l'œuvre s'étaient faites marchandes de fleurs et y tenaient boutiques de bouquets, de grâce, d'esprit et d'amabilité.

Depuis quelques années, et c'est bien certainement aux expositions périodiques de ce genre qu'on le doit, le goût des fleurs, des arbres, de la verdure, est devenu comme un besoin à Paris, et les habitants de la capitale se réjouissent de voir le développement que l'administration donne aux jardins publics, et les embellissements dont ils sont l'objet tout particulier. C'est ainsi qu'on vient de rapporter de Hollande, pour le compte de la ville de Paris, une collection d'arbres verts et de plantes à feuilles dites persistantes, destinée aux plantations des nouveaux jardins des Champs-Élysées. Quand on songe que, sans compter les arbustes et arbres d'alignement, la décoration des nouveaux squares qui ornent aujourd'hui la capitale, absorbe 500 000 plantes en pots, et qu'un seul fleuriste en fournit 42 000 par jour ; quand on songe à tout ce que les jardins ressortissant à la liste civile, tels que le Palais-Royal, les Tuileries, le Luxembourg, consomment de plantes ; quand on calcule ce qu'il entre de fleurs dans les appartements de Paris, alimentés par les marchés, on est tenté de dire tout simplement que Paris est la capitale des fleurs !

En tout cas, les fleurs jouent un grand rôle dans la vie des peuples. Les journaux de Madrid, en rendant compte de la rentrée des troupes victorieuses du Maroc, ont raconté qu'à la suite des troupes figurait une calèche portant un immense bouquet « offert au duc de Tétuan par la municipalité de Madrid. » Et l'on ajoute que Valence, la ville des fleurs par excellence, avait été dévastée ce jour-là. Valence était représentée à Madrid par ses jardins !

Cette habitude de mêler les fleurs au mouvement de la vie, à quelque chose de charmant et de délicat à la fois que nous aimons à voir s'introduire en France. Ce sont des détails attrayants que l'on rapporte comme souvenirs de certaines villes de l'Italie où les mendiants vous demandent l'aumône en vous offrant des bouquets ou en les jetant dans les voitures, gratis d'abord, sauf à en recevoir le prix au retour de la promenade !

C'est dans les pays méridionaux surtout que les fleurs ont une importance réelle. Les Espagnoles de l'Europe et de l'Amérique y attachent une importance réelle, et elles ont une aptitude particulière à parer leurs cheveux, sans y paraître mettre de coquetterie, d'une fleur à laquelle elles attachent un prix extrême quand il s'agit d'en faire don.

Un de mes amis avait rendu à Paris des services très dévoués et très désintéressés au dictateur d'une des républiques de l'Amérique du Sud. La fille de celui-ci, ne sachant comment remercier cet ami dont je vous parle,

se rencontrant un jour avec un capitaine de navire qui s'en revenait en France, détacha de ses cheveux une rose et pria le capitaine de la remettre à cet ami en souvenir de son dévouement ! C'était une haute faveur qui avait son prix, dans l'intention surtout, car la fleur, on le pense, arriva bien fanée de son voyage de deux mille lieues.

Des fleurs aux mariages qui se sont accomplis et se préparent, il n'y a pas bien loin, car j'entends qu'il s'agit de la fine fleur des mariages !

C'était, d'abord, pour commencer par le monde de l'esprit et de la renommée, le mariage de mademoiselle Villemain, la fille du célèbre écrivain, secrétaire perpétuel de l'Académie française, avec M. le vicomte de Montferrier. Mademoiselle Villemain avait de qui tenir pour l'esprit, et elle ne ment point au bon sang d'où elle descend. C'est, encore, mademoiselle de Germiny, la fille du comte de Germiny, gouverneur de la banque de France, qui épouse M. Benoist d'Azy, le fils de l'ancien vice-président de l'Assemblée législative. De part et d'autre, il y a grosse fortune ; mais ce n'est pas tout, et les jeunes mariés entreront en ménage avec choses qui assurent le bonheur sur des bases plus solides. Enfin, je citerai un troisième mariage qui fait grand bruit à lui seul, comme quatre ou cinq mariages, celui de mademoiselle Mirès, la fille du financier directeur de la *Caisse des chemins de fer*, avec M. le prince de Polignac, capitaine d'artillerie, fils du prince Jules de Polignac, ministre de Charles X, au moment de la révolution de Juillet. On dit... on dit tant de choses étourdissantes, en fait de millions, à propos de ce mariage, que je cite pour avoir chance de rester dans le vrai, le chiffre le plus minime que j'ai rencontré ; on dit donc que la dot de mademoiselle Mirès est de quatre millions et demi ; que, de plus, M. Mirès donne comme argent de poche au jeune ménage dix mille francs par mois, soit cent vingt mille francs par an, deux voitures, une armée de domestiques, un appartement dans son hôtel de la rue Neuve-des-Mathurins, et une loge à l'année à l'Opéra et une aux Italiens !

On ne fait pas mieux les choses, il faut bien le reconnaître, même en tenant compte d'un peu d'exagération dans les sommes, ce que je ne suis pas à même de vérifier.

Autre écho du monde : le prince Jérôme et la princesse Clotilde ont tenu sur les fonds baptismaux la fille de M. Émile de Girardin.

Xavier FUMA.

BLUETTES ET BOUTADES.

.. Pour les docteurs du Japon, le cas le plus grave en médecine est celui où le malade n'a pas d'argent.

.. Le succès d'un bon livre peut être lent, mais il vient ; celui d'un mauvais peut être prompt, mais il passe.

.. Rappeler ses bienfaits est un manque de tact ; oublier ceux des autres, un manque de cœur.

.. L'amitié survit mieux à la mort qu'à l'absence.

.. Un homme mécontent de tout le monde est rarement satisfait de lui-même.

.. On pardonne une fortune rapide à celui qui en fait un bon usage.

.. Voir sans envie la gloire de son rival est d'un galant homme ; s'en réjouir est d'un bon cœur ; mais y contribuer est d'une belle âme.

J. PETIT-SENN.

ULRIC ET HENRI.

(Voyez le numéro précédent.)

— En 1823, dit-il, ma famille avait résolu de m'envoyer faire un voyage en Allemagne. C'était une ambition qui me poursuivait depuis ma sortie du collège. Le jour où cette nouvelle me fut annoncée eût été un jour de complet bonheur pour moi si les deux grosses larmes qui sillonnèrent les joues de ma mère n'avaient glacé ma joie. Et comme nous redoutions tous les deux également le moment des adieux, l'heure de mon départ se trouva retardée de semaine en semaine, en sorte qu'après deux mois de préparatifs, je n'étais pas plus avancé que si jamais je n'avais dû quitter Paris. Peut-être même eussé-je fini par renoncer à mon projet, tant ma mère par ses caresses s'efforça de me le faire oublier, sans une lettre qui m'arriva d'Allemagne un matin. Cette lettre était de mon ami Ulric de Guslemburg à qui j'avais annoncé mon arrivée, et qui m'écrivait pour connaître la cause de ce retard.

Ce fut pour moi comme un réveil ; trois jours après, j'étais en route.

Ulric de Guslemburg, — reprit Henri, — était un camarade de mes premières années de lycée. Aucun de vous ne l'a connu. Il avait montré, dès l'enfance, une imagination si ardente et si rêveuse que, au risque de lui faire perdre tout le bénéfice des excellentes études des universités allemandes, sa famille avait pris le parti, à l'âge de douze ou treize ans, de l'envoyer à Paris. Elle comptait que le changement de ciel chasserait de l'esprit d'Ulric les nuages fantastiques que l'atmosphère natale y avait amoncelés.

J'ignore ce qu'Ulric avait été en Allemagne ; mais au milieu de nous, il montrait une nature tout à fait exceptionnelle, portée à la mélancolie et à la méditation ; sensible jusqu'à l'excès et tendre à conquérir tous les cœurs honnêtes au moindre contact.

Le côté le plus saillant de son individualité était une passion extatique pour la musique. Ulric jouait

du violon et chantait, — non pas en instrumentiste et en chanteur vulgaire, — mais en poète. — Sa voix était d'une pureté métallique. De ma vie, entre autres, je n'oublierai l'impression profonde qu'il produisit sur tout le collège, au service funèbre d'un de nos camarades, lorsqu'au *De profundis* sa voix s'éleva tout à coup, si pure, si fraîche, si émouvante, que les chantres s'arrêtèrent, — et que les plus indifférents se prirent à sangloter, tant cette voix éclatait en notes déchirantes.

Quand Ulric eut fini de chanter, il s'évanouit et on le transporta hors de la chapelle, le visage baigné de larmes.

J'ajoute que cet incident lui arrivait fréquemment après chanter. — C'était un genre d'ivresse, — comme les buveurs ont la leur après boire.

Sous ses doigts les cordes du violon produisaient des effets non moins magiques. — On eût dit qu'il arrachait véritablement des sanglots et des gémissements à son instrument. Quand Ulric nous voyait tous ébahis et les yeux humides en l'écoutant, il nous disait :

— C'est l'archet qui pleure ! Ne l'entendez-vous pas ?

Nos sourires d'incrédulité le dépitèrent sans l'irriter ; il pressait alors l'archet contre son cœur et s'écriait en se sauvant :

— Mes bons amis, que je vous plains de ne pas entendre ce que j'entends !

Ulric avait conquis sur nous, comme cela arrive à toutes les natures vraiment d'élite, un grand ascendant. Nul ne songeait à le plaisanter de ses fantastiques visions. Nous nous contentions d'être des sceptiques discrets ; c'était bien assez. Quelques-uns d'entre nous avaient souvent supplié Ulric de leur permettre d'essayer son instrument enchanté. Il s'y était constamment refusé avec une fermeté inébranlable.

Un jour, cependant, il y consentit. Celui à qui il fit cette fatale faveur, était déjà, tout jeune enfant, un musicien consommé. Il a, depuis, empli le monde de sa réputation. Un cercle nombreux se forma autour de lui, et toutes les oreilles prêtèrent une curieuse attention.

Ulric se plaça à mes côtés ; il était pâle comme un mort, non pas de jalousie et de crainte, mais d'une émotion surnaturelle dont il n'était pas le maître. Il saisit mes mains dans les siennes qui étaient froides comme des mains de marbre. Et au moment où Léonard (c'est le nom sous lequel je vous désignerai notre camarade) leva le bras pour faire mordre l'archet sur la chanterelle, Ulric appuya sa tête sur mon épaule.

— Qu'as-tu ? lui demandai-je.

— Rien ! rien ! — me répondit-il d'une voix éteinte.

Léonard, afin de tenter ce qu'il appelait le *charme*, avait résolu de jouer un air fort gai pour faire pièce aux *andante* plaintifs de Fritz.

La première note que le violon rendit, malgré le mouvement vif et saccadé que Léonard avait imprimé à l'archet, retentit à nos oreilles comme un long cri lugubre et déchirant qui se prolongea en sombres cadences. Ulric releva sa tête rayonnante, et croisa les mains en les tournant vers le ciel, puis il m'embrassa avec une effusion fébrile.

Je ne saurais peindre notre étonnement à tous. Quant à Léonard, il était livide. Quelques efforts qu'il fit ensuite, l'instrument demeurait muet, ou ne poussait à intervalles mesurés que des sons douloureux pareils aux plaintes d'un enfant souffrant.

Ulric s'avança alors vers Léonard, se pencha et colla son oreille contre la boîte du violon insonore. Ses traits prirent tout à coup une gravité inhabituelle. Il se redressa, passa la main sur son front inquiet, et écouta avec une attention bien marquée comme si une âme, cachée dans le fantastique instrument, lui disait ou lui chantait des paroles mystérieuses. Son visage s'épanouit soudain. Il appuya gracieusement sa tête sur l'épaule de Léonard, et après avoir battu avec la main deux ou trois mesures à quatre temps il entonna, à pleine voix, un chant superbe, mais d'un rythme étrange, et qu'accompagnait une poésie cabalistique.

Le merveilleux de cette scène, c'est que Léonard sentit l'archet, rebelle jusqu'alors, obéir à ses doigts et se plier à tous les mouvements qu'il lui imprimait aussi bien que si Ulric lui eût commandé. Mais à mesure que Léonard avançait dans son morceau, ses yeux s'enflammaient, le rouge de la colère lui montait au visage, et ses bras, qui s'affaiblissaient de minute en minute, retrouvèrent assez d'énergie après la dernière note de la dernière mesure pour frapper Ulric avec le violon qui rendit un son lugubre en faisant au front du pauvre enfant une large blessure. Ulric tomba sur le carreau sans connaissance, et baignant dans le sang.

Léonard nous jura, au milieu de ses sanglots, qu'il n'avait pas eu conscience de son action.

Une heure au moins s'écoula avant qu'Ulric eût repris ses sens. Sa première pensée fut pour son violon qu'il demanda à grands cris.

Mais quelle fut la douleur du pauvre Ulric, lorsqu'il trouva son violon muet. Il se dressa sur son lit, essaya de nouveau... même silence. Alors, avec une précipitation inquiète, il démontra toutes les pièces de l'instrument, et en visita jusqu'aux moindres

dres chevilles. Il le remit en état, et promena pour la troisième fois, l'archet sur les cordes... Elles ne rendirent aucun son.

— Oh ! l'âme est partie ! s'écria-t-il, dans une sorte de délire poignant, l'âme est partie, il faut que je meure !

Quinze jours après, Ulric me manda à l'infirmière, en me faisant annoncer qu'il désirait m'embrasser avant de partir pour l'Allemagne.

En entrant dans la chambre où il était couché, je fus ébloui par l'éclatante beauté d'une jeune fille qui, à moitié penchée sur l'oreiller d'Ulric, couvrait son front de baisers.

Elle était blonde, svelte, et accusait environ treize ans. Un diamant attaché à deux chaînons d'or noués derrière sa tête, resplendissait sur le front de la jeune fille, mais jetait moins de feux encore que ses yeux bleus comme le ciel, d'où cette enfant semblait tombée il y avait à peine un instant. A mon arrivée, elle se releva ; je me sentis battre violemment le cœur, et je fus tenté de m'agenouiller quand, à un mouvement qu'elle fit, deux longues et larges barbes de dentelles blanches qui pendaient de sa tête sur ses épaules, se déployèrent comme deux ailes d'ange.

— C'est ma sœur, me dit Ulric, — c'est Henri, mon meilleur ami, fit-il, en me désignant à la jeune fille qui me tendit une main que je ne pressai qu'avec timidité. Plus tard je me souvins combien cette main me parut froide alors. On eût dit la main d'une morte.

Quelques instants après Ulric et sa sœur montaient en chaise de poste.

— Voilà, mes amis, reprit Henri, l'homme que j'allais retrouver en Allemagne.

En prononçant ces derniers mots, il se mit à suivre de nouveau, le visage contracté par un amer et triste sourire, la petite langue de feu, rouge comme du sang cette fois, et qui avait abandonné le visage du démon de la tapisserie pour danser une sarabande capricieuse autour des pieds du fauteuil.

Henri demeura muet plus d'un quart d'heure, absorbé dans cette contemplation. Puis la petite langue de feu disparut tout à fait dans une colonne de fumée au sommet de laquelle elle fit encore une ou deux pirouettes, après avoir essayé, mais vainement, de se replonger dans le brasier. Il n'en fut plus question. — Où alla-t-elle en s'engouffrant dans le prosaïque tuyau de la cheminée ? Qui le peut savoir !

Henri essuya alors une larme qui perla au coin de ses yeux, et il continua ainsi :

— Après m'être arrêté dans plusieurs villes de l'Allemagne, j'arrivai à Munster. — Je me fis aus-

sitôt indiquer la maison d'Ulric de Guslemburg.

Il y avait huit ans que nous ne nous étions vus. D'enfants nous étions devenus des hommes. On m'introduisit dans une pièce à peine éclairée, même en plein jour, par une lampe suspendue. D'amples et épais rideaux, exactement clos, tombaient du haut de la fenêtre jusqu'au sol, et des figures bizarres qui en formaient les dessins se reflétaient sur toutes les faces de l'appartement en ombres fantastiques et blafardes. Un tapis, composé de diverses peaux d'animaux et d'oiseaux, depuis le tigre jusqu'au chat-huant, accouplées de la façon la plus étrange, étouffait le bruit des pas. Au plafond, les corniches et la rosace à laquelle était appendue la lampe de forme funéraire, représentaient des oiseaux de nuit dont les ailes étendues et peintes en noir tranchaient, d'une manière lugubre, sur la blancheur du plâtre.

Pendant qu'Henri décrivait ainsi, morceau par morceau, l'appartement d'Ulric, nos regards suivaient avec curiosité toutes les parties de la chambre où nous nous trouvions. Elle était la reproduction exacte de celle d'Ulric.

— Pour m'introduire dans cette pièce complètement isolée du reste de la maison, continua Henri, le valet qui m'accompagnait souleva une lourde portière, et sans proférer une seule parole, me fit signe d'entrer. Le rayon de jour inaccoutumé qui pénétra dans l'appartement, alla frapper droit sur un fauteuil d'où se souleva lentement un homme enveloppé dans une robe de chambre dont l'étoffe molle et flasque accusait la maigreur et le décharnement du corps qu'elle recouvrait. Ses cheveux, très épais, d'un blond doré, retombaient sur ses épaules, séparés au milieu du crâne comme ceux du Christ. Sa barbe, rousse, fine, fournie et bien plantée, s'allongeait en pointe et amaigrissait ses joues déjà naturellement creuses. Sa moustache, épaisse et ondulante à la manière de celle des Albanais, voilait un sourire doux et des dents d'une admirable blancheur. Ses yeux, ardents et larges, agrandis encore par l'aplatissement des chairs, brillaient comme deux flambeaux. Je demeurai immobile au seuil de la chambre, à la vue de ce personnage qui m'était tout à fait inconnu. Lui, resta à sa place, une main appuyée au dossier de son fauteuil et me regarda avec une sorte d'inquiétude. En l'examinant plus attentivement, je découvris, pendu à la ceinture de sa robe, un archet. Mes doutes se dissipèrent alors.

— N'es-tu pas Ulric de Guslemburg ? — lui demandai-je.

— Oui ; mais toi qui es-tu ?

— Henri, Henri ton vieil ami.

Ses bras s'ouvrirent, et je m'y précipitai.

Après un échange de cordiales effusions, Ulric

reprit sa place sur son fauteuil. D'abord, je fus tout entier à l'accueil amical et aux tendres paroles qu'il me prodigua. Bientôt ma pensée prit un autre cours, et un frisson me serra le cœur. Je voulus ouvrir la bouche pour prononcer un nom... et je m'arrêtai. Pourquoi? je l'ignorais. Était-ce timidité? Cette timidité qui pèse sur le cœur et paralyse la langue, symptôme de tout amour violent et contenu?

J'avais, en effet, l'âme toute pleine de l'image de cette jeune sœur d'Ulric, que j'avais vue pendant deux heures à peine, et huit ans auparavant. Depuis le jour où je l'avais contemplée au chevet du lit de son frère, sa beauté ne m'avait pas quitté; et me trouvant ou me croyant si près d'elle, ce souvenir se réveillait tout vivant en moi. Cependant il me semblait si extraordinaire de ne point rencontrer la jeune fille aux côtés d'Ulric, et surtout que celui-ci ne m'en parlât pas, qu'une vague terreur s'était emparée de moi.

L'appareil lugubre qui l'entourait, la tristesse qui l'enveloppait comme une longue chlamide de crêpe, tout cela me paraissait si surprenant que je tombai tout à coup dans un étrange abattement. Ulric, voyant mes regards étonnés et mon inquiétude mal dissimulée, me dit :

— Tu souffres de mon mal, n'est-ce pas?

L'émotion de sa voix était si grande, une douleur si vraie se peignait sur ses traits que je ne pus retenir deux larmes qui brûlèrent mes yeux.

— Oh! je reconnais bien là ta vieille et ardente amitié, continua-t-il. Oui, oui, Henri, je suis malheureux et bien malheureux, car j'ai perdu ce que j'avais de plus cher ici-bas; et depuis ce jour-là ma vie est déserte. C'est une voie sur laquelle se sont éteintes toutes les lumières qui m'en marquaient les fossés profonds, les ornières et les abîmes. Vois-tu, Henri, depuis que nous nous sommes séparés, ma mère et mon père sont morts, et mon cœur a ployé sous un fardeau d'épreuves. Le départ pour le ciel de ceux que j'ai aimés, m'a tué, m'a tué, m'a tué, Henri...

Il jeta sa tête sur mon épaule; je sentis ses larmes traverser mes vêtements. Je rassemblai mes forces pour lui prêcher d'une voix tremblante et émue un peu d'un courage qui me manquait à moi-même. Sa douleur me semblait si légitime, que je m'y associais de toute âme, et avec d'autant plus de ferveur qu'elle me touchait dans un de mes rêves les plus enchantés.

— Et dire qu'il ne me reste plus que cela! reprit-il, en montrant son archet.

— Eh bien! Ulric, lui dis-je après un moment, puisque la musique est ta seule consolation; puisqu'en elle tu retrouves une voix qui parle à ta douleur, la berce et l'endort, arme toi de cet archet et

tire de ton violon quelques sons; ils parleront à ma douleur, qui est égale au moins à la tienne.

Je n'eus pas le temps d'achever ma phrase. Dès mes premières paroles Ulric avait pâli; et quand je prononçai ce mot de *violon*, il se dressa subitement, et, poussant un grand cri, retomba sans connaissance dans son fauteuil en portant la main à son cœur. Je me penchai aussitôt sur le visage d'Ulric pour m'assurer qu'il était réellement évanoui, et en relevant la tête pour aller à la porte appeler du secours, j'aperçus en face de moi, debout et immobile, souriant, pâle et belle mille fois plus encore que jadis, la sœur d'Ulric!... A cette vue, je crus à une véritable apparition; un tremblement s'empara de tous mes membres, mes genoux fléchirent, et je tombai, la face contre terre dans un demi-éblouissement. Peu à peu cette espèce de chaos se dissipa, et jusqu'à moi arrivèrent les notes d'une voix divine. Un rassainissement complet se manifesta dans tout mon être; je relevai la tête et je vis la sœur d'Ulric agenouillée aux pieds de son frère. C'était elle qui chantait. Elle sourit en me regardant, et son sourire et son regard jetèrent un trouble charmant dans mon cœur. Je joignis les mains et restai prosterné devant elle.

Enfin, Ulric poussa un soupir, et se remit sur son séant. La jeune fille cessa son chant, et simultanément, elle et moi, primes chacun une des mains d'Ulric, qui serra cordialement la mienne; puis baisant sa sœur au front :

— Noémie, lui dit-il, Noémie! c'est encore toi qui me sauves!

Un moment de silence succéda à cette scène.

— Tu voulais donc me faire mourir, reprit Ulric en s'adressant à moi.

C'est à peine si je l'entendis, car tous mes yeux et toute mon âme étaient reposés sur Noémie. Ulric sourit en me regardant, et son sourire avait plus de tristesse que de douceur.

— Pardonne-lui, mon frère, dit Noémie.

Ulric, alors, promena ses yeux de sa sœur à moi, et se cachant la tête dans les deux mains, il s'écria :

— C'en est fait d'eux! les insensés! — Puis, après un moment, il murmura : — Si cela n'était pas, cependant. Je n'ose douter! Mais le doute est si affreux, que je vais le chasser et je lui dirai tout alors. — En me prenant les deux mains : — Mon pauvre ami! ajouta-t-il, que n'es-tu resté auprès de ta mère!

Il se leva lentement, et alla droit à une cachette d'où il tira un violon que je reconnus être celui avec lequel Léonard l'avait frappé; il pinça une des cordes avec son doigt et le violon rendit un faible son. Ulric pâlit; le front de Noémie se couvrit d'une rougeur charmante,

La première fois que je l'avais vue, Noémie avait à peine treize ans, et je vous ai dit comment je la trouvais belle, ainsi qu'une femme ne l'est pas encore à cet âge. Son image était restée gravée en mon souvenir et en mon cœur, et souvent je l'entrevois dans mes rêves; mais mon imagination, quelque complaisante qu'elle fût, ne me l'avait jamais représentée aussi parfaite et aussi adorable que je venais de la retrouver. Sans doute Ulric lui avait parlé bien souvent de moi pendant notre séparation, car son maintien en ma présence ne trahissait aucune gêne. On eût dit de vieux amis d'enfance qui se rencontraient. Elle s'était approchée de moi, m'avait demandé de mes nouvelles, de celles de ma mère et parlé de mon voyage, avec une aisance merveilleuse.

Ulric avait hésité quelques minutes à poser l'archet sur son violon, mais tout à coup l'instrument rendit des sons admirables. Dès l'abord les muscles de son visage se contractèrent de douleur; puis enfin, transporté par le charme de la musique, il reprit sa physionomie extatique d'autrefois et joua durant un quart d'heure. Pendant ce temps, les traits de Noémie s'étaient animés, et ses joues semblaient en feu. Avant que la dernière note fût éteinte sur l'instrument, Noémie tomba aux genoux de son frère, et s'attachant à lui, elle s'écria :

— Oui, je l'aime, frère! Oui, je l'aime plus que ma vie!

Et je m'aperçus qu'elle appuyait sur ces derniers mots.

— Oh! maudit instrument! reprit à son tour Ulric. Muet pendant huit ans, et ne retrouver son âme que pour m'annoncer un malheur!

— Que veux-tu dire? lui demandai-je.

— Assieds-toi là, et écoute-moi.

Je m'assis en face d'Ulric. Il avait l'air grave et magistral. Quant à Noémie, elle s'était vivement agenouillée devant un prie-Dieu que je n'avais pas tout d'abord aperçu, car il se trouvait dissimulé dans un coin de la pièce. La pauvre enfant avait caché sa tête dans ses deux mains, et par moment laissait échapper des éclats de sanglots qu'elle ne pouvait pas comprimer.

J'étais profondément ému.

— Dans ma tendre enfance, reprit Ulric, et bien avant que tu me connusses, j'avais une passion prononcée pour la musique. Mais je chantais faux, et les meilleurs instruments étaient rebelles à mes doigts. Cela faisait mon désespoir, et j'en versais, chaque jour, des larmes de rage; car, plus se développait en moi cette folie, plus semblaient grandir les obstacles qui en empêchaient l'expansion et me rendaient la risée de mes petits camarades et de ma famille elle-même.

Un matin, Noémie, qui avait alors à peine cinq ans, me vint trouver toute radieuse, et me dit :

— « Frère Ulric, réjouis-toi, j'ai fait cette nuit un beau rêve. — Lequel? — « Voici, me dit l'enfant : figure-toi que, tout à coup, ma petite chambre me parut comme illuminée; et du pied de ma couchette sortit un homme qui avait la figure triste et abattue, et il me dit : Je sais ce que c'est que souffrir; ton frère est malheureux et le serait toute sa vie. Sa passion pour la musique le tue; à ton réveil, dis-lui qu'il trouvera dans un endroit caché de la maison un archet merveilleux qui le laissera sans rivaux dans le monde, sur le violon et dans le chant. Et à toi, enfant, je te fais don de la voix. — Qui êtes-vous? lui demandai-je, le bon Dieu? — Non, répondit-il, je suis Hoffmann, le génie le plus artiste qui ait paru sur la terre, et celui qui y a le plus souffert. » Cela dit, la vision disparut.

— Voilà, continua Ulric, le rêve que me raconta Noémie.

Ce jour-là même je fouillai toute la maison, jusqu'à ce que j'arrivasse à cette chambre inhabitée et abandonnée. Aussitôt que j'y entrai, j'allai droit à la cachette d'où tu as vu que je retirai le violon tout à l'heure. J'y trouvai cet archet et un parchemin sur lequel je lus ces mots : « Ne te dessais jamais de moi, ou mon âme s'en ira loin de toi; et elle ne reviendra que pour le malheur de quelqu'un. Ta sœur est liée à ton sort; c'est par elle que le malheur viendrait. » — Tu juges quelle fut ma joie! Aussitôt j'essayai l'archet. Il fit des prodiges; ma voix, elle me charma moi-même. Le bonheur me rendit triste et sauvage, car je venais ici toutes les nuits et tous les jours jouer du violon et chanter.

C'est alors que ma famille, épouvantée de cette sombre mélancolie qui s'était emparée de moi, et l'attribuant à l'influence de notre Allemagne, m'avait envoyé en France, car j'avais tenu secrète ma découverte; et dans la famille on avait traité de rêve d'enfant et comme une ironie de plus à l'adresse de ma fatale passion, le récit que Noémie avait naïvement fait de sa nocturne vision. Je partis donc, tu sais le reste. Quand je prêtai mon instrument à Léonard, j'avais voulu tenter l'âme et m'assurer si tout cela n'était pas un jeu. Hélas! tu as vu ce que me coûta l'expérience. Maintenant l'âme est revenue, sais-tu pourquoi?

A ce moment Noémie avait brusquement relevé la tête, et sans quitter son prie-Dieu avait tourné vers nous son visage pâle et décomposé. Ses yeux étaient cloués sur moi.

— Eh bien! dis-je à Ulric, pourquoi l'âme est-elle revenue?

— Parce que, répondit-il d'une voix sombre et déchirante — parce que Noémie t'aime et que tu l'aimes! — Le malheur prédit menace l'un de vous.

— Oh! si cet ange m'aime! — m'écriai-je avec transport — nargue le malheur!

A ces mots, Noémie poussa un cri, et s'avançant vers moi, elle me saisit les mains et elle dit avec exaltation :

— Si le malheur frappe l'un de nous, il nous frappera tous deux ensemble.

— Mais ta mère? reprit Ulric avec terreur.

Un frisson me courut par tout le corps; je me dégageai de l'étreinte de Noémie, qui recula avec épouvante.

— Ma mère! répétau-je. Non pas elle...

— Oh! il l'aime mieux que moi! s'écria la jeune fille.

Et elle alla retomber à genoux sur le prie-Dieu, la tête ensevelie dans ses deux mains, et pleurant à grands sanglots. Au bout d'un instant, elle se releva, calme en apparence, rêveuse et réfléchie. Ulric me faisait pitié à voir. Il était pâle comme un mort, et ses yeux, tournant dans leur orbite, jetaient comme des flammes. Noémie se rapprocha de moi et me dit :

— Henri! je vous aime plus que ma vie. Jurez-moi que vous m'aimez aussi.

— Le ciel m'en est témoin! répondis-je.

Son visage devint écarlate.

— Eh bien! reprit-elle, donnez-moi un baiser sur le front.

J'obéis; et quand mes lèvres eurent touché son front, l'ivresse me fit perdre les sens. Je voulus la prendre par la main, elle s'échappa, et écartant brusquement les rideaux de la fenêtre, avant que nous ayons eu le temps de la retenir, elle se précipita en dehors en me jetant ces mots :

— Henri, ta mère ne mourra pas! Je t'aime plus que ma vie, tu vois!

Ulric poussa un cri et tomba roide sur le tapis, mort ou seulement évanoui; je l'ignore, car je sortis brusquement et à moitié fou de la maison. Deux heures après, je me mettais en route pour Paris. J'arrivai à temps pour rappeler à la vie ma pauvre mère atteinte d'une violente maladie que mon absence attisait encore.

— C'est aujourd'hui, mes amis, reprit Henri, en se recouchant sur ses coussins, — l'anniversaire de cette sombre et fatale journée. Et je n'ai plus jamais entendu parler d'Ulric de Guslemburg.

Cette histoire qu'Henri nous raconta était-elle une sombre improvisation en harmonie avec le deuil de

nos cœurs et l'ivresse de nos esprits, ou bien était-elle vraie? Henri nous laissa croire alors tout ce qu'il nous plut de croire à ce sujet.

Moi, j'y avais vu l'évocation d'un souvenir douloureux, un de ces récits poignants où l'imagination sert de voile et de pseudonyme; où, plus le narrateur s'écarte de la vraisemblance pour donner le change, plus il met à découvert ses plaies personnelles.

Ceux qui ont souffert ou qui souffrent par l'amour ne sont discrets ou indiscrets qu'à moitié. Ils trouvent plaisir à faire saigner leurs blessures, même à propos de contes imaginaires, d'histoires invraisemblables.

Henri, devant qui j'émettais cette théorie — longtemps après la soirée qui nous avait réunis au sortir de l'enterrement de notre vieux professeur — me serra la main avec tendresse, et essuya furtivement une larme.

J'avais donc deviné!

LOUIS DE SAINT-PIERRE.

L'ÉCHEVEAU DE LAINE.

I.

Le prologue de cette comédie que je vais raconter se passait un matin de l'année 1746, dans une chambre de la place Royale, entre un jeune lieutenant de dragons, le chevalier de Rainville, et un vieux soldat nommé Fleury, qui portait encore l'uniforme du régiment d'Auvergne. Sur sa manche reluisait un galon de sergent. Ils avaient l'un et l'autre une manie très prononcée : celle du sergent consistait à gronder sans cesse le chevalier sur ses escapades de jeunesse, celle du lieutenant était de ne vouloir pas être grondé par Fleury, qu'il envoyait, chaque matin, à tous les diables. Leurs querelles, il est vrai, se terminaient toujours par une poignée de main et par une réconciliation sincèrement amicale.

Fleury usait du droit que lui avait légué le père du chevalier, en mourant emporté par un boulet sur le champ de bataille de Dettingen. Et quand on avait, comme il le disait souvent, fait ensemble la guerre pendant trente-sept ans, assisté côte à côte à dix-neuf batailles, qu'on n'avait jamais quitté son capitaine d'une semelle, il était bien permis de traiter le fils un peu sévèrement. Quant au chevalier, après s'être conduit, l'année précédente, en héros à Fontenoy, il avait consommé, pendant la paix, toute son énergie et toute son ardeur en folles équipées; si bien qu'il s'était complètement ruiné. Il avait eu

la maladresse de se mettre fort mal avec son nouveau colonel, le marquis de Loclé, sous les ordres duquel il servait depuis cinq mois seulement, en lui enlevant successivement trois maîtresses, ce que le marquis n'avait pu lui pardonner.

Au jour dont nous parlons, le chevalier, très calme et très résigné cette fois, ce qui étonnait beaucoup le vieux sergent, l'interrompit au plus beau de son sermon, en lui disant :

— Je vais racheter tout cela en me corrigeant, Fleury.

— J'ai grand'peur qu'il soit trop tard. Je rêvais, morbleu! vous saluer un jour général, maréchal peut-être, et je mourrai sans vous voir seulement capitaine.

— Mais n'ai-je pas mérité ce grade? Et à quoi dois-je de ne l'avoir pas? A la haine implacable, à la jalousie de M. de Loclé. Aussi ai-je pris un grand parti.

— Et lequel? demanda Fleury avec une sorte d'effroi, tant il connaissait bien l'esprit aventureux et fantasque du jeune lieutenant.

— Je me marie; répondit celui-ci très sérieusement.

— Vous... vous...

La chose paraissait si étrange à Fleury que la parole lui manqua.

— Je me marie; ce n'est pas un mot qui déchire la bouche, et tu peux bien le prononcer, va!...

— Prenez garde! fit Fleury en serrant dans sa main le bras de Rainville, prenez garde! une femme qui protège son mari lui fait faire parfois trop de chemin.

— Oh! oh! sois tranquille! je ne compte pas le moins du monde sur ma femme pour me faire nommer capitaine.

— Ah! tant mieux pour... vous!... murmura le sergent comme soulagé d'un grand poids.

— Si peu, reprit le chevalier, qu'avant mon mariage on exige que je sois capitaine. Après quoi, je serai assez riche pour m'acheter un beau régiment! M. de Loclé a mis pour condition à mon avancement, et par conséquent à mon mariage, six mois d'une conduite exemplaire...

— Alors, le moment est venu de vous corriger.

— Oui, et j'y suis très décidé...

— Et quand commencerez-vous?

— Après mon mariage, parbleu!

— Allons! j'étais bien fou de m'attendre à quelque chose de sensé de votre part.

— Si je le voulais, certes, rien ne me serait plus aisé que d'entreprendre immédiatement cette réforme dans ma conduite; car je n'ai plus un écu de ma fortune à manger, partant plus de jeu, plus de soupers, plus de plaisirs possibles! Les duels me font hor-

reur depuis que j'ai tué ce pauvre d'Estainville, un ami d'enfance. Il n'est plus au monde qu'une seule femme que j'aime, mademoiselle de Mentelles, ma fiancée. Tu vois donc que je pourrais dès aujourd'hui me corriger. Eh bien! je n'ai pas accepté les conditions que m'imposait M. de Loclé, parce que j'y ai vu un piège où de plus niais que moi se seraient laissé prendre, mais dans lequel j'ai la prétention de ne vouloir pas tomber. Et puis, six mois sont un siècle! Et je ne suis pas assez riche pour jeter le temps par les fenêtres; passe pour l'argent quand on en a!... Je reste, jusqu'à nouvel ordre, dans l'état où je suis.

— Alors que comptez-vous faire? demanda Fleury, qui alliait peu dans son esprit ce mélange de légèreté, de folie, d'insouciance, avec un acte aussi grave que celui du mariage.

— J'ai mon projet, — avant huit jours je veux être marié ou à peu près. Tu me serviras, n'est-ce pas? j'aurai besoin de ton secours.

— Avec vous je crains toujours quelque coup de tête. Tenez, vous vous êtes levé de trop bon matin; il est à peine huit heures, et vous voilà déjà en campagne...

— C'est qu'ayant beaucoup à faire peut-être, mon bon Fleury, j'ai besoin que ma journée soit longue.

— Hum! vous aviez déjà bien assez le temps de mal faire en vous levant tous les jours dans les environs de midi; que sera-ce donc aujourd'hui, bon Dieu?

— Je compte bien toujours sur toi?

— Ah! vous savez bien qu'encore que je vous gronde, vous faites de moi ce que vous voulez. Donnez-moi vos instructions, allons, je suis prêt...

— Le moment n'est pas venu encore d'agir; quand il le faudra, je t'avertirai. Au revoir, mon bon Fleury!

Le vieux sergent suivit du regard le chevalier, et quand il se trouva seul il ne put s'empêcher de dire avec sa naïveté de soldat :

— Comme on les gâte, ces petits êtres-là qu'on a vu naître et qu'on a bercés! On supporte leurs colères, on se laisserait battre par eux, et on obéit à tous leurs caprices!

De Rainville avait donc fixé un délai de huit jours pour l'accomplissement de son mariage. Le terme en approchait, et Fleury n'avait rien vu qui pût lui faire croire au succès annoncé. Il faut le dire, cela l'inquiétait assez; et par moments il en paraissait même mortifié. De deux choses l'une, pensait-il : ou le chevalier a manqué de confiance en moi, ou bien il s'est servi de ma personne comme d'un instrument passif, aveugle, inerte. Le bonhomme alors repassait, minute par minute, toute sa vie depuis le jour de la confiance, il pesait avec un scrupule profond

chacune des paroles que de Rainville lui avait adressées, et les torturait pour y chercher un sens mystérieux; chacune de ses propres actions, chacun des pas qu'il avait faits étaient supputés, commentés avec le même soin. La seule chose sur laquelle son esprit pouvait se reposer avec le plus de certitude, c'était que depuis une semaine son maître allait souvent en visite chez le marquis de Loclé, que lui-même se trouvait comme par enchantement lié très étroitement avec les gens du marquis, que ceux-ci le comblaient de prévenances, qu'il était entraîné à passer des journées entières à l'hôtel de M. de Loclé, si bien que le colonel le saluait fort amicalement quand il le rencontrait, et que la marquise, un soir, lui avait adressé deux ou trois paroles fort gracieuses. Mais comment cela se faisait-il? D'où et pourquoi ces liaisons, cette intimité, ces sourires, qui venaient à lui, lui qui n'avait rien provoqué de pareil? C'était ce qui l'étonnait le plus.

Son visage s'épanouit d'aise, enfin, lorsque le matin du huitième jour, le chevalier l'entraînant dans sa chambre, en ferma la porte avec soin, le fit solennellement asseoir, et commença à lui donner une série d'instructions (dont nous aurons le sens tout à l'heure), mais qui achevèrent de jeter le trouble dans les esprits du vieux sergent, attendu qu'il lui était impossible d'en saisir le but et la portée. Il tombait donc d'intrigue en mystère. Il fut tenté d'interroger, mais il n'osa pas; et préféra s'en rapporter à sa propre sagacité pour éclairer les ténèbres au milieu desquelles il allait se mouvoir.

L'audience fut longue; et après qu'il se fut bien assuré que Fleury savait sa leçon à ne point se tromper, le chevalier sortit, et gagna la rue des Tournelles, dans laquelle se trouvait l'hôtel de la marquise de Loclé. Il paraissait ému, comme on doit l'être au moment d'une bataille décisive. Il monta lentement l'escalier, et arriva droit à la porte d'un salon dépendant à la fois de l'appartement du marquis et de celui de la marquise, et que tous deux affectionnaient particulièrement. C'était comme une sorte de territoire neutre. Aucun domestique n'arrêta le chevalier, tous au contraire le saluèrent bien humblement, et le laissèrent passer comme s'il eût été le maître de la maison.

Xavier EYMA.

(La suite au prochain numéro.)

BULLETIN DES THÉÂTRES.

Si ce bulletin est court, ce n'est pas ma faute, les directeurs de théâtres ne s'en plaindront point, et encore

moins les auteurs dramatiques dont les pièces se perpétuent sur les affiches.

Le *Duc Job* a passé la centaine au Théâtre-Français, et l'on ne s'ait pas jusqu'où se prolongera ce succès qui a fait des loisirs si grands au Théâtre-Français où, de tout l'hiver, deux seules comédies en un acte ont trouvé place; ç'a été, d'abord, le *Feu au couvent* de M. Barrière, et ces jours derniers, les *Deux veuves* de M. Félicien Mallefle. Cet écrivain, d'un talent si énergique et si vaste, a écrit ce petit acte en manière de délassement, et y a réussi à prouver que l'énergie peut se plier jusqu'à la grâce, à l'esprit, à la sensibilité. Le succès a été complet, et le jeu délicat et spirituel des deux sœurs Brohan n'y a pas peu contribué.

Nous en sommes aux petits actes, tenons-nous-y donc. A l'Opéra-Comique nous avons eu deux succès de cette dimension, *Rita* et *l'Habit de mylord*; mais si l'habit ne fait pas le moine, ce n'est pas le nombre d'actes dont se compose une pièce qui en fait la valeur. *Rita* est une oeuvre posthume de Donizetti, les amateurs, les admirateurs de la musique de ce charmant maître n'avaient pas besoin, pour le reconnaître, de tous les certificats d'origine dont on a entouré la venue au monde de cette ravissante petite partition, où madame Faure-Lefebvre a fait des merveilles de talent, afin de laisser plus de regrets au public, car c'est là sa pièce d'adieu. *L'Habit de mylord* a également obtenu un très aimable succès.

Le Gymnase a donné l'hospitalité à ce jeune auteur dont je vous parlais l'autre jour et à qui je prédisais un si brillant avenir, M. V. Sardou. Les *Pattes de mouche*, comédie en trois actes, ont été jouées par Lafontaine et madame Rose-Chéri avec une verve et un esprit charmants. Voilà M. Sardou décidément dans la bonne voie et dans la bonne veine.

Au Palais-Royal, un petit acte de deux hommes d'esprit, MM. E. Martin et Albert Monnier, *le Pantalon de Nassus*; de la gaité, de l'entrain, du bon gros rire, toutes les conditions qui font le succès au Palais-Royal.

Aux Folies Dramatiques, l'affiche vient d'être renouvelée; d'amusantes petites pièces ont succédé aux grandes pièces qui l'étaient moins.

Aux Variétés, un petit acte également, *Sourd comme un pot*. Quant aux *Amours de Cléopâtre*, elles tiennent toujours bon sur l'affiche.

Les Bouffes-Parisiens ont obtenu un très franc succès avec une opérette de M. Edouard Fournier pour les paroles et de M. Gastinel pour la musique, *Titus et Bérénice*, tel est le titre de cette bluette très applaudie. Le *Sou de Lise*, charmante musique de madame Caroline Blangy, entée sur un très amusant livret de MM. Saint-Yves et P. Zaccane, a fait moins de bruit que *Titus et Bérénice*, mais ne fournira pas une moins honorable carrière.

Pierre OBEY.

Adolphe GOUBAUD, directeur-gérant.

PARIS, — IMPRIMERIE DE L. MARTINET, 2, RUE MIGNON.

LE

MONITEUR DE LA MODE.

MODES,

Renseignements divers, description des Toilettes.

Quelques jours de soleil seulement ont métamorphosé Paris; les toilettes sombres, qui dernièrement encore se rencontraient dans les rues et dans les promenades en dépit de l'avènement nominal du printemps, ont fait place aux toilettes légères, véritablement fraîches et souriantes. Les belles moires et les taffetas unis se portent encore, mais les taffetas Pompadour à fonds clairs, et les barèges-grenadines à rayures unies ou à semés sont surtout en majorité. Les robes de moires sont tout unies, généralement d'un seul tenant et garnies sur le devant. Les robes de taffetas se font à plusieurs volants rouleautés de pareil, à corsages boutonnés et à ceintures rondes. Les robes de barège-grenadine se garnissent de beaucoup de petits volants à égale distance les uns des autres ou divisés en plusieurs séries. On les borde souvent de biais assortis à l'une des couleurs du dessin, et on les accompagne de larges ceintures de ruban pareil à ces biais. Les manches des robes négligées se font demi-larges et à revers; celles des robes plus habillées larges et à coude, avec un poignet lâche terminé par un plissé en large ou des bouillonnés, ou bien encore justes ou plissées du haut, très larges et se terminant en pointe par le bas. Beaucoup de robes se font à corsages décolletés recouverts de petites pèlerines pareilles.

Les piqures de soie blanche se retrouvent en ce moment sur presque toutes les confections de taffetas noir. Parmi ces confections, la longue casaque a décidément pris sur les autres un sérieux avantage. Le paletot à petites poches vient ensuite, et le mantelet-écharpe à grand volant se multipliera de plus en plus à mesure qu'avancera la saison. On voit déjà beaucoup aussi de mantelets tout en dentelle ou de grandes pointes de dentelle de laine ou de Chantilly.

Les chapeaux les plus habillés sont ceux de crin blanc. Nous en avons remarqué un d'une simplicité charmante à une messe de mariage. Il n'avait aucun ornement en dessus. Son bavolet et ses brides étaient de taffetas blanc, et seulement en dessous un cordon de bluets clairs entourait tout le bord et débordait un peu en dessous.

La sœur de la mariée, jeune fille de seize ans, en avait un de paille de riz, tout garni de branches de lilas blanc, recouvrant la passe et retombant sur le bavolet.

Celui d'une autre jeune fille était de tulle blanc brodé, à fond plissé, orné en dessous de marguerites blanches

et de branches de cassis, et d'une petite guirlande pareille au-dessus du bavolet.

Les chapeaux de paille noire mouchetée, ornés de nœuds d'épis et de pavots ou de glands de paille, font de très jolis chapeaux un peu négligés. Sur ceux de crin noir on met aussi les nœuds de toutes sortes de fleurs et des branches de fruits, principalement de cerises noires et rouges. Les grappes de raisin et les branches de prunes se posent de préférence sur les pailles naturelles, telles que celles de Belgique ou d'Italie, et les grappes de fruits noirs mélangés à des fleurs blanches composent pour les pailles de riz une garniture d'une grande distinction.

Comme lingerie, on porte toujours beaucoup de *zouaves* de mousseline sur des chemisettes plissées et des fichus *Gabrielle*, dégagés carrément autour du cou. Comme sous-manches pour toilettes ordinaires, des ballons de mousseline à poignets brodés, fixés de côté par un gros bouton, et pour toilettes plus parées, des bouillons de tulle à volants de dentelle et à bouffettes de velours ou de ruban.

Pour la tenture des appartements, le dernier mot de l'élégance n'est plus le riche et soyeux lampas, la brocette ou le velours. Le velours vert s'emploie pour les fenêtres et les meubles de salle à manger ou de bibliothèque à boiseries de chêne; mais pour le salon, la tapisserie à médaillons Pompadour sur fond clair constitue le luxe sérieusement aristocratique. Les cheminées de beau marbre blanc ou de marbre onyx ne se recouvrent plus. Depuis longtemps déjà le milieu n'en est plus occupé par la pendule qui est tout à fait absente du salon ou posée dans un coin sur une étagère, mais par une belle coupe de porcelaine de Sèvres montée en or flanquée de chaque côté de deux grands vases pareils. Quant à la table qui occupait autrefois le centre du salon, elle a entièrement disparu et est remplacée par plusieurs buffets ou bahuts sculptés.

Plusieurs de ces meubles choisis avec le goût éclairé qui caractérise la maison de commission *Lassalle et Cie*, 37, rue Louis-le-Grand, étaient dernièrement adressés à un riche propriétaire des environs de Bordeaux. A cet envoi étaient joints une délicieuse écharpe de dentelle doublée de blanc, un châle double en grenadine noire entouré d'une haute bordure groseille des Alpes, et une robe *princesse* en taffetas chiné gris à dessin de clochettes brunes d'une remarquable distinction.

Une robe d'une bien grande distinction aussi est la création nouvelle de mademoiselle *Pauline Conter*, que nous venons d'admirer dans la maison *Lhopiteau*, rue Vivienne, 41. Cette robe de taffetas gris rayé avec petit

semé de feuilles noires, est garnie dans le bas d'une haute bande de taffetas noir tenant seulement du haut, et rehaussée de cinq rangs de piqûres de soie blanche, quatre rangs dans le bas et un rang dans le haut. Les revers du corsage et le col marin sont également de taffetas noir avec des rangs de piqûre. La ceinture est pareille et attachée sur le côté par un nœud à bouts courts. Deux bandes noires posées en tablier de chaque côté de la jupe ont trois piqûres en dehors et une en dedans. Les manches ont des jockeys noirs pointus, à trois piqûres et sont demi-larges, à poignet lâche entouré d'une bande piquée, et au-dessus, de plis en largeur séparés par des intervalles unis.

Mademoiselle *Pauline Conter* garnit les volants des robes de grenadine ou de barège à fond blanc et semé de fleurs de couleur, de biais assortis à l'une des couleurs du semé, et de petits velours noirs au-dessus de ce biais. Le fichu qui surmonte le petit corsage décolleté est garni de même.

Dans le même atelier on s'occupait dernièrement d'une riche robe de mariée dont toute la broderie se faisait à Bruxelles. Cette robe était composée d'un mat de broderie faisant tablier en pointe, d'un grand volant remontant en avant, et dans le bas de la jupe d'un volant de 30 centimètres reproduisant les mêmes fleurs et le même genre de broderie que tout le reste de la robe. Le corsage de soie blanche était tout recouvert de dentelle, et sur les manches de soie demi-longues étaient de grandes manches de dentelle faisant la pointe.

Une robe de chambre, destinée à la même mariée, était de cachemire bleu doublée de jaune, en forme de polonaise, mais à dos plissé avec pèlerine fixée en arrière.

Une autre de ses robes était de taffetas Magenta à grand volant faisant le rond et venant se terminer sur le côté par une grosse agrafe de ruban.

Une autre, de taffetas vert Isly, avait un mat de onze volants.

Une autre, un grand volant formant tablier, et tout le devant de la jupe couvert de petits volants.

Une autre encore, de taffetas bleu à carreaux noirs, était garnie partout de pompons pareils à la robe, avec un petit picot de dentelle. Le corsage était montant.

Une jolie robe de grenadine à fond gris rayé pointillé de noir et de jaune, à semé de bouquets de fleurs de laine, était ornée d'un grand volant, à la tête duquel en étaient posés cinq autres. Chacun de ces volants était bordé d'un biais de taffetas vert et d'un petit velours noir.

Dans les beaux magasins de *M. Lhopiteau*, nous avons remarqué beaucoup de châles de cachemire noir brodés et garnis de hauts volants de dentelle ou de guipure, des mantelets de taffetas à grand volant avec piqûres de soie blanche, de longues casaques, et aussi de très jolis paletots. L'un des plus élégants et des plus nouveaux était encadré de piqûres de soie blanche et bordé tout autour d'un biais de taffetas blanc recouvert d'une petite guipure qui entourait les revers de la poitrine, le petit col arrondi, les petites poches pointues, et les ouvertures des côtés. Ces ouvertures étaient fermées par de gros boutons noirs entourés de blanc, pareils à ceux du devant et montaient jusqu'à la hauteur où s'arrêtaient les grandes manches

garnies également de piqûres de taffetas blanc et de guipure noire.

On trouve chez *M. Violard*, le fabricant renommé de dentelle et de blonde, 2, rue de Choiseul, de délicieux mantelets et des écharpes tout en dentelle dont la forme et les dessins sont remplis de distinction et d'originalité. Ses pointes de Chantilly sont de véritables tableaux de fleurs, dans lesquels les effets d'ombre et de lumière sont habilement ménagés. Ses couvertures d'ombrelles sont admirables, et plusieurs barbes de dentelle d'Alençon, d'Angleterre ou de Bruxelles nous ont paru de petits chefs-d'œuvre de composition et de délicatesse.

Les petites filles portent comme les grandes personnes de longues casaques de taffetas noir, mais presque toutes leurs robes sont accompagnées du mantelet pareil, attaché sur la poitrine par un gros nœud. Leurs petites jupes sont toutes couvertes de petits volants ou de biais, et leurs corsages sont décolletés et ont en dedans une chemisette plissée.

Une délicieuse petite robe, exécutée chez madame *Thorel*, à Saint-Augustin, rue Neuve-Saint-Augustin, 45, est de toile Pompadour fond blanc, garnie au-dessus de l'ourlet d'un plissé de ruban vert. La pèlerine carrée, de même que les manches larges et les petites poches, sont garnies de ruches pareilles. La ceinture longue est de ruban vert frangé, et sur cette ceinture nouée très bas retombe un second nœud également frangé.

Une autre de toile bleue à petits carreaux est garnie de deux volants surmontés de ruches plissées. Le petit mantelet pareil a également deux volants et deux ruches.

Un vêtement de petit garçon, en poil de chèvre écu, se compose d'un gilet pointu en avant et tout boutonné, et d'une veste zouave arrondie, à basque pointue en arrière et garnie de six galons rouges, verts et bleus, au-dessus de l'ourlet. Les manches à revers sont garnies des mêmes galons.

Pour les jeunes personnes, aucun pardessus n'est gracieux et léger comme le châle double de mousseline garni d'une petite guipure, et quelquefois d'un petit velours que nous avons vu d'abord chez mademoiselle *Anna Loth*, 28, place Vendôme. Les mantelets bouillonnés et à transparents de ruban, les zouaves de mousseline, les pèlerines et les fichus de ce magasin renommé ont aussi une coupe à part et d'une grâce spéciale. Mais le triomphe de mademoiselle *Anna Loth* est peut-être encore le petit bonnet demi-paré, soit de crêpe mélangé de blonde, soit de mousseline, de dentelle ou de guipure. L'un, entre autres, qui coiffe à ravir, a un fond de tulle plissé, une traverse de ruban noir retenu par une boucle de jais; de chaque côté de cette traverse, des branches de roses et de prunelles posées très en arrière et retombant sur le fond, et en dessous de la garniture de dentelle, une seconde traverse de taffetas noir nouée un peu de côté par une boucle de jais.

Notre dernière visite dans les féeriques magasins de madame *Tilman*, 404, rue de Richelieu, nous a révélé comme toujours mille petits chefs-d'œuvre d'art et de séduction.

Nous signalerons par exemple : une couronne de roses du Bengale, petites et un peu en pointe sur le front, plus



LE MONITEUR DE LA MODE.

Paris, Rue de Richelieu 92.

Coiffures et Chapeaux de la M^{me} GAGELIN, rue de Richelieu 83.

Modistes d'Alexandrine r. d'Autin 14 — Fleurs de Perrot Petit et C^{ie} r. M^{me} St. Augustin 20.

Robans et Passementerie à la Ville de Lyon, rue de la Chaussée d'Autin 6.

Sous-pèdes noir Tavernier & Coisy, Dégrèz, Montmartre 103.

Parfums de Violet, f^{ils} de L. M^{me} l'Impératrice, rue St. Denis 37. | Cuvres de la M^{me} de Comon, Lassalle et C^{ie}, L'Éclair

Entered at Stationers' Hall.

LONDON at the Monitor Office, 11, Abchurch Lane, NEW-YORK, Putnam B. Co. General Agents.

MADRID, P. J. de la Torre

Le Moniteur de la Mode est un journal hebdomadaire qui publie les dernières nouveautés de la mode. Les modes de la saison sont illustrées par des gravures de haute qualité. Le journal est dirigé par Jules David, un des plus célèbres artistes parisiens. Les abonnés peuvent se procurer le journal à Paris, dans les principales villes de France, et à l'étranger, par les agents généraux mentionnés ci-dessus.

larges et plus touffues en arrière, mélangées à quelques branches de myosotis, un nœud léger en avant et trois petits brins au-dessus du cou. Le bouquet assorti est de roses avec une branche de myosotis du côté gauche.

Une parure toute de lilas blanc avec bois naturel d'une fidélité d'imitation qui révèle une grande habileté.

Une autre de cerises, également avec tiges et fleur de cerisier d'une admirable vérité.

Et une de fleurs de pommier double, composée dans le même système.

Comme ornements de chapeaux, nous avons vu, chez madame *Tilman*, de bien jolis bandeaux élevés en bruyère Erika et en narcisses de Constantinople, en violettes du Midi et en paquerettes. Un seul rang de paquerettes pareilles se pose en dessus du chapeau, et trois ou quatre autres paquerettes au-dessus du bavolet. Le même genre de garniture a été fait d'une des belles variétés d'azalées qui ont excité l'admiration des connaisseurs à la dernière exposition d'horticulture des Champs-Élysées.

Pour une autre combinaison, des nymphéas, avec leurs feuilles d'eau, composent des nœuds charmants comme ornement des pailles de riz, et la *rose princesse*, de forme très effacée et dont la couleur se dégrade de l'hortensia au rose de Chine, dont les étamines produisent l'effet de l'or, et dont les feuilles sont brunies par la nature, est une véritable production artistique. Nous parlerions encore de plusieurs autres, dues également à madame *Tilman*, mais nous lui avons promis d'être discrète.

Nous pouvons, par exemple, sans aucune crainte d'indiscrétion, dire que, malgré l'avis qui nous est donné de temps en temps de la complète disparition de la crinoline, jamais les magasins de M. *Creusy*, 153, rue *Montmartre*, n'ont vu à aucune époque d'aussi nombreux acheteurs. C'est que ses sous-jupes d'acier *Tavernier de Lyon*, si commodes comme appui et comme support des robes et des pardessus, ne sont pas absolument inféodées à une coupe ou à une forme de vêtements; elles savent se prêter à toutes. C'est ainsi que les tournures beaucoup moins élevées, l'ampleur des jupes, très modérée au-dessous de la taille, et s'augmentant beaucoup en descendant, n'impliquent en aucune façon l'absence de la sous-jupe, qui, dans le principe, avait presque rappelé les paniers. L'approche des départs pour les bains de mer et pour les villes d'eau communique aux magasins de M. *Creusy* un grand redoublement d'activité. On y trouve, en même temps que les jupes claires et très habillées de tulle ou de mousseline, des jupes en étoffe de laine aux couleurs les plus douces et aux dessins les plus harmonieux.

Mme Marie DE FRIBERG.

Quiconque a lu les admirables romans de Cooper, sait quel puissant intérêt offrent les mœurs des tribus indiennes. Mais en parcourant les récits émouvants du grand conteur américain, et surtout les nombreuses imitations qui en ont été faites chez nous depuis quelques années, on ne peut s'empêcher de penser que ce sont là de pures fictions, et l'on éprouve le désir de voir à nu, dans toute sa sincérité, cette vie sauvage dont le

spectacle semble nous captiver d'autant plus que nous en sommes plus éloignés.

Les mémoires de J. Beckwourth en donnent une idée plus précise et plus complète que toutes les relations des voyageurs. Le célèbre aventurier, aujourd'hui âgé de soixante-deux ans, a passé la plus grande partie de sa vie au milieu des Indiens, et s'est si bien assimilé leurs habitudes, leurs sentiments et leurs préjugés, qu'il avait fini par dépouiller entièrement l'homme civilisé. Ses souvenirs, écrits sous sa dictée et récemment édités à Boston, ont tout le mérite d'une photographie.

La traduction, aussi fidèle qu'élégante, que M. Noblet vient d'en publier sous ce titre : *Beckwourth le chasseur, scènes de la vie sauvage américaine* (Paris, Dentu, in-12), reproduit heureusement les qualités et jusqu'à l'originalité qui ont valu à cette autobiographie un si brillant succès dans la presse des États-Unis. Les lecteurs nous sauront gré de leur signaler cette remarquable traduction d'un livre où la réalité a tout le charme du roman.

Édouard GERNEY.

GRAVURE DE MODES N° 601.

TOILETTE DE VISITES. — Chapeau de crêpe blanc et de taffetas mauve orné de plumes blanches à bouts ombrés de mauve, de blonde blanche et de boucles de paille.

La passe *tendue* est de crêpe blanc avec une blonde légèrement *badinée* au bord.

Le fond, mou et tombant, est brodé de palmettes de paille.

Le bavolet de tulle est recouvert par plusieurs rangs de petite blonde sans fronces.

Le bouquet de plumes commence d'un côté, entoure le chapeau et retombe de l'autre côté.

Le bandeau, de taffetas mauve, est orné de boucles de paille entourées par une petite blonde.

Le tour de figure est de blonde ruchée.

Les brides de taffetas blanc n° 30.

Robe de taffetas à rayures diagonales, mauves, avec intervalles fond blanc à petits bouquets mauves, ornée de ruches et de petits volants de taffetas mauve et de taffetas blanc.

L'étoffe, destinée à ce genre de robes nouvelles, se fabrique en lés à rayures diagonales, les uns rayés dans un sens, les autres dans un autre sens, de façon qu'en les réunissant, les rayures forment des zigzags.

Le corsage est montant, plat et boutonné devant.

La taille est ronde et un peu courte.

La jupe est montée à plis larges et plats, de manière à ne pas bouffer aux hanches.

La ceinture, de taffetas mauve à bords blancs, forme de chapeauté côté des écharpes nouées à 40 centimètres de la taille avec deux bouts flottants.

La manche, très large, est relevée, en draperie, bien au-dessus de la saignée, et, en dedans comme en dehors, par trois plis très rapprochés du haut et s'écartant bien de chaque côté. Le bord de la manche est orné par une ruche mauve avec une ruche blanche au milieu, et trois petits volants à bords découpés, très froncés : un blanc, un mauve et un blanc.

La ruche mauve a en tout 4 centimètres de large, celle blanche en a 2; les volants ont chacun 3 centimètres et se recouvrent à moitié les uns les autres. L'ornement de la jupe

est très élégant. Il se compose de chaque côté de deux pyramides de volants *très froncés* posés en V à partir du nœud de l'écharpe. Ces volants, qui ont de 4 à 5 centimètres, sont couchés les uns sur les autres, et alternativement un blanc et un mauve.

Une ruche mauve de 6 centimètres, avec une ruche blanche de 4 au milieu, fait le tour de la jupe (à 40 centimètres du bas), excepté aux deux côtés.

Des volants très froncés, pareils à ceux des deux pyramides, sont posés en chevrons sur le devant.

Au reste de la jupe tous les volants se suivent en biaisant; ils se réunissent en A au milieu derrière.

Col de dentelle avec cravate mauve bordée de dentelles.

Une riche dentelle déborde la manche.

TOILETTE DE JEUNE FILLE. — Chapeau de paille belge à bords relevés garnis de velours noir. Nœud de velours devant. Velours au pied de la calotte. Plume blanche couchée sur le bord du chapeau et retournant dessous.

Robe et écharpe carrée de mousseline de l'Inde, ornées d'entre-deux brodés semés d'amandes mates, de ruban vert *très clair* et de petit feston mat.

Le corsage, montant, est légèrement entr'ouvert; devant, en haut, le bord festonné est rabattu en petit châle à l'encolure.

La taille est ronde et courte. Le bas du corsage est froncé sur trois rangs tout autour. Des fronces prises dans l'épaulette forment la gerbe devant et derrière.

La manche, très large, et s'arrêtant à mi-bras, est retenue au bas dans un poignet composé d'un entre-deux doublé de taffetas vert avec un petit feston à chaque bord.

La jupe, froncée, est ornée au bas, sur une hauteur de 38 centimètres, par trois entre-deux brodés, larges chacun de 5 centimètres, avec une petite bande festonnée d'un centimètre en haut et en bas.

L'espace uni entre ces ornements est réparti également.

Sur chaque épaule est un nœud vert. La ceinture est de ruban vert qui se croise sous la bouche et retombe de chaque côté.

L'écharpe est composée d'un grand carré long très ample de mousseline, et bordée tout autour d'un petit feston.

Gants à volants de peau de Suède.

EXPLICATION DE LA LINGERIE.

N° 1. Bonnet puf, orné d'un apprêt de blonde jeté sur le fond et retenu par des épingles d'or. Autour du bonnet, sous la blonde, est une torsade de ruban vert n° 16. Sur le dessus et de chaque côté sont posées des roses accompagnées de leur feuillage.

N° 2. Bonnet de tulle de soie orné d'une petite fanchon de taffetas de couleur, garnie d'une ruche de blonde noire; un rang de dentelle noire retombe derrière sur une triple garniture en tulle de soie; un petit bouquet de violette est jeté dans la garniture du devant; les brides de ce bonnet sont de taffetas vert comme la fanchon, et bordées de dentelle noire.

N° 3. Bonnet de tulle de soie brodé; une blonde blanche coquillée forme la garniture sur le devant; dans cette blonde il y a de petites bouffettes de rubans groseille et blanc n° 1. Le fond de ce bonnet, froncé et tombant légèrement, est entouré d'une ruche de dentelle noire mélangée de nœuds de même ruban. Sur le côté et sur le sommet de la tête il y a des nœuds de ruban groseille uni n° 5. Les brides sont de ruban n° 20, et le nœud placé derrière est de ruban n° 16.

N° 4. Bonnet de crêpe rose Solferino orné sur le devant de quatre rangs de garniture de blonde blanche et de crêpe rose alternées. Le fond de ce modèle est formé d'une fanchon de crêpe terminée derrière par une haute blonde retombant sur un bouillon de crêpe placé au-dessus d'un seul rang de blonde blanche; un rang de crêpe découpé encadre cette même fanchon; un chou de crêpe découpé est posé sur le sommet de la tête.

N° 5. Bonnet rond formé d'entre-deux brodés au plumetis; le fond de ce bonnet est traversé par un double froncé de valenciennes. Le tour est garni d'une haute valencienne, à la tête de laquelle se trouve placée une coulisse avec ruban n° 12 passé à l'intérieur; cette coulisse sépare le fond de la garniture. Un nœud de ruban orne le côté.

N° 6. Châle *reversible* de mousseline-organdi, garni d'un côté par neuf volants, et de l'autre par cinq; ces volants sont gradués de grandeurs. La seconde pointe de ce châle est ornée de cinq volants d'un côté, et de trois de l'autre.

N° 7. Fichu en mousseline-organdi, garni par trois volants ourlés tuyautés; le troisième rang a une petite tête tuyautée. Une petite ruche posée en ondulant sur ce fichu simule une seconde pèlerine. Une autre ruche en borde l'échancrure.

N° 8. Manche assortie au fichu n° 7, orné de deux bouillons posés au-dessus d'une garniture formée par trois rangs de tuyautés ourlés.

Courrier de Paris.

Paris est-il encore dans Paris, tout entier, ou bien l'émigration pour la campagne a-t-elle commencé déjà sur une assez vaste échelle pour que l'on puisse dire que Paris est à Ville-d'Avray, à Bade et sur les grandes routes? Il serait difficile de répondre. A ces heures de transition, le chroniqueur est dans le plus grand embarras. Connaissez-vous un moment plus insupportable que celui où l'on voit faire les paquets, où les malles, descendues du grenier, vous heurtent à tous les coins de l'appartement, accrochant les robes et les habits? C'est aussi le moment de la tristesse pour ceux qui restent, et à qui il n'est pas donné d'aller prendre leur part de verdure, de fleurs, de bon air. Quant à ceux qui partent, ils ont le cœur inflexible, les plus sensibles ont l'œil sec; ils oublient s'ils laissent quelqu'un derrière eux, ils ne songent qu'au but, aux distractions du voyage. Pendant que vous qui restez vous vous désolerez à côté d'une malle entr'ouverte, celui qui part vous demandera avec le plus grand calme sa brosse ou son peigne qu'il a oublié de donner en pâture à ce gouffre qui absorberait la maison entière, et ne veut pas de vous! « Envoyez-moi de vos nouvelles! » C'est tout ce que vous obtenez de plus tendre de la part du voyageur, et le chemin de fer n'a pas fait deux tours de roues que l'on ne songe plus à vous.

Il faut rendre le bien pour le mal; le devoir du chroniqueur est de tenir les absents au courant des faits et gestes de ce qui se passe dans ce grand Paris que l'on quitte avec plaisir, comme on sort d'un bain, et où l'on aspire à rentrer, à peine en est-on parti. Il faut bien dire aussi que les voyageurs vous récompensent au retour, par les récits de leurs excursions, quand ils vont



... à l'air de passer les
... de son père de son pays.
... à lui, et chacun, à son
... de son père et de son à notre

... et c'est aller où va tout le
... le à monter pendant quel-
... de présence dans certains
... à découvrir les traditions
... on l'on fait étalage
... de quelques autres, voyager
... que l'on a parcouru
... et se peut consigner de bons
... à rassembler et à ne pas com-
... à ceux et plus de laques que
... temps.

... ne se voyant par passion,
... temps, qui brevent tous les
... au legs le carlier et le
... à l'épave un moment dans
... ne peut reporter de plus belle.
... temps; la lout le bœuf des
... à l'épave sont deux. Ceux-là
... à Florence ou à Paris, à
... à présent toujours Florence
... à l'épave; mais ce n'est pas sans
... l'un ou dans l'autre de ces
... temps et des dévotions, de
... à l'épave des livres charmants
... à la terre, de M. Théodore
... à l'épave des pays d'outre-mer,
... temps que ce n'est pas au sein
... à l'épave de tels livres, des
... temps un moment qui poétise.
... temps, en effet. Et quand on a le
... de son esprit, la délicatesse
... de se laisser à sa suite, et on
... temps qui se passionnent tout
... à l'épave l'exemple pague!
... temps qui se consolent
... à la mer à lire le tour de
... temps de les autres. De M. Pr-

... ne passe au
... avec M. Georges
... bien l'on demande
... dans cette à
... en l'honneur de son
... d'autres que l'on
... droit de sommer.
... Mais on ne se
... reliait le caractère
... avant beau très
... drames poétiques
... ce qui charme et
... dans les pays d
... vraiment, dans
... plus ouvert en
... l'histoire d'y a
... que marquer
... plaisir de la v
... sur la lout à
... fait lever en
... drame poétique
... la campagne q
... pague serve à
... chroniques

P. S. — Ya
... Nos collabora-
... après usage au
... à lui de prescri-
... vers à la lout,
... de M. Harrie
... Carpe d'histo-
... ans, sur le m
... grandes espè-

SOUVE
... Le père de
... dent, passion
... comédien q
... recovers à l'a
... lence du sa
... veines. Il l
... jours, de se
... mangeait son
... Certains jo
... en croquant
... tae, l'arrière
... taines qui
... Babini, de
... sie, et qui
... règle pour
... à raconter e
... dame Malib
... plaignait d'o
... se soutenir.

au-delà de la barrière ; c'est leur manière de penser les blessures qu'ils ont faites, et de vous payer de vos peines. Décidément tout se balance dans la vie, et chacun, à son tour, y apporte sa petite part de joie et de peine à mettre dans le plateau.

Il y a voyages et voyages, comme il y a cent manières de voyager. Certains coureurs du monde se donnent l'égoïste plaisir d'aller chercher des émotions à deux cents lieues de Paris, et à leur rentrée au foyer, ils ruminent ces émotions sans en faire part à personne. Ce qu'ils ont vu, ils le gardent pour eux ; c'est leur propriété acquise à prix d'argent, à prix de dangers, à prix de fatigues. Si vous en voulez, si vous trouvez agréable de parcourir de nouveaux pays, il fallait faire comme moi, vous disent-ils, et risquer ce que j'ai risqué ! D'autres voyagent pour changer de place, ne voyant rien, n'éprouvant rien, s'apercevant à peine qu'ils sont à Florence plutôt qu'à Pantin. Si Pantin avec tout ce qui en fait les désagrément était à cent lieues de Paris, oh ! mon Dieu ! ils iraient à Pantin. Leur propose-t-on Rome comme point d'arrivée ? va pour Rome. En route, on change d'idée et on leur offre de prendre la route des Batignolles. Va pour les Batignolles !

Pour quelques-uns, voyager c'est aller où va tout le monde, où il est de mode de se montrer pendant quelques jours, comme on fait acte de présence dans certains salons officiels, partout où l'on doit retrouver les traditions de toilette, de gêne, de cérémonie, où l'on fait étalage de diamants et de dentelles ! Pour quelques autres, voyager c'est rester chez soi et faire croire que l'on a parcouru quelque coin du globe sur lequel renseignement de bons itinéraires que l'on se donne, à consulter et à ne pas comprendre toujours, plus de peines et plus de fatigues que n'en coûterait un véritable voyage.

Mais parlez-moi des gens qui voyagent par passion, qui affrontent de véritables dangers, qui bravent tous les éléments, et s'en reviennent au logis le carnet et le carnet bien garnis, qu'ils ne déposent un moment dans un coin de l'appartement, que pour repartir de plus belle. Ceux-là ne sont pas des égoïstes ; ils font la besogne des bonnes gens à qui les chenets du foyer sont doux. Ceux-là ne vont pas indifféremment à Florence ou à Pantin, à Rome ou à Batignolles ; ils préféreront toujours Florence à Batignolles et Rome à Pantin ; mais ce n'est pas sans raison qu'ils se rendront dans l'une ou dans l'autre de ces villes. Ce ne sont pas eux qui se servent des itinéraires, ils les font ! Ou bien, ils écrivent des livres charmants comme les *Récits de mer et de terre*, de M. Théodore Pavie, l'auteur des *Scènes et récits des pays d'outre-mer*. Vous devinez rien qu'aux titres que ce n'est pas au coin du feu que l'on amasse les éléments de tels livres, des drames qui y sont racontés avec une émotion qui pénètre. Voilà ce qui s'appelle voyager, en effet ! Et quand on a le style de M. Pavie, le charme de son esprit, la délicatesse de sa touche, on entraîne les lecteurs à sa suite, et on fait voyager avec soi les paresseux qui se passionnent tout à coup. Et voyez ce que c'est et comme l'exemple gagne ! Quand on a pris goût à ces lectures qui vous consolent des mauvais romans, on se met à faire le tour du monde sur le dos et dans la poche des autres. De M. Pa-

vie on passe au capitaine Montfort, et l'on va en Chine avec M. Georges Bell, voyage tout de circonstance ; ou bien l'on demande au savant docteur Barth de vous conduire dans cette Afrique septentrionale qu'il a parcourue en homme de science et en poète tout à la fois ! Et tant d'autres que j'oublie, et tant d'autres que je n'ai pas le droit de nommer !

Mais on ne se refait pas plus l'humeur qu'on ne se refait le caractère, à ce que l'on dit du moins ! Tels auront beau trouver, dans ces récits d'outre-Paris, des drames palpitants, des enseignements, des émotions, tout ce qui charme et séduit, qui préféreront encore les voyages dans les pays de l'esprit et de l'imagination, beau pays vraiment, dont il ne faut pas faire fi, et qui n'est pas plus ouvert que Corinthe au premier venu à qui prend la fantaisie d'y aller ! Eh bien ! vous qui à l'ombre de quelque marronnier ou de quelque tilleul, trouverez l'hospitalité de la verdure et des parfums, emportez dans votre sac la *Bétise humaine*, de M. Jules Noriac, un livre qui fait fureur en ce moment, et l'*Ursule*, de M. Méry, un drame palpitant d'esprit, de moralité et de vérité. C'est à la campagne qu'on lit surtout. Il faut bien que la campagne serve à quelque chose, puisqu'elle enlève aux chroniqueurs leur moisson de causeries parisiennes !

X. EYMA.

P. S. — Voyez où en est la disette de tout à Paris ! Mon collaborateur, M. Obey, m'écrit pour me dire qu'un épais nuage couvre les théâtres, et que ce n'est pas la peine à lui de prendre la plume pour annoncer un drame nouveau à la Gaité, la *Pêcheresse*, de madame de Prébois et de M. Barrière (succès de saison) ; et la reprise au Cirque d'*Héloïse et Abeillard*, une pièce âgée de vingt-cinq ans, sur la mise en scène de laquelle on a fondé les plus grandes espérances !

X. E.

SOUVENIRS SUR MADAME MALIBRAN.

Le père de madame Malibran, Garcia, artiste ardent, passionné, fougueux, et aussi merveilleux comédien que chanteur accompli, avait souvent recours à l'usage de la laitue pour apaiser la violence du sang espagnol qui bouillonnait dans ses veines. Il lui arrivait parfois, durant plusieurs jours, de ne se nourrir que de ce légume, qu'il mangeait sans assaisonnement.

Certains jours, avant d'entrer en scène, il calmait, en croquant dans sa loge un ou deux cœurs de laitue, l'ardeur qui desséchait son gosier et les palpitations qui soulevaient convulsivement son cœur.

Rubini, dont l'humeur était complètement opposée, et qui mangeait toute la journée du jus de réglisse pour lubrifier sa voix, Rubini, dis-je, aimait à raconter qu'à une représentation d'*Otello*, madame Malibran, qui n'était point encore mariée, se plaignait d'un grand malaise ; elle pouvait à peine se soutenir. On allait entrer en scène. Garcia, qui,

sans doute, n'avait pas eu recours, ce soir-là, aux feuilles de laitue, étreignit, dans sa petite main musculeuse et d'une forme exquise le bras de la frêle enfant, sur lequel il imprima, en trace rouges, l'empreinte de ses doigts.

— Maria! lui cria-t-il en espagnol, si tu ne chantes point la Desdemona de manière à soulever l'enthousiasme du public, je te jure, — et il accompagna ce serment des expressions violentes que, plus que tout autre, la langue espagnole fournit aux gens en colère, — je te jure que je te poignarderai réellement.

La pauvre Maria savait qu'il était homme à le faire. Mourante de terreur, elle chanta le dernier acte d'*Otello* d'une façon si sublime que toute la salle la rappela à grands cris.

Elle ne put reparaitre, car elle gisait évanouie sur le théâtre, où son père, désespéré, la couvrait de baisers et de larmes en cherchant à la ranimer.

Du reste, madame Malibran avait gardé au théâtre, grâce sans doute à sa terrible éducation, quelque chose de la *furia* paternelle.

Un soir, elle jouait avec Marco Bordogni ce même cinquième acte d'*Otello*. Or, Bordogni, admirable chanteur et le meilleur professeur qui ait jamais enseigné le chant (témoin ses élèves, madame Damoreau et Mario), n'aimait pas à se donner beaucoup de mouvement en scène. — Comme il le disait plaisamment : Puisque je remue mon public sans me remuer, pourquoi me donnerais-je la peine de me remuer? En cela, il était du même avis que Rubini, qui lui succéda et dans son calme et dans ses succès.

Madame Malibran, au rebours, s'identifiait tellement à un rôle qui, sans doute, lui rappelait la farouche leçon de son père, qu'elle allait et venait éperdue sur la scène, cherchant à se soustraire à la rage d'un *Otello* qui ne voulait point se fatiguer, et que déconcertait la conscience de la jeune artiste à remplir son personnage. Il se pencha donc vers elle, et d'un ton légèrement impatient :

— Maria, ma fille, lui dit-il en italien, ne crois pas que j'aie le diable au corps comme toi, et que je veuille me fatiguer et me démener à ta façon. Si tu veux que je te tue, viens ici!

Madame Malibran vint en effet se jeter dans les bras de Bordogni, qui put la poignarder à son aise. Cette fois Desdemona mourut, ayant grand-peine à comprimer la plus folle envie de rire que jamais elle eût éprouvée.

L'excellent Bordogni m'a raconté lui-même, avec sa charmante bonhomie, cette anecdote qui caractérisait si bien sa douceur, sa patience et son horreur pour la fatigue.

SAM.

LA COURONNE D'ANGLETERRE.

La revue anglaise *Notes and Quiries* publie les détails suivants sur la confection de la couronne d'Angleterre :

« La couronne que porte la reine d'Angleterre à l'ouverture du Parlement est l'œuvre de deux orfèvres anglais. Elle est composée de cercles d'argent couverts de pierres précieuses, avec la croix de Malte en diamants à la partie supérieure. Au centre de la partie supérieure, au-dessus du cercle, est une autre croix de Malte, au milieu de laquelle on voit le rubis brut qui ornait autrefois la-toque du Prince Noir.

» Le fond de la couronne est en velours violet. Le cercle inférieur est incrusté de brillants et surmonté de fleurs de lis et de croix de Malte en brillants.

» La couronne porte encore beaucoup d'autres pierreries précieuses, émeraudes, rubis, saphirs, bouquets de perles d'un grand prix.

» Voici l'estimation des diverses parties de cette couronne : les vingt diamants du cercle temporal valent (à 1500 livres chacun), 30 000 livres; les deux gros diamants centraux (2000 livres chacun), 4000 livres; les cinquante-quatre petits diamants placés aux angles des premiers, 4000 livres; les quatre croix composées chacune de vingt-cinq diamants, 12 000 livres; les quatre gros diamants terminant les croix (à 10 000 livres chacun), 40 000 livres; les douze diamants dans les fleurs de lis, 10 000 livres; les dix-huit petits diamants pour l'ornementation de ces fleurs, 2000 livres; les autres diamants, perles, etc., 13 800 livres, formant un total de 112 000 livres, ou environ, 2 800 000 fr.

» La couronne d'Angleterre, faite pour George III, pesait environ 7 livres (la livre anglaise équivaut à 455 grammes). Grâce à l'habileté des joailliers d'aujourd'hui, la couronne actuelle, beaucoup plus légère à l'œil que l'ancienne, est aussi en réalité beaucoup moins lourde, car elle ne pèse guère plus de 5 livres. »

L'ÉCHEVEAU DE LAINE.

(Voyez le numéro précédent.)

Dix heures sonnèrent au moment où de Rainville entr'ouvrant la porte du salon en question y plongea la tête pour s'assurer si personne ne s'y trouvait.

La pièce était vide.

Il entra, puis alla écouter à chacune des portes qui donnaient dans l'appartement. Tout était silencieux et calme.

— Au fait, dit-il en se jetant dans un fauteuil, dix heures, c'est très grand matin chez une femme. J'attendrai.

Il se croisa les bras et se prit à réfléchir.

En quelques mots, disons de la disposition de ce salon ce qui est nécessaire à l'intelligence de cette histoire.

Dans l'un des angles, celui de droite, un guéridon chargé de livres et d'une corbeille à ouvrage toute pleine de tapisserie; sur la gauche, et entourée par un paravent, une autre table avec tout ce qui est nécessaire pour écrire, comme on dit en style de mise en scène. Le guéridon était placé dans la partie du salon voisine de l'appartement de la marquise; l'autre table dans celle attenante à l'appartement de M. de Loclé, et tout à fait dans le fond, à côté d'une grande porte, une croisée qui ouvrait sur la cour de l'hôtel.

Après quelques moments de réflexion, le chevalier se leva et arpenta la pièce d'un air soucieux et préoccupé.

— C'est fort délicat, murmura-t-il; un pareil aveu peut blesser mortellement la marquise, et une femme qu'on blesse dans son amour-propre est comme le sanglier que la balle atteint sans le tuer, il se précipite sur le chasseur et le déchire à belles dents! Prenons-y garde! Pourtant il s'agit de mon bonheur!... Jusqu'à ce moment les événements ont paru seconder admirablement mon projet. J'ai joué assez bien la passion, paraît-il, car, soit sympathie, soit coquetterie, la marquise a accepté avec faveur, a encouragé même ma cour... Mais je la trompe et ce n'est pas bien; cela est indigne de moi! Ah! ma foi! suivons la bonne inspiration qui m'est venue tout à l'heure, confessons-lui tout. Oui, mais c'est fort périlleux de dire à une femme charmante: — « Madame, depuis huit jours vous me croyez amoureux de vous, je vous l'ai dit... juré peut-être; » eh bien, cela n'est pas! Mon but était de... » — Parbleu! sans en écouter davantage elle me répondra: « Monsieur le chevalier de Rainville, il fallait m'avouer cela tout de suite, ne pas m'exposer à vous... aimer, car je vous ai cru sur parole; vous êtes un impertinent, sortez! »

Et elle aura raison de me chasser! Et voilà mon plan renversé, mes espérances détruites. Au diable soit le marquis de Loclé de faire opposition à mon mariage avec une telle ténacité! Certes, pour en agir ainsi, et avoir résisté aux prières mêmes de la comtesse de Mentelles, l'amie de sa femme, il lui faut un motif plus puissant que cette haine qu'il m'a vouée parce que je lui ai enlevé deux ou trois maîtresses! La belle affaire! comme si ce n'était pas un

service que je lui rendais. Mes folies de jeunesse!... que lui importe? Ce n'est pas sa fille que je veux épouser... Ah! il y a un autre motif, et ces six mois d'épreuves imposés ne sont évidemment qu'un prétexte... comme je l'avais pensé! Ce motif, je veux le savoir... La marquise peut-être le connaît... et le moyen d'obtenir une confiance c'est de lui avouer ma ruse à son égard. Elle est femme d'esprit, au bout du compte, et elle s'associera à mon projet, j'en ai bon espoir.

Le chevalier n'était pas arrivé à la fin de ce monologue sans l'avoir mainte fois interrompu, et sans avoir longtemps hésité sur le parti qu'il devait prendre. Peut-être eût-il encore changé de résolution, si un bruit de pas qui retentit dans la direction de l'appartement de la marquise n'avait attiré son attention.

— C'est elle! allons, prenons courage.

Mais aussitôt ces paroles de la marquise dites à voix haute dans la pièce la plus voisine du salon le jetèrent dans une grande perplexité :

— Tenez, Florac, disait-elle, brisons là s'il vous plaît, je n'en puis entendre davantage.

— Diable! pensa le chevalier, il ne faut pas que ce niais de vicomte me surprenne ici de si grand matin; il a la langue si longue et si méchante surtout, qu'il irait le rapporter, avec forces commentaires, à mademoiselle de Mentelles... Et cependant je ne veux pas m'en aller...

II.

De Rainville n'eut que le temps de se jeter derrière le paravent qui entourait la table de travail du marquis, et s'y blottit de son mieux. La marquise entra en faisant un geste d'impatience qui s'adressait évidemment au personnage qui l'accompagnait en ce moment, et elle alla s'asseoir devant son guéridon. C'était une charmante femme de vingt-cinq à vingt-six ans que madame la marquise de Loclé, au teint blanc comme du lait, et rose comme du fard (elle ne s'en servait pas cependant). Ses grands yeux bleus étaient deux foyers de lumières; on pouvait dire qu'elle lançait le regard comme le Parthe lançait la flèche, et l'envoyait où elle voulait. Un seul de ces regards suffisait pour allumer dans le cœur un incendie de bonheur, ou y soulever toute une tempête de ces tortures dont la coquetterie a le secret. Elle était, en ce moment-là, plus jolie peut-être que jamais. Le vicomte de Florac, le personnage qui l'accompagnait ou plutôt la suivait, était un de ces amoureux ridicules comme il y en a eu dans tous les temps. C'était un homme de plus de cinquante ans, niais dans toute l'acception du mot, prétentieux,

fat, et prêt à prendre acte du moindre sourire qui s'égarait d'une lèvre de femme pour la condamner au supplice de ces importunes galanteries. Ni le geste d'impatience, ni le dédain que la marquise avait mis dans sa voix pour lui adresser les quelques paroles que le chevalier avait entendues ne lui avaient échappé. Aussi prit-il un air bien piteux pour dire à madame de Loclé :

— Je le vois, ma chère cousine, vous me congédiez.

— C'est incroyable, mon cher cousin, comme vous lisez couramment au fond des cœurs, répondit la marquise en jouant avec un éventail qu'elle tenait à la main.

— Parbleu ! la belle malice de déchiffrer des pensées écrites en grosses lettres.

— On les proportionne à la science de l'écolier.

Cela fut dit avec un tel ton d'ironie et une telle nonchalance, que le pauvre vicomte parut un instant foudroyé à sa place. Et la marquise retomba dans une rêverie qui ressemblait fort à de la préoccupation et à de l'inquiétude. On le devinait aux mouvements nerveux de ses doigts et de sa tête.

— Oui, vous avez raison, reprit Florac, pauvre écolier qui s'est laissé prendre à de fausses apparences. Autrefois vous étiez pour moi douce et bonne, vous écoutiez avec indulgence les tendres aveux que m'inspirait un amour que...

— Voulez-vous dire que je partageais cet amour ? demanda la marquise d'un ton plus bienveillant cette fois ; et son front parut s'éclaircir comme si une idée longtemps cherchée était enfin éclosée dans son esprit.

— Au moins ne le repoussez-vous pas, reprit Florac.

— Ah ! tant que je ne vis dans cette passion dont vous parlez que l'expression... exagérée peut-être d'une vieille amitié, tant qu'elle ne porta pas atteinte à votre propre bonheur...

— A mon bonheur ? demanda le vicomte d'un air étonné.

— Oui, à votre bonheur, répéta la marquise tout à fait souriante cette fois ; eh bien ! je la tolérais alors, cette passion, je m'en amusais même... mais à présent tout est changé !...

— Et ce changement, fit le vicomte d'un ton insidieux, date de huit jours...

— Vous dites ?

— Ah ! ah ! l'écolier a plus de science qu'on ne soupçonne, ou la maîtresse est moins habile qu'elle se croit. J'ai su lire au fond de votre cœur ce que vous vouliez, mais ce que vous n'avez pas pu me cacher.

— Je ne comprends pas du tout.

— Eh bien ! si vous avez tant le désir de me voir

quitter la place, c'est qu'il faut que je la cède à un autre.

— Monsieur de Florac ! fit sévèrement la marquise en se levant, et en jetant sur le vicomte un regard de reproche.

— Votre impatience à me voir partir le dit assez, continua celui-ci, et je ne vous suis devenu si importun que depuis...

— Achevez...

— Depuis que vous connaissez le chevalier de Rainville.

Une légère rougeur colora le visage de la marquise, et un imperceptible sourire glissa sur ses lèvres pour faire place bientôt à une sorte de prudence évidemment composée. Quant au chevalier, qui avait suivi mot à mot toute cette conversation, il avait dressé l'oreille en entendant prononcer son nom, et il eût beaucoup donné pour pouvoir examiner le visage des interlocuteurs.

— Et d'où vous viennent ces soupçons ? demanda la marquise au vicomte.

— Le chevalier cache-t-il son amour pour vous ?

— Ah ! il s'en est aperçu ! murmura-t-elle tout bas ; puis s'adressant à Florac : Êtes-vous donc jaloux du chevalier ?

— Je l'exècre, je le hais ! je...

— En butte à votre haine et à celle du marquis de Loclé, je lui dois bien un peu de pitié, moi...

— Mais je n'en vois pas la nécessité !

— C'est de la justice, ou en tout cas de la reconnaissance, car vous n'ignorez pas le service qu'il m'a rendu...

— Tenez, ne me parlez plus de lui, morbleu ! Son nom seul m'irrite, fait bouillonner mon sang... Mais aussi bien ferai-je de quitter la place.

Florac salua et allait sortir ; mais la marquise, le frappant légèrement du bout de son éventail, lui jeta ces paroles de sa voix la plus caressante :

— Restez, au contraire, vicomte, restez...

— Pour entendre chanter les louanges du chevalier ? je ne m'en soucie pas...

Madame de Loclé fit signe à Florac de s'asseoir.

— Je crois, mon cher cousin, reprit-elle après quelques secondes de réflexion, que vous allez changer de sentiment à l'égard du chevalier ; vous seriez bien aise, peut-être de vous venger de lui ?

— Oui !

— Eh bien ! je veux vous en fournir l'occasion.

Rainville ne se montra pas moins attentif que le vicomte.

— Vous êtes un grand enfant de cinquante ans, Florac, continua-t-elle ; un véritable écolier en amour. Vous n'avez pas encore deviné que j'agis dans votre intérêt...

le croquer, s'il
que j'ai ris
ler. Non p
surtout s'en
jaloux de c
baise. Les
Pendant qu
chevalier se
près de Lo
dangereux,
modestia!
voulait me
lui, elle es
de rage ;
de cette p
— Ah
thousain
— Eh
pouvez-les
— Oh !
vous apri
— Ce
Florac, m
On con
cette man
Quant à Fl
enthousias
de lui dan
n'être pas
ans, et il
hi
pénitence
OU
une chose
la marqu
avait-il ra
— Le c
de Loclé.
— Je c
baise pour
— Vou
— Je n
n
Florac ha
et sortit le
Quant au
marquis de
dame de Lo
qu'il avait
changer en
était donc
Loclé ; sem
mari me
doit la ma
b*

— En me préférant le chevalier? demanda Florac d'un ton peu convaincu.

— Eh! qui vous dit que je vous le préfère?

— Prouvez-moi donc le contraire.

— Rien de plus aisé. — Mon mari s'est mis en tête de vous faire épouser mademoiselle de Mentelles.

A ces mots le chevalier éprouva un tressaillement de cœur.

— Et je tiens beaucoup aussi, reprit madame de Loclé, à ce que ce mariage se fasse. Louise n'a pas pour vous une grande sympathie, c'est vrai; mais cela provient uniquement de ce que vous avez un rival, et ce rival c'est M. de Rainville. Il y a un mois, pendant un voyage qu'il fit en Touraine, le chevalier rencontra Louise et en devint éperdument amoureux. La comtesse de Mentelles écrivit à ce sujet à mon mari, qui, ayant le chevalier en abomination depuis six mois qu'il est officier dans son régiment, fit sonner bien haut contre lui quelques légèretés de jeunesse. La comtesse, à qui plaisait cette union cependant, signifia pour condition au chevalier qu'il fallait, pour laver aux yeux du monde et aux siens ces folies du passé, qu'il obtint, par l'entremise de mon mari, son brevet de capitaine. C'était exiger l'impossible. Le marquis s'y refusa obstinément, tant par haine contre le chevalier que dans votre intérêt, Florac; et il s'y est pris de telle façon que, grâce à notre parenté avec deux ministres, ce brevet est impossible à obtenir, si mon mari ne le veut pas.

Cette révélation fut un coup de foudre pour le chevalier; aussi prêta-t-il une bien plus sérieuse attention encore à la suite de la conversation, et il ne put que se féliciter de l'heureuse inspiration qu'il avait eue de se cacher derrière ce paravent.

— Vous sentez, Florac, reprit la marquise, que tous nos efforts réunis pouvaient échouer contre la passion de Louise pour le chevalier, ou ne devaient servir qu'à l'augmenter. Il n'y avait plus qu'un moyen de gagner la partie: c'était de tirer parti du hasard qui me jetait à travers cet amour si constant.

Le chevalier ne fut pas maître d'un mouvement de colère, et le rouge de l'indignation lui monta au visage. Quant à Florac, il ne paraissait pas saisir parfaitement l'énormité de cette combinaison machiavélique. Il demeura donc quelques instants l'œil étonné et fixé sur la marquise, la lèvre entr'ouverte, dans l'attitude d'un homme aux prises avec le doute et la réflexion. Ce que voyant, madame de Loclé lui dit:

— Vous ne comprenez pas bien, Florac. Je conviens que c'est un peu savant pour vous. Mais regardez-moi; me croyez-vous capable de lutter avec avantage contre une jeune fille de seize ans, sans expérience, sans art, sans habitude du monde?... Vous

le croyez, n'est-ce pas? Eh bien, Florac, sachez donc que j'ai résolu d'enlever à Louise le cœur du chevalier. Mon plan, s'il réussit, a un double résultat. Mon mari n'en est qu'à la haine, je veux qu'il devienne jaloux du chevalier; plus de crainte alors qu'il faiblisse devant les larmes et les prières de Louise. Pendant que, pris au piège que je lui ai tendu, le chevalier sera à mes pieds, vous vous emparerez, près de Louise, de la place abandonnée; vous êtes dangereux, irrésistible, vicomte... allons! pas de modestie!... En vous voyant souvent, la jeune fille oublie son infidèle; dépitée, elle veut se venger de lui, elle est toute prête à en aimer un autre, c'est de règle; vous devenez naturellement le consolateur de cette pauvre âme délaissée, et...

— Admirable! admirable! s'écria Florac avec enthousiasme; je n'aurais jamais deviné cela!

— Eh bien! vous livré-je le chevalier pieds et poings liés?

— Oh! magnifiquement. Mais de lui, que ferez-vous après?

— Ce que je fais de vous depuis si longtemps, Florac, répondit la marquise en souriant.

On comprend aisément dans quelle exaspération cette machination avait jeté le pauvre chevalier. Quant à Florac, il ne cessait de montrer le plus grand enthousiasme pour l'habileté dont la marquise venait de lui donner une si éclatante preuve! Il confessait n'être pas de cette force, bien qu'il eût cinquante ans, et il s'arrêta à cette idée, que évidemment l'expérience de l'amour et de ses intrigues surtout, était une chose innée chez les femmes, pour que, si jeune la marquise s'y montrât habile à ce point. Florac avait-il raison?

— Le chevalier va sans doute arriver, fit madame de Loclé.

— Je comprends, répondit le vicomte; je vous laisse pour voler au combat.

— Vous voulez dire à la victoire.

— Je vous la devrai... chère cousine.

III

Florac baisa galamment la main de la marquise, et sortit le cœur tout gonflé de joie et d'espérance.

Quant au chevalier, il avait bien vite étouffé le remords dont il s'était senti pris en entrant chez madame de Loclé, et il était résolu à poursuivre l'œuvre qu'il avait entreprise. Son but avait toujours été de changer en jalousie la haine du marquis; en cela il était donc parfaitement d'accord avec madame de Loclé; seulement, il espérait de cette jalousie du mari un tout autre résultat que celui qu'en attendait la marquise. — Et à présent surtout qu'il voyait

première; et que ce soit moi, plutôt qu'un autre, qui me trouve là sur vos pas pour vous défendre, et heureux, si le ciel l'eût voulu, de verser tout mon sang pour vous? Ce n'est qu'avec les yeux et l'esprit d'un autre que le hasard peut avoir fait tout cela.... Vous oubliez, madame, que le hasard est aveugle.

Et, en disant ces derniers mots, le chevalier attachait des regards ardents et passionnés sur madame de Loclé, qui ne put s'empêcher de réfléchir un instant sur un événement qui, jusque-là, lui avait paru des plus simples. Elle fut sur le point de dire au chevalier: « Ce hasard, c'est donc vous! » mais elle se retint, tant elle craignait d'ouvrir au jeune officier une voie dans laquelle il se fût précipité. Elle changea tout aussitôt le tour de sa pensée, et lui répondit :

— J'ai su apprécier ce dévouement, monsieur de Rainville, et je vous en conserverai une éternelle reconnaissance.

Le chevalier comptait, à vrai dire, sur un peu plus d'émotion de la part de la marquise. Tout en se disant à part soi qu'il ne voyait guère, dans sa conduite, les preuves de cette reconnaissance, il reprit :

— Ce mot que vous venez de prononcer, et qui m'eût consolé en d'autres temps, madame, fait aujourd'hui mon désespoir... Car mon cœur avait rêvé un autre sentiment...

— Chevalier!... savez-vous que si mademoiselle de Mentelles vous entendait...

Par cette phrase, madame de Loclé exprimait deux pensées; aussi fut-elle dite sur deux tons différents, auxquels sa voix se ploya avec une grande flexibilité. Il y avait dans ce seul mot *chevalier!* toute la sévérité que sait donner à son accent la pudeur surprise d'un aveu trop précipité; et, dans le reste de la phrase, une nuance de jalousie mêlée de reproche. Cela était admirablement joué.

— Pourquoi, reprit de Rainville, me rappeler même ce nom que je veux oublier, et me reprocher si cruellement un moment d'erreur que je m'efforce de racheter?...

— J'ai peine à le croire.

— Je vous le proteste.

— Louise est si charmante!

— C'est un enfant que je connais à peine. Elle sortait d'un couvent, et d'un couvent de province! quand je la vis pour la première fois. Pour l'avoir aimée, même un instant, il fallait ne pas vous connaître...

— Parlez-vous sérieusement? demanda la marquise avec une inquiétude réelle cette fois.

— Je parle avec sincérité. Tout me contraint à cette rupture.

— Prenez garde, chevalier! S'avouer contraint, c'est exprimer un regret.

— Je veux dire que j'obéis à un entraînement dont je ne suis pas le maître.

— Vous verriez donc sans regret un rival vous ravir une jeune et belle fille de seize ans que vous aimez, et une fortune qui doit vous donner un rang considérable, passer en d'autres mains.

— J'ai donc un rival? fit de Rainville de l'air du monde le plus naïf. Au fait, que m'importe!

— Vous rendez Florac bien heureux, car le temps que vous passez ici, il le met à profit ailleurs.

— Ah! c'est là ce rival si redoutable! répondit le chevalier.

— S'il l'était davantage, il vous inquiéterait donc? Rainville sentit qu'il avait failli compromettre sa position. Il reprit tout aussitôt :

— Je lui veux faire, madame, si vous le permettez, les chances les plus belles!

— Tenez, chevalier, parlons franc; il est possible d'arrêter Florac au milieu de son triomphe.

— Vous pouvez rendre ce service à mademoiselle de Mentelles.

— Vous ne me comprenez pas. Le seul obstacle à votre union, c'est le grade que mon mari se refuse à vous laisser obtenir, n'est-ce pas?

— Et, Dieu merci, personne ne parviendra à l'y décider.

— Personne, excepté moi peut-être.

— Vous? s'écria de Rainville sur un ton moitié de joie, moitié de doute.

En annonçant cette résolution d'intervenir auprès de son mari, la marquise n'avait d'autre intention peut-être que de sonder la pensée du chevalier, et de trouver l'occasion de lui ouvrir le fond de la sienne. Mais de Rainville, qui n'y voyait qu'un complément de perfidie, se réjouit de cette idée, qui entraînait admirablement dans ses projets. Mais il n'avait osé tant espérer! Il comprit cependant que d'accepter avec trop d'empressement et sans combat une telle offre pouvait le compromettre. Aussi tenta-t-il des efforts adroitement inutiles pour en dissuader la marquise. Mais l'un et l'autre y avaient un trop grand intérêt pour ne pas laisser subsister ce plan d'attaque.

En ce moment-là, Fleury, qui avait reçu ses instructions, s'était présenté à la porte, et avait assisté sans être vu ni surpris à la fin de cet entretien. Enfin, pour accuser sa présence, il toussa deux ou trois fois. La marquise se retourna en pâissant. Fleury montra alors un papier qu'il tenait à la main.

— C'est pour M. le chevalier, dit-il, et l'on a ajouté que c'était fort pressé, sans quoi je ne me serais pas permis....

— Excusez la maladresse de ce vieux soldat, madame la marquise, et pardonnez-moi aussi.

Il se rapprocha alors de Fleury, prit le billet,

feignit de lire avec une certaine émotion et s'adressant à la marquise :

— Un ami est obligé de me rappeler qu'il m'attend....

— Pour un duel peut-être?

— Oui; mais ce n'est point moi qui me bats! je cours à ce rendez-vous, et je reviens.... si vous le permettez bien....

— Vous n'oublierez pas, monsieur de Rainville, que nous soupions ensemble ce soir?

Le chevalier resta atterré, car il n'avait point été question de cela entre eux : c'était donc un piège de plus. Il se remit promptement cependant, et en baisant la main de la marquise :

— Je n'oublie que vos rigueurs, madame, et jamais vos bontés, dit-il.

Puis il sortit en courant. La marquise arrêta Fleury, qui s'appretait à suivre le chevalier.

Xavier EYMA.

(La suite au prochain numéro.)

LIVRE DE PRIÈRES ILLUSTRÉ,

par M. B. Charles MATHIEU.

Nous sommes convaincu que nos lectrices nous sauront un gré infini de leur faire connaître le magnifique travail de M. B. Charles Mathieu, un chef-d'œuvre d'illustration et de typographie, une œuvre d'art et de science à la fois, un de ces trésors que les bibliophiles payent au poids de l'or et que les personnes riches ne marchandent pas, parce qu'elles seules sont en droit de les posséder.

Le livre de prières illustré de M. Mathieu, et c'est là son rare mérite, ne ressemble en rien aux ouvrages de même nature qui ont été publiés à tant de reprises et avec un égal succès par un grand nombre d'éditeurs. Nous avons dit que c'était un ouvrage de luxe, d'art et de science à la fois; nous ne pouvons mieux le démontrer qu'en reproduisant le passage suivant d'un article de la *Gazette des Beaux-Arts*, consacré à l'examen de ce magnifique livre :

« Après avoir travaillé durant de longues années dans cet atelier d'où sont sortis, sous la direction de M. le Comte A. de Bastard, les commencements d'une histoire de l'ornementation des manuscrits si magnifique qu'il a été impossible de l'achever, familiarisé depuis longtemps avec les différents styles qui en forment comme les chapitres, cet artiste (M. B.-Ch. Mathieu) n'a eu qu'à choisir dans ses portefeuilles pour en tracer un précis. Au lieu de couvrir une page in-folio, il s'est contenté de décorer une partie des pages d'un in-42; mais le diminutif possède tous les mérites du fac-simile, et ceux à qui s'adresse cette œuvre pourront, sans recourir aux originaux, se faire

une excellente idée des manuscrits consultés, mais non copiés. Contraint par les exigences du format, M. C. Mathieu n'a pu reproduire, dans leurs formes et dans leurs agencements primitifs, tous ces ornements qui s'épalaient sur des vélin de grandes dimensions. Ce sont donc des éléments de composition qu'il a demandés aux enlumineurs d'autrefois et non des modèles qu'il a copiés servilement; mais tous ces éléments ont été combinés avec tant d'adresse, en se conformant avec un tel scrupule aux principes qui les avaient engendrés, on en a exclu avec un tel soin tout mélange étranger qui en aurait pu altérer la forme et en vicier le style, que les originaux ont peu souffert de cette œuvre d'arrangement, et que, connaissant la plupart des manuscrits dont l'artiste s'est servi, nous avons facilement reconnu la page dont chacun d'eux avait inspiré l'encadrement ou le titre. »

Voilà qui peut donner déjà une idée complète de la valeur artistique de cet ouvrage; nous ajouterons au plus vite que les ornements empruntés aux plus beaux manuscrits des bibliothèques publiques de Paris, représentent tous les arts depuis le VII^e jusqu'au XVI^e siècle. C'est là où l'éminent auteur de ce remarquable travail a fait preuve à la fois de patience, de goût, de savoir; et pour nous servir d'une expression de la *Gazette des Beaux-Arts*, si compétente en ces matières : « La leçon offerte par M. C. Mathieu est aussi complète qu'on la puisse donner, sans tomber dans l'archéologie ou le pédantisme; telle enfin que peuvent aimer à la recevoir les lecteurs, dévots ou non, dont les doigts tourneront les feuillets de ce livre. »

L'exécution matérielle ne laisse rien à désirer, l'auteur s'est fait imprimeur lui-même afin que rien ne fût négligé dans le succès de son œuvre! Tout est beau dans ce travail, partout on y sent la main d'un artiste.

De telles magnificences dans l'exécution d'un livre, de tels soins, lui donnent, comme nous l'avons dit, un prix inestimable aux yeux des bibliophiles et des personnes riches, les seuls auxquels il s'adresse.

Le prix de l'ouvrage divisé en feuilles soigneusement séparées et enfermées dans des cartons est de 170 francs.

Par suite d'arrangement pris par l'administration du *Moniteur de la Mode* avec l'éditeur-proprétaire du *Livre des prières illustré*, nous en pourrions tenir un certain nombre d'exemplaires à la disposition de nos abonnés, aux conditions suivantes, qui en rendent l'acquisition très facile :

L'ouvrage sera expédié franco, en France, à tout abonné qui enverra un bon de poste de quarante-cinq francs au nom de M. Ad. Goubaud, et qui autorisera à disposer sur lui en cinq mandats de vingt-cinq francs de trois en trois mois.

Adolphe GOUBAUD, directeur-gérant.

PARIS. — IMPRIMERIE DE L. MARTINET, 2, RUE MIGNON.

LE

MONITEUR DE LA MODE.

MODES,

Renseignements divers, description des Toilettes.

Les toilettes dont on s'occupe en ce moment sont celles que nos élégantes doivent emporter aux saisons d'eaux, aux villes de bains et au bord de la mer. Pour le matin, ce sont beaucoup de pékins à fleurettes fond blanc ou nankin, en jupes tout unies recouvertes de la longue casaque pareille bordée de galon blanc, ou en redingotes festonnées en avant dans toute leur hauteur et aux revers des manches, et ces mêmes redingotes en poil de chèvre ou en soie foncée, dont la ceinture assortie s'attache en avant par une double agrafe. Pour le temps incertain et pour mille circonstances dans lesquelles elle est indispensable, la robe de taffetas noir à cinq ou sept petits volants avec une tête, à trois gros bouillons ou à trois ruches à la vieille étagées à la jupe, avec l'ornement semblable aux manches et à la pèlerine montante, qui s'ajoute sur un corsage demi-décolleté : puis, sans préjudice des robes de soie plus habillées, des robes de barège-grenadine, de gaze de Smyrne et de mousseline peinte qui sont les véritables parures d'actualité. On orne ces robes de sept petits volants bordés d'un biais de couleur unie, de plissés ou de bouillonnés. Leurs manches, larges, se garnissent de volants, de bouillonnés ou de plissés en rapport avec l'ornement de la jupe. Elles se font toutes à ceinture, et cette ceinture est un large ruban qui se noue sans agrafe, en avant ou sur le côté, à corsage montant, plat et attaché en avant par des boutons, ou bien froncés en gerbes, ou décolletés et à la vierge. Dans ce dernier cas on peut, à volonté, les recouvrir de la pèlerine pareille qui les accompagne presque inévitablement, ou de la pèlerine de dentelle ou de guipure qui les rend plus habillées, ou enfin se contenter de mettre en dedans une simple chemisette de mousseline ou de tulle serrée par un étroit velours.

Beaucoup de robes claires sont accompagnées d'écharpes pareilles, mais ces écharpes sont ornées de volants qui leur ôtent de leur simplicité étroite et un peu rigide. Les châles doubles de mousseline blanche se portent beaucoup aussi. Ils sont quelquefois garnis de hauts volants de mousseline pareille qui s'arrondissent autour d'une pointe à large ourlet, d'autres fois de plusieurs rangs de petite guipure blanche et noire et de petits velours. Les châles de cachemire brodé, garnis de dentelle ou de guipure, se mettent sur les robes de soie et même sur celle de tissus clairs de couleurs un peu foncées. Les

pointes de dentelle peuvent se mettre avec toutes les toilettes et leur ajoutent beaucoup d'élégance. Nous avons vu aussi des châles d'été en cachemire brodé fond noir ou carmin, à deux pointes qui sont souples et légers, quoique chauds et moelleux, et qui répondent à une lacune longtemps négligée dans les exigences du luxe. C'est aux propriétaires de la maison *Gagelin* qu'il a été donné de la remplir. Désormais, grâce à eux, la grande dame trouve dans ce châle d'été, d'un prix relativement modeste, un vêtement d'autant de style et de distinction que dans son cachemire d'hiver de la valeur la plus élevée.

Nous avons remarqué, parmi les étoffes de soie à dispositions nouvelles de cette célèbre maison *Gagelin*, 83, rue de Richelieu, un grand carreau détaché noir pointillé, encadré d'or sur fond bleu.

Une draperie chinée Pompadour lilas sur fond blanc coupé de bouquets.

Un taffetas chiné jardinière à fond entièrement couvert.

Un dessin de plume sur grand carreau vert ou bleu, et fond de taffetas blanc.

Un pékin double chaîne, fond bleu à bande écossaise noire et blanche, et la même étoffe fond noir avec la bande blanche et marguerite des Alpes.

Comme tissus plus clairs, beaucoup de grenadines rayées et chinées, des gazes de Chambéry fond blanc à rayures de soie et à bouquets en toutes nuances, des gazes grenadine à grandes rayures chinées et rayures unies, avec petites baguettes de soie, et des mozambiques à rayures de deux tons et fleurettes de laine.

Deux charmantes robes de mousseline sont : l'une fond blanc à baguettes brunes avec un semé de roses, garnie de trois ruches à la vieille espacées à la jupe, à corsage plat, attaché en avant par des boutons de soie verte, et à ceinture de large ruban vert. Les manches, larges, sont coupées par quatre petites garnitures gaufrées.

L'autre robe, également fond blanc, pointillé de noir, à bouquets lilas, est garnie de sept petits volants, et ses manches, larges, sont de même couvertes de volants.

Une création tout à fait hors ligne de la maison *Gagelin*, est un burnous de cachemire entièrement brodé de ganses or et noir, qui produit l'effet le plus splendide.

Nous avons vu aussi des zouaves extrêmement variés de formes et d'ornements, et des châles nouveaux en cachemire noir pointillés et festonnés de paille.

Une gracieuse mode pour les jeunes filles est celle du petit corselet de velours ou de soie qui figure un second corsage décolleté sur le corsage montant.

Madame Bernard, une de nos plus habiles couturières, 162, rue de Rivoli, a composé dans le même genre un ornement de robes qui a beaucoup de succès. C'est un corsage figuré soit par des carreaux, soit par des bandes de velours. Une très jolie robe blanche, exécutée aussi dans son atelier pour une gracieuse châtelaine, est garnie de cinq petits volants à double feston. Ces volants sont froncés et surmontés de deux bouillonnés et d'une tête. Le corsage est tout uni, les manches, demi-fermées, ont trois bouillons en hauteur, et dans le bas, un petit volant au-dessus du poignet. Cette robe est accompagnée d'une écharpe garnie tout autour d'un volant pareil à ceux de la robe et surmonté d'un seul bouillon. L'extrémité de cette écharpe, rabattue sur elle-même, est garnie également d'un volant et d'un bouillon avec sa tête.

Les manches, qui se font le plus avec les étoffes claires, sont demi-larges, et froncées avec trois coulisses dans le haut, trois coulisses dans le bas, et des petites garnitures.

Sur les robes Pompadour qui, nous l'avons dit, se portent toutes à ceintures longues, ces ceintures sont d'une seule des nuances de la robe ou assorties à son dessin. C'est à la Ville de Lyon qu'on doit s'adresser de préférence pour trouver ces rubans harmoniés à toutes les dispositions possibles des étoffes. Aucun autre magasin n'en offre un choix aussi splendide. Aussi est-il bien peu de véritables élégantes qui, avant de quitter Paris, ne fassent une visite à la rue de la Chaussée-d'Antin, 6, un de leurs rendez-vous habituels. Elles y font, pour leur séjour à la campagne, une ample provision de ces gants dont la propriété exclusive appartient à la Ville de Lyon, et de ces mille objets de mercerie et de goût dont la supériorité a valu aux propriétaires de cette maison le titre de fournisseurs de S. M. l'Impératrice.

Comme ornement de passementerie pour les robes, elle a une broderie moyen âge qui se pose d'un seul côté et sert d'encadrement à la poche, et une garniture formant bretelles, épaulettes et brandebourgs, de guipure au crochet, que nous recommandons tout spécialement.

Ces corsages justes, que l'on fait maintenant, sont le triomphe des tailles parfaites qu'ils dessinent exactement, et dont ils font ressortir toutes les beautés. Il est donc essentiel qu'ils soient posés sur des corsets bien faits. Mais il est plus indispensable encore de donner une bonne direction au développement de la taille chez les jeunes personnes, et d'éviter pour toutes les femmes la compression des mauvais corsets, aussi disgracieuse à l'œil que pernicieuse pour la santé. A ce double point de vue, les corsets plastiques de madame Bonvallet, 5, boulevard de Strasbourg, avaient droit à la faveur qu'ils ont obtenue et qui s'augmentera d'autant plus qu'ils seront encore plus connus.

Les robes de mousseline blanche redevenues très en faveur pour cet été, ont des manches demi-longues, qui se portent sans autres manches en dessous.

Avec les autres manches habillées qui se font presque toutes larges, on porte des sous-manches de tulle bouillonné à volants de dentelle, ou de larges ballons de mousseline à poignet large formé par une grosse ruche de guipure mélangée de petits velours. Madame Colas, rue

Vivienne, 47, en fait constamment de ravissantes qu'elle diversifie de mille manières. Comme manches plus simples, elle a des ballons de mousseline à poignets épais se terminant sur le côté par une patte fixée par un gros bouton d'orfèvrerie, ou à manchettes pointues. Elle fait encore pour le négligé des parures (col et manches), bordées d'un biais de piqué à fleurettes couleur nankin, ou lisérées d'un point de coton de couleur.

La forme adoptée pour les bonnets du matin est tout à fait ronde. On les entoure soit d'un velours, soit d'un ruban de nuance nouvelle, comme Magenta, marguerite des Alpes ou Ophélie, que l'on noue sur le côté gauche. Madame Colas nous en a montré de ravissants tout en guipure, et aussi de toutes coquettes petites fançons pointues, à larges pattes et garnies en dessous d'un velours ou d'un ruban à coques allongées et à longs bouts.

Au nombre des coiffures plus habillées que nous avons admirées chez madame Alexandrine, 14, rue d'Antin, un petit bonnet d'intérieur nous a plu tout particulièrement. Le devant en est plat et en pointe, le derrière un peu froncé. Il est couvert en avant de plusieurs rangs de dentelle noire sur transparent de ruban mauve, et sur les deux extrémités du premier rang sont fixées des étoiles d'or. Une étoile pareille est au milieu du médaillon de dentelle posé sur le devant de la pointe. A partir du dernier rang de dentelle, un rang en sens inverse enveloppe le fond et se termine en un double nœud de ruban mauve. Tout le tour du bonnet est garni d'une dentelle blanche, et en dessous sont une ruche de ruban découpé et des bouclettes de velours noir.

Une délicieuse capote de jeune fille est de taffetas blanc à bord coulissé, à fond plissé coupé par une coulisse et un nœud de ruban étroit. Une grosse ruche de ruban découpé entoure toute la capote, et en dessous sont, à gauche, une petite touffe de paquerettes, à droite trois boules d'or terminées en pointes qui semblent s'échapper du bandeau de blonde.

Un autre chapeau de madame Alexandrine, pris au hasard au milieu d'une riche collection, a un bord de paille d'Italie, un fond tombant de tulle noir brodé de paille, une traverse noire lisérée de rouge et de paille, qui se termine sur le côté par un nœud mélangé de ruban blanc avec la même bordure. Le havolet noir brodé de paille, est dépassé par une petite ruche rouge. Le bandeau est formé d'une double ruche noire et rouge, et les brides sont, l'une noire et l'autre blanche, lisérées de rouge et de paille.

Le mélange du blanc et du noir continue à être très usité dans toutes les branches de la toilette. Nous l'avons vu produit d'une manière très heureuse par des branches de gros acacia et des grappes de fruits noirs, fournis par la maison de Laère, 18, rue de Richelieu, comme garniture de chapeaux de tulle ou de paille de riz.

Parmi les très coquettes coiffures que nous avons vu composer aussi tout récemment dans cette maison renommée à l'occasion du départ pour les eaux de plusieurs de ses élégantes clientes, nous en citerons deux :

L'une de roses églantines cerise et de lilas blanc, d'une fraîcheur et d'une grâce adorables ;

L'autre de grosses roses cerise, avec feuillage de fantaisie, de paquerettes, de pensées de velours lilas et d'anémones d'or. Une grosse torsade d'or l'enveloppe d'un côté, et une grande grappe de lilas blanc retombe du côté opposé.

Pour la campagne et pour les bains de mer le chapeau privilégié est toujours l'amazone en paille d'Italie, de forme un peu ovale, garni de plumes de héron, d'autruche ou de faisán, pour lequel *M. Desprey, boulevard des Italiens, 38*, est le fabricant sans rival.

Ses coiffures d'enfants sont celles qui continuent à donner le ton à la mode. Ainsi, son *touriste*, son *castillan*, son *albanais*, ses casquettes de crin et de paille avec et sans visière, se voient-ils sur toutes les têtes blondes ou brunes des chérubins les plus aristocratiques.

Encore une conquête du lait antéphélique : depuis quel temps nous plaignions véritablement une personne de notre connaissance qui souffrait d'autant plus qu'elle se plaignait moins d'une sorte d'infirmité qui, sous la forme d'une mousse blanche, envahissait ses joues avec fureur, surtout au renouvellement des saisons. Chaque fois que nous voyions cette personne, nous pensions à la belle découverte de *M. Candès*. Mais nous n'osions lui en conseiller directement l'usage. Un heureux hasard ayant fait tomber sous ses yeux un article dans lequel nous faisions avec chaleur l'éloge de ce précieux cosmétique, elle a eu confiance, et, sans nous rien dire, en a fait l'essai. Un seul flacon a suffi pour rendre déjà ses joues unies et roses. Elle ne s'arrête pas encore afin d'arriver à une guérison plus complète. Mais, avec l'espérance, elle a repris l'animation et la gaieté qui lui étaient naturelles et qu'elle avait entièrement perdues. Monsieur *Candès* demeure toujours *boulevard Saint-Denis, 26*; mais il est descendu au rez-de-chaussée, où il inaugure un élégant magasin.

Une composition vraiment salutaire pour la conservation et l'embellissement de la chevelure, c'est l'eau tonique et la pommade fortifiante au baume de *Tannin*, de *M. Legrand*, fournisseur des cours de France et de Russie, 207, rue Saint-Honoré.

Les savons au cold-cream, au lait virginal, au jasmin impérial et au bouquet de l'impératrice, de ce magasin renommé, doivent être comptés parmi les productions les plus exquis de la parfumerie moderne, et nous recommandons comme senteurs douces et printannières :

La rose-thé, les violettes de Parme, le bouquet des bois et le cyclamen d'Italie.

Mme Marie DE FRIEBERG.

GRAVURE DE MODES N° 602.

TOILETTE DES EAUX. — Coiffure empire, composée d'une large natte formant diadème, accompagnée d'une couronne de petites coques en ruban verts figurant un feuillage.

La natte et la couronne viennent se réunir derrière sous une touffe de tire-bouchons qui retombent sur la nuque en accompagnant le cou.

Les cheveux sont divisés en petites mèches frisées très légères qui garnissent tout le front.

Robe en mousseline claire, garnie de petits rubans verts, larges de 2 centimètres.

Robe de dessous en taffetas vert, formant transparent sous la robe de mousseline.

Le corsage de la robe de dessous est décolleté en cœur devant, et très peu décolleté derrière. Ce corsage a une petite manche courte.

Le corsage de la robe en mousseline croise de droite sur gauche; il est garni d'un *châle-revers*, doublé de taffetas vert, et garni de petites dentelles.

La taille est ronde et courte; elle a une ceinture verte, basse, avec un nœud tout à fait de côté, laissant tomber deux bouts en ruban n° 30.

La manche n'est pas doublée; elle se compose d'une manche large en mousseline qui forme quatre bouffants maintenus par des bandes de taffetas vert. — Une bande verte termine le bas. Deux bandes vertes partent de l'entournure (une dessus, l'autre dessous) et viennent en cintrant se réunir à la bande du bas; une dentelle blanche sort de dessous la manche.

La jupe, ample et busquée, est froncée à la taille. Elle est ornée d'un grand volant de mousseline qui remonte en tablier de chaque côté en diminuant de hauteur et d'ampleur.

Ce volant a, derrière (dans la partie la plus haute), 45 à 50 centimètres, et se réduit à 12 centimètres près de la ceinture. Il se compose d'une tête qui forme un tout petit bouillonné d'où retombe un petit volant, à peine froncé, bordé d'un ruban vert.

L'ampleur du grand volant ne commence qu'un peu en arrière, sur les côtés. Un volant plus petit, qui a aussi une petite tête bouillonnée, garnit le bas du grand volant; ce petit volant est presque à plat en remontant; il est cousu sur le grand et devient plus froncé dans le bas; il est bordé d'un ruban vert.

Entre les deux montants, il y a au bas de la jupe six volants de 8 à 10 centimètres posés en cintre et bordés d'un ruban vert.

TOILETTE DE JEUNE PERSONNE OU DE TRÈS JEUNE FEMME. — Chapeau en paille belge avec taffetas rose.

La passe du chapeau est en paille; le fond mou forme deux bouffants en taffetas rose, séparés par une coulisse à petites fronces; sur cette coulisse, et derrière la tête, est un nœud à deux coques et à deux bouts en ruban de taffetas rose n° 12.

Une bride de ruban rose couvre la jonction de la passe avec le fond.

Le bavolet, très tombant derrière et très court devant, est en taffetas rose.

Une grosse ruche en taffetas rose à bords découpés garnit tout le tour de la passe et du bavolet.

Sur le côté de la passe et posé sur la ruche est un nœud allongé en ruban rose n° 12.

Il n'y a pas de bandeau sous la passe; les joues sont accompagnées par des ruches en blonde.

Les brides roses sont en ruban n° 30.

Robe redingote en piqué fond blanc avec semis de petits bouquets bruns et roses, ornée de galons et de boutons blancs.

Le corsage est montant derrière, ouvert devant, avec deux revers arrondis et fermé en bas par deux boutons.

La taille est ronde avec ceinture en soie gros grain à mille raies *jardinières*.

La jupe en piqué, de grande largeur, a 5 lés; elle est fermée devant, du haut en bas, par des boutons sur un pli large de 5 centimètres.

La jupe est montée à plis plats. Chaque lé est diminué dans le haut par un pli qui se couche à plat sur l'autre lé. Chaque lé a, en outre, un seul pli plat crevé au milieu.

De chaque côté est une poche fendue en long sur le premier pli; cette poche est recouverte par une patte à trois dents arrondies.

La manche est à coude, sans pli en haut. Le bas est à parement relevé à dents arrondies.

L'encolure, les revers, les pattes des poches et les parements sont bordés à plat d'un galon blanc.

Le col est en toile de Hollande; il est petit, rabattu sur un poignet, et se termine par deux pans allongés et ronds qui se croisent l'un sur l'autre et sont maintenus par un bouton d'or qui passe dans deux boutonnières.

Courrier de Paris.

Ce n'est pas la faute des statistiques si tout le monde n'est pas riche. J'en appelle aux chiffres suivants qui viennent d'être publiés par tous les journaux. C'est à faire venir l'eau à la bouche, on en conviendra. Il appert donc de documents puisés, sans aucun doute, à des sources officielles, que, sous le règne de Napoléon III, la Monnaie de Paris a frappé pour 48 millions et demi de monnaies de bronze, pour 3 milliards 463 millions 265 980 francs d'espèces d'or, et pour 484 millions 85 578 francs, plus 50 centimes, d'argent. A ce compte, disait avec une apparence de raison un des hommes les plus paresseux que j'aie connus dans ma vie, les 34 millions d'habitants de la France ont été bien sots de travailler, depuis l'avènement de Napoléon III! N'était-il pas plus simple à nous tous de nous croiser les bras, et d'attendre que la Monnaie fit distribuer à domicile, au fur et à mesure, les 3 milliards 695 millions 854 558 francs 50 centimes qu'elle a fait battre depuis huit ans?

J'avoue que cela eût paru agréable à la France entière de devenir millionnaire! Le seul inconvénient que j'y vois, c'est que je n'aurais plus trouvé un seul compositeur pour composer ce *courrier*, ni un imprimeur pour l'imprimer. Tiens! mais je n'y songeais pas! Je n'aurais pas eu besoin d'écrire ce *courrier*, ce qui eût été une bien grande perte pour les abonnés du journal. Il est vrai, aussi, qu'il n'y aurait plus eu de journal, et partant, plus d'abonnés. Les choses sont donc pour le mieux telles qu'elles existent. Il n'importe, c'eût été un beau rêve!

Faisons donc comme si tant de monnaie de bronze, tant d'or et d'argent n'eussent jamais été monnayés en la Monnaie de Paris, et narguons cette tentation que la statistique est venue exposer à nos regards. La statistique n'en fait jamais d'autres: elle est coutumière du fait. Je ne connais que M. Mirès et consorts qui remuent autant de millions à la pèle que les faiseurs de statistique en alignent à la plume.

Avec cette différence qu'il reste quelque chose de ces millions au bout des doigts de M. Mirès et de ses semblables, tandis qu'il ne reste guère que de l'encre à ceux des faiseurs de statistiques, pauvres diables en général, et qui subissent avec passion le supplice de Tantale, car la statistique est un métier que l'on fait, paraît-il, avec passion!

Puisque je viens de prononcer le nom de M. Mirès, je dois bien vous annoncer que le mariage de sa fille avec le prince de Polignac (voilà un mariage qui aura fait

du bruit!) est enfin accompli, et qu'il a eu lieu avec une pompe et une solennité que ne lui ont pas valu les seuls millions de M. Mirès; mais aussi ses générosités envers le culte catholique de Marseille, auquel M. Mirès n'appartient pas (je parle du culte), tandis qu'il appartient, par droit de conquête sur les flots de la Méditerranée, à la ville de Marseille. Monseigneur de Mazenod, évêque de la capitale phocéenne, est venu à Paris, à la tête de son clergé, donner la bénédiction nuptiale aux jeunes époux, en l'église de la Madeleine, où jamais affluence n'a été aussi considérable en noms illustres et en noms de la finance. On se montrait, d'une chaise à l'autre, des amas de millions et des quartiers de noblesse, à croire que cette Monnaie de Paris, si féconde comme on l'a pu voir, et le grand livre d'or de d'Hozier avaient ouvert, l'une ses écluses, l'autre ses antiques et solennelles pages où l'histoire de notre France est écrite avec les généalogies des familles! On ne déploiera guère plus de luxe, guère plus de pompe, et on ne comptera guère plus d'illustrations au prochain mariage du prince de Galles, héritier présomptif de la couronne d'Angleterre, avec une princesse prussienne. Du moins cette union, plus ou moins assortie c'est ce que j'ignore, la politique n'étant point de ma compétence, cette union, dis-je, est annoncée quasi-officiellement.

La ville de Marseille est en veine. Je ne sais si elle a donné déjà à M. Mirès le droit de bourgeoisie qu'il a acquis de fait, mais elle vient de l'accorder à notre illustre romancier Alexandre Dumas, en lui concédant un terrain aux Catalans, sur le sol même où s'abrita une colonie catalane, à laquelle appartenait Mercédès, l'héroïne de *Monte-Christo*. Alexandre Dumas est donc, désormais, Marseillais par droit de génie. Le génie, comme on voit, peut à la rigueur servir à quelque chose. En échange de ce terrain, M. Dumas a donné à la mairie de Marseille son portrait, en attendant mieux. On ne perd pas pour attendre avec Alexandre Dumas. Mon collaborateur, M. Obey, vous dira ce que le Vaudeville vient de gagner à avoir attendu une pièce de l'auteur d'*Henri III*. Moi je l'ignore, la chose n'étant point dans mes attributions.

La ville de Paris est moins généreuse que la ville de Marseille; elle concède peu ses terrains et les vend très cher, même à Sa Majesté l'Impératrice. Et qu'on dise que tous les Français ne sont pas égaux devant la municipalité! S. M. l'Impératrice vient, en effet, d'acquérir une portion assez considérable de terrain sur la rue de Chailot et l'avenue de Marboeuf pour augmenter le jardin, on dira bientôt le parc, de l'élégant hôtel des Champs-Élysées, une des résidences les plus magnifiques de Paris, et dont le haut goût qui distingue l'Impératrice a fait, à l'extérieur et à l'intérieur, un chef d'œuvre d'habitation.

Il n'y a réellement d'aussi beau et d'aussi élégant que le jardin de l'hôtel d'Albe, que celui de l'Élysée-Bourbon, où l'Empereur a ordonné des merveilles qui eussent dérouté la science de Le Nôtre. On eût dit que l'Empereur avait le pressentiment qu'il reviendrait habiter l'Élysée, et il a voulu en faire plus qu'un pied-à-terre princier, une véritable demeure impériale. En effet, l'antique château des Tuileries va être démolí pour être reconstruit. Ce sont les chirurgiens des palais, c'est-à-dire les archi-

tectes qui ont condamné le malade à cette amputation, amputation nécessaire, indispensable, paraît-il; car les Tuileries menacent ruines. Le pavillon de Flore notamment ne se soutient qu'à force, je ne dirai pas d'emplâtres, mais de poutres, d'étais, de béquilles. Il le faut, hélas! Et devant ce mot, il n'y a qu'à se résigner. La cour se transportera donc à l'Elysée pendant la durée de la démolition et de la reconstruction. Les travaux ne commenceront cependant qu'au printemps prochain.

Les Tuileries, dont le germe, si j'ose m'exprimer ainsi, remonte à l'an 1342, se trouvaient à cette époque, qui le croirait aujourd'hui? en dehors des fortifications de Paris. Là était situé un hôtel appartenant à Pierre des Essarts. François I^{er} l'acheta, plus tard, pour loger sa mère, la duchesse d'Angoulême. L'hôtel fut ensuite démoli, et Catherine de Médicis fit construire le grand pavillon du centre, connu sous le nom de pavillon de l'Horloge, et les deux bâtiments latéraux avec terrasses. Henri IV, à son tour, y fit ajouter les deux pavillons qui viennent à la suite, et enfin, les deux pavillons de *Flore* et de *Marsan* furent édifiés par Louis XIII. Ce roi fut le premier souverain qui habita régulièrement les Tuileries. Louis XIV les abandonna pour Versailles, où Louis XV retourna, après un court séjour à la royale résidence de Paris. Louis XVI ne s'y vint installer qu'après avoir été forcé de quitter Versailles. On peut donc dire que c'est depuis Napoléon I^{er} seulement que le château des Tuileries est devenu d'une manière continue le séjour des souverains français.

On sait avec quelle rapidité merveilleuse le Louvre a été achevé; nul doute que la reconstruction des Tuileries ne soit conduite avec la même promptitude quand on en sera là.

X. EYMA.

LOUIS XIV A VERSAILLES.

Louis XIV, un jour qu'il se promenait dans le parc de Versailles, s'étonna qu'un cabinet de verdure ordonné à Le Nôtre manquât à la place assignée et ne se trouvât encore indiqué que par des poteaux.

Le monarque qui se plaignait naguère d'avoir failli attendre, attendait cette fois tout de bon.

On alla chercher en grande hâte l'architecte des jardins de Versailles, qui sentit son cœur se serrer quand il aperçut de loin Louis XIV frappant avec impatience de sa canne le sable d'une allée.

— Monsieur Le Nôtre, demanda durement le roi, depuis quand nos ordres ne s'exécutent-ils plus?

— Sire, répondit l'artiste en s'inclinant, voici quatre mois que vingt des meilleurs compagnons menuisiers de France travaillent à faire le cabinet de verdure, dont Votre Majesté a daigné approuver les plans; quoiqu'ils aient passé une partie des nuits à l'œuvre, ils ne pourront guère terminer leur besogne avant trois jours.

Un murmure de désapprobation se fit entendre parmi les courtisans qui entouraient Louis XIV; Le Nôtre se crut perdu.

Le monarque qui protégea Molière et qui lui donna même l'autorisation — d'autres disent l'ordre — de railler les marquis et de bafouer sans miséricorde leurs travers et leurs vices, jeta autour de lui un de ces regards froids qui glaçaient les moins peureux.

— Allez, Le Nôtre, dit-il, vos raisons sont bonnes. Défendez à vos ouvriers de passer les nuits et ne fatiguez pas ces pauvres gens. J'attendrai quinze jours de plus s'il le faut.

Le cabinet de verdure de Versailles, détruit depuis longtemps, vient d'être reconstruit à peu près sur les dessins de Le Nôtre, dans les ateliers de M. Waaser, en moins d'un mois, par quatre ouvriers, à l'aide de l'application de la scie mécanique au découpage des bois. On a pu le voir à l'exposition d'horticulture.

Le Nôtre n'avait pu découvrir, en France, que vingt menuisiers capables de travailler à son cabinet de verdure. Aujourd'hui, il en trouverait tant qu'il en voudrait, car plus de quatre cents ouvriers s'occupent, à Paris, du découpage mécanique du bois. Autrefois, le roi de France pouvait seul s'accorder le luxe d'un si somptueux ornement de ses jardins; en 1860, il ne faut être ni bien grand seigneur ni bien riche pour s'en donner un pareil.

Tel est le fécond résultat des progrès de la mécanique et de l'emploi des machines! Ils donnent de l'ouvrage à des centaines d'ouvriers, là où une vingtaine trouvait à peine à s'occuper; enfin, ils mettent à la portée de tous et vulgarisent un bien-être qui restait forcément le privilège d'un petit nombre.

N'est-ce pas là une curieuse et grande application du proverbe chinois, qui dit : *Avec le temps et le travail, la feuille du mûrier devient soie!*

SAM.

L'ÉCHEVEAU DE LAINE.

(Voyez le numéro précédent.)

IV.

Le vieux soldat ne fit aucune difficulté pour rester. Madame de Loqué hésita un instant, et paraissait fort embarrassée des questions qu'elle voulait adresser à Fleury. Elle rompit enfin le silence :

— C'est à vous qu'on a remis ce billet que vous venez d'apporter au chevalier?

— Oui, madame la marquise.

— Et qui vous l'a remis?

— Un mousquetaire gris... de nom et de cerveau....

— Grand Dieu ! s'écria la marquise en pâissant.

— Oh ! n'ayez pas peur, répondit aussitôt Fleury, n'ayez pas peur : le chevalier n'en fera qu'une bouchée....

— Comment ! c'est donc M. de Rainville qui se bat ?

— Oui ; ne vous l'a-t-il pas dit ? C'est étrange, parce que précisément il se bat pour madame la marquise....

Madame de Loclé poussa un cri d'effroi et tomba anéantie sur un siège.

— C'est avec ce jeune fou de l'autre soir, pensa-t-elle ; et moi qui ai cru un moment.... Oh ! le chevalier avait raison, il y a de la fatalité dans cette rencontre.... Et ce duel sera un scandale ! Ah ! monsieur de Rainville ! monsieur de Rainville ! Mais puisque ce vieux soldat est là, je vais un peu l'interroger, savoir ce qu'il faut penser du caractère, des sentiments du chevalier ; cela pourra m'aider.

Elle se retourna alors, et apercevant Fleury toujours debout et immobile, elle lui fit signe de s'approcher.

— Ah çà ! le chevalier est donc sorcier ? pensa Fleury. Tout ce qu'il m'avait prédit arrive. Je voulais sortir, on m'arrête pour me questionner.... Voyons.

— J'ai besoin de causer avec vous, Fleury, dit la marquise. J'ai quelques questions à vous adresser ; vous voudrez bien y répondre, n'est-ce pas ?

— Je suis tout aux ordres de madame la marquise.

— Fleury, vous connaissez mademoiselle de Mentelles ?

— Cette jeune personne que M. de Rainville devait épouser ? Oui, madame.

— Elle vous a paru jolie ?

— Comme un ange.

— Bien jolie ?

— J'ai dit : comme vous, madame la marquise, répliqua le sergent en frisant sa vieille moustache grise.

— Et M. de Rainville en est bien amoureux, n'est-ce pas ?

— Euh ! euh ! la question est délicate.

— Ainsi, il ne l'aime pas ?

— Je n'ai point dit cela.

— Alors, il l'aime donc ?

— Je n'ai point dit cela non plus.

Si le chevalier eût pu entendre Fleury répéter sa leçon, il eût été satisfait de l'intelligence du vieux soldat, au point de lui pardonner bien des sermons.

— Allons, Fleury, que signifie cela ? Je vous parle

clairement, et vous me répondez par énigme.

— Il serait difficile qu'il en fût autrement, madame la marquise.

— Pourquoi, je vous prie ?

— Parce que le cœur de M. de Rainville est lui-même une énigme, et qu'il y fait noir comme dans la gueule d'un canon.

— Ne vous a-t-il jamais parlé de mademoiselle de Mentelles ?

— Si fait, deux fois.

— Et que vous en a-t-il dit ?

— La première fois ?

— Oui.

— Qu'il l'aimait passionnément, à la folie, que sais-je !

— Mais c'est positif cela, cependant.

— Paroles obscures ! véritables rébus ! fit Fleury en secouant la tête.

— Et la seconde fois ?

— Ah ! la seconde fois, c'est différent. Ce n'est pas bien vieux, cela date d'hier.

— Et que vous a-t-il dit ?

— Tout le contraire que la première fois.

— Et vous l'avez cru ?

— Non pas ; je me suis dit : devine, si tu peux ! Et je n'en suis pas plus avancé.

— Véritable énigme en effet ! murmura la marquise en laissant pencher sa tête sur sa poitrine ; et elle tomba dans une longue rêverie, sérieuse au point que deux larmes montèrent jusqu'à ses paupières.

— Si je sais à quoi le chevalier compte arriver avec tout cela, je veux bien perdre mon autre jambe, se dit tout bas Fleury ; mais c'est étrange néanmoins comme il devine tout ce qui doit se passer ! Voilà la marquise dans les nuages, c'est le moment de m'en aller, selon mes instructions.

Madame de Loclé ne s'aperçut pas, en effet, de la sortie du vieux sergent, tant elle était plongée dans ses réflexions. Il faut dire que son esprit flottait d'une idée à une autre avec une perplexité extrême. Cette confiance de Fleury, sur laquelle elle avait fondé quelque espoir, n'avait fait qu'ajouter aux ténèbres dont elle était déjà entourée. Le chevalier aimait-il ou n'aimait-il pas sérieusement Louise ? c'était là ce qu'il lui importait de savoir. Les singulières réponses de Fleury ne pouvaient l'avoir tirée de cet embarras.

Elle était complètement absorbée dans ses hypothèses, calculs et réflexions, lorsque le marquis de Loclé entra sournoisement et comme un homme qui cherche à surprendre un criminel.

V.

Le bruit de ses pas, si léger qu'il fût, éveilla cependant la marquise en sursaut pour ainsi dire. Elle leva la tête, puis quitta son fauteuil.

— Pardon, j'interromps votre lecture! fit M. de Loclé en se dirigeant avec une insouciance affectée vers la table de gauche, sur laquelle il déposa un paquet de papiers qu'il tenait à la main.

— Mais je ne lisais point, répondit la marquise en se rapprochant de son mari, qui se souleva à moitié d'un fauteuil dans lequel il venait de s'asseoir.

— En tout cas, je trouble votre solitude, et je vais me retirer.

Il avait, en effet, ramassé sa liasse de papiers et se disposait à quitter la pièce. Madame de Loclé s'aperçut bien que quelque orage grondait déjà dans la tête et le cœur du marquis. Son front, d'ordinaire assez calme et doux, était soucieux, son geste était irrité, sa voix mordante, et son regard chargé d'une colère concentrée. Quoique bon, et d'une nature assez faible, il apportait dans ses relations les plus intimes la rigidité de la discipline militaire, avec laquelle il ne transigeait jamais. Les plus fins et les plus gracieux sourires de sa femme déridaient rarement ses traits. C'était un homme à écorce rude; et dans le mari le soldat paraissait souvent. Depuis quelques jours surtout, il semblait avoir redoublé de rudesse, et chacune de ses paroles, chacun de ses gestes trahissait de vives préoccupations. Les éclairs de bonté et de familiarité qui, parfois, illuminaient les ténèbres de son âme avaient fait place à des accès de brusquerie.

— Je n'étais pas seule, répliqua la marquise en répondant aux dernières paroles du marquis.

— Ah! fit celui-ci en regardant autour de lui avec inquiétude.

— Il n'y a pas d'étranger ici, reprit madame de Loclé.

— Alors, je ne comprends pas.

La jeune femme passa son bras sous celui de son mari avec tendresse, et penchant la tête vers lui :

— Vous ne devinez pas, dit-elle, que je pensais à vous.

— Merci!

Ce fut là toute la réponse du colonel; puis dégageant son bras, il alla se rasseoir devant la table et se prit à feuilleter ses papiers. Le ton sec et la brièveté de cette réponse avaient frappé la marquise. Elle se contenta cependant, et se composant un masque charmant de sourires et de grâces, elle vint s'appuyer au dos du fauteuil de son mari. Puis, d'un ton moitié grondeur, moitié caressant :

— C'est là tout ce que vous trouvez à me dire? fit-elle. Je suis heureusement en veine d'indulgence, et je veux bien vous pardonner.

— Vous êtes une femme adorable, répondit le marquis qu'un subit remords venait d'émouvoir; et vous me feriez oublier mes devoirs les plus impérieux.

Toutefois il n'avait point détourné les yeux de son travail.

— En vérité? Je ne m'en serais pas douté, répliqua la marquise.

Le colonel se leva alors, et baisant la main de sa femme :

— Est-ce là la preuve que vous voulez? demanda-t-il; puis il se rassit aussitôt.

— Oh! mais c'est un triomphe dont je suis bien fière, savez-vous!

— En vainqueur généreux vous n'en abuserez pas.

— Au contraire. Je compte abuser de ma victoire.

Le colonel se leva de nouveau, avec un mouvement d'impatience cette fois.

— Vous voulez alors que je vous baise l'autre main?

Il fit comme il disait, puis se rassit encore.

— C'est merveilleux! s'écria la marquise; vous êtes, ce matin, d'une galanterie!... Mais, ajouta-t-elle en lui frappant sur l'épaule, ce n'est pas tout.

— Que voulez-vous donc de plus?

Cette fois, le marquis se leva avec colère, et se prit à marcher à grands pas dans le salon. Madame de Loclé parut faire un effort sur sa propre volonté. Il était évident que toutes ses coquetteries n'avaient d'autre but que de dissimuler l'embarras extrême qu'elle éprouvait à aborder le véritable sujet de la conversation. Le marquis se promena quelque temps silencieusement, puis revenant à la place où il était assis, et voyant que madame de Loclé continuait à fixer sur lui le même regard et à l'envelopper dans le même sourire, il ajouta pour compléter sa pensée :

— Chaque chose a son temps, que diable!

— Aussi est-ce pour cela que j'insiste. Depuis ce matin six heures vous êtes occupé de vos dragons, je réclame mon tour.

— Voyons, madame, j'ai un travail pressé à terminer; je passe en revue mon régiment dans un instant; mon secrétaire est malade, il faut que je fasse tout par moi-même. Tenez, remettez-vous à la place où vous étiez quand je suis entré; et puisque, même absent, j'ai le bonheur de pouvoir remplir votre solitude, vous penserez à moi... Allons!

— Et vous, pendant ce temps, vous m'oubliez! fit la marquise en voyant que son mari était retourné

à la table et s'était remis à feuilleter ses papiers.

— Le pourrais-je, mon Dieu!

— En voici bien la preuve, je crois.

— Vous avez tort de le penser.

— Aussi, n'accepté-je point votre proposition. Mais il y a un moyen de tout concilier. Vous êtes, dites-vous, fort pressé... eh bien! laissez-moi m'occuper avec vous des affaires de votre régiment...

— Ce serait, par ma foi, plaisant! Est-ce là l'occupation d'une femme?

La marquise se pencha alors vers M. de Loclé et lui dit à voix basse :

— Vous m'aidez bien quelquefois à faire de la tapisserie!... Est-ce là l'occupation d'un soldat?

A ces mots, le marquis pâlit, et la plume qu'il allait tremper dans l'encre lui échappa des doigts, il tourna vers sa femme un regard humble et suppliant.

— Mais c'est un caprice d'enfant! murmura-t-il d'une voix presque tremblante.

— Soit! répondit la marquise, qui sentait qu'elle reprenait de l'ascendant: je vous en passe bien, moi! quand il vous prend fantaisie, comme hier, par exemple, d'emmêler si bien les fleurs de mon canavas que je ne m'y puis plus reconnaître...

— Vous faites de moi tout ce que vous voulez, soupira M. de Loclé de plus en plus décontenancé.

— Nous le verrons bien! pensa la marquise.

— Eh bien! puisque vous le voulez absolument, mettez-vous là, et remplacez mon secrétaire.

Madame de Loclé s'assit en face de son mari.

— Mais vous ne direz à personne, reprit celui-ci...

— Que je me suis occupée des affaires de votre régiment?...

— Non, que je fais de la tapisserie...

— Oh! soyez tranquille.

Le marquis prit quelques papiers qu'il passa à sa femme en lui disant :

— Alors, transcrivez-moi ceci de votre plus belle écriture.

Madame de Loclé feuilleta rapidement ces papiers et les rejeta sur la table au fur et à mesure qu'elle y lisait ces titres : rations, équipements, rassemblements, enrôlements, etc. Un petit signe d'impatience indiqua bien qu'elle ne trouvait point ce qu'elle cherchait. Enfin, il ne lui restait plus que deux feuillets à examiner. Une subite rougeur lui monta au visage, et sa main se prit à trembler. Elle dévora des yeux ces deux feuilles, dont l'une portait pour titre : *Récompenses*, l'autre : *Punitions*. Elle parut satisfaite en lisant la seconde, et ne put reféner un mouvement de contrariété en suivant ligne par ligne la première. Elle se leva alors en disant :

— Tenez, je vous rends tous ces papiers, qui me paraissent fort ennuyeux.

— Ah! votre caprice est satisfait!

— Non pas précisément. Je vous rends tout, excepté...

— Excepté quoi?

— Cette liste de récompenses, qui du reste est fort courte.

— Et dans quel but? demanda le marquis en se levant aussi.

— Dans le but de vous donner quelques conseils... Je vous proposerai d'ajouter aux noms qui se trouvent déjà sur cette liste...

— Rien! rien! s'écria M. de Loclé.

— Bien peu de chose, cependant... un seul nom!... Vous êtes occupé, ne vous dérangez pas... laissez-moi faire, vous n'aurez pas besoin de vous en mêler...

— Eh! grand Dieu! qui donc peut vous intéresser à ce point?

Madame de Loclé hésita un instant, puis raffermissant sa voix qu'elle sentait tremblante, elle dit avec beaucoup de froideur apparente :

— Mais... M. de Rainville.

A ce nom le marquis éclata en fureur. Il frappa du pied, et arrachant le papier des mains de la marquise :

— Morbleu! madame, c'est une perfidie! et de quoi vous mêlez-vous, s'il vous plaît?

— Mais, des affaires de votre régiment. Vous m'y avez autorisée, je crois.

— Vous choisissez mal le moment de rire...

— Dieu m'en garde! Il me semble seulement que quel que soit le motif — et je l'ignore — de la haine que vous portez à M. de Rainville, cette haine doit disparaître devant le souvenir de l'héroïque conduite qu'il a tenue à Fontenoy.

M. de Loclé, les poings crispés, l'œil en feu, arpentait la pièce. Chacune des paroles de la marquise semblait l'exaspérer davantage.

— Oh! dites-en beaucoup de bien, murmurait-il tout en marchant, vous ne sauriez croire comme cela me fait plaisir. C'est le moyen que je l'abhorre.

— C'est noblement le payer du service qu'il m'a rendu! fit la marquise.

— Eh! morbleu! qui l'en avait prié?

— Personne. Et il n'en a que plus de mérite à mes yeux.

— Vous êtes bien facile dans vos admirations!

— Oh! non, monsieur, car je les réserve seulement pour qui sait me prouver qu'il est aussi galant homme que brave soldat, et ce n'est pas, à ce qu'il paraît, chose très commune.

Madame de Loclé avait appuyé avec intention sur ces dernières paroles.

— Ah! ah! du persiflage, de la raillerie! Tous les moyens que vous emploierez ne changeront rien

à ma résolution. J'ai juré que M. de Rainville ne serait pas capitaine, il ne le sera pas. Au surplus, votre sollicitude est on ne peut plus inopportune aujourd'hui...

— En quoi, s'il vous plaît? demanda la marquise.

— Pas plus tard que ce matin, le chevalier a commis une grave infraction à la discipline. Au lieu d'être à son poste où je l'attendais...

— Il était ici... répliqua vivement madame de Loclé, qui attendait cette occasion.

— Je m'en doutais! murmura le colonel. Puis il reprit: Et à pareille heure comment se trouvait-il chez vous?

— Pouvais-je le congédier?

— C'est que vous le recevez de façon...

— A ce qu'il revienne souvent, cela est vrai. Et il ne manquerait plus que vous poussassiez la haine jusqu'à lui interdire l'entrée de mon hôtel.

— Et quand cela serait?

— J'y verrais un motif de plus pour le bien accueillir. Et je vous prévienne qu'en cela il y aura lutte de procédés entre nous. Plus vous manifesterez de haine contre lui, mieux je l'accueillerai. Et pour commencer je l'ai invité à souper ce soir.

— Soit! mais je n'y viendrai pas, vous souperez en tête-à-tête.

Cette réponse fit tressaillir la marquise; elle ne la désirait pas, tant s'en faut; un tête-à-tête avec le chevalier lui paraissait quelque chose de très scabreux, et pour tout au monde elle aurait voulu l'éviter.

— Tenez, pour que vous ne me parliez plus de M. de Rainville, je vous cède la place... s'écria tout à coup M. de Loclé.

— Non, monsieur, fit la marquise en arrêtant son mari par le bras, c'est à moi de me retirer.

Et elle allait sortir, quand M. de Loclé, faisant un retour à des sentiments de bonté et de douceur qui étaient le fond de son caractère:

— Vous partez, marquise, dit-il en tendant la main à sa femme, irritée contre le colonel, mais non pas contre le mari?

— Contre tous les deux, répondit madame de Loclé d'un ton décidé.

Et elle quitta brusquement l'appartement. Le marquis la suivit un moment du regard, et ses yeux restèrent même longtemps attachés sur la porte qui venait de se fermer. Il y avait moins de colère que d'irrésolution dans son attitude. Il hésitait entre ces deux pensées qui assaillaient son esprit: la marquise était-elle par hasard éprise du chevalier, ou bien était-ce simple dévouement, affaire de reconnaissance de sa part? Sur le premier point, il ne s'arrêta pas longuement, ayant toute confiance dans sa femme; c'est à peine s'il laissa prise à un léger

soupçon qui se dissipa devant cette réflexion que madame de Loclé savait très bien qu'une fois capitaine le chevalier épouserait mademoiselle de Mentelles. Cette sécurité du colonel à l'endroit de sa femme lui permit de s'appesantir davantage sur la seconde hypothèse, et le peu de sympathie qu'il ressentait pour de Rainville s'augmenta de toute la bienveillance que la marquise lui montrait et de tous les efforts qu'elle tentait en sa faveur.

— C'est que j'ai, moi aussi, une dette de reconnaissance à payer à Florac! Je ne puis oublier qu'à Fribourg il m'a sauvé la vie! Aujourd'hui il est ruiné, je veux refaire sa fortune par un mariage; mademoiselle de Mentelles s'est trouvée là à point nommé. Et comme je n'ai aucun ménagement à garder envers le chevalier, au contraire, je ne veux pas qu'il soit capitaine. D'ailleurs j'ai presque décidé madame de Mentelles à rompre cette union; il faut qu'aujourd'hui même elle prenne une résolution. Je vais lui écrire.

Ce disant, M. de Loclé s'approcha de la table, écrivit un billet, puis après avoir agité la sonnette qui se trouvait sous sa main, il se dirigea vers la porte qui donnait dans son antichambre en appelant un valet.

VI.

A ce moment la porte s'ouvrit vivement, et le marquis se trouva face à face avec le chevalier. Il poussa un cri de surprise et recula de deux pas, tandis que de Rainville entra en examinant de la tête aux pieds M. de Loclé, dont la stupeur était grande.

— Pardon, monsieur le marquis, dit-il, mais je vois que ce n'était pas moi que vous attendiez.

— Ma foi non, monsieur! répondit M. de Loclé.

— Eh bien! c'est singulier de sympathie! ce n'était pas vous que je cherchais.

— Voilà de la franchise, au moins, de part et d'autre!

— Je crois qu'il nous eût été difficile de dissimuler notre désappointement...

— J'attendais Lafleur...

— Vous n'avez dû par conséquent que gagner à me voir entrer... tandis que moi qui cherchais la marquise...

M. de Loclé fut comme atterré de tant d'audace, et il sentit que les paroles échouaient sur ses lèvres. Il resta donc muet durant quelques minutes; mais ses regards parlaient pour lui. Le chevalier les brava avec calme, et se rapprochant du guéridon où se trouvait la corbeille à ouvrage de la marquise:

— Il faut, murmura-t-il, que je frappe un dernier et grand coup. Louise était sortie... en compagnie

de Florac peut-être... le temps presse donc ! L'occasion est belle...

Et profitant d'un moment où le marquis ne le regardait plus, il tira de sa poche un petit billet et le planta au milieu d'un des écheveaux de laine de la corbeille.

Revenu de son étonnement, M. de Loclé alla droit au chevalier, et d'un ton moitié poli moitié impérieux :

— Et qu'avez-vous à faire à la marquise, s'il vous plaît, monsieur ? demanda-t-il.

En ce moment s'entr'ouvrit légèrement la porte par laquelle était sortie madame de Loclé, et elle vint y appuyer son oreille. Du point où il était placé, le chevalier l'aperçut, tandis que le colonel ne pouvait rien voir.

— Ah ! elle écoute aux portes, se dit Rainville, tant mieux ! Et sans prendre garde à la question que lui avait adressée le marquis : — Ah ! monsieur, s'écria-t-il d'une voix émue, madame de Loclé est une femme d'une rare beauté...

— Fort bien ! mais je vous demande...

— D'un esprit charmant !

— C'est possible, mais...

— Cela est, marquis ! Et d'une grâce dont rien n'approche.

— Mais !...

— Elle porte le ciel dans ses yeux.

— En finirez-vous ?

— Et l'ivresse du bonheur dans le sourire de ses lèvres.

— Morbleu ! monsieur, cria le marquis en frappant du pied, je sais mieux que vous les mérites de ma femme, et n'ai pas besoin que vous me les appreniez...

— Pardon ! monsieur, pardon ! murmura le chevalier en se rapprochant du colonel, et que je suis étourdi ! Touché des bontés qu'a pour moi madame de Loclé, j'étais venu la remercier... et dans mon enthousiasme, je me suis oublié à vous dire ce que je lui aurais dit à elle-même.

— Mais ma femme, monsieur, sait aussi toutes les qualités qu'elle possède, et vous pouviez vous dispenser...

— Ah ! que les maris sont bien comme ces gens trop riches qui ignorent l'étendue de leurs biens !

— Je ne suis pas de ces maris-là.

— Vous en êtes le type. Ne venez-vous pas de dire que la marquise connaissait tous ses mérites ?...

— Je ne m'en dédis point...

— Et vous oubliez qu'elle est d'une modestie qui lui défend de se croire si bien partagée. C'est une qualité que vous lui retirez ou que vous ne lui saviez pas... Écoutez donc, il faut vous résigner à subir le sort commun à tous les maris.

— Hein ? que signifie ? s'écria le marquis avec une sorte de terreur.

— Oh ! mon Dieu, reprit le chevalier, n'allez pas plus loin que ma pensée ; je veux simplement comparer les maris aux moissonneurs qui, de loin en loin, laissent tomber de leurs mains chargées quelques gerbes que les glaneurs ramassent. Eh ! si les femmes donnaient tout à leurs maris, et si ceux-ci ne laissaient rien échapper de leurs mains, que deviendrions-nous donc, nous autres pauvres gens ! C'est à nous d'observer et de surprendre chez les femmes les qualités oubliées ou méconnues. Et comme elles ne souffrent pas que les moindres parcelles de leur trésor de grâces soient perdues, c'est un mérite à leurs yeux que de savoir les découvrir. C'est là-dessus que nous comptons pour vivre, nous autres les glaneurs. Flatter une femme par où tout le monde l'admire, folie ! Se prosterner devant des qualités que les maris apprécient, temps perdu ! Et c'est précisément par là que les femmes distinguent un homme d'esprit d'un sot. Vous n'avez pas toujours été marié, monsieur le marquis, ne trouvez-vous pas que j'ai raison ?...

Dans l'intérêt de son projet, le chevalier n'avait rien encore trouvé de plus heureusement adroit que cette tirade ; et le ton de simplicité et d'indifférence apparente avec lequel il la débita lui prêtait plus de perfidie. On peut dire qu'il avait fait tomber goutte à goutte le poison dans l'esprit du marquis.

— Seulement, reprit celui-ci, vous oubliez qu'un jour vous serez aussi...

— Marié, vous voulez dire sans doute ? Je ne le pense pas...

— Vous renoncez donc à votre union avec mademoiselle de Mentelles ?...

— C'en est fait !

— Ainsi, madame de Mentelles vous a congédié...

— Pardon !... vous saviez bien, marquis, qu'on ne me congédie pas, moi, au contraire. Exemple :

— Silence ! s'écria le marquis tout épouvanté.

— Je le veux bien, répondit le chevalier. Non, monsieur, c'est moi qui me suis retiré, et très heureux, au fait, de ne vous avoir pu fléchir ; car je ne perds à cela qu'une fort belle fortune. Il me restera ma liberté, ma vie de garçon où j'ai trouvé tant de charmes, où tant de bonheur m'est encore réservé.

M. de Loclé ne fut pas maître de quelques craintes ; et pour mieux s'assurer des dispositions réelles de son adversaire, il fit mine de ne pas comprendre précisément, et tournant la question :

— Oui, plus libre désormais, dit-il, vous irez sur quelque champ de bataille conquérir de nouveaux lauriers.

— Non pas ! non pas ! s'écria le chevalier ; je ne l'entends point ainsi. Je vous avoue que je n'ai plus

le moindre goût pour la guerre ; et le sang me fait horreur. La paix et ses douceurs me sourient bien mieux.

— On pourrait mal interpréter de tels sentiments, chevalier...

— Fontenoy est là qui répond de moi, monsieur !...

M. de Loclé n'avait plus à douter ; il était évident que désormais c'était contre lui, contre son repos, contre son honneur que de Rainville dirigeait tous ses coups ; cette tactique jointe à l'insistance de la marquise apportait une singulière confusion dans les esprits du pauvre homme. Il était devenu tout rêveur. Le chevalier pensa en avoir assez fait pour le moment, et il s'appretait à quitter une place si bien battue en brèche déjà, et se promettant d'en reprendre l'assaut, tout confiant d'ailleurs dans la lettre laissée au milieu de la corbeille pour hâter la capitulation. Mais le marquis ne pouvait souffrir que son ennemi s'éloignât ainsi victorieux dans cette petite escarmouche.

— Pardon, chevalier, dit-il en l'arrêtant, je ne veux pas que vous ayez complètement perdu votre temps en venant ici... Je profite donc de cette occasion pour vous annoncer vingt-quatre heures d'arrêt pour avoir manqué à votre poste ce matin, et vous allez vous y rendre sur-le-champ.

A ces mots, la marquise poussa la porte et entra.

VII.

A la vue de sa femme, M. de Loclé déchira, de colère, ses manchettes de dentelle. Rainville s'inclina en souriant et murmura à part lui :

— A merveille ! elle va couronner l'œuvre.

— J'ai tout entendu du seuil de cette porte, messieurs, dit la marquise, et...

— Et que faisiez-vous là ? interrompit M. de Loclé.

— Ne m'avez-vous pas autorisée à me mêler des affaires de votre régiment ? C'est pour la seconde fois que je suis obligée de vous le rappeler.

— Encore ! balbutia le marquis avec impatience.

Madame de Loclé se pencha à son oreille et lui dit tout bas en lui montrant la corbeille à tapisseries :

— Vous savez à quelle condition ?

— Silence ! fit le marquis en rougissant.

— Alors, reprit le chevalier en s'adressant à sa protectrice, vous savez que pendant vingt-quatre heures...

— Vous devez garder les arrêts ; mais le marquis ne les fera commencer que demain.

— Sur-le-champ ! hasarda le colonel.

— Impossible ! Vous savez bien que le chevalier soupe avec moi ce soir. Vous me l'avez promis, ajouta-t-elle en se retournant vers Rainville, et en tête-à-tête, c'est mon mari qui le veut.

— Mille grâce, madame ! fit le chevalier qui se dit en lui-même : On ne peut, en vérité, mieux servir les gens en voulant les perdre.

— Ainsi, c'est convenu, reprit madame de Loclé, de ma propre autorité j'ajourne les arrêts.

— Quelle idée ai-je eue de faire de la tapisserie, murmura le marquis, et un fond de tabouret jaune encore ! Puis, comme par manière de réflexion : Je souperai avec vous, dit-il.

Il ne comprit pas tout ce qu'il y avait de remerciements dans le regard que lui adressa la marquise.

— Allons ! monsieur le marquis, voilà une qualité de plus que vous ne connaissiez pas à madame de Loclé, que ce dévouement aux intérêts de ses amis.

Le colonel allait envoyer le jeune officier à tous les diables, quand on entendit sonner au loin les clairons qui annonçaient la revue. M. de Loclé bondit de joie pour ainsi dire, et saisissant le chevalier par le bras :

— Vous n'y manquerez pas cette fois ! s'écria-t-il, car je vous emmène avec moi.

Et il sortit précipitamment en entraînant M. de Rainville qui n'eut même pas le temps de tourner la tête pour adresser un regard ou un signe à la marquise.

— C'est à merveille ! dit madame de Loclé en s'asseyant dans un fauteuil près de son guéridon. Voici à coup sûr un symptôme sérieux de jalousie ; et si Florac, de son côté, sert aussi bien nos intérêts, tenant en échec mon mari d'une part et le chevalier de l'autre, il me semble que je serai maîtresse du champ de bataille.

Elle étendit alors machinalement la main vers la corbeille pour en tirer sa tapisserie, et ses doigts rencontrèrent la lettre que M. de Rainville y avait glissée, on se le rappelle. Cette lettre n'était point cachetée, et ne portait pas de suscription, d'où madame de Loclé conclut qu'elle lui était évidemment adressée. Elle l'ouvrit donc, quoiqu'en tremblant un peu.

— Ce billet est bien en effet pour moi, s'écria-t-elle, et il est signé du chevalier. Quelle imprudence ! si mon mari l'avait trouvé !

Elle fut sur le point de mettre en morceaux cette lettre, lorsqu'une idée subite la frappa. Elle relut le billet et ne le trouva point du tout compromettant pour elle, quoique fort passionné. Elle réfléchit alors que c'était au contraire un excellent argument dont il fallait tirer parti, qu'il importait que le marquis trouvât et lût aussi ce billet, et elle le remit dans la

corbeille, mais cette fois bien en évidence. A peine avait-elle fini cet arrangement qu'elle fut saisie d'une peur subite en entendant marcher dans la pièce voisine. Elle se leva pâle et émue, et se plaça en étendant sa robe entre la table et le visiteur qui allait entrer. Si c'eût été le marquis, je crois qu'elle serait tombée sans connaissance. Quand elle vit apparaître à la porte le visage du vicomte de Florac, elle sourit de contentement et porta la main à son cœur, qui battait à rompre le corset.

— Mon Dieu ! que j'ai donc eu peur ! dit-elle en se laissant choir dans le fauteuil.

Et elle était si heureuse de ce dénouement, que, pendant quelques secondes, elle ne prit pas garde au vicomte. Elle tourna enfin les yeux vers lui, et faillit éclater de rire en le voyant immobile sur le seuil, morne, les bras croisés, le sourcil froncé.

XAVIER EYMA.

(La suite au prochain numéro.)

BULLETIN DES THÉÂTRES.

Je préférerais de beaucoup avoir à refaire un bulletin de la Grande Armée, que de faire un bulletin dramatique en ce moment. Cependant il faut s'y décider ; et si M. Alexandre Dumas (père) n'était pas venu à mon secours avec ses deux pièces, l'une au Vaudeville, l'autre à la Porte-Saint-Martin, je serais fort embarrassé.

Mon honorable collaborateur a bien voulu vous dire que la *Pécheresse* avait réussi à la Gaieté, où c'a été un succès de larmes. L'antithèse entre la Gaieté et les larmes qu'on y répand parfois a été si souvent développée, que je me garderai de m'y essayer aujourd'hui. Je gage que mes lectrices trouveraient cela un peu suranné, au moins autant qu'un ruban de l'an passé. Mais par contre, le même théâtre a donné un joli petit lever de rideau la *Toilette de ma femme*, par M. Pourchel. Cela est très bien réussi dans son cadre étroit.

Pour me jouer pièce sans doute, l'Odéon a fermé ses portes jusqu'en septembre prochain, sur une comédie peu durable, quoiqu'en vers, *Une veuve inconsolable*, par M. César Perruchot, qui n'est pas le César du *Testament*, dont le succès a ouvert et clos l'année théâtrale de l'Odéon. Cent soixante-neuf représentations ! On n'a pas idée de ça ! Et je gage que, à la réouverture, nous reverrons ce même *Testament de César Girodot*, en pleine jeunesse, comme s'il avait été écrit tout exprès pour la campagne nouvelle de 1860-1861. Des succès pareils ont l'inconvénient de rendre les directeurs paresseux. Le bon métier que cela devient ! On se croise les bras et on laisse faire. Un testament comme celui-là équivaut à un gros héritage.

Et pour peu que le Théâtre-Français consente à ne pas enlever à M. de La Rounat mademoiselle Olga de Ville-

neuve dont les succès dans les grands rôles tragiques ont été si éclatants, il est permis de prédire à l'Odéon une brillante et fructueuse campagne pour la prochaine saison.

De mademoiselle de Villeneuve au Palais-Royal il y a loin ; mais qu'importe ! Parce que la tragédie réussit sur la rive gauche de la Seine, ce n'est pas une raison pour ne point signaler le succès des *Fils de Cadet Roussel* sur la rive droite. Succès de fou rire ! Ah ! je vous réponds qu'on ne frissonne pas là comme en présence d'Hermione, ni qu'on n'y pleure point ainsi que devant la *Pécheresse*.

Au Vaudeville, l'*Envers d'une conspiration*, comédie en cinq actes de M. Alexandre Dumas, comédie de cape et d'épée, a parfaitement réussi, quoiqu'on puisse dire que la pièce sort de la spécialité du théâtre. Mais qu'importe ! le succès justifie bien des choses, sinon toutes ! Dupuis, le transfuge du Gymnase, spécialement engagé pour jouer un rôle fait à sa taille dans cette pièce, y a réussi, comme à son ordinaire. Dupuis ne fera que traverser le Vaudeville, il est engagé à Saint-Petersbourg, après quoi nous le verrons revenir au Gymnase.

La pièce de M. Alexandre Dumas, à la Porte-Saint-Martin, s'est tour à tour appelée le *Bandit* et le *Gentilhomme de la Montagne*. Avec Alexandre Dumas le titre n'y fait rien, je vous parlerai plus au long de cette pièce, qui inaugure la salle d'été de la Porte-Saint-Martin, merveilleuse innovation.

Le Théâtre-Lyrique a repris les *Rosières* d'Hérold, grand succès, et a lancé une nouveauté en un acte d'une musique facile et gaie due à M. Dufresne. Cela s'appelle les *Valets de Gascogne*. Presque partout on prépare de nouvelles pièces.

Pierre OBEY.

Nous sommes certain de faire plaisir à nos lectrices en leur recommandant d'une manière toute spéciale et comme une lecture à la fois instructive et pleine de charme, la série d'ouvrages que M. Xavier Eyma vient de publier sur ses voyages en Amérique. Les *Femmes du Nouveau-Monde*, les *Peaux-Rouges* (scènes de la vie des Indiens), les *Peaux-Noires* (scènes de la vie des esclaves), le *Trône d'Argent*, le *Roi des Tropiques*, les *Excentricités américaines*. Les titres de ces volumes disent assez ce qu'ils sont. Le *Roi des Tropiques* renferme des découvertes historiques tout à fait nouvelles, présentées sous une forme dramatique et saisissante ; on y trouve notamment le récit de l'enfance de mademoiselle Françoise d'Aubigné, celle qui fut madame de Maintenon, et des misères du premier âge de cette femme illustre plus tard. Quant aux *Excentricités américaines*, c'est le côté extravagant des mœurs de l'Amérique ; rien n'est plus amusant et plus vrai en même temps. Tout ce que nous pouvons dire, c'est que ces ouvrages ont un succès immense par l'originalité des sujets qui y sont traités. Le prix de chaque volume est d'un franc, à la librairie Michel Lévy frères.

Adolphe GOUBAUD, directeur-gérant.

PARIS. — IMPRIMERIE DE L. MARTINET, 2, RUE MIGNON.

LE

MONITEUR DE LA MODE.

MODES,

Renseignements divers, description des Toilettes.

Cette année-ci, comme les autres années, une partie de la population parisienne déserte sa ville pour se rendre à la campagne ou aux bains de mer, obéissant en cela beaucoup plus aux exigences du calendrier qu'aux véritables convenances de la saison. Il est vrai que, comme à l'ordinaire aussi, une population nouvelle arrive de la province et de l'étranger, et comble en apparence le vide qu'ont laissé les fugitifs. Mais c'est pour ceux qui partent qu'avaient été trouvées les plus féeriques créations de la mode, aussi ne remarque-t-on sur la plupart des personnes que l'on rencontre, que des costumes assez ordinaires, lors même qu'ils ne sont pas grotesques.

Il est quelques solennités, cependant, qui ont le privilège de grouper toutes les élégances et de réunir dans un public nombreux les grâces de la distinction et les merveilles de la parure. Parmi ces solennités il faut citer surtout les mariages qui se célèbrent en grand nombre à cette époque de l'année. Notre collaborateur, M. Xavier Eyma, a parlé à nos lectrices de plusieurs de ceux dont la presse s'est occupée depuis quelque temps. Au nombre des plus importants était celui de mademoiselle Mirès avec le prince G. de Polignac : aussi n'en voulons-nous parler qu'au point de vue de ce qui concerne notre spécialité, c'est-à-dire la toilette des deux mariés et celles de quelques-unes des assistantes.

Mademoiselle Mirès avait une robe toute en dentelle du dessin le plus riche, et M. de Polignac portait l'habit bleu à boutons de métal et le pantalon gris, adoptés depuis quelques années par les jeunes gens du grand monde pour les cérémonies de mariage.

À ce mariage et à celui de mademoiselle Thys, célébré le 12 juin à l'église de la Trinité, on a admiré de ravissantes toilettes. L'une se composait d'une robe de taffetas vert Isly à six volants, surmontés chacun d'un bouillonné, à manches foncées demi-larges et terminées par une ruche au poignet, d'un mantelet écharpe de taffetas blanc recouvert de guipure noire, d'un chapeau de paille de riz orné de velours noir et de larges paquerettes blanches, de gants paille et de bottines de soie noire.

Une autre, d'une robe de taffetas bleu turquoise à neuf petits volants rouleautés de pareil, d'un châle de dentelle noire et d'un chapeau de paille de riz, orné en dessus et en dessous de branches de lilas blanc.

Une autre encore, d'une robe de gaze de Chambéry fond blanc à dessins Pompadour, ornée d'un grand volant surmonté de trois plus petits volants et d'une tête, d'un mantelet de mousseline blanche à bouillons avec transparent de ruban lilas, et d'un chapeau de tulle blanc brodé, orné en dessus et en dessous de la passe de deux apprêts de feuilles de lierre mélangées à des touffes de violettes de Nice.

Il y avait aussi plusieurs robes de barège grenadine fond grisaille à bouquets brodés, soit verts, soit marguerite des Alpes, à sept volants festonnés de pareil et le châle double assorti; des robes de barège chiné gris à semé de larges feuilles ponceau ou vert; des mantelets de mousseline très délicatement brodés, quelques casaques lisérées de blanc à pèlerines de guipure ou de dentelle, et des costumes complets, robe et casaque ou robe et écharpe pareilles, ce qui est surtout très convenable pour les jeunes filles.

Pour le matin on porte beaucoup de robes de poil de chèvre ou de piqué blanc ou nankin.

Pour les toilettes plus parées, les taffetas unis ou brochés, les gazes de Smyrne, les grenadines, les mousselines de soie, les mousselines peintes, la mousseline blanche unie ou brodée.

Les petits volants, soit jusqu'au haut de la jupe, soit seulement jusqu'au genou, sont toujours l'ornement préféré pour les robes. On borde souvent ces volants de biais ou de ruches d'une couleur différente de celle du fond de l'étoffe, et on les entremêle de bouillonnés. Les corsages se font presque tous à ceinture, et cette ceinture se fait d'un large ruban de la même couleur que ces biais ou que ces ruches.

Comme lingerie on voit toujours des petits bonnets arrondis de mousseline ou de guipure, des cols et des manches plats à petites pattes brodées croisées l'une sur l'autre et fixées par un large bouton, des manches de tulle ou de mousseline bouillonnées à volants de dentelle et à transparents de ruban, des chemisettes plissées, des zouaves et des fichus brodés ou à médaillons de dentelle, et des peignoirs en forme de paletot festonnés tout autour ou bordés d'une petite dentelle.

On fait de délicieux châles de fantaisie en cachemire vert, rouge ou bleu, à bordures brodées, qui rappellent les stella en les rajeunissant. Pour les châles plus sérieux, le blanc et le noir sont les couleurs les plus adoptées; le noir avec les toilettes simples, le blanc pour les toilettes parées. Le *Persan*, rue de Richelieu, 74, est toujours le magasin d'élite auquel on demande de préférence ce magnifique vêtement qui ne peut manquer dans le trousseau

d'une femme du monde et qui entre en plusieurs éditions dans toutes les riches corbeilles.

Les volants de dentelle de Cambrai et la pointe de *lama* sont de même des articles indispensables d'une corbeille de mariage. En cette saison, ces pointes ont surtout un immense succès auprès de toutes les femmes à la fois distinguées et économes. Elles peuvent se mettre sur presque toutes les toilettes qu'elles complètent en leur donnant de l'élégance. Elles sont d'un prix raisonnable pour les budgets les plus modestes, elles drapent avantageusement la taille, sont d'un tissu solide et régulier, et offrent des dessins aussi savants et aussi variés que ceux de la dentelle de Chantilly. On ne saurait donc sans ingratitude se dispenser d'adresser des remerciements et des félicitations à la maison *Ferguson et Cie*, rue des Jeuneurs, 40, qui a inventé et, à plusieurs reprises, perfectionné ces belles dentelles. Les produits de sa fabrique, qu'il faut bien se garder de confondre avec certaines grossières imitations auxquelles on a donné leur nom, se trouvent dans la plupart des magasins de nouveautés les plus renommés de Paris.

Il se fait depuis quelque temps un genre de broderie très remarquable et d'un effet prestigieux. Ce sont des fleurs en relief sur un fond de broderie ordinaire extrêmement soignée. Ainsi la maison de commission *Lassalle et Cie*, rue Louis-le-Grand, 37, avait réuni dernièrement une certaine quantité de ces broderies pour un trousseau qu'elle avait été chargée de fournir tout entier, ainsi que cela lui arrive si souvent. Parmi ces broderies qui, lorsqu'elles ont été blanchies, se relèvent au moyen d'un petit instrument fabriqué tout exprès, nous avons admiré principalement une parure, col et manches, dont le dessin consistait en des guirlandes de roses dont les feuilles étaient exécutées au plumetis avec jours, et les fleurs par le procédé nouveau, et un mouchoir richement garni de malines qui était entouré d'un cordon d'épis et de myosotis dont les petites étoiles seules étaient en relief.

Au milieu de mille autres merveilles de tous genres, la maison de commission *Lassalle et Cie* avait envoyé en même temps à la même personne, une parure complète, c'est-à-dire comprenant l'agrafe de ceinture, la broche, les boucles d'oreilles, le peigne, les bracelets et les boutons de manchettes d'or émaillé, style byzantin d'un très beau travail.

La délicieuse coiffure et le bouquet de cette mariée, en acacia et fleurs d'ofanger, avaient été fournis par madame *Petit-Perrot*. Cette véritable artiste, d'un goût si délicat, compose maintenant pour le bal des coiffures qui ne sont en quelque sorte que des diadèmes un peu élevés sur le front, et s'arrêtant de chaque côté sous les larges coques de cheveux habilement disposés au-dessus du cou. Ce genre de coiffure sied à ravir et accompagne parfaitement la figure en faisant ressortir toute la splendeur des belles chevelures.

Les garnitures de chapeaux de madame *Petit-Perrot* ne sont pas moins jolies et distinguées que ses parures de bal. Ses apprêts de feuilles toutes vertes, comme le cresson, le lierre, le tilleul, continuent à avoir un très grand succès. On les place en dessus de la passe, et on

les accompagne d'un bandeau semblable en forme de croissant que l'on pose sur le front. Nous avons vu sur quelques jeunes filles, auxquelles cela seyait parfaitement, ce bandeau un peu élevé composé de fleurs telles que des marguerites ou des roses posées sur une bande de velours roide. Des touffes de fleurs entremêlées au feuillage font un ornement non moins gracieux, si ce n'est un peu moins original. Les violettes mêlées au lierre plaisent d'une manière toute particulière. On remplace aussi les touffes de fleurs par des groupes de fruits. On entoure beaucoup aussi toute la passe du chapeau en dessus ou en dessous, d'une guirlande de fleurs ou de fruits entremêlés de feuillage, ou bien on met sur le côté un nœud de fleurs en plumes, une branche de fruits ou une touffe de fleurs.

Nulle mieux que madame *Plé-Horain*, rue de Grammont, 27, ne sait varier les dispositions de ses ornements et communiquer à ses modes un cachet de grâce et de distinction aussi éloigné de la banalité que de la prétention. Chacune de nos visites à ses élégants magasins est pour nous la source d'agréables surprises, car nous rencontrons chaque fois dans ses modèles des combinaisons imprévues et toujours heureuses.

Nous citerons pour exemple :

Une paille de riz cousue à bavolet de taffetas noir froncé, bordé de crêpe blanc et d'une petite blonde qui recouvre un liséré de velours ponceau, ornée tout autour de la passe en dessus, d'une guirlande de fruits de sorbier avec ses feuilles. Cette guirlande descend jusqu'au-dessus du bavolet, et sur le front une petite guirlande pareille semble rejoindre celle du dessus. Les brides sont de taffetas blanc.

Un chapeau de tulle-malines un peu froncé à deux plumes blanches posées un peu en arrière, et une guirlande de roses encadrant tout le dessous.

Un bord de paille de riz à un fond de crêpe vert, une barbe de Chantilly nouée en dessus, un bavolet de paille de riz au-dessus duquel retombent les deux bouts de la barbe de dentelle. Le dessous de la passe, liséré de vert, est garni d'un bandeau-diadème de pensées et de fruits noirs. Les brides sont vertes.

Une paille de riz cousue à une traverse de ruban noir qui rejoint le bavolet de taffetas blanc. Sur le milieu de cette traverse est une double dentelle noire froncée en médaillon ovale dont le milieu est marqué par une rangée de roses. Les brides sont blanches, et sur le front est une petite touffe de roses.

Un fond de paille de riz à un bord clair entouré d'une bande de paille de riz. Sur la partie claire est un nœud de dentelle. Le bavolet de tulle, bordé d'une bande de paille de riz, est recouvert d'une blonde riche à double bordure. Le dessous est composé de larges pensées entremêlées de blonde, autour desquelles s'enroule un ruban de paille de riz. Les brides, très larges et très longues, sont brodées de losanges noirs et pailles.

Un chapeau de crêpe blanc tendu à une bride noire, des choux de blonde blanche, des chrysanthèmes, marguerite des Alpes en dessus, et un dessous assorti.

Un chapeau de crin blanc à, en dessous, une dentelle noire coquillée retombant de chaque côté jusqu'au ha-

volet. Le milieu de cette dentelle semble être retenu par un anneau de velours ponceau. Au-dessus du bavolet de blonde, une bande de velours pareil est retenue, de chaque côté et au milieu, par des boules de jais avec pendeloques. Le dessous est de fruits noirs et rouges.

Une capote de crêpe vert coulissé en long a, sur la passe, une ruche découpée, une bride noire, nouée sur un petit voile de dentelle noire qui recouvre le bavolet de taffetas; sur le front un petit nid de blonde, et de chaque côté des coques de ruban noir et vert.

Un chapeau rond de paille d'Italie est garni, de chaque côté, de larges boucles de velours d'où retombent de très longs bouts. Tout le bord est entouré d'une très haute dentelle noire.

De très gentils et légers petits bonnets sont tout en tulle avec de larges barbes simplement ourlées.

Et une coiffure du meilleur goût se compose d'une torsade de ruban noir nouée sur le côté droit, et de choux de dentelle posés irrégulièrement et entremêlés de touffes de bluets clairs et de coques de ruban noir.

En présence des falsifications nombreuses constatées chaque jour dans les matières alimentaires débitées dans le commerce, on est saisi d'effroi à la pensée des dangereuses perturbations qui doivent résulter dans la santé publique, de l'absorption de ces produits frauduleux ou avariés.

Les cosmétiques, les savons, les objets de parfumerie, en un mot, ont sur l'économie une influence non moins positive, quoique moins directe sans doute. Il est donc tout aussi indispensable de rechercher la bonne et sincère qualité des objets de parfumerie que l'on emploie pour la toilette, que celle des comestibles, destinés à la nourriture. La garantie la plus sérieuse que l'on puisse avoir de cette bonne qualité est l'honorabilité reconnue et la science éclairée du fabricant auquel on s'adresse. La marque de fabrique adoptée par les maisons les plus renommées vient ajouter une sécurité de plus pour les consommateurs.

Celle de la maison *Violet* représente une abeille, avec cette légende : *A la reine des abeilles.*

La lotion rafraîchissante pour la toilette des dames, à laquelle la maison *Violet* a donné le nom de *rosée des abeilles*, un des produits les plus nouveaux de sa fabrication, a déjà atteint un succès qui promet d'égaliser celui de ses créations antérieures, telles que le *savon de Thridace*, la *crème Lavallière*, la *crème froide mousseuse*, l'*eau de beauté* et la *poudre de riz rosée de S. M. l'Impératrice*.

Le savon au baume de violette, qui offre une difficulté vaincue, est le plus agréable dont puissent se servir les mains mignonnes et aristocratiques.

Le *baume de violette* est une pommade exquise pour l'entretien de la chevelure, et aucun parfum ne répand autour de lui des émanations plus suaves et plus bienfaisantes que les *gouttes de violettes d'Italie*.

Mme Marie DE FRIBERG.

GRAVURE DE MODES N° 603.

TOILETTES DE PROMENADE. — Chapeau de paille belge orné d'une bride noire et d'une écharpe de taffetas vert enlacée en nœud plat. A chaque bout de l'écharpe est un plissé de dentelle noire.

Le bavolet est de taffetas vert avec une tête de taffetas noir. Sous la passe il y a, à gauche, un nœud écharpe de taffetas vert. Le bandeau est composé de bouquets de violettes de Parme, mêlés à une ruche de blonde.

Brides vertes n° 30.

Robe-sarreau de taffetas vert, ornée de boutons et de pattes de moire antique verte, entourés d'un petit velours noir.

Le corsage est sans plis ni ornement; il y a deux pinces de chaque côté qui viennent se rejoindre, et sous lesquelles commence le premier pli, crevé en dessous, de la jupe.

Tout le devant est garni de boutons assez grands, mais en diminutif à la taille. Ces boutons sont de moire verte et sont entourés d'un petit velours noir.

La manche est à coude, elle est demi-large, de manière à ne pas serrer au bras.

Un froncé de taffetas à fronces plates garnit la couture de derrière et le bas de la manche. Il est retenu de distance en distance par des pattes de moire verte bordées d'un petit velours noir. Ces pattes ont une extrémité légèrement pointue.

La partie froncée a 5 centimètres de largeur, les pattes ont 3 centimètres de largeur et 6 de longueur.

La manche ne descend qu'à 10 centimètres du poignet.

Le bas de la jupe, entouré sur 15 centimètres de hauteur par un froncé, retenu de 10 en 10 centimètres par des pattes longues de 17 centimètres et larges de 5.

A la manche, les parties froncées sont faites à part et par morceaux posés de manière que les pattes cachent les intervalles et paraissent retenir les fronces.

Au bas de la jupe, au contraire, les fronces sont prises dans l'étoffe même. On taille les lés de la jupe de 30 centimètres trop longs. On les taillade de 10 en 10 centimètres. On relève en fronces chaque partie et on cache les intervalles par les pattes de moire.

Col rabattu à *brisure* de batiste de Hollande.

La manche de dessous, en pareille batiste, forme un bouffant avec poignet à revers assorti au col.

Chapeau de paille de riz cousue, orné de ruban de taffetas noir, de taffetas blanc, de dentelle noire, de roses et de blonde.

Sur le chapeau est un coquillé de dentelle noire qui entoure trois belles roses. Une bride de ruban noir entoure le chapeau. Le bavolet est de taffetas blanc avec un volant à tête.

Sous la passe est un bandeau composé d'une rose entourée de dentelle noire, avec deux bouts de ruban noir et une ruche de blonde blanche.

Tour de figure de blonde ruchée.

Brides de taffetas blanc n° 30.

Robe de grenadine fond blanc à mille carreaux lilas, avec semis pompadour, ornée de ruche de taffetas lilas et de taffetas blanc.

Corsage décolleté, légèrement froncé à la taille.

Taille ronde à ceinture, à nœud et à bouts de ruban pompadour n° 60.

Une petite pèlerine-fichu est rapportée sur le corsage; elle croise devant sous la ceinture.

Cette pèlerine est entourée par une ruche lilas de taffetas découpé large de 4 centimètres, avec une ruche de taffetas blanc large de 2 centimètres, posée dans le milieu de l'autre.

La manche est très large derrière. Elle se compose d'un bouillon à l'épaule, puis d'un gros et ample bouffant bien tombant derrière, et retenue dans un poignet recouvert d'une ruche comme celles de la poitrine. Ce poignet ne serre pas le bras.

Une petite ruche est posée en long sur la couture de la manche qui la relève en fronces à la saignée.

Le bas de la jupe est garni par des volants de 10 centimètres, ayant chacun, au bas, une ruche de 4 centimètres comme celle du corsage.

Une petite ruche de 2 centimètres forme tête au premier volant.

Une ruche lilas et blanc borde un côté des pans de la ceinture.

Courrier de Paris.

Bêtes et gens sont arrivés à Paris par pleins convois de chemins de fer : les bêtes pour se faire voir, les gens pour voir les bêtes et pour se montrer un peu. Les bêtes se sont dirigées ou plutôt ont été conduites aux Champs-Élysées où on leur a ménagé une magnifique hospitalité ; les gens ont fondu comme grêle sur tous les hôtels de la capitale, que c'en est une joie pour ceux-ci ! Si bien que sur les boulevards, aux Champs-Élysées, dans les grandes artères de circulation, on a rencontré, tous ces jours-ci, des bœufs et des moutons en charrettes, et des étrangers et des provinciaux à pied, le nez en l'air et l'ébahissement sur le visage.

Les étrangers et les provinciaux ne sont pas plus difficiles à reconnaître à Paris que les moutons et les bœufs. Les hommes se manifestent par leur verbe haut, par des allures cavalières qu'ils n'ont pas, à coup sûr, dans la petite ville où ils ne trônent peut-être point. Les femmes se trahissent par d'excentriques toilettes, qui n'ont que le tort de manquer totalement d'originalité. Ou elles se livrent aux excès d'un négligé par trop incorrect, ou bien elles adoptent tout ce qu'elles aperçoivent aux vitrines des marchands sans goût qui profitent de l'aubaine pour écouler tout ce dont le Paris honnête, policé, bien élevé, ne veut plus, si même jamais il en a voulu ! Les plus honnêtes et les plus modestes femmes de la province, ou de Saint-Petersbourg, ou de Londres, ou de Stockholm, qui sont, comme on dit, à cheval sur les règles de la convenance, de la décence et de la bonne tenue dans leur monde et dans leur cercle natal, semblent se permettre à Paris des licences de mauvais goût et de toilettes déplorables, qu'elles toléreraient à peine chez leurs femmes de chambre à V... ou à R..., ou toute autre ville de nos départements. Après cela, si elles y trouvent leur plaisir passager, pourquoi nous y opposer ?

Au fait, elles peuvent bien penser que Paris est déserté par ses Naturels à cette époque ; qu'elles y arrivent en pays de conquête ; qu'elles y peuvent bien oser tout ce qui leur passe par la tête. Et pourquoi pas ? C'est la revanche de l'autre partie qui se joue quand une Parisienne de naissance ou naturalisée s'en va faire un tour en province ou dans quelque ville étrangère. Il faut voir comme elle s'y impose ! Comme elle prend, elle aussi, un verbe haut et tranchant, et quelles moues dédaigneuses ! et quelles

victoires faciles ! J'ai rencontré parfois, dans certaines petites villes, de ces échappées de Paris. Modestes et pleines de retenue, et même timides ici, elles se grandissaient là-bas de cent coudées ; elles étaient tout vanité, tout orgueil, tout caprice ; elles devenaient tapageuses de langue et tapageuses de toilettes, sabrant par ci, sabrant par là ; portant dans les plis de leurs robes Paris tout entier, le Paris des beaux-arts, des belles-lettres, de l'intelligence, de la musique, de l'esprit, des fines causeries, où, disent-elles, elles font et la mode et le ton ; où le flou-flou de leurs étoffes de soie tient en éveil tous les grands politiques et tous les grands artistes ! Elles avaient enfin le mors aux dents qu'il n'était plus possible de les retenir. Et comme j'ai vu de ces provinciales de bon sens les écoutant d'un air en apparence naïf et se disant tout bas : « Que tout cela est bien de la glosérie ! Et comme nous te revaudrons cela à la première occasion ! » Cette première occasion est un voyage à Paris où la provinciale rapporte, comme pour s'en vouloir débarrasser à tout jamais, cette poussière de mauvais goût, ce ton intolérable et ces façons de clinquant dont on les a voulu humilier. Et que c'est bien fait ! Mais voilà l'écueil : c'est qu'il n'y a plus personne à Paris pour assister à la représentation de cette comédie que les provinciales et les étrangères sont réduites à jouer pour elles-mêmes et entre elles. Le châtiment et les repréailles n'atteignent pas à leur but, et il ne reste pour y assister que ceux à qui ces choses-là sont indifférentes, ou qui ont du penchant à les critiquer et à s'en rire !

Un chroniqueur qui porte un double nom célèbre, ce qui est toujours un très lourd poids, même quand l'esprit a les épaules très carrées, s'écriait dernièrement : « Vous qui êtes à la campagne, donnez-moi donc des nouvelles de Paris ! » C'est un paradoxe. Paris a toujours des nouvelles à donner à la campagne et à la province ; en ce moment l'exposition des animaux n'est-elle pas matière à causer dix colonnes de feuilleton durant, si l'on voulait s'y laisser aller ? Car les plus exposées ne sont pas les pauvres bêtes qu'on regarde et qui vous le rendent bien ! Tout autour de ces stalles, il y a spectacle pour qui a des yeux pour voir et des oreilles pour entendre. Et les grandes fêtes dont Paris a seul le mystère ; comme celle du 14 en l'honneur de l'annexion de la Savoie et de Nice, que la France a absorbées comme une banlieue de ses frontières !

Donc le jeudi 14 a été une journée de revue où l'armée et la garde nationale ont défilé devant l'Empereur, l'armée toute médaillée et encore palpitante des glorieuses campagnes de Crimée et d'Italie ; la garde nationale, casques en tête, c'est-à-dire pompiers en tête ; car la garde nationale de l'ex-banlieue ne marche jamais sans ses pompiers, qui persistent toujours à porter des casques beaucoup trop grands pour les têtes qu'ils sont chargés d'abriter. Le soir il y a eu des illuminations splendides. Comme l'arrangement des fleurs et le jardinage sont devenus un art véritable à Paris, les illuminations ont fait un progrès notable, grâce surtout au gaz. Tous les édifices publics où l'on peut accumuler des masses de cette lumière avaient un aspect féerique dans la soirée du 14. Je signalerai particulièrement les abords de l'arc de triomphe de

l'Étoile où des torches de gaz produisaient un effet merveilleux.

Nota bene : La journée s'est passée sans pluie ; ce qui est rare à noter cette année, car nous en sommes toujours aux giboulées de mars. C'est une question de patience, disent les philosophes à qui tout est indifférent. Le beau temps et la chaleur nous sont dus ; ils viendront l'un et l'autre, tôt ou tard, et quand ils seront venus, il n'y aura pas assez de notes aiguës dans la gamme des plaintes pour s'écrier : « Dieu ! qu'il fait donc chaud ! Comme un peu de pluie ferait du bien ! » Comme ces philosophes-là me paraissent bien connaître le degré de résignation du genre humain !

Je suis obligé de revenir sur le mariage de mademoiselle Mirès et de M. le prince de Polignac, pour vous dire que la messe qui a été chantée à cette mémorable cérémonie est l'œuvre d'un frère du prince. Simple renseignement. A propos de mariage, je vous annonce celui d'un homme qui a fait du bruit en sa vie : le célèbre pianiste Liszt épouse la princesse Wittgenstein. Je ne sais pas si M. Liszt composera lui-même la messe de son mariage ; mais je ne puis pas me défendre d'ajouter que la messe composée par M. Edmond de Polignac a été chantée par des artistes de l'Opéra, et je laisse le *Journal des Débats* responsable de ce jugement qu'il a porté sur cette composition : « A la beauté sévère du style mélodique, dit ce journal, à la clarté des combinaisons harmoniques et de l'instrumentation, la plupart des auditeurs ont dû prendre cette messe pour l'œuvre de quelque maître en renom. » Pourquoi M. Edmond de Polignac ne serait-il pas un grand compositeur ? Rien ne s'y oppose, pas même l'illustration de sa naissance. Ce n'est pas descendre que d'écrire de la belle et savante musique ; au contraire !

Puisqu'il s'agit de musique, je vous annoncerai qu'une commission a été nommée pour examiner le difficile problème de l'emplacement de l'Opéra. Cette commission, composée de MM. Chais-d'Est-Ange, président, Caristie, architecte, Cornudet, Eugène Scribe, Vavin, L. Véron, Denière, me semble ou ne peut plus compétente pour résoudre cette question. Enfin et pour finir il est décidé que l'on va construire un nouveau théâtre sur l'un des côtés du square des Arts-et-Métiers, et qui portera le nom de *Théâtre du Prince-Impérial*. Qui sera le directeur de ce théâtre ; quel genre exploitera-t-il ? C'est ce que l'on ignore encore. Je devrais le savoir, répondez-vous. C'est possible ! Mais ce que je puis vous dire, c'est que la salle sera construite sur un plan tout à fait nouveau et dans les meilleures conditions de salubrité, d'aération, de perspective, de sonorité, d'éclairage et de circulation large et facile. N'y jouera-t-on que de bonnes pièces ; voilà ce qu'il m'est impossible de vous garantir. Il ne faut pas être trop exigeant. Le public n'aurait-il que les mêmes œuvres qu'on lui sert ailleurs aujourd'hui, qu'il aura du moins l'avantage d'une salle commode. Ce sera déjà quelque chose, puisqu'on ne peut pas tout avoir.

X. EYMA.

MÉLANGES.

Bade peut se vanter d'avoir donné ces jours-ci, dans ses murs, l'hospitalité à plus de têtes couronnées qu'il ne s'en est jamais rencontré réunies sur un seul point. Il y aurait de quoi rendre une ville à jamais célèbre. Voici la liste exacte des souverains et princes couronnés qui se sont assis au déjeuner donné au Vieux Château, autour de la même table. L'Empereur des Français, le prince régent et la princesse de Prusse, le grand-duc et la grande-duchesse de Bade, les rois de Wurtemberg, de Bavière, de Saxe, de Hanovre, le grand-duc de Hesse-Darmstadt, le grand-duc de Saxe-Weimar, le duc de Nassau, le duc de Saxe-Cobourg, le prince et la princesse de Hohenzollern, la princesse Marie de Bade, duchesse d'Hamilton, le prince et la princesse de Fürstemberg.

Pendant leur séjour à Bade tous ces rois et princes ont vécu sur le pied de la plus grande courtoisie. En outre du déjeuner qui leur avait été offert par le grand-duc de Bade au Vieux-Château, les augustes hôtes se sont trouvés réunis de nouveau à dîner, et le dimanche soir il y a eu un thé princier chez la duchesse d'Hamilton, au Pavillon.

Le frère de l'empereur du Maroc est arrivé à Paris accompagné d'un ambassadeur et d'une suite de quinze personnes. Ces nouveaux et illustres hôtes de la capitale ont débarqué à Marseille. Le gouvernement de la France avait mis à leur disposition une frégate de soixante canons, la *Foudre*, qui les a transportés à Marseille.

Il vient de mourir à Tunis, à l'âge de cent dix ans, et à la suite d'une courte maladie, un scheik nommé Ben Moloka. Son admirable conduite, sa sollicitude pour la classe indigente, le faisaient considérer comme un être au-dessus de l'humanité. Entre autres dispositions immensément charitables, il a laissé 100 000 piastres (80 000 francs) de rente annuelle pour être distribuées aux pauvres de Tunis.

M. de Lamartine, l'illustre poète, est très malade en ce moment. Il est envahi par une douloureuse affection qui rend pour lui tout mouvement, tout travail impossibles. C'est un rhumatisme articulaire qui s'est emparé de tous ses membres et lui fait éprouver d'intolérables souffrances. Le poète a cessé ses travaux littéraires, et il est à craindre que cette pénible situation ne soit d'une assez longue durée. Il ne faut pas oublier que M. de Lamartine est aujourd'hui dans sa soixante-dixième année, et que depuis quelque temps il mène une existence de labeurs que ne voudrait pas accepter un homme dans la force de l'âge et de la santé.

Roger, qui est de retour à Paris, après une longue suite de représentations dans les principales villes du Midi, a signé un engagement pour Bade, où il doit chanter prochainement, avec madame Miolan-Carvalho, un opéra inédit de Gounod.

Pierre OBEY.

ment muets; Florac fort embarrassé de sa personne, madame de Loclé très pensive. Elle avait même pâli. On devinait qu'il se livrait en elle une sorte de combat. Elle était en proie, en effet, au remords d'avoir attiré dans cette tempête une jeune fille naïve, aimante, et sur le front de laquelle elle se trouvait obligée d'appeler le souci et la douleur. En même temps elle se sentait trop engagée pour reculer, et elle calma ses épouvantes en se disant : Il le faut cependant ! Et, retirant de la corbeille la lettre de M. de Rainville, elle la tendit à Florac.

— Qu'est-ce? demanda le vicomte.

— Une lettre que je vous prie de lire.

Florac parcourut lentement le billet, et il s'écria tout ébahi :

— Mais cela est aussi clair et précis que brûlant et passionné.

— Vous avez vu la signature ?

— Parfaitement.

— Et vous devinez à qui est adressée cette lettre ?

— A vous, marquise.

— Eh bien ! j'ajouterai maintenant que le chevalier soupe avec moi ce soir.

— Impossible ! il s'est engagé chez la comtesse.

— Je ne dis pas non ; mais il soupera avec moi.

— Mais au fait, demanda Florac un peu revenu de son étonnement, que prouvent ce billet et ce souper ?

— Cela prouve, répliqua la marquise en se levant majestueusement, cela prouve que le chevalier est tout entier à moi, que la place auprès de Louise est libre, que les serments que lui a faits M. de Rainville ne signifient rien... Vous n'avez pas compris que les larmes, les emportements, la jalousie de Louise étaient la moitié de votre triomphe dont vous n'avez pas su profiter... Mais c'est l'a, b, c du métier.

Il y avait dans l'air, dans le ton, dans la voix de la marquise quelque chose de si dominateur, de si convaincu, que Florac resta abasourdi, la regardant avec des yeux grands comme des portes cochères.

— Palsambleu ! marquise, s'écria-t-il, vous me subjuguez.

— Eh bien ! vous sentez-vous le courage d'affronter le danger ? La victoire est encore à vous, si vous le voulez. Sinon, le chevalier soupera chez la comtesse, ce soir, je déchire sa lettre, et je lui interdis l'entrée de mon hôtel. Choisissez, vicomte.

— Vos arrêts sont souverains, marquise.

— Et vous verrez qu'avant une heure Louise sera ici, jalouse, inquiète, pour m'espionner, pour me livrer bataille... Vous ne connaissez pas le cœur des femmes, vous !

En ce moment même, on entendit le bruit d'un carrosse dans la cour de l'hôtel ; Florac se précipita

à la croisée, et recula pâle et comme épouvanté.

— Vous poussez la science jusqu'à la magie, marquise !

Un laquais ouvrit la porte du salon et annonça mademoiselle Louise de Mentelles.

Madame de Loclé fit un signe à Florac, qui salua et sortit en levant les bras au ciel. Aucune expression n'aurait pu traduire aussi bien que cette pantomime l'étonnement et l'admiration dont il était saisi.

VIII.

Il n'existait pas, à cette époque, de tête plus gracieuse, plus ravissante que celle de cette jeune fille. Je me sentirais volontiers enclin à tracer ce délicieux portrait ; mais j'avoue que je ne m'en sens pas la force, ne pouvant tremper ma plume dans les couleurs où Greuze, plus tard, devait tremper ses pinceaux d'où sortaient des créatures si fines, si éblouissantes, originales. En ce moment, la beauté de mademoiselle de Mentelles était rehaussée par une vive émotion qui la faisait tantôt pâlir et tantôt couvrir son visage d'un incarnat adorable. Tout son corps frissonnait, moitié de colère, moitié de frayeur, de se trouver en face de cette femme dans laquelle elle voyait une rivale. Elle s'était arrêtée au milieu du salon, et comme pour se donner une contenance que sa timidité lui faisait perdre, elle avait appuyé sa main gauche sur le dossier d'un fauteuil, ce qui permettait à son beau bras nu, rond et potelé de se développer dans toute sa splendeur. De la main droite elle froissait un mouchoir bordé de magnifiques dentelles. Madame de Loclé, émue de pitié, s'avança vers elle, et de sa voix la plus caressante :

— Venez donc, chère enfant, lui dit-elle ; — et elle la conduisit vers un sofa où elle prit place à ses côtés.

L'inflexion douce et tendre avec laquelle la marquise lui avait adressé la parole raffermi un peu le courage de Louise. Elle fit un suprême effort, et d'une voix tremblante encore mais empreinte d'une grande dignité :

— Madame, dit-elle, j'ai précédé ici ma mère de quelques instants ; plus tard elle aura l'honneur de se présenter.

— C'est me traiter en amie véritable que de me confier un pareil trésor à garder.

En prononçant ces paroles sincèrement affectueuses, la marquise avait pris dans les deux siennes les mains de Louise. La jeune fille, qui ne voyait dans cette caresse qu'une perfidie, se retira.

— Nous venons, dit-elle assez froidement, vous faire nos adieux.

— Vos adieux ? demanda la marquise avec inquiétude.

— Nous partons demain.

— O ciel ! s'écria madame de Loclé en pâlisant. Et, ajouta-t-elle, est-ce vous ou votre mère qui êtes coupable de cette mauvaise pensée?...

— C'est moi, madame, qui ai voulu ce départ.

En disant cela, la jeune fille passa légèrement son mouchoir sur ses yeux pour y essuyer une larme qu'elle s'était efforcée de contenir. Cette nouvelle fut comme un coup de foudre pour la marquise ; et l'exclamation qui lui était échappée me contraignit bien à dire aux lecteurs ce qu'ils avaient deviné peut-être déjà : c'est que toute cette tactique de madame de Loclé, toute cette prétendue guerre contre le chevalier, n'était qu'une feinte pour faire mieux réussir un projet qu'elle avait conçu et qui, dans sa pensée, devait aboutir aux mêmes résultats que ceux que cherchait Rainville. Seulement ils se défiaient l'un de l'autre et se traitaient en ennemis.

— Oh ! pensa-t-elle, il faut changer tout mon plan de bataille. Louise partie, c'en est fait de moi ; je reste livrée au chevalier. Faut-il me confier à cette enfant ? Mais me comprendra-t-elle, me croira-t-elle ? Ce sera tout compromettre, tout risquer. Cependant il importe d'abord de lui rendre son repos, le calme de son cœur, la sérénité de son âme.

Alors elle s'approcha plus tendrement de Louise, et d'une voix plus caressante encore :

— Louise, dit-elle, vous avez un chagrin, confiez-le-moi.

— Un chagrin ? murmura la jeune fille, et d'où savez-vous ?

— Un cœur jeune et naïf comme le vôtre dissimule mal ses émotions. Vos lèvres tremblantes, la pâleur de votre front, vos regards humides, trahissent vos souffrances... Vous pleurez en ce moment... Oh ! ce secret est terrible, n'est-ce pas ?

— Elle me le demande ! se dit Louise en se cachant le visage dans les deux mains.

— L'espoir de voir le chevalier capitaine n'est pas perdu ; vous savez que tous mes efforts — et la marquise appuya sur ces mots — tendent à cela...

— Je sais, interrompit Louise en relevant fièrement la tête, que l'intérêt que vous portez à M. de Rainville est assez grand pour que vous mettiez du prix à achever votre ouvrage ; mais...

— Vous craignez que je ne réussisse pas, voulez-vous dire ?

— Je n'ai point songé à cela, madame. Eh ! que m'importe, à présent, que M. de Rainville soit ou non capitaine !

— Louise, vous doutez de l'affection du chevalier.

— Madame !...

— Vous tremblez... ?

— C'est d'indignation ! fit Louise en se levant enfin.

— On l'a calomnié à vos yeux.

— Accuser n'est point calomnier, madame.

— Si, quand on accuse sans preuves.

— Sans preuves ! répéta la jeune fille en fixant un regard interrogateur sur madame de Loclé. — Sans preuves ! ajouta-t-elle mentalement. Cela est vrai ! et j'ai tort peut-être d'avoir ainsi confiance dans les paroles du vicomte.

La marquise profita habilement de cette hésitation dans laquelle flottait le cœur de Louise.

— Le chevalier vous aime, dit-elle.

Le visage de Louise s'épanouit sous un rayon de bonheur. Un sourire illumina ses lèvres.

— Oh ! vous le croyez, n'est-ce pas, madame ! s'écria-t-elle avec feu, vous en êtes sûre ! Il vous l'a dit... Oh ! merci, merci !

— Oui, il vous aime ! affirma la marquise, qui l'espérait plus encore qu'elle n'en avait la certitude.

— Et le vicomte vous a calomniés tous les deux, n'est-ce pas ?

— Oh ! ce serait dommage ! pensa la marquise, et prenant Louise par la main, elle l'attira de nouveau sur le sofa en lui disant : — Écoutez-moi, chère enfant... Ce que je vais vous dire...

Et elle allait tout lui dévoiler, lorsque le chevalier entra. Les deux femmes se levèrent, comme poussées par un même ressort, et toutes deux restèrent muettes et immobiles, Louise rougissant jusqu'aux yeux, la marquise pâle comme une morte. Rainville, stupéfait de cette rencontre inattendue et visiblement inopportune pour lui, demeura debout à la porte, froid comme une statue, et la tête inclinée devant les deux femmes qu'il n'avait pas oublié de saluer, malgré son saisissement. Peut-être était-ce un moyen de dissimuler son trouble et de se faire une contenance.

Les trois personnages ainsi réunis en présence les uns des autres interprétèrent différemment leur situation respective : la marquise y trouva un contretemps fatal et sérieux ; Louise, avec l'entraînement naïf de son amour, y vit un bonheur inespéré ; le chevalier s'aperçut qu'il était tombé dans un piège où il s'était laissé naïvement jeter par Florac. La position était embarrassante. Mais madame de Loclé était femme de trop d'esprit et avait trop besoin de toute son admirable tactique pour n'être pas la première à rompre le silence. Ses premières paroles, dites avec un imperturbable sang-froid, furent celles-ci :

— Est-ce votre bonne étoile, chevalier, qui vous a conduit ici, ou bien saviez-vous que mademoiselle de Mentelles y fût ?

Puis, passant rapidement à la droite de M. de Rainville, elle lui dit bas à l'oreille :

trava de tout
pas qu'il puis
Ce double r
jour n'étai
l'emmi se se
il se croyai
de la combai
d'une autre y
prit de Louise
perçu. Son a
efforts inou
corps qui e
pendant
ne put emp
trop assidû
pour ainsi
sail. Assai
coups-t-elle
pas de l'ho
— Ah ! n
avec l'ame d
à y pas h
— Vous t
elle.
— Ma !...
le serai-je p
vous sépar
— Vous
chez le min
compter les
— Cet m
rend le plus
si-je à vous
travers tout
vous...
Ce fut au
des comm
kn
n
— Qu'im
jeune fille ;
plus, parce q
— Ah ! n
rui-je jamais
— Oh, n
avec une gr
— En don
Et dans un
pou avec tr
Louise. Il n
s'apercevait
vers elle, et
— Pense
jeune fille

— Soyez prudent devant cette enfant, monsieur, de grâce !

Le chevalier se trouva de cette manière placé entre les deux femmes. Il envisagea d'un rapide coup d'œil combien était difficile et périlleuse sa position ; et il s'en rapporta moins à la grâce de Dieu qu'aux ressources de sa propre intelligence. Il comprit qu'il fallait payer d'audace et d'habileté, sans quoi tout était perdu. Il se pencha alors vers Louise :

— Mon cœur, mademoiselle, me disait que vous étiez ici.

Ces paroles furent prononcées avec un tel accent d'émotion et de conviction, que la jeune fille en rougit d'aise, et qu'elle pensa que l'on ne pouvait tromper avec une pareille voix.

Le chevalier se retourna alors du côté de la marquise, et lui glissa à l'oreille ces mots :

— Je vous proteste, madame, que je croyais ne trouver que vous ici ; un hasard que je maudis bien en a décidé autrement.

— Mais vous n'y croyez point, au hasard.

— Quand il est si maladroit que de se servir de l'enveloppe de cet imbécile de Florac, il faut bien que j'y croie, car c'est Florac qui m'a tendu ce piège.

— Diable ! pensa la marquise, le vicomte ferait-il de trop rapides progrès ?

Louise, qui avait suivi du regard cette conversation à voix basse, se rapprocha du chevalier, qui s'empessa d'accourir au-devant d'elle.

— Oh ! j'éprouve de cette rencontre, dit la jeune fille, une joie que vous ne sauriez concevoir.

— Et pourquoi cette émotion ? fit Rainville.

— Vous me le demandez, méchant !

— Allons ! le vicomte ne m'a pas encore supplanté, pensa le chevalier.

— Puis il ajouta à haute voix en s'adressant à la marquise et à Louise.

— Ma foi, je n'ai pas eu la patience d'attendre la fin de la revue pour m'enfuir, et...

— C'est fort mal, cela, fit madame de Loclé en l'interrompant.

— Vous ne voulez donc pas être capitaine ! soupira Louise.

— Avez-vous le courage de me gronder, répondit le chevalier en s'adressant à Louise, quand c'était pour vous voir plus tôt ?

— Au fait ! murmura la jeune fille, il a raison.

— Pouvez-vous me blâmer, continua-t-il en se penchant vers madame de Loclé, quand j'étais poussé par l'espoir de vous rencontrer seule ici ?... Et l'on eût dit que votre mari s'en doutait, car il ne me quittait pas des yeux. Il se montre vis-à-vis de moi d'une jalousie qui me rend bien fier !... Notre en-

trevue de tout à l'heure l'a exaspéré, et je ne crois pas qu'il puisse digérer le souper...

Ce double rôle que de Rainville avait entrepris de jouer n'était pas sans péril. Il se tenait continuellement sur ses gardes. Même en présence de Louise, il se croyait obligé à ne pas se départir d'une ligne de la conduite qu'il devait tenir avec la marquise ; et, d'une autre part, il comprenait bien que si dans l'esprit de Louise naissait le moindre soupçon, il serait perdu. Son anxiété était donc grande, et il faisait des efforts inouïs d'habileté pour conjurer le double orage qui eût éclaté s'il avait failli à son audacieuse prudence. Si grandes que fussent ses précautions, il ne put empêcher que Louise ne s'inquiât de le voir trop assidu auprès de la marquise, et ne comptât pour ainsi dire le nombre des paroles qu'il lui adressait. Aussi se rapprocha-t-elle du chevalier, et coupa-t-elle court à sa phrase en le tirant par le pan de l'habit.

— Ah ! si quand je cause un peu trop longtemps avec l'une des deux, l'autre vient m'espionner, c'est à n'y pas tenir ! murmura-t-il.

— Vous paraissez troublé, fit observer la jeune fille.

— Moi !... non... ou plutôt oui ! Et comment ne le serais-je pas en songeant à tous les obstacles qui nous séparent ?

— Voyons, prenez courage : ma mère est allée chez le ministre de la guerre, et elle m'a annoncé compter beaucoup sur cette dernière tentative.

— Cet espoir que vous conservez, Louise, me rend le plus fortuné des hommes ; et que de grâces ai-je à vous rendre pour ne point m'avoir oublié à travers tous les obstacles qui conspirent contre nous...

Ce fut au tour de la marquise cette fois à faire des commentaires sur l'assiduité dont Louise était l'objet de la part du chevalier ; et elle ne put se défendre de cette réflexion : — Laquelle de nous deux trompe-t-il ?

— Qu'importent les obstacles ! avait continué la jeune fille ; j'ai du courage, moi, je résiste et j'espère, parce que je vous aime !

— Ah ! vous me rendez fou de bonheur ! et saurais-je jamais me rendre digne de tant d'affection ?

— Oui, si vous m'aimez toujours, répondit-elle avec une grâce charmante.

— En doutez-vous ? s'écria le chevalier.

Et dans son enthousiasme il s'oublia si bien qu'il porta avec transport à ses lèvres les deux mains de Louise. Il éprouva un mouvement de terreur en s'apercevant que la marquise avait tout vu. Il revint vers elle, et d'un ton assez dégagé :

— J'essayais, dit-il, de faire comprendre à cette jeune fille l'impossibilité que nous soyons jamais

unis. Mais elle est d'une ténacité dans ses idées...

Cette duplicité ne laissa pas que de frapper madame de Loclé, qui répliqua avec une apparente naïveté :

— Mais vous vous y prenez, en tous cas, de façon qu'elle persévère...

— Dire les choses trop crûment pouvait la blesser, vous comprenez...

— Vous avez une manière nouvelle de les dire!...

— Ce baiser sur la main? oh! mon Dieu, c'était sans conséquence, et pour le racheter, je veux vous en donner deux.

En même temps il saisit les deux mains de la marquise, qui recula d'un pas, et heureusement pour lui, car en ce moment même Louise lui frappait sur l'épaule pour le rappeler à elle. Le chevalier commençait à comprendre qu'il était à bout de ressources, et qu'il se perdrait infailliblement si quelqu'un ne venait point à son secours.

— Vous semblez éviter mes regards, me fuir, lui dit Louise.

— Quelle pensée!... Mais c'est une véritable inquisition, ajouta-t-il mentalement. Et comme pour mieux tranquilliser cette enfant, il porta de nouveau à ses lèvres la main de Louise, mais cette fois à la dérochée...

— On dirait que vous craignez d'être vu par la marquise, murmura Louise d'une voix un peu altérée.

— Quelle folie de le supposer!

Et tout en disant cela, le chevalier appelait de tous ses vœux un importun bienfaisant pour mettre fin à cet entretien, qui ne laissait pas que de lui causer quelque inquiétude.

IX.

Il fut servi comme à souhait, car un bruit de pas pressés se fit entendre dans l'appartement voisin, la porte s'ouvrit violemment, et le marquis de Loclé entra pâle, essoufflé et le regard courroucé. Son œil s'adoucit cependant dès qu'il eut aperçu Louise.

— Florac ne m'avait point trompé, murmura-t-il; mais, Dieu merci! ils n'étaient pas seuls.

— Est-il donc besoin de tant de tapage pour vous annoncer? demanda madame de Loclé; et ne pouvez-vous entrer sans quasi briser les portes?

— C'est mon épée qui s'était embarrassée dans mes jambes, balbutia le marquis à moitié confus, et j'ai failli faire une chute.

— C'est que vous entrez ici en jaloux, vraiment, et cela est pénible pour moi.

Le chevalier n'était pas homme à perdre l'occasion, et il pensa que le moment serait des plus opportuns

pour faire usage de la lettre. Seulement la présence de Louise le gênait fort. Il s'était, par précaution, immédiatement rapproché de la marquise; pendant ce temps-là, Florac, entrant sur la pointe du pied, s'était dirigé vers Louise, qui avait fait un mouvement d'horreur en l'apercevant; mais instinctivement elle se laissa approcher par le vicomte en voyant le chevalier causer à voix basse avec madame de Loclé. Nos quatre personnages formaient des groupes séparés, à chacune des extrémités du salon: M. de Rainville et la marquise étaient tout près de la table à ouvrage; quant au marquis, il était resté au fond, et tous ses regards étaient dirigés sur sa femme, qu'il observait attentivement. Des conversations diverses s'étaient engagées dans chacun des groupes. Nous allons essayer de les traduire fidèlement. Disons tout de suite, pour faciliter notre récit, que ce n'était pas sans une colère violemment concentrée que le chevalier s'apercevait de la pâleur qui couvrait le visage de Louise pendant que Florac lui parlait.

— Laissez-moi, monsieur, avait commencé par dire mademoiselle de Mentelles, votre conduite est indigne.

— Mais ne voyez-vous donc pas, avait repris Florac, qu'en ce moment même il vous délaisse pour la marquise?

Et il partit de là pour affirmer à la jeune fille que le chevalier soupait, notwithstanding ses promesses, chez la marquise; et il alla jusqu'à parler de l'existence de la lettre que nous savons avoir été lue par lui.

— Oh! ce n'est pas possible, s'écria Louise en tournant des regards avides et inquiets vers le chevalier. — Non, ce n'est pas possible! je n'y croirais que si vous me la montriez....

Ils en étaient à ce point de leur conversation, lorsque M. de Rainville et la marquise, qui n'avaient non plus cessé de causer à voix basse, échangeaient ces paroles-ci :

— Vous comprenez, madame, disait le chevalier, la contrainte que je suis obligé d'observer ici, où tant de regards m'espionnent; mais j'ai des preuves écrites à vous donner de mon amour.... auquel vous persistez à ne vouloir point croire....

Le colonel ne les quittait pas des yeux; ce dont l'un et l'autre étaient enchantés, chacun de son côté. Leur crainte à tous deux était que Louise ne s'aperçût de quelque chose. La marquise ne souhaitait rien tant que de voir le chevalier lui indiquer, de manière à ce que son mari le surprît, l'endroit où se trouvait la lettre; le chevalier, lui, ne désirait rien tant que de pouvoir se faire surprendre par M. de Loclé dans cette révélation. Il profita d'un mouvement où les regards de Louise s'étaient détournés de lui, et allongeant la main en montrant la corbeille :

— C'est au
— C'est au
— le vous
— Vous ne
suis.
Le marquis
ques pas d'arr
aut sur ses
essaya alors
retraire Loui
trappa, se
dans un ser
— V. il
programmait
prenait la
diable! cet
lupule je
La marquise
saura bien
de Mentelle
cette. Si ma
partie remi
ne l'accepte
comment Le
la marquise
Florac. Par
contait! M
sur vous... J
En ce mo
— Cette
raison de
— Lais
à rien enten
— Je le
à avec plus
— Que ve
— Votre
— Eh bien
— Romp
— Pas en
— Je sui
ressources; i
Ah! mon
— Soit tra
supplé, et à
— N'est ce
sur madame
despote!...
— Vraime
— Mais qu
— Comme
l'âme!
— Bah! e
— T'ai-je
— Partie

— C'est au
— C'est au
— le vous
— Vous ne
suis.
Le marquis
ques pas d'arr
aut sur ses
essaya alors
retraire Loui
trappa, se
dans un ser
— V. il
programmait
prenait la
diable! cet
lupule je
La marquise
saura bien
de Mentelle
cette. Si ma
partie remi
ne l'accepte
comment Le
la marquise
Florac. Par
contait! M
sur vous... J
En ce mo
— Cette
raison de
— Lais
à rien enten
— Je le
à avec plus
— Que ve
— Votre
— Eh bien
— Romp
— Pas en
— Je sui
ressources; i
Ah! mon
— Soit tra
supplé, et à
— N'est ce
sur madame
despote!...
— Vraime
— Mais qu
— Comme
l'âme!
— Bah! e
— T'ai-je
— Partie

— C'est au
— C'est au
— le vous
— Vous ne
suis.
Le marquis
ques pas d'arr
aut sur ses
essaya alors
retraire Loui
trappa, se
dans un ser
— V. il
programmait
prenait la
diable! cet
lupule je
La marquise
saura bien
de Mentelle
cette. Si ma
partie remi
ne l'accepte
comment Le
la marquise
Florac. Par
contait! M
sur vous... J
En ce mo
— Cette
raison de
— Lais
à rien enten
— Je le
à avec plus
— Que ve
— Votre
— Eh bien
— Romp
— Pas en
— Je sui
ressources; i
Ah! mon
— Soit tra
supplé, et à
— N'est ce
sur madame
despote!...
— Vraime
— Mais qu
— Comme
l'âme!
— Bah! e
— T'ai-je
— Partie

— C'est au
— C'est au
— le vous
— Vous ne
suis.
Le marquis
ques pas d'arr
aut sur ses
essaya alors
retraire Loui
trappa, se
dans un ser
— V. il
programmait
prenait la
diable! cet
lupule je
La marquise
saura bien
de Mentelle
cette. Si ma
partie remi
ne l'accepte
comment Le
la marquise
Florac. Par
contait! M
sur vous... J
En ce mo
— Cette
raison de
— Lais
à rien enten
— Je le
à avec plus
— Que ve
— Votre
— Eh bien
— Romp
— Pas en
— Je sui
ressources; i
Ah! mon
— Soit tra
supplé, et à
— N'est ce
sur madame
despote!...
— Vraime
— Mais qu
— Comme
l'âme!
— Bah! e
— T'ai-je
— Partie

— C'est au
— C'est au
— le vous
— Vous ne
suis.
Le marquis
ques pas d'arr
aut sur ses
essaya alors
retraire Loui
trappa, se
dans un ser
— V. il
programmait
prenait la
diable! cet
lupule je
La marquise
saura bien
de Mentelle
cette. Si ma
partie remi
ne l'accepte
comment Le
la marquise
Florac. Par
contait! M
sur vous... J
En ce mo
— Cette
raison de
— Lais
à rien enten
— Je le
à avec plus
— Que ve
— Votre
— Eh bien
— Romp
— Pas en
— Je sui
ressources; i
Ah! mon
— Soit tra
supplé, et à
— N'est ce
sur madame
despote!...
— Vraime
— Mais qu
— Comme
l'âme!
— Bah! e
— T'ai-je
— Partie

— C'est au
— C'est au
— le vous
— Vous ne
suis.
Le marquis
ques pas d'arr
aut sur ses
essaya alors
retraire Loui
trappa, se
dans un ser
— V. il
programmait
prenait la
diable! cet
lupule je
La marquise
saura bien
de Mentelle
cette. Si ma
partie remi
ne l'accepte
comment Le
la marquise
Florac. Par
contait! M
sur vous... J
En ce mo
— Cette
raison de
— Lais
à rien enten
— Je le
à avec plus
— Que ve
— Votre
— Eh bien
— Romp
— Pas en
— Je sui
ressources; i
Ah! mon
— Soit tra
supplé, et à
— N'est ce
sur madame
despote!...
— Vraime
— Mais qu
— Comme
l'âme!
— Bah! e
— T'ai-je
— Partie

— C'est au
— C'est au
— le vous
— Vous ne
suis.
Le marquis
ques pas d'arr
aut sur ses
essaya alors
retraire Loui
trappa, se
dans un ser
— V. il
programmait
prenait la
diable! cet
lupule je
La marquise
saura bien
de Mentelle
cette. Si ma
partie remi
ne l'accepte
comment Le
la marquise
Florac. Par
contait! M
sur vous... J
En ce mo
— Cette
raison de
— Lais
à rien enten
— Je le
à avec plus
— Que ve
— Votre
— Eh bien
— Romp
— Pas en
— Je sui
ressources; i
Ah! mon
— Soit tra
supplé, et à
— N'est ce
sur madame
despote!...
— Vraime
— Mais qu
— Comme
l'âme!
— Bah! e
— T'ai-je
— Partie

— C'est au
— C'est au
— le vous
— Vous ne
suis.
Le marquis
ques pas d'arr
aut sur ses
essaya alors
retraire Loui
trappa, se
dans un ser
— V. il
programmait
prenait la
diable! cet
lupule je
La marquise
saura bien
de Mentelle
cette. Si ma
partie remi
ne l'accepte
comment Le
la marquise
Florac. Par
contait! M
sur vous... J
En ce mo
— Cette
raison de
— Lais
à rien enten
— Je le
à avec plus
— Que ve
— Votre
— Eh bien
— Romp
— Pas en
— Je sui
ressources; i
Ah! mon
— Soit tra
supplé, et à
— N'est ce
sur madame
despote!...
— Vraime
— Mais qu
— Comme
l'âme!
— Bah! e
— T'ai-je
— Partie

— C'est au
— C'est au
— le vous
— Vous ne
suis.
Le marquis
ques pas d'arr
aut sur ses
essaya alors
retraire Loui
trappa, se
dans un ser
— V. il
programmait
prenait la
diable! cet
lupule je
La marquise
saura bien
de Mentelle
cette. Si ma
partie remi
ne l'accepte
comment Le
la marquise
Florac. Par
contait! M
sur vous... J
En ce mo
— Cette
raison de
— Lais
à rien enten
— Je le
à avec plus
— Que ve
— Votre
— Eh bien
— Romp
— Pas en
— Je sui
ressources; i
Ah! mon
— Soit tra
supplé, et à
— N'est ce
sur madame
despote!...
— Vraime
— Mais qu
— Comme
l'âme!
— Bah! e
— T'ai-je
— Partie

— C'est au
— C'est au
— le vous
— Vous ne
suis.
Le marquis
ques pas d'arr
aut sur ses
essaya alors
retraire Loui
trappa, se
dans un ser
— V. il
programmait
prenait la
diable! cet
lupule je
La marquise
saura bien
de Mentelle
cette. Si ma
partie remi
ne l'accepte
comment Le
la marquise
Florac. Par
contait! M
sur vous... J
En ce mo
— Cette
raison de
— Lais
à rien enten
— Je le
à avec plus
— Que ve
— Votre
— Eh bien
— Romp
— Pas en
— Je sui
ressources; i
Ah! mon
— Soit tra
supplé, et à
— N'est ce
sur madame
despote!...
— Vraime
— Mais qu
— Comme
l'âme!
— Bah! e
— T'ai-je
— Partie

— Là, madame, dit-il à la marquise, vous trouverez une lettre....

Le marquis avait vu le geste; et au moment où sa femme, en manière de provocation, faisait un pas vers la table, il s'avança vivement et se plaça devant elle.

Cette partie de la comédie avait été bien exécutée pour les trois personnages; chacun était sûr d'avoir atteint le but qu'il voulait. Le chevalier s'approcha alors de Louise pour lui adresser la parole; ce que voyant, Florac passa du côté de la marquise, et lui souffla ces mots :

— Vous allez être contente de moi, j'espère! Votre mari sait tout, il va trouver l'épître amoureuse du chevalier; et j'ai tout dit également à mademoiselle de Mentelles.

— Malheureux! qu'avez-vous fait? s'écria la marquise en pâissant; et elle voulut s'emparer de la lettre, cette fois dans l'intérêt de Louise. Elle fit donc un nouveau pas vers la table, mais M. de Loclé l'avait prévenue en lui disant :

— Pardon, madame, je voudrais rester seul un instant, faites-moi le plaisir d'emmener mademoiselle de Mentelles.

Louise, qui avait suivi tous ces mouvements, toute cette inquiétude, toute cette agitation qui se faisaient à dix pas d'elle, s'élança alors vers la table en s'écriant : — C'est là qu'est cette lettre! Et avant que personne ait eu le temps de l'arrêter, elle avait fouillé dans la corbeille, et en avait arraché le billet. Elle l'ouvrit, le lut rapidement, et le tendant au marquis :

— Tenez, monsieur, dit-elle d'une voix entrecoupée par les sanglots, voilà la preuve qu'on nous trompe tous les deux.

Et en achevant ces mots elle tomba sans connaissance entre les bras de la marquise et de Florac, qui l'emmenèrent hors de l'appartement. Le chevalier allait s'élançer à leur suite, M. de Loclé le retint par le bras.

— Cette lettre est signée de vous, monsieur, vous le reconnaissez?

— Parfaitement, monsieur, et je sais faire honneur à ma signature.

— Vous m'avez joué tour sur tour, je n'ai rien dit; je n'avais pas le droit de me plaindre; mais cette fois....

— Eh bien, cette fois? demanda le chevalier.

— Je vous dirai qu'il y a, aux alentours de Paris, des endroits écartés où deux gentilshommes peuvent se rencontrer face à face, et croiser l'épée.

— Je vous comprends.

— A la porte de Vincennes donc, si le lieu vous convient.

— Autant là qu'ailleurs.

— C'est un duel à mort!

— C'est ainsi que je l'entends.

— Je vous attends donc!

— Vous ne m'attendrez pas longtemps, car je vous suis.

Le marquis sortit en fureur. Le chevalier fit quelques pas derrière lui, puis s'arrêta soudain; et tournant sur ses talons, il rentra dans l'appartement. Il essaya alors de pénétrer dans la pièce où s'était retirée Louise; la porte était close au verrou. Il frappa, on ne répondit point. Il s'assit très pensif dans un fauteuil.

— Voilà, dit-il, qui sort complètement de notre programme. Louise découvrant la lettre, le marquis prenant la chose sur un ton que je ne prévoyais pas. Diable! cela devient sérieux! Et cette jalousie, sur laquelle je basais mes espérances, les renverse toutes. La marquise aurait-elle été plus adroite que moi? Je saurai bien me justifier aux yeux de Louise; madame de Mentelles a entre les mains ce qu'il faut pour cela. Si mon entreprise échoue aujourd'hui, ce sera partie remise. Mais ce duel! ce duel? parbleu! je ne l'accepte pas. C'est dit! Maintenant reste à savoir comment Louise a découvert cette lettre? Peut-être la marquise l'avait-elle trouvée déjà, et montrée à Florac. Parbleu! cela devait entrer dans son plan de conduite! Ah! monsieur le vicomte, je me vengerai sur vous....

En ce moment, Fleury entra en grommelant :

— Cette fois, vous ne nierez pas, dit-il, que j'aie raison de vous gronder.

— Laissez-moi en repos, je ne suis pas d'humeur à rien entendre.

— Je le conçois; mais c'est la fin de tout, et vous n'avez plus qu'à faire une croix sur la muraille.

— Que veux-tu dire?

— Votre mariage....

— Eh bien!

— Rompu, cassé, perdu, anéanti.

— Pas encore.

— Je sais que vous avez dans l'esprit bien des ressources; mais je doute que vous vous en tiriez. Ah! monsieur le chevalier, quel ange vous perdez là!

— Sois tranquille, on lui coupera les ailes, à cet ange-là, et il ne s'envolera pas....

— M'est avis au contraire qu'il s'est envolé déjà, car mademoiselle Louise fait le diable ici à côté; quel désespoir!...

— Vraiment, Fleury?

— Mais qu'est-ce que cela peut vous faire?

— Comment, ce que cela peut me faire? mais je l'aime!

— Bah! et l'autre?

— T'ai-je dit que je l'aimais?

— Parbleu! ce n'était pas visible, peut-être?

--- Tu ne vois les choses qu'à moitié, toi! Ce que je voulais, c'était d'exciter la jalousie du colonel et compromettre sa femme à ses yeux juste assez pour que, afin d'échapper au malheur dont il se serait cru menacé, il fût obligé de se débarrasser de moi en me faisant nommer capitaine et en me permettant d'épouser mademoiselle de Mentelles. Car l'aventure du carrosse, c'est moi qui en suis l'auteur; le mousquetaire gris qui a insulté la marquise était un de mes amis posté par moi dans la rue. Mais ce diable de marquis a sottement pris la chose; sa jalousie a tourné en fureur.

— Et moi qui ai achevé la désolation de mademoiselle Louise en lui disant qu'elle ferait bien de vous oublier, parce que vous n'aviez jamais songé à elle....

— Misérable!

— Et elle le croit.

— Tu mériterais la corde et le bâton!

— Et comment diable aussi, moi qui vous connais si bien, aurais-je pu me figurer que vous vous contentiez des apparences!...

— Alors, chevalier, dit une voix bien douce, vous n'irez pas à Vincennes?

Xavier EYMA.

(La suite au prochain numéro.)

BULLETIN DES THÉÂTRES.

J'ai laissé mon dernier bulletin sur la représentation du *Gentilhomme de la montagne*, et la réouverture du théâtre de la Porte-Saint-Martin. La salle n'est plus une immense boîte à chaleur étouffante, et la pièce a réussi; le parterre a été transformé en un parterre de fleurs, et le drame est de M. Alexandre Dumas; l'orchestre est un gazon fin et moussu, et M. Lockroy, qui est le collaborateur de M. Dumas, ne s'est pas fait nommer; au milieu, il y a un jet d'eau rafraîchissant, et c'est un drame où l'on pleure et s'attendrit; des premières galeries tombe une cascade, quelque chose comme la chute du Niagara en miniature, et le *Gentilhomme de la montagne* descend en droite ligne d'*Hernani*; autour de ce parterre de fleurs, de ce jet d'eau, de ce fin gazon, il y a des chaises de campagne, en fer avec des coussins de cuir rembourrés, et les décors de la scène sont très beaux: des montagnes abruptes et des salons ruisselants d'or et de peintures de maîtres. Le jardin est réussi au mieux, et le drame a été fort applaudi. Que veut-on de plus? Un double succès, en une même soirée, pour l'habile direc-

teur de la Porte-Saint-Martin. Seulement, il est à craindre que le jardin soit trop petit, et que les loges dépourvues de jets d'eau, de fontaines jaillissantes et de plantations soient désertées. Avec un grand succès, la pièce du *Gentilhomme de la montagne* sera un succès de jardin, ce n'est pas un mince éloge que je prétends en faire, en disant cela; mais je crains que M. Fournier n'ait tendu un piège terrible et joué un bien mauvais tour à ses collègues qui tôt ou tard seront obligés de suivre son exemple, que dis-je? de renchérir sur lui. L'an prochain on désertera le lac et les rivières du bois de Boulogne pour se réfugier dans les salles de spectacle, pendant la saison d'été.

Le théâtre des Variétés, qui n'en est pas encore aux jardins et aux jets d'eau, s'en tient aux enfers, où il fait bien chaud, comparativement à la Porte-Saint-Martin, et aux jets d'esprit plus ou moins continu. La *Fille du Diable*, tel est le titre du jardin... pardon, de la pièce d'été que les Variétés servent à leur public; les jardiniers nommés et applaudis sont MM. Clairville, Siraudin et Lambert Thiboust. Aux Variétés la féerie n'est pas dans la salle, elle est sur la scène même. A certains moments, cela vaut peut-être mieux.

L'Ambigu-Comique a repris le *Juif Errant*, une pièce qui, dans son genre comme la *Closerie des Genets* dans le sien, a toujours fait de l'argent et aura, vraisemblablement, une nouvelle série de belles et fructueuses représentations.

Après quoi je n'ai plus que des nouvelles à enregistrer, car le Gymnase, le Vaudeville, le Palais-Royal, la Gaîté vivent sur leurs récents succès, et les clôtures pour fin d'année théâtrale se sont multipliées.

A l'Opéra, prochaine reprise de *Sémiramis*, et représentations de passage données par M. Wicart, le ténor en vogue du théâtre de la Monnaie, de Bruxelles. M. Wicart, que son engagement avec la capitale de la Belgique empêche de nous rester, jouera et chantera, assure-t-on, les *Huguenots*, la *Juive* et *Guillaume Tell*. Une grande et belle cantatrice, madame Tedesco, dont les succès ne s'oublient pas, est engagée à l'Opéra où son absence se faisait sentir; elle commencera le 4^{er} septembre à répéter *Tannhauser*.

La première nouveauté qui sera donnée au Théâtre-Français, est un drame en quatre actes de M. Charles Edmond, l'*Africain* (ne pas confondre avec l'*Africain* de Meyerbeer). Geffroy jouera le principal rôle dans la pièce de l'auteur de la *Florentine*.

Le Théâtre-Lyrique vient d'engager, assure-t-on, madame Wekerlin-Damoreau, un double nom qui oblige. On sait que madame Wekerlin-Damoreau est la fille de madame Damoreau et la femme de M. Wekerlin, l'aimable compositeur.

Est-ce tout? Je le crains.

Pierre OBEY.

Adolphe GOUBAUD, directeur-gérant.

PARIS. — IMPRIMERIE DE L. MARTINET, 2, RUE MIGNON.

LE

MONITEUR DE LA MODE.

MODES,

Renseignements divers, description des Toilettes.

Pas plus que la nature, l'art et l'industrie ne demeurent jamais stationnaires. A peine ont-ils achevé une œuvre qu'ils marchent en avant à la conquête de nouvelles découvertes. Pour les inventeurs, l'avenir est tout, le présent n'existe pas. Ainsi, bien qu'à l'heure qu'il est, beaucoup de personnes un peu trop craintives peut-être, n'aient pas osé aborder encore les toilettes d'été, les plus illustres interprètes de la mode s'indigneraient à la seule supposition qu'ils pourraient maintenant s'occuper encore de ces toilettes, dont il est convenu que toute femme doit être depuis longtemps pourvue.

Le pékin à fleurettes, le poil de chèvre et les grisailles de fantaisie sont donc irrévocablement adoptés pour les robes du matin que l'on fait soit en redingotes à revers sur la poitrine, boutonnées en avant, ornées de galon ou de lacet et garnies de deux poches avec encadrements, soit en jupe tout unie recouverte d'une longue basquine ajustée. Quelquefois le bas de la jupe est orné d'un grand volant surmonté d'un plus petit et d'une tête. La soie, le barège, la gaze ou la mousseline qui font les robes plus habillées s'ornent de beaucoup de petits volants.

Comme pardessus, les paletots de soie, garnis de volants avec lisérés pailles ou violets, ou seulement ornés de piqûres de soie blanche, et les pelisses à gros plis et à pélerines de guipure ont eu beaucoup de succès. Nous leur préférons cependant encore, surtout pour les jeunes personnes, la longue casaque de soie noire unie dont la simplicité est remplie de distinction. Un modèle de la maison *Lhopiteau*, rue Vivienne, 39, qui nous a surtout beaucoup plu, est à volonté ouvert ou fermé, avec des revers au corsage et boutonné jusqu'à la taille. En arrière sont trois gros plis marqués chacun par un bouton de soie, et les manches larges sont à revers dentelés, attachés aussi par des boutons.

Le mantelet est un genre de vêtement vieilli, discrédité surtout par les nombreuses éditions de mauvais goût qu'on en a faites; cependant, nous le trouvons commode, complétant avantageusement une toilette et habillant presque toujours bien, lorsque toutefois sa forme et ses accessoires étaient choisis avec discernement. Un mantelet que nous conseillons donc encore très positivement, bien qu'une sorte de proscription pèse sur les mantelets en général, c'est le *Marie-Antoinette*, qui croise sur la poitrine et s'attache en dessous par une ceinture, de sorte qu'une fois posé, il ne se dérange jamais et n'a besoin

d'être fixé par des épingles ni en avant ni sur les épaules. La disposition de ceux que nous avons vus chez M. *Lhopiteau* est très ingénieuse et leurs garnitures sont extrêmement gracieuses.

Une toilette complète, créée dans la même maison par mademoiselle *Pauline Conter*, dont on connaît le goût exercé et délicat, était d'un charmant tissu de grenadine rayée fond gris à gros pois noirs. La jupe était ornée dans le bas de six volants divisés en deux séries, les trois du bas un peu plus petits que ceux du dessus. Les manches, coulissées dans le haut et dans le bas, étaient terminées au poignet par un petit volant et une tête. Le corsage, ouvert sur la poitrine et entouré d'une double petite garniture, était boutonné jusqu'à la ceinture. Cette ceinture gros grain, rayée de gris et de brun, était attachée en avant par une agrafe d'or émaillée de noir. Un petit châle, pareil à la robe, était garni aussi de deux séries de petits volants. Une chemisette de mousseline plissée, décolletée carrément et bordée d'une petite guipure avec un velours passé dans ses mailles larges, des manches de mousseline bouillonnée, terminées par une ruche de guipure et de petites rosettes de velours noir, un chapeau de paille de riz, garni d'une barbe de dentelle et d'une touffe de roses sur le côté, des gants de peau de Saxe noire, brodés de noir, et des bottines de satin français noir complétaient cette gracieuse toilette.

Nous en avons remarqué une autre composée d'une robe de barège gris chiné à fleurettes brodées bleu saphir, à un grand volant surmonté de deux petites garnitures et d'un bouillonné, avec la même garniture se reproduisant aux manches et au corsage ouvert et boutonné. La ceinture de large ruban gris brodé de bleu était nouée sur le côté. Un fichu de mousseline, qui suivait intérieurement l'ouverture de la robe, était bordé d'une valenciennes. Un mantelet de dentelle d'un dessin admirable de la fabrique de M. *Violard*, était garni d'un très haut volant sur lequel couraient des guirlandes de fleurs variées, et d'un autre petit volant répétant en plus petit les mêmes guirlandes. Le chapeau était de tulle blonde blanc recouvert d'un petit voile de dentelle noire, également choisi chez M. *Violard*, rue de Choiseul, 2. Ce petit voile arrondi qui retombait en arrière sur le fond bouillonné était fixé en dessus de la passe par un cordon de fleurs de bourrache. En dessous, un apprêt de cette même fleur mélangée de ses feuilles formait bandeau un peu élevé, et du bord de la passe de tulle blanc tombait une dentelle de 4 à 5 centimètres de largeur projetant sur le front une ombre légère.

Nous avons admiré plusieurs autres chapeaux délicieux

dont les ornements avaient été fournis par le magasin renommé de madame *Tilman*, 104, rue de Richelieu. Ce sont des branches de prunes d'une incomparable vérité, de magnifiques raisins noirs avec de longues branches de feuilles de vigne, du lierre au feuillage foncé sur lequel ressortent ses brillants petits fruits d'un rouge vif, une innombrable variété de fleurs des champs, puis toutes les fleurs de serre les plus perfectionnées et les plus rares.

Dans une parure de mariée, les lisérons, les narcisses doubles, les hépatiques et les roses s'associaient à la fleur d'oranger.

Parmi les coiffures de bal, l'une était toute de primevères blanches divisées en petites touffes séparées entre elles par du feuillage pâle.

Une autre, de touffes de violettes d'Italie entremêlées de boutons de roses saumon.

Une autre, de touffes de violettes et de daphnées.

Une autre, d'aubépine rose formant bandeau sur le front et chaperon arrondi en arrière.

Une autre enfin, de roses et de jacinthes couleur marguerite des Alpes.

Les sous-manches se font toujours très larges en mousseline claire avec manchettes épaisses pointues et brodées en relief, ou bien attachées sur le côté par un gros bouton d'où retombe une patte. Nous en avons vu de particulièrement jolies chez mademoiselle *Anna Loth*, place Vendôme, 28. Là aussi nous avons remarqué deux variétés de zouaves, toutes les deux charmantes. L'une consistait en une double garniture simplement ourlée autour du petit col carré et de tout le tour du vêtement. Entre ces deux garnitures était un ruban mauve posé à plat. Le même ruban passait entre les deux garnitures qui terminaient les manches larges du bas. Le dessus de ces manches était parsemé de plusieurs petits nœuds de ruban mauve, et un gros nœud pareil était posé en avant sur l'ouverture du col. La chemisette assortie était à très larges plis plats, et attachée en avant par des boutons sur une bande de mousseline.

L'autre avait tout autour, au lieu de garnitures, un bouillonné plissé sur transparent rose, et il se posait sur une chemisette attachée en arrière et bouffante au-dessus de la ceinture.

Les petits bonnets se font presque tous ronds en guipure ou en entre-deux de dentelle. Pour le négligé ils ont en dessus une sorte de puff de ruban vert ou lilas d'où s'échappent de chaque côté deux longs bouts de ruban étroit. Comme plus habillés, ils sont montés sur une forme de velours roide faisant la pointe sur le front. L'un des côtés de ce velours est garni d'une rangée de fleurs (des pavots ou des roses par exemple), et le fond du bonnet est entouré d'une large écharpe de taffetas noir dont les deux bouts sont bordés de dentelle, et qui s'attache en gros nœud sur le côté.

Nous signalons, parmi les autres créations de mademoiselle *Anna Loth*, des châles de mousseline avec entre-deux de valenciennes, des mantelets à double garniture et ruches de mousseline, et des châles doubles, garnis de beaucoup de rangs de petite guipure blanche ou noire et d'étroits velours.

En dépit des croisades organisées contre la crinoline,

en dépit des attaques sans nombre et des essais multipliés qu'a inspirés le succès des jupes *acier-Tavernier de Lyon*, ce succès va toujours croissant dans une inimaginable proportion. Cela s'explique par leur coupe habilement étudiée, l'heureuse combinaison de leur système, la juste mesure de leur développement et le cachet de distinction qu'elles impriment à la toilette sous laquelle elles sont posées. Elles se prêtent avec une modération de bon goût à toutes les tendances de la mode, ainsi elles étaient autrefois bouffantes à la tournure, mais sans exagération. Elles sont maintenant plus plates, sans cesser pourtant de soutenir un peu la jupe, et elles ne se terminent pas en cette queue trainante, très majestueuse sans doute dans les costumes de cour, mais à coup sûr excentrique et ridicule au milieu de la poussière et du macadam.

Celles de ses jupes que l'on demande le plus en ce moment à *M. Creuzy*, rue Montmartre, 153, sont celles de coutil grisaille à grandes ou petites rayures qui constituent un vêtement frais, d'agréable apparence et pouvant se porter longtemps sans être remonté. Pour de riches mariages, plusieurs commandes exceptionnelles ont été faites à *M. Creuzy* de ce jupon qui peut être à volonté de la plus grande simplicité ou d'une extrême recherche. L'un était de superbe mousseline à pois, brodée à la main, à neuf ressorts recouverts chacun d'un bouillonné de mousseline et d'une petite dentelle; l'autre de soie blanche à petits volants montés chacun sur un galon de moire.

C'est avec une satisfaction intime ou une profonde envie que les petits enfants parlent aussi de la maison *Creuzy*, car là se trouvent en nombre prodigieux, des crinolines graduées depuis les tailles les plus microscopiques; et pas un des délicieux costumes que crée avec tant d'art madame *Thorel*, à *Saint-Augustin*, rue Neuve-Saint-Augustin, 45, n'est calculé pour se passer de ce support.

Deux de ces costumes, tout récemment exécutés chez madame *Thorel*, sont :

Pour un petit garçon de trois ans : une blouse de poil de chèvre écri bordée d'une grecque en soutache verte au-dessus de l'ourlet, un col carré s'arrêtant sur les épaules, un revers droit retombant sur la poitrine, et des manches courtes et bouffantes, le tout brodé de soutache verte, de même que trois grandes barrettes prenant un peu au-dessus du revers du corsage et s'arrêtant un peu plus haut que l'ourlet. Le pantalon, les sous-manches et la chemisette étaient brodés, et la petite toque de paille d'Italie était entourée d'une plume verte frisée et de nœuds de velours.

Pour une petite fille de six ans : une robe de barège gris à trois volants dans le bas, bordés chacun d'un galon de soie bleue, à corsage froncé terminé à l'échancrure carrée par une double garniture montée sur un galon bleu, à manches demi-longues fermées par un poignet lâche avec la même garniture, un large manteau arrondi du bas et entouré d'un galon bleu à capuchon carré, terminé par un gland de soie bleue, et un chapeau rond en paille d'Italie à bords relevés et orné d'une plume de corbeau bleue et d'un velours noir.

La maison de commission *Lassalle et Cie*, rue Louis-

le-Grand, 37, vient d'expédier à Nice, à la comtesse de P..., une toilette plus en harmonie avec le beau soleil qui fait éclore à profusion les oranges et les roses qu'avec le ciel terne, pluvieux et froid de notre été. Cette toilette se composait d'une robe de mousseline blanche doublée de taffetas vert. Elle était recouverte d'une tunique entourée de dentelle qui montait en spirale du côté gauche, coupée de distance en distance par des nœuds verts. Une écharpe, pareille à la robe, était garnie tout autour et à la partie supérieure faisant revers, d'une dentelle semblable. Sur le chapeau de crin blanc était un apprêt de feuilles de chêne avec leurs fruits, et en dessous de la passe, un bandeau élevé faisant diadème, des mêmes fruits. Les brides étaient de large taffetas blanc.

Au même envoi était joint un de ces nouveaux albums destinés à collectionner les cartes de visite photographiées dont l'usage se généralise beaucoup depuis quelque temps. Cet album, richement relié en cuir de Russie avec fermoir en or et armoiries gravées également en or, est un magnifique spécimen de cette élégante fantaisie d'actualité, qui se trouve aujourd'hui sur la table de tous les salons élégants.

Mme Marie DE FRIBERG.

GRAVURE DE MODES N° 604.

TOILETTE DE PROMENADE. — Chapeau de paille belge avec bords retroussés de paille noire. Les bords noirs forment un rouleau; la dentelle noire est posée sur le bord intérieur du rouleau.

Un chou de coques de taffetas noir garnit le devant. Une plume noire est couchée d'un côté, une plume blanche de l'autre.

Redingote de taffetas noir ornée de lisérés et de boutons de taffetas vert, et de petite guipure noire.

Corsage et jupe d'un seul tenant, plis crevés dont l'ampleur retournée en dessous.

Le devant, du haut en bas, est tailladé et liséré. Chaque côté passe alternativement dessus et dessous de manière à former des pattes carrées qui sont, petites à la taille, un peu plus grandes en haut du corsage, et plus grandes encore en bas de la jupe; une toute petite guipure noire borde le devant de chaque croisure.

Des boutons verts gradués de grandeur prennent dans des boutonnières d'un lé sur l'autre. La jupe a huit lés de taffetas de 63 à 65 centimètres. Ces lés sont en pointe du haut et dans le bas sur une hauteur de 60 centimètres; ils sont tailladés et s'entre-croisent comme le devant.

La manche est ronde en dessous et taillée en pagode; elle est tailladée comme la jupe depuis l'épaule jusqu'en bas. Mais le bas du devant n'est pas replié sous la manche, il retombe carrément. Le dessus est coupé en pointe et se retourne en parement avec un bouton. Une ruche de taffetas noir et blanc garnit l'intérieur de la manche. Une dentelle forme le col; elle se continue en jaot sous les pattes du corsage.

TOILETTE DE JEUNE FILLE. — Cheveux en bandeaux relevés. Nœud de cheveux tombant bas sur le cou.

Robe d'organdi claire ornée de ruches de taffetas violette de Parme.

Corsage décolleté, froncé devant et derrière; les fronces

sont mai tenues en haut sous un poignet qui est caché par une ruche de taffetas à bords découpés.

Taille ronde. Ceinture de taffetas nouée derrière.

Manche large et s'arrêtant à mi-bras.

L'ampleur de la manche est retenue sur l'épaule en petits plis entre deux petites ruches.

La manche est composée de bouillonnés maintenus dans la longueur par des ruches de taffetas.

Une ruche double forme poignet, très ouvert, au bas de la manche.

La jupe est montée à fronce tout autour.

Elle est garnie en bas, sur 45 centimètres de hauteur, d'une ruche double en haut et triple en bas. Entre ces deux ruches la jupe forme des bouillonnés coupés de 25 en 25 centimètres par des ruches simples.

Amazone. Chapeau de paille à bords relevés, orné de velours et de plumes.

Costume de piqué nankin garni de galon et de boutons de coton blanc.

Le corsage est tout plat et n'a ni col ni collet, l'encolure est montante. La basque est échancrée carrément sur chaque hanche, et derrière elle forme comme une basque de veste de lancier avec de petits retroussis en pointe. Sur chaque basque est une petite poche avec patte de recouvrement.

Tous les bords sont garnis à plat d'un galon blanc.

La manche est demi-longue, à coude avec revers *Molière*.

La jupe est garnie devant d'un galon et de boutons. Un galon en borde tout le tour.

Cravate de taffetas noir.

Col, de toile de Hollande, montant et légèrement évasé devant.

Sous-Manche de toile de Hollande avec un poignet plat et un petit bouffant.

Gantelet à parement.

TOILETTE DE VISITES. — Chapeau de paille de riz, orné de dentelle, de roses avec feuillage vert nuancé et frotté d'or, d'herbe mousse et de ruban.

Le chapeau et le bavolet sont unis, en paille de riz. Une petite blonde borde la passe. Sur le dessus de la passe est un groupe de roses avec son feuillage, et de chaque côté est appliquée une herbe mousse très fine, sous laquelle est une dentelle blanche.

Sous la passe est un bandeau composé, d'un côté d'un nœud rose de ruban n° 9, de l'autre d'une rose avec son feuillage.

Les côtés ont des ruches de blonde.

Brides de ruban blanc n° 30.

Robe de taffetas à rayures vertes de deux tons sur fond blanc avec bouquets verts camaïeux entre les rayures. Cette robe est ornée de bandes tuyautées de taffetas vert de deux tons.

Corsage montant. Taille ronde à ceinture basse avec agrafes. Le devant est garni de boutons entourés d'un tuyauté de taffetas vert. Un bouton vert clair entouré d'un tuyauté vert foncé, et un bouton vert foncé entouré de vert clair, ainsi de suite.

La manche à coude en biais est recouverte à l'épaule par une manche courte, formant des côtes coupées par des tuyautés. Il y a au dessus de cette manche une petite épaulette, formée par deux rangs de petits tuyautés. Au bas il y a un tuyauté à petite tête. Le poignet est ouvert en *sifflet*. L'ouverture est garnie d'un petit tuyauté, et de l'ouverture sort un bouffant peu ample.

La jupe a six lés de taffetas de 75 centimètres. Sur les cou-

tures de chaque lé est une bande tuyautée large de 2 centimètres à la ceinture, et de 6 dans le bas.

Tous les tuyautés grands ou petits sont composés de deux tons de vert. Il y a, à ceux de la jupe, 10 centimètres clairs et 10 foncés, et ainsi du haut en bas. Aux petits tuyautés de la manche les intervalles sont de 3 en 3 centimètres.

Col et manchette de dentelle.

EXPLICATION DE LA LINGERIE.

N° 1. Bonnet *Jeanne d'Arc*, composé d'un fond de tulle illusion bouillonné, des touffes de roses sans feuilles ornent le devant; un gros chou de verdure avec des roses au milieu est posé derrière.

N° 2. Bonnet *Charlotte Corday*, le fond est formé d'un treillage de guipure. Deux rangs de guipure, surmontés d'une petite coulisse avec ruban passé à l'intérieur, ornent le tour de ce bonnet. Un nœud à coques tombantes est posé sur le sommet de la tête entre les deux garnitures.

N° 3. Fichu de mousseline bouillonné séparé par des entre-deux brodés; une haute guipure garnit le tour de ce fichu dont l'encolure est ornée d'un double rang de guipure formant ruche froncée.

N° 4. Peignoir du matin en organdi. Le corsage est demi-ajusté; ce peignoir, du haut en bas, est orné par des mats de plis creux séparés alternativement par un biais de nansouck piqué; puis par un volant orné d'un feston surmonté par plusieurs petits plis; ces ornements sont encadrés par un volant semblable posé de chaque côté.

Sur le milieu du tablier on pose une rangée de boutons de linge; ses poches sont également ornées d'un mat de plis creux surmonté par une garniture festonnée. Deux volants festonnés garnissent les manches, ainsi que le tour de la pèlerine dont le fond est composé de larges quadrillés, les uns formés de mats de plis creux, les autres par des mats de plis renversés; chaque quadrillé est séparé par des biais de nansouck piqué. A l'encolure il y a un petit col orné de deux garnitures festonnées.

N° 5. Manche *Isabeau*, destinée à mettre avec les corsages à manches courtes, ou entièrement fendues jusqu'à l'entourure.

Ce modèle remonte vers le haut du bras, il est composé de plusieurs bouillonnés séparés par de larges entre-deux brodés au plumetis. Cette manche est terminée par deux rangs de garniture assortie aux entre-deux et retombant sur le poignet.

N° 6. Manche *Lavallière*, remontant également jusque vers le haut du bras et formant le coude.

Cette manche est composée de biais de mousseline bouillonnée tournant bien en serpentant autour du bras, ainsi que les entre-deux brodés qui les séparent. A l'épaule il y a deux bouillons droits, et au poignet un entre-deux droit encadré d'un ruché de guipure.

Courrier de Paris.

C'est à n'y pas croire! Depuis quelques jours le soleil a triomphé, et l'on pourrait presque s'imaginer d'être en été. On a été longtemps avant de savoir à quoi attribuer ce phénomène surprenant. Pendant quelques heures les savants en ont jeté leur langue aux chiens; mais comme il n'est pas permis d'être savant, sans le prouver d'une façon ou d'une autre; et comme aussi, à tout effet il faut trouver une cause, il s'est rencontré des savants plus savants que d'autres et qui ont expliqué le plus naturellement du monde, le pourquoi de cette réapparition soudaine du soleil. On demandait à cela une raison, les savants dont je parle en ont trouvé deux, de peur, sans doute, d'être en défaut, et pour ne pas faire mentir le prudent proverbe: « Qu'il est toujours bon d'avoir deux cordes à son arc. »

La première de ces raisons est qu'il doit y avoir une éclipse de soleil le 18 de ce mois, et qu'en bonne logique, si le soleil avait persisté à demeurer enseveli sous le linceul de nuages qui le dérobaient à nos yeux, on n'eût pas pu s'apercevoir de sa disparition. Et vraiment, c'eût été dommage, après tous les préparatifs que l'on a faits pour donner à cette nuit en plein jour le caractère de solennité que le gouvernement de l'Espagne, en particulier, a voulu lui attribuer. Les savants du monde entier doivent, en effet, être reconnaissants à l'Espagne de l'obligeante indulgence avec laquelle elle a ordonné à sa douane de fermer les yeux sur les instruments astronomiques qui franchiront les Pyrénées, et des recommandations qu'elle a faites à sa force publique de protéger les savants pendant la durée des observations. On n'est pas plus prévenant... pour le soleil. Et avouez que celui-ci eût eu mauvaise grâce à ne pas répondre à tant d'avances!

Les gentilshommes de montagnes qui pullulent en Espagne, comme si l'on était à la Porte-Saint-Martin, sont les seuls à n'être pas reconnaissants au gouvernement de la reine Isabelle de cet excès de précaution et d'attentions dont les savants vont être l'objet. Ces gentilshommes de montagnes avaient bel et bien compté sur l'éclipse de soleil pour jouir de quelques heures de nuit supplémentaire, et de la préoccupation naturellement très grande de messieurs les savants pour explorer tout à leur aise les poches de ceux-ci. Leur surprise sera donc désagréable, à n'en pas douter, de voir chaque astronome gardé par deux gendarmes.

Voilà bien une excellente raison pour expliquer le retour soudain du soleil; mais la seconde raison?

La seconde est que l'absence un peu trop prolongée du soleil eût exposé notre pauvre monde terrestre au plus grand des malheurs, et vraiment c'eût été dommage! Oui, une comète... « rappelant, » disent les journaux savants, « celle de Donati, » a profité sournoisement du mauvais temps, du ciel toujours chargé de nuages, pour s'approcher sans être vue! Ce n'est qu'un de ces derniers soirs qu'on a pu l'apercevoir, agitant dans la constellation du Cocher, ni plus ni moins, sa formidable queue, et dans le nord-ouest encore!





Imprimerie Imp. de J. B. Baillart, et Paris

607 bis

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue Richelieu 92.

Angerie de la M^{me} Colas, s. Vivienne, 47.

...en un temps comme s'en rendent seuls
 ...de l'abîme des travailleurs et des
 ...sur les pauvres passants,
 ...Vous jugez à l'état grand
 ...et dissipé les ouages du ciel,
 ...l'arrêlé de cette comédie sournoise,
 ...et qui, voyez le ministre pri-
 ...dans la constellation de
 ...à la naissance de
 ...Nero sentait où nous
 ...Et qu'on se rie, après
 ...les comètes; car on ne peut
 ...pas elles ne sont pas capables!
 ...de ces excellentes raisons par lesquelles
 ...le retour inspiré, mais indé-
 ...cette cause!

...Paris s'est empressé de jouir et
 ...de leur temps! Les rues étaient
 ...des Champs-Élysées
 ...il y avait une fourmilière de
 ...des chevaux. Les chevaux seuls se
 ...à la prome-
 ...à une fois une certaine heure
 ...MM. les cochers en pre-
 ...à leur aise et traitent le pauvre
 ...qui devra, tôt ou tard,
 ...des pour-boire dont les
 ...plus indignes. Je le dis tout
 ...pas là-haut une comédie
 ...dans la consti-
 ...

...qui demande une plus
 ...des voitures parisiennes, ou
 ...des cochers! C'est à forcer les plus
 ...pour avoir voiture, afin de
 ...à la mendicité! Un de ces tyrans de
 ...de sa connaissance reprochait
 ...pas trop au pas, dans le bois
 ...un admirable sang-froid:
 ...se promener que d'aller

...d'un auteur dramatique qui es-
 ...de Dornest, l'ancien directeur de
 ...des directeurs aux répu-
 ...de cet auteur, qu'une chose,
 ...par directeur d'un théâtre, pour
 ...de Dornest et lui rendre les tortures
 ...je ne connais pas un homme qui
 ...pendant quelques jours, afin
 ...MM. les cochers la monnaie de leurs

...on ne comptait pas ou
 ...de l'été, cette année,
 ...que venait un jour où l'on aura
 ...de leur cochers qui con-
 ...de nos dames, à ne pas se
 ...de chaque pour couture, et à ne pas
 ...comme sur un crotte, laissant
 ...de la beauté qui les donnent de ne
 ...dans son-à en plus vite! L'état de

C'est une de ces surprises comme s'en rendent seuls coupables les bandits qui abusent des brouillards et des ténèbres de la nuit pour se ruer sur les pauvres passants, les dévaliser et les assassiner. Vous jugez s'il était grand temps que le soleil revint et dissipât les nuages du ciel, qui avaient favorisé l'arrivée de cette comète sournoise, véritable météore corsaire, et qui, voyez le sinistre présage ! avait trouvé l'hospitalité dans la constellation du Cocher, celle qui présida sans doute à la naissance de Collignon, de sanglante mémoire ! Dieu seul sait où nous en serions au jour d'aujourd'hui ! Et qu'on se rie, après cela, de ceux qui redoutent les comètes ; car on ne peut vraiment pas dire de quoi elles ne sont pas capables !

Voilà donc les deux excellentes raisons par lesquelles les savants ont expliqué le retour inespéré, mais indispensable, du soleil en cette saison !

Il faut voir comme Paris s'est empressé de jouir et d'abuser de ce retour du beau temps ! Les rues étaient en fête véritablement ! Je ne parle pas des Champs-Élysées et du bois de Boulogne, où il y avait une fourmilière de voitures et de chevaux harassés. Les chevaux seuls se plaignent à Paris du beau temps qui invite à la promenade ; mais il faut avouer qu'une fois une certaine heure arrivée, MM. les chevaux et MM. les cochers en prennent un peu trop à leur aise et traitent le pauvre promeneur avec un sans-*façon* qui devra, tôt ou tard, nuire considérablement à l'octroi des *pour-boire* dont les cochers se rendent de plus en plus indignes. Je le dis tout nettement, comme s'il n'y avait pas là-haut une comète de Damoclès agitant sa formidable queue dans la constellation du Cocher !

Je ne sache pas d'institution qui demande une plus prompt réforme que celle des voitures parisiennes, ou tout au moins celle des cochers ! C'est à forcer les plus pauvres gens à tout tenter pour avoir voiture, afin de réduire les cochers à la mendicité ! Un de ces tyrans de remise, à qui quelqu'un de ma connaissance reprochait l'autre jour de le mener un peu trop au pas, dans le bois de Boulogne, lui répondit avec un admirable sang-froid : « Bourgeois, ce ne serait plus se promener que d'aller vite ! »

Je me souviens du mot d'un auteur dramatique qu'exaspéraient les exigences de Dormeuil, l'ancien directeur du Palais-Royal, le plus exigeant des directeurs aux répétitions. « Je ne souhaite, disait cet auteur, qu'une chose, c'est de devenir un jour directeur d'un théâtre, pour recevoir une pièce de Dormeuil et lui rendre les tortures qu'il m'inflige. » Je ne connais pas un homme qui ne voudrait être cocher pendant quelques jours, afin de rendre à MM. les cochers la monnaie de leurs pièces !

Tant de choses sur lesquelles on ne comptait pas ou plus sont venues en ce monde, témoin l'été, cette année, qu'il faut bien espérer que viendra un jour où l'on aura à Paris de bonnes voitures et de bons cochers qui consentent à ne pas fumer au nez des femmes, à ne pas se mettre en manches de chemise pour conduire, et à ne pas s'allonger sur leur siège comme sur un canapé, laissant les chevaux abuser de la faculté qu'ils leur donnent de ne marcher qu'au pas ! Ainsi soit-il au plus tôt ! L'état de

choses actuel donne une trop grande supériorité aux omnibus... quand on y trouve de la place ; et aux voyages de plaisir par les chemins de fer, où, Dieu merci, on trouve toujours de la place ! J'en atteste le succès qu'obtiennent les trains de promenade qu'a organisés la compagnie de l'Est, et qui chaque jour emportent des centaines de voyageurs sur tous les chemins de la Suisse, de l'Allemagne et de l'Italie. Ces contrées si pittoresques, si pleines de souvenirs et d'émotions sont, au retour de chaque belle saison, le but des pérégrinations de l'Europe artiste ou simplement curieuse.

Plusieurs compagnies de chemins de fer avaient eu depuis quelques années déjà la pensée de faciliter ces excursions, en combinant entre elles des trains directs à prix réduits.

La compagnie des chemins de fer de l'Est a réalisé cette pensée sur une large échelle, en organisant des voyages directs à prix réduits, avec le concours des chemins et des postes suisses, et des chemins badois. Ce n'est vraiment pas la peine de s'en priver !

Qu'on en juge ! Le premier itinéraire, moyennant des billets valables pendant un mois, aux prix de 441 francs 40 centimes et de 406 francs 95 centimes, conduit le voyageur dans le pays de Bade et en Suisse ; le second, avec des billets valables pendant un mois également, aux prix de 424 fr. et de 94 fr., le conduit dans l'Oberland-Bernois et lui fait traverser les lacs de Thonne et de Lucerne ; enfin la troisième combinaison met à la disposition des voyageurs des billets valables pour un mois de Paris à Mayence, Wiesbaden et Francfort, avec retour bien entendu. Cela ne vaut-il pas mieux qu'une promenade au pas dans les allées du bois de Boulogne ? Sans compter que les voyageurs ont la faculté de s'arrêter à Troyes, Chaumont, Langres, Vesoul, Mulhouse, Colmar, Strasbourg, Nancy, Châlons, en France ; Constance, Fribourg, Bade, dans le grand duché ; Bâle, Olten, Schaffouse, Lucerne, Zurich, Berne, Thonne, Interlaken, Neuhans, Alpnach, etc., en Suisse ; Mayence dans la Hesse-Darmstadt, et Francfort-sur-le-Mein.

Les excursions se présentent en foule au voyageur dans ce triple itinéraire, et il nous suffira de citer l'île Saint-Pierre près de Brienne, l'Oberland, les lacs de Thonne et de Lucerne, Interlaken, le Saint-Gothard, l'île Meinaux : les châteaux d'Areneberg, la chute du Rhin, les stations de Bade, Ems, Hombourg, Nankeim, pour évoquer les paysages et les souvenirs les plus attrayants.

Voilà, pour une seule compagnie, un remarquable contingent d'efforts et d'heureuses combinaisons en faveur des voyageurs intelligents, des touristes et des hommes de loisir ; pour tout le monde pourrions-nous dire, car le voyageur le plus modeste et le plus économe de son temps peut faire en quelques jours et moyennant une somme modique, commodément et confortablement un voyage que les plus riches et les plus téméraires se fussent permis à peine il y a une dizaine d'années, et qu'ils eussent accompli dans des conditions lentes, difficiles et onéreuses.

Vivent donc les chemins de fer, et à bas les cochers de fiacres !

X. EYMA.

LES FLEURS DU CIEL.

Encore un de ces beaux livres, rares et précieux, que nous devons recommander à nos lecteurs, et dont l'idée ingénieuse, en même temps qu'élevée, en fait, à double titre, un véritable chef-d'œuvre.

L'ouvrage dont nous parlons représente, sous la forme symbolique des fleurs et de leurs parfums, les vertus chrétiennes dont sont ornées les saintes. Le premier livre (*Liège de Jessé*), renferme le berceau de l'humanité et les prophètes, et est entièrement consacré à Marie. Dans le second livre (*Fleurs de la Foi*), défile le long cortège des vierges martyrs. Le troisième livre (*Fleurs de l'Espérance*), se rattache au triomphe de la Croix; ce sont les conquêtes de l'Évangile. Le quatrième livre (*Fleurs de la Charité*), est le panégyrique des saintes de la charité à toutes les époques.

C'est, en un mot, l'histoire imagée du christianisme, et le texte dû à la plume de M. Christian, est à la fois brillant, onctueux, sympathique.

L'illustration obtenue par le procédé lithochromique, se compose de dix-huit planches symboliques d'un fini rare. Les dessins dus à M. Ciappori sont empreints d'un grand mysticisme qui saisit à la fois les yeux et l'âme.

M. Hangard-Maugé a déployé dans l'impression de ces planches un mélange merveilleux de travail et de patience; pour arriver à des résultats pareils à ceux qu'il a obtenus, le public ne saurait se rendre compte de ce qu'il faut de soins et du nombre de difficultés qu'il faut surmonter.

Dans son tout, ce livre est un chef-d'œuvre au point de vue de l'art, sans compter la haute pensée religieuse qui s'y rattache.

Ce livre, hommage de gratitude de l'éditeur à la mémoire de madame la princesse de la Tour-d'Auvergne Lauraguais, chanoinesse du chapitre royal de Saint-Anne de Munich, a été tiré à un très petit nombre d'exemplaires. L'éditeur a bien voulu en réserver CINQUANTE pour être mis à la disposition des abonnés du *Moniteur de la Mode*, et nous nous engageons à transmettre cet ouvrage aux cinquante premiers souscripteurs, qui nous en feront la demande aux conditions indiquées à la page d'annonces qui donne en les développant les détails de cette publication.

MÉLANGES.

Il existe dans la littérature un écrivain d'un grand renom et qui se cache sous un pseudonyme que tout le monde connaît aujourd'hui, pour adresser à *l'Indépendance belge* de charmants articles intitulés les *Et cætera du temps présent*. Voici ce que nous empruntons au dernier article d'*Eraste*, le pseudonyme en question :

« Léon Bertrand réunissait, il y a quinze jours, dans le club des Chasseurs, quiconque a l'honneur de tenir un fusil, et de s'en bien servir. Ce club des Chasseurs est situé sur les boulevards, dans la maison de Frascati.

» Entrez, vous êtes reçu par deux vieux cerfs de la

forêt de Compiègne et de Fontainebleau. Un tigre est à la porte du cabinet de lecture, un lion se tient sur le seuil de la salle à manger. Sur cette table, où cinquante convives sont à l'aise, on a posé, en guise de surtout, un chat sauvage et guettant sa proie, un renard qui fait sa garde nocturne autour d'un poulailler.

» Entre ces deux terreurs de la ferme et de la forêt, se tient, sur un pied vif et léger, comme un don Juan de passage, un coucou, bête innocente et coquine; il cherche un nid, justement le nid du voisin, pour sa couvée. Au-dessus de vos têtes, un vautour au bec crochu, aux ailes étendues, plane, et de son œil injecté de sang, il épie une victime. Aussi la chasse est partout. Dans le salon de Saint-Hubert, dans le salon voisin, quatre sonneurs de trompe entonnent une fanfare de ce même Léon Bertrand.

» Lui-même au dessert, il va chanter ses propres fanfares; il en a composé (tant que cela!) une trentaine. Elles sont gravées, elles sont écrites. Elles courent à travers la plaine, elles franchissent la montagne, elles remplissent l'écho des bois. Ces cantiques sonores, adressés à tous les dieux de la force et de la santé, portent des noms charmants ou célèbres.

» Si pourtant vous nous demandez ce que nous allions faire en ce rendez-vous de chasse, au milieu de Paris, nous autres, les écrivains cloués sur un fauteuil, les martyrs de la chose écrite, et dont la forêt la plus lointaine est le bois de Boulogne, nous vous répondrons que le chasseur et l'écrivain c'est même chose. Ils courent l'un et l'autre et de bon matin, le chasseur après son lièvre et l'écrivain après son idée; ils rentrent fort souvent, celui-ci le carnier vide et celui-là sa page blanche. Ils sont *bredouilles*, on leur rit au nez.

» Ou bien ton lièvre est trop dur pour être mangé, mon idée est une vieille idée, et ton voisin et mon lecteur se moquent de ma plume et de ton fusil. A toi chasseur, il te faut un permis de chasse; à moi poète, il me faut deviner les passages permis, les passages défendus. Sans compter que l'un et l'autre, hélas! (entre nous, convenons-en!) nous jetons souvent notre poudre aux moineaux.»

Pierre OBEY.

L'ÉCHEVEAU DE LAINE.

(Voyez le numéro précédent.)

En se retournant, le chevalier se trouva en face de la marquise, qui s'était glissée furtivement dans le salon et avait entendu toute cette conversation entre Rainville et le vieux soldat.

— Madame de Loqué! s'écria-t-il.

— Oui, moi, monsieur, qui viens vous dire encore: N'allez pas à ce rendez-vous.

— Y attachez-vous tant de prix?

— Certes, à présent plus que jamais. Je viens d'entendre votre confidence à Fleury, et je vous remercie....

— Oh! madame, vous avez été cruelle, vous!

— Moi, j'ai été votre complice, chevalier, mais la fatalité n'a pas voulu que nous nous comprissions.

— Quoi! ces conseils à Florac....

— N'avaient d'autre but que d'exciter votre jalousie à l'égard de Louise; car, je vous craignais, chevalier... et mes instances auprès de mon mari ne tendaient à autre chose qu'à ce que vous cherchiez vous-même...

— Oh! mille pardons, madame, s'écria le chevalier en tombant aux genoux de la marquise; mille pardons pour avoir osé vous soupçonner, vous accuser... mais voilà maintenant que tout est perdu.

— Pas encore, peut-être! Je ne sais pourquoi j'espère. Mais, dites-moi, pourquoi m'avoir trompée? pourquoi ne vous êtes-vous pas confié à moi?..

— Parce que je vous ai crue perfide; parce que ce matin, au moment où je venais vous ouvrir mon âme, vous livrer mon secret, caché là, derrière ce paravent, j'ai entendu votre conversation avec Florac, et j'ai résolu, dès ce moment, en même temps que je poursuivais mon but, de punir ce que je pensais être de la coquetterie de votre part.

— Pauvre chevalier! nous avons risqué de tout compromettre. Mais du moment où vous refusez d'aller à ce rendez-vous, la moitié du succès est assurée...

— Puissiez-vous dire vrai!

En même temps que Louise, pâle, défaite, tremblante, les yeux encore baignés de larmes, entra, appuyée au bras du vicomte, tout glorieux et tout rayonnant, le marquis apparaissait également la lèvre souriante. Comme Louise et Florac se dirigeaient vers la porte, M. de Loclé les retint en leur disant :

— Mais demeurez donc! Il faut que vous soyez témoins jusqu'au bout. — Puis se retournant vers le chevalier : — Il paraît, monsieur, que vous n'êtes point allé à Vincennes?

— Vous le voyez, monsieur.

— Et moi, je lui ai tourné le dos.

Un rayon d'espoir éclaira le front de la marquise. Florac parut fort intrigué.

— En sortant d'ici, reprit le marquis, j'ai réfléchi que ce duel serait une sottise, que nous n'en étions pas à compter, ni l'un ni l'autre, avec ces sortes d'affaires; qu'il n'empêcherait pas que vous eussiez écrit à la marquise, et ne prouverait point que vous ne l'aimassiez pas peut-être. Arrivé au bas de l'escalier, j'avais donc changé d'idée et songé que je ferais bien mieux, dans ce cas, de vous envoyer tout droit à la Bastille...

— Monsieur de Loclé! s'écria la marquise d'un ton de reproche...

— Qu'avez-vous donc, madame? fit le marquis. A peine à la porte de l'hôtel, je pensai que malheureusement on ne reste pas toujours à la Bastille...

— Parbleu! j'en suis sorti trois fois! s'écria Florac.

— Et, ajouta M. de Loclé, je pensai encore à tout ce qu'une femme se croit dans l'obligation de devoir à un galant qui se fait embastiller pour elle.

— Oh! je le sais aussi! murmura Florac.

— Je renonçai donc à la Bastille, et je me fis conduire chez le ministre de la guerre.

— S'il allait le faire fusiller! pensa Florac; c'est plus sûr que la Bastille!

— Et je lui demandai sur-le-champ votre brevet de capitaine.

— Ah! j'aurais préféré la Bastille! se dit le vicomte.

— Achevez donc, monsieur! s'écria le chevalier, achevez de grâce!...

— C'était uniquement pour complaire à madame la marquise, et lui ôter le droit de plus rien demander. Mais, en même temps, dans l'intérêt de mon repos à venir, je sollicitai et j'obtins que vous seriez envoyé, dans votre nouveau grade, aux îles...

— Morbleu, monsieur! cria de Rainville en frappant du pied.

— Ah! cela vaut mieux encore que la Bastille! se dit Florac.

— Mais, en sortant de chez le ministre, je rencontrai madame de Mentelles, à qui j'annonçai le succès de mes démarches. Elle éclata de rire alors, et me tendit une lettre que vous lui aviez remise, chevalier, pour n'être décachetée que le jour où vous seriez capitaine, mais qu'elle avait eu soin de lire immédiatement. Cette lettre, la voici.

Madame de Loclé arracha la lettre des mains de son mari et lut à haute voix ce qui suit :

« CHÈRE COMTESSE,

» Il ne me reste plus qu'un moyen de vaincre la » résistance qu'apporte à mon mariage M. de Loclé. » A compter de ce jour, je feins pour la marquise, » et de complot avec elle... »

Ici la marquise s'interrompit pour adresser un regard de remerciement au chevalier, puis reprit :

« De complot avec elle, une passion que je pous- » serai jusqu'aux dernières limites... possibles! afin » d'exciter la jalousie du marquis, et de le forcer, » pour se débarrasser de moi, à me faire capitaine, » c'est-à-dire, à me permettre d'obtenir la main de » ma chère Louise.

» Signé DE RAINVILLE.

» Paris, ce 20 octobre 1746. »

— Ils s'entendaient! murmura Florac avec désespoir.

— Cette lettre a huit jours de date, Louise me pardonnez-vous?

La jeune fille détacha alors son bras de celui du vicomte, et lui faisant une gracieuse révérence :

— M'excuserez-vous, monsieur le vicomte, de vous manquer de parole?...

Et elle tendit une main à Rainville, et l'autre à madame de Loclé; puis, se retournant vers le colonel qui lui présentait le brevet :

— Merci! dit-elle; mais le chevalier n'ira pas aux îles, n'est-ce pas?

— Parbleu! non, puisque j'en suis quitte pour une mystification.

— Le plus mystifié, je crois, c'est moi, hasarda Florac.

— N'étais-tu donc pas du complot? lui demanda M. de Loclé.

— Vous ne pouvez le nier... lui dit la marquise bas à l'oreille.

— Le fait est que j'y ai trempé jusqu'au cou! s'écria le vicomte; et il ajouta, en faisant une horrible grimace : Décidément la marquise est trop savante pour moi!

Ce disant, il salua et sortit furieux. — Pendant que le marquis et madame de Loclé signaient la paix entre eux, de Rainville et Louise entouraient le vieux Fleury, qui, caché dans un coin du salon, pleurait de joie, et peut-être aussi de regret de ce qu'il n'aurait plus à gronder ce mauvais sujet de chevalier.

XAVIER EYMA.

UNE CONSULTATION.

I.

Ce soir-là, nous étions réunis en petit comité chez la marquise.

Pauvre marquise! elle était, ou plutôt elle croyait être malade; car, en bonne conscience, il n'y paraissait pas du tout. Sauf une certaine pâleur qui la rendait plus intéressante encore, jamais elle ne nous avait semblé plus jolie, jamais ses lèvres n'avaient été plus roses, jamais plus irrésistibles ses grands yeux noirs.

Quant au moral: veuve, vingt-cinq ans, cent mille livres de rente. Et elle voulait qu'on la plaignît! Pauvre marquise!

Après tout, peut-être l'excès du bonheur touchait-il à la souffrance? Peut-être le pire de tous les maux se nomme-t-il l'ennui?

Quoi qu'il en soit, tous les médecins avaient été consultés vainement. Restait la ressource suprême, le docteur Müller. Mais ne le voit pas qui veut, ce vieil excentrique allemand. En dépit d'une lettre fort pressante, il n'avait pas encore paru.

La marquise était donc littéralement désespérée; le petit salon, naturellement, s'en ressentait. Une seule lampe, placée dans un angle, paraissait prête à s'éteindre, et nous n'étions réellement éclairés que par les flammes rougeâtres du grand feu devant lequel la conversation cherchait vainement à s'échauffer. On devisait sur les bizarreries d'Hoffmann.

Tout à coup on annonça le docteur Müller, et, aussitôt annoncé, il entra.

Un regard, rapidement échangé, convainquit chacun des assistants que tous ils avaient eu la même pensée. C'était une sorte d'apparition fantastique, c'était un véritable bonhomme d'Hoffmann: grand front chauve; profil accidenté; œil profond et scintillant comme une escarboucle; sourire incisif et malicieux; visage de vieux parchemin; taille démesurée; maigreur impossible; tout, chez le docteur Müller, était étrange. On cherchait des griffes au bout de ses longues mains d'ivoire, on se surprenait à penser qu'il y avait peut-être un pied fourchu dans ses larges souliers à boucles d'argent.

C'était, d'ailleurs, un homme du monde, et du meilleur monde. Bien que son habit noir à larges pans carrés ne fût guère à la mode, il n'était pas dépourvu cependant d'une certaine élégance rétrospective. Il en était de même de son long gilet, véritable veste Louis XV. On admirait surtout en lui l'exquise blancheur de ses amples manchettes retombantes, et de son triple jabot plissé qu'étoilait un rare diamant noir.

La marquise, cependant, s'était empressée au-devant de lui.

— Ah! docteur, vous me sauverez!

— Je le crois, répondit-il avec une singulière grimace qui pouvait s'interpréter de différentes façons.

— Voulez-vous que nous passions immédiatement dans mon boudoir?

— Inutile, madame la marquise. Rien ne presse. Nous serons fort bien ici. Que l'on continue de causer absolument comme si je n'étais pas là.

— Mais, docteur, ma maladie... cette consultation...

— Soyez sans crainte, marquise. Je ne vous oublie pas; je vous tâte le pouls.

Et, lui prenant la main, il s'assit à ses côtés.

Quelques minutes plus tard, on plaisantait à qui mieux mieux l'original vieillard, qui s'y prêtait de la meilleure grâce. On l'appela successivement Nostradamus, Cagliostro, Mesmer; il sourit à tous ces noms-là comme à de vieilles connaissances. On alla jusqu'à lui demander une confession complète; il répondit par un long discours, très spirituel, ma foi, bien que fort nébuleux, et qui semblait conclure à vouloir faire passer l'orateur pour un simple mé-

decin, ni plus ni moins médecin que les autres médecins.

La marquise devenait de plus en plus désappointée.

— Ainsi, dit-elle naïvement, ainsi, docteur, vous n'êtes pas sorcier ?

— Moi ?

— Un peu, là, convenez-en ; rien qu'un peu !

— Pas le moins du monde.

— On cite de vous, cependant, des cures merveilleuses.

A ce dernier mot, qui semblait devoir ranimer la discussion, le vicomte à son tour intervint :

— Le docteur Müller, dit-il, vient de nous expliquer lui-même tout le mystère, si toutefois mystère il y a. Laisant de côté les médicamentations purement matérielles de ses collègues de la vieille école, il remonte combattre le mal dans l'esprit où toujours est sa source. Il saigne un vice, il purge un mauvais instinct, il opère une passion, il extirpe un chagrin. Puis, en revanche, il administre à fortes doses les retours généreux, les affectueuses inspirations, les bons sentiments ; voilà tout. On employait jadis une sorte de proverbe latin pour résumer ce système-là. C'était, je crois : *Mens sana in corpore sano*.

— Parfait, monsieur le vicomte, ricana finement le docteur, parfait ; à l'exception, toutefois, du premier mot...

— « *Mens...* »

— Qui veut dire esprit, raison, et qui, par conséquent, laisse le précepte encore trop matérialiste pour votre serviteur. A la place, seulement, mettez : « *anima* ; » car ce que je traite, moi, c'est l'âme !

— Docteur, se récria la marquise, ce que vous faites tous les jours, mais c'est donc tout simplement de la médecine chrétienne ?

— Précisément, marquise. J'ai remué la poussière de bien des bibliothèques, j'ai jeté dans le creuset scientifique des myriades de volumes, et, de tout cet amas de matières hétéroclites, il n'est resté dans le fond qu'une seule parcelle d'or... et des cendres de toutes ces feuilles imprimées ou manuscrites, il n'est ressorti pour moi qu'un seul petit volume, l'Évangile : qu'une seule phrase... aimez-vous les uns les autres ! Oui, mesdames et messieurs, tout est là. Pour être guéris vous-mêmes, commencez par en guérir d'autres. Si l'ignorance, la misère et l'envie sont les grandes infirmités d'en bas, trop souvent on rencontre en haut le dédain, l'oisiveté et l'égoïsme. Voilà les principales maladies humaines. Aimez-vous les uns les autres, voici la panacée universelle !

— Ce n'est point un système, répliquèrent ensemble toutes les voix ; docteur Müller, c'est un sermon.

— Et, ajoutèrent quelques-uns, tout en applaudissant à l'excellence de ces principes fraternels, nous ne saurions croire qu'il soient aussi omnipotents que cela... en pilules !

— C'est l'exacte vérité, cependant, insista le vicillard avec une douce gravité. Je pourrais, au besoin, le prouver par plus d'un exemple.

— Silence ! interrompit vivement la maîtresse de la maison. Le docteur va nous conter une histoire.

— Eh !... pourquoi pas, marquise ?

— Celle de madame de C..., aujourd'hui la plus fraîche, la plus alerte, la plus heureuse de toutes les femmes, et qui va partout répétant qu'il y a de cela quelque quinze années, déjà presque morte à la vie, vous l'avez pour ainsi dire ressuscitée, ni plus ni moins que la fille de Lazare !

— Je ne saurais choisir une plus convaincante preuve ; et... ma foi, puisque vous le permettez...

— Je fais plus, je vous en prie.

Tous les sièges aussitôt se groupèrent autour du docteur, toutes les voix se turent, toutes les oreilles écoutèrent.

II.

« La jeune femme dont parle la marquise, commença le docteur Müller, madame de C..., n'avait que seize ans alors, et s'appelait Édith Van-Oven.

C'était la fille du célèbre banquier hollandais, dont l'immense fortune et la patriarcale bonhomie sont devenues de notoriété universelle.

Marié par pure transaction commerciale, et presque aussitôt resté veuf, Van-Oven, dans toute sa longue carrière, n'avait eu qu'une seule joie, qu'une seule poésie, qu'un seul amour...

Sa fille !

N'imaginant l'idéal de la félicité parfaite nulle autre part ailleurs que dans la possession des richesses, le bonhomme s'était tué le corps et l'âme afin qu'Édith devint la plus riche héritière de l'Europe.

Ce rêve une fois réalisé, Van-Oven pensa naïvement qu'elle allait être la plus heureuse de toutes les jeunes filles... N'avait-elle pas des millions !

Jugez donc de l'étonnement, du désespoir de ce pauvre père... si riche !

Voilà que tout à coup, au lendemain même de je ne sais plus quelle triomphante opération qui tierçait encore les trésors paternels, voilà qu'Édith devient triste, languissante... malade !

On convoque la faculté tout entière à l'hôtel du Crésus hollandais. Les discours scientifiques s'y croisent avec les courtoisies *ejusdem farinae*. Cent disgracieuses questions fatiguent inutilement la jeune mourante, et finalement, unanimement, le

mal est déclaré incompréhensible, hiéroglyphique, incurable.

Alors seulement on eut recours à moi.

Bien que jouissant déjà d'une certaine réputation, je n'étais encore considéré que comme un médecin fantaisiste, à la porte duquel on ne venait jamais frapper qu'en désespoir de cause.

Je n'en étais néanmoins que plus empressé; j'accourus aussitôt.

Le suisse m'attendait en dehors de la porte cochère, un second laquais au milieu de la cour, un troisième sous le péristyle, un quatrième en haut de l'escalier, et ainsi de suite, jusqu'au salon qui précédait la chambre de la malade.

Dans ce salon, Van-Oven marchait à grands pas.

En m'apercevant, le suisse avait crié au second laquais :

« Le voilà !

— Le voilà ! le voilà ! le voilà ! » avaient successivement répété le second laquais au troisième, le troisième au quatrième, etc., etc. Un vrai télégraphe russe.

Le tout avec grand fracas de portes ouvertes et refermées, avec piétinements, essoufflements, et, comme on dit dans le peuple... tout le tremblement !

J'arrivai enfin devant le banquier.

Il était cramois; il était bouleversé; il était fou !

« Docteur ! s'écria-t-il en se jetant tout en pleurs entre mes bras. Docteur, ma fille va mourir !... Docteur, sauvez ma fille !

— Chut ! fis-je avec ma désespérante imperturbabilité; chut !... si elle vous entendait !

— Oui... oui... vous avez raison ! balbutia le pauvre père tout penaud, en essuyant fébrilement ses larmes. Oui... mais je perds la tête, moi... Je ne serais même plus capable d'une addition... Un banquier !... Rassurez-vous cependant, je vais être sage... Oui, je vous comprends... Elle est là... Parlons bas... entrons ! »

En même temps, il ouvrait la porte.

Nous entrâmes.

C'était une ravissante chambrette, tout artistique-ment capitonnée de satin blanc, avec des draperies bleu de ciel à la couchette et à la fenêtre, avec de petits meubles délicats dans chaque coin, avec de délicieuses fantaisies partout.

Un nid de sylphide dans des fleurs, un boudoir de séraphins au milieu d'un nuage irisé.

Mais le piano de nacre et d'ivoire semblait ne plus s'ouvrir depuis longtemps... Mais le chevet, si coquettement léger, ne soutenait plus qu'une esquisse depuis longtemps abandonnée... Mais les fleurs de la jardinière gothique penchaient sinistrement sur leurs tiges flétries... Mais toutes les petites portes dorées de la volière chinoise battaient sans

obstacle à la brise du matin, fauvettes et colombes ayant repris librement leur vol !

Près de la fenêtre entr'ouverte, sur une élégante ottomane, la jeune malade était mollement étendue, les yeux à demi clos, la tête renversée en arrière, le visage si pâle qu'on eût dit une blanche statue, une morte.

Au bruit de la porte, elle ne parut pas même s'éveiller; nous approchâmes; elle ne bougea pas davantage.

Van-Oven me jeta un regard qui voulait dire :

« Vous voyez ! »

Puis, s'efforçant de sourire, le vieillard, navré, s'accroupit sur les talons auprès du sofa, frappa càlinement des mains sur ses genoux, et murmura par trois fois, avec une fausse gaieté si douloureuse qu'elle brisait le cœur :

« Édith ! Édith ! Édith ! »

Au bruit seulement de la voix paternelle, Édith rouvrit ses grands yeux bleus.

En se séparant, les paupières avaient laissé pleuvoir une larme sur chacune des joues amaigries.

Van-Oven, à cette vue, se détourna vivement pour étouffer un sanglot.

Mais, en dépit de la précaution, sa fille l'entendit, ou plutôt le devina; car, se relevant aussitôt avec un élan en apparence impossible à tant de faiblesse, elle se précipita dans les bras du vieux millionnaire.

« Bravo ! m'écriai-je alors en me montrant tout à coup. Bravissimo !... et bonjour ! »

Étonnée, confuse, Édith se retourna vers moi.

« C'est un médecin, un grand médecin ! expliqua le banquier.

— Ah ! » fit la jeune fille avec une petite moue charmante, mais qui bien clairement signifiait : encore un !

Et, se laissant retomber assise sur la dormeuse, elle m'abandonna l'une de ses mains presque diaphanes, tandis que de l'autre elle se mit à jouer mélancoliquement avec les boucles frisant de son adorable chevelure d'or.

Van-Oven déjà commençait à me décrire minutieusement comme quoi, depuis une année, sa fille était de plus en plus souffrante et plus affaiblie; comme quoi, depuis près de six semaines, elle n'avait pas même voulu sortir de cette chambre où rien ne semblait plus lui plaire, et où elle se laissait lentement mourir, sans plainte, sans regret, sans douleur, mais comme invisiblement détachée de la vie par quelque attraction inconnue, mais comme par épuisement, par impuissance, par fatigue de vivre.

A seize ans !

« Et, poursuivit le banquier, rien ne lui manque

— Mais
— Eh !
— Ave
avec une
— Oū
— C'es
— Ah !
— Mai
cinq min
Et, pos
oreille, j
« Il y
Puis,
« Lis
venez. »
Et je
pièce à
ja
« Ah
porte se
m'expliq
— Ri
— M
— Vi
lade...
— H
— N
guérir.
— Vi
— O
moi, si
— Q
— H
avec mo
— Se
— S
— M
— Ri
ou non,
— M
— V
La p
sur le s
Un cr
«
plus sim
seline lit
une vrai
séraphiq
Je cr
était ado
« Oū
Van-Ov
Pour t
volsivem
Puis,
fait à la

ici de ce qui charme la jeunesse, de ce que la fortune peut donner. C'est véritablement une petite reine que ma fille; je la gâte, monsieur, que c'est à m'en rendre la fable de toute la finance. Tout ce qu'imaginerait son caprice, elle sait n'avoir qu'à le demander. Eh bien! non, elle ne manifeste même plus un désir. Il est vrai que je ne lui en laisse pas le temps... Elle a cela, et puis ceci, et puis... et puis... »

Le bonhomme eût pu parler sans interruption jusqu'à l'heure de la Bourse; depuis quelques secondes déjà je n'écoutais plus que l'artère de la jeune fille. Et déjà son mol battement m'avait tout appris.

Oui, marquise, oui, j'avais deviné pourquoi cette charmante créature, si merveilleusement douée, n'aimait plus ni la campagne ni la ville, ni son hôtel, ni ses châteaux, ni les fêtes, ni la toilette, ni son piano, ni son chevalet, ni ses livres, ni ses fleurs, ni même ses pauvres oiselets rendus à la liberté.

C'est qu'elle aussi se sentait dans une cage trop uniformément dorée; c'est que rien ne chantait dans son cœur de seize ans; c'est qu'elle s'ennuyait d'être trop heureuse; c'est qu'au milieu de tout ce luxe matériel, elle se mourait faute d'aliment à son âme, faute de lutte pour son intelligence, faute de quelque obstacle à vaincre, faute de quelques larmes, faute d'espace, faute de travail, faute de se sentir utile, faute de charité, faute d'amour!

Oui; car un moment étant venu où Van-Oven s'écriait comme argumentation suprême :

« Enfin, le croiriez-vous, monsieur! j'ai voulu la marier au jeune Storfius et C^{ie}, de Francfort... un jeune banquier charmant... »

A ce nom, le pouls de la jeune fille s'était réveillé tout à coup avec une sorte d'indignation.

Évidemment il protestait.

« Très bien, fis-je en me levant aussitôt; la cause est entendue. »

Déjà Van-Oven courait par la chambre pour me chercher de quoi écrire l'ordonnance.

« Inutile! » répondis-je en repoussant la plume qu'il me tendait.

Puis, me retournant vers Édith :

« Mademoiselle, avez-vous par hasard quelque petit chapeau insignifiant?... »

— Oui, docteur, mais...

— Quelque châle ou quelque écharpe bien simple à jeter sans façon par-dessus votre peignoir de malade?...

— Sans doute; mais...

— Une toilette de petite bourgeoise, enfin, qui vous permette d'aller partout... et qui soit prête dans cinq minutes?

— Mais pourquoi... pourquoi donc?

— Eh! parbleu, pour sortir avec moi.

— Avec vous? murmura-t-elle en se redressant avec une demi-curiosité.

— Où donc cela? demanda le père tout ébaubi.

— C'est mon secret.

— Ah!

— Mademoiselle, je vous attends... vous avez cinq minutes. »

Et, pour achever de la décider, tout bas, à son oreille, j'ajoutai ce gros mensonge :

« Il y va de la vie de votre père. »

Puis, me retournant vers Van-Oven :

« Laissons mademoiselle s'habiller, lui dis-je; venez. »

Et je l'entraînai, muet de stupéfaction, dans la pièce à côté.

« Ah çà! reprit-il, cependant, aussitôt que la porte se fut refermée sur nous; ah çà, vous allez m'expliquer enfin... »

— Rien du tout!

— Mais...

— Van-Oven... votre fille est malade... très malade... excessivement malade!

— Hélas! je ne le sais que trop!

— Ne m'interrogez pas alors, et laissez-moi la guérir.

— Vous m'en répondez donc?

— Oui, si vous vous en remettez aveuglément à moi, si vous me donnez carte blanche.

— Qu'exigez-vous... voyons?

— Il faut que, tous les deux jours, Édith sorte avec moi.

— Seule?

— Seule, le matin, pendant trois heures.

— Mais, dites-moi donc au moins...

— Rien de rien... Son salut est à ce prix... Oui ou non, voulez-vous que je la sauve?

— Mais elle... elle... consentira-t-elle?

— Voyez plutôt!

La porte venait de se rouvrir, Édith était debout sur le seuil.

Un crêpe de Chine d'un lilas sombre retombait en plis simples, mais gracieux, sur sa robe de mousseline blanche; une petite capote sans ornement, une vraie violette des bois, encadrait son visage sésaphique.

Je crois la voir encore... chère Édith!... Elle était adorable ainsi!

« Oui ou non? » répétais-je impitoyablement à Van-Oven.

Pour toute réponse, le bonhomme embrassa convulsivement sa fille, et me la jeta dans les bras.

Puis, déjà presque certain qu'elle vivrait, il s'enfuit à la Bourse afin de lui gagner un million de plus.

LE

MONITEUR DE LA MODE.

MODES,

Renseignements divers, description des Toilettes.

Tout d'abord, l'été ne tenant pas mieux ses promesses que le printemps n'avait rempli ses engagements, si l'on n'eût obéi qu'à la véritable logique de la saison, au lieu de se croire forcé de se précipiter aux bords de la mer ou dans une ville de bains, on serait resté à Paris, et l'on porterait encore les robes de soie et de laine, au lieu des tissus de gaze, d'organdi et de mousseline, qui semblent les toilettes naturelles du milieu de juillet. Mais que deviendraient les toilettes fraîches et légères destinées aux excursions lointaines, ces charmantes petites redingotes de piqué blanc ou fleuri, ces burnous moelleux et élégants, ces délicieuses robes de gaze ou de grenadine à tant de petites garnitures, qui ne sont qu'un nuage, une vapeur, et surtout ces délicieux chapeaux à bords relevés, ornés de longues plumes d'autruche, de héron ou de faisan, qui ne sont portés à Paris que par des étrangères, mais que la Parisienne promène partout avec tant de grâce en dehors de chez elle ?

A propos de ces chapeaux de campagne d'une coquetterie un peu agaçante, un essai a été tenté. On a donné à quelques-uns d'entre eux la forme de tricornes, mais il n'est pas venu à notre connaissance que cette excentricité ait été adoptée encore par une de ces personnes privilégiées dont l'exemple fait autorité en matière de modes et de bon goût.

Une autre innovation que nous avons vue aussi beaucoup plus dans les vitrines des magasins que dans la toilette des femmes, se rapporte à la chaussure. Elle consiste à lacer en dessus du pied, par des œillets de métal, des bottines, principalement de cuir verni. Beaucoup de ces bottines sont ornées sur le cou-de-pied d'une large rosette.

On offre presque partout maintenant comme grande nouveauté, les gants vénitiens, brodés et lisérés d'une nuance tranchant sur celle de la peau et attachés sur le dessus du poignet par trois petits boutons dorés. Nous avons parlé de ces gants dans un temps où l'on en ignorait presque encore l'existence.

Comme lingerie simple, on ne sort pour ainsi dire pas des cols et des manchettes de toile piquée, à pattes, croisées l'une sur l'autre et brodées seulement à leur extrémité. Dans un modèle nouveau, le gros bouton de jaspe ou de malachite qui retenait ces pattes au milieu ou sur le côté est remplacé par une double agrafe d'or façonnée, dans laquelle sont passées les deux extrémités du col ou de la manchette et qui figure un nœud en dessus

du poignet et en avant du cou. Avec ces manchettes de toile, attachées sur le côté ou pointues, et boutonnées en dessous, le corps de la manche très large se fait de mousseline claire. Des manches plus habillées sont également de mousseline claire, mais froncées en long par des entre-deux à jours, dans lesquels sont passés de petits rubans ou de petits velours, et dont le poignet se compose d'une grosse ruche de dentelle ou de guipure entremêlée de petites bouclettes de velours ou de ruban. Le fichu assorti est plissé et se termine par une collerette semblable aux ruches des poignets. Avec les manches courtes ou tout à fait ouvertes, on porte des sous-manches bouillonnées dans toute leur hauteur, et coupées entre chacun de ces bouillons par des entre-deux de dentelle ou des bracelets de velours. Madame Colas, rue Vivienne, 47, dont les lingeeries sont d'un goût exquis, en fait beaucoup ainsi en ce moment.

L'association du noir et du blanc est plus que jamais en faveur. Ainsi l'on porte, sans être aucunement en deuil, des coiffures de dentelle noire et blanche, des chapeaux de crêpe ou de tulle blanc, ornés de grappes de fleurs blanches et de fruits noirs, des chemisettes et des canezous à plis suisses avec revers ou rouleaux de velours noir, et même des robes de tarlatane ou de mousseline toutes couvertes de petits volants alternés noirs et blancs, avec les mêmes volants aux manches et à la petite pèlerine qui recouvre à volonté le corsage décolleté et à ceinture.

Mais comme deuil véritable, la maison Gagelin, 83, rue de Richelieu, a composé, à l'occasion du deuil de la cour, des robes d'une admirable distinction. L'une de celles que nous avons vues était toute couverte de petits volants posés en biais, l'un en taffetas et l'autre en grenadine, et le châle assorti était orné de six petits volants pareils et d'un volant de guipure. Les volants de taffetas sont découpés, et ceux de grenadine sont bordés d'un biais de taffetas.

Une robe de demi-deuil est en taffetas gris clair, ornée dans le bas, de trois volants de la hauteur d'une main chacun, surmontés de tout petits volants d'un gris plus foncé. Cette robe, dont tous les plis sont rejetés en arrière, s'évase bien en éventail et dessine une queue très accusée. Tous les volants sont découpés en festons. Le corsage est plat et boutonné en avant par des boutons gris-foncé. De plus gros boutons garnissent tout le devant de la jupe. Les manches larges et froncées ont un jockey formé d'un grand et d'un petit volant, et un poignet lâche coulissé en biais, avec un parement composé des deux mêmes volants.

Au nombre des robes commandées à la maison *Gagelin* par une élégante jeune femme qui se rend à Vichy, il s'en trouve une de grenadine grise à petits bouquets brodés, garnie à la jupe, vers la moitié de sa hauteur, d'un plissé à la vieille de grenadine, dépassé de chaque côté par un bord de taffetas noir découpé. Cette garniture remonte en avant de chaque côté jusqu'à la taille et continue au corsage en s'évasant jusque sur les épaules. Les manches sont unies dans le haut, coulissées au poignet, et garnies au-dessus de ce bord coulissé, d'une petite ruche à la rielle posée en biais.

Pour les bains de mer, la maison *Gagelin* a de délicieux manteaux en un tissu nouveau, souple et moelleux, mélangé de noir et de blanc, avec le grand capuchon retombant carré sur l'épaule et garni d'un gros gland, ou en drap léger gris-clair rayé de bleu ou de violet et à bordure noire liserée de bleu ou de violet. Trois petites pattes sont posées autour de l'encolure bordée de noir, une toute petite au milieu de deux plus longues, et deux pattes en travers sur chaque épaule retiennent les plis du vêtement.

La *Ville-de-Lyon*, 6, rue de la Chaussée-d'Antin, où se trouvent les plus jolis ornements de rubans et de passementeries pour les confections et les robes, a des garnitures tout entières en point de Venise d'un travail admirable. Ses fichus et ses berthes de guipure au crochet à la main, avec mélange de jais, ses aumônières et ses escarcelles sont de la dernière et de la plus aristocratique nouveauté. Les cravates étroites de taffetas qui se nouent sous les petits cols plats, sont à la *Ville-de-Lyon* d'une charmante variété; et comme ganterie, ce magasin célèbre a une réputation bien justifiée par les innovations heureuses qu'il fait sans cesse, et parmi lesquelles nous avons cité déjà celle du *gant Joséphine*.

Les bonnets se font ou à fond tombant, ou tout à fait ronds genre *Charlotte Corday*. Madame *Alexandrine*, 14, rue d'Antin, donne à ceux qu'elle compose un cachet tout à fait historique. L'un de ceux que nous avons vus chez elle était de tulle Malines avec une haute garniture qui se replait sur elle-même, une bride lilas qui se nouait en long nœud du côté gauche, et des grappes de lilas blanc et lilas qui garnissaient le côté droit.

Une de ses riches coiffures est une torsade de ruban ponceau coupée à droite par un nœud d'épis d'or et en arrière par un nœud plus petit, et d'où retombe à gauche une grande plume blanche.

Un chapeau de madame *Alexandrine*, qui fait rêver la campagne et la verdure, mais avec un climat plus égal que le nôtre en ce moment, est d'une délicieuse paille façonnée, ornée en dessus et en dessous de roses, d'épis et de cerises. Il a éveillé en nous l'idée de la jeunesse souriante et de la beauté.

Un autre d'une parfaite distinction est une paille de riz presque toute couverte de grandes grappes de lilas blanc sur une écharpe de tulle qui se termine en larges barbes caprées. En dessous sont d'autres brides de taffetas blanc, et dans le bandeau, du côté gauche, une branche de lilas.

Une paille belge est recouverte d'une résille de lacet paille, d'où retombe tout autour une frange de petits glands

de paille, et que fixent des grappes de raisin saumon et de petits fruits noirs. Les brides sont de ruban saumon rayées en large.

Un autre encore est garni d'une bride de ruban saumon à étoiles noires, qui forme sur le milieu de la passe un large nœud à boucles plates retenu par des boutons et des médaillons de paille entourés de dentelle noire. Le havolet est uni, surmonté d'un petit bouillon serré par un nœud de ruban noir étroit. Sur le front est une ruche découpée de ruban saumon.

Comme ornements de chapeaux, les fruits ont beaucoup plu cette année. Les grappes de raisin noir ou blanc qu'a faites pour cette destination la maison de *Laère* avaient le velouté et la transparence de la nature. Nous avons admiré aussi ses prunes, ses fruits de houx, de sorbier et de sureau, ses cerises noires et rouges, ses prunelles et ses délicieuses petites azerolles.

La coiffure qu'a fournie madame de *Laère* pour le mariage de mademoiselle de P... était d'une forme parfaite et toute de fleurs d'aubépine et d'oranger divisées par petits groupes.

Le chapeau d'enfant le mieux porté est toujours le *frondeur*. Pour les tout petits, M. *Desprey* le garnit tout en velours rouge noué à plusieurs boucles en arrière et entouré d'une ganse noire et or, avec une grande plume noire à droite.

Pour les petits garçons de huit, dix et douze ans, il le fait en paille doublée de soie.

Les autres genres qui se portent aussi sont le *matelot* à bords droits, en paille unie ou chinée, garni de velours ou de soie noire portant une ancre.

Le *Tudor* à bord relevé de velours, orné en avant d'un chou de plumes noires à cœur blanc.

Le petit *sultan*, de même forme, mais plus rond et garni de velours rouge.

Les chapeaux d'amazones, les plus distingués, sont ceux de paille d'Italie, de forme un peu allongée et à bords relevés, ornés de plumes de héron ou de faisan. M. *Desprey* en a fait aussi pour plusieurs femmes du grand monde, en paille brune avec plume blanche.

Madame *Bernard*, 162, rue de Rivoli, vient de terminer pour plusieurs baigneuses aristocratiques de charmantes robes de gaze ou de grenadine à petits volants bordés de ruches, de biais ou de plissés, ce sont pour la plupart des grisailles chinées ou rayées à semées de petites fleurs brodées, et leur garniture est d'une des couleurs les plus gaies du dessin. Cette habile couturière fait aussi beaucoup de robes de mousseline blanche avec ou sans transparents de taffetas, et nous avons admiré dans ses ateliers deux ravissantes robes de mariée, l'une de moire antique garnie de ruches d'Angleterre, l'autre de tarlatana à volants de point d'Alençon sur un dessous de taffetas blanc.

En même temps que cette dernière robe, la nouvelle mariée, qui habite un magnifique château des environs de Tarbes, s'est fait expédier plusieurs *corsets plastiques* de madame *Bonvallet*, 5, boulevard de Strasbourg. Le succès de ce corset, que ratifient également (chose rare!) et la mode et la médecine, est un fait que l'on ne peut qu'applaudir en le constatant. La couturière la plus exi-

Fragment of text from the adjacent page, visible on the left edge of the image.



F. de la Mode

De la Mode

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 98.

Coiffettes de R. Lhopiteau. Robes de Pauline Contes, par. Vivienne.
 Fleurs de Perrot Petit et C^{ie}, N^o 11, S. Augustin, 20. Dentelles de G. Violard, r. de Choiseul, 1.
 Parfums de Legendre, sous les Cours de France et d'Allemagne et de Russie, rue S. Honoré, 27.
 Corssets plastiques de M^{me} Bonvallet, Boulevard de Strasbourg, 3.

Sous-jupes avec Tavernier, C. Renoy, r. de Valenciennes, 133. | Corssets de la M^{me} de Comin, Lassalle et C^{ie}, S. L. Gaud, 37.

Entered at Stationers' Hall

LONDON, at the Monitor Office, 20, Great Street, Soho. NEW-YORK, Pines & C^{ie} General Agents.

MADRID, P. J. de la

parait la
 pénétré
 vicari
 Une
 Une
 comme
 Le d
 Le j
 teyau
 Tou
 vrier,
 Rob
 moule,
 l'aité
 mître
 et
 illas e
 est en
 de tal
 le en
 En
 la m
 sous
 La
 rotat
 botti
 Tu
 20 e
 La
 N
 tion
 ven
 de l
 I
 mot
 tre
 à
 Car
 cou
 cot
 I
 don
 de t
 Che
 dan
 I
 pub
 de
 gar
 l'oi
 gan
 I
 plic
 ligi
 seil
 men
 les
 I
 G
 m
 C
 cu
 ral
 Lon
 t

geante ne peut désirer pour ses chefs-d'œuvres aériens un support plus convenable et mieux combiné, et la poitrine la plus délicate n'a rien à souffrir du contact d'un vêtement qui moule et soutient les formes au lieu de les comprimer. Le corset plastique est le seul que les médecins permettent aux jeunes filles, car, au lieu de nuire à leur taille, ils aident à son développement normal.

Dans un autre genre, la parfumerie exerce sur la vie elle-même, une influence non moins grande que les corsets. Le même que les mauvais parfums sont une espèce de poison lent qui, à la longue, bouleverse et désorganise toute l'économie, ceux qui sont les produits raisonnés de l'observation et de la science ont l'action la plus bienfaisante sur la beauté d'abord, et ensuite sur la santé.

Au nombre de ces produits non-seulement permis, mais encore prescrits par l'hygiène, nous citerons l'eau tonique de quinine et la pommade au baume de tannin pour l'entretien et la régénérescence de la chevelure; l'oryza lacte, lotion émulsive pour le teint; la véritable eau des Alpes, d'une senteur exquise et de l'emploi le plus agréable pour la toilette; les savons: au cold-cream, au lait virginal, au jasmin d'Espagne, à l'ess.-bouquet et au jockey-club, toutes préparations remarquables de l'ancienne et célèbre maison Legrand, fournisseur des cours de France et de Russie, 207, rue Saint-Honoré, ainsi que le parfum du Nord, la fleur de mai, le sureau des Alpes et le cyclamen d'Italie, délicieuses essences pour le mouchoir.

Contre les taches de rousseur, les boutons, les rougeurs, toutes les altérations accidentelles de la peau, le lait antipénelique de M. Candès, boulevard Saint-Denis, 26, a victorieusement prouvé son efficacité presque infaillible. L'inventeur de ce précieux cosmétique est devenu à son insu le consolateur mystérieux de bien des tristesses inexplicables, et a rendu la sécurité et la joie à bien des cœurs sur lesquels pesait comme une humiliation cette sorte d'infirmité gênante. Nous avons été nous-même témoin de cures presque miraculeuses qu'il a opérées, aussi le conseillons-nous en toute assurance aux personnes momentanément défigurées par les suites d'une maladie, l'excès de la fatigue ou du chagrin.

Mme Marie DE FRIBERG.

GRAVURE DE MODES N° 605.

TOILETTE DU MATIN CHEZ SOI. — Coiffure retenue dans une résille de soie noire avec une perle d'or à chaque nœud du filet. Petit nœud de velours noir sur la tête, un peu de côté.

Peignoir de mousseline claire avec dessous de taffetas maïs. Garniture de valenciennes, nœud de ruban maïs n° 20.

Ce peignoir est ajusté au corsage devant; le dos est à coulisse; la jupe s'agraffe sous les nœuds ou se laisse ouverte à volonté.

Un collet pèlerine, avec écart devant, garnit le haut du corsage. Trois nœuds le ferment devant. La manche est fendue devant à la saignée; elle s'arrondit largement avec ampleur.

Trois nœuds sont posés contrariés sur chaque côté du devant de la jupe.

Un plissé de mousseline doublé de taffetas maïs et large de 7 centimètres, y compris les deux têtes qui forment ruche,

garnit la pèlerine, la couture de la manche et tout le tour. Un plissé pareil part de l'épaule, se rapproche de la taille, et s'écarte du bas sur chaque côté du devant.

Une petite valencienne borde chaque côté de ces plissés.

Une valencienne relevée forme col. Une grande valencienne forme sous-manche.

Le devant du peignoir et le bas sont ourlés.

Le jupon est de mousseline et garni de onze petits volants tuyautés bordés d'une petite valencienne.

TOILETTE DE MATINÉE DANSANTE OU DE DÎNER. — Coiffure ornée, de chaque côté, d'une branche de lilas.

Robe de mousseline claire. Corsage décolleté plat, taille ronde, jupe garnie de neuf volants très froncés ayant 10 centimètres; tous faits, ces volants ont un petit ourlet de 1 centimètre et demi.

Sur le haut du premier volant est un bouillonné doublé de lilas avec une petite tête à chaque bord. Ce bouillon et les têtes ont en tout 7 centimètres. La manche se compose d'un bouffant de taffetas blanc très court et d'un gros bouffant de mousseline le recouvrant et serré sur le bras par une ruche lilas.

Un ruban n° 60, pincé sur chaque épaule pour faire place à la manche, forme la pointe derrière et se noue croisé devant, sans coques.

La ceinture de ruban chiné a, sur le côté, un nœud bien ratatiné (à cause de la largeur n° 60), et deux longs bouts flottants.

Un nœud à deux coques assez longues et à deux bouts de 30 et 40 centimètres est posé sur le côté, un peu en arrière.

La robe de dessous est de taffetas blanc.

Nous recommandons à nos abonnées trois publications de PATRONS MODÈLES PARISIENS. Patrons nouveaux éprouvés et coupés dans les meilleures maisons de Paris de manière à pouvoir être garantis parfaits.

PATRONS-MODÈLES DE LA COUTURIÈRE. — Les Patrons-modèles de la Couturière donnent, chaque mois, des Patrons de grandeur naturelle, d'après les gravures du Moniteur de la Mode, de Robes, Corsages, Manches, Pèlerines, Corsets, Manteaux, Mantelets, Fantaisies, Costumes de cour, Pardessus, Amazone, et tout ce qui concerne la confection.

LA LINGÈRE PARISIENNE. — La Lingère Parisienne donne, chaque mois, des Patrons de grandeur naturelle de tout ce qui comporte la lingerie: Bonnets, Camisoles, Chemises, Jupons, Broderies, Fichus, Pantalons de dames, etc.

LES MODES DE L'ENFANCE. — Les Modes de l'Enfance publient, chaque mois, une feuille couverte de Patrons de grandeur naturelle des différents vêtements de petits garçons et de petites filles, depuis le premier âge jusqu'à l'adolescence, que la mode sait rendre si coquets et si élégants.

Les tracés de ces publications sont accompagnés d'explications suffisantes pour qu'ils soient parfaitement intelligibles et qu'ils trouvent une application utile, non-seulement pour les personnes qui s'occupent spécialement des modes et nouveautés, mais encore dans toutes les familles.

Chacune de ces publications coûte 6 francs par année en France, 8 francs pour l'Angleterre.

On peut s'abonner aux trois ensemble ou séparément, en adressant le montant, à M. Georges KENT, agent général du Moniteur de la Mode, 40, Greek street Soho, à Londres.

Courrier de Paris.

Il y a des moments comme cela, où la veine y est, peut-on dire! Pendant ces derniers jours c'était tout profit de lire les journaux; j'entends en lire cette partie qui est spécialement réservée à raconter les meurtres par le fer, le feu ou le poison, les suicides, les vols, toutes les catastrophes et tous les crimes dont l'humanité est susceptible de pâtir ou de se rendre coupable! C'est alors un cauchemar qui dure des semaines, des mois entiers. D'autres fois, c'est le contraire: les faits divers des journaux sont une série non interrompue de bucoliques, d'égloues, de tableaux riants et sereins; c'est un retour à l'âge d'or, aux temps héroïques, aux époques de la fable humaine! Le lecteur vit en plein ciel bleu; le monde est un paradis terrestre et l'on croirait l'homme revenu à son innocence primitive. Qui se plaint de ses bonnes veines-là, où l'on aime à se reposer, comme en une oasis au milieu de l'aride sécheresse de notre malheureux temps? Personne à coup sûr.

Donc nous voici dans la bonne veine des faits divers qui consolent un peu des misères de notre siècle enregistrées, chaque jour, à des millions d'exemplaires que les deux Mondes se communiquent et sur lesquelles ils en-chérissent très souvent l'un sur l'autre, le Nouveau pour montrer que l'Ancien est arrivé à l'apogée de la corruption, l'Ancien pour prouver que le Nouveau n'a rien à lui envier sous ce rapport. Quelle joie c'est donc pour les âmes honnêtes qui traversent et ce même temps et ces mêmes deux Mondes, croyant encore au bien, au bon, au beau, à l'absence d'égoïsme, au dévouement, ayant foi dans les sentiments chevaleresques, dans l'ab-négation de soi, dans les élans généreux et spontanés qui présentent un service rendu au-dessus de la vie jouée à pile ou face sur un danger dont on ne calcule pas même ni la profondeur, ni la hauteur, — quelle joie c'est pour ces âmes-là, dis-je, de lire quelque belle action écrite à la même place où la veille on constatait un crime! tirée à autant de millions d'exemplaires, éclatant sur l'univers entier par toutes les bouches et par toutes les trompettes de la presse!

Quelle joie bien plus grande encore quand on voit des enfants accomplir ces bonnes actions, ressentir de ces élans où le cœur est tellement le maître que la raison n'y pourrait rien, si la raison avait déjà sa place dans de petits cerveaux grands comme la main! Oui, c'est une joie bien autrement complète, car une génération d'enfants, qui ne se montre ni timide, ni égoïste, ni tremblante devant le danger, promet pour l'avenir une génération d'hommes forts, héroïques, honnêtes, vertueux dans le sens antique du mot. Cela console du passé et du présent, et donne envie de vivre pour assister au spectacle de cette quasi-transformation de la société!

Je l'assure, ce n'est pas sans émotion que j'ai lu, ces jours derniers, dans les journaux deux traits de courage de la part de deux enfants, l'un âgé de onze ans, l'autre de cinq ans, et comme je ne connais pas de meilleure école que celle de la morale en actions, je ne résiste pas au plaisir de consigner ici ces deux traits. Le plus âgé de

ces deux héros, celui de onze ans, nommé Léon THIRIEZ, jouait avec d'autres enfants près du canal des Hibernois à Lille; l'un d'eux, âgé de quatre ans, tomba à l'eau. Léon Thiriez, n'écoutant que son courage, sans calculer le danger auquel il s'expose, ne prend pas même le temps de mettre habit bas, et le voilà à l'eau, barbotant dans le canal et ramenant sain et sauf sur le bord le pauvre petit enfant.

L'autre héros n'a que cinq ans, ai-je dit; or, du moment que les enfants se mêlent d'avoir des vertus qui sont le lot des hommes, plus ils sont jeunes, d'autant plus ils sont héroïques. S'il faut, à mon avis, admirer Léon Thiriez, combien plus ne faut-il pas admirer Louis DABIN! Donc c'était au village de la Pettière, près Saint-Fiacre, trois bambins, les deux frères Dabin, Louis et François, et un de leurs camarades, Charles Moriceau, jousaient imprudemment dans un bateau sur la Sèvre; l'un des trois, Charles Moriceau, âgé de neuf ans, perd l'équilibre et tombe dans la rivière, en un endroit profond de plus de 25 pieds. Après avoir disparu, il revint à la surface de l'eau. Alors Louis Dabin, sans pousser un cri et avec un sang-froid bien au-dessus de son âge, dit avec raison le journal qui a primitivement rapporté le trait, saisit son camarade par les cheveux, et avec l'aide de son frère, parvient à le retirer de la rivière où Charles Moriceau se serait infailliblement noyé sans la présence d'esprit du jeune Louis Dabin. Le temps de crier, de se désoler et d'attendre du secours, et c'en était fait du petit noyé!

Y a-t-il des récompenses et des distinctions honorifiques pour les enfants qui accomplissent de tels actes de courage et de dévouement? Non, Dieu merci! et je regretterais qu'il y en eût; car s'il pouvait m'entrer dans la pensée qu'un enfant a accompli une bonne action avec la perspective d'y trouver une récompense quelconque, ma joie serait troublée. Mais que Dieu prête vie à Léon Thiriez et à Louis Dabin, et pensez un peu si ce ne seront pas là de vrais hommes un jour, et taillés sur le bon patron!

Ah! que j'aime bien mieux des enfants ainsi faits, et que mieux vaut les vanter que ces petits prodiges, que l'on exhibe comme des génies précoces en musique, en peinture, en littérature! On a toujours le temps de faire des vers et de la prose, et de chanter excellemment et de peindre à ravir; mais on n'a pas toujours le temps d'être brave, de mépriser et d'affronter le danger, de rendre service à son semblable. On peut toucher merveilleusement du piano après avoir sauvé de la mort un homme; écrire une tragédie irréprochable ou un roman attachant, après avoir gagné une bataille, et peindre un tableau après avoir offert sa vie sans la marchander; mais la réciprocité n'est pas toujours vraie. Et ma foi! dussé-je passer pour un moraliste chagrin, je dirai volontiers aux pères et aux mères: « Enseignez le courage à vos fils avant le latin, et à vos filles les devoirs sérieux et les dévouements de la vie avant le piano et l'aquarelle!

Avouons-le entre nous, là, les générations ainsi élevées où les enfants ont déjà les élans et les vertus qui feront l'honneur de leur jeunesse et de leur âge mûr, ne valent-elles pas mieux que les générations étioilées aux-

il passa
couteau
— à
le colon
sas et
votre
dans le

« Je
du colon
de fasci
ou affr
retira s
Le colon
lière gra
s' à
nonça
voyage.

Depu
une sim
gement
de la vi
Je ne
Bowie d
y soient
sagement

« Je l'ignore, mon-
sais l'année en ma pré-

« Je l'ignore, mon-
sais l'année en ma pré-

« Je l'ignore, mon-
sais l'année en ma pré-

« Je l'ignore, mon-
sais l'année en ma pré-

« Je l'ignore, mon-
sais l'année en ma pré-

« Je l'ignore, mon-
sais l'année en ma pré-

« Je l'ignore, mon-
sais l'année en ma pré-

« Je l'ignore, mon-
sais l'année en ma pré-

« Je l'ignore, mon-
sais l'année en ma pré-

« Je l'ignore, mon-
sais l'année en ma pré-

« Je l'ignore, mon-
sais l'année en ma pré-

« Je l'ignore, mon-
sais l'année en ma pré-

« Je l'ignore, mon-
sais l'année en ma pré-

« Je l'ignore, mon-
sais l'année en ma pré-

« Je l'ignore, mon-
sais l'année en ma pré-

« Je l'ignore, mon-
sais l'année en ma pré-

« Je l'ignore, mon-
sais l'année en ma pré-

« Je l'ignore, mon-
sais l'année en ma pré-

« Je l'ignore, mon-
sais l'année en ma pré-

quelles on laisse respirer l'air des sentiments que nous nous reprochons mutuellement et avec dureté, nous autres gens sur le retour de la vie !

Et voilà comme la lecture des *faits divers* des journaux console quelquefois des crimes et des assassinats qui en sont le thème ordinaire.

Je crois que me voilà bien empêché de faire un courrier raisonnable sur ce bon Paris que l'on dit désert, en ce moment, et qui est toujours peuplé à l'infini. C'est le tonneau des Danaïdes ; on a beau l'emplier, il se vide ; on a beau le vider, il est toujours plein. Et puis, une fois que l'on est sur la pente, il faut se laisser glisser jusqu'au bout. J'ai débuté sur un ton grondeur, je gronderai donc jusqu'à la fin. J'aurai fait, sans y songer, un courrier raisonnable.

Je viens de lire dans les journaux que le chemin de fer de l'Ouest a pris une mesure excellente et délicate dont il faut le remercier au nom des dames. Dans chaque train, désormais, il sera réservé un compartiment spécial de première classe pour les fumeurs. A l'avenir les dames ne seront plus sollicitées d'accorder à ces terribles concurrents de la locomotive une autorisation que leur bienveillance refusait rarement, mais dont elles souffraient toujours. C'est l'occasion de rappeler ce mot d'une grande dame à qui un fumeur demandait si l'odeur du cigare ne l'incommodait point. « Je l'ignore, monsieur, répondit-elle, on n'a jamais fumé en ma présence. »

Complétons ce sujet par le récit d'une anecdote que se plaisait à raconter Henri Clay, le célèbre homme d'État américain.

« En voyageant dans l'Ouest, disait Henry Clay, je me trouvai un jour en voiture avec trois personnes, une jeune dame, son mari et un troisième individu, enveloppé de son manteau et plongé dans un profond sommeil. Tout à coup un énorme Kentuckien monta brusquement dans la voiture, le cigare à la bouche, lançant d'épaisses bouffées de fumée sans égard pour ses covoyageurs, et surtout pour la jeune dame qui manifesta des symptômes de malaise. Le mari, en termes très polis, invita le Kentuckien à ne plus fumer. Celui-ci répondit : « J'ai payé ma place, je fumerai tant qu'il me plaira, et personne au monde ne m'en empêchera. » Ce disant, il roula de gros yeux et regarda autour de lui d'un air provocateur. Évidemment il ne redoutait pas une querelle et, si d'aventure elle se fût présentée, le Kentuckien semblait en disposition de la mener aussi loin que possible. Le jeune homme se tut.

« J'hésitai un moment, ajoutait Henry Clay, pour savoir si je n'interviendrais pas ; mais je compris que j'avais peu de chance à me mesurer avec cet athlétique adversaire, et je songeai à l'impuissance des lois qui ne m'offraient pas même un recours contre lui. Après tout, cela ne me regardait pas, et je ne voyais pas l'utilité de faire le Don Quichotte, en prenant à mon compte la querelle d'un étranger. C'est alors que le voyageur endormi se dégageant de son manteau, s'assit carrément. C'était un homme de taille moyenne, d'apparence délicate, boutonné de haut en bas. Il fixa sur le Kentuckien, deux yeux gris perçants, puis, avant d'avoir prononcé une seule parole,

il passa la main derrière son collet d'habit et en retira un couteau d'une longueur démesurée et bien affilé.

« Monsieur, dit-il alors à Kentuckien, je me nomme le colonel James Bowie, bien connu, je crois, dans l'Arkansas et en Louisiane ; si, à la minute, vous ne jetez pas votre cigare par la croisée, je vous plonge ce couteau dans le ventre, aussi vrai que je dois mourir un jour. »

« Je n'oublierai jamais, disait Clay, l'étrange regard du colonel Bowie. C'était quelque chose de magnétique et de fascinateur. Le Kentuckien, pendant quelques secondes osa affronter ce regard ; mais il baissa bientôt les yeux, retira son cigare de ses lèvres et le jeta par la croisée. Le colonel Bowie rentra alors son couteau dans la singulière gaine qu'il lui avait choisie entre ses deux épaulés, s'enveloppa dans son manteau, s'endormit et ne prononça plus une seule parole pendant le reste du voyage. »

Depuis cette époque, l'arme du colonel Bowie a acquis une sinistre célébrité aux États-Unis où il est devenu l'argument suprême dans les conditions les plus ordinaires de la vie.

Je ne sais pas s'il se rencontrerait beaucoup de colonels Bowie dans nos chemins de fer, quoique les Kentuckiens y soient nombreux ; mais la compagnie de l'Ouest y a sagement mis hon ordre.

X. EYMA.

MÉLANGES.

Nous avons souvent entretenu nos lecteurs du projet de construction d'une nouvelle salle pour l'Opéra. Le plan de cette salle, monument digne de la capitale, est chose plus difficile qu'on ne pense ; vingt ou trente plans ont été présentés, plus ou moins ingénieux, plus ou moins hardis, plus ou moins praticables. Qu'il nous suffise de dire qu'un architecte proposait tout simplement de démolir une partie de la place Vendôme pour ériger l'Opéra sur l'emplacement du ministère de la justice ; qu'un autre nivelait la butte des Moulins ; un troisième conservait l'ancien emplacement, en dépit de ses inconvénients bien constatés, se contentant de nouveaux percements et de l'élargissement des abords.

Deux projets semblaient plus raisonnables que tous les autres ; l'un plaçait le futur Opéra sur l'emplacement de l'ancien Garde-Meuble, vis-à-vis le ministère de la marine, ayant une entrée sur la rue Royale et l'autre sur la place de la Concorde ; le second à l'entrée des Champs-Élysées, ayant pour vis-à-vis le Théâtre-Italien ou le Théâtre-Lyrique ; cette double construction remplissant les conditions d'isolement et de facilité des abords, aurait eu l'inconvénient de masquer la perspective splendide des Champs-Élysées d'un côté et des Tuileries de l'autre ; on ne peut nier cependant que ce ne soit de ce côté que tende presque exclusivement à se développer le nouveau Paris du luxe et de la fashion.

Après avoir laborieusement examiné tous ces projets, la commission en est revenue à celui du gouvernement ;

mais, tenant compte des critiques dont il avait été l'objet, elle l'a notablement modifié.

Le nouvel Opéra a toujours 55 mètres de façade sur 70 de profondeur; mais la place sera agrandie de l'espace primitivement destiné à deux rues latérales; de plus, leur suppression permettra d'ajouter au bâtiment principal deux cours couvertes, l'une réservée pour l'entrée exclusive des voitures de la cour, l'autre pour celles du public.

Les deux rues de Lafayette et de Rouen, portées de 15 à 20 mètres de largeur, viendront aboutir sur la nouvelle place, qu'un boulevard de 30 mètres de large reliera au carrefour Gaillon, tandis que deux rues de 20 mètres de largeur chacune, aboutiront, l'une à la façade orientale de la Madeleine, l'autre à la place de la Bourse, près du théâtre du Vaudeville.

A propos de la reconstruction de l'Opéra, un journal a donné les dimensions des principaux théâtres de l'Europe. Il résulte de ce travail que la salle actuelle de l'Opéra a 49 mètres 50 centimètres de hauteur et 22 mètres 50 centimètres de largeur moyenne; le théâtre a 32 m. de largeur et 26 m. 50 c. de profondeur; le foyer a 8 m. 50 c. de large sur 43 m. de long. La salle du théâtre Saint-Charles, à Naples, a une largeur moyenne de 25 m. 75 c. et une hauteur de 25 m. 50 c.; le théâtre a 35 m. de largeur et 23 m. de profondeur; le foyer a 47 m. de largeur sur 17 m. de long. La salle du théâtre de la Scala, à Milan, a 29 m. de largeur et 20 m. de hauteur; le théâtre a 25 m. 50 c. de largeur et 24 m. de profondeur. La salle du théâtre de Charles-Félix, à Gènes, a 27 m. de largeur et 17 m. de hauteur; le théâtre a 32 m. de largeur et 24 m. de profondeur; le foyer a 13 m. de large sur 15 de long. La salle du Théâtre de la Reine, à Londres, a 25 m. de largeur et 17 m. de hauteur; le théâtre a 27 m. de largeur et 13 m. de profondeur; le foyer a 14 m. 50 c. de large sur 30 m. de long. Enfin, la salle du Grand-Théâtre-Impérial, à Saint-Petersbourg, a 22 m. 50 c. de largeur et 21 m. de hauteur; le théâtre a 24 m. de largeur et 28 m. de profondeur.

Un peintre allemand, M. Amberger, a découvert à Bâle, dans un coin de la boutique d'un marchand de bric-à-brac, un portrait resté inconnu jusqu'ici, de Schiller. La parfaite ressemblance en ayant été constatée par la fille du grand poète, madame la baronne de Gleichen, le duc de Saxe-Weimar en a fait l'acquisition et l'a envoyé au Schiller-Haus de Weimar.

On vient d'adjuger à l'hôtel Drouot trois vases de l'ancienne fabrique de Sèvres, commandés par Louis XVI et donnés par ce souverain à un ministre de Prusse.

Ces trois vases ont, l'un 48 centimètres, les deux autres 40 de hauteur. Leurs formes sont délicieuses; leur fond est bleu de roi, à gorge et culots enrichis de canaux

creux, ornés de modillons réservés en blanc, surmontés de couvercles, posés sur des piédouches à socles carrés, terminés par des griffes léonines. Les anses sont dorées avec ornements de feuillages.

Chaque vase porte deux médaillons se détachant sur le fond bleu de la panse. Celui de la face antérieure du grand vase représente Pygmalion et Galatée d'après le tableau de Boucher; ceux des deux autres, des bacchantes d'après le même maître.

Les médaillons des faces postérieures offrent des vues du parc de Versailles.

La vente en a été faite en présence d'une foule considérable d'amateurs.

La mise à prix de l'expert a été de 25,000 fr., qu'on a immédiatement acceptée; puis de 1,000 fr. en 1,000 fr., de 500 fr. en 500 fr., l'enchère est arrivée à 63,000 fr., et le marteau du commissaire-priseur a décidé l'adjudication en faveur de lord Hetfort.

Un arrêté ministériel a fixé du 1^{er} mai au 1^{er} juillet 1861 l'exposition des œuvres d'art des artistes français et étrangers. Cette exposition aura lieu au palais des Champs-Élysées. Les ouvrages devront être déposés du 20 mars au 1^{er} avril.

Aux termes de cet arrêté, le jury d'admission sera composé des quatre premières sections de l'Académie des beaux-arts, auxquelles seront adjoints MM. les membres libres de cette Académie. Seront reçues sans examen les œuvres des membres de l'Institut, celles des artistes décorés pour leurs ouvrages, ou ayant obtenu soit une médaille de première classe aux expositions annuelles, soit une médaille de deuxième classe à l'exposition universelle.

Les médailles à distribuer aux artistes seront de trois classes: première classe, valeur de 4500 fr.; deuxième classe, valeur de 500 fr.; troisième classe, valeur de 250 fr. Une médaille d'honneur de 4000 fr. pourra être accordée à l'artiste qui se sera fait remarquer entre tous par un ouvrage d'un mérite éclatant.

Les récompenses seront distribuées dans une séance solennelle. Le produit des entrées, fixé à 4 fr. par personne, sera employé à l'acquisition d'œuvres exposées.

LOUIS DE SAINT-PIERRE.

UNE CONSULTATION.

(Fin.)

Un mois plus tard, elle était si bien revenue, si parfaitement portante, si joyeusement alerte, que Van-Oven, transporté de joie, s'écriait :

—Voici le moment de faire venir Storfius et C^{ie} de Francfort.

Déjà les couleurs d'Édith s'étaient évanouies.

— Non, m'écriai-je vivement, laissons Storfius et C^{ie}... de l'autre côté du Rhin!

... d'écarter-vous à ma fille...
... pas, mais le mari... celui-là,
... nous verrons... Ça me re-

... ?
... pas un peu ma fille aussi?

... années plus tard, un jour
... et je lui dis :

... notre Edith.

... ?
... C...

... et existe dont ma fille m'a fait
... ?

... qu'on, qui, après s'être vo-
... pour payer les dettes de son
... est une nouvelle fortune.

... ?

... un million.

... si facile le prenez-vous?
... ?

... pas mes honoraires de mé-
... pas cent fois répété, après
... : « Eh bien ! soit, plus tard ;
... mieux. Vous ne coterez jamais
... ma fille.

... ?

... que ce soit trop peu d'un mil-
... ?

... ?

... ?

... ?

... ?

... ?

... ?

... ?

... ?

... par la charité, par l'amour!
... du docteur Müller. »

... ?

... ?

... ?

... ?

... ?

... ?

... ?

... ?

... ?

... ?

... ?

— O ciel! docteur, défendriez-vous à ma fille...
 — Le mariage, non pas, mais le mari... celui-là, du moins... Plus tard, nous verrons... Ça me regarde!

— Comment, vous?

— N'est-elle donc pas un peu ma fille aussi?

— Oui, oui!

Effectivement, quelques années plus tard, un jour j'abordai Van-Oven, et je lui dis :

« Il est temps de marier notre Édith.

— Bah! et avec qui?

— Avec Lucien de C...

— Comment... cet artiste dont ma fille m'a fait acheter le premier tableau?

— Dites un gentilhomme, qui, après s'être volontairement appauvri pour payer les dettes de son père, s'est refait par son talent une nouvelle fortune.

— Une fortune d'artiste!

— J'y ajoute pour ma part un million.

— Un million; où diable le prenez-vous?

— Dans votre caisse.

— Oh!

— Ne me devez-vous pas mes honoraires de médecin? Ne m'avez-vous pas cent fois répété, après chacun de mes refus: « Eh bien! soit, plus tard; tout ce que vous voudrez. Vous ne coterez jamais assez haut le salut de ma fille.

— Sans doute; mais...

— Trouvez-vous que ce soit trop peu d'un million, mettons-en deux. Je le donne également en dot au mari d'Édith.

Van-Oven n'avait pas encore dit tout à fait oui.

Édith, qui sans doute écoutait, vint tout à coup se jeter dans ses bras.

Et... et voici comme quoi j'ai miraculeusement ressuscité madame de C...; comme quoi je pense qu'on peut guérir les riches dames, les jeunes filles et surtout les jeunes veuves... atteintes de la morbidité parisienne.

A savoir :

Par le travail, par la charité, par l'amour!

Voilà toute la sorcellerie du docteur Müller. »

IV.

Minuit sonnait.

On se leva pour le départ.

Mais, avant que personne encore ne fût sorti du salon, la marquise s'élança vers le vieux médecin, l'embrassa spontanément sur les deux joues, et devant nous tous lui dit :

« Merci de la consultation, docteur. Venez me prendre demain matin pour ma première tournée chez « nos pauvres! »

Charles DESLYS.

DEUX HÉROS DE L'ARMADA.

I.

L'ESCAPADE.

Sur la route de Madrid à Astorga, deux enfants cheminaient joyeusement. Ils étaient frais et roses, insoucians, mais un rayon d'énergie s'échappait de leurs prunelles et accentuait leur physionomie mutine.

Le plus âgé des deux n'avait pas quinze ans.

A les voir gambader follement, s'arrêter, étonnés, devant une meule, à la porte d'une ferme, à tous les accidents de la route, en un mot, il était facile de voir qu'ils jouissaient pour la première fois d'une liberté longtemps désirée. Un œil exercé n'eût pas tardé à reconnaître dans ces deux espiègles deux élèves de l'Université de Madrid.

En effet, c'étaient deux échappés de collège, deux victimes de la lecture de quelque roman voyageur, deux philosophes sans souci, parce qu'ils étaient sans expérience.

Heureux âge!... non pas à cause de ses hardies équipées, mais bien à cause de son ignorance des hommes, de son oubli d'un passé presque nul et de son dédain pour l'avenir inconnu. Et pourtant, si quelque voyageur lettré eût prêté l'oreille à la conversation de ces deux enfants, il eût été grandement surpris. L'un deux débitait, par instants, des tirades de vingt, trente et jusqu'à cinquante vers; des vers sur la liberté, le bonheur des champs, l'horreur des villes; des vers harmonieux et fortement pensés, que n'eût certes pas dédaigné de signer le glorieux Caldéron, dont la renommée remplissait alors toute l'Espagne... Et ces vers n'étaient pas le résultat d'une facile mémoire, ils étaient dus à l'inspiration spontanée de celui qui les déclamaient.

L'Espagne, sous Charles-Quint, venait d'atteindre l'apogée de sa splendeur. Elle voyait fleurir les grands hommes dans tous les genres. Elle comptait surtout un grand nombre de littérateurs illustres, cette gloire qui manque si souvent aux conquérants!

L'un des deux enfants, celui dans lequel nous avons signalé l'heureux don de la poésie, se nommait Félix, l'autre s'appelait Carlo.

Quelle ardeur Dieu a mise dans les jeunes jambes de quinze ans! Comme ils couraient follement après les papillons, les sauterelles, les oiseaux!... Quand ils traversaient un village, à peine s'arrêtaient-ils un instant pour faire emplette de quelques fruits, de

quelques gâteaux : nourriture bien légère pour des jambes si actives !...

Pourtant, la nuit venait à grands pas, et nos deux jeunes fous durent songer à chercher un gîte, pour ne pas coucher à la belle étoile. Ils s'arrêtèrent à moitié chemin, à peu près, entre Madrid et Astorga, dans une auberge d'aussi modeste apparence que leur bourse, car ils n'étaient pas riches, loin de là ! S'ils avaient eu le temps ou la sagesse de réfléchir, ils auraient pâli en songeant au lendemain. Mais, ils se gardaient bien de réfléchir. Ils firent un copieux repas, se couchèrent aussi gaiement qu'ils avaient couru et s'endormirent sans effort.

Le jour commençait à peine à poindre que déjà ils étaient sur pied, aspirant, par la fenêtre ouverte, les parfums agrestes qu'ils avaient tant rêvés sur les bancs de l'école.

La deuxième journée d'escapade fut semblable à la première, avec cette différence toutefois que la bourse se vidait avec une rapidité désolante et que, quand les premières maisons d'Astorga parurent à l'horizon, ils n'avaient plus en poche le moindre maravedis.

Le lecteur a peut-être déjà compris que Félix et Carlo n'accomplissaient pas une promenade ordinaire. Il leur manquait pour cela l'autorisation de leurs parents, ou tout au moins de leurs maîtres ; mais, dans l'état d'esprit où ils se trouvaient, cette autorisation même, — que, du reste, ils n'auraient pas obtenue, — les eût gênés : elle eût gâté leur roman.

Or, ce dont le roman se soucie le moins, c'est de la réalité.

Et la réalité est une maîtresse exigeante, qui parle d'autant plus haut qu'on l'a plus méconnue. Elle commença à exercer son despotisme, à l'égard de nos deux fugitifs, quand ils arrivèrent à Astorga.

Plus d'argent dans la poche, mais en revanche une faim de cannibale et une soif de damné. Il fallut d'abord ronger son frein ; mais ne croyez pas que le roman fût gâté pour si peu ! Félix fit quelques vers sur le comique de leur situation, et Carlo, le plus paresseux des élèves de Madrid, le plus ignare, applaudit des deux mains. C'était tout ce qu'il savait faire, mais il s'en acquittait bien. Il composait, à lui seul, tout le public de son ami, et celui-ci l'aimait, tant pour le contraste qu'il formait avec lui que pour le culte qu'il lui avait voué. Jeunes ou vieux, les poètes sont comme les rois, ils aiment les flatteurs, et les flatteurs sont rarement aussi francs que Carlo.

Les deux amis s'arrêtèrent au coin d'une rue, et tinrent conseil sur le meilleur parti à prendre pour conjurer la faim et la soif. Quand j'ai dit qu'ils étaient aussi insoucians qu'Horace sur le lendemain, je me

suis peut-être trop avancé, car, sans parler, ils tirèrent spontanément ensemble de leurs poches quelque chose qui annonçait la prévoyance.

C'étaient leurs gobelets d'argent !

— Vive Dieu ! s'écria Félix, voilà notre ressource. Il ne s'agit plus que de trouver un orfèvre pour les vendre.

Ils arpentèrent de nouveau la longue rue et les ruelles d'Astorga ; pas d'orfèvre !

— Bah ! dit Félix, l'homme du conseil et des expédients, retournons sur nos pas. A Ségovie, nous trouverons ce que nous cherchons.

— Allons à Ségovie, dit tranquillement Carlo.

Ségovie était loin ; les jambes si alertes la veille commençaient à se rouiller. Mais sur la route, ils trouvèrent un homme qui reconduisait des mules sans emploi ; ils obtinrent la permission de s'installer sur le dos de l'une d'elles, et non-seulement la route se fit ainsi sans fatigue, mais encore ils respirèrent de nouvelles forces et purent admirer de plus haut la beauté du paysage.

De retour à Ségovie, leur premier soin fut, naturellement de courir chez un orfèvre. Celui auquel ils s'adressèrent était un homme respectable, père de famille à cheveux blancs. A l'aspect des gobelets d'argent qu'ils lui présentaient, il jeta sur eux un regard inquisiteur.

— Peste, mes enfants, dit-il, voilà de bon argent, bien fin. Qui donc vous a fait ce présent ?

— Notre père, répondit Félix. Ils sont bien à nous et nous avons bien le droit d'en disposer.

— Hum ! c'est un point qu'il faudrait éclaircir.

Carlo sentait ses jambes fléchir. Le ton de l'orfèvre lui faisait peur. Il est vrai que Félix, malgré son aplomb, n'était guère plus rassuré.

— Ma foi, dit tout à coup l'orfèvre, ces gobelets me plaisent et vous m'avez l'air de deux honnêtes garçons. Entrez dans ce cabinet, je vais les peser et je vous donnerai la valeur de leur poids.

Ils entrèrent dans le cabinet, qui se referma sur eux, et Carlo respira bruyamment.

— J'avais bien peur que ce diable d'homme ne nous fit quelque mauvaise affaire, dit-il.

— Et moi, dit Félix, c'est maintenant que j'en ai peur pour tout de bon.

Il alla tout doucement essayer d'ouvrir la porte, impossible ; elle était fermée à double tour. Il y avait bien une fenêtre donnant sur la rue ; mais de solides barreaux rendaient la fuite impossible de ce côté.

Tandis qu'ils cherchaient inutilement à s'évader, trop certains d'être dénoncés par l'orfèvre, tout à coup une porte qu'ils n'avaient pas vue s'ouvrit et livra passage au traître qui les avait emprisonnés ; il était suivi d'un alguazil.

L'alguazil saisit au collet les écoliers tremblants.

rebell
lent,
quelle
pas le
des pe
tent
celui-
On
Mais
force
cond
mise
N
t
saisi
teur
sur r
leur
y a n
telli
môll
h
ven
nom
son
éco
l'u
t
im
lit
ce
Ma
ins
di
foi
de
na
e
ré
n
la
de
Le
et
ce
le
pe
Fe
sr
a
fl
s

— Allons, mes drôles, cria-t-il d'une voix sinistre, suivez-moi chez l'alcade.

A ce nom d'alcade, Carlo se réveilla et réussit à se dégager des mains de l'alguazil; ce ne fut que pour tomber dans celles de l'orfèvre.

— Soit, dit le marchand d'or, nous serons deux pour vous conduire.

Félix avait compris que toute résistance était inutile. Au lieu de se démenner comme son compagnon, il marcha tranquillement devant ses guides.

Il y avait cette différence entre lui et Carlo, que, prompt à concevoir une entreprise hardie, il savait prendre son parti des difficultés qu'il rencontrait. Carlo, au contraire, d'une intelligence plus bornée, adoptait avec feu les projets de son camarade, mais il se laissait abattre et rebuter par les obstacles; puis le dépit le rendait à lui-même, et il voulait les briser; alors il devenait fougueux, indomptable. Il laissait deviner déjà ce qu'il devait être un jour.

Voyant qu'il ne pouvait le calmer, Félix entreprit de l'égayer. Il y réussit; il dérida même l'orfèvre et l'alguazil, si bien qu'en arrivant chez l'alcade, ils étaient tous les quatre les meilleurs amis du monde. Là, on revint à la réalité.

Il fallut avouer qu'on s'était échappé du collège, et se laisser reconduire à Madrid par l'alguazil. Ainsi se termina ce tour du monde qu'ils avaient si joyeusement commencé.

II.

LE DUEL.

L'un des deux enfants que nous venons de mettre en scène était Carlo de Salazar, qui devint plus tard l'un des plus hardis marins de l'Espagne; l'autre se nommait tout simplement Félix Lope de Vega Carpio. Tout le monde sait ce qu'il devint par la suite.

Doué des plus précieuses qualités au moral et au physique, Lope de Vega eut toujours le travail excessivement facile; sa prodigieuse mémoire ne lui fit jamais défaut. Aussi, sans effort, il tint constamment la tête de ses classes, tandis que Carlo ne parut à ses maîtres qu'un de ces paresseux vulgaires, incapables de tout élan d'intelligence. Le premier et le dernier, tels étaient les deux écoliers.

Mais sous l'apparente incapacité du jeune Salazar se cachait un cœur dévoué, courageux, héroïque même.

Il n'est pas rare de rencontrer sur les bancs de l'école de ces esprits indomptables qui font le désespoir des maîtres et la douleur des parents. On les juge par leurs œuvres, on les met à l'index, on les prend en pitié... Mais dans ces cœurs longtemps

rebelles à la culture, il se fait un travail libre et lent; il se développe une éducation naturelle à laquelle la scholastique reste étrangère; ils ne suivent pas les routes frayées; ils ont des instincts bizarres, des pensées ou sombres ou exaltées, qui les emportent souvent trop au-dessus du vulgaire pour que celui-ci les comprenne.

On ne trouve leurs pareils que parmi les sauvages. Mais a-t-on jamais réfléchi à tout ce qui se perd de force, de génie, d'aspirations qui deviendraient fécondes pour l'humanité, parmi les hordes insoumises de notre civilisation?

Nous ne voulons pas dire que Carlo de Salazar fût un génie incompris; mais nous sommes heureux de saisir une occasion d'appeler l'examen des précepteurs, professeurs, ou même des simples instituteurs sur ces écoliers fatigants et insoumis qui rebuent leur courage et font si peu d'honneur à leur zèle. Il y a parmi eux plus souvent qu'on ne pense, des intelligences d'élite, dont le seul tort est de ne pas mûrir assez tôt.

Nous retrouvons, quelques années plus tard, devenus presque des hommes, les deux enfants que nous avons suivis chez l'alcade de Ségovie. Ils ne sont plus soumis à la règle sévère de la première école, mais ils étudient toujours: ils sont élèves de l'université d'Alcala.

Lope de Vega, le gracieux poète, le Voltaire sans impiété, mais aussi sans fiel, du plus glorieux siècle littéraire de l'Espagne, étudiait la philosophie dans cette ville avec autant de succès que la littérature à Madrid. Il avait encore pour compagnon, non moins inséparable que jadis, le gai viveur Carlo de Salazar.

Ils menaient un peu la vie à la façon de nos étudiants du quartier Latin, avec cette différence toutefois que, grâce à leurs noms, ils faisaient l'ornement de la noblesse légère d'Alcala; en un mot, ils menaient là une vraie vie de gentilshommes.

Ils en étaient arrivés à réaliser à peu près leurs rêves échevelés du collège. Leur joyeuse existence n'était-elle pas telle qu'ils l'avaient espérée et qu'ils la cherchaient sur la route d'Astorga?

Peu favorisés de la fortune l'un et l'autre, l'étoile de Félix avait du même coup brillé sur tous les deux. Les poésies de Lope de Vega couraient déjà Madrid et surtout Alcala. Un grand seigneur qui résidait en cette ville, le duc d'Albe, s'était déclaré hautement le protecteur du jeune poète, et, sous cet illustre patronage, la fortune avait commencé à lui sourire. Félix avait trouvé un libraire qui lui avait acheté son premier poème: *l'Arcadie*.

D'autres libraires se disputaient ses romances; aussi les folies de nos deux jeunes gens suivaient le flot montant de leur fortune naissante; et plus d'une senora brune, à l'œil de flamme, leur souriait der-

rière son éventail, quand ils passaient devant ses jalousies, et même au théâtre, leur rendez-vous favori.

Tout succès a ses envieux, sans cela il ne serait pas complet. Une gloire de jeunesse et de poésie ne pouvait donc se passer de ce triste complément. Il ne manquait pas à Alcalá de ces jeunes fats, entichés plus encore de leurs prétendues grâces que de leur noblesse, qui ne pardonnaient pas à Lope de Vega de l'emporter sur eux.

Ces beaux diseurs de riens, dont la race a toujours abondé, lui auraient peut-être pardonné l'éclat jeté par ses poésies, mais ils souffraient avec indignation qu'il les éclipsât auprès des belles... ; et ne pouvant, sans manquer de tact, l'attaquer sur ce dernier terrain, ils s'en prenaient à ses vers qu'ils déchiraient à belles dents.

Telle est la situation des deux amis, au moment où nous les retrouvons, un soir de première représentation, au théâtre d'Alcalá.

Depuis quelques minutes déjà, Félix se promenait à grands pas dans le parterre encore vide, lorsque Carlo l'y rejoignit.

Celui-ci s'arrêta un instant, comme ébloui.

— Vive Dieu ! s'écria-t-il, quel air de satisfaction, señor !... Aurions-nous fait quelque héritage inespéré, vendu quelque poème nouveau ? Jamais je ne t'ai vu si content d'être seul.

— Raille, raille, Carlo ; raille, mon ami, tu me fais plaisir. La satire est un plaisir de dieu !

— La satire, hein ?... Qu'est-ce que tu tiens à la main ?... Dieu me pardonne, mais, c'est une !...

— Si c'en est une !... oui, c'est une satire, et une satire dont on rira comme je riais moi-même en la relisant. Tiens, elle vient de paraître aujourd'hui même, jetes-y les yeux. Je me trompe fort, ou elle fera ce soir plus de bruit que la pièce nouvelle.

— Ouais, fit Carlo, qui avait lu le titre, mais ceci est à l'adresse du brillant cavalier qui te dispute le cœur de la belle Peppa de la Roca ?

— Comme tu le dis, le brillant cavalier don Jose de Torrès, le lion d'Alcalá !

— Lion sans griffes et sans crinière.

— L'arbitre du goût des Espagnes ! Le savant critique de mon poème l'*Arcadie*.

— Critique, critique... De quel côté te tournes-tu dans ta satire ? du côté de Peppa ou du côté de l'*Arcadie* ?

— Oh ! je ne lui fais pas l'honneur de craindre a rivalité ; je ne me moque que de mon critique.

— Hé ! hé !... il me vient une idée...

— Drôle ?...

— C'est selon.

— Parle.

— C'est que le señor caballero dont nous parlons pourrait bien se piquer...

— Tant mieux !

— Et que, s'il se piquait, il faudrait ferrailer...

— Eh bien ?

— Tant mieux !

— A la bonne heure, nous sommes d'accord.

— Oui, tant mieux, car la main me démange, et s'il se trouve quelque autre étourneau pour prendre fait et cause... je m'entends.

Une poignée de main chaleureuse prouva à Carlo que Félix le comprenait aussi.

La salle commençait à se remplir ; l'heure du lever de la toile approchait. Le parterre, qui, à cette époque, était la place des gentilshommes, commençait à s'animer. Félix et Carlo se promenaient en causant tranquillement de la satire, tandis que leurs yeux cherchaient parmi les dames celles qu'ils connaissaient ; or, ils les connaissaient presque toutes, et toutes les saluaient.

Parmi la jeunesse dorée qui les entourait, quelques gentilshommes, il est vrai, passaient froidement à côté d'eux, mais la plupart échangeaient une parole amie contre une cordiale poignée de main. Cependant il y avait dans leur empressement même une gêne visible, et ils ne tardaient pas à se former en cercles, pour causer à voix basse.

Lope de Vega ne s'était pas trompé. Personne ne parlait de la pièce nouvelle ; tout le monde parlait de la satire hardie qu'il avait lancée contre le beau José de Torrès.

Enfin, la toile se leva, mais sans faire cesser le bruit des conversations : il était de bon ton, dans le public élégant, de s'occuper de tout autre chose que de la pièce et des acteurs. Tout à coup un grand tumulte se fit dans la salle, puis un grand silence.

Don José de Torrès venait d'y entrer ; tous les yeux se portaient sur lui et se reportaient sur Lope. Celui-ci plaisantait toujours, sans remarquer l'émotion commune ; celui-là était pâle et ses yeux lançaient les éclairs d'une colère sourde.

Le parterre alors se divisa en deux camps, l'un pour le poète, l'autre pour le gentilhomme.

Don José se mit bientôt à gesticuler avec véhémence, puis sa voix domina le tumulte qui avait recommencé.

— Où est-il cet insolent rimailler ? demanda-t-il ; je lui apprendrai de plaisanter avec ceux de son espèce.

En même temps ses yeux parcouraient les groupes ; ils rencontrèrent ceux du poète qui souriait toujours. Lope de Vega fit un pas à sa rencontre.

— Il paraît, señor José, dit-il, que mon poème l'*Arcadie* n'a pas eu le don de vous plaire.

— Peste ! le joli connaisseur ! fit Carlo, en frisant sa moustache. Pourrait-il nous dire ce qui lui déplait dans cet ouvrage ?

— Assez d'*Arcadie*, s'il vous plaît, rugit José. Ce n'est pas avec un poète de si piètre valeur que je veux discuter. Don Lope de Vega Carpio, je vous le dis ici en face de tous, vous êtes un insolent!

— Cordieu, vous ne l'êtes pas moins! s'écria Lope, en portant la main à sa dague.

Mais plus prompt que lui, José avait tiré la sienne et l'en frappait au visage. L'épée fut retenue par dix mains à la fois; ce n'était qu'un affront, mais il ne pouvait se laver que dans du sang...

Lope allait s'élançer, emporté par la colère, un cri de femme, bientôt suivi de cent autres, l'arrêta.

Ce premier cri, il l'avait reconnu, Peppa l'avait poussé.

— Demain, à sept heures, sur le rempart, dit-il à José.

— J'y serai, répondit celui-ci.

Félix était déjà loin du parterre. La minute d'après, il entra dans une loge et rassurait sa fiancée, car Peppa de la Roca, la plus jolie fille d'Alcala, Peppa, qui rebutait les plus aimables et les plus riches seigneurs, était sa fiancée.

Non-seulement elle était sa fiancée, mais le soir même, dans la chapelle du duc d'Albe, elle devait lui être unie.

— Oh! vous m'avez bien fait peur, Félix, dit-elle.

— Tranquillisez-vous, chère âme, je ne vous quitterai plus.

— Bien sûr?

— En voulez-vous la preuve?

— Oui, partons; quittons ce funeste théâtre.

— Je suis à vos ordres.

Quelques instants après, ils étaient au château du duc d'Albe, où tout était préparé pour la cérémonie. Carlo, après s'être assuré aussi de son duel à lui, les y rejoignit.

A minuit, Félix Lope de Vega Carpio et Peppa de la Roca furent unis devant Dieu et devant les hommes.

Triste hymen célébré sous de funestes auspices.

Six heures après, l'époux s'arrachait aux épanchements de l'amour et courait aux remparts.

Don José l'attendait, en compagnie de l'adversaire de Carlo; une haie de gentilshommes les entourait. Déjà tout était prêt, le double combat allait commencer.

— Un mot, señor José, dit Lope.

— Que voulez-vous?

— La senora Peppa est ma femme depuis quelques heures.

José poussa un rugissement de fureur.

— C'est donc un duel à mort que vous voulez? demanda-t-il.

— Comme vous voudrez, répondit Lope sans s'émouvoir.

Le combat dura cinq minutes, cinq minutes effroyables pour les assistants, puis un corps tomba lourdement. L'épée du poète venait de traverser le cœur de gentilhomme.

— Attends-moi, cria Carlo à son ami, j'ai bientôt fini avec le mien!

En effet, il ne tarda pas à blesser son adversaire au bras droit.

Aussitôt on se sépara. Lope retourna chez le duc d'Albe.

III.

L'INVINCIBLE ARMADA.

Mais l'affaire ne devait pas en rester là. Les parents et amis du mort étaient puissants et bien en cour; malgré tous les efforts du duc d'Albe, il dut lui-même décider son protégé à quitter la ville et à se réfugier à Valence, pour échapper non-seulement aux poursuites, mais à la vengeance qui le menaçait.

Carlo, moins compromis, pouvait rester; mais avons-nous besoin de dire qu'il préféra suivre son ami?

Leur fuite fut précipitée, pleine de larmes, car Peppa ne pouvait les accompagner sur-le-champ. D'ailleurs, le poète, qui espérait que cette sorte d'exil serait de courte durée, défendit à sa femme de le suivre.

Pauvre Peppa! veuve après une demi-nuit de mariage et un jour de tortures!... Mais les femmes espagnoles sont si habiles à se consoler!

Elle pleurait; Lope la consolait et ne pleurait pas, lui! mais son cœur était déchiré et il souffrait plus qu'elle.

Cependant les choses tournèrent plus mal que Lope ne l'avait prévu. Ses ennemis obtinrent du roi les ordres les plus sévères contre lui, s'il paraissait à Madrid ou dans les environs.

Il fallut donc rester à Valence, caché, inconnu, pauvre; et les deux amis qui avaient mené une si joyeuse vie à Alcala et à Madrid se demandaient chaque jour de quoi ils vivraient le lendemain. A Valence, en effet, la réputation de Lope n'avait pas encore pénétré; s'y faire un nom était dangereux, car si son mérite y eût signalé sa présence, il aurait attiré les regards de ses ennemis.

Son orgueil l'empêchait de recourir au duc d'Albe, et il eût mieux aimé mourir que de faire connaître à Peppa la situation où il se trouvait.

Pendant ce temps de misère, Carlo de Salazar,

aux prises avec l'adversité, sentit naître en lui une vocation ; il avait vu la mer, et la mer l'attirait ; une voix secrète lui criait : Sois marin !

Elle parla si haut qu'il essaya de faire partager ses idées à son ami :

— Sois marin, lui dit-il à son tour. La mer est une patrie nouvelle pour ceux que la terre repousse. Qui sait ? Nous y trouverons peut-être la gloire et la fortune.

Le poète secouait tristement la tête. Il songeait à Peppa qui n'accourait pas auprès lui, et qu'il eût voulu voir désobéir à ses ordres pour venir se jeter dans ses bras.

— Non, répondit-il, je ne serai pas marin.

Mais il finit par comprendre la passion de Salazar pour cet élément naguère encore si peu connu, si exploré déjà, à cette époque ; il employa toute son éloquence à lui conseiller de partir, et il y réussit.

Carlo de Salazar se fit marin, et Félix resta seul au monde, à Valence. Il y resta seul près de trois ans. Enfin, le duc d'Albe lui aplanit toutes les difficultés, et il partit pour Madrid, où il devait retrouver sa Peppa bien-aimée...

En ce moment, toutes les misères étaient oubliées, il se trouvait grand et inspiré.

À Madrid, tout changea. Peppa le reçut froidement. Un examen superficiel suffit au poète pour le convaincre qu'elle l'avait oublié, trahi même. Alors, il en vint à regretter son exil, puis il voulut tuer l'épouse coupable, et il n'en eut pas le courage. Hélas !... il n'avait pas besoin d'armer son bras vengeur, le ciel jouait lui-même sa partie. Peppa, dévorée par une maladie lente et implacable, se mourait tous les jours. En vain, elle avait voulu s'étourdir, doré sa vie, la vue de son époux oublié acheva de la tuer. Quelques semaines après le retour du poète, elle expirait, abandonnée de ses adorateurs, n'ayant que lui à son chevet ; il pria pour elle après lui avoir pardonné.

Ce fut peut-être la plus triste époque de sa vie.

Un jour, tandis que, se sentant incapable de tout travail poétique, il se laissait aller à de mélancoliques rêveries, un brillant officier entra dans sa chambre sans se faire annoncer et lui frappa sur l'épaule.

Félix retourna la tête.

— Carlo ! s'écria-t-il.

— Oui, vive Dieu ! Carlo, comme tu dis.

— Mais, ce costume ?

— Eh ! mon cher, on est capitaine de vaisseau, tout simplement.

Félix ne se lassait pas de le contempler.

Enfin, vinrent les épanchements, les confidences. Carlo écouta patiemment, comprit tout ce qu'avait

dû souffrir son ami ; puis, renfonçant d'un coup de poing deux larmes prêtes à lui échapper :

— Allons, cria-t-il, ne nous attendrissons pas comme des enfants. Tout ce qui a un cœur espagnol aujourd'hui se fait soldat. Comme il y a trois ans, je te le demande encore : Veux-tu être marin !

— Soit ! répondit Félix.

Et Lope de Vega devint le jour même soldat du roi d'Espagne, marin de la fameuse *Armada* que, dans leur vanité, les Espagnols surnommaient déjà la flotte invincible. Pourtant l'*Armada* n'était pas encore prête à prendre la mer. Nous profiterons de ce temps d'arrêt pour esquisser rapidement la situation de l'Espagne : c'est de l'histoire aussi intéressante que du roman.

Le chevaleresque don Sébastien, roi de Portugal, venait à peine de périr en Afrique, que déjà chassant le fantôme du vieux cardinal don Henri, Jacques de Bragance et Philippe II s'étaient disputé son héritage. Le duc d'Albe, en quelques jours, avait fait la conquête du Portugal pour son maître, en sorte que le fils de Charles-Quint se trouvait possesseur de toute la Péninsule et même du Brésil, découvert depuis un siècle par Alvarez Cabral.

Mais si tout réussissait à Philippe II dans la Péninsule, il n'en était pas de même dans les Pays-Bas, où le duc de Parme, tout grand tacticien qu'il était, se faisait battre par le duc de Nassau et les *gueux marins*. Ce fut bien pis quand la grande Élisabeth, la fille de Henri VIII, qui n'aimait pas les catholiques, s'allia à Guillaume et commença par s'emparer de quelques galions chargés d'or, impatientement attendus par le roi d'Espagne.

Le fils de Charles-Quint, ce sombre et fanatique monarque, qui avait fait célébrer des fêtes publiques à Madrid et frapper des médailles en réjouissance du massacre de la Saint-Barthélemy, fut profondément ulcéré quand il apprit la conduite de la reine d'Angleterre ; mais il dissimula son dépit et prépara sournoisement sa vengeance.

Pendant cinq années, sans que personne connût ses desseins secrets, il rassembla des soldats et fit construire des vaisseaux pour les transporter en Angleterre. Dans les Pays-Bas, une vaste forêt fut abattue tout entière pour la construction de tant de navires.

— Francis Drake ! Francis Drake !... murmurait quelquefois Philippe avec un sourire amer.

Et il n'ajoutait rien.

Mais Francis Drake était le hardi marin anglais qui, après avoir fait le tour du monde, lui avait enlevé ses galions chargés des dépouilles du Mexique et du Pérou. Philippe commençait à parler, parce que sa vengeance était prête.

Sur ces nombreux vaisseaux, le duc de Parme fit

monter une armée entière. Une autre flotte sortit en même temps du Tage, montée par les débris des vieux soldats de Lépante.

Alors Philippe II sourit avec orgueil, quand il vit l'Océan couvert de ce nombre prodigieux de navires; à la vue de cette forêt de mâts, les Espagnols répétèrent :

— L'Armada ! l'Armada ! la flotte invincible !

C'était, en effet, la plus belle armée navale que l'on eût jamais vue.

Philippe, enivré de son œuvre, courut aux Pays-Bas pour jouir plus promptement du triomphe. On dit même qu'il espérait que la grande Élisabeth viendrait se jeter à ses pieds pour lui demander grâce...

Insensé, qui ne se souvenait pas de l'histoire de Xercès !

On comprend qu'à cette époque l'avancement dans la marine devait être rapide : on ne s'étonnera donc pas de la métamorphose de Carlo de Salazar, ni de la facilité avec laquelle il prit pour son second Lope de Vega, qui n'avait jamais navigué.

IV.

COMBAT ET TEMPÊTE.

De nos jours encore, l'Espagne, bien déchue cependant de sa splendeur passée, a rassemblé une flotte nombreuse, et renouvelant, avec plus de chances de succès la tentative de don Sébastien, elle est allée porter la guerre au Maroc.

Le moment est donc bien choisi pour parler de l'Armada.

L'effet produit par cette flotte immense répondit d'abord à l'attente du roi d'Espagne; à son approche des côtes d'Angleterre, l'épouvante et la consternation l'y précédèrent.

Tout ce qu'il y avait d'intrépides marins anglais s'avança sur une flotte bien moins nombreuse à sa rencontre.

L'heure de la lutte suprême allait sonner. Pour peindre ce qui suivit, transportons-nous à bord de la *Trinidad*.

La *Trinidad* est le navire de Carlo de Salazar.

Le capitaine est soucieux, il se promène sur le pont d'un air inquiet et consulte alternativement le ciel, les flots et l'horizon, du côté de l'Angleterre.

— Sabords d'enfer ! jure-t-il enfin, ces damnés Anglais nous laisseront-ils attérir sans opposition ?

— Où serait le mal ? demanda une voix amie.

— Le mal, Félix, c'est que nous n'y arriverons ni aujourd'hui, ni demain, ni peut-être jamais, dans ce chien de pays, et que je voudrais en abattre quelques-uns avant la tempête.

— La tempête ?

— Eh ! sang-Dieu ! si c'était après la bagarre, je m'en soucierais peu de la tempête... Mais si ces poltrons d'Anglais ne se hâtent pas davantage, il y a tout à parier qu'elle va nous surprendre et nous éloigner d'eux.

— Le ciel est pur; qui te dit qu'un orage nous menace ?

— J'ai déjà l'œil exercé du marin qui a vieilli sur la mer. La mer, c'est ma compagne, à moi ! Aussi, elle n'a guère de secrets pour Carlo. N'est-ce pas une pitié de voir ces favoris d'hier, capitaines aujourd'hui, s'endormir insouciant à leur poste, sans se douter du péril qui les menace ? Sans songer qu'ils ne se réveilleront peut-être jamais.

— La mer sera-t-elle donc si furieuse ?

— Si j'en crois le ciel, la tempête qui va éclater tout à l'heure sera l'une des plus terribles dont on ait gardé le souvenir.

Lope de Vega allait répondre, Carlo lui saisit le bras.

— Chut ! fit-il. Ne vois-tu rien là-bas, devant nous ?

— Si, je vois un point blanc.

— Réjouis-toi, ami, c'est un Anglais !... Nous n'aurons pas à regretter d'avoir devancé les autres.

En effet, la *Trinidad* s'était séparée de l'Armada et courait en avant, toutes voiles dehors.

Le sifflet du capitaine retentit.

— Pare à virer ! commanda-t-il.

Tous les matelots coururent à leur poste de manœuvre :

— La barre dessous ! cria-t-il à l'homme du gouvernail.

Cette manœuvre faisant filer le navire dans une direction satisfaisante, Carlo se tut. Le vent commençait à souffler avec violence, il fallut amener la grand'voile ; le ciel se couvrait de plus en plus, mais l'ennemi se rapprochait, l'ennemi semblait avoir autant de hâte que Carlo d'en venir aux mains.

Ce fut comme un combat singulier, avant la rencontre générale ; ces deux éclaireurs paraissaient seuls en ce moment sur la mer, tant le reste des deux flottes était distancé.

Ils arrivèrent enfin en présence, tribord contre babord, hanche contre hanche, à petite portée. L'Anglais envoya une bordée ; Carlo riposta. Dès lors, l'échange de boulets ne s'arrêta plus. Puis, le ciel se mit de la partie, le tonnerre répondit au canon ; pour éclairer le ciel noir, les éclairs parurent.

Alors, Lope de Vega, électrisé par ce spectacle grandiose, devint le plus intrépide soldat du bord. Carlo lui-même était en admiration devant son ami. Tout à coup, une bordée heureuse enlève les agrès et les mâts de l'ennemi.

— A l'abordage ! crie Salazar.

— A l'abordage ! répétèrent les marins et le poète.

Et la *Trinidad* se rapprocha de l'Anglais qui, gêné dans ses mouvements, ne put mesurer la portée de sa dernière volée.

L'abordage se fit et une mêlée horrible s'engagea. Un instant, Félix, armé d'une hache et d'un sabre, faillit tomber sous les coups d'un robuste marin anglais, mais Carlo fendit le crâne de ce malheureux et courut à d'autres dangers avec son ami.

Enfin, une lutte corps à corps s'engagea entre le capitaine anglais et Carlo ; autour d'eux se fit une affreuse boucherie ; tous les deux étaient blessés, leur sang les fit glisser, ils tombèrent sur le pont...

Puis, l'un d'eux se releva seul, c'était Carlo.

Dès lors, la victoire n'était plus douteuse. On fit prisonniers les matelots anglais survivants et Carlo fit attacher le navire anglais à la remorque de la *Trinidad*.

Il était temps de mettre fin au combat. La tempête se déchainait dans toute son horreur et le vent, semblant mettre en action la fable d'Éole envoyé par Junon, le vent, complice de l'Angleterre, repoussait violemment l'*Armada* vers les côtes de France où la tempête jeta, dans sa fureur, un grand nombre de vaisseaux espagnols.

La *Trinidad*, grâce à sa position en pleine mer, eut moins à souffrir que les autres. En capitaine expérimenté, Carlo eut soin de ne pas se mêler à la masse compacte de l'*Armada* ; il se recula presque jusqu'à la Bretagne, aimant mieux ne pas faire parade de sa prise avant le moment opportun.

Bien lui en prit, car, la nuit suivante fut encore sombre et orageuse, et, tout à coup, la mer parut éclairée par la lueur de six vaisseaux enflammés que les Anglais avaient abandonnés aux vents pour porter l'incendie au milieu de l'*Armada*. C'étaient les premiers brûlots, ces machines redoutables dont on a fait depuis un si fréquent usage.

Parmi les vaisseaux de l'*Armada*, serrés les uns contre les autres par l'agitation des flots, ce fut un long cri d'épouvante. Les capitaines se dispersèrent à l'aventure, de tous côtés, sans savoir où ils allaient, à travers l'obscurité de la nuit interrompue seulement par la lueur des éclairs et des sinistres brûlots.

Aucun vaisseau espagnol ne fut atteint par ces derniers, mais le désordre et la confusion leur causèrent de si grands dégâts, que l'aurore fit voir à l'amiral des vagues teintées de sang, roulant les débris d'un grand nombre de ses navires et plusieurs milliers de cadavres.

La *Trinidad* ne s'aperçut même pas du désastre. Ainsi s'évanouirent les rêves de conquête de

Philippe II, qui déjà se croyait roi d'Espagne, de Portugal, du Mexique, du Brésil et de l'Angleterre ! Mais ce cœur froid et cruel ne laissa percer aucune émotion, quand on lui apprit que l'*Armada* n'existait plus.

— C'est une branche de l'arbre abattu, répondit-il, mais, grâce à Dieu, le tronc est encore debout et entier.

Pendant cette insensible oraison funèbre de tant de soldats sacrifiés à l'ambition de Philippe, la reine Élisabeth et son peuple triomphaient de sa défaite.

V.

LE PLUS FÉCOND DES POÈTES.

L'année 1588 fut l'une des plus désastreuses pour l'Espagne. Elle n'avait pas seulement perdu sans retour les Pays-Bas, perdu des milliers de braves et un grand nombre de navires, elle avait enfoui dans cette expédition malheureuse le plus pur de son or mexicain. C'était une rude atteinte à ses finances, un échec moral et matériel.

Dans cette même flotte de l'*Armada*, Lope de Vega avait un frère qui, moins heureux que lui, n'en revint pas. Pour lui, cette diversion lui rendit la tranquille philosophie de son âme. Pendant la traversée du retour, qui fut longue, il composa un poème : *La belle Angélique*.

Il tint encore compagnie à Carlo jusqu'en 1590, mais alors il quitta le service, fit prendre un congé à son ami et revint avec lui à Madrid.

A Madrid, Carlo, qui n'avait jamais songé sérieusement à l'amour, ne tarda pas à s'apercevoir que son cœur était pris. Une jeune fille de très bonne famille, nommée Inès, avait fait la conquête de ce cœur indompté.

Auprès d'elle, le hardi marin devenait doux et timide comme un jeune enfant. Il l'aimait de toute la force de son âme, mais par un reste de sauvagerie, sans doute, il n'osa jamais le lui avouer. Quant à Inès, elle n'eut jamais l'air de s'en douter.

Était-ce bien sauvagerie de la part de Carlo de Salazar ?

Non, notre devoir nous oblige à dire que c'était dévouement. Il avait deviné, lui, le grossier marin, le jeune homme sans frein, l'enfant indompté, il avait deviné que Félix aimait aussi ! Félix allait donc pouvoir être heureux de nouveau.

Qu'importe alors le déchirement de son âme ? Un marin doit savoir souffrir. Et l'amour n'est-il pas une infidélité faite à l'Océan ?

Carlo se dévoua encore pour Félix. Il cacha soigneusement son amour et encouragea celui de son

ami. Il eut encore le courage d'assister à leur mariage avant de s'éloigner. Mais, le lendemain de la noce, toutes les instances furent vaines pour le retenir; il retourna sur son vaisseau.

Honoré par le roi pour sa belle action sur les côtes de France, il aurait pu vivre tranquille et riche à Madrid, il préféra faire la chasse aux Anglais. Aussi vengea-t-il sur eux, dans plusieurs glorieuses rencontres, le sacrifice qu'il venait de faire de son premier, de son unique amour.

Le second mariage de Lope de Vega ne fut pas plus heureux que le premier. Pendant les premières années, cependant tout lui réussit; il débuta au théâtre et remporta ses premiers succès dramatiques. Il eut trois enfants, sa joie et son orgueil. Puis, l'un de ses fils tomba malade et mourut; sa femme ne lui survécut pas quinze jours.

Un revirement complet s'opéra alors dans les idées et le caractère du héros de l'*Armada*. Abattu, dégoûté de tout, il descendit jusqu'à se faire familier du Saint-Office; ensuite il entra dans l'état ecclésiastique et devint chapelain et membre de la confrérie de Saint-François.

Il était loin de son beau rôle de soldat, loin surtout de la carrière du marin Carlo de Salazar. L'affection de celui-ci était cependant le seul bon souvenir qu'il eût gardé du monde.

Une troisième fois, sa douce philosophie reprit le dessus. Il oublia la robe sacrée qu'il portait et entre mêla les poésies légères et les comédies avec les sujets religieux.

Bientôt, la nation et le clergé s'enorgueillirent de cet homme étonnant. Il dédia son poème : *la Reine d'Écosse*, au pape Urbain VIII, qui lui écrivit une lettre de félicitation et lui envoya le diplôme de docteur en théologie. Il n'eut qu'à choisir entre les Mécènes. Les théologiens ornèrent ces comédies de leurs approbations et le surnommèrent le Phénix de l'Espagne.

On accourut pour le voir de toutes les provinces de la Péninsule. La fortune l'écrasa sous le poids de ses faveurs. Tandis que le pape et le roi l'accablaient de présents, la représentation de ses pièces lui formait un immense revenu. Rien ne lui manquait. Pourtant, il n'était pas heureux. Carlo, du moins, troublé par son amour dompté, avait bien vite chassé ce nuage de son atmosphère. La mer et l'abordage lui faisaient des fêtes splendides. Il était heureux. Lope de Vega l'était si peu, lui, qu'il dédiait à l'une de ses filles, en se plaignant de sa destinée, une pièce intitulée : *Remède dans le malheur*.

Mais ce tourment du poète, tourment sans raison d'être, dit le vulgaire, tourment perpétuel cependant, ne serait-ce pas la morsure ou l'aiguillon du génie?

Du reste, cela ne nuisit jamais à son incroyable fécondité. Malgré sa jeunesse orageuse et quoiqu'il n'ait réellement commencé sa carrière dramatique qu'après son retour de l'*Armada*, il a écrit 1800 pièces de théâtre, en vers, et l'on évalue à 21,300,000 le nombre de vers qu'il a fait imprimer.

En Allemagne, honneur qu'on lui refuse en France, on le croit père du romantisme. Quelle que soit notre opinion sur son talent, nous ne pouvons le nier, eu égard à son siècle, et la facilité avec laquelle il improvisait des vers restés harmonieux et agréables, dans sa langue, tient vraiment du prodige.

On raconte qu'un de ses amis, nommé Montalban, étant venu passer quelques jours chez lui, lui proposa de lutter à qui composerait le plus de choses, en peu de temps.

Le défi accepté, chacun se retira de son côté. De deux heures du matin à onze heures, Montalban composa une pièce nouvelle. Tout fier de sa promptitude, il court à la recherche de Lope et le trouve occupé à cultiver son jardin.

— J'ai commencé à cinq heures, lui dit Lope. Après mon acte, j'ai déjeuné, composé une épître de cinquante-trois triolets, et arrosé tout mon jardin.

Montalban, stupéfait, fut obligé de reconnaître son maître.

Devenu vieux, Lope de Vega montra des singularités de caractère et de l'avarice. On lui reproche d'avoir laissé mourir de misère Cervantes qui demeurait dans la même rue que lui.

Pour éviter la médisance, mieux vaudrait souvent ne pas vieillir. Il mourut le 26 août 1635, à l'âge de soixante-treize ans.

Carlo l'avait précédé de cinq ans; le rude marin avait eu l'Océan pour sépulcre.

LE GUILLOIS.

BLUETTES ET BOUTADES.

∴ C'est dans la main du pauvre que l'argent placé rapporte le plus.

∴ L'amour dresse sa tente dans notre cœur, mais l'amitié y bâtit.

∴ Il faudrait se voir avec l'œil de son voisin.

J. PETIT-SENN.



BULLETIN DES THÉÂTRES.

Et d'abord voici un bulletin de bataille, et qui plus est d'une bataille rondement gagnée par des auteurs, des acteurs, des figurants et le Cirque-impérial qui en a bien un peu l'habitude. Le *Bataillon de la Moselle*, recruté par MM. Édouard Martin et Albert Monnier, deux bons généraux de brigade, a vaillamment marché au feu de la rampe, au son du tambour, le drapeau de l'esprit déployé au vent. Toutes les batailles livrées par ce brave bataillon ont été gagnées, et elles se sont résumées en une qui les vaut toutes pour les auteurs et le théâtre, la bataille du succès; bataille bien facile, car le *Bataillon de la Moselle* n'a rencontré devant lui aucun ennemi à combattre; le chemin lui a été doux, les bras se sont ouverts pour le recevoir et les mains se sont jointes pour l'applaudir au défilé. Vive le *Bataillon de la Moselle*, et vivent ses deux commandants!

La *Petite Pologne*, au théâtre voisin, la Gaité, a remporté également un succès que nous regrettons presque. La *Petite Pologne* est une sorte de cour des miracles, un cloaque qui existait encore, de nom du moins, il y a à peine trois semaines ou un mois, derrière la rue de la Pépinière, à deux pas des Champs-Élysées, sur la frontière du plus beau quartier de Paris. Là vivaient, ou plutôt dans la pièce de MM. Lambert Thiboust et Blum, vivent et grouillent des forçats, des fils de forçats, forçats eux-mêmes ou peu s'en faut, et des gens que l'on aurait le droit de croire honnêtes gens et qui ne sont que d'horribles coquins! Ce sont là les héros de ce *drame populaire*. Populaire d'intention, il le deviendra de fait, et c'est là ce qui nous chagrine bien un peu, car à quoi bon, en vérité, mettre tant d'horribles guenilles en scène, et dérouler devant les spectateurs tant d'infamies et tant de plaies et tant de lèpres! *Drame populaire*, dit l'affiche: Hélas! ce n'est que trop vrai, et le peuple honnête pour qui ce drame est fait, et bien fait au surplus, y trouvera ses passions tellement flattées, ses instincts tellement caressés, qu'il y prendra goût, sans s'apercevoir qu'on lui fait endosser un bagage d'infamies un peu lourd à porter. J'ai dit que le drame est bien fait; il faut le reconnaître: il y a de l'intérêt dans la fable, des surprises, de l'habileté dans l'agencement des événements, il y a, enfin, ce qui justifie tout aux yeux de bien des gens, il y a le succès au bout; et la Gaité a eu son bataillon de la Moselle pour lui remporter une victoire dont il avait besoin.

Eh! grand Dieu, qu'ai-je fait? C'est en troisième ligne que je parle d'une importante reprise au Théâtre-Français! Le *Cœur et la Dot* de M. Félicien Mallefille, un grand écrivain tout simplement; un artiste en style, en idées, et qui sur des pages fortement pensées et fortement

écrites sème la poudre d'or de l'esprit à pleine main! Le *Cœur et la Dot*, mauvaise étiquette pour le temps où nous vivons, est une grande bataille gagnée en faveur des bons et honnêtes sentiments, de ceux qui consolent et ne font pas désespérer de la vie. La reprise de cette mâle comédie a été des plus brillantes, et le public d'élite qui remplit d'ordinaire la salle du Théâtre-Français lui a fait un accueil sympathique. La reprise de le *Cœur et la Dot* n'aura pas, peut-être, les cent vingt représentations du *Duc Job*, mais à coup sûr, l'œuvre de M. Mallefille est digne d'une telle carrière.

Le Vaudeville a renoncé à l'*Envers d'une conspiration*, et a renouvelé son affiche: Trois petites pièces toutes fraîches et toutes neuves en occupent les avenues: l'une est intitulée le *Trésor de Blaize*; l'autre la *Femme doit suivre son mari*, et la troisième: *Toute seule*. Cette dernière n'a pas été toute seule à gagner la course dans ce steeple-chase au succès. Les auteurs nommés sont MM. Delacour, Édouard Plouvier, Jules Adenis. Le Vaudeville, s'il en voulait croire l'opinion publique, se maintiendrait dans ce répertoire de courte haleine où il risque moins de se fourvoyer. Pourvu que les pièces soient bonnes, et amusantes et spirituelles, qu'importe le nombre d'actes? Demandez-le à celui qui paye sa place à la porte.

Le Gymnase se contente de son grand succès des *Pattes de mouche*, et n'en demande pas davantage.

L'Ambigu fait des recettes colossales avec le *Juif-Errant*.

L'Opéra-Comique vient de changer de directeur. M. Beaumont a officiellement remplacé M. Nestor Roqueplan. On parle du réengagement de madame Lefèvre-Faure, comme premier acte administratif de M. Beaumont. C'est bien commencer. Mais l'Opéra-Comique ne s'est pas contenté de cela, et c'était déjà bien cependant, il a rengagé madame Ugalde, et il a offert à Roger l'hospitalité en faisant des salles combles. La reprise de *Haydée*, une œuvre mélodieuse de M. Auber, a servi à l'éminent ténor de pièce de rentrée. La foule s'est pressée aux portes de l'Opéra-Comique, et le succès de Roger a été immense. Jamais il n'en avait eu de plus grand, même en ses plus beaux jours de jeunesse, ce qui prouve que le talent vrai garde toujours ses vingt ans et ne prend pas de rides.

M. Wicart, le ténor de Bruxelles, a chanté *Guillaume Tell* et les *Huguenots* à l'Opéra avec un succès qui lui a donné droit de cité rue Lepelletier. M. Wicart nous reviendra définitivement tôt ou tard, et de l'avis des juges les plus compétents, l'Opéra a trouvé le ténor qu'il cherche depuis longtemps. *Sémiramis* va bientôt apparaître, et devancera même la publication de ce bulletin. On s'occupe également du *Tannhauser* de M. Wagner. La direction de l'Opéra a engagé pour chanter cette œuvre, un ténor allemand qui chantera en bon français.

Pierre OBEY.

Adolphe GOUBAUD, directeur-gérant.

LE

MONITEUR DE LA MODE.

MODES,

Renseignements divers, description des Toilettes.

Les couleurs de deuil, sans même indiquer le deuil, jouissent en ce moment des plus grandes faveurs de la mode. Pour les bains de mer, on fait beaucoup de grands manteaux en un tissu noir et blanc, très souple et très léger; d'autres en un mince drap gris rayé ou quadrillé coupé par des lisérés et des biais de taffetas mauve ou violet. On voit aussi beaucoup de paletots de soie noire, à revers croisant sur la poitrine, à petites poches pointues et à manches à hauts parements; le tout liséré de blanc ou de lilas; peu de mantelets nouveaux; ceux de cette année ont généralement la forme de châle, des châles de cachemire unis ou brodés, avec de hauts volants de dentelle ou de guipure, des mantelets et des pointes tout en dentelle, et aussi des châles de grenadine unie à hautes rayures de soie ou à fond entièrement brodé. La couleur la plus adoptée pour cette broderie est le lilas.

Avec les robes de piqué fond blanc ou nankin, la longue casaque pareille est de rigueur. Elle est très convenable aussi avec les tissus de poil de chèvre gris, et avec les robes de soie de couleur un peu foncée.

Une toilette de promenade qui nous a beaucoup plu se composait d'une robe de taffetas marron tout unie, mais à gros plis par derrière et faisant bien la traine, une longue casaque pareille, un col et des manchettes de guipure, et un chapeau de crêpe marron avec un petit voile de dentelle retombant sur le fond, et deux paquets de roses roses au côté gauche de la passe.

Une autre toilette portée par une jeune femme d'une grande élégance native, était une robe de barège bleu à deux séries de trois petits volants, un fichu de guipure noire posé sur un corsage à la vierge, une grande pointe de dentelle *Lama*, cette production remarquable de la maison *Ferguson*, 40, rue des Jeûneurs, et un chapeau de crêpe bleu orné en dessus, de ruches de crêpe, et en dessous, d'une guirlande de bluets.

Une autre jeune femme portait une robe de magnifique taffetas à rayures chinées grises et brunes, faite sans aucun ornement, un châle de cachemire noir bordé de jais et garni de deux grands volants de véritable dentelle de *Cambrai* de la maison *Ferguson*, et un chapeau de crin blanc orné d'une barbe de dentelle et d'un paquet de géranium rouge.

La fille de cette dame, âgée de huit à neuf ans, avait

une robe des mêmes couleurs, mais à rayures plus étroites que celle de sa mère, un mantelet Marie-Antoinette, c'est-à-dire croisé en avant, à bouts arrondis et tout garni de ruches et de bouillons, et un chapeau rond de paille très fine, à larges bords relevés décrivant un dessin irrégulier à leur extrémité supérieure bordée de velours noir, et tout pointillé de noir, tandis que le fond du chapeau est uni. Sur le côté gauche une très longue plume frisée noire et verte était rejetée très en arrière.

On nous demande si pour une jeune fille une robe de barège peut se faire sans corsage pareil, c'est-à-dire avec un corsage blanc. Nous répondrons que non-seulement cela se peut, mais que cela se doit presque; mais ce corsage doit avoir la forme de zouave, c'est-à-dire être attaché seulement du haut et arrondi du bas. Celui que portait dernièrement la fille d'une de nos bonnes amies était à double garniture simplement ourlée, tout autour du corsage, des manches demi-larges et du petit col carré. La jupe sur laquelle il était posé était de barège gris à pois noirs, et le chapeau qui complétait la toilette était une paille d'Italie, de forme un peu allongée, à bords relevés, orné en avant d'une rosette de velours noir, de laquelle partait une plume de faisan.

Une des toilettes composées à l'occasion de la mort du prince Jérôme, se composait d'une robe de barège grenadine, à neuf petits volants gradués de hauteur, et bordés chacun d'un biais de taffetas noir que dépassait une très petite guipure noire. Le corsage décolleté et froncé en gerbe était complété par un fichu pareil à la robe et garni des mêmes biais et de la même guipure. Ce fichu était à bouts croisés l'un sur l'autre et arrêtés dans la ceinture gros grain à double agrafe de jais. Une broche de jais tout unie attachait le haut du corsage, et une chaîne de grosses perles de jais supportait la montre. Le châle était un châle *Lama*, c'est-à-dire de dentelle de laine, à magnifique dessin de fleurs et d'arabesques, et le chapeau, d'une grande distinction, était de crin noir, à bavolet de taffetas avec tête, à bride de taffetas prenant du côté gauche au-dessus de ce bavolet et venant s'arrêter sous le bandeau ou milieu de la passe. A l'endroit où s'arrêtait en-dessus cette bride, commençait une touffe allongée de fruits de sureau et de bluets noirs, d'où retombaient, comme une plume, de longues herbes noires. En dessous, à gauche, était une ruche de blonde noire, et à droite une touffe de fruits et de fleurs pareille à celle du dessus, mais sans herbes retombantes.

Une toilette un peu moins sombre était une robe de moire antique gris poussière (la moire qui était autrefois une étoffe exclusivement d'hiver se porte très bien l'été maintenant), un châle de cachemire noir brodé de soie

et de jais et orné de deux très hauts volants de guipure, et un chapeau de crêpe mauve, orné en dessus d'une large barbe de point d'Alençon s'étalant de chaque côté en éventail, et froncée dans le milieu par un anneau de ruban lilas. En dessous de ce nœud prend une traverse de ruban noir qui retourne en dessous de la passe. Le bandeau est une demi-guirlande de violettes de Parme, et les brides sont lilas.

Ce chapeau venait de chez madame *Plé-Horain*, dont les élégants magasins situés, 27, rue de Grammont, reçoivent chaque jour les nombreuses visites d'une aristocratique clientèle.

Quelques autres de ses chapeaux sont :

Une paille de riz ornée d'une magnifique barbe de Chantilly nouée en dessus et se continuant de chaque côté de la calotte jusqu'au bavolet. En arrière, le bavolet de crêpe blanc est entièrement recouvert d'une haute dentelle noire repliée à chaque extrémité. En dessous, une roche de blonde blanche s'avance légèrement sur le front, d'après la gracieuse invention de madame *Plé-Horain*. Dans cette blonde, du côté gauche et au milieu, sont des grappes de raisin noir, et à droite, une branche de soucis avec ses feuilles.

Une capote de crêpe blanc recouverte de tulle, à bord coulissé et à fond uni, a un large nœud de taffetas blanc sur le milieu de la calotte, une guirlande de bluets clairs partant de chaque côté de ce nœud et passant au-dessus du bavolet de tulle entouré d'un vaporeux bouillonné. Tout le dessous de la passe est garni d'une guirlande de bluets mélangée de quelques rangs de blonde.

Une capote de crêpe toute blanche a, en dessus, un puff de ruban blanc découpé, d'où part une bride droite qui rejoint les joues, un bavolet bordé de taffetas avec une tête de tulle ; en dessous une demi-guirlande de volubilis roses et des brides blanches.

Un chapeau à fond tombant, de tulle blanc, a en dessus un large apprêt de dentelle noire qui entoure le bord, un bavolet de dentelle sur tulle blanc, des brides blanches, deux paquets de roses du côté gauche, l'un sur l'apprêt de dentelle, l'autre entre cet apprêt et le bavolet ; en dessous un bandeau de blonde blanche coupé de roses et de pompons de dentelle noire, ce qui produit l'effet d'une guirlande toute de rosettes.

Une très coquette capeline de jardin, en paille d'Italie, est ronde, à larges bords baissant un peu en arrière, entourée d'une guirlande de lierre avec ses fruits. Une belle touffe de ce lierre fait le milieu du nœud de taffetas noir qui retombe en arrière, et de longues branches pareilles accompagnent en dessous les nœuds noirs posés de chaque côté des joues, et d'où retombent de longues brides noires. Ces brides ne se nouent pas, et la capeline est retenue sous le cou par un simple caoutchouc.

Nous avons remarqué aussi, chez madame *Plé-Horain*, de délicieux petits bonnets ronds, tout de guipure ou de dentelle avec des rubans des nuances les plus nouvelles et les plus fraîches, et des grappes de fruits ou de fleurs du choix le plus varié et le plus délicat.

Ces fruits et ces fleurs qui acquièrent toujours une plus admirable perfection, ne nous paraissent nulle part reproduire aussi fidèlement une nature d'élite, que dans

les magasins renommés de madame *Petit-Perrot*, 20, rue Neuve-Saint-Augustin.

Une guirlande, emportée à Dieppe par une jeune baigneuse, nous semblait faite de réséda et de verveine rouge cueillie à l'instant dans un parterre. Cette guirlande, un peu pointue sur le front, était entr'ouverte par derrière, ainsi que toutes celles que fait maintenant madame *Petit-Perrot* pour les jeunes femmes dont la belle chevelure s'étale en un large nœud au-dessus du cou.

Celle qu'elle avait faite ainsi pour une belle et riche mariée, était tout entière composée de lilas blanc, sauf une longue branche d'oranger de Chine qui s'échappait du côté gauche. Le bouquet était assorti.

Une autre coiffure de bal de la même forme était de roses et de lilas blanc.

Une autre, toute de laurier blanc.

Une autre, de fleurs de prunier rose.

L'or, on le voit, n'est plus mêlé à aucune de ces fleurs, de même qu'il est banni de presque toutes les coiffures des femmes de bon goût.

Une expédition faite ces jours-ci par la maison *Lassale et Cie*, 37, rue Louis-le-Grand, à laquelle on s'adresse chaque jour de tous les pays du monde pour des demandes d'objet d'art ou de fantaisie, consistait, cette fois, en une robe de foulard vert uni, faite à pointes avec un petit volant entourant chacune de ces pointes dans toute la hauteur de la jupe. Le corsage, montant par derrière, est entr'ouvert en avant jusqu'à la hauteur d'un corsage décolleté, et ce corsage faisant plastron, est bordé d'un petit volant festonné. Il est terminé par une ceinture ronde attachée par une agrafe byzantine d'or et d'émeraude. Les manches pagodes, mais un peu à coudes, ont un jockey formé de trois dents bordées d'un petit volant, et un parement également dentelé et bordé de volants.

Puis en un châle de mousseline à larges biais mats, garni tout autour d'un volant de dentelle noire, et de deux larges barbes de dentelles fixées dans le milieu et suivant la forme du châle.

Jamais le cachemire de l'Inde n'a été appelé à rendre d'aussi véritables services que cette année où la température passe constamment des journées de juillet aux soirées de novembre. Aussi, avant de s'embarquer pour la campagne ou pour les eaux, plusieurs femmes qui n'avaient pas encore ce meuble à la fois de luxe et de nécessité, se sont-elles empressées de le choisir dans les riches galeries du *Persan*, 74, rue de Richelieu. Nous en avons admiré deux entre autres, l'un à fond vert myrthe et l'autre à fond blanc, dont la souplesse du tissu, l'heureuse combinaison des nuances et l'originalité des dessins font de véritables merveilles industrielles. Ils n'ont, au centre, qu'une toute petite place unie entourée de très hautes bordures de couleurs riantes mais fondues, présentant comme aspect général, un ton violacé.

Deux autres châles du même genre, l'un fond noir et l'autre fond bleu, ont été choisis ces jours-ci dans le même magasin pour une corbeille de mariée.

Dans cette corbeille entraient aussi une robe toute de dentelle de Cambrai, qui, posée sur un dessous rose de



Julie Davin

Imp. Lemeray - Rue de Valenciennes, 17

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92.

*Crochettes de M^{lle} Bernard, 3, de Rivoli, 102. — Modes de la M^{lle} Plé Hocam, 2, de Grammont, 37.
 Fleurs de Tilman, 3, de Richelieu, 104. — Rubans et Passementerie, A la Ville de Lyon, 2, Chaussée d'Antin.
 Parfums de la M^{lle} Violet, Fournisseur de S. M. l'Impératrice, rue S. Denis, 37.
 Envoi de la M^{lle} de Commission Lassalle et C^{ie}, Louis le Grand, 37.*

Entered at Antwerp Hall

LONDON at the Monitor Office, 10, Green Street, Soho, NEW YORK, Place St. C^{ie} General Agents.

MADRID P. A. de la Vire

... une quantité parure, de
 ... être posés sur une
 ... d'oreille et un m
 ... tout cela de la bel
 ... et C^{ie}, qui fournit à l
 ... et précieuses ressource
 ... l'adresse des filiations res
 ... habiles et ingénieux qui
 ... se composer une m
 ... un modeste budget, no
 ... encore à ceux
 ... pas seulement d'
 ... des ornements étran
 ... développer cette beauté ell
 ... l'influence de la par
 ... depuis longtemps ad
 ... bien justifiée pa
 ... Thérèse est s
 ... surtout aux j
 ... leurs enfants; que la cr
 ... mette l'ornie à M. F
 ... l'œuvre, est un cosm
 ... les rides et conserver
 ... l'œuvre est un des vinaig
 ... pour la toil
 ... de S. A
 ... les plus exquis
 ... le plus louchant que
 ... de la chevelure.
 ... composition nouve
 ... en peu de temps sa plac
 ... à la parfumerie spéciale aux
 ... ont prise presque ex
 ... ajoute encore au renou
 ... une consécration de p
 ... et acquit un titre plus
 ... par l'adoption de sa mar
 ... de objets.
 Rue Marie de Fni
 MAITRE DE MODES N° 606.
 ... de natio. — Chapeau
 ... et deso de groupes de b
 ... et d'herbes.
 ... bordé au bas d'un j
 ... en taffetas noir, termi
 ... blancs.
 ... de vie.
 ... et brocé en gerbe. L
 ... au-dessus du poign
 ... de sept petits volan
 ... centimètres d
 ... de lairet vert et d
 ... de l'oeil.
 ... dans le dos à l'a
 ... à la hauteur de l
 ... le dos et les égales
 ... par un linceul de taffetas ver

Chine, compose une splendide parure, des volants de guipure nouvelle pour être posés sur une robe de satin blanc, une couverture d'ombrelle et un mantelet-châle d'une très jolie forme, tout cela de la belle fabrication de la maison *Ferguson et Cie*, qui fournit à la toilette des femmes de nouvelles et précieuses ressources.

S'il est juste d'adresser des félicitations reconnaissantes aux inventeurs habiles et ingénieux qui donnent aux femmes les moyens de se composer une mise sérieusement élégante avec un modeste budget, ne doit-on pas une gratitude plus profonde encore à ceux dont l'occupation constante est non pas seulement d'ajouter à la beauté par le prestige des ornements étrangers, mais de préserver ou de développer cette beauté elle-même. On sait quelle est en ce sens l'influence de la parfumerie, aussi nos lectrices ont-elles depuis longtemps adopté certains produits d'une renommée bien justifiée par le succès. Elles savent que le *savon de Thridace* est spécialement recommandé par les médecins, surtout aux jeunes mères pour la toilette de leurs enfants; que la *crème Pompadour* pour le teint, recette fournie à M. Violet par les héritiers de la célèbre favorite, est un cosmétique merveilleux pour prévenir les rides et conserver la fraîcheur; que l'*acétine de Thridace* est un des vinaigres les plus agréables et les plus salutaires pour la toilette; que la *poudre de riz rosée* et l'*eau de beauté de S. M. l'Impératrice* possèdent les qualités les plus exquises, et que le *philocome de Violet* est le plus bienfaisant que l'on puisse imaginer pour l'entretien de la chevelure.

La *rosée des abeilles*, composition nouvelle du même fabricant, a conquis en peu de temps sa place auprès de ses devancières, et la parfumerie spéciale aux violettes de Parme, que les élégantes ont prise presque exclusivement sous leur patronage, ajoute encore au renom de la maison Violet, qui a donné une consécration de plus à la sincérité de ses produits, et acquis un titre plus grand à la confiance du public par l'adoption de sa marque de fabrique: *A la reine des abeilles*.

Mme Marie DE FRIBERG.

GRAVURE DE MODES N° 606.

TOILETTE DE PROMENADE DU MATIN. — Chapeau de paille de riz cousue, orné dessous et dessus de groupes de baies de sorbier et de feuillage de cresson et d'herbes.

Le bavolet est en crêpe blanc, bordé au bas d'un petit velours vert et garni d'un plissé en taffetas noir, terminé par une petite dentelle blanche. Brides blanches.

Robe en grenadine de soie.

Le corsage est à taille ronde et froncé en gerbe. Les manches sont bouffantes, demi-serrées au-dessus du poignet.

Le bas de la jupe est garni de sept petits volants de 4 centimètres, bordés de taffetas vert sur 2 centimètres de hauteur.

Paletot en taffetas gris, garni de lisérés verts et de biais gris, avec bords de taffetas vert.

Ce paletot est à demi ajusté dans le dos à l'aide de trois coutures qui creusent légèrement à la hauteur de la taille (qui est un peu courte).

La pèlerine emboîte bien le dos et les épaules à l'aide de pinces; elle se termine par un liséré de taffetas vert, suivi d'un

biais de 4 centimètres, bordé de taffetas vert, posé à cheval sur le biais et laissant voir 1 centimètre 1/2.

Sur le côté extérieur de chaque manche, il y a un liséré et un biais bordé, qui descendent et font le tour du bas.

Tout le tour, à partir du haut, est garni de chaque côté d'un liséré et d'un biais bordé. Sur la couture de chaque côté de la jupe il y a, à une hauteur de 60 centimètres, un liséré et un biais bordé qui descendent et contournent le bas derrière.

Col en mousseline brodée, garni de valenciennes.

Sous-manches assorties.

Petite cravate noire.

TOILETTE DE CHAMBRE. — Filet en lacet de soie *Solferino*. Les réseaux de ce filet sont assez larges et composés par des lacets cousus à plat les uns sur les autres; les lacets ont environ 3/4 de centimètre de largeur; ils sont écartés les uns des autres de 1 centimètre 1/2.

Tout le tour est garni de petits choux bien ronds, composés de boulettes de ce même lacet. D'un côté retombent deux beaux glands en effilé de soie.

Robe de chambre en taffetas fond clair, broché de fleurs *Solferino*, avec feuillage nuancé.

Cette robe de chambre retombe derrière en beaux plis plats partant de l'encolure; elle est garnie devant d'un revers qui se continue en col carré.

La manche est à coude; elle est parfaitement ronde depuis l'épaulette jusqu'au poignet et forme tout à fait un tuyau rond à coude bien anguleux sans plis.

Un jockey entoure le haut. Un parement garnit le bas. Ce jockey et ce parement sont *doublés roides* de manière à former bien le rond tendu. La manche ne dépasse pas la moitié de l'avant-bras.

Tous les bords sont garnis d'une ruche à tuyaux en ruban *Solferino* n° 9.

La robe de dessous est montante; elle est en mousseline blanche, garnie au corsage d'un volant en mousseline brodée qui entoure le cou et descend, formant un beau jabot.

La jupe est couverte par des entre-deux brodés, d'où retombent de jolis volants en mousseline brodée.

Manches bouffantes.

Courrier de Paris.

Nos voisins les Anglais ont trouvé un assez vilain mot pour peindre une bien excellente chose! Il faut bien l'écrire tout au long ce mot, puisque je l'ai là au bout de la plume: — Sociologie, disent-ils. Que signifie la sociologie? Tout simplement la science de la société. Qu'entend-on par la science de la société, me demanderez-vous? Une définition exacte et rigoureuse, si je m'avisais de vous la vouloir donner, nous mènerait si loin au delà des limites où est enfermé un journal comme celui-ci que, au lieu d'une définition, je me bornerai à vous citer un exemple entre toutes les réformes très excellentes que poursuivent les sociologistes dans le train de la vie en Angleterre.

Constitués en une association puissante où l'on compte des gens de toutes les classes, et des femmes en grand nombre, ce qui assure leur influence, les sociologistes viennent d'entreprendre une campagne dont le but est de substituer les femmes aux hommes dans tous les tra-

jours comme atteint de l'unique fièvre des plaisirs, et qu'on ne sait pas si malade de bienfaits! Je ne suis pas l'auteur de la découverte que je viens de vous rapporter, mais je m'imagine que c'est bien faire de copier les autres pour aider à rendre justice à qui la mérite et à populariser de bonnes actions!

Toutes les sociétés secrètes ne sont pas également dangereuses comme on voit, et les sociétés secrètes de bienfaisance ont ceci de particulièrement remarquable qu'on se réjouit de les pouvoir démasquer. Et combien en compte-t-on à Paris que nous ne connaissons pas, sans doute, du genre de la société des petits ramoneurs! Ce sera seulement au jour du jugement dernier que Paris pourra invoquer toutes ses belles actions ignorées pour se faire pardonner tant d'iniquités qu'on lui reproche! Aussi lui sera-t-il beaucoup plus pardonné qu'on ne croit généralement.

X. EYMA.

MÉLANGES.

C'était quelques jours avant la reprise de *Sémiramis*, quelques amis étaient réunis chez l'illustre auteur de cet opéra et de tant d'autres chefs-d'œuvre. Dantan jeune, le spirituel auteur des charges, raillait le maestro sur sa paresse devenue proverbiale.

— Le bon Homère ne dort que quelquefois, lui disait-il; mais vous, l'Homère de la musique, vous dormez toujours maintenant. Vous n'en avez pas le droit. Vous volez au monde toute la musique que vous avez encore dans la tête et dans le cœur.

— Je vous trouve plaisant, mon cher Dantan, répliqua Rossini. Tout le monde a le droit de me reprocher ma chère paresse, excepté vous.

— Pourquoi cela?

— Parce que vous êtes aussi paresseux que moi. Je ne fais plus d'opéras, c'est vrai, mais vous ne faites plus de charges.

— Si je voulais, j'en pourrais faire encore.

— Je vous en défie.

— Si vous m'en défiez, je vais faire la vôtre.

— Eh bien! soit, si vous la réussissez, je fais un opéra pour vous.

— Pris au mot, dit Dantan, préparez-vous à faire votre partition. Demain vous aurez votre charge.

En effet, le lendemain la charge était terminée, et Rossini la montrait en souriant à ses amis.

Reste à savoir maintenant si Dantan aura la partition de Rossini.

L'Empereur vient de faire cadeau à l'officier qui a remporté cette année les prix d'ensemble à l'École normale du tir, à Vincennes, d'un magnifique vase ciselé. Ce vase est un objet d'art hors ligne et qui mérite une mention particulière.

L'Empereur, s'étant rendu un jour au Musée d'artillerie (à Saint-Thomas-d'Aquin) pour examiner les travaux

de l'artiste chargé de ciseler et de graver les ornements de la pièce de canon offerte par Sa Majesté à la Reine d'Angleterre, conçut l'idée de ce vase, et en confia l'exécution à M. Thénard, l'artiste dont il s'agit.

Ce vase, taillé dans du jaspé sanguin, a 50 centimètres de hauteur. Les figurines qui en font le principal ornement sont d'argent ciselé et représentent des militaires appartenant aux corps français de toutes armes qui ont pris part au siège de Sébastopol. Ces figurines sont d'un fini et d'un naturel admirables.

Sur des banderoles d'or incrustées à la surface d'une pierre tumulaire, sont gravés les noms des généraux français tués ou blessés pendant le siège.

Le pourtour du vase est orné, à sa partie supérieure, d'aigles d'or aux ailes déployées, tenant dans leurs serres des étendards sur lesquels sont inscrits les noms des batailles et des combats livrés en Crimée.

Enfin, le couvercle d'argent, poli à l'intérieur et oxydé au dehors, représente le désordre d'une brèche au moment suprême de l'assaut. Sur cette brèche, formant le couronnement, et le sabre à la main, est monté un jeune sous-lieutenant d'infanterie, dont les traits et l'attitude respirent l'enthousiasme, l'ardeur du combat et le noble sentiment du courage. Cette œuvre d'art est, dit-on, d'une valeur considérable.

Une nouvelle Exposition vient de s'ouvrir dans la charmante galerie du boulevard des Italiens; elle se compose cette fois exclusivement des œuvres des maîtres de l'ancienne école française. Nicolas Poussin, Claude Lorrain, Philippe de Champagne, Largillière, Rigaud, Watteau, Nattier, Lemoine, Lancret, Pater, Chardin, Latour, Boucher, Joseph Vernet, Greuze, Fragonard, David, Prud'hon, etc., y tiennent les places d'honneur. Les tableaux de ces grands maîtres ont été généreusement prêtés, comme à l'Exposition précédente, par nos premiers amateurs, qu'il faut remercier pour l'impulsion puissante que ces sortes de manifestations donnent aux arts, tout en venant en aide à la Caisse de secours des artistes.

Le public sera bientôt admis à juger le mérite du concours de la classe de sculpture. Les élèves désignés par l'Académie et qui sont en loge en ce moment, sont: MM. Sanson et Gauthier, élèves de M. Jouffroy; Lechesne, élève de MM. Duret et Simart; Deloge, élève de MM. Jouffroy et Lemaire; Delaplanche et Barthélemy, élèves de M. Duret; Stiode, élève de M. Jouffroy, et Nathan, élève de M. Duret.

Une grande exposition de tableaux aura lieu le 3 septembre, à Amsterdam; puis viendront successivement des expositions de beaux-arts à Liverpool, à Berlin, à Saint-Petersbourg.

La *Revue des Beaux Arts*, sur la foi d'une correspondance anglaise, annonce qu'il y aura à Londres une ex-

position en 1862, à l'instar de celle de 1851. Le comité d'organisation aurait demandé, paraît-il, une somme de 40 millions qui a été promptement complétée. Le prince Albert a souscrit pour 250,000 francs. On doit construire pour cette exposition un palais qui sera permanent comme celui des Champs-Élysées. Les travaux de construction vont commencer à Brompton, et non pas à Hyde-Park, sur les terrains acquis avec les bénéfices de l'exposition de 1851. Cette fois la peinture et la musique, représentées par toutes les écoles de l'Europe, entreront en concurrence, ainsi que cela a eu lieu à l'exposition universelle de Paris.

L'Hôtel de ville de Paris est évalué actuellement, après tous les embellissements qui y ont été faits, à la somme de 30 millions. Pour apprécier l'importance de cette évaluation il faut se reporter à l'origine de ce monument. En 1337 l'Hôtel de ville avait été acheté par Étienne Marcel, prévôt des marchands, 2 600 francs. Avant d'appartenir à la ville de Paris et de devenir la *Maison commune*, l'Hôtel de ville s'appelait la *Maison aux Piliers*.

Aujourd'hui l'Hôtel de ville est un des plus beaux monuments en ce genre qui existent en Europe.

Quatre statues viennent d'être placées dans les quatre niches ménagées sur les piliers qui séparent les trois portes du grand portail de l'église Notre-Dame. Dix-huit statues de rois étaient déjà dans les entrecolonnements. Deux nouvelles viennent d'être placées. Il n'en reste que huit à poser, qui vont l'être successivement et sans désemparer. Il y en aura vingt-huit, autant que de rois chrétiens depuis Clovis jusqu'à Philippe-Auguste inclusivement.

On regratte et l'on remet à neuf l'intérieur collatéral nord, ainsi que les chapelles qui reçoivent le jour par la petite rue du Cloître. C'est par là que les fidèles passeront pour aller au chœur quand les offices vont s'y célébrer, et pendant qu'on restaurera l'intérieur de la nef.

Presque tous les vitraux bas du milieu et d'en haut sont posés autour du chœur. Le maître-autel est rétabli à son ancienne place. Les nouvelles grilles qui entourent cet autel et le séparent des collatéraux sont posées.

La marbrerie du sanctuaire s'achève. On commencera celle du chœur. Ainsi, dans peu de temps, on célébrera les saints offices au chœur restauré de Notre-Dame.

LOUIS DE SAINT-PIERRE.



COMMENT A ÉTÉ FAITE

LA COMÉDIE DES PLAIDEURS.

Scènes historiques.

I.

Cela se passait il y a un peu plus d'un siècle et demi, c'est-à-dire à une époque où le marteau de l'alignement municipal ne s'était pas encore mis à changer la physionomie du vieux Paris. A cette époque-là, l'île Saint-Louis, premier semis de la capitale, n'avait pas une maison qui ne fût historique. Tout ce qui environnait le Palais-de-Justice conservait le cachet des temps carlovingiens, et cependant on était arrivé à la vieillesse de Louis XIV, après Colbert, c'est-à-dire à la date qui ouvre l'ère des âges modernes.

Paris était devenu, de jour en jour, la ville la plus joyeuse du monde. Il n'y avait que dans ses murs qu'on jouât la comédie régulièrement tous les soirs. Bussy-Rabutin avait mis à la mode les petits soupers arrosés de vins babillards. Comme madame de Maintenon faisait de Versailles un séjour morose, les jeunes gentilshommes et les beaux esprits, par contrariété, anticipaient sur les folies de la Régence. Dans ses admirables *Mémoires*, le duc de Saint-Simon vous racontera comment les éventés de la cour, qui faisaient les bons apôtres, le matin, en se promenant dans la galerie de l'Œil-de-Bœuf, aimaient à se divertir, le soir, au cabaret.

Parmi les hôtelleries en vogue, l'*Auberge du Mouton blanc* avait surtout le privilège d'attirer un public d'élite.

L'histoire rapporte que ce cabaret de bon ton était situé près de la rue du Marché-Saint-Jean, dans une maison à tourelle. Une enseigne de tôle sur laquelle un pinceau naïf avait peint un mouton du Berri en rabat, servait de point de ralliement aux consommateurs. Pourquoi ce mouton? Pourquoi ce rabat? A entendre les passants, cette image formait une sorte de rébus satirique par lequel l'artiste avait prétendu figurer le type innocent du plaideur, pauvre mouton à deux pieds, sans laine, qu'on a tondu, qu'on tond et qu'on tondra jusqu'à la consommation des siècles.

Nous avons oublié de noter que l'*Auberge du Mouton blanc*, voisine des lieux où siégeaient les diverses séries de la judicature, servait presque exclusivement de réfectoire aux avocats, aux procureurs, aux clercs de la basoche et aux clients que la rage de la chicane poussait dans ce quartier.

... afin de décider le sec
... le peintre d'enseignes av
... son mouton.
... qui ont eu affaire hi
... Cité pour aller se
... de la rue des Pas-Perdus, se
... si onimé, que leur
... démolit, dans l'ét
... demandeurs et des rob
... dans le souvenir de ce
... papier timbré. On y déje
... de la parole et
... un grand avocat; à côté, à ce
... l'en passe.
... se voyait déjà à l'Au
... mais seulement pendant le
... s'élevait sur la ville
... en décor d'opéra qui fi
... sur le coup de sifflet du
... brillait un fallot que le
... Tout le long des deux
... dans des flambeaux
... digne d'un s
... et bien plus friand
... de petits marquis e
... de la cour.
... commence ce récit, un s
... en l'air avait apporté u
... l'histoire.
... Berrin était ce qu'on ap
... et une femme d'esp
... parisienne, elle était
... qu'il y avait de plus
... la cour.
... nous avons parlé ne
... nait :

... BERRIN,
... et enve
... à la cave. D'ici à vin
... pourquoi je
... C...

... Berrin avait immédiatement
... le même soir de décembre
... plus figure se tenait sur l
... la neige tomber à g
... lieux qui enjoints sa
... tant que cette enfant
... Une petite croix d'or,
... retombait sur so
... la virgine blancheur.

C'était sans doute afin de décider le second point de son rébus que le peintre d'enseignes avait imaginé de mettre un rabat à son mouton.

Ceux d'entre nous qui ont eu affaire hier encore dans le quartier de la Cité pour aller se morfondre au milieu de la salle des Pas-Perdus, se rappellent sans doute le spectacle si animé, que leur donnait le *Café d'Aguesseau*. Il a été démoli, dans l'été de 1859, ce restaurant des demandeurs et des robes noires; mais il vit toujours dans le souvenir de ceux qui ont eu à digérer du papier timbré. On y déjeunait dans une mêlée d'illustrations de la parole et d'accusés d'élite. Ici, un grand avocat; à côté, à cette autre table, un habile nigrefin. J'en passe.

Pareille chose se voyait déjà à l'*Auberge du Mouton blanc*, mais seulement pendant la journée. Aussitôt que la nuit s'étendait sur la ville, la scène changeait comme un décor d'opéra qui fait place à un autre décor sur le coup de sifflet du régisseur. Près de l'enseigne brillait un fallot que le vent balançait à son gré. Tout le long des deux salles, on allumait des bougies dans des flambeaux de cuivre argenté, afin de recevoir dignement un second public, bien plus pailleté et bien plus friand que le premier; une clientèle de petits marquis enrubannés et de poètes de cour.

Au temps où commence ce récit, un soir de décembre, un valet en livrée avait apporté une dépêche à madame Bervin, l'hôtesse.

Cette madame Bervin était ce qu'on appelait alors une délurée commère et une femme d'esprit. Grâce à son activité toute parisienne, elle était parvenue à attirer chez elle ce qu'il y avait de plus distingué à la ville et à la cour.

Le message dont nous avons parlé ne contenait que ces deux mots :

« BONNE MADAME BERVIN ,

» Allumez vite vos fourneaux et envoyez quérir
» vos meilleurs vins à la cave. D'ici à vingt minutes,
» je vous dirai moi-même pourquoi je vous envoie
» ce billet.

» C..... »

Madame Bervin avait immédiatement donné ses ordres en conséquence.

Cependant le même soir de décembre, une jeune fille d'une fort jolie figure se tenait sur le pas de la porte en regardant la neige tomber à gros flocons. Aux rubans bleus qui enjolivaient sa cornette de dentelle, on devinait que cette enfant était mieux qu'une servante. Une petite croix d'or, retenue par une ganse de velours, retombait sur son cou et en faisait ressortir la virginale blancheur.

— Que fais-tu là, Nicette? s'écria tout à coup la voix grondeuse de madame Bervin.

— Maman, je m'amuse tout simplement à voir tomber la neige, répondit la jeune fille d'un ton naïf.

— Voilà ce que je ne crois pas, ajouta la maîtresse du logis en s'approchant. La neige n'est guère ce qui te préoccupe en ce moment, fine mouche. Ce que tu regardes est moins innocent, à coup sûr.

— Je vous proteste que vous vous trompez maman.

— Eh bien! je vous dis, moi, mademoiselle, qu'on ne m'en fait pas accroire. Il y a quelque part, dans l'étude d'un procureur au Châtelet, un mauvais drôle de clerc du nom de Prévalais qui vous a fait tourner la tête au dernier bal du prévôt des marchands, où j'ai eu l'imprudence de vous mener. Ce godelureau n'a rien en propre que ses dix doigts et une mauvaise plume d'oie que le premier vent d'hiver ou d'orage peut emporter; il a osé néanmoins venir ici pour vous faire un doigt de cour. Bien mieux, il vous a envoyé un bouquet d'œillets de poète avec un billet dans le bouquet. Ce sont là des façons d'agir qui ne vont pas à madame Bervin, votre mère, la première hôtelière de Paris. Aussi ai-je congédié très nettement le clerc de procureur, en le priant d'aller se promener dans la buvette de ses pareils pour voir si j'y étais. Depuis ce coup de temps-là, Nicette, vous ne dormez plus, vous ne mangez plus, vous ne lisez plus les *Contes de Perrault*, que vous a donnés notre ami M. Jean Racine, grand poète tragique et historiographe du roi. Je vois bien que ce Prévalais vous tient au cœur.

— Maman, j'aurai le courage de vous l'avouer : le fait est vrai.

— Le fait est vrai? Ah! je le savais bien, mademoiselle, mais je savais bien aussi que vous perdiez vos soupirs et votre temps. Vous devez bien penser que votre digne père et moi, nous ne nous sommes pas amusés à fonder la meilleure auberge de Paris pour abandonner nos économies de trente années et notre fille unique à un garçon de rien, qui n'a ni sou ni maille et qui est clerc de procureur par-dessus le marché.

— Mais, maman, avec la dot que vous me donneriez, il cesserait d'être clerc de procureur, puisqu'il pourrait acheter une charge d'huissier en cour royale.

— Huissier en cour royale, c'est un bel état, reprit la mère; je suis bien forcée d'en convenir avec vous. Devenir huissier, c'est faire un premier pas dans la noblesse de robe; on s'habille de noir comme un juge; on porte un rabat sans plis comme un avocat; on a une épée au fourreau comme un officier; on vit au milieu de la magistrature. Mais vous êtes assez jolie, ma fille, pour que celui qui vous épou-

sera pose une dot à côté de la vôtre, dans la corbeille de noces. D'ailleurs, vous savez bien, Nicette, que nous avons pour vous un parti préférable à tous égards.

— Oui, un certain M. de Bois-Fleury, comédien du Périgord.

— Ne dédaignez pas les comédiens, Nicette. Plus nous allons, plus ils deviennent des personnages d'importance. Il y en avait un, il n'y a pas fort longtemps, auprès de la personne du roi.

— Celui-là, maman, se nommait Molière.

— Il n'importe. C'était un comédien comme M. de Bois-Fleury. Puisque nous parlons de ce dernier, il est bon d'ajouter que M. le prince de Conti, qui le protége, lui donne mille écus de dot et la table de l'hôtel sur ses vieux jours.

— Bien obligée! s'écria Nicette avec une charmante petite moue, je ne me soucie en rien des mille écus, et encore moins de cette table du prince!

— Allons, tu tiens toujours à ton clerc endiable.

— Maman, je l'aime et je sens que je n'aimerai jamais que lui.

En prononçant ces dernières paroles, la jeune fille ne pouvait se retenir de pleurer.

Cette scène, d'abord sentimentale, tournait ainsi au tragique.

— Comment! reprit l'hôtelière, vous poussez la révolte jusqu'à répondre à mes confidences par des larmes? Allons, je vois bien qu'il est temps de vous mettre au pas.

— Maman, je n'ai jamais refusé de vous obéir.

— Ce n'est pas en ce qui concerne ce basochien, en tout cas. Mais n'ayez pas peur, je vais faire sentinelle et je ne vous perdrai pas de vue. Pour commencer, vous allez courir sans retard à la cuisine, où vous plumerez deux perdrix rouges qui se trouvent sur la grosse table de chêne. Allez, et pas une larme de plus, mademoiselle.

En ce moment, une main d'homme, large mais finement gantée, s'appesantissait sur le bras de la maîtresse d'auberge.

— Qu'est-ce que j'entends, madame Bervin? disait le nouveau venu en riant. Est-ce que vous rudoyez ma jolie petite filleule? Prenez bien garde! En qualité de parrain je suis protecteur-né, d'abord.

Celui qui intervenait ainsi dans cette querelle de famille n'était autre que le beau Cavois, gentilhomme bien connu dans l'histoire anecdotique du xvii^e siècle.

M. de Cavois, la fleur des pois de Versailles, n'était pas seulement un seigneur élégant, fort aimé pour sa politesse et ses belles manières; il était en outre un homme de cœur, toujours disposé à venir en aide à ceux qui pouvaient avoir besoin de sa bourse ou de son épée. Très bon vivant, comme on disait à cette époque-là, il était un des habitués les plus

fidèles de l'*Auberge du Mouton blanc*, qu'il fréquentait en compagnie de Jean Racine, de Nicolas Boileau, de quelques autres beaux esprits et de gens de cour. C'était même à cause de l'agréable facilité de son caractère, que, dix-huit ans plus tôt, madame Bervin l'avait prié d'être le parrain de Nicette, sa fille.

L'autorité des parents sur les enfants était grande à l'époque dont nous parlons. Pour obéir à l'injonction qu'elle venait de recevoir, la jeune fille, ayant à peine pris le temps de saluer son parrain, s'était retirée dans la cuisine, afin de plumer les deux perdrix. Cependant M. de Cavois s'était vite fait mettre au courant de toute cette aventure. Quand il eut appris qu'il s'agissait de mariage, il se mit à sourire.

— Je parie, dit-il, trois flacons d'Aï contre une bouteille de Suresne, qu'on veut faire épouser à la petite quelque lourdeau qu'elle n'aime pas pour la séparer d'un galant qu'elle aime?

— Eh! monsieur le marquis, vous n'ignorez pas que ces petites folles chantent toutes la même chanson.

— Sans doute, mais la chanson est assez sérieuse pour être écoutée. Les gens qu'on épouse de force! Je devine assez ce que c'est par les poursuites de mademoiselle de Coëtlogon.

Après avoir fait venir un petit verre de vin de Madère, le seul apéritif d'alors, l'élégant pria madame Bervin d'achever le chapelet de ses confidences.

— Cette pauvre petite Nicette, ajouta-t-il bientôt, ma jolie filleule, la voilà donc placée entre un apprenti huissier et un comédien de province, c'est-à-dire entre l'enclume et le marteau!

Madame Bervin expliqua comment Nicette tenait au clerc de procureur, malgré tout ce qu'on pouvait lui dire.

— Et vous, madame Bervin, à qui tenez-vous donc?

— Moi, c'est différent, je voudrais que ma fille épousât M. de Bois-Fleury, le protégé du prince de Conti, qui aura mille écus de dot.

— Ces mille écus, voilà en effet une belle cause de préférence, dit encore Cavois: mais si M. le prince de Conti les a bien trouvés pour les donner à cet histrion, rien n'empêche qu'on en déterre le double pour le clerc de procureur.

— Deux mille écus, monsieur le marquis. Ah! pour le coup, je n'aurais plus rien à objecter.

Du petit salon du rez-de-chaussée, où avait lieu cette conversation, Cavois alla à la cuisine, où Nicette, toujours pleurante, plumait d'une main distraite ses deux oiseaux des champs.

— Voyons, ma petite filleule, lui dit-il, ne pleure plus. Entre nous, c'est avoir un goût bizarre que de

vouloir s'unir à un huissier, mais le diable seul comprend quelque chose aux désirs des femmes. Tu veux un huissier, on t'en donnera un. Compte sur moi pour le cadeau.

Là-dessus il revint auprès de la maîtresse de l'auberge.

— Madame Bervin, s'écria-t-il, je viens, après mon billet, vous commander pour ce soir un souper de huit couverts. Que tout soit délicat. Vous aurez quatre grands hommes au moins sur huit convives.

— Monsieur le marquis, le *Mouton blanc* est en état de servir une table pour huit rois.

— Fort bien, madame Bervin, ce sera pour dix heures, alors.

— Pour dix heures, monsieur le marquis.

II.

Cavois rabattit son manteau sur sa figure et sortit en se dirigeant du côté du Louvre.

Chemin faisant, l'éventé ne pouvait se défendre de songer un peu à ce qui venait de se passer.

— Ah ça ! s'écria-t-il, Cavois, mon ami, tu viens de prendre vis-à-vis de cette grosse bourgeoise un engagement d'une énorme gravité. Deux mille écus comptant à donner à un grand dadais de clerc de procureur, pour qu'il devienne le mari de ma jolie petite filleule ! Où trouverai-je jamais un si gros denier ? Il n'y a pas à compter sur les prêteurs : madame la Ressource m'a fermé incivilement la porte au nez, depuis que j'ai eu le malheur de perdre mes derniers mille louis au lansquenet, à Marly. Sans compter que j'ai plus de dettes que Don Juan n'en avoue dans le *Festin de Pierre*. Mais qu'est-ce que tout cela peut faire ? J'ai promis, je tiendrai ; voilà ce qu'il y a de certain là-dedans. N'y pensons plus, du moins jusqu'à nouvel ordre.

Une fois la nuit venue, à Paris, l'heure du souper arrive vite, surtout en hiver.

Cavois et ses sept amis ne voulaient pas laisser refroidir ce petit festin préparé sous les yeux de madame Bervin.

À dix heures du soir donc, l'hôtesse du *Mouton blanc* vit s'approcher à pied, sans laquais, enroulés dans leurs manteaux couleur de muraille les huit convives qu'elle attendait.

Tous étaient gens de bonne allure et portant bien leur taille.

Un seul, gros, gras et rubicond, avait une excellente face de chanoine, et ressemblait bien plus à un abbé muni de prébende, qu'à un familier des meilleures maisons de France : c'était Chapelle, le spirituel académicien.

Les autres étaient Jean Racine, Nicolas Boileau,

Jean de La Fontaine, Furetière et le jeune conseiller Brillhac.

Ils étaient à peine assis que Cavois se présentait à son tour, suivi de deux jeunes gentilshommes.

— Madame Bervin, dit-il à la maîtresse de la maison, je vous ai commandé le menu pour huit personnes, mais dans le cours de la soirée nous avons recruté un convive de plus. Cela fait neuf, si je sais bien compter. Comment ferons-nous donc ?

— Ne vous inquiétez de rien, monsieur le marquis. Au *Mouton blanc*, quand il y en a pour huit, il y en a aisément pour neuf. Il ne faudra qu'attendre quelques minutes.

Pendant ces quelques minutes, Chapelle, fidèle à ses façons de parfait égoïste, avait envahi le devant de la cheminée et absorbait à son seul profit la joyeuse flambée ; la Fontaine, toujours distrait, demandait aux servantes si le rôti était frais et le vin cuit à point ; Racine et Boileau se disputaient à propos d'une rime ; Brillhac, magistrat aimable, prétendait que la plaidoirie d'un célèbre avocat lui avait donné la pépie, et le beau Cavois se mettait résolument à la tête d'un petit groupe en train de pérorer sur un projet de nouvelle campagne que le roi avait conçu.

Nicolas Boileau prit tout à coup la parole.

— Messieurs, dit-il, faut-il faire de l'*Auberge du Mouton blanc* une succursale de l'Académie française ? Une fois, par hasard, abandonnons les choses graves.

— Voilà qui est bien parlé, Nicolas ! s'écria Furetière.

— Oui, reprit l'auteur du *Lutrin*, encouragé par cette adhésion de son spirituel confrère ; oui, c'est pour nous que notre illustre devancier Michel Montaigne a écrit cet admirable précepte : *Faites ce que faites*.

— Le vieux Périgourdin l'a pris aux Romains, dit Furetière : *Age quod agis*. Tout le monde connaît le mot.

— Qu'importe l'endroit où il l'a pris ? Les Latins le tenaient des Grecs, les Grecs des Egyptiens, les Egyptiens de l'Inde ; l'Inde l'avait reçu d'un sage ou d'un dieu. *Faites ce que faites*. Eh bien ! nous sommes ici pour souper, messieurs, soupçons !

— Adopté ! s'écria Cavois.

— Mon cher Jean, poursuivit l'auteur de l'*Art poétique*, en s'adressant à Racine, laissons, s'il vous plaît, en repos les anciens et les modernes. Les hommes de notre temps ne sont pas si mauvais que vous le dites. Disciple de Port-Royal, vous êtes la meilleure pièce du dossier de la cause que vous combattez. Avec des artisans tels que vous, nous n'avons rien à envier aux Grecs ni aux Romains. Cavois, laissez le roi Louis en paix, vous savez que

je suis son panégyriste. D'ailleurs il ne faut, ce soir, batailler qu'avec des fourchettes et des couteaux. Soupçons, messieurs, soupçons! C'est l'exorde et la conclusion de mon discours.

Tous les assistants applaudirent.

En entendant un si grand bruit, La Fontaine crut qu'il assistait à la première représentation d'une de ses pièces à la Comédie Française et demanda si c'était que mademoiselle Champmeslé avait mal récité son rôle.

— Ce diable d'homme! dit Furetière qui commençait à lui en vouloir, il a toujours son esprit et ses chausses à l'envers. Ça, soupçons!

Chapelle, Brillhac, Cavois et les autres étaient déjà à table.

Le premier, bon buveur, avait rempli son verre à la manière de la vieille France, et, après avoir fait un salut, il s'était écrié :

— Messieurs mes illustres amis, je suis volontiers de l'école de Salerne qui dit si sagement : *A potu, incipe prandium*. En bon français, « commencez le repas par boire un coup. »

Aussitôt que chacun eut vidé son verre, Cavois fit signe de la main qu'il voulait parler.

— J'ai quelque chose de fort intéressant à dire, messieurs.

— Eh bien! dites, et soyez bref.

— Messieurs, vous savez certainement le but de cette réunion qui sort de nos coutumes?

— Non, ma foi, objecta Brillhac, et je ne m'en inquiète guère. Les bons repas font les bons magistrats. Or, le vin de madame Bervin est fin et la chère excellente; je n'ai pas besoin d'en savoir davantage.

— Permettez! vous parlez comme un optimiste. Je soutiens, moi, que Paris n'est plus tenable. L'ennui y règne comme à Versailles. Vous me trouverez gelé un de ces matins, j'en suis sûr, si vous ne m'aidez pas, et votre tour viendra vite.

— Diable! s'écria La Fontaine, gelé! Être gelé d'ennui, c'est grave, cela!

— Eh bien! quel remède? demanda Brillhac.

— Je ne vois qu'un moyen, dit Cavois: je viens vous proposer de nous faire tous exiler.

A ce mot sinistre: — se faire exiler, — un cri général de réprobation se fit entendre.

En effet, y avait-il rien de plus inconcevable que cette inadmissible proposition: — Se faire exiler par le roi Louis XIV, par le soleil de Versailles, par le maître de l'Europe? Jean Racine, bon sujet du prince et bon courtisan du protecteur des lettres, laissa tomber le morceau de poisson qu'il était sur le point de porter à sa bouche; Chapelle vida son verre d'un seul trait, sans s'apercevoir qu'il n'était rempli qu'à moitié.

— Se faire exiler, mais pourquoi? demanda La Fontaine.

— Écoutez-moi bien, l'homme aux fables, et vous verrez si mon projet n'est pas une chose admirable.

— Il faut, se mit à dire Chapelle, que cela soit singulièrement beau pour que vous nous engagiez à quitter Paris quand on y soupe si bien.

— Mais où voulez-vous que nous allions, Cavois? demanda Boileau.

— En Hollande, messieurs.

— Quoi, en Hollande! s'écria Jean Racine de plus en plus atterré; en Hollande, c'est-à-dire dans le pays le plus hostile à Sa Majesté!

— En Hollande, reprit La Fontaine, où l'on a, je le sais, les premiers harengs du monde, mais où l'on ne mange pas de poisson d'eau douce!

— En Hollande, dit Boileau, chez ces Bataves qui sont insensibles aux lois de la prosodie, dans une contrée âpre, où l'on parle une langue de cheval!

— En Hollande, riposta Chapelle, où le vin de notre Bourgogne est si cher qu'il est presque inconnu! Cavois ne se déferait pas.

— Oui, mes amis, je vous propose de nous enfuir en Hollande, et je vais vous expliquer pourquoi.

— Si l'argumentation est longue, interrompit Chapelle, buvons d'abord, messieurs.

— Mes amis, je fais une variante au mot de Thémistocle au Spartiate Eurybiade: « Buvez, mais écoutez! »

— Eh bien! nous sommes tout oreilles. Voyons, parle, Cavois!

— En deux mots, voici ce que j'ai à dire. S'il faut s'en rapporter au dernier numéro de la *Gazette de La Haye*, il vient d'arriver en Hollande une troupe de danseuses indiennes, bayadères ou almées, je ne sais pas au juste. En outre, depuis que notre grand roi les a battus, les gens du pays voient tous les produits de la France d'un mauvais œil; c'est-à-dire qu'ils tirent leurs vins de l'Espagne, où vous savez qu'ils sont fort bons. A Amsterdam et à La Haye, on fait bonne chère toute l'année; on y lit chaque jour un pamphlet nouveau; on se promène en barque, avec de la musique; on rencontre dans toute maison d'admirables peintures. Bref, c'est une succursale du paradis terrestre.

— On peut se contenter d'aller en Hollande, objecta un des deux gentilshommes que Cavois lui-même avait amenés. Où est la nécessité de s'y exiler?

— Je vais vous dire. Depuis la mort des deux frères de Witt, Versailles n'aime pas à voir qu'on visite La Haye; vous savez que Louis XIV est devenu austère.

sup. vous savez, l'homme aux fables, et vous verrez si mon projet n'est pas une chose admirable.

Il faut, se mit à dire Chapelle, que cela soit singulièrement beau pour que vous nous engagiez à quitter Paris quand on y soupe si bien.

Mais où voulez-vous que nous allions, Cavois? demanda Boileau.

En Hollande, messieurs.

Quoi, en Hollande! s'écria Jean Racine de plus en plus atterré; en Hollande, c'est-à-dire dans le pays le plus hostile à Sa Majesté!

En Hollande, reprit La Fontaine, où l'on a, je le sais, les premiers harengs du monde, mais où l'on ne mange pas de poisson d'eau douce!

En Hollande, dit Boileau, chez ces Bataves qui sont insensibles aux lois de la prosodie, dans une contrée âpre, où l'on parle une langue de cheval!

En Hollande, riposta Chapelle, où le vin de notre Bourgogne est si cher qu'il est presque inconnu! Cavois ne se déferait pas.

Oui, mes amis, je vous propose de nous enfuir en Hollande, et je vais vous expliquer pourquoi.

Si l'argumentation est longue, interrompit Chapelle, buvons d'abord, messieurs.

Mes amis, je fais une variante au mot de Thémistocle au Spartiate Eurybiade: « Buvez, mais écoutez! »

Eh bien! nous sommes tout oreilles. Voyons, parle, Cavois!

En deux mots, voici ce que j'ai à dire. S'il faut s'en rapporter au dernier numéro de la Gazette de La Haye, il vient d'arriver en Hollande une troupe de danseuses indiennes, bayadères ou almées, je ne sais pas au juste. En outre, depuis que notre grand roi les a battus, les gens du pays voient tous les produits de la France d'un mauvais œil; c'est-à-dire qu'ils tirent leurs vins de l'Espagne, où vous savez qu'ils sont fort bons. A Amsterdam et à La Haye, on fait bonne chère toute l'année; on y lit chaque jour un pamphlet nouveau; on se promène en barque, avec de la musique; on rencontre dans toute maison d'admirables peintures. Bref, c'est une succursale du paradis terrestre.

On peut se contenter d'aller en Hollande, objecta un des deux gentilshommes que Cavois lui-même avait amenés. Où est la nécessité de s'y exiler?

Je vais vous dire. Depuis la mort des deux frères de Witt, Versailles n'aime pas à voir qu'on visite La Haye; vous savez que Louis XIV est devenu austère.

— Monsieur le marquis, le roi a toujours raison, répondit Jean Racine.

— Ce qu'il y a de certain, reprit Cavois, c'est qu'ayant demandé un permis pour passer seulement trois semaines en Hollande, Sa Majesté m'a répondu : « Monsieur de Cavois, vous savez que je n'aime pas qu'on fasse ce pèlerinage-là. » Sur ce, le prince m'a tourné le dos pour aller causer plates bandes et bosquets avec la Quintinie, son jardinier.

— Cela signifiait clairement, dit Boileau, qu'il vous permettait d'aller passer trois semaines dans vos terres.

— Cependant je n'en suis pas moins décidé à me rendre en Hollande, et pour faire le voyage en bonne compagnie, j'ai songé à un expédient des plus ingénieux.

— Quel expédient, marquis ?

— Il s'agirait tout simplement de composer une satire contre madame de Maintenon.

— Pendant que vous y êtes, dit Furetière, pourquoi ne pas demander une satire contre le roi lui-même ?

— En effet, répondit le conseiller Brilhac avec finesse, le cas échéant, nous n'aurions plus à choisir qu'entre la Bastille et la Hollande.

— C'est justement ce que je voulais vous proposer. Voyons, messieurs, êtes-vous pour la satire ?

A cette question, Jean Racine fit un bon de terreur à renverser la table.

De son côté, La Fontaine pensa un moment répandre toute la salière dans son assiette.

Furetière était sur le point de se sauver.

Seul, Nicolas Boileau, fort logicien, conservait toute la somme de son sang-froid. A cette proposition extravagante, il se rappelait le fameux souper de la maison d'Auteuil, à la suite duquel tous les assistants voulaient aller se jeter dans la Seine. Dans le premier moment, on pouvait redouter un drame. Tous en furent quittes, on le sait bien, pour rire de leur résolution, que Molière, un peu buveur d'eau, avait eu l'esprit de faire remettre au lendemain. Le poète qui avait chanté la prise de Namur voyait dans le fait nouveau une analogie curieuse avec le fait ancien. Ne cessant pas d'être un fin observateur, il remarquait d'ailleurs que Cavois commençait ce souper du *Mouton Blanc* comme on avait fini celui d'Auteuil. Il feignit donc d'approuver hautement le projet du jeune fou.

— Cavois, mon ami, dit-il, vous ne voyez pas une chose, c'est qu'à propos de satire, vous chassez sur mes terres. C'est mon métier, cela, de médire envers. Ainsi, en bonne règle, c'est moi qui aurais dû attacher ce grelot ; mais vous aurez pour vous seul l'honneur de cette initiative. Qu'on remplisse les verres ! Messieurs, de par notre ami, nous allons

boire à la santé de Brahma, dieu des bayadères, et à la prospérité du stathouder dont la main régit en ce moment la Hollande.

— Oui, c'est ça ; Boileau parle d'or !

— A boire, messieurs !

— Aux danseuses de l'Inde et au prince président de la république Batave !

— A boire, messieurs, et rimons !

A l'aspect de tant de frénésie, Jean Racine était de plus en plus terrifié ; il n'avait jamais vu l'historiographe du roi s'écarter ainsi des règles du bon sens et de la prudence.

— Si cela arrivait à La Fontaine, encore passe ! disait-il. Le bonhomme est si distrait ! il sait si peu ce que c'est qu'une affaire sérieuse ! Mais l'homme qui morigène si bien l'homme ! En vérité, c'est à n'y rien comprendre !

Il y eut un petit temps de silence.

— Messieurs, dit La Fontaine, qui venait d'avalier d'un trait un verre de vin de Bourgogne, je demande à dire deux mots avant qu'on mette le premier alexandrin sur ses douze pieds.

— Parlez, notre maître, répondit Chapelle.

— La Fontaine a la parole ! nous allons en entendre de belles, pensa l'auteur de *Britannicus*.

On fit silence.

La Fontaine, qui n'était pas fort bon causeur, comme on le sait du reste, fit un certain effort pour rassembler ses idées en déroute et ses mots qui couraient à la débandade.

— Il aimerait mieux, dit Brilhac à un de ses voisins, avoir à faire parler Jean Lapin ou capitaine Renard.

A la fin, le fabuliste ouvrit la bouche.

— Mes chers amis, dit-il, M. de Cavois nous propose d'aller en Hollande au moyen d'une satire ; nous acceptons, quoique le chemin ne soit pas tapissé de mousse ni émaillé de fleurs. Il paraît cependant que la Hollande est un pays tout plein d'enchantements ; Cavois l'a dit, et ce doit être. Toutefois on ne vit pas de l'air du temps en Hollande, surtout quand on n'est que poète comme Chapelle, Boileau, Racine et votre très humble serviteur. Il faut y trouver, comme à l'*Auberge du Mouton blanc*, du pain de froment et du vin qui vienne de la vendange. Il est essentiel aussi que chacun de nous y possède un bon lit de plume pour y dormir.

— Quel prodige ! pensait Racine. Quoi ! c'est un faiseur de contes qui ramène nos rêveurs au sentiment de la réalité !

Le fabuliste continua :

— Dans ce maudit Paris, si ennuyeux à ce qu'il paraît (voyez plutôt les *Embarras de Paris*, de notre ami Despréaux), dans cette ville si détestable

nous vivons peut-être mal, mais, du moins, nous vivons; Racine et Boileau, bien venus du prince, ont leurs pensions d'historiographes; Furetière est un abbé pourvu; Brilliac a une charge de conseiller au Châtelet; Chapellet trouve toujours ouverte pour lui la bourse de maître François Lullier, son père, mais à la condition d'y puiser lui-même en personne, et non par procuration; Cavois, homme d'épée et homme d'ambassade, a, de temps en temps, la bonne aubaine d'une mission en Angleterre ou en Espagne; ces messieurs, les autres convives, sont riches. Pour ce qui est de moi-même, j'ai d'abord mon fonds de patrimoine à manger, suivant les termes de mon épithète anticipée :

Jean s'en alla comme il était venu,
Mangeant son fonds avec son revenu.

Secondement, je possède mon jeton de présence à l'Académie française. Troisièmement, j'ai mes grandes entrées dans l'hôtel et à la table de madame de la Sablière. Récapitulez. Voilà bien des avantages pour chacun d'entre nous. Eh bien! faites-moi le plaisir de m'apprendre si toutes ces bonnes choses nous suivront en Hollande?

— Ce n'est guère supposable, — se hasarda à dire Racine.

— Mais, répliqua Cavois, ce pays-là est propice au commerce des lettres. Une fois là-bas, messieurs, nous formerons un immense atelier de tragédies, de satires, de fables et de pamphlets; le Pactole aux eaux d'or roulera ses flots autour de nous.

— Croyez cela, mes amis, dit Chapellet, et remettez-vous à boire du vin de France!

En ce moment, la porte de la salle s'ouvrit, et l'un des valets de l'hôtellerie, se penchant du côté de Furetière, lui remit un papier sous enveloppe, orné d'un grand sceau de cire rouge.

— Un message cacheté! s'écria-t-on de toutes parts, Furetière, de quoi s'agit-il?

— Messieurs, répondit l'auteur du *Roman bourgeois*, je vais d'abord en prendre connaissance, et, s'il y a lieu, je vous le communiquerai.

En parlant ainsi, il fit sauter l'enveloppe et s'apprêta à lire.

— Bonne nouvelle, messieurs; je crois que ce fou de Cavois a décidément raison.

— Qu'est-ce à dire? demanda Racine.

— Une communication de la Hollande, messieurs!

Ici tous les convives s'entre-regardèrent, non sans une sorte de stupeur.

— Une communication de qui et de quelle nature? demanda Brilliac.

— Vidons nos verres, messieurs, reprit Cha-

pelle : l'ami Furetière va nous dire ensuite le mot de cette énigme.

III.

Après quelques instants de silence, Furetière, prenant un air grave, donna lecture à haute voix de la dépêche qu'il venait de recevoir.

Furetière, très mal placé en haut lieu, déjà marqué pour sortir de l'Académie française, était du nombre des écrivains qui entretenaient des correspondances avec les Provinces-Unies.

Il n'avait en rien appuyé la proposition de Cavois, probablement parce qu'il se réservait de la défendre dans le cas où elle serait l'objet de quelque attaque sérieuse.

Les choses en étaient là au moment où il se disposait à lire ce qui suit :

« Vous ne pouvez ignorer, monsieur l'abbé, que le pays de Cocagne pour les beaux esprits n'est plus la France. On y donne aux écrivains des titres, des pensions, l'accès dans le beau monde; on ne leur concède pas la liberté d'aller et de venir partout, selon leur fantaisie. Cette douce licence n'existe que dans un coin de l'Europe, c'est-à-dire en Hollande. »

— Bien parlé! interrompit Cavois.

Furetière continua.

« Dans une telle conjoncture, ce qu'il y a à faire pour un étranger qui a la gloire des lettres à cœur est de se mettre à la disposition de ceux qui en favorisent le mieux l'éclat. Voilà pourquoi je viens, monsieur l'abbé, mettre mes deux maisons de la Haye et d'Amsterdam à votre disposition. Si volontairement ou par suite d'une contrainte, vous éprouviez le désir de venir vous fixer en Hollande, prenez ma demeure pour la vôtre. Les livres français imprimés chez nous rapportent chaque année des tonnes d'or à dix ou douze pourcentages qui se mêlent de cette industrie. Il ne faut donc pas être surpris si mes confrères et moi nous sommes à même de traiter des écrivains français en grands seigneurs.

« J'ai à vous offrir personnellement à vous et à plusieurs de vos honorables amis : MM. Racine, Boileau, La Fontaine et autres, une existence de coq en pâte. Ce serait un grand bonheur pour ma maison et un grand honneur pour la Hollande si vous vouliez bien accepter ma proposition.

« Ai-je besoin d'ajouter que la Haye et Amsterdam sont les deux villes où l'on vit le plus et le mieux aujourd'hui en Europe? Très certainement, vous devez être, monsieur l'abbé, au courant de cet *on dit*, qui a pris depuis quelque

» temps toute la consistance d'une vérité proverbiale.
 » Agrérez, monsieur l'abbé, les salutations em-
 » pressées de votre très humble serviteur.

» CORNÉLIS PETERBOOM.

« Libraire, à l'enseigne des Deux Cigognes, à la Haye. »

— Eh bien! messieurs, s'écria Cavois, quand je vous disais tout à l'heure qu'il n'y a plus pour un galant homme que la Hollande au monde, avais-je donc si grand tort?

Pendant toute la durée de ce nouvel incident, on avait rempli et vidé les verres plusieurs fois, ce qui ne contribuait pas peu à affoler toutes les têtes.

— Messieurs, dit Furetière, c'est nécessairement à moi de vous donner l'exemple. Pas plus tard que ce soir, j'écris à cet honnête libraire que je m'installe chez lui sans retard.

— J'imiterai Furetière, ajouta Boileau, qui dissimulait encore.

Racine n'osait prendre sur lui de répondre.

La Fontaine, exaspéré, s'écriait :

— On ne me confondra sans doute pas avec un courtisan de Versailles. J'ai même fait et signé quelques vers qui déplaisent très nettement au roi; mais dans la circonstance, je n'oserais pas, je le confesse, braver la colère de Sa Majesté.

— Comment cela? demanda un des gentilshommes.

— Depuis la guerre avec les Provinces-Unies, reprit le fabuliste, la Hollande est le coin du monde que Louis XIV déteste le plus.

— Oui, mais la morne tristesse qui commence à s'étendre sur nous?

— Oui, mais les bayadères arrivées de l'Inde et les vins d'Espagne bus à petites gorgées, le dos au feu, le ventre à table, comme le veut la chanson!

— Oui, mais les tonnes d'or du libraire Peterboom!

— Oui, mais le droit d'aller et de venir, de respirer et de soupiner, même malgré madame de Maintenon!

— Messieurs, Cavois a finalement raison. Ne parlons plus de la vie de Paris; vive la Hollande!

— Il faut que d'ici à quinze jours au plus nous ayons tous pris notre volée du côté des Pays-Bas, ou que nous soyons incarcérés à la Bastille.

— Madame Bervin! madame Bervin! envoyez-nous un page de l'un ou de l'autre sexe!

A tout ce bruit, l'hôtesse accourut elle-même, croyant qu'il s'agissait d'un panier de vin de Jurançon ou de dix flacons de la douce tisane d'Al.

— Me voilà, messieurs! dit-elle. Que désirez-vous seigneuries? J'espère que vous avez trouvé le poisson frais? Que faut-il vous servir maintenant?

— Des plumes d'oie finement taillées! s'écria Nicolas Boileau.

— Une demi-bouteille d'encre, reprit Furetière.
 — Quatre mains de papier écolier, ajouta Chapelle.

— Une belle soucoupe de poudre à poudrer l'écriture, poursuivit le conseiller Brillhac.

On a déjà pu voir que madame Bervin était une rude commère, peu facile à se laisser déferrer, comme on disait autrefois. En entendant faire cette énumération d'objets si hétéroclites par des gens illustres qui se tenaient toujours à cheval sur la plaisanterie, elle se mit d'abord à pousser un grand éclat de rire. Une seconde après avoir satisfait à ce vif besoin d'hilarité, elle éleva tout à coup la voix.

— Monsieur Despréaux, dit-elle en se tenant fièrement le poing sur la hanche, à la manière d'un maître d'escrime, vous parlez par voie d'allusion, comme un grand auteur que vous êtes. Dix plumes finement taillées, cela signifie dix ailes de perdrix, savamment rissolées, sans doute? Eh bien! soyez calme, le rôtisseur s'en occupe.

Elle se tourna ensuite du côté de Furetière.

— Monsieur l'abbé, s'écria-t-elle, vous qui avez un esprit si mordant que l'Académie française tout entière a peur de vous, je sais ce que vous entendez par une demi-bouteille d'encre. Vous voulez dire une petite marie-jeanne de Chambertin. N'est-ce pas un vin qui inspire même les critiques! Le sommelier va vous apporter votre affaire sans retard.

Le tour de Chapelle étant venu, elle l'interpella avec une douce ironie.

— Personne n'ignore, monsieur Chapelle, que vous avez chez vous, depuis vingt-cinq ans, sur douze cahiers de papier, des vers inédits. Pourtant, si j'ai quelque intelligence des choses de mon métier, ce n'est pas quatre mains de papier, mais bien quatre tournées d'assiettes de dessert que vous réclamez. Ne vous inquiétez pas, je m'en charge.

Le conseiller Brillhac ne pouvait attendre bien longtemps une réplique à son mot; madame Bervin le salua et reprit :

— En magistrat qui sait bien vivre, monsieur le conseiller, vous ne demandez pas d'épices comme la plupart de vos collègues; vous dites : « Donnez-moi » de la poudre à poudrer l'écriture. » A table, au milieu de gens d'esprit, qui sont aussi des fins gourmands, cela a un sens très clair; cela signifie : — « Madame Bervin, ne craignez pas de râper du » sucre. Les magistrats en sont friands! Madame » Bervin, mettez de la poudre de sucre sur tout le » dessert, sur les pruneaux de Tours, sur les poires » tapées et aussi dans la salade d'oranges? »

Une salve d'applaudissements, accompagnée d'une vive explosion de gaieté, accueillit la fin de cette allocution de l'hôtelière.

Jean de La Fontaine se leva.

— Tout ce que vous venez de dire, chère madame Bervin, est marqué au coin du bon sens; c'est une raison pour que ce ne soit pas conforme à ce qui se passe. Les gens d'esprit ne sont pas nécessairement des gens sages. Quand ces messieurs vous ont demandé de la poudre à poudrer l'écriture, du papier blanc, de l'encre et des plumes, ils ne faisaient pas de figures de rhétorique; c'était très sérieusement ces vulgaires objets qu'ils vous demandaient, et le blond Phébus sait pour quel usage, hélas!

— Ta, ta, ta, que nous contez-vous là, monsieur le fabricant de fables? reprit la vive commère, qui tenait à la véracité de son interprétation. Monsieur le citoyen de Château-Thierry, je ne serai pas une mauvaise langue si je répète ce qu'on dit partout, à savoir que vous mettez tous les matins vos bas à l'envers. C'est vous qui, étant parti de Paris pour votre ville natale, afin d'y aller chercher votre femme, êtes revenu seul comme vous étiez parti parce que vous n'avez trouvé personne au logis. « Madame de La Fontaine était à l'office; ma foi! je n'ai pas voulu attendre, et je suis reparti. » Voilà ce que vous m'avez raconté vous-même. Quand on fait de ces coups-là, on peut bien ne pas voir tout ce qu'il y a de caché dans le langage de ses convives.

— Mais, ma bonne madame Bervin, s'écria ici Jean Racine, croyez bien que La Fontaine dit vrai. Nos excellents amis demandent ce qu'il faut pour écrire, et savez-vous pourquoi? Parce que nous faisons tous là, sur cette table, notre feuille de route pour la Hollande.

En contemplant la tête sérieuse du poète de *Bérénice* et en voyant l'air de conviction dont il soulignait chacune de ses paroles, la maîtresse du *Mouton blanc* venait de comprendre qu'il ne s'agissait pas d'un jeu d'esprit.

— Des plumes, de l'encre, du papier et de la poudre, messieurs, une servante va vous apporter tout cela.

En même temps madame Bervin se retirait; mais, non moins irritée que cette Junon aux yeux de bœuf que le vieil Homère nous a montrée comme le type de la femme acariâtre ou qui n'aime pas à être dupée, elle parcourait les couloirs, les corridors et les chambres en répétant à chaque pas:

— Ils vont tous partir pour la Hollande! Quelle plaisante idée ce fou de Cavois leur a donc mise dans la tête!

Ces plaintes ne pouvaient manquer d'arriver jusqu'à l'oreille de Nicette. La charmante enfant, que la promesse de son parrain avait rendue si heureuse au commencement de la soirée, voyait s'écrouler en un instant son château de cartes. Une fois M. le marquis parti pour la Hollande, que deviendraient

ses amours avec le clerc de procureur? Ce serait le comédien de Périgueux, protégé de M. le prince de Conti, que sa mère lui donnerait pour mari. Tout un avenir de larmes apparaissait ainsi à ses yeux. Aussi, en digne fille de l'hôtesse du *Mouton blanc*, prit-elle, en un instant, une résolution pleine d'énergie.

— Il faut que j'empêche M. de Cavois de quitter Paris!

C'était déjà quelque chose que de s'être arrêtée à cette pensée, mais ce n'était pas tout. Comment la mettre à exécution?

Nicette se creusait la tête.

— Mademoiselle de Coëtlogon, se disait-elle, aimait passionnément M. de Cavois. Voyant qu'il était sur le point d'entreprendre un voyage de six mois, c'est-à-dire de six siècles, elle l'avait fait provoquer par un rival. On s'était battu dans le bois de Satory, derrière la pièce d'eau des Suisses, sous des chênes verts, où le pauvre marquis avait reçu un fort bon coup d'épée dans l'aine. Les suites de cette rencontre l'ayant mis au lit pendant trente jours, il n'était point parti, et mademoiselle de Coëtlogon avait encore pu le voir. Fort bien, mais je ne suis pas une comtesse, ayant ses grandes entrées à la cour, je ne puis donc user de ce moyen; et d'ailleurs, le pouvant, je ne le ferais pas, car j'aime trop mon parrain pour l'exposer à recevoir quelque beau coup d'épée qui pourrait avoir les conséquences les plus fâcheuses. Comment donc faire?

Nicette prit le parti le plus simple.

— Mon Dieu! il n'y a pas à chercher tant de finesse. Je vais lui écrire tout uniment que s'il quitte Paris, sa filleule sera la plus malheureuse des femmes.

IV.

Dans la salle où ils soupaient, les illustres amis n'avaient pas cessé de boire et de jaser. Quelques instants après que madame Bervin se fut retirée, la porte s'ouvrant de nouveau, livrait passage à une servante qui apportait les divers objets demandés. En passant près M. de Cavois, cette fille se pencha légèrement vers le gentilhomme et lui dit tout bas:

— Monsieur le marquis, il y a quelque chose pour vous dans le vol-au-vent.

Cavois, spirituel étourdi, était rompu de longue date à toutes les aventures. Il n'existait pas de tour de page qu'il n'eût pratiqué. Aussi, en voyant que La Fontaine, son voisin, s'appretait à soulever de la lame de son couteau ce qui couvrait le morceau de pâtisserie, il avança la main et dit au fabuliste:

— Eh! bonhomme, laissez-moi faire. Sans flatterie, je m'y entends un peu mieux que vous.

Au même instant, il se mettait à découronner le vol-au-vent. Son œil exercé ne tarda pas à y voir un petit pli de papier de soie, serré entre les pinces crochues d'une écrevisse.

— Voilà ce qu'on m'annonce, pensait-il, et il s'en empara.

Mais son mouvement, quelque rapide qu'il eût été, n'avait pas échappé au regard pointu de Furetière.

— Halte-là, Cavois! dit l'académicien. Qu'est-ce que c'est que ça, l'ami?

— On l'a envoyé tout à l'heure un message, répondit le marquis; pourquoi ne m'en enverrait-on pas un, à moi aussi?

— S'il s'agit de tonnes d'or de la Hollande, cela nous intéresse tous.

— Messieurs, objecta le tendre Racine, si c'est une affaire de cœur, nous n'avons rien à y voir.

— Cavois, dit Boileau, soyez juge, comme si vous portiez la simarre de Brillhac.

Cavois déplia le billet, et voici ce qu'il y lut, mais seulement des yeux.

« Comment, cela est vrai, mon cher parrain; vous allez quitter Paris, vous voulez partir pour la Hollande! Hélas! que vais-je devenir, quand vous ne serez là pour protéger votre pauvre petite Nicette? On me mariera à l'homme du prince de Conti, et, pour sûr, c'est vous, méchant, qui en serez cause.

» Ce soir, vous m'aviez pourtant fait faire un beau rêve. Demandez à M. de La Fontaine, votre voisin, qu'il vous raconte la déconvenue de Perrette, la laitière, qui voyait tant de belles choses au fond de son pot au lait. Il n'y a qu'un instant j'étais encore comme elle, très confiante dans l'avenir. C'était là le prodige qu'avait fait votre parole de gentilhomme. Faudra-t-il, mon parrain, que je revienne au logis pour être battue?

» Votre filleule qui pleure à chaudes larmes.

» NICETTE BERVIN. »

— Diable! se dit Cavois *in petto* en mettant le billet de la jolie éplorée dans sa poche, voilà un contre-temps sur lequel je ne comptais pas.

Et remarquant bien que tous les regards se tournaient de son côté, il reprit, mais cette fois à voix haute.

— Messieurs, n'insistez point pour savoir ce qu'on m'écrit; c'est une affaire personnelle.

— Bon! pensa Furetière, dont l'œil de lynx voyait le mal en toute chose, même quand il n'y était pas, cette affaire personnelle sera quelque

rendez-vous d'amour qui lui arrive par le chemin de la cuisine.

— Messieurs, poursuivit l'éventé, cet incident ne doit pas nous détourner de ce que nous avons à faire.

— C'est juste, répéta Boileau, songeons à la satire.

— Bien dit! Un verre de vin de Champagne et la satire! s'écrièrent-ils tous en chœur.

— Eh bien! dit La Fontaine, soit, songeons à la satire, puisqu'elle a la majorité pour elle. Mais, voyons, Cavois, comment s'y prendre?

— Rien de plus simple, maître Jean, chacun fera un vers à son tour, et c'est Chapelle, notre doyen, qui commencera.

— Adopté! répondirent les convives.

— Je me sens rajeuni de vingt ans, s'écriait Boileau.

La parole est à Cavois. Allons, saute marquis.

— Messieurs, voici le titre: *Épître à Scarron*.

— Eh bien! je débute, dit Chapelle:

Un jour, rendant visite à monseigneur Caron,
On dit qu'il arriva...

— Halte-là! Pas plus d'un vers à la fois pour chacun! dit la Fontaine, c'est la règle; à l'ami Brillhac, maintenant!

Chose assurément fort inattendue, Brillhac, jeune magistrat érudit, lettré, spirituel, s'arrêta pareil à un cheval qui ne se sent pas la force de franchir un fossé. Avait-il trop bu? Ne comprenait-il pas le sujet? N'était-il pas en veine? C'étaient des questions qu'il n'aurait pu résoudre sur l'heure. Seulement il bégayait, il ànonnait, il zézayait et ne pouvait parvenir à marier deux pieds de vers ensemble. Songez à ce que le spectacle d'une telle impuissance devait être au milieu de tels hommes. Les sarcasmes pleuvaient autour de lui comme les flèches des Perses sur le bouclier de Léonidas, ou comme la grêle d'avril sur les vignes de Suresne.

— Voilà notre satire embourbée, se hasarda à dire La Fontaine.

— Le malheureux! à son âge! il n'a pas un hémistiche dans le cerveau! murmurait Boileau.

Piqué au vif, le conseiller au Châtelet s'écriait:

— Pour une satire, non, je l'avoue, je ne suis pas armé en ce moment. Ah! s'il s'agissait de faire une comédie sur le Palais et sur ses mœurs, ce serait autre chose; les vers, et des meilleurs, m'arriveraient en abondance.

Philibert AUDEBRAND.

(La suite au prochain numéro.)

BULLETIN DES THÉÂTRES.

Cette *Sémiramis*, dont je vous annonçais la prochaine reprise, a fait sa solennelle apparition rue le Pelletier. C'était comme une fête et comme une joie générale. Tout le monde sait la valeur de ce grand chef-d'œuvre; il ne s'agit plus de le juger. Sa place est faite dans cet Olympe, où il y aura si peu d'élus, et où Rossini aura la gloire de compter ses batailles par des victoires.

La traduction du livret, on le sait, avait été confiée à la plume de Méry. L'opéra de l'illustre maître a été remarquablement interprété par Obin et par les deux sœurs qui faisaient leur première apparition sur la scène française, mesdemoiselles Marchisio. Des rappels nombreux ont prouvé à ces jeunes artistes qu'elles avaient acquis toute la sympathie du public parisien. Quant à Obin, il a créé le rôle d'Assur en artiste consommé.

La direction n'a rien ménagé, et le traducteur a jeté à profusion sur la musique du maître tous les charmes, toutes les richesses de sa poésie. On a beaucoup remarqué un ballet très élégamment écrit par l'auteur de *Mazaniello*.

M. de Rovray fait remarquer comme un tour de force qui mérite en effet d'être signalé, avec quelle exactitude Méry a rendu « le sens et le mot, la prosodie et l'accent, la tournure et quelquefois jusqu'à la rime » du livre original. « Les premiers mots surtout de chaque » morceau, dit-il, placés dans le même ordre, traduits » par des équivalents ayant le même nombre de syllabes » et la même assonance, produisent une singulière illusion. J'ai cru un moment que, non-seulement *Sémiramis* » mède et Arsace, mais Assur et Idrène et Orès, et *tutti* » *quanti*, oubliant qu'ils étaient à l'Opéra, s'étaient mis » à chanter en italien. »

Ce qui a produit un merveilleux effet sur le public, c'a été le duo des deux sœurs Marchisio. Jamais on n'avait entendu encore deux voix se mariant avec un tel ensemble, chantant à un unisson si parfait.

Le théâtre de l'Opéra-Comique refuse du monde tous les soirs, depuis le commencement du mois. La chaleur qui s'est déclarée n'y fait rien et ne diminue pas l'empressement du public à venir applaudir madame Ugalde et Roger.

Le succès des deux artistes est fabuleux. L'effet produit par madame Ugalde dans *Galathée* a été saisissant. L'éminente cantatrice a été rappelée après chaque acte, et ses merveilleux couplets bissés avec acclamations. Madame Ugalde porte un nouveau, un charmant costume grec, remarquable de style et de goût, et dessiné par M. Beaumont, le nouveau directeur lui-même. On sait qu'avant d'être directeur, M. Beaumont avait fait ses preuves comme artiste.

Madame Ugalde a joué l'*Ambassadrice* avec un succès non moins grand que *Galathée*.

Quant à Roger, la *Dame blanche* et *Haydée* ont été chantés par lui avec un éclat inouï. La salle était comble et les couloirs encombrés de tabourets. L'artiste a été bissé, rappelé, acclamé. Ces soirées compteront parmi les plus mémorables de la carrière de cet éminent artiste.

Par malheur, Roger n'a pu donner qu'un nombre trop limité de représentations.

On conçoit qu'en présence de ce double succès, l'Opéra-Comique ait dû retarder la reprise du *Petit Chaperon rouge*.

Comme on voit, M. Beaumont a bien inauguré son administration.

Roger n'interrompt ses triomphes à l'Opéra-Comique que pour en aller moissonner de nouveaux à Bade, où il chantera avec madame Miolan-Carvalho un opéra inédit de Gounod, que déjà ces deux artistes avaient dû chanter l'été dernier. Bressant et mademoiselle Augustine Brohan doivent jouer à Bade une comédie de la même mademoiselle Brohan et de M. Henri de Pène.

Puisque nous parlons musique, annonçons que le résultat du grand concours de composition musicale a été proclamé en séance solennelle de l'Institut.

La cantate destinée à servir de poème aux concurrents était de M. Théodore Anne, et intitulée : le *Czar Ivan*.

Cinq concurrents étaient inscrits. Voici leurs noms, avec ceux des artistes qui ont exécuté leurs compositions.

M. A. Dubois, élève d'Ambroise Thomas : M. et madame Barbot et Bataille ; M. Deslandres, élève de Leborne : mademoiselle Rey, MM. Barbot, Périé ; M. Paladilhe, élève d'Halévy : mademoiselle Rey, MM. Jourdan et Troy ; M. Danhauser, élève d'Halévy : M. et madame Barbot et Bataille ; M. Legoux, élève d'Ambroise Thomas : mademoiselle Rey, MM. Warot et Crosti.

Le 1^{er} prix a été décerné à M. Paladilhe (mention honorable de 1859).

Le 2^e prix a été décerné à M. Deslandres.

M. Legoux a obtenu une mention honorable.

M. Paladilhe est un jeune homme qui n'a pas encore accompli sa dix-septième année.

La reprise des *Faux Bonshommes*, au Gymnase, a recommencé le succès de cette amusante comédie de MM. Barrière et Capendu. Geoffroy a été étourdissant dans le rôle créé jadis au Vaudeville par Delannoy. Nous regrettons pour M. Lurine qu'il ait laissé enlever à son répertoire cette comédie, l'une des meilleures et des plus vraies de l'école moderne.

Une pochade chinoise de MM. Choler et Delacour, *Fou-yo-po*, a parfaitement réussi au Palais-Royal. Cela est plein de gaieté et d'entrain.

Les Variétés vivent toujours et mènent même joyeuse vie avec la *Fille du Diable*. Le *Juif errant* fait toujours des salles combles à l'Ambigu, et le Vaudeville répète très activement la pièce de M. Ponsard : *Ce qui plait aux Dames*, et celle de M. Charles Hugo : *Je vous aime!* Ces deux petites comédies seront bientôt prêtes à voir la rampe.

Pierre OBEY.

Adolphe GOUBAUD, directeur-gérant.

PARIS. — IMPRIMERIE DE L. MARTINET, 2, RUE MIGNON.

LE

MONITEUR DE LA MODE.

MODES,

Renseignements divers, description des Toilettes.

C'est aux bains de mer que sont destinées presque toutes les toilettes qui se font à Paris en ce moment. Les robes de matin y sont en piqué ou en poil de chèvre, et les robes du soir ou de la promenade, en gaze de Chambéry, entarlatane, en grenadine, ou en mousseline peinte ou brodée. Il y a des petites poches à toutes les robes négligées, qui se portent soit unies, soit ornées en avant de pattes ou de nœuds. Une de celles qu'a emportées à Dieppe une jolie baigneuse nous a plu beaucoup. Elle était en piqué uni couleur maïs, et ornée, dans toute sa hauteur, de pattes lisérées de cerise qui se replient sur elles-mêmes de manière à former une boucle plate retenue par un bouton, et se terminent par un bout pointu, le tout liséré de cerise. La petite ceinture ronde est exactement pareille à toutes les pattes, et s'attache de même sur le côté; et sur les manches sans aucuns plis, étroites du haut et larges du bas, formant un peu le demi-cercle, sont deux rangs de pattes semblables.

Presque toutes les lingeries simples se font en toile piquée, unies ou brodées, seulement aux angles. Pour les toilettes plus habillées, les fichus et les manches bouillonnés et à entré-deux de dentelle ont beaucoup de succès. La guipure a toujours aussi une grande vogue, et on laisse un peu de côté la broderie. Cependant il s'en fait depuis quelque temps un genre nouveau en relief, qui obtient le suffrage des personnes qui s'occupent de leur toilette en artistes.

Les robes légères se font presque toutes à volants et à bouillonnés. Les bouillonnés ont souvent une double tête, et vont en diminuant jusqu'à la taille. Les volants sont bordés d'un biais de taffetas d'une autre nuance que celle du fond de la robe.

Les chapeaux ronds de paille d'Italie ou de paille brune, ornés de longues plumes et de nœuds de velours sont la coiffure obligée de toutes les villes d'eaux et de bains, de toutes les habitations de campagne, et la *demi-saison* en drap gris clair uni ou rayé, avec lisérés violets ou paille, est généralement le pardessus qui l'accompagne. On porte aussi beaucoup de burnous tout à fait blancs. Il y en a de plusieurs formes: le *Mazarin*, qui retombe carré sur les épaules est le plus distingué. Nous avons vu exécuter par la maison *Lhopiteau*, rue Vivienne, 41, ce vêtement très original qui doit en ce moment faire sensation parmi les baigneurs de Pornic.

Nous avons remarqué, le même jour dans ce magasin d'élite, plusieurs paletots avec poches d'une grâce ravissante.

L'un était de drap léger gris, à lisérés de taffetas lilas, à col carré, et à petites poches ayant absolument la forme d'aumônières.

Un autre, de taffetas noir, était entièrement bordé d'une double ruche de taffetas découpé noir et blanc. Il était ouvert sur la poitrine, et ses petites poches pointues étaient lisérées de blanc.

Presque toutes les robes de la maison *Lhopiteau*, que compose avec tant de goût mademoiselle Pauline Conter, ont des corsages décolletés, sur lesquels on ajoute soit des petits fichus pareils à la robe, soit des pèlerines de mousseline ou de dentelle.

On trouve chez M. *Violard*, 2, rue de Choiseul, pour recouvrir ces corsages décolletés, les plus ravissants fichus d'une admirable guipure nouvelle, et aussi des fichus de dentelle de Chantilly, de même que d'Angleterre et de Bruxelles.

Les pointes de dentelle noire de ce somptueux magasin sont le complément naturel d'une riche toilette, mais pour les cas tout à fait spéciaux, pour des visites de noces ou de grande cérémonie, il a aussi de grandes pointes d'Angleterre, véritables miracles de perfection et de dessin. On n'admire pas moins ses barbes pour nœuds et pour coiffures, ses cols, ses couvertures d'ombrelles, ses volants de robes, et ses dentelles de toutes sortes, destinées à devenir dans les mains de nos habiles interprètes de la mode, des parures d'une merveilleuse séduction.

Le mot que nous venons d'écrire s'applique si bien aux ravissantes coiffures de madame *Tilman*, que nous ne pouvons résister au plaisir de citer ici quelques-unes de celles que nous admirions dernièrement dans ses aristocratiques magasins.

C'étaient: Une coiffure Louis XV, formée de bouillonnés de ruban bleu, d'une belle dentelle d'Angleterre, d'un rang de roses et d'un long nœud de ruban bleu sur l'un des bouts duquel est fixée une petite rose.

Une coiffure égyptienne de mousse et de roses vertes avec feuilles blanches. Elle dessine un nœud sur le front et un cache-peigne en arrière.

Une autre d'acacia rose et blanc.

Une autre de myosotis et de primevères roses et blanches.

Une de gros bengale et de chèvrefeuille, en pointe sur le front, reliée en arrière par des traverses de chèvrefeuille et d'où retombe à gauche une longue branche; de petits scarabées voltigent sur ses feuilles.

Une de lilas blanc avec bois naturel, qui forme en arrière un petit chaperon.

Une autre toute de myosotis avec une chute d'un côté.

Une autre de campanules lilas et de longues herbes.

Une autre enfin toute ronde, de laurier blanc double, avec une grande branche de cerises sur le côté.

On fait beaucoup de berthes pareilles aux robes claires; puis, ainsi que nous l'avons dit, des fichus et des pèlerines, soit en étoffe pareille, soit en tulle, en mousseline ou en guipure. Nous en avons vu entre autres, chez mademoiselle *Anna Loth*, place Vendôme, 28, qui les varie avec beaucoup d'art, une toute ronde en mousseline à double garniture festonnée, avec garniture pareille autour du cou et en avant de la poitrine. Nous avons remarqué aussi dans ce magasin bien connu des riches étrangères et des Parisiennes élégantes, des petits cols à plis ou à bouillons d'une charmante combinaison. L'une de ces parures, col et manchettes, est de forme pointue, toute à plis plats, et ornée de nœuds. Une autre se compose d'un fichu montant dont le devant est formé de deux entre-deux de dentelle qui se voient dans l'ouverture d'une robe échancrée en avant, dont le tour du cou a également un entre-deux bordé par une petite dentelle froncée; et de sous-manches garnies d'entre-deux et de bouillonnés, pour être mises sous des manches fendues sur le côté.

Les coiffures de mademoiselle *Anna Loth* font toujours notre caprice. Elle sait donner à ces petits bonnets ronds qui font fureur en ce moment, une grâce toute particulière. Parmi ceux que nous avons remarqués chez elle, l'un avait un fond de guipure noire se terminant tout autour par une haute bordure, puis en dessous, une autre garniture blanche; et tout le tour de ce bonnet était serré par un ruban *Ophélie* attaché en large nœud sur le côté.

D'autres ravissants petits bonnets sont un mélange de crêpe découpé, rose, vert d'eau, ou mauve, ou de tulle blonde ou de malines.

Une coiffure de dentelle noire était ornée en dessus de coques de ruban noir, et de chaque côté, de roses du roi.

Une autre coiffure, sorte de fanchon en guipure de Malte, a un fond arrondi d'où retombent deux pattes en arrière, une traverse de ruban nouée du côté droit, et terminée par de longs nœuds, et en dessous, de larges touffes de ruban découpé, rose *Solferino*.

Une charmante écharpe de mousseline de mademoiselle *Anna Loth*, qui a déjà pris l'initiative de plusieurs dispositions nouvelles de châles et de mantelets, est à deux volants tout autour, chaque volant séparé par un petit entre-deux piqué. Rien n'est distingué pour les jeunes filles comme cette écharpe d'une si délicate simplicité.

Cette qualité précieuse de la simplicité, presque toujours inséparable du bon goût, donnait un excellent cachet à deux parures expédiées ces jours-ci à une baigneuse d'Uriage par la maison de commission *Lassalle et Cie*, rue Louis-le-Grand, 37.

L'une de ces parures était une robe de mousseline claire doublée de taffetas maïs, ornée de nœuds maïs tout le

long du devant de la jupe et du corsage. Une écharpe de mousseline doublée de même et garnie de deux volants bordés de guipure était fixée en avant par un gros chou de ruban maïs. Un chapeau de paille d'Italie n'avait d'autre ornement qu'une bride de ruban maïs en dessus de la passe, et en dessous un bandeau un peu élevé d'épis, disposés en croissant, et que recouvrait entièrement une belle dentelle noire. Les gants étaient maïs brodés de noir, et les bottines, de satin français, noir.

La seconde parure, destinée aux petites réunions du soir, se composait d'une robe de tarlatane à pois noirs, ornée, dans toute la hauteur de la jupe, de petits volants surmontés de bouillonnés et bordés de petite guipure noire. Le corsage froncé et décolleté se complète par un petit fichu ouvert et croisé, garni de bouillonnés et de volants avec guipure, que doit retenir une belle broche d'émail noir illustrée de diamants. La ceinture longue qui s'attache en avant, est de large ruban blanc liséré de noir, et la coiffure est une résille faite d'épis blancs avec des touffes de pavots rouges et de raisins noirs sur les côtés, et une longue branche de raisins et d'épis s'échappant du côté gauche.

Pour les petites filles, le véritable costume de la saison se compose de robes de mousseline à tout petits dessins avec l'écharpe pareille et le chapeau rond de paille naturelle ou de paille brune.

Une charmante enfant de huit ans, entièrement habillée par madame *Thorel*, à *Saint-Augustin*, rue Neuve-Saint-Augustin, 45, venait nous voir dernièrement avec une robe fond blanc à dessins roses, faite à un seul grand volant orné d'un double plissé de taffetas rose, à corsage carré et à manches demi-larges bordées du même plissé; une écharpe garnie de même et retenue à la taille par une large bouffette, et un chapeau de paille d'Italie à bords relevés, à nœuds de taffetas noir en dessus, et à touffes de roses en dessous.

Une autre toilette sortie du même atelier, se composait d'une robe de mousseline à petites étoiles mauves, faite à sept volants très froncés et bordés chacun d'une petite valenciennes, et à corsage froncé, garni de la même dentelle; d'une écharpe *Marie-Antoinette* pareille à la robe, et d'un chapeau de paille d'Italie à nœuds de velours noir et à plume de héron.

Les tout petits enfants portent des costumes de piqué blanc, entièrement brodés, au corsage formant plastron, au-devant de la jupe et aux petites poches, de coton ou de lacet de couleur.

Un enfant de deux ans et demi portait ces jours-ci une élégante petite robe de mousseline toute couverte de séries de petits plis coupées par des entre-deux de dentelle, une large ceinture *Louis XV*, et un petit chapeau tout à fait rond orné seulement de coques et de brides de ruban blanc.

La crinoline n'était pas oubliée même chez les plus petits de ces enfants, et M. *Creuzy*, le dépositaire de la maison *Tavernier de Lyon*, vend chaque jour une énorme quantité de ces sous-jupes microscopiques. Elles se confectionnent presque uniquement en percale blanche ou en brillanté. Celles que les grandes personnes ont emportées ou font venir aux saisons d'eaux et aux bains de mer, sont



Broderie

Lithographie Supr. de Roubaix et Paris

Jules Davray

607

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92.

Coiffures de la M^{me} Gagein, rue de Richelieu, 33. — Modes d'Alexandrine.

Rubans et Passermenteries A la Ville de Lyon, Rue de la Chaussée d'Antin, 6.

Tous-jours noir Tavernier, S. Geary, Dépôtier, Rue Moutonnet, 133.

Parfums de Violet pour le S. M. l'Impératrice, S. Denis, 37.

Plumes de la M^{me} de Laere, rue de Richelieu, 18. — Coures de la M^{me} de Commission Lussalle et C^{ie}

Entered at Stationers' Hall.

LONDON at the Monitor Office 41, Great Street, John NEW YORK, P. O. Box 117 General Agents.

MADRID P. J. de la Pina

... d'un corail rayé gris et bl
 ... et très agréable comm
 ... robes claires on porte là
 ... de mousseline à beau
 ... ces volants monté s
 ... de toile ou de point
 ... de moire ou de velou
 ... toujours aussi ampli
 ... de la maison Creu
 ... obtient le meilleur résul
 ...
 ... dans l'industrie co
 ... tous les efforts
 ... le temps, un
 ... plusieurs autres, sa
 ... doit-il avo
 ... est acquis depuis plu
 ... pas de s'interrompre.
 Mme Marie DE pre
 ...
 ... DE NODES N° 60
 ...
 ... — Coudre comp
 ... sur le co
 ... trassis ensemble. A
 ... agrafe de corail e
 ...
 ... grain de racine de taf
 ... pique mire et de tre
 ... assez creux devan
 ... est trunci fin, tout
 ... pas les fronces sont
 ... bien creux et li
 ... de dessous qui est
 ... plus et moins évase.
 ... la manche est rempli
 ... sur le bord du bras.
 ... sont garni par u
 ... Une petite grecque de v
 ...
 ... une agrafe de corail alt
 ... encastrés dans une pe
 ...
 ... en taffetas blanc, les de ux
 ... de corail. Cette ceintur
 ... au enlacement grec de v
 ...
 ... et brocie tout autour
 ... brocées, est garnie au bas
 ... L'arclet a 20 centimè
 ... de velours à
 ... d'une petite frisen
 ... de Tostlet sur u
 ...
 ... DE BATH. — Clai
 ... et d'agrades en paille.
 ...
 ... y a deux copies plates
 ... Ces copies sont
 ... par une belle

plus spécialement d'un couil rayé gris et blanc, très convenable d'apparence et très agréable comme usage. Pour le soir et sous les robes claires on porte là-bas, comme à Paris, des jupes de mousseline à beaucoup de petits volants, chacun de ces volants monté sur un ressort d'acier, et des jupes de tulle ou de point d'esprit avec bouillonnés et galons de moire ou de velours.

Les robes se font toujours aussi amples que par le passé, et les sous-jupes de la maison *Creuzy* sont celles avec lesquelles on obtient le meilleur résultat par le procédé le plus simple.

Aussi, maintenant que dans l'industrie comme dans les arts, le but auquel tendent tous les efforts est de simplifier le travail et d'économiser le temps, un vêtement qui en remplace à lui seul plusieurs autres, sans exiger aucun sacrifice de la coquetterie, doit-il avoir nécessairement le succès qui lui est acquis depuis plusieurs années et qui ne menace pas de s'interrompre.

Mme Marie de FRIBERG.

GRAVURE DE MODES N° 607.

TOILETTE DE JEUNE FILLE. — Coiffure composée de bandeaux relevés avec nœud très tombant sur le cou, et nattes de cheveux et de velours noir tressés ensemble. A l'extrémité, les nattes sont retenues par une agrafe de corail et un bout tombant de velours noir.

Robe de tarlatane garnie de ruches de taffetas noir, de velours noirs, de petite guipure noire et de tresses de paille; le corsage est décolleté rond assez creux devant. La taille est ronde, le bas du corsage est froncé fin, tout autour sur une hauteur de 2 centimètres, puis les fronces sont arrêtées, et le corsage forme de beaux godets bien creux et bien évasés. Ces godets sont fixés au corsage de dessous qui est de taffetas. Les godets du dos sont plus plats et moins évasés.

L'épaulette est petite, la manche est remplacée par trois petits godets qui retombent sur le haut du bras.

Tous les bords des godets sont garnis par une petite ruche frisée de taffetas noir. Une petite grecque de velours noir est posée à plat en haut du corsage.

Sur chaque épaule une agrafe de corail attache deux bouts de ruban de taffetas blanc encadrés dans une petite frisée de taffetas noir.

La ceinture est de taffetas blanc, les deux longs bouts se croisent sous une agrafe de corail. Cette ceinture est entourée d'une frisée noire et un enlacement grec de velours termine chaque pan.

La jupe, très ample et froncée tout autour à la taille en trois rangs de petites fronces, est garnie au bas d'une grosse chicorée de taffetas noir. L'ourlet a 20 centimètres.

Un bel ornement grec composé de velours à plat avec une tresse de paille et encadré d'une petite frisée de guipure noire, garnit la jupe à partir de l'ourlet sur une hauteur de 40 centimètres.

TOILETTE DE PROMENADE DU MATIN. — Chapeau de paille garni de taffetas noir et d'agrafes en paille. Le bord de la passe est entouré de taffetas noir.

Sur le chapeau il y a deux coques plates de ruban n° 30, qui retombent de chaque côté. Ces coques sont posées à cheval et à plat; elles sont retenues par une belle agrafe de tresse de paille.

Les rubans sont brochés d'une petite étoile de soie paille.

Le bavolet est de taffetas noir avec une tresse de paille sur l'ourlet.

Sous la passe, un nœud de taffetas noir et des mentonnières de blonde.

Écharpe carrée, à revers, de taffetas blanc recouvert d'un tulle-guipure noir, ornée de ruches chicorées de taffetas blanc et de taffetas noir, avec volants de Chantilly.

Cette écharpe se taille d'un seul patron. On fend le milieu en haut sur une profondeur de 12 à 15 centimètres, et on obtient ainsi un revers gracieux en rabattant l'étoffe, sans être forcé de faire des pinces ou de mettre des goussets. Le revers forme derrière un V renversé. Tout le tour du vêtement est garni d'une ruche chicorée bien touffue composée de 10 centimètres de noir, 10 centimètres de blanc, et ainsi tout le long.

Une dentelle à écailles et à peine froncée garnit tout le tour; un haut volant de dentelle, dont le dessin forme une palme, garnit le bas du mantelet à partir de la saignée.

Robe de mousseline peinte à rayures noires sur fond blanc avec bouquets de roses.

Corsage montant, taille ronde, boutons verts sur le devant. Ceinture gros grain.

Jupe garnie de trois rangs de bouillonné, avec tête de chaque côté. Au-dessous du troisième rang retombe un grand volant avec ourlet de 4 à 5 centimètres, qui termine la jupe.

Manches droites demi-larges avec bouillonnés, et volants en cinq rangs sur toute la longueur.

PETITE FILLE DE DIX A TREIZE ANS. — Chapeau-impératrice avec nœud de velours devant et une plume blanche de chaque côté.

Robe de taffetas vert garni au bas par quatre volants ourlés très amples.

Pardessus de taffetas gris, garni tout autour d'un petit volant à tête découpé à chaque bord.

EXPLICATION DE LA LINGERIE.

N° 1. Bonnet-pouff de tulle illusion et blonde, orné de chaque côté de marguerites rose *Magenta* à calice d'or; des barbes de dentelle noire se croisent sur le fond du bonnet et retombent derrière. Un nœud de taffetas vert n° 5 assorti au feuillage des marguerites, est posé sur le côté gauche.

N° 2. Bonnet rond. Le fond est de batiste ornée de médaillons de valenciennes; les garnitures sont de baliste rehaussées de valenciennes. Un ruban bleu de Chine n° 5 est passé dans la coulisse qui fait le tour du bonnet.

N° 3. Bonnet-Bébé de mousseline garnie de valenciennes à plis pressés. Des petits choux de rubans lilas, n° 5 et n° 1, sont posés dans la garniture de dentelle. Le fond de ce bonnet est plissé, un nœud de ruban n° 16 est jeté sur le sommet de la tête; les brides partent de dessous ce nœud et viennent retomber derrière.

N° 4. Bonnet de linge, de mousseline et de valenciennes. Le fond, froncé, est orné d'un petit rond de valenciennes et vers le milieu, dessus, est posé un nœud de ruban n° 5 rose *Solferino*.

La passe est large et formée par des *entre-deux* brodés, alternés par des *entre-deux* de valenciennes. Une garniture de même dentelle est posée tout autour de ce bonnet, un nœud de ruban n° 5 est posé sur le côté; les brides sont de taffetas n° 12.

N° 5. Bonnet rond, avec fond de mousseline unie. Ce modèle est garni de guipure; un entre-deux forme la coulisse de ce bonnet, un chou de ruban n° 5 est posé sur le côté, un ruban semblable est passé dans la coulisse.

N° 6. Écharpe de mousseline, garnie tout autour par deux petits volants sur lesquels sont posés, en points de piqûre, des entre-deux brodés, larges d'un demi-centimètre.

N° 7. Guimpe composée d'entre-deux de valenciennes et de bouillonnés de mousseline. Une ruche de valenciennes est posée autour du cou et au bas des entre-deux.

N° 8. Bouillon de mousseline assez ouvert pour laisser passer la main.

L'ornement de ce bouillon se compose de ruchés de dentelle noire avec petit velours au milieu. Un joli bouillonné est formé entre les ruchés qui remontent vers le haut de cette manche.

N° 9. Manche assortie à la guimpe n° 7. Cette manche, juste au poignet, est ornée d'entre-deux de valenciennes séparés par des petits bouillonnés de mousseline qui vont en grossissant dans le haut. Une ruche de valenciennes garnit le poignet et remonte jusqu'au coude. Cette manche est terminée, dans le haut, par trois gros bouillonnés retenus dans un poignet. Un nœud de ruban n° 5 est posé à la couture du dessous du bras.

Courrier de Paris.

Oserait-on soutenir que nous vivons dans un temps absolument prosaïque et matérialiste? On le dit et on le répète tous les jours, sur tous les tons, de tous les côtés, en prose et en vers, dans les livres et dans les feuillets, dans les drames et les comédies, si bien que les plus indulgents et les plus naïfs esprits ont fini par en être persuadés, et je m'imagine qu'il serait presque difficile, aujourd'hui, de persuader le contraire.

Dussé-je prêcher dans le désert et parler à des sourds, de ceux de la pire espèce, c'est-à-dire qui ne veulent pas entendre, je me propose de vous raconter non pas un roman, mais une histoire d'hier ou d'avant-hier, tout au plus de huit jours de date, qui a ses racines dans le macadam de Paris et qui ne tend à rien moins qu'à nous démontrer que la médaille de notre temps a un revers poétique ou féérique quelquefois. Féérique est mieux dit, bien qu'il s'agisse d'une histoire vraie comme le soleil.

Il y avait une fois... non pas un roi et une reine, mais un concierge et sa femme. Nos personnages sont humbles au début, nous les verrons grandir tout à l'heure, peu à peu. Ce concierge et sa femme eurent, un jour, une petite fille. A peine l'enfant était née, qu'une fée, en cachemire et en chapeau de velours, plume tombante, entra dans la loge et dit au père et à la mère de la petite fille :

- Avez-vous une marraine pour votre enfant?
- Non.
- Voulez-vous de moi?
- Qui êtes-vous?
- Celle qui vous amènera un parrain.
- Ce n'est pas bien clair, mais...

— Vous accepterez, quand je vous aurai dit que le parrain que je vous offre est le propriétaire de la maison. Je ne vous porte pas un énorme intérêt, je vous l'avoue franchement; mais j'en ai un très grand à ce que vous preniez M^{me} pour parrain et moi pour marraine par contre-coup.

L'offre était avenante, elle fut acceptée, et huit jours après la fille du concierge, un fort brave homme au reste, recevait sur les fonts baptismaux le prénom de... de Clotilde, si vous voulez, de par cette marraine improvisée qui avait elle-même improvisé et imposé le parrain. Ce qu'elle y gagna, je n'en sais trop rien, et cela importe peu à la suite de mon histoire.

Six ans se sont passés; six ans de gâteries pour Clotilde, de la part du parrain et de la marraine également épris de leur filleule. Les plus beaux châteaux en Espagne que le père et la mère eussent bâtis jusqu'alors sur cette affection dont leur fille était l'objet, se composaient au rez-de-chaussée d'un peu plus ou d'un peu moins de bonbons, au premier étage de quelques robes, avec des mansardes de petits bonnets et de rubans roses. Qu'ils étaient modestes dans leur ambition ce père et cette mère, dans un siècle où les moindres rêves ont pour horizon des millions gagnés en une bourse!

Mais au bout de ces six ans pavés de dragées et de quelques louis d'or éclos au jour de l'an ou au jour de la fête de la petite, la bonne marraine était à son lit de mort, donnant le baiser de suprême adieu à sa filleule et la recommandant à toute la tendresse de son parrain. Celui-ci tint la promesse qu'il avait faite à sa *commère*. De la loge, la petite Clotilde s'embarqua, un jour, dans un fiacre et fut conduite au couvent du Sacré-Cœur, sous l'égide de son parrain. Le rez-de-chaussée du primitif château en Espagne du père de Clotilde commençait à se convertir en bons moellons.

Quand Clotilde sortit du couvent, il y a de cela trois ans, c'était une jeune fille bien élevée, spirituelle, intelligente par le cœur autant que par la tête. Son parrain la maria peu de temps après au fils d'un de ses vieux amis, et lui compta cent mille écus de dot. Le premier étage du fameux château en Espagne avait pris corps de pierres de taille. Il y manquait les combles. Et pour comble, savez-vous ce qui arriva? C'est qu'il y a quelques jours, le parrain est mort, instituant sa filleule légataire universelle d'une fortune évaluée à plus de cent mille francs de rente! N'est-ce pas là un beau couronnement à l'édifice! Quel rêve et quel réveil!

Mais ce n'est là qu'un feuillet de mon histoire. L'autre feuillet contient le récit des générosités de la jeune femme devenue tout à coup ainsi l'héroïne d'un conte des *Mille et une nuits*! Elle a ouvert ses deux mains sur les siens: père, mère, frère, sœur, neveux et nièces, chacun a reçu un peu de l'averse de bienfaits que Clotilde a laissé pleuvoir du haut de sa fortune. Elle a eu l'esprit d'élever tout le monde au niveau de son cœur, sans oublier d'où elle était partie pour arriver à ce point culminant où le hasard l'a portée.

Pourquoi dire le hasard? Pourquoi pas plutôt la Providence? Le hasard aurait probablement mal choisi; la Providence, m'assure-t-on, a mis la main sur une femme



Conçu par M. de Bonnaville, à Paris.

607 bis

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris Rue de Richelieu 92.

Lingerie de M^{lle} Anna Loth. Place Vendôme, 28.

... point d'une si brillante et
... des crieries et des jaloux
... million, autant que de ce
... Il ne manquera pas
... pour un murmur autour d'
... Qu'elle ouvre la
... ces paroles, et
... le savais avant vous!
... que ne connaissent pas enco!
... leur fortune, c'est
... parvenus, en se tenant cot
... le terrain glissant où la fort
... ont quelquefois, pa
... de nos jours d'en avoir la prei
... soit dit pour contredire
... quel proverbe mis en cir
... l'histoire de faire le lie
... le prix de l'ingratitude co
... Il en est de cela comm
... maître avait gagné un
... truelle que le perdant de
... Rossini crut de
... à y a pas de truffes c
... qui font courir
... dous-nous à not
... et le beau mérite ce s
... toujours la reconnaiss
... par le
... second bienfa
... de Bazime qu
... adoptée et fait él
... demandé à la Fran
... La France a laiss
... since abolé à li
... adressé à l'émotion
... entier pour l'hier
... de la Fr
... cinquante mille
... de l'Empereur
... plus de la moitié
... des pères de ma
... étrangers. Ni en France
... par les souver
... à la France tout
... plus de vingt mille franc
... Société des auteurs de
... noble tâche, et elle a e
... noble enfant qui n'a
... mille francs dont se
... le souvenir de s
... poëte!



digne en tous points d'une si brillante et si inattendue destinée !

Y aura-t-il des envieux et des jaloux autour de cette nouvelle reine du million, autant que de courtisans ? Cela n'est pas douteux. Il ne manquera pas de gens crevant dans leur dépit, pour murmurer autour d'elle : « Ça, c'est la fille d'un concierge ! » Qu'elle ouvre bien grandes ses oreilles pour entendre ces paroles, et qu'elle réponde sans hésiter : « Je le savais avant vous ! »

Le secret que ne connaissent pas encore les parvenus de se faire pardonner leur fortune, c'est de reconnaître qu'ils sont des parvenus, en se tenant comme de grands seigneurs sur le terrain glissant où la fortune les a hissés.

Les bienfaiteurs ont quelquefois, paraît-il, la main heureuse. Nous venons d'en avoir la preuve. En voici un second exemple ; soit dit pour contredire ceux qui invoquent je ne sais quel proverbe mis en circulation par les égoïstes pour s'abstenir de faire le bien quand ils le pourraient. On parle de l'ingratitude comme un repoussoir au bienfait ! Il en est de cela comme des dindes de Rossini ! L'illustre maestro avait gagné un pari ; il s'agissait d'une dinde truffée que le perdant devait payer. Celui-ci ne s'exécutant pas, Rossini crut devoir lui rappeler sa dette.

— Mais... il n'y a pas de truffes cette année ! fut l'excuse invoquée.

— Ce sont les dindes qui font courir ce bruit-là, répondit Rossini.

Ce sont les égoïstes, dirons-nous à notre tour, qui font courir le bruit qu'il y a des ingrats. Des ingrats ! oui certes, il y en a, et le beau mérite ce serait, en vérité, que de recueillir toujours la reconnaissance pour prix des bienfaits ! Cela rendrait ceux-ci par trop faciles.

J'en viens donc à mon second bienfait bien placé. Il s'agit de l'arrière-petite-fille de Racine que la Société des auteurs dramatiques a adoptée et fait élever à ses frais, et pour laquelle elle a demandé à la France et à l'Europe intelligente une dot. La France a laissé à l'Europe le temps d'ajouter une mince obole à la sienne. Tout compte fait, cet appel adressé à l'émotion, à l'admiration, au souvenir du monde entier pour l'héritière d'une des plus grandes gloires littéraires de la France, a produit cinquante mille francs ! Cinquante mille francs dont le quart environ est un don de l'Empereur et de la famille impériale ; et à coup sûr plus de la moitié de cette somme a été versée à la caisse des pères de mademoiselle Trochu par des rois étrangers. Ni en France, ni hors de la France, l'exemple donné par les souverains n'a été suivi par les peuples. Quant à la France tout entière, elle ne figure pas pour plus de vingt mille francs dans la dot !

Qu'importe à la Société des auteurs dramatiques ! Elle a accompli une noble tâche, et elle a rencontré dans sa jeune pupille une noble enfant qui n'aura pas besoin même des cinquante mille francs dont se compose sa dot pour tenir le rang où le souvenir de son glorieux aïeul l'appelle à prétendre !

X. EYMA.



MÉLANGES.

On parle beaucoup des Catacombes de Paris. Voici quelle en est l'origine :

Les fouilles profondes qu'on exécute en ce moment, pour continuer la rue des Halles, sur l'emplacement de l'ancien marché, mettent chaque jour à découvert des quantités considérables d'ossements humains appartenant au cimetière des Innocents, et qui sont soigneusement recueillis et enlevés pour être inhumés de nouveau. Situé au centre de Paris, le cimetière des Innocents avait été primitivement établi hors de l'enceinte de cette ville, entre les deux bourgs Saint-Germain-le-Neuf et Saint-Germain-le-Vieux, le Beaubourg et le Bourg-l'Abbé, près d'une des portes du nord de la ville, située à la rencontre des chemins de Saint-Denis et de Montmartre. Depuis Philippe-Auguste, qui le fit enclorre, jusqu'à sa suppression en 1785, il n'avait cessé de servir de lieu de sépulture à plus de vingt paroisses différentes. La quantité de corps déposés annuellement avait toujours été croissante. Le dernier fossoyeur, Nicolas Pontrain, dans l'espace de moins de trente ans, en avait déposé, suivant ses comptes, plus de quatre-vingt-dix mille. Depuis lors, le nombre était de trois mille environ chaque année, entassés, pour la majeure partie, dans des fosses communes de 5 à 6 mètres de profondeur. On n'évalue pas à moins de 1 200 000 la quantité des corps que ce cimetière reçut de 1486 à 1785, c'est-à-dire dans l'espace de six siècles.

Les accidents qui se manifestèrent à différentes reprises, dans le cours du siècle dernier, dans les divers quartiers qui entouraient le cimetière des Innocents, les instances des habitants qui en attribuaient généralement la cause aux infiltrations et aux émanations de cet immense foyer de putridité où tant de générations étaient venues s'éteindre et s'anéantir ; les observations des autorités et de tous les corps de la cité qui réclamaient sa suppression et sa conversion en une place publique ; enfin les Mémoires des médecins et des savants les plus éclairés, conduisirent à l'adoption d'une mesure jugée nécessaire dès 1554 par une commission qui avait été nommée pour présenter une requête à ce sujet au nom de différentes paroisses voisines.

Aussitôt que le conseil d'État, par son arrêt du 9 novembre 1785, eut prononcé la suppression du cimetière des Innocents, on s'occupa de chercher et de préparer un local convenable pour y déposer les ossements du grand charnier des Innocents, galerie voûtée qui régnait autour de l'enceinte, dont les arcades avaient été construites à diverses époques, et notamment vers la fin du XIV^e siècle, par plusieurs notables bourgeois de Paris, dont elles portaient les chiffres ou les armes.

Les anciennes carrières situées sous la plaine de Mont-Souris au lieu dit la Tombe-Issoire, dépendant de Saint-Jean de Latran, parurent, par leur rapprochement de la ville, leur état et leur étendue, les plus favorables pour l'établissement du cimetière souterrain. Telle est l'origine des Catacombes de Paris, devenues l'immense ossuaire de tous les cimetières de la capitale, et où vont prendre

place en ce moment les derniers restes de tant de générations que font retrouver les fouilles entreprises près des halles, non loin du square verdoyant où se dresse restaurée, rajeunie, la fontaine qu'illustra le ciseau de Jean Goujon.

La ville de Paris a décidé, comme on sait, qu'une grande avenue serait ouverte entre le cours la Reine, partant du quai de Billy, et la grille de la Muette, au bois de Boulogne, en traversant Chaillot et la plaine de Passy de l'est à l'ouest.

La première section de cette avenue, qui prend le nom d'avenue de l'Empereur, est ouverte déjà depuis la grille du bois jusqu'à la rue du Petit-Parc.

Une nouvelle et importante section, allant de la rue du Petit-Parc au boulevard de Longchamp, qui domine Chaillot, sera ouverte prochainement. L'adjudication des fournitures, transports et travaux relatifs aux terrassements, à la viabilité et aux plantations de cette section, a eu lieu le 30 de juillet à l'Hôtel-de-Ville. L'entreprise est évaluée 4,120,000 francs.

On annonce que le marché au vieux linge, dit marché du Temple, sera prochainement démoli pour faire place à un nouveau quartier en rapport avec les voies magnifiques dont l'édilité parisienne va doter le 3^e arrondissement de Paris.

Ces hideux abris et leurs dépendances, dit la *Revue municipale*, couvrent une superficie de 10 920 mètres de terrain, ayant aujourd'hui une valeur de plus de trois millions et demi, et qui ne rapportent pas à la ville 450,000 fr. par année.

Cette démolition sera une excellente opération pour la ville, au double point de vue de la salubrité publique et de l'embellissement de Paris.

Depuis quelques semaines, on remarque dans la cour du palais des Tuileries, devant la grille du Carrousel, quatorze candélabres qui ont reçu un appareil supplémentaire à l'extérieur. C'est un petit conduit en plomb qui part du sol et monte jusque dans la lanterne où il est terminé par un bec effilé, placé verticalement à côté du bec ordinaire. C'est un essai comparatif, qu'on vient de faire sous les yeux mêmes de l'Empereur.

L'expérience a eu un tel résultat, dit-on, qu'on a lieu de croire à une révolution entière et complète dans l'éclairage des voies publiques et des magasins. On a constaté que le bec nouveau qui débite trois fois moins de gaz que l'ancien, donne cependant une gerbe plus lumineuse, beaucoup plus intense, plus vive et plus belle que celle que donnent les becs de l'éclairage actuel. Une somme de 200,000 francs aurait été mise à la disposition de l'inventeur pour monter un gazomètre et éclairer par le nouveau procédé toute la cour du palais des Tuileries.

Avant de quitter Fontainebleau, l'Empereur a com-

mandé diverses restaurations dans le château, et entre autres celle de la vieille église de Saint-Saturnin. Cette église, dont l'entrée est par la cour ovale, du côté de la galerie de Henri II, est antérieure au château, dont les parties diverses, comme on sait, ne se développent nulle part sur un plan symétrique. L'église s'est trouvée comme englobée dans les constructions successivement exécutées par Henri II, Louis XII et François I^{er}.

M. Chopin, peintre d'histoire, a été récemment honoré de la visite de l'Empereur dans l'atelier qui lui a été concédé par Sa Majesté au château même. Sa Majesté lui a commandé l'exécution des peintures murales nécessaires à la décoration de l'église de Saint-Saturnin.

Sa Majesté l'Empereur a visité, ces jours derniers, au Palais de l'Industrie, la collection de plâtres moulés sur des antiques de l'époque grecque, réunis d'après les ordres de S. Exc. le ministre d'État et de la Maison de l'Empereur, par les soins de M. Ravaisson, membre de l'Institut.

Les travaux de la fontaine Saint-Michel, cachés par l'immense rideau de toile qui ne tombera qu'au moment de leur achèvement complet, avancent d'une manière sensible. On construit en ce moment le rocher de granit destiné à supporter le groupe en bronze de saint Michel terrassant le démon, qui forme le principal motif du monument.

Des trois bassins en marbre de couleur qui doivent recevoir l'eau à la partie supérieure, deux sont déjà terminés, et les matériaux du troisième sont près d'être mis en place.

Toute la partie supérieure de la fontaine vient de recevoir un ajustement de plombs ornés et de galeries de même métal qui ont pour effet de masquer les cheminées de la maison contiguë, recouverte ainsi dans sa hauteur et dans sa largeur totale. On travaille activement dans les ateliers aux divers groupes, ainsi qu'aux statues qui doivent entrer dans cette vaste composition, et tout fait espérer que l'année 1860 ne s'écoulera pas sans la voir menée à bonne fin.

On a exposé, il y a quelques jours, sur la petite place du Louvre, en face du pont des Arts, la statue en bronze du maréchal Jourdan, due à M. Elias Robert, auteur du fronton du palais de l'Industrie. La statue est dans la proportion de 4 mètres. Le général porte l'uniforme des généraux de la première république; un manteau est jeté sur son épaule gauche.

Cette statue est destinée à la ville de Bourges.

Déjà depuis quelques années les théâtres de l'Opéra-Comique, le Théâtre-Lyrique et celui des Bouffes-Parisiens avaient adopté l'usage de faire photographier, dans leurs costumes, les artistes qui avaient créé les rôles d'un opéra nouveau. La direction de l'Opéra a voulu, de son côté, appliquer la photographie à la perpétuité de la tradition. Elle fait en ce moment photographier les

costumes de *Pierre de Médicis*, et à l'avenir cette intelligente mesure sera prise pour tous les opéras. La Comédie-Française, qui, bien plus encore que l'Opéra, vit de traditions, ne saurait manquer d'adopter cette méthode, et de transmettre ainsi à ses successeurs de précieux documents qu'elle n'a malheureusement pas pu recevoir elle-même de ses devanciers.

LOUIS DE SAINT-PIERRE.

COMMENT A ÉTÉ FAITE

LA COMÉDIE DES PLAIDEURS.

Scènes historiques.

(Voyez le numéro précédent.)

Racine et La Fontaine s'empressèrent, ainsi qu'on le pense bien, de ramasser la balle au bond.

— Une comédie ! et pourquoi n'en ferions-nous pas une ?

— Cavois vous a fait donner la préférence à une satire.

— C'est vrai, dit Chapelles, qui commençait à se dégriser, Cavois veut que, pour quelques méchancetés rimées contre madame de Maintenon, nous allions en Hollande ou à la Bastille. Une bonne comédie, gaie, vive et piquante, ne nous mènerait pas si loin !

— Une comédie, quand on pleure encore la mort de notre pauvre Molière, rendrait le roi libéral de ses deniers comme au commencement du règne, dit un des gentilshommes.

Ces dernières paroles arrivaient directement à l'esprit et au cœur de Cavois, bonhomme au fond. Le petit billet de Nicette revenait aussi à sa mémoire. Une comédie, c'était peut-être ce qu'il fallait pour marier sa filleule avec le clerc de ses rêves ? Dans tous les cas, une telle œuvre serait une chose originale à force d'être faite par des collaborateurs disparates et nombreux.

— Au fait, dit-il, pourquoi pas une comédie ?

— Girouette ! riposta Boileau en souriant.

— Tête fêlée ! dit La Fontaine.

— Très bon esprit ! objecta Racine, qui était enchanté de voir abandonner l'idée de la satire. — Et presque au même instant : — Jamais je n'ai été tant en veine !

— Mais sur quel canevas broder la comédie ?

— Sur les gens du Palais, reprit Brilliac. Racine, écrivez : *Les Plaideurs*.

— C'est déjà fait.

Brilliac n'avait pas menti ; le métal littéraire bouillonnait dans son cerveau. Il se mit à faire ses

portraits un à un ; c'était d'abord Pierre Dandin, un ancien juge qu'on était obligé d'attacher chez lui pour l'empêcher d'aller juger, et qui sautait par les fenêtres pour prononcer des sentences :

Crois-tu qu'un juge n'ait qu'à faire bonne chère,
Qu'à battre le pavé comme un tas de galaës,
Courir le bal la nuit, et le jour les brelans ?
L'argent ne nous vient pas si vite qu'on le pense.
Chacun de tes rubans me coûte une sentence.
Ma robe vous fait honte ? Un fils de juge, ah ! fi !
Tu fais le gentilhomme. Eh ! Dandin, mon ami,
Regarde dans ma chambre et dans ma garde-robe
Les portraits des Dandins. Tous ont porté la robe,
Et c'est le bon parti.

Bref, toute l'admirable tirade qui finit par un souvenir donné par le juge à sa femme, la pauvre Babonnette :

Elle eût du buvetier emporté les serviettes
Plutôt que de rentrer au logis les mains nettes.

— Racine, écrivez tout, n'en oubliez pas un, disait La Fontaine ; ils sont tous très bons !

— Eh bien ! essayez-en à votre tour, dit l'auteur d'*Athalie* à l'auteur des *Deux Pigeons*. Tenez, achevez le grand monologue de maître Petit-Jean, Picard, qu'on a fait venir d'Amiens pour être suisse, qui est cocher et qui va devenir avocat. C'est plein d'extravagance. La chose vous ira comme un gant.

La Fontaine prit la plume et écrivit :

Je lui disais parfois : — « Monsieur Perrin Dandin,
» Tout franc, vous vous levez tous les jours trop matin ;
» Qui veut voyager loin ménage sa monture.
» Buvez, mangez, dormez, et faisons feu qui dure. »
Il n'en a tenu compte. Il a si bien veillé
Et si bien fait, qu'on dit que son timbre est brouillé.
Il nous veut tous juger les uns après les autres ;
Il marmotte toujours certaines patenôtres
Où je ne comprends rien. Il veut bon gré, mal gré,
Ne se coucher qu'en robe et qu'en bonnet carré.
Il fit couper la tête à son coq de colère,
Pour l'avoir éveillé plus tard qu'à l'ordinaire.

— Il faudrait aussi çà et là des scènes d'amour, dit Cavois. Ce serait mon affaire, j'en conviens, si j'étais poète. Homme d'épée, je ne puis que conseiller, n'entendant rien à ce que fait la plume. Voyons, qui se chargera de cet ingrédient ?

— Un instant ! objecta en cet endroit Despréaux. Ce n'est pas pour rien, je crois, que j'ai composé l'*Art poétique*.

— Vous êtes le législateur du Parnasse, c'est connu, répliqua Furetière, non sans y mettre un peu d'ironie. Ainsi, c'est à vous de décider.

— Eh bien ! dans une pièce de cette nature, qui n'est au bout du compte qu'une satire amplifiée, l'amour...

— L'amour est le maître partout.

— Cavois, silence ; c'est Boileau qui parle.

— L'amour donc ne doit entrer que dans une très faible proportion. S'il en était autrement, tout le comique de l'œuvre s'évaporerait au profit de quelques situations sentimentales auxquelles le public n'attacherait que peu d'intérêt.

— Bien dit, messieurs.

— Cependant, reprit Boileau, il faut de l'amour. Une pièce sans soupirs et sans mariage ne saurait passionner un public français ; mettons-en donc en petite dose.

— Adopté ! Mais, voyons, qui mettra l'amour dans *les Plaideurs* ?

— Messieurs, interrompit Cavois, vous ressemblez à l'homme qui cherche son chapeau bien loin et qui l'a sur la tête : Jean Racine est tout près de vous. Celui qui a fait *Andromaque*, *Phèdre* et *Britannicus* doit comprendre l'amour, peut-être.

— Je proteste ! s'écria Furetière, qui trouvait à redire à tout en sa qualité de critique.

— Qu'est-ce que ça signifie ? demanda Brilliac.

— Laissez-moi m'expliquer, messieurs, poursuivit Furetière.

— Parlez en toute liberté, dit un des gentils-hommes.

— Racine sait parler d'amour, sans contredit, et nul ne le sait mieux que lui, mais c'est de l'amour des reines. En avez-vous dans *les Plaideurs* ? Il fait venir les larmes aux yeux des filles des héros, et vous, vous aurez sans doute quelque petite mijaurée, moitié figue, moitié raisin, qui ne sera pas tout à fait une péronnelle, mais qui ne sera pas non plus la veuve d'Hector. Quel langage prêter à cette soupirante qui aimera bien plus à rire qu'à pleurer ? Évidemment ce sera la parole d'une raisonneuse de Molière. J'en conclus que ce n'est pas là le lot de Jean Racine, qui ne comprend les femmes que le sceptre à la main.

On applaudit Furetière. — Il se trouvait que cet homme d'esprit n'avait pas seulement fait une observation juste, mais encore qu'il avait esquissé sans s'en douter le rôle de la blonde Isabelle, la fille de Chicaneau.

— Voyons, La Fontaine, cela vous regarde, dit Cavois ; peut-être prétendez-vous, pour nourrir votre paresse, que vous avez écrit *les Amours de Psyché*, poème dans lequel se meuvent des dieux ; mais cette excuse n'aurait pas de fondement réel ; vous parlez aussi des Suzons et des Perrettes en vrai maître ; faites-nous donc Isabelle.

On acheva d'allumer la verve du bonhomme en lui soufflant que, pour nouer l'action, cette Isabelle serait aimée du fils de Perrin Dandin, le vieux juge. Aussi, après avoir laissé tomber pendant quelques instants sa tête féconde entre ses mains, l'interis-

sable fabuliste trouva sans grand'peine le portrait et le rôle de son héroïne.

* — Quel chef-d'œuvre ce sera, messieurs ! s'écria Brilliac ravi.

En ce moment, sur la motion de Racine, qui tenait décidément *la queue de la poêle* dans la confection de la comédie, on se mit à relire tout ce qui avait été fait.

— Messieurs, je demande cinq minutes pour rectifier le plan, ajouta l'auteur de la *Thébaïde*.

Dans le vif contentement qu'il éprouvait de ce qu'on eût abandonné l'idée de faire une satire contre le roi, il s'était subitement transformé ; il ne savait plus faire de vers tendres, il était emporté, plein de gaieté, surabondant de verve comique. Son génie, qui d'ordinaire ne marchait qu'à pas mesurés, comme il convenait au nourrisson d'Eschyle, trouvait tout à coup les ailes de la Muse de Molière. Cinq minutes après la proposition qu'il venait de faire, il avait tracé d'une main hardie et sûre le plan de la comédie telle qu'elle est parvenue jusqu'à nous.

— Chapelle, mon ami, dit-il, vous qui êtes l'homme des petites castilles, vous vous chargez du rôle de Chicaneau.

— J'obéis, répondit l'aiguiser d'épigrammes.

Il restait à former le pendant de cette admirable pochade du plaideur enragé ; Racine, dont le rapide coup d'œil savait mettre en jeu toutes les ressources que le hasard avait groupées à ce souper, sauta soudain en l'air, pareil à un écolier à qui l'on vient de donner ses étrennes.

— Boileau, nous avons besoin d'une femme ridicule, acariâtre, endiablée, qui crie, qui jure, qui fasse un vacarme d'enfer. A qui donc demander une pareille figure, si ce n'est à vous, qui avez fait la satire des femmes ? Allons, vous allez vous dévouer comme Chapelle, Furetière et La Fontaine. Ça, prenez cette plume et esquissez-nous la comtesse de Pimbêche !

En très peu de temps, l'homme du jardin d'Auteuil qui ne comprenait pourtant pas qu'on allât vite en matière de prosodie, Boileau, touché par la contagion, improvisa cette incroyable physionomie de la vieille folle qui se plaint en termes si plaisants d'avoir une bonne pension de sa famille, mais d'être empêchée de plaider.

Bref, au bout de trois heures de ce travail bizarre, qui excluait toute idée de fatigue, puisqu'ils étaient six à se le partager, et qu'ils se rajeunissaient de dix minutes en dix minutes par une rasade, on demanda à voir l'ouvrage dans son ensemble.

— Il n'y a rien de plus beau, même dans le théâtre contemporain, dit Brilliac, enchanté de l'idée qu'il avait eue.

— Eh bien ! Cavois, s'écriait Furetière, parlez-vous toujours d'aller voir danser les bayadères de l'Inde à la Haye ?

— Je resterai à Paris pour voir jouer *les Plaideurs*, répondit le fou en vidant son verre, et il ajouta en parlant à la cantonnade : — J'en profiterai pour marier ma jolie petite filleule.

V.

En France, tout change vite, et ce n'est pas d'aujourd'hui. Huit jours après cette scène de l'*Auberge du Mouton-Blanc*, Cavois recevait par Chamillard une invitation du roi à l'effet d'aller passer trois jours à Marly, avec la cour réservée.

Tous ceux qui ont mis le nez dans les *Mémoires de Saint-Simon* savent combien ces invitations à la cour de Marly étaient regardées comme une faveur spéciale, indice d'un avancement prochain.

— Est-ce que le grand roi voudrait se remettre bien avec moi ? se demandait l'étourdi.

En courtisan consommé, Cavois comprenait qu'il pouvait tirer bon parti de la circonstance ; il y avait déjà beau temps qu'il ne songeait plus au voyage en Hollande, il n'avait plus en vue qu'à rentrer dans les bonnes grâces de ce dieu de Versailles que Le Brun peignait en Apollon.

— Une idée ! se dit-il. Ne serait-ce pas un bon moyen pour bien faire ma cour que de remettre au dieu le manuscrit des *Plaideurs* ?

Cela étant bien convenu dans sa pensée, il alla chez Racine, à qui il exposa le cas.

Jean Racine s'estimait bien trop heureux que Cavois s'enlevât toute facilité de faire une satire.

— Voilà la comédie, dit-il. Mais qu'en allez-vous faire ?

— Je la remettrai entre les mains de la veuve Scarron.

— Dites de madame de Maintenon, éventé !

— De madame de Maintenon, soit.

— Eh bien, après ?

— Eh bien ! vous savez qu'elle prétend avoir beaucoup de peine à amuser un roi qui n'est plus amusable. Une fois qu'elle aura lu la comédie, elle y trouvera une provision de gaieté pour toute une saison.

— C'est juste. Vous avez bien calculé, Cavois.

Les choses se passèrent exactement comme le marquis les avait arrangées.

À Marly, en jetant des oublies aux carpes du grand bassin, madame de Maintenon avait dit à Louis XIV :

— Sire, M. de Cavois vient de faire un charmant cadeau à Votre Majesté.

— Qu'est-ce donc ?

— Une comédie burlesque intitulée : *Les Plaideurs*, et composée, à ce qu'il paraît, après boire, par les sieurs Despréaux, Racine, Chapelle, Furetière, La Fontaine et Brillac, et qui ferait mourir de rire même l'empereur de la Chine.

Louis XIV se fit lire la pièce et eut presque une indigestion de brioches, tant cette farce l'avait égayé.

Le lendemain, madame Bervin, l'hôtesse du Mouton-Blanc, recevait un billet ainsi conçu :

« Madame ma commère,

» Ci-joint un mandat de dix mille livres que le Roi donne pour une histoire en vers que nous avons faite, l'autre soir, en buvant votre vin.

» Je fais cadeau de la somme à ma jolie Nicette, qui se mariera ainsi avec son clerc de procureur.

» CAVOIS ».

La comédie des *Plaideurs* fut jouée d'abord à Fontainebleau pour les fêtes de la cour, puis à Versailles, puis à Paris, puis dans tout l'univers connu.

On la joue encore aujourd'hui.

On la jouera tant que le monde sera monde.

— Quelle chose bizarre ! se disait pourtant Cavois. Une comédie contre les gens du Palais qui sert à faire marier un huissier futur ! Racine a oublié ce trait-là.

Cavois omettait une autre conséquence, c'est qu'on le remettait dès lors en faveur à la cour.

Philibert AUDEBRAND.

LES

RESSOURCES DE LA PROVIDENCE SONT INFINIES.

Un jour du mois de mars 1854, à quatre heures moins cinq minutes de l'après-midi, deux jeunes gens arrivaient tout essouffés dans la gare du chemin de fer de l'ouest. Une vieille dame, assez modestement mise, et d'un aspect peu flatteur, y entra en même temps qu'eux.

— Tu es incorrigible, disait à son ami l'un des deux jeunes gens. Avec ta manie de t'arrêter à chaque pas, et d'examiner tous les détails de la route, comme si tu ne la connaissais pas de reste, tu as failli nous faire manquer le convoi.

— Nous avons encore cinq minutes, répondit celui des deux voyageurs qui paraissait le plus jeune. Ses traits étaient moins réguliers que ceux de son compagnon, sa taille moins élevée, sa toilette moins recherchée ; peut-être même laissait-elle trop apercevoir les marques d'une position embarrassée ; mais

il y avait en lui une grâce sympathique qui faisait contraste avec la roideur de son ami.

— Une seconde pour Versailles, demandait à la buraliste la vieille dame qui les précédait immédiatement devant le guichet.

Et pendant qu'on timbraut son billet, elle mit vivement la main à sa poche, puis la retira d'un air effaré et en rougissant beaucoup. En continuant ses recherches avec une activité fiévreuse et presque désespérée, elle se troublait de plus en plus, et devenait pourpre, au point qu'on eût pu craindre pour elle un coup de sang. Albert, le plus jeune des deux amis, ému par cette pantomime, hélas ! trop significative, déposa cinq francs sur le guichet, reçut le billet demandé par la vieille dame et le lui remit en lui disant, avec un sourire :

— Permettez-moi, madame, de vous rendre ce petit service. Et en même temps il demandait deux places pour Bellevue.

La vieille dame était restée interdite, ne sachant si elle devait accepter ou refuser le secours qui lui arrivait si à propos. Son billet à la main, elle demeura d'abord immobile ; mais, voyant les deux jeunes gens s'éloigner, elle les rejoignit vivement et dit à Albert :

— Vous m'avez, monsieur, réellement tirée d'un grand embarras. Veuillez, je vous prie, me donner votre adresse, afin que, aussitôt de retour à Versailles, je m'acquitte de la petite dette que je viens de contracter envers vous.

Albert fit un premier mouvement comme pour refuser, mais il comprit aussitôt que ce serait une indécatesse, et remit sa carte sur laquelle était inscrit le nom, alors bien obscur, de l'un de nos meilleurs artistes d'aujourd'hui, avec l'indication du modeste hôtel qu'il habitait rue de Vaugirard.

Quand ils furent un peu éloignés :

— Je te trouve prodigieux ! s'écria l'aîné des deux jeunes gens ; tu te fais le banquier des vieilles dames qui ont oublié leur porte-monnaie, et tu ne penses pas que cela va faire tort d'autant à notre diner. Quel besoin avais-tu de vider ton gousset au profit d'une inconnue ?

— Le besoin que j'aurais, mon cher Amédée, qu'un inconnu vint à mon secours, si je me trouvais dans un semblable embarras.

— Quant à moi, répondit Amédée, je ne demandé à personne de se mêler de mes affaires. Aussi trouvé-je inutile de me mêler de celles des autres.

La soirée toutefois ne se passa pas moins gaiement pour les deux amis, et ils firent, en compagnie d'un camarade qu'ils allaient visiter à Bellevue, un très agréable diner.

Les jours suivants, Amédée demanda plusieurs fois à Albert s'il avait vu la débitrice, et sur la ré-

ponse négative de celui-ci, il ne lui ménagea pas les railleries sur sa générosité irréflectie qui le rendrait toujours dupe des intrigants, et lui démontra plus que jamais la sagesse de cette maxime : chacun pour soi.

Deux mois, trois mois, se passèrent. Albert aurait tout à fait oublié l'incident du chemin de fer si la malice d'Amédée ne lui en eût de temps en temps rappelé le souvenir.

Un jour, il était seul dans son atelier, travaillant avec un certain découragement à un petit tableau qu'il avait entrepris avec ardeur, mais que, dans un moment de gêne, il avait été obligé de promettre pour presque rien à un marchand.

Un domestique entra et demanda M. Albert "".

— C'est moi, répondit le jeune homme.

— En ce cas, monsieur, voici ce que je suis chargé de vous remettre.

— De quelle part ? demanda Albert.

— De la part de mademoiselle Blanadet... mais madame a dit que vous verriez bien ce dont il s'agit.

Albert aurait bien voulu questionner davantage ce domestique, mais il ne l'osa pas. Resté seul, il cherchait inutilement dans son esprit la solution de cette énigme, inexplicable pour lui, d'un message adressé par une gracieuse jeune fille (car il ne lui vint pas à l'esprit qu'une demoiselle pouvait ne pas être jeune et jolie), et il retournait en tout sens le petit carton bleu qu'il tenait à la main. Enfin il se décida à l'ouvrir. Ce carton contenait une bourse élégante, en cordonnnet cerise et or, dans laquelle était renfermée une pièce de un franc, toute neuve, avec les lignes suivantes : *Brodée pour M. Albert "" par une vieille dame fort laide et très mal mise, pour laquelle il a payé, il y a trois mois, une place au chemin de fer de Versailles.*

En lisant ce billet, les traits du jeune homme exprimèrent une vive satisfaction, causée beaucoup moins, on peut le croire, par la réception de ce faible cadeau et le recouvrement de ce franc (qui cependant, s'il faut l'avouer, venait à propos pour regarnir son porte-cigares vide depuis quelques jours), que par la confirmation donnée par cet incident à ses généreuses croyances que n'avaient pu altérer la fréquentation habituelle et les principes dissolvants de quelques-uns de ses amis.

Lorsque son ami vint le voir, Albert s'empressa de prendre sa revanche, et Amédée, mécontent de voir sa perspicacité en défaut, lui répondit par des plaisanteries.

— Le cadeau n'est pas bien magnifique, dit-il. Pour que l'aventure fût vraiment intéressante et romanesque, ce n'est pas dans une méchante bourse de cordonnnet que devait t'être renvoyée ta pièce de vingt sous, mais dans un porte-monnaie en émail

incrusté de diamants. On eût pu alors, avec un peu d'imagination, se figurer que l'extérieur ridicule que nous avons vu à la gare du chemin de fer, n'était que l'enveloppe d'emprunt infligée à une belle princesse par quelque méchante fée humiliée à son baptême.

Cet incident complètement vidé ainsi, à ce qu'il semblait du moins, Amédée continua à fréquenter assidûment les coulisses de la bourse, où il faisait de temps en temps quelques affaires, et Albert poursuivit ses travaux d'artiste. Il s'exerçait chez lui à la composition, mais il travaillait aussi d'après les maîtres et il copiait alors, au musée du Luxembourg, un *Brascassat* qui représentait pour lui six mois de patience et d'application. De temps en temps, quelques étrangers venaient examiner son tableau, et il était arrivé à plusieurs Anglais d'entrer en conversation avec lui et de lui demander combien il voulait le vendre, mais jamais personne ne lui en avait offert un prix sérieux.

Quelques jours après la réception du message de mademoiselle Blanadet, un monsieur âgé et d'une physionomie respectable, après s'être promené quelque temps dans les galeries et avoir inspecté chacun des artistes présents avec une attention minutieuse, s'arrêta derrière Albert.

— Serait-il indiscret, lui dit-il après un moment, de vous demander si votre intention est de vendre cette copie ?

— Nullement, monsieur. Elle est en effet destinée à être vendue, et jusqu'à présent n'est promise à personne.

— Je suis monsieur N..., notaire, reprit le vieux monsieur. Je suis chargé par un de mes clients de lui procurer une très bonne copie de ce tableau, mais je n'ai mission de disposer pour cet objet que de dix-huit cents francs. Ce prix ne vous semblera peut-être pas suffisant ?

— Il me paraît au contraire très raisonnable, monsieur, se hâta de répondre le jeune peintre, qui fut comme ébloui de cette offre.

— Je puis donc, monsieur, regarder notre marché comme conclu. Les dix-huit cents francs sont déposés à mon étude et vous seront remis immédiatement contre l'envoi du tableau.

Le vieux monsieur se retira après avoir laissé son adresse à Albert, et celui-ci, sous l'influence d'un bonheur d'autant plus vif qu'il était plus inattendu, sentit redoubler son ardeur au travail, son amour pour son art et sa louable ambition de parvenir.

Dès ce jour tout sembla favoriser le jeune peintre, et les voies jusque-là fermées s'ouvrirent largement devant lui. Il avait sollicité depuis longtemps des commandes du ministère, et ses requêtes, que des personnes influentes lui avaient promis d'appuyer, étaient cependant restées sans réponse. Il reçut

l'avis que sa demande venait enfin d'être prise en considération, et qu'il était chargé de travaux importants.

A chacun des succès qu'il obtenait : « J'ai donc du talent ! » se disait-il plein de joie.

Oui, sans doute, il avait du talent, mais ce talent fût peut-être toujours resté ignoré s'il n'avait été mis en lumière par la sollicitude amie et toujours éveillée d'un protecteur mystérieux.

Quel était donc ce protecteur invisible et inconnu qui semblait avoir ainsi pouvoir pour modifier la fortune et les événements?... Une vieille fille complètement obscure, et qui peu de mois auparavant était encore elle-même dans une position voisine de la misère.

Mademoiselle Rose Blanadet n'avait guère connu que l'adversité. Quelques mois après sa naissance, son père jusque-là riche et heureux, avait été victime d'une faillite considérable qui l'avait complètement ruiné. Forcé alors d'abandonner une usine qu'il avait dirigée longtemps avec intelligence et habileté, le chagrin qu'il ressentit altéra profondément sa santé, et quelques années plus tard il mourut, laissant une jeune femme et une petite fille presque sans ressources.

Mademoiselle Rose avait grandi dans la tristesse et dans les larmes. Elle avait passé toute sa jeunesse auprès d'une mère souffrante, et sa constante étude avait été de lui faire oublier, par un dévouement sans bornes, les cruelles épreuves auxquelles elle avait été soumise. Une douleur poignante était venue s'ajouter à toutes les autres : madame Blanadet avait un frère, qui, très jeune, s'était expatrié avec la résolution de faire fortune. Il avait réussi, et revenait du Nouveau Monde avec des millions, au moment où la santé de sa sœur, cruellement altérée par le chagrin et par les privations, donnait les plus sérieuses inquiétudes à sa fille. Le retour de ce frère, toujours tendrement chéri, avait apporté à la pauvre malade un éclair de joie. L'avenir de sa fille lui semblait désormais assuré ; et elle pouvait quitter sans regret une vie à laquelle elle ne se résignait qu'avec peine depuis la mort de son mari. Mais hélas ! toutes ses espérances furent trompées ; l'égoïsme était entré dans le cœur de son frère en même temps que les dollars entraient dans ses coffres ; et au lieu d'un parent, ce fut un étranger qu'elles retrouvèrent. Ce dernier coup fut fatal à l'organisation si épuisée déjà de la pauvre malade ; elle mourut en demandant pardon à sa fille de la laisser seule en proie aux luttes de la misère.

Beaucoup d'années se passèrent. On peut se figurer ce qu'est la vie d'une pauvre fille isolée, sans parents, presque sans amis (les malheureux n'en ont guère !), condamnée, pour soutenir une existenc

sans bonheur, à un travail fatigant et pénible qui use les forces du corps sans occuper l'intelligence. Sa première jeunesse s'était ainsi passée au milieu des préoccupations absorbantes de la vie matérielle. De fréquentes visites au tombeau de sa mère interrompaient seules pour elle la monotonie de son travail, de ce travail de couture dont la pratique assidue ne donne pas à l'ouvrière la plus habile, les moyens de subvenir aux nécessités impérieuses de chaque jour!

Quel ne fut pas l'étonnement de mademoiselle Blanadet, lorsqu'une lettre d'une écriture inconnue lui apporta la nouvelle que M. Nériat, cet oncle qui paraissait avoir oublié jusqu'à son existence, étant tombé dangereusement malade, désirait l'avoir auprès de lui. En conséquence, on l'engageait à se rendre à Versailles sans perdre un seul instant. Elle s'empressa de répondre à cet appel; et, dans son trouble et sa précipitation, elle oublia son modeste porte-monnaie.

C'est ce jour-là que l'avait rencontrée Albert. Et, par une de ces combinaisons mystérieuses auxquelles se complait parfois le hasard, ou plutôt que permet la Providence, le mouvement irrésistible d'un bon cœur devait avoir pour ce jeune homme un résultat plus fructueux que le plus habile calcul.

Rendue chez son oncle, mademoiselle Blanadet fut émue de pitié en voyant combien, malgré sa richesse, peut être abandonné et misérable un être qui n'a pas su se créer de sérieuses amitiés et de réelles sympathies. Elle se consacra au service de ce parent qu'elle ne pouvait aimer, avec une ardeur de dévouement qu'elle puisait sans doute dans le souvenir vénéré de sa mère. Par le fait même de son égoïsme, le malade put faire vite la différence des soins zélés et intelligents qu'elle lui prodiguait et de ceux qu'il avait reçus jusque-là de mains mercenaires, et sembla s'attacher à elle en proportion du besoin qu'il en avait.

En prévoyant le résultat probable de cette affection tardive, les personnes qui entouraient M. Nériat commencèrent à combler de marques de considération celle qu'ils avaient accueillie d'abord avec défiance. Devinant en elle une riche héritière, ils s'appliquèrent servilement à capter sa faveur. Quelques anciens amis de sa famille, qui avaient complètement abandonné sa mère du jour qu'elle avait été ruinée, essayèrent de lui persuader maintenant qu'elles avaient toujours conservé pour elle l'affection la plus vive, et qu'elles n'avaient cessé de faire tous leurs efforts pour lui ramener son oncle, lui donnant même à entendre qu'elle ne devait qu'à leurs conseils d'avoir été mandée auprès de lui.

En se rendant auprès de M. Nériat, mademoiselle Blanadet n'avait d'abord cru rester que quelques jours à Versailles. Lorsqu'elle se vit forcée d'y prolonger son séjour, elle avait bien pensé à la petite dette qu'elle avait contractée envers Albert, dont elle avait gardé soigneusement la carte; mais, tant que dura la maladie de son oncle, elle ne put aller à Paris. Elle se demandait parfois ce que ce jeune homme pouvait penser de son silence, et souffrait de la mauvaise opinion qu'il devait en concevoir; mais, chose bizarre, le souvenir de son action généreuse et spontanée était pour elle comme un antidote qu'elle se plaisait à opposer aux tendances cupides des gens qui l'entouraient; et, lorsque l'amertume débordait de son cœur, elle se disait en pensant à Albert, qu'il y avait sans doute encore parmi la jeunesse quelques âmes honnêtes et dévouées.

Cependant M. Nériat ne fit pour sa nièce aucune disposition particulière; car, ainsi que tous les avares, il eût cru se déposséder d'avance en léguant son bien pour le temps où il ne serait plus. Mais par le fait de son abstention, il l'institua son unique héritière, et lui laissa en mourant une fortune considérable.

Lorsqu'elle vint à Paris pour remplir les formalités de la succession, mademoiselle Blanadet se rendit elle-même à la rue de Vaugirard avec l'intention d'expliquer à Albert la cause du retard qu'elle avait mis à l'acquittement de sa dette. Mais elle le trouva absent, et l'éloge bien senti que fit de lui la maîtresse de l'hôtel qu'il habitait, lui inspira un sentiment de réelle sympathie et comme un vague désir de devenir une sorte de providence cachée pour un jeune homme aussi pauvre que distingué.

C'est à quelques jours de là qu'Albert avait reçu la lettre et le message qui fournirent matière aux railleries d'Amédée, et un peu plus tard qu'il conclut le marché qui, apportant une sorte de consécration à son talent, redoublait sa confiance en l'avenir, son amour du travail, et lui donnait, en outre, le moyen de faire face à ces embarras matériels si dangereux pour l'intelligence, si mortels pour le talent!

Mademoiselle Blanadet qui, s'il ne se fût agi que d'elle-même, eût peut-être toujours ignoré la force irrésistible de l'argent, y chercha un auxiliaire à son désir d'être utile, et ne tarda pas à comprendre que c'est un levier puissant pour arriver à tout, un magicien qui triomphe des difficultés les plus inextricables.

Édouard GERNEY.

(La suite au prochain numéro.)

Adolphe GOUBAUD, directeur-gérant.

PARIS, — IMPRIMERIE DE L. MARTINET, 2, RUE MIGNON.

LE

MONITEUR DE LA MODE.

MODES,

Renseignements divers, description des Toilettes.

Le blanc a reconquis cette année la faveur des meilleurs jours. Nous connaissons, en ce moment, quelques élégantes jeunes femmes qui ne portent pour ainsi dire pas d'autres couleurs. Pour le matin, elles ont la robe à longue casaque de piqué blanc; pour les visites et pour la promenade, la robe de mousseline à volants unis ou brodés, et pour les diners et les réunions du soir, la robe de tarlatane ou de mousseline très claire, avec dessous de taffetas d'une nuance douce, et la robe de dentelle.

Une toilette très admirée dernièrement dans une réunion dansante d'un château des environs de Paris, se composait d'une robe toute en application d'Angleterre sur un transparent de satin rose, ornée de flots de rubans roses, et d'une parure de corail très pâle, collier, boucles d'oreilles et agrafes, le tout taillé à l'antique, c'est-à-dire avec pendeloques pointues.

De même que les robes blanches, le corail a, cette année, un grand succès.

Mais ce que l'on marie surtout aux vêtements blancs, ce sont les ornements noirs, velours, taffetas ou dentelle. Rien n'est, en vérité, plus distingué que ce mélange, qui, il y a quelques années, aurait révolté la pensée des femmes du monde.

On fait des robes de mousseline à volants alternés noir et blanc, des robes de barège et de grenadine blanche à pois noirs; et sur des robes de mousseline blanche, soit unies, soit garnies jusqu'à la ceinture de tout petits volants tuyautés, les jeunes filles portent de petits corselets de velours ou des fichus de dentelle ou de guipure noire.

On voit toujours beaucoup de paletots et de casaques de soie noire lisérés et piqués de blanc, et les bottines les plus habillées sont celles de soie noire avec piqûres de soie blanche.

Un négligé de fantaisie pour la campagne et pour les eaux, consiste en un peignoir à capuchon, de mousseline ou de légère étoffe de laine. En popeline unie ou en mo-zambique, ce peignoir se garnit tout autour, de hauts revers de soie d'une nuance différente de celle de la robe; et en dessus de ces revers, de plusieurs autres petites bandes pareilles. Dans ceux de batiste ou de mousseline, ces revers et ces bandes sont figurés par des ourlets et par des plis. Le capuchon est pointu, de la forme de ceux des burnous, et est terminé par un gland.

Au bord de la mer, le grand burnous d'étoffe blanche

bordé de soie ou de laine de couleur claire, et à capuchon carré, est le vêtement le plus adopté. Nous avons vu de riches voyageuses en choisir plusieurs dans la maison *Gagelin*, 83, rue de Richelieu. Nous avons admiré aussi, dans ce magasin d'élite, un vêtement d'une étoffe plus résistante, et d'une coupe toute nouvelle, qui se nommera *soirée du Lido*, et qui serait, dès maintenant, en harmonie avec notre température qui est celle de l'automne.

Comme fantaisie, la maison *Gagelin* fait quelques châles de cachemire rouge brodés de soie noire et garnis de hautes dentelles, et d'autres de cachemire ou de grenadine noire brodés de soie et d'or. Des burnous de cachemire blanc ou ponceau sont entièrement brodés d'or, mais nous ne conseillerions pas généralement ce genre de vêtement qui ne peut convenir qu'à très peu de femmes.

Parmi les plus jolies étoffes nouvelles de la maison *Gagelin*, nous citerons un taffetas blanc à dessins Pompadour de toutes nuances, et un autre, fond noir, avec de petites baguettes dorées d'une charmante disposition; puis des grenadines chinées et moirées dans les teintes grises ou lilas.

Deux très jolies robes pareilles, destinées à deux sœurs, sont d'une étoffe Pompadour rose à rayures et à bouquets. Les jupes, tout unies, ont seulement sur les côtés deux ruches de taffetas rose. Les corsages sont plats, décolletés, et attachés en avant par des boutons de soie rose. Les manches, demi-larges et en forme de cloche, sont formées de bouillonnés et de plis en travers, et bordées au-dessous de l'épaulette et à leur extrémité inférieure, de ruches de taffetas rose. Les ceintures sont de très larges rubans roses pour se nouer sur le côté en boucles retombantes.

Ces robes, comme presque toutes celles de la saison, demandent à être complétées par un joli fichu.

Nous en avons vu de ravissants chez madame *Colas*, rue Vivienne, 47, soit en mousseline à tout petits plis formant des carreaux mats et des carreaux plus clairs, soit avec des médaillons de Valenciennes ou d'Angleterre, soit tout en dentelle ou en guipure blanche ou noire. Un genre de fichu que nous aimons beaucoup, surtout pour les jeunes filles, parce qu'il est très distingué et très jeune, c'est celui qui est tout plissé à petits plis plats, encadré d'un biais de velours noir en bretelles et autour de l'encolure carrée, ce biais de velours bordé lui-même d'une petite guipure blanche. On fait de même, à petits plis, des cols et des manchettes pointus, puis, des cols et des manchettes carrés en mousseline très claire, brodée en relief, avec un bord mat formé par un biais de mous-

seline rapportée. On passe sous ces cols de petites écharpes à effilés, qui se nouent à boucles plates et qui sont retenues dans le milieu par un gros bouton de jaspe ou d'onix. De petits poignets, diminutifs de cette écharpe, se mettent sous les manchettes.

Le chapeau rond n'est admis à Paris que pour les jeunes personnes au-dessous de quinze ans ou pour les étrangères, mais il est la coiffure obligée de toutes les femmes, à la campagne et aux eaux.

M. Desprey, boulevard des Italiens, 23, le chapelier du monde élégant, fournit aux amazones et aux voyageuses les coiffures de fantaisie du meilleur goût qui se fassent. Pour monter à cheval, ce sont généralement des chapeaux pareils à ceux des hommes, mais bas de forme et larges de bords, ornés seulement, en avant, de boucles et de pompons de velours. Pour la promenade, des chapeaux de paille d'Italie ou de paille brune d'une forme un peu ovale, ornés, en avant, de nœuds de velours ou de ruban, sous lesquels pend une longue plume qui se rejette en arrière.

Pour les enfants, le *castillan*, le *touriste*, l'*albanais* et le *mignon* sont autant de modèles entre lesquels le goût peut hésiter, mais qui tous ont été consacrés par le succès.

Madame Alexandrine, 44, rue d'Antin, a composé aussi de ravissants chapeaux de jardin pour celles de ses clientes qui savent trop ce qu'elles lui doivent de leur réputation de charme et de beauté, pour consentir à porter, même à la campagne, une coiffure qui ne sortirait pas de chez elle. L'un de ces chapeaux, à grands bords retombants, est entouré de velours et garni sur le côté d'un bouquet d'épis et de coquelicots.

Un autre pareil est orné d'une véritable botte de fleurs des champs posée avec une si gracieuse négligence qu'on la croirait empruntée à l'instant à une prairie voisine.

Un autre encore est en paille belge, à bords relevés de paille brune, orné en avant d'une rosette de velours et d'une grande plume rejetée sur le côté gauche, et tout autour d'une haute dentelle noire.

Parmi les chapeaux de ville, nous avons remarqué chez madame Alexandrine une paille d'Italie ornée en dessus d'un nœud d'épis, de roses et de cerises, et d'un nœud pareil en dessous du bandeau.

Un chapeau de crin blanc extrêmement fin, tout couvert en dessus et en dessous de légères branches de lilas blanc. Rien mieux que ce chapeau représente une toute jeune et nouvelle mariée.

Un autre de paille belge garni de deux rangs de velours noir, l'un autour de la passe et l'autre au bord de la calotte, et de gros boutons de paille sur ces deux rangs de velours. Celui qui entoure la calotte est terminé, à gauche, par une rosette de velours d'où retombe un long gland de paille.

Dans toutes les coiffures de madame Alexandrine se trouve une grande distinction jointe à beaucoup d'originalité.

Son bouquet *Auriol*, de ruban ponceau, composé de pointes qui descendent le long des joues et qui emboîtent le derrière de la tête, est très original et sied à ravir.

Un petit chaperon de roses au milieu de coques de ruban bleu et d'une barbe de dentelle, est d'une ravissante coquelletterie.

Un cache-peigne composé d'un large nœud de ruban rayé ponceau et blanc, de pointes de guipure blanche et d'un bandeau de velours noir, le tout parsemé de sequins, a un style tout à fait artistique.

Enfin deux autres très élégantes coiffures sont : l'une une couronne de ruban marguerite des Alpes, ayant sur le front et en arrière deux touffes de petites plumes noires dorées, figurant des feuilles de rose.

L'autre, une torsade de ruban noir coupée de gros anneaux d'or et fermée en arrière par deux plus gros anneaux passés l'un dans l'autre et dans lesquels s'enroulent deux onduleuses plumes blanches.

Les résilles se portent toujours soit pour le négligé, soit même comme coiffure parée. Il s'en fait dont chaque réseau est recouvert par une petite étoile d'or, d'autres tout en or avec une petite couronne de pompons formant bandeau, d'autres encore sont de grosses cordes de soie végétale. Pour cette élégante fantaisie comme pour toutes celles qui constituent les accessoires de la mode, aucun magasin n'est à même comme la *Ville de Lyon*, 6, rue de la Chaussée-d'Antin, de satisfaire les goûts les plus variés et les exigences les plus recherchées. La ganterie de cette maison hors ligne est aussi la plus soignée qui se fasse. Il n'est peut-être aucune femme du monde qui n'ait apprécié l'heureuse innovation de son *gant Joséphine*, et les autres gants, appropriés à chaque circonstance et à chaque toilette sont, chacun dans leur genre, aussi perfectionnés.

Dans la spécialité du corset, cette pierre fondamentale de la toilette, rien ne s'est produit de mieux, c'est-à-dire de plus favorable à la grâce des mouvements, et au libre jeu des organes, que le *corset plastique* de madame Bonvallet, 5, boulevard de Strasbourg. Ce qui assure surtout son succès, c'est que les mères, jalouses en même temps de la santé et de la beauté de leurs filles, peuvent le choisir pour elles d'après le conseil de leur couturière, et avec l'approbation de leur médecin.

C'est parce que, dans un autre genre, les excellents produits de la parfumerie de M. Legrand, 207, rue Saint-Honoré, joignent aux qualités les plus agréables toutes celles qu'exige impérieusement l'hygiène, que nous recommandons avec une confiance entière, ces produits tous salutaires, et dont quelques-uns sont de l'efficacité la plus merveilleuse.

Parmi ceux-là, nous citons en première ligne, l'*eau tonique de quinine*, et la *pommade au baume de tannin* pour la réparation d'une chevelure fatiguée; l'*oryza lacte*, pour l'embellissement du teint; la *pâte royale de noisettes*, pour blanchir et adoucir les mains; les *pâtes d'amandes au miel*, pour combattre les gerçures; et une variété de délicieux savons parfumés aux odeurs les plus suaves.

Les parfums pour le mouchoir, recommandés par la maison Legrand, sont choisis et préparés de manière à flatter agréablement l'odorat sans agiter les nerfs.

Comme cosmétique précieux, nous rappelons à nos lectrices, beaucoup plus que nous ne leur indiquons, le *lait antiphélique* de Candès, boulevard Saint-Denis, 26, dont l'efficacité contre toutes les altérations accidentelles de la peau est maintenant un fait hautement et incontes-



Julius Dorn

Imp. L'Imprimerie de la Rue de Valenciennes, Paris.

Rivoli 608

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92.

*Coiffures de R. Lhopiteau. Robes de Saubine Couter. et Vienne. 41.
 Modes de M^{me} Plé Horain, de Grammont, 27. Fleurs de Perrot Petit et C^{ie}. N. S. Augustin, 28.
 Dentelles de G. Violard. Corsets plastiques de M^{me} Bonvallet. B. de Strasbourg, 5.*

*Parfums de LeGrand des cours de France. EtOFFES pour Robes et Costures de
 d'Allemagne et de Russie. S. Hon^{or} 207. Desigues Rives et C^{ie}. de Richelieu, 50.*

Entered at Stationers' Hall

LONDON at the Monitor Office, 36, Great Street John. NEW YORK, Platts Bldg. General Agents.

MADRID, P. J. de la Perse.

...l'augmentation consi...
 ...part à l'heure...
 ...beaucoup déj...
 ...effets, et combi...
 ...le même importan...
 ...intérieurement, ma...
 ...et en recours ?
 ...connaissan...
 ...l'habitude d'un l...
 ...un véritable cli...
 ...de quelques rougi...
 ...d'un flacon de...
 ...
 ...de son mariage, enco...
 ...cette jeune femme la...
 ...de Loire, 18, rue...
 ...de pervanche et d'ore...
 ...elle avait den...
 ...de forme allongé...
 ...de mystis et de roses...
 ...le grand chef-d'œuv...
 ...de pommer et d'ac...
 ...de ses robes, toutes four...
 ...de Rivoli, il y en...
 ...à tout petits carre...
 ...de grandeur et si...
 ...d'un dou...
 ...ou...
 ...et les ma...
 ...étaient garnis de...
 ...à la ceinture de large ru...
 ...de même et attaché...
 ...de longs bouts...
 ...de taffetas lavé à petits b...
 ...sur tout une, le corsage à dr...
 ...de la queue, et en arrière par...
 ...de même, et les manches lar...
 ...une double roche. Pour...
 ...à y en avait de toutes bouill...
 ...ont la haute garantie de...
 ...de dessous, et dont chaque...
 ...une petite barette de taffetas...
 ...de cette manche...
 ...Rue Marie t...
 ...le...
 ...LITRE DE MODES N°...
 ...de ses cors... — Coiffure...
 ...de taffetas posé sur le côté...
 ...de dessous, avec robe de dessin...
 ...de taffetas, et ce...
 ...après d'une draperie formant...
 ...de dessous...
 ...de dessous, formant de petits...
 ...de dessous en agrafe...
 ...de dessous formant éclaire...
 ...de dessous...
 ...de trois rangs de bo...

tablement acquis. L'augmentation considérable des personnes qui veulent avoir part à l'heureuse découverte de M. Candès, prouve que beaucoup déjà ont rendu témoignage de ses heureux effets, et combien n'en est-il pas encore qui, lui devant le même important service, se contentent de l'en bénir intérieurement, mais se gardent bien d'avouer qu'elles y ont eu recours?

Parmi ces dernières nous connaissons une heureuse et nouvelle mariée à qui l'habitude d'un bonheur jusque-là sans nuage avait fait un véritable chagrin de l'invasion momentanée de quelques rougeurs à la peau. Inutile de dire que moins d'un flacon de lait antéphélique a terrassé l'ennemi.

Le jour de son mariage, encore tout récent, nous avions admiré sur cette jeune femme la ravissante parure fournie par madame de Laère, 48, rue de Richelieu, et composée de lilas, de pervenche et d'oranger.

Comme coiffures de bal, elle avait demandé à la même maison deux couronnes de forme allongée et ouvertes par derrière, l'une de myosotis et de roses saumon (on sait que les roses sont le grand chef-d'œuvre de la maison de Laère), et l'autre de pommier et d'acacia.

Au nombre de ses robes, toutes fournies par madame Bernard, 162, rue de Rivoli, il y en avait une de gaze de Chambéry mauve, à tout petits carreaux blancs, faite à quatre volants étagés de grandeur et simplement ourlés, le quatrième volant surmonté d'un double petit bouillonné.

Le corsage plat, décolleté, et les manches courtes et ouvertes en dedans, étaient garnis des mêmes petits bouillonnés, et la ceinture de large ruban faisant bretelles, était garnie de même et attachée en arrière par un gros nœud et de longs bouts.

Une autre de taffetas havane à petits bouquets marron avait la jupe tout unie, le corsage à draperies fixées en avant sur les épaules, et en arrière par une petite ruche de taffetas marron, et les manches larges et ouvertes encadrées d'une double ruche. Pour mettre sous ces manches, il y en avait de toutes bouillonnées, en turlane blanche, dont la haute garniture de dentelle dépassait la manche de dessus, et dont chaque bouillon était séparé par une petite barette de taffetas reliant les deux côtés de l'ouverture de cette manche.

Mme Marie DE FRIBERG.

GRAVURE DE MODES N° 608.

TOILETTE DE BAL DES EAUX. — Coiffure *Montespan*, avec touffe de roses et feuillage posés sur le côté.

Robe en tulle blanc, avec robe de dessous en taffetas rose tendre, ornée de roses et feuillage, et ceinture-écharpe en ruban n° 60 chiné.

Le corsage est garni d'une draperie formant bouffe en tulle, avec gros bouquet au milieu.

Manches très courtes, formant de petits bouillonnés, avec boutons de roses en agrafe.

Taille ronde, avec ceinture formant écharpe à deux anneaux retombant de côté.

Jupe en tulle, garnie de trois rangs de bouillonnés capitonnés de roses.

La robe en tulle est double, c'est-à-dire qu'il y a deux épaisseurs de tulle blanc, à travers lesquelles le rose de la robe de dessous s'éteint assez pour ne former qu'une transparence rose qui s'harmonise avec les fleurs.

Les bouillonnés n'ont qu'une seule épaisseur de tulle pour ne pas les rendre lourds.

TOILETTE DE JEUNE FILLE. — Chapeau en paille belge, à bords retroussés, garnis en velours sur tout le retroussis.

Sur le devant est une cocarde composée de cinq rangs de dentelles noires et de dentelles blanches alternativement.

Sur le côté une plume de coq.

Pardessus en taffetas, demi-ajusté à la taille.

Manches à coudes, avec parements fendus sur le côté, mais retenus l'un contre l'autre par des points cachés.

Le devant s'agrafe sous la garniture. Le côté droit croise un peu sur le côté gauche.

Tous les bords sont garnis d'un plissé tuyauté haut de 2 centimètres et demi, avec une toute petite tête de 1/2 centimètre.

Les deux lés de côté devant et derrière sont garnis comme le tour.

Robe en taffetas mille carreaux verts sur blanc.

Nous recommandons à nos abonnées trois publications de PATRONS MODÈLES PARISIENS. Patrons nouveaux éprouvés et coupés dans les meilleures maisons de Paris de manière à pouvoir être garantis parfaits.

PATRONS-MODELES DE LA COUTURIÈRE. — Les *Patrons-modèles de la Couturière* donnent, chaque mois, des *Patrons de grandeur naturelle*, d'après les gravures du *Moniteur de la Mode*, de Robes, Corsages, Manches, Pèlerines, Corsets, Manteaux, Mantelets, Fantaisies, Costumes de cour, Pardessus, Amazone, et tout ce qui concerne la confection.

LA LINGÈRE PARISIENNE. — La *Lingère Parisienne* donne, chaque mois, des *Patrons de grandeur naturelle* de tout ce qui comporte la lingerie : Bonnets, Camisoles, Chemises, Jupons, Broderies, Fichus, Pantalons de dames, etc.

LES MODES DE L'ENFANCE. — Les *Modes de l'Enfance* publient, chaque mois, une feuille couverte de *Patrons de grandeur naturelle* des différents vêtements de petits garçons et de petites filles, depuis le premier âge jusqu'à l'adolescence, que la mode sait rendre si coquets et si élégants.

Les tracés de ces publications sont accompagnés d'explications suffisantes pour qu'ils soient parfaitement intelligibles et qu'ils trouvent une application utile, non-seulement pour les personnes qui s'occupent spécialement des modes et nouveautés, mais encore dans toutes les familles.

Chacune de ces publications coûte 6 francs par année en France, 8 francs pour l'étranger.

On peut s'abonner aux trois ensemble ou séparément, en adressant le montant, à M. Henry Picart, rue des Petites-Écuries, 49, à Paris.



Courrier de Paris.

Tous nos confrères datent leurs *couriers* de la campagne ou des bains de mer ou des établissements d'eaux. Cela est de rigueur en cette saison. Je me vois obligé d'en faire à peu près autant, ou du moins de vous donner quelques nouvelles de Bade et de Londres, après quoi nous reviendrons à Paris où il y a beaucoup à faire en ce moment, quoi que disent les chroniqueurs.

Si nous nous arrêtons à Bade, ce sera pour y assister à l'inauguration de la saison dramatique sur le théâtre de M. Bénazet. On sait tous les efforts couronnés de succès que tente, chaque année, M. Bénazet pour élever son petit théâtre au niveau des plus illustres scènes; il ne ménage ni les auteurs, ni les artistes; tout y passe: grands comédiens, grands chanteurs, grands compositeurs, grands auteurs comiques. Pour y arriver il faut de grands sacrifices, M. Bénazet ne les épargne pas, et il a, ma foi, raison! Tout le monde s'en trouve bien, et lui-même. M. Bénazet a trouvé le moyen de faire mentir la morale de la fable, en prouvant qu'on peut contenter son père et tout le monde. Cette année la saison dramatique a été ouverte par une comédie de M. Edouard Martin, le *Marquis Jacquot*, une pochade, mais très spirituelle, et si spirituelle que le public aristocratique de Bade a ri et applaudi, bien que la scène se passe en pleine révolution de 1793, et que l'on y mélange les sans-culottes et les marquis. C'était hardi, mais l'esprit se fait tout pardonner. Le *Marquis Jacquot* a été joué à merveille par Félix, Lagrange et madame Lagrange-Bellecourt, cette fine comédienne que Paris s'étonne de ne plus voir sur aucun de ses théâtres.

Par n'importe quelle voie, bondissons de Bade à Londres. Nous y voilà, dans la maison de Pope, le célèbre poète anglais et qui est aujourd'hui la résidence du duc d'Aumale, *Orleans-House* comme on la nomme dans le style d'outre-Manche. Donc à *Orleans-House*, il y a eu grand dîner à la française et où l'on comptait parmi les plus illustres de cette réunion, la grande duchesse de Mecklembourg et le prince héréditaire, le duc et la duchesse de Cambridge, la princesse Marie, une partie du corps diplomatique, lord et lady Derby, le marquis et la marquise de Clanricade, lord Chelsea, le général Peel, etc. Le côté intéressant de cette réunion dont le dîner n'avait été que le prétexte, a été la fête dramatique qui l'a suivi. Dans les dépendances de la résidence, le duc d'Aumale a fait construire un charmant théâtre qui a été inauguré par le proverbe de mademoiselle Augustine Brohan: *Qui femme a, guerre a*, et par la comédie d'Alfred de Musset, *un Caprice*. Les artistes étaient: mesdames Fix, Doche, MM. Gravier et Paul Devaux. Les deux pièces ont été jouées avec un esprit, une grâce et un entrain charmants, dignes des spectateurs d'élite qui assistaient à cette représentation. Voilà comme les chroniqueurs, que des devoirs impérieux n'enchaînent pas à Paris, se dédommagent de courir les monts et les vaux! La compensation nous paraît suffisante, qu'en pensez-vous?

Je reviens à Paris où je vous ai dit qu'il y a encore beaucoup à travailler, et beaucoup à enregistrer. Puisque nos confrères se vouent à la chronique d'outre-Rhin et d'outre-Manche, enregistrons à leur compte, les transformations prodigieuses qui s'opèrent à Paris qu'ils seront bien étonnés de retrouver avec une peau neuve quand ils y rentreront. Tous ces changements se font avec une telle rapidité que cela ressemble fort à des changements à vue, et sous peine d'être débordé, il faut véritablement écrire l'histoire des rues et des places de Paris, de ses anciens et de ses nouveaux monuments, au jour le jour. Que dis-je, au jour le jour? La plume dont nous nous servons devrait être plutôt une baguette des fées. Vous tournez le dos et une rue tout entière a disparu sous la pioche des démolisseurs.

Je n'ai fait que passer, il n'était déjà plus!

a dit le grand Racine. Ou bien le temps d'aller à la Bastille et de revenir à la Madeleine, et vous rencontrez des maisons qui ont surgi de terre comme à l'Opéra, à un coup de sifflet du machiniste, ou des squares qui ont poussé comme au temps des enchantements. Si l'on ne le disait pas aux absents, ils s'imagineraient, en revenant à Paris, s'être trompés de route et de ville.

Qui se douterait qu'il n'a fallu en quelque sorte que le vouloir, pour enfanter les squares du palais Thermes et de l'hôtel Cluny et faire de ces jardins délicieux des musées eux-mêmes? L'administration a eu, en effet, l'excellente et très ingénieuse idée d'y rassembler des antiquités que les fouilles et les démolitions mettent chaque jour en évidence. Statues anciennes, ornements d'architecture; inscriptions, fragments de colonnes, tout cela se montre tour à tour, au détour d'une allée, sur les murs, dans les massifs verdoyants; on marche de surprise en surprise, et la plus surprenante de toutes est le beau porche de l'abbaye d'Argenteuil. Allez-y voir!

Et croyez-vous que ce ne soit rien que ce nettoyage de maisons qui vient d'être fait autour du Théâtre-Français dont la gracieuse architecture va se développer sur une place qui aura pour horizon la façade du Palais-Royal! En ce moment les ouvriers entourent de palissades le terrain devenu libre après les démolitions; mais les travaux d'édification ne commenceront qu'au mois d'octobre. O vous, les absents, vous n'aurez qu'à revenir pour jouir de ce coup d'œil charmant! C'est aussi par le miracle de quelque fée de la maçonnerie, dont l'existence avait été inconnue ou méconnue jusqu'à ce jour, que les fondations du nouveau Théâtre-Lyrique se sont élevées en quelques minutes sur la place du Châtelet. Déjà le premier étage est bâti, et l'on peut voir que le rez-de-chaussée aura un péristyle à colonnes et à arcades comme l'Odéon. Au premier moment vous entendrez dire que le Cirque aura fait son apparition sur l'emplacement qui lui est réservé proche de son compère le Théâtre-Lyrique, sur la même place du Châtelet. En attendant, la Ville, pressée d'avancer les travaux du boulevard du Prince-Eugène, vient d'acquérir, moyennant 2 140 000 francs, le terrain où le *Bataillon de la Moselle* a fait récemment tant de manœuvres et tant de conquêtes.

MÉLANGES.

Puisqu'il s'agit de boulevards, disons, pendant que nous y sommes, que le plan du boulevard Malesherbes est en train de recevoir son exécution. L'hôtel du marquis d'Aligre, qui occupait avec ses nombreuses dépendances un si vaste espace dans la rue d'Anjou-Saint-Honoré, est complètement démoli. La dernière pierre de cette construction historique était à peine enlevée que déjà on creusait les fondations des nouveaux édifices qui borderont le boulevard. On ne perd pas de temps à Paris, comme vous voyez, pour démolir et pour édifier. Aussitôt pris, aussitôt pendu ! dit un vieux proverbe.

Je vous parlais récemment des travaux que l'on devait entreprendre aux Tuileries. En attendant que l'on exécute le plan général de reconstruction de cet antique et splendide édifice, on va restaurer le pavillon dit d'Henri IV, dans lequel se trouvent la plus grande partie des appartements de l'Empereur et de l'Impératrice. Les échafaudages sont dressés du côté du jardin. C'est en attendant mieux.

Les nouvelles constructions du palais des Beaux-Arts avancent avec la rapidité que l'on met à toutes choses. Ces constructions comprennent principalement deux vastes salles consacrées l'une aux expositions des envois de Rome, l'autre aux concours de l'École. Ces salles seront ultérieurement reliées aux anciens bâtiments de l'École, dont on sait l'importance monumentale, par une spacieuse galerie où seront conservés et exposés les moulages qui se trouvent dans les magasins du Louvre.

Eh bien, croyez-vous qu'il n'y ait pas à faire à Paris, et qu'un voyage dans ses rues ne vait pas un voyage sur les bords du Rhin ! Est-ce tout ? Il s'en faut, mais ce sera assez pour un jour, à moins que de donner à ce courrier l'apparence d'un guide. Cependant je ne veux pas m'arrêter avant d'avoir annoncé qu'on a placé sur la fontaine Saint-Michel des statues en bronze représentant les vertus cardinales. Ces statues ont près de trois mètres de hauteur ; elles sont posées sur des chapiteaux en marbre blanc au-dessus de quatre colonnes en marbre incarnat de Languedoc, élevées par paire de chaque côté d'une niche centrale où sera installé le groupe de saint Michel qui vient d'être achevé. Au 15 août l'inauguration.

Que sera Paris dans dix ans ? Sera-t-elle enfin terminée, ou la recommencera-t-on cette ville que l'on bâtit, que l'on embellit, que l'on agrandit depuis dix ou douze siècles ? Qui vivra verra ; qui a bâti bâtera. On démolira et l'on construira perpétuellement à Paris, dont la destinée est d'être la capitale aux surprises !

X. EYMA.

MÉLANGES.

La terrasse du bord de l'eau du jardin des Tuileries est ouverte depuis quelque temps aux promeneurs. De l'extrémité occidentale de cette terrasse, devant l'Orangerie, on jouit de la vue des ouvrages d'art qui suivent : En bronze, Hercule tuant l'hydre de Lerne, la Vénus accroupie et la Cléopâtre couchée.

En marbre blanc : les statues d'Alexandre le Grand ;

Talma dans le rôle d'Auguste, le Centaure, le groupe des Lutteurs, le Laboureur de Lemaire, deux groupes, six statues et cinq bas-reliefs provenant de Sébastopol, quatre vases, la mort de Laïs, par Meusnier ; l'Atlas de Thisdou, la Phaétuse, et de nombreuses pièces de marbre d'un grand prix.

..

L'église de Saint-Vincent-de-Paul retentissait, il y a trois semaines, de chants sacrés, et toutes les pompes du culte étaient déployées pour célébrer dignement la fête du grand apôtre de l'humanité. Une messe en musique, l'une des dernières compositions de M. Cottin, dont l'art déplore la perte récente, a fait sur l'auditoire une grande impression. On a surtout remarqué le *Gloria in excelsis*, le *Credo* et l'*Agnus Dei*.

..

L'ancienne église de l'abbaye de Saint-Martin-des-Champs, si bien restaurée par M. Vaudoyer, est présentement remplie de machines hydrauliques et de machines à élever l'eau, de tous les systèmes. Toutes ces machines étant mises en mouvement les dimanches et les jeudis par la force artificielle d'une machine à vapeur, donnent à cette partie du Conservatoire un intérêt tout particulier.

Dans la grande galerie supérieure, à l'extrémité, du côté de la Céramique, on organise une collection complète de toutes les machines anciennes et modernes et de tous les pays, propres à utiliser la force du vent.

M. Vaudoyer termine en ce moment la restauration et l'embellissement du pavillon dans lequel se trouve le grand escalier à deux rampes, un des plus beaux de Paris, et la restauration de la crypte de la première chapelle dédiée à saint Martin, qui est du style roman pur.

..

Le port de Boulogne possédait dernièrement un charmant trois-mâts de plaisance, faisant partie du royal-yacht-squadron. Ce bâtiment, nommé la *Sylphide*, appartient au marquis Downshire. Un de nos confrères de la presse qui a visité la *Sylphide* en parle de la manière suivante :

« Introduit d'abord dans un délicieux salon, dont la belle décoration peut lutter avec les plus beaux salons de terre ferme, j'y trouvai la marquise, assise auprès d'une table chargée d'albums et de livres. Miss Downshire était à son piano. Mylady me fit l'accueil le plus gracieux, me disant que j'allais être bien désillusionné si je croyais, en visitant son yacht, voir quelque chose de remarquable. En entrant dans ce salon j'étais persuadé du contraire, et la suite de ma visite m'a confirmé dans mon opinion. Après quelques paroles échangées, la marquise a bien voulu me permettre de jeter un coup d'œil sur sa chambre à coucher et celle de sa fille, qui sont attenantes au salon ; ces pièces, coquettement ornées, ressemblent à de gracieux boudoirs, avec fleurs, au milieu desquelles on aperçoit des tableaux rappelant des sujets bibliques. Un escalier descendant dans le logement des femmes de chambre, permet à celles-ci de faire le service des appar-

tements sans aucun contact extérieur. Toujours sous la dunette, mais séparées par quelques marches et un péristyle, se trouvent les chambres de mylord et de ses fils, la salle à manger d'honneur, celle des officiers et précepteurs. Dans les cabines du capitaine, des officiers, précepteurs et autres personnes ayant rang à bord, tous les lits, établis sur pivots, conservent dans les mouvements du navire leur centre de gravité. Près des salles à manger se trouvent des offices spacieux et des dressoirs pour le service. Dans la cale de la dunette, une cave entretenue à une fraîche température, contient les vins et la glace pour le service des maîtres, qui se fait avec la facilité la plus grande. L'équipage et les contre-maîtres au chiffre de trente hommes, occupent l'entre-pont de l'avant; le rouffle sur l'entre-pont sert aux cuisines. Une chèvre de Mahon, espèce qui donne presque autant de lait qu'une petite vache laitière, est embarquée, son lait suffit aux besoins du service. Enfin, à bord de ce yacht, on peut facilement oublier les habitations les plus confortables de terre; mais les dépenses de tout ce personnel qui atteint plus de quarante personnes, coûtent près de 20 000 francs par mois, et malheureusement quelle qu'en puisse être l'envie, nous avons peu de familles riches en France qui puissent faire ainsi une dépense de plus de 200 000 francs, sans compter les frais de construction et d'entretien du yacht. »

..

M. le baron Firmin Gouvion, le dernier représentant d'une des anciennes familles de Toul, vient de mourir; il a institué le bureau de bienfaisance de la ville son légataire universel. Déduction faite des frais de mutation et des legs particuliers, notamment de ceux attribués à la sœur du défunt, madame Cournault, qui s'était complètement associée à ses intentions généreuses, cette succession s'éleverait, d'après les présomptions, à 450 000 francs.

..

Le premier prix de tragédie, au Conservatoire de Paris, a été remporté, cette année, par mademoiselle Jeanne Tordeus, de Bruxelles. *L'Artiste belge* raconte sur cette jeune fille l'anecdote suivante :

« En 1853, Rachel vint à Bruxelles donner une série de représentations sur le théâtre des Galeries Saint-Hubert, et la jeune Tordeus lui fut présentée. L'illustre tragédienne l'accueillit avec bienveillance, mais elle sourit lorsqu'on lui parla de la petite Jeanne comme d'un « prodige. » Rachel interrogea la jeune fille et lui demanda de vouloir réciter quelques tirades, ce à quoi se prêta de la meilleure grâce du monde mademoiselle Tordeus.

» L'épreuve réussit on ne peut mieux; en effet, Rachel fut littéralement émerveillée des qualités supérieures de déclamation qu'elle découvrit dans la jeune Bruxelloise. Les éloges de la grande tragédienne ne tarirent plus. Rachel prédit à cette époque une brillante carrière à sa « petite rivale », elle l'engagea même à aller à Paris et à ne pas oublier de lui rendre visite, attendu qu'elle voulait s'intéresser à elle et à son avenir.

» Avant de quitter la jeune Tordeus, Rachel lui demanda si elle désirait une carte pour aller l'entendre à chacune de ses représentations; la tragédienne en herbe répondit avec une expression d'indicible enthousiasme que c'était son vœu le plus cher. Rachel prit alors une carte sur le dos de laquelle elle écrivit de sa propre main :

» *Laissez passer ma petite rivale, Jeanne Tordeus.*

» RACHEL. »

» Nous avons eu, en 1853, ce billet sous les yeux, et l'avons alors intercalé dans un article consacré au récit de l'intéressant épisode dont nous venons seulement d'indiquer le point le plus saillant.

» Mademoiselle Tordeus a justifié depuis cette époque la haute opinion que Rachel s'était faite de son talent naissant. Déjà elle a obtenu les premières distinctions à Bruxelles et à Paris; il ne lui reste donc plus qu'à se faire juger sur les planches. Mademoiselle Tordeus doit se rappeler les mémorables paroles que Rachel prononça en 1853, en s'adressant aux personnes qui lui présentaient le *prodige* :

« Quel avenir, disait la grande tragédienne, il y a dans » cette enfant! Elle ira plus loin que moi au théâtre. » Du reste, l'opinion et l'admiration de Rachel sont parfaitement caractérisées dans le texte du billet d'entrée qu'elle voulut bien accorder à la jeune Tordeus pour la série de ses représentations.

» Nous disions ailleurs, en 1853, que la petite Jeanne devait conserver religieusement le billet de Rachel, parce qu'il lui rappellerait toujours le plus précieux de ses succès; nous disons aujourd'hui que mademoiselle Tordeus doit se rappeler encore avec autant de bonheur que de légitime orgueil le jour où elle fut présentée à la plus grande tragédienne qu'il y ait eu, et nous ajoutons que le billet d'entrée qu'elle reçut de Rachel est un joyau inestimable qu'elle peut considérer comme le plus beau de ses lauriers. En 1853, Jeanne n'avait que onze ou douze ans. »

LOUIS DE SAINT-PIERRE.

LES

RESSOURCES DE LA PROVIDENCE SONT INFINIES.

(Voyez le numéro précédent.)

Des personnes qu'elle avait à peine connues autrefois, celles qui, le pouvant, n'eussent jamais songé à lui venir en aide, l'eussent-elles vue expirer de besoin, semblaient prêtes, maintenant qu'elle était riche, à seconder ses moindres caprices. Il lui fut donc très facile de faire obtenir à son protégé des commandes importantes de tableaux, et celles-ci en amenèrent d'autres en si grand nombre, que la réputation du jeune peintre, une réputation sérieuse, parce qu'elle reposait sur un mérite réel, se trouva faite en fort peu de temps.

Albert, qui avait toujours eu le sentiment du confortable et de l'harmonie, embellit peu à peu son petit appartement qu'il disposa avec un goût parfait. Mademoiselle Blanadet put le visiter incognito, grâce aux soins de la maîtresse d'hôtel, qui ne perdait pas une occasion de faire valoir son locataire, et qui savait un gré infini à cette excellente dame de lui porter un si vif intérêt.

Sans s'absorber dans les pratiques futiles et éternantes du monde, Albert avait vu s'étendre ses relations depuis que son nom était connu. Il allait dans quelques salons où il recevait l'accueil le plus flatteur. Il assistait à quelques soirées, et par conséquent il avait dû mettre sa toilette en rapport avec ses nouvelles habitudes. Si jadis il avait porté des habits râpés, c'est qu'il lui eût été alors impossible de faire autrement; mais ce n'avait jamais été chez lui ni désordre ni affectation: il n'était pas de ces faux artistes qui ne jugent les choses que par le côté superficiel, et qui ne reconnaissent le génie qu'à la forme d'un chapeau ou à la coupe des vêtements. Au temps de sa plus grande pauvreté, il n'avait jamais eu pour sa personne une négligence coupable, et maintenant il était mis avec une simplicité de bon goût, exempte de toute exagération.

Dans les maisons où il avait été admis, Albert rencontrait souvent mademoiselle Blanadet. On lui avait raconté la circonstance extraordinaire qui avait modifié sa position; mais il eût été bien étonné si quelqu'un lui eût dit qu'à cette vieille dame, qu'il saluait avec une politesse indifférente, il devait tous ses succès, qu'elle entourait sa vie d'une sollicitude maternelle, que dans le monde elle observait sans qu'on s'en aperçût tous ses mouvements et devinait ses moindres impressions.

Au nombre des nouveaux amis de mademoiselle Blanadet se trouvait un banquier célèbre auquel elle avait confié toute sa fortune. M. Derblin, veuf et sans enfants, avait auprès de lui une pupille qui était pour lui l'objet d'une tendre protection. Mais comme, à ses yeux, le bonheur suprême consistait à posséder beaucoup d'argent, la preuve la plus manifeste de son affection pour mademoiselle Léonie Serey était le soin qu'il prenait de lui ménager un très riche mariage. Léonie avait une dot modeste qu'il était peu disposé à augmenter de ses propres capitaux; aussi regarda-t-il comme un événement très heureux les ouvertures qui lui furent faites par les parents de M. Amédée.

En mariant leur fils, M. et M^{me} Coster avaient en vue de lui donner dans le monde l'aplomb et la gravité d'un chef de famille, et ils avaient jeté les yeux sur Léonie, surtout à cause des immenses avantages qui devraient résulter pour son mari du patronage d'un nom financier comme celui de M. Derblin.

Amédée, d'abord assez indifférent à ce projet, s'y était associé de très bonne grâce lorsqu'il avait vu la femme qu'on lui destinait. Léonie n'ayant fait aucune objection à son tuteur. M. Amédée avait été, sinon positivement accepté, du moins accueilli favorablement et admis à faire agréer ses hommages à la jeune fille.

Cependant l'admiration profonde qu'avait éprouvée Albert la première fois qu'il vit mademoiselle Serey, n'avait point échappé à mademoiselle Rose, et plus tard elle remarqua les regards attristés qu'il arrêta sur elle et sur M. Coster lorsqu'il leur arrivait de causer ou de danser ensemble. Alors elle étudia Léonie à laquelle elle ne s'était intéressée jusque-là que comme à une image vivante de cette jeunesse heureuse qui n'avait pas existé pour elle; et, ayant découvert sous les apparences d'extrême réserve qui voilaient son cœur aux indifférents, et malgré la nuance de positivisme qu'elle tenait du monde au milieu duquel elle vivait, des sentiments élevés, une sensibilité sans affectation, et une bonté vraie et réfléchie, elle se dit que, si elle avait un fils, elle serait heureuse de le voir s'unir à une telle femme.

Quelques jours encore, et M. Derblin devait rendre une réponse définitive à la famille Coster. Mademoiselle Blanadet s'était bien promis que cette réponse serait négative, mais elle avait toujours reculé le moment d'entamer une négociation délicate, dont elle redoutait par-dessus tout de compromettre le succès. Elle avait attiré de plus en plus dans son intimité Léonie, qu'elle tenait à bien connaître, et à laquelle son affection tendre et dévouée donnait l'idée de celle de la mère qu'elle n'avait pas connue, ou plutôt de celle d'une bonne tante qui l'aurait élevée.

Si tout d'abord mademoiselle Rose avait admiré chez Léonie ce que tout le monde y admirait: un physique charmant, des manières pleines de distinction et un langage choisi, elle avait éprouvé une sorte d'étonnement douloureux en trouvant dans son esprit un reflet adouci des opinions positives de son tuteur, c'est-à-dire une estime trop grande pour les jouissances du luxe et les prérogatives de la fortune. Elle la voyait en tout modeste et sensée, mais cette raison même lui semblait peu en harmonie avec l'âge de la jeune fille qu'elle eût préférée un peu plus jeune. Eh bien, cette jeunesse avec laquelle les femmes ne naissent pas en France, mais qui s'acquiert comme la beauté, cette enfant de dix-huit ans commença à la recevoir de la fréquentation de sa vieille amie. L'amour du beau, l'enthousiasme pour le bien, qui remplissaient le cœur vraiment jeune de mademoiselle Blanadet, se communiquaient peu à peu à l'âme de Léonie, et faisaient resplendir ses traits si purs de la vraie beauté, qui n'est que le reflet de l'harmonie de l'âme.

Un jour toutes les deux sortaient de l'exposition de peinture où elles avaient admiré quelques pages des maîtres de l'art. Elles s'étaient longtemps arrêtées devant deux tableaux signés du nom d'Albert ***. L'un était un Christ au tombeau, œuvre grandiose et terrible dans laquelle la douleur s'élevait aux plus sublimes régions de la poésie religieuse; l'autre, une savante allégorie dans laquelle le génie radieux de l'espérance semblait indiquer à un affligé le travail comme remède unique au découragement et au désespoir. Les traits de ce génie offraient avec ceux de Léonie une vague ressemblance que plusieurs personnes avaient remarquée et qui lui avait été dénoncée par une amie. En constatant elle-même cette ressemblance, la jeune fille avait légèrement rougi, mais mademoiselle Blanadet n'avait pas paru s'en apercevoir et n'avait fait aucune réflexion.

Lorsqu'elles furent au milieu des Champs-Élysées :

— N'avez-vous jamais pensé, dit-elle tout à coup, combien la femme d'un grand artiste doit être fière de ses succès, lorsque surtout elle peut se dire qu'elle est peut-être l'inspiratrice de quelque œuvre de génie devant laquelle s'extasie un public enthousiaste? Ce talent consacré par la critique, reconnu même par l'envie, s'il l'a acquis au prix de mille fatigues et de mille souffrances, c'était pour elle, pour le mettre à ses pieds comme un tribut digne de lui être offert; s'il aspire à la gloire, s'il ambitionne les distinctions, c'est pour entourer d'un prestige de plus le nom qu'elle partage avec lui...

— Oui, j'y ai pensé quelquefois, dit Léonie, comme se parlant à elle-même, mais souvent aussi cette illustration ne s'achète-t-elle pas par bien des misères? N'est-il pas cruellement pénible de voir son mari s'épuiser en vain pour chasser de son intérieur la gêne, quelquefois le besoin? Ainsi ma pauvre Agathe, ma meilleure amie, la femme de M. D..., ce littérateur d'une valeur incontestée, ne passe-t-elle pas sa vie au milieu des alternatives de l'aisance et de la pauvreté, n'est-elle pas sans cesse assaillie par ces inquiétudes matérielles si insupportables surtout pour des femmes élevées comme nous l'avons été? Tandis que dans sa famille elle ne sortait presque jamais qu'en voiture, on la rencontre marchant sous la pluie, des caoutchoucs aux pieds, un parapluie à la main, ou ce qui est pis, montant dans un affreux omnibus...

— Je sais, interrompit mademoiselle Rose, que les jeunes filles d'à présent n'apprécient guère la poésie de la pauvreté et ne peuvent plus être accusées d'être trop romanesques, mais tous les artistes ne sont pas forcément pauvres.

— Ah! dit naïvement Léonie, je croyais que vous pensiez à M. Albert ***.

— Vous savez, dit mademoiselle Rose, l'intérêt sincère et presque maternel que je vous porte; répondez-moi donc, chère enfant, avec la franchise la plus absolue. Vous n'épouseriez pas M. Albert s'il n'avait à vous offrir que l'avenir de son pinceau, mais, si sa position était égale à celle de M. Coster, son caractère et sa personne ne vous seraient-ils pas plus sympathiques que ceux de son ami?...

— Oui, sans doute, mais...

— Vous me connaissez assez, n'est-ce pas, chère Léonie, pour être persuadée que je ne vous fais pas là une question oiseuse et inconsidérée. Si l'opinion que vous avez pu concevoir de M. Albert était assez favorable pour que vous pussiez sans regret consentir à devenir sa femme, vous m'aideriez à accomplir le dernier vœu d'une amie et vous concourriez ainsi au complet développement d'un talent de premier ordre.... Pardonnez-moi, s'il ne m'est pas permis de m'expliquer plus clairement, mais promettez-moi de me dire dans quelques jours, après y avoir réfléchi, si, présenté par votre tuteur et toutes les conditions d'intérêt acceptées par lui, M. Albert aurait quelque chance d'être agréé par vous.

— Je vous le dis, dès maintenant, mademoiselle, répondit Léonie, ce choix, dirigé par vous et approuvé par mon tuteur, serait d'avance ratifié par moi...

Sous l'inspiration de sa riche cliente, le notaire N..., après avoir obtenu adroitement de l'artiste l'aveu de ses sentiments pour Léonie, s'efforça de lui faire comprendre qu'en l'épousant il ne faisait pas un de ces mariages d'argent dont la seule pensée révoltait sa délicatesse, mais qu'il serait au contraire l'instrument de la fortune de sa femme en lui apportant non-seulement l'avenir résultant d'un talent incontestable, mais encore un capital tout créé et avantageusement placé. Une disposition bizarre du testament d'une de ses clientes, parente éloignée de Léonie, attribuait en dot à la jeune fille une somme importante, qui ne devait lui être remise que par les mains de son mari, et dans le cas seulement où celui-ci serait un artiste de talent.

Après avoir fait quelque résistance, le jeune peintre se laissa convaincre de ce qu'il désirait.

Albert et Léonie sont mariés depuis deux ans. Le secret le plus absolu leur a été recommandé relativement aux clauses bizarres de leur contrat de mariage qu'ils n'ont lu ni l'un ni l'autre. Chacun des deux époux croit fermement avoir assuré la fortune en même temps que le bonheur de celui qu'il aime.

Ce bonheur vient d'être complété par la naissance d'une ravissante petite fille, qui s'appelle Rose comme sa marraine.

Chérie et respectée par M. et madame *** à l'égal de la meilleure parente, mademoiselle Blanadet met

une discrétion pleine de coquetterie à se faire désirer par eux au lieu de s'imposer à leur intimité. Mais ses mauvais jours sont oubliés, et, en se trouvant au milieu de cette charmante famille, elle a presque l'illusion de la maternité.

M. Albert ^{***}, maintenant une de nos gloires nationales, vient de terminer pour l'exposition prochaine un immense tableau de bataille, épopée gigantesque qui laisse bien loin derrière elle toutes ses compositions. Il donnera aussi un portrait de Léonie, qui ne sera certainement pas une des œuvres les moins admirées du salon.

En examinant cette carrière d'artiste, une des plus pures de notre époque, les honnêtes gens se réjouissent de ce que le véritable mérite et la probité intacte peuvent réussir sans le secours de l'intrigue, au milieu de ce monde que l'on dit si mauvais. Il nous est arrivé d'entendre exprimer par M. Albert ^{***} lui-même cette consolante opinion.

Il a raison, sans doute, mais nous qui savons de quel humble secours le ciel s'est servi pour donner l'essor à ce génie, qui eût succombé peut-être sous les étreintes de la misère ou du découragement, nous ajouterons que, comme sa bonté, les ressources de la Providence sont infinies!...

Édouard GERNEY.

LE SPECTRE FIANCÉ.

I.

Sur le sommet d'une des montagnes de l'Odenwald, sauvage et romantique coin de la haute Allemagne, non loin du confluent du Mein et du Rhin, existait, il y a bien des années, bien des années de cela, le château du baron von Landshort. Aujourd'hui il est entièrement tombé en ruines, et presque enseveli sous les hêtres et les noirs sapins; au-dessus de ces décombres, cependant, on aperçoit la vieille tour de l'horloge s'efforçant, comme l'ancien seigneur dont je viens de parler, de dresser encore la tête pour dominer tout le pays voisin.

Le baron était un rameau desséché de la grande famille de Katzenellenbogen et avait reçu en héritage avec les ruines du château, tout l'orgueil de ses ancêtres. Quoique l'esprit belliqueux de ses pères eût porté grand préjudice à la fortune de sa famille, le baron cependant s'efforçait encore de conserver à sa maison quelque apparence de son ancienne splendeur. Le temps était à la paix, et la noblesse allemande avait généralement abandonné ses vieux châteaux incommodes, perchés comme des aires d'aigles au milieu des montagnes, et s'était construit dans les vallées des habitations agréables. Le baron, lui,

était toujours resté orgueilleusement enfermé dans sa petite forteresse, caressant avec une haine héréditaire toutes les vieilles discordes de famille, en sorte qu'il se trouvait en très mauvais rapport avec quelques-uns de ses plus proches voisins, sous prétexte de dissensions qui avaient existé entre leurs grands, grands-pères.

Le baron n'avait qu'un enfant, une fille, mais la nature, quand elle ne donne qu'un unique enfant, a toujours soin, par compensation, d'en faire un prodige; ainsi en était-il de la fille du baron. Toutes les nourrices, toutes les commères, tous les cousins du pays assuraient son père que dans toute l'Allemagne elle n'avait pas de rivale en beauté, et qui pouvait mieux le savoir qu'eux! De plus, elle avait été mise, avec un soin particulier, sous la surveillance de deux tantes, [vieilles filles, qui avaient passé quelques années de leur jeunesse à l'une des petites cours de l'Allemagne, et étaient initiées à toutes les branches de connaissances nécessaires à l'éducation d'une femme de grande maison. Sous leur conduite, la fille du baron était devenue une merveille accomplie. Vers le temps de ses dix-huit ans, elle brodait dans l'admiration, et avait fait en tapisserie toute l'histoire des saints, et avait mis une telle vigueur dans l'expression de leurs traits qu'on eût dit autant d'âmes en purgatoire. Elle lisait sans trop de difficulté et avait appris à épeler dans plusieurs légendes religieuses et dans presque tous les romans de chevalerie de l'Heldenbuch. Elle avait également fait d'étonnants progrès en écriture, signait son nom sans en oublier une lettre, et si nettement que les tantes pouvaient le lire sans recourir à leur lunettes. Elle excellait à faire d'élégantes petites babioles, et des ouvrages de femme de toute espèce, était habile dans toutes les danses les plus difficiles de l'époque, jouait de nombreux airs sur la harpe et la guitare, et savait par cœur toutes les tendres ballades des Minnelieders.

Ses tantes ayant même été de grandes coquettes dans leur jeunesse, étaient un choix admirable comme gardiens vigilants et censeurs sévères de la conduite de leur nièce, car il n'est pas de duègne plus rigide, plus prudente et plus inexorable sur le décorum qu'une coquette surannée. Rarement on la perdait de vue; elle n'allait jamais dans les domaines du château, à moins d'être bien accompagnée, ou plutôt bien espionnée. C'étaient de continuelles leçons sur la décence la plus rigoureuse et sur l'obéissance passive; et quant aux hommes... bast!... on l'avait habituée à les tenir à telle distance et dans un mépris si absolu, qu'à moins d'y être dûment autorisée, elle n'eût pas jeté les yeux sur le plus beau cavalier du monde! non, pas même s'il fût tombé mourant à ses pieds.

Les bons effets de ce système d'éducation se laissaient voir à merveille; la jeune fille était un modèle irréprochable de docilité. Alors que d'autres usaient leurs grâces dans l'éclat du monde, et s'exposaient à laisser leurs plumes aux ronces des plaisirs et des futiles amusements, sa fraîcheur et sa beauté de femme, à elle, étaient écloses timidement sous la protection de ces immaculées vierges, comme un bouton de rose qui fleurit au milieu d'épines qui le gardent. Les tantes contemplaient leur nièce avec orgueil et enthousiasme, et se vantaient que, tandis que toutes les autres jeunes filles pouvaient s'égarer dans le monde, Dieu merci, rien de semblable n'arriverait à l'héritière de Katzenellenbogen.

Mais si le baron avait été privé d'une plus longue lignée d'enfants, son état de maison n'en était pas pour cela plus réduit, car la Providence l'avait enrichi d'une multitude de parents pauvres. Ils étaient tous marqués d'un cachet commun aux parents pauvres : ils professaient un attachement extraordinaire pour le baron, et saisissaient toutes les occasions possibles de venir en foule égayer le château. Toutes les fêtes de famille étaient célébrées par ces bonnes gens aux dépens du baron, et, après s'être bien repus de bonne chère, ils déclaraient que rien sur la terre n'était délicieux comme ces réunions du foyer, ces joies du cœur.

Le baron, quoique petit de taille, avait une grande âme qu'enflait encore volontiers sa conviction d'être le plus grand homme du petit monde au milieu duquel il vivait. Il aimait à débiter de longues histoires sur le compte des vieux guerriers ses ancêtres dont les portraits refrognés l'entouraient accrochés le long des murs, et il ne trouvait pas d'auditeurs comparables à ceux qui se nourrissaient aux dépens de sa bourse. Il avait beaucoup donné dans le merveilleux, et croyait fermement à toutes les histoires fantastiques dont abondent chaque vallée, chaque montagne de l'Allemagne. La foi de ses hôtes dépassait la sienne; les yeux et la bouche béants, ils écoutaient attentivement tous ces récits surnaturels, et ne manquaient jamais de montrer de l'étonnement, même pour un conte qu'ils entendaient pour la centième fois. Ainsi vivait le baron von Landshort, l'oracle de sa table, le monarque absolu de son petit territoire, et heureux par-dessus tout de la persuasion qu'il était l'homme le plus sage de son temps.

II.

Au point où nous en sommes arrivés de cette histoire, il y avait grande réunion de famille au château pour une affaire de la plus haute importance, il

s'agissait de recevoir le fiancé destiné à la fille du baron. Des négociations avaient eu lieu à ce sujet entre le père et un vieux gentilhomme de Bavière, pour conjoindre, par le mariage de leurs enfants, la dignité de leurs maisons. Les préliminaires en avaient été conduits avec toute la délicatesse convenable. Les jeunes gens se trouvaient unis sans s'être vus, et l'époque de la cérémonie avait été arrêtée. Le jeune comte von Altenburg fut rappelé de l'armée dans ce but, et il se dirigeait alors vers le château du baron pour recevoir sa fiancée. On avait même eu des lettres de lui, venant de Wurtzbourg où il se trouvait momentanément retenu, marquant le jour et l'heure de son arrivée.

Le château était en émoi pour lui préparer une réception convenable. La belle fiancée avait été parée avec un soin extraordinaire. Les tantes avaient dirigé sa toilette, et s'étaient querellées toute la matinée sur chacun des articles qui la composaient. La jeune fille profita de leur désaccord pour suivre l'impulsion de son propre goût, et heureusement il était bon. Elle était aussi jolie qu'une fiancée peut souhaiter de l'être, et l'émotion de l'attente rehaussait l'éclat de ses charmes.

La rougeur répandue sur sa figure et sur son col, son sein légèrement agité, ses yeux de temps en temps perdus dans la rêverie, trahissaient le doux tumulte qui agitait son petit cœur. Les tantes rôdaient continuellement autour d'elle, car des tantes vieilles filles sont enclines à prendre beaucoup d'intérêt à des affaires de cette nature. Elles lui donnaient des conseils bien précis sur la manière de se tenir, sur ce qu'elle aurait à dire, comment enfin elle devait recevoir le fiancé attendu.

Le baron n'était pas moins occupé des préparatifs. A la vérité, il n'avait exactement rien à faire, mais c'était un petit homme naturellement bouillant et actif, et il ne pouvait rester les bras croisés alors que tout le monde était en mouvement. Il parcourait le château du grenier à la cave, avec un air d'extrême inquiétude; continuellement il dérangeait les domestiques de leur ouvrage pour leur recommander de la diligence; on entendait sa voix dans toutes les salles, dans toutes les chambres; il était aussi inutilement remuant et ennuyeux qu'une mouche bleue dans une chaude journée d'été.

Pendant ce temps on avait tué le veau gras, les forêts avaient retenti des clameurs de la chasse; la cuisine était bondée de bonne chère, les celliers avaient rendu des océans de vin du Rhin et de vin de Ferné; et même la grande tonne de Mendelbourg avait été mise à contribution. Tout était prêt pour recevoir l'homme distingué suivant le véritable esprit de l'hospitalité allemande; mais l'hôte tardait à faire son apparition. L'heure succédait à l'heure.

Le soleil qui avait versé ses derniers rayons sur la riche forêt de l'Odenwald, brillait en ce moment aux sommets des montagnes. Le baron monta sur sa plus haute tour, et chercha des yeux dans l'espoir de découvrir à distance le comte et sa suite. Une fois il crut l'apercevoir; le son du cor lui arriva de la vallée répété par les échos de la montagne. Il vit dans le lointain un grand nombre de cavaliers qui s'avançaient lentement sur la route; mais, arrivés jusqu'aux pieds de la montagne, ils tournèrent brusquement dans une direction opposée. Le dernier rayon du soleil avait disparu, les chauves-souris commençaient à voler dans le crépuscule, la route devenait de plus en plus obscure, et l'on n'y distinguait plus personne que de temps en temps un paysan qui revenait de son travail.

Pendant que le château de Landshort était dans cet état de perplexité, une scène très intéressante se passait dans une autre partie de l'Odenwald.

III.

Le jeune comte von Altenburg cheminait tranquillement de ce pas paisible dont marche vers le mariage un homme de qui les amis se sont chargés de tous les embarras et de toutes les incertitudes d'une cour à faire, et qui sait qu'au bout de son voyage, une fiancée l'attend aussi sûrement qu'un bon diner. Il avait rencontré à Wurtzburg un jeune compagnon d'armes avec lequel il avait servi quelque temps sur la frontière, Herman von Starkenfaust, une des plus courageuses mains, un des plus dignes cœurs de la chevalerie allemande, et qui s'en revenait alors de l'armée. Le château de son père n'était pas très éloigné de la vieille forteresse de Landshort, mais des rancunes héréditaires rendaient les deux familles hostiles et étrangères l'une à l'autre.

Dans les chauds épanchements de leur reconnaissance, les jeunes amis se rappelèrent toutes les aventures, tous les événements de leur passé, et le comte narra l'histoire détaillée de son futur mariage avec une jeune fille qu'il n'avait jamais vue, mais qu'on lui avait dit être d'une beauté ravissante.

Comme les deux amis suivaient la même route, ils convinrent d'achever ensemble le voyage, et afin de le faire plus à loisir, ils étaient partis de Wurtzburg de bonne heure, après que le comte eut expliqué à ses gens la direction à prendre pour le suivre et le rejoindre.

Ils trompaient l'ennui du chemin en se rappelant les aventures de leur vie militaire, mais le comte par moment devenait un peu fatigant à l'endroit de la célébrité des charmes de sa fiancée, et du bonheur qui l'attendait.

En causant ainsi ils étaient entrés dans les montagnes d'Odenwald, et traversaient un des bois les plus solitaires et les plus épais. Il est bien connu que les forêts de l'Allemagne ont toujours été aussi infestées de brigands que ses châteaux de fantômes, et, à cette époque, les premiers étaient particulièrement nombreux par suite du congédiement de hordes de soldats qui erraient dans le pays. Il ne paraît donc pas extraordinaire que les deux cavaliers aient été attaqués par une bande de ces brigands, dans le milieu de la forêt. Ils se défendirent courageusement, mais ils étaient sur le point de succomber, quand la suite du comte arriva à leur secours. A cette vue les brigands prirent la fuite, mais non pas avant que le comte n'eût reçu une blessure mortelle. On le rapporta doucement et avec précaution à la ville de Wurtzburg, et on appela auprès de lui un moine du couvent voisin, réputé pour son habileté à soigner également le corps et l'âme; mais la moitié de sa science était superflue, les moments de l'infortuné comte étaient marqués.

D'une voix mourante, il supplia son ami de retourner immédiatement au château de Landshort, et d'expliquer la fatale cause qui l'empêchait de tenir parole à sa fiancée. Sans être le plus ardent des amoureux, il était un homme des plus ponctuels, et il paraissait extrêmement soucieux que sa mission fût promptement et courtoisement remplie.

— A moins que cela ne soit fait, avait-il dit, je ne reposerai pas en paix dans ma tombe.

Il prononça ces dernières paroles d'un ton tout à fait solennel. Une telle requête, dans un moment si imposant, n'admettait pas d'hésitation. Starkenfaust s'efforça de le calmer, lui promit sur l'honneur d'accomplir son vœu, et lui tendit la main comme gage solennel. Le mourant la pressa en signe de reconnaissance, mais tomba bientôt en délire, dit des folies à propos de sa fiancée, de ses engagements, de sa parole donnée, ordonna qu'on lui préparât son cheval qu'il voulait monter pour se rendre au château de Landshort, et expira en faisant un mouvement comme s'il sautait en selle.

Starkenfaust poussa un soupir, laissa tomber une larme de soldat sur le sort prématuré de son camarade, et réfléchit à la redoutable mission qu'il avait reçue. Son cœur était triste, sa tête pleine d'inquiétude; car il devait se présenter comme un hôte malvenu au milieu de gens hostiles et dont il allait troubler la joie en apportant des nouvelles fatales à leurs espérances. Cependant une voix qui chuchottait en son cœur lui inspirait la curiosité de voir cette beauté de Katzenellenbogen dont la réputation était parvenue si loin, et que tant de vigilance avait dérobée au monde, car il était admirateur passionné du sexe, et il y avait dans son caractère

quelque chose d'excentrique et d'entreprenant qui le rendait épris de toute aventure extraordinaire.

Avant de partir, il prit avec les saints frères du couvent tous les arrangements nécessaires pour les funérailles de son ami qui devait être enterré dans la cathédrale de Wurtzburg à côté de ses illustres aïeux, et la suite affligée du comte se chargea de ses restes.

IV.

Il est maintenant grand temps que nous revenions à l'antique famille de Katzenellenbogen qui s'impatientait d'attendre son hôte, et plus encore le dîner, ainsi qu'au digne petit baron que nous avons laissé grimper sur la tour de l'horloge.

La nuit était close, et l'hôte n'arrivait point. Le baron était descendu de sa tour désespéré. Le banquet, qui avait été remis d'heure en heure, ne pouvait être retardé. Les mets étaient déjà brûlés, le cuisinier à l'agonie, et toute la maison semblait une garnison réduite par la famine. Le baron, malgré lui, fut obligé de donner l'ordre d'ouvrir la fête sans attendre l'hôte. On se mit à table, et au moment de commencer, le son d'un cor qui se fit entendre en dehors de la porte annonça l'approche d'un étranger. Une autre longue fanfare remplit de ses échos les vieilles cours du château, et fut répétée par la sentinelle du haut des murailles. Le baron se hâta d'aller au-devant de son futur gendre.

Le pont-levis avait été abaissé, et l'étranger se trouvait devant la porte. C'était un grand beau cavalier monté sur un cheval noir. Sa figure était pâle, mais il avait le regard ardent et romantique, et un air de profonde mélancolie. Le baron fut un peu mortifié qu'il arrivât seul et dans un équipage aussi simple. Sa dignité en fut un moment froissée, et il se sentit disposé à le considérer comme ayant particulièrement manqué de convenance dans cette importante occasion à l'importante famille à laquelle il allait s'unir. Il se calma cependant en s'arrêtant à cette idée que ce pouvait bien être l'impatience de la jeunesse qui l'avait poussé à devancer sa suite.

— Je suis peiné, dit l'étranger, de venir vous troubler d'une manière aussi inopportune.

Ici le baron l'interrompit par un déluge de compliments et de félicitations; car, pour dire vrai, il était très fier de sa courtoisie et de son éloquence. L'étranger essaya une fois ou deux, mais ce fut en vain, d'arrêter ce torrent de paroles; aussi baissa-t-il la tête, résigné à le laisser passer dessus. Le baron cependant s'était arrêté, ils étaient parvenus à la cour intérieure du château, et l'étranger allait de nouveau prendre la parole, quand il fut encore une fois interrompu par l'arrivée de la partie féminine de

la famille conduisant la fiancée émue et rougissante. Il la regarda un moment comme en extase, on eût dit que son âme tout entière rayonnait dans ce regard pour s'attacher sur cette figure charmante. Une des vieilles tantes lui souffla quelque chose à l'oreille, elle fit un effort pour parler, ses yeux bleus humides se levèrent timidement, jetèrent un regard inquisiteur sur l'étranger, et se baissèrent de nouveau vers la terre. Les mots s'éteignirent en chemin, mais le doux sourire qui se joua sur les lèvres, et la tendre rougeur de ses joues montrèrent que ses yeux n'avaient pas été mécontents. Il était impossible qu'une jeune fille arrivée à l'âge friand de dix-huit ans, fort bien prédisposée au mariage, ne fût pas satisfaite d'un si beau cavalier.

L'heure avancée à laquelle l'hôte était arrivé ne laissait plus le temps d'entrer en conférence. Le baron avait été péremptoire à cet égard, et avait remis au lendemain matin tout entretien particulier; il ouvrit donc la marche pour retourner au festin resté intact.

Le repas avait été servi dans la grande salle du château. Tout autour des murs pendaient les portraits favoris des héros de la famille de Katzenellenbogen, ainsi que les trophées qu'ils avaient rapportés des champs de bataille et de la chasse. Des cuirasses bosselées, des morceaux de lances, des étendards déchirés, se trouvaient mêlés aux butins de la chasse; des mâchoires de loups, des dents d'ours grimaçaient horriblement au milieu des arcs et des haches de combat; et une longue paire de cornes de cerf étendait ses branches majestueuses jusqu'au milieu de la salle.

Le chevalier ne s'inquiéta que peu de la compagnie et de la conversation. Il goûta à peine au repas, et paraissait absorbé dans son admiration pour la fiancée. Il causait avec elle à voix basse de manière à ne pouvoir être entendu, car le langage de l'amour n'est jamais bruyant; mais quelle femme à l'oreille assez dure pour ne pas saisir les plus légers chuchotements d'un amoureux! Il y avait dans ses manières un mélange de gravité et de tendresse qui paraissait vivement impressionner la jeune fille. Elle rougissait ou pâlisait en l'écoutant avec une profonde attention. De temps à autre elle répondait quelques mots en tremblant, et quand les yeux du jeune chevalier venaient à se détacher d'elle, elle jetait un long regard de côté sur sa figure romantique, et poussait un léger soupir de tendre bonheur. Il était évident que le jeune couple était complètement énamouré. Les tantes qui étaient profondément versées dans les mystères du cœur, déclarèrent qu'ils étaient tombés épris l'un de l'autre à première vue.

La fête se passa gaiement, ou tout au moins bruyamment, car les hôtes étaient doués de ces so-

V.

lides appétits que donnent des bourses peu garnies et l'air des montagnes. Le baron raconta ses meilleures et ses plus longues histoires; il n'avait jamais été si bien en verve, et n'avait jamais produit tant d'effet. S'il racontait quelque chose de merveilleux, ses auditeurs tombaient dans l'étonnement; si c'était quelque chose de plaisant, ils ne manquaient pas de rire exactement à l'endroit qu'il fallait. Le baron, il est vrai, comme la plupart des grands hommes, avait trop de dignité pour se permettre une plaisanterie qui ne fût bien émue, mais elle était toujours accompagnée d'une rasade d'excellent hockheimer, et même une plaisanterie gazée lancée à sa propre table, servie avec un bon vieux vin, est toujours irrésistible. Beaucoup de bonnes choses furent dites par de plus pauvres et de plus piquants esprits qui ne seraient pas dignes d'être répétées, si ce n'est en pareilles occasions; à quelques paroles malicieuses, chuchotées à leurs oreilles, les dames avaient été prises d'un rire presque convulsif qu'elles cherchaient à dissimuler; et un ou deux couplets chantés par un pauvre, mais gai et bien rond cousin du baron, avaient littéralement forcé les vieilles tantes à se cacher derrière leurs éventails.

V.

Au milieu de toute cette joie, l'hôte étranger avait conservé une gravité singulière et tout à fait déplacée. Sa figure se décomposait de plus en plus, à mesure que la soirée s'avancait; et, chose qui parut étrange, même les bons mots du baron ne semblaient le rendre que plus mélancolique. Tantôt il était pensif, tantôt ses yeux hagards et errants sans cesse, dénotaient un esprit mal à l'aise. Sa conversation avec la fiancée devenait de plus en plus empressée et mystérieuse. Des nuages commencèrent à voiler la belle sérénité du front de la jeune fille, et son corps charmant frissonnait de terreur.

Tout cela ne pouvait échapper à la société. La gaieté avait fui devant l' inexplicable tristesse du fiancé; les esprits étaient abattus, les chuchotements, les regards se croisaient, accompagnés de mouvements d'épaules et de signes de tête dubitatifs. Les chansons et les rires devenaient de moins en moins fréquents; il y avait dans les conversations de pénibles interruptions auxquelles succédaient enfin des contes bizarres et des légendes fantastiques. Un récit étrange en amenait un autre plus étrange, et le baron avait presque provoqué l'évanouissement de quelques-unes des dames en racontant l'histoire du cavalier fantôme qui avait enlevé la belle Léonora, une histoire terrible, mais vraie qui a été depuis mise en excellents vers, que tout le monde a lue et à laquelle croit tout le monde.

Le fiancé écouta ce conte avec une profonde attention. Ses yeux étaient ardemment fixés sur le baron, et, au moment où l'histoire tirait vers sa fin, il commença à se lever peu à peu de son siège, grandissant de plus en plus, au point qu'aux regards émerveillés du baron, il parut un géant haut comme une tour. Dès que l'histoire fut terminée, il poussa un profond soupir, et fit un solennel adieu à toute la compagnie.

Tout le monde resta stupéfait, le baron semblait exactement frappé de la foudre. — Quoi! quitter le château à minuit, quand tout était prêt pour sa réception... quand une chambre était à sa disposition s'il désirait se retirer.

L'étranger secoua la tête tristement et mystérieusement.

— Cette nuit, il me faut une autre chambre que celle-là pour reposer ma tête.

Il y avait dans cette réponse et dans le son de voix qui l'accompagnait quelque chose qui fit tressaillir le cœur du baron, mais il rappela ses forces, et renouvela ses offres d'hospitalité.

L'étranger secouait la tête silencieusement, mais d'une manière positive, à chaque proposition, et, après avoir salué la compagnie, il sortit lentement de la salle. Les vieilles tantes étaient littéralement pétrifiées; la fiancée laissa tomber sa tête, et une larme s'échappa de ses yeux.

Le baron suivit l'étranger dans la grande cour du château, où le noir coursier frappait la terre du pied et hennissait d'impatience. Quand ils eurent atteint le portique dont l'arcade profonde était à peine éclairée par un fanal, le chevalier s'arrêta, et, s'adressant au baron d'un son de voix sourd que la voûte rendait plus sépulcral encore :

— Maintenant que nous sommes seuls, dit-il, je dois vous expliquer la cause de mon départ. J'ai un solennel, un indispensable engagement...

— Eh quoi! dit le baron, ne pouvez-vous envoyer quelqu'un à votre place?

— Cet engagement n'admet pas de remplaçant; il faut que je le remplisse en personne, il faut que j'aille à la cathédrale de Wurtzburg.

— Soit, dit le baron qui commençait à perdre la tête, mais pas avant demain... demain vous y conduirez votre fiancée...

— Non! non! répliqua l'étranger d'une voix dix fois plus solennelle encore; il ne peut être question de fiancée dans cet engagement. Les vers! les vers m'attendent. Je suis un homme mort, j'ai été tué par des brigands; mon corps repose à Wurtzburg, à minuit on doit m'enterrer... Ma tombe m'attend, il faut que je m'y rende!

Puis il s'élança sur le dos de son noir coursier, franchit le pont-levis, et le bruit des pas de son che-

val se perdit dans le sifflement des brises de la nuit.

Le baron retourna à la salle du festin dans la plus grande consternation, et raconta ce qui s'était passé. Deux dames s'évanouirent, d'autres tombèrent malades de l'idée d'avoir diné avec un spectre. Quelques-unes pensèrent que ce pouvait bien être le farouche chasseur si célèbre dans la légende allemande. D'autres parlaient des gnômes des montagnes, des démons des bois et autres êtres surnaturels avec lesquels on a si souvent et de temps immémorial poursuivi les bonnes gens de l'Allemagne. Un des pauvres parents du baron s'avisait de supposer que cette fuite soudaine du jeune chevalier pouvait bien n'être qu'un mauvais tour, et que tout le mystère de ce caprice semblait s'accorder avec le caractère si mélancolique du personnage. Cette motion cependant attira sur son auteur l'indignation de toute la compagnie, et surtout du baron qui voyait dans le fugitif quelque chose d'un peu mieux qu'un infidèle; en sorte que le pauvre parent fut obligé d'abjurer son hérésie aussi promptement que possible, et de rentrer dans la foi des vrais croyants.

Mais, quelques doutes qui restèrent, ils furent complètement détruits le lendemain par l'arrivée de lettres bien officielles, confirmant la nouvelle de la mort du jeune comte, et ses funérailles qui avaient eu lieu à la cathédrale de Wurtzburg. On peut bien s'imaginer le trouble qui régnait au château. Le baron s'était enfermé dans sa chambre. Ses hôtes, qui étaient venus pour se réjouir avec lui, pensèrent ne pouvoir pas l'abandonner dans sa détresse. Ils se répandirent dans les cours, ou s'assemblèrent en groupes dans la salle, secouant la tête et haussant les épaules en signes de la part qu'ils prenaient au chagrin d'un si digne homme; ils restèrent à table plus longtemps que de coutume, ils mangèrent et burent plus que jamais, afin de se reconforter l'esprit. Mais la position de la fiancée veuve était la plus digne de pitié. Perdre un mari avant même de l'avoir possédé! Et quel mari! Spectre il était si noble et si gracieux! que devait-il être vivant? Elle remplissait ainsi la maison de lamentations.

VI.

Pendant la nuit qui suivit le second jour de son veuvage, elle s'était retirée dans sa chambre accompagnée d'une de ses tantes qui avait insisté pour lui tenir compagnie la nuit. La tante qui était une des meilleures conteuses d'histoires de fantômes de toute l'Allemagne, en avait précisément entrepris une de ses plus longues, et avait fini par s'endormir au milieu de son récit. La chambre était isolée et donnait sur un petit jardin. La nièce regardait pensivement les rayons de la lune qui venait de se lever et se jouait

sur les feuilles d'un tremble placé devant la croisée. L'horloge du château venait de sonner minuit, quand une douce musique se fit entendre du jardin. La jeune fille sauta promptement à bas de son lit, et s'avança légèrement vers la fenêtre. Un corps immense se tenait caché dans l'ombre des arbres. Au moment où il leva la tête, un rayon de lune tomba sur sa figure. Ciel et terre! elle avait vu le spectre fiancé! Un grand cri en même temps frappa son oreille, et sa tante qui s'était éveillée au son de la musique et l'avait suivie silencieusement à la fenêtre, se jeta dans ses bras. Elle regarda de nouveau, le spectre avait disparu.

Des deux femmes, c'était la tante qui alors réclamait le plus de soin, car la frayeur l'avait complètement mise hors d'elle-même. Quant à la jeune fille, il y avait quelque chose même dans le spectre de son fiancé qui le lui rendait cher. C'était toujours une image de la beauté humaine, quoique le fantôme d'un homme ne soit guère de nature à satisfaire les affections et l'espoir d'une jeune fille.

La tante déclara qu'elle ne voulait plus jamais coucher dans cette chambre; la nièce, au contraire, se révolta et déclara aussi fermement que possible qu'elle n'habiterait pas d'autre appartement du château, et il en résulta qu'elle dut y rester seule; mais elle obtint de sa tante la promesse de ne point parler de l'histoire du spectre, sans quoi ce serait la priver du seul triste plaisir qui lui restât sur la terre, celui d'habiter la chambre sur laquelle l'ombre tutélaire de son fiancé passait ses veilles.

Combien de temps la bonne vieille dame eût-elle tenu parole, c'est ce qu'on ne peut savoir: car elle aimait furieusement à raconter du merveilleux, et c'est toujours un triomphe que d'être le premier à dire une histoire épouvantable. Cependant on cite encore dans tout le voisinage, comme un exemple mémorable de discrétion féminine, qu'elle ait conservé le secret pendant une semaine entière; mais elle fut relevée subitement de son silence, par la nouvelle apportée un matin à déjeuner, que la jeune fille ne se retrouvait plus. Sa chambre était déserte, le lit n'avait point été défait, la croisée était ouverte, l'oiseau avait pris son vol.

L'étonnement, la consternation avec lesquels cette nouvelle fut reçue ne se peuvent imaginer que par ceux qui ont assisté au trouble que jette parmi ses amis le malheur d'un grand homme. Les pauvres parents firent même trêve à leurs infatigables travaux de table; la vieille tante dont la langue avait été condamnée au mutisme, se tordit les mains en s'écriant:

— Le fantôme! le fantôme! elle a été enlevée par le fantôme!

En quelques mots alors elle raconta la terrible

scène du jardin, et conclut qu'il fallait que le spectre eût emporté sa fiancée. Cette opinion fut corroborée par le rapport de deux domestiques; ils avaient entendu le bruit du galop d'un cheval au bas de la montagne, vers minuit, et ils ne doutaient pas que ce fût le spectre qui sur son coursier noir emportait sa fiancée dans la tombe. Tous les assistants admirent cette affreuse probabilité, car des événements de cette nature sont extrêmement communs en Allemagne, ainsi que le prouvent un grand nombre d'histoires authentiques.

Dans quelle triste position se trouvait le pauvre baron! Quel dilemme déchirant pour le cœur d'un père, et pour un membre de l'illustre famille de Katzenellenbogen! ou sa fille unique avait été emportée dans la tombe, ou il devait avoir pour gendre quelque démon des bois, et par conséquent une troupe de diabolins pour petits enfants. Aussi était-il complètement démoralisé, et tout le château en émoi. Les hommes avaient reçu des instructions pour monter à cheval, et parcourir toutes les routes, tous les sentiers, tous les coins de l'Odenwald. Le baron lui-même s'était affublé de ses grosses bottes, avait ceint son épée, et s'appêtait à monter son coursier pour se livrer à des recherches douteuses, lorsqu'il fut arrêté par une apparition nouvelle. On vit s'approcher du château montée sur un palefroi, une femme accompagnée d'un chevalier. Elle franchit la porte au galop, s'élança de son cheval, et, tombant aux pieds du baron, embrassa ses genoux. C'était sa fille perdue, et son compagnon, le spectre fiancé! Le baron était atterré. Il regarda sa fille, puis le spectre, et doutait du témoignage de ses sens. Le dernier aussi était singulièrement changé depuis sa visite au monde des esprits. Son costume était splendide, et sa tournure, noble, mâle et bien proportionnée. Il n'était plus pâle ni mélancolique. Sa belle figure était animée par l'éclat de la jeunesse, et la joie rayonnait dans ses grands yeux noirs.

Le mystère fut bientôt éclairci. Le chevalier (car en vérité, vous devez l'avoir deviné tout le temps, ce n'était pas un fantôme) s'annonça comme étant le sire Herman von Starkenfaust. Il rapporta son aventure avec le jeune comte, il dit comment il s'était empressé de venir au château pour annoncer la fatale nouvelle, mais comment aussi l'éloquence du baron l'avait interrompu chaque fois qu'il allait ouvrir la bouche pour rendre compte de sa mission. Il raconta comment, en voyant la fiancée, il avait été entièrement captivé, et comment, pour passer quelques heures de plus auprès d'elle, il avait souffert que la méprise se continuât. Il ajouta qu'il s'était trouvé extrêmement embarrassé pour opérer une retraite décente, jusqu'à ce que les histoires fantastiques du baron lui eussent suggéré son excentrique

sortie, et que, redoutant les vieilles hostilités de famille, il avait usé de ruse pour renouveler ses visites en se cachant dans le jardin sous les croisées de la jeune fille; il expliqua enfin comment il avait prié, réussi, emporté en triomphe, et enfin épousé la belle fiancée.

Dans toute autre circonstance le baron eût été inflexible, car il était rigoureux en fait d'autorité paternelle, et profondément imbu des haines de famille; mais il adorait sa fille, il s'était désolé lorsqu'il l'avait crue perdue, il était heureux de la retrouver vivante; et, quoique son mari appartenait à une maison ennemie de la sienne, cependant ce n'était pas, Dieu merci, un fantôme! Il y avait, il faut l'avouer, quelque chose qui ne s'accordait pas bien avec ses idées sur la vérité rigoureuse, dans la plaisanterie qu'avait faite le chevalier de se donner pour un mort; mais plusieurs de ses amis alors présents et qui avaient servi à la guerre lui assurèrent qu'en certain cas tous les stratagèmes étaient permis, et que le jeune chevalier était d'autant plus excusable qu'il revenait de l'armée.

Tout s'arrangea donc heureusement. Le baron donna sa bénédiction au jeune couple; les fêtes recommencèrent au château; les pauvres parents accueillirent ce nouveau membre de la famille avec une excessive tendresse; il était si beau, si généreux et... si riche! Les tantes furent, il est vrai, quelque peu scandalisées de ce que leur système de stricte réclusion et de passive obéissance eût produit de si mauvais résultats, mais elles attribuèrent cela à la négligence qu'elles avaient eue de ne point mettre de grillages aux croisées. L'une d'elles surtout fut très mortifiée que son histoire merveilleuse ait été perdue, et que le seul spectre qu'elle eût jamais vu eût tourné en contrefaçon. Quant à la nièce, elle paraissait parfaitement heureuse, ...et ainsi finit l'histoire.

Xavier EYMA.

BLUETTES ET BOUTADES.

.. L'amour est un extrême; aimer moins, c'est déjà ne plus aimer.

.. La livrée a sauvé plus d'un maître de l'affront d'être pris pour son valet.

.. Moins on a de pouvoir, plus on aime à en user.

J. PETIT-SENN;

BULLETIN DES THÉÂTRES.

Ce n'est pas moi qui ai fait défaut à mon devoir de chroniqueur dramatique ; si le dernier numéro du *Moniteur de la mode* a été privé de ma prose, il faut s'en prendre aux théâtres. Ils étaient satisfaits de leur lot, ils n'ont rien demandé de plus. Depuis lors, quelques affiches ont été modifiées ou augmentées, et je vous en dois compte.

Commençons par l'Opéra, qui a repris avec une grande pompe *Robert le Diable* pour les débuts de deux cantatrices, madame Vandenhuevel-Duprez et mademoiselle Marie Sax. Vous les connaissez toutes les deux, et elles ont fait leur entrée sur la grande scène lyrique le front chargé de lauriers. Quel que soit le talent charmant et sympathique de mademoiselle Marie Sax, qui avait obtenu un très grand succès au Théâtre-Lyrique et très mérité, il faut bien dire que l'intérêt de cette reprise portait tout entier sur la fille de l'illustre chanteur, sur mademoiselle Duprez, qui venait continuer sur la scène de l'Opéra la glorieuse carrière qu'y a parcourue son père. Mademoiselle Duprez est une digne fille du grand chanteur, tout le monde le lui avait déjà dit, et elle l'avait déjà prouvé à tout le monde, ce qui vaut encore mieux. Son apparition à l'Opéra a été saluée d'acclamations ; le pont d'or que lui faisaient les sympathies du public a été franchi par elle avec un talent qui a justifié cet accueil enthousiaste. Les rappels ont succédé aux applaudissements ; ce n'était pas une victoire, c'était un triomphe que remportait mademoiselle Duprez. Ce nom va donc de nouveau briller sur les affiches de l'Opéra avec l'éclat et le retentissement qu'il y a montrés pendant de si longues années ! La représentation de *Robert* a été remarquable en outre de ce succès hors ligne, et d'abord une bonne part en revient à mademoiselle Marie Sax, à Gueymard, à Obin.

À l'Opéra-Comique, le grand intérêt, le grand succès et la grande joie ont été dans le retour au bercail de deux jolies et brillantes transfuges de ce théâtre, mademoiselle Marimon et madame Faure-Lefebvre. La première a fait sa rentrée dans les *Diamants de la couronne*, et la seconde dans le *Petit chaperon rouge*. M. Beaumont est en train de réparer glorieusement les fautes et les erreurs de son prédécesseur ; il rappelle un à un autour de lui les artistes qui s'étaient éloignés de son théâtre ; il est homme, assure-t-on, à les y retenir ; le public l'aidera en cette tâche, il y peut compter.

Au Théâtre-Français on s'apprête à la première représentation de *Africain* ; il est probable qu'à l'apparition de ce numéro ce sera chose faite. Mademoiselle Figeac a été reçue sociétaire du Théâtre-Français.

Décidément les auteurs dramatiques morts valent mieux que les vivants. On se rappelle le succès obtenu à la Porte-Saint-Martin par la *Closerie des Genets* de Frédéric Soulié ; les *Etudiants* du même auteur, sur le même théâtre, menacent de poursuivre une carrière au moins

égale. Les *Etudiants* ont remplacé avec un avantage marqué le *Gentilhomme de la montagne*.

La grande émotion dramatique de ces temps récents a été la représentation de *Ce qui plait aux femmes*, de M. Ponsard. A la troisième représentation la pièce a été défendue par ordre supérieur, puis rendue au théâtre. Nous n'enregistrons son court passage dans ce monde que pour mémoire.

Le *Bataillon de la Moselle* va être prochainement relevé de sa faction au Cirque et remplacé par une féerie, la *Poule aux œufs d'or*.

Le théâtre du Palais-Royal a donné une pièce dont je me bornerai à vous citer le titre : les *Mémoires de Mimi-Bamboche*. De la pièce je ne vous parlerai point, ne l'ayant point voulu voir. Le même motif qui m'a empêché de lire les *Mémoires* d'où sont tirés ces cinq actes m'a interdit d'aller voir ceux-ci. Je n'ai voulu encourager ni le livre (si l'on peut appeler cela un livre), ni la pièce (si l'on peut appeler cela une pièce), par l'appoint de mon écu chez le libraire, ni par le bénéfice de mes entrées au théâtre. Que les auteurs qui ont tant d'esprit dont ils peuvent faire un meilleur usage, me le pardonnent !

Pierre OBEY.

Distribution des prix du Concours général.

La distribution des prix est toujours une solennité de famille, et nous ne pouvons nous dispenser de consigner celle du grand concours qui a eu lieu le 9 août à la Sorbonne, avec toute la pompe accoutumée, sous la présidence du ministre de l'instruction publique. A onze heures, les portes ont été ouvertes. Les Facultés de théologie, de droit, de médecine, des sciences et des lettres sont entrées vers onze heures et demie avec le cérémonial habituel. Bientôt après, le conseil départemental de la Seine, ayant à sa tête le préfet de la Seine, le conseil académique de Paris et les inspecteurs généraux, ont occupé les places qui leur étaient réservées.

Sur l'estrade, se trouvaient M. Thouvenel, ministre des affaires étrangères ; M. le maréchal Magnan, M. Royer, plusieurs membres du corps diplomatique, entre autres l'ambassadeur de la Porte-Ottomane.

M. Boissier, professeur de rhétorique au lycée Charlemagne, a lu un discours latin.

Le ministre a ensuite prononcé un discours interrompu par de nombreux applaudissements. Puis on a précédé à la distribution des prix.

Le prix d'honneur, dans la classe de rhétorique (discours latin), a été remporté par l'élève Filon, du lycée Napoléon.

Le prix d'honneur, dans la classe de mathématiques spéciales, a été décerné à l'élève Fabre, du lycée Saint-Louis.

Le prix d'honneur, dans la classe de logique (dissertation en français), a été remporté par l'élève Waltz, du lycée Charlemagne.

Louis DE SAINT-PIERRE.

Adolphe GOUBAUD, directeur-gérant.

LE

MONITEUR DE LA MODE.

MODES,

Renseignements divers, description des Toilettes.

Autrefois, il y avait une saison pour le bal et pour le théâtre, une autre pour les concerts, une autre encore pour la campagne et les voyages. Mais la température incertaine et capricieuse qu'il fait cette année a tout bouleversé, tout confondu. Nominalelement nous sommes en été, mais par le fait, en automne, pour ne pas dire en hiver; chacun peut donc, à son gré, tirer parti de cet ordre de choses, et, selon qu'il préfère les calmes jouissances de la villegiature ou les plaisirs plus bruyants de la ville, continuer les réunions dansantes et les représentations dramatiques, ou se promener au bord de la mer. Cette première opinion a eu de nombreux partisans. Tant pis pour le mois d'août qui a mis une rare insistance à permettre les fêtes où la clarté des bougies remplace le soleil et où l'orchestre aux mille voix supplante le chant du rossignol! Dans ces colonnes qui devraient être consacrées tout entières aux caprices d'été et aux déshabillés de campagne, nous citerons quelques toilettes de bal que vous regretteriez à coup sûr de n'avoir pas connues à leur heure. Vienné le premier rayon, nous rangerons tout cela dans le premier carton venu, et nous ne songerons plus qu'aux parures légères destinées à s'harmoniser avec la sombre verdure des parcs séculaires. Mais le soleil paresseux ne nous fait pas encore ces loisirs, et les nuages qui planent sur nos têtes sont gros de concerts, de fêtes et d'opérettes jouées entre des paravents. Voici donc nos toilettes :

L'une consiste en une robe de tarlatane, garnie de petits volants du haut en bas. Le corsage est à pointe, la berthe en étoffe pareille à la robe, avec des petits volants imperceptibles finissant en pointe devant et derrière. La couronne, de forme ronde, faite de fleurs des champs, affecte une disposition tout à fait heureuse. Sur le front elle est un peu forte, et toute composée de marguerites blanches; de chaque côté, des coquelicots se mêlent aux bluets et aux boutons d'or.

Une autre toilette est une robe de taffetas bleu recouverte de point d'Angleterre; une couronne ronde en muquet; sur le front, en forme de rose, une agrafe de diamants.

Une autre toilette encore est une robe de satin mauve, avec un devant de point d'Angleterre coupé en forme de tablier, et de place en place relevé comme des rideaux, avec des nœuds de velours mauve. Le corsage est ouvert

par devant jusqu'à la poitrine; le point d'Angleterre forme revers. Les manches, plates et coupées à la Louis XVI, sont garnies depuis l'épaule jusqu'au poignet, toujours en dentelle. Une broche carrée, et des pendants d'oreille de même forme en améthyste entourée de diamants, complétaient à ravir cette toilette que faisait admirablement valoir la beauté harmonieuse de la blonde comtesse de C...

Une autre plus éclatante et hautement admirée sur la jeune lady T..., au bal d'une ambassade, se composait d'une robe de moire antique blanche, garnie de chenille ponceau tout autour de la jupe. Les bandes de chenille sont à la distance d'un quart de mètre et posées de façon que cela forme une robe à pointe. Au bas de la jupe, dans les intervalles du filet de chenille, se placent des arabesques d'or, larges du bas et finissant à mi-jupe; cela aussi formant pointe. Le corsage, à pointe devant et derrière, a pour garniture une draperie de tulle illusion mêlée de chenilles et de franges d'or. La coiffure est en velours ponceau frappée, d'or et ornée de plumes blanches.

Ces deux dernières toilettes ont été choisies et expédiées par la maison de commission *Lassalle et Cie*, rue Louis-le-Grand, 37, dont on connaît le tact parfait pour la composition des trousseaux et des corbeilles de mariage.

On demande souvent aussi, à cette importante maison, des spécimens de cette joaillerie asiatique dont le goût s'implante de plus en plus chez nous. L'or et l'argent émaillés, les plaques byzantines, les plaques d'argent ciselé avec chaînettes, les pendants d'oreille de forme antique et barbare, les boucles de ceinture en argent ou en platine niellées en noir, sont la grande mode et la grande fureur. Les bijoux de corail jouissent aussi, en ce moment, d'une extrême faveur. Ce serait une singulière histoire à faire que celle du corail dans ses rapports avec la toilette en France. Accueilli d'abord avec un empressement inouï, plusieurs fois délaissé et repris, il est aujourd'hui à l'apogée de sa gloire. Il est à remarquer que le goût du corail a particulièrement désigné les époques les plus originales et les plus brillantes de la mode, car il s'associera toujours bien aux toilettes qui ont véritablement du style. En ce moment-ci on le porte en toute occasion, et même en costume de bal; mais ce genre de bijoux ne supporte pas la médiocrité, il doit être d'une richesse excessive et presque paradoxale. Les larges fleurs plates en corail rose comme motif principal de bracelet ou d'agrafe, les énormes colliers de Gènes en grosses perles de corail rouge, les boucles d'oreille à

trois pointes sont des bijoux pleins de noblesse et qui supportent même l'alliance du diamant.

Les cachemires de l'Inde noirs ou blancs à hautes bordures sont toujours les châles véritablement distingués, et la femme du monde les demande de préférence au *Persan*, 74, rue de Richelieu, magasin renommé qui fournit aussi chaque jour pour les trousseaux et les corbeilles de mariage de riches et admirables dentelles comme volants de robes, châles-mantelets, barbes et mouchoirs grands comme la main avec un milieu imperceptible et un délicat entourage.

Les chapeaux à fonds mous se portent toujours, il s'en fait aussi à fonds tendus, et madame *Plé-Horain*, 27, rue de Grammont, les varie à l'infini en donnant aux uns et aux autres, une physionomie pleine de grâce et d'originalité.

Parmi ceux que nous avons distingués dans ses élégants magasins, nous en citerons un à fond de soie noire, à passe de tulle moucheté de paille, orné d'un bouquet d'épis et de raisins noirs, ayant sur le front un bandeau de raisins et d'épis, et des brides noires lisérées de paille.

Un autre de crêpe rose avec une écharpe de tulle illusion cachant une touffe de reines-marguerites.

Un autre de crêpe bleu avec une fanchon de blonde noire et blanche, et un tour de tête de roses thé.

Et un autre encore de crêpe blanc, orné d'une fanchon de Chantilly, et sur le côté, d'un bouquet de violettes et de réséda.

Ces violettes et ce réséda avaient été composés sous l'habile direction de madame *Petit-Perrot*, 20, rue Neuve-Saint-Augustin, dont les vastes ateliers voient chaque jour éclore de si séduisantes merveilles.

Telles sont ses coiffures de mariées, en lilas, clématite ou jasmin, mélangés à la fleur d'oranger, et ses coiffures de bal, entr'ouvertes par derrière, et dans lesquelles les fleurs les plus délicates et les plus rares s'allient aux pierreries et au diamant.

L'une se composait d'épis et de fleurs des champs, avec un nœud sur le front, et un autre au-dessus du cou.

D'autres sont fermées par derrière comme une sorte de résille, et parmi celles-là nous en avons vu surtout deux extrêmement jolies, l'une de clématite et l'autre de chèvrefeuille.

À la ville, on porte beaucoup de satin et de moire antique, toujours en attendant le printemps. Ces robes épaisses se font à jupes unies ou à pointes, chacune de ces pointes séparée par un montant de ruche ou de passementerie. Avec les étoffes claires on fait de préférence des volants bordés de ruches ou de biais, et des corsages décolletés et froncés que l'on recouvre de fichus de dentelle ou de mousseline. Les manches sont larges et ornées dans le même système que le reste de la robe. Avec les robes de soie on fait aussi des manches plates avec un double bouillonné dans le haut. Les nouvelles étoffes de Lyon sont presque toutes à rayures, nous en avons vu deux qui nous ont semblé délicieuses, l'une à larges raies blanches et bleues, l'autre à raies moins larges, roses et blanches. Une autre étoffe, d'un effet splendide au milieu d'une fête et à l'éclat des lumières, est à fond noir avec un semé de larges roses d'argent à feuilles vertes.

La personne qui portait cette robe avait complété sa toilette par une magnifique pointe de dentelle de Cambrai, de la fabrique de *MM. Ferguson*, 40, rue des Jeûneurs. Cette pointe, d'une exécution parfaite et d'un dessin exquis (des marguerites et des chrysanthèmes avec une bordure d'arabesques), avait à quelques pas toute l'apparence de la dentelle de Chantilly. Les femmes coquettes ou seulement éprises de l'élégance doivent donc de véritables actions de grâce aux inventeurs qui leur permettent d'atteindre le résultat qu'elle désirent au moyen d'une dépense relative tellement modique.

La parfumerie aux violettes a conquis toute la faveur du monde d'élite. Ce parfum doux et suave convient également au baume qui entretient et assouplit la chevelure, au savon qui adoucit les mains, et à l'extrait qui parfume le mouchoir.

Toutes ces délicates préparations reçoivent de la maison *Violet*, 317, rue Saint-Denis, une supériorité toute spéciale.

Parmi les autres principaux produits de cette importante maison, nous citerons la rosée des abeilles, lotion merveilleuse pour le teint;

Le savon de thridace, spécialement recommandé par les médecins pour les peaux délicates;

Le phylocome de *Violet* aux huiles vierges et à la vanille blanche;

La crème de riz rosée, l'eau de beauté de l'Impératrice, et la crème Pompadour, cosmétique célèbre et d'une efficacité longuement éprouvée.

Madame Marie DE FRIBERG.

GRAVURE DE MODES N° 609.

TOILETTE PARÉE. — Coiffure à bandeaux relevés et bouffants des côtés. De longs tire-bouchons sortent du cache-peigne et viennent s'enrouler sur les épaules.

Une couronne-diadème, de roses des haies, complète cette coiffure.

Robe de dessous de taffetas rose pâle.

Robe de dessus de tarlatane très claire, garnie de tulle rose et ornée de bouquets de roses des haies, blanc rosé, à cœur vert.

Le corsage est très décolleté en cœur. La taille est ronde avec ceinture basse.

La berthe se compose d'un bouillonné de tarlatane au-dessous duquel est un volant tuyauté à tête (en tarlatane), et dont le bas est garni d'une ruche neige de tulle rose.

De droite part en biais un bouquet de roses des haies.

À gauche, un nœud de deux coques ramassées avec deux bouts de taffetas n° 30, bordés de la même ruche rose.

La jupe-tunique est relevée, en dessous, et fixée à la jupe longue sur laquelle elle retombe en bouffant. Cette tunique est relevée, à droite, par une touffe de roses des haies.

La jupe est garnie, dans le bas, d'un bouillonné de tarlatane haut de 8 centimètres, et de trois volants tuyautés à tête et bordés au bas de la ruche neige rose.

La même garniture se répète au-dessous.

Les bouillonnés et les volants ont tous 8 centimètres tout faits, et sont espacés de 1 centimètre à 15 millimètres les uns des autres.





Les Dames

Lancourts Imp. P. J. de la Presse, 21 Paris.

Raville 609

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue Richelieu, 92.

Coiffures de M^{me} Bernard, r. de Rivoli, 162. — Modes de la M^{me} Plé-Horain, rue de Grammont, 27.
 Fleurs de Tilman, r. de Richelieu, 104. — Rubans et Passementerie A la Ville de Lyon, r. Chaussee d'Antin, 6.
 Sous-jupes de M^{me} Tavernier, E. Creuxy, Dep^{te} r. de Montmartre, 153.

Parfums de Violet pour S. M^{te} l'Impératrice. | Eau de la M^{me} de Commission Lassalle et C^{ie}.
 Rue S^t Denis, 37. | r. Louis le Grand, 37.

Entered at Stationers' Hall.

LONDON at the Monitor Office, 20, Greek Street, Soho. — NEW-YORK Curran & C^o General Agents.

MADRID P. J. de la Pena

— Chapeau de tulle blanc
 garni de crêpe blanc, et
 elle est bordée d'une bande
 de tulle formant un long pli
 est de crêpe blanc et posé
 est bordé de crêpe et enfe
 le second volet de crêpe bl
 est posé à plat sur la
 de chaque côté de la cal
 de violette qui
 de chaque côté au bord de la pi
 gris rayé et chiné gris.
 de chaque côté, un seul pli qui
 sur ce pli il y a une petite
 (en bois).
 et sans plus à l'emma
 de dessous.
 est en bois.
 est bordé du haut en ba
 avec un petit n
 est posée sous to
 à la ppe, et n° 3 aux man
 de moussé brodé, bordé

à nos abonnés trois
 MOLES PARISIENS. Pa
 et croisés dans les meilleu
 à pouvoir être garantis par

DE LA COUTURIÈRE. — La
 donne, chaque moi
 d'après les gravur
 de Robes, Corsages, Manches
 Mantelets, Fantaisies, C
 autres, et tout ce qui

— La *Lingère*
 des patrons de grande
 la lingerie: Bonnets, r
 Bonnets, Fichus, Pa

— Les *Modes* d
 une feuille couverte
 des différents vètemen
 depuis le premier è
 la mode sait rendre si coque

ses publications sont accom
 pour qu'ils soient parfaite
 trouvent une application us
 les personnes qui s'occupen
 et soustraits, mais encore

ses publications coûtent 6 francs
 pour l'étranger.
 aux trois ensemble ou s
 à M. Henry Picart, r
 Paris.

TOILETTE DE VILLE. — Chapeau de tulle blanc tendu, recouvert de tulle de soie, garni de crêpe blanc, de ruban de taffetas et de violettes.

La passe est tendue, elle est bordée d'une bande de crêpe blanc et enfermée dans un tulle formant un long bouillonné.

Le fond de la calotte est de crêpe blanc et posé à plat.

Le bavolet de tulle est bordé de crêpe et enfermé dans un bouillonné de tulle. Un second bavolet de crêpe blanc est posé à plat sur le haut de l'autre.

Un nœud de taffetas n° 30 est posé à plat sur la calotte; une guirlande de violettes part de chaque côté de la calotte, descendant sur le bavolet.

Sous la passe est une garniture de violettes qui forme bien bandeau et descend de chaque côté au bord de la passe entre le bord et les ruches de blonde.

Brides blanches n° 30.

Robe de poil de chèvre gris rayé et chiné gris.

La jupe forme, de chaque côté, un seul pli qui prend naissance sous les pinces. Sur ce pli il y a une petite poche garnie d'un petit revers en triangle (en biais).

La manche large, à coude, et sans plis à l'emmanchure, a le dessus qui boutonne sur le dessous.

Le parement est en biais.

Le devant de la jupe est boutonné du haut en bas.

Les boutons sont en soie grise avec un petit milieu violet; une ruche plissée de ruban violet est posée sous tous les bords; le ruban est en n° 5 à la jupe, et n° 3 aux manches et aux poches.

Col et sous-manches de nansouk brodé, bordé d'une petite dentelle.

Nous recommandons à nos abonnées trois publications de PATRONS MODÈLES PARISIENS. Patrons nouveaux éprouvés et coupés dans les meilleures maisons de Paris de manière à pouvoir être garantis parfaits.

PATRONS-MODÈLES DE LA COUTURIÈRE. — Les *Patrons-modèles de la Couturière* donnent, chaque mois, des *Patrons de grandeur naturelle*, d'après les gravures du *Moniteur de la Mode*, de Robes, Corsages, Manches, Pèlerines, Corssets, Manteaux, Mantelets, Fantaisies, Costumes de cour, Pardessus, Amazone, et tout ce qui concerne la confection.

LA LINGÈRE PARISIENNE. — La *Lingère Parisienne* donne, chaque mois, des *Patrons de grandeur naturelle* de tout ce qui comporte la lingerie: Bonnets, Camisoles, Chemises, Jupons, Broderies, Fichus, Pantalons de dames, etc.

LES MODÈS DE L'ENFANCE. — Les *Modes de l'Enfance* publient, chaque mois, une feuille couverte de *Patrons de grandeur naturelle* des différents vêtements de petits garçons et de petites filles, depuis le premier âge jusqu'à l'adolescence, que la mode sait rendre si coquets et si élégants.

Les tracés de ces publications sont accompagnés d'explications suffisantes pour qu'ils soient parfaitement intelligibles et qu'ils trouvent une application utile, non-seulement pour les personnes qui s'occupent spécialement des modes et nouveautés, mais encore dans toutes les familles.

Chacune de ces publications coûte 6 francs par année en France, 8 francs pour l'étranger.

On peut s'abonner aux trois ensemble ou séparément, en adressant le montant, à M. Henry Picart, rue des Petites-Écuries, 49, à Paris.

Courrier de Paris.

Bien obligé, madame, de vos bons conseils.

Tâchez qu'on vous conseille, et non pas qu'on vous loue,

a dit celui qu'on appelle le maître du Parnasse. Vous louez et vous conseillez; c'est trop de moitié, en vérité! Et pourquoi louer? Humble chroniqueur, je laisse ma plume vivre au jour le jour, ramassant les miettes d'un festin où se réunissent autour d'une table abondante et succulente des gourmets et des gourmands fins et délicats. Je ramasse ce que ma besace, c'est-à-dire mon encrier, peut contenir d'os de poulet et d'os de faisan oubliés dans cette débauche d'esprit où mes confrères se gorgent à qui mieux mieux. Je fais moins bien qu'aucun d'eux, et je me rassasie de mon brouet de Spartiate. « C'est bien, me dites-vous, de broder l'agréable; mais pourquoi, dans vos courriers, n'ajoutez-vous pas l'utile quelquefois? »

Qu'appellez-vous l'utile, madame? Et pourquoi seulement quelquefois? L'agréable (je répète le mot que vous avez écrit) n'est-il donc pas utile? Et ce que vous demandez, c'est-à-dire l'utile, n'est-ce donc pas l'agréable? J'avais, dans ma pensée, toujours confondu les deux choses en une seule; ces deux mots, l'utile et l'agréable, dont deux poètes ont recommandé le mélange, et vous à leur imitation, comme le but à poursuivre et à atteindre, m'ont toujours représenté une même idée. Vous me prouvez que j'ai eu tort, soit! Et puisque je vous tiens pour bon juge, ce qui est le moindre des hommages qu'on vous doit, je suis bien contraint à accepter votre critique bienveillante et à reconnaître que je néglige trop l'utile pour l'agréable (c'est toujours vous qui le dites, car je ne me croyais même pas si avancé!) Va donc pour l'utile! Mais je n'inventerai rien, je me bornerai à raconter ce que j'ai vu. Trouverez-vous, par exemple, madame, que je serai assez obéissant à vos conseils, si je cause ménage avec vous, et économie domestique? Si je vous donne, par exemple, la recette pour faire de la bière à bon marché, dans votre propre maison, sous votre surveillance personnelle? Aurai-je atteint le but en vous disant que, avec les appareils curieusement simples de M. S. Charles vous pouvez fabriquer vous-même, madame, si le cœur vous en dit, cent litres de bière de Paris, ou de bière de Louvain, ou de bière de Strasbourg, moyennant la modique somme de huit à douze francs? Serai-je suffisamment utile de la sorte? Et agréable donc! Cela dépendra un peu de vous; c'est selon comment vous réussirez votre mélange d'ingrédients divers qui constituent la bière.

Un vieux proverbe dit: « Qu'il faut prendre la vache par les cornes », pour signifier qu'il faut aller droit au but, et aborder son sujet carrément; j'entre donc dans ma démonstration utile à toutes les bonnes ménagères. Vous prenez — et remarquez bien qu'il ne s'agit pas ici d'un thé à la façon de madame Gibou — vous prenez, dis-je, soixante grammes de coriandre ou de genièvre concassé,

trois cent trente grammes de houblon de Belgique, trois cent quinze grammes de houblon de Bussigni ou d'Alost, dix kilogrammes de sirop de fécule sans mauvais goût, deux cent cinquante grammes de levûre de bière fraîche pour la fermentation, enfin un demi-litre de col de poisson. En suivant bien les instructions que je vais vous donner, madame, vous arriverez à faire vos cent litres de bière de Paris, tout comme si vous vous aviez de préparer une tasse de chocolat. Cela ne m'a pas paru plus difficile.

Il s'agit de posséder les appareils dont je vous ai parlé, et qui se composent d'une chaudière de fer-blanc ou de cuivre étamé; un cylindre passe au milieu; un fourneau, s'adaptant au cylindre, est maintenu sous la chaudière au moyen d'agrafes de fer; une petite grille, placée à l'intérieur de la chaudière, empêche les ingrédients de boucher le robinet servant à extraire le liquide après l'opération. Cet appareil est monté sur trois pieds en équerre; il est fermé au moyen d'un couvercle laissant à jour le trou du cylindre.

Est-ce bien assez clair? Une fois que vous possédez l'appareil en question, pour faire cent litres de bière, vous versez: 1° soixante litres d'eau dans la chaudière; 2° le houblon et les autres ingrédients indiqués ci-dessus; vous fermez l'appareil au moyen du couvercle, et afin d'activer le tirage, vous placez au haut du cylindre deux ou trois bouts de tuyau. Véritablement je m'y perdrais si je continuais à vous décrire ce procédé si simple qu'on en est stupéfait. Après quoi, je vous le répète, ô ménagères! vous avez obtenu vos cent litres de bière; il ne reste plus qu'à les boire... je n'ose dire à la santé de l'ingénieur inventeur de cet appareil, M. Godard, puisqu'il est mort, mais au moins à sa mémoire. J'ai vu fonctionner cet appareil chez le propriétaire actuel, M. Charles, qui de l'École; mais je me défie autant des inventeurs qui font fonctionner leurs appareils que des cordonniers qui, en vous essayant des chaussures, trouvent toujours moyen de vous prouver qu'elles vont à votre pied; je me suis senti bien autrement convaincu en voyant, l'autre jour, une bonne mère de famille fabriquer sa petite barrique de bière et y réussir comme si elle avait inventé elle-même l'appareil.

Ai-je assez répondu, madame, jusqu'à présent à votre conseil? et suis-je assez utile comme cela à mes semblables? Je me crois des titres à la reconnaissance de toutes les bonnes ménagères.

Voyez comme l'exemple gagne, et comme on a raison de dire que l'appétit vient en mangeant! Dussiez-vous me reprocher d'avoir par trop visé à l'utile cette fois, j'irai jusqu'au bout! Mais, me direz-vous (si vous êtes assez indulgente pour ne me le dire point, je me le dirai à moi-même): les deux poètes qui ont eu la prétention de régenter le Parnasse et l'esprit humain, ont eu soin de poser en loi suprême, qu'il faut mêler l'utile à l'agréable, *utile dulci*, a même écrit en sa langue natale celui des deux qui n'était pas Français. Or, est-il bien avéré que j'aie obéi au précepte et que je n'aie pas oublié l'agréable dans ma poussée à l'utile? Ce sera à vous qui m'y avez entraîné, madame, à décider.

Vous souvent-il avoir lu, vous qui lisez beaucoup,

dans un curieux livre intitulé *les Curiosités bibliographiques*, un chapitre intéressant sur les matières et instruments propres à l'écriture? Dans ce chapitre donc, il est traité des substances variées dont les différents peuples se servirent pour l'écriture. « Les trois règnes de la nature, dit l'auteur, ont été mis à contribution ». La pierre, la brique, les écorces d'arbre, la toile ont été tour à tour les dépositaires de la pensée humaine, et l'on en retrouve les preuves dans presque tous les musées de l'Europe. « Pétrarque, racontent les chroniqueurs, avait une veste de cuir sur laquelle il écrivait, pendant ses promenades, lorsqu'il manquait de papier ou de parchemin. Ce vêtement, couvert de ratures, était encore, en 1527, conservé comme une précieuse relique par le cardinal Sadolet. »

Mais ce n'était rien que tout cela! Les intestins d'animaux ont été aussi employés. Zonare, au chapitre 2 du livre IV de ses *Annales*, raconte que la bibliothèque de Constantinople, incendiée sous l'empereur Basilius, renfermait l'*Iliade* et l'*Odyssee* d'Homère écrites en lettres d'or sur un intestin de serpent de cent vingt pieds de long. La bibliothèque Ambrosienne de Milan a possédé, et possède probablement encore aujourd'hui, un diplôme en lettres d'or sur une peau de poisson. Voilà bien pour un côté de la question; voyons maintenant l'autre côté, c'est-à-dire les matières avec lesquelles on écrivait, le tout pour arriver à vous annoncer, madame, une nouvelle qui, si vous ne la savez pas déjà, vous sera agréable autant qu'utile.

Toujours dans le livre intéressant dont je vous parle, vous avez lu que les anciens ont fait usage d'encre de toutes les couleurs: de la rouge, de la verte, de la jaune, de l'encre de Chine même. En outre les anciens connaissaient les encre d'or et d'argent. Sous le Bas-Empire, les écrivains en or, ou *chrysographes*, formaient une classe particulière. La Bibliothèque impériale possède plusieurs évangiles grecs et le livre des *Heures* de Charles le-Chauve, entièrement écrits en or. Les ouvrages écrits en lettres d'argent sont plus rares; on ne cite guère, ou du moins ne possède-t-on aujourd'hui, que les évangiles d'Ulphilas, conservés à Upsal, et le Psautier de saint Germain, évêque de Paris, à la Bibliothèque impériale.

Eh bien! maintenant, écoutez bien ceci, madame. Il y avait une fois, et cela remonte à peine à votre toute jeunesse, un tragédien de talent au Théâtre-Français, qui, avant d'être tragédien, s'était occupé de sciences, j'ai bien peur d'être obligé de dire: de sciences occultes. Il se nommait et se nomme encore Ballande. Après avoir, un jour, déposé la toge romaine qu'il portait en artiste, il s'est armé de creusets, de tubes plus ou moins capillaires, de cornues, de réchauds, et le voilà dans son laboratoire ou dans son antre de chimiste, à la recherche non de l'absolu, mais de la propreté, de la propreté pour vos doigts, pour vos vêtements, pour vos meubles. Quel est ce mystère? allez-vous vous écrier. Ce mystère très simple, très utile et très agréable, est que Ballande a tout bonnement découvert de l'ENCRE BLANCHE qui sur du papier blanc, rose, bleu, vert, à votre caprice ou à votre goût, marque en noir tout comme cette vilaine encre noire avec laquelle je crains, madame, que vous ne n'ayez

MÉLANGES.

MÉLANGES.

MÉLANGES.

MÉLANGES.

MÉLANGES.

MÉLANGES.

MÉLANGES.

MÉLANGES.

MÉLANGES.

MÉLANGES.

MÉLANGES.

MÉLANGES.

MÉLANGES.

MÉLANGES.

MÉLANGES.

MÉLANGES.

MÉLANGES.

MÉLANGES.

MÉLANGES.

MÉLANGES.

MÉLANGES.

MÉLANGES.

MÉLANGES.

MÉLANGES.

MÉLANGES.

MÉLANGES.

MÉLANGES.

MÉLANGES.

MÉLANGES.

MÉLANGES.

MÉLANGES.

MÉLANGES.

MÉLANGES.

MÉLANGES.

MÉLANGES.

MÉLANGES.

MÉLANGES.

MÉLANGES.

MÉLANGES.

MÉLANGES.

écrit le billet qui vous vaut ce *courrier* dont vous serez responsable devant mes lectrices. Vous avez dû avoir plus d'une tache à vos jolis doigts, je le gage. Eh bien ! ce que les anciens ni les modernes ne connaissaient pas encore, l'encre blanche qui vaut bien l'encre d'or et l'encre d'argent, Ballande l'a inventée dans son laboratoire de chimiste entre une mâle tirade de Corneille et une élégie de Racine. Désormais vous pouvez permettre à votre démon de petite fille de jouer avec votre encrier ; elle peut en renverser le contenu sur sa robe, il n'y paraîtra pas plus que si elle y renversait un verre d'eau ; vous pouvez tremper vos doigts, laver vos mains dans l'encre de Ballande, à pleines cuvettes si bon vous semble, en vérité, je vous le dis, vous en serez quitte... pour lui écrire tout de suite de vous en envoyer provision, et moi j'attends une lettre de vous sur papier satiné avec vos pattes de mouche à l'encre blanche.

N'avais-je pas raison de vous dire que la nouvelle vous serait aussi agréable qu'utile ! Pour moi, je viens de remplir, comme c'est depuis quelque temps mon habitude, mes quatre colonnes de *courrier* avec l'encre de Ballande, et par ma foi, je m'en lave les mains, je parle du *courrier* autant que de l'encre elle-même !

X. EYMA.

MÉLANGES.

La maison de la Fontaine, à Château-Thierry, qui était, depuis près d'un siècle, la propriété d'une honorable famille de cette ville, vient d'être vendue à l'amiable et va devenir la résidence d'un nouveau maître. Sans doute il eût été plus rationnel, plus convenable peut-être pour la mémoire du grand fabuliste, que la ville achetât elle-même cet immeuble ; les souvenirs glorieux qu'il évoque, et sa proximité des bâtiments du collège auxquels il est attenant, rendaient cette acquisition en quelque sorte toute naturelle. Toutefois, et en attendant que la ville de Château-Thierry soit en mesure de répondre un jour au vœu que nous exprimons, l'ombre du grand poète sera néanmoins réjouie en voyant que son antique demeure va être habitée, provisoirement du moins, par un ancien magistrat, ami lui-même des beaux-arts et de la poésie, et les habitants de la ville seront rassurés en apprenant que le nouveau propriétaire, homme de bon goût et de bon sens, a la ferme résolution de respecter, autant que possible, la maison d'un des plus beaux génies dont la France puisse s'honorer.

**

La fontaine Saint-Michel est entièrement débarrassée de ses échafaudages. Nous allons compléter par quelques détails les renseignements que nous avons déjà donnés sur ce monument.

Élevée sur caves voûtées, la fontaine, qui fait face au pont Saint-Michel, a 26 mètres de hauteur sur 15 mètres de largeur ; le soubassement, de 6 mètres 40 centimètres d'élévation, est de pierre de Saint-Ytlié (Jura), dont les

applications se multiplient dans les grands travaux publics de Paris.

Le reste du monument est construit en pierre de Méry. Les quatre vasques et le bassin inférieur sont également de pierre de Saint-Ytlié. A chaque extrémité de la dernière vasque s'élèvent deux piédestaux qui supporteront des groupes d'animaux domptés par des anges. Des plâtres remplacent provisoirement ces groupes, qui ne sont pas encore terminés.

Le groupe de saint Michel terrassant le démon a 5 m. 50 centimètres de hauteur ; il est supporté par un rocher en pierre de Soignies (Belgique). Des chimères décorent les tympans de la niche, dont la clef porte les armes et la devise de la ville de Paris.

De chaque côté de la niche sont deux colonnes de marbre incarnat du Languedoc, ayant leurs bases et leurs chapiteaux de marbre blanc veiné ; la hauteur totale de ces colonnes est de 6 mètres 20 centimètres. Dans le panneau d'intervalle est une sorte de bouclier de bronze portant sur un champ d'abeilles, avec sceptre et palmes de chêne et de laurier, une N surmontée de la couronne impériale ; le cartouche au-dessous est orné d'une tête d'ange et d'une plaque de marbre de lapis-lazuli.

Dans la frise de l'entablement se voient de petits anges portant des couronnes de fleurs ; un écusson à tête de lion est au droit de chaque colonne ; la hauteur des statues est de 3 mètres en y comprenant la plinthe. Des dessins de marbre de différentes couleurs, deux cartouches au chiffre de saint Michel entouré du collier de l'ordre ce nom, créé par Louis XI, décorent l'attique. Sur une table de marbre vert de mer, que porte le fronton, on lit l'inscription suivante :

FONTAINE SAINT-MICHEL.

SOUS LE RÈGNE DE NAPOLÉON III, EMPEREUR DES FRANÇAIS,

CE MONUMENT A ÉTÉ ÉLEVÉ PAR LA VILLE DE PARIS.

L'AN MDCCCLX.

De chaque côté de la table se trouve un pilastre avec le médaillon de Saint-Michel, et le cordon rappelant l'ordre militaire dont nous venons de parler. Deux grandes volutes ornées de cornes d'abondance terminent les deux côtés du fronton. Un écusson aux armes de l'empire, qu'accompagnent les figures allégoriques de la Puissance et de la Modération, surmonte le tout. Un aigle de plomb repoussé marque chaque angle du sommet du monument.

LOUIS DE SAINT-PIERRE.



UN BIENFAIT N'EST JAMAIS PERDU.

Rien n'est plus vrai qu'un proverbe, quoi qu'en disent les mauvaises langues. Nos pères, qui s'y connaissaient, ne les avaient pas surnommés en l'air la sagesse des nations. Ils avaient dû avoir d'excellentes raisons pour leur donner un pareil baptême.

En ce qui m'est personnel, j'ai toujours eu et j'ai encore grande foi aux proverbes. Je me console souvent de la plupart des disgrâces de la vie en me citant un de ces axiomes populaires. Cette méthode a maint avantage que je me garderai bien de développer ici. J'aurais l'air de faire une préface à propos d'un titre mis en tête d'une *nouvelle*, et l'histoire vraie que j'entreprends de raconter peut parfaitement se passer de ce préliminaire.

Dans la banlieue d'Orthez, derrière la vieille et vénérable tour de Moncade, entre les chemins qui conduisent à Saint-Sever et à Dax, dans la Chalosse et le Maranzin (Landes), s'était retiré, il y aura bientôt un demi-siècle, un brave homme que toute la petite ville connaissait, estimait et n'appelait jamais que par son titre : *le colonel*.

Orthez, ancienne capitale du Béarn au temps des Moncade et des Phébus de Foix, est, pour ceux qui en ignorent, un chef-lieu de sous-préfecture du département des Basses-Pyrénées. Mais ce titre ne dit pas grand'chose. Pour préciser, c'est une petite ville de quatrième ordre, où la vie s'écoule lente, monotone, sans agitations, sans saccades ni incidents. Au reste, c'est ainsi que cela se passe dans toute la province depuis l'ère glorieuse, niveleuse et civilisatrice de 89. Si dans les temps antérieurs, Orthez a eu de beaux jours et même des jours pleins d'éclat, de gloire et de bruit, personne ne s'en souvient dans la génération présente. On laisse à ceux qui s'occupent de sciences et de vieilleries le soin de débrouiller le passé, et l'on suit son chemin tracé par les occupations de chaque jour, sans même leur donner un regard, encore moins un encouragement.

On naît à Orthez par hasard, on y meurt de même, après avoir végété plus ou moins longtemps. Ceux qui veulent vivre s'expatrient et vont chercher les agitations, les plaisirs, les inquiétudes, les succès, les mécomptes, les grandes consolations ailleurs que sous le ciel natal.

Des philosophes ont pu dire que le cœur de l'homme était partout le même; que partout on le retrouvait livré en proie aux mêmes passions. L'aspect d'une ville comme Orthez ou toutes celles qui lui ressemblent, ne permettra jamais de trouver une vérité dans cette assertion philosophique.

Le colonel était né dans une pauvre maison de Départ, faubourg méridional d'Orthez, qui est relié à la ville par un pont de construction romaine jeté sur le gave. Ce pont, soit dit en passant, est fort original, surtout à cause de la tour de vigie qui le domine, et à laquelle se rattachent des légendes qu'il serait trop long de rappeler ici. Le père du colonel était un pauvre ouvrier tanneur, que personne à peu près dans la ville ne connaissait, à l'exception des maîtres qui utilisaient ses bras. Ce n'en était pas moins une de ces bonnes, franches, robustes intelligentes et honnêtes natures, comme on en rencontre en si grand nombre parmi les artisans du Midi. Travaillant tout le jour, il n'aspirait qu'à pouvoir élever honnêtement sa famille, qui déjà se composait de cinq garçons. Les événements le servirent au delà de ses espérances. Car la Révolution étant survenue, elle ne tarda pas à pousser un de ces cris qui remuent toutes les entrailles en France. La patrie est en danger, disait-on de toutes parts, et les cinq fils du tanneur s'enrôlèrent sous les drapeaux de la République. Avant de mourir, en 1800, le pauvre artisan avait pu embrasser et bénir les quatre aînés, tous portant l'épaulette d'or conquise sur le champ de bataille. Si Jacques, le dernier, et celui qui doit principalement nous occuper, n'était pas venu avec ses frères à ce suprême rendez-vous, c'est qu'en ce moment même il combattait en Égypte à côté de Kléber, qui le faisait capitaine pour sa brillante conduite à Héliopolis.

Ce fut peut-être la première fois qu'Orthez fit attention au pauvre artisan. Mais depuis lors cette famille de héros passa presque à l'état légendaire. On s'entretenait souvent des cinq frères, aux longues veillées d'hiver; on parlait d'eux dans toutes les familles, et quand la mère mourut, deux ans après son mari, la ville entière lui fit cortège funèbre jusqu'au champ de repos.

Jacques fut le seul qui revit la ville natale. Les quatre aînés étaient tombés, l'un à Trafalgar, en couvrant de son corps son commandant, l'intépide Lucas; l'autre avec d'Hautpoul, à Eylau; le troisième en plantant l'aigle du 5^e, qui commandait son compatriote Roussille, sur les hauteurs de Zonaün; le quatrième enfin, dans les fameuses charges d'Excelmans à Versailles.

Quant à Jacques, s'il n'était pas mort comme ses frères, en combattant pour la patrie, ce n'était pas sa faute. A Waterloo, il commandait un des régiments de la garde qui escaladèrent le plateau sous le feu de l'artillerie anglaise, et furent, au dire des historiens, fauchés comme par un tourbillon. Trente heures après la bataille, quand on ramassa les cadavres, on s'aperçut que le colonel respirait encore. Un chirurgien anglais entreprit de le guérir

avec acharnement, et il y parvint après six mois de soins et d'efforts.

Maintenant, pourquoi Jacques Tragit, car tel était son nom de famille, né à Départ, c'est-à-dire au midi d'Orthez, avait-il choisi pour résidence le côté opposé de la ville, les hauteurs septentrionales du Moncade?

Ceci cachait un mystère qu'Orthez ne devina, ne soupçonna jamais.

Depuis que les fils du tanneur avaient quitté le toit paternel, le quartier de Départ avait subi une transformation. Tanner le cuir, saler les jambons, fabriquer des chandelles, étaient et sont encore les trois industries de la ville d'Orthez. Or, si l'on trouvait encore aux bords de l'eau de nombreux ouvriers, il était rare de trouver dans ces quartiers des familles nécessiteuses. Elles avaient presque toutes quitté Départ pour se réfugier dans les masures qui ont pris la place de l'antique manoir de Gaston Phébus. Le colonel Jacques Tragit, malgré ses brillants états de service, ses actions d'éclat, sa position de fortune, était resté jeune de cœur. Sous la tente, il aimait ses soldats et partageait en campagne leur bonne et leur mauvaise fortune avec un entrain qui l'avait fait adorer de tous les corps dans lesquels il avait successivement servi. Ses cantines et ses fourgons étaient constamment à la disposition de quiconque souffrait et avait besoin d'un ordinaire plus relevé que la gamelle du troupier. Rendu à la vie civile, le colonel voulait user à peu près de la même façon de la fortune qu'il tenait de la munificence impériale. Il comptait semer les bienfaits autour de lui, afin de récolter l'affection de tant de pauvres gens dont il aurait peut-être partagé l'existence misérable si la patrie en danger ne l'avait fait soldat.

C'est pourquoi, bien que n'ignorant nullement la popularité dont il jouissait dans toute la ville et dont il recueillait de touchants témoignages chaque fois qu'il se montrait, tout en restant sans morgue ni roideur envers qui que ce soit, depuis le plus grand jusqu'au plus petit, Jacques Tragit voulut établir sa maison dans le quartier des nécessiteux.

Orthez ne vit, dans cette quasi-séparation de la ville, qu'un amour de la solitude et de la vie des champs. Jacques, en effet, avait acheté un enclos assez considérable, planté de beaux arbres et attendant à des vignes et des terres labourées. La maison d'habitation était comme perdue au milieu d'un parc. Elle était meublée avec une élégante simplicité. A première vue, on aurait deviné la retraite d'un soldat ou d'un artiste, et encore ce dernier aurait-il donné peut-être plus de place aux ornements.

Une merveille de cette habitation, c'était le verger. Ce domaine avait fait, avant la révolution, partie

des biens d'une communauté religieuse, et les moines savaient admirablement tirer parti de tout ce qui leur appartenait. Dans tout le Béarn, on vantait la saveur des fruits de Moncade, et Jacques n'eut garde de laisser déchoir cette vieille réputation. Il attira près de lui un ancien soldat de la garde qui, avant d'être pris par la conscription, avait été jardinier dans les pépinières de la couronne, et lui confia la direction de ses arbres. Culture, coupe, plantation, tout fut laissé à la libre disposition de l'ancien compagnon d'armes.

En agissant de la sorte, le colonel avait un double but.

Maintenir sa propriété dans un état constant de prospérité, ainsi que doit le faire tout homme d'ordre; en second lieu, avoir auprès de lui un homme sûr, un cœur bon et dévoué qui pût le seconder activement à répandre le bien-être autour de lui.

Jacques et son ancien soldat s'entendirent admirablement dès le premier jour et sans avoir besoin d'échanger de nombreuses paroles. Mathurin connaissait de longue date son ancien colonel. Ils avaient fait ensemble la campagne de Russie, et ce fut pendant cette lamentable retraite qu'officiers et soldats purent surtout s'éprouver et s'apprécier mutuellement. Jacques Tragit fut un des rares officiers supérieurs qui parvinrent à ramener leurs équipages. Ce résultat fut dû principalement au dévouement des soldats, qui adoraient leur colonel.

Mathurin, durant cette longue retraite, n'avait pas quitté Jacques Tragit; il était également avec lui à la sanglante journée de Waterloo. Tout cela établissait entre eux une merveilleuse sympathie et en outre une communauté de sentiments qui n'avaient plus besoin de se traduire par la parole pour être compris.

On ne tarda pas à s'apercevoir sur les hauteurs de Moncade de la présence du colonel et de la bienfaisante influence qu'il se plaisait à exercer autour de lui.

On était toujours assuré de trouver du travail auprès de Mathurin; des soins et des secours, en cas de maladie ou d'impotence, étaient portés à domicile. Jamais Orthez ne vit moins de nécessiteux importuner toutes les maisons de leurs quêtes hebdomadaires. On agissait sans bruit, sans éclat; on n'avertissait pas qu'on voulait arriver à l'extermination de la misère. Enfin, on ne consultait personne.

Dire que cette conduite passa complètement inaperçue serait tout à fait contraire à la vérité. Bien plus, dans un certain monde habitué à mener la petite ville comme il l'entendait, cette conduite excita dans plus d'un cœur des sentiments envieux. Il y eut des jalousies et des rivalités, je dirai pres-

que des haines, si, de nos jours, on était capable de haïr à Orthez.

Parmi les protégés de Mathurin et du colonel se trouvait un malheureux jeune homme, presque un enfant, car il avait dix-huit ans et on lui en aurait tout au plus donné quatorze. Nando, comme on l'appelait, était venu à Orthez à la suite de l'armée du maréchal Soult. Une femme que l'enfant avait tout lieu de croire sa mère vendait des provisions aux soldats avec lesquels elle faisait route depuis Vittoria. Elle était morte à Orthez le lendemain de la bataille, laissant Nando isolé, sans ressources, sur une terre où il ne connaissait âme qui vive et au milieu de gens qu'il ne comprenait pas, et desquels il parvenait difficilement à se faire comprendre. Pendant deux années, la Providence lui envoya tant bien que mal son pain quotidien. Mais à voir la chétive apparence du pauvre garçon, on pouvait sans trop de témérité croire que les jours de jeûne avaient dû revenir un peu plus fréquemment que sur le calendrier.

La résidence du colonel dans les régions hautes de la ville et l'arrivée de Mathurin changèrent tout cela. Nando, qui n'avait jamais pu trouver à faire un usage régulier de ses bras, parce qu'il n'avait pas d'état et ne pouvait subir un apprentissage, devint dès les premiers jours l'aide de Mathurin. Il traînait les brouettes, portait des fardeaux qui n'étaient jamais au-dessus de ses forces, manœuvrait les échelles, enfin se rendait utile de façon à recevoir le salaire d'un journalier. Bientôt il apprit le maniement du râteau, de la bêche, de la houe; il remua la terre, et au bout de six mois, quand Mathurin lui mit une serpe à la main, l'enfant s'en servit d'une façon qui étonna et charma en même temps son maître lui-même. L'apprentissage s'était fait tout seul.

Nando était intelligent, il venait de le prouver. Il en donna une bien autre preuve quand, parvenu, à force d'économie, à mettre quelques écus de côté, il alla, un soir, après sa journée finie, trouver un vieux maître d'école et voulut apprendre à lire et à écrire.

Bref, en 1820, Nando était devenu un beau jeune homme, bien robuste, élégant de taille et fort remarqué des jeunes filles d'Orthez. En outre, il était instruit, car, avançant en grade peu à peu, il avait d'abord remplacé Mathurin pour une bonne portion des travaux de jardinage, et puis, entré tout à fait dans la maison du colonel, il avait été chargé de la comptabilité et s'en acquittait à merveille.

Vers cette époque, les troubles qui agitaient la Péninsule refoulèrent beaucoup d'Espagnols dans le département des Basses-Pyrénées. Toute ville eut ses exilés. Orthez, ville calme où la vie matérielle

n'a jamais été fort chère, vit sa population grossie de quelques familles qui s'éloignaient du sol natal pour laisser passer l'orage. Elles s'établirent à l'écart, choisirent de préférence les grandes maisons isolées qu'on pouvait leur louer tout entières et restreignirent autant qu'elles le purent leurs relations sociales. Le caractère espagnol est ainsi fait. On y retrouve toujours la dignité froide de l'hidalgo. En agissant différemment, les exilés volontaires d'Orthez auraient craint qu'on ne pût voir dans leurs démarches quelque importunité.

Ils ne parvinrent pas cependant à s'isoler tellement que bien des gens ne pénétrassent dans leur intérieur. Eux-mêmes, trouvant tout à fait de leur goût la vie tranquille et uniforme de la petite ville, ne tardèrent pas à se départir de leur roideur, et les serviteurs, imitant l'exemple des maîtres, nouèrent des relations de bon voisinage avec des domestiques et des ouvriers.

Au service de la comtesse Mendoga y Llarcon était une jeune fille de quinze ans, Paquitta, qui réunissait en elle les types vantés de la Castillane et de l'Andalouse.

Partout on aurait admiré la beauté étrange de Paquitta. Mais dans les pays du midi de la France, il faut toujours que l'admiration se traduise par quelque manifestation extérieure. Paquitta s'aperçut des sentiments qu'elle avait excités lorsqu'elle parut au marché où toute la ville vient faire ses provisions dès le matin. Les bourgeoises se retournaient pour voir la belle étrangère, et les marchandes l'appelaient toutes de leur voix la plus caressante, afin d'avoir le plaisir de la regarder tout en la servant. Paquitta, fière de son triomphe, le recevait néanmoins en fille habituée à en recevoir de pareils, et qui sait ce qu'elle vaut. Elle jouait de l'œil comme la plus habile Madrilène, et ses regards, à défaut de paroles, rendaient aux marchands leurs caresses.

Nando était là. Il venait surveiller les intérêts de son maître, qui cultivait de trop beaux légumes et des fruits trop savoureux pour ne pas les mettre à la portée de tous les acheteurs, en les envoyant au marché quotidien.

Un coup d'œil de Paquitta, une de ces œillades assassines comme les Espagnoles savent les lancer, tomba sur ce brave garçon, et dès ce moment la jeune fille eut un de ses adorateurs comme on n'en trouve guère que dans les pays de chevalerie. Dès le premier assaut, le cœur de Nando avait été pris.

Par une de ces bizarreries dont toute vie est pleine, car c'est généralement par elles que la vie est guidée, Paquitta vint faire ses provisions aux corbeilles des marchandes près-desquelles se tenait Nando. La jeune fille acheta même quelques-uns des beaux fruits de l'enclos du colonel. Mais quel ne

fut pas son étonnement lorsqu'elle entendit Nando répondre à ses questions en espagnol. Les deux jeunes gens levèrent simultanément la tête et se regardèrent bien en face.

Paquitta comprit ce qui se passait dans le cœur de Nando.

Quand elle revint au logis, elle n'avait plus la démarche pimpante et légère du départ. Plus d'une fois elle avait entendu sur son passage murmurer des paroles galantes qui avaient la prétention d'exprimer des sentiments d'amour. Mais jamais elle n'avait saisi ce mystérieux langage qui se fait si bien comprendre des cœurs aimants. L'œil noir de Nando lui en avait plus dit dans un regard que la jeune fille n'en avait entendu de sa vie ; et maintenant, malgré elle, Paquitta se prenait à rêver à ce regard.

De son côté, Nando était métamorphosé quand il rentra sous le toit du colonel.

Quelques jours s'écoulèrent sans qu'il y eût d'incident nouveau à cette passion naissante. Le travail marchait comme d'habitude durant les longues heures de la journée. Seulement, quand venait le soir, Mathurin s'aperçut bientôt que Nando quittait la besogne avec une certaine précipitation, et que pendant les veillées du soir il était rare qu'il ne sortît point de la maison, si rien ne l'y retenait.

Habitué aux libertés militaires, Mathurin ne trouvait rien à redire, pourvu que le service fût fait régulièrement. Il laissait donc Nando entièrement libre d'agir à sa guise, et jamais il ne lui en aurait ouvert la bouche, s'il ne l'avait tout d'un coup vu changer de caractère et dépérir, à ne pouvoir s'y méprendre.

Mais Mathurin aimait Nando. Le colonel était parvenu à semer partout l'affection autour de lui. L'amour qu'on lui portait rayonnait de l'un à l'autre, et durant cette époque jamais on ne vit même l'ombre d'une querelle sur les hauteurs de Moncade.

Un matin Nando était plus triste que de coutume. Au retour du marché, il s'était mis au travail ; mais la bêche paraissait trop lourde pour ses bras affaiblis.

Mathurin s'en aperçut, et s'approchant de son compagnon :

— Écoute, l'ami, lui dit-il, je crois que tu es malade, et tu ferais bien de te reposer.

Nando jeta sur le vieux soldat un regard plein d'anxiété.

— Je n'ai aucun mal, répondit-il enfin d'une voix paisible. J'ai un secret qui me tue ; si vous vouliez me promettre de n'en rien dire à personne, je vous confierais tout.

— Tu sais qu'un secret confié est sacré pour le vieux Mathurin ; ainsi parle.

— Je suis amoureux, reprit le jeune homme, amoureux à en perdre la raison.

— Je m'en doutais, à te voir si triste. Et c'est la première fois ?

— Oh ! la première et la dernière ; car si je ne parviens pas à me faire aimer de Paquitta comme je l'aime de mon côté, ma foi ! je crois qu'il n'existera plus de femmes pour moi.

— C'est bon ! c'est bon ! faudra voir avant de désespérer.

— Figurez-vous que je la vis par hasard au marché. Tout le monde la regardait, je fis comme tout le monde ; mais du premier coup je fus pris pour toujours.

Mathurin gardait le silence ; il attendait la fin. Nando reprit :

— Depuis ce moment, je ne m'appartiens plus. Je pense sans cesse à cette jeune fille dont l'œil noir est si doux, dont le regard fait si violemment battre le cœur. J'ai cherché par tous les moyens à me rapprocher d'elle, pour lui dire ce qu'elle a fait naître en moi. C'est vers elle que je cours chaque soir lorsque je quitte la maison. Je connais sa demeure, et l'on me voit pendant les premières heures de la nuit rôder tout autour comme une âme en peine. Mais jusqu'à présent je n'ai pu réussir à rien. La jeune fille ne quitte pas la famille au service de laquelle elle est attachée. Tous les matins elle vient au marché, et je la vois ; mais je n'oserai jamais lui parler devant tout le monde, qui nous regarde et nous épie. Car on a remarqué qu'elle choisissait de préférence nos fruits et nos légumes, et je ne suis pas sans avoir excité des convoitises et des jalousies. Cela ne peut durer ainsi, cependant, car pour peu que ça se prolonge, pour sûr j'en mourrai.

Nando se tut. Il avait achevé sa confession. Comme tous les amours vrais, celui qu'il nourrissait dans le cœur commençait par la souffrance.

Après une pause, Mathurin, qui se sentait ému, dit à son jeune camarade :

— Ami, la confiance que tu viens de faire t'aura fait du bien. Nous serons deux maintenant à porter ton secret, et ton fardeau sera allégé d'autant. S'il m'était permis de te donner un conseil, je t'engagerais même à faire pour un autre ce que tu as fait pour moi.

— Jamais je n'oserai m'ouvrir au colonel.

— Tu auras tort ; le colonel est bon et il t'aime comme il nous aimait tous au régiment. Si tu lui montres que tu as confiance, il peut facilement te tirer d'affaire. Pour moi, je t'ai engagé ma parole, je suis lié ; je ne soufflerai pas un mot. Mais quelle utilité peux-tu retirer d'un confident tel que moi ? Tandis que si le colonel se charge de ton affaire...

— Eh bien ?

— Il a mille moyens de l'arranger que nous n'avons pas. Il peut aller partout où nous n'irons jamais, et pas une porte de la ville qui ne s'ouvre devant lui.

Les deux amis devisèrent encore longtemps de la sorte. Pour la première fois depuis que Paquitta avait fixé sur lui son grand œil noir, Nando sentit rentrer quelque sérénité dans son cœur. Dès le lendemain, il voulut instruire de tout le colonel, qui était pour lui comme un autre père, et lui demander son appui.

Jacques Tragit se sentit rajeunir quand il reçut cette confidence d'amour.

Pendant les rudes campagnes de la République et de l'empire, Jacques n'avait eu guère le temps d'aimer, et cependant plus que tout autre il avait un cœur enthousiaste et bon. L'occasion seule lui avait manqué pour chercher le bonheur en associant une femme à sa destinée. Cette destinée elle-même était trop incertaine pour qu'une nature intrépide et loyale comme celle de Jacques s'en préoccupât vivement.

Et les années avaient ainsi passé, laissant la jeunesse derrière. Mais souvent il arrive que le cœur reste jeune en dépit de tous les accidents. Le moindre choc suffit pour le réveiller de son apathie, et il découvre alors des trésors de tendresse qu'on n'aurait pas soupçonnés.

En écoutant Nando, cet homme qui avait assisté aux plus chaudes journées de l'empire éprouva une de ces émotions qu'il ne connaissait plus depuis longtemps, et il promit à son serviteur de mettre tout en œuvre pour faire arriver à bien cet amour jeune et pur.

La famille chez laquelle servait Paquitta s'était peu à peu relâchée de sa grande réserve. Elle voyait la société d'Orthez, et celle-ci la recevait à son tour. Sous prétexte d'œuvres pieuses, on n'avait pas tardé à se comprendre mutuellement, et l'on s'en trouvait bien.

Ce que voulait le colonel, c'était demander la main de Paquitta pour Nando, et au besoin aplanir toutes les difficultés que ce mariage pourrait rencontrer.

Le colonel fut reçu comme il le méritait par la famille espagnole exilée. La jeune fille, interrogée par sa maîtresse, ne put s'empêcher de rougir quand on lui parla du beau jeune homme qu'elle voyait au marché. Elle était trop jeune et trop naïve encore pour avoir appris à dissimuler les secrets de son cœur. Elle aussi n'avait pu voir Nando sans l'aimer, et depuis la première rencontre, elle souffrait pour le moins tout autant que le jeune homme.

Avec de pareils précédents, le mariage fut rapidement arrangé et conclu.

Nando et sa jeune femme habitèrent une maisonnette charmante que le colonel fit bâtir à l'un des coins de son enclos, et les hauteurs de Moncade eurent une bienfaitrice de plus.

Ce mariage marqua une nouvelle époque dans la vie du colonel.

Les affaires de son serviteur l'avaient souvent attiré dans la maison de la famille exilée. Là vivait modestement, à côté de son père et de sa mère, et croissant chaque jour en grâce et en beauté, une de ces jeunes filles qui ont fourni le type des vierges de Murillo.

Carmen avait quinze ans ; mais, comme toutes les jeunes filles de son pays, elle était grande à cet âge où nos Parisiennes sont presque toujours encore des enfants. Carmen, dans tous ses mouvements, avait une grâce sans pareille, et, bien que sa beauté eût suffi à lui concilier tous les cœurs, elle répandait autour d'elle un charme souverain que tout le monde subissait.

Le colonel était très jeune de cœur. Le bonheur de Nando l'avait fait rêver, et sans se l'avouer encore à lui-même, quelques jours après le mariage de Paquitta, il était plus amoureux que Nando, amoureux comme un écolier, avec des timidités incroyables chez un homme comme lui.

Trois années s'écoulèrent, pendant lesquelles le colonel vit Carmen presque chaque jour, et son amour ne fit que croître et embellir comme la jeune fille. Jamais cependant il ne se laissa pénétrer. Il éprouvait un bonheur rare à se trouver au milieu de la famille exilée, et il attendait sans cesse qu'une occasion propice s'offrit à lui pour mettre à nu ses sentiments. Jamais à son gré il ne vit venir cette occasion.

Mais ces trois années écoulées, les événements se chargèrent de stimuler le colonel.

L'agitation révolutionnaire avait été étouffée en Espagne. Si les villes du midi de la France virent de nouveaux exilés, du moins les exilés anciens purent rentrer sur la terre natale, revoir le foyer abandonné depuis longtemps et reprendre les habitudes des anciens jours. La famille de Carmen quitta Orthez. Elle avait hâte de revenir dans sa patrie, de se rendre compte par ses yeux des ruines laissées après elle par la guerre civile.

Ce départ, annoncé seulement quelques jours avant qu'il devint une réalité, causa une vive douleur à l'ancien colonel de la garde impériale. Jamais il n'avait souffert de la sorte. Tout ce qui avait fait et paraissait devoir faire longtemps encore le charme de sa vie s'évanouissait une nouvelle fois. Depuis Waterloo, il n'avait pas eu conscience qu'un pareil désenchantement pût l'atteindre jamais. Et cette fois, c'était sans remède.

Rentré dans sa maison, après avoir appris de la bouche même du chef de la famille cette formidable nouvelle, le colonel passa toute la nuit dans une agitation extrême. Vingt fois il prit la résolution d'aller dès le lendemain dire au père et à la mère de Carmen ce qui se passait dans son cœur. Vingt fois, il recula comme épouvanté de son audace. Cet homme, qui n'avait jamais pâli devant les batteries de canons vomissant une pluie de mitraille et semant la mort dans tous les rangs, tremblait à la seule pensée de dévoiler son cœur. Les natures robustes sont ainsi faites : elles ont toujours leur côté faible.

L'aube surprit le colonel encore en proie à toutes ses perplexités.

Mathurin, qui tous les matins venait prendre les ordres de son maître, arriva sur ces entrefaites. D'abord le vieux soldat fut étonné de trouver le colonel debout; mais il ne tarda pas à s'apercevoir qu'il ne s'était pas couché, et alors il soupçonna quelque catastrophe.

Inquiet lui-même, et cependant ne voulant pas trahir son inquiétude, il se mit à rôder dans l'appartement et à ranger comme si tout était dans un désordre complet.

Le colonel, à bout de forces après cette nuit d'insomnie, alla enfin vers lui :

— Mathurin, lui dit-il d'une voix creuse et qui contrastait singulièrement avec sa voix habituelle, mon vieux soldat, nous touchons à un moment décisif. Je n'ai plus que toi pour toute famille. Cependant, s'il fallait nous séparer, y consentirais-tu ?

— Jamais, mon colonel. A moins que vous ne me chassiez, partout où vous irez, j'irai.

— Merci, mon ami. Et si j'allais à l'étranger ?

— Qué m'importe ?

— Au fait, reprit le colonel après quelques minutes de silence et sur un ton plus gai, nous en avons vu bien d'autres, et ce n'est pas la première fois que nous voyagerions ensemble.

— De la Bérésina à Dresde, nous ne nous sommes pas quittés, mon colonel...

— C'est vrai, et sans ta blessure tu serais venu avec moi jusque sous Paris.

— Avec vous, mon colonel, j'irai au bout du monde, j'irai en enfer...

— C'est bien, mon vieux brave. Alors, c'est convenu, si je pars, nous partirons ensemble. Tu seras mon soldat, mon valet de chambre, mon aide de camp, ce que tu voudras. En attendant, ne parle de rien à personne; mais tiens-toi prêt, l'ordre peut venir d'un moment à l'autre.

Mathurin n'avait pas besoin qu'on lui recommandât le silence et la discrétion, mais pour mieux obéir à son colonel, il redoubla de prudence. Avant la fin de la matinée, tout était prêt dans la maison

des hauteurs de Moncade pour un départ prochain, et personne parmi les gens qui allaient et venaient sans cesse ne s'était aperçu de quoi que ce fût.

Le colonel avait enfin pris son courage à deux mains et s'était décidé à une démarche.

Le père de Carmen fut loin de repousser la demande de Jacques Tragit, mais il refusa de prendre une détermination aussi grave que celle de marier sa fille au moment même où il allait rentrer dans sa patrie. Il fut convenu néanmoins que si le colonel persistait dans sa demande, le mariage pourrait se conclure aussitôt après l'arrivée en Espagne.

Quatre jours après, la famille de Carmen quittait Orthez.

Jacques resta comme une âme abandonnée sur les hauteurs de Moncade. Tout lui paraissait d'une tristesse morne et désespérante depuis qu'il ne voyait plus Carmen.

Heureusement pour lui, avant la fin du mois il reçut une lettre qui lui annonçait l'arrivée à bon port de toute la famille. On avait trouvé terres et habitation dans un état déplorable, mais enfin on avait pu s'installer et l'on respirait l'air de la patrie.

A peine cette lettre lue, le colonel fit appeler Mathurin. Le vieux soldat se tenait toujours prêt, le colonel n'eut qu'à dire : Allons ! et en un clin d'œil on put partir. La maison fut confiée à la garde de Nando et de Paquitta ; on prit à peine le temps de leur laisser des instructions, et les chevaux de poste étant arrivés, on partit pour Bayonne. On ne fit que toucher à cette ville, et quelques heures après on franchissait la frontière d'Espagne.

Nous ne raconterons pas tout ce qui suivit le mariage du colonel et de Carmen. Jacques Tragit se fixa en Espagne, vendit sa propriété des hauteurs de Moncade, et bientôt il ne resta plus de lui à Orthez qu'un souvenir. Le nouveau propriétaire de l'enclos fit oublier l'ancien.

Nando et Paquitta restèrent dans la ville où ils s'étaient connus, tant qu'ils conservèrent la moindre espérance d'y voir revenir un de leurs bienfaiteurs. Cet espoir évanoui, ils ne purent bientôt plus supporter l'aspect des lieux qui rappelaient à leur cœur tant de souvenirs et, le domaine vendu, ils formèrent, eux aussi, le dessein de s'expatrier d'Orthez.

Un chemin s'offrait à eux sur le seuil de leur maison, celui de Saint-Sever-Cap-de-Gascogne. Ils allèrent droit devant eux et se fixèrent dans le vieux chef-lieu de la Chalosse.

C'est là que nous allons les retrouver trente ans après, au moment où cette histoire va se clore par une grande moralité. Ils tiennent une auberge à l'entrée de la route qui va de Saint-Sever à Mont-

de-Marsan. C'est une grande et vaste hôtellerie, comme on en trouve partout sur les chemins du Midi. Elle est surtout fréquentée par ces rouliers qui marchent toute la journée à côté de leurs bêtes et qui, le soir venu, sont fort aises de trouver un bon gîte pour la nuit. Ils ne reculent jamais devant la dépense, parce que dans ces quelques heures de repos il leur faut réparer leurs forces pour la besogne du lendemain.

Encore quelques années, et ces rouliers qui animaient la solitude des grandes routes disparaîtront, comme tant d'autres choses, de la vieille France. Les voies nouvelles créent chaque jour de nouveaux moyens de transport. L'hôtel remplace déjà presque partout l'antique auberge, où on logeait à pied et à cheval, comme le chemin de fer remplace la route impériale.

Nando et Paquitta ne sont plus jeunes. Cependant, qui les aurait connus sur les hauteurs de Mondcade aux premiers jours de leur mariage, pourrait les reconnaître encore. Ils s'aiment comme au plus tendre moment de leur lune de miel, et jamais un nuage n'a terni la pureté et la sérénité de ce ciel conjugal. Ils n'ont point d'enfants, mais ils vivent heureux et dans un état de prospérité croissante, qui leur permet d'étendre dans tout leur voisinage une partie du bien qu'ils ont reçu jadis, lorsqu'eux-mêmes avaient besoin d'autrui.

Depuis plus de vingt-cinq ans ils n'ont eu aucune nouvelle du colonel, de Mathurin, de Carmen, d'aucun de ceux qui leur furent si chers, ni directement, ni indirectement. C'est la seule pensée qui les attriste parfois, et bien souvent ils ont conçu la pensée de se retirer des affaires, de vendre leur établissement, et, avec leur petit pécule, de passer en Espagne et de se mettre à la recherche de leurs anciens protecteurs. Ce qui les arrête, c'est la crainte de trouver la mort au terme de leur course, la mort de leur ami, bien entendu. Au bord des grands chemins, on apprend mieux les nouvelles que partout ailleurs, et ils ne sont pas sans avoir appris toutes les agitations civiles qui ont troublé l'Espagne. Qui sait, au milieu de ces luttes intestines, ce qu'auront fait et le colonel et la famille de Carmen? Le temps s'écoule au milieu de ces incertitudes, et les jours nouveaux sont loin de mettre un terme aux irrésolutions.

Sur ces entrefaites éclata la guerre que la France entreprit en Italie pour soutenir son allié le roi de Piémont. Sur tous les points du territoire il y eut comme une commotion électrique, et la nation entière prit part à cette lutte. De tous côtés on voyait des soldats se hâtant de rejoindre leur régiment en partance, et ils étaient accompagnés des vœux de la nation entière. Puis ce furent les bulletins des ba-

tailles, les nouvelles des victoires de Montebello, de Magenta, de Marignan, de Palestro et de Solferino. Le télégraphe répandait tout cela avec la rapidité de la foudre. Pendant quelques mois on peut dire avec vérité que la France entière eut un immense accès de fièvre.

Dans leur auberge, Nando et Paquitta étaient aux premières loges pour savoir tout ce qui se passait. Ils virent tout cet enthousiasme, et s'ils n'y prirent pas une grande part, c'est que la France n'était pour eux qu'une patrie d'adoption, de laquelle ils pouvaient s'éloigner d'un moment à l'autre, comme ils en avaient si souvent formé la résolution.

Ce fut après les préliminaires de Villafranca que ces deux époux, si complètement dignes l'un de l'autre, montrèrent tout ce que leur cœur contenait de bonté et d'active charité.

Les grandes routes montraient alors la contrepartie de ce qu'on avait vu quelques mois auparavant. Bien des soldats blessés rejoignaient leurs foyers. Nonobstant la gloire recueillie, ils n'en étaient pas moins malheureux et excitaient autant de pitié que de sympathie. Tous ceux qui passaient près de l'auberge de Nando et de Paquitta furent recueillis dans cette maison, hébergés gratuitement et soignés jusqu'au moment où ils croyaient pouvoir se remettre en route. Paquitta et Nando acquittaient ainsi leur dette nationale et patriotique.

Or, il arriva qu'un soir, à l'heure où les rouliers, commensaux habituels de l'auberge, se tenaient dans la grande salle et prolongeaient le souper en devisant de leurs affaires et de leurs voyages, un jeune soldat presque imberbe vint demander une place à la table et un gîte pour la nuit.

Il fut reçu comme l'avaient été tous ses camarades depuis la fin de la guerre. Mais ils ne savaient comment l'expliquer, Nando et Paquitta étaient attirés vers lui d'une façon tout à fait singulière. Leurs yeux ne pouvaient le quitter et ils cherchaient à démêler dans ses traits une vague ressemblance dont ils ne parvenaient ni l'un ni l'autre à se rendre bien compte.

Le jeune soldat avait été blessé à Solferino et il boitait légèrement. L'étoile de l'honneur s'épanouissait sur sa poitrine, et dans toute sa personne on trouvait quelque chose de franc et de loyal qui gagnait de prime abord toutes les sympathies. Les rouliers furent bien vite à l'aise avec lui. Quelques-uns étaient d'anciens soldats qui avaient fait campagne en Afrique et assisté aux dernières luttes d'Abd-el-Kader. Ils ne demandaient qu'à prolonger la veillée en parlant batailles, marches et contremarches, ruses de guerre et scènes de bivouac.

La conversation entre pareilles gens ne pouvait être longue à s'établir.

Le jeune soldat, après avoir apaisé sa faim et sa soif, raconta la campagne dernière depuis le débarquement à Gênes de son régiment, qui arrivait d'Afrique, jusqu'à la bataille de Solferino, cette dernière et formidable rencontre de deux grandes armées, où il avait été blessé à côté de son drapeau, menacé par l'ennemi, ce qui lui avait valu la croix, de la main même de l'Empereur.

Ce récit fait avec une mâle simplicité, qui contrastait avec les formes juvéniles du narrateur, fut admirablement écouté par cet auditoire rustique. En France, où toutes les générations forment successivement la race militaire, il y aura sans cesse de l'écho quand un historien populaire s'avisera de raconter les gloires du drapeau. C'est là une des forces les plus vitales de la nation.

On écoutait encore avec une bienveillante attention, lorsque le jeune homme continua :

— Pour moi, je ne pus contenir ma joie quand la croix d'honneur fut attachée sur ma capote d'infirmerie, car ce fut en visitant les ambulances que l'Empereur me décora. Les larmes vinrent tout de suite à mes yeux et je ne pus les arrêter. Ce furent elles qui remercièrent pour moi. C'est qu'en voyant le ruban rouge, je pensai tout de suite à mon pauvre père, dont la croix était dans mon sac, à mon père qui aurait été si heureux de voir son fils en ce moment.

Et en parlant ainsi, on voyait que le jeune homme faisait de violents efforts pour maîtriser son émotion, qui, du reste, était si naturelle, qu'elle avait gagné tous ses auditeurs.

Après quelques minutes de silence, le plus hardi de la bande prit la parole et dit brusquement :

— Votre père aussi a donc été soldat, jeune homme ?

— Mon père était colonel de la vieille garde à Waterloo.

— Son nom ? dirent d'une seule voix Nando et Paquitta en se plaçant en pleine lumière en face du jeune homme.

— Jacques Tragit, répondit simplement le soldat.

— Ah ! mon Dieu ! purent seulement dire l'aubergiste et sa femme.

Et prenant chacun une des mains du jeune homme, ils les couvrirent de baisers et de larmes.

Aucun des témoins de cette scène ne comprenait quoi que ce fût à ce qui se passait.

— Auriez-vous connu mon père ? demanda le soldat quand il put un peu maîtriser la situation.

— Si nous l'avons connu ! répondit Nando... Mais il a été notre bienfaiteur, notre père !

Et d'une voix entrecoupée de sanglots, il se mit à raconter sa jeunesse abandonnée, comment il avait

été accueilli par le colonel, son mariage, enfin tout ce que nos lecteurs connaissent déjà.

— Et depuis que nous n'avons plus de leurs nouvelles, ajouta Nando en terminant, ma femme pense chaque jour à Carmen et prie chaque jour pour elle ; moi, je ne cesse de penser au colonel.

Tous ces rouliers, hommes durs à la fatigue et qui n'apprennent pas la sensibilité sur les grandes routes, étaient émus aux larmes en entendant ce récit. Le jeune fils de Jacques Tragit n'avait pas perdu un mot de tout ce qu'avait dit Nando. Quand le brave aubergiste eut fini, le jeune homme se jeta dans ses bras et tint longtemps sur son cœur l'homme qui venait de lui parler ainsi de son père. Puis, il embrassa Paquitta qui pleurait en regardant le fils de Carmen.

— Vous voulez sans doute, dit enfin le jeune homme, connaître ce qu'est devenue ma famille. C'est une triste et douloureuse histoire. Ma mère mourut deux ans après m'avoir mis au monde. Après elle, le colonel traîna une existence morne et décolorée. Il expira le jour même où j'atteignis ma septième année. Victimes des troubles civils, mes grands parents ont été complètement ruinés par les révolutions successives qui ont désolé l'Espagne ; la fortune de mon père a péri avec la leur. Quand je fus seul au monde, un vieux soldat que j'avais connu dès le berceau, Mathurin, me conduisit à Marseille où j'ai passé ma première jeunesse. C'est Mathurin qui m'a élevé. Il me parlait sans cesse d'Orthez, où il me disait que nous irions un jour quand il serait parvenu à me faire recouvrer une partie de mon ancienne aisance. Mais lui aussi devait mourir avant d'être arrivé à son but. Je lui fermai les yeux, il y a trois ans. Quand je l'eus descendu dans la fosse, je ne vis plus personne autour de moi. Alors je me souvins que mon père avait été soldat. Je m'engageai et je mis dans mon sac la vieille croix d'honneur du colonel, pour qu'elle me portât bonheur. Vous voyez que j'ai été servi à souhait. J'ai vingt et un ans ; je suis décoré, et j'espère bien que mon congé ne s'achèvera pas sans que j'aie le droit de porter l'épaulette d'or.

— Femme, fit Nando en se tournant vers Paquitta, voilà l'héritier que nous cherchions et que nous demandions au ciel. Tout ce que nous avons, nous le tenons du colonel, il est juste que nous le rendions à son fils.

— Bien parlé, Nando, répondit Paquitta. Fais comme tu dis.

— Que voulez-vous dire ? Que parlez-vous de rendre ? demanda le jeune homme.

— Je sais ce que j'ai dit, répondit l'aubergiste. Mais vous-même, répondez-moi, qu'allez-vous faire à Orthez ?

— Ma foi ! j'ai trouvé dans les papiers de mon père quelques créances qui m'ont tout à fait l'air de n'avoir jamais été acquittées. Je vais voir si je puis en tirer quelque chose.

— La première de toutes ces créances et la plus sacrée, dit Nando gravement, la voici. Elle n'est pas sur du papier marqué, mais elle est dans nos cœurs, cela suffit. Tout ceci vous appartient ; disposez-en comme si vous l'aviez toujours eu. Si vous m'en croyez, vous resterez ici jusqu'à ce que votre blessure soit complètement guérie. Alors nous irons ensemble à Orthez, et nous nous arrangerons pour que vos affaires soient lestement menées à bonne fin. Ce que Mathurin a été pour vous quand vous étiez enfant, il est temps que Nando et Paquitta le deviennent maintenant que vous êtes un homme. C'est un devoir qui sera toujours doux à leur cœur.

Il n'y avait guère moyen de refuser des offres faites de semblable façon. Cependant, ayant fait remarquer qu'il était tard, le jeune Tragit parvint à gagner son lit sans avoir dit oui.

Le lendemain, quand il se leva, aucun des rouliers n'avait encore quitté l'auberge. Tous voulaient lui serrer la main avant de se mettre en route. Ils connaissaient Nando depuis longtemps et ils l'aimaient. En s'attardant pour le jeune soldat, ils voulaient lui montrer qu'ils savaient priser à sa valeur un acte de haute probité.

Le jeune homme fut vivement touché de cette marque de sympathie, et quand Nando revint à la charge, il n'avait plus à prêcher qu'un converti.

Paquitta et son mari s'occupèrent activement de la liquidation de leurs affaires. L'auberge vendue, ils se trouvaient riches pour nos provinces méridionales ; ils possédaient plus de deux cent mille francs. Cet argent fut mis à la disposition du fils de Jacques Tragit ; mais il pria Nando d'en conserver la gestion. Quelque temps après une lettre du ministère de la guerre lui apprit qu'il était incorporé comme sous-lieutenant au 2^e régiment de zouaves, en garnison à Oran.

Ses affaires terminées à Orthez, Tragit rejoignit son corps. Nando et Paquitta sont encore plus heureux que sur les hauteurs de Moncade ou dans leur auberge. Ce sont eux qui tiennent la maison du jeune officier.

Georges BELL.

LA PIERRE DE TOUCHE.

I.

Mademoiselle de Lormand ne comptait que dix-sept ans lorsqu'elle épousa M. Davenel, qui avait juste cinquante-cinq ans de plus qu'elle. Ce mariage souleva une désapprobation générale, et l'on cria bien haut que c'était le double produit de la folie et du calcul. Le vieillard fut jugé digne d'être mis aux Petites-Maisons, et la jeune fille dans un comptoir d'usurier pour y faire des règles d'intérêt. Comme, en thèse générale, la vérité des choses d'ici-bas est le contraire des opinions du monde, toute cette belle malignité n'avait pas le sens commun. La vérité, c'est que Juliette de Lormand n'avait fait que céder aux tendres sollicitations d'une mère malade, et aux nobles instances de M. Davenel, qui lui avait dit : « Vous avez déjà perdu votre père, mon enfant, et votre mère peut succomber à ses souffrances ; vous resterez alors orpheline, sans guide, sans appui. Confiez-moi votre main ; accordez-moi le droit de vous diriger ; à mon âge, on n'a plus d'un mari que le titre, mais on a le cœur d'un père. Vous serez ma fille, et vous trouverez en moi une tendresse toute paternelle. »

Comme si madame de Lormand n'eût attendu que ce moment pour quitter la vie, elle mourut, emportant dans la tombe la consolation de savoir sa fille adorée au sein de la douce atmosphère de la richesse. « Juliette sera heureuse, ma vieille amie », lui avait dit à son chevet M. Davenel. Il était homme à tenir parole. Il se montra avec Juliette d'une bienveillance exquise, d'une humeur égale et charmante. Connaissant toutes les aspirations mystérieuses d'un cœur de dix-huit ans, il s'efforçait de leur donner le change au moyen de mille distractions. Il croyait pouvoir ainsi prévenir ou retarder l'épanouissement presque inévitable de cette fleur de la jeunesse qu'on appelle l'amour, et il n'avait pas tort : la solitude fait plus aimer et rêver une jeune fille que le monde. Juliette était d'ailleurs une bonne nature, tendre et reconnaissante ; son amitié pour M. Davenel datait de loin ; elle la sentit redoubler devant tant de témoignages de sollicitude et d'affection. Mais, soit que la séve se fût naturellement tarie en lui, soit que le genre de vie auquel il se livrait eût accéléré sa fin, il se plaignit un jour de ressentir un vague malaise, garda le lit et ne se releva plus. Quelques heures avant de mourir, il prit la main de Juliette, l'attira vers lui, et lui dit d'une voix à demi éteinte : « Mon enfant, vous allez être veuve, libre et riche, en butte à toutes les convoitises, à toutes les séductions.

Soyez bien prudente, bien en garde contre les faux sentiments qu'on étalera devant vous, et tâchez de n'épouser qu'un homme qui vous aimera pour vous-même, non pour votre opulence. Vous trouverez dans mes papiers une lettre qui vous est particulièrement adressée, lisez-la et ne l'oubliez pas : elle sera peut être votre salut.» Il porta à ses lèvres décolorées la main de sa jeune femme en pleurs, et rendit le dernier soupir en souriant.

Juliette regretta sincèrement M. Davenel ; elle avait perdu en lui un second père. Elle passa l'année de son deuil à la campagne, dans l'isolement, car elle avait la religion du souvenir. Quand elle fit sa rentrée dans le monde, elle se vit entourée, choyée, fêtée à l'envi par tout ce que Paris comptait de plus élégant ; et, comme un oiseau qui s'est longtemps reposé à l'ombre dans un nid de mousse, fatiguée de la solitude et du calme, elle s'élançait à tire-d'aile au milieu des plaisirs qui sollicitaient ses vingt ans. Adulée par les jeunes gens les plus à la mode, recherchée par les hommes les plus éminents, l'accès de son salon était le rêve, l'ambition d'un nombre illimité de fils de famille, de personnages importants, de marquis ruinés, d'agents de change dans l'embarras, désireux de faire leur cour à la belle et jeune millionnaire.

Dans le nombre des personnages qui semblaient être le mieux accueillis, il y en avait surtout trois qui, prétendait-on, présentaient les plus grandes chances d'obtenir la main de Juliette : l'un était le marquis du Croisil, jeune homme d'une beauté d'Antinoüs, d'une grâce exquise, fort goûté dans les salons ; sa fortune, des plus médiocres, ne lui permettait pas de faire grande figure, mais ses façons aristocratiques, dans leur simplicité même, suffisaient à le faire distinguer. L'autre était un député des mieux écoutés à la chambre, ayant trente-cinq ans, une figure agréable, des manières élégantes ; il jouissait d'un grand crédit auprès des ministres, qui appréciaient ses discours, et d'un crédit non moins grand auprès des femmes, qui prisait son amabilité. Le troisième était un riche négociant de Paris, négociant non par goût, mais par autorité paternelle, s'occupant peu des affaires, dépensant beaucoup, très sentimental et presque poète, n'ambitionnant, disait-il, qu'une vie toute de calme et de tendresse, loin des insupportables soucis du haut commerce ; d'ailleurs joli garçon, charmant caractère et très aimé de tout le monde ; il se nommait Norval. Notre député, lui, s'appelait Desmarest. Tous les trois, compagnons de plaisirs, faisaient assidûment leur cour à la jeune veuve. Elle les recevait avec un égal empressement, et ne témoignait de préférence décisive à aucun. Quand du Croisil lui rendait visite, elle admirait sa beauté merveilleuse,

elle se laissait légèrement éprendre de sa grâce pénétrante, et volontiers pensait-elle alors que c'était là le mari qu'elle choisirait entre tous. Mais lorsque Desmarest venait caresser son oreille de cette phraseologie élégante, harmonieuse, qu'il maniait à ravir, elle se demandait si, à tout prendre, elle ne le préférerait pas aux autres. Puis, c'était le tour de Norval, dont la galanterie sentimentale lui allait souvent au cœur, et lui donnait fort à réfléchir.

Juliette avait l'habitude de passer la belle saison à la campagne, à quatre lieues de Mantes, dans un vieux manoir, caché comme un nid au milieu de la verdure, entre le village de Dammartin et celui de Montchauvet. Ce manoir portait le nom de Trois-Fontaines, à cause de trois sources qui jaillissaient dans les prairies environnantes. L'habitation n'était pas des plus confortables ; mais le pays, pittoresque, accidenté, vert et boisé, est plein de grâce et de charme. En mémoire de M. Davenel, qui avait affectionné cette résidence, Juliette aimait Trois-Fontaines comme un vieil ami. Elle n'avait pas, au reste, à y craindre la solitude ; les visites ne lui manquaient pas, tant des châteaux d'alentour que de la capitale même. Du Croisil, Desmarest et Norval y mettaient une assiduité exemplaire ; et, comme s'ils se fussent donné le mot, ils arrivaient toujours à tour de rôle. Toutefois, l'époque de la chasse les réunissait, et, en gens d'une éducation parfaite, ils se témoignèrent la plus franche amitié, du moins en apparence. Un jour même que tous trois revenaient de battre les guérets du voisinage, la conversation, lasse de se renfermer dans quelques banalités, venait de tomber sur leur belle hôtesse, et chacun de vanter à l'envi ses grâces, sa beauté, son esprit : c'était peut-être la première fois qu'il abordaient si résolument ce sujet.

— Parbleu ! s'écria du Croisil, s'arrêtant tout à coup au milieu d'un sentier et s'appuyant sur le canon de son fusil, soyons francs, messieurs, et avouons que nous sommes trois chasseurs sur la même piste : nous voulons épouser madame Davenel.

— A quoi bon l'avouer, dit Desmarest, en faisant halte aussi ? c'est clair comme le jour, nous sommes rivaux.

— Quant à moi, dit Norval en imitant ses deux compagnons, cette union est ma plus chère espérance, et je mourrais plutôt que d'y renoncer.

— Tout beau ! reprit du Croisil en souriant ; ceci est presque une provocation : c'est de mauvais ton, mon cher.

— Du Croisil a raison, dit Desmarest. L'amour n'est plus une arène où l'on entre l'épée à la main pour se combattre ; c'est un théâtre où la beauté couronne, non celui qui a le mieux combattu, mais

celui qui semble avoir le mieux aimé. Soyons de notre siècle, siècle de tolérance, en politique, en religion, en amour : il y a des antagonistes, il n'y a plus d'ennemis; et les choses n'en vont pas plus mal, que je sache.

— Mais à propos, reprit-il, où en sont nos affaires? Nous voici arrivés aux demi-aveux, pourquoi ne continuerions-nous pas? En est-il un de nous plus avancé que les deux autres! Je vous avoue, pour ma part, que je ne sais trop à quoi m'en tenir sur les véritables dispositions de madame Davenel, et cette incertitude me tourmente plus qu'une triste réalité.

Étienne ÉNAULT.

(La suite au prochain numéro.)

BULLETIN DES THÉÂTRES.

L'événement dramatique de ce mois a été la représentation de la pièce de M. Charles Edmond au Théâtre-Français. *L'Africain*, tel est le titre de cette œuvre littéraire, qui a obtenu un grand succès, grâce aux émotions poignantes dont sont remplis les deux derniers actes, et grâce aussi à la façon supérieure dont cette pièce a été jouée. L'idée de ce drame, car c'est un drame, est morale, mais les éléments de la pièce sont empruntés à cinq ou six autres pièces; on peut citer, entre autres, la *Femme aux deux maris*, *Ruy-Blas*, etc. Mais les périls ont été évités avec une grande habileté par M. Charles Edmond, et le succès s'est dessiné net et franc. C'est simple et c'est terrible. Un mauvais sujet, le comte vénitien Mattei, criblé de dettes, disparaît, abandonnant sa jeune femme. Il va faire la guerre en Afrique; il trouve plaisant et commode de se faire passer pour mort et de se substituer au caïd Hamsa qui a été tué véritablement. Seize ans se sont passés; sa femme s'est remariée; elle a une fille de son mariage avec Mattei. Le comte, sous le nom de Hamsa, revient en France, se trouve en présence de sa femme qui s'appelle madame de Laney, et de sa fille qu'il ne connaît point. La vue et les charmes de cette jeune fille calment les colères du terrible *Africain*; le lion se fait agneau pour n'épouvanter point cette enfant, et pour assurer son bonheur, il renonce à se ressusciter; il disparaît : on devine qu'un coup de pistolet va mettre fin à ses jours.

Geffroy a joué le rôle de l'Africain magistralement. C'est une de ses plus belles créations, il y est magnifique. Madame Guyon, chargée du rôle de madame de Laney, en a fait un personnage sympathique et émouvant. Mademoiselle Emma Fleury est une ingénue charmante. La partie comique, confiée à Monrose, a été portée par cet habile comédien avec un rare talent de composition.

Les vacances vont être pleines de surprises pour les enfants. Le Cirque a donné sa féerie la *Poule aux œufs d'or*, une merveille de merveilles. Surprises sur surprises,

décors splendides, pièce intéressante, acteurs excellents, c'est tout ce qu'il faut, c'est plus qu'il ne faut pour garantir un succès colossal, et, hâtons-nous d'ajouter, bien mérité. La *Poule aux œufs d'or* a été servi dans les galanteries du spectacle gratis de la fête du 15 août.

Le plan de campagne de la nouvelle direction de l'Opéra-Comique est connu et laisse peu de choses à désirer aux admirateurs et aux habitués de ce théâtre : il y aura plus que des promesses dans les promesses que fait M. Beaumont au public. Trois ouvrages importants, trois opéras en trois actes, vont être mis à l'étude : *Salvator Rosa*, de MM. Grangé et Duprato; un ouvrage en trois actes de MM. Scribe et Boisseaux, musique de M. Offenbach, qui a été lu aux acteurs ces jours derniers; enfin, et pour couronner splendidement ce riche programme, un opéra en trois actes de MM. Scribe et Auber, dont la glorieuse collaboration nous promet un nouveau, un éclatant succès. *Le Docteur Mirobolan*, de M. Eugène Gautier, passera vers la fin du mois et servira à la rentrée de Couderc. Un joli opéra de MM. Crémieux et Caspers, *Ma tante dort*, vient aussi d'être heureusement transporté du Théâtre-Lyrique à l'Opéra-Comique. Il sera joué par madame Ugalde, mesdemoiselles Révilly et Bousquet, et MM. Moker et Ponchard.

L'activité est à l'ordre du jour à l'Opéra-Comique, et la nouvelle administration ne perd pas son temps, comme on voit.

Nous parlions de féerie tout à l'heure. La Porte-Saint-Martin, qui a fait des recettes excellentes pendant tout l'été avec des reprises, en prépare une d'une pièce qui a eu un grand retentissement au temps jadis : *le Pied de mouton*. Une féerie dans une salle féérique, c'est le comble!

Il entre dans ma spécialité, ou je ne m'y connais pas, de vous signaler l'immense succès que vient d'obtenir à Bade l'opéra de M. Gounod, *la Colombe*, dont les paroles sont de MM. Michel Carré et Jules Barbier. La pièce est puisée dans un conte de la Fontaine, *le Faucon*. C'est loin d'une colombe un faucon; mais qu'importe! les extrêmes se touchent. La partition de *la Colombe* est, de l'avis de ceux qui l'ont entendue, un chef-d'œuvre de mélodie. Roger a chanté délicieusement son rôle; madame Carvalho a fait des merveilles de vocalise; Balanquié et mademoiselle Faivre ont brillé à côté de ces éminents interprètes. Force a été à M. Gounod de reparaitre sur la scène où on lui a fait une véritable ovation. Le soir, les musiciens de l'orchestre lui ont donné une sérénade. S. M. le roi de Wurtemberg assistait à cette représentation, qui a été une véritable solennité musicale.

Les deux sœurs Marchisio devaient paraître ensemble dans le *Trouvère*, mais mademoiselle Carlotta Marchisio, le soprano, paraît avoir redouté avec quelque raison le rôle de Léonore, le triomphe de madame Gueymard-Lauters, et laissera sa sœur Barbara chanter seule Azucena dans l'opéra de Verdi. Elle étudie, en revanche, le rôle de Mathilde de *Guillaume Tell*, où elle a de véritables chances de réussir.

Pierre OBEY.

Adolphe GOUBAUD, directeur-gérant.

LE

MONITEUR DE LA MODE.

MODES,

Renseignements divers, description des Toilettes.

On va s'occuper maintenant des vêtements d'automne avant que ceux d'été aient eu leur raison d'être. La maison *Lhopiteau*, 41, rue Vivienne, qui compose toutes ses confections avec tant de goût et de discernement, prépare de nouveaux paletots d'une forme charmante, des manteaux et des pelisses amples et confortables, en magnifiques étoffes de soie, d'autres en drap léger rayé ou quadrillé ou en moelleuse étoffe de laine. On fait aussi en tricot, de petits paletots avec poches, qui ont beaucoup de succès.

On porte beaucoup de satin, et la maison *Lhopiteau* a fait, pour sa clientèle, plusieurs robes de cette étoffe sérieuse et bien appropriée à la température. L'une, qu'emporte à Hyères une grande dame russe, est couleur vert pré, à jupe unie accompagnée d'une grande pèlerine couvrant la taille et doublée de taffetas blanc.

Une autre était lilas, à taille courte, décolletée carrément et tout ornée de jais blanc. Elle devait être accompagnée, comme coiffure, d'une résille de jais blanc.

Une autre robe de dîner, créée par mademoiselle *Pauline Conter*, était de taffetas blanc chiné de gris, ornée dans toute sa hauteur de nœuds de ruban bleu, à corsage montant, à manches plates surmontées de bouillonnés, et se complétant par un col et des manchettes de guipure garnis de nœuds. Le bonnet *Charlotte Corday* était orné de fleurs bleues et d'une écharpe de taffetas frangé.

Plusieurs toilettes de jeunes filles destinées à des bals des eaux étaient :

Une robe de tarlatane à quinze petits volants à corsage francé, à ceinture de large ruban rose replié en deux grandes coques retombant en avant sur deux longs bouts bordés de dentelle noire. La coiffure était une guirlande de petits boutons de roses, roses et blancs. En avant de la robe, au creux du corsage était un tout petit bouquet pareil.

Comme seul bijou, une plaque de corail rose montée en bracelet achevait cette jeune toilette.

Une autre de mousseline blanche à seize petits volants bordés de ruban bleu, se complétait d'une guirlande de myosotis sur le front, d'un bouquet semblable au corsage, et d'une parure de turquoise.

Une autre encore, également de mousseline blanche, avait un dessous vert d'eau, un corsage montant, et en

avant, une garniture de dentelle blanche retenue ouverte de chaque côté et retournant par derrière un peu froncée, mais sans dépasser la robe verte. Dans les cheveux, des pampres verts et noirs se mariaient à de la dentelle.

Une superbe robe de lampas cerise et blanc, expédiée en Russie, avait des manches longues étroites, mais avec crevés et ornements découpés. Le bas de la robe, richement découpé en taffetas cerise et blanc, était tout couvert de ruches. La coiffure assortie était en plumes et diamants.

Une robe préparée pour une expédition lointaine était de velours grenat foncé, relevée de dentelles noires contourées par le bas, en festons croisés, et attachés par des boutons d'or de la grosseur d'une pièce de 2 francs. Le corsage était plat avec une berthe de dentelle noire à double rang légèrement creusée devant et derrière, à taille courte et manches très courtes ornées de dentelles posées à plat.

Deux jeunes et gracieuses belles-sœurs emportent dans leur résidence du Berri deux costumes d'amazone d'une ravissante fantaisie. L'un est vert myrte, avec un petit chapeau de feutre noir et une longue plume verte, l'autre noir avec une plume rose des Alpes sur un chapeau mousquetaire.

Un costume demandé à la maison de commission *Lassalle et Cie*, pour une représentation dramatique dans un château, ce qui est en ce moment la grande fureur, était une jupe de satin bleu saphir, ouverte par devant sur un dessous de satin blanc, un corsage à longue pointe orné d'aiguillettes d'acier, et une toque de velours bleu à plumes blanches.

Le temps d'hiver qui a persisté pendant tout le printemps et l'été, n'a guère permis de se produire aux belles pointes de Chamilly et aux châtes mantelets que la maison *Violard*, 2, rue de Choiseul, avait fabriquées en vue des fraîches et légères toilettes de la saison nominale. Les belles dentelles que nous avons admirées dans cette maison d'élite ont été et sont encore surtout employées à des garnitures de châles, de cachemire et à des volants de robes de soirées.

Les robes destinées aux petites réunions et aux bals de la campagne se font toujours en mousseline, en gaze, ou en organdi, avec volants surmontés de bouillonnés et transparents de rubans terminés par des nœuds. Presque tous les corsages se font décolletés. Lorsqu'on veut les rendre moins habillés on les recouvre de fichus de tulle ou d'étoffe pareille à la robe. On met aussi en dedans de ces robes des chemisettes à plis plats dont nous

avons vu de délicieux modèles chez mademoiselle *Anna Loth*, 28, place Vendôme.

Un charmant modèle de fichu, créé aussi par mademoiselle *Anna Loth*, est arrondi en arrière, pointu en avant, et destiné à garnir l'intérieur d'une robe ouverte. Les manchettes, assorties, sont également à pointes.

Le triomphe de mademoiselle *Anna Loth* est peut-être encore dans ses délicieux petits bonnets. Parmi ceux que nous avons admirés chez elle, nous en citerons un en blonde brodée et en dentelle noire, avec une écharpe de taffetas noir à volants de dentelle, et un bouquet de fleurs des champs seulement à gauche.

Un autre, également en blonde blanche, était orné d'une écharpe de dentelle noire, de verveine rouge, de prunelles noires et de nœuds de taffetas blanc bordés de dentelle noire.

Comme coiffures de soirées, on porte beaucoup de torsades et d'écharpes de taffetas à bouts de dentelles ou d'effilés, avec une simple touffe de fleurs des champs. Quelquefois ces fleurs sont disposées en nœud sur le front et en nœud au-dessus du cou.

Des nœuds semblables sont quelquefois en diamants au milieu de guirlandes de fleurs.

Une coiffure, qui faisait dernièrement un splendide effet dans une fête officielle, avait été composée par madame *Tilman*, 104, rue de Richelieu, et se composait d'une couronne de roses, d'un nœud de diamant sur le front, et de deux gerbes de diamant retombant de chaque côté.

Une autre se composait de giroflée marguerite des Alpes à feuillage de velours noir veiné d'or, et donnait un éclat infini à une toilette toute blanche.

Des groupes de fleurs ou de fruits destinés à orner d'une manière si charmante les chapeaux de jardin en paille de riz cousue, bordée de velours noir, reçoivent des mains de madame *Tilman* une grâce et une originalité tout exceptionnelles.

Les costumes d'enfants que fait exécuter madame *Thorel*, à *Saint-Augustin*, 45, rue Neuve-Saint-Augustin, ne peuvent non plus se comparer à aucun de ceux qui se font ailleurs. En voici quelques-uns portés par les enfants d'une amie :

Une petite fille de cinq ans avait une robe de grenadine grise chinée, à trois petits volants dans le bas, une confection de drap léger blanc quadrillé de noir, bordée de tuyautés de taffetas vert et à poches posées en travers, et un chapeau amazone de paille d'Italie, bordé de velours noir et orné d'une plume d'autruche blanche.

Un petit garçon de trois ans avait un costume de piqué mais soutaché de rouge, se composant d'une jupe brodée au-dessus de l'ourlet, d'un zouave arrondi, une petite chemisette plissée et brodée de rouge, ainsi que les manchettes tuyautées, et un chapeau de paille d'Italie bordé de rouge et orné d'une plume de perdrix.

Un plus petit enfant avait une robe de piqué blanc, ornée de bandes de reps soutaché, une escarcelle également soutachée, et un chapeau rond à bords étroits, entièrement orné de rubans blancs.

Dans les modes d'automne ou plutôt de ce qui serait l'automne si toutes les saisons de cette année n'étaient

pas bouleversées et confondues d'une si effroyable manière, la crinoline jouera toujours un grand rôle. Les jupes augmenteraient plutôt leur ampleur que de la diminuer et il est à craindre encore une fois que l'exagération de cette mode ne nuise à ce qu'elle a d'économique et d'avantageux.

Les jupes à ressorts d'acier de la maison *Creusy*, 153, rue Montmartre, tout en s'adaptant à tous les caprices et à toutes les modifications de la mode, sont par leur coupe habile, par leurs proportions sagement combinées, celles qu'on doit recommander à la femme de bon goût. En donnant de la grâce à sa toilette, de l'aisance à sa démarche, elles la préserveront de cette excentricité qu'on ne confond que trop souvent avec l'élégance. Ces jupes qui se font pour les eaux et les bains de mer en un joli coutil gris rayé, et pour les toilettes du soir en soie blanche, en tulle ou en mousseline brodée, suivent par leur forme la tendance de la mode qui est aux tournures effacées et aux robes à queues.

En somme, la richesse et l'éclat sont le grand caractère de nos modes actuelles, et il nous semble que nous devons nous en féliciter. Pendant trop longtemps un goût pauvre et mesquin, sobre jusqu'à la parcimonie et jusqu'à l'indigence a été confondu bien à tort avec la simplicité qui n'est qu'une suprême entente de l'harmonie. On comprend aujourd'hui que la distinction peut très bien se concilier avec les métaux précieux, avec les couleurs vives, avec les plus brillantes pierreries, et que pour garder le charme imposant de la femme du monde, il n'est pas indispensable de se travestir en quakeresse. Cette révolution d'ailleurs était indiquée et nécessaire. A mesure que les peintres et les poètes nous faisaient mieux connaître l'antiquité grecque et asiatique, à mesure que nous pénétrions davantage en Orient et que nous en rapportions des merveilles d'art industriel, nos modes devaient forcément se rajeunir à ces grandes sources de civilisation raffinée. Comme par une nouvelle renaissance, la nacre, l'ivoire, la pourpre retrouvée par cette Chine patiente et poétique dont le goût s'impose à l'univers, tous les métaux, toutes les pierreries, les étoffes où l'or et l'argent se mêlent aux couleurs vives, viennent donner à nos vêtements une splendeur qu'ils ne perdront plus désormais. Enfin, l'artiste s'associe à cette œuvre de régénération; il devient nécessaire qu'un peigne, une broche ou une bague d'or aient été dessinés par un homme de talent, et, grâce à cet élan vers le beau, nous retournons aux créations admirables du XVI^e et du XVIII^e siècle. Tous les ornements purement industriels, créés par une main servile disparaissent enfin de la toilette d'une vraie grande dame, et pour être réellement à la mode, il ne suffit plus d'avoir un sac d'argent et de s'adresser au premier marchand venu. La poésie reprend son empire, n'est-ce pas justice, après les misères d'un si long exil ?

Madame Marie DE FRIBERG.



LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue Richelieu, 92.

Coiffures de la M^{me} Gagelin, r. de Richelieu, 83. — Modes d'Alexandrine,
 Robes et Parapluies à la Ville de Lyon, r. de la Chaussée d'Antin, 6.
 Parfums de Violet, fournis de S. M. l'Impératrice et S. M. Denis, 37.

Flours de la M^{me} De Laere r. de Richelieu, 18. | Cuviers de la M^{me} de Commission Lassalle et C^{ie}.

Entered at Stationer's Hall.

LONDON at the Monitor Office, in Greek Street Soho. NEW-YORK, Putnam & Co. General Agents.

MADRID, J. de la Pen





L'éditeur: Eug. et Jean de Roubaix, et Paris.

610 bis

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue Richelieu, 92.

Haute Lingerie de la M^{me} Colas rue Vivienne, N^o 47.

GRAVURE DE MOD
 ... de la robe de chambre. — C
 ... de couleurs noir et de g
 ... de chaque est oblong
 ... de devant, plate des côté
 ...
 ... noir, de 2 centimètres
 ... de vairs, aussi de
 ... noir devant en deux t
 ...
 ... il y a deux gerbes, u
 ... qui vient en avant, u
 ... sur une plane en arri
 ... et de roquaine
 ... à la fin, des an lien cro
 ... de caoutchouc que l
 ...
 ... de drap-fantaisie fond bl
 ... de couleurs noir et de
 ... est entièrement ajus
 ... se compose d'une pièce
 ... une petite pelerine pos
 ... et le haut du corps.
 ...
 ... est taillé de
 ... à plat sous un
 ... et forme mille sur la p
 ... sur chaque épaul
 ... pas laissent voir des
 ... et quatre derrière
 ... la disposition de la c
 ... dans le lux.
 ... est ornée d'une band
 ... en papier, le tout listré d
 ... le manteau de
 ... a deux poles sur chacu
 ... Ils sont en pareil au vé
 ...
 ... devant et au bas, et
 ... à la tête penché.
 ... est très longue et
 ...
 ... (soit plus f
 ... gris-rouge clair à la
 ... en une semie de fleurs
 ... le feuillage
 ... est tout noir, à corsu
 ... Sur le devant,
 ... et tablettes noir listré pe
 ... de tablettes noir, listré
 ... sans les débords
 ... centimètres.
 ...
 ... de
 ... de dentelle, de marab
 ... et la robe sont tendue
 ...
 ... il y a un
 ... au milieu une boule
 ... en crêpe
 ... y a quatre marabouts
 ... les bords et les deux

GRAVURE DE MODES N° 610.

TOILETTE DE BAINS DE MER. — Chapeau glaneuse de paille belge, garnis de velours noir et de gerbes d'épis et de fleurs des champs.

La tête de ce chapeau est oblongue; la passe, laitonnée, est unie, rabattue devant, plate des côtés, et retombant naturellement derrière.

Un velours noir, de 2 centimètres, borde le tour.

Un ruban de velours, aussi de 2 centimètres, entoure la forme; il est noué devant en deux bouclettes, et noué derrière à deux bouts.

Sur le côté il y a deux gerbes, une petite composée seulement d'épis qui vient en avant, une autre plus longue (qui se rejette comme une plume en arrière), composée d'épis, de blquets, de paquerettes et de coquelicots. Ces deux gerbes sont retenues, au côté, dans un lien croisé en velours. On met dessous une bride de caoutchouc que l'on passe sous les cheveux par derrière.

Baigneuse de drap-flanelle fond blanc, à mille carreaux grisâtres, garnie de taffetas noir et de lisérés pensée.

Ce vêtement est entièrement ajusté du haut.

Le haut se compose d'une pièce plate qui descend à l'intérieur comme une petite pèlerine pour soutenir et maintenir le vêtement sur le haut du corps.

Le manteau baigneuse est taillé décolleté en cœur devant et derrière, il est monté à plat sous un liséré pensée qui dessine le décolleté et forme saillie sur la pièce plate.

Il a une couture sur chaque épaule et une au dos; ces coutures s'arrêtent, puis laissent voir deux plis, repliés en dessous sur chaque épaule, et quatre derrière.

Ces plis et la disposition de la coupe fournissent une très grande ampleur dans le bas.

L'encolure est entourée d'une bande de taffetas noir formant des pattes en piques, le tout liséré de violet des deux bords.

Trois pattes ferment le manteau devant.

Il y a aussi deux pattes sur chacune des coutures de l'épaule et du dos. Elles sont en pareil au vêtement et sont lisérées de soie pensée.

Tout le bord, devant et au bas, est bordé d'une bande de taffetas noir à lisérés pensée.

La baigneuse est très longue et ronde, elle retombe plus derrière que devant.

Robe de mozambique (tissu plus fort et moins mou que le harége), fond gris-roussâtre clair à larges rayures plus foncées. Sur le tout est un semis de fleurettes brochées en soie noire et pensée. La fleur est noire, le feuillage pensée.

Cette robe est tout unie, à corsage plat, à manches bouffantes avec poignet. Sur le devant, du haut au bas, il y a des noeuds plats en taffetas noir liséré pensée.

Une bande de taffetas noir, liséré pensée, est posée à plat au bas de la jupe. Sous le bas débordé une petite ruche tuyauté, haute de 2 centimètres.

TOILETTE DE DEUIL. — Chapeau de crêpe lisse noir, garni de velours, de dentelle, de marabouts mouchetés et de jais noirs.

La passe et la calotte sont tendues. Un velours noir borde la passe.

Sur le fond, qui est plat, il y a une coquille ronde de dentelle noire ayant au milieu une boule de jais avec pendeloque.

Le bavolet est bouillonné en crêpe lisse.

Sur la tête il y a quatre marabouts qui retombent de chaque côté, deux sur les bords et les deux autres se rejetant un peu en arrière.

Ces marabouts sont posés sur une coquille de dentelle noire qui débordé sur le haut de la passe où elle est retenue par une boule à pendeloques de jais.

Le bandeau est de velours noir avec un chou de dentelle de chaque côté, ayant chacun, au milieu, une boule et pendeloques.

Ruches de dentelle noire.

Brides de taffetas n° 30.

Robe de taffetas noir recouverte de gaze de soie noire et ornée de volants de gaze noire bordés de taffetas et de volants de taffetas à bords découpés.

Châle de gaze, ornée comme la robe.

La robe est montante, le corsage est uni avec boutons devant.

Taille ronde. Ceinture à agrafes.

Manches bouffantes avec poignet.

Au bas de la jupe il y a, alternativement, et posés en biais, un volant en taffetas à bords découpés excessivement francé et un volant de gaze bordé de taffetas noir seulement soutenu, c'est-à-dire à peine francé.

Une petite ruche frisée, haute en tout de 2 centimètres et découpée à chaque bord, couvre la naissance des volants.

Le châle, disposé d'une façon toute nouvelle dans la maison Gagein, se compose d'un carré oblong en gaze noire; cinq volants dont trois en taffetas et deux en gaze bordée de taffetas garnissent la partie qui retombe dessus. Des volants pareils à ceux du haut garnissent la partie qui francé le dessous du châle. Une haute guipure termine le bas.

Deux ouvertures perpendiculaires sont pratiquées de chaque côté, de façon que les bras, passant dans ces fentes, maintiennent ce châle sans que le bras soit engagé sous le tout. La partie supérieure seule est engagée; ce qui donne une grande facilité à porter ce châle avec élégance et à le maintenir sans le secours des épingles.

TOILETTE DE PETITE FILLE. — Robe de turlatane, corsage carré, francé du haut en bas.

Petites manches formées par un petit volant tuyauté.

Jupe garnie de volants tuyautés.

Écharpe de taffetas bordée d'un tout petit volant.

EXPLICATION DE LA LINGERIE.

N° 1. Bonnet de mousseline à pois, garni d'une neige de tulle Bruxelles, une traverse de ruban coupe le fond, et se termine d'un côté par une chicorée de ruban décousu, et de l'autre par un groupe de petites cocardes aussi de ruban.

N° 2. Bonnet Charlotte Corday de blonde. Le fond est entouré d'une ruche de blonde rehaussée. Une ruche de blonde noire orne le dessus. Les côtés sont garnis de touffes de sorbier or et noir avec feuillage de ruban noir. Brides garnies d'une petite blonde.

N° 3. Pelisse reine-marguerite de mousseline noire garnie de broderies au plumetis. Chaque garniture est accompagnée d'une ruche gaufrée. Sous les garnitures des côtés il y a des ouvertures pour les bras.

Deux volants tuyautés simulent une pèlerine.

N° 4. Col Gabrielle brodé au plumetis. Ce col se compose d'une pièce plastron et d'un col à revers.

N° 5. Manche à parement brodé au plumetis.

N° 6. Manche assortie au col n° 4.

Courrier de Paris.

Il faut donc que nous nous résignons à commencer ce Courrier par deux nouvelles bien tristes. Deux morts, deux deuils !

Nos lectrices se souviennent sans doute du terrible accident arrivé il y a quelques mois à madame la comtesse de Saint-Marsault, l'aimable femme du préfet de Versailles. Pendant un bal donné à la préfecture, un lustre s'est détaché du plafond, et madame de Saint-Marsault qui vit l'imminence du danger se précipita pour prévenir les personnes exposées, et ce fut elle qui resta victime de ce dévouement. Elle reçut, dans la chute du lustre, de violentes contusions et de nombreuses brûlures. Ses jours, un moment menacés, lui furent rendus par des soins exquis, mais hélas ! ce ne pouvait être que pour un temps. La guérison ne fut jamais complète, madame de Saint-Marsault a traîné, depuis lors, une existence sans cesse menacée, et ces jours derniers elle a succombé à un mal devenu incurable.

Le public avait oublié cet événement déplorable ; les amis de madame de Saint-Marsault seuls s'attendaient à ce lugubre dénouement. Ils n'ont pas été surpris ; ils n'en sont pas moins dans le deuil. Les gens qui se dévouent au salut et au bien des autres ne devraient jamais mourir de leur dévouement ! Les hommes ne sont pas déjà si portés aux bonnes actions, et il me semble que c'est les décourager que de leur montrer une expiation au lieu d'une récompense au bout, à supposer que l'on doive considérer la mort comme une expiation et une peine, au lieu d'une joie et une récompense !

Mais que voulez-vous, ce n'est pas la vie que l'on regrette toujours, c'est l'œuvre inachevée qu'on laisse derrière soi ; cette œuvre que nous avons tous besoin d'accomplir, et sans laquelle nos jours sont inutiles ici-bas. Aussi, quand on voit une femme succomber au milieu de ses devoirs de mère et d'épouse, alors qu'elle les comprend sainement les uns et les autres ; quand on voit un écrivain, un savant, un artiste, la tête pleine de beaux vers, la main ferme encore, le cœur ardent, tomber tout à coup foudroyé par la mort, on ne les plaint pas eux, ni cette mère, ni cet artiste, ni ce savant, ni ce poète ; mais on se demande si c'était bien l'heure qu'ils disparaissent du milieu de nous, si leur tâche était remplie, s'ils avaient atteint le but où c'est notre mission à tous de marcher, s'ils avaient assez combattu pour avoir le droit de mourir !

Hélas ! ainsi en fut-il pour madame de Saint-Marsault ; ainsi en est-il pour cet autre qui vient lui, aussi, de mourir par un terrible accident, je veux parler de Decamps, ce puissant artiste qui a eu presque du génie à force de magnificence, d'originalité, de verve et de vérité dans son talent.

Oui, Decamps est mort. Cette nouvelle a été un coup de foudre dans le monde des arts, dans le monde de tous ceux qui honorent le talent, les grands cœurs, les grands caractères ! Et comment est-il mort, ce merveilleux artiste dont le pinceau a tenu en haleine toute une génération, cet heureux poète qui n'a été qu'admiré et dont

les défauts s'oubliaient devant les qualités de son art ! Ah ! s'il était mort de vieillesse, la main défaillante à son œuvre, le génie éteint par les ténèbres de la maladie, on eût dit, en pleurant son départ : Il avait fait son temps, et nous avons, chacun de nous, le nôtre à faire ! Après quoi le rideau de la grande comédie de la vie tombe sur la pièce, drame ou bouffonnerie, dont nous avons été le héros ! Mais il n'en est pas ainsi pour Decamps ; il était dans la force de l'âge, dans la toute-puissance de son talent, dans le midi de sa gloire. Un accident, un coup de foudre, et voilà les liens de la vie qui semblaient des chaînes tant ils étaient forts encore, brisés comme des fils ténus, et de tant de grandeur, d'un souffle si énergique, d'un talent si fécond, il ne reste plus rien !

Il faut bien que je raconte l'événement, puisqu'il doit être le dernier mot de cette existence si bien remplie.

Decamps habitait Fontainebleau depuis quelques années. Son plaisir, son délassement, sa santé étaient dans les exercices violents, le cheval, la chasse, la grande chasse à courre, la chasse rehaussée du danger. Il accompagnait donc, le mercredi 21 août, date funèbre, une chasse de la vénerie impériale. Decamps montait un cheval fougueux, un cheval vicieux, sujet à s'emporter. Il aimait la domination, ce fier caractère, il aimait à dompter, à vaincre. C'était son essence. Il avait dominé la foule toute sa vie ; il avait dompté la gloire, il avait vaincu la popularité. Qu'était-ce un cheval à soumettre à côté de ces luttes en quelque sorte surhumaines où les plus vigoureux cœurs succombent quelquefois ? Ses amis dirent vainement : « Ne montez pas ce cheval ! » Decamps souriait, et il étreignait le ventre de la bête avec une telle force, que les timides prenaient confiance à le voir maître de sa monture qui piaffait impuissante sous cette puissante étreinte !

Mais qui peut répondre que les vaincus d'un jour ne seront pas les vainqueurs du lendemain ? Qui peut dire que les plus grandes forces ne failliront point à un moment ? Les meilleurs nageurs se noient, les meilleurs cavaliers font des chutes terribles !

Cheval et cavalier partent donc. Au détour d'une allée vint à passer la meute aboyant, les cors chantant leurs fanfares ; le bruit est formidable, le cheval piaffe, s'irrite, s'emporte sous bois. Decamps est encore le maître, il vaincra sans doute cette fougue ; mais hélas ! il a beau se courber sur le cou frémissant du cheval, il rencontre une branche, à hauteur de sa tête. Le cavalier est renversé, on le relève sans connaissance avec le crâne fracassé, et deux heures après, le grand artiste expirait dans les bras de ses amis.

Est-ce assez lamentable ! et la gloire tient-elle donc à si peu de chose ! Jamais aucune formule de style ne suffira à dire la douleur de ceux qui aimaient cet homme si sympathique, non plus qu'à retracer les regrets de ceux qui n'admiraient que l'artiste.

Decamps était né à Paris en 1803. Son talent avait une double face. Il fit de la satire peinte ; ses fameux singes dans lesquels il résuma l'humanité, ont eu un retentissement que je n'ai pas besoin de rappeler. Les sujets de ses tableaux ont été le plus souvent très simples : un enfant jouant avec une tortue, un pachà fumant sa

pipe, un invalide, un garde chasse. Il avait une passion très vive pour les sujets orientaux. Il avait approfondi l'Orient; il l'avait étudié sous tous les tons, et on se souvient sans doute du succès immense de quelques-uns de ses tableaux : la *Ronde de nuit*, le *Supplice des crochets*, le *Corps de garde turc*, l'*Ecole turque*, etc., etc. Decamps a peint également des tableaux de bataille, sa fameuse *Défaite des Cimbres* (1833) a fait assez de bruit.

Rien de cela n'a pu le sauver d'une vulgaire branche d'arbre !

Revenons à des sujets moins sombres. L'Académie française a tenu sa réunion annuelle le 23 août, et cette réunion a été une double fête pour les lettres. M. Villemain a prononcé le discours où se trouvent résumées les récompenses accordées par l'Académie aux œuvres littéraires que ce grand corps de lettrés a la mission d'encourager et de couronner. M. Villemain c'est l'éloquence, c'est la finesse, c'est la grâce, c'est la critique habile, bonne conseillère et bienveillante, c'est le goût et l'atticisme ! Ce discours qui aurait pu n'être qu'une aride nomenclature, est une leçon charmante de littérature. Personne ne s'entend aussi bien à critiquer finement l'œuvre même dont il proclame l'excellence et la victoire. Chaque trait porte, le trait de l'éloge, comme le trait du blâme. Comme il sait dire au vainqueur : « C'est bien, mais ce n'est pas parfait. » Trente lignes du discours de M. Villemain sont une haute leçon de morale religieuse à propos du prix de 3000 francs décerné à l'ouvrage de M. Émile Saisset : *Essai de philosophie religieuse*. Comme il peint en quelques mots la grande figure du chancelier d'Aguesseau, au sujet du prix de 2000 fr., accordé à M. Francis Rollin pour son livre le *Chancelier d'Aguesseau*. Quel charmant cours d'histoire littéraire lui fournissent les deux livres de M. Marcou sur *Péligon* et de M. Lenient sur la *satire en France*, et celui de M. Paul Albert sur *saint Jean Chrysostome* !

Comme il sait descendre avec grâce de ces hauteurs de l'histoire philosophique et littéraire, pour parler en style simple et net, et pur comme de l'eau de roche, du livre de M. Rondelet, les *Mémoires d'Antoine*.

Écoutez avec quel charme M. Villemain s'exprime au sujet de quelques volumes de poésies couronnées à ce concours.

« Deux recueils de poésies, dit-il, sont aussi réservés par l'Académie pour le talent et l'emploi du talent. Ici, un homme jeune encore, qui a voyagé dans l'Orient, lui emprunte, soit une antique légende, soit de gracieuses et terribles images. Il renouvelle la tradition populaire du Juif errant, et mêle à ce vieux récit quelques accents d'une émotion plus douce et comme une évangélique pitié. Il montre la miséricorde divine accordant la mort à l'homme maudit sur la terre. Ailleurs, il peint les jalouses fureurs de l'Orient et les longues souffrances de l'amour fidèle. L'art peut manquer parfois à ses vers, mais ils ont la puissance de l'imagination émue et la pureté d'âme dans la passion. C'est assez pour attirer l'attention de tous ceux qui aiment encore la poésie. »

Les deux poètes dont il s'agit sont M. Édouard Grenier et M. de Beauchêne. Un troisième poète a été couronné par l'Académie, c'est M. Louis Ratisbonne, l'auteur délicat d'une belle traduction du Dante.

« L'époque de Dante, dit M. Villemain, le caractère extraordinaire de son génie, l'aspect d'antiquité, indigène, il est vrai, qu'il a même pour ses lecteurs nationaux d'aujourd'hui, semblaient rendre souvent impossible la renaissance de sa poésie dans des vers français, calqués maintenant sur les siens. Combien la diction et le rythme de notre langue n'auraient-ils pas à souffrir d'une telle contrainte ! Que de fois notre vers se briserait sous le poids de la pensée du poète ! Que de fois la fidélité littérale paraîtrait inculte et prosaïque ! Souvent aussi cette pensée originale, rendue dans sa rudesse, ne le serait pas dans sa naïveté et ne serait plus que bizarre. Il n'est pas un de ces reproches que l'interprète nouveau de Dante ne puisse encourir dans quelque partie de son ouvrage ; et cependant il a osé avec talent et s'est inspiré de sa persévérance, égalant parfois, dans ses rimes françaises, l'harmonie des tercets italiens, et donnant çà et là, par quelque vers fort et simple, comme l'empreinte du poète original. Sa traduction en vers est alors bien autrement fidèle que la prose française n'avait tenté de l'être, dans les mêmes passages ; sous des mains habiles. Enfin, ce qui est plus encore, malgré les fautes de négligence ou de nécessité, malgré les choses inattendues qui choquent, pour prix de ce long travail, de cette pieuse admiration de Dante, on sent par moments comme un souffle de cette mélodie dont les sons n'arrivent pas tout entiers jusqu'à nous. »

Je ne finirais pas avec les citations ; je préfère donc vous dire tout de suite quelles autres œuvres ont été couronnées : c'est le remarquable, savant et tout poétique travail de M. Wallon sur *Jeanne d'Arc*, c'est de l'épopée nationale ; puis l'*Histoire d'Angleterre* de M. Bonnechose. Le prix légué par M. Maillé-Latour-Landry à titre d'encouragement à un écrivain dont le talent demanderait aide et assistance, a été décerné à M. Philoxène Boyer, et c'est vraiment justice. Un autre prix fondé pour l'homme de lettres ou la veuve d'un homme de lettres digne d'une marque d'intérêt public a été donné à madame Louis Fleury « dont le talent s'inspire de la vieillesse même pour trouver de beaux vers, » et à M. Thales-Bernard « érudit et poète, et jeune encore, atteint de la plus douloureuse infirmité qui puisse s'attacher aux longues études et aux dernières années. »

Les lettres ont donc eu leur fête ces jours-ci, si les arts ont eu leur deuil !

X. EYMA.



MÉLANGES.

Les prix proposés par l'Académie française pour 1864, sont les suivants :

L'étude littéraire sur le génie et les écrits du cardinal de Retz est remise au concours pour 1864. Le prix sera une médaille d'or de 2000 francs.

L'Académie propose pour sujet du prix de poésie qui sera décerné en 1864, *l'Isthme de Suez*. Le prix sera une médaille d'or de 2000 francs.

L'Académie propose pour sujet d'un prix d'éloquence à décerner en 1862 : *Une étude sur le roman en France depuis l'Astrée jusqu'à René*. Le prix sera une médaille d'or de 2000 francs.

* *

Un vol considérable et des plus audacieux vient d'être commis dans la sacristie de l'église métropolitaine. Le trésor de l'église Notre-Dame a été enlevé; grâce à d'actives recherches on est parvenu à trouver une partie des précieux objets volés. Depuis quelques jours on était occupé à réparer les vitraux de la sacristie; ces travaux étant terminés, on se disposait à enlever le petit échafaudage volant établi en dehors de la fenêtre, le lendemain même du jour où le vol a été commis. Par une singulière fatalité, le prêtre, chargé de la garde du trésor, qui porte le titre de *chevevier*, et qui couche habituellement au-dessus de la sacristie, était en congé. Cette circonstance était évidemment connue des auteurs de ce crime.

Le trésor de Notre-Dame, que les rois de France avaient sans cesse enrichi par des dons magnifiques, avait un caractère historique intéressant au point de vue de l'art. Le *Moniteur* en a donné la nomenclature que nous croyons devoir mettre sous les yeux de nos lecteurs :

« On y comptait, en 1763, quatre bustes et deux images en vermeil, or et pierreries; un livre d'épîtres relié en vermeil; six reliquaires de même matière et trois autres en argent; deux grands reliquaires en or; cinq châsses de vermeil; quatre crosses; une armoire pleine de chandeliers de vermeil; six croix de vermeil; une croix d'or attribuée à saint Éloi, et une d'argent; trois vases de vermeil et trois d'argent; sept calices en vermeil, un en or et deux en argent; trois burettes en vermeil; un grand ciboire en argent; deux paix en vermeil; un soleil de vermeil et un d'argent; deux encensoirs d'argent; un bague de vermeil; un bâton cantoral en vermeil; un réchaud d'argent à placer sur l'autel pendant l'hiver; un tombeau d'argent pour le jeudi-saint; un bras en vermeil, et un grand nombre d'autres vases ou reliquaires.

» Ces objets n'étaient pas, pour la plupart, antérieurs au XVI^e siècle, mais il y en avait aussi de beaucoup plus anciens; ainsi que nous l'apprennent MM. de Guilhaemy et Viollet-le-Duc, dans leur *Description de Notre-Dame*, qui nous fournit en partie ces détails.

» On peut citer dans le nombre : la sainte couronne d'épines de Notre-Seigneur, en l'honneur de laquelle

saint Louis construisit la Sainte-Chapelle; le saint clou qui appartenait à l'abbaye de Saint-Denis; la croix d'or de l'empereur Manuel Comnène (XII^e siècle), que la princesse Anne de Gonzague légua, en 1683, aux moines de Saint-Germain-des-Prés; deux calices en vermeil du XIII^e siècle; la relique de la vraie croix envoyée en 1109, à Galon, évêque de Paris, par Anseau, chantre de l'église du Saint-Sépulchre, à Jérusalem; la crose en bois et cuivre de l'évêque Eudes de Sully; le crucifix que tenait saint Vincent de Paul lorsqu'il assista le roi Louis XIII à ses derniers moments; la discipline de saint Louis; plusieurs fragments d'étoffes qui passent pour avoir fait partie d'un vêtement de ce prince; un sac de soie tissu d'or, une ceinture de lin rehaussée d'ornements de couleur, et d'autres linges qui lui auraient appartenu. En outre de ces précieuses et antiques reliques, de nombreux dons faits à différentes époques sont encore venus accroître la richesse du trésor de l'église cathédrale de Paris, à laquelle les artistes de notre temps achèvent de restituer en ce moment son ancienne splendeur.

Une partie des objets que les voleurs n'ont pu emporter a été retrouvée, mais quelques-uns d'entre eux étaient dépourvus de leurs riches montures.

* *

Après avoir regratté et remis à neuf la nef, le chœur et les bas-côtés de Saint-Étienne-du-Mont, les ouvriers viennent d'aborder deux autres séries de travaux dans cette belle église : tandis que les uns font une restauration à fond du beau portail renaissance de l'église, d'autres sont occupés à restaurer les nombreuses chapelles du pourtour, de la nef et du chœur. En exécutant ce dernier travail, on vient de découvrir dans une des chapelles qui sont à gauche de ce chœur, sous une couche de badigeon, des peintures à fresque, endommagées sans doute, mais qui ne le sont pas tellement qu'un pinceau habile ne puisse les restaurer, si, après un examen, on juge qu'elles méritent d'être conservées.

* *

Parmi les immeubles à exproprier dans la Cité se trouve l'ancienne église des Barnabites. Bien que ce monument, qui se trouve vis-à-vis le Palais-de-Justice, ait été réservé lors des expropriations faites pour l'ouverture du boulevard de Sébastopol, la démolition en devra être opérée pour faire place à des constructions de profondeur convenable, ayant face sur le boulevard. D'ailleurs, il est sujet à reculement du côté de la rue de Constantin, par suite du nouvel alignement assigné à cette rue.

Des souvenirs historiques se rattachent à ce monument. Saint Éloi fonda, sur un assez vaste emplacement qu'il avait obtenu de Dagobert, vis-à-vis du palais, une communauté de religieuses sous l'invocation de saint Martial, évêque de Limoges. La célébrité de cette maison y attira de si nombreuses prosélytes, que Dagobert en étendit la circonscription à tout l'espace de terrain compris entre les rues de la Barillerie, de la Calandre, aux

Fèves et de Constantine. C'est ce qu'on appela alors la *Ceinture de saint Éloi*. Mais au commencement du XII^e siècle, les religieuses furent dispersées dans des couvents éloignés. L'abbaye fut alors donnée à Thibaud, abbé de *Saint-Pierre-des-Fossés*, à la condition d'y mettre un prieur et douze religieux de son ordre. Cela se passait en 1107, et dix-huit ans après l'évêque de Paris, Étienne de Soubi, en prenait possession. C'est de cette époque que date l'ouverture de la rue Saint-Éloi, qui fut ouverte sur les ruines de l'ancienne église, dont le chevet forma une église nouvelle sous le vocable de l'ancien patron, saint Martial. De la nef on fit une seconde église, sur l'emplacement de laquelle fut élevée plus tard celle des Barnabites.

En 1134, ce monastère fut rendu aux religieux de Saint-Pierre, qui le conservèrent jusqu'en 1530. A cette époque, leur principale abbaye, nommée *Saint-Maur-des-Fossés*, fut réunie avec ses dépendances à l'évêché de Paris. Ce fut en 1629 que M. de Gondi, premier archevêque de Paris, y installa la congrégation des clercs réguliers de Saint-Paul, dits Barnabites, que le roi Henri IV avait appelés en France vers 1608. Ces religieux, qui se consacraient aux missions, firent rebâtir l'église et la communauté qui tombaient en ruines. Le portail actuel a été élevé en 1704. Le couvent des Barnabites, supprimé en 1790, devint propriété nationale. Une partie en fut aliénée les 6 prairial, 1^{er} messidor an V, 14 thermidor an VI. Le reste, qui est sur le point d'être cédé à la ville par le domaine, sert de dépôt général du mobilier de l'État.

Un intéressant travail a été publié à Londres sur la galerie nationale des tableaux de cette capitale. On y trouve le prix qui a été payé pour l'acquisition de chaque ouvrage, le nom du précédent propriétaire et la date de la cession. La somme totale qui a été dépensée est de 184,505 liv. sterl. Le *Paul Véronèse*, ajouté à la galerie au prix de 13,650 liv. sterl., est le seul tableau qui ait coûté une somme aussi considérable. La collection acquise de M. Angerstein en 1824, moyennant la somme de 55,000 liv. sterl., forme le noyau du musée. Elle se composait de trente-huit tableaux, parmi lesquels était la série du *Mariage à la Mode* d'Hogart; le *Jules II* de Raphaël; quelques-uns des plus beaux paysages de Claude; *l'Enlèvement de Ganymède* et le *Vénus et Adonis*, du Titien, etc. En 1843, dix-neuf tableaux furent ajoutés à ceux-ci; de ce nombre étaient: *Sainte-Catherine*, de Raphaël; *Bacchus et Ariane*, du Titien, payé 9,000 liv. sterl.; *Mercur apprenant à lire à l'Amour*, et *l'Ecce Homo*, du Corrège, achetés ensemble au marquis de Londonderry, 11,500 liv. sterl.

Le 24 novembre 1843, sir Charles Eastlake fut nommé conservateur de la galerie. *Le Jugement de Paris* fut acheté sous ses auspices en juillet 1844, de M. Penrice, moyennant 4,200 liv. sterl.; *la Vision d'un chevalier*, de Raphaël, en 1847, 1,050 liv. sterl.; *l'Adoration des bergers*, de Velasquez, 2,050 liv. sterl., et beaucoup d'autres. La collection Krüger fut achetée en 1854,

2,800 liv. sterl.; quelques-uns des tableaux qui en faisaient partie furent revendus ensuite. En novembre 1847, une collection de trente-un tableaux fut achetée de la galerie Lombardi-Baldi, à Florence, pour une somme de 7,035 liv. sterl. Dans le mois de janvier de cette année, la collection Beau Cousin, composée de quarante-six tableaux, a été achetée à Paris 9,205 liv. sterl. Du Titien: *La Madone et l'Enfant Jésus*, *saint Jean et sainte Catherine*, et le portrait de l'Arioste, indépendamment d'autres ouvrages d'une grande importance. Une liste de legs et de dons faits à la nation est annexée au rapport, qui forme une histoire complète de la galerie nationale.

..

La fontaine des Innocents n'avait pas, dans l'origine, la forme qu'elle offre aujourd'hui: elle se composait de trois arcades seulement, formant une espèce de tribune ou de *loggia* italienne dépendant d'une maison particulière, au coin de la rue aux Fers et de la rue Saint-Denis: Pierre Lescot et Jean Goujon, les deux artistes du Louvre, en avaient dessiné l'un l'architecture et l'autre les bas-reliefs. Quand l'idée vint, sous Louis XV, de recueillir ce précieux morceau et d'en faire un monument isolé, le sculpteur Pajou fut chargé de le compléter par la composition d'une quatrième arcade, conçue dans la donnée des premières.

Lorsque, l'année dernière, la création du square et la régularisation des abords des Halles firent entreprendre la translation et la reconstruction de la fontaine, l'administration municipale, justement inquiète des conséquences que pouvait avoir pour les bas-reliefs ce nouveau déplacement, voulut qu'avant tout travail on en prit un moulage auquel on pût les comparer après. Heureusement on n'a eu à regretter aucun accident; la nature même des matériaux a favorisé l'opération, du moins pour les sculptures de Jean Goujon, qu'on a trouvées dans un état de conservation parfait.

Celles de Pajou, taillées dans une pierre moins dure, avaient beaucoup souffert, et l'on a reconnu l'impossibilité de les réemployer; on a dû en faire une copie, qui remplace aujourd'hui l'original.

Dès le commencement des travaux, M. le préfet de la Seine, au nom de la ville de Paris, s'est empressé d'offrir à M. le directeur général des musées impériaux ces précieux moulages de Jean Goujon et les fragments de Pajou pour les galeries de la sculpture française. Bientôt les artistes pourront contempler de près au Louvre ces élégants morceaux d'un monument que l'Italie envie à la France.

LOUIS DE SAINT-PIERRE



LA PIERRE DE TOUCHE.

(Voyez le numéro précédent.)

— Ma foi, dit du Croisil, j'affirme n'avoir jamais récolté que des sourires ravissants, des mots délicieux, rien de plus significatif.

— Moi, dit Norval, je déclare n'avoir jamais obtenu une meilleure moisson ; je souffre de la disette.

— Hélas ! j'ai à peine glané dans votre champ, messieurs, reprit Desmarest ; notre récolte, je le vois, ne saurait guère nourrir une robuste espérance. Et pourtant on répète partout que nous sommes les mieux accueillis, et les autres concurrents se retirent devant nous.

— Il faut pourtant bien savoir à quoi nous en tenir, palsembleu, dit du Croisil ; c'est facile : nous quittons Trois-Fontaines après demain ; demandons chacun un entretien particulier à notre châtelaine, déclarons-lui nos sentiments, et pressons-la de s'expliquer.

— J'appuie la proposition de l'honorable préopinant, dit Desmarest en souriant. Aujourd'hui même montons à l'assaut de la citadelle inexpugnable, et celui de nous trois qui aura planté son étendard sur la brèche recevra les félicitations des deux autres.

— Je ne promets pas de le féliciter de bon cœur, dit Norval.

— Nous vous donnons le droit de lui faire la grimace, répliqua en riant du Croisil.

Ils rejetèrent alors leur fusil sur l'épaule, et se remirent en marche. A peine avaient-ils fait quelques pas, qu'ils aperçurent, dans un petit chemin, dont ils étaient séparés par le ruisseau de Vaucouleurs, madame Davenel qui venait à leur rencontre. Elle était à cheval, vêtue d'une robe blanche amazone, et vraiment délicieuse dans ce costume, qui faisait admirablement ressortir ses formes élégantes et délicates. Un vieux domestique la suivait. Du Croisil cambra sa belle taille, Desmarest fit appel à ses plus jolis mots, et Norval prépara ses regards les plus expressifs. Il fallait, pour se joindre, traverser un pont de bois jeté sur le ruisseau assez large en cet endroit. Comme les chasseurs en étaient encore à une certaine distance, Juliette poussa son cheval pour le franchir ; soit que l'animal eût senti fléchir le pont sous ses pieds, soit que le bruit de l'eau, qui formait une cascade à cet endroit, l'eût effrayé, il se cabra, fit un bond de côté, brisa l'échelier qui servait de garde-fou, et tomba à l'eau avec Juliette désarçonnée par ce brusque mouvement. De grands cris retentirent dans la campagne ; nos trois chasseurs accoururent en toute hâte. Arrivés sur le pont, ils allaient se jeter à l'eau, quand le vieux

domestique leur fit remarquer qu'un homme les avait devancés. Cet homme avait déjà saisi un pan de la robe de madame Davenel, et la ramenait à la rive, en luttant énergiquement contre le courant. Ils s'élançèrent aussitôt vers l'endroit où le nageur allait aborder, et reçurent la jeune femme évanouie.

Juliette eut bientôt repris ses sens ; elle parut recueillir ses souvenirs, regarda autour d'elle à plusieurs reprises, et dit d'un air étonné :

— Eh bien ! où est-il donc ?

Il était facile de comprendre qu'il s'agissait de la personne qui l'avait retirée de l'eau. On chercha de tous côtés.

— Parti, répondit du Croisil.

— Ah ! fit Juliette d'un air affligé.

— Tenez, le voilà là-bas, qui gravit un coteau, dit Desmarest.

Juliette regarda vivement dans la direction indiquée, et vit un jeune homme en blouse, regagnant à pas pressés le village de Dammartin.

— Oui, oui, murmura-t-elle avec émotion, c'est lui, c'est bien lui !...

Et elle demeura pensive.

En ce moment, le vieux domestique ramenait le cheval qui avait abordé plus bas. Juliette se remit aussitôt en selle, et l'on se dirigea vers Trois-Fontaines. Juliette ne hâta pas l'allure de sa bête ; ses yeux se reportaient souvent sur l'horizon derrière lequel avait disparu celui qui l'avait sauvée.

Tout le reste de la journée, elle parut préoccupée ; ses hôtes en firent encore la remarque.

— Madame Davenel est bien rêveuse, bien distraite, dit Norval en soupirant.

— Tubieu ! est-ce qu'elle songerait à ce petit paysan ? dit du Croisil avec un sourire dédaigneux.

— Hum ! dit Desmarest, cœur de femme, énigme de sphinx. Mais n'oublions pas nos conventions.

II.

Juliette, en effet, pensait au jeune homme qui l'avait secourue si fort à propos. Avant qu'elle se fût évanouie, elle l'avait reconnu au moment où il s'approchait d'elle à la nage, et c'était le premier souvenir qui se fût éveillé dans son esprit lorsqu'elle avait recouvré connaissance. Dans son enfance, quand Juliette venait avec sa mère à Trois-Fontaines, elle y avait souvent rencontré un jeune garçon qui s'était fait le compagnon de ses jeux. C'était le fils d'un propriétaire du voisinage lié avec M. Davenel. L'enfant n'était pas beau, mais il se montrait si bon, si caressant, si gracieux, que tout le monde l'aimait, et que Juliette l'avait pris en grande affection. Plus tard, placé dans un collège de Paris,

Maurice ne revint plus que rarement à Trois-Fontaines ; le temps des vacances seul le réunissait à sa jeune amie. C'étaient alors des folâtreries charmantes et des gaietés intarissables auxquelles, toujours trop tôt, on coupait court. Les enfants, comme les oiseaux, ne se fatiguent jamais à voltiger. Mais bientôt vint l'adolescence, et avec elle son cortège virginal de timidité, de pudeur, de réserve : on se revit moins souvent encore que par le passé ; on ne courut plus joyeusement ensemble dans les prairies et sous les ombrages ; on ne se parla plus qu'avec discrétion ; on ne se regarda plus qu'en rougissant ; bref, on ne s'aimait plus comme autrefois, mais on était sur le point de s'aimer autrement. Maurice, devenu jeune homme, n'avait que trop bien tenu toutes les promesses de son enfance : il était petit, grêlé, presque laid, mais expressif, gracieux, spirituel. Juliette était déjà une belle et bonne jeune fille, si bonne qu'elle ne voulait pas convenir que Maurice fût laid ; elle ne voyait sans doute que son âme.

Un malheur soudain vint interrompre cette charmante pastorale à peine ébauchée. Le père de Maurice, imprudemment engagé dans une entreprise agricole, avait vu sa fortune dévorée en un jour par un procès. Il résolut alors de s'expatrier. Maurice dut suivre son père en Amérique. Ce départ lui causa bien des larmes. A peine eut-il le temps de faire ses adieux à sa compagne de Trois-Fontaines. Juliette conserva longtemps son souvenir, et ce ne fut pas sans doute un des moindres motifs qui la portèrent à refuser d'abord la main de M. Davenel. Mais, un poète l'a dit : L'amour que rien ne vient raviver, est comme une flamme de punch qui s'éteint faute d'aliment. L'image de Maurice s'effaça peu à peu de l'âme de Juliette. Une fois, cependant, — il y avait peu de jours de cela, — se promenant seule par une belle soirée dans la campagne, comme elle approchait de l'une des trois sources de ses prairies, elle s'arrêta soudain en apercevant un homme assis au bord. Les clartés du ciel constellé n'étaient pas assez vives pour lui permettre de distinguer cet homme. Au bruit qu'elle fit, il se leva, la regarda, parut hésiter, puis s'éloigna rapidement. Juliette était médiocrement brave, elle craignit que ce ne fût un malfaiteur et revint sur ses pas. Mais, comme elle regagnait le château, elle fit un brusque mouvement, frappée qu'elle était d'une idée subite : elle venait d'imaginer que l'étranger qu'elle avait aperçu au bord de la fontaine n'était autre que Maurice ; il lui semblait avoir reconnu, à travers le clair-obscur de la campagne, sa physionomie et sa démarche. Ne comprenant pas cependant comment il se fût éloigné d'elle au lieu de se faire reconnaître, elle en conclut que ce ne devait pas être lui, et n'y pensa bientôt plus. Mais, après l'accident du ruisseau, elle

ne pouvait plus douter que Maurice ne fût dans le pays, et cette découverte réveilla mille souvenirs endormis dans un repli de son cœur. Ce n'est pas que Juliette retrouvât en elle les sentiments à la fois passionnés et naïfs qu'elle avait ressentis pour son pauvre compagnon ; mais, à défaut d'un penchant qui n'existait plus, elle éprouvait du moins de la reconnaissance ; cette considération était bien suffisante pour qu'elle s'intéressât à Maurice. Au village de Dammartin habitait une bonne femme, nommée la Guérin, qui avait été la nourrice de ce jeune homme ; elle se promit de l'aller voir et de l'interroger.

Comme elle formait ce projet en se promenant dans son jardin, le marquis du Croisil l'aborda d'un air plus cérémonieux que d'habitude.

Juliette, nous l'avons dit, n'était pas insensible à la beauté d'Antinoüs du marquis du Croisil. Les grands yeux noirs de ce jeune homme, sa taille admirablement dessinée, ses élégantes façons avaient trouvé l'accès de son cœur. Si elle ne l'aimait pas positivement, elle le goûtait fort. Peut-être aussi n'eût-elle pas été fâchée de recevoir de lui le titre de marquise, car les femmes aiment toutes les futilités, les titres comme les bijoux. Il cueillit une rose du Bengale, et la présentant à Juliette :

— Prenez, madame, dit-il en souriant et en faisant briller ainsi les plus belles dents du monde sous sa moustache noire. J'ai à vous parler... sérieusement. Si mes paroles sont agréées de vous, vous me la rendrez, sinon vous l'effeuillerez, et je me résignerai à perdre tout espoir.

Juliette prit la fleur et regarda le marquis avec surprise.

— De quoi s'agit-il, monsieur ? demanda-t-elle en souriant. Je ne comprends pas...

— Je m'explique, madame.

Et aussitôt il lui dépeignit toute la vivacité de son amour. Il le fit avec une grâce parfaite qui n'était pas exempte de sincérité, car Juliette méritait certes d'inspirer les plus tendres sentiments. Lorsque du Croisil eut terminé sa déclaration dans les formes avec l'offre de sa main, il en attendit le résultat. Juliette, la tête légèrement inclinée sur l'épaule, dans une attitude réfléchie, les joues animées d'un vif incarnat, marchait toujours en silence dans une allée ombreuse, et tourmentait les pétales de sa rose.

— Eh bien ! madame ? reprit du Croisil d'une voix émue ; que dois-je espérer ? que dois-je craindre ? Me rendez-vous cette fleur ? ou l'effeuillerez-vous ? Je tremble !

Juliette n'était pas moins troublée ; prise un peu à l'improviste, elle ne savait que décider. Elle n'avait pas encore assez interrogé son cœur et craignait

de se tromper sur son véritable penchant. Toutefois, elle ne voulait pas décourager le marquis. Elle recula la difficulté dans l'espoir de la mieux résoudre.

— Cette fleur est charmante et me plaît, monsieur, dit-elle avec un certain embarras. Je désire la garder quelque temps comme souvenir. Si vous voulez bien me le permettre, j'attendrai pour vous la rendre mon retour à Paris.

— Elle sera flétrie alors, madame!

— Qu'importe! pourvu qu'elle ait toujours la signification convenue.

— Ah! madame, s'écria du Croisil en inclinant le genou, je la trouverai plus fraîche et plus brillante qu'aujourd'hui si elle m'apporte alors le bonheur.

Desmarest, Norval et quelques dames installées au château, parurent en ce moment au détour du sentier que suivaient Juliette et du Croisil. On se réunit et l'on continua la promenade. Après quelques instants, Juliette se détacha du groupe et gagna le château où elle avait des ordres à donner. Lorsqu'elle voulut rejoindre ses hôtes, ils avaient quitté le jardin et étaient entrés dans le bois. Ne les voyant pas, elle se rendit au salon, où elle se mit au piano. Le jour commençait à tomber et prédisposait à l'émotion. Juliette laissa errer ses doigts sur les touches, et préluda avec une gracieuse mélancolie; un accompagnement succéda à ce prélude, et une voix fraîche et pure commença l'une des plus charmantes mélodies d'Hérold.

Pourquoi trembler? c'est moi qui vous implore!
Qu'un seul regard daigne tomber sur moi!

Elle chanta surtout délicieusement ce délicieux passage :

Ah! dans vos yeux laissez-moi lire
Ce mot qui doit combler mes vœux!
Tout en ces lieux semble nous dire :
L'amour est là, soyez heureux!

A peine eut-elle terminé cette mélodie qu'elle entendit applaudir doucement à ses côtés; elle se retourna et vit Desmarest.

— Ah! madame, murmura-t-il avec passion, c'est mon âme qui vient de chanter avec votre voix! et c'est à vous que s'adressait cette hymne de *Zampa*!

Juliette tressaillit malgré elle. Desmarest s'en aperçut et reprit aussitôt avec une accentuation qu'il modulait à ravir :

Pourquoi trembler? c'est moi qui vous implore!
Qu'un seul regard daigne tomber sur moi!

J'y vois encore
Et le trouble et l'effroi!
Quand vous adorer est ma loi?

Prédisposée à l'émotion par les influences du soir, par son propre chant même, Juliette se sentit

de plus en plus troublée et garda le silence, de peur que sa voix ne trahît son trouble. Desmarest continua en s'animant :

Ah! dans vos yeux laissez-moi lire
Ce mot qui doit combler mes vœux!
Tout en ces lieux semble nous dire :
L'amour est là, soyez heureux!

— A merveille! dit enfin Juliette avec un peu de calme; vous récitez les vers dans la perfection.

— C'est que ces vers, se hâta de répliquer Desmarest, sont en harmonie parfaite avec les impressions de mon cœur, madame!

Juliette se leva pour n'en point entendre davantage; mais Desmarest la fit se rasseoir doucement et la contraignit de l'écouter. Embarrassée, elle laissa errer ses doigts sur le piano et en tira des sons vagues et mélodieux, tandis que le jeune député lui parlait, avec une éloquence vraiment pénétrante, de l'admiration qu'elle lui inspirait, des espérances qu'il avait osé concevoir; et la suppliait de lui promettre enfin de réaliser le bonheur qui avait été jusque-là son rêve le plus radieux et le plus constant. Cette parole habile, tour à tour suave, veloutée, vibrante et passionnée, arrivait toujours au cœur de Juliette; toutefois elle n'en était pas si bien maîtrisée qu'elle ne pût résister à l'entraînement.

— Vous me voyez confuse, monsieur, dit-elle, et je ne sais que répondre...

— Eh bien! madame, ne répondez pas! s'écria Desmarest, mais si vous daignez accéder à ma prière, si votre main ne repousse pas la mienne qui se tend vers vous suppliante, oh! chantez! chantez encore la romance de *Zampa*! ce chant sera votre réponse! je le considérerai comme l'expression d'un cœur qui consent à combler mes vœux!

Juliette n'y consentait pas tout à fait. Desmarest lui plaisait tout autant que du Croisil, et elle n'eût pas été moins flattée d'être la femme d'un député que la femme d'un marquis. Mais une voix intérieure lui criait de ne se point engager encore. Toutefois, elle ne voulait pas éloigner d'elle un homme d'une position si éminente, d'une amabilité si parfaite, au moins tant que son choix ne serait pas définitivement arrêté. Elle lui répondit comme à du Croisil :

— Le sens que vous voulez donner à cette mélodie, dit-elle en souriant, ne me permet pas de la répéter ce soir. Mais, plus tard, si vous me l'entendez chanter devant vous, c'est que j'agréerai la main que vous avez la bonté de m'offrir.

— Ah! madame! laissez-moi insister pour obtenir aujourd'hui ma sentence!

— N'insistez pas, je vous prie; à Paris seulement je prendrai une décision.

Et elle sonna pour qu'on apportât de la lumière.

Presque au même instant les promeneurs entrèrent au salon, et l'on annonça quelques hobereaux d'alentour. On fit un peu de musique et l'on dansa. On valse surtout : la valse est toujours en faveur là où se trouvent de bons valseurs. Du Croisil, Desmarest y étaient fort habiles ; mais Norval l'emportait évidemment à cet égard sur ses deux compétiteurs. Il avait une souplesse, une légèreté merveilleuse, et semblait effleurer à peine le parquet, Juliette aimait à valser avec lui : il se hâta de l'inviter. Se doutant bien que du Croisil avait dû tirer parti de sa promenade au jardin, et que Desmarest n'avait pas manqué de mettre à profit son tête-à-tête au salon, il résolut de bien employer les instants de sa valse. En effet, laissant à son instinct musical et à sa grande habitude le soin de le diriger, il dit à Juliette, en phrases courtes, vives et passionnées, à peu près tout ce que du Croisil et Desmarest lui avaient déclaré avec beaucoup de verve et d'éloquence. Toutes les déclarations se ressemblent : elles n'ont pas le sens commun, c'est leur plus grand charme. Juliette regarda son valseur avec finesse, commençant à soupçonner que tous les trois s'étaient donné le mot. Elle ne leur en voulut pas pour cela : il était naturel qu'ils s'entendissent pour apprendre enfin lequel était le préféré. Sur ce point, elle aimait mieux le système de l'entente cordiale que celui des hostilités, et ne tenait nullement à ce que ses adorateurs tranchassent la question avec l'épée ou le pistolet.

— Écoutez-moi, lui dit-elle avec un gracieux enjouement : j'avais décidé que je ne valserais plus, car le docteur me l'a formellement défendu dans l'intérêt de ma santé. Je n'ai pu cependant résister à l'entraînement, et j'ai accepté votre invitation. Ce sera la dernière fois, au moins d'ici à quelque temps.

— Quoi ! même ce soir, vous ne valseriez plus !

— Même ce soir, c'est l'ordonnance, et je ne l'ai déjà que trop enfreinte. Mais, écoutez-moi bien : si, de retour à Paris, je présente jamais à M. Norval ma main pour valser, c'est que j'aurai résolu de la laisser dans la sienne.

— Juste ciel ! s'écria Norval, je ne valse plus désormais que votre main dans la mienne !

— Gardez-vous-en bien ! répliqua Juliette avec une douce malice.

— Pourquoi, madame ?

— Si vous alliez ne plus valser du tout, la valse en mourrait de chagrin !

— Et moi donc ! fit Norval avec une parfaite sentimentalité ; puisqu'il faudrait renoncer à vous !...

En ce moment, les derniers accords d'une valse de Strauss se faisaient entendre. Juliette sourit à son cavalier et le quitta.

Le lendemain, du Croisil, Desmarest et Norval se rencontrèrent au jardin.

— Eh bien ! messieurs, dit du Croisil, dissimulant mal un air de triomphe ; j'ai formulé mes vœux.

— Et moi, messieurs, j'ai nettement posé la question, dit Desmarest d'un ton parlementaire.

— Je n'ai pas été moins empressé que vous, messieurs, dit Norval avec assurance ; j'ai fait l'offre de mon cœur et de ma main.

— A parler franc, reprit du Croisil, on me donnera la réponse à Paris. Mon bonheur dépend d'une rose.

— C'est aussi à Paris que je connaîtrai mon sort, dit Desmarest, plus surpris que glorieux. Mon arrêt repose dans une romance.

— Chose singulière ! s'écria Norval encore plus étonné, je suis comme vous renvoyé à Paris, et mon amour tient à une valse. Eh ! eh ! ne pensez-vous pas que l'on se moque de nous ?

— Vive Dieu ! j'en ai peur, dit du Croisil, en fronçant ses beaux sourcils noirs, et je me vengerai !

— Tout doux ! monsieur le marquis, tout doux ! interrompit Desmarest. Je penche plutôt à croire que madame Davenel est embarrassée dans son choix et que, nous estimant tous les trois également, elle désire attendre encore un peu avant de prendre un parti définitif.

Disant cela, Desmarest regarda ses interlocuteurs avec un imperceptible dédain. Du Croisil se redressa avec une fierté hautaine, et Norval enfonça les mains dans ses poches avec une bourgeoise importance. Chacun d'eux, bien entendu, se croyait supérieur aux deux autres, celui-ci par son titre, celui-là par sa position, le troisième par sa fortune.

Au moment fixé pour leur départ, quand Juliette reçut leurs adieux, du Croisil s'approcha d'elle, lui baisa la main et lui dit à voix basse :

— N'oubliez pas la rose du Bengale.

Desmarest en fit autant.

— Pensez à la romance de *Zampa*, dit-il.

— Souvenez-vous de la valse de Strauss, dit à son tour Norval.

— A Paris, messieurs, répondit Juliette en leur tirant une révérence un peu sournoise.

III.

Pendant les dernières semaines de l'automne, Juliette recevait fort peu de visites. A cette époque, elle avait l'habitude de vivre dans la solitude et le recueillement. La première chose qui la préoccupa, quand elle se vit seule, fut la promesse qu'elle avait faite à ses trois adorateurs. Qui devait l'emporter, de la rose, de la romance ou de la valse ? La rose avait bien son parfum, la romance possédait un grand attrait, la valse ne manquait pas d'entraînement ;

mais il lui était impossible de se décider à une préférence, et pourtant elle ne pouvait rester veuve toute sa vie, bien que ce soit une fort aimable situation. Tout lui commandait le mariage; les convenances du monde, le soin de sa propre fortune, et sans doute aussi les vagues sollicitations de son cœur. La pauvre Juliette était dans le plus grand embarras; trois personnes lui plaisaient également, mais peut-être n'en aimait-elle aucune. Le véritable amour n'hésite guère. Elle se lassa bientôt de toute cette vaine préoccupation, et se livra tout entière au charme mélancolique qu'on ressent à rêver dans la campagne, quand l'automne étale ses dernières et ses plus douces harmonies.

Un jour qu'elle s'avancait sur la marge herbeuse d'un sentier pierreux conduisant à Dammartin, elle aperçut à quelques pas une paysanne qui poussait deux vaches devant elle; c'était la Guérin. Elle l'aborda.

— J'allais chez vous, la mère, dit Juliette, pour vous voir et vous demander si M. Maurice n'est pas de retour au pays.

La Guérin était une femme de cinquante ans, petite, toute ronde, haute en couleur, la figure avenante, et le cœur sur la main.

— Madame est bien bonne de venir visiter les pauvres gens, répondit-elle. Quant à ce qui est de Maurice, il y a bien quinze jours qu'il est chez nous.

— Eh! pourquoi n'est-il donc pas venu au château?

— Ah! vraiment je n'en sais trop rien. Seulement, je vois bien que les grands voyages ne l'ont pas rendu bien gai; il est tout triste et tout sauvage, le cher enfant.

— Il a peut-être du chagrin, mère? Ne savez-vous pas ce qu'il a?

— En vérité, non. Je lui en ai bien touché quelques mots, mais c'est à peine s'il m'a répondu; et au fait, ça ne me regarde point, quoique je l'aime beaucoup: il est si bon! Un matin, il arrive, il m'embrasse et me demande de le loger; je lui donne ma plus belle chambre, et le voilà installé. Depuis ce temps, il va, il vient, il sort, il rentre comme il veut; je ne le gêne en rien, et je tâche qu'il se trouve pour le mieux dans notre chaumière.

— Ne savez-vous pas, mère Guérin, qu'il y a trois ou quatre jours il m'a sauvé la vie en me retirant du ruisseau de Vaucouleurs, où j'étais tombé à l'endroit le plus profond?

— Non, jarnidieu! dit la Guérin avec un mouvement de surprise; il ne m'en a rien dit. Mais, bah! cela ne m'étonne pas beaucoup. Ce garçon-là ne fait pas grand bruit, et je suis sûre qu'il est capable de

se mettre au feu ou à l'eau pour les gens, pour vous surtout peut-être, ma bonne dame.

— Pour moi? dit Juliette; est-ce qu'il se souvient de moi? reprit-elle avec un peu de vivacité; est-ce qu'il vous a parlé de moi?

— Oh! pour ça, non, jamais il n'a prononcé votre nom une seule fois, au moins devant moi. Mais, à vous parler franchement, reprit-elle d'un air fin et mystérieux, un soir que je ramena mes vaches du grand préau, je l'ai aperçu assis sur le coteau, là-bas; il regardait du côté de Trois-Fontaines, et je crois bien qu'il pleurait un peu.

— Il pleurait? dit Juliette avec émotion.

— Je n'en suis pas très sûre, car j'étais assez loin de lui. Quand il m'a vue, il s'est levé et a disparu. Ça lui arrive quelquefois de s'en aller à l'approche du monde: il est si timide!

Juliette garda le silence; elle sentait son cœur se gonfler. Ce que lui disait la Guérin avec tant de naïveté éveillait en elle un tendre intérêt pour Maurice. Maurice n'avait-il pas été l'ami de son enfance? Ne venait-il pas de l'arracher à un grand danger? Elle se promit de pénétrer la cause de sa tristesse et de le consoler, si cela était possible: ses souvenirs et sa reconnaissance ne lui en faisaient-ils pas un devoir?

La chaumière de la Guérin était placée presque à l'entrée du village de Dammartin. Les deux vaches y étaient déjà arrivées, que leur conductrice et Juliette, ayant ralenti leur marche pour mieux causer, en étaient encore à quelque distance. Un jeune homme entrain en ce moment dans la chaumière. La Guérin le vit et s'écria:

— Tenez, ma brave dame, voilà justement Maurice de retour à ma maison: vous allez pouvoir lui parler.

Et elle hâta le pas; Juliette la suivit avec un léger battement de cœur. Dans la chaumière, la Guérin chercha Maurice; elle l'appela, mais vainement. Il était reparti par la porte du jardin qui donnait sur les champs.

— C'est singulier, dit la bonne femme, il nous a pourtant aperçues, j'en suis certaine.

C'était la troisième fois que Maurice fuyait devant Juliette. Elle en éprouva de l'impatience et résolut de ne plus s'occuper de ce sauvage. Toutefois, elle ne pouvait oublier le service qu'il lui avait rendu, et pour ne pas se montrer ingrate, elle écrivit quelques mots au crayon, détacha un bouquet de son corsage, et pria la Guérin de mettre le tout dans la chambre de Maurice.

Étienne ENAULT.

(La suite au prochain numéro.)

Adolphe GOUBAUD, directeur-gérant.

LE

MONITEUR DE LA MODE.

MODES,

Renseignements divers, description des Toilettes.

C'est juste au moment où le printemps semble décidé à paraître, qu'il faut songer aux toilettes d'automne. Tandis que dans les jardins publics et sur les boulevards, les rares personnes qui ne sont ni aux bains de mer, ni en voyage, commencent à montrer les fraîches robes de mousseline et les robes de gaze ou de grenadine qu'elles viennent seulement de sortir de leurs cartons et de décrocher de leurs porte-manteaux, les créateurs qui donnent le ton à la mode offrent à l'admiration et à la préférence des femmes élégantes, de séduisantes et originales confections de drap destinées à compléter leurs toilettes sérieuses d'automne et d'hiver.

Deux jeunes filles traversaient dernièrement le Luxembourg accompagnées de leur père. L'une avait une robe de grenadine gris-clair à jupe unie, mais garnie par le bas de six rangs de petit ruban de taffetas bleu posés à égale distance. Le corsage, uni et plat, était recouvert d'une grande pèlerine pareille à la robe et bordée des mêmes rangs de ruban. Le chapeau, de crin gris, était orné en dessus d'une simple bride de ruban bleu posée en biais, et en dessous, d'un nœud de myosotis sur le front.

L'autre jeune fille avait une robe de mousseline fond blanc à dessins bleus, à seize petits volants tuyautés, à corsage froncé et à manches larges à poignets, un châle double de mousseline garni de beaucoup de petits rangs de guipure blanche et de guipure noire, et un chapeau de paille de riz cousu avec un bavolet de taffetas noir, une traverse pareille, une touffe de bluets sur le côté, et en dessous des bluets, est une torsade de ruban noir.

Les grandes pèlerines, sortes de *talmas*, ont repris une grande faveur surtout pour les enfants, mais aussi pour les jeunes filles et même pour les femmes. Les toilettes toutes pareilles sont de très bon goût.

Une jeune fille qui entrait dans une église avec sa mère, en avait ces jours-ci, une de mozambique, étoffe plus résistante que la grenadine, composée d'une jupe unie et d'une basquine collante. Cette étoffe était grise avec des lisérés ponceaux.

La toilette de la mère, également grise à rayures noires, se composait d'une robe à volants dans le bas, et d'un grand vêtement à pointes arrondies faisant presque en même temps manteau, châle et mantelet.

La maison *Gagelin* a déjà payé un large tribut d'in-

ventions aux modes de la saison prochaine. L'embaras de se fixer sera la seule difficulté qu'éprouvera l'élégante Parisienne ou la riche étrangère dans ses magasins renommés et splendides. Que choisir en effet du *Shangai*, manteau de drap de deux couleurs, sans aucune couture sur les épaules ni dans les manches, du *Melazzo* en velv, en soie ou en drap, formant une espèce de caaque non ajustée dans le dos et ayant des plis sur les côtés, du *Phœbus*, large vêtement à pèlerine de guipure d'une forme nouvelle, et à volant de guipure dessinant une large manche sur le côté du manteau, de la *Sultano* en velv noir, espèce de pelisse Pompadour, s'entr'ouvrant en éventail sur le devant, avec une sorte de berthe entourée de guipure et une manche à coude sans couture, enfin du *Titien* en drap noir, manteau se relevant sur les deux bras, et garni d'un biais d'étoffe piquée.

Une délicieuse robe exécutée ces jours-ci pour la première fois avait la forme *gabrielle*, c'est-à-dire sans couture à la taille, avec des bretelles formant nœud sur les épaules. Les manches sont à coudes sans coutures et garnies de plaques de passementerie de même que les extrémités des bretelles. Sur le devant de la robe, il y a des poches en passementerie, et deux plaques à l'endroit où s'arrêtent les bretelles à la naissance de la taille. Toutes les coutures sont lisérées de taffetas groseille.

Une robe de mariée, composée de même par la maison *Gagelin*, 83, rue de Richelieu, était en taffetas blanc, avec une grande ruche partant de la taille et allant rejoindre le bas de la jupe en éventail et formant manteau de cour.

En dehors des créations artistiques comme celles-ci, il n'y a presque rien de changé dans la façon habituelle des robes. Madame *Bernard*, une autorité en ce genre, dont les ateliers sont situés rue de Rivoli, 162, continue à faire beaucoup de sarreaux et à orner les robes de taffetas de larges bandes de taffetas d'une couleur différente. En ce moment elle fait beaucoup de robes de taffetas noir à cinq petits volants plissés, bordés de chaque côté d'un liséré blanc, et en vue de l'hiver, elle revient un peu aux manches fermées. Cependant rien n'est soumis à plus de variété que cette partie de la robe qui doit s'adapter aux goûts et aux habitudes de chaque personne. Quant aux corsages, ils sont presque uniformément plats et à ceintures.

Une robe de madame *Bernard* qui a obtenu dans une fête un succès prodigieux, sur une des femmes du monde les plus admirées, était de tarlatane blanche à jupe tout unie, à corsage froncé bordé d'une bande de taffetas vert brodé de petites palmes d'or, et complétée par une très large ceinture de taffetas vert pareille à une étole, mais

à deux bouts inégaux. L'intérieur de ces larges rubans était tout couvert d'arabesques d'or, et l'extrémité de chaque bout était terminée par une grosse frange d'or. Un troisième bout de ruban plus court que les deux autres, mais illustré de même, retombait en dessus.

La coiffure, composée d'épis d'or et de rubans de taffetas vert, révélait par son goût distingué et savant, un des ouvrages de la maison de Laère, 18, rue de Richelieu.

Plusieurs autres coiffures de cette maison d'élite ont été remarquées à des bals des eaux.

L'une était de scabieuses et d'avoine d'or.

Une autre de marguerites de toutes nuances, ouverte par derrière et très touffue sur les côtés.

Une autre de bluets clairs et de chrysanthèmes roses.

Une autre de magnifiques pensées assorties pour lesquelles la maison de Laère est sans rivale, et de lilas blanc.

Une autre enfin de magnifiques roses thé et de cinéraires.

Les chapeaux de ce printemps et de cet été auxquels madame Alexandrine, 44, rue d'Antin, avait donné un charme et une séduction inexprimables, ont eu jusqu'ici si peu d'occasions de se produire, que les plus vaporeux et les plus légers se montrent presque entièrement frais encore et dans toute leur nouveauté, au moment où d'ordinaire un grand nombre d'entre eux est déjà réformé pour faire place à des combinaisons plus sérieuses.

Ainsi, tandis que madame Alexandrine unit en ce moment le taffetas au velours épinglé, au satin ou au velours pour parachever ces délicates merveilles dont la réputation s'étend à tous les pays civilisés, nous admirons, alternativement sur une ravissante jeune femme, trois délicieux chapeaux sortis vers le commencement de mai des ateliers de la grande faiseuse.

L'un, à bord de paille belge, a un fond mou de taffetas paille recouvert d'une résille de chenille, un bavolet paille recouvert de chenille et dépassé par une frange de petits glands de jais, sur le côté de la passe un gros chou de taffetas paille découpé, et en dessous une torsade paille d'où retombent des agréments de jais.

Un autre de crin noir a, en dessus, une bride noire posée en biais et, d'un seul côté, trois rangées de roses du roi. Des roses du roi pareilles sont posées en dessous du côté opposé à l'ornement du dessus.

Un troisième enfin, de crêpe blanc, orné sur la passe d'un nœud d'albéas, et d'albéas en dessous du bandeau.

M. Desprey, boulevard des Capucines, 38, prépare pour un peu plus tard, des chapeaux d'amazones en feutre noir ou brun, ornés de plumes et de nœuds de velours. Pour le moment, ceux qu'on porte encore non-seulement pour monter à cheval, mais pour toutes les excursions, sont toujours de paille d'Italie à bords relevés et de forme oblongue.

Madame Thorel, à Saint-Augustin, rue Neuve Saint-Augustin, 45, qui s'occupe avec tant de succès des habillements d'enfants, compose aussi des vêtements de femme d'excellent goût. Ses peignoirs élégants entr'ouverts en avant et à grandes pélerines soutachées, ses baigneuses de cachemire, ses robes de chambre ajustées en avant et

faisant en arrière manteau de cour, ont un style excellent et beaucoup de grâce.

On trouve également dans les galeries de madame Thorel des robes pour la ville et des confections très confortables.

Sous les robes de chambre de cachemire ou de piqué, les jupes brodées ou à entre-deux de dentelle sont presque de rigueur.

Nous en avons vu de très jolies chez madame Colas, 47, rue Vivienne, faisant partie d'un riche trousseau. Parmi ces jupes, il y en avait de plissées à petits plis et à entre-deux de dentelle, d'autres à médaillons de valenciennes, d'autres brodées au plumetis, d'autres encore toutes soutachées. Des chemisettes et des zouaves étaient assortis à chaque jupe. Puis, des mouchoirs de tous les genres, depuis ceux de batiste forte à ourlet uni et à simple chiffre blanc ou bleu, jusqu'au mouchoir brodé en relief et garni de malines, de délicieux petits bonnets ronds en dentelle, en mousseline ou en guipure, avec nœuds de rubans blancs, des chemises à entre-deux brodés et à petites manches plissées, et des camisoles très variées prouvaient une fois de plus le talent et l'habileté de madame Colas.

La passementerie est très employée en ce moment dans les ornements de robes. Elle prend la forme de glands, de plaques, de médaillons, de nœuds de toutes sortes, et nulle part elle n'est plus variée qu'à la Ville de Lyon, 6, rue de la Chaussée-d'Antin. Les rubans de ce magasin renommé sont aussi d'une beauté toute spéciale, ses cravates brodées et garnies de dentelle ont une grâce particulière, et sa ganterie est d'une qualité supérieure. Son gant Josephine surtout a été vite et complètement adopté par les femmes du grand monde.

Une autre création de l'industrie adoptée non-seulement par les femmes du monde, mais par toutes les femmes raisonnables et toutes les mères prudentes, c'est le corset plastique de madame Bonvallet, 5, boulevard de Strasbourg. Ce corset a le double avantage de donner beaucoup de grâce aux vêtements sous lesquels on le met et de soutenir la taille sans lui imposer aucune compression. Une série complète de toutes les variétés de formes et de grandeurs donne à chaque personne la facilité de trouver à la minute et d'une manière exacte ce qui lui convient, non pas par à peu près comme chez les fabricants ordinaires de corsets, mais absolument, comme si on l'avait exécuté d'après les mesures les plus minutieusement prises.

En ce moment, comme nous le disions dernièrement, toutes les branches du luxe ont atteint une grande élévation et doivent marcher de pair. La parfumerie distinguée est une de ses branches les plus délicates. Avec les splendides parures, il faut les parfums recherchés et si suaves pour lesquels la maison Legrand, 207, rue Saint-Honoré, n'a pas de rivale. Pour les belles chevelures qu'ont pu légèrement altérer les fatigues et les veilles, son eau tonique de quinine et sa pommade au baume de tannin sont d'une efficacité miraculeuse. Pour les mains aristocratiques, nous ne connaissons pas de savon supérieur aux savons à l'ess. bouquet, au jasmin impérial, au lait virginal ou au cold cream, et aucune



L'Imprimeur Imp. et. Jean de Bussines de Paris

Louis David

LE MONITEUR DE LA MODE

Savoie, Rue de Richelieu, 92.

*Coiffures de R. Lhopiteau. Robes de Sauline Couder. s. Vivienne, 41.
 Modes de la M^{lle} Plé Horain. s. de Grammont, 27. — Fleurs Perrot Petit et C^{ie} M^{lle} St. Augustin, 20.
 Dentelles de G. Violard. s. de Choiseul, 4. — Corsages Plastiques de Bonvallet. B. de Strasbourg, 3.
 Parapluies de LeGrand. s. de la Cour de France, d'Allemagne et de Russie. s. St. Honoré, 27. — Soufflets de M^{lle} Tavernier. E. Goussier s. de Montmartre, 11.*

Entered at Stationers' Hall LONDON at the Monitor Office, 10, Broad Street S.W. NEW-YORK Putnam & Co. General Agents MADRID P. J. de la Posa

vous semble aussi
 les
 de rouleur, les
 d'une manière si
 être qui détruis
 bien précieuse
 de signaux servic
 26, boulevard
 des effets pe
 la réputation s
 de toutes
 la puissance
 de comprend tout.
 des études g
 savants des pag
 les mille détails dont
 d'une robe blanc
 panaches d'or, elle
 de la suite pour y lire
 de M^{lle} de Misset, il
 d'importance véta
 de Levant, avec des
 et que la belle
 à papier dont le
 n'ait été taillé sur
 laissez-vous être l
 avec des étoiles
 votre toilette sem
 mise sur un diva
 promettez un infors
 d'un volume vu
 de lecture.
 Mme Marie
 arie
 CULTURE DE MODES
 s.
 — Coiffure composée
 de bandes de bas, et d
 de bandes de bas, et d
 de descendant fort bas, u
 de velours
 telle mode.
 dans la ceinture (en droit
 de 2 centimètres
 sur et de deux volans
 de 4.
 de bas sur l'ép
 de la saig
 garnie au bas co
 vers la saignée et
 de velours
 est garni d'un bouill
 de velours et de tr
 de velours.
 est posé sur la
 de la base de chaque
 sont disposés
 nuj

eau de toilette ne nous semble aussi exquise que la véritable eau d'Alpes.

Contre les taches de rousseur, les boutons et les rougeurs qui nuisent d'une manière si sensible à l'harmonie des lignes, c'est-à-dire qui détruisent toute beauté, il est une préparation bien précieuse qui rend et qui rendra tous les jours de signalés services. C'est le *lait antiphélique* de M. Candès, 26, boulevard Saint-Denis. Nous voyons sous nos yeux des effets prodigieux de l'emploi de ce cosmétique dont la réputation s'est répandue promptement comme celle de toutes les choses vraiment bonnes.

Ce qui fait la gloire et la puissance de notre mode moderne, c'est qu'elle comprend tout, qu'elle étend sur tout son empire : richesse des étoffes, grand style et caractère des vêtements, suavité des parfums, élégance des meubles, choix des mille détails dont s'entoure une femme de goût. Si, vêtue d'une robe blanche en étoffe d'Orient et chaussée de pantoufles d'or, elle s'assied dans un fauteuil d'ébène et de satin pour y lire quelques strophes de Lamartine ou d'Alfred de Musset, il convient que le livre lui-même soit somptueusement vêtu de cuir de Russie ou de maroquin du Levant, avec des filets d'une correction incomparable, et que la belle lectrice tienne à la main un couteau à papier dont le manche de malachite ou de lapis-lazuli ait été taillé sur les indications d'un véritable artiste. Eussiez-vous été habillée par la marraine de Cendrillon, avec des étoffes couleur de soleil et couleur de lune, votre toilette semblera piteuse et mesquine si vous êtes assise sur un divan garni de damas de laine, et si vous promenez un informe couteau de huis sur les pages flétries d'un volume vulgaire emprunté au prochain cabinet de lecture.

Mme Marie DE FRIBERG.

GRAVURE DE MODES N° 611.

DEMI-TOILETTE. — Coiffure composée d'un bandeau ondulé devant et un peu bouffant du bas, et d'une natte de velours noir formant diadème avec bandeaux de cheveux roulés autour, de chaque côté, et descendant fort bas, derrière, sur le cou.

Robe de taffetas gris ornée de velours noir.

Corsage décolleté, taille ronde.

Petite pèlerine à la religieuse (en droit fil), garnie tout autour d'un bouillonné de 2 centimètres avec une petite tête bordée de velours noir et de deux volants de 4 centimètres, bordés d'un velours noir n° 4.

Manche formant un bouffant sur l'épaule et descendant, demi-large, un peu au-dessus de la saignée devant et au-dessous du coude derrière, garnie au bas comme la pèlerine. Les volants sont diminués vers la saignée et relevés par un nœud de velours noir.

La ceinture, très basse, est de velours noir avec un nœud à pans devant.

Le bas de la jupe est garni d'un bouillonné de 3 centimètres avec petite tête bordée de velours et de trois volants de 8 centimètres bordés de velours.

Le même ornement est posé sur la jupe en formant de grandes dents, et vers le haut de chaque dent le bouillonné et surtout les trois volants, sont diminués et viennent mourir

sous de beaux nœuds de velours dont les bouts retombent garnir le vide entre chaque dent. Les bouillonnés et le premier volant sont du même morceau de taffetas.

Col ruché de tulle.

Sous-manches de tulle très bouffantes et retenues par un haut poignet de velours.

TOILETTE DE PROMENADE. — Chapeau de tulle blonde à petites fleurettes, garni de taffetas blanc, de deux plumes et d'un dessous composé de roses et de marguerites blanches. Brides blanches.

La passe est bouillonnée de tulle de blonde. Le bavolet a un ruban blanc passé dans l'ourlet, deux plumes retombent l'une à droite, l'autre à gauche, partant d'un lien de taffetas blanc.

Robe et mantelet Marie-Antoinette, de taffetas mode orné de taffetas vert.

La robe est unie, garnie devant de boutons verts gradués de grandeurs. Ceux du bas ont 4 centimètres de diamètre. Ceux à la taille n'en ont qu'un demi.

Une bande verte de 10 centimètres garnit le bas.

La manche est bouffante et serrée au poignet.

Le col et les manchettes sont en batiste piquée et à petits pans croisés sous des boutons de bijouterie.

Le mantelet se compose d'une écharpe décolletée entourée d'un bouillonné entre deux petites ruches bordées d'un petit biais vert.

Cette écharpe se rétrécit à la taille devant et croise en prenant bien le creux du corsage.

Un petit volant bordé d'un biais vert garnit le bas et vient mourir de chaque côté.

Un volant, très haut et très ample, forme les manches et garnit tout le bas de l'écharpe. Ce grand volant est lui-même terminé par un petit volant à tête ruchée bordée de vert, et il a au bas un biais vert.

CANEVAS PEINTS.

Nous pouvons, dès ce jour, annoncer à nos lectrices une charmante nouveauté qui a pour elles un mérite incontestable.

Depuis longtemps il fallait, pour exécuter une belle tapisserie en laine sur canevas, se procurer un dessin original, soit français, soit de Berlin, gouaché sur un papier quadrillé et le plus souvent ensuite un canevas échantillonné; puis il fallait alors établir sur le canevas, en comptant les points, l'objet qu'on voulait reproduire.

Le dessin original coûtait fort cher, le plus ou le moins de grosseur du canevas (grosseur en disproportion des carreaux de l'original) faisait qu'on avait souvent des erreurs de dimension, et les dames perdaient la moitié du temps consacré à ce travail, pour compter les points; elles se trompaient souvent et défaisaient et refaisaient, tout comme Pénélope.

Aujourd'hui on vend, à l'abri de brevets, des canevas peints qui sont admirables. Le dessin se trouve tout entier gouaché sur le canevas avec des couleurs si vives et si nettes, qu'au premier regard on jurerait que la tapisserie est toute finie. On économise l'achat du modèle, on travaille à coup sûr et tout en causant; il n'y a plus de points à compter, plus d'attention fatigante pour les yeux. On brode avec le vert clair sur la partie peinte en

vert clair, avec le vert foncé sur la partie en vert foncé, et ainsi de suite pour toutes les couleurs et leurs nuances, y en eût-il cent.

Les dames n'ont plus à se demander : Ceci sera-t-il bien étant fini ? Elles voient l'objet fini et le recouvrent simplement de laine, travail qui devient un jeu.

Les *canevas peints* que nous avons vus sont ravissants, et les prix à peine supérieurs à ceux des *canevas* unis.

Les commissionnaires ont de plus l'avantage de pouvoir exporter les *canevas peints* comme un simple tissu et non comme des ouvrages finis, qui sont dans beaucoup de pays frappés de droits très élevés.

Nous parlons bien évidemment ici dans l'intérêt de nos lectrices et de la vérité, car nous ne connaissons même pas l'adresse de la maison où se fabriquent ces *canevas*. Nous nous en informerons cependant et nous l'indiquerons ensuite ; heureux de pouvoir rendre populaire l'usage d'une aussi jolie chose.

A. G.

Nous recommandons à nos abonnées trois publications de PATRONS MODÈLES PARISIENS. Patrons nouveaux éprouvés et coupés dans les meilleures maisons de Paris de manière à pouvoir être garantis parfaits.

PATRONS-MODÈLES DE LA COUTURIÈRE. — Les *Patrons-modèles de la Couturière* donnent, chaque mois, des *Patrons de grandeur naturelle*, d'après les gravures du *Moniteur de la Mode*, de Robes, Corsages, Manches, Pélerines, Corssets, Mantoux, Mantellets, Fantaisies, Costumes de cour, Pardessus, Amazone, et tout ce qui concerne la confection.

LA LINGÈRE PARISIENNE. — La *Lingère Parisienne* donne, chaque mois, des *Patrons de grandeur naturelle* de tout ce qui comporte la lingerie : Bonnets, Camisoles, Chemises, Jupons, Broderies, Fichus, Pantalons de dames, etc.

LES MODES DE L'ENFANCE. — Les *Modes de l'Enfance* publient, chaque mois, une feuille couverte de *Patrons de grandeur naturelle* des différents vêtements de petits garçons et de petites filles, depuis le premier âge jusqu'à l'adolescence, que la mode sait rendre si coquets et si élégants.

Les tracés de ces publications sont accompagnés d'explications suffisantes pour qu'ils soient parfaitement intelligibles et qu'ils trouvent une application utile, non seulement pour les personnes qui s'occupent spécialement des modes et nouveautés, mais encore dans toutes les familles.

Chacune de ces publications coûte 6 francs par année en France, 8 francs pour l'étranger.

On peut s'abonner aux trois ensemble ou séparément, en adressant le montant, à M. Henry Picart, rue des Petites-Écuries, 49, à Paris.

Courrier de Paris.

Nous vous disions l'autre jour, en vous racontant cette fin si regrettable de Decamps, à combien peu tient la vie ! Il ne s'en est pas fallu de beaucoup que je n'eusse, encore cette fois, à vous raconter un autre déplorable accident et qui a failli coûter la vie à une jeune et charmante artiste du théâtre de l'Opéra-Comique, mademoiselle Prost. Quand la mort se prend à frapper dans les rangs d'une certaine classe, quelle qu'elle soit, elle y fauche à tour de bras ; les plus jeunes comme les plus illustres têtes tombent sous son impitoyable faux. Cette fois les arts en seront quittes pour la peur ; ils n'auront eu qu'un deuil à porter.

Donc, mademoiselle Prost descendait en scène d'un décor élevé figurant une montagne. Dans le mouvement qu'elle fit pour lancer un bouquet, sa robe d'étoffe légère froilla un bec de gaz et prit feu. En un instant la jeune artiste fut environnée de flammes. Le danger était déjà grand ; il pouvait devenir plus grand. Déjà l'incendie mordait ses épaules et ses bras nus. Un pompier de service dans la coulisse s'élança au secours de mademoiselle Prost et parvint à étouffer le feu. L'artiste, Dieu merci ! en fut quitte pour quelques légères brûlures. Le public, que ces accidents de la scène émeuvent toujours beaucoup, ne se tranquillisa que lorsque le régisseur vint lui annoncer le dénouement de ce petit drame intercalé dans la comédie.

Rendons grâce aux dieux ! auraient dit les anciens, de ce qu'un pareil malheur ait pu être évité par l'intervention d'un pompier ! Non pas que je veuille rire des pompiers dont personne plus que moi n'admire et ne respecte le courage, le dévouement, l'adresse et l'abnégation ; mais, enfin, ce doit être un bonheur pour le pompier de l'Opéra-Comique, d'avoir rendu à l'art une artiste de talent, et à la vie une jeune et charmante femme.

Puisque nous sommes au chapitre du dévouement et du courage, gardons-nous bien d'oublier de vous signaler le trait héroïque de sang-froid d'un mécanicien de chemin de fer. C'est simple et c'est terrible ; cela fait battre le cœur et dresser les cheveux sur la tête. Dans la journée du 21 août, raconte un journal de Toulouse, un train était lancé entre les stations de Castelnaudary et d'Avignon, à une vitesse de 25 kilomètres à l'heure, lorsque le mécanicien Sentis (rappelons-nous son nom, c'est celui d'un héros de courage et de dévouement) aperçut, à 150 mètres environ devant lui, un jeune enfant de trois ans, seul sur la voie.

Essayer d'arrêter le train, était chose impossible ! La mort courait à toute vapeur sur le malheureux petit être que le bruit de la machine étonnait sans l'épouvanter ! Que fait Sentis ? Il s'élança sur l'avant de la machine, d'une main s'y cramponne et de l'autre saisit par ses vêtements l'enfant qu'il enlève de terre au moment où il allait être broyé ; mais le poids, si léger qu'il fût, que Sentis avait au bout de son poignet, accru considérablement par la vitesse du train, ne lui permet plus de se redresser. L'homme qui a eu le sang-froid de prévoir ce danger et de le prévenir, ne peut pas, ne doit pas être

vaincu par un si faible obstacle. Sentis se laissa alors couler avec son précieux fardeau dans le fossé qui borde la voie, et il se releva légèrement contusionné.

N'est-ce pas là une belle victoire, en vérité, et le nom de Sentis ne mérite-t-il pas d'être glorieusement cité ?

Allons, puisque la veine est aux beaux traits et aux bonnes actions, n'abandonnons pas la corde que nous tenons entre les mains. Rendons hommage à tous ceux qui font de bonnes actions, et nommons-les tout au long, afin que chacun puisse les inscrire dans le livre d'or de sa mémoire. S'il est ordonné d'oublier les injures, il ne doit pas être moins ordonné de se souvenir des bienfaits.

Le nom de ce héros de bienfaits est Grandval ; il est raffineur de sucre à Marseille. Jamais riche industriel n'a fait un plus bel usage de sa fortune. Ses bonnes actions, — j'entends les plus récentes en date, — sont les suivantes ; elles se résument en deux anecdotes :

Il y a peu de jours, M. Grandval voit passer devant son usine, un jeune militaire ayant subi une amputation au genou et portant la croix de la Légion d'honneur et la médaille militaire.

— Où avez-vous perdu ce membre ? lui dit le commerçant.

— A Solferino.

— Où allez-vous maintenant ?

— Je retourne dans mon pays.

— Loin d'ici ?

— Dans le Puy-de-Dôme.

— Êtes-vous content de votre sort ?

— Assez. J'ai 250 francs de ma croix et de ma médaille ; mais j'avoue que cela n'est pas suffisant pour vivre.

— Que vous faudrait-il pour être heureux ?

— Ah ! diable, beaucoup de choses.

— Vous êtes donc bien exigeant ?

— C'est selon.

— Dites toujours ce que vous désirez.

— Eh bien ! je voudrais un âne, mais un bel âne.

— Un âne, et pourquoi faire, grand Dieu ?

— Voici. Avant d'entrer au service, je vendais du vieux fer, avec mon infirmité je ne puis continuer ce genre de commerce ; un âne ferait donc ma fortune.

On fait entrer dans la raffinerie ce pauvre soldat, et pendant que le contre-maître lui offre, au nom de son patron, quelques verres de rhum, un employé se rend au marché de la porte d'Aix et revient, quelques instants après, avec un superbe roussin qui n'avait pas coûté moins de 240 francs.

M. Grandval s'approcha de nouveau du militaire et lui dit :

— Cet animal qui doit faire votre bonheur vous appartient. Seulement, comme il faut une mise de fonds pour commencer un commerce, quelque petit qu'il soit, voici cinq pièces d'or. Partez et soyez heureux.

Le généreux donataire n'ayant voulu accepter aucun remerciement, le militaire enfourcha sa vigoureuse monture et partit au galop.

Dût la modestie bien connue de M. Grandval en souffrir, je raconterai, dit un biographe de ce généreux industriel, un dernier trait entre bien d'autres.

Une célébrité du barreau marseillais lui ayant appris qu'un négociant, autrefois dans l'opulence, se trouvait présentement dans la misère.

— Tenez, prenez ces mille francs, répond M. Grandval, je ne veux pas connaître son nom, pour qu'il puisse me saluer sans rougir.

On ne sera pas étonné maintenant d'apprendre que ce grand industriel consacre annuellement plus de cent mille francs au soulagement d'infortunes qui restent secrètes.

Ai-je eu la main heureuse aujourd'hui ? Je le crois. Mais s'il est doux de faire le bien comme M. Grandval, combien est-il honteux de voler l'aumône du pauvre, et de s'enrichir au détriment de ceux qui meurent de faim et de froid. C'est ce qui vient d'arriver, et je vous veux consigner l'anecdote, telle que la rapportent les journaux judiciaires.

Le nommé L..., aveugle, se tenait habituellement sur les marches du portail de l'église des Petits-Pères, et, d'une voix lamentable, sollicitait la pitié des passants. Il inspirait une compassion réelle qui se traduisait en abondantes aumônes. Des rapports parvenus à la police firent connaître que ce pauvre, dont la détresse apparente touchait les bonnes âmes, venait d'acheter, rue Saint-Pierre-Montmartre, un fonds d'hôtel meublé, à un prix dépassant trente mille francs.

Ce fait éveilla l'attention, et le commissaire du quartier Vivienne fut chargé, en vertu d'un mandat, de faire une enquête pour en vérifier l'exactitude.

Le magistrat reconnut que l'allégation était conforme à la vérité, et que le jour de la prise de possession de son établissement, où sa femme était déjà installée, l'aveugle avait déjà versé 12 000 francs comptant sur le prix d'acquisition. Dès lors, le commissaire crut devoir opérer une perquisition au domicile de L... Il y trouva des valeurs industrielles, des actions de la société des Docks de Marseille, des obligations de chemin de fer, etc., constituant ensemble une somme très importante.

Depuis sept ans, en tendant la main, l'aveugle avait su amasser ce capital, et était en train de se bâtir une fortune. C'était sans permission qu'il s'était installé à l'endroit où il exerçait sa lucrative industrie. On ne l'avait toléré qu'à cause de son infirmité, et parce qu'on pensait que les aumônes qu'il recueillait suffisaient à peine à ses besoins. On sut, en outre, qu'il accablait l'empereur, l'impératrice et les personnes haut placées, de pétitions et de demandes de secours.

Est-ce assez honteux et assez criminel ? Il est probable que le pompier de l'Opéra-Comique et que le mécanicien Sentis n'ont ni actions des Docks de Marseille, ni obligations de chemins de fer ; mais combien n'aimerai-je pas mieux avoir sur la conscience le salut de mademoiselle Prost et du pauvre petit enfant que les trente mille francs amassés par l'aveugle de l'église des Petits-Pères !

Imitez le pompier et Sentis, imitez M. Grandval, n'imitiez pas l'aveugle des Petits-Pères ; mais faites toujours l'aumône aux aveugles, dussiez-vous jeter votre obole dans la sébile d'un faux pauvre !

X. EYMA.

LA PIERRE DE TOUCHE.

(Voyez le numéro précédent.)

Le billet était conçu ainsi :

« Monsieur,

» Vous m'évitez, je le vois, et me privez ainsi de
 » vous témoigner ma vive gratitude. Je ne veux pas
 » vous troubler dans vos goûts solitaires ; toutefois,
 » je dois vous dire que je n'ai pas oublié le doux
 » poëme de notre enfance, et je m'empresse de
 » vous offrir, comme gage de ma reconnaissance,
 » ces fleurs que j'ai portées. Elles ne vous seront
 » pas longtemps importunes : elles durent si peu !
 » Mes sentiments du moins sont éternels.

» Juliette DAVENEL. »

Juliette s'en retourna avec un sentiment de tristesse qu'elle ne pouvait définir. Le lendemain, elle revint chez la mère Guérin, voulant savoir comment Maurice avait accueilli le bouquet et la lettre.

— Tout ce que je puis vous dire, madame, c'est qu'il est resté deux heures enfermé. Quand il a été sorti, j'ai fureté dans sa chambre et je n'y ai pas trouvé la plus petite trace de la lettre ou du bouquet. Il les aura emportés.

— Ou si bien détruits qu'il n'en reste plus rien... Enfin, j'ai fait ce que je devais faire... Je ne le tourmenterai plus... Adieu donc, bonne mère, voici pour vous.

Et elle posa sa bourse sur le dressoir de la chaudière.

Au lieu de s'en retourner par le chemin le plus court, Juliette fit le grand tour et prit à travers les prairies, de manière à revenir par l'avenue de la ferme, de l'autre côté du château. C'était vers la fin d'une journée tiède et triste; une grande nappe de nuages dérobait l'azur du ciel, filtrant une lumière grise et terne. La nature était pénétrée de mélancolie et la communiquait à l'âme. Juliette, rêveuse, la tête inclinée sur l'épaule, marchait lentement dans une *traine*, poussant du pied les feuilles tombées, quand tout à coup, au détour du sentier qu'elle suivait et qui était encaissé entre deux haies d'aubépine, elle se trouva en face de Maurice. Un léger cri leur échappa. Juliette rougit un peu malgré elle, et Maurice tint une contenance embarrassée; mais l'un et l'autre se remirent bientôt de leur surprise. Un petit mur fermait le sentier en cet endroit; il fallait le franchir pour continuer le chemin.

— Ah! cette fois, monsieur, dit Juliette en souriant, vous ne pourrez pas facilement m'éviter, à

moins que vous n'escaladiez ce mur; car je vous barre le passage.

Maurice parut déconcerté; son front se plissa soucieusement, mais sa physionomie reprit bientôt la tristesse calme qui lui était habituelle.

— Vous éviter, madame, répondit-il, telle n'est pas mon intention. Seulement, j'aime la solitude, et la recherche, comme d'autres aiment et recherchent le monde.

S'il y avait dans ces mots une épigramme à son adresse, c'est ce que Juliette ne put savoir, car le visage de Maurice ne trahit aucune arrière-pensée maligne.

— Le temps de vous féliciter de votre courage et de vous remercier de mon salut, monsieur! reprit-elle, je vous laisse ensuite à vos rêveries.

— Si j'ai pu me porter le premier à votre secours, madame, le hasard seul en est cause. Tout autre à ma place se fût conduit comme je l'ai fait, vous n'en doutez pas; je ne mérite donc aucun remerciement.

En achevant cette phrase, il salua Juliette d'un air cérémonieux, comme pour la prier de le laisser s'éloigner.

— Un mot encore, monsieur, dit-elle, un peu blessée de cette froideur, mais voulant mettre de son côté tout l'avantage des égards.

— Je vous écoute, madame.

— Vous ne l'avez peut-être pas oublié, monsieur, j'ai beaucoup aimé votre père: il était si bon pour nous! Permettez-moi donc de m'informer de lui.

— Il est mort à Philadelphie, il y a près d'un an; c'est ce qui m'a déterminé à quitter l'Amérique et à revenir en France, madame.

— Mort! dit Juliette avec émotion. Mon Dieu, dit-elle avec une charmante mélancolie, comme tout passe! comme tout nous abandonne! famille, amitiés, relations, et jusqu'à nos souvenirs. La vie est un perpétuel adieu à tout ce que nous avons aimé.

Un léger soupir vint expirer sur ses lèvres. Maurice parut tressaillir.

— Adieu donc, monsieur, reprit Juliette, je ne veux pas vous distraire plus longtemps de vos goûts; donnez-moi la main pour m'aider à franchir ce petit mur.

Maurice ne bougea pas, mais il pâlit.

— Vous refusez? dit-elle d'un ton de doux reproche.

Il fit un brusque mouvement et lui tendit la main. Mais, plus légère qu'une gazelle, Juliette s'était élancée sur les pierres disposées en marches, et avait sauté de l'autre côté du mur. Elle se retourna alors et salua gracieusement de la main. Maurice la suivit d'un regard désolé jusqu'à ce qu'elle eût disparu derrière les buissons. Quand il ne la vit plus, il s'assit

sur le mur, posa sa tête dans ses mains, et demeura ainsi plus d'une heure immobile et silencieux. Lorsqu'il releva le front, son visage était trempé de larmes.

— Allons, dit-il d'une voix brisée, c'est au-dessus de mes forces. Je ne veux plus la voir, je pars.

Le surlendemain, en effet, il avait quitté le pays, et nul ne savait où il était allé, pas même la mère Guérin.

IV.

Juliette chercha à s'expliquer la conduite de Maurice et n'y put parvenir. « C'est un misanthrope ! » se dit-elle, et elle ne pensa plus à lui. L'époque fixée pour son retour à Paris étant arrivée, elle fit ses préparatifs de départ avec joie, car six mois passés à la campagne ravivaient son goût pour la vie parisienne. Mais, en même temps qu'elle se réjouissait à la pensée des plaisirs qui l'attendaient dans les salons, elle songeait avec peine qu'elle allait retomber dans ses perplexités. Elle avait pourtant bien promis de prendre un parti : lequel ? La rose du Bengale, le mélodie d'Hérold, la valse de Strauss, se représentaient à son esprit, mais sans y éveiller une préférence.

Un matin qu'elle était dans son boudoir et relisait nonchalamment quelques-unes des lettres renfermées dans un coffret d'ébène, elle tomba sur celle qui accompagnait le testament de M. Davenel, et qui lui était particulièrement adressée. C'était une lettre pleine de sollicitude et de bons avis, une lettre telle qu'un père sait en écrire à sa fille. Juliette s'étonna de l'avoir oubliée, la relut plusieurs fois, et tomba dans une rêverie profonde.

— Oui, oui, dit-elle en s'en arrachant, M. Davenel a raison, et je suivrai son conseil, si je puis.

Elle serra précieusement la lettre dans un petit agenda qu'elle portait toujours sur elle, referma le coffret et acheva ses préparatifs. Deux jours après, elle était à Paris. Sa première visite fut pour son homme d'affaires, M. Ducoudrais, ancien ami de M. Davenel, caractère honorable, esprit fin et adroit. Leur conversation dura près d'une heure. Quand Juliette le quitta, elle avait le sourire sur les lèvres ; toutefois, ce sourire laissait entrevoir un arrière-sentiment de tristesse, comme lorsque l'on doute du résultat heureux d'une bonne résolution. Les soirées et les bals renaissaient, attirant à leur éclat le fol essaim de nos femmes élégantes. Juliette ne fut pas des dernières à s'y élancer, suivi de son cortège d'adorateurs : astre radieux environné de satellites. Du Croisil, Desmarest, Norval, se trouvaient sans cesse sur ses pas, sollicitant un regard, attendant avec anxiété le signe convenu pour chacun d'eux ;

mais bals et soirées se succédaient sans que Juliette songeât à choisir un mari. L'impatience les gagnait.

— Et la rose ? répétait parfois du Croisil.

— Et la romance ? disait à son tour Desmarest.

— Et la valse ? soupirait aussi Norval.

— Pas encore, répondait Juliette avec une expression singulière ; mais bientôt...

Elle avait annoncé qu'elle ne tarderait pas à ouvrir son salon. Tout à coup, une vague rumeur s'éleva dans le monde élégant : on prétendit que madame Davenel ne recevrait pas pendant l'hiver, qu'un grand malheur l'avait frappée, qu'elle avait même renoncé à aller dans le monde. Ce bruit se propagea, prit de la consistance, surtout quand ce fut en vain qu'on l'eut cherché dans les maisons qu'elle fréquentait le plus habituellement, et que vainement aussi on se fut présenté chez elle. La surprise était au comble ; qu'était-il arrivé ? Quelqu'un s'avisait de dire qu'un banquier avait disparu, laissant un déficit énorme, et que la plus grande partie de la fortune de madame Davenel était entre ses mains. Cette nouvelle fit sensation ; du Croisil, Desmarest et Norval en parurent atterrés. La banqueroute était constante, officiellement annoncée ; mais jusqu'à quel point la fortune de madame Davenel y était-elle compromise ? C'est ce que Desmarest promit bien de savoir avant peu. Justement, il connaissait l'homme d'affaires de Juliette. Il se présenta chez lui, et après avoir parlé d'un immeuble que cet homme d'affaires avait à vendre, Desmarest, par une habile transition, parla du banquier qui avait pris la fuite et des victimes qu'il avait faites. Aux premiers mots, maître Ducoudrais mit sur son nez des lunettes vertes, qui lui servaient autant à garantir sa vue qu'à observer plus à son aise ses interlocuteurs. Il regarda attentivement le député.

— On dit même, reprit Desmarest, que l'une de vos clientes, madame Davenel, se trouve engagée dans cette banqueroute pour des sommes considérables ?

— Considérables, c'est le mot, répondit laconiquement Ducoudrais.

— Pauvre dame ! M. Davenel, il faut l'avouer, a été bien imprudent de confier ainsi la plus grande partie de sa fortune aux mains d'un banquier. Un banquier, c'est si peu solide !

— Ah ! dame, M. Davenel comptait acheter de jour en jour quelque vaste propriété territoriale ; il voulait avoir son argent sous la main.

— Eh, mon Dieu ! et la caisse des dépôts et consignations ? et la banque ? et même le grand livre ? tous ces placements ne valent-ils pas cent fois mieux ?

— Comme garanties, sans doute ; mais comme intérêt, c'est bien une autre affaire. Or, M. Davenel

tenait beaucoup à l'intérêt, le cher homme! Qui n'y tient pas?

Un vague sourire vint effleurer les lèvres de Ducoudrais.

— C'est égal, c'est égal, dit Desmarest, M. Davenel a commis la plus insigne imprudence, et sa veuve en subit les tristes conséquences. Mais au moins, reprit-il avec sollicitude, reste-t-il à cette pauvre chère dame de quoi vivre honorablement? Je serais désolé de la savoir malheureuse!

— Vous êtes vraiment bien bon, répondit Ducoudrais, en hochant la tête avec candeur.

Il prit un dossier sur son bureau et le feuilleta.

— Tenez, continua-t-il, voici les titres de propriété de Trois-Fontaines, ainsi qu'une affiche de vente.

— Comment! madame Davenel est obligée de vendre ce petit château qu'elle aimait tant?

— Que voulez-vous? madame Davenel est la probité même. Son mari lui a laissé à peu près cinq mille livres de rentes viagères à servir, et elle se passerait de manger plutôt que de manquer à ce devoir.

La voix de Ducoudrais parut faiblir sous l'émotion.

— Ah! vraiment, dit Desmarest avec feu, elle est aussi noble que charmante.

— Jugez-en, reprit Ducoudrais : Trois-Fontaines ne rapporte que deux et demi pour cent. Nous comptons vendre cette propriété quatre-vingt-dix à cent mille francs. Nous convertirons cette somme en inscriptions sur l'État, ce qui nous donnera, sans doute, un revenu de quatre mille francs. Nous vendrons encore le riche mobilier de la Chaussée-d'Antin, et cet appoint achèvera de couvrir notre obligation; puis, nous remettrons les titres à un notaire qui se chargera de payer les rentes viagères. Tel est l'ordre que j'ai reçu de madame Davenel.

— Mais que lui restera-t-il donc? s'écria Desmarest avec un sentiment de pitié sincère.

— Ses diamants, qui valent environ quarante mille francs.

— Elle se verra donc réduite à quinze ou seize cents livres de rente, après avoir possédé près d'un million? Pauvre femme!

— Dame! à moins que, touché de ses vertus et de ses malheurs, quelque personnage...

Desmarest se leva, et interrompant Ducoudrais :

— Ah! dit-il, tout ce que vous venez de m'annoncer me chagrine au dernier point.

— Je le crois sans peine, dit Ducoudrais, avec une parfaite bonhomie; on le serait à moins.

— Mais revenons, je vous prie, au motif de ma visite. La propriété dont vous m'avez parlé...

— Trois-Fontaines?

— Non, la première... Cette propriété me convient assez, et nous ne sommes pas très éloignés de prix... Revoyez le propriétaire, et tâchez d'obtenir la diminution d'un sixième. Je reviendrai voir.

— Pourquoi ne traiteriez-vous pas de Trois-Fontaines? c'est dans le prix que vous voulez mettre.

— Y pensez-vous? du deux et demi; c'est du trois et demi que je veux; j'ai à peine de quoi vivre.

— Tant pis! car cela console un peu de céder ce qu'on aime à un ami; et vous paraissez avoir bien de la sympathie pour madame Davenel.

Desmarest salua, pirouetta sur ses talons et partit.

Du Croisil et Norval l'attendaient au boulevard de Gand. Il avait promis de leur rapporter fidèlement la conversation qu'il aurait eue avec l'homme d'affaires de madame Davenel : il fut d'une exactitude scrupuleuse. Du Croisil et Norval le remercièrent de sa parfaite obligeance, et n'eurent rien de plus pressé que de courir chez maître Ducoudrais, où ils se rencontrèrent, non sans un peu de confusion et d'embarras, et où ils reçurent la confirmation de ce que leur avait dit Desmarest.

— Tout ce que je viens de répéter, dit Ducoudrais en appuyant fortement sur chaque mot, j'ai reçu de madame Davenel l'ordre de le dire à qui voudrait l'entendre : elle ne veut pas qu'on ignore sa conduite en cette grave circonstance.

Quand du Croisil et Norval furent dans la rue :

— Je vais de ce pas chez madame Davenel, dit Norval, qui avait un assez bon cœur. Je dois à ma conscience d'aller présenter à cette pauvre jeune femme mes sentiments de condoléance.

— Vous avez raison, dit du Croisil, et je vous accompagne.

V.

Juliette était chez elle. Une femme de chambre fit entrer du Croisil et Norval dans un petit salon où les tentures ne laissaient pénétrer qu'un demi-jour, non un demi-jour de coquette, mais de femme en deuil; car on est souvent plus affligé d'une fortune perdue que d'une affection détreinte. Un feu rougeâtre et sans flamme bri lait dans l'âtre, jetant autour du foyer des lueurs tristes. Juliette était assise dans une gondole basse, et tenait à la main un travail de broderie. Un peignoir brun l'enveloppait, dessinant dans la perfection les contours harmonieux de ses riches épaules, ainsi que de sa taille svelte et charmante; ses mains, gantées de mitaines noires, ne livraient que l'extrémité de leurs doigts de marbre, couronnés d'ongles roses. Sa tête blonde, aux grappes de frisure légère, était parée d'un bouquet de lias blanc et de clématite, emblèmes de pauvreté et d'abandon : elle était belle et touchante ainsi. Du

Croisil et Norval se sentirent émus dans ce salon, surtout lorsqu'ils adressèrent à Juliette leurs compliments de condoléance.

— Ah! messieurs, dit-elle avec son sourire doux et fin, que vous faites mentir le moraliste qui a dit : « Les amis et les oiseaux de passage ne retournent jamais qu'ou brillent le soleil et l'opulence. »

— Les moralistes, madame, répondit du Croisil, sont comme les astronomes qui voient partout des taches, même au soleil.

Quelques personnes étaient déjà réunies, fidèles au malheur, un peu sans doute, comme l'a dit Alphonse Karr, par fatuité de constance. Du Croisil et Norval remarquèrent bientôt que Desmarest les avait précédés. La conversation prit naturellement une tournure grave et philosophique : on parla beaucoup de la vanité des richesses, du courage avec lequel le sage supporte l'adversité, du bonheur que parfois on rencontre dans les positions les plus humbles quand le cœur et l'esprit sont élevés, etc., etc.

— La pauvreté ne me fait pas peur, messieurs, dit Juliette d'un ton ravissant; et d'ailleurs, ne suis-je pas riche encore, puisqu'il me reste des amis?

— Des amis dévoués, madame! dit Desmarest avec feu, et qui vous demeureront attachés; car si vous n'avez plus la fortune, vous avez toujours l'opulence de l'esprit et de la beauté.

Juliette fut touchée de cet élan généreux; elle en rougit de plaisir.

— Oui, entourée du faste, il vous était permis de douter de nos cœurs, dit Norval, renchérissant sur Desmarest; mais désormais vous acquerez la conviction que nos hommages sont adressés à votre seul mérite.

Juliette sourit divinement.

— Ah! taisez-vous, messieurs, dit-elle d'une voix douce et pénétrante : vous me feriez trop aimer la pauvreté!

Un moment après, du Croisil s'était rapproché de Juliette; il causait avec elle intimement et à demi-voix, tandis que Desmarest et Norval se livraient à des dissertations politiques et commerciales. Enfoncée dans sa gondole, Juliette se redressa vivement pour mieux entendre du Croisil. En ce moment un petit carnet glissa de ses genoux sur le parquet, laissant échapper les papiers qu'il contenait. Du Croisil se hâta de les ramasser et les remit à Juliette.

— Ah! fit-il en se baissant de nouveau, voici quelque chose encore.

Et il prit sur le parquet un objet mince, jaunâtre, informe, qu'il regarda un peu curieusement.

— Une fleur, sans doute? demanda-t-il sans réflexion.

Juliette ne répondit pas tout de suite et ne se hâta pas de reprendre l'objet.

— Une rose du Bengale, répondit-elle avec lenteur en se renfonçant dans sa gondole.

Du Croisil devint écarlate et ne sut plus quelle contenance garder; mais personne ne s'aperçut de son embarras. Il eut bientôt ressaisi son sang-froid, et répliqua avec le plus gracieux aplomb :

— C'est de la coquetterie, madame, de conserver ainsi sur vous une rose flétrie; sans doute par amour des contrastes?...

Il se leva et tendit la fleur à Juliette. Juliette porta sur lui un regard profond, demeura quelques secondes immobile, puis indiqua brusquement le feu du doigt.

— Vous le voulez? dit-il d'un air sournois.

Et il posa délicatement la rose flétrie sur un charbon ardent. Un peu de fumée, quelques crépitations, et ce fut tout. Que d'amours brûlants ne sont pas autre chose! Cinq minutes plus tard, il quittait le salon, protestant de son éternel attachement à la personne de madame Davenel. Juliette ne daigna même pas le regarder. Il y avait à peine un quart d'heure qu'il était parti, lorsque Juliette, qui n'avait pas repris la parole, tant sa déception était violente, se leva, pâle, le visage empreint d'une vague ironie et l'air résolu.

— Autrefois, dit-elle, à pareil jour de la semaine, nous avions l'habitude de faire un peu de musique, de danser même en petit comité. La musique console, la danse étourdit. Pourquoi nous en abstenons-nous aujourd'hui?

Et s'adressant à un pianiste de salon qu'elle avait toujours accueilli avec distinction :

— Allons, monsieur, dit-elle, jouez-nous ce beau morceau de Thalberg que vous exécutez à merveille. Pour vous prouver que je suis vraiment philosophe, je vous promets de chanter ensuite.

Le pianiste se hâta de se rendre au désir de Juliette. Quand le morceau fut terminé :

— A mon tour maintenant, dit-elle, avec une charmante vivacité.

Elle s'installa au piano; Desmarest s'approcha d'elle.

— Que chanterai-je? lui demanda-t-elle en inclinant coquettement la tête de son côté; dites-moi cela. Vous connaissez tout mon répertoire : une mélodie de Schubert, une romance de Loïsa Puget ou de Masini, ou bien un air d'opéra?

— Qu'importe! pourvu qu'on vous entende! répliqua galamment Desmarest.

— Eh bien! je choisis un air de *Zampa*, reprit-elle avec une inflexion de voix inexprimable, un air que vous aimez beaucoup, si je me souviens bien.

Elle préluda aussitôt, puis elle chanta :

Pourquoi trembler ? C'est moi qui vous implore !
Qu'un seul regard daigne tomber sur moi !

A ces mots, elle jeta un coup d'œil de côté ; Desmarest n'était plus près d'elle. A peine avait-elle commencé, qu'il s'était retiré au fond du salon, aussi embarrassé que du Croisil lorsqu'il tenait à la main la rose du Bengale. Juliette continua :

J'y vois encore
Et le trouble et l'effroi !
Quand vous adorer est ma loi !

Ici elle porta par hasard les yeux sur la glace placée au-dessus du piano, et y aperçut Desmarest qui prenait son chapeau. Elle n'en attaqua pas moins bravement les vers suivants :

Ah ! dans vos yeux laissez-moi lire
Ce mot qui doit combler mes vœux !
Tout en ces lieux semble me dire :
L'amour est là, soyez heureux !

Cette phrase musicale fut dite avec un sentiment exquis. Chacun battit des mains. Desmarest seul n'applaudit pas, il s'esquiva, et, grâce à la glace encore, Juliette le vit se retirer. Elle partit alors d'un grand éclat de rire. On s'empessa de lui demander quel motif provoquait cette franche gaieté.

— Presque rien, dit-elle, une réflexion folle sur l'inconstance des choses humaines.

— Pouvez-vous nous la communiquer ? dit Norval, qui n'avait rien saisi de la scène entre Desmarest et Juliette. Nous avons besoin de votre philosophie pour supporter le malheur qui vous frappe.

— Bah ! la fortune n'est pas le bonheur, répondit Juliette ; et puisqu'il me reste encore de bons amis, ce dont on n'est jamais bien sûr dans l'opulence, je veux me réjouir au lieu de m'attrister. Dansons.

— Danser ! s'écria-t-on avec étonnement.

— Eh ! mon Dieu, n'avions-nous pas l'habitude de danser à pareil jour ? N'appelions-nous pas cela préluder à nos grandes soirées ? A défaut des soirées, ayons au moins le prélude.

— Ah ! madame, dit Norval, on ne peut pas accueillir l'infortune avec plus de grâce ! Vous y mettez autant de coquetterie que de noblesse ; vous êtes adorable !

— Alors, dit-elle de l'air le plus ravissant du monde, qu'attendez-vous pour m'inviter à valser ! Nous commencerons par une valse, si vous le voulez bien... une valse de Strauss...

Elle appuya sur ce mot, mais sans regarder Norval. Norval fit une singulière grimace et laissa suspendue la main de Juliette.

— Eh bien ! reprit Juliette, vous m'abandonnez donc, monsieur ?

— Moi... non... au contraire, balbutia-t-il ; mais j'aimerais mieux, je vous l'avoue, la *Rosita*, par exemple, ou bien encore la valse de *Giselle*.

Juliette le regarda en face et d'aplomb.

— Vous vous trompez, monsieur, dit-elle avec mépris ; vous êtes comme tant d'autres, vous aimez mieux l'argent !

VI.

La déception que venait d'éprouver Juliette était plus profonde et plus douloureuse qu'elle ne le croyait elle-même. Cette pensée, qu'elle n'avait de valeur aux yeux de tout ce monde que celle que lui donnait l'opulence, blessait au vif son esprit et son cœur. Elle ressentit un âcre plaisir à se voir de jour en jour négligée, délaissée par tant de gens qui l'avaient jusque-là poursuivie de leur tendresse menteuse et de leur obséquiosité hypocrite. Un violent dégoût s'empara d'elle, et, dans un accès de misanthropie, elle résolut sérieusement d'aller finir ses jours au sein de la solitude. Elle s'enfuit à Trois-Fontaines, tout en pleurs, pour ne pas laisser éclater son mépris. Le bruit de sa ruine l'avait précédée à la campagne ; la vente de son château y était affichée. L'hiver commençait, la neige tombait à gros flocons, étalant ses blanches tristesses sur les sites agrestes ; le pivert et la mésange chantaient seuls sur les arbres et dans les buissons chargés de givre ; quelques scabieuses tardives et quelques marguerites montraient encore leurs petites têtes charmantes et courageuses dans l'herbe. Soit que la neige couvrit les chemins, soit que le vent les eût séchés, souvent on voyait Juliette errer solitaire dans la campagne ; elle sentait que son âme se retrempeait dans l'isolement, comme ces fleurs délicates qui ne se relèvent qu'à l'ombre.

Un jour, se dirigeant du côté de Dammartin, elle se trouva tout à coup à la hauteur de la chaumière à la Guérin, qu'elle n'avait pas encore revue. Elle entra. Il n'y avait personne dans la première pièce ; elle alla vers la seconde, la porte en était ouverte. A peine eut-elle jeté les yeux dans l'intérieur, qu'elle vit un jeune homme assis devant une petite table, le front dans une de ses mains, tandis que de l'autre il prenait tour à tour sur la table des fleurs fanées et une lettre qu'il considérait d'un air rêveur et navré. Elle reconnut Maurice. Il paraissait plongé dans un souvenir et laissait lentement échapper quelques phrases entrecoupées.

— Voilà donc, murmurait-il, tout ce qui me reste d'elle... Un bouquet flétri... une lettre... Tout

mon cœur est là, et je ne puis l'en détacher! surtout à présent que je sais...

Il s'interrompit et leva les yeux avec douleur. Juliette, saisie d'étonnement, se rejeta un peu en arrière et écouta.

— Pauvre femme! reprit-il en joignant les mains. Comme je l'ai aimée! Elle ne le sait pas! elle ne le saura jamais!... Ah! pourvu qu'elle ne soit pas malheureuse maintenant!... Le monde, qui l'entourait dans son opulence, la délaissera dans sa pauvreté; car le monde est un courtisan qu'attirent seules la puissance et la richesse... Moi, du moins, si je l'ai fuie, c'est parce qu'elle était riche, fêtée, heureuse, entourée de faste, aimée des plus élégants et des plus beaux!...

Il cacha sa figure dans ses mains. Juliette sentit sa poitrine se gonfler.

— Mon Dieu! mon Dieu! continua-t-il d'une voix humide, je ne pourrai donc pas l'oublier!... Seul amour de ma vie, son image me poursuit partout, et me ramène encore à ce coin de terre où nous nous sommes aimés!... Mais à quoi bon tout ce tourment?... Pourquoi me renfermer sans cesse dans ce souvenir comme dans une prison où j'étouffe?... Ah! je fais à plaisir mon propre malheur!... Folie!... Riche ou pauvre, elle ne saurait m'appartenir: elle a appris à aimer la beauté, la richesse, et moi je suis laid et sans fortune... Allons, allons, s'écria-t-il, du courage, ô mon cœur! jetons-nous dans la vie active, dans le travail, dans le monde... Le monde étourdit, le travail console... et nous avons tant besoin de consolation et d'oubli!...

Après ces mots, il demeura immobile, silencieux, le visage toujours caché dans ses mains; il pleurait. Juliette était aussi stupéfaite qu'émue; elle pouvait à peine en croire ses yeux et ses oreilles. Elle qui tout à l'heure encore niait le bien, parce qu'elle avait subi de cruels mécomptes, se trouvait tout à coup en présence des sentiments les plus élevés et les plus touchants; et celui qu'elle avait accusé de caprice se révélait, au contraire, constant jusqu'à la douleur et noble jusqu'à l'humilité. Les réactions sont toujours violentes: elle frémissait de joie, et de grosses larmes glissaient sur ses joues.

— Noble cœur! murmurait-elle. Noble cœur! Et je ne l'ai pas deviné! et je n'ai pas compris que lui seul!...

Elle fit un mouvement comme pour s'élançer vers lui, mais elle se contint. Presque au même instant Maurice se leva, se dirigea vers la fenêtre; on apercevait Trois-Fontaines, ses arbres dépouillés, son château découvert, qu'il contempla.

— Oui, oui, dit-il alors d'une voix endolorie, il faut m'éloigner pour ne plus revenir... La vue de ces campagnes ranime malgré moi ma folle pas-

sion... Pourquoi s'acharner à de vains souvenirs, et n'entretenir son âme que d'un vain rêve?... Adieu donc, doux nid de mes amours, de mes seules amours! je ne dois plus vous revoir, je ne vous reverrai plus... Adieu, pour la dernière fois!

Il garda un moment le silence, puis il reprit avec un accent de tristesse indicible.

— Adieu aussi à vous, Juliette! Je fais des vœux pour votre avenir... Qui sait? vous êtes si belle et si bonne, qu'un noble cœur vous rendra peut-être ce que vous avez perdu, l'opulence et le bonheur!... Ah! que ne puis-je, moi, vous offrir ce que je possède! je vous le donnerais avec une joie profonde et sincère!... Mais, hélas! j'ai si peu!...

— Qu'importe! dit derrière lui une voix d'une douceur divine; j'accepte, mon bon Maurice!

Maurice, à cette voix, poussa un cri violent et bondit plutôt qu'il ne se retourna. Il vit Juliette assise à sa table, les yeux brillants de larmes, le visage nerveusement pâle; elle lui tendait la main. Il est des émotions si étranges qu'il faut renoncer à les décrire. Maurice demeura comme pétrifié; il crut qu'il allait mourir, il étouffait.

— Eh bien! reprit Juliette avec une adorable expression, est-ce que vous refusez, monsieur?

Deux ruisseaux de larmes jaillirent aussitôt des yeux de Maurice; ses jambes fléchirent et il tomba à genoux.

Juliette se leva, courut à lui, et lui prenant les mains avec tendresse:

— Relevez-vous, monsieur, relevez-vous, dit-elle, et ne sanglotez pas ainsi. Il faut que je vous gronde. Eh quoi! parce que j'étais riche, vous m'avez fui! fi! que c'était mal! Voyez, moi, je suis pauvre maintenant, eh bien! cela ne m'empêche pas de venir vers vous, et même j'accepte tout de suite, sans façon, votre sacrifice. Deux vieux amis comme nous! Ah! nous nous aimions si bien autrefois! et vous ne m'évitiez pas alors!

— Taisez-vous! taisez-vous, Juliette! ne me parlez pas ainsi! dit Maurice avec exaltation; votre voix m'enivre, votre beauté m'éblouit! Taisez-vous! oh! taisez-vous! ou vous me rendrez fou!

— Je veux vous rendre sage, au contraire! dit-elle en lui pressant les mains. Je veux vous rendre heureux! ajouta-t-elle plus bas.

Un bruit se fit entendre en ce moment dans la chaumière; c'était la Guérin qui revenait de vendre son lait. Elle entra dans la seconde pièce; Maurice était encore aux genoux de Juliette. La Guérin s'arrêta toute surprise sur le seuil.

— Ah! ah! dit-elle avec embarras et sans trop savoir ce qu'elle disait, il paraît que ça va bien?

— Parfaitement, bonne mère, répondit Juliette;

Maurice me fait ses excuses de m'avoir méconnue, et je suis en train de lui pardonner.

— Bon ! bon ! reprit la Guérin, j'en suis enchantée. Ah ! j'étais bien sûre, moi, qu'il vous aimait, le cher enfant ! mais c'est si timide ! et puis vous étiez si riche alors !

— Et je suis si pauvre maintenant ! Mais, bah ! Maurice me donne tout ce qu'il a, bonne mère !

— Oui-da ! s'écria la Guérin stupéfaite et évidemment contrariée. Quoi ! ses deux mille francs de rente que son père et lui ont eu tant de peine à gagner là-bas, en Amérique ! Ah !...

— Le capital tout entier, répondit Juliette en souriant malicieusement. Avec cette somme, jointe au peu qu'il me reste, des débris de ma fortune, nous rachèterons ma propriété de Trois-Fontaines qu'on va vendre, et...

Maurice, pâle, hâletant, interrogeait du regard le visage de Juliette ; il semblait chercher à saisir le véritable sens de tout ce qu'il entendait.

— Et nous y habiterons...

— Qui, nous ? demanda la Guérin ; vous et lui ?

— Pourquoi pas ?

— Vous allez donc vous marier ?

Juliette baissa les yeux avec une mine adorablement sournoise.

— Dame ! répondit-elle, les femmes n'ont pas l'habitude de faire les avances. Qu'en pensez-vous, bonne mère ?

— C'est juste ! c'est juste !

Et la Guérin regarda Maurice en lui faisant des grimaces significatives en matière d'encouragement. Maurice s'était levé, avait dégagé ses mains, et, les bras croisés sur la poitrine pour en comprimer les battements, il tremblait d'être le jouet d'un rêve.

— Juliette, dit-il enfin d'une voix lente et profonde, si vous voulez me tuer, vous n'avez qu'à m'abandonner maintenant ! Mon cœur est si tendu que, si vous ne lui venez en aide, il va se briser !

— Alors, répondit-elle avec une grâce angélique, donnez-moi le bras et conduisez-moi jusqu'à notre château. Peut-être bien qu'en route vous vous déciderez à me faire une demande en mariage. Je vais me montrer bien aimable !

Quelques jours après, un notaire dressait à Trois-Fontaines le contrat de mariage de Juliette et de Maurice. Juliette dicta elle-même le chiffre de sa fortune : rentes sur l'État, placement chez un banquier, actions industrielles, propriété territoriale, le tout montait à plus d'un million.

— Eh quoi ! s'écria Maurice étrangement surpris, on ne vous a donc point enlevé votre fortune ?

— Mais non, répondit Juliette en riant de bon cœur. J'ai profité de la fuite d'un banquier pour faire courir ce bruit, voilà tout.

— Quelle idée ! je ne comprends pas.

— Vous allez comprendre, mon ami ; cette idée n'est pas de moi, mais de M. Davenel, mon mari, mon père. Il savait à quelles convoitises donnerait lieu ma fortune, et, dans une lettre pleine de prévoyance et de bonté, il me donna le conseil de laisser ignorer de quelle nature étaient mes revenus, afin de pouvoir, au cas où je suspecterai la sincérité des sentiments qui s'adresseraient à moi, les juger en me faisant passer pour ruinée. C'est là, disait-il, une épreuve infaillible, et il avait bien raison.

— Vous avez donc éprouvé quelqu'un ?

— Oui, mon ami ; d'abord le monde en général, puis trois prétendants à ma main en particulier, et vous enfin, sans m'en douter. Vous seul...

Maurice lui mit la main sur les lèvres pour l'empêcher d'achever.

— Cher ange, dit-il, l'amour véritable est toujours à l'épreuve d'une pierre de touche.

Étienne ENAULT.

LES MISÈRES DE CATHERINE.

I.

C'était pendant l'hiver de 1833. Par une après-midi brumeuse et glaciale, on pouvait voir sur un des quais de l'île de Guernesey deux hommes, une femme et un enfant se promenant avec des signes d'impatience, de résignation ou d'insouciance, en attendant le bateau de Jersey qui devait les prendre au passage pour les conduire sur le continent. Un froid intense et une brise chargée de petits glaçons qu'elle leur jetait au visage, obligeaient nos personnages à tourner souvent le dos à la mer pour moins sentir les rafales du vent qui leur coupait, par moments, la respiration.

Ces gens-là avaient l'air parfaitement indifférents les uns aux autres, et le hasard seul semblait les avoir réunis sur le quai de Guernesey. Il n'en était pas, cependant, tout à fait ainsi ; pour deux d'entre eux du moins.

La femme pouvait avoir de vingt-sept à vingt-huit ans. Sa mise était simple, mais non point élégante ; il s'en fallait. Elle portait l'empreinte de souffrances morales et physiques qui, pour avoir ravagé sa beauté, laquelle avait pu être éclatante, n'avaient pas enlevé l'extrême distinction et la dignité calme de ses traits, non plus que la douceur un peu effa-

rée de ses yeux. A première vue, on pouvait dire d'elle, sans se tromper, qu'elle avait sur sa personne le deuil d'une époque qui avait dû être plus heureuse. Elle tenait par la main un petit garçon de sept à huit ans, blond, bouclé, et je n'ajouterais pas rose pour compléter le tableau habituel, car, au contraire, le pauvre enfant était extrêmement pâle et semblait un reflet des chagrins et des maladies qui rongeaient évidemment sa mère. Celle-ci fixait sur ce petit être, en qui semblaient se résumer et se confondre toutes ses affections et toutes ses consolations, des regards pleins d'amour et d'anxiété.

Lorsque quelque vague un peu forte venait se briser sur la plage en grondant, elle reculait avec une sorte de terreur en faisant à son fils un rempart de son corps. On eût dit qu'elle le défendait avec le courage du désespoir contre un ennemi invisible. Il semblait y avoir entre cette mère et ce fils des liens plus qu'ordinaires et dont la rupture devait être également fatale à tous deux.

Voici le portrait de l'un des autres personnages qu'il nous tardait de présenter à nos lecteurs. C'était un homme de trente-cinq ans, d'une encolure un peu forte et assez vulgaire, quoiqu'en le voyant on pût dire que c'était un bel homme. Il était habillé de neuf de la tête aux pieds et avec une recherche d'un goût douteux. Quelque chose de gauche et d'empesé dans ses manières indiquait clairement qu'il n'avait pas toujours été habitué à se vêtir de si beaux habits ou qu'il en avait perdu l'usage. Il portait sur son visage délabré les signes d'une vie agitée par le désordre et par la débauche. Cet homme mettait une affectation marquée à croiser les pas de la mère et du fils. Ce dernier n'y avait pas pris garde, autrement que pour regarder, par simple curiosité d'enfant, les splendides et volumineuses breloques qui ornaient la riche chaîne dont ce personnage avait orné son gilet. Mais la mère avait promptement attiré son fils par le bras, en lui adressant à voix basse quelques paroles de reproche sans doute, et tout avait été dit. Quant à elle, elle avait montré un froid dédain aux regards que cet homme lui lançait et aux quelques mots qu'il lui murmurait en passant. Elle ne manquait pas de rougir, cependant, et ses lèvres frémissantes indiquaient l'agitation qu'elle ressentait.

Notre quatrième personnage jouait dans cette scène qui avait pour théâtre le quai d'une île battue par l'orage et pour décor l'Océan, un rôle tout à fait passif. Il n'avait pu se défendre de prendre un certain intérêt aux deux acteurs principaux et de bâtir dans l'oisiveté de l'attente où il était, une petite comédie de l'avenir, tandis qu'il s'agissait en réalité d'un drame du passé. Celui-là était dans toute l'acception du mot anglais, un *gentleman*. Associé

d'un grande maison de banque à Londres, il revenait purement et simplement d'une tournée d'affaires et observait, pour le plaisir d'observer, les personnages qui se mouvaient autour de lui. Seulement il s'était avoué éprouver une vive sympathie pour cette mère souffrante et ravagée et pour le petit garçon, en même temps qu'il avait senti un mépris instinctif pour cet homme vulgaire, enharnaché de chaînes d'or, d'épinglettes en diamants et de bagues à tous les doigts, et qui faisait la roue autour de cette pauvre femme. Il avait cru, un moment, le reconnaître pour un de ces êtres qu'on rencontre dans les hasards de la vie ou des affaires, qui ne vous laissent aucune impression et dont on ne se souvient plus que quand les occasions vous rapprochent d'eux.

M. Gates, c'est ainsi que se nommait le banquier, autant pour tuer le temps que pour ne paraître point indiscret à son co-voyageur et peut être aussi à la femme, avait tiré de son sac de nuit une longue-vue, l'avait déployée et s'était mis à interroger l'horizon impénétrable où le bateau de la poste n'apparaissait pas encore. L'enfant, en apercevant la longue-vue de Gates, et intrigué de l'usage auquel celui-ci venait d'appliquer l'instrument, se détacha de sa mère qui essaya vainement de le retenir un instant, courut vers Gates, accrocha ses petites mains à son paletot, et lui dit en levant sa tête blonde :

— Qu'est-ce qu'on voit donc là-dedans ? Laissez-moi regarder aussi.

Le gentleman se baissa complaisamment et colla sa longue-vue à l'œil de l'enfant. L'homme aux breloques profita de cette circonstance pour s'approcher de la mère et lui adressa la parole. Gates put voir qu'elle avait rougi jusqu'aux yeux, d'abord, puis que son visage s'était ensuite couvert d'un masque de pâleur.

— William ! cria-t-elle en s'adressant à son fils, comme si elle sentait que la présence de l'enfant à ses côtés était une sauvegarde pour elle. Mais le petit gars, très attentif à son occupation du moment, ne répondit pas et ne détourna même pas la tête. Gates, sans y paraître, prêta l'oreille et l'œil à la scène suivante :

— C'est mon nom aussi que vous venez de prononcer là, Catherine, dit l'homme en question.

— Malheureusement, répondit Catherine, je l'ai donné à mon fils, ce nom maudit. J'aurais voulu ne jamais le connaître et je voudrais l'avoir oublié !

Ces mots qui, prononcés à voix basse cependant, étaient arrivés jusqu'à Gates, le frappèrent et changèrent le cours de ses suppositions. Il regarda du côté du groupe. Catherine était debout, droite, immobile, dans une attitude de dignité et de mépris. Son interlocuteur, sans être intimidé (il ne paraiss-

sait homme à l'être jamais), était cependant gêné. Il avait tendu à la jeune femme une main que celle-ci avait refusé de toucher, et deux ou trois mouvements vifs et incohérents de son corps indiquaient assez que cet accueil l'avait un peu abasourdi.

— Vous manquez d'une façon complète à nos conventions et à nos engagements, reprit Catherine. Il avait été entendu que vous ne m'adresseriez pas la parole, que je ne paraîtrais pas plus vous connaître que vous ne me connaissiez, moi. J'ai tenu ma parole, qui vous oblige à manquer à la vôtre? — sinon, continua-t-elle en portant la main à ses yeux, l'habitude que vous avez de ne la jamais tenir...

— Vous pleurez..., commença l'homme qui se nommait William, nous le savons maintenant, et en faisant un geste pour prendre de nouveau la main de Catherine. Mais celle-ci recula d'un pas.

— Oh! ne vous imaginez point, dit-elle, que je pleure au souvenir d'un passé dont j'aurais oublié l'existence, sans mon pauvre enfant. C'est sur cet enfant que je pleure, cet enfant qui ne sait pas qu'il a un père tel que vous, qui ne le saura jamais, Dieu merci!

William ne tourna même pas les yeux du côté de ce fils dont la vue ne l'avait pas ému. Catherine fit encore un pas pour se rapprocher du petit William à qui Gates, touché jusqu'au fond du cœur par cette conversation qu'il venait de surprendre, avait retiré la longue-vue afin de lui rendre la liberté. Mais l'enfant reprit l'instrument à deux mains et le promena sur l'horizon. Au loin un point noir venait de se montrer. C'était la fumée du bateau que le mauvais temps obligeait à naviguer avec prudence.

— Oui, reprit Catherine, en réponse à quelques mots de William qui avaient échappé à Gates, il a fallu que je me visse au bord de l'abîme. Je la misère pour avoir oublié ma dignité de femme au point de vous écrire et de vous demander votre secours. Mais au-dessus de la dignité de la femme, il y a la tendresse de la mère; et c'est la mère seule qui a écrit. D'ailleurs, dans cette pauvre créature usée, fiévreuse, malade, vieillie avant l'âge, il ne reste plus rien de Catherine, et je n'avais pas la folie de m'imaginer que ma vue pût vous être agréable en rien. Je me suis même étonnée qu'il y ait eu en votre cœur une fibre qui pût vibrer encore; je m'étais trompée, paraît-il, tant mieux! Vous savez que je ne vous en ai pas demandé autre chose que le moyen et l'occasion de travailler à Londres pour gagner le pain de notre enfant. J'espère que vous ne manquerez pas à ce facile engagement de votre part et qui ne diminuera pas d'un penny votre nouvelle fortune.

— Des circonstances indépendantes de ma volonté, Catherine, je vous l'ai dit...

— Moins ici qu'ailleurs, je ne veux entendre d'explications, monsieur. Et rappelez-vous que je tiens, devant mon fils surtout, à ne pas vous connaître...

Catherine rompit la conversation sur ces mots, et appela avec insistance cette fois le petit William. Gates, très ému, rendit l'enfant à la mère, et comme pour faire diversion à cette émotion qu'il n'était point venu chercher, et qui lui était évidemment importune, il braqua sa longue-vue sur le bateau qui se dessinait plus distinctement à l'horizon.

L'interlocuteur de Catherine se rapprocha du banquier et du ton le plus naturel du monde, il lui dit :

— Je crois que le *steamer* sera ici avant trois quarts d'heure?

— C'est mon opinion, répondit brièvement Gates.

Comme l'autre demeurait obstinément à ses côtés, Gates eut l'idée de l'examiner de plus près, et il ne tarda pas à se rappeler où il avait connu ce triste personnage de qui il eut l'idée, alors, d'approfondir toute la sécheresse du cœur. Il venait d'en avoir un bel échantillon.

— Il paraît, dit-il sur un ton indifférent et en faisant allusion à la conversation de tout à l'heure, que cette dame n'est pas de bien bonne humeur; elle est un peu comme le temps...

— Oui, en effet, répondit William en affectant de sourire, elle est même un peu bégueule.

Gates toisa son homme de haut en bas et lui fit baisser les yeux.

— A qui ai-je l'honneur de parler? demanda celui-ci du ton d'un homme qui cherche à lier conversation.

— Vous auriez pu, avec un peu de patience, me reconnaître comme je vous ai reconnu, monsieur William Bilpoor. Je suis James Gates, de la maison Spencer, Gates et Co, de Londres. Vous souvenez-vous? Je vous ai rencontré, il y a trois ans, plusieurs fois, en moins bel équipage, alors que ma maison avait un procès dont s'était malheureusement chargé le sollicitor Bailey...

— Chez qui je travaillais, alors, comme clerc, en effet. Mais depuis, j'ai quitté le vieux Bailey, un triste et malhabile homme au fond, vous en devez savoir quelque chose, et je suis aujourd'hui avocat.

L'ex-clerc tendit sa carte à Gates qui lut : William Bilpoor, Esq. *attorney at law*.

— A votre service, monsieur Gates.

— Merci, répondit celui-ci. Vous avez donc rondement réussi que de rapé, crasseux, grasseyé et rapiécé clerc que vous étiez il y a trois ans, vous voilà, aujourd'hui, doré sur toutes les phalanges et reluisant comme un paon...

— Tout cela vient de Bond et Regent street, mur-

mura Bilpoor, en glissant complaisamment son ponce dans l'entournure de son gilet. J'ai eu de la chance, mon cher monsieur. Je suis assez modeste pour le reconnaître... rien que de la chance...

— Vous en eussiez désiré davantage auprès de cette jeune femme?

— Euh!... c'était une manière de tuer le temps. Ça ne paraît pas avoir un penny dans sa bourse, c'est déjà sur la pente qui conduit à la retraite, et ça joue la fierté!... Enfin!...

Gates se retint à quatre pour ne pas écraser Bilpoor d'un coup de poing; mais il pensa d'abord que cela ne le regardait pas; puis, que tout en éprouvant une grande pitié pour cette pauvre femme, il ne pouvait pas jurer qu'elle fût en effet bien digne, malgré les apparences, de tant de sympathie chevaleresque. Il se contenta de lever les épaules, et d'éprouver pour cet imbécile pavoisé de vanité, de sottise et pourri de sentiments misérables, un dégoût profond.

II.

Le *steamer* avait enfin abordé le quai. Nos quatre voyageurs avaient monté à bord. Bilpoor s'était gardé de venir au secours de Catherine à qui Gates aida à passer du *pier* sur le pont du bateau avec son enfant dont elle ne voulait pas quitter la main. Le banquier put lire, alors, sur la petite malle qui composait tout son bagage, le nom de : MADAME CATHERINE SKELTON. Ce nom en remplaçait un autre dont les lettres avaient été effacées. On arrivait sans trop de difficulté à deviner que ce nom mal gratté était celui de Bilpoor. Autrefois il y avait eu sur la malle : MADAME CATHERINE BILPOOR. Il en était du nom comme du souvenir de l'homme à qui il appartenait, dans la vie de la pauvre Catherine : il en restait malheureusement des traces.

Le voyage fut tel que le temps l'avait fait craindre; dur, pénible, presque dangereux. Le *steamer* arriva, cependant, sain et sauf au quai de Weymouth où les passagers débarquèrent méconnaissables. Gates eut la chance de ne pas rencontrer Bilpoor, en sortant du bateau; mais il salua respectueusement Catherine Skelton, tapa sur la joue au petit William, et alla prendre une nuit de repos avant de s'embarquer dans la diligence qui devait le conduire à quelques lieues de Southampton.

De l'aventure de Catherine et de Bilpoor, Gates n'emporta que le souvenir d'une de ces impressions désolantes qui abondent dans la traversée humaine. Son opinion était que, s'il fallait se laisser également toucher par toutes les tristesses, le plus court parti à prendre était celui d'une réclusion absolue. « Si vous ne voulez pas être par trop dégoûté de ce

» que vous êtes appelé à voir chaque jour, dit » Chamfort, avalez, chaque matin, deux crapauds » avant de sortir de chez vous. » Gates, qui était un philosophe de la bonne école, de l'école pratique, avait l'habitude d'avaler les crapauds de Chamfort, et il se cuirassait ainsi contre toutes les choses hideuses qu'il rencontrait sur sa route, en se disant qu'à dix pas plus loin, il devait en rencontrer de plus hideuses encore, et toujours ainsi de pire en pire; et qu'il perdrait son temps à s'apitoyer sur des misères moindres, quand il y en avait, au premier détour de la rue, de plus grandes. Sans être égoïste, il s'en fallait, il évitait de rien emporter avec soi, autant qu'il le pouvait, du moins, de l'âcre puanteur des infamies qui s'exhalaient le long du chemin de sa vie.

Ainsi avait-il fait de sa rencontre avec Catherine, le petit William et Bilpoor. Il s'était hâté de ne plus se les rappeler. Mais quel fut son étonnement, le lendemain matin, quand il vint prendre sa place dans la diligence, d'y trouver Bilpoor confortablement installé dans un des compartiments de l'intérieur; tandis que la pauvre Catherine était juchée avec son enfant sur l'impériale où Gates monta par goût, n'ayant qu'une route de quelques milles à faire. Le temps était beau et clair, mais très froid; le vent soufflait sec et en plein sur les voyageurs. Gates se contenta de saluer Catherine, et afin de ne paraître point prétendre à aucune indiscrétion vis-à-vis d'elle, il ouvrit un livre et s'absorba dans sa lecture. Il en fut arraché par un gémissement du petit William qui se plaignit d'avoir froid. Gates leva les yeux, vit l'enfant violet, et la pauvre mère blanche comme un marbre de sépulcre. Au cri qu'avait poussé William, Catherine l'avait embrassé avec une énergie fiévreuse et l'avait ramassé sur ses genoux en l'enveloppant dans l'unique châle qu'elle portait sur ses épaules. Gates sentit une larme lui monter à la gorge, se débarrassa de l'un des trois ou quatre paletots et manteaux qu'il portait avec lui, et sans dire un mot le plaça sur le dos de la pauvre femme qui le laissa faire. Elle tourna les yeux vers Gates, inclina sa pâle tête, et d'une lèvre tremblante, que les sanglots contenus contractaient, elle lui dit simplement : « Merci, monsieur. » Tout ce qu'elle avait pu faire était d'articuler ces deux mots.

Xavier EYMA.

(La suite au prochain numéro.)



BULLETIN DES THÉÂTRES.

Le Théâtre-Lyrique, l'Odéon, les Bouffes-Parisiens ont fait leur réouverture. Commençons donc par ces trois théâtres. Ces réouvertures devraient être, chaque année, une sorte de solennité. Les théâtres ne pensent pas tout à fait ainsi; ils ont régulièrement l'habitude de réserver pour ce moment-là, au contraire, celles de leurs pièces sur lesquelles ils paraissent le moins compter. Nous ne saurions dire, au juste, si c'est bien raisonner. Le Théâtre-Lyrique a ouvert par deux pièces nouvelles: *Crispin rival de son maître*, deux actes, et *l'Auberge des Ardennes*, un acte. La première de ces deux œuvres est la pièce de Le Sage, appropriée à la musique. Je n'aime pas beaucoup ces rhabillages, ou quand on se les permet, il faut des coups de maître pour les faire pardonner. Ainsi la *Barbier de Séville*, ainsi le *Mariage de Figaro*, ainsi la *Norma*, et quelques autres chefs-d'œuvre que l'on pourrait citer et qui ont passé du domaine de la haute comédie ou de la haute tragédie dans le domaine lyrique. Coups de maîtres pour la musique s'entend; car du reste, il ne faut se préoccuper que médiocrement. M. Scenic, l'auteur de la musique de *Crispin*, n'a réussi qu'à peu près dans sa tentative, il a fait une œuvre d'écolier, c'est un tâtonnement où de temps en temps on rencontre une mélodie, quelques phrases qui dénotent un compositeur plein de bonne volonté. En somme, c'est un début qu'il fallait encourager. *L'Auberge des Ardennes*, de MM. Verne et Michel Carré, est un gai vaudeville qui a fourni à M. Higniard l'occasion de quelques mélodies assez heureuses. Le Théâtre-Lyrique a beaucoup mieux que cela derrière lui; nous savons que ses réserves sont riches et qu'il a du blé en grange: la reprise des *Dragons de Villars*, de *Gil Blas*, du *Val d'Andorre*, avec Bataille dans le principal rôle; un nouvel opéra de M. Maillart, les *Pêcheurs de Catane*. Puis réapparaîtra madame Carvalho dans les plus beaux succès de son répertoire: *Faust*, les *Noces de Figaro*, la *Fanchonnette*, *Philémon et Baucis*. Madame Viardot fera sa rentrée dans *Orphée*; puis nous verrons sur l'affiche des nouveaux opéras de MM. Grisar, Reyser, Semet. Avais-je raison de vous dire que le Théâtre-Lyrique avait fait de bonnes provisions!

L'Odéon a été plus heureux dans sa grande pièce d'ouverture. Les *Mariages d'amour*, de M. Ernest Dubreuil, sont une comédie de mœurs contemporaines, bien réussie, intéressante, suffisamment littéraire et qui promet un écrivain dramatique distingué. Le succès a été vif et bien mérité. La petite comédie en un acte, le *Parasite*, qui accompagne la grande pièce, est une étude antique, pleine d'inexpérience, où l'auteur dont le nom apparaît pour la première fois, M. Pailleux, a fait preuve de goût littéraire. Mais de comédie proprement dite, point. On parle de la reprise à ce théâtre de la *Fête de Néron*, d'Alexandre Soumet, une des plus belles œuvres dramatiques de ce temps. L'Odéon voudrait reprendre le *Testament de César Girodot* et ne l'ose, de peur de ne plus pouvoir jouer aucune autre pièce durant sa campagne.

Les Bouffes-Parisiens ont repris *Orphée aux enfers*, dont le succès est décidément inépuisable. On prépare une nouvelle pièce des auteurs d'*Orphée*. Puissent-ils retrouver la veine de cette ébouriffante bouffonnerie musicale.

L'Opéra-Comique, en attendant la réalisation de son magnifique programme que nous avons déjà publié, a donné un petit acte charmant dont le succès a été étourdissant, le *Docteur Mirobolan*. Le livret de MM. Cormon et Trianon a fourni à M. Gautier le canevas d'une musique à la fois savante et gracieuse, où les mélodies abondent, pleine de verve et d'entrain. Le succès de ce petit acte, admirablement chanté et joué par Coudere, aura, nous n'en doutons pas, le succès de *Bonsoir monsieur Pantalon*; ils sont de la même famille.

L'Opéra vit sur ses magnifiques lauriers: *Sémiramis*, *Robert le Diable*, où mademoiselle Duprez obtient toujours un triomphe qui va croissant à chaque représentation. On va reprendre le *Trovatore*, restauré avec magnificence. Madame Gueymard-Lauters garde, bien entendu, son beau rôle.

Au Théâtre Français ont eu lieu quelques débuts: mademoiselle Pousin et M. Guichard, la première, lauréat du Conservatoire, le second, lauréat de l'Odéon, ont été accueillis avec faveur. On a repris à ce théâtre la jolie comédie de M. Ponsard, *Horace et Lydie*, qui est une des choses qui doivent le plus plaire aux femmes, et que pour mon compte je préfère de beaucoup à l'imbroglio du Vaudeville. *L'Africain* fait toujours de belles recettes. Le succès n'a pas été un seul instant douteux.

Le Gymnase a donné une pièce en quatre actes de M. Latour de Saint-Ybars, la *Folle du logis*. M. Latour est un galant homme et un écrivain d'un talent réel qui s'est trompé cette fois, mais qui, à coup sûr, trouvera l'occasion de prendre une belle revanche.

Le *Pied de mouton* a fait, enfin, son apparition à la Porte-Saint-Martin. Pour être vieille, cette féerie n'en est pas moins splendide. Elle a été rajeunie d'ailleurs, et s'il n'y a pas cent représentations d'automne dans cette pièce, je ne m'y connais pas.

Le Théâtre-Italien a publié la liste des artistes engagés pour la saison prochaine. Les principaux sujets sont: mesdames Battu, Penco, Alboni; MM. Gardoni, Mario, Badiali, Graziani, Angelini, Zucchini, des artistes, enfin, comme il en faut, pour chanter les œuvres de Rossini, de Bellini, de Donizetti, de Mercadante, de Verdi, de Pergolesi, de Mozart, de Cimarosa, etc.

A propos du Théâtre-Italien, il est question de le comprendre dans l'administration de la liste civile. On créerait alors une surintendance des théâtres impériaux destinée, assure-t-on, au prince Poniatowski. A l'avance on applaudit à cette mesure qui daterait du mois d'avril prochain.

Cirque de l'Impératrice. — La salle est redevenue trop petite pour contenir la foule qui s'y porte chaque soir. Depuis l'ouverture des vacances on se croirait vraiment encore aux premiers jours de la saison d'été.

Pierre OBEY.

Adolphe GOUBAUD, directeur-gérant.

LE

MONITEUR DE LA MODE.

MODES,

Renseignements divers, description des Toilettes.

Le soleil en se montrant pour la première fois cette année escorté du froid de l'hiver, autorise plus que jamais ces oppositions et ces bizarreries de costume qui se produisent inévitablement au renouvellement de chaque saison. Aussi avons-nous voyagé sur un chemin de fer avec une ravissante personne qui, sur une robe de mousseline blanche, portait une longue casaque de velours noir, et avait, comme coiffure, un chapeau de paille d'Italie à bords retombants et orné d'une onduleuse plume noire.

Ces petits chapeaux ronds qui sont la coiffure obligée des environs de Paris, comme des excursions plus lointaines, ont presque conquis en ce moment leur droit de cité. Ils sont toujours admis et autorisés pour les très jeunes filles, mais les jeunes femmes elles-mêmes, lorsqu'elles sont jolies surtout, se permettent très bien de les porter dans la ville avec cette restriction sous-entendue, qu'elles n'y sont qu'en passant et pendant la durée d'un séjour à la campagne.

Une jolie jeune mère, entourée de plusieurs charmants enfants, avait une robe de soie noire tout unie, une casaque pareille retombant presque jusqu'au bas de la robe et un chapeau rond à bords relevés, en paille noire, entouré d'une plume frisée, dont le bout très long était rejeté en arrière.

Le piqué blanc est toujours très en faveur, deux jeunes sœurs en avaient deux toilettes complètes; jupe et pardessus brodés en soutache noire. Leurs chapeaux de tulle blanc, à fonds mous, étaient ornés en dessus de la passe et en dessous, de couronnes de primevères de velours noir.

Une délicieuse petite fille de cinq ans avait une robe de mousseline de soie à raies grises, une longue casaque de soie noire dessinant bien sa gentille taille et un chapeau de paille d'Italie orné de velours et d'une plume blanche et noire. Sa magnifique et soyeuse chevelure blonde, disposée en lourdes nattes, était gracieusement enroulée derrière sa tête.

Une robe de taffetas vert, garnie à une hauteur de 40 centimètres, d'un plissé à la vieille dessinant de larges dents pointues, un châle de cachemire noir garni d'un double volant de dentelle de Cambrai, et un chapeau de paille d'Italie orné d'une cordelière de paille formant un nœud gracieux du côté droit, s'enroulant du côté gauche autour d'une touffe de violettes mélangées à du feuillage

de lierre et se terminant par deux glands de paille, composaient une toilette de visite très remarquée ces jours-ci dans le salon d'une de nos plus aimables parisiennes.

Le même jour, une autre personne très distinguée portait une robe de taffetas Pompadour fond blanc aux dessins les plus gais et les plus frais, faite à jupe unie et à taille plate. Sur les épaules, elle avait un châle de dentelle lama du dessin le plus riche, et son chapeau à bord de paille de riz, à fond de tulle blanc recouvert de tulle noir, était garni d'une bride de taffetas noir, d'une couronne d'églantines roses et d'un bavolet de haute dentelle retombant sur un bavolet de tulle.

Le noir et toutes les couleurs de deuil nous sont tellement devenues familières par obligation ou par goût, qu'il n'est guère de réunion où l'on n'en puisse noter plusieurs. Dans le salon de la baronne de P..., par exemple, où nous avons remarqué les deux toilettes que nous venons de citer, s'en trouvaient en même temps une de grand deuil, mais d'un deuil plein de coquetterie, et trois autres de demi-deuil d'une grande distinction.

La première était tout en barège. La robe avait sept volants, chacun de ces volants surmonté d'un bouillon et d'une tête, et garni d'une petite guipure au bord du volant et au bord de la tête. La robe, froncée à la vierge, était recouverte d'un petit fichu garni de volants comme la robe, croisé, mais entr'ouvert à la naissance du cou où il laissait entrevoir un tout petit collier de jais. La ceinture, gros grain, était attachée par une agrafe de jais taillé, pareil à la broche et aux boucles d'oreille. L'écharpe double, c'est-à-dire repliée à sa partie supérieure, était ainsi garnie de deux grands volants à têtes sur lesquels en étaient posés de plus petits, bordés chacun d'une petite guipure. Le chapeau de tulle noir, à fond mou et à brides de taffetas, avait en dessus de la passe une guirlande de gros jasmin de soie noire, et dans le bandeau, des touffes de jasmin mélangées à des pompons de blonde noire.

Deux des toilettes de demi-deuil se composaient de robes de moire antique, l'une gris-poussière et l'autre gris-perle, de châles de cachemire l'un brodé, l'autre uni, mais entouré d'une petite passementerie de jais, et tous les deux garnis de volants de dentelle de la fabrication remarquable de MM. Ferguson, 40, rue des Jeûneurs; de chapeaux, l'un de crin noir orné d'un grand saule, et d'un simple bandeau de blonde noire; l'autre de tulle blanc recouvert de tulle noir, et orné d'une guirlande de feuilles de lierre de velours noir, et en dessous, de feuilles pareilles et d'un nœud de dentelle; de gants de chevreau gris brodés de noir.

La troisième toilette, plus claire encore, était une robe

de taffetas fond blanc chiné de mauve, à jupe unie, mais à petites poches encadrées de passementerie, à corsage plat et uni, mais orné de bretelles de passementerie à médaillons, à très large ceinture nouée sur le côté plus bas que la taille et terminée à ses deux bouts par une galerie à jours et de hauts effilés. Le châle était un de ces châles lama si souples, si unis de tissu, si variés de dessin par lesquels, grâce à MM. Ferguson, l'usage de la dentelle se trouve si heureusement généralisée chez nous, et mis à la portée des femmes dont les goûts délicats dépassaient autrefois les possibilités d'un budget restreint. Le chapeau, de crin blanc, était orné de blonde blanche et de branches de glycine, et les gants étaient mauves brodés de noir.

Quelques jeunes filles portent en ce moment, à la ville, à la place de leurs chapeaux de paille, de petits toquets de velours, comme on en remarque dans les magasins des modistes en renom, ceux-ci ornés d'une aigrette sur le milieu du front et entourés d'une longue plume blanche.

Les chapeaux que prépare, pour la saison nouvelle, madame Plé-Horain, 27, rue de Grammont, ont à peu près la même forme que par le passé, mais ont presque tous un mélange de velours; d'autres sont tout entiers de velours royal ou de velours d'Afrique. En voici quelques-uns choisis au milieu d'une grande variété.

L'un, à bord de taffetas noir coulissé, a un fond de tulle un peu arrondi et tout couvert de petits velours ponceaux, une traverse de velours noir tuyautée et barrée de petits velours ponceaux, un bavolet de velours assez haut et un peu froncé. En dessous, un bandeau de blonde monté sur une pointe de tulle roide, avec des feuilles de velours ponceaux et des brides noires.

Un autre, de tulle blanc, a un bord et une calotte de velours pensée, un bavolet de velours pensée, sur la passe de tulle sont deux barrettes de velours noir, la première beaucoup plus longue que la seconde, et garnies chacune d'une dentelle seulement à l'une de ses extrémités; du côté droit à celle de devant, et du côté gauche à celle de derrière. Sous celle-ci est une coque de velours d'où retombe un grand bout. Les brides sont de taffetas noir.

Un autre encore de velours épinglé blanc à passe assez resserrée, a en dessus une traverse de taffetas vert posée en biais et qui retient sur le côté une sorte de nœud fait d'une chicorée, moitié de ruban vert, moitié de dentelle noire. Ce nœud est posé en biais sur le côté gauche et laisse échapper en arrière un bout de ruban noir. Le bavolet vert est bordé d'un biais et formé de plis symétriques divisés en trois groupes: les brides sont blanches, à droite est entre le bandeau de blonde et la passe, un ruban vert tuyauté, et à gauche en dessous de la blonde, une torsade noire d'où retombent deux bouts. Tout autour de la passe est une petite dentelle noire, et les brides sont blanches.

Les bonnets Charlotte Corday, avec touffes de fleurs et écharpes de rubans, font de très coquettes coiffures de dîners et de réceptions, et des coiffures un peu plus jeunes ou plus habillées encore, dans lesquelles excelle madame Plé-Horain, sont des couronnes irrégulières de dentelles ou de rubans, dans lesquelles sont intercalés des groupes de fleurs ou de fruits.

Ces fleurs et ces fruits empruntent au talent de madame Petit-Perrot, 20, rue Neuve-Saint-Augustin, la vérité et l'éclat de la nature, mais de la nature choisie et délicate. Nous avons vu chez elle des couronnes de mariées d'une disposition toute particulière de fleurs d'acacia et d'oranger s'arrêtant sur les côtés, et de délicieuses coiffures de bal avec nœud sur le front, cache-peigne en arrière, et longues branches des côtés, ou bien encore tout à fait fermées en arrière par des branches de fleurs et de feuillage entrelacées en forme de résilles. L'une de celles-ci était de chèvrefeuille et d'églantines, et une autre de cerisier et de lilas blanc.

Une mariée à laquelle madame Petit-Perrot avait fourni plusieurs de ses coiffures, a demandé à la maison de commission Lassalle et Cie, 1, boulevard des Capucines, sa robe de mariée qui a été exécutée avec un soin particulier, sous la direction de cette maison justement renommée.

Cette robe était de taffetas blanc à corsage décolleté, mais recouvert pour la cérémonie, par une petite pélerine garnie de deux rangs de dentelle faisant berthe, et surmontés d'une ruche de ruban découpé. Le bas de la jupe était garni de cinq volants alternés de taffetas et de dentelle, et au-dessus de cette garniture droite étaient posés en draperie dessinant de grands festons arrondis, quatre rangs de dentelle et de taffetas alternativement placés, et le tout surmonté d'une ruche découpée. Dans le creux de chaque grand feston était un nœud de large taffetas blanc à très longs bouts.

Parmi les bijoux de la corbeille était un bracelet d'une magnifique simplicité, fourni également par la maison Lassalle. Il était composé de plaques de corail pâle entourées tout autour de pendeloques pointues et mobiles.

Le cachemire n'a jamais été aussi utile que pendant cette saison anormale où le vent et le froid sont les compagnons presque inséparables d'une illusion d'été. Les châles longs, fonds noirs et fonds blancs, sont toujours les mieux portés. Ceux dont on voit ensuite un plus grand nombre sont à fonds ponceaux ou amarantes.

Nous avons vu choisir au Persan, 74, rue de Richelieu, où l'on rencontre en même temps que les châles les plus souples de tissu et les plus variés de coloris des châles de cachemire à riches broderies orientales d'or, et de couleurs vives et chatoyantes, un autre genre de châle tout à fait original, et d'un modèle tout particulier. Le fond en est blanc, d'un tissu soyeux, épais et un peu pelucheux, et les dessins, d'un caractère antique, sont noirs.

Jamais les soins de l'hygiène n'ont été aussi essentiels que pendant cette saison indéterminée et malsaine, pour venir en aide aux prescriptions de la médecine ou pour se maintenir en dehors du cercle de sa domination. La sérieuse parfumerie est un des auxiliaires les plus puissants de l'hygiène, et ce fait, depuis longtemps reconnu, est prouvé de plus en plus par l'efficacité de certaines préparations hors ligne de la célèbre parfumerie Violet, 317, rue Saint-Denis.

Son savon de Thridace est recommandé par les médecins aux jeunes mères pour leurs enfants et pour elles-mêmes. Il conserve à la peau toute sa douceur et sa souplesse en la nettoyant parfaitement.



de Baudouin

Jules Davou

612

LE MONITEUR DE LA MODE

Savoie, Rue Richelieu 92.

Coiffures de M^{me} Bernard, r. de Rivoli, 102.

Modes de la M^{me} Plé Morain, r. de Grammont, 37. Fleurs de Tilman, r. de Richelieu, 104.

Robes et Garnitures en Passermenterie de la Ville de Lyon, r. de la Chapelle, 4.

Parfums de Violet, fournis de S. M. l'Impératrice, r. S. Denis, 314.

Envoi de la M^{me} de Commission Lassalle et C^{ie}, r. S. Louis, 37.

Illustré at Patterson Hall.

LONDON at the Review Office, 11, Abchurch Lane. — NEW-YORK Plummer & Co General Agents

MADRID P. J. de la Pena

Le *philocombe de Violet* aux huiles vierges et aux parfums les plus suaves, a une action bienfaisante incontestable sur les chevelures les plus fatiguées.

La *poudre de riz rosée* et l'eau de beauté de S. M. l'Impératrice, sont des cosmétiques d'une distinction et d'une efficacité incomparables.

Les *fleurs de mai* et les *gouttes de violette* pour le mouchoir sont des parfums exquis qui entretiennent autour de la personne qui les adopte, une atmosphère fraîche et pure, si importante au bon état de la santé physique et de la santé morale.

Madame Marie DE FRIBERG.

GRAVURE DE MODES N° 612.

TOILETTE DE CHEZ SOI. — Petit bonnet en dentelle garni de touffes de roses.

Robe en taffetas noir garnie de lisérés en taffetas blanc.

Corsage montant, uni, boutonné devant.

Manches à parement à dents bordées d'un volant tuyauté, et un volant tuyauté haut de 2 centimètres garni la couture de derrière de la manche du haut en bas.

La jupe est montée à petits plis sur le devant, et à larges plis sur les côtés et derrière.

Le bas de la jupe est garni sur une hauteur de 50 centimètres par cinq petits volants tuyautés ayant une petite tête, il reste un centimètre d'intervalle entre chaque volant.

La ceinture en ruban n° 60, est nouée sur le côté avec deux pans flottants.

Les boutons du corsage sont noirs avec un milieu blanc, la ceinture et tous les volants sont bordés d'un liséré de taffetas blanc.

Col en dentelle. Sous-manches bouffantes en tulle avec poignet relevé en dentelle.

TOILETTE DE VILLE. — Chapeau en crêpe blanc garni de dentelle et orné de touffes de pensées. Le bandeau de dessous se compose de grandes pensées.

Brides blanches.

Robe en taffetas ornée de velours noirs, corsage montant boutonné devant.

Taille ronde.

Ceinture en velours noir avec agrafes byzantines, manches composées de deux bouffants retombant, et d'une partie plate bordée d'un velours de 3 centimètres surmonté de trois petits velours d'un centimètre. Sous le velours le plus large est froncé un volant très ample garni, à 2 centimètres du bord, d'un velours large, et de trois velours plus petits.

Sur chacun des plis des côtés, il y a une petite poche avec trois velours.

Le bas de la jupe est garni d'un volant de 50 centimètres au dessus duquel il y a un velours de 4 centimètres et trois velours plus petits.

Au bas du volant, au-dessus d'un ourlet de 4 centimètres, il y a un velours de 5 centimètres, et sept petits velours.



Courrier de Paris.

Dussiez-vous m'accuser de faire du roman, au lieu d'écrire un courrier, je veux vous raconter une petite histoire toute fraîche éclosée, comme j'aime à vous en mettre sous les yeux. Elle est toute romanesque, peut-être, cette histoire, mais ce n'est point du roman.

Il y avait donc une fois, et ce n'est pas bien loin de nous, — il y avait donc une fois une petite fille vivant en son village. Elle se nommait Rosine, et en parlant d'elle on disait : « Cette enfant-là a une tête à la diable ! » Et sur ce point il y avait unanimité, moins une voix qui n'était pas celle de Rosine.

Dès sa plus tendre enfance, à l'âge des tartines de raisiné, la petite fille montrait une énergie de fer en toutes choses, ne reculant devant aucun obstacle, pour accomplir ses volontés ; le marié maternel même ne l'arrêtait pas ; elle en subissait, à de fréquentes occasions, le supplice avec un stoïcisme de Spartiate. Elle ne se donnait même pas la peine de dire comme le philosophe ancien : — Frappe, mais écoute ! — Rosine avait ses raisons pour cela, et une certaine théorie de la désobéissance et de l'entêtement qu'il est bon de signaler :

— Je m'étais aperçue, disait-elle naïvement plus tard, que les coups de martinet ne faisaient point disparaître du prunier les prunes qu'on me défendait de cueillir, ni envoler des haies les oiseaux dont j'ambitionnais les nids. Il me semblait que prunes enviées et nids désirés valaient bien le désagrément d'un petit châtiment ; d'autant plus que j'entendais constamment débiter autour de moi cette morale : Qu'il n'y a point de plaisir sans peine !

Comme ces saints martyrs qui, au milieu de leurs tortures, trouvaient la force de supporter la douleur en songeant à la récompense qu'il y avait au bout, Rosine ne perdait pas de vue, pendant la durée des corrections, les objets qui les lui attiraient. Le châtiment passé et la part faite à quelques larmes, elle s'en venait sans rancune embrasser sa mère et courait ensuite à la conquête de son désir, y mettant d'autant plus de prix que la punition préventive avait été plus rude. Elle avait un caractère croisé de douceur et d'énergie, et c'était là ce qui avait fait porter sur son compte le jugement que j'ai rapporté plus haut.

Une seule personne était indulgente à Rosine : c'était un jeune garçon de son espèce, nommé Jean-Paul, et qui avait une demi-douzaine d'années de plus que Rosine. Quand il entendait tirer sur elle de funestes horoscopes, il répondait en haussant les épaules :

— La fillette vaut mieux que vous ne dites. C'est bon des tempéraments comme le sien ; ça résiste et rien ne fait fléchir ça. Et quand on y joint comme elle, bon cœur et bons sentiments, il y a tout à espérer et rien à craindre.

Jean-Paul, qui parlait de la sorte, avait seize ou dix-sept ans. Il faut ajouter qu'il avait toutes raisons pour aimer des caractères de la trempe de celui de Rosine. Après avoir été l'enfant le plus indocile du pays, il était devenu, comme on dit, un cheval au travail.

Ici se termine la première phase de cette petite histoire que j'ai entendu raconter tout dernièrement dans une

excursion à la campagne, à l'ombre d'une meule de foin qui s'en allait en pain de sucre vers les nuages. Voici la seconde partie :

A trois ans de là, Rosine était devenue orpheline, ayant à sa charge, si on peut le dire d'une enfant de quatorze ans, un petit frère beaucoup plus jeune qu'elle et maladif. Rosine réfléchit toute une journée et toute une nuit sur sa situation, puis, prenant son petit frère par la main, elle s'en alla trouver son ami Jean-Paul, et lui dit :

— Tu as toujours bien pensé de moi, je t'en remercie, et à cause de cela je viens te demander deux services que tu ne me refuses pas. Veux-tu prendre la garde de mon petit, et me donner trente pistoles de la défroque de ma pauvre défunte mère ? Avec ces trente pistoles-là, je veux faire fortune ou acquérir les moyens de faire fortune. Après quoi je reviendrai te demander mon frère, en te remboursant les frais qu'il t'aura coûtés. Est-ce dit... ? Merci, Jean-Paul.

Rosine partit du pays avec l'argent que Jean-Paul lui avait avancé. A cette époque-là, Rosine était, selon l'expression communément adoptée, jolie comme un cœur : richement constituée, avec des épaules bien carrées, de beaux yeux bruns, une chevelure abondante, des dents blanches ; grande, paraissant déjà dix-sept ans, et n'ayant conservé des défauts et des qualités de son enfance que cette volonté inflexible d'aller droit au but par-dessus tous les obstacles, et sans souci ni de la peine, ni des douleurs, ni des larmes qu'il en pouvait coûter. Le but sérieux qu'elle avait résolu présentement d'atteindre ne lui paraissait pas plus au-dessus de ses forces physiques et morales que ne l'avaient été la maraude de quelques prunes et l'assaut d'un nid de pierrots. Pour Rosine, vouloir quelque chose, avoir toujours quelque chose en vue, était aussi naturel que respirer, boire et manger. L'inaction et l'absence d'un but où passer sa vie, étaient des négations de facultés qu'elle n'admettait pas.

Pendant cinq ans, on n'entendit point parler de Rosine au village, Jean-Paul pas plus que personne, ce qui étonnait celui-ci devenu un bon fermier en train d'engranger des meules d'écus. Mais Jean-Paul ne voulait pas douter de Rosine, et se disait que si elle ne donnait pas signe de vie, c'est qu'elle avait ses raisons pour cela. Jean-Paul se résigna donc, si l'on peut appeler se résigner d'attendre chaque matin avec la fièvre, et se dire, chaque soir : ce sera peut-être pour demain. La preuve que Jean-Paul ne se résigna point, c'est qu'il refusa deux beaux partis de mariage, et cassa d'un coup de bâton la tête d'un drôle qui s'était permis d'injurieux propos sur la Rosine.

Il y avait donc cinq années que l'on n'avait point entendu parler de Rosine, lorsqu'elle arriva un matin au village, en équipage modeste pour une si jolie fille, qui s'en revenait de Paris. Pourtant elle avait une robe bien taillée, un bonnet à rubans roses et du linge bien blanc. Sa beauté un peu reposée, flamboyait par-dessus tout cela, comme un drapeau déployé au vent. Rosine alla tout droit à la ferme de son ami Jean-Paul, et après baisers donnés et reçus :

— Voici, lui dit-elle, les trente pistoles que tu m'avais prêtées ; j'estime à 20 écus par an les soins que tu as

donnés à mon petit frère dont tu as fait un vigoureux garçon, ma foi ! C'est donc pour les cinq ans, 400 écus que voici également. Nos comptes sont-ils bien réglés de la sorte ? Pour ce qui est de moi, ne t'en inquiète pas ; il me reste ce livret de la caisse d'épargne où j'ai 500 francs, et dans ma poche, de ce côté, un parchemin de comtesse... si je veux. Rien que ça !

Jean-Paul ouvrit de grands yeux et se sentit froid au cœur. Rosine reprit :

— Je ne savais rien de rien quand je suis partie d'ici, et tu te souviens à quoi je m'étais engagée. Les 30 pistoles que tu m'as avancées m'ont servi à apprendre. En un an je suis devenue une bonne ouvrière ; j'ai travaillé d'abord pour amasser les 30 pistoles que voici, puis les 400 écus que voilà, ensuite de quoi j'ai économisé les 500 francs inscrits sur ce livret. Toute pauvre que j'étais, je suis restée honnête fille, parce que j'ai voulu rester honnête, ce qui est très facile ou très difficile, mais jamais impossible à Paris. J'ai souffert, j'ai eu un peu faim quelquefois, froid souvent, mais j'ai préféré manger mon pain sec que de le tremper de larmes. J'ai triomphé de tout ; le cœur léger, la conscience satisfaite, je suis maintenant libre de retourner à mon atelier où m'attend plus d'ouvrage que je n'en pourrai faire, ou d'aller rejoindre une chaise de poste qui m'attend à un quart de lieue d'ici...

Jean-Paul se leva et se campa devant sa porte.

— Tu as une troisième chose à faire, si tu veux, dit-il à Rosine, c'est de rester ici, dans cette ferme qui sera à toi ; de la conduire vaillamment, avec l'entêtement que tu mets à toutes choses, en te montrant bonne ménagère et toujours honnête femme, sous le nom de madame Jean-Paul. Combien de temps te faut-il pour réfléchir à ce que je te propose ?

Rosine se jeta au cou de Jean-Paul.

— Tout ce que j'ai fait, dit-elle, c'était afin de mériter ce que tu viens de m'offrir. J'avais mis ça là et là, dans « cette tête à la diable », comme tout le monde disait, et dans ce cœur qui a du bon, comme tu répondais, toi, et tu avais raison !

Si le mariage se conclut, je n'ai pas besoin de vous le dire.

Et voilà l'histoire que l'on m'a racontée et dont j'ai fait mon courrier. C'est une églogue, soit ! Me le pardonnez-vous ?

X. EYMA.

Les travaux du square qui s'étend devant le Conservatoire des arts et métiers, entre la rue Saint-Martin et le boulevard de Sébastopol, avancent rapidement. On termine en ce moment les deux bassins qui doivent le décorer, ainsi que la balustrade en pierre du Jura qui l'entoure. On va commencer la plantation des arbustes et des plantes d'ornement, et tout annonce que cette spacieuse promenade pourra être livrée au public avant la fin de cette campagne. A ce square et à ceux précédemment établis viendront s'ajouter ensuite celui de la place Laborde, dont les études sont achevées, et plusieurs autres dans différents quartiers, chacun des arrondissements du nouveau Paris devant être doté successivement d'une promenade nouvelle.

LES MISÈRES DE CATHERINE.

(Voyez le numéro précédent.)

Ce fut là un grand secours pour la mère et l'enfant, qui s'assoupirent bientôt dans cette douce atmosphère de tiédeur que le contraste surtout rendait plus sensible encore. Quand ils lui parurent bien endormis l'un et l'autre, Gates s'adressant au cocher :

— Cette dame va jusqu'à Londres, je présume, demanda-t-il.

— Oui, monsieur.

— Vous lui offrirez, dès que je me serai éloigné, de prendre place dans l'intérieur. Il est impossible qu'elle passe, sans en mourir peut-être, la nuit sur l'impériale de la voiture. Je vais vous payer la différence du prix, et vous lui direz que plusieurs places restant en bas, vous ne lui demandez pour cela aucun supplément. Si elle veut résister, vous insisterez au nom de son enfant.

— C'est entendu, monsieur.

Une demi-heure après, la voiture s'arrêtait. Gates renouvela sa recommandation au cocher, et laissa son manteau sur les épaules de Catherine qui ne s'était point éveillée.

Les philosophes de l'école de Gates ne sont pas aussi égoïstes qu'ils pourraient passer pour être.

Le soir venu, le cocher insista, comme le lui avait prescrit Gates, pour que Catherine prit la place de l'intérieur. Il eut grand'peine à persuader la pauvre femme qu'il agissait de la sorte de bon cœur et dans l'intérêt de son enfant. Il eut besoin de bien plus d'éloquence encore pour la convaincre de garder le manteau que Gates avait volontairement oublié. En entrant dans la voiture, où Bilpoor, cuirassé dans de bonnes fourrures et sous des étre-dons de couvertures, ronflait admirablement, Catherine ne put s'empêcher de murmurer :

— Heureusement il y a de bonnes âmes encore en ce monde !

III.

A l'arrivée à Londres, Bilpoor glissa entre les doigts de Catherine une adresse où elle devait aller se loger. Quant à lui, il disparut sans avoir prononcé un mot.

Ce logement indiqué était une espèce de taudis dans la Cité. L'hôte, qui avait été prévenu de la venue de Catherine, annonça à la malheureuse femme que toutes ses dépenses et celles de son enfant avaient été payées à l'avance pour six semaines.

Catherine examina en frémissant ce réduit ignoble, et le grabat où elle devait attendre avec courage que Bilpoor réalisât la parole qu'il lui avait donnée, de la mettre à même de subvenir aux besoins de son pauvre enfant. Elle se résigna. Comme elle ne voulait rien tenir de la générosité de cet homme, il était impossible qu'elle fût servie plus complètement à souhait qu'elle ne l'était dans la misérable condition où il la mettait. Un moment Catherine eut la pensée d'interroger l'hôte sur les instructions que Bilpoor pouvait lui avoir données à son égard, mais sa fierté lui commanda de n'en rien faire. Un mot passerait peut-être pour une indiscretion et causerait la ruine de son enfant, ou pour une réclamation, et alors elle abdiquerait cette dignité qu'elle entendait conserver vis-à-vis de Bilpoor.

Je n'affirmerais pas que cette femme eût jamais été aimée comme elle avait cru l'être, mais à coup sûr elle avait aimé jusqu'au dévouement le plus sublime, l'homme qui l'avait jetée dans l'abjection.

Catherine Skelton, cette même Catherine aujourd'hui réduite en cette misérable situation, était la fille d'un riche négociant de Calcutta. Lors d'un voyage de retour dans l'Inde elle avait rencontré à bord Bilpoor, pauvre jeune homme s'en allant chercher honnêtement fortune au loin, intelligent, plein de bonne volonté, et ce que l'on n'aurait jamais soupçonné d'après ce que nous savons de lui jusqu'à présent, plein de poésie. Catherine s'éprit de William Bilpoor, et l'épousa contre la volonté de son père. Il ne lui coûtait pas de faire le bonheur d'un homme à qui il ne manquait, avait-elle cru, que l'affection d'une femme et l'argent nécessaire pour devenir un grand homme. M. Thomas Skelton avait autrement jugé Bilpoor. Le manque de fortune et le désir de mériter une femme aimée en eussent fait peut-être le contraire de ce que firent de lui la jouissance de l'argent et la conquête trop facile d'un amour qui lui ouvrit les bras. L'homme courageux au travail devint un lâche dissipateur, l'homme amoureux un bas libertin.

Catherine avait espéré de ramener son mari. M. Thomas Skelton n'y eut aucune confiance; il fit partir Bilpoor pour l'Angleterre comme un remède sur l'efficacité duquel il doutait cependant. Catherine ne put pas supporter cette séparation; mère depuis deux mois à peine, elle s'embarqua clandestinement avec son fils et arriva en Angleterre où elle trouva son mari noyé dans la débauche. Elle lui proposa de lui faire partager son courage à elle, se sentant assez forte pour prendre la moitié de sa misère à lui, et de se refaire une existence. Bilpoor feignit d'y consentir; mais, au lieu de cette moitié de courage que sa femme lui offrait de prendre, il lui prit la moitié des bijoux et de l'argent qu'elle

avait rapportés de la maison paternelle, et ne reparut plus que de loin en loin chez elle.

De ce jour, Catherine voua à cet homme un profond mépris, dont rien au monde ne pouvait plus adoucir l'amertume. Elle abdiqua ce nom odieux qu'elle avait été si amoureusement ambitieuse de porter; et sans se rendre compte de l'importance de son action, elle le retira à son fils. William Bilpoor ne fut plus désormais que William Skelton dans le petit cottage de Guernesey, où Catherine s'était retirée, perdue dans la solitude des arbres, et où elle épuisa une à une, dans une misère noblement portée, jusqu'à son dernier shilling. Elle avait écrit à son père, non afin de demander grâce, elle était trop fière pour cela, mais afin d'exposer franchement sa pauvreté, son délabrement, en réclamant des secours qui lui aidassent à faire vivre son enfant, à l'élever. Thomas Skelton, non moins fier que sa fille, et plus irrité qu'elle, n'avait pas même répondu. Catherine portait le poids de ses fautes, elle s'y était résignée. Ce ne fut que le lendemain du jour où son dernier penny avait disparu, qu'elle communiqua sa position, ou plutôt la position de son enfant à Bilpoor, lui demandant aide et assistance, mais sous condition qu'aucun lien ne les rapprocherait jamais, qu'aucune générosité n'interviendrait de lui à elle. Catherine demandait de lui trouver à Londres du travail, qu'elle ne pouvait trouver à Guernesey.

On sait le reste.

IV.

Ce que le lecteur ne sait pas encore, c'est l'empressement que Bilpoor avait mis à accueillir la démarche de Catherine. Il avait, il faut lui rendre cette justice, parfaitement oublié sa femme, autant que si elle n'avait jamais existé, encore mieux son fils; il ne se souvenait pas même d'avoir un fils. Il est vrai que Bilpoor n'avait pas vu Catherine dans les douleurs de l'enfantement. Qui n'a pas assisté à ce martyre d'une femme, ne sait pas aimer les enfants qu'elle nous donne. Pour Bilpoor l'existence de Catherine et du petit William, subitement révélée en quelque sorte, avait été comme un coup de fortune inattendue, inespérée. Afin de se bien rendre compte de cette circonstance, il faut connaître la conduite de Bilpoor à Londres.

Bilpoor avait fait tous les métiers qui pouvaient servir, ou à peu près, de manteau au désordre de sa vie. Il avait passé par toutes les infamies; il avait descendu un à un tous les échelons du vice; il avait endossé tous les costumes, pris tous les masques, grâce auxquels il avait dissimulé ses affiliations à des sociétés de faux monnayeurs, de contrefac-

teurs des billets de banque, d'escrocs, de filous de bas étage et de voleurs de haute main. Il avait subi toutes les fortunes et des misères de toutes les sortes; c'était un miracle qu'il eût échappé aux agents de la police et aux juges de la cour du roi, au voyage d'Australie ou au chanvre de la potence.

A l'époque où Gates l'avait connu chez le vieux Bailey, clerc rapé, graisseux, crasseux et rapiécé, Bilpoor subissait une de ces nombreuses métamorphoses qu'il avait déjà traversées. Il n'y était pas demeuré stationnaire. Que le vieux Bailey eût été ou non, comme l'avait défini Bilpoor, un triste et inhabile homme, il n'en est pas moins vrai qu'il ne l'avait quitté que lorsque l'occasion s'offrit de faire mieux ou autrement, en prenant comme couverture le titre d'avocat. C'était uniquement une manière de justifier ces toilettes excentriques, venant de Bond et Regent street, ainsi qu'il affectait d'en prévenir ses interlocuteurs.

Au moment où nous sommes, Bilpoor avait deux cordes à son arc: il consommait le produit d'une traite de mille livres sterling que le vieux Thomas Skelton, attendri, avait envoyé à sa fille et que Bilpoor avait naturellement encaissée. (Il faut dire que Catherine, tout en parlant de sa misère, avait eu l'orgueil de ne pas confesser l'état de dégradation où était tombé son mari.) En second lieu, Bilpoor était affilié à une société de voleurs de billets de banque qui paraissait faire d'autant mieux ses affaires qu'elle ne reculait devant aucun crime pour arriver à ses fins.

Nous ajouterons que, dans une lettre postérieure à l'envoi de la traite, le vieux Thomas Skelton, tout à fait vaincu, avait annoncé son prochain départ de Calcutta et son vif désir d'embrasser sa fille à qui il demandait pardon de la misère qu'elle avait supportée par sa faute. Cette lettre, par une singulière coïncidence, était arrivée en même temps que la démarche de Catherine auprès de son mari. C'avait été là pour Bilpoor un motif deux fois puissant de consentir au séjour de sa femme à Londres. Nous verrons tout à l'heure ce qu'il en espérait.

Il n'avait laissé ignorer cette double circonstance ni à ses complices, ni à l'hôte chez qui il avait logé Catherine et son enfant. C'était à quoi ces deux pauvres êtres devaient sans doute l'espèce de considération relative dont ils furent entourés en ce misérable logis.

V.

Depuis quinze jours qu'elle était arrivée à Londres, Catherine n'avait aperçu son mari que deux fois. Ces entrevues avaient été, comme celle sur le quai d'embarquement à Guernesey, brèves, tout à fait

cérémonieuses, très dignes du côté de la femme, lâches du côté de Bilpoor qui s'était gardé, bien entendu, de parler de l'argent et du projet de voyage du vieux Thomas Skelton.

Quant aux promesses de travail qu'il lui avait faites, Catherine n'en voyant point venir la réalisation avait, à force de démarches et d'efforts, obtenu elle-même quelques grossières coutures qui l'avaient aidée à pouvoir atteindre au delà de six semaines que Bilpoor avait marquées pour terme à ses avances. Celui-ci avait bien offert de l'argent à Catherine, mais Catherine l'avait fièrement repoussé.

— Tant que je ne saurai pas, lui dit-elle, la source d'où vient votre fortune actuelle, jamais je ne m'avilirai jusqu'à recevoir un shilling de vous. Je vous ai demandé du travail pour faire vivre mon enfant, vous m'avez promis du travail, donnez-moi du travail. Le pain qui vient par là n'est jamais amer.

Bilpoor, lors de la seconde entrevue avec sa femme, avait exprimé timidement le désir d'emmener son fils dont « c'était son devoir d'assurer le sort, » disait-il. Catherine, à ces mots, avait bondi comme une lionne, et entourant le petit William de ses bras, elle le serra contre son cœur à l'étouffer.

— Vous nous tuerez ensemble, si vous voulez, dit-elle; mais quant à me prendre mon William, oh! je vous en défie bien!

— Mon Dieu! calmez-vous, Catherine; je ne songe nullement à vous enlever votre enfant. Je vous faisais une proposition très naturelle; elle ne vous agréait pas, n'en parlons plus.

Quoi qu'eût dit son mari pour paraître la rassurer, Catherine avait été frappée de cette prétention de Bilpoor à avoir William. De sombres pressentiments l'assaillirent; il lui sembla qu'elle devait désormais doubler de précautions, de soins et de surveillance autour de ce petit être en qui se résumait toute sa vie.

Le plan de Bilpoor était bien arrêté. Il avait peu espéré qu'on lui céderait l'enfant de bonne grâce; aussi le refus essuyé, il lui restait à tenter d'enlever William à sa mère. Il voulait se servir de ce pauvre enfant comme d'un marchepied naturel à la fortune, en prévision de la prochaine arrivée de Thomas Skelton. Une fois en possession de l'enfant, il devait avertir Catherine de la présence de son père à Londres, et il était sûr ainsi que le vieux négociant, qui s'en venait apportant le pardon de sa fille, n'hésiterait pas à donner toutes les sommes que l'on demanderait pour la rançon du petit William. Bien entendu que Bilpoor devait, pour l'exécution de ce rapt, s'appuyer sur le concours de ses associés.

Tels étaient le calcul et les espérances qui l'avaient décidé à se montrer si facilement accessible aux dé-

marches que Catherine avait faites auprès de lui, du fond de sa retraite de Guernesey.

VI.

En sortant de chez Catherine, à sa dernière entrevue, Bilpoor avait donné à ses acolytes les instructions nécessaires pour l'enlèvement du petit William. On était alors presque à la veille du jour fixé pour l'arrivée de Thomas Skelton.

Un événement que nous allons raconter renversa la combinaison de Bilpoor, ou du moins en déranger la marche régulière et précipita le dénouement de ce drame.

Nous avons dit les sources impures où ce misérable puisait l'argent avec lequel il vivait si largement. Depuis quelques semaines, la bande Bilpoor avait exécuté avec un rare bonheur et une rare habileté une série de vols considérables, parmi lesquels plusieurs étaient d'une réelle importance. Le lendemain du jour où Bilpoor laissa Catherine dans de si mortelles inquiétudes, il avait de sa propre main enlevé, dans la maison Spencer, Gates et C^{ie}, un gros portefeuille tout bourré de bank-notes. Sans pouvoir affirmer rien à cet égard, James Gates, ce même gentleman que nous avons rencontré au début de cette histoire à Guernesey, n'hésita pas à arrêter ses soupçons sur Bilpoor, qu'une visite dont il ne s'expliquait pas le but avait conduit dans ses bureaux. Arrêter Bilpoor sans preuve était chose grave; il fallut user de ruse. Gates s'adressa à un des agents les plus expérimentés et les plus courageux de la police de Londres, nommé Witchem, qui avait à cette époque une immense réputation d'habileté.

Bilpoor, si adroit coquin qu'il fût, n'était pas homme à lutter avec Witchem. Celui-ci, parfaitement déguisé, se fit présenter dans une maison de jeu que Bilpoor avait l'habitude de fréquenter. Witchem y venait pour jouer; il était riche, il perdit beaucoup, largement et assez sottement surtout pour que les joueurs se disputassent le privilège de faire sa partie. Au bout de quatre soirées, Witchem ne comptait que des amis dans cette réunion d'escrocs où, de ci de là, s'égarait quelque victime. Vers le milieu d'une séance, Witchem, avec un à-propos très habilement amené, confessa à un de ses nouveaux amis, à voix basse, mais de manière à être entendu de Bilpoor, qu'il connaissait un juif qui prenait à deux tiers de perte les bank-notes dont la mise en circulation était difficile ou dangereuse. Pendant que Witchem faisait à son voisin cette engageante confidence, un des joueurs achevait de compter un paquet de bank-notes, qu'il enferma soigneusement dans un portefeuille et plaça dans une

des poches des basques de son habit. Quelques minutes après, cet imprudent sortait de la maison de jeu. Sans y paraître, Witchem s'était mis sur ses talons, et Bilpoor, avec une apparente négligence, avait pris la piste de Witchem.

Ils n'avaient pas fait deux cents pas que Witchem, s'approchant du trop confiant possesseur du portefeuille, le lui enlevait avec une dextérité merveilleuse, puis s'égarait à travers deux ou trois rues désertes, pour entrer finalement dans une taverne borgne, au fond de laquelle il affecta de se dissimuler pour vérifier l'importance de la prise qu'il venait de faire. A ce moment, Witchem ce sentit frapper sur l'épaule, et il vit Bilpoor debout devant lui, le visage enluminé de joie et au coin de la lèvre un sourire de moquerie et de triomphe.

— Je pourrais vous dire : Part à deux, mon cher Trelawney (c'était le nom d'emprunt de Witchem), car j'ai tout vu et je vous ai pris la main dans le sac ; mais j'ai mieux que cela à faire.

Le faux Trelawney montra un embarras extrême, tenta la prière, protesta, que sais-je ! se troubla, s'accusa de cent vols pour paraître se disculper de celui-là, et finalement offrit à Bilpoor de partager.

— J'ai mieux que cela à faire, vous ai-je dit, reprit Bilpoor. Vous allez me mettre en rapport avec le juif dont vous parliez ce soir, ou je vous dénonce, et vous savez, mon cher, ce qui vous attend. Il n'y a pas à hésiter, vous êtes en mon pouvoir. Comment se nomme votre juif ?

— Il n'est pas en ville, répondit Witchem de plus en plus tremblant.

— On le peut voir, cependant ?

— Il ne fait pas d'affaires avec les personnes qu'il ne connaît point.

— Mais, présenté par vous, il accueillera mes propositions : j'ai des bank-notes à faire passer.

— Mais...

— Pas d'hésitation, ou j'appelle sur-le-champ un officier de police.

Witchem, finalement parut céder et promit que le lendemain, le juif en question viendrait à un rendez-vous, pris dans un petit cottage à deux milles de Londres sur la route d'Edmonton. A l'heure convenue, le lendemain, et sous prétexte de dîner se trouvèrent réunis audit cottage Witchem, Bilpoor et un de ses amis. Vers la fin du repas, le prétendu juif arriva et parut hésiter en apercevant une personne de plus qu'on ne lui avait annoncé.

Witchem s'empressa de le rassurer.

— C'est un ami, maître Samuel, lui dit-il. Asseyez-vous là sans crainte et acceptez ce verre de vin que vous offre M. Bilpoor.

— Vous êtes un juif anglais, à ce que je vois ? fit observer Bilpoor.

— Oui, monsieur... A votre santé !

— A la vôtre, maître Samuel... Voyons, reprit Bilpoor en posant son verre, vous savez ce dont il s'agit ?

— Oui, murmura Samuel, mais il faut que vous soyez raisonnable.

— Qu'est-ce que vous entendez par être raisonnable ! Je sais vos conditions habituelles, et je les accepte. Où est l'or que vous allez me donner en échange de mes bank-notes ?

— Si nous nous entendons, vous serez satisfait dans une demi-heure. Croyez-vous que je m'amuse à voyager avec des sacoches d'espèces ? Voyons les bank-notes, que je les vérifie et compte la somme.

Bilpoor tira de sa poche un portefeuille qu'il présenta à Samuel. Le juif éprouva les billets l'un après l'autre, les tourna, les retourna, les présenta au jour et constata leur excellente valeur. Puis il se prit à les compter lentement ralentissant à mesure qu'il voyait Bilpoor et son compagnon s'absorber davantage à suivre cette opération. Au nombre dix, et suivant ce qui avait été convenu entre lui et Witchem, Samuel lâcha le portefeuille et s'élança sur le complice de Bilpoor, pendant que Witchem saisissait celui-ci à la gorge. Les deux voleurs, bien garrotés, furent conduits en prison. Par les numéros des Lillies trouvés en la possession de Bilpoor, il fut aisément constaté qu'il était l'auteur du vol commis au préjudice de la maison Spencer, Gates et C^{ie}.

Ce fut une occasion pour James Gates de se rappeler malgré lui la malheureuse créature de Guernesey.

— Eh ! qui sait, se dit-il, si elle n'est pas la complice de Bilpoor ?

Gates ne regretta pas, cependant, le peu d'aide qu'il avait prêté à cette pauvre femme, et éloigna encore une fois ce souvenir.

VII.

Pendant que s'accomplissait cet événement, qui d'abord demeura secret, deux associés de Bilpoor, conformément aux indications qu'ils avaient reçues, étaient parvenus, non sans beaucoup de peines et de ruses, à attirer Catherine hors de la maison, et, de connivence avec l'hôte, ils avaient enlevé le petit William, qu'ils conduisirent à quelques milles de Londres, sous la garde d'une de leurs recéleuses ordinaires.

En rentrant chez elle, où elle ne retrouva plus son enfant, Catherine poussa un de ces cris lugubres et terribles comme il n'en peut sortir que des entrailles d'une mère, puis elle fit un pas pour s'élançer hors de la chambre ; mais sa tête s'était remplie tout à

coup de ténèbres, ses yeux s'étaient couverts d'un voile épais; ses membres s'agitèrent convulsivement, ses dents serrées lui coupèrent les lèvres; la malheureuse femme trembla sur ses pieds, vacilla, étendit les bras pour s'accrocher aux murailles dont ses ongles écorchèrent le plâtre, puis poussa un nouveau cri plus sombre, plus terrible que le premier, et tomba évanouie, le corps à moitié pendant sur son hideux grabat chaud encore de la petite place occupée un instant auparavant par son pauvre cher William.

Combien de temps Catherine demeura-t-elle en cette situation, elle ne sut pas le dire; mais quand elle se réveilla de son évanouissement, il faisait nuit noire autour d'elle. Elle crut avoir rêvé, elle promena ses mains sur sa couche: elle était vide. Catherine sentit ses joues et sa tête humides: c'était le sang qui coulait d'une blessure qu'elle s'était faite en tombant. Elle appela à voix basse d'abord son enfant, puis plus haut; elle tourna comme une lionne autour de cette chambre, qui semblait s'agrandir pour irriter son impatience; elle rampait à plat ventre, plongeant ses mains dans tous les coins où elle s'imaginait que William pouvait s'être caché. Sa voix devint peu à peu un grondement indéfini; elle n'appelait plus, elle rugissait. Bientôt cet orage accumulé dans son cœur et dans sa tête éclata, et ce fut une explosion formidable de cris, de sanglots, de paroles incohérentes, de grincements et de trépidations. Elle frappait la muraille avec ses poings, avec son front, cherchant sans la pouvoir retrouver l'issue de cette chambre, un tombeau désormais pour elle. Enfin la porte céda sous la pression de son corps; elle sortit et recommença, à travers les escaliers de cette misérable maison, sa gamme d'exclamations douloureuses, à laquelle répondirent les voix irritées des locataires. Puis l'hôte intervint, grondant, brutal, faisant la sourde oreille à des larmes, à des réclamations dont il savait si bien la source et la cause, et finalement il ouvrit la porte du logis à cette lionne rugissante, qui partit en courant à travers les rues, criant, hurlant, appelant encore et toujours son enfant.

Tant elle courut, la pauvre femme, et tant elle appela son cher William sur tous les tons de la douleur, de la rage, de la tendresse, qu'elle tomba épuisée au coin d'un carrefour et entre les mains des policemen. Le lendemain elle s'éveilla dans un lit d'hôpital, maintenant sans force, sans voix, sans larmes, car elle avait tout épuisé dans cette nuit terrible. Le premier regard qui filtra à travers ses paupières entr'ouvertes indiqua que l'intelligence aussi s'était épuisée dans sa tête et dans son cœur.

Les exécuteurs de l'œuvre infâme de Bilpoor ne s'étaient pas préoccupés de n'avoir pas revu le ban-

dit. Ils savaient qu'il avait coutume de s'absenter ou de se cacher, soit par calcul, pour déjouer les investigations et les soupçons de la police, soit même pour exécuter quelque coup. Ils ignoraient qu'il eût été arrêté. Ils l'apprirent en même temps que son évasion de la prison et sa fuite de Londres, au moment où il vint visiter quelques-uns de ses compagnons pour recueillir d'eux l'argent dont il avait besoin afin de gagner un port de mer et de s'embarquer sur le premier navire qui ferait voiles.

Bilpoor atteignit de la sorte Newcastle, toujours traqué d'étape en étape, mais échappant aux actives poursuites des limiers lancés sur ses traces. Dans tous les ports d'Angleterre les navires en partance furent l'objet d'une surveillance minutieuse. En même temps que Bilpoor, arriva à Newcastle un agent de police de Londres. Malheureusement ce n'était pas Witchem. Celui-ci avait pris une autre direction. Le même jour également, un navire américain démarré du quai tenait la rade déjà, en partance pour New-York, touchant au Havre. L'agent de police résolut d'aller visiter ce navire et de rester à bord jusqu'au moment du départ. Pour s'y faire conduire, il loua dans le port une embarcation armée de huit hommes. Il examina le bâtiment de la calle aux vergues, de l'étrave à l'étambot, et ne trouva pas trace de Bilpoor. Il se tint sur le pont pendant tout le temps que dura l'embarquement des dernier colis et des vivres complémentaires; il accompagna le navire sous voiles jusqu'en pleine mer et ne le quitta qu'un peu même après le pilote. Il s'était assuré que Bilpoor n'avait pas paru à bord. Ce ne fut qu'arrivé à terre qu'il s'aperçut que l'équipage de son embarcation était réduit à sept hommes; le huitième était resté sur le *Cleveland*, et celui-là était précisément Bilpoor. Il s'était déguisé en marin afin d'arriver plus sûrement à bord du navire, qu'il n'aurait peut-être pas pu rallier sans cette circonstance. Bilpoor était momentanément à l'abri des poursuites de la police et de la justice anglaises.

VIII.

Le calme le plus complet avait succédé chez Catherine aux explosions de son énergique douleur. Était-ce résignation? Était-ce certitude de retrouver son fils? Quoique son amour maternel lui eût commandé assez de courage et de réflexion pour chercher un rayon de lumière dans les ténèbres qui entouraient le crime dont elle était victime, il ne lui était pas permis de compter sur l'impossible. Catherine ne se faisait pas d'illusion à cet égard, mais elle espérait. Son cœur avait eu comme des inspirations, des lueurs, des révélations. Si bas

qu'elle dût descendre et quoi qu'elle dût tenter, il fallait que son fils fût rendu à son amour.

Quand elle s'arrêtait à l'idée qu'elle tiendrait de nouveau son cher William entre ses bras, que ses lèvres affamées de caresses sentiraient encore frémir les lèvres de son enfant, la fièvre s'emparait d'elle; c'étaient des frissonnements de joie, des regards illuminés, des tumultes dans son cœur qui rappelaient les égarements des jours précédents. Mais Catherine comprimait bien vite ces élans qui retardaient sa guérison; elle sentait que ce n'était pas en restant clouée à un lit d'hôpital qu'elle retrouverait son William; que pour le retrouver, pour pouvoir aller frapper à ces portes inconnues et mystérieuses où elle devait frapper, il lui fallait la liberté, et qu'elle n'obtiendrait la liberté qu'en paraissant guérie moralement et physiquement.

Par la volonté de son amour maternel, Catherine parvint à étouffer en apparence les ardeurs de sa tendresse. Au risque de paraître indifférente, elle se montra résignée. Cette résignation, dont quelques-uns lui firent peut-être un crime, ou prirent texte pour nier les grands et vifs sentiments de l'âme, était un admirable calcul. Le succès paya le sacrifice.

Après quatre jours de détention à l'hôpital, elle fut rendue à la liberté. Elle courut droit à son ancien logis; l'hôte était payé, il lui rendit loyalement son taudis et son grabat. Catherine fouilla de nouveau sa chambre de fond en comble; elle revit tout ce qui lui pouvait rappeler son cher petit enfant; elle baisa ses vêtements, l'appela à voix basse. Elle eut une crise de larmes. Encore une fois elle sentit que la douleur lui montait du cœur au cerveau, que sa tête allait peut-être faire explosion. Catherine retint ses larmes, étouffa ses sanglots, rejeta loin d'elle les hardes de son pauvre petit William, qui produisaient sur son cœur l'effet de la robe de Nessus.

— Non, murmura-t-elle en pressant son front entre ses mains, non, je ne veux plus devenir folle; j'ai besoin de ma raison, j'ai besoin de mes forces, de ma volonté; il faut que je retrouve mon enfant. Je ne reviendrai plus ici que je ne l'aie retrouvé.

Catherine sortit de la chambre; elle marcha sans s'arrêter tout le jour et jusqu'au soir, cherchant, furetant, regardant, examinant tous les enfants, les petits riches et les petits pauvres. Cent fois, mille fois, de loin, en voyant un enfant de l'âge apparent et de la taille de son fils, elle avait couru à lui, en disant: « C'est mon William! » — Elle savait qu'elle serait déçue dans son attente, car elle sentait bien que ce n'était pas là son William; mais il lui restait l'illusion, elle espérait que son cœur la tromperait. A l'entrée de la nuit, elle s'était assise sur

le seuil d'une porte, attendant quoi? Nous allons le dire.

Vers la fin de sa journée de courses, Catherine avait rencontré un homme qui, sous des dehors et avec des façons de gentleman l'avait accostée en lui disant:

— Madame Skelton, vous cherchez votre enfant?

Le cœur de Catherine avait bondi.

— Qui vous a dit cela? Vous savez donc que j'ai perdu mon enfant? Vous savez donc où il est? Qui êtes-vous?

— Qui je suis?... que vous importe, pourvu que je vous serve en ami. Je sais que vous cherchez votre enfant; je sais qui vous l'a pris. On vous le rendra quand vous voudrez.

— Tout de suite! — s'écria la pauvre mère en s'élançant déjà.

— Écoutez-moi d'abord, reprit l'homme en arrêtant Catherine par le bras. Armez-vous de courage pour entendre ce que je vais vous apprendre.

— Mon fils vit, n'est-ce pas? Il n'est pas malade? Il ne souffre pas?

— Votre fils est à merveille là où il est; mais Bilpoor a été arrêté.

— Mon fils vit! Il n'est pas malade! Je puis le revoir quand je voudrai. Voilà ce que vous me dites, et vous voulez que je m'inquiète qu'on ait ou non arrêté Bilpoor!

Catherine accompagna ces paroles d'un éclat de rire effrayant.

— Eh bien! continua l'homme, c'est la police de Londres qui a enlevé votre fils. On vous sait la femme de Bilpoor; on croit que Bilpoor, qui était parvenu à s'évader, est revenu à Londres, et on compte que pour ravoir votre enfant vous livrez votre mari; voilà le marché qu'on veut vous proposer.

— Oh! je l'accepte! s'écria Catherine. Bilpoor n'est plus mon mari, Bilpoor n'est plus le père de mon enfant. Bilpoor, c'est Bilpoor, et pour retrouver mon William, je suis prête à livrer Bilpoor!... Vous savez où il est; dites-le-moi, tout de suite, j'irai offrir le marché. Où et à qui faut-il que je m'adresse? Est-ce que vous avez pu croire que j'hésiterais entre Bilpoor et mon fils?...

— Tenez-vous ici; attendez l'heure où passera un watchman; demandez-lui de vous conduire à M. Witchem, l'officier de police; — vous vous rappellerez bien ce nom?

— Oui, oui, répondit Catherine qui buvait une à une les paroles de son interlocuteur, M. Witchem... Oh! soyez tranquille, je ne l'oublierai pas... Et je dirai à ce M. Witchem: Rendez-moi mon enfant, et je vais vous livrer ce Bilpoor que vous cherchez... n'est-ce pas cela?

— Exactement, et vous offrirez à M. Witchem de le conduire là où est Bilpoor, c'est-à-dire dans la maison n° 8 de Greek street, Soho. Là vous trouverez à qui parler. On vous introduira; Bilpoor sera pris, et on vous rendra votre enfant. Mais gardez-vous de dire à Witchem que vous savez que c'est lui qui a enlevé votre enfant. Naturellement, il le nierait d'abord, puis il vous arrêterait vous-même.

— Oh! je ferai tout ce que l'on voudra, pourvu que l'on me rende mon William.

L'homme s'éloigna, satisfait de n'avoir point été reconnu de Catherine. Celle-ci ne l'avait vu, d'ailleurs, qu'une fois en compagnie de Bilpoor de qui il était un des hideux associés. Le projet de cette bande de misérables était de venger sur Witchem l'arrestation de Bilpoor dont l'absence dérangeait toutes les affaires de l'association. Il avait paru naturel à ces gens-là de se servir de Catherine et de son enfant pour tendre à l'officier un piège où il ne pouvait manquer de tomber. Pour s'assurer la complicité involontaire de Catherine, ils s'étaient tenus au courant de sa sortie de l'hôpital, et ils n'avaient pas perdu la trace de ses pas pendant toute la journée.

Catherine attendait donc un watchman, avec toute l'impatience fiévreuse de son amour maternel.

Pendant que s'ourdissait ce complot infâme, un vieillard brisé par l'âge, par la fatigue, par des chagrins passés et par l'émotion du moment, sortait désespéré d'une maison de la Cité où il était allé demander M. et madame Bilpoor. On lui avait répondu que M. Bilpoor était absent depuis cinq jours, et que l'on ne connaissait pas de madame Bilpoor. En s'éloignant de cette maison, le vieillard se dirigea chez MM. Spencer, Gates et C^{ie}, sur qui il avait des lettres de crédit, espérant que ces messieurs pourraient éclaircir les terribles doutes qu'il avait à ce moment. Ce vieillard n'était autre que Thomas Skelton arrivé, quelques heures auparavant, de Calcutta.

À ces noms de Skelton et de Bilpoor, James Gates pâlit. Tout le drame dont il avait vu l'un des actes à Guernesey et auquel il venait de se trouver mêlé lui-même récemment, se représenta à sa mémoire. Il tendit les deux mains au vieillard accablé et lui raconta ce qu'il savait, sa rencontre avec sa fille, l'arrestation de Bilpoor et sa fuite. Ce qu'était devenue Catherine et quelle part elle pouvait avoir dans l'infâme conduite de Bilpoor, il l'ignorait. On avait remis d'abord au lendemain pour faire faire les démarches nécessaires. Puis se ravisant tout à coup, James Gates s'écria :

— Allons chez Witchem, monsieur Skelton! Witchem est le plus habile homme de la police de Londres. C'est lui, d'ailleurs, qui a arrêté Bilpoor. Lui seul est capable de dénouer ce mystère.

Gates et le vieux Skelton se rendirent chez Witchem. Celui-ci venait de sortir pour affaire de service, accompagné d'une femme. On supposait qu'il s'agissait d'une nouvelle arrestation de Bilpoor revenu, disait-on, à Londres, après avoir débarqué du *Cleveland* au Havre.

IX.

Tout s'était passé, en effet, comme l'ami mystérieux de Catherine l'avait prévu. Witchem auprès de qui la pauvre femme avait été conduite, écouta la proposition de celle-ci de lui livrer Bilpoor dont on soupçonnait réellement le retour. Si vagues, si incohérents que fussent les renseignements donnés et les engagements pris par Catherine, Witchem avec ce courage et ce dévouement qui caractérisent les hommes de son métier, s'était mis en route. Catherine, toujours avec cette énergie de contrainte que soutenait son amour maternel, Catherine, conformément aux recommandations qu'on lui avait faites, s'était abstenue de parler de son enfant à Witchem.

Ils arrivèrent au n° 8 de Greek street, et entrèrent dans une sombre et humide allée. Une main saisit celle de Witchem et le conduisit à tâtons vers l'escalier.

— Avez-vous eu la précaution de vous faire escorter, M. Witchem? demanda une voix.

— Oui, certes. J'ai dix hommes avec moi ici ou dans la rue.

— A la bonne heure. Et à part lui, celui qui avait posé la question se dit : « Il n'en a évidemment que deux ou trois. »

On monta une dizaine de marches. Witchem entra dans une pièce basse avec les deux hommes qui le suivaient, Catherine au moment où elle allait pénétrer dans la pièce fut arrêtée par deux bras invisibles qui l'emportèrent dans les ténèbres. La porte se ferma brusquement.

Le jour se fit alors dans son esprit, rapidement comme un jet d'éclair, lorsqu'elle entendit, dominant ses cris qu'une main qu'elle mordit convulsivement essayait d'étouffer, les trépignements d'une lutte dans cette pièce dont on l'avait empêchée de franchir le seuil. La lutte n'avait pas été longue; elle avait cessé avec le sourd retentissement de trois corps tombant sur le sol et de gémissements qui ressemblaient au bruit d'un râle. Catherine avait haché si fort de ses dents la main qui comprimait ses lèvres que son bourreau l'avait lâchée en poussant un horrible juron. Glacée de terreur, devant le crime dont elle venait d'être la complice involontaire, éperdue, elle s'enfuit en courant; elle trouva instinctivement l'escalier par où elle était montée, roula du

haut en bas plutôt qu'elle ne descendit; elle alla droit à la porte de la rue, l'ouvrit, et, sans avoir la conscience de son action, elle sortit. Une fois dehors, les cheveux en désordre, les vêtements au vent, elle courut toujours devant elle, ne sachant où elle allait. Catherine arriva ainsi, jusqu'au bord de la Tamise. La vue de l'eau au lieu de l'arrêter, lui donna une sorte de vertige, elle se jeta dans le fleuve.

Il était onze heures du soir; le froid était intense; les glaçons flottaient sur la Tamise. Au bruit que fit le corps de la malheureuse femme en tombant dans le fleuve et aux cris instinctifs qu'elle avait poussés, deux hommes qui traversaient un pont s'arrêtèrent et regardèrent. Ils virent un être humain qui se débattait contre les flots, s'accrochant aux glaçons, prêt à sombrer dans cette lutte suprême. Ces deux hommes sans se consulter, par un élan naturel, se jetèrent dans le fleuve au secours de la malheureuse Catherine et la ramenèrent à la rive. Un poste de police voisin reçut la victime et ses deux sauveurs. L'un de ceux-ci, dès que la lumière d'un fanal eut donné sur le visage de la pauvre femme, voulut se retirer. Mais Catherine, qui n'avait pas entièrement perdu connaissance, rouvrit les yeux, et s'étant dressée sur son séant, elle dit d'une voix terrible, en désignant du doigt ce sauveur par trop modeste :

— Bilpoor! c'est Bilpoor! Rends-moi mon enfant, misérable!...

Il n'était plus temps pour celui-ci de s'esquiver. Puis se retournant, Catherine aperçut son second sauveur. Elle eût pâli s'il lui eût été possible de pâlir encore à ce moment. Son visage se décomposa; lentement ses traits se contractèrent; ses bras se tordirent, et elle tomba à la renverse en murmurant :

— Mon père! demandez-lui mon enfant!

C'était, en effet, Thomas Skelton. Le vieillard, livide, presque un cadavre déjà lui-même, pressa contre son cœur le cadavre de sa fille, qu'il n'eût pas, certes, reconnue dans ce désordre de tout son être. Cette jeune femme de vingt-huit ans en avait soixante à cette heure! Son visage ridé, ses chairs pantelantes, ses cheveux blanchis accusaient la vieillesse. Puis, par un de ces jeux étranges de la nature et dont la mort accomplit le miracle quelquefois, vint un instant où se produisit une transformation sur ce visage. La jeunesse et la beauté y apparurent comme autrefois; ce fut une lueur fugitive qui permit au père de reconnaître sa fille.

Quinze jours après, Thomas Skelton repartait pour Calcutta, ramenant le corps de Catherine et son petit-fils William, en habit de grand deuil.

— Tiens! c'est le monsieur à la longue-vue! s'écria William, en courant vers James Gates, qui était venu faire escorte à bord au vieillard et à l'enfant.

XAVIER EYMA.

LA DENT DE LAIT.

I.

— Où diable allons-nous donc par là? demandai-je à M. Benoît, qui venait de quitter tout à coup la grande route pour s'engager dans l'un des chemins les plus verdoyants de la côte normande.

— Allons toujours et vous verrez! se contenta-t-il de répondre en activant davantage encore du fouet son alerte jument grise.

Je ne connaissais M. Benoît que depuis quelques jours à peine; nous nous étions rencontrés au Havre chez des amis communs. Dès le premier abord, il m'avait plu par son air de franchise et de joyeuseté toute gauloise. Probablement j'avais produit sur sa facile nature une impression à peu près semblable, car dès la semaine suivante, sans trop nous connaître encore, nous étions déjà de grands amis.

Aussi ce matin-là, lorsqu'il était venu me réveiller en me disant: « Je vous emmène à la campagne! » c'était avec une aveugle confiance que j'avais pris place à côté de lui dans sa petite carriole provinciale; aussi, lorsque plus tard, et sans vouloir s'expliquer davantage, il avait pris le grand trot par le chemin de traverse, cette fois encore je m'étais laissé faire, et, comme lui, j'avais répété joyeusement: « Allons toujours! »

Explique qui voudra certaines sympathies, certains pressentiments. J'avais la conviction que la journée serait bonne, et j'aurais suivi mon cher inconnu, quand bien même il eût dû me conduire en enfer.

Mais la route que nous suivions sembla être bientôt le chemin du paradis. Figurez-vous un terrain élastique et doux, moitié sable d'or, moitié gazon qu'étoilent mille sauvages fleurettes... De chaque côté, une grande berge verte... Sur cette berge, de grands arbres qui se réunissent au-dessus du chemin, comme pour lui former un dôme de verdure...

Dans l'intervalle qui sépare chacun de ces arbres, grâce à notre position élevée dans la carriole, l'œil plonge dans de plantureuses fermes normandes, dans de vertes cours plantées de pommiers, dans de frais pâturages, dans de riches cultures de toutes sortes; parfois même, lorsque le terrain descend

rapidement jusqu'à quelque pittoresque échancrure de la falaise, nous apercevons la mer qui resplendit aux rayons du soleil levant.

En effet, c'est le matin, une matinée de printemps, un matin d'avril; dans toute la nature, il y a comme un double réveil; réveil après la nuit, réveil après l'hiver. Dans les haies, l'aubépine est en fleur et l'oiseau chante. Dans l'herbe, la pâquerette s'entr'ouvre, et le scarabée brille ainsi qu'une fleur vivante. Il neige des pétales blancs sous tous les pommiers; il flotte des rideaux de guillerette couleur à toutes les fenêtres ouvertes. Bêtes et gens, insectes ou volatiles, tout le monde est dehors déjà, tout le monde butine ou travaille. Les grands bœufs roux achèvent de déjeuner, et le trèfle pendant aux mâchoires, s'arrêtent au bord du chemin pour nous regarder passer. Un peu plus loin, les bonnes grosses vaches brunes prêtent docilement leurs mamelles à la trayeuse accroupie dans l'herbe. Plus loin encore, ce sont des brebis immobiles au-dessus de leurs agneaux agenouillés, tandis que bœliers et moutons broutent diversement alentour. Et ce ne sont pas là les seuls animaux domestiques qui égayent le paysage. Ne voyez-vous pas ici les folâtres caracolades des chevaux et des poulains, ivres de liberté? Là, les bruyants ébats de l'âne, qui se roule sur le dos, les quatre fers en l'air?... Ne retrouvez-vous pas partout la comédie du coq sultan au milieu de son harem emplumé?... N'entendez-vous pas de tous côtés la monotone fanfare des canetons barbotant dans la mare stagnante ou dans le ruisseau qui bruit à travers les wergis-meinert et les pervenches?...

La carriole cependant courait toujours, saluée en haut des berges par tous les bonnets de coton amis, saluée sur la route par tous les paysans rencontrés la fourche ou la faux sur l'épaule, voire même par toutes les villageoises, plus ou moins coquettement attifées, qui se hâtaient en babillant vers le marché du Havre, celles-ci à pied, celles-là dans des voitures, sur des chevaux ou sur des ânes. C'était charmant! Tout était efflorescence et joie; tout était chanson et soleil.

— Nous sommes sauvés! s'écria tout à coup M. Benoît en arrêtant sa carriole devant une ravissante villa normande, presque un château, ma foi! qui s'élevait pittoresquement au sommet de la falaise, et des fenêtres duquel on devait avoir la plus magnifique vue qui se puisse imaginer, moitié sur la campagne que je viens de décrire, moitié sur la mer.

— Ah ça! demandai-je en descendant à mon tour, chez qui sommes-nous?

— Chez un de mes bons amis, chez Blanchet! Entrez sans crainte, entrez... C'est ici la maison du bon Dieu!

Cette fois encore je ne me fis pas prier.

A peine avions-nous fait quelques pas dans le jardin, que l'heureux propriétaire de ce séjour courut à notre rencontre, en sautant par-dessus les plates-bandes afin d'arriver plus vite.

C'était encore là une de ces bonnes et loyales physionomies qu'on aime dès le premier coup d'œil. Il présentait néanmoins avec Benoît un contraste frappant. Celui-ci était grand, maigre, efflanqué, dégingandé; son visage était sarcastique; ses cheveux, qui commençaient à grisonner, jadis avaient été noirs. Blanchet, tout au contraire, était blond, toujours blond; un beau gros blond, aux yeux bleus, au teint délicat et coloré, l'expression hospitalière et joviale; le véritable type pur sang du gentleman campagnard de Normandie.

— Et M. le marié? avait-il demandé tout d'abord avec un joyeux empressement.

— Il viendra de son côté un peu plus tard... Quelques dernières emplettes pour la fête d'aujourd'hui, répliqua Benoît, qui, détournant tout aussitôt l'entretien et me montrant à Blanchet, nous présenta l'un à l'autre.

Puis, lorsque la connaissance fut faite, s'adressant à son tour à Blanchet:

— Où donc est ta fille? lui demanda-t-il.

— Eh! parbleu, s'écria tout à coup celui-ci, la voilà!

Naturellement notre regard suivit la direction du sien, et j'aperçus alors la plus délicieuse apparition qui se puisse rencontrer, même en rêve... Une jeune fille de dix-sept ans tout au plus, blonde, rose, fraîche, mignonne, légère, gracieuse... une vignette anglaise, une création angélique, une fée!...

Et cependant, aucun prestige de toilette n'ajoutait au charme tout imprévu qu'elle répandait autour d'elle. Nous la surprinions, pour ainsi dire, au sortir de sa virginale couchette. A peine avait-elle enveloppé son joli corps impatient dans un simple peignoir d'indienne; des pautouffes sans quartier (Cendrillon ne les eût pas chaussées peut-être!...) laissaient presque libre son petit pied rose et nu. Sur son épaule, sans cesse en mouvement, bondissait sa luxurieuse chevelure frisottante. Je me trompe cependant, elle avait une parure... toutes les fleurs qu'elle avait cueillies depuis son réveil, et dont elle faillit laisser tomber l'odorante brassée lorsqu'elle nous aperçut tout à coup au détour d'un buisson de lilas, avec les dépouilles duquel elle venait de se faire une couronne où perlait encore la rosée.

— Malheureuse enfant! lui cria le bonhomme Blanchet, oses-tu bien te montrer ainsi, un jour comme aujourd'hui, le jour de ton mariage avec...

— Pardon, père! interrompit la folle enfant (et il n'y avait pas dans tout le jardin une seule rose

pourpre qui eût pu rivaliser avec l'adorable rougeur de son front). Pardon, père ! je vais bien vite mettre ma robe blanche, et je reviens.

Puis, laissant derrière elle comme une traînée de parfum, comme une traînée de lumière, elle s'enfuit.

Le bonhomme Blanchet, cependant, voulut excuser sa fille.

— Tais-toi ! se récria Benoît, nous lui devons des remerciements, au contraire, de s'être montrée sans toilette, et, pour ma part, elle m'a rajeuni de vingt ans. C'est le résumé vivant de toutes les joies de ce beau jour ; c'est une vraie matinée d'avril que ta fille !

L'heureux père ne répondit que par un sourire d'orgueil, et nous conduisit à la maison sous prétexte de madère et de cigares.

— Ainsi donc, dis-je à Benoît qui marchait à mes côtés, nous sommes de noce ?...

— Et la noce sera joyeuse, je vous l'assure.

— Je le crois sans peine, si c'est cette adorable enfant qu'on marie.

— C'est elle-même !

— Et qui épouse-t-elle ?

— Quant à ça, vous le verrez plus tard.

— Soit ! mais je serai difficile, je vous en prévient, car il faut un fier mari, pour mériter un tel trésor.

— Il en est digne, soyez tranquille !

— C'est donc un mariage d'inclination !

— Tout ce qu'il y a de plus d'inclination.

— Ah ! tant mieux !... Mais, dites-moi, y a-t-il longtemps qu'ils s'aiment ?

— Très longtemps, quinze ans, pour le moins.

— Quinze ans ! mais...

— Vous ne croyez donc point aux amours d'enfant ?

— J'ai lu Paul et Virginie, cependant...

— Voulez-vous que je vous en raconte un chapitre oublié?... qui ne vaudra pas les autres, sans aucun doute... mais enfin, en attendant le déjeuner ?...

— Je suis tout oreilles.

Et, Blanchet nous ayant quittés pour un moment, nous bûmes un verre de madère, les cigares furent allumés, et Benoît commença :

II.

Tel que vous me voyez, mon cher monsieur, j'ai un fils. Vous faire trop au long son éloge, ce serait abuser de ma paternité. Contentez-vous donc de savoir que, dans son enfance, ce fut un charmant petit garçon.

A cette époque-là, je n'étais pas riche encore, mais je travaillais rudement à le devenir. J'habitais donc un des quartiers marchands du Havre, et mon cher baby, mon petit Benjamin n'avait pas pour s'ébattre les vertes prairies et les grands horizons que ne manqueraient pas d'avoir aujourd'hui ses petits frères, s'il plaisait au ciel de lui en donner.

Jules Benoît n'en était pas moins gai pour cela. Tout le jour il courait dans les grands corridors, dans les grands magasins, parmi les balles de coton. Il avait de nombreux amis, il avait surtout une amie.

C'était la fille d'un de mes vieux camarades ; nous demeurions porte à porte. Nos enfants, tout naturellement, grandirent ensemble. Lorsque sa Valentine commença à marcher, Jules était un gaillard déjà solide sur ses jambes ; ce fut lui qui soutint, qui guida, qui protégea sa chère petite voisine. Premières émotions, premiers jeux, premières larmes, premiers sourires, tout leur fut commun. Sans cesse ils étaient ensemble ; entendait-on les cris joyeux de Valentine, on entendait aussitôt l'allègre fanfare de son petit compagnon. Le soir des beaux jours, sur la grève, voyait-on courir la noire chevelure de Jules, on pouvait être certain qu'allaient flotter tout aussitôt sur la même ligne les longues boucles blondes de Valentine.

Vous parliez tout à l'heure de Paul et Virginie, monsieur : tout le monde, au Havre, leur donnait ces noms ; et, comme la statue de Bernardin de Saint-Pierre, notre illustre compatriote, s'élève sur le port et qu'à ses pieds l'artiste a placé les deux héros enfantins de l'inimitable livre, bien souvent, lorsque nous passions avec les deux enfants par là, les regards se portaient alternativement de nos deux amours de bambins aux deux amours de bronze, comme afin d'établir entre eux quatre une vague et poétique fraternité. Souvent même nous avons entendu des gens du peuple qui disaient, en se montrant Paul et Virginie : « Voilà Jules et Valentine ! »

Tout le monde effectivement les connaissait, les admirait, les aimait. Je suis bien forcé de vous le dire, que diable ! Ils étaient charmants de toutes les façons : charmants de physionomie, charmants d'allures, charmants de babil. C'étaient deux de ces adorables chérubins, deux de ces diabolins mignons comme sait si spirituellement les crayonner notre vieil ami Jules David.

Quelques années cependant s'étaient écoulées. Valentine avait six ans, Jules huit. Mademoiselle était un tantinet coquette déjà ; monsieur commençait à devenir galant. Ne souriez pas, monsieur !... Quelque innocentes, quelque pures, quelque angéliques que fussent leurs tendresses, déjà cependant c'était de l'amour.

Sur ces entrefaites, un mariage eut lieu dans nos environs. Jules se trouvait présent, lorsque le prétendu présenta la corbeille à sa fiancée.

— Tiens ! fit l'enfant, quand on aime une demoiselle et qu'on veut devenir son mari, on lui fait donc des cadeaux ?

— C'est l'usage, eut la complaisance de répondre quelqu'un.

— Ah ! dit Jules avec de grands yeux.

— Gamin ! interrompis-je tout à coup.

Et, avec deux petites tapes d'amitié, je le renvoyai à l'autre extrémité du salon.

Jules y demeura tout rêveur.

Valentine était non loin de là. Tout en réfléchissant, il la regardait en dessous.

A cette même époque, Valentine avait une superbe poupée, qu'on nommait miss Rosalie.

Miss Rosalie était pourvue d'une garde-robe complète ; il lui manquait cependant un chapeau.

Ce chapeau, Valentine l'avait vainement demandé à sa mère ; aussi le désirait-elle ardemment.

La veille encore, elle avait dit à Jules :

— Je suis bien malheureuse, va ! maman ne veut pas me donner un chapeau pour miss Rosalie. Ah ! je n'aurai plus de sourires tant que je n'aurai pas ce chapeau !

Et en disant cela, il y avait des larmes dans ses yeux bleus ; dans toute sa physionomie de rose-pompon, dans tout son petit corps de lutin, il y avait un désespoir, une impatience, une convoitise !...

C'est à tout cela que rêvait Jules, à l'autre extrémité du salon. Soudain il se frappa le front comme illuminé d'une inspiration triomphante, et disparut en courant.

Dans le voisinage se trouvait une marchande de modes qui précisément fournissait nos deux dames.

Jules entra hardiment chez la modiste, et lui dit :

— Mademoiselle, faites-vous aussi des chapeaux de poupée ?

— Sans doute, mon petit ami, répondit la marchande de modes, d'abord quelque peu surprise.

— Ah ! fit Jules. Et combien prenez-vous pour faire un de ces chapeaux-là ?

— Ça dépend du chapeau, mon ami.

— Ah ! je veux tout ce qu'il y a de plus joli, tout ce qu'il y a de plus riche et de plus à la mode ! Quel sera le prix ?

— Pour tout le monde ce serait cinq francs, répliqua la modiste, qui s'amusait évidemment des petits airs d'importance de sa nouvelle pratique ; mais pour vous, monsieur Jules, ce ne sera que cinquante sous.

— Cinquante sous ?...

— Oui.

— Eh bien ! attendez-moi... Je vais revenir.

A ces mots, l'enfant fit un grand salut, sortit de la boutique, et, rentrant à la maison, monta sans débrider jusqu'à sa chambre.

La tirelire était là.

Pour aller plus vite, Jules la cassa.

Malheur ! trois fois malheur !... Elle ne contenait que trente-quatre sous.

Le bambin demeura atterré.

Un instant après nonobstant tout, il reprit à deux mains son courage, et retourna chez la modiste.

— Mademoiselle, fit-il d'un air tout penaud, pouvez-vous me faire le beau chapeau pour trente-quatre sous ?... Je n'ai pas davantage...

Et le regard qui faisait une prière de cette question eût attendri des tigres.

Mais la marchande prenait goût à la plaisanterie, et voulut se donner au moins le plaisir d'un peu de résistance.

— Impossible ! répondit-elle avec le plus grand sérieux du monde ; je t'ai déjà fait un rabais de cinquante pour cent, davantage m'est impossible.

— Ainsi donc, c'est cinquante sous ?

— Pas un sou de moins.

— Ah !...

Et le pauvre Jules s'en allait le cœur bien gros.

Mais voilà que tout à coup il s'arrête ; sa lèvre sourit, son œil brille. Une idée soudaine vient de jaillir de son esprit enfantin. C'est cela... c'est bien cela... c'est possible !... exprima sa physionomie réveillée. En même temps il se retourne sur lui-même et revient majestueusement vers le comptoir :

— Mademoiselle, quel jour ce chapeau pourrait-il être prêt ?

— Dimanche prochain.

— Eh bien ! mettez-vous à l'ouvrage, et faites en sorte que ce soit superbe ! Dimanche matin, je vous apporterai vos cinquante sous.

Et, plus fier que Louis XIV commandant Versailles, il se retira définitivement.

On était au mercredi. Les deux jours suivants, mon fils tourna tout à l'entour de moi comme ayant à me demander quelque chose et n'osant pas encore.

Gardez-vous bien de croire qu'il s'agit de la simple carotte des seize sous qui lui manquaient. Sans aucun doute je les lui eusse donnés s'il m'en avait fait la demande, mais M. Jules ne le comprenait pas ainsi. Il rêvait un cadeau qui vint de lui seul, qui, par lui seul, se trouvât réalisé, fût-ce même au prix d'un sacrifice, d'une douleur !

Or, voici ce qu'avait imaginé mon pauvre gamin. Chaque fois qu'une de ses dents de lait commençait à remuer, je lui donnais vingt sous pour qu'il se la laissât arracher. Notons, en passant, que les

secondes dents ne poussent jamais bien qu'à la condition que les premières sont enlevées assez à temps pour ne pas entraver leur croissance, et que la prime en question existait depuis un temps immémorial dans la famille Benoît. On en retrouverait des preuves au besoin dans ses archives.

Plusieurs fois déjà ce petit drame dentaire s'était joué entre mon fils et moi. Il nous fallait à tous les deux pour le moins autant de courage. Pour ma part j'étais parvenu à en avoir. Malgré la prime en question, Jules ne s'était jamais exécuté qu'après de folles terreurs.

Le samedi soir je fus donc fort étonné de le voir venir à moi tout à coup, et me dire :

— Père, j'ai une dent qui remue ; il faut me l'arracher tout de suite.

Je voulus constater l'urgence. Ce fut à peine si la dent qu'on m'indiquait vacillait sous mon doigt.

— Rien ne presse, dis-je ; attendons !

— Non pas, se récria vivement l'enfant d'un air de plus en plus résolu, non pas ; je me sens brave, ce soir ! Plus tard j'aurais peur. La dent remue, père, je te le jure ; elle remue beaucoup. Allons ! je t'en prie... allons ! vite... allons donc !...

Il était à cheval sur mon genou. Il me suppliait, il me câlinait ; il prenait la main du bourreau, pauvre petit bonhomme ! et me la fourrait lui-même entre ses deux petites mâchoires roses. Bref, il fit tant, monsieur, que je finis par céder.

La dent fut arrachée.

Le patient n'avait pas eu un seul instant d'hésitation, il ne jeta pas un cri.

Seulement il y eut sur son visage devenu pâle, une rapide contraction de douleur, et je crus l'entendre murmurer tout bas :

— C'est pour Valentine !

— Que dis-tu donc là ? lui demandai-je étonné.

— Rien, père... rien... Mes vingt sous, s'il te plaît...

Et l'héroïque bambin me tendait la main.

Eh ! comme je l'eusse embrassé de bon cœur, monsieur, si j'avais pu me douter alors de son secret !...

Mais, non ! Il me devait être communiqué plus tard après une visite de madame Benoît chez sa modiste. Et ce fut sans la moindre émotion que, le lendemain, nous admirâmes le magnifique chapeau de miss Rosalie.

Valentine, cependant, était rayonnante de reconnaissance et de joie.

Et Jules donc... comme il était heureux, comme il était fier !...

Le bonheur de sa petite amie n'était-il pas son ouvrage ? Ne l'avait-il pas payé de son sang ?

Nierez-vous que ces deux enfants-là fussent destinés l'un à l'autre, monsieur ? Direz-vous que ce n'était pas déjà de l'amour ?

III.

Et le bonhomme Benoît, s'arrêtant enfin, leva tout à coup vers moi ses yeux humides, et parut attendre ma réponse.

— La fin de l'histoire?... fis-je impitoyablement, nous conclurons après.

Pour toute réponse Benoît me fit signe de le suivre dans la pièce voisine, et, d'un air malicieux, découvrit la corbeille de mariage de mademoiselle Blanchet.

Au-dessus des riches présents du fiancé, se trouvait un écrin.

— Ouvrez vous-même, me dit Benoît.

L'écrin contenait un chapeau de poupée, puis une bague dont le chaton semblait d'abord une petite opale un peu mate.

— C'est la dent de lait, ricana Benoît... C'est le superbe chapeau de miss Rosalie.

Puis me montrant du coin de l'œil mademoiselle Blanchet qui, précisément, arrivait non moins ravissante dans sa toilette de mariée que dans son gracieux déshabillé matinal,

— Voici Valentine, ajouta-t-il.

Puis enfin, me prenant la tête dans ses deux mains pour me retourner vers la fenêtre, et me faire apercevoir un certain aspirant de marine qui accourait à travers le parterre.

— Voici mon fils, conclut-il, voilà Jules !

— Benoît, dis-je à mon tour, vous aviez raison ! C'est un talisman précieux que cette dent de lait... elle doit leur porter bonheur !

Charles DESLYS.

BLUETTES ET BOUTADES.

Les amis pleins de dévouement quand nous n'avons besoin de rien rappellent les sapins qui nous offrent de l'ombre en hiver.

**

Celui qui fait l'éloge de nos ennemis diminue rarement notre malveillance pour eux, souvent notre bienveillance pour lui.

J. PETIT-SENN.

Adolphe GOUBAUD, directeur-gérant.

LE

MONITEUR DE LA MODE.

MODES,

Renseignements divers, description des Toilettes.

Les personnes qui, sans avoir égard aux avertissements de la température, ont voulu absolument prendre leur saison d'eau et exécuter leur excursion annuelle en Suisse ou aux bords du Rhin, commencent à regagner maintenant les unes leur riche château, les autres leur modeste appartement de ville; heureuses, les unes et les autres, si elles ne rapportent pas de leur illogique expédition quelque maladie beaucoup plus grave que celle qu'elles étaient allées combattre. Mais il est tellement mal porté, tellement bourgeois de rester à Paris lorsque les arbres ont toutes leurs feuilles, que certaines personnes prudentes, jalouses de concilier l'obéissance aux préjugés du monde avec les inspirations de la saison, se sont contentées de louer dans quelque quartier retiré où elles n'ont pas la chance de rencontrer les membres de leur société habituelle, une modeste petite maison où elles restent pendant le temps où il est indispensable de se montrer absentes. Une de celles-là à laquelle un ami racontait les tribulations de son voyage en Savoie dont il revenait chassé par la persistance d'une pluie glacée, lui répondait ces jours-ci: « Moi je ne me plains pas trop, je trouve que l'hiver vient d'être assez doux. » Un chroniqueur en parlant de la saison pour laquelle s'organisent les représentations théâtrales, disait non moins justement: « La saison d'hiver, ou plutôt de cette partie de l'hiver qui comprend depuis octobre jusqu'à juillet. »

Ne fallait-il pas quitter Paris rien que pour porter ces petits chapeaux mousquetaires qui rendent jeunes et jolies toutes les femmes seulement passables; pour essayer ces sombreros que l'on orne d'une aigrette sur le front et d'une longue plume retombant comme une crinière en arrière; pour revêtir ces peignoirs à capuchons, si commodes et si élégants, et ces demi-saisons en drap gris qui se drapent si bien et font si merveilleusement ressortir la souplesse d'une taille?

Mais chaque saison, ainsi que chaque âge, a ses séductions, et il est impossible d'en douter en présence des créations nouvelles que la maison Lhopiteau, 41, rue Vivienne, toujours placée au premier rang des innovateurs de la fashion, a déjà mises au jour en prévision de l'hiver.

Son manteau romain, d'un style noble et sérieux, est très large de jupe, de manière à pouvoir se relever sur les bras, a une pièce carrée avec un gros plis creux et

est tout brodé de passementeries composées de nattes et de médaillons. Il y a dans le dos trois de ces médaillons, et sur chaque épaule une rosace semblable d'où retombe un beau gland.

Le *Sémiramis* très élégant et d'une grande originalité est de velours violet foncé croisant sur le côté, et venant s'échancrer à la taille. Il est fermé par des agrafes de passementerie avec jais, et les manches, très longues et allant en se rétrécissant dans le bas, sont fendues en dessus et rattachées tout du long de cette fente en biais par des agrafes semblables à celles de la taille.

Deux rangs de passementerie avec jais entourent le cou, et des médaillons de passementerie avec pendeloques de jais sont posés sur les épaules.

Le *Mexicain*, paletot de drap noir à revers brodés de grecques de soie blanche autour du cou et sur les manches, attaché par des boutons noirs bordés de blanc et encadré tout entier dans une piqûre de soie blanche, a quelque chose de décidé, de fringant et de tout à fait jeune.

Le *Diplomate*, d'un genre tout différent, nous plaît encore davantage. Il se fait d'un drap souple et moelleux, et se garnit d'astracan autour du cou et de l'ouverture qui s'étend en biais dans toute la hauteur du vêtement. Ses manches, très larges du bas et bordées d'astracan, ont sur les épaules des plis plats retenus par des boutons.

La passementerie, en grande faveur, on le voit, pour l'ornement des confections, s'emploie beaucoup aussi pour les robes. Les bandes de taffetas posées à plat et les garnitures à la vieille, d'une couleur différente de celle de la robe, continuent à avoir du succès. On fait également toujours des volants; soit un seul grand surmonté de plusieurs petits, soit un grand nombre de petits. On les borde souvent de taffetas. Les nuances les plus distinguées sont le noir, le gris et le mauve. Jamais peut-être on n'a vu autant de toilettes toutes noires parmi lesquelles il s'en rencontre de fort élégantes et de fort coquettes; la plupart sont de véritables toilettes de fantaisie, puisque leur uniforme teinte sombre se trouve égayée par une touffe de roses, de bluets ou de coquelicots posée négligemment en dessus ou en dessous de la passe du chapeau.

Dans ces derniers temps, nous avons vu reparaitre quelques toilettes d'un écossais vert et bleu qui a fait fureur il y a quelques années. L'une se composait d'une robe de taffetas tout unie à manches plates avec deux bouffants dans le haut; d'un châle de cachemire vert

brodé de soie et garni de deux magnifiques volants de dentelle noire de la fabrique sans rivale de M. *Violard*, rue de Choiseul, 2, et d'un chapeau de crin blanc orné d'une barbe de Chantilly choisie également dans la maison *Violard*, d'un touffe de bluets sur le côté, et d'une demi-guirlande de bluets dans le bandeau.

Une autre robe écossaise verte et bleue était de popeline; ses manches, larges du bas, étaient serrées dans le haut par de larges plis retenus par des boutons de velours. Le corsage plat était attaché par des boutons semblables. Une écharpe, pareille à la robe, était garnie d'un double plissé à la vieille, et sur le chapeau de tulle blanc, recouvert de tulle noir, était une guirlande de véronique à fleurs bleues entourées de leur feuillage vert.

La température déplorable qui a forcé enfin les baigneurs et les touristes les plus endurcis à regagner leurs résidences, donne aux chatelaines, en même temps que la réalité de l'hiver, un avant-goût de la saison parisienne. Aussi madame *Tilman*, rue de Richelieu, 104, fait-elle éclore à l'intention de ces premières réunions non moins brillantes, mais plus gaies que celles qui suivront un peu plus tard, de ces coiffures féeriques qui font le caprice de la femme du monde et l'admiration de l'artiste.

L'une, de marguerites blanches et lilas, entremêlées d'épis d'or, est aussi riche que distinguée.

Une autre, de fleurs des champs, se compose d'un demi-bandeau et de deux touffes posées sur le front irrégulièrement, et formant cache-peigne en arrière.

Une couronne tout en feuillage de lierre et en épis d'or a une petite touffe de pensées sur le front, des pensées sur les côtés, et une très grosse pensée entourée d'épis d'or tout à fait en arrière.

L'*Africaine*, en primevères rouges et en feuillage jaune, avec aigrette noire glacée d'or et garnie de velours en arrière, est une éclatante nouveauté.

Une autre coiffure, au contraire, d'une délicatesse infinie, mais qui sied à presque toutes les femmes, est de *saphranum* bleu, cette production pour ainsi dire créée par madame *Tilman*, qui a toujours eu un si grand succès de quelque manière qu'elle l'ait employée et qui lui a été empruntée par plusieurs de ses rivales. Des grappes et un nœud d'épis complétaient celle qu'avait choisie le matin même la belle princesse X...

Pour la baronne de P..., on en terminait une toute en or, composée d'un bandeau d'épis et d'une résille.

Dans une autre, les iris de l'Inde se mariaient à la bruyère d'eau et au corail d'or.

Une autre encore se composait d'oreilles d'ours à cœurs d'or, de roses jaune d'or, de primevères et de feuilles glacées orientales.

Toutes les femmes ne portent pas des couronnes de fleurs, mais il n'en est aucune qui ne fasse usage, à quelque degré de sa toilette, de simples ou élégants bonnets, qui ne désire être coiffée avec goût; aucune donc qui n'apprenne sans intérêt (un grand nombre le savent déjà) que mademoiselle *Anna Loth*, place Vendôme, 28, a un don tout à fait à part pour cette importante spécialité. Ainsi depuis ses petites fançons de mousseline gar-

nies de guipure et ornées de rosettes de velours, jusqu'à ses coiffures habillées en point de Venise du plus haut prix, il n'en est aucune qui ne concoure puissamment à relever la beauté d'une femme et qui ne s'harmonise à sa physionomie, parce que mademoiselle *Anna Loth* étudie en véritable artiste les moindres détails de ses créations. Au milieu d'une foule de merveilles écloses chaque jour dans ses élégants magasins, et que se disputent étrangères et parisiennes, nous allons citer au hasard. Pour une femme de trente-cinq ans: une coiffure de tulle noir brodé, à fond mou entouré d'une belle dentelle ayant sur le front une pointe très marquée de velours ponceau tuyauté et dessinant bien la forme du front. Du velours tuyauté de même se mêle des côtés à de la dentelle pour former comme une ruche qui encadre admirablement la figure. Sur le sommet de la tête sont deux doubles nœuds plats de velours ponceau dont les bouts sont repliés en pointe. Pour une plus jeune personne, un bonnet à très petit fond de tulle blanc, carré, et séparé par un ruban rose de Chine, est garni de malines coquillant sur les côtés, et enfermant de petites touffes de roses-pompons.

Un autre bonnet de tulle blanc brodé a pour tout ornement une ruche de ruban rose de Chine découpé. Il était ravissant sur une jolie tête brune dont les cheveux étaient soulevés sur le milieu du front, ainsi que cela se fait maintenant, mais sans exagération. Nous nous étendons surtout sur la coiffure, parce que c'est la partie de la mode et de la nouveauté qui nous semble demander le plus de goût et d'habileté, mais la lingerie sérieuse, c'est-à-dire les chemises plissées et garnies de dentelle, les camisoles à entre-deux et à piqûres, les manteaux de lit et les jupons brodés ne sont pas plus négligés chez mademoiselle *Anna Loth* que les cols et les manches de dentelle ou de mousseline, les pèlerines, les fichus et les zonaves noirs et blancs. Elle fait comme complément des toilettes de soirée, de charmantes berthes de tulle à plis et à garnitures de dentelle, dont le milieu est en taffetas de la couleur de la robe découpé en dents très pointues.

Les costumes russes de drap ou de velours bordés d'astracan, comme ceux que madame *Thorel*, à *Saint-Augustin*, rue Neuve-Saint-Augustin, 45, faisait l'année dernière pour les petits garçons, vont continuer à se porter cet hiver. Les petits paletots de velours ou de drap s'attachent sur les côtés, et leur ouverture est bordée du haut en bas par une petite bande d'astracan. La coiffure est ce petit toquet à bords relevés qui fait fureur, non-seulement pour les petits garçons, mais aussi pour les jeunes filles. Le chapeau mousquetaire, orné de velours et de plumes, n'est pas non plus abandonné, et il compose avec une robe de taffetas gros grain bleu saphir et la longue casaque pareille, la gracieuse toilette fournie dernièrement par madame *Thorel*, pour une jolie enfant de cinq ans.

Les robes de taffetas, à broderies camaïeu seulement à la jupe, sont une des grandes nouveautés de la saison, et la maison de commission *Lassalle et Cie*, 37, rue Louis-le-Grand, en expédiait ces jours-ci plusieurs de nuances et de dessins très différents et toutes d'une grande richesse.

Une des fantaisies qu'on demande beaucoup en ce mo-

jours, jusqu'à
de plus en plus
vivement i
armonie à m
a Lett. de
es crânes.
chaque jour
sont étran-
géral. Une
de cette ma-
elle n'est au-
surs peuss
at. De plus
la double par
mirablement la
doublement
est réglés et
sont à très
se en plus
sur les
-propos.
sur tout ce-
decomp. Il
es cherent
que cela se
à nous étes-
la partie de
demander le
la vitesse.
de double,
maintenant le
quelques des
à marches de
les plus et
e complément
des de telle
même est ce
à des très
surs l'ordres
est, à Sout-
sont l'anti-
sioner à m
sieurs et le
surs et les
instrum. La
de l'écou,
sont pour
de de re-
sont, et il
des règles
de l'écou
de l'écou
sont l'écou
de l'écou
de l'écou

ment à la maison *Lassalle* qui montre autant de tact et de discernement dans le choix des objets artistiques que dans celui des choses de toilette, ce sont de ces charmants petits cadres en bois sculpté dans lesquels se posent les portraits photographiés qui avant peu seront les seules cartes de visites de l'intimité.

Les crinolines à ressorts d'acier, toujours prêtes à disparaître, dit-on, ne disparaissent jamais, et, par le fait, règnent aussi universellement qu'à aucune époque. Certaines personnes qui avaient presque ridiculisé cette mode en l'exagérant outre mesure, tombent maintenant dans l'excès contraire en voulant la supprimer tout à fait. Leurs jupes entièrement tombantes et qui se traînent dans la poussière et dans la boue, ne sont pas moins excentriques que les énormes ballons au centre desquels elles étaient naguère presque inaperçues. Les femmes élégantes et d'un goût délicat persistent dans la préférence qu'elles ont dès le début accordée aux jupes de la maison *Creuzy*, 153, rue Montmartre, parce que là seulement elles trouvent la modération dans la mode, l'heureuse combinaison de la coupe, la variété des tissus et la modification intelligente de la forme mise en harmonie avec l'exigence de chaque circonstance.

Madame Marie DE FRIBERG.

GRAVURE DE MODES N° 613.

TOILETTE DE DAME AGÉE. — Bonnet en blonde blanche ruchée tout autour, avec coquille en dentelle noire sur le fond. D'un côté, nœud en ruban cerise; de l'autre, groupe d'œillets rouges et d'œillets blancs. Brides en ruban cerise retombant en arrière.

Robe sans couture à la taille, en taffetas cuir clair, avec bandes en taffetas cuir plus foncé, avec boutons cuir et lisérés noirs.

Depuis l'encolure jusqu'en bas il y a une bande de taffetas couleur cuir foncé, large de 8 centimètres, lisérée de noir de chaque côté, avec un rang de boutons lisérés de noir, ayant 2 centimètres de diamètre.

La manche sans plis est garnie d'une bande de 5 centimètres lisérée de noir de chaque côté, simulant un parement avec des boutons dans la partie du haut.

La jupe, dont les plis sont pris en dessous, est terminée dans le bas par une bande de 11 centimètres, lisérée de noir dans le haut, qui simule l'ourlet.

Col ruché.

Sous-manche bouffante, avec dentelles sur la main.

TOILETTE DE VILLE. — Chapeau en velours *Solferino*, garni de plumes et de blonde.

Sur le devant de la passe est une rosace en dentelle noire, avec un bouton de jais; au milieu de cette rosace partent deux plumes blanches, qui, après avoir entouré tout le devant de la passe, se couchent derrière dans le creux qu'elle forme et redescendent sur le bavolet.

Le fond est en tulle blonde, avec deux pattes en velours qui se croisent; chaque patte garnie d'une blonde dans le bas.

Le bavolet est terminé par une blonde.

Brides blanches.

Robe en pékin blanc, à étoilles noires, avec rayures noires très larges.

Pardessus *Wittgenstein* en velours noir, garni de passementerie-guipure avec effilés.

Ce pardessus est très ajusté. Les plis de la jupe, au nombre de

huit, sont très creux (mais en dessous), de sorte qu'ils retombent en larges parties unies.

Le corsage boutonné devant.

La manche, droite et large, se termine par une partie fournie par le dessous, qui vient retomber dessus en patte arrondie; sur cette patte il y a deux ornements en passementerie, d'où pendent deux glands plats en effilé.

Une sorte de bretelle en velours part très étroite de la naissance du premier pli de la jupe, monte en formant *épaulière* sur la manche, dont elle couvre l'emmanchure et vient se terminer sous l'entournure.

Sur chaque pli de devant il y a une ouverture de poche encadrée de *guipure-passementerie* avec deux effilés.

Sous tous les bords de ce vêtement il y a entre le liséré noir et la doublure un petit biais cerise, qui ne fait que s'entrevoir. Cela lui donne un grand cachet de distinction.

La jupe est bordée en dessous d'une ruche plate en satin noir. La doublure est piquée à carreaux sur une largeur de 20 centimètres à chaque devant.

TOILETTE DE MARIÉE. — Couronne de roses églantines blanches, avec brins de muguet.

Grand voile en tulle tout uni et formant la traîne.

Robe en velours impérial, garni de bouillonnés avec têtes ruchées des deux côtés.

Corsage montant, boutonné devant. Taille ronde à ceinture étroite, avec agrafes en perles.

Manches très larges, à plis plats à l'emmanchure et au bas, avec bouillonné à têtes. Le bouillonné a 8 centimètres; chaque tête en a 1. Le bouillonné ne serre pas le bras; il a 24 centimètres de tour.

Un bouillonné (encadré de deux têtes), large de 6 centimètres, part de dessous le bras, monte sur l'épaulette et redescend à la ceinture en se rétrécissant à 4 centimètres; puis il redescend sur la jupe, partant large de 4 centimètres à la ceinture et s'augmentant jusqu'à 12 centimètres, entourant ainsi tout le derrière de la jupe, qui forme beaucoup la traîne arrondie.

La jupe est montée à plis plats et étroits sur le devant, très larges derrière.

Petit col en dentelle.

Sous-manches en dentelles, composées de quatre volants.

TOILETTE DE VILLE. — Chapeau de velours noir, garni de marabouts et de dentelle noire. Bandeau de grosses roses. Ruches de blonde. Brides blanches.

Corsage découpé carré à l'encolure. Taille à ceinture, un peu busquée.

Une bande de taffetas bleu large de 4 centimètres borde l'encolure avec un petit volant de taffetas noir très peu froncé et haut de 2 centimètres et demi.

Une bande bleue, large de 5 centimètres, descend droit devant le corsage. Sur cette bande il y a trois choux de taffetas noir.

Le devant de la jupe se compose d'un lé de taffetas bleu garni de chaque côté par des pentes de petits volants noirs et bleus posés en biais. Ces volants, hauts de 3 centimètres à la ceinture, vont graduellement jusqu'à 8 centimètres dans le bas. Sur le lé bleu il y a de gros choux de taffetas noir qui grossissent en descendant.

La manche est composée d'un très gros bouffant garni à l'épaulette, et au bas de deux volants, un bleu et un noir.

D'amples dentelles composent la sous-manche, une dentelle garnit l'intérieur de l'encolure.

TOILETTE DE JEUNE FILLE DEMOISELLE D'HONNEUR. — Chapeau de crêpe mauve et de tulle-illusion orné de violette de Parme et de blonde.

BIBLIOTHÈQUE DE LA UNIVERSITÄT DÜSSELDORF

La passe, le bandeau de calotte et le bavolet sont de crêpe. La passe est toute bouillonnée de tulle.

Sur le bandeau de calotte il y a un bouquet de violette de Parme que l'on voit à travers les plis d'une écharpe de tulle qui vient encadrer la passe et retomber en écharpe ourlée avec les brides. Le fond de la calotte est de tulle blanc avec un bouquet de violette, le tout vu à travers un gros bouffant de tulle retombant mou sur le bavolet qui est bordé d'une ruche de blonde. Sous la passe un bandeau-diadème de violettes de Parme et des ruches de blonde.

Brides de taffetas n° 30.

Robe et mantelet de taffetas mauve clair garni de taffetas mauve foncé.

Corsage montant boutonné de boutons foncés. Manches composées d'un gros bouffant avec trois petits volants dont un foncé dans le milieu.

La jupe, qui a sept lés de 60 centimètres, est montée de manière à former de chaque côté trois larges plis, et un derrière, au milieu.

Quatre petits volants découpés, hauts de 7 centimètres chacun et retombant les uns sur les autres garnissent, le bas sur une hauteur de 24 centimètres; ils sont alternativement clairs et foncés.

Sur chacun des trois plis de chaque côté il y a des piques de petits volants découpés, montant un peu plus qu'à mi-jupe.

Mantelet-écharpe composé d'une longue écharpe dont un bord rabat sur l'autre. Le bord qui forme revers a un petit volant foncé; l'autre bord en a deux, un clair et un foncé.

Nous recommandons à nos abonnées trois publications de PATRONS MODÈLES PARISIENS. Patrons nouveaux éprouvés et coupés dans les meilleures maisons de Paris de manière à pouvoir être garantis parfaits.

PATRONS-MODELES DE LA COUTURIÈRE. — Les *Patrons-modèles de la Couturière* donnent, chaque mois, des *Patrons de grandeur naturelle*, d'après les gravures du *Moniteur de la Mode*, de Robes, Corsages, Manches, Pélerines, Corsets, Manteaux, Mantelets, Fantaisies, Costumes de cour, Pardessus, Amazone, et tout ce qui concerne la confection.

LA LINGÈRE PARISIENNE. — La *Lingère Parisienne* donne, chaque mois, des *Patrons de grandeur naturelle* de tout ce qui comporte la lingerie: Bonnets, Camisoles, Chemises, Jupons, Broderies, Fichus, Pantalons de dames, etc.

LES MODES DE L'ENFANCE. — Les *Modes de l'Enfance* publient, chaque mois, une feuille couverte de *Patrons de grandeur naturelle* des différents vêtements de petits garçons et de petites filles, depuis le premier âge jusqu'à l'adolescence, que la mode sait rendre si coquets et si élégants.

Les tracés de ces publications sont accompagnés d'explications suffisantes pour qu'ils soient parfaitement intelligibles et qu'ils trouvent une application utile, non-seulement pour les personnes qui s'occupent spécialement des modes et nouveautés, mais encore dans toutes les familles.

Chacune de ces publications coûte 6 francs par année en France, 8 francs pour l'étranger.

On peut s'abonner aux trois ensemble ou séparément, en adressant le montant, à M. Henry Picart, rue des Petites-Écuries, 49, à Paris.

Courrier de Paris.

Elle sera déjà de date ancienne cette mort, au moment où paraîtra ce *courrier*; mais elle datera encore d'hier pour ceux qu'elle a atteints, et c'est mon devoir de chroniqueur d'en parler comme d'un de ces événements qui émeuvent le monde parisien et le monde de Madrid, et toutes les sphères sociales où l'élégance, l'esprit, la bonté et la grâce règnent toujours de droit.

Madame la duchesse d'Albe, sœur de S. M. l'Impératrice, a succombé à Paris, dans ce splendide hôtel des Champs-Élysées dont elle avait fait une des magnificences de la capitale. Ce coup inattendu a frappé l'Impératrice pendant son voyage à Alger, et c'est en posant le pied sur le sol de la France que S. M. a appris cette nouvelle.

Le corps de la duchesse d'Albe avait été déposé dans un caveau de l'église de la Madeleine après les magnifiques obsèques qui lui avaient été faites. L'Impératrice a désiré que les restes de sa sœur fussent transportés à Rueil jusqu'au moment de leur translation en Espagne. Les dépouilles de la duchesse d'Albe ont été, en conséquence, déposées dans une des chapelles de l'église de Rueil, près des tombeaux de l'impératrice Joséphine et de la reine Hortense.

L'Empereur a pris personnellement un deuil de trente jours à l'occasion de ce douloureux événement.

La duchesse d'Albe était âgée de trente-cinq ans, étant née à Grenade en 1825. Un journal de Madrid énumère comme suit les noms et titres de dona Maria-Francisca de Failles Porto-Carrero y Kirpatrick. Elle était, dit le journal en question, la fille aînée du comte de Teba, depuis de Montijo, y de Miranda. Elle avait hérité, au décès de son père, outre ces titres, de ceux de duchesse de Penaranda, marquise de la Algabe, de la Bourza, de Barcarolta, de Mirallo, de Valdanquillo, de Valderrabano, de Villamrera del Fresno, comtesse de Casarbios del Monte, de Fuentidaena, de San Esteban de Gormoz et vicomtesse del Palactos de la Baldecerna.

En 1843, elle avait épousé don Santiago Fitz-James, duc de Berwick, d'Albe, de Tormes, de Liria, de Montoro, de Olivares, etc., etc. Ainsi s'étaient unies deux des familles les plus illustres et les plus puissantes d'Espagne, possédant un grand nombre de titres et des richesses immenses.

La famille d'Albe est, en effet, une des plus anciennes et des plus illustres d'Espagne. Cette illustration remonte au temps de Charles-Quint, et sans prétendre à faire ici de la science historique qui serait peut-être déplacée, je ne puis me dispenser de rappeler que Fernando Alvarez de Tolède, duc d'Albe, fut un des hommes les plus remarquables de cette période historique si féconde en événements, qui comprend les deux règnes de Charles-Quint et de Philippe II son fils, de sombre mémoire.

Le duc d'Albe était à la fois un grand général et un homme d'État hors ligne. C'est Charles-Quint lui-même qui a proclamé ces mérites éminents du duc d'Albe. Dans une lettre que l'empereur écrivait à son royal fils, au moment de quitter l'Espagne il disait: « Le duc

» d'Albe est l'homme d'État le plus capable et le meilleur soldat que je possède. »

Il eut sa large part dans tous les grands événements du double règne qui fut l'apogée de la puissance espagnole. Le duc d'Albe fut la main vigoureuse qui porta l'épée de Philippe, en Italie où il fut vice-roi de Naples, en France, dans les Pays-Bas qu'il conserva quelque temps à son roi, en triomphant de la révolution religieuse et politique. A cette occasion le pape lui envoya une épée et un chapeau bénits, honneur qui n'avait été accordé, jusqu'alors, qu'à des princes. On lui éleva, en outre, dans la citadelle d'Anvers, une statue d'airain où il était représenté foulant aux pieds deux figures allégoriques, l'une la Rébellion, l'autre l'Hérésie. On a dit de lui que « pendant soixante ans qu'il fit la guerre contre différents ennemis, il ne se laissa ni battre ni surprendre. »

Brantôme, dans ses *Vies des grands capitaines*, rapporte que ce duc d'Albe était « de belle façon et de belle et haute taille. » Et l'empereur (Charles-Quint) disait quelquefois de lui : « Voilà le duc d'Albe, que j'aime bien ; il est encore jeune, il n'a pas encore vu ce qu'il lui faut ; mais je vous assure qu'il sera un jour un grand homme de guerre, car il est de fort bonne et valeureuse race ; aussy qu'il a bon commencement » et que je l'adranceray selon ses mérites desquels j'ay bonne espérance. »

Ce fut ce même duc d'Albe qui eut l'honneur de recevoir des mains d'Henri II de France, la princesse Élisabeth devenant l'épouse de Philippe II. Le 24 juin 1559, raconte Prescott dans sa magnifique *Histoire de Philippe II*, « ce mariage fut célébré dans l'église de Notre-Dame. Le roi Henri livra sa fille, et le duc d'Albe prit par procuration la place du roi. A la fin de la cérémonie le prince d'Eboli passa au doigt de la princesse, comme don de son époux, un anneau de diamant d'un prix inestimable, et la belle Élisabeth, l'épouse destinée à don Carlos, devint celle du roi son père. Ce fut une union malheureuse, destinée à fournir par ses suites mystérieuses un plus grand nombre de pages au roman qu'à l'histoire. »

Avant le duc, dont nous venons d'esquisser quelques traits, il y avait eu un autre d'Albe, sous le règne de Ferdinand, et qui fit la guerre de compagnie avec Gonsalve de Cordoue ; le grand capitaine et l'homme d'État de Charles-Quint et de Philippe avait eu un prédécesseur, et même plus d'un prédécesseur illustre.

Si l'on veut fouiller les antiques et chevaleresques chroniques d'Espagne, on y trouvera des pages non moins brillantes, et qui justifient l'alliance des deux familles d'Albe et de Montijo. Je me borne à signaler, tant j'ai peur que l'on ne me taxe de flatterie et de courtoisie. Une auréole si puissante aujourd'hui entoure ce dernier nom, qu'il n'y a plus à en appeler aux chroniques des autres âges.

Et de quoi vous puis-je parler aujourd'hui ? Ce courrier porte un crêpe à son bras. Ajouterai-je quelque chose de plus ? Quel sujet aborderai-je qui ne semble irrévérrencieux après le thème que les événements m'ont fourni ?

Je m'arrête donc, par respect pour l'illustre morte

dont j'ai parlé, et de crainte que les portes de l'histoire, grandement ouvertes devant moi, ne me tentent jusqu'à me faire passer pour pédant, ce dont Dieu nous garde, vous et moi !

X. EYMA.

LES BANDITS NOIRS.

I.

Le 4 janvier 1717, la frégate française *la Valeur* courait à toutes voiles sur la Martinique, portant à son bord le marquis de la Varenne que le conseil de marine venait de nommer gouverneur général des îles.

Vers le soir, le capitaine, afin d'éviter les atterrissements pendant la nuit, fit virer de bord à la frégate, au grand désappointement des passagers.

Seul, de la Varenne avait manifesté de l'indifférence pour ce retard de quelques heures dans le terme d'un voyage qu'il eût presque souhaité de ne pas voir finir, tant il éprouvait de dépit à jouir des honneurs d'un poste où ses alliances, bien plus que son mérite, l'avaient élevé.

Retiré dans sa chambre, il lisait avec une irritation mal dissimulée les plis ministériels qui renfermaient ses instructions. Par moment, il levait les yeux pour les fixer sur une femme mollement allongée, en face de lui, dans un grand fauteuil, et à moitié sommeillant au bercement des roulis du navire. Le front soucieux de la Varenne se rassérénait alors, et le sourire sur les lèvres, il semblait dire :

— Du moins aurai-je en elle une consolation.

Cette femme pouvait avoir de vingt-cinq à vingt-sept ans. Elle se nommait ou se faisait appeler comtesse de Saint-Chamans, et parlait avec étalage de ses alliances et de ses amitiés illustres au milieu desquelles le marquis se trouvait en parfaite familiarité. Des manières séduisantes, de grands airs peut-être un peu étudiés, un tour d'esprit vif et libre, des pièges de coquetterie habilement dressés lui assuraient sur tous ceux qui l'approchaient ce despotisme charmant de la grâce, supérieur à la douteuse influence d'une beauté régulière. De la Varenne y avait succombé au grand orgueil et aussi à la grande joie de la comtesse.

Sur le compte de cette femme, le commandant de la frégate ne savait rien, sinon que l'ordre de lui donner passage à son bord avait été écrit et signé de la propre main du maréchal d'Estrées, président du conseil de marine. Quelle fortune allait-elle courir aux îles ? C'était là un secret que personne n'avait pu pressentir ; car, pour tous, elle était

demeurée enveloppée dans un mystère que de la Varenne lui-même avait été obligé de respecter.

— Je ne sais en vérité pas, s'écria tout à coup le marquis, en jetant avec dépit sur la table un volumineux cahier, d'où vient cette tendresse de monseigneur le régent pour des pays et des gens si éloignés de la France!

— Qu'avez-vous donc encore? murmura la comtesse en paraissant s'éveiller.

— J'ai, que plus je lis ces instructions, plus je me sens de haine pour ces colons que l'on m'envoie gouverner... Et la présence à bord de ce jeune créole, que l'on nous a donné pour copassager, n'a pas peu contribué à exciter mon antipathie. Avez-vous jamais vu un esprit plus fier, plus indépendant, plus irascible?

— Il est vrai, fit la comtesse; et si M. d'Autanne donne la mesure exacte de ces gentilshommes à moitié sauvages avec qui vous aurez affaire là-bas, vous devez, mon cher marquis, vous bien tenir. Mais, que voulez-vous, quelques-uns de ces gens-là ont étalé en France des façons chevaleresques qui ont fait merveille. Il ne faut pas vous étonner des sympathies du régent, c'était une épidémie à la cour. Je ne sais pas si ces créoles ont éveillé la curiosité qui s'attache toujours un peu aux phénomènes, ou bien s'ils possèdent des sortilèges d'esprit, toujours est-il qu'ils ont conquis à Paris de chaleureuses amitiés.

— Oui, oui, on m'a dit cela; mais ce sont d'odieux hypocrites. A la cour, il est possible qu'ils se montrent francs, dociles, soumis au roi, civilisés même, peut-être; mais en approchant de leur sol natal, ils reprennent la férocité des serpents qui peuplent leur île. Voyez ce M. d'Autanne! Si un mot équivoque à l'endroit des créoles s'échappe de mes lèvres, si je laisse entrevoir un regret en faveur de la France, le sang lui monte aussitôt au visage, il devient quasi-anthropophage.

— Vous avez raison au fond, reprit la comtesse, en donnant à sa voix ce ton velouté qui apaise les colères, mais il a été impolitique, ou tout au moins imprudent à vous, d'avoir si peu dissimulé devant M. d'Autanne vos préjugés contre ses compatriotes. Vous l'avez irrité, mal disposé, et je soupçonne que vous rencontrerez en ce jeune homme un ennemi redoutable.

— Que voulez-vous que j'aie à craindre? Demain, nous serons à deux mille lieues de la France; et, le cas échéant, chère comtesse, j'agirai à ma guise. Au diable donc les instructions du régent!

En parlant ainsi, de la Varenne fit voler au milieu de la chambre les liasses de papier qui chargeaient la table devant laquelle il était assis. Madame de Saint-Chamans haussa les épaules légè-

ment, et tendant la main en souriant au marquis :

— Voulez-vous que je vous dise, fit-elle avec une grâce charmante, ce qui vous rend si furieux ce soir?

— Dites.

— Eh bien! vous êtes jaloux de M. d'Autanne. Vous l'avez vu, cette après-midi, m'adresser la parole, ce qu'il n'avait pas fait depuis huit jours, et la rage vous est entrée dans le cœur.

— Peut-être bien y a-t-il un peu de cela, répondit de la Varenne en s'appuyant sur le dossier du fauteuil où la comtesse s'était coquettement arrondie.

— Vous avez tort, mon cher marquis, et tort deux fois : d'abord, parce qu'un gouverneur jaloux doit faire un très mauvais gouverneur; ensuite parce que vous n'avez aucune raison d'être jaloux.

— Bien vrai, ma chère Claudine?

— A coup sûr, M. d'Autanne, d'ailleurs, ne daigne seulement pas faire attention à moi.

— L'insolent!

— Voudriez-vous donc qu'il fût plus assidu? Choisissez, cependant...

De la Varenne, pris en flagrant délit de contradiction, sourit et embrassa avec transport les mains de la comtesse.

— Ramassez vos papiers, et n'oubliez pas que les volontés du roi y sont consignées; puis laissez le calme pénétrer dans votre cœur. Tenez, pour y mieux réussir, allez respirer sur le pont un peu de cette brise fraîche et parfumée qui paraît être un des bienfaits des nuits sous ces climats.

La comtesse, sans le laisser paraître, éprouvait une joie mêlée d'étonnement à voir avec quelle docilité de la Varenne se pliait à ses ordres. Dès que le marquis fut sorti de la chambre, le visage de madame de Saint-Chamans prit une gravité qui contrastait avec le masque de sourires qu'elle se composait si parfaitement. Elle se leva lentement de son fauteuil et murmura en donnant à ses paroles une intonation dont elle seule pouvait comprendre le sens :

— Oh! j'en suis assurée maintenant, je gouvernerai à mon gré la Martinique!

En arrivant sur le pont de la frégate qu'un ciel tout constellé d'étoiles avait couvert d'une nappé de lumière, de la Varenne éprouva une émotion calme et douce. Soit que les conseils de la comtesse eussent réellement apaisé les emportements de son caractère, soit que la poésie du spectacle grandiose qui s'étalait à ses yeux l'eût réellement touché, le marquis se sentit comme enclin à l'indulgence et presque à la tendresse.

La première personne qu'il rencontra fut Henri d'Autanne, cet objet d'une haine qu'il avait si peu

dissimulée. Henri, appuyé contre la drisse de la frégate, suivait, avec des rêves dans les yeux, les chemins lumineux que les étoiles dessinaient sur les courbes gigantesques du firmament et sur la surface tourmentée des flots.

C'était un beau jeune homme de trente ans, aux traits mâles et doux à la fois, un mélange de fermeté et de bienveillance. De la Varenne comprit alors, pour la première fois, les vives et chaudes sympathies qu'Henri réveillait autour de sa personne. Il ne l'avait jugé, jusqu'à ce moment, que par les côtés rebelles à ses prétentions de despotisme et avec les préventions qu'il nourrissait contre les créoles.

Au moment de son départ, on avait bien mis le marquis en garde contre l'esprit de fierté et d'indépendance qu'il devait rencontrer chez les colons; mais il avait pris mesure des résistances auxquelles devait se heurter la violence de son tempérament, sur l'allure hautaine de Henri d'Autanne, véritable type du gentilhomme créole; brave jusqu'à la témérité, justement orgueilleux de l'héroïsme déployé par ses ancêtres dans leur conquête sur les féroces naturels d'un sol arrosé par le plus beau et le plus noble sang de la France.

Henri était, en effet, le type le plus complet de ces enfants d'un climat où le soleil coule dans les veines. Il avait le regard provocateur et le don de mêler une suprême insolence à une extrême courtoisie, tant sa parole, au besoin, devenait acerbe tout en demeurant polie.

De la Varenne s'approcha du jeune créole, s'accouda familièrement à ces côtés, et d'un ton tout à fait amical :

— Que cherchez-vous ainsi, monsieur d'Autanne, lui demanda-t-il, dans les mystères de cet horizon ?

— Je cherche, monsieur le marquis, si, à la clarté de ce ciel éblouissant d'étoiles et aux lueurs qui jaillissent du choc des lames, je ne découvrirai pas un coin de mon île...

— Ce serait bien difficile, répliqua de la Varenne; nous ne serons en vue de terre que demain.

— Aussi, n'ai-je point la prétention, répondit froidement Henri, d'avoir le regard si long et si perçant; mais ce que l'on ne saurait distinguer avec les yeux, on le peut deviner avec l'âme. Il me semble d'ailleurs que cette brise qui souffle justement de terre, m'apporte un vague parfum de ce rivage dont chaque bond du navire nous éloigne et nous rapproche en même temps.

— Ah! vous aimez bien votre île, monsieur d'Autanne!...

— Ardemment, monsieur. Je l'aime à tout lui sacrifier: ma liberté, ma vie, toutes mes joies de ce monde. Ma mère y repose endormie dans une

tombe que je n'ai pas eu le douloureux bonheur de fermer sur elle; je vais embrasser mon père, après plus de quinze ans de séparation, et une sœur que j'avais laissée au berceau, et en qui revivra devant mes yeux et devant mon cœur la chère image de ma mère. N'est-ce pas assez déjà pour qu'on aime son pays ?

De la Varenne avait écouté Henri avec recueillement, tant le jeune créole avait mis d'émotion et de douce gravité à prononcer ces paroles.

— Et puis, reprit Henri sur un ton plus sérieux et auquel il prêta une intention évidente, ce pays est comme un pauvre exilé au milieu des flots de l'Océan. Le bras, le courage, et l'épée de ses enfants sont nécessaires, souvent, pour le conserver au roi de France, et pour le protéger contre des ambitieux vulgaires qui voudraient les uns l'asservir à leurs caprices, les autres y semer la discorde. Tous ces cas se sont présentés depuis que j'ai quitté cette île. Caraïbes, esclaves, ennemis de la France, représentants du roi, fauteurs de désordre, y ont tour à tour porté la guerre ou armé les colons les uns contre les autres. Qui sait, continua-t-il en regardant fixement le gouverneur, si de pareils malheurs ne se renouvelleront pas? Assez de fois, le sang de mon vieux père a coulé dans ces luttes héroïques et dans ces conflits déplorables; il faut que je paye, au besoin, ma dette de courage et de dévouement. J'ai même le pressentiment que ma présence sera utile à mon pays; j'ai donc raison d'avoir hâte de le revoir.

L'accent d'Henri était devenu presque menaçant; son regard, que le marquis de la Varenne avait vainement cherché à saisir jusqu'alors, brillait d'un tel feu dans l'ombre, qu'il ne fut pas possible à celui-ci de le soutenir. Il détourna la tête, se sentant mal à l'aise sous l'accusation détournée que le jeune créole venait de diriger contre lui.

— C'est là, pensa de la Varenne, un adversaire redoutable contre qui j'aurai fort à lutter. La comtesse avait raison.

Un moment de silence suivit qui compliqua l'embarras du marquis. La réserve calculée de Henri l'intimidait; il essaya d'échapper à cette position faussée.

— Monsieur d'Autanne, murmura-t-il en affectant un ton d'extrême bienveillance, vous vous exagérez des périls qui ne menacent point votre île: je vous félicite néanmoins de vos sentiments de patriotisme, vous les traduisez en accents généreux.

Henri, que cette insistance du marquis impatientait, répliqua sèchement :

— Je gage, monsieur, qu'à la vue de ce pays vous n'éprouvez pas la même satisfaction que moi...

— Et c'est bien naturel, vous avouerez! répli-

qua le gouverneur. Vous allez revoir des amis de votre enfance, embrasser votre père, que l'on dit être digne de l'estime de ceux qui ont l'honneur de lui être connus, tandis que moi...

— Non, monsieur, interrompit Henri, il ne devrait pas y avoir de distinction entre les sentiments que j'éprouve et les vôtres, quoiqu'ils n'aient pas la même source, je le reconnais. Mon émotion est toute d'amour, la vôtre, que vous dissimulez en ce moment, est toute de haine. Je vais revoir et embrasser des amis et une famille qui me sont chers; mais vous oubliez, vous, que vous allez vous trouver au milieu d'une population composée d'hommes de cœur et à laquelle vous devriez être honoré de commander. Votre joie devrait donc égaler la mienne.

— Monsieur, ... commença de la Varenne, frémissant de colère.

— Pardon, monsieur le marquis, vous ne m'avez jamais confessé, Dieu merci, votre répugnance pour une mission que d'autres avant vous ont tant enviée et que d'autres après vous convoiteront sans doute; mais j'ai deviné, j'ai pressenti, monsieur, cette répulsion, et j'en garderai bon souvenir. Votre peu de sympathie pour moi, uniquement parce que j'étais créole, m'a été un avertissement. Vous avez provoqué cette expansion brutale de mes sentiments; s'ils vous ont blessé, ne vous en prenez qu'à vous-même. Permettez-moi d'ajouter, pour finir, monsieur le marquis, que c'est un peu tard y songer pour tenter ma conquête...

Henri salua de la Varenne et se retira. Celui-ci, pâle de rage, le cœur gonflé, s'était éloigné, méditant comment il se vengerait de l'humiliation que d'Autanne venait de lui infliger.

— Oh! s'écria-t-il en rentrant dans sa chambre, messieurs les colons me le payeront cher! J'ai grande tentation de jeter à la mer, pour qu'il n'en reste plus trace ni souvenir, les instructions de monsieur le régent!

II.

Le lendemain, à la pointe du jour, du haut des mâts de la frégate, une voix cria : *Terre à babord!*

A ce cri, tous les regards s'étaient dirigés sur le même point de l'horizon, obscur encore. Peu à peu, cependant, à un des coins de ce désert de brumes, se dessina gravement, et à peine au-dessus du niveau des lames, une sorte de dôme pâle, un nain de vapeurs et de brouillards qui, grandissant de minute en minute, se dressa tout à coup comme un fantôme géant. C'était le piton du Vaucelin, le point culminant de la Martinique.

Henri d'Autanne, debout sur le beaupré du bâti-

ment et le cœur en vigie, fut le premier à lire dans ces pages du mystérieux horizon. Il ressentait au fond de l'âme des élans de joie indicible, et se demandait si, pour le récompenser de son attachement, ce n'était pas son île qui venait à lui, plutôt qu'il allait à elle.

Vers midi, la frégate entra dans la rade de Saint-Pierre et y jeta l'ancre, après avoir reçu et rendu sous voiles le salut de feu que lui envoyèrent de terre la mousqueterie et le canon des fortins.

Quelques instants après, de la Varenne débarquait. Obéissant à la fois à ses préventions et irrité encore de sa conversation de la veille avec Henri d'Autanne, il reçut hautainement le conseil souverain de la colonie, et annonça la résolution d'exercer son autorité dans des conditions absolues de despotisme et de bon plaisir.

— Je ne sais pas dissimuler ma pensée, ajouta-t-il. La courte histoire de ce pays compte déjà plus d'une page ensanglantée de troubles et de révoltes; or, je ne veux souffrir aucune atteinte à mon pouvoir. Que ceux à qui mes paroles et mes actes futurs déplairont essayent de résister, et nous verrons qui aura raison d'eux ou de moi.

Savez-vous bien, monsieur, lui objecta un des assistants, que vous venez de prononcer peut-être l'arrêt de mort de cette colonie? Notre vie, vous l'ignorez sans doute, se passe à nous défendre contre les Caraïbes et les esclaves *marrons*. De ces derniers, deux chefs redoutables nommés Macandal et Fabulé, en ce moment, tiennent nos armes en échec. Quand ils apprendront la désunion qui existe entre vous et les colons, vous pouvez compter qu'ils marcheront à la conquête de nos habitations par le pillage, le meurtre et l'incendie.

— Et d'abord, répliqua la Varenne, en notant dans sa mémoire le nom de l'audacieux colon, si vous avez des esclaves *marrons*, ne vous en prenez qu'à vous-mêmes, qui êtes des maîtres cruels et injustes. Ce pays n'est pas si vaste qu'on ne puisse aisément y maintenir l'ordre et la paix, de quelque part que vienne la révolte. Et rappelez-vous, en réponse aux menaces contenues au fond de votre soi-disant respectueuse observation, que si c'est du côté des blancs que s'élèvent des troubles contre mon autorité, je me servirai au besoin de ces deux redoutables ennemis de votre repos et de vos propriétés; de même que je saurai vous défendre contre leurs agressions, si le bon droit est pour vous.

De la Varenne tourna les talons et laissa les colons dans une profonde consternation. Les imprudentes paroles du gouverneur circulèrent rapidement d'un bout à l'autre de la ville; elles étaient connues partout dès le soir, et peut-être même au fond de ces bois à peu près impénétrables alors, et

qui servaient de repaires aux bandes de nègres *marrons*. Elles soulevèrent un sentiment unanime d'indignation, et les colons, en les entendant répéter d'écho en écho, y répondirent par un : qui vive général.

Le lendemain de son arrivée, Henri d'Autanne allait se mettre en route pour l'habitation de son père, située au bourg du Prêcheur, à quelque distance de Saint-Pierre. Au moment de son départ, il fut accosté par un jeune créole qui, pressant sa main avec effusion, lui dit tristement :

— Ah ! mon cher Henri, il a été proféré, hier, de lugubres paroles qui voilent d'épais nuages le ciel de ce pays.

— Mon cher du Buc, répondit d'Autanne, mieux vaut cette franchise qu'une hypocrite bienveillance ; mais ce ne sont là que des paroles encore !...

— Je redoute les actes.

— Moi je les souhaite : on en finit plus vite avec les hommes d'action.

— A la bonne heure Henri, vous nous rapportez un cœur vraiment créole.

— A l'œuvre, s'il est besoin, vous me retrouverez.

— Qui sait ! fit du Buc en soupirant. Déjà hier au soir, sur les flancs des pitons et de la montagne Pelée, on a remarqué d'espace en espace, des feux de joie allumés par les *marrons* qui s'attendent évidemment à être aidés ou soutenus par M. de la Varenne. Tenons-nous sur nos gardes. Ah ! ce malencontreux gouverneur aurait bien dû se noyer en route.

— Merci bien, et moi ?

— A la condition que vous vous seriez sauvé du naufrage, cela va sans dire. A propos, reprit tout à coup du Buc, quelle est donc cette passagère de la frégate qui paraît fort liée avec M. de la Varenne ?

— Cette passagère...

— Tenez, la voici à sa croisée, et qui darde sur vous des regards indéfinissables. On ne saurait dire si c'est de l'amour ou de la haine.

Henri leva les yeux dans la direction indiquée par du Buc et aperçut la comtesse ; il la salua froidement. A ce moment passait à côté des deux jeunes gens, un homme de vulgaire encolure et portant le costume des engagés, sorte d'esclaves blancs qu'un service temporaire liait aux colons propriétaires. Celui-ci ayant entendu et vu du Buc désigner la croisée où se tenait madame de Saint-Chamans, avait machinalement levé la tête. Son visage pâle comme un marbre, prit une expression de stupéfaction.

— Quelle est cette femme, dites-vous, mon gentilhomme ? fit-il en s'adressant à Henri.

— Madame la comtesse de Saint-Chamans.

Il poussa un gros rire et ajouta :

— Nous nous en assurerons bien !

— De quoi voulez-vous vous assurer ? demanda du Buc en arrêtant l'engagé par le bras.

— Si cette comtesse n'est pas plutôt ma femme ? Du diable, si je me trompe, par exemple !...

L'engagé quitta les deux créoles, et se dirigea vers la maison de madame de Saint-Chamans. Celle-ci qui n'avait pas détaché ses yeux du groupe des trois personnages, s'était retirée vivement de sa croisée. Ce mouvement de retraite soudaine, qui n'échappa point à Henri et à du Buc, concordait avec l'apparition du nouveau venu aux abords de la maison. Évidemment, la comtesse avait été saisie d'un sentiment de terreur égale à l'étonnement de ce mari inattendu.

— Voilà qui est étrange, ne trouvez-vous pas, Henri ?

— En effet, et savez-vous le nom de cet homme ?

— Oui ; il s'appelle Dubost.

— Eh bien, mon cher du Buc, surveillez de près et discrètement ce mystère dont nous venons de surprendre le premier mot.

Les deux jeunes gens se séparèrent. Du Buc se dirigea du côté de la maison, à la porte de laquelle Dubost frappait à tour de bras.

— Que vous ayez ou non le droit d'exiger que cette porte s'ouvre à vos sollicitations, l'ami, elle restera close aujourd'hui pour vous. Ne vous obstinez donc pas inutilement, et venez causer un peu avec moi.

III.

Pendant la nuit suivante, au fond d'un des bois qui couvraient et qui couvrent encore aujourd'hui les flancs et le sommet de la montagne Pelée, au pied de laquelle est appuyée la ville de Saint-Pierre, une centaine de nègres entouraient un foyer de cendres derrière un rempart de rochers. C'était le campement d'une bande d'esclaves *marrons* (1) commandée par un mulâtre nommé Macandal, l'un des deux chefs redoutables signalés au marquis de la Varenne.

Ce Macandal était précisément esclave du chevalier d'Autanne, le père du jeune créole passager de la frégate la *Valeur*. Il était absent depuis la veille, et cette absence devenait un sujet de crainte pour le camp tout entier. Deux nègres, grimpés en vigie au sommet d'un arbre, étudiaient aussi loin que leur

(1) On n'est pas fixé sur l'étymologie du mot *marron*. On le fait dériver du mot espagnol *marrano*, qui signifie petit cochon, ou de *simaron*, c'est-à-dire singe. L'habitude des esclaves fugitifs de vivre au fond des bois justifierait l'une ou l'autre de ces étymologies.

perçante vue pouvait s'étendre, et grâce aux splendides illuminations de la lune, les sentiers connus d'eux seuls. Au pied de cet arbre, une vieille négresse, de haute stature, la poitrine débraillée, la tête nue, blanche et crépue comme une toison, le corps à moitié vêtu d'un haillon de toile, s'agitait dans une inquiétude fébrile. De temps en temps, elle levait les yeux vers les deux nègres, et leur adressait cette question vingt fois répétée déjà :

— N'apercevez-vous donc pas mon fils ?

Cette négresse était la mère de Macandal.

— Non, répondaient les nègres.

Et à cette réponse la vieille éclatait en sanglots.

— Ils l'auront pris ! disait-elle en s'arrachant les cheveux et en faisant des signes de croix. — Ils l'auront pris et ils l'auront tué !

Les deux vigies ne descendirent de leur observatoire qu'après le coucher de la lune, quand ils jugèrent leurs services inutiles. La plus grande consternation régnait dans le camp ; les *marrons* gardaient le plus profond silence. On n'entendait que les sanglots, les invocations et les cris de la vieille négresse. Personne n'eût osé lui adresser un mot de consolation, car elle rugissait plutôt qu'elle ne pleurait.

Ce n'était pas pour la première fois, cependant, que Macandal s'absentait de son camp ; mais jamais, sauf les cas de prise d'armes ou d'expéditions, il ne s'était attardé aussi longtemps, et alors il marchait sous assez bonne escorte pour pouvoir vendre chèrement sa vie.

Il faisait jour déjà quand Macandal rejoignit ses compagnons. Saisissant entre les siennes les deux mains tremblantes de sa mère, il l'embrassa avec effusion.

— D'où viens-tu ? demanda la vieille.

— De chez mon ancien maître, répondit le mulâtre.

— Qu'allais-tu faire là ?

— Tu sais bien que depuis la mort de la bonne madame d'Autanne je voulais apporter au chevalier et à la chère mademoiselle Antillia mon tribut de chagrin. Je n'avais pas pu le faire plus tôt ; et puis à bord du bâtiment que nous avons aperçu au large, il y a deux jours, et qui a amené le nouveau gouverneur, se trouvait notre jeune maître, M. Henri. Je tenais également à complimenter M. d'Autanne sur l'arrivée de son fils.

— Les as-tu vus ?

— Oui, et j'ai diné à la table de monsieur entre lui et sa fille.

— Es-tu fou, Macandal ?

— Non pas ; on ne m'a point invité, comme bien tu penses, mais je me suis invité. Il a bien fallu qu'on me cédât ; rien ne résistera plus à Macandal

désormais, surtout depuis que nous avons un complice de plus dans le pays.

— Qui donc ?

— Le nouveau gouverneur.

La vieille négresse poussait à chaque parole du mulâtre des exclamations d'étonnement, et les nègres stupéfaits l'écoutaient dans une sorte d'ébahissement.

— Après dîner, reprit Macandal, je suis allé à la case de Lucinde...

— Tu ne veux donc pas cesser de voir cette fille ? interrompit la négresse sur un ton de reproche.

— Pourquoi ? Elle est belle, elle est jeune, elle m'aime, je ne vois pas de raison pour que je répudie son amour.

— Mais c'est là, vois-tu, que tu te laisseras prendre comme dans un piège. Il serait préférable, puisque tu lui es si attaché, de la faire venir ici.

— Non pas ! elle est heureuse, elle est la servante de mademoiselle Antillia qui ne souffre pas qu'on la gronde, et qui ne permettrait pas qu'on lui donnât un soufflet. Il me semble inutile de l'arracher au bonheur dont elle jouit, pour l'exposer aux dangers au milieu desquels nous vivons. Et puis j'ai besoin, tu sais, de me ménager des relations lâbas. Lucinde est mon espion naturel.

— Tu as donc vu M. Henri, alors ?

— Oui, j'étais caché dans la case de Lucinde quand il est arrivé. C'est un beau jeune homme, ma foi ! et qui porte fièrement haut la tête, le portrait de défunte notre bonne maîtresse.

L'accent de tendresse et de dévouement avec lequel Macandal avait parlé de la famille de son ancien maître paraît contraster singulièrement avec sa position d'esclave fugitif, chef d'une bande de *marrons*, ennemis des colons. Mais il n'y avait là rien que de très naturel et de conforme au caractère des nègres. Au point de vue psychologique, le nègre est l'être le plus fantasque et le plus capricieux de la création (1) ; s'il mord parfois la main qui le comble de bienfaits, souvent aussi il lèche la main qui le châtie. Il ne faut s'étonner de rien avec lui.

Macandal était donc, ainsi qu'il vient de le dire, sur l'habitation de M. d'Autanne lorsque Henri arriva chez son père.

Au moment où le jeune homme entra, le vieux chevalier caché au fond d'une pièce de sa case, suffoquait de colère, insensible aux consolations que lui offrait sa fille.

— Non, disait-il en se frappant la poitrine, je ne supporterai jamais une pareille honte !

(1) Je demande la permission au lecteur de le renvoyer pour cet objet, au volume que j'ai publié sous le titre : *Les Peaux-Noires* ; il y trouvera notées toutes les gammes du cœur et de l'esprit du nègre.

En entendant le pas et la voix de son fils retentir dans cette maison livrée tout à l'heure sans défense à un bandit, le vieux colon se redressa avec énergie, et dans les caresses qu'il prodigua à Henri, il y avait comme des actions de grâces adressées au ciel qui lui envoyait, mais trop tard, un défenseur.

De quelle honte parliez-vous tout à l'heure mon père? demanda Henri. Et par quelle porte le déshonneur peut-il entrer dans la maison du chevalier d'Autanne?

— Là, reprit celui-ci en montrant la table encore chargée de trois couverts; là, entre ta sœur et moi, s'est assis de force un de mes anciens esclaves, aujourd'hui fugitif, et qui a eu l'audace de me contraindre à cette hospitalité, que mon bras infirme et désormais impuissant, m'a laissé voler. Double honte, mon fils, double honte pour ton vieux père!

— Cet homme vous a-t-il insulté, vous ou ma sœur?

— Non, mon frère, se hâta de répondre la jeune fille.

— Si tu places l'insulte dans la parole ou dans le geste, en effet, ce misérable ne nous a point insultés; mais l'injure est dans l'action elle-même.

Henri avait été frappé en un autre sens que son père, de l'audace de Macandal.

— Ce mulâtre, demanda-t-il après un moment de réflexion, est donc un homme d'énergie et de ressources?

— S'il savait apprécier sa propre valeur, il serait le maître de la colonie.

— A-t-il contre vous de graves sujets de haine, mon père?

— Non pas; il m'était, et je crois qu'il m'est encore dévoué. Il a pleuré aujourd'hui au souvenir de ta pauvre mère.

— Eh bien! s'écria tout à coup Henri, si ce Macandal est aussi intelligent, aussi habile, aussi maître que vous le dites de cette colonie, félicitons-nous qu'il ne haïsse point notre famille; regardez comme une honte, si vous le voulez, mais ne vous plaignez pas, qu'il ait commis l'acte insolent et hardi que vous m'avez raconté. Si je l'eusse surpris assis à cette table, à la place que vous m'avez dite, je l'eusse tué peut-être; mais je sens que je m'en fusse repenti ensuite.

— Que signifie cela, Henri?

— Cela signifie, mon père, que je ne sais pas encore contre qui nous aurons le plus à lutter: les nègres marrons ou le marquis de la Varenne. Puisse l'avenir ne pas me donner raison, et n'essayons pas de démêler mal à propos ses mystères! Macandal est plus près que vous ne pensez peut-être de tenir réellement entre ses mains le sort de notre beau pays.

Un moment de silence suivit. Le vieux chevalier, les yeux fixés à terre, le front pensif, le cœur gonflé, regardait avec tristesse à l'horizon, et son âme se révoltait en même temps à l'idée que pour sauver leur indépendance, leur dignité, leurs privilèges, les colons seraient obligés de pactiser avec leurs esclaves rebelles.

Antillia contemplait avec une naïve admiration ce frère qu'elle ne connaissait point et qui s'était révélé à elle si fier, si passionné, et en quelque sorte dans l'attitude héroïque d'un Dieu vengeur. Elle ne put se défendre d'un élan tout sympathique et se jeta dans les bras d'Henri qui couvrit de caresses sa charmante tête. Le cœur d'Antillia avait aspiré je ne sais quelle flamme d'énergie et de résolution au souffle de la parole ardente de son frère.

— Mon père, demanda Henri au vieillard, toujours absorbé dans ses méditations, Macandal a-t-il quelque motif, à part ce caprice qu'il a satisfait aujourd'hui, et qu'il ne renouvellera sans doute plus, Macandal a-t-il, dis-je, quelque sujet qui l'attire ici?

— Oui, répondit M. d'Autanne; Lucinde, cette jeune négresse qui vient de conduire ta sœur à sa chambre, est sa maîtresse.

— Vous savez alors que Macandal vient souvent sur votre habitation.

— Oui, et je suis bien obligé de le tolérer en feignant de l'ignorer.

— Vous agissez à merveille, mon père.

— Soit, puisque tu le juges ainsi, mon enfant.

— Quant à moi, ajouta Henri à part, je captiverai les bonnes grâces de Lucinde. Qui sait si je n'aurai pas besoin d'elle!

IV.

Il est nécessaire que j'explique l'origine de l'attachement de Macandal à la famille d'Autanne, ainsi que la cause de sa désertion.

Macandal était fils d'un frère du chevalier, lequel avait été tué dans une expédition contre les Caraïbes de la Grenade. Cette sorte de paternité n'a jamais tiré à conséquence dans le Nouveau-Monde; elle a rarement modifié la situation de l'esclave. M. d'Autanne héritant de son frère, Macandal avait été compris dans la succession: seulement le chevalier lui avait fait ce sort plus doux de l'attacher à son service personnel, au lieu de le contraindre au travail de la terre.

Un matin que M. d'Autanne était allé conduire son atelier de nègres aux champs, et que madame d'Autanne visitait et soignait les malades de l'habitation, la maison était restée déserte et ouverte à

tout venant. Macandal, en pénétrant dans une des pièces, aperçut Antillia, qui avait alors cinq ou six ans, endormie dans le fond d'un petit hamac.

La matinée était humide d'une pluie qui avait tombé abondamment depuis la veille. L'enfant, presque nue, avait, pendant son sommeil, rejeté le drap léger qui l'abritait. Macandal s'approcha du hamac pour recouvrir le corps de la petite fille. Au moment de poser la main sur le drap, il vit, logé entre la toile du hamac et la poitrine d'Antillia, un serpent que les pluies torrentielles de la nuit avaient entraîné du fond des bois; le reptile était resté comme une épave sur le bord de quelques-uns des petits canaux qui traversaient les terres du chevalier et dans le voisinage même de la maison. Les taches de boue et de sable qui mouchetaient sa longue robe jaune ne laissaient pas de doute à cet égard (1).

L'humidité que les serpents redoutent tant, l'incertitude du terrain nouveau où celui-là s'était trouvé tout à coup transporté, l'avaient sans doute engagé à s'introduire dans la maison. Meurtri et engourdi par sa course vagabonde, il avait évidemment cherché quelque abri où il pût se réchauffer. Il s'était hissé d'abord, de meuble en meuble, laissant sur tous les traces de son passage, et sur quelques-uns les marques d'un séjour plus prolongé. Enfin il s'était réfugié dans le hamac où dormait l'enfant. Au contact de ce corps il avait trouvé une chaleur douce et s'était endormi ramassé en un bloc hideux, de la grosseur d'un chat; sa tête plate reposait menaçante sur la poitrine d'Antillia.

Il y a plus d'un exemple de ces invasions des serpents dans les lieux les plus intimes des maisons. Ils s'introduisent quelquefois sous les oreillers, les traversins ou les couvertures; et comme en fait le serpent n'attaque jamais l'homme pourvu que son sommeil soit respecté, il ne résulte pas toujours d'accidents de ces horribles visites.

Macandal recula de terreur, une sueur froide inonda son front, ses membres se mirent à trembler. Comment arracher la pauvre enfant au danger qui la menaçait? L'enlever du hamac! mais si rapide que pût être ce mouvement, c'était s'exposer à réveiller le serpent et livrer Antillia au supplice de

cruelles morsures d'où la mort pouvait résulter. Tuer le serpent? Macandal n'avait aucune prise contre lui; comment l'atteindre, comment le frapper, sans frapper et sans atteindre Antillia elle-même?

Macandal demeura quelques minutes dans une angoisse indicible, suffoqué, haletant; il porta la main à ses yeux comme pour leur dérober ce spectacle épouvantable. Il ne lui restait plus qu'une ressource suprême dans laquelle sa propre existence allait être mise en jeu. Macandal recueillit son courage et son sang-froid; maîtrisant par un effort surhumain le tremblement qui agitait ses membres, il se dirigea vers le hamac, retroussa jusqu'à l'épaule la manche de sa chemise et allongea son bras, qu'instinctivement il retira une première fois. Il passa alors la main sur son front où la sueur ruisselait; puis il étendit de nouveau le bras vers le serpent, dont la tête détachée du bloc fétide que formait son corps arrondi en spirale, reposait sur la poitrine nue d'Antillia.

Macandal prit une subite détermination, saisit le reptile à la hauteur des mâchoires, entre ses doigts serrés comme des tenailles, et l'enleva rapidement du hamac; en même temps il appela du secours d'une voix que la douleur et la terreur à la fois rendaient formidable.

Le serpent s'était replié, en enveloppant de ses anneaux redoutables le bras du mulâtre, en battant ses épaules avec sa queue irritée, comme avec un fouet dont chaque coup faisait gonfler la peau. Si puissante que fût la pression de Macandal, le serpent, en cette lutte désespérée, redoublait de force lui-même. Un engourdissement qui menaçait d'épuiser leur énergie, paralysait déjà les doigts du mulâtre rivés autour de la tête hideuse du reptile dont la gueule béante et visqueuse laissait voir les crocs aigus d'où suintait son venin.

Au cri qu'avait poussé Macandal, Antillia s'était éveillée. Terrifiée du danger en présence duquel elle se trouvait, sans se douter cependant qu'elle venait de lui échapper, l'enfant courut vers le mulâtre qui la repoussa si vivement de son bras gauche, qu'elle alla donner de la tête contre un meuble et s'évanouit baignant dans son sang. Macandal frémissant de rage et effrayé du spectacle de la pauvre petite fille étendue sur le sol, essayait vainement de dégager son bras de l'étreinte formidable où le retenait le serpent dont la souplesse d'acier déjouait tous ses efforts.

Quelle issue attendait ce duel épouvantable? L'esclave, déjà épuisé, sentait la pression de ses doigts moins énergique; il lui semblait que la tête gluante du reptile glissait insensiblement sous sa main. Comme aucun secours n'arrivait à l'appel de sa voix,

(1) La Martinique est la seule de nos Antilles françaises qui possède des serpents; elle partage ce privilège avec Sainte-Lucie. On a essayé d'introduire ces reptiles à la Guadeloupe, mais ils n'ont pu s'y acclimater. Cette tentative heureusement avortée, était le fait, disent les uns, d'une malveillance à peine justifiée par les représailles de la guerre de nation à nation. D'autres prétendent que ce malencontreux essai avait pour but d'opposer aux rats qui dévastaient les plantations de cannes à sucre, leur plus redoutable ennemi. Toujours est-il que les serpents ne s'acclimatèrent pas à la Guadeloupe.

éperdu, à moitié fou de terreur et de souffrance, il se prit à courir hors de la maison, brandissant son bras meurtri par les anneaux du serpent qui, de temps en temps, se déployait pour enlacer son ennemi avec une force nouvelle.

Cette lutte émouvante avait duré moins de temps, on le pense bien, que je n'ai mis à en décrire toutes les péripéties, — à peine une minute longue comme un siècle.

A dix pas de la case, Macandal rencontra un nègre qui, épouvanté par ce spectacle, prit la fuite en poussant des cris sinistres. Dans sa fuite, ce nègre laissa tomber un long couteau qu'il tenait à la main. Macandal se baissa, ramassa l'arme, et au risque de se trancher le bras, il coupa par moitié le serpent dont le tronçon bondit sur le sol. L'autre moitié du corps qui restait vivante devint plus furieuse; ses évolutions hideuses, mais désormais impuissantes, tenaient du prodige et éblouissaient le regard du mulâtre, dont le sang se mêlait aux dégoûtantes déperditions du reptile. Macandal saisit alors une pierre, appuya la tête du serpent contre un tronc d'arbre, et lui asséna un vigoureux coup qui la broya entièrement.

Le jeune mulâtre poussa un cri de joie, et alla laver dans un ruisseau son bras, où la bave du reptile avait laissé d'ignobles traces. Il se rendit ensuite à la case, où il trouva madame d'Autanne occupée auprès de la petite Antillia qui essayait, sans y pouvoir parvenir, de raconter la scène à laquelle elle avait assisté. Madame d'Autanne pensa elle-même la blessure du mulâtre, et le remercia les larmes aux yeux.

Le dévouement de Macandal pour madame d'Autanne data de ce jour, et il conçut en même temps pour Antillia un de ces attachements qui prennent leur source dans un service rendu au péril de la vie, car il vous semble alors que l'être qu'on a sauvé devient une partie de vous-même.

Pendant les huit années qui suivirent cet événement, Macandal ne donna aucune preuve nouvelle de cette grande énergie qu'il avait montrée en une si terrible circonstance. Il se laissa entraîner à une paresse qui lui valut des reproches auxquels il se montra d'ailleurs parfaitement insensible. L'affection particulière que lui montrait Antillia, l'indulgence toute maternelle de madame d'Autanne, lui avaient épargné même les plus légers châtements. Il s'était ainsi habitué à l'impunité jusqu'au jour où M. d'Autanne, dans un moment d'impatience, le souffleta en présence de Lucinde dont il se menageait alors la glorieuse conquête.

L'orgueil de Macandal ne put résister à cette humiliation; son sang bondit dans ses veines. Le soir, le front appuyé dans ses deux mains, assis sur le

tronc d'un palmier, devant une case où il attendait Lucinde, le jeune mulâtre remonta une à une toutes les années de cette vie qu'il avait passée à l'abri de l'affection et de l'indulgence de ses maîtres. Il y cherchait un souvenir, un prétexte pour alimenter le désir de vengeance allumé au fond de son cœur. Il n'y rencontrait, au contraire, que des témoignages de bonté qui avaient été la récompense d'un service héroïque. Mais ce service avait-il été suffisamment payé, et ne méritait-il pas mieux qu'un esclavage perpétué, si doux que fût d'ailleurs cet esclavage?

Macandal se rappela aussi le nègre qui s'était enfui lâchement à la vue du danger qu'il bravait, lui, et il se demanda si, entre eux, il n'y avait pas réellement une différence. Dans sa pensée et dans sa conscience il y en avait une; et pourtant M. d'Autanne l'avait souffleté comme il eût pu souffleter ce nègre lâche et timide!

Au souvenir de son humiliation, Macandal se leva résolument, et d'une voix sourde :

— Je partirai *marron*, murmura-t-il, et ce soir même!

Dès qu'il aperçut Lucinde, il courut au-devant d'elle, et la pressant avec tendresse sur son cœur :

— Lucinde, lui dit-il, dans une heure j'aurai quitté l'habitation.

— Où veux-tu donc aller, Macandal?

— Je pars *marron*.

— M'emmèneras-tu avec toi? demanda la jeune négresse.

— Non, Lucinde; pas tout de suite du moins. Je ne sais pas comment est faite la vie que les *marrons* mènent dans les bois : il y existe bien certainement des dangers, des misères, des luttes qu'il faut apprendre à connaître, avant que de les faire partager à ceux que l'on aime.

— Je ferai ce que tu voudras, répondit Lucinde, et si longue que puisse être notre séparation, je la supporterai avec courage. Dès que tu voudras que j'aie te rejoindre, j'irai.

— C'est bien, Lucinde; embrassons-nous, pour la dernière fois de longtemps peut-être. Aime nos maîtres, car ils sont bons, soigne bien mademoiselle Antillia, sois-lui dévouée comme je lui ai été dévoué. Si un jour on te fait, en un moment de colère, subir une humiliation pareille à celle qui m'a été infligée ce matin, tu t'en souviendras, moins pour te venger que pour constater l'ingratitude de ceux que nous servons, même en leur sacrifiant notre vie.

Ce langage de Macandal éblouit un peu l'esprit naïf de Lucinde qui le regarda avec un étonnement mêlé d'une sorte d'admiration. La jeune négresse accepta sans murmurer le rôle de complice auquel la condamnait la fuite de Macandal.

— Toutes les nuits, lui dit-elle en le quittant, je

me rendrai à cette même place, et à cette même heure, dans l'espérance de ta visite. Quand tu jugeras convenable et prudent de venir ici, j'en serai heureuse, et y viusses-tu une minute, après cent nuits d'attente, que je te serai reconnaissante de t'être souvenu de moi.

Lucinde regagna la case de son maître, sans retourner la tête, de peur que son cœur ne faillit. Macandal la regarda s'éloigner; puis, quand il eut perdu de vue la jeune négresse, il prit le chemin qui conduisait dans les grands bois de la montagne Pelée, et marcha toute la nuit sans perdre haleine jusqu'à ce qu'il se crût hors d'atteinte de toutes poursuites.

Macandal, une fois assuré de sa liberté, s'était arrêté au lieu même où nous avons décrit son camp. C'était une position formidable dans un des replis les plus profonds, les plus cachés de la montagne Pelée.

Du haut de l'énorme bloc de rochers noirs derrière lesquels nous avons assisté à la scène du retour de Macandal parmi ses compagnons de *marronnage*, en faisant face à la mer on dominait toutes les voies qui conduisaient à la montagne, avec la ville de Saint-Pierre pour centre de rayonnement. Le mulâtre plongea avec une sorte d'extase naïve son regard dans la profondeur de l'horizon qui s'ouvrait devant lui, et sur l'océan de verdure qui s'étalait sous ses pieds.

Après examen des lieux, Macandal constata que ce rempart de rochers autour desquels la main de l'homme avait abattu du côté des bois une grande quantité d'arbres sur un espace assez vaste, avait dû servir déjà de repaire à une bande de nègres *marrons*. Quelques débris de nourriture, des ruines d'ajoupas (ou cabanes), déjà recouvertes de hautes herbes, des armes rongées par la rouille, n'admettaient aucun doute à cet égard. Seulement Macandal s'étonna qu'une position si bien fortifiée ait pu être abandonnée ou que ceux qui l'occupaient se soient laissés déloger.

— Qu'importe, se dit-il, ce lieu est sûr, il doit être connu, et quand on l'a connu, on ne peut l'oublier. Ceux qui l'ont habité y reviendront certainement... Attendons.

Le mulâtre avait bien jugé, et sa patience fut récompensée. En effet, la semaine suivante deux nègres, conduits par un Caraïbe, avaient rejoint Macandal à qui ils apprirent qu'un assez grand nombre d'esclaves nouvellement partis *marrons* et quelques autres qui avaient reconquis une liberté récemment compromise, erraient dans les bois, ceux-ci en marche vers leur ancien repaire, ceux-là à la recherche d'un abri.

— Je le savais bien ! s'écria Macandal avec joie ;

amenez-les-moi tous, ajouta-t-il, et du diable si les blancs nous atteignent ici.

Un mois après, Macandal comptait déjà cinquante soldats dans son bataillon de bandits, moitié Caraïbes, moitié nègres. Aucune de ses prévisions n'avait été trompée au sujet de la tentation que le repaire de la montagne Pelée pouvait exciter chez les nègres.

Macandal connaissait d'ailleurs les entraînements naturels des esclaves. Il savait que le *marronnage* était le rêve de tous, et s'il ne l'avait pas plus tôt mis en pratique lui-même, avec les dispositions d'esprit où il était alors, c'était par insouciance, et parce que l'occasion, ou mieux parce que le prétexte lui avait manqué.

En effet, le lendemain du jour où il y eut des esclaves dans nos colonies, le *marronnage* s'était introduit parmi eux. La dureté de certains colons d'une part, de l'autre le sentiment naturel de l'indépendance, poussèrent les nègres à la fuite. Les ressources que leur offraient les immenses et inextricables solitudes d'un pays à peine peuplé, les chances à peu près assurées d'impunité, la protection intéressée des Caraïbes, furent autant de causes qui entretenirent chez les esclaves le désir et le besoin de briser leurs chaînes.

Le nombre de ces *marrons* avait été grossissant toujours, et ils étaient devenus pour les colons un sérieux sujet d'inquiétude; d'autant plus que leurs instincts féroces se développaient au milieu de la libre vie des grands bois. Les traités de paix souvent échangés, et si souvent rompus, entre les colons et les Caraïbes avaient toujours eu pour clause finale la restitution par ceux-ci des esclaves *marrons*. A chacun de ces traités, il se faisait une abondante rafle de ces nègres livrés par les Caraïbes eux-mêmes; mais au lendemain de la rupture inévitable du traité, le *marronnage* recommençait et les Caraïbes ouvraient les chemins à ces fugitifs qui venaient leur livrer les secrets des colons et leur révéler les préparatifs d'attaque ou les moyens de défense.

Les traditions du *marronnage* s'étaient donc perpétuées au milieu de ces bois où la civilisation n'avait pas encore pénétré. Les campements désertés la veille se repeuplaient tout à coup le lendemain; le foyer éteint se rallumait subitement; les armes cachées provisoirement sous terre brillaient de nouveau au soleil. On se retrouvait presque toujours les mêmes à ces rendez-vous de la rébellion, de l'indépendance et des luttes barbares.

L'histoire des combats, des haines, des complots, était écrite sur chacun des arbres qui ombrageaient ces sanglants champs de bataille.

Unis aux Caraïbes, les *marrons* eussent pu faire

bien du mal aux colons. Abrisés derrière leurs remparts, ils jouissaient d'une sécurité complète; leurs attaques auraient pu être formidables, sans que leur défense fût difficile. C'était bien ce que les colons avaient compris; aussi s'empressaient-ils d'accorder le pardon aux esclaves fugitifs qui consentaient à rentrer au bercail.

Si plus tard, lorsque les idées généreuses et fécondes de liberté et d'affranchissement général germèrent parmi les esclaves, les *marrons* eussent disposé de ressources aussi complètes de défense, l'esclavage n'eût pas duré un demi-siècle dans le Nouveau-Monde.

Le chef qui leur avait manqué jusqu'alors, les nègres *marrons* le trouvèrent dans Macandal. A la vérité aucune pensée grande et généreuse ne germait dans la tête de ce mulâtre. Il n'avait aucune visée politique; il n'avait fait aucun de ces rêves qui, au lendemain d'un succès, changent parfois un bandit en héros et lavent les crimes du passé dans le prestige du triomphe.

Comme tous ses prédécesseurs, Macandal ne fut conduit à ce rôle hardi et dangereux, que par le sentiment de l'indépendance personnelle; seulement il apporta de plus que les autres dans ce commandement énergiquement imposé à ses compagnons de fuite, un courage de lion, une rare intelligence, une audace sans pareille, un esprit d'organisation qui avait fait de cette bande de *marrons* une véritable armée disciplinée, soumise, prête à tout. Ces malheureux, qui avaient fui l'esclavage heureux, tranquille, ne semblaient pas se douter qu'il eussent échangé leurs chaînes contre d'autres chaînes aussi lourdes, leur esclavage laborieux contre un autre esclavage plein de périls, de luttes et d'inquiétudes.

Macandal, au moment où il avait pris la fuite, avait vingt-cinq ans environ. Il était charpenté en Hercule; sa poitrine toujours nue eût porté aisément la cuirasse d'un géant. Les muscles de ses bras étaient de fer; sa tête énorme et démesurément grossie par ses cheveux crépus, ressemblait à une tête de lion; ses traits étaient véritablement beaux; ses yeux intelligents imposaient le respect et la peur en même temps.

Ses lèvres épaisses et sa large bouche, garnie de dents blanches comme du bel ivoire, tonnaient le commandement; sa voix retentissante comme un clairon, faisait trembler les nègres, et les Caraïbes se couchaient à plat ventre devant lui comme devant « l'Esprit de la Terreur. »

Macandal n'en était pas moins idolâtré des esclaves *marrons* qui l'avaient accepté, sinon tout à fait choisi pour chef. Il n'avait trouvé de rival que dans Fabulé, le chef de l'autre bande d'esclaves *marrons*. Ce Fabulé, que nous retrouverons bien-

tôt à l'œuvre, avait une haine profonde pour Macandal, parce qu'il reconnaissait la supériorité d'intelligence de celui-ci, et aussi parce que Macandal était mulâtre, tandis que lui Fabulé était Africain.

Cette haine réciproque des deux chefs *marrons* avait enfanté déjà de sanglantes luttes, et le rêve de chacun d'eux était de pouvoir, un jour, capturer son adversaire pour le livrer aux colons. Ils ne se doutaient pas qu'un moment devait venir où cet antagonisme barbare servirait les projets des partis qui agitaient la colonie.

De la Varenne semblait avoir pris à tâche d'avancer ce moment fatal; car il n'avait pas manqué à la funeste promesse qu'il s'était faite. Sa conduite vis-à-vis des colons avait répondu de tous points à son discours du premier jour. Il avait appliqué à l'administration de la colonie toutes les mesures insensées que l'orgueil doublé du despotisme le plus outrageant peut inspirer; il n'avait voulu respecter ni les traditions, ni les habitudes, ni la religion, ni les préjugés des colons; il les avait insultés en pleine vie sociale, en plein cœur.

Cette conduite, contre laquelle son bon sens aurait pu le mettre en garde, avait trouvé un ardent aliment dans sa passion pour madame de Saint-Chamans, qui avait fait de lui l'instrument de toutes ses vengeances de femme blessée dans son amour-propre, et aussi de ses projets mystérieux que le caractère de la Varenne servait merveilleusement.

La liaison du marquis avec la comtesse était ouvertement avouée. Celle-ci, somptueusement logée à Saint-Pierre, servie par une armée d'esclaves, étalait un luxe insolent auquel suffisaient à peine les prodigalités de son amant d'une part, et de l'autre son effronterie. Cette femme, que nous connaissons bientôt, avait su, par d'habiles mensonges et par le piège de sa coquetterie, surprendre la crédulité de deux ou trois riches marchands de la colonie, qui avaient mis leurs coffres-forts à son service.

Pendant qu'elle en imposait à ceux-ci au point de leur inoculer une aveugle confiance en sa prétendue noblesse, en ses liaisons de famille, en sa fortune problématique, elle exploitait les sceptiques et les indifférents par de clandestins marchés qui ne les garantissaient même pas toujours des châtimens auxquels les exposaient les capricieuses ordonnances de la Varenne.

Xavier EYMA.

(La suite au prochain numéro.)

BULLETIN DES THÉÂTRES.

Après le coup d'épaulé des réouvertures annuelles, il n'y a plus eu grand élan dans les théâtres de Paris. Quelques reprises, et peu de chose de plus, sauf au Gymnase une charmante comédie de MM. Labiche et Édouard Martin : les *Voyages de M. Perrichon*. Quatre actes tous pétillants d'esprit, de vérité, d'entrain, de *vis comica*; nous ne saurions mieux dire. Aussi le succès a-t-il été bien franc, bien net, et aussi complet qu'on peut souhaiter un succès. Pas de déclamation, pas de prétention à l'aphorisme, mais une étude de la nature prise sur le fait; une dissection d'un des plus vilains vices du cœur humain : l'égoïsme. La morale qui ressort de cette pièce en découle tout simplement, sans effort; rien ne scandalise, et tout y fait rire, et satisfait. Geoffroy y est amusant au suprême degré; il est étourdissant de gaieté, de verve, de bon comique. On l'a applaudi comme on a applaudi la comédie elle-même, à grands éclats de rire et à grands coups de mains. Cette excellente comédienne qu'on nomme Mélanie a dignement secondé Geoffroy.

Aux Variétés deux pièces nouvelles sont venues rajouer l'affiche : une *Chasse à Saint-Germain*, jolie comédie de MM. Raymond Deslandes et Moreau, et *Joseph Prudhomme, chef de brigands*, Joseph Prudhomme, type incomparable, devenu une des physionomies de ce siècle, quelque chose de tout aussi naïf, de moins bête et de plus prétentieux que Jocrisse. Joseph Prudhomme c'est Henri Monnier, et c'est tout dire. Henri Monnier a inventé Prudhomme, et il le joue comme l'ayant fait, avec une balourdise et une bouffonnerie, une sottise et une outrecuidance incomparables. Si le succès a été au bout de cette réapparition de Prudhomme sur la scène, il est inutile de le dire.

L'Opéra-Comique a repris le *Roman d'Elvire* et la *Part du Diable*, deux œuvres où mademoiselle Monrose obtient toujours un si légitime et si complet succès, et comme comédienne et comme cantatrice. Montaubry, de son côté, poursuit le cours de ses triomphes dans *Fra Diavolo* et dans le *Roman d'Elvire*. Le succès du *Docteur Mirotolan*, dont nous n'avons pas été seul à prédire l'éclat, a pris des proportions colossales. Nous n'avons pas hésité à prédire à cette amusante pièce la vogue de *Monsieur Pantalon*, elle en atteindra la hauteur bien à coup sûr. M. Carré, un très habile chanteur, a continué ses débuts dans le rôle de Lorédan d'*Haydée*, et dans la *Dame blanche*. Il a été fort applaudi.

Le Vaudeville menace décidément de faire concurrence aux théâtres du boulevard; il a repris avec éclat un des beaux drames de ce temps-ci, les *Mères repenties* de M. Félicien Maillefile, un écrivain de grande école et de haut style, dont nous avons eu l'occasion de faire l'éloge

ici même, et que nous ne saurions louer trop vivement. La pièce a produit au Vaudeville un effet littéraire auquel il était tout naturel de s'attendre; mais est-ce bien là la place d'un pareil drame qui, nécessairement, se trouve à l'étroit sur cette scène? Madame Laurent que, pour la seconde fois, le théâtre de la Porte-Saint-Martin prête fraternellement au Vaudeville, a apporté à la place de la Bourse son incontestable talent. C'est vraiment une grande artiste que madame Laurent; elle a le feu sacré, l'âme, jusqu'à de la réserve même dans les élans passionnés du drame. Il y a longtemps qu'on a dit, et nous le répétons volontiers et en toute conscience, que la place de madame Laurent est à la Comédie-Française. Nous aimons à espérer que le théâtre de la rue Richelieu donnera, tôt ou tard, satisfaction à ce vœu général. Tout le monde y applaudira le jour où cette mesure sera prise.

A côté de madame Laurent, mademoiselle Fargueil, une autre artiste de mérite, quoiqu'un peu monotone, a obtenu également un vrai succès. Brindeau, un charmant comédien comme on sait, a fait sa bonne partie dans la pièce de M. Maillefile, et ce trio d'artistes n'a pas peu contribué au succès de cette reprise.

L'Ambigu a remplacé le *Juif errant* par une pièce de MM. Barrière et Henri de Kock, la *Maison du pont Notre-Dame*, un mélodrame fortement constitué et qui se portera bien pendant longtemps. Les rôles principaux sont confiés à MM. Lacressonnière, Castellano et Febvre, et à mesdames Blanchard, Delaistre, Defodon et Milla.

La Gaité, pour se reposer du succès de la *Petite Pologne*, a repris un drame sans fin de M. Paul Féval, le *Fils du Diable*. La tentative lui a été heureuse. Puisque je viens de parler de la *Petite Pologne*, j'aurai garde de ne pas vous dire comment cette pièce, qui a fait courir tout Paris, est en train de faire non moins courir toute la banlieue. C'est à Montmartre que la *Petite Pologne* vient d'obtenir ce succès, et par ma foi, elle y est jouée de façon à engager les retardataires à ne pas manquer cette occasion de réparer leur oubli. Voilà de braves et jeunes artistes qui ne craignent pas d'affronter la concurrence et qui s'en tirent tout à leur honneur! Bravo M. Édouard, un forçat digne de Pérey! bravo M. Dalbert! bravo M. Fabien, un jeune artiste d'avenir, distingué, de bonne tenue, d'allures élégantes, tout ce qu'il faut, enfin, pour faire son chemin et pour le bien faire! Et voici à côté, une jeune et fine personne, mademoiselle Pommier, qui se confond dans le personnage de la pièce; Fauvette est son nom! On ne croirait pas à voir tant de coquetterie, d'aisance et de précoce expérience, que mademoiselle Pommier date d'hier au théâtre. Aussi la verrons-nous bientôt ailleurs qu'à Montmartre! Et voilà comme la banlieue fait honneur à la grande ville qui se l'est annexée!

Pierre OBEY.

Adolphe GOURAUD, directeur-gérant.

LE

MONITEUR DE LA MODE.

MODES,

Renseignements divers, description des Toilettes.

Presque toutes les saisons d'eaux sont terminées ; beaucoup de personnes reviennent de la campagne, et la tristesse de la nature annonce le déclin d'une année qui n'a pas eu de beaux jours. Dans les chapeaux les plus habillés, le velours se mêle aux tissus clairs ou même les remplace tout à fait, les manteaux sont de velours ou de drap bordés de fourrure, et les couturières ne confectionnent en ce moment que des robes de laine ou de belles soies résistantes. La nouveauté remarquable en fait d'étoffes consiste dans le broché Pompadour sur fonds de couleur, qui ne s'était pas encore vu. Dans la maison *Gagelin*, 83, rue de Richelieu, ces fonds et ces dessins sont extrêmement variés, et parmi les riches étoffes que nous avons remarquées dans ce magasin renommé, sont : une étoile d'or à cœur noir sur fond vert myrthe, des bouquets de fleurs des champs d'une délicatesse adorable sur taffetas blanc, et des branches de pensées naturelles sur satin blanc ou satin fleur de grenade. Cette dernière étoffe venait d'être choisie par S. M. l'Impératrice avant la douloureuse perte qui est pour elle un deuil du cœur plus encore que des vêtements.

Comme ornement des jupes on fait des petits volants en biais, un grand volant surmonté d'une tête ou de plusieurs autres petits volants, des ruches posées en hauteur seulement en tablier, ou tout autour de la jupe, et de larges plissés au-dessus de l'ourlet. Mais les étoffes tout à fait belles se portent entièrement unies. L'une des dernières créées par la maison *Gagelin* est de moire française mauve plissée à petits plis en avant, et, à partir des côtés, à très gros plis qui rejettent toute l'ampleur en arrière. Le corsage, très court et relevant un peu en avant, est décolleté, plat et boutonné. Il est orné d'une berthe de velours mauve avec des plis de tulle, une petite dentelle noire serrée par un velours mauve, et une dentelle blanche. La ceinture basse et à agrafe est de velours mauve doublé de blanc. Les manches courtes sont un plissé de velours et un volant de dentelle sur un double bouillon de tulle.

Une robe de taffetas gris mousseline est coupée dans sa hauteur par huit ruches de taffetas découpé blanc et noir, ayant au centre un petit lacet d'or. Ces rangées de ruches dessinent des sortes d'ogives à festons arrondis et assez creusés. La robe a deux corsages, l'un montant, l'autre décolleté plat, et orné d'une berthe fendue en avant et composée de ruches pareilles à celles de la jupe,

de tulle blanc et de dentelle noire. Les manches sont pareilles à la berthe, c'est-à-dire fendues en dessus et composées de ruches de ruban, de tulle blanc et de dentelle noire.

Les manches sont la partie de la robe pour laquelle on est le plus souvent consulté et celle pour laquelle il est le plus difficile d'indiquer une mode absolue, car leur forme varie et doit varier selon le goût des personnes, leur genre de physique, leur caractère et leurs habitudes. Les manches plates qui vont admirablement à certaines femmes, ont sur d'autres un air mesquin et étriqué. Les manches larges à petits volants conviennent mieux à un certain nombre de personnes ; à d'autres ce sont les manches à revers ou les manches larges froncées et à poignets. Pour rajeunir un peu ce dernier modèle, on le complique de ruches de taffetas ou de dentelle posées en hauteur sur toute la manche. D'autres, encore larges et un peu froncées du haut, sont bordées d'une large bande de velours dans le bas, et d'une bande pareille posée en sens inverse qui semble faire suite à la première et fermer la manche en fronçant légèrement dans la saignée.

Madame *Bernard*, 162, rue de Rivoli, fait souvent des manches plates fendues jusqu'au coude et lacées en dessus. Cette habile couturière, chez laquelle on ne voit presque que des étoffes de prix, a une grande sûreté de coupe et une prodigieuse recherche d'ornements. Une de ses créations les plus récentes, est une magnifique robe de taffetas moiré marguerite des Alpes à semé figurant des nœuds de ruban retenus par une agrafe d'argent. Dans le bas de la jupe sont trois petits volants de taffetas lisérés de blanc coupés après chaque trois tuyaux par des entre-deux et de la guipure noire. Cet ornement dont le mode d'exécution ne se comprend pas tout d'abord, fait un très bel effet. La jupe est montée à petits plis en avant et à cinq gros plis en arrière et sur les côtés. Le corsage est décolleté avec une pèlerine montante, et les manches sont fendues au coude et entourées de la même garniture que le bas de la jupe.

Une autre robe, à rayures chinées blanches et bleues, est faite sans séparation à la taille, et a dans le bas des petits volants en travers, bordés d'un côté de blanc et de l'autre de noir, et surmontés d'une ruche noire. Les manches larges et droites sont à retroussis semblables à la garniture de la jupe.

Une robe de taffetas blanc à bouquets Pompadour a la même garniture que la précédente avec une petite dentelle en biais et une petite ruche au bord des volants. Le corsage est décolleté, et les manches courtes bouil-

lonnées et garnies de volants en travers. Un taffetas mauve à dessins de chenille noire et blanche a un seul volant sur lequel sont posés un petit volant de taffetas noir, un autre lilas, garni de blonde blanche, et un troisième de dentelle noire. Les manches et le corsage formant une sorte de berthe ont la même garniture de petits volants. Nous avons admiré aussi chez madame Bernard un splendide manteau destiné à une réception de la cour d'Espagne.

La passementerie joue un grand rôle dans notre toilette. Nous avons vu chez MM. Ransons et Yees, à la Ville de Lyon, 6, rue de la Chaussée-d'Antin, où se trouvent dans leur primeur toutes les plus élégantes nouveautés : des *suisseuses* en point d'Espagne qui composent l'ornement entier d'un corsage et rendent habillée la robe la plus simple. On fait de même ou d'un travail du même genre, des jockeys, des parements, des ceintures à bouts d'effilés, des poches ; et tout cela donne un excellent style à une toilette. On porte toujours aussi des fourragères.

Comme garnitures des devants de jupes, la Ville de Lyon a des choses tout à fait hors ligne et vraiment artistiques, une grappe de raisin par exemple avec dentelle et jais, de dimension graduée, la même grappe de raisin avec feuilles vertes et fruit violet, une échelle de roses d'une perfection extrême, et comme garnitures plus simples, quelque chose de tout à fait nouveau : des boutons carrés de velours, bordés de jais, et des boutons ronds recouverts de broderie au crochet. En cette même broderie au crochet, on fait aussi des plastrons et des tabliers pour garnir tout le devant des jupes. De très larges ceintures de taffetas noir à coques retombantes et à bouts frangés se posent au côté de la taille.

De même que le blanc, le noir et le violet dominent dans toutes les toilettes et que sur vingt chapeaux que l'on rencontre, il en est bien quinze noirs et blancs, noirs, blancs et mauves, ou blancs et mauves, on en voit aussi quelques-uns entièrement roses, ce qui était très rare depuis quelques années.

L'un des plus nouveaux de madame Alexandrine, 14, rue d'Antin, est de velours et de tulle avec des branches de très grosses roses. Un autre de velours épinglé rose a un fond plissé en éventail, terminé dans le bas par un biais en pointe, un bord clair recouvert par une dentelle qui retombe sur le front, sur le côté une branche de roseau et dans le bandeau une branche pareille dont les feuilles se replient du côté gauche comme un ruban. Des petits velours noirs sont mêlés à la blonde du dessous, et les brides sont roses.

Deux chapeaux, l'un blanc et l'autre mauve, ont le bord de velours et le fond de satin recouvert d'une résille d'or. Sur le côté est une aigrette blanche à tige noire frisée. Le bavolet est de velours, et le bandeau de velours mélangé d'or est mauve sous le chapeau, mauve et magenta sous le chapeau blanc. Un autre est de taffetas noir coupé par des piqûres blanches figurant les séparations de la paille ; le bavolet pareil au fond est doublé de satin blanc. Une bride de taffetas noir se termine à gauche par une coque de ruban, de dessous laquelle s'échappe un gland de soie blanche et noire. A droite est posé un petit oiseau noir et blanc.

Une fantaisie originale est de peluche blanche à carreaux piqués, avec traverse de velours vert, pompon vert et noir au côté gauche de la passe, bandeau très élevé de fruits de sorbier lilas et bavolet de peluche, sous lequel est posé un rouleau de velours vert, bordé de petits glands.

Parmi les coiffures, auxquelles madame Alexandrine sait donner un si grand cachet de distinction, nous en avons remarqué trois : Une résille de velours bleu et noir, avec un très gracieux nœud sur le côté du front, une de velours magenta avec plumes blanches, et une de velours ponceau à coques plates et avec chaînes et glands d'or dont la savante combinaison échappe à une froide analyse.

Il est bien difficile aussi de rendre avec des mots l'impression agréable qui résulte de la disposition habile et ingénieuse que la maison de Laère, 18, rue de Richelieu, sait donner à ses groupes de fleurs.

Des couronnes de fleurs de pêcher ou de pommier, avec une grande branche de cerises ou de prunes, sont quelque chose de tout à fait jeune et gracieux.

D'autres, de feuilles de velours veinées d'or avec grappes de fruits noirs et or, ont également un grand charme ; et des entrelacements de plantes grimpances comme la ciématite, le liseron ou le chèvrefeuille, composent des résilles très séduisantes.

La broderie, un peu négligée à tort dans ces dernières années, reprend sa place dans la lingerie soignée où elle se marie avantageusement à la dentelle et à la guipure. Madame Colas, rue Vivienne, 47, nous a montré de délicieuses petites parures de mousseline de forme excellente et à broderies très délicates, et pour le négligé des cols et des manchettes de toile ou de batiste unie parfaitement piqués. Les petits bonnets de madame Colas, soit en forme de fançons avec petits pompons de velours, soit ronds à fonds d'entre-deux de guipure ou de dentelle et à écharpe de taffetas, ont une physionomie tout à fait gentille.

Comme nous l'avons dit, le petit toquet plat remplace pour les jeunes filles le chapeau à larges bords. Cette même forme est adoptée pour les petits garçons, mais ils continuent à porter aussi toutes les autres coiffures composées pour eux par M. Desprey, boulevard des Italiens, 38, principalement ceux à forme un peu élevée et à bords doublés de soie. Seulement ceux qui se faisaient en paille seront maintenant de feutre ou de velours.

Beaucoup de femmes remplacent maintenant le corset par des petites brassières très souples et très basses qui soutiennent seulement la taille sans lui imposer la moindre compression. Le même résultat est obtenu par les *corsets plastiques* de madame Bonvalet, 5, boulevard de Strasbourg. Ces corsets qui se moulent sur la taille lui donnent plus de fermeté en lui laissant toute sa souplesse. Ils ont été presque aussitôt généralement adoptés que connus, parce qu'ils répondent à toutes les exigences de la coquetterie, sans nuire à celles de la santé.

Un autre écueil bien important à éviter au point de vue d'une sage hygiène, c'est l'emploi des objets de toilette mal fabriqués ou seulement douteux. Le moyen de n'attendre qu'un effet salutaire des produits de la parfumerie, bien loin d'en redouter aucun danger, c'est de ne les

...elle originale est de peluche blanche à rap-
...s, avec traverses de velours vert, toujours vert
...ché grande de la passe, bandeaux très étroits de
...sieur lina et l'habit de velours, sans l'ajout
...un ruban de velours vert, bordé de petits

...les robes, quelques robes d'été
...en un si grand cabinet de toilette, sans en
...occupé trois. Les robes de chambre et soir,
...très grandes sont sur le côté de l'armoire, sur le
...suggère avec quelques blouses, et sur le vison
...à capes plates et sans manches et grande à se
...avant-commission d'été à une robe noire
...bien difficile aussi de rendre avec des moules
...ajoutés qui rendent de la disposition habitée et
...que la maison de Laine, 18, rue de Richelieu,
...et à ses groupes de fleurs.

...moins de l'ère de la pierre ou de la pierre, avec
...d'habits de chambre de chambre, sans que l'on
...ait à lui jeter et graver.

...de l'habit de velours vert d'un vert
...très noir et se, est également un grand
...et les ornements de points prismatiques
...blanches, le feron ou le corselet, con-
...sistent très séduisantes.

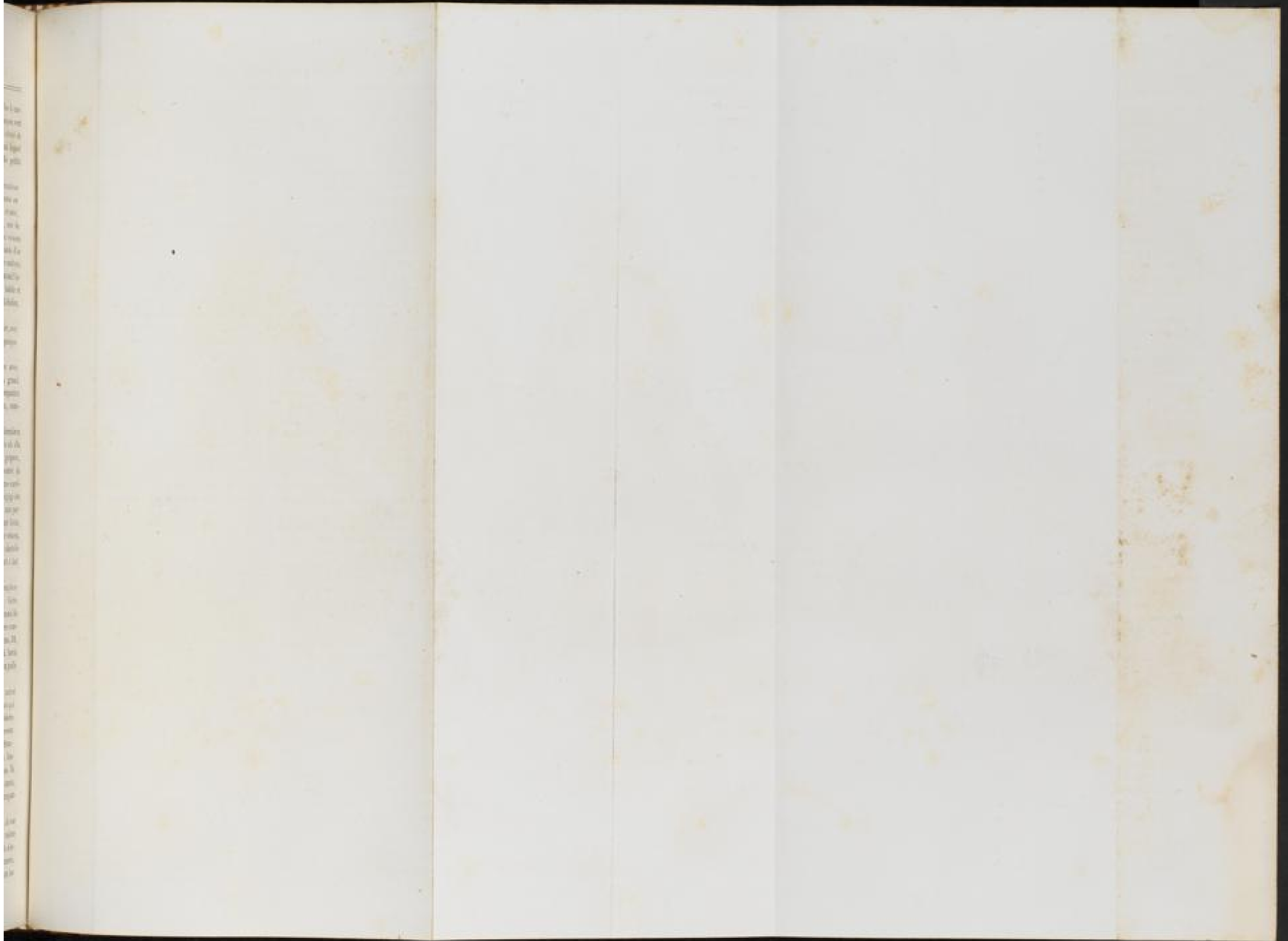
...d'été, en peu d'ajout à cet état les dernières
...prend sa place dans la lingerie simple et elle
...contingemment à la dentelle et à la papeterie.
...des, rue Vivienne, 47, sous le nom de
...petites parures de toilette de son créa-
...tionnaire très délicates, et pour le usage des
...et manchettes de table ou de l'habit simple
...rapides. Les petits boutons de madame Gou-
...sont de l'habit avec petits boutons de velours,
...à l'habit d'été-dans de papeterie ou de dentelle
...type de l'habit, ont une préférence tout à fait

...sans l'usage de, le petit loup plus remplacé
...autres elles le dépassent à l'usage habité. Cette
...se est adoptée pour les petits gilets, mais la
...à porter aussi toutes les autres couleurs cou-
...rées par M. Dupont, boulevard des Capucines, 14,
...sont vers à l'usage ou par elle et à l'usage
...à elle. Seulement ceux qui se taisaient ex-pu-
...sistent de l'ère ou de l'ère.

...sont de l'ère remplacé maintenant le carot
...elles l'habitée très simple et très fines qui
...et seulement la toilette à l'usage de la toilette
...de. Le ruban résille est obtenu par les ornés
...de madame Dorville, 15, boulevard de Strou-
...sont ceux qui se moient sur la taille lui
...de l'habit et lui donnent toute sa simplicité. Ils
...sont aussi généralement adoptés par ceux
...qui ont à l'usage les exigences de la simplicité
...à celles de la santé.

...est bien important à l'ère au point de vue
...ajouté, et est l'usage des objets de toilette
...ou seulement d'usage. Le moyen de l'ère
...est salutaire des produits de la toilette,
...en toilette avec danger, c'est de se la





MAISON GAGELIN



Paris

Mary-Ann

Silva

Le Titon

Relance

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Valenciennes 27

Paris, Sciences et Confections de la MAISON GAGELIN, Rue de Valenciennes 27

Made in ALEXANDRINE, et d'autres étoffes de France et d'Allemagne

Expédition de la mode pour la France et l'Allemagne et de la Suisse



Phœbus

Shang-l

614

Robes. Soirée
Modes d'ALEXANDRE
Parfums de

demandeur qu'aux maisons d'une réputation sérieuse et longuement justifiée, telles, par exemple, que la maison *LeGrand*, 207, rue Saint-Honoré. Là tout est savamment combiné et exécuté avec soin, mais il est des compositions d'une efficacité plus absolue que les autres ou d'un besoin plus général, que nous signalons donc particulièrement.

La saison qui ramène le vent et le froid donne une valeur d'actualité aux pâtes onctueuses dont la mission est de blanchir et d'adoucir la peau, comme la *pâte royale de noisettes*, ou d'assouplir les cheveux ainsi que la *crème de l'Impératrice* et la *crème des duchesses* aux violettes de Parme. L'*eau tonique et antipelliculaire* et la *pommade tonique au baume de tannin* sont précieuses pour préserver et fortifier la chevelure à cette entrée de l'automne, où, à l'exemple des feuilles des arbres, les cheveux sont disposés à tomber. La *poudre de fleur de riz* à la duchesse donne à la peau un nuageux velouté, et l'*arisa-lacte* est employé avec succès contre les rougeurs et les boutons, comme il l'était au milieu de l'été contre les taches de rousseur.

Le *lait antiphelique* de M. Candès, 26, boulevard Saint-Denis, a acquis maintenant une notoriété bien établie, grâce aux cures remarquables et nombreuses qu'il a opérées. Aucune altération du visage, quelque cause qui l'ait produite, ne résiste à sa bienfaisante influence. Elle rend au teint cet éclat et cette pureté, qui donnent aux traits les plus irréguliers l'apparence de la beauté, et sans lesquels le visage le plus remarquable manque d'harmonie.

Madame Marie DE FRIBERG.

PLANCHE DE CONFECTIONS.

Première figure. — Chapeau *Duchesse* de velours lilas, orné dessus d'une plume blanche posée à gauche et d'une blonde couvrant la calotte et retombant à droite.

Une blonde garnit, en forme de voilette, le bord de la passe. Une longue plume sort de dessous cette blonde et suit le contour de la passe en le rejetant sur la droite. Brides de ruban lilas.

Manteau *Phœbus*. — Ce vêtement est de velours; une longue pèlerine de guipure descend fort bas, comme la pointe arrondie d'un châle.

Une haute guipure, surmontée d'une passementerie très fine, forme la manche. Un petit volant de velours plissé sort au bas sous le manteau qui étale beaucoup d'ampleur tuyauté sur la jupe.

Deuxième figure. — Chapeau *Ristori* de velours vert-Isly, garni des groupes de primevères de velours qui couvrent en dessus le bord de la passe. Un bandeau *Impératrice*, composé de petits groupes de primevères disposés avec goût, garnit le dessous de la passe. Le bavolet est de velours avec trois pattes de blondes pour le garnir: une au milieu, et une de chaque côté.

Manteau *Shang-Hai*. — Ce vêtement, de drap-velours, est plat dans le dos; sa manche, à grande entournure, est très ample; un parement se rabat sur la manche et forme une patte arrondie. La jupe est à poche de chaque côté. Le corps qui croise de droite sur gauche est retenu par trois boutons. Deux galons lisérés de couleurs garnissent les bords.
(Nous donnons aujourd'hui le patron de ce manteau).

Troisième figure. — Capote *Parisienne* de taffetas *Magenta* (éttoffe pointillée d'argent). Cette capote est garnie de petites ruches de dentelle noire, qui viennent se croiser sur la calotte. Une échelle de ruban garnit le côté gauche de la passe. Le bavolet est de velours noir; les brides sont de ruban-*Magenta*. Sous la passe est un bandeau *Impératrice* composé d'une échelle de rubans et d'une touffe de fleurs.

Manteau *Sultane*. — Ce vêtement de velours est plissé au milieu du dos. Il a une petite pèlerine et des manches de moyenne dimension. Ce vêtement très jeune et d'une parfaite élégance, est orné par de la guipure et des boutons.

Quatrième figure. — Chapeau *Marie-Antoinette* de velours royal. Deux plumes garnissent le côté gauche, tandis que de l'autre côté retombe une patte lisérée de satin. Le bandeau sous la passe est de blonde ruchée, et se termine à droite par un nœud de velours et une grappe de baie de sorbier.

Manteau *Titien* de drap articulé. Ce vêtement est à manches très amples. Sa garniture se compose d'une large bande de taffetas liséré de couleur posée à plat partant de chaque côté du dos, descendant devant et se continuant jusque en bas.

Cinquième figure. — Chapeau *Clotilde* (éttoffe nouvelle façonnée). Le fond clair de tulle est garni de trois marabouts. La passe est bordée d'une blonde relevée. Sous la passe est un bandeau en une sorte de mousse de deux verts.

Pardessus *Melazzo* en armure noire. Ce vêtement forme des manches à l'aide du dos qui revient sur le devant; il croise à la taille, et forme de chaque côté une série de plis arrêtés sous des attaches de passementerie d'où partent des enlacements de galons qui ornent le devant et l'encolure.

PATRONS DU MONITEUR DE LA MODE.

HIVER DE 1860-1861.

Schang-Hai.

(Voir notre grande gravure).

Ce vêtement se fait en drap, en soie ou en velours.

Côté N° 1.

N° 1. Devant; il doit être de 32 centimètres plus long que notre patron, il est arrondi en avant, et a 65 centimètres de largeur en bas.

N° 2. Pointe qui s'ajoute au devant et au dos pour donner de l'ampleur au vêtement. Cette pointe s'attache au devant, de la lettre C à la lettre C. Et au dos, de la lettre D à la lettre D.

N° 3. Manche: cette manche est divisée en trois parties. La couture qui part de l'encolure, et qui attache ensemble le dos et le devant, continue le long de la manche, et lui fait former le coude.

N° 3 bis. Seconde partie de la manche; cette seconde partie s'ajoute au n° 3 ter par une couture qui prend à la lettre T et finit à la lettre T, puis revient sur le devant de la manche, et forme une patte attachée par un bouton.

N° 3 ter. Troisième partie de la manche; cette troisième partie tient au dos (voir côté n° 2).

N° 4. Dos: il doit avoir 38 centimètres de plus long que notre patron, et a, dans le bas, 38 centimètres de longueur.

N° 5 (côté n° 1). Passe de chapeau de madame *Plé-Horain*.

N° 6 (côté n° 2). Passe de chapeau de madame *Alexandrine*.

N° 7. Bavolet de ce chapeau.



Duchesse
Madame ALEXANDRINE
Paris

La garniture de ce manteau est formée par deux galons posés à 2 centimètres l'un de l'autre.

Il croise sur le devant, et a trois boutons en avant pour garniture.

Deux petites poches sont posées en biais sur le devant.

Il n'a pas de couture à l'emmanchure. C'est une couture qui forme le coude.

Nous recommandons à nos abonnées trois publications de PATRONS MODÈLES PARISIENS. Patrons nouveaux éprouvés et coupés dans les meilleures maisons de Paris de manière à pouvoir être garantis parfaits.

PATRONS-MODELES DE LA COUTURIÈRE. — Les *Patrons-modèles de la Couturière* donnent, chaque mois, des *Patrons de grandeur naturelle*, d'après les gravures du *Moniteur de la Mode*, de Robes, Corsages, Manches, Pèlerines, Corsets, Manteaux, Mantelets, Fantaisies, Costumes de cour, Pardessus, Amazones, et tout ce qui concerne la confection.

LA LINGÈRE PARISIENNE. — La *Lingère Parisienne* donne, chaque mois, des *Patrons de grandeur naturelle* de tout ce qui comporte la lingerie : Bonnets, Camisoles, Chemises, Jupons, Broderies, Fichus, Pantalons de dames, etc.

LES MODES DE L'ENFANCE. — Les *Modes de l'Enfance* publient, chaque mois, une feuille couverte de *Patrons de grandeur naturelle* des différents vêtements de petits garçons et de petites filles, depuis le premier âge jusqu'à l'adolescence, que la mode sait rendre si coquets et si élégants.

Les tracés de ces publications sont accompagnés d'explications suffisantes pour qu'ils soient parfaitement intelligibles et qu'ils trouvent une application utile, non-seulement pour les personnes qui s'occupent spécialement des modes et nouveautés, mais encore dans toutes les familles.

Chacune de ces publications coûte 6 francs par année en France, 8 francs pour l'étranger.

On peut s'abonner aux trois ensemble ou séparément, en adressant le montant, à M. Henry Picart, rue des Petites-Écuries, 49, à Paris.

Courrier de Paris.

Voici que Paris redevient Paris. J'entends le Paris des gens de plaisir, qui aiment les fêtes, les beaux spectacles, les brouillards, la pluie, les bals, les occasions de toilette, la boue du macadam! Il y a beaucoup de gens de cette catégorie, et je ne les blâme ni ne les critique. On peut bien retourner le vieux dicton d'origine latine, et dire que chacun trouve son plaisir où il le prend. C'est une question de goût et de sentiment, aussi bien que de tempérament et de fortune. Les heureuses gens, dirai-je, moi! Ils n'ont d'autre souci que celui du lendemain, et celui de la prochaine soirée et du prochain spectacle! C'est à envier leur sort! Et pourquoi pas? Je suis de ceux qui vivent dans cette conviction que l'homme est né pour se laisser emporter où le pousse le courant de sa vie! Essayer de remonter ce courant, c'est folie et peines perdues!

Le poète va à sa chimère, l'homme d'argent à son affaire, la femme frivole à son rêve de diamants et de dentelles, l'avocat à sa cause, le magistrat à son tribunal, le critique à sa fêrue, le romancier obéit à son imagination, le cheval de fiacre au fouet du cocher, le savant observe les étoiles et tombe dans le puits. C'est là le sort de chacun! Essayez donc qu'il en soit autrement, et voyez quel galimatias ce serait que ce pauvre monde qui est déjà bien assez troublé comme cela! Envoyez donc la femme plaider en cour d'assises; envoyez donc le romancier juger un procès et rendre un arrêt en matière civile; attellez le poète à un fiacre et le cocher à la critique! Pour le coup nous en verrions de belles. Laissons donc les choses à leur place, et chacun dans son rôle où il est utile, si véritablement l'homme est utile à quoi que ce soit ici-bas!

Ainsi des gens qui aiment Paris dans l'éclat de ses splendeurs et de ses brouillards, de ses bruits, de ses fêtes, de son macadam jaillissant jusqu'au quatrième étage des maisons. Il faut bien des gens comme cela, pour que Paris soit Paris, pour que les pauvres solitaires trouvent un peu d'air, de soleil, de fleurs et de feuilles à la campagne; car il y a des gens, croyez-le bien, dont c'est là le bonheur, la joie, le rêve irréalisable. La vie est un contraste perpétuel, et c'est ce qui en fait le charme et la moralité et le mensonge! Si l'on trouve des rêveurs qui s'écrient avec le poète latin : *O rus quando te aspiciam!* — ô champs, ô campagne, quand vous verrez-je! — il y a des personnes très sensées qui disent avec madame de Staël : « que le plus beau site du monde, ne vaut pas le ruisseau de la rue du Bac. » C'est à prendre ou à laisser, et comme on voit des champs et des ruisseaux il ne faut pas discuter.

Je n'en veux aux gens qui s'en reviennent si joyeux à Paris, que parce qu'ils nous ramènent l'hiver avec eux, et cette année, surtout, il n'y a pas injustice à se plaindre. L'hiver dure depuis l'automne dernier, et si par hasard le temps daigne se mettre au beau, au printemps prochain, nous aurons eu dix-huit mois consécutifs de froid, de pluie, d'humidité. C'est trop, en bonne conscience, et il faut bien reconnaître qu'il y a un peu d'exagération dans ce procédé de l'hiver. Tant de choses mauvaises sont les compagnons de ce rude et impitoyable vieillard! Pardonnez-le-moi, mais je vous demande la permission d'extraire d'une pièce inédite quelques vers qui me reviennent en mémoire. Vous restez libres de les trouver bons ou médiocres, l'auteur ne vous en gardera pas rancune; je me fais sa caution :

Voici déjà l'hiver! Et de sa robe grise
Les coteaux tristement se sont tous recouverts.
Plus de soleil, de fleurs, plus de beaux arbres verts!
Leurs longs squelettes noirs en craquant sous la bise,
Gémissent dans la plaine et font peur aux enfants.
Leurs grands bras où, l'été, les fauvettes cendrées
Venaient cacher leurs nids dans les touffes ambrées,
Se balancent dans l'air dépouillés par les vents.
Si loin que vont les yeux, comme une nappe blanche,
La neige s'entassant couvre partout le sol;
L'homme attristé lui-même au foyer se retranche,
Et l'oiseau refroidi n'ose risquer son vol.

Il y en a beaucoup comme ceux là dans la pièce dont je vous parle. Peut-être bien est-il fort heureux que j'aie la mémoire un peu courte. A vrai dire, toute la pièce n'est pas un réquisitoire contre l'hiver, car l'hiver a de bonnes choses. Il chasse les oiseaux, mais il ramène les chanteurs; il ramène les grands artistes de tous les pays, qui suivent la fortune et le courant de la foule. Où va celle-ci, ils sont bien obligés d'aller, eux, et c'est ainsi que Paris de l'été est un Paris veuf de ses plus magnifiques instruments de plaisir. L'hiver nous ramène les Italiens et il faut voir comme on les a fêtés l'autre soir; comme on a applaudi mademoiselle Battu et Gardoni, et cette musique de Bellini qui s'appelle la *Sonnambula*! La salle était comble, cela va sans dire; mais non pas encore dans tout son éclat. Tout Paris n'est pas encore de retour, j'entends ce Paris riche, somptueux, rayonnant de diamants et de toilette! Mais quel charmant préambule; et comme cette préface fait souhaiter de lire le livre entier.

Avec le retour des Italiens, l'Opéra se sent pris de je ne sais quel entrain nouveau. Rien n'arrête plus les violons; les danseuses ont des ailes aux pieds, les chanteurs des ailes à la voix. On met les petits plats dans les grands, on se multiplie, on se double, on se triple, on se centuple! En avant, et toujours en avant! On fête l'enfant prodigue, on appelle le ban et l'arrière-ban à la rescousse!

L'enthousiasme fait cascade. Les Italiens stimulent l'Opéra, l'Opéra stimule l'Opéra-Comique. Ce dernier marche à grands pas dans la voie de rénovation où il s'est lancé. Il n'en est qu'aux reprises; mais quelles reprises! Deux ou trois chefs-d'œuvre, et c'est beaucoup trois chefs-d'œuvre, car on ne les remue pas à la pelle; des artistes d'un ordre supérieur écartés maladroitement et habilement ramenés au bercail; c'est avec quoi la direction nouvelle a défrayé l'été. Mais vienne l'hiver (c'est toujours pour l'hiver, vous voyez, qu'on garde ses sourires, ses bonnes grâces et ses pièges séduisants!) vienne donc l'hiver et vous aurez du nouveau, et quel nouveau! Les maîtres modernes y doivent tous passer. Auber, plus jeune que les débutants d'hier, et Massé, l'auteur de *Galathée*, Halévy, le père de l'*Éclair* et des *Mousquetaires de la Reine*, et Offenbach, le mélodiste facile et charmant, l'homme d'*Orphée aux Enfers* et de tant d'autres choses! Et Meyerbeer? On dit aussi qu'il pourrait bien faire une halte à l'Opéra-Comique dans son trajet de Berlin à l'Opéra, rapportant dans sa valise la fameuse *Africaine*! Eh! oui; mais ce ne sera plus l'*Africaine*. Elle a tant vieilli qu'elle en a blanchi. Il fallait changer ce vilain nom qui semblait de mauvaise augure et personnifiait la paresse. L'*Africaine* est devenue: *Vasco de Gama*! C'est sous ce titre qu'on jouera la pièce de Meyerbeer.

Partout on nous réserve des surprises pour cet hiver. Au Théâtre-Français on ne reprendra pas le *Duc Job*; au Vaudeville on jouera une nouvelle pièce de M. Octave Feuillet, la *Rédemption*. La reprise de *Dalila*, du même auteur, fait florès en attendant, comme aux premiers jours. Le théâtre du Vaudeville vient de laisser enlever à son répertoire la *Dame aux Camélias*, cette pièce

dont Léon Gozlan disait qu'on devrait la faire figurer sur le *Guide des étrangers à Paris*, au nombre des monuments à visiter. C'est le Gymnase qui s'est emparé, et habile il a été, de la *Dame aux Camélias*. A l'heure où paraîtra ce courrier, il est probable que la *Dame aux Camélias* commencera, sur l'affiche du boulevard Bonne-Nouvelle, une nouvelle série de cent représentations. C'est madame Rose Chéri et Lafontaine qui joueront l'œuvre perpétuelle de M. Dumas fils; on peut répondre que ce sera original et bien joué.

Puisque nous causons littérature, laissez-moi vous annoncer la publication prochaine, probablement encore pour cet hiver, du roman de M. Victor Hugo, les *Misérables*. Cet ouvrage, commencé il y a dix ans, est entièrement achevé. L'illustre poète a demandé 300,000 fr. de son œuvre, on lui en offre 150,000. C'est juste moitié; on s'entendra. Le poète gagnera sa cause et l'éditeur de l'argent. Ce sont des opérations où l'on ne risque rien; demandez aux propriétaires de l'*Histoire du Consulat et de l'Empire* qui, eux aussi, ont payé à M. Thiers 50,000 francs chaque volume de ce gigantesque monument.

X. EYMA.

MÉLANGES.

Le baron Adalbert de Barnim, fils du prince Adalbert de Prusse, et de madame de Barnim, est décédé dernièrement à Chartum, pendant un voyage qu'il faisait à travers la Nubie. Il paraît que ce jeune homme n'a pu supporter le climat; plusieurs personnes de sa suite sont aussi tombées malades. Le défunt était né le 22 avril 1844.

M. Louis Hersent, l'un de nos peintres les plus distingués, membre de l'Institut, doyen de l'Académie des beaux-arts, est mort hier à Paris, à l'âge de quatre-vingt deux ans. M. Hersent n'était pas seulement un grand peintre, il était homme d'esprit et homme de bien. Depuis longtemps son salon était devenu un centre de relations les plus choisies; aussi sa mort laissera-t-elle dans le monde des arts, des lettres et des sciences, où il comptait de nombreux amis, les regrets les plus légitimes et les plus durables.

Une feuille théâtrale annonce l'engagement de mademoiselle Page au théâtre impérial du Cirque, et Priston, jeune acteur très original du Gymnase, est, dit-on, sur le point de passer au Palais-Royal.

La situation des scènes de Paris est toujours très prospère, et le total des recettes du mois d'août dépasse de 400,000 francs le chiffre du mois correspondant de l'année dernière.

C'est dans les premiers mois de 1861, que les hôtes de la maison Sainte-Périne de Chaillot vont aller s'installer à Auteuil, à côté de l'église et de la rue Boileau,

dans vingt beaux pavillons construits au milieu d'un charmant parc bien planté.

Dix pavillons sont déjà terminés; on achève les autres.

La galerie de peinture des écoles flamande et hollandaise du Louvre, qui ne possédait rien de David Ryckaert, vient de recevoir de M. Adolphe Moreau une magnifique toile de ce maître, rival des Teniers, représentant un peintre, peut-être bien David Ryckaert lui-même, peignant un buveur dans son atelier, en compagnie d'un broyeur de couleur et d'un élève.

On continue avec soin le grand inventaire de tous les objets d'art qui garnissent les musées et les palais impériaux. Le numéro d'ordre courant dépasse déjà 40,000. Il est question de faire un semblable inventaire et, par suite, un catalogue pour tous les ouvrages d'art qui décoraient les temples, les églises, les chapelles, les hôpitaux, les couvents et les établissements publics.

C'est une excellente mesure dont on a depuis longtemps reconnu l'utilité.

L'ancien hôtel de M. Émile Girardin, à l'angle des Champs-Élysées et de la rue de Chaillot, vient de disparaître comme par enchantement. Le terrain est en vente.

Le village de Domremy, où est née Jeanne d'Arc, vient de lui élever une statue, due au ciseau de M. Eugène Paul, et sous les auspices de M. Durand, curé de la commune.

Louis DE SAINT-PIERRE.

LES BANDITS NOIRS.

(Voyez le numéro précédent.)

Madame de Saint-Chamans était parvenue de cette façon à tromper tout le monde sur l'origine des ressources dont elle disposait et qui paraissaient inépuisables. Les prodigalités de la Varenne lui servaient aux yeux de ses banquiers complaisants à simuler une fortune dont elle aimait à vanter le chiffre; les redevances honteuses qu'elle extorquait aux délinquants, ainsi que les avances adroitement arrachées aux marchands de Saint-Pierre attelés à son char, éblouissaient le gouverneur qui croyait ne jamais pouvoir faire assez pour une femme de telle qualité. La comtesse avait déployé, enfin, pour arriver à son but, toute l'habileté des escrocs les plus raffinés.

Elle avait, en outre, trouvé un complice com-

plaisant, dévoué, discret, de toutes ses infamies et de tous ses mensonges, dans son propre frère, arrivé à la Martinique sur le même navire que son mari. Ce frère était une sorte de soudard, aventurier sans intelligence, venu dans le Nouveau-Monde pour y continuer, avec un peu plus d'impunité que dans l'ancien, sa vie de paresse, de débauche et de rapine; homme de sac et de corde, à qui pesait déjà l'existence monotone où le condamnait le repos dont jouissait la colonie. Le gouvernement du marquis de la Varenne allait donner de l'aliment à ses loisirs; il augura bien de l'avenir dès que le hasard l'eut placé en présence de sa sœur de la même façon qu'il y avait placé Dubost.

V.

La porte de madame de Saint-Chamans fut plus hospitalière à Maubrac (c'était le nom du frère) qu'elle ne l'avait été au mari, celui-là ayant toujours été fort aimé de sa sœur, à cause de ses mauvaises qualités surtout. On sait que ce privilège de sympathie est réservé aux vauriens. Maubrac avait eu cet avantage sur Dubost, de n'avoir confié à qui que ce fût, dans sa surprise, la découverte heureuse qu'il venait de faire en la personne de madame sa sœur.

Voici comme cette bonne aubaine lui vint :

Ayant ouï parler du merveilleux étalage de luxe de la comtesse, de sa beauté et de ses élégances qui faisaient grand bruit, Maubrac fut poussé, d'abord, par un simple mouvement de curiosité, à vouloir voir de près cette *reine de pacotille*, comme on l'appelait, dont l'ancien monde avait consenti à se débarrasser en faveur du nouveau. Puis, à part soi, Maubrac s'était fait cette réflexion :

— Il est impossible qu'il n'y ait pas là quelque chose à gagner à la force du poignet, à la pointe de l'épée ou à la souplesse de l'échine. On ne dit pas tant de mal d'une femme, et un pays tout entier ne la hait point de la sorte, sans qu'elle ait besoin d'un protecteur ou d'un vengeur. Allons y voir; c'est une fortune comme une autre à courir!

Maubrac était donc parti du fond de sa tanière, située à l'entrée des bois, sur la limite de la civilisation et de la sauvagerie. Là il vivait en relations à la fois avec les nègres *marrons*, les Caraïbes et les colons, n'ayant jamais, par intérêt, trahi ni les uns ni les autres, circonstance à laquelle il devait l'impunité qui l'avait couvert jusqu'alors.

Maubrac, vêtu de son plus propre habit, sa rapière au côté, se promenait le front baissé devant la demeure de madame de Saint-Chamans, rêvant au moyen de pénétrer dans cette maison, lorsqu'en

levant la tête vers la croisée, ses regards se rencontrèrent avec ceux de la comtesse. Maubrac se frotta les yeux pour s'assurer que sa vue ne le trompait point, et en même temps qu'il s'approchait sans façon pour y frapper, la porte s'ouvrit précipitamment et se referma de même. Une main le saisit par le bras et l'entraîna dans une chambre discrète.

— Mon frère, c'est toi ! s'écria-la comtesse en se penchant au cou de Maubrac.

L'aventurier répondit par une étreinte sincère à cette tendre expansion de sa sœur.

— Vrai, lui dit-il, le hasard est bon diable, et il a parfois d'heureuses inspirations !

Maubrac raconta à sa sœur le but intéressé de sa visite, alors qu'il croyait s'adresser à une étrangère.

— Je ne te demande pas d'explications, dit-il à madame de Saint-Chamans, ce que je vois, ce que je sois, me suffit. Tu dois avoir besoin ou tu auras besoin de moi un jour ; me voilà donc à ton service de la tête aux pieds.

Madame de Saint-Chamans ne prit pas la peine de calmer des scrupules que son frère ne pouvait pas avoir.

— Oui, en effet, lui dit-elle, j'ai besoin de toi sans aucun doute : mais, pour que tu me serves comme il convient, il faut que tu abdiques ton titre de frère, publiquement du moins.

— Soit ! pour te servir, il n'est pas de sacrifice que je ne fasse. J'abdique ; mais combien me payeras-tu la couronne que je dépose à tes pieds ?

— Le prix que tu voudras ; nous réglerons ce compte plus tard. N'étant plus de ma famille, tu seras un ami de mon frère, recommandé à moi ; ma protection te retire tout naturellement de la misère où tu es plongé ; tu passes au rang de favori, tu deviens le premier gentilhomme de ma maison... Tu auras, enfin, tous les honneurs et toutes les dignités que tu désireras... pourvu que tu ne sois jamais mon frère qu'entre ces quatre murs.

— Répondre à tes propositions, sœur bien-aimée, ce serait répéter mot pour mot tes paroles. C'est le dire donc que j'accepte le rôle que tu m'assigneras.

— Sous quel nom te connaît-on ici ?

— Sous le simple nom de Maubrac, un nom percé au coude, comme ma casaque... tu vois. Casaque neuve et nom nouveau ne me nuiront pas.

— Tu prendras, ou plutôt tu seras censé reprendre, dès aujourd'hui, ton titre de chevalier, que tu ajouteras à ton nom, qui ne sonne pas mal.

— Va pour le chevalier de Maubrac !

Deux heures après, de Maubrac, puisque de Maubrac il y a, tout habillé de neuf, l'estomac bien lesté, la tête haute et droite comme un palmiste, la

lèvre souriante, le poing sur la pomme de son épée, se promenait fièrement par les rues de Saint-Pierre, racontant à tout venant, et cherchant même les passants pour la leur raconter, son incroyable bonne fortune qu'il appelait sa restauration. La fable était aisée à mettre en circulation dans un pays et dans un temps où les déchéances de la nature de celle où Maubrac avait si longtemps végété, étaient fort communes. Des gentilshommes de la meilleure souche avaient passé par là, ou se trouvaient encore dans le même cas.

Quelques propos que ne s'épargnaient pas les colons dans leur irritation, avaient bien déjà chatouillé l'oreille du nouveau favori ; mais il n'avait pas voulu commencer trop tôt son métier de pourfendeur, feignant de ne les pas entendre, et remettant à plus tard pour prendre sa revanche. Seulement il fit ample provision de ces dires et propos pour tenir sa sœur au courant des antipathies qu'elle inspirait, elle et surtout le marquis de la Varenne.

— Je crois, dit-il à la comtesse en rentrant le soir, que j'aurai fort à faire le jour où tu me mettras de tirer l'épée. Il faut être juste aussi, ce marquis de la Varenne ne me va point ; il sera cause de quelque malheur ici, et je conçois que les colons le haïssent. J'eusse été tout prêt, si par bonheur je ne t'avais pas rencontrée, à me ranger de leur côté contre lui.

— N'oublie jamais, répondit la comtesse d'un ton de menace, que ces mêmes colons, qu'ils haïssent ou qu'ils aiment M. de la Varenne, ce qui m'importe peu, ont fait à ta sœur la plus sanglante des injures.

— Laquelle, ma Claudine ?

— Je leur ai fait l'honneur de les appeler à moi, de leur ouvrir les portes de ma maison, et ils ont refusé de répondre à mon appel, de franchir le seuil de ma demeure !

De Maubrac, par un geste rapide, moitié sérieux, moitié grotesque, tira son épée, et du haut de la croisée qu'il entr'ouvrit, il promena sur la ville de Saint-Pierre un regard de défi.

— Le moment viendra où ce généreux élan sera mis à profit, mon frère ; sois tranquille, nous ne perdrons rien pour attendre.

Une des ambitions de madame de Saint-Chamans avait été, en effet, dès les premiers temps de son arrivée à la Martinique, d'attirer dans son salon, une cour au milieu de laquelle elle eût trôné de toute l'influence de cette fortune honteusement acquise, mais dont elle savait dissimuler l'origine. Elle avait beaucoup espéré, pour atteindre ce but, sur la vanité des créoles faciles à ces tentations. Elle avait oublié de compter avec le sentiment de leur dignité

ei avec leur haine du despotisme. Son illusion ne fut donc pas de longue durée. La colonie entière lui avait tourné le dos, tant à cause de l'impudeur de son intimité avec la Varenne, qu'à cause de la tyrannie de ce dernier ; on en faisait, non sans raison peut-être, remonter tout l'odieux jusqu'à elle.

Madame de Saint-Chamans n'avait point voulu renoncer à ses prétentions et à ses espérances ; mais, sauf les deux ou trois marchands pris dans ses pièges, et à part quelques aventuriers anciens intimes de Maubrac, qu'elle se fût peu soucieuse de recevoir sans les projets qu'elle fondait sur eux, la comtesse avait vu avec rage sa maison resplendissante de fleurs et de lumières, désertée par ceux qu'elle y désirait attirer. Ce n'était pas pour le plaisir et l'orgueil qu'elle s'en promettait, que madame de Saint-Chamans avait mis une telle persistance à son ambition ; son espérance la plus ardente était de voir, un jour, Henri d'Autanne et Du Buc les hôtes de son salon. Elle avait même donné mission à ses plus intimes affidés d'amener à tout prix chez elle les deux jeunes créoles. Elles attachait à cette victoire un prix que l'intérêt rehaussait.

On se souvient de l'étrange impression que la vue de Dubost avait produite sur la comtesse, lorsqu'elle l'avait aperçu causant avec Henri et Du Buc à son arrivée à Saint-Pierre. Cette rencontre, sujet de craintes poignantes pour madame de Saint-Chamans, lui faisait craindre qu'un ordre infidèlement exécuté de la part de ses esclaves, peut-être une surprise, ne remit Dubost en sa présence. Elle avait des raisons, que nous saurons plus tard, pour ne compter point sur la discrétion et le dévouement de Dubost, autant que sur ceux de Maubrac. La joie de madame de Saint-Chamans fut très grande en apprenant de la bouche de son frère que Dubost avait disparu de la colonie, où il était signalé comme déserteur.

Mais ce que la comtesse redoutait, c'était qu'avant sa fuite, Dubost eût fait peut-être quelque confiance à Du Buc. Là était le secret du besoin ardent que madame de Saint-Chamans éprouvait à revoir Du Buc et Henri d'Autanne.

Sa patience et son obstination furent récompensées. Harcelé par des sollicitations dont il n'avait pas saisi d'abord le sens véritable, Du Buc se décida, enfin, par curiosité et un peu par malignité, à se rendre au désir de la comtesse.

Au moment où elle vit Du Buc entrer dans son salon, madame de Saint-Chamans para ses lèvres de leur plus enivrant sourire, mais sans pouvoir défendre son visage d'une pâleur livide, et elle frissonna même de la tête aux pieds.

Le jeune créole s'étant incliné devant elle avec une courtoisie pleine de grâce et de respect, ma-

dame de Saint-Chamans se rassura un peu. Sa main tremblait, cependant, quand elle la tendit à Du Buc qui, en se courbant pour y poser ses lèvres, murmura ces mots :

— Si c'est de mécontentement contre moi que vous tremblez de la sorte, madame, vous avez grand tort. Si c'est d'émotion, je puis vous tranquilliser quand vous le voudrez...

— Tout de suite, monsieur Du Buc, fit la comtesse en prenant vivement le bras du jeune gentilhomme.

Il n'eurent pas de peine à s'isoler dans cette maison déserte :

— J'avais espéré, monsieur Du Buc, dit madame de Saint-Chamans, vous voir accompagné de M. d'Autanne. J'eusse été heureuse de relire avec lui une connaissance à peine ébauchée, pendant une traversée où nous nous trouvions l'un et l'autre mal à l'aise... Pourquoi donc M. d'Autanne n'est-il point venu ?

— Henri, madame, est aussi bon fils que bon frère. Son vieux père est infirme, cloué à moitié sans défense, sur un fauteuil ; sa sœur Antillia est insuffisante aujourd'hui à protéger et à garder le vieux chevalier d'Autanne. Il faudrait un bien impérieux devoir pour arracher Henri à cette sainte faction qu'il monte entre un vieillard et une enfant... Un plaisir et un honneur, deux choses que vous offrez à vos visiteurs, madame, ne suffisaient pas à détourner Henri... fût-ce pour m'accompagner, moi, son meilleur ami.

— C'est un fort brave jeune homme, fit la comtesse, et ce que vous me dites là de lui, redouble la sympathie qu'il m'a toujours inspiré.

— Je le lui répéterai, comtesse, répondit Du Buc en s'inclinant.

— Vous devez épouser sa sœur, dit-on.

— On dit vrai, madame : et c'est un bonheur qui se réalisera bientôt pour moi, je l'espère.

— C'est une fort belle personne que mademoiselle d'Autanne ; je l'ai aperçue une fois à Saint-Pierre ; elle a été fort remarquée, et M. de la Varenne m'a parlé de mademoiselle Antillia avec enthousiasme.

Un moment de silence suivit avec un visible embarras de la part de la comtesse, qui se faisant tout à coup un masque enjoué :

— A propos, monsieur Du Buc, s'écria-t-elle, qui était donc cet homme avec qui vous causiez sous mes croisées, le lendemain de mon arrivée à Saint-Pierre ?

Du Buc feignit l'ignorance et l'étonnement.

— Cet homme, reprit la comtesse, qui s'est arrêté devant vous, au moment où M. d'Autanne et vous alliez vous séparer...

— Je ne me souviens pas, fit Du Buc.

— Pourtant vous l'avez pris par le bras, alors qu'il frappait avec un entêtement déplacé à ma porte.

— Il se peut, reprit le créole; je n'aurai fait en ce cas que mon devoir en vous débarrassant d'un importun.

En disant ces mots, Du Buc tenta de s'affranchir de l'étreinte où le retenait le bras de la comtesse passé sous le sien.

— Je vous remercie de cette galante prévenance, reprit madame de Saint-Chamans; mais là ne se borna pas votre intervention, et il ne se peut pas que vous ayez oublié tout à fait cet incident, car vous avez ensuite emmené cet homme avec vous.

— Allons, fit Du Buc, en paraissant se résigner, je vois bien que vous avez une mémoire qui dérouté les plus fermes résolutions.

— Enfin!

— Cet homme dont vous parlez était fou... à lier ou à noyer...

— Ah! et que vous a-t-il donc conté?

— Des sornettes à dormir debout.

— Encore?

— Ne s'était-il pas imaginé que vous étiez... Mais pardon, comtesse, je ne sais pas, en vérité, si je dois vous répéter les insolents propos de ce maraud...

— Dites, au contraire, dites, je vous prie, fit madame de Saint-Chamans avec une curiosité naïve parfaitement jouée.

— Eh bien! continua Du Buc en feignant de se laisser arracher les paroles une à une, ce fou ne s'était-il pas imaginé que vous étiez... sa femme?...

— Sa femme? murmura la comtesse avec un étonnement plein de candeur.

— Oui, tout simplement sa femme, laquelle, ajouta ce misérable, aurait été fille de chambre chez le président de Lamoignon, de qui il était, lui, le perruquier...

— Voilà, vous en conviendrez, monsieur Du Buc, une méprise qui ne laisse pas que de m'être flatteuse.

La comtesse prononça ces mots sur un ton et avec un sourire de grande dame qu'un propos de laquais ne peut pas atteindre; si bien que le créole sembla hésiter.

— Ma foi, reprit-il, ce début me mit en goût de curiosité, et comme Dubost, car c'est le nom de ce pauvre fou, me paraissait en veine, je le poussai à des...

— A des confidences?

— Si l'on peut appeler ainsi les sottises qu'il m'a débitées.

— Voyons, voyons toujours! je ne serai pas fâchée d'entendre mon histoire... en effigie.

— Soit!... madame Dubost donc, je ne vous fais pas l'injure de songer à vous en vous rapportant ce roman, — madame Dubost, dis-je, aurait été d'un grand secours à M. de Lamoignon dans les spoliations odieuses qu'on l'accuse d'avoir commises contre les traitants dans cette fameuse campagne des Chambres de justice qu'il présida.

Du Buc regardait obliquement la comtesse; son visage était toujours souriant. De son côté, celle-ci fixa sur Du Buc impassible, et jouant admirablement l'incrédulité, ses yeux où ne brilla pas un éclair de colère, où ne passa pas un nuage d'inquiétude.

— Continuez donc, dit-elle au jeune homme, cela m'amuse considérablement.

— Dubost, reprit le créole, me raconta entre autres cet épisode, qu'un traitant nommé Bou... Bour...

— Bourvalais, peut-être?

— C'est cela même.

— Je l'ai parfaitement connu; c'était un ancien laquais parvenu, fort habile homme, et qui avait très bien appris de son maître l'art de porter l'habit, de prendre le tabac et de secouer son jabot; un singe de belles manières! Ces gens-là sont curieux d'imitation! Eh bien! Qu'est-il arrivé à Bourvalais?

— Bourvalais avait été taxé par la Chambre de justice à rendre gorge de douze cent mille livres. Dubost se mit en tête de l'aller trouver, et lui proposa, moyennant un pot de vin de trois cent mille livres, de le faire rayer de la liste des poursuites. Son plan était, connaissant la cupidité de M. de Lamoignon, de partager avec son maître les trois cent mille livres, à la condition de rayer en effet Bourvalais de la fatale liste.

— Qu'arriva-t-il alors? demanda madame de Saint-Chamans.

— Il arriva que M. de Lamoignon, déjà repu par des prévarications sans nombre de la même espèce, n'avait convoité de l'immense fortune de Bourvalais et de son luxueux mobilier que deux seaux d'argent — deux chefs-d'œuvre d'orfèvrerie — destinés à faire rafraîchir le vin. Il avait, en conséquence, donné mission à madame Dubost de faire à Bourvalais la proposition de sa grâce, moyennant l'abandon des deux seaux d'argent. Mais l'habile femme trouvant que c'était, en vérité, trop peu, avait stipulé, en outre, un prix de cent cinquante mille livres qui lui furent bel et bien comptés par Bourvalais, heureux d'échapper à la spoliation et à l'exil à si bon compte!

— C'est fort adroit cela, savez-vous? murmura madame de Saint-Chamans.

— Aussi Dubost fut-il tout déconfit quand le

traitant lui répondit qu'il avait passé, marché deux heures auparavant avec quelqu'un des domestiques du président. Furieux, le laquais n'eut rien de plus pressé que de dénoncer le fait à M. de Lamoignon qui fit rendre gorge, à son profit bien entendu, à l'indiscrète fille de chambre. Mais il la récompensa, paraît-il, de son habileté, toujours au dire de Dubost, en faisant d'elle sa maîtresse.

— Cette récompense, si c'en était une, fut bien méritée, n'est-ce pas ?

— A coup sûr. Quant à Dubost, de crainte qu'il ne révélât ce secret, il fut condamné, sous je ne sais quel prétexte, aux galères d'où il parvint à s'échapper pour venir aux îles. Voilà bien j'espère, une histoire de fou !

— Tout cela peut être très possible, au contraire, murmura la comtesse. Mais si par le fait d'une de ces ressemblances, que le hasard explique quelquefois, ce pauvre diable a cru reconnaître en moi sa femme, il a dû être bien étonné, bien émerveillé, de la voir grande dame et au rang où je suis.

— Eh bien ! c'est là, au contraire, ce qui a paru l'étonner le moins. Elle est capable de tout, a-t-il dit. Et quand j'ai voulu lui faire comprendre la vanité de son insolente supposition : — Oh ! elle sera parvenu, m'a-t-il répondu, à ensorceler le vieux Lamoignon. Voilà où l'injure commençait pour vous, madame, et j'ai dû imposer silence à ce fou en le menaçant de lui plonger la tête dans la mer. Je n'ai eu véritablement raison de son incroyable obstination qu'en lui démontrant à quoi s'expose un laquais qui ose insulter, même par la pensée, une femme de votre qualité.

— Et qu'avez-vous fait de ce malheureux ?

— Ma foi, je l'ai laissé en proie à une profonde agitation. Il aura été pris de remords par la suite, dans un accès de raison. Ce qu'il est devenu, je n'en sais rien. Toujours est-il signalé déserteur...

— J'en ai regret. J'aurais voulu voir cet homme, causer avec lui, le convaincre...

— De son erreur ? Ah ! madame, pouviez-vous descendre si bas ? Tenez, réjouissez-vous, au contraire, de sa disparition ; vous le voyez, on est injuste envers vous dans ce pays, et cette injustice paraît barbare à ceux qui vous approchent. Mais vous payez les fautes et les erreurs de M. le marquis de la Varenne. Eh bien ! qui sait si des propos de ce fou, la malignité publique n'eût pas tiré une arme bien aiguisée, bien affilée, avec laquelle on eût tranché votre réputation. Dubost est bien où il est, ne vous inquiétez pas de lui.

— Merci des paroles que vous venez de dire, monsieur Du Buc, interrompit la comtesse. Êtes-vous donc de mes amis, vous ?

— Si vous voulez bien me faire l'honneur d'agréer à ce titre mes services, madame...

— Vous me consolez en ce moment de tout ce que j'ai souffert depuis mon arrivée en ce pays.

En quittant la comtesse, le jeune créole s'en alla murmurant :

— Ton mari est, en effet, en lieu sûr. Les cachots de mon habitation sont creusés à dix pieds sous terre, bien maçonnés et garnis de solides barres de fer. Va, j'entretiens la colère du tigre qu'un jour je lâcherai sur toi !

VI.

Madame de Saint-Chamans, après le départ de Du Buc, avait rejoint la Varenne.

— Vous voyez, mon cher marquis, lui dit-elle avec un calme habilement joué, comme vos créoles continuent à m'insulter ! Je renonce, à partir de ce soir, à leur offrir mes salons dont ils ne veulent pas...

— Je vous approuve, et je vous vengerai...

— Merci bien. Mais j'ai une grâce particulière à vous demander.

— Laquelle, ma chère Claudine ?

— C'est que vous fassiez arrêter M. Du Buc, et que vous lui fassiez couper le cou ou tout au moins la langue.

— Comment choisissez-vous justement le seul des créoles qui se soit montré, sinon empressé, du moins sensible à votre appel ? Conservez rancune à M. d'Autanne, que vous avez trop honoré de vos instances, je le comprends ; mais M. Du Buc...

— J'eusse préféré une impolitesse de sa part à l'insulte qu'il m'a faite.

— Quelle insulte donc ?... dites-la moi...

— Il est de ces choses, mon ami, dont une femme désire qu'on respecte le secret. Si vous vous en rapportez à ma parole, sachez que M. Du Buc m'a insultée, et...

— Ne vous emportez pas, chère Claudine ; votre déclaration me suffit, et sans que j'insiste davantage pour savoir le motif de votre haine contre Du Buc, je vous laisse le soin de trouver et de me fournir l'occasion de vous venger...

— L'occasion... ou le prétexte ?

— Même le prétexte.

— Je le trouverai !... Ah ! murmura la comtesse, quand la Varenne l'eut quittée, je saurai bien où M. Du Buc a enfermé Dubost, sans doute pour se servir de lui contre moi... Le misérable ! m'a-t-il assez torturé ce soir !... Il me payera cher cette comédie de sourires et de coquetterie !...

Comme son frère passait en ce moment près d'elle :

— Maubrac, lui dit-elle, viens, que nous causions ensemble d'un projet que j'ai conçu.

La comtesse ferma au verrou la porte de sa chambre. Maubrac s'allongea tout éperonné sur un sofa et écouta.

Le lendemain de la conversation échangée entre Maubrac et sa sœur, conversation dont les événements qui suivent vont révéler le sens, le lendemain, dis-je, Maubrac que ses habitudes avaient lié d'intérêt tant de fois avec les esclaves *marrons* et leurs chefs, se rendit à son ancien *ajoupa*, sur la lisière de la montagne Pelée. Maubrac avait apporté avec lui un quartaut de bonne eau-de-vie, et de l'argent plus que ses poches n'en avaient contenu jusqu'alors.

Depuis un mois qu'il avait abandonné ce repaire moitié sauvage, pour goûter de la vie qu'il avait menée, l'herbe avait crû avec un luxe envahissant autour et dans l'intérieur de la cabane. Maubrac fit un peu la grimace en songeant au lit voluptueux, à la bonne chère, aux douceurs élégantes qu'il venait de quitter pour ce bouge d'où les herbes semblaient vouloir le chasser. Le toit de l'*ajoupa* et les bambous qui en formaient les murailles apparaissaient au milieu des haziers et des plantes grimpanes, comme la ruine d'un antique monument.

Maubrac remarqua cependant que l'herbe avait été foulée autour de la cabane, et que les quelques légumes laissés en terre au moment de son départ avaient été moissonnés. Un mousquet oublié dans un coin de l'*ajoupa* avait également disparu. A une centaine de pas de la porte, obstruée par une barrière de verdure, il ramassa un *bangala* (1) dont le bout ferré portait des taches de sang caillé, ainsi qu'un long couteau que l'humidité du sol avait rouillé.

— Non-seulement, pensa Maubrac, on m'a fait l'honneur de me venir visiter en mon absence, mais encore on a pillé mes terres et dévalisé l'intérieur de ma maison; de plus on s'est battu sur mon territoire.

Il n'était pas douteux pour Maubrac que la lutte se fût passée entre nègres, les armes trouvées le disaient assez; preuve à peu près certaine que les *marrons* de Fabulé et ceux de Macandal s'étaient rencontrés en ce lieu.

— C'est bien de l'honneur pour moi, en vérité, murmura le colon, que ma maison soit le but des pèlerinages des deux bandes ennemies!...

Maubrac ne savait pas combien de temps dure-

(1) Bâton ferré qui était une arme terrible entre les mains des nègres.

rait son exil dans l'*ajoupa*; il fallut donc songer à en rendre le séjour, sinon agréable, du moins possible. Aidé par un esclave dont il s'était fait accompagner, il eut recours au moyen le plus expéditif et le plus pratiqué dans le Nouveau-Monde pour défricher les terres: il mit le feu aux herbes de l'intérieur de la cabane. L'aventurier fut médiocrement satisfait de voir fuir devant cet incendie, où il y avait plus de fumée que de flammes, deux ou trois nichées de serpents épouvantés. Cette découverte le décida à faire la même opération autour de la cabane. L'incendie, qui avait là de l'aliment à satiété, s'étendit sur un vaste espace, en répandant dans l'air une fumée épaisse et noire qui dura toute l'après-midi et jusqu'au soir; à ce moment, la flamme basse et bien nourrie, commença de répandre une lueur sinistre qui roulait à ras de terre comme une vague de feu.

Après qu'il eut purgé sa retraite, Maubrac dit au nègre qui l'accompagnait :

— Maintenant, va-t'en faire bonne garde ou bonne chasse à l'entour; et le premier *marron* que tu rencontreras, amène-le moi en lui disant qui l'attend ici.

Maubrac se servait de ce nègre, comme les chasseurs de bêtes fauves se servent de certains animaux qu'ils offrent en holocauste à la voracité du tigre ou de la panthère.

Le nègre, pour qui la tentation était bien forte de se trouver seul et libre en plein pays de *marronnage*, voulut cependant sonder les intentions de l'aventurier. Il lui posa donc naïvement cette question :

— Si, au lieu de pouvoir conduire ici les *marrons* que je rencontrerai, ce sont eux qui m'entraînent au fond des bois?

— Imbécile, répondit Maubrac, t'imagines-tu qu'en te conduisant ici, je n'ai pas fait à l'avance le sacrifice de ta personne? Crois-tu que j'aie espéré de pouvoir de ramener à Saint-Pierre? Est-ce que le poisson que tu jettes à la mer après l'avoir pêché, s'avise de revenir sur le rivage? Amène-moi donc d'abord des *marrons*, après quoi tu partiras avec eux, s'il te semble bon; je n'y prendrai pas garde.

— Merci, maître, répondit le nègre avec joie.

Et il partit en courant.

Maubrac s'allongea dans un hamac et attendit, l'œil et l'oreille au guet. Soit que les émanations du quartaut d'eau-de-vie eussent pénétré jusqu'au fond des bois, soit que l'incendie des haziers et des herbes de l'*ajoupa* eût paru aux nègres de loin, un signal leur annonçant le retour d'un hôte ami, toujours est-il que vers le milieu de la nuit, Maubrac entendit un bruit de pas légers, et, à travers les

vous voulez bien me faire l'honneur de...
ne cessera de se moquer de tout ce...
surtout la comtesse, le jeune comte s'en alla...
me est, en cela, en son air. Les ce-...
de son habituel tout comme à dix pieds...
erre, bien marquée et grise de volutes...
de lui. Va, j'espère la voir du type...
pour je l'attendrai sur lui!

me de Saint-Denis, après le départ de...
avait rejoint à l'église...
me voyez, mon cher mari, lui dit-elle...
celle-là même nuit, comme nos enfants...
ni à m'oublier! le roman, j'en parle de ce...
me aller mes salons tout là se redent

à vous approuver, et je vous rassure...
d'être bien. Mais j'ai une grâce particulière à...
souhaiter...
appelle, ma chère Clotilde!
est que vos lettres m'ont fait le plus de...
à lui laisser composer le son et tout ce genre

Comment choisissez-vous justement le seul...
vieux qui se soit montré, sans enlever, de...
sensible à votre appel? Comment pouvez-vous...
raisonner, que vous avez trop aimé de vos...
me, je le comprends, avec M. de la...
cette grande me inquiète de ce point à...
qu'il n'a fait.

Quelle tristesse dans... d'être à moi...
est de ces choses, mon ami, dont on...
désire qu'on respecte le secret. Si vous me...
partez à ma portée, sachez que M. de la...
sensible, et...

Ne vous enportez pas, chère Clotilde, vous...
sont me suffir, et sans que j'aie besoin de...
me savoir le motif de votre lettre contre de...
à vous laisser à moi de trouver et de me...
l'excuse de vos vœux...
raison... ou à présent?

à me le présente...
de trouver... Ah! pourquoi la comtesse...
à l'homme tout qu'elle, je vous fais et...
à lui enlever Dubois, sans doute pour se...
à lui contre moi... La comtesse! n'est-ce...
cette ce soir... Il me paraît que vous...
de savoir et de constater!

bambous mal joints, il aperçut la lueur rougeâtre d'un flambeau de résine. Il sauta à bas de son hamac, et attendit de pied ferme les visiteurs qui lui arrivaient.

— Qui va là? cria-t-il.

— Est-ce vous, compère Maubrac? demanda une voix que le colon reconnut bien.

— Oui, Fabulé, c'est moi, tu peux t'approcher.

Fabulé s'avança suivi de deux compagnons et salua familièrement Maubrac.

— Est-ce mon nègre qui t'a conduit ici? demanda l'aventurier.

— Quel nègre?

— Un drôle que j'avais mis en faction pour avertir le premier de vous qu'il rencontrerait, que j'étais ici, et désireux de te voir, compère. Si tu n'as point rencontré ce coquin, c'est qu'il sera déjà parti *marron*.

— Est-il à vous, ce nègre?

— Tu sais bien, Fabulé, que je n'ai plus d'esclaves. J'en ai possédé deux; ils sont allés l'un après l'autre dans ton propre camp, et tu me les as gardés. Non, celui-là m'avait accompagné pour me servir pendant les quelques jours que je viens passer à la campagne, au milieu de vous. On me l'avait prêté, et je lui avais permis de partir dès que je n'aurais plus besoin de lui.

— C'est un misérable! s'écria Fabulé avec une indignation sérieuse; voulez-vous, maître, qu'on le recherche et vous le ramène?

Cette proposition du chef *marron* n'étonna pas Maubrac; il savait par expérience combien est fantasque le caractère du nègre. Dans la pensée de Fabulé, cet esclave n'était pas dans une condition à s'évader; il avait abusé d'une confiance dont il n'était pas digne.

— Je ne tiens pas à ce drôle, répondit Maubrac; je n'ai plus besoin de lui, puisque te voilà, et même je te fais cadeau de sa personne; s'il vient à ton camp, garde-le, il sera de bonne prise.

— Merci, maître, répondit Fabulé, en s'asseyant sur le quartaut d'eau-de-vie qu'il regardait, depuis son arrivée, d'un œil de convoitise, et il reprit: Je vous croyais devenu tout à fait riche et puissant?

— Tu ne te trompes pas, compère; aussi t'ai-je dit tout à l'heure que j'étais venu passer quelques jours à la campagne pour te voir et causer avec toi. La fortune ne me rend ni oublieux ni ingrat.

— Et qu'est-ce que vous avez donc à me dire, maître? demanda le nègre en battant un air de danse sur les douves du petit baril.

— Oui, je suis devenu riche, Fabulé; je suis l'ami, le protégé, le favori de la comtesse de Saint-Chamans. Sais-tu de qui je veux parler en te nommant cette dame?

— Parfaitement, répliqua le nègre; c'est, dit-on, une très jolie dame, très généreuse, très bonne, et que les créoles détestent. Raison de plus pour que nous l'aimions, nous autres!

— A merveille! Eh bien! madame de Saint-Chamans, à qui j'ai parlé de toi, de ta bravoure, de tous tes mérites, enfin, m'a chargé de t'offrir son amitié, sa protection, ce baril d'eau-de-vie sur lequel tu es assis, et l'argent que j'ai dans ma poche, en échange d'un service...

— Je suis prêt à tout! s'écria Fabulé en enlevant la bonde du quartaut et il but à grandes gorgées l'eau-de-vie qu'il versait dans le creux de sa main.

— Il va sans dire, reprit Maubrac, que la protection de la comtesse, celle du gouverneur et la mienne te sont acquises, avec l'impunité la plus entière. Tu pourras donc t'y prendre, pour réussir, de telle façon que tu voudras.

— De quoi s'agit-il? demanda le nègre en faisant claquer ses lèvres repues, et en reprenant sa première position à cheval sur le baril.

— Il y a à la Martinique un créole que madame de Saint-Chamans abhorre. Il l'a insultée, blessée dans sa dignité.

— Une dame qui est si bonne et qui a de la si bonne eau-de-vie!

Et comme si un souvenir irrésistible se fût emparé de son palais, Fabulé s'assit par terre, enleva de nouveau la bonde du quartaut, emplit un petit *couï* qu'il portait dans sa poche, passa une rasade à Maubrac, puis à chacun de ses deux compagnons, et, pour son compte, vida deux fois le *couï*.

— Comment se nomme ce créole? demanda-t-il en se dressant sur ses pieds.

— Il s'agit de M. Du Buc, le connais-tu?

— Parbleu! si je le connais. Eh bien! qu'est-ce que la bonne maîtresse veut qu'on lui fasse? Faut-il le tuer?

— Non, il faut tout simplement le ruiner, d'abord, en faisant révolter ses nègres, en mettant le feu à sa case. Surtout, n'oublie pas ceci, Fabulé, tu profiteras du désordre où sera l'habitation pour fouiller les cachots et enlever un blanc que la comtesse soupçonne M. Du Buc d'y avoir enfermé.

— Ensuite?

— Tu enlèveras ce blanc, et tu le conduiras à ton camp.

— Que faudra-t-il faire de lui?

— Le bien cacher et le bien enchaîner, de peur qu'il ne s'évade ou qu'on ne le reprenne, et attendre les ordres de la comtesse.

— Je suis prêt. Dans deux jours, Fabulé, la torche dans une main et le couteau dans l'autre, aura payé à la bonne madame le prix de son amitié... et de son eau-de-vie.

— Tu réponds du succès, compère ?

— J'en réponds. Joachim, reprit Fabulé en s'adressant à l'un des deux nègres qui l'avaient accompagné ; mets-toi vite en route pour l'habitation Du Buc, et dis au commandeur que je l'attends demain, dans la nuit, devant les bambous de la rivière Blanche.

— Es-tu sûr de ce commandeur ? demanda Maubrac.

— Sur un ordre de moi, il sèmera la révolte dans toute l'habitation.

— Adieu, compère.

— Adieu, maître.

Fabulé s'éloigna emportant son baril d'eau-de-vie, et faisant sonner ses poches où Maubrac avait versé deux poignées d'argent. Maubrac avait trouvé moyen de faire des économies. Il creusa un trou dans un coin de l'ajoupa et y enterra le restant de la somme.

— Que l'herbe y pousse maintenant, murmura-t-il, et qu'elle lui soit légère !...

Maubrac n'espérait pas que sa mission fût si promptement terminée. Heureux de ce rapide dénouement, il s'apprêtait, dès le matin, à se mettre en route, lorsque Macandal apparut sur le seuil de l'ajoupa.

— Ma foi ! pensa l'aventurier, je ne devais pas manquer d'être promptement débarrassé de ma corvée : si je n'avais reçu, hier au soir, la visite de Fabulé, celle de Macandal, ce matin, mettait fin à mon exil. L'un ou l'autre, cela m'importe peu. — Bonjour, compère, ajouta-t-il en s'adressant au mulâtre.

— Vous avez besoin de moi, maître ? demanda le chef en examinant scrupuleusement l'intérieur de l'ajoupa.

— Qui t'a dit cela ?

— Votre nègre, qui est venu jusqu'à mon camp m'annoncer votre arrivée, le désir que vous aviez de me voir, et me faire part que vous étiez chargé de m'offrir un baril d'eau-de-vie.

Maubrac se mordit les lèvres.

— De quel nègre veux-tu parler ? demanda-t-il.

— De celui à qui vous aviez donné la permission de partir marron, dès qu'il m'aurait envoyé à vous. Il s'est récompensé lui-même en entrant à mon camp, où il a été le bien-venu. Vous n'espérez pas que je vous le ramène, n'est-ce pas ?

Maubrac se sentit confus et intimidé.

— Où donc est le baril d'eau-de-vie ? fit Macandal, et quel service voulez-vous de moi, maître.

Maubrac prit le parti de tout avouer.

— Ma foi, mon pauvre compère, dit-il à Macandal, je n'avais pas chargé ce nègre de t'avertir, toi plutôt que Fabulé. Ce dernier est venu hier au soir,

il a passé la nuit ici, et il a emporté le baril d'eau-de-vie.

Au nom de Fabulé, Macandal poussa un rugissement.

— Et vous lui avez demandé le service que vous attendiez de moi ?

— Naturellement, mon compère ; mais sois tranquille, avant peu de temps j'en appellerai peut-être à ton dévouement aussi.

— C'est bien, répondit Macandal d'une voix sombre. Et quelle espèce de service lui avez-vous demandé, à ce nègre ? ajouta-t-il sur un ton où perçaient et sa haine contre Fabulé, et le mépris qu'il professait pour son rival.

Maubrac comprit qu'il fallait agir avec prudence.

— Si c'était à toi, répondit-il à Macandal, que j'eusse demandé ce service et que Fabulé m'eût posé la question que tu me poses, je lui eusse répondu...

— Que vous vouliez garder votre secret, interrompit le mulâtre, c'est juste, monsieur Maubrac, gardez-le. — A part soi, Macandal ajouta : Heureusement, j'étais caché derrière l'ajoupa, et j'ai tout entendu. M. Du Buc sera prévenu à temps.

— Tu ne m'en veux pas, Macandal, fit Maubrac, qui commençait à s'inquiéter de l'air sombre et réfléchi du mulâtre.

— Moi, maître ? Et de quoi vous en vouloir ? Fabulé a été plus prompt que moi, cette fois encore ; il arrive toujours chez vous le premier, même quand il s'agit de voler le mousquet que vous aviez laissé dans votre ajoupa, et de dévaliser vos plantations. Mes nègres n'ont pas été assez forts pour défendre la propriété d'un ami ; ils ont été battus et vaincus à votre porte... C'est encore pour lui sans doute que vous avez enterré dans ce coin... je ne sais quoi ?...

— Là ? fit Maubrac en montrant la terre fraîchement remuée où il venait de cacher son argent.

— Oui, là, reprit le mulâtre.

— Eh bien ! j'ai enterré dans ce coin une poignée d'argent que je te donne en compensation du baril d'eau-de-vie.

Maubrac se croyait quitte à bon marché en sacrifiant ses épargnes.

— Merci, répliqua brusquement Macandal ; je n'ai pas besoin de cet argent. Je rends gratuitement les services qu'on me demande. Vous le verrez quand l'occasion se présentera.

L'aventurier avait hâte de s'éloigner ; la présence du mulâtre le mettait mal à l'aise. Il éprouvait comme un mauvais pressentiment de cette préférence involontaire qu'il avait accordée à Fabulé dans l'accomplissement d'une mission à la fois difficile et périlleuse.

Il savait Macandal bien autrement intelligent que son rival ; mais il était trop tard pour en appeler au concours du premier. Lui confier maintenant un secret que, d'après la conversation de Macandal, il croyait ignoré de celui-ci, c'était risquer de compromettre l'entreprise. Par haine contre le nègre, par dépit ou par caprice même, le mulâtre était capable de le faire échouer.

— Adieu, compère ! lui dit-il, je reviendrai ici un jour, bientôt sans doute, exprès pour te voir. Mon signal sera une torche hissée au haut de ce palmiste.

— Je serai exact à l'appel, répondit Macandal. Au revoir donc, maître !

Quand Maubrac fut parti, Macandal déterra l'argent de l'aventurier, et alla le jeter dans un ravin au fond duquel roulait un de ces nombreux ruisseaux dont est sillonnée la Martinique et qui deviennent, aux jours de tourmente, des torrents formidables.

— Fabulé serait capable de découvrir cet argent, murmura Macandal ; et moi, je n'en ai pas besoin.

Macandal lança les deux poignées de monnaie dans le gouffre avec un naïf dédain, qu'un philosophe de la civilisation eût envié. Il écouta les pièces rebondir et sonner sur les roches qui servaient de lit au ruisseau ; penché sur le ravin, il suivait, avec une joie qui se reportait surtout à la déception qu'éprouverait Fabulé, la chute de ces pièces d'or et d'argent dont il faisait si peu de cas, lui.

Ce n'étaient pas seulement la haine et la jalousie qui avaient inspiré à Macandal la résolution d'avertir Du Buc du complot tramé contre lui, c'était surtout son dévouement pour la famille d'Autanne. Or, Macandal, parfaitement au courant de tout ce qui se passait dans l'intérieur de la maison de son ancien maître, savait que Du Buc était fiancé à Antillia. Ruiner Du Buc, c'était attenter à l'avenir d'Antillia, c'était jeter le deuil dans la famille d'Autanne.

Macandal se dirigea en plein jour, au risque de se faire arrêter, au risque de sa vie même, vers l'habitation d'Autanne, de manière à devancer le messager de Fabulé.

VII.

Macandal courut directement à la case de M. d'Autanne. Ses anciens compagnons d'esclavage le regardaient avec étonnement passer silencieux et calme dans son audace ; ils n'osaient en croire leurs yeux, que ce mulâtre *marron*, sous la menace du fouet, de la prison, bravât ainsi en plein jour, sur sa propre habitation, l'autorité et le courroux du maître. Ses meilleurs amis, ses plus dévoués affidés,

détournaient la tête pour ne le point voir. Macandal comprenant cette réserve et cette crainte, ne chercha à adresser la parole à aucun d'eux. Il traversa pareil à un fantôme ou à un Dieu, ce troupeau d'esclaves stupéfaits.

Macandal continua son chemin, sans s'émouvoir. Dans le voisinage des dépendances de la maison il avisa Lucinde assise sur le seuil d'une porte, le visage caché dans ses deux mains et plongée dans une rêverie si profonde, qu'elle n'entendit pas venir le mulâtre. Celui-ci toucha l'épaule de Lucinde, qui se leva en poussant un grand cri.

— Es-tu fou ? dit-elle au fugitif, de venir en plein jour ici ? Vas-tu recommencer ton insolente entreprise et vouloir dîner à la table de M. d'Autanne ? Oh ! va-t'en, Macandal, sauve-toi au nom du ciel !

Le mulâtre écouta froidement et sans sourciller cette explosion de crainte de la part de Lucinde.

— Tiens, reprit celle-ci en voyant que Macandal demeurait immobile et impassible, j'avais tout à l'heure de mauvais pressentiments ; quand je fermais les yeux, je voyais le ciel tout noir... Va-t'en, te dis-je.

— Tu avais raison d'avoir de sinistres pensées, Lucinde, car d'effroyables malheurs menacent cette maison ; mais ce n'est pas pour moi qu'il faut craindre. Je viens, au contraire, conjurer ces malheurs.

— De quels malheurs parles-tu ?

— Conduis-moi vite dans ta case et va dire à M. Henri, secrètement, que je l'y attends.

— Dire à M. Henri que tu l'attends ! murmura la jeune négresse avec terreur.

— Ne crains rien, va ; M. Henri ne m'arrachera pas un cheveu. Il me remerciera au contraire.

Lucinde obéit avec trouble aux ordres de Macandal ; elle l'introduisit dans sa case, et alla toute tremblante prévenir Henri sans oser prononcer devant lui le nom de Macandal !

Quand le jeune créole se trouva en présence de l'esclave, celui-ci lui dit d'une voix ferme et résolue :

— Maître, je suis Macandal.

Henri frissonna en fixant un regard de surprise sur le mulâtre, dont le visage ému accusait cependant une certaine confiance dans le résultat de la démarche qu'il accomplissait à ce moment.

— Ah ! c'est toi qui es Macandal, murmura Henri qui ne pouvait croire que ce coupable vint se jeter au-devant du supplice, sans qu'un grave motif le poussât à agir ainsi.

— Vous pouvez, maître, reprit-il, me faire arrêter, jeter au cachot, fouetter ; je me livre à vous. Mais quand vous m'aurez entendu, vous jugerez si je mé-

rite un châtement ou la conservation de ma liberté.

— Parle, fit Henri; et pourvu qu'il ne te prenne pas la fantaisie d'insulter de nouveau mon père et ma sœur, en voulant t'asseoir à leur table, si en effet tu m'apportes quelque grande nouvelle, je te promets de te laisser partir d'ici aussi librement que tu y es venu.

Macandal raconta alors à Henri, dans tous ses détails, la scène à laquelle il avait assisté, la nuit précédente, et lui révéla le projet arrêté entre Fabulé et Maubrac.

— Tu es certain, lui demanda Henri, que c'est la comtesse de Saint-Chamans qui est l'âme de ce complot?

— J'en suis certain, maître.

— Quel parti crois-tu le plus prudent à prendre, Macandal? Faut-il arrêter Fabulé ou le commandeur de l'habitation de M. Du Buc?

— Vous ne parviendrez pas à vous emparer de Fabulé, je le sais; empêchez plutôt le commandeur d'aller au rendez-vous. Partez vite pour l'habitation de M. Du Buc, maître, si vous voulez éviter de bien grands malheurs.

— Ce n'est pas assez de nous assurer de ce commandeur, il faudra encore...

— Vous me direz vos projets plus tard, monsieur Henri; courez au plus pressé.

— Tu as raison, Macandal. Tu seras libre; mais attends mon retour avant que de partir.

— C'est dit, maître, je vous attends.

Cinq minutes après, Henri montait à cheval et portait au galop pour l'habitation Du Buc.

— Ce pays est perdu! pensait le jeune créole, pendant que son cheval l'emportait avec la rapidité du vent. Ce pays est perdu, si une intrigante, pour servir ses vengeances, déchaîne contre nous les hyènes, et que nous soyons obligés d'en appeler aux tigres et aux lions pour nous défendre!

Henri n'avait voulu répondre à aucune des questions d'Antillia, chez qui son air inquiet avait excité une curiosité soucieuse. Henri avait une grande foi dans le cœur et dans l'esprit de sa sœur. Ce n'était donc point par défaut de confiance qu'il avait refusé de donner à la jeune fille les explications qu'elle demandait, c'était par crainte que quelque oreille indiscrete ne surprit cette confidence. Henri se borna à lui dire :

— Fais-toi conduire par Lucinde à l'endroit d'où je viens, et commande à l'homme que tu y trouveras de te répéter les mêmes paroles qu'il m'a dites. Au revoir, sœur, bon courage et bon espoir.

Macandal, après le départ d'Henri, s'était retiré dans le coin le plus obscur de la case, la tête penchée sur sa poitrine, les bras croisés dans l'attitude que l'on a donnée au Spartacus brisant ses fers.

Macandal, qui certainement n'avait jamais entendu parler de Spartacus, méditait, à ce moment, sur l'issue possible de cette lutte où il allait peut-être jouer un rôle qu'il n'avait pas encore pu entrevoir.

La présence d'Antillia troubla son rêve, mais y ajouta en même temps un splendide éclat qui éblouit les yeux du mulâtre. Seulement, l'horizon de son ambition s'était élargi, et la beauté de la jeune créole lui avait apparu comme le soleil d'un ciel jusqu'alors caché à ses regards. Macandal avait grandi dans sa pensée et dans sa propre estime, en proportion du rôle qu'il allait remplir. Il s'était dépouillé de son humilité, de son ignominie d'esclave *marron*, et il avait pris l'âme, les passions, l'orgueil d'un héros. Pour la première fois, il avait osé regarder en face une femme blanche, la fille de son maître, avec les yeux d'un homme et non plus avec ceux d'un esclave.

Il demeura un instant immobile, contemplant Antillia, et frissonnant aux paroles qu'elle prononça; un nuage passa sur son cerveau et obscurcit sa pensée. Il ne put articuler un seul mot, et tomba à genoux devant la jeune fille, dans une attitude où celle-ci ne vit que du respect et de la soumission.

Lucinde ne se méprit point sur l'émotion et le trouble de Macandal. Elle se rappela tout à coup l'enthousiasme avec lequel le mulâtre lui avait souvent parlé de sa jeune maîtresse. Ce fut comme un éclair dans la pensée de Lucinde, qui sentit son cœur se serrer, et ses dents coupèrent ses lèvres; le sang lui jaillit du cœur au cerveau, et elle ne put définir, en ce moment, qui elle haïssait le plus d'Antillia ou de Macandal.

C'eût été un tableau curieux à peindre, comme expressions diverses, que celui de ces trois personnages: l'un, maître à peine d'une passion subitement révélée, dont l'énergie s'épanouissait sur son visage avec une naïveté toute primitive; l'autre, abritée dans l'orgueil de sa race et de son rang, ne soupçonnant pas qu'un esclave *marron* pût avoir tant d'audace, acceptait cet hommage avec une candeur charmante; enfin Lucinde, frappée au cœur et mordue par le serpent de la jalousie, contemplait d'un regard plein de haine ce spectacle, que sa pensée n'aurait pu concevoir.

Antillia retira doucement sa main sur laquelle Macandal s'était courbée.

— Macandal, lui dit-elle, mon frère t'ordonne de me confier la cause de son départ précipité.

Le mulâtre se releva, et s'adressant à Lucinde :

— Le secret des blancs ne nous appartient pas, dit-il à la négresse. Laisse-moi seul avec mademoiselle Antillia.

Lucinde demeura immobile à sa place. Je n'affir-

merais pas qu'elle eût compris l'ordre que Macandal venait de lui donner.

— N'as-tu pas entendu? reprit le mulâtre.

Lucinde ressentit au cœur un froid glacial; elle se retira lentement et comme à regret. Elle feignit de s'éloigner, puis revint et colla son oreille contre la porte que Macandal avait fermée avec précaution. Elle entendit ainsi la confidence entière du complot. Ce secret, surpris en pleine ébullition de haine et de jalousie par la jeune négresse, lui parut être une arme que le ciel envoyait à sa vengeance. Lucinde, en proie à une sorte de délire, s'enfuit rapidement sans savoir où la fièvre poussait ses pas. Une sorte d'instinct la mit sur le chemin des bois de la montagne Pelée. Elle marcha de la sorte jusqu'à la nuit, s'arrêta sur le bord d'un des précipices qui encadrent le lit de la rivière Blanche, dont les eaux tourmentés par les roches, grondent avec un bruit de cataracte, s'assit sur une large pierre, et, le menton appuyé dans sa main, elle se prit à réfléchir.

Antillia, après qu'elle eut reçu la confidence de Macandal, laissa le mulâtre dans la case de Lucinde, et rejoignit son père devant qui elle affecta un calme admirable.

Xavier EYMA.

(La suite au prochain numéro.)

LE POÈME DES LARMES,

Par F. Fertault et Julie Fertault (1).

Voici un poème que je viens de lire avec des pleurs. Sa première apparition s'était faite sans bruit. Les amis intimes des auteurs, encore accablés du coup terrible qui les avait frappés, avaient eu presque seuls les prémices d'une poésie toute nouvelle, touchante de douleur en même temps qu'exquise par la forme. C'était l'histoire poétisée du plus grand malheur qui puisse arriver au sein de l'union conjugale : un père et une mère consacrés à la culture, à l'éducation de leur fils unique, voyant tout à coup détruire toutes leurs espérances et la mort insatiable enlever leur cher trésor!

Mais l'explosion de la douleur maternelle se faisant jour sous la forme la plus poétique, le cri des entrailles s'achevant en strophes navrées, bien que jusqu'alors la pauvre mère ne se fût jamais essayée à la poésie, c'est là un fait psychologique des plus étonnants. Nous le signalons au monde lettré, aux âmes sensibles, aux esprits délicats.

Nous le disons avec une entière conviction, jamais ils ne sauraient lire d'œuvre plus attachante que ce petit volume. Jeune homme, nous avons versé et fait verser

(1) Paris, L. Curmer, 2^e édition, 1 beau vol. in-16, avec portrait. Prix, 3 fr. 50 c.

des pleurs à la lecture du *Lépreux de la Cité d'Aoste*. Les lyriques doléances de madame Desbordes-Valmore nous ont touché vivement. Les plaintes, les sanglots arrachés à Victor Hugo par la catastrophe qui lui ravit sa fille, nous ont bien ému. Mais ce *Poème des Larmes* a je ne sais quoi de plus touchant encore. Les *Nuits* de Young, outre qu'elles sont trop longues, sont d'une désespérance païenne. Ici, au contraire, vous trouvez la vraie poésie, celle du cœur; vous y apprenez une religieuse résignation.

« Il faut savoir souffrir pour savoir bien aimer, »

dit la mère, elle qui avait déjà soupiré cet autre vers :

« La mère sans enfant c'est la plante sans fleur. »

Le *Stabat* de Pergolèse n'est pas plus attendrissant.

Dans les accents paternels on trouve naturellement plus de force; la résignation, pour être plus mâle, ne vous en émeut pas moins :

« O vieillesse! tu peux venir!

» Sur mon sentier rugueux, quoique mon pied se lasse,

» Mon pied, je le sens bien, doit s'écorcher encor...

» Contemple encor, mon œil, l'horizon qui te brûle?

» Gagne encor, pèlerin, la mort qui se recule...

» On ne peut trop payer la mort! »

Cette deuxième édition, soignée avec une sorte de piété, se trouve augmentée et, pour ainsi dire, enrichie du concours de vingt-deux poètes accourus pour rendre hommage à l'œuvre remarquable. Sans cesse nous entendons prétendre que la poésie se meurt, que la poésie est morte. Cependant, notre époque renferme bien des motifs poétiques : grands faits ou belles choses appellent leurs chants. Voyez, d'ailleurs, le *Poème des Larmes* apparaît, et vingt-deux plumes poétiques le célèbrent aussitôt. Lisez dans le volume ces éloges spontanés. Lisez l'Introduction, savante, nerveuse et même éloquente, de M. Henri Bellot; le sonnet de M. Eugène Nus, poète élégant en même temps qu'auteur dramatique distingué; la pièce de mademoiselle Mélanie Bourotte, jeune talent d'une touche virile et d'une expression énergique et gracieuse à la fois, en train de se faire une belle place parmi les femmes poètes de ce siècle.

Nous sommes forcé d'être court; mais nous ne terminerons pas ces quelques lignes sur l'œuvre intime de M. et de madame Fertault, sans nous écrier aussi avec un poète, M. Ars. Thôvenot, admirateur comme nous :

« Oui, chacun des accents de ce divin poème
M'a rempli d'une douce et triste émotion. »

TOGNO fils.

Le Cirque de l'Impératrice a fait sa clôture le 42 courant. Samedi, 43, a eu lieu l'inauguration de la saison d'hiver.

Adolphe GOUBAUD, directeur-gérant.

LE

MONITEUR DE LA MODE.

MODES,

Renseignements divers, description des Toilettes.

Jamais peut-être les transitions dans la toilette n'auront été aussi peu ménagées que cette année, car à la fin d'un été complètement illusoire, les femmes qui depuis le printemps tenaient en réserve les fraîches et diaphanes parures composées en prévision d'une saison normale, ont fini par vouloir les sortir *quand même*; aux moindres velléités de soleil elles semblaient croire à l'avènement d'un tardif printemps. Cette illusion, toutefois, a été promptement dissipée, et de nouveau on s'organise pour l'hiver comme s'il n'était pas permanent depuis douze mois.

Les manteaux de drap et de velours lisérés de couleur, bordés de fourrures ou ornés de passementerie, remplacent sans intermédiaires les châles et les écharpes de barège et de mousseline pareils aux robes, les pointes de dentelle ou de cachemire et les casaques de soie. La forme de ces manteaux admet une grande variété. Nous en avons indiqué plusieurs et nous y reviendrons. Leur caractère général est l'ampleur et le confortable. Il y en a d'attachés sur le côté par des rangées de boutons ou d'agrafes de passementerie posées en biais, d'autres sont boutonnés en avant. La plupart ont des revers sur la poitrine et aux manches, d'autres seulement des petits cols carrés ou arrondis et des garnitures de fourrure au bas des manches. On les orne beaucoup sur les épaules, sur la poitrine et au milieu du dos, de médaillons et de plaques de passementerie avec glands ou pendeloques.

Comme robes de fatigue, le reps de laine à toutes petites côtes est en grande faveur en ce moment. Il se vend surtout en noir, parce que d'une part, cette nuance la plus distinguée de toutes, est de plus en plus adoptée chez nous, et d'autre part parce que cette température si défavorable aux intérêts de la mode a causé dans les organisations délicates de cruels ravages qui mettent en deuil bien des familles. On porte aussi des veloutines façonnées, des velours épinglés, des popelines unies, de l'alpaga, et plusieurs autres espèces d'étoffes de laine soit unies, soit tramées ou brochées de soie.

Pour les robes habillées, le satin broché a une grande vogue, mais il ne détrône pas la moire française dont l'usage est plus étendu et plus général.

Une charmante robe que portait ces jours-ci une élégante et aimable femme, était de moire gris mousseline, coupée au-dessus de l'ourlet par une large bande de taffetas bleu de Chine. Les manches, de moire grise,

bordées de bleu, plates, ouvertes en dessus du poignet, et attachées par des agrafes bizantines, étaient surmontées de deux bouffants, et de distance en distance, tout autour dans les creux du second bouffant, étaient posées des agrafes semblables. En dessus du premier bouffant était comme une épaulette de moire grise, formée par une pointe et deux barbes plates retenues chacune par une agrafe. Le devant du corsage était tout orné de nœuds de taffetas bleu retenus par des agrafes, et la ceinture également bleue était attachée par une agrafe du même style, mais un peu plus compliquée.

Nous avons admiré aussi une autre robe de moire vert myrthe garnie en avant, d'une large bande de velours noir frangée de jais, et de chaque côté, posées en tablier, de deux autres bandes de velours faisant bretelles au corsage. Les manches, à deux bouffants dans le haut, étaient fendues en arrière du poignet et garnies, dans l'ouverture, de velours et de jais. Sur chaque épaule était un ornement de velours et de jais retombant sur le haut de la manche.

Une autre jolie robe était de taffetas noir, sans séparation à la taille, ornée, au-dessus de l'ourlet, d'une bande de taffetas brun, en avant, d'une bande pareille sur laquelle étaient posés de larges boutons noirs. De chaque côté de la robe sont de très petits volants noirs tuyautés, et de chaque côté, en arrière de ce petit volant, une bande brune posée à plat et lisérée de noir des deux côtés. Cette bande, qui s'arrondit à la jupe, fait revers au corsage et retourne en arrière de la manche. Cette manche, étroite et froncée à l'emmanchure, va en s'élargissant jusqu'au-dessous du poignet, et se termine par un revers composé de même que l'ornement de la jupe.

Une robe, commandée par la jeune et charmante comtesse de C... pour le bal de nocces de l'une de ses amies, est de tarlatane rose sur dessous de satin. La jupe est garnie, dans le bas, de cinq petits volants bordés de satin rose, et au-dessus de ces volants est une seconde jupe de tarlatane blanche relevée en draperie à plis plats retenus de distance en distance par des touffes de trois roses, l'une blanche, l'autre rose, et la troisième saumon. Le corsage, en forme de clamyde, est blanc sur dessous rose et a, placée très bas, une touffe pareille à celles de la jupe. Les manches, courtes et bouffantes, avec draperies blanches et bouillonnées roses, sont très froncées dans la saignée et terminées par des bouquets de roses qui, avec le bouquet du corsage, dessinent une courbe gracieuse. La coiffure, de roses assorties, était une couronne ronde bien qu'un peu avancée sur le front, entr'ouverte par derrière, et formant de grosses touffes

sur les côtés. Ces fleurs et cette coiffure révélaient par leur grâce et leur délicatesse, le nom de madame *Petit-Perrot*, 20, rue Neuve-Saint-Augustin. On admirait au même bal plusieurs autres coiffures dues à la même création artistique. L'une était une couronne de chène mélangée de feuillage et de fruits qui, posée sur une chevelure blonde, épaisse et très ondulée, était d'un effet ravissant. Une autre, était une jardinière composée de pensées, de réséda, de roses et d'héliotrope. Une autre, toute de cinéraires, avec une seule touffe de toutes petites pâquerettes roses. Une autre, une simple couronne toute ronde de larges pâquerettes blanches à cœurs jaunes, faisant sur une belle chevelure brune l'effet d'un diadème d'étoiles. Les coiffures de velours et de plumes auxquelles madame *Petit-Perrot* sait donner un si remarquable cachet d'élégance, les fleurs de velours et les groupes de fruits occupent plus particulièrement, en ce moment, son important atelier.

Les fleurs et les fruits de velours concourent, en effet, avec les plumes et la dentelle à orner les plus beaux chapeaux de la saison. Comme toujours, afin de nous bien renseigner sur ce qui se portera, nous avons visité les somptueux magasins de madame *Plé-Horain*, 27, rue de Grammont, et nous pensons que nos lectrices aimeront mieux voir ici décrites qu'appréciées quelques-unes des merveilles que nous y avons rencontrées.

C'est d'abord un chapeau de velours noir (le noir mélangé au blanc continue son succès) à fond plat, à bavolet de satin blanc bordé d'un biais de velours et d'une petite dentelle. En dessus de la passe est une barbe de dentelle noire nouée à boucles plates et d'où part du côté gauche une petite plume frisée couchée sur la passe comme une grosse bouffette. Le bandeau se compose d'une chicorée de velours bleu à cœur de taffetas noir posée un peu en biais sur le front, et continuée du côté droit par une petite plume pareille à celle du dessus. De chaque côté sont des joues de blonde unie et de larges brides de ruban noir.

Une capote coulissée en soie Magenta a un bavolet bordé de velours noir, une traverse de velours noir à double nœud plat, des brides noires, et un dessous composé d'un demi-diadème de baies de sorbier en pierres roses montées en or, et d'un demi-diadème de nœuds de velours noirs.

Un chapeau de velours noir à fond tendu a un haut bavolet, et une sorte de turban de taffetas gris broché de noir et de blanc. Le turban qui remplit le devant de la passe est fixé de distance en distance par des bouffettes de plume noire. Le bandeau se compose de branches d'olives roses montées en or, entourées de feuillage et de ruches de dentelle noire et blanche.

Un chapeau de velours noir à fond peu profond et un peu soulevé en arrière, a une chicorée de velours semblable garnissant presque entièrement son côté droit; une barbe de dentelle nouée sur la passe et retenue par deux gros boutons de jais, et des bouts retombent de chaque côté du bavolet, tandis qu'une autre barbe de dentelle est froncée sur le devant de cette passe, qu'elle garnit comme une coquille ou un éventail. De dessous la coque gauche du nœud part une petite plume noire qui retourne

sous le bandeau et vient se poser au milieu d'une chicorée de velours ponceau. De chaque côté sont des joues de blonde blanche et des brides noires.

Un chapeau de velours épinglé violet est plissé en avant, tendu des côtés, a en dessus une barbe de dentelle posée à plat et dont le milieu est retenu par des boutons de jais, de même que les bandes de velours qui sont de chaque côté et au milieu du bavolet. Sous le bandeau sont, d'un côté, deux grosses pensées d'une nuance très douce, et de l'autre côté des boucles de velours.

Au nombre des ravissantes coiffures créées par madame *Plé-Horain*, nous citerons aussi une guirlande de petites marguerites bleues et de grappes de fruits noirs, faisant un peu la pointe sur le front, et ayant en arrière, faisant cache-peigne, une longue écharpe de tulle brodé d'or que retient un double nœud de velours agrafé par un cercle d'or émaillé.

On porte beaucoup de ruches de taffetas découpé. L'une de taffetas marguerite des Alpes était fermée en arrière par une barbe de dentelle noire très largement nouée et une branche d'olives roses à monture d'or.

Une autre coiffure était de velours noir avec des agrafes de perles et de longues plumes blanches. De coquets petits bonnets, les uns à fonds bouillonnés, les autres à fonds de résilles, sont ornées de fleurs rares, disposées d'après les combinaisons les plus ingénieuses.

Trois toilettes complètes demandées à la maison de commission *Lassalle et Cie*, rue Louis-le-Grand, 37, et boulevard des Capucines, 4, par une mère et ses deux filles, pour assister à un mariage qui se fait à la campagne, ont été composées ainsi : celle de la mère, femme de trente-huit ans, très jeune et remarquablement distinguée, d'une robe de soie pensée, de ce tissu si épais et si résistant que l'on nomme taffetas double-chaîne, avec semé de petits bouquets noirs brodés à la main; cette robe est ornée, dans le bas, d'un seul grand volant de 40 centimètres environ, puis de cinq petits velours noirs de la largeur du doigt, le premier posé sur les fronces du volant, et au-dessus de ces cinq petits velours, de la tête du volant; — d'un paletot de velours soutaché de soie pensée. Le dessin se composait de palmes de la grandeur de la main dans le bas du vêtement, et de plus en plus petites en montant vers la taille. Celles du corsage s'élargissaient au contraire un peu en montant. Sur chaque manche il n'y avait que deux de ces palmes; — d'un chapeau de dentelle noire et de blonde blanche, à bavolet de soie blanche recouvert de dentelle noire, et bordé par un petit rouleau de velours vert. Sur le côté de ce chapeau était une touffe de marrons avec leurs enveloppes à aspérités, et les brides étaient noires à larges rayures de satin vert. Des gants de chevreau paille brodés de pensée complétaient cette toilette.

Celle des deux jeunes sœurs, l'une de quatorze et l'autre de seize ans, étaient des robes de taffetas bleu avec la casaque pareille soutachée et des chapeaux de tulle blanc et de dentelle noire, ornés de nœuds de pâquerettes blanches avec leur feuillage, en dessus et en dessous de la passe.

Le cachemire de l'Inde, que toute femme un peu élé-

rouleaux et vient se poser au milieu d'une chapelette blanche et des brides noires.

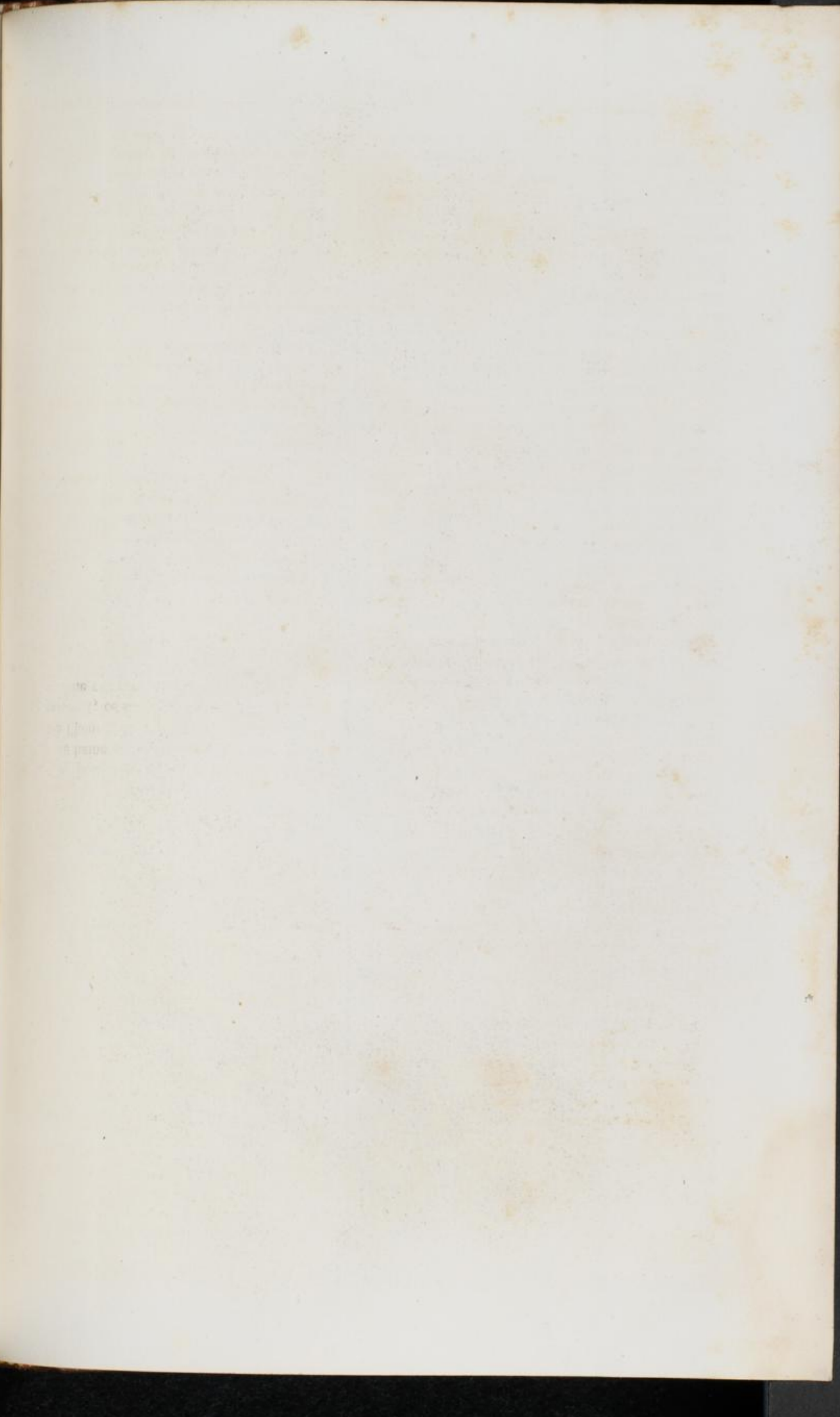
Après de velours éponge violet est placé en haut les côtés, à en dessus une bande de dentelle à plat et tout le milieu est rempli par des plis, de même que les bandes de velours qui se trouvent à gauche et à droite de la jupe. Sous le tout, il y a une bande de velours qui se trouve à gauche et à droite de la jupe.

Après de velours éponge violet est placé en haut les côtés, à en dessus une bande de dentelle à plat et tout le milieu est rempli par des plis, de même que les bandes de velours qui se trouvent à gauche et à droite de la jupe. Sous le tout, il y a une bande de velours qui se trouve à gauche et à droite de la jupe.

Après de velours éponge violet est placé en haut les côtés, à en dessus une bande de dentelle à plat et tout le milieu est rempli par des plis, de même que les bandes de velours qui se trouvent à gauche et à droite de la jupe. Sous le tout, il y a une bande de velours qui se trouve à gauche et à droite de la jupe.

Après de velours éponge violet est placé en haut les côtés, à en dessus une bande de dentelle à plat et tout le milieu est rempli par des plis, de même que les bandes de velours qui se trouvent à gauche et à droite de la jupe. Sous le tout, il y a une bande de velours qui se trouve à gauche et à droite de la jupe.

Après de velours éponge violet est placé en haut les côtés, à en dessus une bande de dentelle à plat et tout le milieu est rempli par des plis, de même que les bandes de velours qui se trouvent à gauche et à droite de la jupe. Sous le tout, il y a une bande de velours qui se trouve à gauche et à droite de la jupe.





615

8

7

6

7

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue Richelieu, 92.

Modèle pour le nouveau de Costumes d'Enfants, exécutés dans les Ateliers spéciaux

DES MAGASINS de NOUVEAUTÉS À ST. AUGUSTIN RUE N° 8 ST. AUGUSTIN, 45.

...ent manger d'avoir,
 ... de Paris, rue de Richelieu
 ... aussi utile que dat
 ... le froid riclame sooven
 ... à l'oeil, et où, cependa
 ... des robes qui au cœur
 ... pour un grand no
 ... fond noir, fond bla
 ... à hautes bordures, a
 ... les plus
 ... Leno et la dentelle
 ... rue des Jédoeurs,
 ... elles remplacent av
 ... dans les châles et le
 ... une application
 ... les femmes jettent
 ... leur entrée da
 ... soit en robe tout
 ... de couleur, soit
 ... de très ric
 ... de celles que nous
 ... l'autre Magenta, off
 ... Les dessins si bi
 ... ressortent d'un
 ... vives et brillante
 ... atteintes de l'inte
 ... la parfumerie rechet
 ... des rides, des re
 ... les alterations de la
 ... leur emploi raison
 ... la parfumerie d'élite
 ... l'estreion et le
 ... mode nouveau, qui
 ... qu'elle est solid
 ... à le secret d'effacer su
 ... préoccupations et du ch
 ... traher primitive.
 ... des années, prépar
 ... bienfaisantes pour
 ... de violettes, une p
 ... donne aux cheveu
 ... un même temps que le
 ... ou femme de violettes,
 ... les meilleurs et des plu
 ... de Thibaut est depuis
 ... les médecins.
 ... de violette d'Italie
 ... et d'une grande
 ... Madame.

N° 615.

PLANCHE D'ENF

... l'achat de la maison
 ... Modèles nouveaux pour 18

gante ne peut manquer d'avoir, et qu'elle choisit de préférence au *Persan*, rue de Richelieu, 74, n'a jamais été d'un emploi aussi utile que dans cette saison indéterminée, où le froid réclame souvent les vêtements les plus lourds de l'hiver, et où, cependant, le soleil se montre parfois plus radieux qu'au cœur de l'été. Aussi le *Persan* vend-il chaque jour un grand nombre de ces châles plus spécialement fond noir, fond blanc, fond vert myrte, ou amarante et à hautes bordures, aux dessins les plus compliqués et aux couleurs les plus multiples.

La dentelle *Lama* et la dentelle de Cambrai de la maison *Ferguson*, rue des Jeûneurs, 40, d'une si belle fabrication qu'elles remplacent avec avantage la dentelle de Chantilly dans les châles et les mantelets des toilettes d'été, ont encore une application très heureuse dans les pointes que les femmes jettent négligemment sur leurs épaules pour faire leur entrée dans un salon. La dentelle de Cambrai, soit en robe tout entière recouvrant un dessous de satin de couleur, soit seulement en volants et en berthes, constitue de très riches et très séduisantes parures. Deux de celles que nous avons vues, l'une bouton d'or et l'autre Magenta, offraient surtout un très heureux aspect. Les dessins si bien choisis et si corrects de MM. *Ferguson* ressortent d'une manière merveilleuse sur ces nuances vives et brillantes.

Les premières atteintes de l'hiver voient toujours le triomphe de la parfumerie recherchée dont les cosmétiques préservent des rides, des rougeurs, des gerçures, et de toutes les altérations de la peau si nuisibles à la beauté. Par leur emploi raisonné et judicieux, certains produits de la parfumerie d'élite ont même une influence très salutaire sur l'entretien et le bon état de la santé.

La *crème froide mousseuse*, qui diffère entièrement du *collé-cream* en ce qu'elle est solidifiée et mousseuse tout à la fois, a le secret d'effacer sur les traits fatigués les traces des préoccupations et du chagrin et de leur rendre toute leur fraîcheur primitive.

La *rosée des abeilles*, préparation nouvelle, est une lotion des plus bienfaisantes pour la toilette et les bains.

Le *baume de violettes*, une pommade fluidifiée aux huiles vierges, donne aux cheveux de la force et de la souplesse en même temps que le lustre le plus agréable.

Le *savon au baume de violettes*, rare difficulté vaincue, est l'un des meilleurs et des plus adoucissants pour la peau.

Le *savon de Thridace* est depuis longtemps approuvé et conseillé par les médecins.

Et les *gouttes de violette d'Italie* sont un parfum tout à fait aristocratique et d'une grande suavité.

Madame Marie DE FRIBERG.

N° 615.

PLANCHE D'ENFANTS.

Vêtements d'enfants de la maison de nouveautés A SAINT-AUGUSTIN. Modèles nouveaux pour 1860-1861.

Nous recommandons à nos abonnées trois publications de PATRONS MODÈLES PARISIENS. Patrons nouveaux éprouvés et coupés dans les meilleures maisons de Paris de manière à pouvoir être garantis parfaits.

PATRONS-MODÈLES DE LA COUTURIÈRE. — Les *Patrons-modèles de la Couturière* donnent, chaque mois, des *Patrons de grandeur naturelle*, d'après les gravures du *Moniteur de la Mode*, de Robes, Corsages, Manches, Pèlerines, Corsets, Manteaux, Mantelets, Fantaisies, Costumes de cour, Pardessus, Amazones, et tout ce qui concerne la confection.

LA LINGÈRE PARISIENNE. — La *Lingère Parisienne* donne, chaque mois, des *Patrons de grandeur naturelle* de tout ce qui comporte la lingerie : Bonnets, Camisoles, Chemises, Jupons, Broderies, Fichus, Pantalons de dames, etc.

LES MODES DE L'ENFANCE. — Les *Modes de l'Enfance* publient, chaque mois, une feuille couverte de *Patrons de grandeur naturelle* des différents vêtements de petits garçons et de petites filles, depuis le premier âge jusqu'à l'adolescence, que la mode sait rendre si coquets et si élégants.

Les tracés de ces publications sont accompagnés d'explications suffisantes pour qu'ils soient parfaitement intelligibles et qu'ils trouvent une application utile, non-seulement pour les personnes qui s'occupent spécialement des modes et nouveautés, mais encore dans toutes les familles.

Chacune de ces publications coûte 6 francs par année en France, 8 francs pour l'étranger.

On peut s'abonner aux trois ensemble ou séparément, en adressant le montant, à M. Henry Picart, rue des Petites-Écuries, 49, à Paris.

Courrier de Paris.

Il y a des gens qui sont si bien pénétrés de l'hypocrisie de certains mots qu'ils en tirent un excellent parti et contribuent à multiplier les dupes que ces mots font dans le monde. Parmi ces mots hypocrites et menteurs, le plus menteur et le plus hypocrite à coup sûr est le mot conseil. Les gens dont je viens de parler ont une prétention, c'est, en entendant les victimes de tous les conseils donnés en pure perte récriminer contre l'espèce humaine, de réhabiliter le conseil dans leur esprit. Ainsi, quand ils ont saisi le côté faible d'un projet ou d'une œuvre, et qu'ils l'ont bien emplâtré et étagé de bonnes solives, ils s'en viennent vers quelqu'un de ces hommes qui tiennent à passer pour juges excellents et dont ils ont besoin de flatter la vanité. Ils expliquent alors leur projet ou leur œuvre dans sa conception primitive, puis sournoisement :

— Cependant, disent-ils, je n'ai pas voulu me décider avant de vous consulter, parce que je vous sais de bon conseil (ici l'autre s'incline et fait la roue). Voici, à mon avis, le point vulnérable de mon affaire, et... je crois... je suppose... il me semble que ceci vaudrait mieux, qu'en pensez-vous ?

Après avoir écouté l'amélioration proposée, l'homme

qui est de si bon conseil et dont la besogne est ainsi toute tracée, n'hésitant pas entre une stupidité et une chose moins stupide, se prononce naturellement pour la moins bête des deux.

— C'est votre avis ? dit le demandeur de conseil.

— Parfaitement, répond le donneur de conseil qui a le bénéfice, alors, d'avoir trouvé justement ce que l'autre avait arrêté dans sa pensée. La vanité de tous les deux est satisfaite de cette façon, et il s'ensuit que le public, enclin souvent à se mêler de choses qui ne le regardent pas, dit de l'un : « C'est vraiment un homme précieux, il donne toujours d'excellents conseils, » et de l'autre : « A la bonne heure, voilà un garçon qui réussira, parce qu'il écoute au moins les conseils qu'on lui donne. » Soit dit en passant, il n'est rien qui plaise davantage au vulgaire qu'un homme qui écoute les conseils. C'est une proie offerte à tant de vanités et à tant de spéculations !

Mais il arrive parfois et le plus souvent même, qu'entre les deux avis ouverts par le demandeur de conseil, le consulté trouve une troisième opinion ou plus bête ou meilleure. Dans le premier cas, vous vous gardez de suivre le conseil ; dans le second cas, vous n'en faites encore qu'à votre tête, par cette raison que tout conseil qui contrarie un plan bien arrêté à l'avance, est un conseil perdu. Il s'ensuit ou une réussite ou un insuccès. Dans ce dernier cas, on en est quitte pour dire à celui dont on a dédaigné l'avis : « Ah ! si j'avais écouté votre conseil ! » et à part soi : « Il ne valait peut-être pas grand'chose, mais n'importe, j'aurais pu essayer ! » Ce qui flatte considérablement l'autre et lui donne à ses propres yeux et aux yeux du monde une importance considérable. Si l'on réussit, contre l'attente du donneur de conseil, celui-ci en paraît tout étonné, d'abord, mais il prend sa revanche en disant :

— C'est bien ; mais peut-être c'eût été mieux si vous aviez suivi mon conseil.

— Probablement, répond l'autre pour peu qu'il soit adroit.

Voilà la partie de raquettes qui se joue tous les jours, et qui contribue à faire croire à la réalité du plus hypocrite de tous les mots de la langue française.

Ce préambule un peu long peut-être me conduit à vous raconter l'histoire toute fraîche d'un de ces donneurs de conseil. C'était un ancien conseiller d'État, du temps de la Restauration, que vous me permettrez de vous désigner par l'initiale B. — B..., en prenant sa retraite, s'était retiré à la campagne, en Normandie. Sous prétexte qu'il avait été conseiller, les paysans le harcelaient pour avoir de lui des conseils sur toutes choses. Mais à tout prendre, les paysans normands sont des hommes comme les autres et sujets à tous les défauts de l'espèce humaine ; c'est-à-dire qu'ils ne suivaient aucun des conseils que leur donnait B... Quoique peu novice dans la connaissance du cœur humain, B... avait été élevé, comme tant d'autres, dans cette illusion que la candeur, la simplicité et toutes les vertus se sont réfugiées dans l'âme naïve des paysans. Mais il n'avait pas été longtemps à s'apercevoir qu'il jetait ses conseils aux moineaux, et que l'hypocrisie du mot n'était pas moins flagrante à la campagne qu'à la ville.

Du jour où il s'en aperçut, B... ferma sa porte aux quêteurs de conseils. Quelques-uns, cependant, trouvèrent moyen de la forcer encore, et il s'ensuivit les deux aventures que je vais vous raconter et qui prouvent que les plus malins dans la science du cœur humain sont loin d'en connaître tous les détours et toutes les obscurités.

Un matin notre conseiller était occupé à massacrer l'avant-garde d'une armée de colimaçons en train de prendre d'assaut ses espaliers où se dorlotaient au soleil les plus belles pêches du pays. Sous prétexte de causer horticulture, un *fineau* de l'endroit accosta le jardinier amateur, et de pêche en abricot, il lui exposa, en lui demandant conseil, un de ces points délicats en affaires où l'honneur tout entier est engagé, mais que l'on pouvait jouer, cependant, au hasard d'un procès qui, même gagné, n'eût pas laissé que de lui arracher quelques sacs d'écus. Le paysan hésitait beaucoup, je dois en convenir, sur le parti à prendre. Il avait l'épiderme de l'honneur assez chatouilleux, mais celui de sa bourse l'était bien davantage. Il aurait voulu concilier le tout et c'était difficile. Il s'ensuivit une longue discussion au bout de laquelle B..., impatienté de tant de *mais* et de tant de *si*, s'écria :

— Je vois qu'en fin de compte vous avez envie d'entamer un procès, eh bien !...

— Faut que je fasse le procès, alors ? C'est votre avis ?

— Oui, je vous le conseille... répondit B... qui tourna le dos au paysan.

— C'est drôle tout de même, pensa celui-ci, que M. B..., un homme de si bon conseil, m'en donne un pareil !... oh ! non, je ne ferai pas ce procès, car il y va de mon honneur.

B... ne songeait plus à cette affaire, lorsqu'il apprit le peu de compte que le paysan avait tenu de son mauvais conseil dicté par l'impatience.

— Parbleu ! s'écria l'ex-conseiller, voilà bien le cœur humain ! Jusqu'à présent, j'avais eu la sottise de donner à tous ces butors d'excellents conseils que pas un d'eux n'a suivis ; j'en donne un détestable et dont ma conscience eût rougi si j'eusse été de sang-froid, ce niais-là, heureusement, agit comme toujours en sens inverse du conseil et accomplit un acte honorable. Allons ! désormais, je saurai comment m'y prendre.

B... ne tarda pas à trouver l'occasion d'appliquer la nouvelle expérience qu'il avait acquise du cœur humain. A peu de jours de là, un jeune gars se faufila bien penaud et bien timide dans le cabinet de M. B...

— Pardon, excuse, monsieur ; mais je viens vous demander un conseil,

— Parle, mon garçon, parle.

— Voilà l'affaire, monsieur. Il faut vous dire que l'an prochain je tire à la conscription. Pour lors, j'aime le métier de soldat ; mais mon père n'entend point de cette oreille-là, et il m'a confié une somme d'argent à porter à la ville pour me faire assurer contre la mauvaise chance que j'appellerai la bonne. Eh bien ! l'idée m'est venue de ne faire point la commission à papa, et... je sais bien que ce n'est peut-être pas honnête, et voilà ce qui me fait hésiter... mais j'ai envie de garder l'argent, à seule fin de partir à coup sûr, si je tombe au sort.

... demandé B...
... parce que je vous dis
...
... se souvint de
... et exécuté à r
... dans des condition
... l'expérimentation de
... reprit le gars, je v
... bien ! répondit froide
... l'argent.
... pas, à y a autre chose
... parce que si j
... obligé d'épouser la p
... obligé ?
... parce que... me c
... peut-être ça, to
... se présentait à
... complètes.
... continua le pa
... le-deux.
... conseilla, répondit l
... pour épouser Nicole.
... croyez... là, de vra
... fin comme tu vou
... obligé, dit le paysan
... pas du succès
... mystère, ô vari
... Le jeune paysan, cet
... conseil de l'ex-
... la dérive. C'était
... que bon ou mauvais
... Et fallait-il qu'
... d'un homme qui aux
... Il fallait résulter
... est grand'peine
... peu tard, qu'on ne l
... et à faire d'expérien
... la suite, quand un visi
... que qu'il fit, se p
... au conseil, B... l'inter
... le meilleur
... est de ne m'en point
... une raison pour qu'o
... demandez-moi deux serv
... vous les rend
... homme bien avisé.

MELAN

... square situ
... et de l'ouest, entre la r
... de Sébastopol, avance
... en pierre du Jura
... terminée aujourd'hu
... et y accordera est te
... plantés depuis

— Tu hésites? demanda B...

— Oui, parce que je vous dis que ça me tient là comme une malhonnêteté.

B... réfléchit, se souvint du résultat de son dernier conseil donné et exécuté à rebours. Il trouva que le paysan était dans des conditions admirables pour fournir matière à l'expérimentation de son système.

— Ainsi, reprit le gars, je viens vous demander conseil.

— Eh bien! répondit froidement B..., je te conseille de garder l'argent.

— Et puis, il y a autre chose, voyez-vous, qui me fait désirer de partir; parce que si je reste au village, je serai peut-être obligé d'épouser la petite Nicolle...

— Pourquoi obligé?

— Dame! parce que... me conseillez-vous de l'épouser? Je lui dois peut-être ça, tout de même...

L'expérience se présentait à B... dans les conditions les plus complètes.

— Aussi donc, continua le paysan, je vous demande un conseil là-dessus.

— Je te conseille, répondit B..., de rester au village et de ne point épouser Nicolle.

— Vous croyez... là, de vrai?

— Allons, fais comme tu voudras.

— Bien obligé, dit le paysan qui se retira en saluant.

B... ne doutait pas du succès de son expérience. Mais, ô profondeur, ô mystère, ô variations et variétés du cœur humain! Le jeune paysan, cette fois, exécuta de point en point le double conseil de l'ex-conseiller, et ce qu'il en advint, on le devine. C'était pour la première fois, peut-être, que bon ou mauvais un conseil avait été rigoureusement suivi. Et fallait-il qu'il vint, immoral et perfide à ce point, d'un homme qui aux yeux de tous passait pour parler d'or! Il faillit résulter pour B... une mauvaise affaire dont il eut grand-peine à se tirer. Il jura, mais presque un peu tard, qu'on ne le prendrait plus à donner de conseils et à faire d'expérience sur le cœur humain.

Dans la suite, quand un visiteur de quelque classe et de quelque sexe qu'il fût, se présentait à lui, en lui demandant un conseil, B... l'interrompait vivement.

— Oh! disait-il, le meilleur conseil que j'ai à vous donner, c'est de ne m'en point demander.

C'était une raison pour qu'on insistât. A quoi B... répliquait :

— Demandez-moi deux services au lieu d'un conseil, et je suis prêt à vous les rendre.

Ah! quel homme bien avisé.

X. EYMA.

MÉLANGES.

Les travaux du square situé devant le Conservatoire des arts et métiers, entre la rue Saint-Martin et le boulevard de Sébastopol, avancent rapidement. L'élégante balustrade en pierre du Jura qui entoure ce nouveau jardin est terminée aujourd'hui, et l'une des grilles par lesquelles on y accèdera est mise en place. Aux rangées de marronniers plantés depuis quelques mois déjà dans

le square, viennent de s'ajouter des milliers de rhododendrons qui forment, avec des plantes d'espèces variées et une bordure de lierre, une ceinture non interrompue le long de la balustrade. On s'occupe activement des deux bassins qui doivent décorer ce nouveau genre de jardin, qu'on peut s'attendre à voir livré au public avant la fin de cette campagne.

De nouvelles dispositions viennent d'être prises pour la décoration architecturale de la place du rond-point des Champs-Élysées.

L'alignement des propriétés riveraines est reporté à 3 mètres en avant de l'alignement fixé par l'ordonnance du 5 avril 1846. Toutefois, aucune construction ne pourra être élevée dans la zone de 3 mètres, comprise entre l'ancien et le nouvel alignement. Cette zone devra être convertie en parterres d'agrément, sauf le passage de voitures à réserver.

Ces jardins seront fermés par des grilles uniformes. Aucun genre de commerce ou d'industrie ne pourra être exercé dans les propriétés en bordure sur le rond-point de l'avenue des Champs-Élysées, si ce n'est en vertu d'une autorisation du préfet de la Seine.

En cas de refus par les propriétaires riverains de se soumettre aux prescriptions ci-dessus lorsqu'ils en seront requis par l'administration municipale de la ville de Paris, l'expropriation pour utilité publique sera ordonnée, s'il y a lieu, conformément à la loi de 1841 et au décret de 1852.

Les pilônes en charpente, ornés d'un escalier intérieur et terminés par une plate-forme, que l'on remarque depuis un certain temps dans la plupart des quartiers de Paris, ont été construits, on le sait, comme points de repère pour dresser le plan de la ville d'une manière tout à fait exacte. C'était de là que les géomètres devaient procéder à la mesure des angles et diviser la surface du sol en triangles rigoureusement calculés. Cette triangulation n'est pas encore faite, et l'on ne sait même pas si elle pourra s'exécuter.

Au moment d'opérer, on a trouvé un obstacle auquel, peut-être, on aurait dû s'attendre : c'est l'absence complète de la stabilité du sol. Paris est en état continu de trépidation ou, si l'on aime mieux, le tremblement de terre est, à Paris, à l'état chronique. Le roulement continu des voitures est la cause de cette vibration. Il n'est pas possible de dire à Paris : « arrête-toi, » juste comme Josué au soleil. Les géomètres, espérant obvier à cet inconvénient, vont essayer de mesurer leurs angles pendant la nuit. Ils auront une stabilité un peu plus grande; mais l'auront-ils suffisante?

Cette idée de triangulation nocturne en a amené une autre : celle d'employer les pilônes à des expériences de lumière électrique. Nous dirons les résultats obtenus.

Il vient de se former à Paris un nouveau cercle qui a

pris le nom de cercle de l'Union des arts. Ce cercle compte, à l'heure qu'il est, plus de cinq cents souscripteurs parmi lesquels se trouvent les plus brillantes notabilités de la société parisienne.

Il a pour président le prince Poniatowski, pour vice-présidents MM. Charles Gounod, le prince Alphonse de Polignac, le comte Melchior de Vogué.

Le cercle vient de former trois commissions distinctes : de littérature, de peinture et de musique. La commission littéraire s'est assurée le concours de plusieurs professeurs qui se feront entendre alternativement sur divers sujets.

La commission de peinture prépare une exposition permanente de tableaux anciens et une galerie d'œuvres de l'école moderne, qui seront vendus au profit des auteurs.

La commission de musique a traité avec plusieurs artistes, notamment avec MM. Armingaut et Jacquart, pour une série de concerts. Deux accompagnateurs, MM. Delibes et Malton, sont attachés au cercle en qualité d'accompagnateurs de piano.

L'inauguration du cercle, lisons-nous dans le *Sport*, aura lieu au mois de janvier prochain. Un splendide concert sera donné à cette occasion. Le cercle est établi, comme on sait, dans l'hôtel de la rue de Choiseul qu'occupaient MM. Delisle et C^o.

La galerie latérale au rez-de-chaussée et le jardin font partie de ses dépendances.

Le chiffre des souscriptions déjà réalisées dépasse 78,000 francs, en sorte qu'on peut dire que le cercle est riche avant d'exister.

La commission littéraire a pour membres : MM. Émile Augier, Mario Uchard, Mérimée, Octave Feuillet, prince Alphonse de Polignac (président), Camille Doucet, Théophile Gautier, Élie Gabrol, de Saulcy, prince Camille de Polignac, Turgan, Loison, Édouard Delessert.

La commission de peinture, architecture, sculpture, gravure, etc. : MM. le comte Melchior de Vogué (président), Gérôme (peintre), Hebert (peintre), Davioud (architecte), Maurice Cottier, Penguilly-L'Aridon, vicomte Robert du Manoir, Jouffroy (sculpteur de l'Institut), Eugène Fromentin (peintre), Jauvin d'Attainville, du Sommerard, Troyen, Théophile Gautier.

La commission de musique : MM. Auber (président), Membree (vice-président), comte d'Osmond (vice-président), Ch. Gounod, prince de Metternich, prince Camille de Polignac, Jules Cohen, Halévy (de l'Institut), général Mélinet, Lefébure-Wély, Richard Wagner, Jules Costé.

La France n'a pas de club artistique. Dans un centre comme Paris, où accourent tous les talents, où se consacrent toutes les réputations, combien d'œuvres remarquables peuvent rester inconnues, faute d'un patronage efficace et d'un encouragement réel !

C'est dans la conviction qu'il y a là une lacune à combler, un progrès à développer, que MM. le prince Poniatowski et le comte d'Osmond ont conçu le projet de cette utile fondation en dehors de la politique et de toutes nuances d'opinions.

La cotte de mailles et l'épée que portait Monaldeschi au moment où Christine de Suède le fit assassiner à Fontainebleau, viennent, dit le *Constitutionnel*, d'être placées au Musée d'armes de Saint-Thomas-d'Aquin.

Le marteau des démolisseurs s'est appesanti sur la demeure de madame Delphine de Girardin; aujourd'hui la place est rase, les amis du vicomte Charles de Launay ne salueront plus d'un regard attristé cet asile si rempli pour eux d'échos et de souvenirs. « Voilà M. Émile de Girardin tout à fait veuf de sa première femme, » a dit à ce sujet un homme d'esprit. Le mot est joli.

Louis DE SAINT-PIERRE.

LES BANDITS NOIRS.

(Voyez le numéro précédent.)

Resté seul, Macandal eut peur des sentiments dont il était agité et de l'horrible perplexité où le plongeait, d'une part, son amour audacieux pour Antillia, de l'autre, l'engagement qu'il avait pris avec Henri. Persisterait-il dans son dévouement plein d'abnégation? ou bien laisserait-il Fabulé commettre, et, au besoin, l'aiderait-il à commettre un crime dont le succès seul pouvait favoriser les rêves étranges que la présence d'Antillia avait subitement éveillés en lui?

— Si je manque à ma foi promise, se disait-il, je m'avilis à mes propres yeux et aux yeux d'Antillia. En mettant mon courage, ma force, mon influence au service de sa race, je change de rôle; je m'élève, je conquiers tout au moins sa reconnaissance. Il est vrai que je sauve son fiancé de la ruine et de la mort; mais le mariage n'est pas encore accompli.

Macandal faisait, en sa conscience, des réserves pour l'avenir. Sa générosité n'était qu'un compromis; les liens où il s'enchaînait étaient donc faciles à rompre au besoin. Il n'osait se montrer hors de la case de peur d'être surpris, malgré sa confiance dans le respect et la terreur qu'il inspirait, pour assurer sa liberté. Il demeura donc enfermé, roulant dans sa tête d'ardentes pensées.

Vers le soir, il se hasarda à plonger le regard dans la masse d'ombres épaisses qui couvraient le sol autour de lui. Il aperçut une forme blanche, immobile sur le seuil de la maison du maître; c'était Antillia qui, debout, la tête appuyée sur son bras, épiait avec anxiété le retour de son frère. Les yeux de la jeune créole étaient obstinément fixés sur

sager de Fabulé. Maintenant le reste nous regarde; et cette coquine nous payera cher son audacieux caprice. Mais, reprit Henri avec une fermeté imposante, tu m'as juré fidélité; Macandal; je puis en toute occasion, quelque événement qui survienne, me fier à toi, n'est-ce pas?

— Vous le pouvez, maître.

— Tiens, vide ce verre d'eau-de-vie. A ta santé, Macandal!

Les deux créoles et le mulâtre trinquèrent dans l'ombre. A la face du soleil, ils n'eussent pas osé le faire.

— Tu ne pourras gagner ton camp avec ce fardeau, dit Henri; prends mon cheval.

— Votre bête ne me servirait à rien; je ne ferais pas dix pas que je serais obligé de l'abandonner: nos chemins ne sont point faits pour être traversés à cheval.

Ce disant, Macandal saisit Dubost et le chargea sur ses épaules.

— Adieu, maître... adieu, mademoiselle! demain matin votre homme et moi nous serons rendus à mon ajoupa.

Macandal s'éloigna d'un pas rapide.

En même temps que celle-ci, une autre scène se passait aux bambous de la rivière Blanche.

Lucinde avait gagné le lieu du rendez-vous assigné par Fabulé au commandeur de Du Buc, et lui avait annoncé la révélation de Macandal et la ruine de son projet.

— Tu mens! s'était écrié le chef *marron*.

Dans sa pensée, la haine qui les divisait ne pouvait porter Macandal à cette extrémité, de préférer servir la cause des colons plutôt que de favoriser, au moins par l'inaction, une entreprise qui devait mettre l'île tout entière à la merci des esclaves.

— Tu mens, reprit le nègre en saisissant par les poignets Lucinde qui poussa un cri de douleur, et tu veux m'entraîner dans un piège. Je ne bougerai pas d'ici, et tu y resteras avec moi; j'attendrai toute la nuit, s'il le faut, le commandeur de l'habitation Du Buc. Et mon nègre que penses-tu qu'ils aient fait de lui?

— Crois-tu, répliqua Lucinde, que s'ils ont arrêté le commandeur, comme cela est probable, ils n'auront pas arrêté également ton messenger?

— Qu'importe! murmura Fabulé en abattant de son *bangala* les tiges des bambous; qu'importe!... J'attendrai.

Cette obstination de Fabulé à ne point abandonner le lieu de son rendez-vous favorisa précisément la retraite de Macandal, qui arriva sans encombre à son camp avec son précieux fardeau.

Dubost, inquiet de son sort, et ne sachant à quoi attribuer ce changement de captivité, avait inter-

rogé le mulâtre sur la cause de sa transportation au milieu des *marrons*.

— Votre femme veut vous faire assassiner, répondit celui-ci, — selon les instructions qu'il avait reçues, — et les colons qui sont vos amis vous arrachent à la mort.

Il faisait grand jour quand Fabulé, ne doutant plus de l'exactitude du récit de Lucinde, se décida à regagner ses bois. Il emmena avec lui la jeune négresse, comme ôtage ou comme consolation, — il ne savait pas encore définir à quel titre.

VIII.

Les événements que nous venons de raconter avaient, aux yeux des colons, trop de gravité pour que la simple arrestation d'un commandeur et du messenger de Fabulé les satisfît. Quant à l'enlèvement de Dubost, c'était là un secret que d'Autanne et Du Buc avaient dû garder pour eux seuls; et, si heureux qu'ils fussent du secours inattendu de Macandal, ils répugnaient encore à se fier absolument à ce mulâtre qu'un caprice ou la nécessité peut-être d'assurer son salut pouvait entraîner à les trahir.

Pour toutes ces causes, les deux jeunes créoles résolurent de hâter le dénouement de cette aventure. Le plus court et le plus prompt moyen leur parut être de tenter une démarche auprès du marquis de la Varenne, démarche qui aurait pour objet de signaler au gouverneur, en lui demandant justice, le complot de Fabulé et de ses complices.

Cet avis fut partagé par les habitants du Prêcheur et on convint qu'une députation choisie parmi les plus vieux et les plus notables colons, se rendrait auprès de la Varenne. Une pareille détermination ne pouvait demeurer une affaire secrète. Le bruit en parvint à Saint-Pierre avant que la députation y arrivât. Maubrac et la comtesse en furent informés et comprirent qu'il y allait de leur intérêt de déjouer l'effet de cette démarche. Ils eurent recours, d'un commun accord, à deux moyens susceptibles d'un plein succès: la violence et la fourberie.

Madame de Saint-Chamans, le masque de la résignation au visage, le cœur gonflé, des larmes à ses paupières, et armée en même temps de toutes les pièces de son arsenal de coquetterie, se rendit chez le marquis de la Varenne.

— Il se prépare pour vous, lui dit-elle, une épreuve pénible à traverser, mon ami.

— Je la surmonterai, répondit la Varenne avec la brusquerie et le ton résolu qui lui étaient habituels.

— Mais non pas sans difficulté, répliqua la com-

tesse. Il y va de votre honneur, de votre repos, de la paix et de la gloire de votre administration. Vous savez si je vous suis attachée et dévouée, la Varenne, eh bien! je viens vous annoncer que je suis prête à accomplir, dans votre intérêt, le plus grand des sacrifices.

— Je ne vous comprends pas, Claudine; expliquez-vous.

— Il m'est revenu que les réclamations que vous allez entendre de messieurs les colons sont dirigées surtout contre moi.

— Contre vous?

— Oui; déjà vous le savez, on accuse le chevalier de Maubrac d'être l'instigateur du complot attribué à Fabulé.

— Après?

— Eh bien! maintenant ce que l'on ne vous a pas encore dit et ce que je sais, moi, c'est que les colons prétendent me comprendre dans la même accusation.

— Vous êtes folle, Claudine, ou bien ils sont bien hardis et bien insolents!

— Je suis pour tous ces gens-là un objet de jalousie, et de haine pour quelques-uns. Je vous parlais, tout à l'heure, de repos pour vous et de sacrifice de ma part; ce sacrifice que je vous dois mon ami, c'est une retraite à laquelle je suis bien résolu.

— Votre retraite, y songez-vous?

— Oui, je quitterai la colonie dès demain; j'ai engagé M. de Maubrac à faire de même. Déjà il s'est éloigné de Saint-Pierre, en sorte que lorsque messieurs les colons viendront déposer leurs plaintes devant vous, il suffira que vous leur annonciez mon départ pour les voir apaisés par enchantement.

La Varenne se promenait comme un furieux autour de la pièce, en écoutant cette confidence de madame de Saint-Chamans qui pleurait à chaudes larmes.

— Vous resterez, ma chère Claudine, dit le marquis en s'asseyant à côté de la comtesse et en lui prenant affectueusement les mains, vous resterez avec moi, et nous braverons ensemble le mécontentement de messieurs les colons. Qu'ils viennent m'apporter leurs réclamations! Je suis de belle humeur à les recevoir, ma foi! Et s'ils font mine de résister, je les ferai jeter tous par les fenêtres. Laissez-les dire! Que m'importe, à moi, leur haine et leur jalousie contre vous! Empêchez Maubrac de partir; il nous est dévoué, il nous sera utile; c'est un homme d'énergie et de résolution, de qui nous tirerons bon parti au besoin.

— Avez-vous donc quelque projet? demanda la comtesse.

— Je ne sais pas, moi; je ferai ce que les événe-

ments me commanderont. Mais, en tout cas, je suis bien décidé à ne point donner raison aux colons, et surtout à ne point vous laisser insulter et calomnier par eux. Le complot de ce Fabulé n'est peut-être qu'un prétexte; si cela est d'ailleurs, eh bien! qu'ils se défendent comme ils pourront!... Vous ferez savoir à Maubrac, n'est-ce pas, que je désire qu'il revienne?

L'exaspération où était la Varenne ne lui permettait pas de mettre grande suite dans son discours. Le ton de sa parole plutôt que sa parole elle-même, et l'énergie de ses gestes, suffirent à convaincre la comtesse de la résolution du marquis à ne la point sacrifier, même dans l'intérêt de son autorité, aux mécontentements des colons. Rassurée sur ce point, elle laissa la Varenne en proie à une extrême agitation, en attendant l'arrivée de la députation.

La Varenne reçut avec hauteur les colons du Prêcheur; il prit tout de suite l'offensive contre eux, sans leur laisser le loisir d'exposer leurs plaintes, nia nettement le complot de Fabulé et surtout la participation de madame de Saint-Chamans et de Maubrac, traita les délégués de rebelles en les menaçant de la prison, s'ils osaient persister dans leurs calomnies.

Il y avait parmi eux un octogénaire, de qui la présence aurait dû imposer le respect à la Varenne.

Ce vieillard ayant insisté sur son droit de se faire écouter, le marquis ordonna qu'on l'arrêtât. Les colons ayant voulu le couvrir de leurs personnes et de leurs épées, la salle de l'audience fut aussitôt entourée de troupes, et la députation tout entière arrêtée, désarmée et conduite à la geôle.

Madame de Saint-Chamans, cachée dans une pièce voisine, avait assisté à cette scène de violence. Dès que la Varenne se trouva seul, elle ouvrit brusquement la porte et se précipita dans ses bras, en versant des larmes de joie.

— Merci, mon ami, lui dit-elle, vous m'avez réellement prouvé que vous m'aimiez en défendant mon honneur... Oh! ajouta-t-elle, je ne regrette qu'une chose, c'est que ce M. Du Buc, dont vous m'avez promis la tête si je vous la demandais, ne se soit pas trouvé là...

— N'avez-vous pas entendu ce qu'ils ont dit ma chère Claudine, que les jeunes et les valides étaient demeurés sous leurs toits, prêts à la défense et à l'attaque... M. d'Autanne, non plus, n'était pas là, et j'aurais voulu l'y voir cependant! Mais je les retrouverai l'un et l'autre, car je m'attends que l'acte d'autorité que je viens d'accomplir va faire bouillonner dans leurs veines le sang de ces créoles!... Ils m'ont menacé, ils m'ont prédit la guerre, soit! Eh bien! je la leur ferai par tous les moyens...

La Varenne rugissait comme un lion, en portant à chaque instant, et par un mouvement instinctif la main à la garde de son épée.

— Qu'ils essayent, mordieu! qu'ils essayent! criait-il, et ils verront ce que je vaudrai sur un champ de bataille!

La Varenne, dans la prévision du résultat que devait provoquer l'emportement impolitique auquel il venait de s'abandonner, prit immédiatement ses mesures, et commanda à une compagnie de grenadiers royaux de se tenir prêts à marcher sous ses ordres.

Il ne s'était pas trompé. A peine l'arrestation des députés fut-elle connue, qu'un cri d'indignation s'éleva dans la ville et gagna le Prêcheur où les colons s'assemblèrent aussitôt chez d'Autanne pour délibérer sur le parti à prendre.

Avant de rapporter la délibération qui fut arrêtée dans cette réunion, il est bon que nous fassions connaître la conduite de Maubrac pendant les événements qui venaient de s'accomplir.

Maubrac s'était rendu au Prêcheur, où il avait d'intimes amis, des colons paresseux et oisifs comme lui, aventuriers sans feu ni lieu, et prêts à tous les coups de main. Ce bourg du Prêcheur avait été, dès l'origine de la colonie, et avait continué d'être pendant longtemps le refuge de tous les mécontents et le foyer de toutes les émeutes (1). Maubrac avait réuni en une sorte de concile ses amis, gens bien déterminés, d'ailleurs, et à qui la subite fortune du chevalier avait inspiré pour lui une grande considération. Dans cette réunion, où les têtes s'échauffèrent vite, Maubrac avait feint un mécontentement très grand contre la Varenne, qu'il représentait jaloux de son intimité avec la comtesse, et il avait prétendu que son éloignement de Saint-Pierre était un exil auquel le gouverneur venait de le condamner. Cet exil, qui pouvait être suivi du départ de madame de Saint-Chamans, était donc sa ruine, à lui, et partant celle de ses amis. Il avait entretenu assez grassement les excellentes dispositions de ceux-ci pour qu'ils prissent intérêt à cette déchéance du chevalier.

— Que faut-il que nous fassions? avaient demandé, tout d'une voix, les compagnons de Maubrac.

— M'aider à renverser le marquis de la Varenne.

Si grave que leur parût une telle proposition, les amis de Maubrac n'y firent aucune opposition; ils attendirent que le chevalier développât son plan de campagne.

Maubrac leur exposa toute sa politique, qui avait consisté à soulever le mécontentement des colons

contre le gouverneur, et en appelant à l'intervention de Fabulé, cette circonstance avait entraîné l'incarcération des députés, crime prévu par Maubrac, et qui devait, dans sa pensée, provoquer un soulèvement général, dont il fallait profiter pour assurer le succès de son coup de main.

Toutefois, Maubrac ne confessait à ses complices que la moitié du but véritable qu'il poursuivait; le reste était le secret du voyage mystérieux de madame de Saint-Chamans à la Martinique, secret que la Varenne lui-même avait cherché vainement à percer, et que nous pouvons dévoiler ici.

Les événements que nous avons racontés jusqu'à ce moment avaient tous été complotés à Paris même, entre la comtesse et le président de Lamoignon; ce dernier avait parfaitement résolu la perte de la Varenne, dans un but que nous allons expliquer.

La colonie de la Martinique avait été, dans l'origine, la propriété particulière de la famille du Parquet. A la mort de ce premier gouverneur de la Martinique, le plus illustre des aventuriers du nouveau monde, la couronne avait repris l'île, moyennant une indemnité payée à ses héritiers. Les tuteurs des fils de du Parquet avaient accepté ce règlement dans un moment où cette propriété suzeraine paraissait difficile à conserver, au milieu des troubles qui agitaient incessamment la colonie. Mais quelques-uns des membres de la famille avaient vu avec regret cette souveraineté leur échapper, et le président Lamoignon s'était substitué à leurs prétentions.

Devenu puissamment riche à la suite des exactions commises sur les financiers traduits devant la cour de justice, il avait rêvé de reconquérir cet héritage envié, et véritablement enviable. C'était un joyau quasi-royal, qu'il était jaloux d'ajouter aux fleurons de son immense fortune.

Il savait les embarras sérieux que les colonies suscitaient à la métropole. M. de Lamoignon avait pressenti que de nouvelles complications faciliteraient peut-être la réalisation de son rêve ambitieux, et que, de guerre lasse, le régent souscrirait à une cession de la Martinique au moyen d'une somme considérable versée dans les coffres de l'État.

Lamoignon avait besoin d'un émissaire habile, à l'abri de tout soupçon, et qui n'agirait que par des moyens couverts. Il fit choix de madame de Saint-Chamans, ou plutôt de madame Dubost, dont le mari nous a, dans sa confidence à Du Buc, révélé tout le passé si riche en ressources et en services que Lamoignon avait pu apprécier.

Il l'avait affublée du titre de comtesse, en lui ordonnant de faire du marquis de la Varenne sa première proie et sa première victime, en le poussant dans cette voie de violence où il n'était que trop disposé à entrer.

(1) Voir le *Roi des Tropiques*.

Le résultat qu'attendait et espérait Lamoignon était un soulèvement des colons contre la Varenne. Il s'en rapportait à la comtesse pour se garer de la tempête. Celle-ci à qui le succès faisait entrevoir des horizons splendides, n'avait pas hésité, au risque de sa vie même, à tenter cette dangereuse et difficile partie.

Le choix de Claudine avait été, comme on l'a pu voir jusqu'à présent, très heureux; elle semblait merveilleusement douée pour ce rôle, où il fallait autant d'audace que de coquetterie. Seulement, ni elle, ni Lamoignon n'avaient prévu la présence à la Martinique de Dubost, qui avait déjà failli et pouvait encore compromettre le succès, en compliquant et en contrecarrant les plans de la comtesse. Ils pouvaient croire Dubost mort ou tout au moins bien attaché à ses galères. Ils avaient également oublié de compter avec les passions humaines qui dérangent si souvent les plus habiles combinaisons politiques en tous les pays.

Leur point d'appui, le pivot de leur politique à la Martinique, était l'existence dans la colonie d'un petit neveu de du Parquet, un bon homme et pauvre de fortune. S'il était de ceux à qui le royaume des cieux appartient de droit dans l'avenir, il ne montrait nulle prétention à aucun des royaumes, si petit qu'il fût, de ce bas monde. Il avait nom du Parquet de Clermont, vivait sans ambition et sans souci sur un coin de terre voisin de la splendide habitation où son grand oncle avait déployé tant de courage et de génie pour la fondation de la colonie.

Il était, d'ailleurs, entouré de tout le respect que son nom illustre inspirait dans l'île entière.

Le but de Lamoignon était d'exploiter cette vénération profonde des colons pour le nom de du Parquet, vénération qui s'est continuée jusqu'à nos jours sur les derniers descendants de cette famille, pour faire proclamer, au moment du soulèvement des colons, ce débris illustre, chef de la Martinique. Ce fait accompli, Lamoignon intervenait, démontrait l'incapacité de Clermont à tenir tête à une si haute position, profitait des embarras que cet événement soulevait en France, et y mettait fin en proposant, comme chargé des pouvoirs des du Parquet, de se charger d'un fardeau trop lourd pour les épaules de son allié.

Maubrac, investi de toute la confiance de sa sœur, avait été mis par elle au courant de ce complot; mais madame de Saint-Chamans, victime déjà une fois des procédés peu généreux de Lamoignon, habituée à se défier de ses promesses et comprenant à quels dangers elle s'exposait au profit de l'ambition du président, avait résolu de se faire la part du lion dans la conquête de cette proie si ardemment convoitée.

Elle avait cavé sur l'incapacité constatée de Clermont pour, après son avènement, exercer sur ce faible vainqueur un ascendant qui déjouerait tous les calculs de Lamoignon et forcerait, en tout cas, le président à compter avec elle.

On comprend maintenant l'intérêt puissant de madame de Saint-Chamans à ce que son passé fût ignoré à la Martinique, et à faire disparaître, même par un crime, son mari dont la présence compromettrait tous ses plans. Ainsi s'explique également son ardente haine contre Du Buc, dépositaire du terrible secret de sa vie. Il lui importait donc, avant tout, d'enlever au jeune créole la pièce de conviction qu'il tenait en sa possession.

Le caractère de Maubrac se prêtait merveilleusement à de pareilles machinations, contre lesquelles il n'éleva aucun scrupule. En se faisant l'émissaire et le complice de sa sœur dans cette œuvre sombre, il assurait son avenir en ne risquant qu'un passé assez peu honorable pour ne lui inspirer aucun regret.

Quand ses amis du Prêcheur, entièrement disposés à lui prêter aide et assistance, lui eurent demandé ce qu'il comptait faire après la déchéance de la Varenne :

— C'est là mon affaire, leur répondit-il, sur un ton qui ne permettait pas de réplique.

Maubrac savait bien que le nom de du Parquet de Clermont proclamé à l'avance eût inspiré des craintes aux uns, de la défiance aux autres.

— A ton aise, répondirent les aventuriers, nous attendrons tes ordres.

— Mes ordres, leur dit-il, les voici : Au premier cri de colère que les créoles du Prêcheur pousseront contre la Varenne, hurlez, vous autres; s'ils menacent, prenez les armes; s'ils portent la main à la garde de leurs épées, que les vôtres soient déjà hors du fourreau; en un mot, exagérez et dépassez leurs intentions; compromettez-les en les entraînant, malgré eux, dans le mouvement. Je vous le répète, le reste me regarde. Surveillez donc bien ce qui se passera chez MM. d'Autanne et Du Buc.

En quittant le Prêcheur, Maubrac, parfaitement rassuré sur l'exécution fidèle de ses ordres, s'était rendu à son ajoupa de la montagne Pelée, où il avait une autre mission à remplir.

IX.

Maubrac, debout sur le seuil de son ajoupa, attendait impatiemment l'effet du signal qui avait annoncé à Fabulé son arrivée.

Presque en même temps que le chef des marrons, le chevalier vit apparaître, se glissant dans l'ombré

madame de Saint-Chamans. Il fut étrangement surpris de cette visite inattendue. Si grave que fût le visage de la comtesse, que cette expédition nocturne avait vivement impressionnée, Maubrac ne put se défendre de prendre gaiement l'aventure, en face de ses deux hôtes. Il les présenta l'un à l'autre avec le même cérémonial qu'il eût mis à le faire dans un salon, entre deux personnages du même rang.

— J'ai voulu vous voir de près, Fabulé, dit la comtesse avec un sourire qui embarrassa le nègre plus qu'il ne le captiva; j'ai voulu causer avec vous et vous assurer de ma reconnaissance et de mon amitié.

— Tu entends, compère, fit de Maubrac en tirant l'oreille au chef. Madame la comtesse te fait là un honneur insigne. Tu peux tout oser, tout promettre, et faire tout ce que tu promettras.

— C'est dit, maîtresse, répliqua Fabulé en s'adressant à madame de Saint-Chamans.

— Avez-vous d'autres projets que ceux dont nous étions convenus? demanda Maubrac qui, devant Fabulé, se tint sur la réserve, de façon à ne point trahir le secret de sa parenté.

— Le plan que nous avons arrêté n'empêchera pas l'exécution de celui que j'ai conçu depuis, reprit madame de Saint-Chamans. Mais les bambous de votre ajoupa ont des oreilles, Maubrac, vous le savez: faites ou faites faire bonne garde à l'entour.

— Ne craignez rien, maîtresse, interrompit Fabulé, j'ai posté quatre nègres en faction. Macandal, cette fois, n'entendra rien de ce que nous dirons.

— Tu es un homme de précaution, compère. Allons, vide un peu de cette bouteille dans ton couï, et à la santé de la comtesse!

Fabulé, après avoir fait le signe de la croix avant de boire, selon l'usage perpétué chez la race noire, avala un couï d'eau-de-vie, ration équivalente à un plein bol.

— Nous étions convenus, n'est-ce pas, Maubrac, que Fabulé profiterait du tumulte qu'occasionnera l'insurrection des colons contre M. de la Varenne, pour provoquer parmi les esclaves un mouvement à l'aide duquel il se jettera, torche et couteau en main, sur l'habitation de Du Buc, et enlèvera le prisonnier blanc. Vous voyez que je tiens à posséder cet homme, Fabulé; car je vous autorise à ne reculer devant aucun crime pour l'arracher de son cachot et l'emmener à votre camp. Je vous dirai plus tard le sort que je lui réserve.

— Tu as entendu, compère?

— Parfaitement, maître.

— Mais, reprit Maubrac, si par hasard, par suite des révélations de Macandal, Du Buc avait fait disparaître le prisonnier? Lucinde ne l'a rien dit à ce sujet?

— Rien; elle ignore sans doute si ces messieurs ont pris un tel parti.

— J'ai prévu ce cas, fit la comtesse; voilà pourquoi j'ai modifié ou complété notre projet primitif. Êtes-vous homme, Fabulé, à mener de front deux entreprises, à frapper deux coups à la fois?

— J'ai deux cents nègres sous mes ordres, répondit Fabulé. J'en puis mettre cent d'un côté, cent de l'autre; moi au milieu, un bras et un œil à droite, l'autre bras et l'autre œil à gauche, et pourvu que les soldats du gouverneur ne m'arrêtent pas en route, je me crois capable de tout oser, de tout entreprendre, de réussir à tout.

— Bravo, compère! — Achevez, comtesse.

— Eh bien! il s'agit d'égaliser la partie entre MM. Du Buc, d'Autanne et moi; il faut que l'enjeu soit le même. Si le prisonnier blanc n'est plus chez M. Du Buc, faisons de notre côté un prisonnier, ce qui nous permettra de traiter ensuite de pair. Pouvez-vous donc, Fabulé, enlever mademoiselle d'Autanne, et me la garder avec tous les respects qui conviennent à une femme de sa condition? Ce sera un otage précieux. Je la rendrai à M. Du Buc en échange de Dubost. Expliquez tout cela d'une manière précise à Fabulé, mon cher Maubrac.

— J'ai bien compris, maîtresse, soyez tranquille.

— Il me semble, même, fit Maubrac, qu'il serait plus simple et plus sûr d'enlever mademoiselle Antillia et de fouiller en même temps la case de M. Du Buc; vous en serez quitte pour rendre votre prisonnière si nous trouvons l'homme que nous cherchons.

— A merveille. Vous suivrez exactement ces instructions, Fabulé.

— Vos ordres seront exécutés fidèlement, maîtresse.

— Si vous vous faisiez aider par Lucinde pour cet enlèvement? quelques indications de sa part en faciliteraient peut-être l'accomplissement.

Fabulé secoua la tête en signe de refus.

Non, non, dit-il, cette fille a trop aimé ses maîtres. Si un accès de remords la prenait, nous serions perdus. J'ai plus de confiance en moi seul qu'en personne.

— Faites comme vous l'entendrez. Je me charge de votre absolution, Fabulé, après cette campagne.

— Merci, maîtresse.

Fabulé siffla alors les quatre nègres qui composaient son escorte: ils se présentèrent à la porte de l'ajoupa.

— Regardez bien cette dame, leur dit-il; c'est le bon Dieu qui l'a envoyée dans ce pays pour le bonheur des nègres. Si jamais elle a besoin de vous et que je ne sois pas là pour vous commander, faites tout ce qu'elle vous dira; obéissez-lui comme à moi-même; quant à celui-là, ajouta Fabulé en désignant

Maubrac, vous savez qu'il est depuis longtemps notre compère.

Les quatre nègres, imitant leur chef, se prosternèrent à genoux devant madame de Saint-Chamans.

Quand ils furent partis :

— Te voilà général en chef des marrons, ma chère Claudine, fit Maubrac ; cela peut servir, on ne sait ce qui arrive...

Madame de Saint-Chamans quitta l'ajoupa de Maubrac avant le jour. Elle retrouva, à moitié chemin, sa chaise à porteur attelée de quatre nègres, qui la ramenèrent à Saint-Pierre.

L'agitation souflée par les amis de Maubrac avait fait de rapides progrès parmi les gens de leur espèce. Ils n'avaient pas manqué de rencontrer de vives sympathies chez les mécontents et les turbulents qui foisonnaient en ce temps-là à la Martinique. On ne parlait rien de moins que d'une prise d'armes, et le nom de du Parquet de Clermont, comme chef de petite révolution, fut mis habilement en circulation, selon les ordres laissés par Maubrac à deux ou trois de ses amis les plus sûrs.

Clermont, épouvanté de cette manifestation qui venait troubler sa vie calme et exempte d'ambition, s'était enfermé dans sa maison, bien résolu à ne point se montrer. Quant aux colons, si décidés qu'ils fussent à défendre leur indépendance outragée, ils se défièrent de cet excès de zèle de la part d'un tas d'aventuriers à qui la sainteté de leur cause était étrangère ; parfaitement rassurés sur les sentiments et sur l'inertie de Clermont, ils songèrent tout d'abord à réduire au silence les amis de Maubrac et à se débarrasser d'eux.

Mais la Varenne avait été informé du mouvement insurrectionnel ; déjà sur ses gardes, il se mit en marche pour le Prêcheur, et y arriva au moment où les premiers cris se faisaient entendre. Le nom de Clermont ayant frappé son oreille, et sachant l'influence que ce nom, sinon le personnage qui le portait, exerçait sur l'esprit des colons, il ordonna l'arrestation de ce malheureux. Vainement Clermont essaya de protester de son innocence, la Varenne le fit placer sous bonne escorte et conduire à Saint-Pierre.

Cette mesure énergique et l'immobilité des colons devant leur manifestation intimidèrent les partisans de Maubrac. Deux ou trois d'entre eux ayant été également arrêtés, ils craignirent que la partie ne fût perdue avant même d'avoir été engagée. Ils se dispersèrent d'abord ; mais la honte d'une défaite si promptement rendit le cœur aux plus audacieux qui se réunirent bien décidés à entamer une lutte sérieuse.

Le souvenir des libéralités de Maubrac et des engagements récemment pris envers lui enflamma leur

courage. Étonnés de l'indifférence des colons, ils pensèrent que le moyen d'échauffer leur enthousiasme était d'enlever du Parquet des mains de l'escorte chargée de le conduire à Saint-Pierre. Ils ne doutaient pas que l'outrage fait au descendant de l'illustre chef n'entraînât les créoles à le venger.

Ce groupe d'aventuriers hardis prit donc le chemin de Saint-Pierre, rencontra l'escorte de du Parquet, à laquelle ils livrèrent un vif combat. L'écho de la mousqueterie vint jeter l'alarme au Prêcheur et parmi les colons et chez de la Varenne.

Les aventuriers furent promptement mis en déroute, on en apporta la nouvelle au Prêcheur, en annonçant que l'escorte avait continué sa route sur Saint-Pierre.

Les colons, en apprenant l'arrestation de l'innocent du Parquet, qu'ils avaient ignorée, virent dans ce fait un attentat à leur dignité. Ils se réunirent aussitôt chez Du Buc. En entendant le bruit du combat, et craignant que l'affaire ne tournât de façon à compromettre leur situation, ils résolurent de prendre l'offensive vis-à-vis de la Varenne et d'accepter l'alliance qu'ils avaient d'abord repoussée, avec les créatures de Maubrac. Ils firent donc sommer le gouverneur d'avoir à mettre du Parquet en liberté.

La Varenne, outré de cette résistance, expédia immédiatement à Saint-Pierre l'ordre de faire fusiller sans retard le prisonnier, et, en même temps, il se dirigea vers l'habitation de Du Buc, résolu d'arrêter, sachant qu'il était avec M. d'Autanne, l'instigateur de ce mouvement.

La Varenne traversa d'abord l'habitation d'Henri avant de se rendre chez Du Buc. Il entra un instant dans la case du créole, abandonnée alors à la garde d'Antillia et du vieux chevalier impotent, qui jurait de colère de demeurer cloué dans son fauteuil, en un moment où il fallait tirer l'épée. Antillia apparut sur le seuil de la porte, et fit à son hôte les honneurs d'une hospitalité mêlée de gêne, mais où la grâce et l'esprit ne manquèrent pas.

La Varenne, qui s'était déjà enthousiasmé d'Antillia dans une première entrevue à Saint-Pierre, demeura, cette fois, comme ébloui de la beauté de la jeune créole. Il s'éloigna tout pensif, méditant un projet qui devait, dans sa pensée, mettre fin à cette lutte où étaient compromises son autorité et son influence. Il aborda donc la maison de Du Buc transformée, moitié en forteresse, moitié en salle de conseil, non plus en chef irrité, mais en parlementaire.

Il laissa son escorte au bas de la savane et s'avança seul jusqu'au seuil de la case. D'Autanne et Du Buc vinrent à sa rencontre, en lui montrant le respect qu'on doit à un chef représentant du pouvoir royal.

— Messieurs, dit la Varenne en mettant pied à

terre, le temps presse, les circonstances où nous nous trouvons sont graves : hâtons-nous d'arrêter ce déplorable conflit.

— Allons au but, soit! répondit d'Autanne.

— Tel est mon plus vif désir, messieurs. Retirons-nous en quelque endroit où nous puissions causer tous trois.

D'Autanne, Du Buc et le marquis s'enfermèrent dans une pièce de l'habitation.

— Voyons, messieurs, leur demanda la Varenne, à quoi prétendez-vous?

— Nous ne sommes pas les agresseurs, dit Henri; c'est donc nous qui vous demandons une explication, monsieur le marquis. Une bande d'aventuriers, sous un prétexte que nous ignorons, et qui certes est étranger à la cause que nous voulons défendre nous autres, contre vos attentats et vos abus, — une bande d'aventuriers, dis-je, provoque un soulèvement à la suite duquel vous arrêtez brutalement et faites conduire prisonnier à Saint-Pierre M. du Parquet de Clermont...

— C'est vrai, messieurs, interrompit la Varenne.

— Vous avez oublié, monsieur le marquis, de quel respect, nous autres créoles, entourons ce descendant de l'illustre fondateur de cette colonie, et vous ignorez que M. du Parquet de Clermont est incapable de prétendre au rôle ambitieux dont vous l'accusez. Vous nous avez froissés dans notre religion de souvenirs, et vous avez commis une nouvelle injustice, un nouvel acte de despotisme à ajouter à toutes vos injustices et à tous vos abus de pouvoir. Rendez d'abord la liberté à M. du Parquet, et nous traiterons ensuite.

De la Varenne se rappela, à ce moment, l'ordre qu'il avait donné de faire fusiller Clermont. Il se leva, ouvrit la fenêtre, fit signe à un des hommes de son escorte, et lui commanda de se rendre immédiatement à Saint-Pierre, avec mission de suspendre l'exécution du prisonnier.

— Vous voyez, messieurs, ajouta-t-il en s'adressant aux deux créoles, que je me montre accessible à vos réclamations. Je comprends le respect et l'intérêt que vous inspire M. du Parquet de Clermont.

— Nous vous remercions, monsieur le marquis, de cet acte de condescendance.

— Maintenant, reprit la Varenne après un instant d'hésitation, il est un moyen plus simple et plus facile de nous entendre et d'arrêter, sans plus d'effusion de sang, cette révolte naissante.

— Nous vous écoutons, monsieur, parlez.

— Vous vous plaignez de mes injustices, de mes abus de pouvoir, de mon despotisme. Je ne veux pas examiner si vos griefs sont fondés. Ce que je reconnais c'est qu'il y a méintelligence, antipathie

entre nous. Peut-être cela provient-il de ce que nous ne nous comprenons pas bien.

— Où voulez-vous en venir? demanda Henri.

— Monsieur d'Autanne, reprit le gouverneur, rapprochons-nous les uns des autres par d'autres liens que ceux de l'intérêt public.

— J'ignore ce que vous voulez dire.

— Vous avez une sœur, monsieur, jeune, charmante, chez qui l'esprit le dispute à la grâce et à la beauté.

— Après?

— Faites-moi l'honneur de m'accorder sa main. Ce mariage que j'ambitionne de toute la force de mon désir, sera le lien désormais sacré qui fera que votre cause sera la mienne.

Henri se leva, et d'une voix pleine de calme et de dignité :

— Monsieur le marquis, dit-il au gouverneur, mademoiselle d'Autanne n'est point faite pour aider vos projets. Ma sœur est fiancée à son cousin M. Du Buc, et lors même qu'ils consentiraient l'un et l'autre, ce dont je doute, à rompre leurs engagements, je vous avoue encore que je vous refuserais la main de ma sœur.

— C'est une insulte, monsieur! s'écria la Varenne pâle de colère.

— Non, monsieur; c'est une réponse à la demande que vous m'avez faite. Je n'ai point foi en votre tendresse pour ce pays et j'ai confiance dans l'affection de M. Du Buc pour Antillia. Vous manquerez dans huit jours à vos promesses et vous me forcerez, moi, à tirer peut-être l'épée contre le mari de ma sœur... Et d'ailleurs...

— Et d'ailleurs, interrompit brusquement Du Buc, il y a un moyen plus simple encore de nous réconcilier, puisque telle est votre intention. Vous êtes, monsieur, au pouvoir d'une femme qui a soufflé cette révolte, après vous avoir conseillé vos plus détestables actions, dans l'unique but de se soustraire à la vérité, que je vais faire éclater. Cette femme...

— Monsieur, interrompit la Varenne avec vivacité, je voudrais arrêter sur vos lèvres une accusation passionnée peut-être et qui est sur le point de devenir une calomnie. Puisque vous n'ignorez pas l'affection qui me lie à madame de Saint-Chamans, mais que je suis prêt à sacrifier à un désir de mon cœur et à un acte de bonne politique, puisque vous n'ignorez pas cette affection, dis-je, vous me reconnaîtrez bien le droit de mettre madame de Saint-Chamans à l'abri d'injurieux soupçons.

— Allons donc, monsieur le marquis! Ou bien ne soyez pas généreux au delà des limites permises, ou bien permettez-nous de vous éclairer. Cette femme, dont vous faites étalage, est une aventurière.

de Saint-Chamans; elle se
son mari est en non
à l'arrivée de votre arrivée en
le soir, et c'est afin de faire
appelé à son aide une bande
pour soulever les nègres de

de ce que vous dites-là.
ceux-ci est homme, que je l'inter-

monsieur le marquis, lors-
Dobest n'est plus ici; vous
habitation, vous ne
je garde en lieu sûr
de la justice, et alors que
les renseignements que j'y

avec une extrême vi-
de Du Buc.

maintenant, se dit-il après
la cause de la haine de ma
contre M. Du Buc.

à grands pas dans
trois enlèvements. Il s'arrê-

sur sa lettre, et il m'a
un regard de triomphe

de cette confiance... à
mon intérêt.

sur son ton de bienveillance :

de ne révéler des choses d'u-
à son cher à me rendre comp-

à lui que peut avoir madame
pour un tel rôle, il y a dans

ce que je dois éclaircir. Vi-
vous, comme chefs de ce mouve-

de la Varenne insista sur ce
pour les deux jeunes créoles

sa commission et à la pacifica-
de conditions que je suis prêt à es-

de M. du Parquet et vos délégu-
à la liberté, et madame de Saint-Ch-

de sa sœur surveillance. Puis-
sur votre parole, messieurs?

à lui, dit Henri en le
à la main au gouverneur, ne

de la cause de révoltes; mais ni
d'effort, des que vous aurez tenu

vous empêchez toute notre influen-
de nous dans l'ordre.

messieurs; aussi comprendre
de la leur que j'éprouve de me ren-

de Saint-Pierre.
le gouverneur allaient se

de nos échanges sans de cordiales,
de nos progrès de vain, lorsque

Elle n'est point comtesse de Saint-Chamans; elle se nomme madame Dubost, et son mari est en mon pouvoir depuis le lendemain de votre arrivée en cette île. Cette femme le sait, et c'est afin de faire enlever Dubost qu'elle a appelé à son aide une bande d'esclaves *marrons* pour soulever les nègres de mon habitation.

— Où sont les preuves de ce que vous dites-là, monsieur? montrez-moi cet homme, que je l'interroge.

— Vous l'entendrez, monsieur le marquis, lorsqu'il en sera temps. Dubost n'est plus ici; vous pourrez faire fouiller toute mon habitation, vous ne trouverez pas ce témoin que je garde en lieu sûr, pour le produire au jour de la justice, et alors que j'aurai reçu de Paris les renseignements que j'y ai demandés.

La Varenne avait écouté, avec une extrême avidité, les confidences de Du Buc.

— Je comprends maintenant, se dit-il après un moment de réflexion, la cause de la haine de madame de Saint-Chamans contre M. Du Buc.

Le marquis se promenait à grands pas dans la pièce où ils étaient tous trois enfermés. Il s'arrêta tout à coup; un sourire plissa sa lèvre, et il murmura, en fixant sur Du Buc un regard de triomphe :

— Je tirerai parti de cette confiance... à ma manière et dans mon intérêt.

Puis il continua sur un ton de bienveillance :

— Vous venez de me révéler des choses d'une extrême gravité. Sans chercher à me rendre compte, dès ce moment, du but que peut avoir madame de Saint-Chamans à jouer un tel rôle, il y a dans sa conduite un mystère que je dois éclaircir. Vous mettez, messieurs, comme chefs de ce mouvement insurrectionnel, et la Varenne insista sur cette phrase compromettante pour les deux jeunes créoles, vous mettez à votre soumission et à la pacification de la colonie des conditions que je suis prêt à exécuter loyalement. M. du Parquet et vos délégués seront rendus à la liberté, et madame de Saint-Chamans sera l'objet d'une active surveillance. Puis-je, en retour, compter sur votre parole, messieurs?

— Ni M. Du Buc, ni moi, répliqua Henri en tendant franchement la main au gouverneur, nous n'acceptons le titre de chefs de révoltés; mais nous pouvons vous l'affirmer, dès que vous aurez tenu vos promesses, nous emploierons toute notre influence à faire rentrer les colons dans l'ordre.

— A merveille, messieurs; aussi comprendrez-vous aisément le désir que j'éprouve de me rendre promptement à Saint-Pierre.

Les deux créoles et le gouverneur allaient se séparer, après avoir échangé sinon de cordiales, du moins de politiques poignées de main, lorsque de

grands cris de détresse se firent entendre au bout de la savane. Henri ouvrit la croisée et aperçut Lucinde, qui s'élança vers lui.

— Maître! maître, disait-elle, un horrible malheur!...

Ce fut tout ce que put dire la jeune négresse, qui indiqua par un geste que la parole lui manquait, et en même temps elle porta la main à son col pour faire comprendre la nature du crime qu'elle venait raconter; puis elle s'évanouit aux pieds d'Henri, qui ne trouva plus à ses côtés que Du Buc. Un nuage de poussière tourbillonnant à deux cents pas plus loin, leur annonça que le marquis de la Varenne était parti avec ses officiers.

Voici la scène à laquelle Lucinde avait assisté ou dont elle avait pu du moins constater le sanglant dénouement.

X.

Au moment où éclatait au Prêcheur le mouvement insurrectionnel dont nous venons de voir l'avortement, Fabulé était descendu de la montagne Pelée, à la tête d'une trentaine de ses nègres, se dirigeant au pas de course sur l'habitation d'Antanne.

Suivant les indications fournies par deux espions caraïbes qu'il avait dépêchés en avant, il savait ne devoir rencontrer aucune résistance à ses projets. Fabulé arriva sur les lisières de l'habitation, quelques instants à peine après le départ de la Varenne; il put même apercevoir encore resplendir la dorure des habits du gouverneur et des officiers qui l'accompagnaient.

L'instant était on ne peut plus propice à l'accomplissement du crime que le chef *marron* avait mission d'exécuter. Tous les esclaves, moitié par terreur, moitié par une vague espérance qu'ils n'osaient s'avouer, avaient fui l'habitation; les uns s'étaient enfermés dans leurs cases, les autres épiaient l'issue de l'insurrection qui se tramait dans leur voisinage. Les domestiques de la maison, attirés par la curiosité, avaient suivi en courant, le groupe brillant des officiers. Antillia, debout sur le seuil de la porte, admirait aussi ces éclaboussures d'or, que le galop des chevaux faisait jaillir des épaulettes et des habits.

Fabulé fondit comme un tigre sur la case, en poussant des cris épouvantables. Antillia, pâle de terreur, entra brusquement, et se réfugia instinctivement aux côtés du vieux chevalier son père.

— Qu'as-tu, mon enfant? demanda M. d'Antanne.

— N'entendez-vous pas ces cris, mon père? répondit la jeune fille en entourant de ses bras le cou

du vieillard, à qui elle faisait en même temps un rempart de son corps.

— Des cris terribles en effet ! Et depuis quand y a-t-il des chacals dans ce pays ?

M. d'Autanne voulut se lever de son fauteuil ; mais l'étreinte où le retenait sa fille le fit retomber assis, pâle et rugissant de colère.

— Au secours ! au secours ! cria Antillia au moment où Fabulé franchit le seuil de la porte. La figure hideuse du nègre la glaça d'horreur.

— Allons, mademoiselle, dit Fabulé en brandissant son *bangala* qu'il tenait à la main, vous êtes prisonnière.

— Prisonnière de qui ? demanda Antillia.

— De moi, Fabulé, capitaine des esclaves *mar-rons*.

— Misérable insolent ! hurla le chevalier d'Autanne, sors d'ici !

Xavier EYMA.

(La suite au prochain numéro.)

BULLETIN ARTISTIQUE.

J'ai une bonne nouvelle à annoncer au public parisien, c'est le retour à Paris d'un de nos pianistes les plus distingués. Le comte E. Wroblewski s'en revient d'Amérique couvert de lauriers, et avec une partition destinée à l'un de nos théâtres lyriques. M. Wroblewski est un des artistes le plus admirablement organisés que nous ayons jamais entendus. A l'habileté de l'instrumentiste, il joint la science du compositeur, et ses œuvres ont cette grâce et ce charme qui assurent toujours le succès. Le retour de M. Wroblewski est donc une bonne fortune pour les amateurs de la bonne musique.

Pendant son excursion en Amérique, M. Wroblewski a obtenu un immense succès au Brésil où il s'est fait entendre devant la cour, à l'occasion de la fête qui a été donnée pour la prestation du serment de la princesse Isabelle à la constitution. L'empereur du Brésil, pour récompenser le jeune et brillant virtuose, lui a remis la décoration d'officier de la Rose et l'a nommé pianiste et compositeur de la cour. C'est une juste et légitime récompense.

L'Académie des Beaux-Arts, appelée à décerner les grands prix de sculpture entre les sept concurrents entrés en lice parmi les huit concurrents admis à concourir, a décerné le premier grand prix à M. Raymond Barthélemy,

né à Toulouse le 11 juin 1833, élève de M. Duret ; le second grand prix à M. Jules-Isidore Netton, né à Seignelay le 9 juin 1836, élève de MM. Duret et Dantan. Le sujet traité par les concurrents était Oreste à l'autel de Minerve.

Voici les noms des lauréats qui ont obtenu les prix au concours de gravure en taille douce : Premier grand prix, M. Henri-Joseph Dubouchet, né le 26 mars 1833, élève de M. Vibert ; deuxième grand prix, M. Pierre Miciol, né le 19 décembre 1833, élève du même maître ; premier second grand prix, M. Jean Adrien Nargeot, né le 9 août 1837, élève de MM. Dubouloz, Nargeot et Gleyre ; deuxième second grand prix, M. Adolphe-Joseph Huot, né le 15 novembre 1839, élève de M. Henriquet Dupont.

Les prix d'architecture ont été distribués comme suit : Premier grand prix, M. Joseph-Louis-Achille Joyau, né le 18 avril 1831, élève de M. Questel ; premier second grand prix, M. Paul Bénard, né le 25 mai 1834, élève de M. Lebas ; deuxième second grand prix, M. Julien Guadet, né le 25 décembre 1834, élève de M. André.

M. Landelle vient d'être chargé de la décoration de la salle des aides de camp au palais de l'Élysée.

Le comité de l'exposition de Bruxelles vient d'acheter à M. Meunier, élève de M. Calamatta, une grande et belle estampe représentant la *Chasse aux rats*, d'après Madou. La planche de M. Meunier, dit la *Gazette des Beaux-Arts*, est un échantillon très remarquable de cet art de la gravure qui tend à se développer en Belgique, au moment où il semble vouloir disparaître des autres pays de l'Europe. M. Madou, dans le tableau si bien traduit par M. Meunier, représente la famille d'un savetier occupée tout entière à pourchasser un rat qui se réfugie sous les meubles de l'humble logis. Cette petite scène familière est traitée avec beaucoup de naturel et d'esprit, un peu dans la manière des peintres anglais, notamment de Wilkie et de Mulready, et le graveur à son tour s'est inspiré des jolies planches de Doo.

Les ouvriers occupés à creuser le grand lac supérieur du Vésinet ont trouvé, dans un état de parfaite conservation, un camée richement monté, qui représente, disent les connaisseurs, la gracieuse figure de mademoiselle de la Vallière. En rapprochant cette pierre précieuse des divers portraits connus de la célèbre repentie, il ne resterait, à ce qu'il paraît, aucun doute à cet égard.

Pierre OBÉY.

Adolphe GOUBAUD, directeur-gérant.

LE

MONITEUR DE LA MODE.

MODES,

Renseignements divers, description des Toilettes.

Contrairement à ce qui s'est fait pendant un grand nombre d'années, les jupes des robes s'ornent maintenant beaucoup plus que leurs corsages. Les plus habillées ont dans le bas des volants alternés de soie et de dentelle, des crevés de satin, des ornements de velours ou des bandes de fourrure, les autres se garnissent encore en tablier avec des bandes plates et des lisérés, ou en échelle sur le devant avec des nœuds, des rosettes, des agréments de passementerie ou même de simples boutons. Il se fait de ces boutons nouveaux de formes extrêmement diverses et très capricieuses, soit carrés, soit ronds avec ou sans pandoques. Les jupes des toilettes habillées sont toujours très longues par derrière. Beaucoup de leurs corsages se font ouverts et à revers, soit de taffetas d'une couleur tranchée, soit de guipure sur transparent de satin. Ceux des robes de ville se font toujours à ceintures rondes et à agrafes ou à ceintures à pointes par devant et par derrière. Les manches sont tout ouvertes, demi-larges, garnies de volants ou de revers, ou plates fendues en dessus du poignet et surmontées de deux bouillonnés dans le haut. Pour compléter les manches tout à fait fermées, on a imaginé de jolies petites manchettes plates de moire de couleur avec appliques de velours noir assorties au nœud broché pareil qui termine le col.

Une robe de taffetas noir est toujours un meuble indispensable dans la toilette de la femme la plus simple comme la plus élégante. Ces robes sont à volants, soit toutes noires, soit lisérées de blanc ou de couleur. Les étoffes fond noir, à brochés de couleur, sont celles qui dominent dans les toilettes d'un emploi journalier. Beaucoup, entre autres à semés couleur or, font un très joli effet. Pour plus grande parure, des branches et des houquets de fleurs sur fond de satin de toutes nuances sont en grande faveur. On revient beaucoup aussi à la moire antique un peu abandonnée l'hiver dernier.

La vogue des basquines ou des coins de feu continue toujours et leurs formes sont extrêmement variées. Ce sont des zouaves, de petites vestes flottantes ou de petits paletots boutonnés ou à revers. La plupart sont de drap ou de velours brodés en couleur, ou simplement bordés de taffetas de couleur tranchée.

Les manteaux sont encore plus amples et plus longs que ceux de la saison dernière. Ils sont presque tous à manches et à grand ou à petit collet. On reporte aussi quelques burnous d'une forme tout à fait renouvelée et

à très riches glands, et pour les jeunes femmes, le modèle le plus gracieux est toujours la basquine demi-ajustée et à revers, croisant sur la poitrine. Plusieurs de celles qui ont été déjà demandées à la maison de commission *Lassalle et Cie*, 37, rue Louis-le-Grand, et expédiées par elle, sont de drap noir garni d'astrakan de laine noir ou gris, de drap marron garni d'astrakan marron, et de velours noir, les unes unies, les autres enrichies de guipure noire sur transparents de satin de couleur et garnies dans le milieu de la jupe jusqu'à la taille.

La maison *Lassalle* qui montre un tact si parfait dans le choix de tous les objets d'art ou de goût dont on la charge, envoyait en même temps que ces confections, les plus coquettes coiffures et les chapeaux les plus séduisants. L'un, de velours noir, à fond tendu avait pour tout ornement une couronne de plumes frisées tout autour de la passe, et comme bandeau, une natte de velours ponceau se terminant d'un côté par trois boucles plates avec un bout du même velours. Un autre chapeau avait un fond mou de tulle plissé en largeur et séparé par le milieu, par une barrette de velours pensée, un bavolet et une fanchon de velours pareil garni de dentelle noire, sur un bord clair, deux touffes de grosses pensées de velours sur le côté et, comme bandeau, une rangée des mêmes pensées au milieu de dentelle.

Mademoiselle *Pauline Conter*, (maison *Lhopiteau*, 44, rue Vivienne), dont l'invention et l'ingéniosité sont inépuisables, nous a montré deux créations nouvelles qui font fureur parmi les femmes distinguées du plus grand monde. L'une est une robe de taffetas qu'elle a faite déjà en beaucoup de nuances et que nous avons vue en violet clair. Elle est ornée de deux garnitures assez espacées. La première touche au bas de la jupe. Elle se compose d'un petit volant sur lequel est posée une dentelle noire à travers les jours de laquelle s'aperçoit le violet. Au-dessus de cette dentelle est une bande de taffetas découpé des deux côtés, et au bord supérieur de cette bande une autre dentelle, sous laquelle le violet de la robe fait transparent. La seconde garniture, de la même largeur que la première, se compose d'une dentelle à plat et sur cette dentelle de plis de taffetas séparés par des intervalles où paraît seule la dentelle, et faisant l'effet de tuyaux d'orgue. Le corsage tout uni est attaché par des boutons. Comme nous l'avons déjà dit, l'ornement des corsages contraste par sa simplicité avec celui des jupes. C'est un des caractères de la mode actuelle. Un autre de ses caractères que nous signalons aussi, c'est l'usage des transparents de couleur sous la dentelle et la guipure, appliqué à toutes les parties de la toilette.

L'autre robe, fond noir à petites fleurs Pompadour, a sa jupe garnie en tablier de trois galeries formées de dessins capricieux dont le centre est un losange. Le fond de cet ornement est de velours et tous les bords sont en passementerie. Le corsage a tout le bas en velours et le haut en soie. Une passementerie sépare les deux étoffes, et une autre passementerie est posée au bas de la taille creusée en pointe. La manche demi-large et arrondie est terminée dans le bas par un bouillonné fermant en arrière du poignet. Le devant de cette manche est de velours, et la partie antérieure de soie un peu froncée. Les deux étoffes sont séparées par une bande de passementerie, et des barrettes de passementerie pareille sont posées de distance en distance sur la partie de velours.

Mademoiselle *Pauline Conter* fait beaucoup de robes qui se mettent couramment, principalement celles de taffetas noir uni, soit à plusieurs séries de petits volants dans le bas, soit tout entières garnies de volants, à petites pèlerines pointues, garnies de volants pareils et à manches plates, bouillonnées dans le bas et garnies dans le haut de beaucoup de petits volants froncés. Des robes de moire sont à jupes tout unies, à corsages plats boutonnés et à manches larges et rondes comme des ballons, terminées par un bouffant. On fait aussi des manches à gros bouillons plats retombant les uns sur les autres jusqu'au poignet. Une fantaisie d'actualité est la large ceinture de velours en forme d'étole s'élargissant par le bas, garnie d'effilés et brodée d'or, d'acier, d'argent et de jais. Le devant est à double pointe avec une rangée de boutons dans le milieu, et le tour de la taille est très étroit.

Nous avons vu dans les élégantes galeries de la maison *Lhopiteau* des zouaves très riches à broderies du même genre, et d'autres charmants petits zouaves de drap très fin assorti à la couleur de la robe et pouvant se porter avec une jupe de soie.

Comme nous l'avons dit, les petits paletots demi-ajustés, qui remplacent les basquines, sont le vêtement privilégié. La maison *Lhopiteau* en a de ravissants. Outre les gracieux modèles dont nous avons parlé dans une revue précédente, nous citerons le *Tentateur*, vêtement à doublure de soie piquée de blanc ou de jaune, à jolis manches et à petit col croisé et faisant revers. Comme lingerie, on porte toujours pour le négligé des cols et des manchettes unis à pans croisés retenus par de gros boutons, puis des cols et des manchettes brodés à transparents de couleur, et des parures de dentelle ou de guipure. Nous en avons admiré de ravissantes chez mademoiselle *Anna Loth*, 28, place Vendôme, principalement des petits cols pointus en arrière, se terminant aussi en avant par une double pointe qui garnit le devant de la robe. Les petits bonnets de ce magasin d'élite, qui ont une physiologie tout particulièrement coquette et séductrice, sont presque tous ronds en dentelle ou en guipure avec touffe de fleurs et écharpes de ruban et de velours, ou en forme de fanchons, mélangés de crêpe et de blonde. Mademoiselle *Anna Loth* fait en ce moment des berthes et des fichus charmants de dentelle noire et blanche alternée. La lingerie sérieuse dont se composent plusieurs trousseaux importants, n'est pas plus négligée chez elle que les plus fugitives fantaisies, et nous avons surtout

remarqué au milieu d'une foule d'objets utiles et charmants, des manteaux de lit et des peignoirs du matin, ornés de garnitures tuyantées, de volants de dentelle, de bouillonnés et de rubans, disposés avec un goût exquis.

La dentelle et la guipure sont devenues, nous l'avons dit, un élément indispensable de la toilette et se retrouvent dans toutes ses parties. Aussi un essor nouveau est-il donné à cette belle industrie dans laquelle *M. Violard*, 2, rue de Choiseul, occupe le premier rang. Tous ses dessins sont remarquables par l'originalité de leurs combinaisons, la perfection et le fini de leurs détails et leurs qualités se retrouvent également dans les objets d'une grande dimension tels que les châles, les volants de robe, et dans les plus petits et les plus délicats, tels que les cols, les manchettes, les barbes pour nœuds et pour coiffures.

Bien qu'un revirement de la température semble vouloir depuis quelques jours nous ramener l'été, cependant même sans le témoignage de la chute des feuilles qui jonchent tristement les promenades, on se rendrait compte des approches de l'hiver par l'affluence qui commence à paraître dans les magasins où s'élaborent les frêles et séduisantes parures de fêtes. Madame *Tilman*, qui fait éclore sans cesse de si délicates merveilles, est assaillie en ce moment par le nombre des visiteuses qui viennent demander à son talent de les rendre plus belles, et à son tact exquis de les diriger dans les choix qui doivent les conduire sûrement à ce but. C'est ainsi qu'elle conseille aux unes cette éclatante et gracieuse coiffure composée d'althéas couleur rose de Chine, à cœurs de jais noirs, au milieu de deux médaillons ovales d'or formant diadème, d'autres althéas lisérés d'or avec feuillage de velours sur les côtés, et en arrière retombant, comme une frange sur le cou, de grappes blanches et rose de Chine semblables à des minons de noisetiers. Aux autres, ces couronnes rondes de perce-neige de velours Magenta, marguerite des Alpes paille et bouton d'or, qui ont tant d'éclat aux lumières; — celles de myosotis et de petits narcisses blancs, celles si variées et si naturelles de mignardise, de roses vivaces, de réséda et de crocus; — celles de petites pâquerettes blanches, avec nœud d'herbe, admirables comme délicatesse d'exécution, tout unies en avant et à double rang, c'est-à-dire formant cache-peigne en arrière; — l'une de jasmin avec une petite touffe de boutons de rose pompon au milieu du front, et une grosse rose en arrière du côté droit; — l'une de grenades et de fruits d'églantier rouge avec feuilles en dehors; — une autre de roses de toutes nuances disposées en diadème élevé sur le front; — l'une de fruit sauvages; — l'une de petites pâquerettes roses de différentes nuances; — une autre de grosses marguerites de teintes dégradées; — une d'althéas rose et blanc; — une autre de gros laurier avec nœud d'herbes sur le côté, et deux glands d'herbes retombant sur le cou; — une dernière enfin du plus pur style Pompadour, formée de trois petites couronnes un peu ovales et posées irrégulièrement, l'une rose, l'autre rouge et la troisième blanche.

Les jupes vont continuer à être aussi amples cet hiver qu'elles l'ont été l'été dernier, bien qu'à chaque renou-

vement de saison on remet en question leur complète réforme. Les queues traînantes qui se salissent dans la poussière et dans la boue s'éloignent autant de la mise sérieuse et modérée qui appartient à la femme de goût, que les robes ridiculement ballonnées. Ce qui a fait dès le principe le triomphe des jupes Tavernier (de Lyon), de la maison *Creusy*, 153, rue Montmartre, c'est la modération de leur développement jointe à l'heureuse combinaison de leur coupe et à l'harmonie de leurs proportions. Plus que toutes les autres elles ont résolu le problème difficile de soutenir les jupes sans les rendre par trop bouffantes. Leur succès devait survivre, et survit en effet, à toutes les modifications apportées à la forme des robes; car tout en s'appuyant toujours sur le même point de départ, le plus ingénieux et le plus économique qui se puisse rencontrer, elles se prêtent à mille transformations qui les renouvellent sans cesse et n'en font pas seulement comme on l'a dit d'abord un support spécial qui doit disparaître avec le genre de vêtement pour lequel il a été créé. A supposer même que les robes devinssent tout à fait plates et tombantes, les jupes *Tavernier* n'auraient pas moins leur raison d'être, car en prévision de cet événement depuis si longtemps prévu, M. *Creusy* s'était mis en mesure d'offrir un jupon si flexible et combiné de telle manière qu'il pourrait passer absolument inaperçu sous une parure et être adopté par la personne la plus modeste. Cette création remplace avec toutes sortes d'avantages ces jupons nouveaux si chaudement vantés par certaines chroniqueuses, et qui ne sont pourtant que le retour à ce qu'on avait cru devoir remplacer, c'est-à-dire l'inconvénient d'un grand nombre de jupes superposées, longues à mettre, gênantes à porter, vite et facilement froissées et d'un entretien coûteux. Comme tissu, le genre des jupes milanaises est celui qui se vend le plus; leurs nuances et leurs dessins, cependant assez variés, n'ont pas satisfait pleinement M. *Creusy* qu'anime le véritable esprit des inventeurs. Il fait fabriquer en ce moment, sous le nom de *jupes françaises*, des tissus nouveaux et des dessins tout à fait choisis, appelés sous peu à devenir la jupe d'hiver indispensable à toute femme du monde. Après s'être rendue dans ce magasin de la rue Montmartre, pour y choisir comme jupe de fatigue l'un de ces tissus de laine, et pour le soir une jupe de tulle ou de mousseline à volants, elle n'en sortira pas non plus sans une de ces gracieuses petites brassières dont la coupe et le dessin appartiennent à M. *Creusy*, et révèlent en lui l'observation et le savoir d'un chercheur et d'un artiste.

Une artiste aussi, dont l'art bien apprécié par les mères de famille, s'applique à rendre plus gentils encore de charmants petits êtres que la vulgarité et le mauvais goût parviennent souvent à enlaidir, madame *Thoret*, à *Saint-Augustin*, rue Neuve-Saint-Augustin, 45, a fait entre mille autres appropriés à l'âge, au caractère et aux habitudes de chaque enfant, les deux costumes d'une jeune sœur de cinq ans et d'un petit frère de trois ans, qui tous les deux nous ont semblé ravissants. Celui de la petite fille se composait d'une robe de popeline bleue sans aucune garniture, d'une casaque demi-ajustée avec haut biais de taffetas marron piqué dans le bas du vête-

ment, petit col pointu en arrière et à revers sur la poitrine, et revers aux manches, en même taffetas piqué, d'un petit toquet rond, la grande fureur d'actualité, de velours noir à bords bruns et à aigrette noire.

Celui du petit garçon était une jupe et une veste flottante avec poches, en flanelle blanche à rayures noires, et hautes bandes de flanelle ponceau comme bordures au-dessus de tous les ourlets, une petite coiffure de drap noir à bords de velours et à aigrette blanche, un col et des manches brodés.

La maison de deuil et de soirées noires, à la *Scabieuse*, 40, rue de la Paix, vient de recevoir ses immenses assortiments d'étoffes pour deuil. La plus grande partie des tissus que met en vente la maison *Saran* sont sa propriété exclusive et peuvent être vendus avec toutes les garanties possibles de solidité et de bon goût.

A part le deuil sérieux et sévère pour lequel elle a fait fabriquer des tissus spéciaux, tels que le *velours suprême*, étoffe en laine solide et bouffante;

Le *crêpe de laine* et le *parametta*, étoffes légères et solides pour robes à volants ou à garnir de crêpe anglais;

Le *mérinos cachemire* et le *mérinos purpure* avec châle pareil;

Les dames élégantes y trouveront un choix immense de fantaisies demi-deuil et de riches soies noires;

Les prix incroyables que quelques maisons de nouveautés ont annoncés depuis quelques années pour les taffetas noirs, ont dû nécessairement faire douter de la réalisation de promesses aussi excessives;

La maison *Saran*, qui est en même temps une *maison spéciale pour les soirées noires*, ne promet que ce qui est possible, mais par ses achats immenses faits en fabrique elle est en position d'offrir à sa clientèle des avantages qu'elle pourra facilement apprécier. Les taffetas noirs pour robes ne sortiront que des meilleures fabriques de Lyon, et afin d'opérer largement et de pouvoir les vendre bon marché on les a classés en trois grandes catégories :

65 centimètres de largeur, qualité brillante et solide, à 5 fr. 90 c. — Qualité forte et solide, 6 fr. 75 c. — Extra-belle, à 7 fr. 75 c.

Les riches soieries noires unies et façonnées, les moires nouvelles à trois ou quatre chemins, les taffetas façonnés genre broderies, pointillés, rayés ou quadrillés, à 5 francs 75 centimes; les soies gros grain, triple force, pour robes sans volants se trouvent en immense variété dans cet important magasin.

Où y trouve également tout ce qui concerne la lingerie élégante particulièrement soignée et confectionnée dans la maison, des chapeaux de bon goût genre simple et comme il faut, bien entendu pour grand deuil; des chapeaux de deuil moins sérieux et de demi-deuil noirs et blancs ou noirs et violets, de forme élégante et bien appropriée à la physionomie de chaque personne et au deuil qu'elle porte, des bonnets et des coiffures composées avec non moins de soin, et enfin des paletots à larges manches en veloutine garnie d'Astracan, et des manchons en Astracan assortis aux manteaux ainsi que des confections en

armure garnie de guipure, et d'autres plus simples en drap cachemire.

Ainsi pour un deuil récent, comme pour un deuil plus ancien, les dames trouvent dans la maison de la rue de la Paix tous les objets qui peuvent faire partie de leur toilette en y ménageant les nuances les plus imperceptibles et les plus délicates.

Madame Marie DE FRIÉBERG.

GRAVURE DE MODES N° 616.

TOILETTE DE VILLE. — Chapeau de taffetas blanc ouaté piqué de dessins grecs en cordonnet noir et orné d'une écharpe de velours noir garnie de dentelle. Une bordure grecque entoure la passe, une autre entoure le bandeau de la calotte, et une autre le bavolet. Un enlacement grec orne le milieu de la calotte.

Sur la passe est nouée une écharpe de velours noir qui retombe en deux coques sur un côté, et en écharpe sur l'autre. Un bouton blanc retient l'écharpe contre le côté; une dentelle la termine.

Sous la passe est une dentelle qui serpente entre des œillets: un noir au milieu, trois rouges de chaque côté.

Les brides sont de reps blanc n° 30, moucheté de losanges noirs.

Robe en armure à rayures noires et blanches avec petites fleurs noires sur le blanc.

Pardessus circassien de drap côtelé marron-foncé garni d'astracan de laine et de boutons. (Voir notre feuille de patrons.) Ce vêtement, très ample, croise de droite à gauche; il est boutonné en biais du haut en bas.

L'astracan forme l'encolure sur une hauteur de 10 centimètres; tous les bords sont garnis d'une bande de 4 centimètres.

Les manches, excessivement amples, forment trois plis plats sur l'épaule. Chaque pli est maintenu par quatre boutons posés en losanges.

Chapeau de velours pensée garni de satin mauve, de boutons et de cordonnet d'or.

Le chapeau de velours est tout uni. Le bavolet est de velours. La passe est doublée de satin mauve qui forme de chaque côté en *retroussis* un revers bordé d'un cordonnet d'or et retenu au chapeau par trois boutons d'or.

Le bavolet est doublé de même et forme aussi de chaque côté un *retroussis* avec un bouton d'or.

Sous la passe il y a un lien de velours pensée liséré d'or, et avec trois petits boutons d'or qui retiennent une grosse ruche de satin pensée.

Les joues sont garnies de ruches de blonde.

Brides de satin mauve.

Robe de *taffetas-faillé* mauve ornée de broderies noires, pensées et mauves. Le *taffetas-faillé* est très fort et à gros grain, comme le poul de soie.

Corsage montant boutonné devant, brodé à l'encolure.

Taille ronde. Manches avec un grand jockey brodé; un gros bouffant et un poignet brodé, juste, très haut et en pointe de côté.

La jupe est taillée en pointes dans les lés pour avoir peu de plis en haut et de l'ampleur dans le bas.

Elle est garnie d'un volant haut de 40 centimètres avec une petite tête ruchée haute de 2 centimètres.

Sur la jupe il y a de riches broderies noires, mauve et pen-

sée. La ceinture de velours noir est garnie devant d'une plaque de velours noir brodé de pensée et d'or formant de belles pointes en haut et en bas.

EXPLICATION DE LA LINGERIE.

N° 1. Bonnet demi-habillé. Fond *tombant*, de tulle de soie brodé. Ruban vert, de deux tons, plissé à gros plis sur la tête, roulé en torsade derrière. Au bord du ruban plissé est cousue une blonde qui, suivant les mêmes ondulations que le ruban, fait garniture sur la tête.

Du côté gauche, nœud de taffetas noir n° 5 et ruban vert. A droite, une rose avec son feuillage.

N° 2. Bonnet de tulle noir brodé, fond de la forme d'un filet, serré à la largeur de la tête par une coulisse dans laquelle est passé un ruban ponceau qui vient nouer sur le sommet de la tête; une autre coulisse partage le fond en deux et vient nouer au-dessus du peigne. Une haute dentelle de Chantilly entoure le bonnet.

De chaque côté, sous la dentelle, des touffes de taffetas noir. Sur la tête, un plissé de velours ponceau forme bandeau.

N° 3. Coiffure pour théâtre ou pour dîner. Couronne de violettes de Parme, se terminant en arrière par des touffes formant cache-peigne. Au-dessus des touffes de violettes est un *coquillé* de dentelle noire, au milieu duquel est un nœud de taffetas violet n° 5.

N° 4. Couronne cache-peigne de taffetas *Magenta* n° 16, avec *coquillé* de dentelle noire. Nœud, derrière, à longs bouts.

N° 5. Bonnet à fond *tombant*, de tulle illusion. Une fanchon fantaisie de blonde verte est jetée sur le dessus du bonnet et attachée par une bride de taffetas n° 16 de même couleur. La garniture est de blonde blanche *coquillée*. Dans la garniture et sur la bride sont jetés quelques petits bouquets de violettes.

N° 6. Pèlerine montante derrière et croisée devant, avec entre-deux de valenciennes et bouillonnés de mousseline des Indes. Une haute valenciennes, légèrement *froncée*, est cousue au bord du dernier entre-deux. Une valenciennes basse, également *froncée*, est cousue à l'entre-deux du haut.

N° 7. Petit col montant formé d'un entre-deux et de deux rangs de valenciennes basse tuyauté.

N° 8. Col rabattu, formé d'un entre-deux de valenciennes et de trois rangs de valenciennes tuyautés au bord.

N° 9. Manche dite à *griffe*, assortie au col n° 8. Le poignet est fait d'entre-deux de valenciennes cousus ensemble. Ces entre-deux se continuent dans la manche de mousseline qui est découpée dans le bas et *froncée* de manière à former des bouillonnés qui séparent chaque entre-deux.

N° 10. Manche de mousseline assortie au col n° 7. Le poignet, de mousseline, est formé d'un entre-deux en valenciennes et de deux valenciennes tuyautés au bord.

PATRONS DU MONITEUR DE LA MODE.

Manteau diplomate.

Voir la gravure n° 616 qui est publiée dans ce numéro.

Ce vêtement s'exécute en drap simple et moelleux. La garniture est une application d'astracan naturel ou d'astracan de laine, qui est une nouveauté imitant très bien cette fourrure.



LE MONITEUR DE LA MODE
Paris
Couture de la Capitale
Couture de la Province
Couture de la Colonie
Couture de l'Étranger
Couture de la Mer
Couture de la Montagne
Couture de la Vallée
Couture de la Campagne
Couture de la Plaine
Couture de la Colline
Couture de la Vallée
Couture de la Campagne
Couture de la Plaine
Couture de la Colline

de velours noir est garnie devant d'une piéce
bordée de passe et d'un fermant de belles
et en bas.

PLUCHES DE LA LINGÈRE.

est demi-haute. Très tendant, de telle de voir
en vert, de deux tons, plissé à gros plis sur la tête,
sable derrière. Au bord du ruban plissé est coiffée
qui, surmonte les mêmes ondulations que le ruban,
sur la tête.

garnie, devant de velours noir et ruban vert
et rose avec son broilage.

est de tulle noir broché, bord de la forme d'un
à la largeur de la tête par une coiffure. Dans le
milieu un ruban passe qui vient se fixer sur la
tête; une autre coiffure partant de l'end en deux
à l'arrière du visage. Une tulle dentelle de
sur le front.

est, avec la dentelle, des tulle de tulle noir,
plissé de velours pour une forme.

est pour d'acier ou pour fer. Comme de
ce, se terminent en arrière par des tulle écar-
pée. Au-dessus des tulle de tulle est un
sable noir, en milieu d'acier ou en maille de
à.

est cache-pigeon de tulle blanc n° 11,
dentelle noir. Noir, derrière, à long bout.

est à fond tendant, de tulle blanc. Les boutons
de vert est jetés sur le dessus du bouton et
est broché de tulle n° 11 de tulle noir. La
dentelle blanche est plissée. Sous la dentelle et
est jetés quelques petits boutons de tulle.

est montante derrière et croisé devant, avec
valenciennois et boutons de tulle de
de valenciennois, légèrement broché, est comme
noir entre-deux. Les valenciennois sont, écar-
pés comme à l'entre-deux du bout.

est montante devant d'un entre-deux et, de deux
autres haute dentelle.

est dentelle, devant d'un entre-deux de valenciennois et
de valenciennois broché au bout.

est dentelle à griffes, dentelle au col n° 6. La piéce
entre-deux de valenciennois comme ornée. Les
montants dans la manche de dentelle et
dans la base et broché de dentelle à l'entre-deux
de chaque entre-deux.



LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue Richelieu, 92.

Coiffettes de R. Lhopiteau Robes de Saalme Couture Vivienne, 11.

Modes de M^{me} Pie Borain et de Grammont et Fleur de M^{me} de Laere, s. de Richelieu, 13.

Autre et Garnitures en Souffleterie de la Ville de Lyon. Chaussée d'Antin, 6.

Corsets, Pastiques de Bonvallet, Bout. de Strasbourg.

Les gips noirs. Tournier, Courcelles, n° 11, Montmartre, 133.

Etuffs pour habits de Desjardins Rives, s. de Richelieu, 102.
Couture de la M^{me} de Commaison, Lassalle et C^{ie}, St. Grand, 3.

Entered at Stationers' Hall

LONDON, at the Monitor Office, 25, Broad Street, Soho. NEW-YORK, Plance 86, General Agent.

MADRID P. J. de la Plaza





Imprimerie Imp. et Lit. de Tranchesi et Fournier

616 67

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue Richelieu, 92.

Modèles deingerie de M^{lle} Anna Loth Place Vendôme, 28.

de la bord creux sur le premier et se
sur le pas le repousser la gravure.
Il est un avec grand, il faut ajouter par
à l'extérieur et arrondissant le bas.

Clé N° 1.

à l'extérieur de la main d'écrouver.
à l'extérieur.
à l'extérieur de la main d'écrouver.
à l'extérieur.
à l'extérieur avec entre-deux de valenciennes
à l'extérieur, portant le n° 6 sur la planche
à l'extérieur.

Clé N° 2.

à l'extérieur de la main d'écrouver, croisant
à l'extérieur de l'Y tracé sur le patron, il
à l'extérieur 22 centimètres de longueur en
à l'extérieur manche papale.
à l'extérieur avec entre-deux de valenciennes
à l'extérieur attaché à l'écrouver.

Clé N° 3.

à l'extérieur dans le Y numéro d'

Clé N° 4.

à l'extérieur de la main d'écrouver sur le côté droit
à l'extérieur.
à l'extérieur.
à l'extérieur.
à l'extérieur rouge, presque plat, avec pare
à l'extérieur.
à l'extérieur ce vêtement est également
à l'extérieur, venant du haut et du bas p
à l'extérieur est pris dans les bottines de
à l'extérieur.

à l'extérieur à nos abonnés trois pat
à l'extérieur BIBLES PARISIENS. Patrons
à l'extérieur et coupés dans les meilleures ma
à l'extérieur à pouvoir être garantis parfaits.

à l'extérieur DE LA COUTURE. — Les Pat
à l'extérieur à l'écrouver à l'écrouver, chaque mois, des
à l'extérieur à l'écrouver, d'après les gravures de
à l'extérieur à l'écrouver, Bonnets, Fantaisies, Contum
à l'extérieur à l'écrouver, et tout ce qui concer

à l'extérieur à l'écrouver. — La Lingère Pari
à l'extérieur à l'écrouver, des Patrons de grandeur nat
à l'extérieur à l'écrouver la Lingère: Bonnets, Cami
à l'extérieur à l'écrouver, Bonnets, Fichus, Pantalons

Le second côté du devant croise sur le premier et se boutonne jusqu'en bas, ainsi que le représente la gravure.

Notre papier n'étant pas assez grand, il faut ajouter partout, à notre patron, 40 centimètres en arrondissant le bas.

CÔTÉ N° 1.

N° 1. Dos du manteau *diplomate*.

N° 2. Devant du manteau.

N° 3. Passe de chapeau de madame *Alexandrine*.

N° 4. Bavolet de ce chapeau.

N° 5. Patron de la pèlerine avec entre-deux de valenciennes et bouillonnés de mousseline, portant le n° 6 sur la planche de lingerie de ce jour.

CÔTÉ N° 2.

N° 2 bis. Second côté du manteau *diplomate*, croisant sur le premier côté.

N° 3. Manche. A partir de l'X tracé sur le patron, il faut ajouter de chaque côté 32 centimètres de longueur en arrondissant comme pour une manche pagode.

Cette manche n'a qu'une seule couture; des plis crevés retenus par des boutons l'attachent à l'emmanchure.

* Costume russe pour petit garçon.

Voir la gravure n° 615, publiée dans le 3^e numéro d'octobre du *Moniteur de la Mode*.

CÔTÉ N° 2.

N° 1. Dos.

N° 2. Devant.

N° 3. Côté gauche du devant croisant sur le côté droit et se boutonnant jusqu'à la ceinture.

N° 4. Revers de la poche.

N° 5. Revers de l'emmanchure.

Une manche de drap rouge, presque plate, avec parement, sort de l'emmanchure.

Le pantalon qui accompagne ce vêtement est également de drap rouge, à plis crevés, retenus du haut et du bas par un poignet.

Le bas de ce pantalon est pris dans les bottines ou dans de petites bottes molles.

Nous recommandons à nos abonnées trois publications de PATRONS MODÈLES PARISIENS. Patrons nouveaux éprouvés et coupés dans les meilleures maisons de Paris de manière à pouvoir être garantis parfaits.

PATRONS-MODÈLES DE LA COUTURIÈRE. — Les *Patrons-modèles de la Couturière* donnent, chaque mois, des *Patrons de grandeur naturelle*, d'après les gravures du *Moniteur de la Mode*, de Robes, Corsages, Manches, Pèlerines, Corssets, Manteaux, Mantelets, Fantaisies, Costumes de cour, Pardessus, Amazones, et tout ce qui concerne la confection.

LA LINGÈRE PARISIENNE. — La *Lingère Parisienne* donne, chaque mois, des *Patrons de grandeur naturelle* de tout ce qui comporte la lingerie: Bonnets, Camisoles, Chemises, Jupons, Broderies, Fichus, Pantalons de dames, etc.

LES MODES DE L'ENFANCE. — Les *Modes de l'Enfance* publient, chaque mois, une feuille couverte de *Patrons de grandeur naturelle* des différents vêtements de petits garçons et de petites filles, depuis le premier âge jusqu'à l'adolescence, que la mode sait rendre si coquets et si élégants.

Les tracés de ces publications sont accompagnés d'explications suffisantes pour qu'ils soient parfaitement intelligibles et qu'ils trouvent une application utile, non-seulement pour les personnes qui s'occupent spécialement des modes et nouveautés, mais encore dans toutes les familles.

Chacune de ces publications coûte 6 francs par année en France, 8 francs pour l'étranger.

On peut s'abonner aux trois ensemble ou séparément, en adressant le montant, à M. Henry Picart, rue des Petites-Écuries, 49, à Paris.

Courrier de Paris.

Il ne faut pas croire, dit-on, à toutes les histoires que l'on nous raconte. Excès de prudence ou exacte mesure de conduite, je me suis fait une loi générale de suivre ce précepte, à quelques exceptions près. Les histoires auxquelles on croit le moins sont les histoires de voyage; c'est, à mon avis, un grand tort, et quelquefois c'est du dépit. A beau mentir qui vient de loin, ne me paraît un juste proverbe qu'en ce qui concerne la question de distance, mais non point en ce qui touche le fond de la question elle-même. Ce malheureux proverbe a tellement pris racine dans les préjugés du monde, qu'il est arrivé souvent de rencontrer des étrangers résolus à ne pas croire même aux choses qu'on leur racontait sur leur propre pays. J'en ai surpris un, il n'y a pas huit jours, qui déclarait faux de tout point un récit dont le narrateur avait été le témoin oculaire, je vous le cautionne, et il ne parvint à convaincre l'entêté incrédule qu'en lui prouvant comme quoi il avait été le héros principal de l'aventure. Était-ce modestie de la part de celui-ci? Non, car l'histoire n'offrait aucune de ces péripéties de nature à intimider un homme, pas plus qu'à le faire rougir. Mais de parti pris, il niait le récit de l'autre, parce que ce récit venait de loin.

Que voulez-vous, il y a des gens qui sont fous de paradoxes et qui les mettent en action comme on y met les charades!

Je n'ose plus après cela, vous raconter l'histoire que j'avais au bout de ma plume quand je l'ai prise (la plume) pour écrire mon courrier. C'est un trait de mœurs des pays lointains que j'ai parcourus. Eh quoi! me direz-vous, même après la suppression des barrières vous ne trouvez plus Paris assez grand encore pour y glaner quelques histoires à nous raconter sans avoir besoin de franchir les mers? Que voulez-vous que j'y fasse, vous répondrai-je, Paris est tout préoccupé de questions qu'il m'est interdit d'aborder dans ce courrier. Paris cause avec l'ancienne banlieue, laquelle cause avec la nouvelle de ce que disent les journaux au sujet de ceci

et de cela, et par *cela* et par *ceci*, j'entends toutes les choses dont je me garderai bien de vous dire le premier mot, par cette raison que je suis censé n'y rien comprendre. Plaise à Dieu que je ne m'y fusse jamais essayé!

— Et l'histoire des pays lointains?

— Au fait je l'oubliais; mais au moins faut-il que je trouve des raisons suffisantes à vous convaincre que ce n'est point par caprice que je m'aventure à vous entraîner hors Paris au moment où un soleil splendide commence à y briller, un de ces soleils qui vous engage à aller à la campagne où il semble que les feuilles vont repousser, les fleurs refleurir! On eût pu croire, ces jours derniers, que les saisons ont joué aux quatre coins cette année, que le printemps a pris la place de l'automne, après que l'été a occupé le coin de l'hiver. Depuis la révolution de 89, me disait un jour, avec une profonde conviction, un vieux débris de l'ancien régime, le poisson n'a plus le même goût! A quoi, et à quel 89 de l'atmosphère faut-il attribuer ces perturbations des saisons? Pourquoi les raisins ne mûrissent-ils plus quand ils doivent mûrir, pourquoi les fleurs grelottent-elles en juillet? Je l'ignore, et j'avoue que je ne me sens pas le courage de le savoir.

— Eh bien! et l'histoire de l'autre monde que vous nous avez promise?

— J'y songe. Mais m'en voudrez-vous si je vous dis, chemin faisant, qu'une femme qui avait le génie de l'esprit et qui, pour le malheur de ses imitateurs, a inventé cette causerie qu'on appelle un courrier, vient de revivre dans son œuvre. J'ai nommé madame de Girardin, ou plutôt je n'avais pas besoin de la nommer, vous l'aviez devinée. C'est une bonne fortune, en effet, que je ne veux pas manquer l'occasion de vous annoncer, que la publication des œuvres complètes de cette femme qui fut charmante comme pas une, spirituelle à foison, et bonne et sympathique à tout le monde, même à ceux qu'elle égratignait du bout de sa plume. Certes, les ouvrages de madame Émile de Girardin ont assez couru le monde, et l'ancien et le nouveau, celui où se passe l'histoire que je dois vous raconter; ils ont circulé assez dans tous les formats et en toutes les langues, dont pas une ne vaut la belle et fine langue française telle que l'écrivait et telle que la parlait en même temps cette femme que l'on a comparée à madame de Sévigné et à madame de Staël, et qui n'était ni madame de Sévigné ni madame de Staël! Elle était madame de Girardin, n'ayant jamais imité personne, ayant été de son siècle, de son temps et de son monde!

Certes, disais-je, ses ouvrages ont été assez de fois réimprimés; mais il leur manquait d'être réunis, groupés et divisés avec le luxe et l'intelligence qu'y vient de mettre un éditeur accoutumé à faire de belles éditions et à éditer de bons auteurs. Voilà pourquoi j'ai dit plus haut que madame de Girardin revivait dans son œuvre; car jamais piédestal plus élégant, plus luxueux, ne lui a été élevé. Ajoutez-y le beau portrait de Chassériau, ce portrait que l'artiste, un jeune maître mort à la fleur de l'âge, avait dessiné d'un pinceau passionné pour un si beau modèle. Eh! certes, voilà une grande et bonne nouvelle que j'annonce là aux délicats, aux gens de goût, aux raffinés. Et

pour ceux-là qui sont encore, Dieu merci! en grand nombre, n'est-ce donc pas un de ces événements qui méritent bien, aussi, de faire quelque sensation dans le monde. J'en appelle au succès de cette publication pour attester que j'ai raison.

— Que nous disiez-vous donc, vont s'écrier mes lectrices, qu'il n'y avait rien à raconter sur Paris, et qu'il vous fallait nous infliger le mal de mer pour nous conduire à New-York ou en tout autre coin de l'Amérique et nous faire assister à du nouveau. Gardez pour vous votre histoire de l'autre monde....

— Mais....

— Nous n'en voulons plus!....

— C'est l'histoire d'un mort....

— Assez!

— D'un mort qui parle! Cela ne se voit qu'en Amérique! Et puisque je vous ai promis de vous narrer l'aventure, de grâce laissez-moi vous la raconter. Il existe aux Etats-Unis une industrie hideuse, celle des résurrectionnistes, qui consiste à fournir aux étudiants en médecine des sujets pour la dissection. Ces résurrectionnistes n'y vont point par quatre chemins, profanent sans sourciller les tombes, et déterrèrent bel et bien les cadavres. Moyennant deux ou trois dollars, un étudiant a son affaire.

Donc une nuit, deux résurrectionnistes avaient déterré aux environs de Carthage, dans l'Etat de l'Illinois, un cadavre fraîchement enterré. Pour n'éveiller aucun soupçon en entrant en ville, ils avaient paré le mort comme un vivant et l'avaient placé entre eux sur un des bancs de la voiture. Un peu avant d'arriver en ville, les deux industriels s'arrêtèrent à la porte d'un cabaret pour se réchauffer, car il gelait et neigeait très fort, laissant le véhicule à la garde du mort. Un jeune homme qui passait par-là vit celui-ci naturellement immobile sur son siège. — « Eh! l'ami, cria-t-il, vos compagnons sont peu polis à votre égard. Vous plairait-il de venir trinquer avec moi? Descendez un peu. » Comme il ne recevait aucune réponse: « — Dites donc, camarade, seriez-vous mort har hasard? » — Bill Johnson, ainsi se nommait le personnage, ne croyant pas si bien dire, s'approcha du silencieux personnage. Les exploits des résurrectionnistes étant notoires dans le pays, Bill Johnson eut bientôt compris ce dont il s'agissait. Il résolut de le faire payer cher à ces profanateurs de tombes. Il emporta le cadavre, le cacha dans une grange voisine et s'installa en son lieu et place sur le siège où les deux conducteurs revinrent bientôt s'asseoir, et fouetter cheval!

Ils n'avaient pas fait cent tours de roue, que l'un des deux dit à l'autre: « — Ne te semble-t-il pas que notre cadavre est chaud? » — « En effet, » répondit l'autre en posant la main sur celle du voisin. — « Chaud? chaud? » reprit une troisième voix, qui était celle du prétendu cadavre. « — Quoi d'étonnant à cela, quand voilà cinq jours que je grille en enfer! »

C'en était trop. Les résurrectionnistes qui, depuis quinze ans qu'ils exerçaient leur métier, n'avaient jamais entendu parler un mort, sont saisis de frayeur. On le serait à moins, j'en conviens! Ils arrêtèrent la voiture, se jetèrent sur la route et courent encore!.... Bill Johnson fit rendre la tombe au cadavre qui en avait été ravi et déposa sa plainte

MÉLANGES.

LE MONITEUR DE LA MODE. — Que croyez-vous qu'il y ait de la voiture en fourrière. — Les résurrectionnistes ont recommencé le travail. — Je profite de beaucoup. — Le docteur Véron.

LE MONITEUR DE LA MODE. — Que croyez-vous qu'il y ait de la voiture en fourrière. — Les résurrectionnistes ont recommencé le travail. — Je profite de beaucoup. — Le docteur Véron.

LE MONITEUR DE LA MODE. — Que croyez-vous qu'il y ait de la voiture en fourrière. — Les résurrectionnistes ont recommencé le travail. — Je profite de beaucoup. — Le docteur Véron.

LE MONITEUR DE LA MODE. — Que croyez-vous qu'il y ait de la voiture en fourrière. — Les résurrectionnistes ont recommencé le travail. — Je profite de beaucoup. — Le docteur Véron.

LE MONITEUR DE LA MODE. — Que croyez-vous qu'il y ait de la voiture en fourrière. — Les résurrectionnistes ont recommencé le travail. — Je profite de beaucoup. — Le docteur Véron.

LE MONITEUR DE LA MODE. — Que croyez-vous qu'il y ait de la voiture en fourrière. — Les résurrectionnistes ont recommencé le travail. — Je profite de beaucoup. — Le docteur Véron.

LE MONITEUR DE LA MODE. — Que croyez-vous qu'il y ait de la voiture en fourrière. — Les résurrectionnistes ont recommencé le travail. — Je profite de beaucoup. — Le docteur Véron.

entre les mains de la police. Que croyez-vous qu'il en résulta? On mit le cheval et la voiture en fourrière, et tout fut dit. Les résurrectionnistes ont recommencé leur hideux métier, c'est tout simple.

— Eh bien! franchement, je préfère de beaucoup lire une page de madame de Girardin.

— A coup sûr!

— Et même le nouveau livre du docteur Véron sur l'histoire des théâtres.

— C'est un homme de beaucoup d'esprit, allez, ce docteur Véron, qui a eu d'abord celui de se sentir assez mauvais médecin pour ne jamais exercer la médecine et pour faire une grande fortune tout en conservant son titre de docteur! Gardez-vous de croire aux sottises que débitent de lui les méchantes langues! Il vaut mieux que la réputation de bien de gens!

X. EYMA.

MÉLANGES.

Les restaurations qu'on a faites depuis deux mois dans les appartements de Leurs Majestés aux Tuileries, au premier étage sur le jardin, sont terminées. On a enlevé les échafaudages.

La fille aînée de la reine-mère d'Espagne va épouser le fils aîné du marquis de Campo-Sagrado. Le marquis est attendu à Paris où réside le fiancé, attaché à l'ambassade d'Espagne. C'est à Paris que se fera le mariage, qui devait avoir lieu d'abord à Rome, comme l'avaient désiré les deux familles.

On vient de placer dans le jardin réservé de l'empereur, aux Tuileries, la belle statue de marbre de *Laïs mourante*, de M. Mathieu Meunier.

Cette statue était auparavant dans la niche de l'escalier conduisant à la terrasse, et qui vient d'être supprimé pour faire le passage du pont de Solferino au jardin.

Le foyer des artistes du Théâtre-Français, situé dans un corps de bâtiments adossé au théâtre du côté de la rue Saint-Honoré, devant être démolie pour faire place au nouveau péristyle monumental, on est en train de jeter au-dessus de la rue de Richelieu, à la hauteur du balcon du foyer public, un pont qui conduira dans les maisons du côté occidental de cette rue où s'organise le foyer provisoire des artistes.

Les plans du nouvel Opéra, récemment exposés, indiquent une rue projetée qui, partant de la rue de la Paix et suivant devant la Bourse la rue des Filles-Saint-Thomas, vient aboutir au boulevard de Sébastopol, en

passant au sud du Conservatoire des Arts-et-Métiers. Cette rue est la rue Beaumur. Déjà elle est amorcée à droite et à gauche du boulevard de Sébastopol; sa largeur paraît être de 20 mètres au moins. Elle dégage l'église de Saint-Nicolas des Champs du côté du nord.

Devant le portail de cette église, rue Saint-Martin, une place sera ménagée dans les travaux de construction qui se préparent.

La hasnadar hanoum (trésorière) du palais impérial est morte. Elle laisse une immense fortune, que l'on évalue à 150 millions de piastres, et dont hérite le sultan. La hasnadar hanoum était une esclave. L'influence de cette femme était considérable au palais, et plus d'une fois son nom s'est trouvé mêlé à la politique.

Un certain nombre de candélabres à gaz d'un nouveau modèle viennent d'être installés sur le boulevard de Sébastopol (rive droite et rive gauche), aux abords de la place du Châtelet et de la fontaine Saint-Michel. Ces candélabres, bronzés par les procédés galvaniques, sont portés sur une base en forme de cône évidé, aux armes de la ville de Paris. Une guirlande de feuilles de lauriers décore le fût, au-dessus duquel est placé, en guise de lanterne, un globe en verre dépoli. Une petite couronne murale en métal, offrant l'aspect du bronze vert antique, surmonte le tout.

Il paraît qu'une contestation va s'élever au sujet d'une Bible donnée par un noble personnage à mademoiselle Mars. On a vendu dernièrement la bibliothèque de cette actrice; elle a été achetée par Brunet, qui, en ouvrant la Bible, a trouvé des billets de banque pour 500 liv. st. (12,500 fr.). Cette somme est réclamée par l'acheteur et les anciens propriétaires. Si l'actrice, dit à ce sujet un journal anglais, avait lu un peu plus souvent sa Bible, elle en aurait été récompensée à la fois matériellement et spirituellement.

La ville de Milan avait ouvert une souscription pour offrir un album au maréchal Vaillant. Cet album est terminé; il va être envoyé prochainement au maréchal. Il est composé de vingt-huit aquarelles signées des plus célèbres peintres de l'Italie.

Il résulte des relevés administratifs les plus récents, que le nombre des journaux ou revues publiés à Paris est de 503. 42 journaux sont soumis au cautionnement et s'occupent de matières politiques ou d'économie sociale; 461 journaux sont consacrés aux arts, aux sciences, à la littérature, à l'industrie, au commerce et à l'agriculture.

Le plus ancien de ces journaux est le *Journal des Savants*, dont la fondation remonte à l'année 1665.

Des expropriations d'immeubles ont été décidées pour ouvrir une large voie de 20 mètres, dans l'île Saint-Louis en face le pont Louis-Philippe. Les démolitions dont il est question vont atteindre plusieurs maisons de la rue Saint-Louis-en-l'Île. Cette rue renferme des hôtels historiques, particulièrement l'hôtel Lambert au n° 2 de ladite rue.

Cette magnifique habitation, construite par Louis le Veau, pour le président Lambert de Torigny, appartient ensuite au fermier général Dupin et au marquis du Châtelet-Laumont. La cour est entourée de bâtiments décorés d'ordre dorique. Un perron placé en face de la porte, conduit à un grand palier où prennent naissance deux escaliers qui mènent aux appartements. Dans un renforcement cintré, on voit une grisaille de Lesueur; elle représente un fleuve et une naïade. D'admirables tableaux ornaient cette magnifique résidence. On y remarquait le chef-d'œuvre de Bassan, *l'Enlèvement des Sabines*; des paysages d'Herman et de Patel, cinq tableaux de *l'Histoire d'Enée*, par Romanelli. Ces richesses furent données en partie au roi Louis XVI, pour le musée du Louvre, par la famille de la Haye, alors propriétaire de l'hôtel.

Les plus belles peintures conservées dans cette habitation se trouvent dans les salles de l'Amour et dans le cabinet des Bains. Au premier étage on voit la galerie dite de Lebrun. Ce grand artiste a dessiné sur le plafond, avec toute la vigueur de son coloris, *neuf travaux d'Hercule*.

LOUIS DE SAINT-PIERRE.

BETZY MURLAY.

I.

C'était en 1814.

Par une de ces belles soirées que Dieu ne prodigue que sous les tropiques, où les étoiles brillent comme autant de soleils dans les profondeurs d'un ciel dont le regard atteint à peine aux voûtes splendides, où les brises, toutes chargées de l'acre parfum de la mer qu'elles ont caressée en passant, apportent aux sens amollis je ne sais quelle volupté; où les flots calmes et unis mêlent à l'écrin des cent mille étoiles qu'ils reflètent fidèlement des myriades de diamants que secouent sur leur azur les crêtes des lames en s'entrechoquant; par une de ces soirées, dis-je, tiède encore de l'incendie de la journée, un joli cutter, finement découpé et mâté en goëlette, se hâlait hors de la baie de Tortole, lentement, comme un malade qui, pour la première fois, essaye, après un long repos, les muscles de ses jarrets.

Cette allure n'était pas habituelle à l'*Hirondelle*

(ainsi s'appelait le cutter en question), car jamais bâtiment n'avait mieux porté son nom. L'*Hirondelle*, en effet, fendait les flots avec une légèreté d'oiseau, pourvu cependant que le vent soufflât un peu du bon bord.

Or, en ce moment-là, ses grandes ailes blanches, comme si un plomb mortel les eût frappées, battaient tristement le long des mâts, et c'était à peine si le cutter comptait deux nœuds au sillage.

Il s'était tiré cependant avec habileté du milieu des récifs qui sillonnent en tous sens la baie de Tortole, sorte de bassin creusé dans les rochers qui s'élèvent tout autour en hautes murailles noires, à saillies anguleuses, et qui semblent taillées en festons comme les plus riches pierres des plus beaux édifices du moyen âge.

Quoique hors de la baie enfin, depuis quelques instants l'*Hirondelle*, contre l'espérance de son capitaine, n'avait pas rencontré une brise plus faite. Elle resta même comme immobile pour ainsi dire sur les flots, où elle semblait se mirer avec complaisance. Cet accès de coquetterie ne parut pas être du goût du commandant; il frappa du pied sur le plancher du pont. Ce mouvement indiquait de sa part autant d'impatience d'entendre les garçettes battre contre les voiles, que d'inquiétude de se sentir si près des côtes où les courants pouvaient bien l'affaler.

— Lofe d'un quart! dit-il au timonnier d'une voix brève et bien accentuée.

Puis, voyant que son bâtiment obéissait à peine à l'action du gouvernail:

— Les embarcations à la mer! cria-t-il d'un ton qui commandait la promptitude.

En moins de cinq minutes, deux canots qui se balançaient laissés en porte-manteaux sur les deux flancs du cutter, et un troisième qui se trouvait à la traîne, furent amenés le long du bord, et armés chacun de dix hommes. Les trois canots filèrent bien vite à l'avant et prirent l'*Hirondelle* à leur remorque. Sous l'effort des trente rameurs, le bâtiment parut sortir de sa léthargie; et, comme ces chevaux rétifs que le cavalier est obligé de tirer péniblement par la bride après avoir mis pied à terre, le cutter obéit enfin à l'impulsion qui lui était donnée.

C'était là pour les trente hommes de l'équipage une rude corvée qui dura environ deux heures; après quoi ils rallièrent le bord. La brise alors commençait à se lever; les voiles se gonflèrent peu à peu, et le bâtiment prit son vol. Les grandes murailles qui encerclent la baie disparurent bientôt dans l'ombre de la nuit comme des fantômes qui s'éteignent.

Le capitaine, après avoir un moment navigué droit au large, fit mettre le cap sur la Martinique;

tous ses ordres donnés, il se dirigea vers sa chambre qui était dans l'entrepont, frappa deux légers coups à la porte, et attendit, avant d'entrer, que l'invitation lui en fût faite par une voix de femme.

II.

Le capitaine de l'*Hirondelle* était un jeune homme qui ne comptait pas beaucoup au delà de vingt-cinq ans. Né dans les Antilles, il avait dans son cœur, dans sa tête et sur les traits de son visage, tous les signes, tous les instincts, tous les caractères qui distinguent la race des créoles, dont il était d'ailleurs un échantillon privilégié. A une beauté physique remarquable, il joignait un courage de lion, une audace sans exemple, une énergie de fer.

Il avait été à bonne école. Ayant fait ses premières armes, dès l'âge de douze ans, à bord d'un corsaire que commandait son père qui, dans une seule année, avait fait trente-sept prises sur les Anglais, et livré cinquante-deux combats; Joseph Danic avait donc appris de bonne heure à mépriser le danger. Il avait emprunté à l'âme de son père cette puissance et cette énergie du commandement, qui faisaient ployer sous son regard et sous sa parole les intrépides et vieux matetots composant son équipage.

Dans un dernier combat qu'il avait eu l'audace d'accepter contre un bâtiment quatre fois plus fort que le sien, Danic le père avait perdu la vie, lui et tout son équipage. Car ceux de ses hommes qui avaient échappé au massacre trouvèrent la mort à la pointe des vergues.

Joseph avait été épargné dans cette exécution, à cause de son jeune âge et de l'héroïsme dont il avait fait preuve en combattant aux côtés de son père. Le capitaine du bâtiment anglais avait pris sous sa protection cet enfant alors âgé de quatorze ans au plus, et l'avait conduit avec lui à la Jamaïque. Joseph n'avait accepté qu'avec répugnance la généreuse faveur du capitaine anglais, et il n'avait pas craint de lui dire :

— Vous feriez aussi bien de me pendre comme mes camarades, car je vous jure qu'un jour je vengerais la mort de mon père.

Pendant les six années qu'il avait passées à Kingstown, non pas comme prisonnier, mais dans la maison de son protecteur, John Murlay, Joseph Danic, loin de se laisser toucher par les soins dont il était entouré, avait couvé au contraire le sentiment de cette vengeance qu'il se proposait d'accomplir à son heure. Le spectacle de son père frappé en pleine poitrine par la main de John Murlay, était toujours

présent à sa mémoire; et il avait conservé contre son protecteur une profonde haine qu'il dissimulait cependant. Et chaque fois qu'il voyait le commandant presser dans ses bras son fils William, il se sentait pris d'une rage qui s'exhalait par des pleurs qu'il allait dévorer en silence. William était devenu même pour lui un objet d'antipathie; et William, il faut le dire, payait Joseph de la même monnaie. Il n'était dans la maison qu'une seule personne pour qui le jeune créole éprouvait une tendre et douce affection, c'était la fille du commandant, miss Betzy; et il lui avait voué cette amitié un jour où, dans sa naïve ignorance, la pauvre enfant, en le voyant pleurer, lui avait dit :

— Tu as raison, Joseph, mon père a été bien méchant de tuer le tien!

Quand Joseph eut atteint l'âge de dix-sept ans, le capitaine Murlay l'embarqua avec lui. Ce jour-là son cœur faillit éclater de joie et de douleur en même temps.

De douleur, parce qu'il se séparait de Betzy.

De joie, parce qu'il espérait vaguement que c'était sa liberté qu'il allait conquérir, soit par la fuite, si l'occasion s'en présentait, soit par le fait de quelque combat entre le bâtiment de son protecteur et un navire français.

Une année s'était écoulée sans que les espérances de Danic se fussent réalisées. Et il ne fallut rien moins qu'un naufrage du bâtiment de John Murlay sur les côtes de la Guadeloupe, pour que Joseph touchât enfin la terre de la liberté. Recueilli par un planteur, il lui raconta son histoire et demanda avec ardeur d'être embarqué comme simple matelot sur le premier corsaire qui armerait en course. On sait que nos meilleurs corsaires sont sortis des ports de nos Antilles.

L'*Hirondelle* était là sous voiles, prête à s'envoler. Joseph s'engagea à bord. Pendant six ans, il navigua sous les ordres d'un rude maître, Jean L'Hérault, avec qui il retrouva toutes les traditions de son père. Après deux combats, où il vit comment son capitaine savait se conduire, Joseph ne crut pas pouvoir lui témoigner plus hautement son admiration qu'en lui disant :

— Avec un second tel que vous à son bord, mon père eût dormi tranquillement pendant un combat.

A quoi Jean L'Hérault, qui avait apprécié le jeune marin, répondit :

— Je ne sais pas ce que ton père eût fait de moi, petit, mais je sais bien que mon second étant mort hier d'une indigestion de boulets, je te nomme à sa place. Ça te va-t-il?

Joseph Danic tendit la main à son capitaine; et ils se partagèrent le pouvoir sans que personne y trouvât à redire parmi l'équipage, dont le plus jeune

matelot pouvait avoir au moins dix ans de plus que Joseph.

A quelque temps de là, Jean L'Hérault mourut vaillamment sur les bastingages de sa goëlette; et, en expirant, il laissa le commandement de l'*Hiron-delle* à Danic, qui, l'ayant achetée à l'armateur, en devint à la fois le propriétaire et le capitaine.

Depuis deux ans il exerçait sur le pont de la goëlette et sur les matelots qui la montaient son double empire. Il était venu planter son pavillon dans la mer des Antilles! et de la Martinique, sa patrie, il avait fait son quartier général.

Tel était l'homme qui, au moment où l'*Hiron-delle* venait de prendre le large, était descendu frapper timidement à la porte de la chambre.

III.

Joseph, en entrant, aperçut, agenouillée dans un coin de la cabine, une femme qui priait, le visage caché dans ses deux mains. Il poussa un profond soupir, puis, d'une voix émue :

— Betzy, dit-il, que demandez-vous au ciel dans votre prière?

Betzy tressaillit, leva la tête, et sans même tourner les yeux vers le jeune corsaire :

— Je ne demande rien à Dieu, répondit-elle; je le prie seulement.

— Ainsi, reprit Joseph Danic, votre douleur ne vous égare plus jusqu'à me maudire?

Betzy ne répondit point. Elle se voila le visage de son mouchoir et s'affaissa sur ses genoux, en donnant un libre cours à ses sanglots. Danic voulut l'aider à se relever; elle le repoussa.

— Betzy, rappelez-vous ce jour où, prenant en pitié mes larmes d'enfant, vous m'avez dit ces paroles qui furent un baume sur ma plaie : « Mon père a été bien méchant de tuer le tien! »

A ces dernières paroles, la jeune fille fut prise comme d'une sorte de convulsion, et ses pleurs redoublèrent.

Joseph Danic resta muet et immobile devant cette douleur. Ce fut Betzy qui rompit le silence pour murmurer sourdement :

— Je n'ai point oublié ces paroles, monsieur; et c'est à cause de cela que je vous dis aujourd'hui : Joseph, vous avez été bien cruel de tuer mon père!

Danic ne put se défendre d'un vif mouvement d'émotion. Il s'accusa d'abord intérieurement de l'action que Betzy venait de lui reprocher, puis il laissa flotter sa pensée au-dessus de sa conscience, comme pour l'interroger; et il lui sembla qu'elle était toujours calme et pure.

— Betzy, reprit-il en portant sur la jeune fille

un regard attendri, pardonnez-moi de ne pouvoir répondre à votre douleur comme vous le désireriez peut-être; mais je vous avoue que je ne saurais avoir de remords...

Betzy fit un geste d'indignation, et son visage se couvrit d'une étrange stupeur.

— Vous me forcez à parler. Écoutez-moi, continua Danic; je comprends que votre cœur de fille se révolte, mais il est des choses, Betzy, que vous ne pouvez pas comprendre; cette ardeur dans le combat qui enivre, éblouit, vous met un bandeau de sang sur les yeux... et rend implacables les meilleurs.

— Et l'on ne se rappelle même plus, n'est-ce pas, que ceux qu'on va tuer vous ont fait grâce jadis? dit-elle avec une sorte de mépris.

— Betzy, vous oubliez que quand Murlay m'a fait grâce, je lui demandais la mort en face du cadavre de mon père, et que je l'ai prévenu que je n'acceptais la vie que pour me venger. S'il a été généreux, ce fut donc à ses risques et périls.

Les larmes s'étaient tariées tout à coup dans les yeux de la jeune fille, pendant qu'elle écoutait ces paroles de Joseph Danic.

— Et d'ailleurs, reprit le corsaire, j'ai tué Murlay loyalement, bravement, dans un combat horrible, où je voyais quelques-uns de mes plus vaillants matelots tomber autour de moi, alors que ce pont qui nous abrite était noyé dans le sang. Le hasard ou la Providence m'a poussé au-devant de lui... et j'ai vengé mon père!...

Betzy poussa un cri et se tordit les mains, qu'elle labourait de ses ongles. Elle lança sur Joseph un regard plein de haine et de colère.

— Vous n'avez pas daigné vous souvenir non plus que Murlay avait une fille, que cette fille c'était moi, et que j'avais eu la lâcheté de vous aimer quand, enfant, je ne prenais aux lèvres de mon père que la moitié des baisers qu'il me destinait pour vous en laisser une plus large part.

Joseph passa la main sur son front pour y étancher la sueur froide qui l'inondait.

— Pouvais-je penser que vous vous souviendriez de moi! Et d'ailleurs, étiez-vous à ses côtés comme moi j'étais aux côtés de mon père, abrité sous son bras, et ayant senti ma main effleurée par la balle qui lui fracassa la poitrine... Qui sait, Betzy, peut-être que si j'avais aperçu votre charmant image à travers cette sanglante fumée de la poudre... j'aurais abaissé mon arme!... Mais non, je n'ai vu que l'ombre de mon père qui me montrait du doigt la place où je devais frapper, et j'ai frappé... Oh! maintenant, Betzy, s'écria Joseph Danic et tombant à ses genoux, maintenant pardonnez-moi! Maintenant acceptez pour appui ce bras qui vous défendra, ce cœur qui vous aimera d'un amour si ardent qu'il

effacera de votre mémoire les traces de cette affreuse catastrophe.

Betzy ne répondit point, mais un sourire plein de fiel effleura ses lèvres.

— A présent que la vengeance du fils est accomplie, reprit Danic, il ne reste plus que le souvenir tendre et charmant de notre affection passée; j'ai besoin, Betzy, que vous y fassiez appel pour m'absoudre.

La jeune fille se leva brusquement, et murmura en détournant la tête.

— Jamais! jamais!

Puis elle fit de la main un geste comme pour repousser le jeune corsaire. Danic sentit frémir tout son corps. Une subite rougeur colora son front, et tous les muscles de son visage se roidirent. Il fit une dernière tentative, en essayant de s'emparer de la main de Betzy.

— Vous avez prononcé là un mot affreux, lui dit-il, et je ne puis croire que vous refusiez de m'entendre.

— Entre nous, maintenant, s'écria Betzy d'une voix ferme, c'est à Dieu de juger! — Mon père avait tué le vôtre, et je comprends votre haine contre Murlay par celle que je ressens aujourd'hui contre vous qui avez tué mon père. La grâce qu'il vous accorda, les bontés dont il entoura votre enfance, étaient bien une expiation qu'il vous offrait; vous ne l'avez pas absous. Comment voulez-vous donc que je vous absolve, quand vous tendez vers moi des mains encore rouges de sang!... Oh! c'est impossible; et vous auriez mieux fait de me laisser mourir au fond de cette cabine où vous m'avez trouvée évanouie après le combat; au moins je n'aurais pas connu le crime dont vous êtes coupable à mes yeux!... Laissez-moi, monsieur, laissez-moi!...

En prononçant ces derniers mots, Betzy écarta en sanglots. Danic s'était senti ébranlé par l'exaltation de la jeune fille. Le ton impérieux de sa voix, son accent fébrile, les éclairs de courroux qui jaillissaient de sa prunelle, enfin la netteté de sa parole, alors qu'elle établissait entre eux deux cette similitude de situation, tout cela fit faire au corsaire un retour sur sa conscience qu'il avait jugée d'abord si pure, et il la trouva cette fois chargée d'un lourd poids. Deux larmes montèrent à ses yeux, et il laissa tomber sa tête sur sa poitrine. Il venait de se condamner lui-même.

Un instant il hésita s'il ne tenterait pas de nouvelles prières, s'il ne s'avouerait pas criminel afin d'émouvoir Betzy; mais il sentit qu'il n'y avait pas de paroles, pas de prières, pas de larmes, pas d'éloquence qui pussent affaiblir l'indignation de la jeune fille. On calme bien la douleur, mais non pas le sentiment qui débordait alors le cœur de Betzy. D'ailleurs Danic comprit que la voix lui manquerait,

et il sortit brusquement en se cachant le visage dans ses deux mains.

Au moment où le jeune corsaire quitta la chambre, Betzy tomba à genoux en murmurant ces mots:

— Mon Dieu, j'espère, me vengera!

IV.

Danic monta sur le pont qu'il arpenta longtemps. Sa tête était en feu, ses mains crispées déchiquetaient sa lourde casaque de marin, et dans sa colère il réveilla à coups de pied deux ou trois matelots qui, s'étant endormis sur le pont, gênaient son passage. Comme l'un d'eux grommelait quelques paroles irrévérencieuses, Danic le prit à la gorge et fut sur le point de le jeter par-dessus le bord.

Cependant l'air frais de la nuit avait peu à peu calmé son sang. Joseph alors alla s'asseoir sur le gui de la brigantine qui lui masquait ainsi tout un côté de l'horizon.

— Elle a raison! se dit-il, elle a raison! A ses yeux, je suis un infâme, un misérable! Cet homme m'avait comblé de bienfaits! Il avait tué mon père, c'est vrai; mais c'était loyalement, dans l'ardeur du combat, comme je le disais pour m'excuser moi-même de mon action; et si je me souviens bien, au moment où il a fait feu, mon père lui posait un pistolet à bout portant sur la poitrine. Quelle pitié cette enfant peut-elle donc avoir pour moi? Aucune! J'ai tué son père, elle ne voit, ne sait, ne comprend que cela.... Oh! c'est pour mon malheur que le ciel a envoyé dans mon vent et dans les eaux de mon cutter le navire de Murlay! Maudite soit ma victoire!

En quelques lignes faisons connaître au lecteur les circonstances de cette rencontre si fatale à Danic.

Murlay avait été corsaire aussi. Après de longues courses, il avait amassé une assez belle fortune qu'il avait placée en acquisitions de terres à l'île de la Jamaïque. Devenu vieux, il avait abandonné le métier de la mer, et s'était résolu à se retirer sur ses propriétés, après avoir laissé le commandement de son corsaire à son fils William. Il s'était embarqué avec sa fille Betzy à bord d'un navire marchand qui faisait partie d'un convoi qu'une tempête avait dispersé dans les parages des Antilles. Le navire isolé se rendait donc à la Jamaïque lorsqu'il fut aperçu par le cutter de Danic. Quoique faible en équipage et peu armé, il dut essayer au moins de se défendre après avoir compris que la fuite était impossible. Au premier coup de canon qui avait été tiré, le cœur de Murlay avait bondi, et l'ancien corsaire organisa un courageux mais désespéré combat qui sembla s'égaliser un moment. Quand on arriva à l'abordage, Danic avait poussé un cri de joie en reconnaissant Murlay

debout sur le pont du navire, attendant l'ennemi la hache haute et un sabre entre les dents.

Pour épargner à Betzy les émotions et l'horreur du combat, on l'avait enfermée dans une chambre basse ; et quand Danic descendit dans la cale pour examiner la cargaison, il trouva Betzy évanouie. La prise fut amenée à Tortole, où la jeune fille apprit le malheur qui l'avait frappée, et sut de quelle main son père avait reçu la mort. Danic laissa le navire et les prisonniers sous la garde de son second, et fit aussitôt voile vers la Martinique pour y conduire Betzy, qu'il allait confier saintement aux mains de sa vieille mère.

Ces événements s'étaient accomplis l'avant-veille où a commencé ce récit.

La brise qui avait été si faible au moment de la sortie de l'*Hirondelle*, avait fraîchi subitement, et le cutter, bien appuyé au grand largue, avait atteint cette vitesse qui, chez lui, ressemblait si bien au vol rapide de l'oiseau dont il portait le nom. Les voiles pleines de vent ne conservaient plus un pli et se découpaient sur l'azur du ciel, blanches et arrondies comme ces nuages légers qui se dispersent en vapeur. L'air était calme, la mer limpide à l'horizon et ne bouillonnait qu'autour du bâtiment, qui la faisait gémir sous son ardente pression. Par moments quelques éclats de lames qu'il écrasait jaillissaient jusque sur le pont.

Toute cette poésie extérieure, jointe aux émotions qui l'agitaient, avaient comme endormi l'âme de Joseph Danic. Son corps, mollement balancé par le roulis de la goëlette, obéissait aux impulsions que lui donnait le gui de la brigantine, qui allait et venait par légères secousses.

Il tenait toujours sa tête plongée dans ses deux mains, lorsqu'un vieux matelot, qui l'avait déjà cherché dans tous les coins du bâtiment, s'approcha et lui frappa légèrement sur l'épaule.

— Capitaine !

— Que me veux-tu ? demanda Danic de cette voix brusque et incertaine d'un homme qu'on réveille en sursaut.

— Il y a, capitaine, que nous venons d'apercevoir tribord à nous... mais la brigantine vous empêche de voir...

— Quoi ? fit Danic avec impatience.

— Deux éclairs.

— Est-ce que l'orage te fait peur, à présent, imbécile ! Cache-toi la tête sous tes jupons, alors, comme les vieilles femmes, et laisse-moi tranquille.

Le matelot se contenta de changer sa chique de côté, puis il reprit avec un admirable sang-froid :

— Si vous vouliez tant seulement, capitaine, regarder là-haut, vous verriez que tous les fanaux sont allumés au ciel et qu'il y a grande fête chez le bon

Dieu. Il ne songe donc pas à se mettre en colère cette nuit.

Danic obéit involontairement au geste que fit le matelot en lui montrant du doigt le firmament tout resplendissant d'étoiles.

— C'est vrai ! Toby, murmura-t-il.

— Vous comprenez alors, capitaine, que ces éclairs-là me font l'effet d'être des amorces qui ont été brûlées par là-bas ; et le gabier de soupe (l'apprenti cuisinier), qui a l'oreille fine, dit qu'il a entendu deux détonations.

— Et toi, Toby ?

— Moi, capitaine ? vous savez bien que j'ai entendu trop souvent de près ces sortes de chansons-là et qu'elles m'ont rendu sourd de mes deux oreilles, qui ne portent plus de si loin. Mais quant aux éclairs, je les ai bien vus.

Danic se dirigea sur l'avant du bâtiment, grimpa jusque vers le milieu du beaupré, d'où, armé d'une longue-vue de nuit, il interrogea l'horizon dans la direction qui lui avait été indiquée.

— Attention les vigies ! cria-t-il.

Après quelques minutes d'examen, Danic aperçut à une distance qu'il estima être de deux milles environ, les formes d'un navire dont il ne put pas distinguer la force, mais qui lui parut naviguer droit sur le cutter.

— Timonier, reprit le capitaine, laisse arriver d'un quart.

De cette façon l'*Hirondelle*, prenant une autre direction, pouvait éviter la rencontre et se mettre en mesure d'échapper peut-être à un bâtiment supérieur. Mais Danic, à l'aide de sa longue-vue, remarqua que le navire avait aperçu sa manœuvre, et qu'en lofant de son côté, il remettait le cap sur lui.

— Timonier ! cache la lumière de l'habitacle ; pas un feu à bord, et tous éteignez vos pipes.

On ne saurait croire avec quelle facilité les marins aperçoivent, même à de très grandes distances à la mer, la moindre étincelle à bord d'un bâtiment. Une fois ces précautions prises, Danic, croyant avoir déjoué la manœuvre du navire, cria au timonier :

— En route, maintenant !

Il étudia de nouveau l'horizon. Le navire avait fait comme l'*Hirondelle*, et avait repris son ancienne direction.

— Je crois, capitaine, grommela le vieux matelot, que ce marsouin-là a des yeux en guise de voiles.

— En tous cas, ce sera pour demain matin, murmura Danic sur un ton qu'il affecta de rendre indifférent.

Puis il descendit de son observatoire ému et pâle. Grâce à l'obscurité, les hommes qui l'entouraient et qui avaient une foi aveugle dans son courage et dans

LE MONITEUR DE LA MODE.
 IT
 de cette altera-
 la première fois de sa vie
 de à l'air point par peur ; mais
 également traversé l'esprit, et
 à Betzy. Et puis, je n'
 ment d'al lui avait mordu l'
 u
 d'un ton
 et s'il y a quelque
 qu'on vienne me prévenir. Qu'
 pour le point du jour !

et descendit dans la chambr
 ses yeux. Betzy était enco
 et se mit à droite à elle, et s'
 à lever la tête, il lui dit d'
 il l'
 du ciel que vous a
 tout s'accomplir av
 <
 vivement, et sur
 de joie féroce.
 à l'horizon
 déjà, survint un bâtiment
 nous trouverons bon
 nous allons lutter
 ler
 pleina le coin des lèvres

qui succomberai, contin
 le pressentiment, je v
 Betzy, je viens vous demand
 et votre main à pres
 double ma courage,
 mourra-je heureux !...
 mais son regard se rep
 Ce regard avait quelque ch
 comme celui de la bry
 de lever les yeux.

de pas me répondre, Bet
 vous ne voulez donc p
 m'adresser un
 de consolation !
 et du doigt mo
 Danic sortit en baissant la
 les bras :

de moi !
 en termes sur le seuil de
 à l'hospitale pour lui.
 quelques instants après, Toby
 dit :
 c'est un grand bric qui porte

son sang-froid, ne s'aperçurent pas de cette altération de ses traits. Pour la première fois de sa vie, Danic avait tremblé. Ce n'était point par peur ; mais une pensée lui avait rapidement traversé l'esprit, et cette pensée se rapportait à Betzy. Et puis, je ne sais quel pressentiment fatal lui avait mordu le cœur.

— Attention aux vigies ! cria-t-il encore d'un ton qu'il parvint à rendre ferme ; et s'il y a quelque chose de nouveau, qu'on vienne me prévenir. Que tout soit prêt à bord pour le point du jour !

V.

Danic quitta le pont et descendit dans la chambre. Cette fois, il entra sans frapper. Betzy était encore agenouillée. Le corsaire alla droit à elle, et, sans même qu'elle eût daigné lever la tête, il lui dit d'une voix tremblante :

— Betzy, les malédictions du ciel que vous appelez sans doute sur moi, vont s'accomplir avant deux heures peut-être.

La jeune fille se retourna vivement, et sur ses traits se peignit une sorte de joie féroce.

— Betzy, reprit Joseph, là-bas, à l'horizon, à portée de canon de nous déjà, louchait un bâtiment. A la pointe du jour nous nous trouverons bord à bord, et, comme deux athlètes, nous allons lutter et nous disputer la vie.

Un sourire infernal plissa le coin des lèvres de Betzy.

— C'est peut-être moi qui succomberai, continua le corsaire, j'en ai même le pressentiment, je vous l'avoue. Eh bien ! Betzy, je viens vous demander, avant de mourir, mon pardon et votre main à presser sur mon cœur. Cela seul doublera mon courage, et si je meurs, au moins mourrai-je heureux !...

Elle ne prononça pas une parole, mais son regard traduisait sa pensée. Ce regard avait quelque chose de fauve et de sanguinaire comme celui de la hyène. Danic fut obligé de baisser les yeux.

— Vous ne voulez donc pas me répondre, Betzy, demanda tristement Danic ; vous ne voulez donc pas, même à cette heure suprême, m'adresser un mot d'espérance ou de consolation ?

La jeune fille étendit le bras, et du doigt montra la porte au corsaire. Danic sortit en baissant la tête et en murmurant bien bas :

— Que Dieu ait pitié de moi !

Et il s'assit tout en larmes sur le seuil de cette porte qui se montrait si inhospitalière pour lui.

Ce fut là que, quelques instants après, Toby vint le trouver pour lui dire :

— Capitaine, c'est un grand brick qui porte le

pavillon anglais à la corne. Il est en vue de nous, à babord. Il laisse porter tant qu'il peut.

— C'est bien ! répondit Danic en se levant, un peu honteux d'avoir été surpris par son matelot.

— Je n'ai pas pu compter ses dents, reprit Toby... il a la bouche fermée tout autour.

— Eh bien ! nous lui décrocherons la mâchoire...

Au même moment un coup de canon rebondit sur la mer.

— Bon ! s'écria Toby, le voilà qui crache ses dragées.

Le matelot et Danic s'élançèrent si rapidement qu'ils n'entendirent pas le cri étrange que poussa Betzy. Le brick était alors tout à fait en vue, et le boulet qu'il venait de lancer avait porté dans le haut de la mâture du cutter. Il avait démasqué tous ses sabords, et il était possible alors de lui compter vingt bons canons, vingt bonnes dents, comme eût dit Toby. On pense bien que l'*Hirondelle* avait riposté coup pour coup. Les boulets et la mitraille pleuvaient de part et d'autre comme grêle. Le cutter, habilement manœuvré et vif dans ses mouvements, évitait, autant que possible, l'abordage que cherchait l'ennemi. La mâture de l'*Hirondelle* s'en allait par morceaux, et néanmoins l'équipage, qui avait déjà passé par d'aussi chaudes affaires, tenait bon toujours. Le feu était bien nourri. Il fallut cependant subir ce qu'on ne pouvait empêcher. Le brick engagea tout à coup son beaupré dans celui de la goëlette, et les cris de : « A l'abordage ! à l'abordage ! » éclatèrent au milieu de hurras furibonds que poussèrent les Anglais. Ces derniers, deux fois plus nombreux, refoulèrent les Français qui arrivaient à l'assaut de leur bâtiment. Ce fut sur le pont de l'*Hirondelle* que s'engagea ce combat corps à corps, où toute arme est bonne : le poignard, le sabre, le pistolet, un morceau de bois, jusqu'aux ongles et aux dents.

La lutte fut terrible et sanglante. Les Anglais commençaient à se repentir de leur résolution. L'équipage français, enflammé par l'exemple de son capitaine, faisait des prodiges et des merveilles. Jamais lion n'avait déployé un courage égal à celui de Danic.

Un moment cependant il se trouva entouré par quatre hommes et acculé contre l'arrière du cutter ; ses bras et sa tête ruisselaient de sang. Il allait enfin porter un coup décisif à l'un de ses adversaires, lorsqu'il chancela et tomba, atteint d'un coup de couteau entre les deux épaules. En se retournant, il aperçut Betzy, qui tenait à la main l'arme sanglante avec laquelle elle l'avait frappé...

— J'ai vengé mon père ! s'écria-t-elle, et j'ai sauvé mon frère...

A travers le voile épais qui couvrait déjà ses yeux, Danic reconnut William Murly dans cet ad-

versaire qu'il combattait. Il voulut parler, en se tournant vers Betzy, mais il n'en eut pas le temps et rendit l'âme.

La mort de Danic redoubla la fureur de ses matelots. Ce n'était plus un combat, mais une boucherie sur le pont de l'*Hirondelle*. Après un quart d'heure de lutte encore, la victoire resta au corsaire.

Le brick reçut à son bord l'équipage français sous le commandement de Toby, et remorqua l'*Hirondelle* à Tortole, où ils entrèrent ce même soir-là.

À chacun des bouts de la grande vergue se balançaient deux cadavres : l'un était celui de Betzy, l'autre celui de William. — C'était Toby lui-même qui s'était fait l'exécuteur de ce haut acte de justice.

A. LOBRY.

LES BANDITS NOIRS.

(Voyez le numéro précédent.)

Le nègre fit un pas en avant. M. d'Autanne, comme s'il eût retrouvé tout à coup ses forces qui, seules, l'avaient abandonné, et non point son énergie ni son courage, se leva, et écartant Antillia vivement, il saisit d'un bras rajeuni son épée, qu'il n'avait jamais souffert qu'on éloignât de lui.

— Sors d'ici, misérable! répéta-t-il à Fabulé et en faisant un mouvement pour s'élançer sur le nègre, sors, ou je te tue comme un chien.

— Pauvre vieux *béké*! (pauvre vieux blanc) fit le nègre en haussant les épaules de pitié. Et sans paraître s'inquiéter des impuissantes menaces du chevalier, Fabulé marcha vers Antillia qui se réfugia derrière son père.

L'épée menaçante du vieillard gardait la jeune fille, et cette épée était tenue d'une main si résolue et si habile encore, malgré sa faiblesse, que Fabulé se laissa intimider un instant. L'attitude ferme et énergique du chevalier, sa haute stature, son regard de feu, les glorieuses cicatrices de son visage et de sa poitrine nue exercèrent une sorte de fascination sur le nègre.

Ce n'était pas de la peur qu'il éprouvait, c'était cette terreur tenant du prestige que les blancs ont toujours imposée aux nègres. Fabulé eut un éblouissement. S'il se fût trouvé seul en face de ce vieillard qui se dressait devant lui comme le fantôme du courage, je ne sais pas s'il n'eût pas pris la fuite. Mais ses compagnons étaient là, les regards fixés sur lui; il leur devait cet exemple de ne pas paraître trembler devant un vieillard. Fabulé passa la main sur ses yeux, comme pour rompre l'influence magnétique qu'il subissait.

Il frappa de son *bangala* l'épée du chevalier, qui ne parut pas broncher.

— Tonnerre! hurla le nègre, à qui le sang de la colère monta au visage.

— Courage, mon père! dit la jeune fille exaltée par l'émotion de cette scène.

Fabulé s'avança de nouveau; et en même temps qu'il se jetait sur le vieillard en brandissant son arme, il allongea les deux mains pour saisir Antillia. Si habilement brutal que fut ce mouvement décisif, puisqu'il renversa le chevalier sur son fauteuil, l'épaule de Fabulé rencontra la pointe de l'épée. Il sentit le froid de l'arme entrer dans ses chairs et le sang jaillit. Cette blessure légère exaspéra le nègre; il recula de deux pas et saisissant son *bangala* des deux mains, il en asséna un coup terrible sur la tête du vieillard qui poussa un rugissement et roula sur le sol, le crâne fendu.

Un chœur infernal de cris et de rires salua ce triomphe de Fabulé, qui crut sa victoire assurée. Mais Antillia, couverte du sang de son père, avait ramassé l'épée tombée de ses mains; et sans bien savoir, la pauvre enfant, l'usage qu'elle en pourrait faire, elle l'opposa aux attaques du bandit. On eût dit que ce vieux sang de soldat dont elle était inondé, avait passé dans ses veines.

Inhabile à se servir de cette lourde et vaillante épée, qu'en toute autre circonstance sa main délicate n'eût pas même pu soulever, elle s'adossa à la muraille, menaçante comme une lionne et résolue à vendre chèrement sa vie plutôt que de laisser sa liberté à ce nègre insolent.

Fabulé commença par sourire et par hausser les épaules, en voyant l'attitude d'Antillia, et il crut qu'il suffisait de vouloir pour réduire cette jeune fille.

Il ne put cependant se défendre d'un mouvement d'admiration pour cette bravoure inattendue.

— Bon *Béké*, murmura-t-il, fait toujours de braves enfants.

Cette sentence, l'équivalent de notre proverbe : « Bon sang ne peut mentir, » une fois dite, Fabulé, pour qui le temps pressait, résolut d'en finir avec ce long et sanglant drame, dont le dénouement lui était confié. Il s'avança hardiment sur Antillia, espérant l'intimider; mais la jeune créole arrêta par une pointe les premiers pas du nègre.

Fabulé brandit dans sa main cette même arme qui avait, tout à l'heure, terrassé le vieillard.

Se rappelant qu'il n'avait pas l'ordre d'user de violence à l'égard de la jeune fille, il abattit son *bangala* sur l'épée qui vacillait entre les doigts d'Antillia, sans pourtant que celle-ci l'abandonnât.

Un des compagnons de Fabulé, voulant aider son chef, et profitant du moment où la pointe de l'épée que tenait Antillia était abaissée, se rua sur la jeune fille pour s'emparer d'elle. Antillia, qui vit ce mou-

... et la présente au nègre:
... en pleine poitrine.

... un spectacle de cet homme
... dans les douleurs de la
... la main à ses yeux en poussant

... la créole par les deux bras
... elle sentit renaitre toute sa

... par des efforts désespérés à
... de l'éclore, et renversée sur l

... à tous les meubles, à tous le
... ses doigts crispés; un mu

... vêtements de son père, dont el
... Enfin elle enlaga entre s

... une épave plane de salut, le c
... elle avait toi, et avec une té

... désespéra de pouvoir l'en arr
... en mémoire. Il jugea probab

... proprement, d'emporter, li
... à l'air accroupement, le cadav

... Fabulé chargée sur s
... et s'enfuit.

... à la case de son maître
... après le départ de Fabu

... à la vue du corps
... à un mirroir du sang

... à la fois sa maîtresse, parco
... qu'elle rempli de ses larme

... les preuves ne manquaient p
... à deviner d'Autanne n'était

... comme. Les traces de cette lu
... que nous avons raconté

... être une victime d'une infam
... tout de même enlevée: —

... d'abord confuses dans
... mais elle se souvint tout à co

... une lettre qu'elle avait surpris de
... à l'écrit. Il n'y eut plus de do

... l'écrit était l'auteur du crim
... l'unique preuve qui eût

... de son erreur, avait dispar
... avec lui le cadavre du nèg

L'avis Extra.

(Voyez le numéro.)

vement, releva son arme et la présenta au nègre; celui-ci reçut le coup en pleine poitrine.

Effrayée tout à coup au spectacle de cet homme agonisant et se roulant dans les douleurs de la mort, Antillia porta la main à ses yeux en poussant un cri.

Fabulé saisit alors la créole par les deux bras pour l'entraîner. Mais elle sentit renaître toute son énergie; se dégageant par des efforts désespérés de l'étreinte robuste de l'esclave, et renversée sur le sol, elle s'accrocha à tous les meubles, à tous les objets que rencontraient ses doigts crispés; un moment, ce furent les vêtements de son père, dont elle emporta des lambeaux. Enfin elle enlaça entre ses bras, comme une suprême planche de salut, le cadavre du nègre qu'elle avait tué, et avec une telle vigueur, que Fabulé désespéra de pouvoir l'en arracher sans briser ses membres. Il jugea prudent, pour en finir plus promptement, d'emporter, liés ensemble dans un hideux accouplement, le cadavre du nègre et la jeune fille. Fabulé chargea sur ses épaules sa double proie et s'enfuit.

Lucinde était arrivée à la case de son maître, cinq minutes à peine après le départ de Fabulé. Elle fut prise d'éblouissement à la vue du corps du vieux chevalier et au miroitement du sang qui inondait le plancher.

Elle appela à grands cris sa maîtresse, parcourut la maison déserte, qu'elle remplit de ses lamentations et constata, les preuves ne manquaient pas, que l'assassinat du chevalier d'Autanne n'était pas le seul crime commis. Les traces de cette lutte énergique, désespérée, que nous avons racontée, étaient là; Antillia avait été la victime d'une infâme lâcheté; elle avait été évidemment enlevée: — par qui?

Les idées se pressèrent d'abord confuses dans la tête de Lucinde; mais elle se souvint tout à coup de cet amour pour Antillia qu'elle avait surpris dans les regards de Macandal. Il n'y eut plus de doute dans sa pensée: Macandal était l'auteur du crime.

Malheureusement, l'unique preuve qui eût pu convaincre Lucinde de son erreur, avait disparu. Fabulé, en emportant avec lui le cadavre du nègre, que la jeune négresse aurait reconnu pour appartenir à sa bande, avait enlevé la seule preuve qui pût le faire soupçonner.

Lucinde, éperdue alors, à moitié folle, prit en courant le chemin de l'habitation Du Buc, où nous l'avons vue arriver haletante et s'évanouir aux pieds d'Henri.

XAVIER EYMA.

(La suite au prochain numéro.)

BULLETIN DRAMATIQUE.

La reprise depuis longtemps annoncée du *Pardon de Ploërmel* à l'Opéra-Comique vient d'obtenir à ce théâtre un immense succès.

Jamais l'œuvre magistrale et charmante de Meyerbeer n'a produit un effet plus puissant. Mademoiselle Wertheimer chante le rôle d'Hoel avec autant de grâce que d'expression et lui donne une physionomie toute nouvelle. Mademoiselle Monrose dans le rôle de Dinorah, Sainte-Foy, mademoiselle Bélia qui a créé d'une façon charmante le rôle de Kérouan, Warot, Barielle contribuent à rendre l'exécution des plus brillantes. La mise en scène est digne de l'œuvre, le second acte a surtout produit une vive impression. Le *Pardon de Ploërmel* a donc retrouvé sa vogue première.

Cette reprise a eu tout l'éclat d'un événement dramatique.

Mais toute la fête a été pour la pièce de M. Octave Feuillet au Vaudeville. *Rédemption*, ainsi s'appelle le nouvel ouvrage de l'auteur de *Dahla*. Ces deux drames sont de la même famille. On sait avec quelle faveur le public accueille les œuvres de M. Octave Feuillet. Au milieu de cette justice dont on paie l'hommage à son talent, il y a comme un encouragement que l'on prodiguerait à un jeune débutant. Le public se conduit envers M. Feuillet paternellement et en père qui gâte son enfant. On s'est mépris beaucoup, il faut le dire, sur la portée de l'esprit de M. Feuillet, ou bien ce dernier a été fort adroit. A l'aide d'un proverbe innocent qu'il glisse, de temps en temps, entre ses drames philosophiques, il a fini par persuader au public qu'il était d'une école dramatique exceptionnelle aujourd'hui: l'école de la moralité.

A l'abri de cette réputation, M. Octave Feuillet a abordé au théâtre les sujets les plus scabreux, sinon les plus neufs. Ce n'est point par l'invention qu'il brille, car chacune de ses pièces a une sœur aînée qu'il est facile de retrouver dans le répertoire contemporain. Mais M. Feuillet a une grande science de l'arrangement et du déguisement, et une façon de dire les choses qui touche directement la masse des spectateurs.

Il vient d'en donner la preuve dans *Rédemption*, qui n'est autre chose que la *Marion Delorme* de Victor Hugo. C'est la courtisane se réhabilitant par l'amour. Je n'ai presque pas besoin de dire que le succès a été très grand. Le Vaudeville a inauguré sa saison d'hiver de manière à n'avoir pas à se préoccuper de longtemps d'une seconde pièce. Mademoiselle Fargueil a eu tous les honneurs de ce drame; elle a été fêtée et applaudie autant qu'elle le méritait.

En fait de succès, je dois me hâter de vous signaler celui de Paulin Ménier dans la nouvelle pièce de la Gaité, *l'Escamoteur*. Paulin Ménier est un des artistes les plus éminents et les plus complets de ce temps-ci. C'est un Prothée dramatique. Nul plus que lui ne change de ton,

LE

MONITEUR DE LA MODE.

MODES,

Renseignements divers, description des Toilettes.

Le caractère de la mode est de plus en plus oriental et bizantin. Il se retrouve dans la forme des bijoux, dans la disposition des coiffures et dans l'ornement des vêtements. Les charmants petits zouaves et les vestes grecques qui se portent plus que jamais en drap, en cachemire ou en soie, sont brodés d'arabesques d'or, d'acier, d'argent et de jais. Les amples burnous de cachemire blanc, bleu ou amarante pour sorties de bal, sont presque tous illustrés de broderies noir et or, et ornés de magnifiques glands assortis à la broderie. Dans les chapeaux reparassent l'or et les pierreries, mais choisis et ménagés de telle sorte par nos habiles faiseuses qu'ils redonnent à leurs créations ce cachet de distinction qui à la fin de la saison d'été avait fini par s'oublier devant la vulgarité des imitations.

Quant aux robes, elles se font ou tout unies, pour les très belles étoffes, ou ornées de plusieurs façons différentes qui sont autant de compositions raisonnées. On ne fait plus guère de simples volants. Parmi les robes les plus nouvelles que nous ayons remarquées il s'en trouve une de très beau taffetas à colonnes de satin brun et colonnes de taffetas broché Pompadour, à jupe unie, n'ayant d'autre garniture qu'une ceinture de taffetas noir brodée à la main, un nœud de cou et des pattes assorties sur les manches.

Un détail important à constater, c'est que toutes les robes sont maintenant accompagnées du nœud-broche pareil à l'ornement de la robe.

D'autres robes sorties, comme celle que nous venons de citer, des ateliers de madame Bernard, 462, rue de Rivoli, sont : une, moire bleu saphir, à manches larges formant un peu le coude, ornée de quatre rangs de velours disposés deux par deux et se rapprochant vers la saignée. La figure formée dans le bas par ces velours est terminée par un nœud. Au corsage, l'ensemble des quatre rangs de velours qui produisent un dessin analogue, représente une sorte de corbeille séparée en deux parties. Cet ornement, très difficile à rendre avec la plume, est charmant à l'exécution.

Un taffetas quadrillé, pensée et noir, a comme ornement, dans le bas de la jupe, une demi-grecque, c'est-à-dire un carré oblong posé régulièrement sur une bande de velours uni, un corsage plat et boutonné, et des manches plates surmontées d'une petite manche

courte composée de bouillonnés en travers et de demi-grecques de velours.

Des robes de taffetas noir ont le même ornement de velours étroits, verts ou Magenta, ou bien de larges velours noirs.

Comme robe de fatigue, une très épaisse étoffe grise chinée montée presque plate à très gros plis en dedans, était à corsage plat attaché par de larges boutons de velours noir, avait tout le long de la jupe bordée de velours noir, une rangée des mêmes boutons en arrière des manches dessinant une courbe, une bande et des boutons de velours noir, et au bord de ces manches un revers découpé en grandes dents pointues, chacune de ces dents fixée par un bouton.

Une robe de la maison Gagelin, 83, rue de Richelieu, qui fera époque après la robe *Isabeau*, la robe *Gabrielle* et la robe *Fontange*, c'est la robe *Lavallière* dont la vogue est déjà non moins immense que celle de ses devancières. Elle a été exécutée dans un grand nombre de nuances et non moins séduisante chaque fois. Celle qui vient d'être envoyée à l'ambassadrice de Russie à New-York était de taffetas gris mousseline et Magenta, sans couture à la taille, à bretelles plates retombant sur la taille en arrière et en avant, et à plaques de passementerie. Tout autour de la jupe était un biais de taffetas gris mousseline bordé de taffetas Magenta.

Trois délicieuses robes de bal faisant partie du même envoi étaient, l'une de crêpe blanc à double jupe (car la double jupe entièrement bannie des toilettes de ville, persiste dans les robes de bal), relevée six fois par des rubans de satin bleu, à corsage, à draperies et à manches relevées comme la jupe par des nœuds de satin bleu.

La seconde, de tarlatane blanche toute bouillonnée en long, et ces bouillonnés séparés entre eux par des ruches. Le corsage, disposé comme la jupe, a de grandes engagements de tulle.

La troisième robe, de tulle rose, a, dans le bas de la jupe, sept petits volants surmontés par une ruche de tulle et une double jupe également de tulle retombant pardessus. Le corsage est couvert de petites chicorées de tulle rose.

Les basquines, non ajustées, à revers sur la poitrine, sont le vêtement le plus gracieux pour les jeunes femmes. On les garnit beaucoup de bandes d'astracan noir ou gris, et de toutes sortes de passementeries.

Pour cette passementerie extrêmement variée de même que pour les rubans, la mercerie fine et ces mille objets de fantaisie qui font la séduction de la mise parisienne, la *Ville de Lyon*, 6, rue de la Chaussée-d'Antin, est le

magasin par excellence. Fournisseur de S. M. l'Impératrice, il est le rendez-vous des femmes les plus distinguées de l'aristocratie élégante qui viennent lui demander ces riens charmants qu'elles portent avec tant de grâce. La ganterie de la *Ville de Lyon* est aussi la plus soignée qui se fasse. Ses chevreaux et ses castors, d'une qualité supérieure, sont parfaitement cousus, et ses gants à manchettes de même que ses gants *Joséphine* ont une coupe excellente et habilement combinée.

On porte toujours des petits bonnets ronds entourés de ruches ou de garnitures très fournies, entremêlées de fleurs ou de velours. Les lingeries du négligé sont toujours les cols et les manchettes unis de batiste ou de percale piquée, et ceux plus habillés de mousseline brodée ou de guipure. Madame *Colas*, 47, rue Vivienne, a dans tous ces genres de charmantes petites parures. Les trousseaux complets, exécutés dans cet excellent magasin, offrent dans leurs moindres parties cet aspect soigné qui, mieux encore que la richesse des dentelles et des broderies, satisfait la recherche d'un goût délicat. Les jupes de fine percale brodée en relief ou coupées d'entre-deux de dentelle, les camisoles plissées et à médaillons, les peignoirs à garnitures tuyautées ou à petits festons, les chemises à poignets, les petits bonnets de mousseline à rubans blancs, les petits mouchoirs unis marqués d'un joli chiffre ou entourés d'une fine guirlande, font partie d'un de ces trousseaux livrés tout dernièrement par la maison *Colas* à une toute jeune mariée qui change un nom très honorable contre un nom presque célèbre.

Pour cette très jeune femme, presque une enfant jusqu'ici, M. *Desprey*, 38, boulevard des Italiens, avait fait dernièrement un de ces petits toquets plats à bords relevés à aigrette et à longue plume qui se sont presque entièrement substitués aux chapeaux mousquetaires de la saison dernière. Les petits garçons, comme les jeunes filles et les jeunes femmes, adoptent presque exclusivement ce genre de coiffure, que M. *Desprey* fait, soit en velours, soit en feutre, et dont il varie la couleur et l'ornement.

Nous avons vu aussi, chez madame *Alexandrine*, 14, rue d'Antin, de ces coiffures, style François I^{er}, de feutre noir et de velours gris.

Les couleurs qui dominent dans les chapeaux de forme ordinaire sont le noir et le blanc, le Magenta et le violet. Il reparait aussi, comme nous l'avons dit, des chapeaux roses. Les branches de fruits et les plantes aquatiques sont très employées comme ornements, mais les plumes le sont plus généralement encore. Madame *Alexandrine* les dispose d'une manière très originale et dont l'initiative lui appartient tout à fait. Ainsi, un chapeau de tulle blanc brodé avait un bord de velours Magenta, entouré de dentelle noire, un fond de tulle tout couvert de petites plumes noires et Magenta, un bavolet de tulle bordé de velours, et comme bandeau, des fruits de la couleur du velours. Les brides étaient noires.

Un chapeau de velours épinglé blanc avait la passe séparée en deux morceaux, celui de droite fixé sur celui de gauche par trois gros boutons d'or, et trois aigrettes noires et blanches s'échappant de dessous le pli qu'ils forment. Le fond du chapeau est de tulle recouvert d'un

volant de dentelle noire, le bavolet est de velours épinglé, les brides b'anches, et le dessous de velours noir tuyauté un peu haut dans le milieu du front, plus étroit des côtés, et coupé par cinq gros boutons d'or.

Un chapeau de satin blanc a un fond plat tout recouvert de bandes de velours Magenta, et sur le côté gauche de beaux glands fixés par des médaillons de passementerie blanche.

Un autre de taffetas pensée tout pointillé d'or, est entièrement recouvert de riche guipure noire qui retombe en arrière sur le bavolet comme un petit voile. Entre la passe et le bavolet est un double nœud gracieusement jeté sur le côté, et en dessous sont des touffes de glands de chêne lilas et bleus.

Nulle part comme à Paris, les femmes ont compris que la beauté est leur vie même; car comment pourraient-elles lutter, sinon par cette force immense, contre le monstre des intérêts qui tôt ou tard accaparerait toute la sève sociale, et détruirait l'élément poétique dont les femmes sont la vivante image? Être belle, pour une Parisienne, c'est une question capitale, et que la nature ne tranche pas absolument; car si la nature crée l'harmonie des traits, l'art humain les achève et leur donne le cachet définitif de la perfection. De là chez les Grecs, peuple esthétique avant tout, cette armée de coiffeuses, de parfumeuses, d'artistes en broderie qui font vivre à travers les âges la renommée de Corinthe. Achever, c'est tout ce que l'art peut faire, mais dans certains cas, n'est-ce pas créer une seconde fois? Ainsi, transportée dans la nature, la blonde sublime de Titien ou de Véronèse aura forcément des taches de rousseur, car ces éblouissantes carnations sont trop impressionnables pour que mille accidents de circulation n'en altèrent pas la pureté. Le peintre garde l'éclat du teint, la blancheur rosée voulue par une chevelure d'or; il supprime, comme c'est son droit, les taches de rousseur, et ainsi crée la beauté parfaite. Or, ce qu'il fait pour ses figures, la Parisienne, grâce aux progrès modernes de la chimie, peut le faire pour son propre visage. Cette idéalisation devinée par l'artiste, une composition simple, efficace, anodine, salutaire même, la transforme en réalité. Un produit célèbre aujourd'hui, le *lait antéphélique* de M. *Candès*, 26, boulevard Saint-Denis, permet de voir réunis ces deux éléments de séduction qui jusqu'ici devaient s'exclure, un teint de neige sans tache et une chevelure luxuriante; ce miracle s'opère tous les jours par un traitement simple, commode, et que l'hygiène recommande aussi bien que le désir légitime de plaire. Nulle difficulté dans l'emploi si profitable d'un excellent cosmétique, et avec les ressources rapides de la publicité actuelle, ce *lait antéphélique* dont nous parlons aurait dû devenir d'un usage si général qu'il fût impossible de rencontrer sur le visage d'une jeune et jolie femme un bouton, une rougeur passagère, une tache de rousseur égarée sur une peau blanche et lisse. Mais quel indispensible progrès n'est pas arrêté par la défiance tant de fois justifiée du public? A force d'être mis en garde contre l'emploi des cosmétiques mal préparés ou indifférents, on redoute même ceux dont l'action bienfaisante a pu être sérieusement expérimentée, et l'on doute même

elle noire, le bas est de velours éponge,
blanches, et le dessous de velours noir
en tout dans le milieu du front, plus étroit
coupé par cinq gros boutons d'or.
une de satin blanc à un fond plat tout ressem-
blant de velours blanc, et sur le côté gauche
dans les par des médaillons de passementerie-
de talles parie ton point d'or, et ex-
posement de riche guipure noire qui retombe
sur le bas et comme un petit voile. Tout le
le bas est un double tani gracieusement
côtié, et en dessous sont des tantes de grain
bas et blanc.
art comme à Paris, les femmes ont compris que
est leur vie même; car comment pourraient-
r, sinon par cette force immense, contre le
es maîtres qui ont su tard accaparer toute
sible, et dévotaient l'élément poétique dans les
de la vie même? Être belle, pour une
c'est une question capitale, et que la nature
pas absolument; car si la nature crée l'har-
monie, l'art humain les sépare et leur donne le
sentiment de la perfection. De là chez les Grecs,
l'époque avant tout, cette unité de richesses,
vues, d'artistes et de leurs qui ont été à
digne la renommée de Coraïche. L'homme, c'est
l'art peut être, mais dans ces cas,
créer une seconde fois? Non, tout est
ce, la beauté sublime de Titien ou de Ver-
morement des tantes de roseau, car ces
es caricatures sont trop impressionnelles pour
accidents de circulation à ce point par la
peintre garde l'œil du tout, la blancheur
de par une chevelure d'or; il suppose,
est son droit, les tantes de roseau, et ainsi
soit par lui. Or, ce qu'il fait par ses figures,
me, grâce aux progrès modernes de la chimie,
sire pour son propre usage. Cette idéalisation
de l'artiste, une composition simple, efficace,
salutaire même, la transforme en réalité. Un
siffle aujour'hui, le lui antipathique de
26, boulevard Saint-Denis, permet de voir
des éléments de solution qui jusqu'ici dis-
solvent, un vent de neige sur tache et une
assurante; ce miracle s'opère tous les jours
si simplement simple, comme si que l'hygiène
de aussi bien que le droit régime de pain.
sible dans l'empire si possible d'un excellent
et avec les ressources riches de la patrie.
r, ce lui antipathique dont une telle oc-
sion d'un usage si général qu'il s'imposait
sur le visage d'une jeune et jolie femme
une rougeur passagère, une tache de rose-
sur une peau blanche et fine. Mais quel le-
progrès n'est pas arrêté par la distance tant
de du public? A force d'être mis en parle-
de ces co-éditeurs mal préparés ou mal-
dote même ceux dont l'art a le plus de
ment expérimental, et l'on doute même



Fig. Lambreau. Salon de Jouvence, à Paris.

Alfred Barbier

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue Richelieu, 92.

Corsettes et Etuffs de la M^{me} Gagelin, rue de Richelieu, 83.
 Modes et Alexandrine, r. d'Antin, 44. — Fleurs de Perrot Petit et C^o, Rue de la Harpe, 20.
 Robes et Garnitures en Passanterie de la Ville de Lyon, r. Ch. d'Antin, 6.
 Corsettes de G. Violard, rue de Choiseul, 4.

Sous-jupe noire Tavernier & Cooney, dépositaire, rue Montmartre, 123. | Etuffs p. M^{me} Moulins, Desigues frères et C^o, r. de Richelieu, 107.
 Corsets plastiques de M^{me} Bonvallet, Boulevard de Strasbourg, 3. | Corsets de la M^{me} de Commission, Lassalle et C^o, R. de la Harpe, 3.

Entered at Stationers' Hall. LONDON, at the Monitor Office, 20, Creek Street, St. John's, NEW-YORK, Finney & General Agent. MADRID, P. J. de la Pena

LE MONI
 un certain nombre de femmes,
 le plus nécessaire le secours d
 elles disparaître en moins de r
 qui l'abrégeait si profondem
 se faire repaître sur des traits fa
 par la maladie, elles hésiteron
 dans la crainte de fan
 les rides, cet épouva
 Elles ignorent qu'une préparati
 le peut produire
 l'appauvrissement des tissus.
 antiseptique, c'est ce fait de
 faire passer l'é
 par un état d'irritati
 diverses colorations anorm
 fait satisfaisant.
 sont la preuve certaine qu
 même fugitifs,
 si l'on
 rien vien
 un moyen d'attein
 d'une man
 de se servir seulement tous les t
 à l'
 se coucher, légè
 et le travail se fait in
 habituelle pour la
 une clarté p
 qui est un de ses p
 de la chevelure ne sont
 la perfection de la beauté que
 nous sommes heureuse de signal
 et régénératrices de l'ou de q
 de bain de tannin, prépar
 Legrand, 347, rue Sai
 de l'Impératrice, posséd
 supérieures pour ente
 un état parfait de santé et le
 de la suppléance.
 se gercer p
 nous recou
 la poudre royale de noisettes, la pou
 les besoins amodai
 ou de
 à la suite. Et comme extraits choisis pe
 de Parme, le tou
 M. Legr
 et toute la survie de l
 est aussi une des plus imp
 le triptè, et cependant tou
 peut-être une attest
 d'où dépend
 dans une
 le bon état de la santé.
 des extraits plasti

de l'évidence. En vain un certain nombre de femmes, de celles auxquelles serait le plus nécessaire le secours du lait antéphélique, voient-elles disparaître en moins de rien ces accidents de la peau qui l'altèrent si profondément, et l'incarnat de la jeunesse reparaitre sur des traits fatigués par le chagrin et par la maladie, elles hésiteront à se servir du remède vivifiant dans la crainte de faner leur visage, et d'y voir poindre les rides, cet épouvantail de la coquetterie. Elles ignorent qu'une préparation dont la vertu est de tonifier la peau ne peut produire un effet dont la cause est l'appauvrissement des tissus. Un autre grief opposé au lait antéphélique, c'est ce fait dont nous prévient l'inventeur lui-même, de faire passer l'épiderme soumis à son traitement, par un état d'irritation et de gonflement et par diverses colorations anormales avant de l'amener à un état tout à fait satisfaisant. Ces transformations successives sont la preuve certaine qu'on marche à une complète guérison.

Mais si l'on craint que ces indices, même fugitifs, ne révèlent une entreprise qu'on ne veut avouer, si l'on est obligé à se montrer sans cesse sans que rien vienne trahir le secret d'un traitement, un moyen d'atteindre le même but, un peu plus lentement, mais d'une manière tout aussi sûre est de se servir seulement tous les trois jours au lieu de tous les jours du lait antéphélique à l'état pur. On l'applique le soir avant de se coucher, légèrement et sans trop d'insistance, et le travail se fait insensiblement sans traces apparentes.

Mélangé d'eau, comme lotion habituelle pour la toilette, il communique au teint une pureté, une clarté parfaite et cette apparence unie qui est un de ses plus grands charmes.

L'éclat et l'abondance de la chevelure ne sont pas moins indispensables à la perfection de la beauté que la pureté du teint, aussi sommes-nous heureuse de signaler les qualités fortifiantes et régénératrices de l'eau de quinine et de la pommade au baume de tannin, préparées dans la célèbre parfumerie Legrand, 347, rue Saint-Honoré.

L'efficacité de la crème de l'Impératrice, pommade d'une finesse et d'une distinction supérieures pour entretenir les cheveux dans un état parfait de santé et leur donner du brillant et de la souplesse.

En ce moment où la peau est disposée à se gercer par les premières atteintes d'un froid rigoureux, nous recommandons aussi la poudre royale de noisettes, la poudre de fleur de riz à la duchesse, les savons amygdalins framboisés, au cold cream, au jasmin impérial et au bouquet de la cour de Russie. Et comme extraits choisis pour le mouchoir : les fleurs de violettes de Parme, le bouquet de l'Impératrice et le volcaméria, auxquels M. Legrand sait conserver tout le naturel et toute la suavité de leur parfum.

La question du corset est aussi une des plus importantes de la toilette. Chacun le répète, et cependant toutes les femmes n'apportent pas peut-être une attention suffisante dans le choix de ce vêtement, d'où dépend la grâce de tous les autres et plus que cela, dans une mesure très sérieuse, le bon état de la santé.

Ce qui fait la vogue croissante des corsets plastiques

de madame Bonvalet, 5, boulevard de Strasbourg, c'est que ces corsets qui moulent admirablement la taille, et qui la soutiennent sans la blesser, sont acceptés par la couturière la plus exigeante comme soutien de ses élégantes robes, de ses diaphanes toilettes de bal, de même que le médecin scrupuleux peut la permettre à ses clientes les plus délicates et les plus frêles.

Avant de s'occuper de la partie de la parure qui ne peut faire que rehausser la beauté, toute femme intelligemment recherchée a dû s'occuper de cultiver et de préserver cette beauté elle-même. Avant les ornements accessoires ont dû passer ceux qui servent de base et de point d'appui à tous les autres; mais mille détails charmants et ingénieux sont créés par les fées de l'industrie parisienne pour rehausser encore une beauté cultivée et mise en valeur. Les fleurs sont, sans contredit, un de ces détails les plus poétiques, et la maison de Laère est une de celles qui font de la gracieuse spécialité des fleurs, des œuvres d'art en même temps que de séduisantes parures. Nous citerons surtout, parmi les dernières coiffures de cette importante maison :

Une couronne de chrysanthèmes blanches, de feuilles et de fruits de vigne vierge, garnie partout et un peu avancée sur le front.

Une autre de géranium rose avec feuillage, presque toute verte en avant et très garnie en arrière.

Une autre, tout à fait jeune fille, en boutons de roses et héliotrope, garnie dans le haut et sur le côté.

Une autre toute en laurier blanc doublé de feuillage.

D'autres de chrysanthèmes roses et de fruits de sorbier verts, retombant comme une frange en arrière. — De grosses touffes d'hortensias et de feuillages. Une autre de mauves doubles, un peu fantaisie, toute garnie en avant, entr'ouverte en arrière et terminée à droite par une grande branche de fruits rouges.

MADAME MARIE DE FRIBERG.

GRAVURE DE MODES N° 617.

TOILETTE DE VILLE. — Chapeau de velours noir, orné de deux plumes blanches retombant en arrière, l'une à droite, l'autre à gauche.

La passe est doublée de soie rose Solferino. Sous la passe, au milieu, il y a une touffe de roses, rose Solferino. Tour de joues de blonde blanche.

Brides de velours rose Solferino.

Robe impératrice, de velours noir, garnie de guipure noire, de passementerie et de boutons de velours noir, avec une étoile rose Solferino.

Le corsage et la jupe d'un seul patron (c'est-à-dire sans couture à la taille), sont boutonnés, devant, du haut en bas.

La manche ronde, taillée à coude, est fendue en biais et garnie d'un rang de boutons partant du coude et venant sur la main.

Une riche guipure est posée à plat en forme de tunique ouverte; elle garnit le bas de la jupe derrière, remonte de chaque côté, se continue sur le corsage et retourne derrière se croiser à la cambrure de la taille, en forme de fichu Marie-Antoinette.

Une passementerie est posée mi-partie sur la guipure, mi-partie sur le velours.

La guipure, haute de 22 centimètres, se réduit un peu vers la taille devant, et se repince derrière au croisement.

Col de dentelle.

Sous-manche de tulle, avec volant de dentelle sur la main.

TOILETTE DE DINER. — Coiffure à bandeaux relevés, ornée de bandes de taffetas pervenche, entourées de dentelles formant un quadrillé sur les cheveux et montant en pointe sur la tête avec un frison de taffetas et de dentelle, avec une agrafe de diamants.

Robe de taffetas antique pervenche broché de petits bouquets de soie or et blanche.

Corsage décolleté, taille ronde, ceinture à boucle d'or, carrée.

Manches. *Cloche* relevée devant par un lien de taffetas bordé de dentelle sous lequel sont formés des plis.

Cette manche est doublée de soie blanche et bordée à l'intérieur d'une ruche blanche.

Une sorte de fichu-étole composé de bandes de taffetas pervenche uni et entouré de dentelles larges sur les épaules et aux pans, formant seulement *picot* à la taille et devant, est retenu sous la ceinture.

Une bande unie, encadrée d'un *picot* de dentelle, rattache les *montants* et forme le décolleté du corsage.

Ce fichu se continue derrière comme devant, mais s'arrête à la taille en pointe, entouré d'une coquille de dentelle.

Nous recommandons à nos abonnées trois publications de PATRONS MODÈLES PARISIENS. Patrons nouveaux éprouvés et coupés dans les meilleures maisons de Paris de manière à pouvoir être garantis parfaits.

PATRONS-MODÈLES DE LA COUTURIÈRE. — Les *Patrons-modèles de la Couturière* donnent, chaque mois, des *Patrons de grandeur naturelle*, d'après les gravures du *Moniteur de la Mode*, de Robes, Corsages, Manches, Pèlerines, Corsets, Manteaux, Mantelets, Fantaisies, Costumes de cour, Pardessus, Amazones, et tout ce qui concerne la confection.

LA LINGÈRE PARISIENNE. — La *Lingère Parisienne* donne, chaque mois, des *Patrons de grandeur naturelle* de tout ce qui comporte la lingerie : Bonnets, Camisoles, Chemises, Jupons, Broderies, Fichus, Pantalons de dames, etc.

LES MODES DE L'ENFANCE. — Les *Modes de l'Enfance* publient, chaque mois, une feuille couverte de *Patrons de grandeur naturelle* des différents vêtements de petits garçons et de petites filles, depuis le premier âge jusqu'à l'adolescence, que la mode sait rendre si coquets et si élégants.

Les tracés de ces publications sont accompagnés d'explications suffisantes pour qu'ils soient parfaitement intelligibles et qu'ils trouvent une application utile, non-seulement pour les personnes qui s'occupent spécialement des modes et nouveautés, mais encore dans toutes les familles.

Chacune de ces publications coûte 6 francs par année en France, 8 francs pour l'étranger.

On peut s'abonner aux trois ensemble ou séparément, en adressant le montant à M. Henry Picart, rue des Petites-Écuries, 49, à Paris.

Courrier de Paris.

S'il est permis de faire des romans en copiant, textuellement quelquefois, des mémoires des vieux âges, ou même en retournant les habits de quelques romans modernes qui ont fait leur temps, il ne doit pas être interdit de composer un courrier de pièces et de morceaux choisis parmi les faits accomplis autour de nous. — A plus forte raison! s'écrient certains faiseurs de courriers qui ont leur doctrine là-dessus et de bonnes raisons pour aimer les besognes toutes machées, selon une vilaine expression devenue proverbiale. — Non pas! répondent les autres. Donnez de votre cru et tant que pouvez! — Ils en parlent peut-être bien à leur aise ceux-là. Comme si tout le monde avait un puits d'imagination à son service. Cela me rappelle ce mot d'un auteur dramatique à son collaborateur qui se plaignait de la faiblesse du troisième acte d'une pièce inachevée.

— C'est vrai! dit A..., l'acte est bien faible; pas de situation, pas d'intérêt!...

— Hélas! soupire B..., que faire?

— Il y a un moyen, reprit A..., après quelques minutes de réflexion; ne nous inquiétons pas de l'absence de situation et d'intérêt, faisons un acte tout d'esprit!

A coup sûr, le conseil était bon. Mais le moyen de le suivre? C'était là le difficile. Qu'en est-il résulté? Je l'ignore. On a tant joué de pièces sur les scènes de Paris, où il n'y avait ni action, ni intérêt, mais seulement de l'esprit, et tant d'autres où il n'y avait pas même d'esprit, qu'il m'est impossible de vous affirmer que l'œuvre en question ait vu le feu de la rampe. Ce n'est pas à dire que messieurs les auteurs dramatiques ne servent que de leur cru au public. On leur a assez reproché le contraire, et ce n'était pas toujours justice; car enfin, il y a un vieux mot attribué à un certain poète qui ne manquait ni de fond ni de génie: « Je prends mon bien où je le trouve. » Ce mot a pour lui l'avantage de la date; on le proclame charmant, adorable, bien trouvé dans la bouche de celui qui l'a dit, et l'on ne permet pas à un auteur dramatique contemporain de le mettre en pratique.

Question de temps! C'est un peu ce qui faisait dire avec raison l'autre jour à un chroniqueur: « Nous sommes ainsi faits; nous payons volontiers vingt mille francs pour un vieux vase; dix mille francs pour un vieux bronze; deux mille francs pour un vieux laque; mais nous regardons à payer cinq cents francs un objet moderne, qui, s'il était exécuté avec art, finesse, précision, en coûterait dix mille. Puis nous nous lamentons sur ce que nous appelons l'infériorité des artistes modernes! » L'observation est juste.

Mais il nous semble, me dira-t-on, que vous faites bien votre profit du vieux dicton et que vous prenez passablement votre bien où vous le trouvez! Et c'est pour cela que je parais avoir tant réclaté en faveur du principe. Le lecteur en verra bien d'autres, ma foi! Un vieil auteur, Charron, l'auteur de la *Sagesse*, a dit « que tout livre était fait avec un autre livre. » Et il en savait quelque chose, le vieux philosophe, bien que son ouvrage ait bon air et ne paraisse nullement copié sur d'autres

ouvrages. Et que voulez-vous qu'on se casse la tête et s'affaiblisse le cerveau à chercher du neuf, quand le proverbe du roi Salomon déclare que rien n'est nouveau sous le soleil? Faisons donc du vieux, ou pour mieux dire, prenons le plus que nous pouvons dans le bagage d'autrui; on ne risque rien d'emprunter, quand on a la certitude de ne pouvoir pas rendre.

En fait de nouveau, cependant, je vous annoncerai plusieurs mariages, les uns accomplis, les autres sur le point de se conclure. Deux des plus riches héritières de Paris se sont mariées ces jours derniers: l'une est la fille de M. Montaud, conseiller d'État et nièce de M. Lafont, régent de la Banque de France, et dont, au dire d'un confrère bien renseigné: « la fortune territoriale se compte par millions. » Mademoiselle Montaud a épousé M. le marquis de Louvencourt. L'autre héritière est mademoiselle Le Coat de Kerveguen, une créole de la Réunion, et descendante d'une vieille famille bretonne, comme son nom l'annonce assez. Mademoiselle de Kerveguen est orpheline et possède une de ces fortunes comme on était habitué à les voir venir de l'Inde et des pays des fées dans les contes imaginaires. Mademoiselle de Kerveguen, fort belle en outre, est aujourd'hui marquise de Trévisé, ayant épousé le petit-fils du maréchal Mortier.

Le mariage à accomplir et qui produit une certaine émotion dans le monde des lettres est celui de mademoiselle Cuvillier-Fleury, la fille de l'éminent critique des *Débats*. Mademoiselle Cuvillier-Fleury est en même temps la nièce de M. Thouvenel, ministre des affaires étrangères; rien donc d'étonnant qu'elle épouse un attaché de ce ministère. Mademoiselle Cuvillier-Fleury a de qui tenir par tous les côtés à la fois pour être, ce qu'elle est, une femme d'un esprit supérieur.

Puisque nous en sommes sur l'esprit des femmes, parlons d'une innovation qui vient d'être introduite dans les relations et dans les habitudes du monde par une femme dont l'esprit est très vanté par tous ceux qui la connaissent. Il s'agit de madame la comtesse de Marsais dont les soirées... non, mais les dîners font grand bruit. Madame de Marsais, ce n'est pas moi qui la nomme, je copie son nom dans une chronique, n'invite plus à dîner; elle reçoit à dîner, comme d'autres reçoivent à causer et à prendre du thé. En effet, madame la comtesse de Marsais, de retour à Paris, fait déposer chez des personnes de son choix des cartes où on lit: « *Madame la comtesse de Marsais dinera chez elle tous les mardis.* » On vient, on compte à six heures et demie les dîneurs présents et l'on passe dans la salle à manger. Si les dîners sont spirituels, il n'est pas besoin de le demander; telle maîtresse de maison, tels dîners!

Je ne suis pas responsable de la nouvelle, je la donne comme une des choses les plus neuves que j'aie vues encore sous le soleil où il paraît qu'il y a décidément du neuf. Je ne suis pas indiscret en dénonçant le fait, je le prends dans une chronique qui a la prétention d'être toujours bien informée.

On parle comme d'une chose merveilleusement belle des nouveaux appartements de l'Impératrice aux Tuileries. Le salon dit des fleurs a été décoré avec une élégance exceptionnelle par M. Chaplin également chargé de décorer

l'hémicycle de l'Élysée et le cabinet de toilette de l'Impératrice. Le salon qui suit celui des fleurs aux Tuileries a été confié au pinceau de M. Dubuffe; on cite parmi les portraits les mieux réussis, ceux de mesdames de Morny, Murat, Malakoff, de Bassano, Walewska. M. Appert a peint des fleurs et des oiseaux avec ce talent si fin et si distingué qui le caractérise. Le cabinet de toilette de l'Impératrice à l'Élysée sera entouré de glaces avec des peintures sur les glaces elles-mêmes. Tant de luxe est facile, tant de goût ne l'est pas, et sous le rapport du goût l'Impératrice ne le cède à qui que ce soit.

Du luxe au confort (que l'on s'entête à appeler le *confortable*, c'est à dire à substituer l'adjectif au substantif), du luxe au confort, disais-je, il n'y a pas loin. En France nous ne connaissons que le premier; nous ignorons presque généralement le second. Il y a en France bien peu de maisons dans lesquelles on trouve le confort le plus élémentaire, mais dans beaucoup on rencontre un luxe éblouissant. Le vrai confort se rencontre en Angleterre et en Amérique où on l'a élevé à la condition d'une science, où le *home* (le chez soi) rend la famille attachée à son foyer.

Depuis longtemps, par exemple, à New-York toutes les maisons sont pourvues de gaz et d'eau, dont on use à discrétion, dans toutes les chambres, depuis le sous-sol jusqu'aux combles. Et voilà qu'un spéculateur offre à tous les propriétaires de maisons, pour trois cents dollars (un peu plus de quinze cents francs), un moteur à vapeur destiné à chauffer la maison, à tirer l'eau de la pompe, à scier le bois, à arroser le jardin, à laver le logis, à mettre en mouvement une machine à coudre, à battre le beurre, à laver le linge, à faire tourner la broche à rôtir, et en cas de besoin, ajoute l'inventeur, à bercer les enfants!

Mais, aux États-Unis, le luxe extérieur marche de pair avec le confort intérieur. Voici la description d'un magasin de literie qui vient de s'ouvrir dans le Broadway, à New-York. Ce magasin occupe toute une maison, ou plutôt tout un palais en marbre, et la construction seule de cet édifice industriel n'a pas coûté moins de deux cent mille dollars, soit plus d'un million de francs. Ce palais, rempli d'or et de pierreries, a six étages. Le marbre et le fer en forment seuls les matériaux, ce qui met l'édifice à l'épreuve du feu. L'architecture est du style corinthien, et l'intérieur est en rapport avec la façade. Les trois premiers étages sont destinés à l'exposition et à la vente des bijoux; les trois autres servent à la fabrication. Le premier étage consiste dans un salon de quatre-vingt-dix pieds de long sur quarante-cinq de large. On y marche sur du marbre blanc.

Le jour où l'on introduira le confort en France, on y aura introduit du nouveau, et les chroniqueurs ne seront plus aussi embarrassés qu'ils en ont l'air. C'est ce que je nous souhaite à tous.

X. EXMA.



MÉLANGES.

M. Amaury-Duval vient d'achever dans l'église paroissiale de Saint-Germain-en-Laye les peintures de la coupole de la chapelle de la Vierge, et de couronner dignement par cette remarquable composition la série des peintures murales exécutées par lui dans ce monument.

Le thème donné à M. Amaury-Duval était l'Assomption de la Sainte-Vierge, et les dimensions du cadre surbaissé dont il pouvait disposer offraient à la composition d'un pareil sujet des obstacles qu'il a réussi à vaincre avec un rare bonheur.

La mère du Christ, agenouillée dans l'attitude d'une confiance calme et recueillie, retourne vers son fils, entourée d'un de ces chœurs d'anges dont l'étude des grands maîtres religieux de d'Italie a révélé le secret à M. Amaury-Duval.

**

On vient de placer dans la salle de la cheminée de Bruges, au musée de la Renaissance du Louvre, les estampages en plâtre bistré des six nymphes que Jean Goujon a sculptées en bas-relief sur trois des quatre côtés de la fontaine des Innocents.

Et dans la salle du sarcophage du roi de Sidon, au musée Assyrien, une statue en pied du roi, couronné, haute de 4 mètres 30 c. environ. L'arrangement des cheveux est curieux; le roi porte une tunique collante, et par-dessus une espèce de toge collante aussi et de peu de relief. L'avant-bras gauche est brisé. Cette statue, qui vient de Ninive, paraît être de pierre calcaire.

Pour l'archéologie, sinon pour l'art, cette statue est un monument précieux.

**

On lit dans l'Indépendance belge :

Le quartier Beaujon va presque disparaître. Ce quartier si neuf encore et déjà si fertile en souvenirs, où tout rappelle Balzac, Chateaubriand, Lamennais et Béranger, sera bouleversé par les deux boulevards qui le traversent et qui vont abattre le fameux cèdre dominant l'atelier de M. Gigoux, le donjon indo-gothique de M. Arsène Houssaye, le château rose tendre du duc de Brunswick, qui a l'air d'un biscuit de Sèvres.

M. Arsène Houssaye, pour se consoler de cette expropriation inattendue, a acheté une figure de Raphaël de la plus grande beauté qui vient d'être rapportée de Rome. C'est une Vierge peinte dans la troisième manière du maître, et qui rappelle la Madone du musée de Dresde. Malheureusement le temps a ruiné quelques parties de cette œuvre sans prix. Toutefois la tête a peu souffert; mais le sein et l'épaule ont été coupés, sans doute parce qu'un enfant Jésus y reposait, ainsi que semble le témoigner le regard divinement maternel de la Vierge.

Dans ce morceau précieux aucune restauration n'est venue masquer l'œuvre de Raphaël, c'est la nature même traduite par cet art simple et divin du maître d'Urbino.

On sait qu'un moment Raphaël eut tant d'enthousiasme pour Léonard de Vinci qu'il en subit l'influence dans sa peinture, bien que sa propre individualité le préservât de toute imitation. Cette adorable tête de M. Arsène Houssaye appartient à cette phase du talent du maître, comme la *Vierge au Palmier*, la *Vierge dans la prairie* et les portraits d'Angela et de Maddalena Doui Strozzi. Au premier aspect, cette tête rêveuse, au regard magnétique, fait songer à Léonard de Vinci; mais on reconnaît aussitôt le dessin, le coloris, le sentiment, le caractère de sereine simplicité, en un mot, le cachet original et sublime qui se révèle dans les œuvres de Raphaël de l'école de Pérugin.

**

Nous croyons faire plaisir aux mères de famille en leur annonçant qu'on parle beaucoup d'une circulaire du ministre de l'instruction publique qui prescrirait de prendre dans tous les collèges et institutions publiques des mesures très sévères contre l'introduction du tabac et l'introduction des cigares. Des rapports seraient parvenus au ministre, constatant que des élèves consommaient jusqu'à huit ou dix cigares par jour. La croissance physique de plusieurs d'entre eux et leur développement intellectuel s'en seraient trouvés fortement atteints.

**

Le *North Wester*, publié à la Rivière-Rouge, parle en ces termes de la chasse aux buffles pendant la saison de 1860 aux États-Unis :

Le parti de la chasse aux buffles, cet été, se composait de 500 hommes, 600 femmes, 680 enfants, 730 chevaux, 300 bœufs et 950 waggons. On aperçut les premiers buffles dans le voisinage de la Mauvaise-Côte, à environ cinquante milles de la ligne de division, et, dans une course où 250 chasseurs étaient engagés, 4300 buffles furent tués. Le campement se fit ensuite un peu plus au sud, aux environs des Côtes-de-Sable, près la rivière de la Petite-Souris, et à cette place ils tuèrent au delà de 4000 buffles. Le camp resta là pendant quelque temps afin de sécher les viandes, et comme le buffle devenait rare, on se rendit au Lac-au-Diable, où on s'occupa de la chasse à l'ours, au castor et au chevreuil. Après avoir tenu conseil, il fut résolu que la caravane se rendrait au coteau de la Prairie pour chasser le buffle, vu qu'il en manquait pour remplir les waggons.

**

Les habitués des jeux de Hombourg vont être privés, pendant quelque temps, de leur théâtre et de la belle salle à manger créés à leur intention dans l'établissement des eaux. Tous les deux ont été réduits en cendres le jour même où on venait de mettre le couvert pour le repas de noces du directeur de la banque. Ces belles salles, modèles d'élégance architecturale et de richesses décoratives, étaient l'œuvre de l'architecte Cluysenaer, de Bruxelles. On évalue à plus de 400 000 francs les peintures seules de la salle à manger. La *Gazette d'Elber-*

quel que cet accident est arrivé par
communs appareils à gaz dans le théâ

... et surtout la dernière main aux trava
... pour objets d'art enrichir de croc
... et de frises la nouvelle
... Notre-Dame. En même temp
... la pose des statues qui d
... les quatre grandes contre-fiches é
... de quatre notes du comble. Ces st
... repressé et de 3 mètres d'élev
... dans Apôtre, auxquels il faut joind
... des Évangélistes. Cette dispositi
... connaître l'heureux effet, existait
... managements trouvés sur place
... d'ailleurs.

... dans le cours de la vénerie impé
... de Compiègne, a eu lieu samedi
... de la Saint-Hubert, avec tout le c
... jouissant cette fête des chasseurs. A
... tout l'équipage, en grand costu
... d'usage, à une messe dite par l

... de cavaliers et de voitures se
... aux ventes, au Bois de Roi, le plu
... de la. L'attaque faite presque immé
... d'ailleurs les trompes sonner le
... l'air est allé tomber près du village
... de la, si ce n'est la course chaude. En
... partie cynégétique s'est trou
... d'ailleurs succès.

... le Zetschrift für allgemeine Erd
... les managements curieux sur l'état d
... de pays vers lequel est tournée l'
... plusieurs mois. Certains traits mont
... la simplicité du caractère des Chi
... à y a pas à proprement parler de l'
... dans le sens que nous attachons
... les établissements expressément de
... usage du public (tels, par exe
... en la bibliothèque du palais de
... se sont vus nécessaires qu'à ceu
... pour un usage spécial des autorités locales;
... cette disposition, sont-elles peu on

... compensation, il y a des bibliothèques
... des plus importantes est celle de
... qui, d'après son catalogue, ren
... en 33 739 livres ou volumes (ou
... Elle avait été créée par la famille
... de la famille Van, orléans Librio
... l'œuvre relevant d'ouvrages rares, e

feld nous apprend que cet accident est arrivé par suite de l'essai de nouveaux appareils à gaz dans le théâtre.

On met en ce moment la dernière main aux travaux de plomberie qui ont eu pour objet d'enrichir de crochets, de chapiteaux, de gargouilles et de frises la nouvelle flèche de bois de l'église Notre-Dame. En même temps on vient de commencer la pose des statues qui doivent s'échelonner sur les quatre grandes contre-fiches étayant la flèche, dans les quatre nœuds du comble. Ces statues, exécutées en bronze repoussé et de 3 mètres d'élévation, sont celles des douze Apôtres, auxquels il faut joindre les quatre symboles des Évangélistes. Cette disposition, dont on peut déjà reconnaître l'heureux effet, existait dans l'origine; des renseignements trouvés sur place ont permis de la rétablir fidèlement.

La cinquième chasse à courre de la vénerie impériale, dans la forêt de Compiègne, a eu lieu samedi 3 novembre, jour de la Saint-Hubert, avec tout le cérémonial et l'éclat qu'exigeait cette fête des chasseurs. A quatre heures du matin tout l'équipage, en grand costume, a assisté, comme d'usage, à une messe dite par l'archiprêtre.

A midi, une foule de cavaliers et de voitures se trouvaient réunis aux veneurs, au Puits du Roi, le plus beau carrefour de la forêt. L'attaque faite presque immédiatement, on a bientôt entendu les trompes sonner le *bien aller*. Le cerf forcé est allé tomber près du village de la Croix-Saint-Ouen, où a eu lieu la curée chaude. En moins de deux heures cette partie cynégétique s'est trouvée terminée avec un brillant succès.

Voici, d'après le *Zeitschrift für allgemeine Erdkunde* de Berlin, des renseignements curieux sur l'état des bibliothèques dans un pays vers lequel est tournée l'attention depuis plusieurs mois. Certains traits montreront une fois de plus la singularité du caractère des Chinois.

En Chine il n'y a pas à proprement parler de bibliothèques publiques, dans le sens que nous attachons à ce mot. Et même, les établissements expressément destinés par les fondateurs à l'usage du public (tels, par exemple, le *Wan-Lau-Koh* ou la bibliothèque du palais de Kienlung à Hangtschau), ne sont accessibles qu'à ceux qui obtiennent un permis spécial des autorités locales; aussi, par suite de cette disposition, sont-elles peu ou point fréquentées.

Mais, par compensation, il y a des bibliothèques particulières. Une des plus importantes est celle de la famille Fan à Ningpo, qui, d'après son catalogue, renferme 4094 ouvrages en 53 799 *kiuen* ou volumes (ou plutôt petits volumes). Elle avait été créée par la famille Yung, mais, après le désastre de cette maison, elle fut achetée par un des membres de la famille Fan, ardent bibliophile, et bientôt elle s'accrut tellement d'ouvrages rares, qu'elle

put être d'un grand secours lors de la mesure prise par Kienlung, en 1774, pour combler les lacunes de la bibliothèque impériale. L'empereur fit répandre des catalogues de ce dernier établissement avec promesses de récompense aux particuliers qui apporteraient des exemplaires manquants à la bibliothèque, même seulement pour les prêter, afin qu'on pût en prendre copie et les faire réimprimer. L'année suivante, un appel semblable fut fait aux libraires. La famille Fan se distingua en cette circonstance; elle envoya 696 livres rares qui manquaient; pour sa complaisance, elle reçut un exemplaire complet du *Ku-Kin-Tu-Shu-Tshi-Thing* ou *Encyclopédie des livres anciens et modernes*, collection imprimée avec des caractères mobiles en cuivre, rassemblée par ordre de l'empereur Kianghi, et tirée à fort peu d'exemplaires. Elle donne des renseignements sur plus de 40 000 ouvrages d'astronomie, géographie, sciences naturelles, etc.

C'est ici que se montre la bizarrerie chinoise. Cette collection est gardée comme autrefois le jardin des Hespérides. Elle est située dans le quartier méridional de la ville de Ningpo, au milieu d'un jardin décoré dans le goût chinois, avec des bouquets d'arbres, des grottes, des montagnes en miniature, des défilés, des lacs et autres merveilles d'une nature artificielle. Chaque membre de la famille Fan a fait mettre à la bibliothèque une serrure particulière dont il garde la clef. Il n'est donc possible d'ouvrir ce dépôt littéraire qu'avec le consentement de tous les membres de la famille, et il est d'usage que cette opération ne s'accomplisse jamais qu'en leur présence. M. Mac Gowan, qui fournit ces détails, dit que les règles précédentes s'appliquent à beaucoup d'autres bibliothèques particulières.

Le *Zeitschrift für allgemeine Erdkunde* pense qu'il y a là beaucoup de trésors inexplorés, et il engage même, en sa qualité de recueil géographique, la Société qui s'est établie récemment à Shanghai, à les étudier et à en extraire ce qui concerne plus particulièrement la géographie ancienne et moderne. Ce qu'il y a de curieux, c'est que les livres concernant cette branche de la science sont peu nombreux dans les bibliothèques chinoises, tandis qu'ils abondent au dehors. Ce sont les *tshi*, ou descriptions, sous le rapport topographique et historique, des provinces, des départements (*Fu-Tschi-Li*), des districts (*Hien-Tschi*), les plus petites localités qui ont leurs monographies d'autant plus étendues et détaillées, que l'endroit est moins important par lui-même. Pour la province de Tsche-Kiang seule, ces *tshis* formeraient une collection d'environ 700 volumes; ce nombre, pour tout l'empire, monte à plus de 40 000.

LOUIS DE SAINT-PIERRE

BLUETTES ET BOUTADES.

.. Lorsqu'un poète se noie, voyez si sa bourse ne revient pas sur l'eau.

.. Les méchants se font plus vite craindre que les bons ne se font aimer.

J. PETIT-SENN.

LES BANDITS NOIRS.

(Voyez le numéro précédent.)

Quand elle eut repris connaissance, elle rendit compte de l'horrible spectacle qui avait frappé ses yeux, en communiquant à Henri les motifs qui la portaient à accuser Macandal d'être l'auteur de ce lâche assassinat et de cet enlèvement odieux.

Autant, sinon plus, que l'assassinat de son père, l'épouvantable révélation que Lucinde fit à Henri de l'amour de Macandal pour Antillia, souleva l'indignation du jeune créole. De retour sur son habitation, où tous les habitants du Prêcheur l'avaient accompagné, il releva le cadavre du chevalier qu'il tint pressé contre son cœur en le couvrant de baisers.

— O mon père, murmura-t-il avec des sanglots dans la voix, mon père je te vengerai! Je savais bien, ajouta-t-il en ramassant l'épée dont la lame était rouge de sang, je savais bien qu'il n'avait pas attendu la mort assis dans son fauteuil de souffrance! Voyez cette épée, si noblement portée jusqu'à ce que ce bras défaillant ait été vaincu par l'âge et les maladies, elle s'est encore une fois plongée dans le sang de ces misérables. Mais si elle a été impuissante à défendre sa vie et la liberté de ma sœur, elle sera formidable entre mes mains pour punir le lâche.

Henri coucha sa tête sur l'épaule du cadavre, et couvert de larmes et de baisers ce noble visage sur lequel s'était conservée toute l'énergie qui l'animaient au moment où l'assassin avait frappé le coup de la mort.

-- Messieurs, reprit Henri en se redressant tout à coup calme et ferme, il faut que j'oublie ma douleur pour songer à un autre devoir, et vous m'aidez bien certainement à l'accomplir. Marchons sur le camp de Macandal, exterminons jusqu'au dernier cette bande d'infâmes brigands. Cette fois au moins, et devant un pareil attentat, le marquis de la Varenne, j'espère, ne prêterait plus son appui aux esclaves *marrons*; il nous donnera les secours et les troupes nécessaires pour cette campagne.

Quand Henri et Du Buc se trouvèrent seuls, Lucinde s'approcha d'eux en tremblant, et se jetant aux genoux de son maître, dont elle pressa avec effusion les mains qu'elle couvrit de larmes :

— Oh! pardon, maître, dit-elle; je suis bien coupable de ne vous avoir pas prévenu de cet amour de Macandal pour mademoiselle Antillia; mais quand j'ai surpris ce secret, je ne savais pas bien de qui je devais me venger, de Macandal ou de

mademoiselle. J'avais des nuages dans le cerveau, et ce n'est que ce matin que le soleil a lui dans mon cœur. Je veux racheter ma faute en vous rendant un grand service.

— Quel service? parle.

— Quand j'eus révélé à Fabulé la confiance que Macandal vous avait faite, Fabulé jura que le mulâtre périrait de sa main. Oh! je l'y aurais aidé de bien bon cœur dans ma jalousie; mais ce matin j'ai surpris au camp de Fabulé un plan de révolte où il s'agissait de l'extermination des blancs. Votre nom a été prononcé, je me suis souvenue alors de vos bontés pour moi, je me suis souvenue de mon excellente maîtresse, et je me suis enfuie pour vous avertir.

Henri écoutait Lucinde avec une extrême attention.

— Où veux-tu en venir? lui demanda-t-il.

— Je vous ai dit, maître, que Macandal n'avait pas de plus grand ennemi que Fabulé. Vous allez entreprendre contre ce mulâtre une expédition où les blancs ne réussiront jamais. Je connais maintenant les chemins qu'il faut traverser pour arriver au lieu où les *marrons* se sont fortifiés, vous n'y atteindrez pas. Eh bien! moi, je vais aller retrouver Fabulé, je lui promettais de votre part tout ce que vous voudrez que je lui promette, pour que ce soit lui qui attaque Macandal, et délivre de ses mains mademoiselle Antillia.

Henri réfléchit un instant, se concerta avec Du Buc, et dit à Lucinde :

— Vas, agis comme ton dévouement t'inspirera, et si tu fais prendre Macandal, tu auras ta liberté pour récompense.

Lucinde embrassa les mains d'Henri, se releva toute fière et toute rayonnante de la mission qui venait de lui être confiée, et partit en hâte pour le camp de Fabulé.

— Attendrons-nous, demanda Du Buc, le succès de la tentative de Lucinde? Ou bien nous mettrons-nous en campagne avec nos propres forces et avec les secours que le gouverneur ne pourra pas nous refuser? Ne craignez-vous rien pour notre pauvre Antillia.

— A coup sûr, mon cher Du Buc, répondit Henri, si je n'écoutais que les commandements de ma tendresse, je volerais, seul au besoin, à travers obstacles et dangers, au secours d'Antillia; mais laissons agir Lucinde. Les nègres possèdent, vous le savez, des ressources puissantes et cachées; et puis en considérant les abîmes dont nous sommes entourés, je suis tenté de ne pas croire aux événements qui se sont accomplis ici, ou plutôt je crois qu'ils se sont accomplis différemment et dans un but autre que celui dont parle cette négresse. Il

n'y a de vrai et de cruellement positif que l'horrible assassinat de mon malheureux père. Tenez, mon cher ami, continua Henri après un court moment de réflexion, nous ferons bien d'être prêts à des événements graves qui réclameront notre présence ici; car il soufflera du côté de Saint-Pierre un vent qui nous apportera plus de tempêtes que celui qui viendra du côté de la montagne Pelée.

— Vous avez raison, Henri, répondit Du Buc en serrant affectueusement les mains de son cousin; j'ai, comme vous, de sinistres pressentiments.

Les faits que nous venons de raconter et ceux que nous allons dire, s'étaient passés simultanément à Saint-Pierre et au Prêcheteur.

L'arrestation de Clermont, son arrivée à la prison de la ville et le bruit de sa condamnation à mort, avaient produit une impression de stupeur dans la population. Quand la nouvelle en parvint jusqu'à madame de Saint-Chamans, celle-ci ne put retenir un cri de désespoir, qui s'échappa de son cœur. Elle se sentait perdue, elle voyait s'écrouler tout l'échafaudage de ses ambitieux calculs.

Et Maubrac n'était pas là pour soutenir son courage défaillant et pour l'aider de ses conseils!

La comtesse avait jusqu'alors joué son rôle avec une habileté toute machiavélique. Elle avait su conquérir sur l'esprit de la Varenne une influence considérable; elle avait fatalement encouragé le marquis dans cette voie de despotisme et de taquinerie qui avaient excité la haine des colons; elle avait enfin ménagé progressivement l'heure où devait éclater cette révolte dont nous avons exposé le but. On se souvient qu'il s'agissait pour elle, et sans paraître y prendre part, de renverser La Varenne et de faire proclamer Clermont gouverneur. On se rappelle également, sans doute, quels étaient les projets de madame de Saint-Chamans, et pour le compte de qui elle agissait de la sorte.

On s'explique ainsi le trouble que l'arrestation de Clermont, le naïf instrument de cette politique tortueuse, dut produire dans l'esprit de madame de Saint-Chamans. Tous ses plans étaient renversés d'un coup; il y allait même de sa propre vie, car elle redoutait qu'un retard dans le succès ne donnât à Du Buc le temps de recevoir de Paris les renseignements qu'il n'avait pas dû manquer d'y demander, — par suite des confidences de Dubost.

La comtesse croyait n'avoir plus qu'un parti à prendre — la fuite! Sa pensée se reporta tout de suite sur ce Fabulé qu'elle avait trouvé si docile et si reconnaissant pour elle dans leur rencontre. Fabulé, à coup sûr, ne lui refuserait pas l'hospitalité qu'elle irait lui demander. Tous les autres événements qui étaient la conséquence de son alliance avec le chef des marrons: l'enlèvement d'Antillia,

la recherche de son mari, sa vengeance contre Du Buc, elle avait tout oublié dans la préoccupation de son propre salut.

Folle de terreur, elle s'appêtait à sortir pour gagner l'ajoupa de Maubrac, lorsque celui-ci entra avec son calme et son imperturbable aplomb habituels.

— Qu'est-ce donc, Claudine? demanda-t-il à sa sœur, et où vas-tu ainsi comme une effarée?

— Ne sais-tu rien de ce qui se passe?...

— Je sais tout, chère sœur.

— Le coup est manqué, dit la comtesse d'un ton désespéré.

— Il n'est qu'ajourné, et nous trouverons bien moyen de recommencer l'entreprise et d'en accélérer le succès.

— Mais Clermont...

La comtesse fut interrompu par un hurrah de vivats formidables qui éclatèrent sur tous les tons dans les rues de la ville.

Ces manifestations étaient provoquées par la nouvelle de la mise en liberté de Clermont, que les colons portaient en triomphe par les rues au cri de: « Vive du Parquet! »

Le cortège défila sous les croisées de Claudine. Cachée derrière les jalousies, elle le regarda passer. Un éclair de joie jaillit de sa prunelle.

— Crois-tu, lui dit Maubrac, que cette frénésie pour ton du Parquet ne soit pas d'un bon augure? Avec ce nom-là, attaché à un pareil homme, nous pourrions, quand nous voudrions, soulever la colonie entière.

— C'est vrai, murmura la comtesse, en qui la confiance venait de renaître.

Maubrac continua:

— Le côté grave de la situation est que la paix paraît être signée entre la Varenne et les colons.

— A quelles conditions? demanda vivement la comtesse.

— C'est ce que j'ignore encore, mais je le saurai bientôt. En tout cas, cette paix ne peut être de longue durée. Les colons ont trop haï la Varenne pour s'éprendre d'une tendresse sincère. Quant à lui, il est trop habitué, maintenant, à faire tout ce qu'il faut pour mériter cette haine. Le plus pressé est de négocier avec d'Autanne et Du Buc l'échange des prisonniers; car il importe que nous nous débarrassions au plus tôt de ton mari.

— Antillia est bien entre les mains de Fabulé?

— Parfaitement; seulement ce sauvage a commis un atroce et horrible crime qui a exaspéré davantage les colons. Il a assassiné le vieux chevalier d'Autanne Heureusement les créoles, par une complication d'incidents divers dont je n'ai pas très bien saisi le fil, sont convaincus que l'auteur du crime

et de l'enlèvement est Macandal. C'est contre lui qu'ils vont diriger une battue pour laquelle ils viennent demander des secours à la Varenne. Cette erreur favorisera singulièrement nos projets. Pendant que l'expédition s'égarera dans les sentiers perdus de la montagne Pelée, à la poursuite de Macandal, nous proposerons l'échange des otages; les blancs auront eu le temps de perdre assez de monde pour ne pas demander mieux que de négocier. Une fois ton mari disparu de la scène...

La comtesse n'écoutait plus Maubrac. La tête penchée sur sa poitrine, le regard fixé à terre, elle semblait poursuivre une pensée confuse encore.

Les pas de la Varenne se firent entendre sur l'escalier; la comtesse se leva vivement.

— Viens me retrouver dans un instant, dit-elle à son frère.

Maubrac sortit au moment où le marquis entra.

XI.

Un double motif amenait la Varenne auprès de madame de Saint-Chamans. Il avait été frappé de l'enthousiasme excité par Clermont, et cette promenade triomphante à travers la ville lui inspirait de sérieuses inquiétudes. Pendant que Maubrac et la comtesse se réjouissaient des sympathies dont Clermont était l'objet, la Varenne méditait sur l'influence que le nom vénéré des du Parquet exerçait sur les colons.

— C'est là, se disait-il, un homme véritablement dangereux. Incapable de tirer parti à son avantage de cette sympathie qui tient de la dévotion, il est à ménager, cependant, de peur qu'on ne se serve de lui... à moins qu'il ne soit plus prudent de le faire disparaître.

D'une autre part, la préoccupation dominante de la Varenne était de se débarrasser d'un rival dont la présence entravait ses projets sur mademoiselle d'Autanne. Il s'était rappelé la haine de la comtesse contre Du Buc, haine inexplicable d'abord pour lui, et dont il tenait le secret. Il se sentait entre les mains un puissant ressort à faire jouer.

— Eh bien! ma chère Claudine, dit le marquis en souriant avec hypocrisie, nous venons de gagner une grosse partie. Ah! mes pressentiments et mes antipathies n'étaient pas si mal fondés, comme vous voyez. Ces colons sont des rebelles insensés et des gens dangereux qu'il faut mener l'épée haute.

— Et vous savez tenir la vôtre d'un bras assez ferme, mon cher marquis, pour n'avoir plus rien à craindre désormais.

— Oui, la paix est signée, mais une paix dont je me défie. Les causes de mésintelligence ont disparu

en apparence; le complot pour le soulèvement des esclaves de Du Buc est évanoui; j'oublie, je pardonne tout, et je rends la liberté à Clermont du Parquet.

— Vous avez bien fait; ce M. de Clermont est peu dangereux, en somme.

— C'est vrai, reprit la Varenne, mais ces damnés créoles se sont réservé des prétextes pour recommencer au premier caprice d'une tête un peu chaude.

— Expliquez-vous.

De la Varenne était visiblement embarrassé. Il venait jouer devant la comtesse une comédie d'astuce dont le dénouement pouvait être terrible, et où allait s'engager une lutte de passion. Or, la diplomatie n'était pas précisément le fait du marquis; il hésita donc un instant, puis prenant une résolution soudaine, il embrassa la comtesse avec une apparente effusion.

— Savez-vous, ma chère Claudine, lui dit-il sur un ton d'insouciance, à qui messieurs les colons font remonter la responsabilité de tous les troubles qui grondent autour de moi, de toute la haine enfin que je leur inspire et dont ils ne font pas mystère?

— Non, ma foi!

— Devinez...

— Mon Dieu! mon cher la Varenne, puisque vous savez, vous, et que j'ignore, moi, ne m'interrogez pas, et expliquez-vous, répondit la comtesse avec une impatience où paraissait de l'inquiétude.

— Eh bien, Claudine, c'est sur vous que pèse une si lourde responsabilité.

— Sur moi! murmura la comtesse en frissonnant de la tête aux pieds.

Et en même temps elle pâlit.

— Que vous importe cela? dit de la Varenne avec un accent qui jouait à la fois le mépris et l'expression du plus tendre et du plus aveugle amour.

— Je veux savoir tout, commanda madame de Saint-Chamans.

De la Varenne lui rapporta alors, mot pour mot, les révélations de Du Buc. La comtesse, qui entendait pour la seconde fois ces terribles confidences, où son existence entière était compromise, lança à de la Varenne un regard de lionne qui pénétra jusqu'au fond de sa pensée.

— A quoi bon ces larmes et cette colère, ma chère Claudine? reprit le marquis sur un ton patelin, ai-je besoin de vous dire que je ne crois pas un seul mot de ces abominables accusations où il entre autant de jalousie contre vous que contre moi? Elles ont glissé sur mon cœur. Allez, vous êtes et vous resterez pour moi ce que vous avez été, dès le premier jour que j'ai eu le bonheur de vous connaître.

— Qui vous a conté cette fable infâme? demanda la comtesse.

— Quelqu'un que déjà vous haïssez, et je comprends aujourd'hui votre haine.

— J'aurais de la peine à nommer quelqu'un, car je hais également tous ces créoles.

— Le coupable est M. Du Buc, répondit la Varenne.

— Ah! c'est M. Du Buc! Vous avez été bien bon de l'écouter jusqu'au bout, sans le souffleter comme un lâche, ainsi que vous auriez dû faire si vous eussiez eu pour moi la moitié de l'estime et de l'affection que vous dites.

— Voyons, ma chère Claudine, faut-il vous répéter que je n'ai pas ajouté foi à cette calomnie; pas plus, vous le pensez bien, que je ne suivrai le conseil qu'il m'a donné à ce propos.

— Vraiment! Ah! il a pris la peine de vous donner un conseil! Et quel est-il ce conseil?

— M. Du Buc a ajouté que le calme renaîtra dans la colonie, et que les colons et moi vivrons en bonne intelligence, dès que je me serai séparé de vous...

— Ah! je suis en cause à ce point... Et vous avez décidé que je partirais, n'est-ce pas?

— Qui vous dit cela? Au contraire; mon intention formelle, et je serai inébranlable, est de vous faire respecter, Claudine, et de montrer par mon attachement à vous le prix que je mets à votre présence ici.

— Eh bien! soit, s'écria la comtesse, je partirai, je quitterai ce pays, je vous rendrai à l'amour de vos colons.

— Vous êtes folle, en vérité, Claudine!

— Mais, continua celle-ci sans paraître entendre le marquis, avant de m'éloigner, je me vengerai de ce M. Du Buc!...

Le visage de la Varenne s'illumina de joie. Ces derniers mots, prononcés par la comtesse avec l'accent de la rage la plus violente, lui assuraient le succès auquel il avait visé.

— Vous ne quitterez pas la colonie, ma chère Claudine, répliqua la Varenne; à aucun prix je n'y consentirai... Quant à votre vengeance contre M. Du Buc..., c'est votre affaire.

La comtesse leva vivement la tête et regarda le marquis en face.

— Quoique la chose n'en vaille véritablement pas la peine, reprit celui-ci, un peu embarrassé de ce regard tout de feu. Ce sont là, continua-t-il, de ces calomnies auxquelles sont journellement en butte toutes les femmes, dans cette société-ci, aussi bien que dans le vieux monde.

— Ainsi, murmura la comtesse, vous me conseillez de me venger?

— Je vous répète que le crime de M. Du Buc ne mérite, à mon avis, que le mépris.

— Mais vous me laisserez agir, du moins?

— Cela vous regarde.

— C'est bien! fit madame de Saint-Chamans. Oh! il me payera cher cette infamie!

La Varenne n'avait joué encore que la moitié de sa comédie. Le premier triomphe qu'il venait de remporter était facile; le moyen, pour y arriver, brutal et grossier, mais infaillible. En aiguissant la haine de madame de Saint-Chamans contre Du Buc, il poussait inévitablement celle-ci dans la voie d'un crime dont le résultat devait le délivrer d'un rival importun dans son amour pour Antillia.

Mais ce n'était pas tout encore; de la Varenne avait un ennemi que sa popularité lui rendait redoutable, cet ennemi c'était du Parquet. En autorisant la vengeance de Claudine il comptait en retour sur sa reconnaissance et son appui pour anéantir son compétiteur. Il s'autorisa du témoignage d'intérêt qu'il venait de donner à Claudine pour exiger d'elle une preuve de dévouement.

La Varenne laissa un moment la comtesse sous le poids de la révélation qu'il lui avait faite, et savourant sa vengeance, qui devait être d'autant plus implacable que l'outrage avait été plus grand. Quand il jugea que le fiel s'était bien distillé dans le cœur de la comtesse, il s'approcha d'elle, et lui pressant les mains avec tendresse :

— Vous me disiez tout à l'heure, ma chère Claudine, que du Parquet était un homme peu dangereux...

— En effet, répondit celle-ci un peu distraite.

— J'en conviens aussi, reprit le marquis; mais il n'en est pas moins vrai que les manifestations enthousiastes dont il a été l'objet ce matin, cachent une menace au fond et me donnent fort à réfléchir. Mon autorité et ma personne même peuvent être compromises... Or, ma chère Claudine, vous avez besoin que mon pouvoir demeure inébranlable; vous avez une vengeance légitime à exercer, et...

— Où voulez-vous en venir? demanda vivement la comtesse.

— Je voudrais un piège où faire tomber du Parquet. Trouvez donc un prétexte pour me débarrasser de lui à tout jamais.

Ce projet n'était point du goût de madame de Saint-Chamans. Elle avait trop besoin de Clermont pour le laisser exposer aux vengeances de la Varenne, encore moins pour y aider.

— Que vous importe, dit-elle au marquis, qu'il y ait des menaces dans les sympathies qu'excite M. Clermont du Parquet? Voyons, ce malheureux a-t-il les épaules assez larges pour porter le fardeau

du rôle que vous vous imaginez qu'on voudrait lui faire jouer?

— D'accord, fit la Varenne; mais cet homme m'importune avec la popularité de son nom. Je voudrais éviter de le renverser par un moyen brutal et par trop évident, du piédestal où les colons l'ont élevé. Trouvez donc, imaginez, ma chère Claudine, un piège où je puisse le prendre... Nous y avons intérêt, vous et moi.

Un éclair traversa l'esprit de madame de Saint-Chamans. Le marquis venait de lui mettre entre les mains l'arme la plus puissante qui pût servir sa politique et ses projets d'avenir. Sauver Clermont en paraissant le sacrifier aux rancunes et aux terreurs de la Varenne, lui sembla être le nœud de cette comédie qu'elle avait entrepris de mener à bonne fin. Elle dissimula sa joie et prit le ton le plus indifférent pour demander à la Varenne :

— Est-ce bien sérieusement que vous parlez ainsi?

— Très sérieusement.

— Eh bien! puisque vous y tenez à ce point, je vous débarrasserai de Clermont.

— Comment vous y prendrez-vous?

— Ah! vous me laisserez bien au moins le temps de tracer mon plan et de le mûrir?

— A votre aise, chère amie.

La Varenne était tout fier en croyant avoir pris la comtesse au piège qu'il lui avait tendu. Il dissimula sous une effusion exagérée de reconnaissance, l'immense joie qu'il éprouvait. Du Buc et de Clermont ses deux compétiteurs, ses deux rivaux en pouvoir et en amour, disparaissaient du même coup. La même main les frappait, l'un par une vengeance adroitement attisée, l'autre en suite d'un dévouement facilement acheté.

Ce double crime s'accomplissait à son profit, sans qu'il eût rien risqué de sa personne et de son caractère. La responsabilité tout entière pèserait, dans ses calculs, sur madame de Saint-Chamans, qu'il était tout prêt, au besoin, à sacrifier à la vindicte créole, en paraissant de la sorte satisfaire à la plus vulgaire justice.

La Varenne, ignorant à quelle cause était due cette popularité soudaine et inquiétante de Clermont, ne pouvait pas soupçonner qu'en organisant contre lui un complot, d'accord avec madame de Saint-Chamans, il tombait dans un piège ourdi par la comtesse elle-même.

En se levant pour se retirer, heureux et satisfait de sa combinaison machiavélique, la Varenne pressa la main de Claudine.

— Ainsi, lui dit-il, c'est bien entendu; vous me débarrasserez de Clermont du Parquet?

— Service pour service, répliqua la comtesse.

Vous me livrez ou vous me laissez prendre Du Buc.

— Le pacte est signé, ma toute belle; dévouement pour dévouement. Votre sort n'est-il pas lié au mien, votre fortune n'est-elle pas attachée à la mienne?

— A propos, fit la comtesse, si vous commencez par désigner Du Buc pour faire partie de l'expédition contre Macandal... Vous comprenez...

— Vous avez raison, parbleu!

A peine de la Varenne fut-il sorti que madame de Saint-Chamans poussa un rugissement de hyène à la vue d'une proie dont elle est sûre.

— Ah! dit-elle en se promenant avec agitation dans la chambre, à nous deux maintenant. M. Du Buc et M. de la Varenne! Je vous tiens en mon pouvoir.

Claudine se laissa tomber sur un siège. Ses yeux clos à demi semblaient regarder en elle plutôt que s'arrêter sur aucun objet extérieur; ses dents serrées coupaient sa lèvre inférieure, sans qu'elle parût sensible à la douleur de cette blessure; son front, plissé par une contraction nerveuse, était à moitié caché dans ses deux mains dont les doigts tourmentaient ses cheveux épars. Les coudes appuyés sur ses genoux, le dos voûté, Claudine se présentait de profil à la porte.

Elle n'entendit pas entrer son frère, de qui l'épée et les éperons sonnaient sur le plancher de l'appartement. Maubrac demeura un instant sur le seuil, comme s'il eût voulu respecter le recueillement de Claudine; mais voyant l'immobilité de sa sœur et le désordre de sa toilette, il s'avança vers elle avec vacuité, et la prenant par le bras :

— Claudine, lui dit-il, que t'arrive-t-il?

— Ah! te voilà! s'écria madame de Saint-Chamans en se dressant subitement. Tu viens à propos, sur mon âme!

Elle présenta à Maubrac un visage décomposé par la pâleur. Rejetant en arrière, et des deux mains à la fois, son épaisse chevelure qui lui voilait le front, d'une voix brève, elle dit à son frère.

— Assieds-toi là et écoute.

Maubrac se laissa tomber plutôt qu'il ne se posa sur le siège que lui désignait Claudine. Il était effrayé et ému de l'état où il la voyait.

— Nous sommes perdus, lui dit-elle d'un ton saccadé et tranchant, ou bien nous touchons tout à fait au terme de nos rêves et de notre ambition! Un pas nous sépare d'un abîme honteux ou d'un triomphe éclatant. Je suis sous le coup de l'opprobre le plus affreux, ou je tiens la victoire dans mes mains.

L'émotion rendait la voix de Claudine à peine intelligible. Elle s'arrêta essuya la sueur qui inondait son visage. Maubrac attendit, n'osant prononcer une parole.

— Nous avons, reprit la comtesse après un moment de silence et de recueillement, nous avons deux choses à faire, deux crimes à commettre : il me faut ton bras, ton épée, ton intelligence.

De quelle espèce d'entreprise s'agit-il ? demanda Maubrac simplement et avec l'assurance d'un matamore de carrefour.

— Il s'agit, répondit la comtesse en lançant ses paroles avec une volubilité étrange, d'enlever Clermont de qui la liberté, peut-être même la vie, est menacée et de le mettre en lieu sûr.

— Bien.

— Puis de tuer Du Buc dans les vingt-quatre heures, soit en duel, cela te regarde, soit en le faisant assassiner au besoin. Choisis le plus facile et le plus prompt des deux moyens.

Maubrac froissa sa moustache entre ses doigts, se leva, fit le tour de la chambre, puis revint s'asseoir aux côtés de sa sœur.

— Je ne refuse rien de ce que tu me demandes, dit-il avec un calme parfait ; mais, avant de répondre oui, j'ai besoin de mieux comprendre.

Claudine regarda son frère sournoisement. Elle commençait à douter de tout le monde, et elle n'avait pu se défendre d'un soupçon même à l'endroit de Maubrac.

— Tu veux faire enlever du Parquet, reprit celui-ci, et dans quel but ?

— Parce que la Varenne n'a pu entendre sans crainte les manifestations de sympathie dont Clermont a été l'objet. Il a peur, te dis-je. Si nous ne faisons pas disparaître ce malheureux, il est perdu ; nos projets sont détruits, ma mission ici est manquée. Comprends-tu bien, à présent ? Et d'ailleurs, je suis allée au-devant des désirs de la Varenne, je lui ai promis de le débarrasser de ce rival importun ; il a servi nos projets sans s'en douter.

— Très bien, répliqua Maubrac ; mais par qui faire enlever du Parquet ?

— Ce soin te regarde, toi et tes amis. Ce que je veux, ce qu'il faut nécessairement, c'est que Clermont échappe aux terreurs de la Varenne, lesquelles se peuvent, à la moindre émotion, changer en une colère malfaisante.

— Du Parquet sera mis à l'abri, je t'en réponds. Il n'est pas nécessaire de l'enlever, il suffira de le veiller comme un trésor ; mes amis feront bonne garde autour de lui.

— Soit ; mais qu'ils le veillent bien !

— Fie-toi à moi ; mais ce que je m'explique moins, c'est ta résolution à l'endroit de Du Buc.

— Je veux qu'il meure ! Tu ne sais donc pas qu'il a révélé à la Varenne tous les renseignements qu'il tenait de mon mari ? C'est mon ennemi le plus acharné et le plus dangereux. La Varenne a feint,

vis-à-vis de moi, de n'avoir ajouté aucune foi à ses confidences, mais il y croit sans aucun doute ; et si le pouvoir que j'ai sur lui s'affaiblit, je suis perdue. Délaissée aujourd'hui, demain je serai expulsée de la colonie.

— Je vois, ma bonne sœur, reprit Maubrac, que tu ne sais pas tout ce qui se passe. Si tu as trompé la Varenne, en paraissant le servir par l'enlèvement de Clermont, la Varenne t'a tendu un piège en excitant ta haine contre Du Buc ; prends garde de tomber dans ce piège. A l'heure qu'il est, Du Buc est, au contraire, ta planche de salut.

— Je ne comprends pas, fit Claudine en se rapprochant vivement de son frère.

— Oui, la Varenne t'a tendu un piège, continua Maubrac. Que Du Buc ait fait confiance de la confession de Dubost, ce n'est pas douteux ; mais la Varenne, en te la rapportant, n'a eu d'autre dessein que de te pousser à le délivrer d'un rival redoutable.

— D'un rival ? demanda Claudine stupéfaite. De quel rival veux-tu parler ?

— Ne sais-tu pas que la Varenne est amoureux d'Antillia ? Il a demandé sa main, comme un gage de la paix et de l'étroite alliance qu'il veut faire avec les colons. Mais Antillia est fiancée à Du Buc ; ils s'aiment d'une vive passion, Henri d'Autanne a repoussé la demande de la Varenne. Celui-ci n'a plus qu'un moyen d'arriver à la réalisation de son rêve, c'est de se débarrasser de Du Buc. Il a compté certainement sur ta vengeance pour lui rendre ce service.

— Oh ! c'est abominable ! s'écria Claudine. Et que faut-il donc faire ?

— D'abord laisser vivre Du Buc, répliqua Maubrac ; c'est le moyen d'enlever à la Varenne tout espoir de mariage ; partant aucune réconciliation n'est possible entre lui et les colons, et tu conserves, au contraire, ton influence, car Du Buc vivant, la Varenne aura besoin de flatter ses colères et d'attiser ta haine.

— Tu as raison, Maubrac, tu as raison. Mais il ne faut pas nous en tenir là ; c'est une pure position de défensive qui ne suffit plus. Il m'importe d'agir ; cherche, trouve, tu es maître de toi, moi je n'ai plus ma tête.

— Oh ! j'ai combiné mon plan, ma chère Claudine. N'y ai-je pas mon intérêt aussi ?

— Voyons, parle.

— Comme tu le disais très bien tout à l'heure, il faut prendre l'offensive. Tous les événements qui se passent nous en fournissent le moyen. Il faut d'abord tourner contre la Varenne l'arme dont il croit tenir la poignée. Triomphe de ta haine, assoupis ta colère et attire Du Buc dans le piège de tes

sourires et de tes grâces. Au lieu d'un ennemi, faisons un allié de lui et flattons les colons.

— Comment nous y prendre ?

— Ils croient tous que Macandal est l'auteur de l'assassinat de M. le chevalier d'Autanne et de l'enlèvement d'Antillia. C'est contre ce malheureux que va s'égarer l'expédition à laquelle la Varenne a prêté son concours avec le plus vif empressement. Il faut mander Henri d'Autanne près de toi, le détromper sur le compte de Macandal, lui dire l'auteur véritable du crime, accuser la Varenne d'en être l'instigateur. Son amour subit pour Antillia rendra vraisemblable au moins cette accusation, et tu offriras à Henri de lui rendre sa sœur.

— En échange de Dubost, alors...

— Sans condition d'abord. Le point capital est d'ameuter les colons contre la Varenne. Je me charge de voir Fabulé et de retirer la jeune prisonnière de ses mains.

Claudine sauta au cou de son frère, et l'embrassa avec l'effusion de la gratitude et de l'admiration.

— Va, lui dit-elle, va solliciter de M. d'Autanne l'entrevue dont j'ai besoin. Dis-lui qu'il y va de la vie de sa sœur, de la sienne, que sais-je ? Dis-lui tout ce que tu voudras pour le décider, mais amène-le-moi... ou plutôt, non, fit tout à coup Claudine, j'irai moi-même le trouver... demain, car aujourd'hui il serait trop tard.

XII.

Fabulé avait transporté Antillia dans son propre *ajoupa*, et lui avait donné les plus grandes marques de respect, tant la supériorité de caste et de peau exerçait de prestige, même sur cette sauvage nature. Antillia, ignorant à l'instigation de qui avait été commis le double crime dont elle avait été le témoin et la victime, l'attribua à une de ces vengeances barbares dont la conscience du nègre était déjà si lourdement chargée.

S'imaginant que sa captivité cachait un sentiment de cupidité, elle promit à Fabulé toutes les récompenses qu'il exigerait et surtout son impunité pour obtenir sa délivrance; le bandit demeura inflexible. La jeune créole en appela alors à cette énergie virile qui la caractérisait; les dangers auxquels elle était exposée ne l'épouvantèrent pas. Elle résolut de saisir ou même de faire naître l'occasion de s'évader.

Fabulé confiant dans l'isolement et dans la position formidable de son repaire, rassuré surtout par l'apparente résignation de la jeune fille, n'avait pris contre elle d'autre précaution que de recommander à deux de ses nègres de veiller sur l'*ajoupa*; leur

tête répondait du dépôt qu'ils avaient mission de garder.

En apprenant le retour de Lucinde au camp, Fabulé avait eu soin de l'éloigner de l'*ajoupa* où Antillia était enfermée. Il craignait que son secret ne fût surpris, et que la jeune négresse dans un accès de remords ne s'échappât pour l'aller dénoncer. Sa joie fut grande en apprenant de la bouche de Lucinde les préparatifs que les blancs faisaient contre Macandal, accusé du meurtre du chevalier et du rapt d'Antillia. Fabulé, heureux de rencontrer une si bonne occasion de ruiner son rival et de savoir en même temps qu'il était à l'abri des soupçons, promit tout ce que Lucinde sollicitait de lui. Il fit taire sa haine contre les blancs pour leur prêter aide et protection dans leur difficile et périlleuse entreprise.

Conformément aux instructions que lui avait transmises Lucinde, Fabulé devait, pendant la nuit, se rendre sur l'habitation d'Autanne pour se concerter avec celui-ci et avec Du Buc sur les mesures à prendre pour marcher contre Macandal.

— Veux-tu que je t'accompagne? demanda Lucinde au chef des *marrons*.

Le nègre réfléchit un moment et répondit :

— Oui, certes, tu m'accompagneras.

Fabulé ne se dissimulait pas la gravité de sa situation. Sur le point de se mettre en route, il s'était demandé si la jeune négresse était bien sincère et si ce n'était pas un piège qu'on lui tendait.

Il avait résolu, d'ailleurs, de ne point aller jusqu'à l'habitation, mais de s'arrêter en chemin en quelque lieu où la fuite lui serait facile au cas où le combat se présenterait avec des chances trop inégales. Il enverrait Lucinde prévenir les deux créoles et les attendrait. Il comptait sur la nuit, sur sa connaissance particulière des localités, sur son courage et sur sa force pour échapper aux embuscades.

Fabulé et Lucinde se mirent donc en route, cette dernière frémissant d'impatience, tant sa haine contre Macandal lui donnait d'ardeur.

Vers le milieu de la nuit, pendant que le plus grand calme régnait dans le camp, Antillia se hasarda à se montrer à la porte de l'*ajoupa* qui lui servait de prison. Le nègre de faction était accroupi sur le sol, fumant une longue pipe caraïbe, et fredonnant par intervalles une chanson monotone et lugubre dont la jeune créole écouta avec joie les paroles peu poétiques, mais très significatives.

Cette chanson, improvisée évidemment, était une sorte d'hymne de remords où le nègre déplorait le meurtre commis le matin et la captivité de la jeune blanche. Il était tellement absorbé dans sa double opération de fumeur et d'improvisateur, qu'il ne

s'était pas aperçu de la présence d'Antillia. Celle-ci, après l'avoir examiné attentivement à la clarté splendide des étoiles, crut reconnaître en lui un de ceux qui avait envahi sa maison et aidé au meurtre de son père.

La jeune fille éprouva un tressaillement d'horreur; mais le danger de sa situation lui fit surmonter le dégoût qu'elle ressentait et rendit le courage à son cœur défaillant. Elle s'approcha résolument du nègre et lui frappa sur l'épaule. Celui-ci se dressa subitement sur ses jambes, et fut pris d'un tremblement dans tous ses membres, en apercevant devant lui la jeune créole pâle, immobile, les bras pendant le long de sa robe blanche. Il crut à une véritable apparition.

— Écoute-moi, lui dit Antillia. Tout à l'heure, dans ta chanson, tu regrettais le meurtre odieux commis sur mon père, ainsi que ma captivité.

— C'est vrai, maîtresse, répondit naïvement le nègre; car c'est moi qui ai donné à votre père le premier coup de *bangala* qui lui a brisé le bras.

— Tais-toi! s'écria Antillia qui frémit et cacha son visage dans ses mains.

Le nègre détourna la tête pour essuyer une larme à ses yeux.

— Pardon, maîtresse, dit-il en se mettant à genoux devant la jeune fille.

— Ton remords est-il bien sincère? demanda Antillia.

— Le bon Dieu en est témoin.

— Et tu regrettes de me voir captive ici?

— Oui, maîtresse. Les nègres *marrons* peuvent bien tuer les blancs, mais ils ne doivent pas faire les blanches prisonnières.

— Voudrais-tu me laisser m'évader?

Le nègre hésita, regarda autour de lui avec la plus scrupuleuse attention, et répondit en balbutiant :

— Capitaine Fabulé m'a mis là en faction; je ne puis pas, il me tuerait demain.

— A qui appartenais-tu avant d'être parti *marron*? demanda Antillia.

— J'étais commandeur chez M. de Montfort.

— M. de Montfort est un bon maître.

— C'est vrai.

— Si je te promets d'obtenir ton pardon de lui, si je te promets de t'acheter, ensuite, à M. de Montfort et de te faire une existence douce et heureuse sur l'habitation de mon frère ou de mon mari, me laisseras-tu m'évader?

Le nègre promena de nouveau ses regards autour de lui et répondit bien bas :

— Maîtresse se perdrait dans les bois.

— Tu m'accompagneras, alors.

Le *marron* frissonna. Il n'avait pas hésité une

minute quand il s'était agi de fuir de chez son maître, et il tremblait à la pensée de s'évader de ce camp où il était plus esclave et plus maltraité qu'il ne l'avait été sur l'habitation de M. de Montfort. Était-ce la liberté qu'il regrettait? Quel usage en faisait-il, et l'avait-il seulement, cette liberté? Était-ce le meurtre, le pillage, à l'ordre du jour dans cette armée de bandits? Était-ce cette vie d'aventures et de périls, qui a ses charmes quand on en a goûté l'amertume? Était-ce enfin ce sentiment de la terreur qu'il inspirait et qui lui donnait une sorte d'orgueil de sa supériorité brutale? Il y avait un peu de tout cela dans les hésitations du nègre à obéir au sentiment de pitié qui avait agité son cœur dans la solitude et dans la rêverie entre sa pipe et sa chanson.

— Tu ne me réponds pas, fit Antillia. Si tu ne veux pas m'accompagner, si tu refuses tout ce que je t'offre en récompense du service que je réclame de toi, laisse-moi partir seule.

— Seule, non; j'aurais peur pour maîtresse; je l'accompagnerai, mais je ne rentrerai pas à l'habitation de M. de Montfort.

— Si tu reviens ici, Fabulé te tuera.

— Je ne reviendrai pas ici, je resterai dans les bois, ou bien j'irai trouver Macandal.

— Soit, répondit Antillia, tu agiras comme tu l'entendras. Si tu t'enrôles avec Macandal, tu peux lui dire que tu viens de ma part, tu seras bien reçu. Si tu te décides à rentrer chez ton maître, rappelle-toi que je n'oublierai jamais le service que tu vas me rendre.

— Je conduirai maîtresse jusqu'à un endroit où elle pourra, ensuite, trouver son chemin toute seule et sans redouter aucun danger.

— C'est bien, partons!

— Attendez, maîtresse, fit tout à coup le nègre au moment où ils allaient partir; rentrez un instant dans l'*ajoupa*.

Antillia obéit, non pas sans crainte sur ce retard dont elle ne savait pas la cause.

Le nègre promena autour de lui un regard pénétrant, et s'assura que tous ses compagnons dormaient d'un profond sommeil.

Cet examen achevé, il marcha droit à un tronc d'arbre, derrière lequel il avait aperçu deux yeux qui flamboyaient comme deux étoiles dans l'obscurité. C'était son camarade de faction qui avait écouté toute sa conversation avec Antillia, et épié tous leurs mouvements. Arrivé à deux pas de l'arbre, le nègre s'élança comme un tigre sur l'espion, le saisit de la main gauche à la gorge avec une force surhumaine, et de la droite il lui asséna sur la tête un coup de son *bangala*. Le malheureux tomba sur le sol sans avoir pu même pousser un cri.

Le nègre s'assura que le bruit de la chute de sa victime n'avait éveillé aucun des *marrons*; puis il revint à l'*ajoupa* et d'une voix que nulle émotion ne trahissait :

— Maitresse peut venir à présent, dit-il.

Antillia suivit son sauveur silencieusement; ils passèrent au milieu des *marrons* endormis pêle-mêle, à la belle étoile comme on dit; ils traversèrent les sentiers sinueux qui se tordaient autour du campement, gagnèrent les grands bois de la montagne Pelée, où le nègre frayait à la jeune créole un chemin en abattant avec son coutelas les branches des arbres et les touffes de lianes qui formaient, d'espace en espace, de véritables murailles de verdure.

Ils n'échangèrent leurs premières paroles qu'après une heure de marche.

— Qu'étais-tu donc allé faire, demanda Antillia au nègre, quand tu m'as priée de rentrer dans l'*ajoupa*? et quel est ce bruit sourd que j'ai entendu, pareil à celui d'un corps qui tombe sur le sol?

— C'était un corps, en effet, répondit le nègre, celui de mon camarade de faction qui nous espionnait et eût donné l'éveil s'il eût surpris notre fuite. Je l'ai tué sans qu'il ait eu le temps de pousser un soupir.

Xavier EYMA.

(La suite au prochain numéro.)

BULLETIN DRAMATIQUE.

Le Gymnase, malgré le succès croissant des *Voyages de M. Perrichon*, a renforcé son affiche, comme on dit, en y ajoutant deux pièces nouvelles : le *Capitaine Bitterlin*, de MM. Edmond About et de Najac, et le *Tyran en sabots*, de MM. Dumanoir et Lafargue. Cette dernière est l'histoire des tribulations infligées par un paysan à son voisin, honnête et bon bourgeois qui voudrait bien acquérir un lopin de terre enclavé dans sa propriété. Ce coin de terre vaut bien cinq cents francs; mais plus le paysan voit que le bourgeois en a envie, plus il élève ses prétentions; à mesure que le propriétaire du parc cède à ces prétentions, le paysan renchérit de nouveau; si bien que de cinq cents francs, ce coin de terre, large comme un mouchoir de batiste, arrive à valoir vingt mille francs, et encore le paysan ne veut-il pas céder. Tout cela est naturellement traversé d'une histoire amoureuse, d'un braconnage de gibier, d'un couteau accusateur, qui devient un couteau

sauveur. Le paysan, un moment battu, reprend le dessus, le coin de terre lui est payé ce qu'il l'estime, et coûte bien cher au pauvre ou plutôt au riche bourgeois trop amoureux et trop confiant pour ne pas payer les yeux fermés le prix qu'on lui demande.

Le *Capitaine Bitterlin* a passé de la forme du roman à celle de comédie. Vous avez sans doute lu cette amusante histoire dans les *Mariages de Paris*, de M. About. Vous connaissez ce vieux capitaine, grognard et grognon, un caractère admirablement tracé, une des bonnes choses sorties de la plume de M. About, je parle du capitaine et non du roman, qui pour être court n'est pas tout à fait bon. Il a perdu encore à être transporté sur la scène. Le succès a été honnête, parce qu'en somme c'est bien écrit et spirituel; mais ce n'est pas un succès comme celui du *Tyran en sabots*, qui a été considérable pour une pièce en un acte. La gaieté sans charge, le bon gros rire y abondent. Quant à la pièce de MM. Labiche et Edouard Martin, les *Voyages de Perrichon*, son succès va croissant et l'on ne pourrait dire l'époque où elle quittera l'affiche; elle ne la quittera probablement qu'avec Geoffroy qui a signé un engagement au Palais-Royal. Il faut que les exigences de l'artiste aient été bien grandes pour que le Gymnase se soit résigné à le laisser partir; mais Geoffroy reviendra au Gymnase aussi certainement qu'y est revenu Lafontaine.

Les Variétés ont obtenu un grand succès de pièce et d'acteurs avec le *Guide de l'Étranger dans Paris*, une amusante folie en trois actes, de MM. Lambert Thiboust et Grangé. Moitié revue, moitié comédie ordinaire, le succès a été très vif. Leclerc est on ne peut plus amusant dans ce défilé de sottises; Alphonsine et Judith Fereyra tiennent la tête du bataillon féminin. Tout cela est gai et absurde, et le sera pendant cent soirées consécutives.

L'Ambigu prépare la reprise d'une grande pièce d'Alexandre Dumas, la *Dame de Montsoreau*. Ce drame, qui a fait fureur jadis, est remonté avec un luxe inouï; il est possible que la *Dame de Montsoreau* ait fait son apparition à l'Ambigu au moment où paraîtra ce bulletin; nous lui prédisons un grand succès. L'Ambigu est heureux avec ses reprises, beaucoup plus qu'avec ses pièces nouvelles, témoin le *Juif-Errant*, qui marcherait encore si on ne l'avait point arrêté.

L'*Escamoteur* a plus que du succès à la Gaité. C'est de la fureur. Paulin-Ménier dépasse tout ce qu'on était habitué à attendre de lui.

La *Vengeance du mari* à l'Odéon fait sensation. C'est plus qu'un succès: la pièce prend les proportions d'une grande vogue. J'étais bien certain qu'on reprendrait le *Testament de César Girodot*; on a repris cette amusante comédie. L'Odéon ne pouvait faire autrement.

La Comédie-Française a joué la nouvelle pièce de M. Camille Doucet, la *Considération*, qui a obtenu le succès sur lequel on paraissait compter beaucoup rue de Richelieu.

Pierre OBEY.

Adolphe GOUBAUP, directeur-gérant.

PARIS — IMPRIMERIE DE L. MARTINET, 2, RUE MIGNON.

Les toilettes de cette saison, pour certaines personnes, deviennent de véritables spectacles. Les chapeaux bien réels des autres, et les robes, la vie poursuit son cours ininterrompue, mais que ces joies successives ne semblent devoir en bouillir, est même l'influence d'un modèle.

Un bonnet de femmes vout demandé à une maison de deuil, ce cachemire, toutes spéciales fabriques pour les manufactures de Lyon, ces paillettes de veloutine garnie d'astracans, ces mouches, ces miacoches, ces boutons d'astracans, fourrure qui devient un deuil sérieux, cette lingerie si soignée à la maison même, rue de la Paix, les chapeaux tout noirs, ou noirs et violets, ou noirs et blancs; ces riches soieries, ces mousselines, ces mousselines à travers, ces tullez légers genre broderie, ces quadrilles, ces soies gros grain, tout ce qui constitue en fait de toilette, en un deuil un peu moins rigoureux, dans-ous, qu'on choisit en grand nombre, tous ces objets qui, à une époque même, éveillent des souvenirs précieux, et s'élevés se précipitent pour le premier bal de l'hiver, pour une soirée de beaucoup de goût, madame, vous pouvez déjà lui connaître les coutures, et une charmante cantatrice un peu de suite bien ornée de deux volants d'astracans, d'une seconde jupe de dentelle, d'une ceinture, par des bouquets de roses, à la manche et à manches à draperies, et accompagnée d'une couronne d'astracans admirablement disposée.

Une robe remarquable, sortie de l'atelier de M. C. C., est de moire antique noire, à la mode de Chine, à jupe très ample et très longue, la taille en arrière, à corsage plus ample, à manches en arrière, à ceinture en arrière, à jupe rose de Chine, noie de la robe et la robe et le drapé d'un effilé à jour

LE

MONITEUR DE LA MODE.

MODES,

Renseignements divers, description des Toilettes.

Malgré les puériles ennuis qui, pour certaines personnes gâtées par le sort, deviennent de véritables souffrances, malgré les chagrins bien réels des autres, et les joies de quelques-unes, la vie poursuit son cours ininterrompu et non interrompu, sans que ces joies successives ou ces cuisantes douleurs qui semblent devoir en bouleverser le cours, aient même l'influence d'en modifier faiblement l'harmonie.

Ainsi, tandis que beaucoup de femmes vont demander à la Scabieuse, importante maison de deuil, ce cachemire, ce reps, ce parametta, étoffes spéciales fabriquées pour elles par les plus grandes manufactures de Lyon, ces paletots de drap cachemire, de veloutine garnie d'astracan, ou d'armure garnie de guipure, ces manchons, ces berthes et ces manchettes d'astracan, fourrure qui devient indispensable pour un deuil sérieux, cette lingerie si soignée fabriquée dans la maison même, rue de la Paix, 40, ces coiffures et ces chapeaux tout noirs, ou noirs et violets, noirs et blancs, ou violets et blancs; ces riches soieries noires, unies et façonnées, ces moires nouvelles à trois ou quatre chemins, ces taffetas façonnés genre broderies, pointillés, rayés ou quadrillés, ces soies gros grain, triple force, ces bijoux de jais, tout ce qui constitue enfin le deuil le plus récent, ou un deuil un peu moins rigoureux, en même temps, disons-nous, qu'on choisit en grand nombre dans la maison Sarran, tous ces objets qui, à un degré plus ou moins intense, éveillent des souvenirs pénibles, des jeunes femmes rieuses et élégantes se préoccupent de leur toilette pour le premier bal de l'hiver. C'est ainsi qu'une artiste de beaucoup de goût, madame Plé-Horain, dont nous avons déjà fait connaître les coiffures, livrait ces jours-ci à une charmante cantatrice une délicieuse robe de satin blanc ornée de deux volants de dentelle noire, recouverte d'une seconde jupe de dentelle relevée de distance en distance par des bouquets de rosés et de myosotis, à corsage et à manches à draperies, relevées de même, et accompagnée d'une couronne de roses et de myosotis admirablement disposée.

Une autre robe très remarquable, esortie de l'atelier de la rue de Grammont, 27, est de moire antique noire à semé de feuilles rose de Chine, à jupe très ample et tout unie, mais faisant la traîne en arrière, à corsage plat attaché par de petits boutons noirs et roses, à ceinture noire brodée de feuillage rose de Chine, nouée à grosses boucles sur le côté et frangée d'un effilé à jours

rose et noir. Les manches larges, faisant un peu le coude, sont froncées dans le milieu, entr'ouvertes en arrière, et garnies de chaque côté de cette ouverture d'une dentelle noire. Le bord de la manche, doublée de blanc, est garni d'une barbe de ruban noir brodé, dont la frange à jours, noire et rose, retombe sur l'ouverture. En avant, la naissance de cette barbe est fixée par un nœud de petit ruban noir, et dans le haut de la manche est un jockey pointu garni d'effilés roses et noirs.

On continue à faire beaucoup de robes de deux nuances différentes d'étoffes unies. Une de ces robes, que la beauté d'une charmante brune faisait encore valoir, était couleur gris mousseline bordée d'un large biais de taffetas vert. Tout le haut du corsage était gris, et le bas, jusqu'à la hauteur d'un corsage décolleté, était vert. Les manches plates avaient un jockey et des poignets verts. Les agrafes de passementerie étaient des espèces de papillons gris et verts.

Une robe de moire antique noire était ornée de la même façon, avec des bandes de velours et des ornements de jais. La coiffure de madame Plé-Horain qui devait compléter cette toilette d'une sévère richesse, était un simple cache-peigne formé d'une large écharpe de tulle noir, nouée à très grosses coques et dont le milieu était maintenu par une double agrafe ronde de jais.

Les femmes distinguées adoptent cette année, avec une préférence bien marquée, les beaux pardessus de velours tout bordés d'un rouleau de queues de martre ou de tout autres fourrures à la mode. Ces pardessus sont d'amples manteaux sans ajustement avec de très larges manches, de véritables vêtements de femmes du monde, qui préfèrent le confortable élégant aux formes nouvelles créées par le caprice.

Cette nouveauté, qui a le cachet de simplicité riche de la véritable grande dame, a été mise en vogue par celles qui font leurs achats de fourrures dans la plus célèbre maison de Paris; c'est désigner la maison de la Reine d'Angleterre, si honorablement dirigée par M. Bougenoux-Lolley, rue Saint-Honoré, n° 249.

On y trouve un choix complet de fourrures les plus variées, de peaux de toutes sortes pour tapis d'appartements et de couvertures fourrées devenues un meuble indispensable pour toute personne qui a l'occasion de voyager. Ce qui assure à cette maison de la Reine d'Angleterre une place à part dans le commerce parisien, c'est qu'attirant par son installation d'un ordre supérieur une clientèle d'élite, elle sait la retenir et l'augmenter en se montrant avant tout une maison de confiance; et, possédant de magnifiques spécimens de ces fourrures de prix,

plus précieuses que des bijoux, elle sait établir pour les acheteurs, dont la condition est celle du plus grand nombre, des parures d'une valeur réelle qu'elle a le talent d'établir à des prix abordables.

Les coiffures toutes rondes de velours, de ruban découpé ou de dentelle ruchée, conviennent parfaitement aux jeunes femmes. L'une, qu'on admirait à une première représentation, sur une jeune personne dont le front pur et blanc était entouré d'une épaisse chevelure blonde ondulée, formait sur le front une natte bordée en dedans par une petite dentelle noire, et en arrière du chignon, une série de boucles entrelacées.

Une coiffure un peu catalane était une écharpe de tulle blanc tout uni, une large plaque de velours bleu bordé de jais et de velours faisant deux coques aplaties, des garnitures de tulle tuyauté sortant de chaque extrémité de cette boucle plate, et deux barbes de velours bleu garnies de dentelle retombant en arrière sur l'écharpe de tulle.

Dans les chapeaux, on marie toujours le noir au blanc, on emploie beaucoup les ornements de plumes, les barbes de dentelle et les chicorées de velours.

Un chapeau de tulle noir sur crêpe blanc se compose ainsi : un biais de velours noir tout autour de la passe, une blonde blanche, un rang de velours tuyauté en avant, plat en arrière, formant une sorte de petite fanchon, une dentelle noire à plat sur le fond jusqu'au biais de velours noir qui entoure le rond de la calotte. En arrière de cette calotte, au-dessus du bavolet de velours noir, un flot de blonde blanche à droite, et à gauche deux petits bouquets de plume blanche posés l'un sur la dentelle noire, l'autre sur le bavolet. Les brides sont blanches. Le bandeau est une double chicorée de velours bleu au-dessus des joues de blonde blanche. A la hauteur de la tempe droite est une rosette de dentelle noire.

Une capote noire coulissée est toute garnie de blonde blanche et de biais de velours ponceau. Le bord de la passe est clair, et au-dessus est un large nœud de velours ponceau dont le milieu est brodé d'une double plaque de jais et dont les bouts sont de dentelle noire.

Un chapeau de soie noire piquée a un bavolet et des ornements plats de velours Magenta, avec de gros boutons de jais noir.

Un autre est de velours épinglé blanc, à plis plats en éventail sur le devant, à bavolet uni. Une bande de velours noir forme sur la passe un double nœud surmonté d'un autre nœud de dentelle, le tout retenu par une grosse agrafe de jais, et entoure, plate, les côtés de la calotte. Le bavolet est surmonté d'une petite boucle de velours. Les brides sont blanches. Le dessous se compose de rosettes de blonde blanche, de coques de velours noir et de grappes de fruits Magenta.

Ces chapeaux, pris au hasard parmi beaucoup d'autres, portent tous ce cachet d'élégance délicate qui caractérise les œuvres de madame *Plé-Horain*.

En attendant l'ouverture des fêtes de l'hiver, les grands ateliers de fleurs sont occupés spécialement des ornements destinés aux chapeaux de velours. Ce sont surtout des plumes qui se posent le plus souvent en couronnes. Madame *Petit-Perrot*, 20, rue Neuve-Saint-Augustin,

excelle dans ce genre d'ornement léger et vaporeux, de même qu'elle sait donner à ses fleurs l'exactitude et la vie de la nature. Nous avons admiré, entre autres, des primevères lilas et Magenta d'un excellent effet. Quelques coiffures de bal nous ont plu aussi infiniment.

L'une, toute en lilas blanc, coupée de distance en distance par des petites touffes de pensées de velours.

Une autre, de marguerites blanches formant diadème sur le front, et ce diadème se terminant de chaque côté par des touffes d'herbes faisant l'effet de franges. En arrière de cette frange est à gauche une branche de roses, puis de chaque côté un bourrelet de marguerites, et en arrière une branche retombante des mêmes marguerites.

Une autre coiffure de forme catalane en narcisses blancs, formant bandeau carré sur le front, a, de chaque côté de ce bandeau des touffes de laurier rose, puis des narcisses, et une autre touffe de laurier en arrière.

Les parures de mariée, jadis à peu près toutes uniformes comme fleurs et comme combinaisons, se varient beaucoup plus aujourd'hui, et madame *Petit-Perrot* les harmonise d'une manière parfaite avec la figure, l'âge, les goûts et la position de chaque mariée.

Nous en avons vu choisir plusieurs chez elle, toutes coiffant à ravir, ne changeant pas, comme cela avait lieu autrefois, la physionomie de la jeune fille qui la portait, mais en rehaussant les avantages.

Il s'en fait encore tout en fleurs d'oranger, mais dans d'autres la fleur d'oranger s'allie en petite quantité au lilas blanc, aux roses, aux petits narcisses, à la tubéreuse, à l'aubépine, à la clématite, toutes ces fleurs diversement associées entre elles et formant une foule de dessins différents.

Contrairement aux principes un instant accrédités chez nous par une fausse littérature, qui ne voyait la poésie que dans l'expression de la souffrance, on comprend aujourd'hui que la beauté et la distinction n'excluent nullement la santé qui est l'équilibre parfait de toutes nos facultés physiques, et qui, dans une certaine mesure, influe nécessairement sur la disposition de l'âme. Aussi regarde-t-on comme un devoir de suivre les prescriptions de l'hygiène, de même que d'obéir aux lois de la morale. On ne trouve donc plus ridicule les précautions prises pour éviter les rhumes et les maladies qui sont, comme les imperfections morales, des perversions de l'harmonie. L'Anglais, ce peuple qui comprend si bien le confort et le bien-être de l'intérieur, nous donne souvent l'exemple d'une recherche intelligente dans ces détails minutieux qui ont une action si directe sur la vie et sur la santé. C'est ainsi que sous leur ciel brumeux, qui est devenu le nôtre, ils avaient depuis longtemps reconnu l'indispensabilité d'un premier vêtement qui les mette à l'abri de l'influence directe des brusques changements de la température. Toutes les femmes, tous les enfants portent des guimpes décolletées ou montantes, froncées par une coulisse ou croisées sur la poitrine. La flanelle employée jusqu'ici pour cet usage est remplacée par un tissu mérinos et cachemire, plus souple, s'ajustant mieux sur le corps, doux au contact, inusable, et de moitié moins cher que la flanelle. Voilà

bien des titres qui la recommandent à l'attention de nos lectrices. Aussi, sommes-nous assuré que les mères voudront en essayer pour leurs petits enfants, et qu'elles ne se décideront désormais à exposer leurs filles aux dangers d'un bal que sous la sauvegarde de cette égide d'une nouvelle espèce. Elles trouveront ce produit anglais dans toutes nos bonnes maisons de nouveautés.

Dans la plupart de ces maisons on peut trouver, en la demandant spécialement, cette belle dentelle de Cambrai de MM. Ferguson, 40, rue des Jeûneurs, sous le nom de laquelle se vendent tant de dentelles complètement étrangères à son genre de fabrication. Celle-ci, semblable par le fini et la variété des dessins, à la plus belle dentelle de Chantilly, a la maille plus régulière et exécutée avec de la soie plus unie. Les volants pour robes de bal, et les jupes entières pour retomber sur ces volants, que vient de composer récemment la maison Ferguson, sont les plus séduisants que l'on puisse imaginer. La dentelle Lama, autre propriété de MM. Ferguson, qui en grande pointe ou en mantelet complétait si bien une toilette d'été, a eu cette saison un emploi non moins utile et moins gracieux. Les femmes du monde en couvrent leurs épaules pour faire leur entrée dans un salon.

A la ville, les grands manteaux qui se relèvent sur les bras, les paletots et les basquines n'excluent pas absolument le châle cachemire, très souvent utile comme transition de toilette, et en principe, indispensable dans toute garde-robe. Les châles fond noir, fond blanc, fond vert myrthe, bleu ou ponceau, ayant au centre un très petit espace uni, puis de doubles et triples bordures, n'offrent nulle part une variété plus grande, des couleurs plus riches, des tissus plus souples et plus moelleux qu'au Persan, 74, rue de Richelieu, où se rencontre sans cesse une clientèle distinguée et nombreuse. Quelques-uns des envois les plus récents faits par la maison de commission Lassalle et Cie, 37, rue Louis-le-Grand, qui se charge toujours de l'achat et de l'expédition de toute espèce d'objets et s'en acquitte avec un soin et un tact parfaits, sont : pour deux jeunes femmes, une longue redingote de drap noir demi-ajustée et croisée par devant, avec des revers de taffetas quadrillé noir et blanc, et la même redingote de velours avec revers de satin pensée. Pour une dame plus âgée, un grand manteau de velours impérial noir ouaté et doublé de soie, à petite pélerine et à grandes manches.

Deux garnitures de fourrure, comprenant le manchon, la berthe et les manchettes, l'une de martre du Canada, et l'autre de petit gris ; plusieurs robes de taffetas noir unies ou lisérées de couleur, dont toute femme ne peut se dispenser d'avoir une, et plusieurs robes de moire antique grises, noires ou marguerite des Alpes, soit unies, soit à dessins Pompadour.

Si la beauté réelle est un don de Dieu, qu'il ne dépend pas de soi d'obtenir, la conservation et le développement de cette beauté ou son rapide déclin dépendent beaucoup du soin qu'on y apporte, et en particulier, du choix des objets de toilette dont on a l'habitude de se servir. Que de savons mal préparés durcissent et gercent la peau au lieu de l'adoucir, combien de pommades altèrent la séve des cheveux qu'elles ont pour mission de fortifier et

d'assouplir, que de cosmétiques et de fards rident et fanent la peau du visage après l'avoir fait briller un instant d'un éclat emprunté. C'est ce dont s'était bien rendu compte M. Violet, 347, rue Saint-Denis, lorsqu'il composait son *savon de Thridace*, en peu de temps arrivé à une réputation justement méritée et recommandé par tous les médecins.

Son *philocome à la vanille blanche*, pommade fluidifiée aux huiles vierges, aussi distinguée par la finesse de sa pâte que par la douceur de son parfum.

La *crème Pompadour*, merveilleuse pour préserver la beauté du teint, et tant d'autres compositions de ce parfumeur et chimiste distingué.

A tous ces produits d'une supériorité spéciale, la maison Violet joint maintenant toute une parfumerie aux violettes de Parme, qui obtient un grand succès auprès des grandes dames les plus élégantes et les plus recherchées, et qui crée autour d'elles une atmosphère suave et délicat.

Nous venons de faire une découverte dont nous voulons faire profiter nos abonnées. Elles savent combien les sous-manches qui se portent sous les manches larges, qu'elles soient de crêpe ou de mousseline, se fripent, se roulent autour du bras et se mettent en vrilles sous un châle ou un mantelet, de sorte que si l'on va faire une visite on a honte en arrivant de ces manches qu'on a prises toutes fraîches en sortant de chez soi, et l'apparence du désordre s'introduit ainsi dans la toilette la plus recherchée. Nous connaissons quelques personnes dont les manches toujours bien unies, bien lisses, bouffant également sur le bras, nous paraissaient toujours une énigme dont le secret nous était inconnu. Aujourd'hui, nous l'avons pénétré et nous nous empressons de vous le révéler. Si les manches se maintiennent en un état si satisfaisant, c'est grâce à un petit appareil simple et ingénieux qui les développe et les maintient. Il se compose de petits ressorts d'acier du même genre, mais beaucoup plus minces que ceux des jupons, reliés ensemble en plusieurs endroits par des traverses en sens contraire. Ces petits cerceaux, on le comprend, forment des ballons larges à leur centre et allant en se rétrécissant jusqu'à chacune de leurs extrémités. Ces sous-manches, qui peuvent être tout à fait simples et primitives, se font quelquefois fort élégantes, avec des entre-deux de dentelle et des nœuds de rubans, et servent ainsi d'ornement à une manche très claire. Cette heureuse innovation, comme beaucoup de bonnes choses, nous est venue de la province, c'est la création de mademoiselle Volat, 17, rue de l'Horloge, à Moulins.

Mme Marie DE FRIBERG.

GRAVURE DE MODES N° 618.

TOILETTE DE DINER. — Coiffure-résille de ruban de soie gros grain n° 12, *rouge Magenta*. Garnie, en haut, d'une ruche de dentelle noire dans laquelle est piqué, un peu haut à droite, un petit nœud de ruban et qui se termine à gauche par une rosace d'or, avec trois grappes de fruits d'or et deux longs pans de velours noir brodés au milieu d'une étoile d'or.

Robe de taffetas rouge Magenta, broché d'un dessin noir et blanc (représentant un nœud noir avec une boucle blanche), ornée de lisérés noirs, de lisérés blancs et de dentelle noire.

Le corsage, à taille ronde, est décolleté carrément.

La jupe est taillée en *pointes* dans le haut des lés, elle est *lusquée* de façon que la longueur devant étant de 110 centimètres, celle de derrière soit de 140 centimètres.

Le corsage est garni d'une berthe de taffetas uni large de 10 centimètres, lisérée de noir en haut et de blanc en bas. Une dentelle noire borde le bas au-dessous du liséré blanc (elle a 3 centimètres de hauteur).

La jupe est garnie de trois bandes de taffetas uni larges de 12 centimètres, lisérées de noir et de blanc et bordées en bas d'une dentelle noire de 3 centimètres.

Les bandes du corsage et de la jupe sont disposées alternativement en trois plis tuyautés sur une largeur de 12 centimètres, et en une partie plate également de 12 centimètres.

Un entre-deux de dentelle noire, entre deux dentelles, est posé à plat sur la partie unie.

Ces bandes sont posées en forme de volant, c'est-à-dire cousues du haut et libres du bas, mais sans autre ampleur que celle de la jupe. On réserve 1 centimètre d'intervalle entre chaque rang de la garniture.

La manche est froncée du haut et froncée en bouillonnés dans le bas. Des bandes lisérées blanc et noir, et disposées comme celles décrites plus haut, mais larges seulement de 3 centimètres, sont posées en long sur la partie bouffante de la manche entre les bouffants.

Ceinture de taffetas, lisérée de blanc et de noir, et garnie d'une guipure sous le liséré blanc. Une broderie représentant une gerbe de fleurs noires nouées par une boucle blanche orne le bas de chaque pan qui est coupé carrément.

TOILETTE DE VILLE. — Chapeau de velours vert orné de dentelle noire et garni dessous de fleurs de narcisse de velours vert à cœur noir, et de blonde blanche.

Brides de taffetas vert.

La passe de ce chapeau est un peu enlevée (sans exagération toutefois, car les passes *enlevées* et *avancées* sont fort mal portées), elle est toute de velours et unie, de même que le bandeau de calotte, le fond et le bavolet.

Une dentelle noire froncée couvre la passe. Une dentelle noire, posée à plat, vient sur le bandeau de calotte et retourne de chaque côté en dessous du bavolet.

Une bande de velours couvre le *piéd* de chaque dentelle. Cette bande passe sous un lien de velours qui est sur le chapeau et s'avance de chaque côté comme si elle retenait en arrière le bas de la passe, à chaque extrémité est un nœud de velours.

Le bandeau se compose de grosses fleurs de narcisse de velours posées isolément dans une ruche de blonde qui descend en encadrant les joues.

Brides de taffetas vert n° 30.

Robe de moire française, ornée de velours noir.

Corsage montant. Taille ronde. Manches plates avec une garniture formant des tuyaux à l'épaule. Brides de velours.

Jupe taillée en pointes à la taille.

Cette robe est ornée devant, du haut en bas, par des nœuds de ruban de velours noir n° 300. Les bouts de ces nœuds sont carrés et brodés d'un groupe de fleurs vertes.

De chaque côté du corsage de la jupe il y a un ornement de velours noir disposé en plis rapprochés les uns contre les autres.

Cet ornement, large de 5 centimètres dans le bas de la taille, monte, forme jockey, et retourne sous le bras, derrière. Ayant 10 centimètres de large à l'épaule, il se continue sur la jupe, partant de la ceinture où, large de 6 centimètres, il s'élargit graduellement jusqu'à 15. Il s'écarte sur le côté et retourne s'étaler en rond dans le bas. Un nœud de ruban n° 300 et à pans brodés retombe dans le vide que forme le rond,

Nous recommandons à nos abonnées trois publications de PATRONS MODÈLES PARISIENS. Patrons nouveaux éprouvés et coupés dans les meilleures maisons de Paris de manière à pouvoir être garantis parfaits.

PATRONS-MODÈLES DE LA COUTURIÈRE. — Les *Patrons-modèles de la Couturière* donnent, chaque mois, des *Patrons de grandeur naturelle*, d'après les gravures du *Moniteur de la Mode*, de Robes, Corsages, Manches, Pèlerines, Corsets, Manteaux, Mantelets, Fantaisies, Costumes de cour, Pardessus, Amazones, et tout ce qui concerne la confection.

LA LINGÈRE PARISIENNE. — La *Lingère Parisienne* donne, chaque mois, des *Patrons de grandeur naturelle* de tout ce qui comporte la lingerie : Bonnets, Camisoles, Chemises, Jupons, Broderies, Fichus, Pantalons de dames, etc.

LES MODES DE L'ENFANCE. — Les *Modes de l'Enfance* publient, chaque mois, une feuille couverte de *Patrons de grandeur naturelle* des différents vêtements de petits garçons et de petites filles, depuis le premier âge jusqu'à l'adolescence, que la mode sait rendre si coquets et si élégants.

Les tracés de ces publications sont accompagnés d'explications suffisantes pour qu'ils soient parfaitement intelligibles et qu'ils trouvent une application utile, non-seulement pour les personnes qui s'occupent spécialement des modes et nouveautés, mais encore dans toutes les familles.

Chacune de ces publications coûte 6 francs par année en France, 8 francs pour l'étranger.

On peut s'abonner aux trois ensemble ou séparément, en adressant le montant à M. Henry Picart, rue des Petites-Écuries, 49, à Paris.





618

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue Richelieu, 92.

Coiffures de M.^{me} Bernard, r. de Rivoli, 102. — Modes de M.^{me} Flehmann, r. de Grammont, 27.
 Plumes et Fleurs de Tilman, rue de Richelieu, 107. — Dentelles de G. Violard, r. de Châteauneuf, 1.
 Rubans et Garnitures en Passementerie de la Ville de Lyon, r. de la Chaussée d'Antin, 6.
 Parfums de Violet, r. de S. Michel, 10. — Parfums de St. Denis, r. de la Harpe, 10. — Dessins de Modes de M.^{me} Richelieu, 92.
 Coiffures de M.^{me} de Camille, r. de la Harpe, 10. — Coiffures de M.^{me} de la Harpe, 10.

Entered at Stationers' Hall

LONDON at the Monitor Office, 10, Great Street, Soho. NEW YORK, Fines & Co. General Agents

MADRID P. J. de la Posa

Courrier de Paris.

...entendre dont on parle beaucoup, ...
 ...laquelle j'ai reçu des renseignements ...
 ...d'une authenticité irréfutable ...
 ...pas à Paris; mais qu'importe ...
 ...saisons parisiennes qui soient les ...
 ...que le vent de la nouvelle a sou ...
 ...à brise allemande a apporté sur se ...
 ...est si malin, puisqu'il est Français ...
 ...tant pas, en faisant le poème ...
 ...en qui arrive.

...Hippocrates a réussi à faire p ...
 ...d'avait songé à l'immens ...
 ...de rôle de Bertram. Or, du ...
 ...peut d'espérer qu'il grille a ...
 ...est, Faust est revenu ces ...
 ...petite ville d'Allemagne, on ...
 ...c'était fite dans le pays ...
 ...est chose rare. Toute la noble ...
 ...dans rendez-vous au théâtre, et

...rien se lève et un personnage ...
 ...comme le page de M. de Malborough ...
 ...reconnait le régisseur et ...
 ...Le régisseur salue trois fois, ...
 ...entend enfin que l'acteur qui deva ...
 ...Bertram, ayant disparu tout à coup, ...
 ...avait rien. Les rumeurs red ...
 ...complices de bruits de taboure ...
 ...avec violence, et de quelques cris, ...
 ...poussés par les spectateurs ...
 ...partout dans la salle.

...comme quand la toile se lève de nouve ...
 ...comme hier, c'est-à-dire le régisseur ...
 ...dans trois fois. Quel événement s'est donc ...
 ...dans un si court espace de temps ...
 ...que le pauvre régisseur était plus pâle ...
 ...que ses dents claquaient comme des ...
 ...il approcha donc en tremblant de la ra ...
 ...grand peine ces quelques mots au p

...on incensé arrivé à la minute, ne ...
 ...qui pay, et se voulant pas dire son ...
 ...pour remplir le rôle de Bertram ...
 ...deux avoir lieu.

...c'est-à-dire lui de parler, que le pauvre ...
 ...se prit à courir du côté opposé à ...
 ...sans que les deux yeux du Bertram in ...
 ...sur lui. Peu importait au publi ...
 ...le nouveau diable; peu lui impor ...
 ...derrière la toile; aussi, sans plus ...
 ...la place du régisseur, il battit des mai ...
 ...comme le bienvenu.

...plus romanesque.

...la plus belle, la plus suave et la ...
 ...qui se peine voir; il ne de riv

Courrier de Paris.

Voici une aventure dont on parle beaucoup, et sur l'exactitude de laquelle j'ai reçu des renseignements que l'on m'a assuré être d'une authenticité irréfutable. La scène ne se passe pas à Paris ; mais qu'importe ! Il n'y a pas que les histoires parisiennes qui soient les vraies. C'est d'Allemagne que le vent de la nouvelle a soufflé, et voici ce que la brise allemande a apporté sur ses ailes. M. Scribe, qui est né malin, puisqu'il est Français et vaudevilliste, ne se doutait pas, en faisant le poème de *Robert le Diable*, de ce qui arrive.

Faust, à qui Méphistophélès a réussi à faire prendre tant de formes, n'avait point songé à l'immense parti qu'il pouvait tirer du rôle de Bertram. Or, du fin fond des enfers, où tout permet d'espérer qu'il grille avec ses pareils à l'heure qu'il est, Faust est revenu ces jours derniers. Dans une petite ville d'Allemagne, on devait jouer *Robert le Diable*, et c'était fête dans le pays, où le spectacle, paraît-il, est chose rare. Toute la noblesse des environs s'était donné rendez-vous au théâtre, et la salle était comble.

Soudain le rideau se lève et un personnage tout de noir habillé (comme le page de M. de Malborough) apparaît, salue trois fois. On reconnaît le régisseur et les murmures commencent. Le régisseur salue trois fois, les bras pendants, et annonce enfin que l'acteur qui devait jouer le rôle de Bertram, ayant disparu tout à coup, le spectacle ne pouvait avoir lieu. Les rumeurs redoublent d'intensité, compliquées de bruits de tabourets, de portes fermées avec violence, et de quelques cris, inconvenants peut-être, poussés par les spectateurs désappointés des parties hautes de la salle.

Mais presque aussitôt la toile se lève de nouveau ; le même personnage noir, c'est-à-dire le régisseur, reparait et resalue trois fois. Quel événement s'est donc passé dans la coulisse dans un si court espace de temps ? Toujours est-il que le pauvre régisseur était plus pâle qu'un mort et que ses dents claquaient comme des castagnettes. Il s'approcha donc en tremblant de la rampe et balbutia avec grand-peine ces quelques mots au public :

« Messieurs, un inconnu arrivé à la minute, nous ne savons de quel pays, et ne voulant pas dire son nom, s'est présenté pour remplir le rôle de Bertram. Le spectacle va donc avoir lieu. »

A peine avait-il fini de parler, que le pauvre régisseur, tout ému, se prit à courir du côté opposé à celui où il avait aperçu les deux yeux du Bertram inconnu ardemment fixés sur lui. Peu importait au public d'où pouvait venir le nouveau chanteur ; peu lui importait le mystère accompli derrière la toile ; aussi, sans plus s'inquiéter de la pâleur du régisseur, il battit des mains et salua Bertram comme le bienvenu.

Enfin la pièce commença.

Alice était la plus belle, la plus suave et la plus blanche créature qui se puisse voir ; digne de rivaliser

avec Marguerite. Dès qu'elle se trouva en scène avec Bertram, le spectacle grandit et s'éleva à la hauteur d'un drame dans la nature. En effet, Alice pâlit tout à coup sous son fard, et lutta pendant un moment comme pour résister à une fascination surnaturelle ; et, enfin, elle alla tomber évanouie entre les bras de Bertram, dont les regards étaient fascinés.

Interruption de l'acte, au grand regret du public, qui applaudissait de ses plus beaux bravos la magnifique voix de Bertram, la plus stridente et la plus ample qui eût jamais été entendue. Jusque-là, rien de bien extraordinaire pour les spectateurs, qui n'attribuèrent d'abord l'évanouissement d'Alice qu'à une indisposition passagère. Le côté étrange et mystérieux de cette aventure ne s'expliquait pas davantage dans les coulisses, où chacun était pâle et tremblant devant Bertram, sans savoir à quoi attribuer cette terreur.

Alice fut remplacée par une autre actrice qui se trouva là juste à point nommé pour la circonstance. Mais comme la voix de Bertram était vraiment fort belle, et qu'elle exerçait une influence magnétique sur la première Alice, celle-ci ne put résister à la tentation d'aller s'asseoir dans un coin de la salle pour l'entendre. Comme l'esprit malin troublait la pure et calme Marguerite à l'église, au milieu du saint office, la faisait rêver malgré elle au lieu de dire ses prières et tenir son livre renversé, ainsi Alice ne pouvait écouter, et ses yeux, toujours fixés sur Bertram, se remplirent soudain de larmes, et elle éclata en sanglots.

A ce moment, les regards de Bertram venaient de s'arrêter sur la pauvre femme, et avaient en même temps comme foudroyé tous les spectateurs, car de tous les coins du théâtre la foule se leva et s'enfuit plus rapidement que si un incendie s'était déclaré. Au milieu de ce désordre, on vit Bertram s'élaner dans la salle et emporter dans ses bras Alice évanouie pour la seconde fois, sans que personne ait eu ni l'idée ni le courage de l'arrêter.

Je vous laisse à penser quels commentaires ont circulé sur le Bertram anonyme.

Les uns assurent avoir parfaitement distingué les cornes et le visage diabolique de Méphistophélès, montrant du doigt Alice à Bertram, au moment où celui-ci avait tonné de la voix et lancé de ses yeux les éclairs qui foudroyèrent la salle.

D'autres affirment avoir senti une forte odeur de soufre et avoir vu une petite langue de feu voltiger au sommet du théâtre.

Dans leurs rapports, quelques agents des autorités de la ville prétendaient avoir trouvé au coin d'une rue le cadavre de l'ancien Bertram, la tête couverte de cendres.

Enfin, on alla jusqu'à prétendre que c'était Faust lui-même qui avait voulu enlever Alice, dont la vertu de théâtre faisait grand bruit dans la ville.

Toujours est-il que le Bertram fantastique ne reparut plus ; que personne n'avait reconnu en lui un habitant de la ville ni des environs. D'Alice, on n'entendit plus parler non plus.

La morale de ce récit, je serais bien empêché de vous la dire ; je ne me suis engagé qu'à vous raconter l'aven-

ture ; là voilà, faites-en ce que bon vous en semblera. S'imagine-t-on que les chroniqueurs ont pour mission de déduire des conséquences des histoires qu'ils racontent ? Ils ne seraient plus des chroniqueurs, mais des moralistes. En connaissez-vous beaucoup qui puissent avoir cette prétention ? Moi, je n'en connais pas.

Pour trouver la moralité vraie, la moralité agréable, sympathique, charmante, non grondeuse, il faut la chercher dans certains livres, comme j'en tiens un sous ma main en ce moment, le *Robinson américain*, par mademoiselle Emma Faucon. Un joli volume, par ma foi, écrit avec esprit, plein d'intérêt, abondant en aventures de toutes sortes. Il y a là un mélange de sauvages, d'hommes civilisés, de bêtes féroces, qui se heurtent les uns contre les autres et provoquent les incidents les plus dramatiques et des témoignages de dévouement, d'amitié qui sont bien le meilleur exemple que l'on puisse donner aux jeunes enfants et aux vieillards ; car vieux et jeunes, hélas ! tous, en ce monde, ont besoin, en ce temps plus qu'en aucun autre temps, de bons exemples et des encouragements au dévouement et à l'amitié, chose qui devient de plus en plus rare. Le jeune Wilhelm, le héros aventureux de mademoiselle Faucon, fait admirablement la leçon en action aux égoïstes, aux lâches et aux trembleurs. C'est en quoi la moralité et la morale de ce petit livre de deux cents pages sont charmantes et sympathiques et bonnes à conseiller à tout le monde. Il faut le voir aux prises avec le malheur, avec la soif, avec la faim, avec toutes les misères possibles au milieu des grandes forêts de l'Amérique, et comme il mérite bien de triompher de toutes les épreuves, ce jeune Wilhelm, qui a pour compagnons et pour auxiliaires : « l'honneur, la » probité, le courage, la loyauté, la persévérance, et » surtout cette ferme confiance en Dieu, devant laquelle » disparaissent tous les obstacles. » En effet, on réussit partout et toujours avec de telles qualités, et un auteur réussit également à faire un bon livre quand il a le ton, la manière, le feu qui conviennent pour animer des héros pétris de la bonne pâte, comme ce *Robinson*, de mademoiselle Faucon, à qui je ne saurais mieux souhaiter qu'un de ces beaux succès mérités de *jour de l'an* qui se renouvellent ensuite, sans y manquer, une fois tous les douze mois. Des succès d'étreunes, en fait de livres, valent une maison sur le pavé de Paris, et c'est la seule chose sur laquelle un écrivain ne trouverait pas cent mille écus à emprunter. Voyez l'injustice du sort !

Au fait, il ne faut désespérer de rien. Je crois à tous les miracles possibles ; je crois au crédit des écrivains sur la place de Paris ; et je crois, enfin, qu'un volume de cent pages peut rapporter cent mille écus de capital, depuis que j'ai su qu'une fleur d'oranger avait récemment rapporté huit cent mille francs.

— Vous me la baillez belle ! allez-vous vous écrier.

— Mon Dieu, je n'invente pas, j'en appelle au témoignage d'un de mes confrères en chronique, qui a raconté la chose dans l'*Indépendance belge*. Et si la chose est vraie... pardon, et comme elle est vraie, ce qu'on ne peut pas mettre en doute, attendu que toute chronique est véridique, je ne puis résister au plaisir de vous raconter cette petite histoire dans laquelle il y a une

petite morale, aussi bonne à mettre sous les yeux des lecteurs que celle du *Robinson américain*.

Il y avait donc une fois un jeune homme, et cette fois c'est il y a une quinzaine de jours, qui avait perdu au jeu toute sa fortune (huit cent mille francs), consistant en maisons de ville, château, fermes, bois, etc. Il ne restait à l'infortuné joueur qu'une petite orangerie grande comme la main, et qu'il avait toujours refusé de livrer aux chances des cartes. Son adversaire heureux était un Anglais, qui s'étonna de voir le perdant résolu à conserver de toute sa fortune une aussi médiocre épave :

— Que ferez-vous de cela ? dit-il au jeune homme, jouons votre orangerie !

— Jamais, répondit celui-ci, cette orangerie est un souvenir, un musée de mon enfance, c'est là que ma mère passait avec moi ses journées, je veux y mourir, je veux tâcher d'y vivre ; mais je me ferais sauter la cervelle plutôt que de hasarder sur une carte une fleur de ces orangers.

— C'est pourtant une fleur que j'allais vous demander comme enjeu, reprit l'Anglais en souriant. Puisque vous n'avez plus rien, je tenais à jouer avec vous ce qui était à votre portée ; une simple fleur d'oranger, si vous y consentez.

— Mais, dit le jeune homme, de votre côté que mettriez-vous en regard d'une simple fleur, si je consentais à la jouer ?

— Oh ! peu de chose naturellement, répondit l'Anglais ; un petit sentiment aussi que je vous sacrifierais. Tenez ! un autographe que je déposerai en mains tierces.

Notre joueur sourit et céda. Malgré son sentiment filial, il ne vit aucune profanation dans l'offrande d'une fleur au dieu du hasard qui l'avait déjà si mal servi. Au moment de commencer la partie, l'Anglais dit au jeune Français :

— Vous jurez sur votre honneur d'accepter le gain, quelque ridicule qu'il vous paraisse.

— Je jure, parce que j'ai confiance en vous, milord.

On apporte des cartes, la partie s'engage ; et le jeune Français, en quelques coups, eut gagné le mystérieux autographe. Il le reçut avec une certaine émotion, et que devint-il quand il lut une donation en bonne forme des huit cent mille francs qu'il avait perdus ! La rougeur de la honte lui monta d'abord au visage. Il protesta, il refusa ; il voulut déclarer la partie nulle.

— J'ai votre parole d'honneur, répliqua l'Anglais en souriant, la partie était sérieuse, si je gagnais je prenais la fleur d'oranger !

— Mais une simple fleur contre une fortune.

— Vous teniez plus, vous-même, à vos orangers qu'à vos huit cent mille francs. L'enjeu était égal.

Après deux jours de lutte, un jury d'honneur, examinant et pesant froidement les choses, décida que le Français pouvait accepter, et il accepta, à la condition que lord Z... resterait son meilleur ami.

Voilà ce qu'a raconté mon confrère du journal belge, un homme qui s'y connaît en histoires merveilleuses, et à qui n'échappe pas une de ces petites comédies et de ces petits drames cachés de la vie intime de Paris ; c'est le plus spirituel indiscret que je sache ! Et voilà comment

MÉLANGES.

LE M...
... respect filial, ra
... et un ami à coop s'ir dévot
... jusqu'à la bou
X. EVA.

... de la vénérie impé
... ni moins brillante ni moins
... Saint-Hobert. On s'espérait que
... cette circonstance avait
... de curieux que d'habitud
... au rendez-vous. Bea
... par les trains du matin, s'y

... les dames à cheval ou en éq
... et le voile épais mis à la
... Majesté l'Impératrice. La r
... l'œil ravisant. C'est vers une
... de cet, sous la direction du
... Toulougeon. La meut
... paternelle tête. L'animal, qui av
... deus bien des cavaliers ; il fi
... près du mont Saint-Marc.

... M. le marquis de l
... de la vénérie impériale, a
... elles ont lieu aussi tous les
... par les mêmes cav
... et surtout par les officier
... pie.

... mariage vient d'avoir lieu en Anglet
... Derby, lady Emma Stanley,
... La dot de la mariée est de 50 000
... 20 000 francs.

... à Guildhall, p
... une solennité magnifique
... pour la plus grosse part à la
... les deux sœurs y apportent
... le corps municipal vote pour cet
... (5000 francs). Voici un relevé
... quelques-unes de ces fêtes
... John Wilkes à c
... 1812, celle de
... (64225 fr.) ; en 11
... la dépose
... (57700 fr.) ; en 1839, l'installa
... (76375 fr.) ;
... (74275 fr.) ; en 18
... (44225 fr.) ; en 18
... (14300 fr.)

une fleur d'oranger, parfumé de respect filial, rapporta huit cent mille francs et un ami à coup sûr dévoué jusqu'à la mort, plus que cela, dévoué jusqu'à la bourse.

X. ЕУМА.

MÉLANGES.

La sixième chasse à courre de la vénerie impériale à Compiègne n'a pas été moins brillante ni moins émouvante que celle de la Saint-Hubert. On espérait que l'Empereur y assisterait, et cette circonstance avait amené un plus grand nombre de curieux que d'habitude. Jamais on n'avait vu autant de monde au rendez-vous. Beaucoup de Parisiens, arrivés par les trains du matin, s'y trouvaient.

Presque toutes les dames à cheval ou en équipages portaient le cache-nez et le voile épais mis à la mode l'année dernière par sa Majesté l'Impératrice. La réunion offrait un coup d'œil ravissant. C'est vers une heure qu'eut lieu l'attaque du cerf, sous la direction du capitaine des chasses, marquis de Toulangeon. La meute força et chassa une quatrième tête. L'animal, qui avait pris un grand parti, dérouta bien des cavaliers; il fut porté bas assez tard, près du mont Saint-Marc.

Les chasses au sanglier de M. le marquis de l'Aigle, alternant avec celles de la vénerie impériale, attirent beaucoup de monde; elles ont lieu aussi tous les cinq jours et sont suivies à peu près par les mêmes cavaliers et les mêmes amateurs, et surtout par les officiers des guides de la garde.

Un grand mariage vient d'avoir lieu en Angleterre, celui de la fille du comte Derby, lady Emma Stanley, avec le colonel Talbot. La dot de la mariée est de 50 000 livres sterling ou 1 250 000 francs.

Le banquet donné annuellement à Guidhall, par le lord-maire, est toujours une solennité magnifique. Le lord-maire contribue pour la plus grosse part à la dépense de ce banquet; les deux shériffs y apportent leur contingent, et le corps municipal vote pour cet objet 200 livres sterling (5000 francs). Voici un relevé des sommes qu'ont coûtées quelques-unes de ces fêtes: En 1775, l'installation du lord-maire John Wilkes a coûté 2050 livres (51 250 francs); en 1842, celle de John Humphry a coûté 2381 livres (64 525 fr.); en 1850, sir John Musgrave étant lord-maire, la dépense s'est élevée à 2428 livres (60 700 fr.); en 1859, l'installation de David Salomons a coûté 3055 livres (76 375 fr.); en 1856, E.-Q. Finnis, 2983 livres (74 575 fr.); en 1857, sir R.-W. Carden, 2969 livres (74 225 fr.); en 1858, D.-W. Wire, 2561 livres (64 025 fr.); en 1859, John Carter, 2652 livres (66 300 fr.).

Le général de Montauban envoie en France toute une collection d'armes chinoises: fusils à mèche, arcs, arbalètes, sabres, boucliers, etc., trouvés dans les forts de Takou. Ces armes seront placées au musée d'artillerie.

L'empereur vient d'accorder à M. Félicien David, auteur du bel opéra d'*Herculanum*, une pension de 2400 fr.

M. Emile Bœswillwald, architecte de la Sainte-Chapelle, vient d'être nommé inspecteur général des monuments historiques.

On remarque en ce moment, dans une des serres chaudes du Muséum d'histoire naturelle de Paris, un pied de caféier en pleine fructification. Ce fut au commencement du siècle dernier, sous le règne de Louis XIV, qu'un plant de cet arbuste fut transporté de Hollande au Jardin du roi, où l'on réussit à le multiplier et à en obtenir quelques boutures. Antoine de Jussieu confia l'une d'elles aux soins du chevalier Declieux, enseigne de vaisseau, qui se rendait à la Martinique. La provision d'eau étant venue à manquer pendant la traversée, Declieux n'hésita pas à partager sa ration avec la précieuse plante, et parvint ainsi à la conserver. Arrivée dans la colonie, les graines qu'elle produisit furent réparties entre un petit nombre de propriétaires cultivateurs; la seconde récolte permit de la répandre davantage. Telle est l'origine des vastes plantations qui couvrent aujourd'hui les Antilles et les contrées chaudes du continent américain.

La serre du Muséum où l'on cultive le caféier est chauffée par quatre fourneaux qui y entretiennent une chaleur de 45 degrés; c'est elle qui reçoit les plantes récemment arrivées des régions tropicales et auxquelles on veut conserver la température de leur climat naturel.

Le mur qui bordait le jardin du Luxembourg, dans la rue de l'Est, est aujourd'hui complètement démoli et remplacé en grande partie par une belle grille posée à l'alignement que doit suivre le boulevard de Sébastopol, depuis l'ancienne place Saint-Michel jusqu'au carrefour de l'Observatoire, point extrême du parcours de cette immense voie, dont les travaux continuent d'être poussés avec une activité surprenante.

Peu de temps s'est écoulé depuis que la section comprise entre la rue Neuve-de-Richelieu et la place Saint Michel a été livrée à la circulation, après des déblais considérables, et déjà d'importantes constructions s'y dessinent notamment aux angles de la rue Monsieur-le-Prince. De l'autre côté du boulevard, à la limite de la petite place qui sera formée en cet endroit, de nombreux ouvriers, dont la pioche ne cesse de rencontrer des vestiges de l'enceinte de Philippe-Auguste, préparent à une grande profondeur le terrain pour bâtir.

En face de la rue Soufflot, dont le niveau vient d'être raccordé à celui du boulevard, un escalier de plus de dix marches donne maintenant accès dans le jardin du Luxembourg, qui sera plus tard isolé complètement de ce côté. Pour atteindre ce résultat, on se propose d'ouvrir une rue de 20 mètres de largeur, partant d'un carrefour qui sera établi sur la rue de Vaugirard, entre les débouchés des rues Molière et Corneille, et aboutissant à la place projetée au point de jonction du boulevard de Sébastopol et de la rue Soufflot. Cette voie directe, à faible rampe, évitera aux voitures qui, des rues Dauphine, de l'Ancienne-Comédie et de l'Odéon, se dirigent vers l'ancienne barrière d'Enfer, les difficultés que leur offrent présentement les rues de Vaugirard et Monsieur-le-Prince.

Tous les anciens souvenirs s'effacent; il ne restera bientôt plus du vieux Paris que des vestiges topographiques conservés dans nos dépôts publics.

Aujourd'hui, le joli parc de Monceaux tombe sous la hache des démolisseurs. Une armée de travailleurs a commencé l'œuvre de destruction pour prolonger le boulevard Malesherbes, qui part de la Madeleine pour se relier en ligne directe avec l'arc de l'Etoile.

Dans quelques années, d'élégantes villas s'élèveront dans ce parc enchanté auquel se rattachent de si charmants souvenirs.

Le parc de Monceaux était, à la fin du siècle dernier, une des merveilles de Paris; on y avait élevé de beaux pavillons d'architectures variées, des grottes mystérieuses, des kiosques, une tourte tartare, des ruines simulées, une rivière, des îles, des temples grecs, une vallée des tombeaux pour la rêverie, une naumachie, un jardin d'hiver, enfin mille enchantements dont on peut se faire une idée dans le *Guide du voyageur*, publié à Paris en 1787. Dans une partie du parc se trouvait un moulin à vent, avec maison rustique pour le meunier; or, cette prétendue chaumière était, à l'intérieur, toute revêtue de marbre blanc et possédait une laiterie dont tous les vases étaient en porcelaine: d'après cet échantillon, jugez du reste.

De toutes ces fantaisies, il ne reste plus guère aujourd'hui que les débris d'une colonnade qui jadis formait une rotonde sans calotte, avec une statue antique au milieu.

Il ressort d'une lettre adressée par le baron Taylor aux délégués du comité et aux artistes sociétaires de Bordeaux, que la fortune de l'Association des artistes dramatiques de France s'élève en ce moment à 44,956 fr. de rente, et elle s'accroîtra promptement si chaque sociétaire vient se faire l'apôtre du principe qui a présidé à la fondation des diverses sociétés que j'ai l'honneur d'avoir créées.

Il y a vingt ans, ce principe était regardé comme un rêve, comme une utopie; aujourd'hui l'utopie, le rêve sont changés en une réalité représentant un capital de 2 millions!... 400,000 fr. de rentes, et 4 million a été distribué en secours et pensions; ainsi l'idée de la fondation de ces sociétés et leur mode d'administration ont produit une recette de 3 millions!...

Un journal anglais rapporte un incident assez curieux mentionné dans une correspondance d'Haïti. On a trouvé dans une antique maison isolée, au milieu des montagnes de cette île, un buste de lord Nelson. Ce buste est en marbre blanc, un peu détérioré. Lord Nelson est représenté dans son costume d'amiral et portant sur sa poitrine cinq décorations. Il était placé sur un autel consacré aux fétiches, où, pendant un demi-siècle, il a reçu les hommages dus aux divinités de ces montagnes.

Louis DE SAINT-PIERRE.

LES BANDITS NOIRS.

(Voyez le numéro précédent.)

Antillia avait, à ce moment-là, sa main appuyée sur le bras du nègre qui l'aiderait à franchir une petite rivière à gué. Elle s'écarta avec une sorte de terreur. Cet homme lui semblait une étrange bête fauve: le sang ne lui coûtait rien à faire couler, et son sort dépendait de ce misérable, qu'un sentiment généreux et désintéressé, cependant, poussait à la sauver.

Le nègre s'arrêta tout à coup au milieu de sa marche.

— Attention, maîtresse, murmura-t-il à voix basse.

Et il entraîna Antillia dans un épais fourré du bois où ils se blottirent sur un matelas d'herbes grasses, derrière un gros bouquet de raisiniers sauvages.

Le compagnon d'Antillia venait d'entendre, à quelque distance en avant d'eux, un frôlement de pas sur le sol. Ces pas se rapprochaient dans la direction du lieu où était blottis les deux fugitifs.

— Cachez-vous bien, maîtresse, dit vivement le nègre en s'adressant à Antillia, c'est capitaine Fabulé lui-même; il est avec cette petite négresse qui est venue le joindre au camp.

— Quelle négresse? demanda Antillia.

— Une nommée Lucinde qui vous a appartenu, et qui était la femme de Macandal.

— Lucinde! s'écria Antillia en écartant les touffes de feuilles.

— Silence, maîtresse, murmura le nègre en forçant la jeune créole à se blottir derrière le buisson.

La présence de Lucinde aux côtés de Fabulé était, en effet, un mystère pour Antillia.

— Expliquez-moi, dit-elle au nègre, comment Lucinde est ici.

— Paix, maîtresse, les voici qui approchent. Si Fabulé nous entend et nous voit, nous sommes perdus!...

Fabulé, accompagné de Lucinde, n'était plus guère qu'à une trentaine de pas.

Avec cette admirable faculté de l'ouïe dont sont douées les races du Nouveau-Monde, et grâce aussi à la sonorité du lieu, devenue plus éclatante par le calme solennel de la nuit, Fabulé avait saisi le bruit des paroles échangées entre Antillia et son compagnon. Il s'arrêta subitement et interrogea l'espace autour de lui en penchant l'oreille tantôt d'un côté, tantôt de l'autre.

L'entrevue de Fabulé avec d'Autanne et Du Buc avait été couronnée d'un plein succès.

Lucinde, envoyée en messagère, avait ramené les deux jeunes créoles à l'endroit fixé pour le rendez-vous où Fabulé avait attendu ses nouveaux alliés, en s'entourant de toutes les précautions que commandaient la prudence et la défiance. Monté au haut d'un figuier, d'où il dominait les sentiers que devaient suivre les deux colons, tenant son *bangala* d'une main et un long couteau de l'autre, il s'était mis en état de faire une vigoureuse défense, en cas de trahison.

Une demi-heure après son départ, il vit Lucinde revenir accompagnée d'Henri et de Du Buc. Fabulé du haut de son observatoire avait pu s'assurer que les deux créoles étaient seuls. Il descendit de l'arbre et alla au-devant d'eux.

L'entrevue ne fut pas longue. Il s'agissait de s'entendre de part et d'autre sur la tactique à suivre pour s'emparer de Macandal, et aussi sur les conditions que Fabulé entendait mettre au service qu'il était supposé rendre aux colons.

Pour lui, le point principal était de ruiner son ennemi et de le livrer à la vengeance des blancs. L'impunité qu'on lui garantissait, l'oubli de tous ses crimes passés, le pardon pour lui et pour tous les esclaves *marrons* de sa bande, assuraient à Fabulé une liberté de manœuvres qui, dans ses calculs, devait, à coup sûr, lui donner le succès.

Peu lui importait, un fois Macandal vaincu, que l'on reconnût l'innocence de celui-ci dans le crime dont on l'accusait. Fabulé savait bien que les colons seuls, fussent-ils aidés de tous les régiments du roi en garnison à la Martinique, ne parviendraient pas à s'emparer du camp de l'un des chefs *marrons*, sans le secours de l'autre. Il fallait donc ou que ce fût Macandal qui, un jour, devint son bourreau, ou lui le bourreau de Macandal. La veine était pour lui; il voulait en profiter. Une fois son but atteint, il se sentait maître des bois de l'île; il n'avait plus rien à craindre.

Fabulé s'engagea à appuyer le mouvement des milices et des troupes, à attaquer le camp de Macandal par des chemins où les blancs n'auraient pas la pensée ni surtout l'audace de s'aventurer; enfin

il jura que le mulâtre serait, avant huit jours, entre les mains des colons.

Henri voulut flatter l'orgueil de Fabulé et le conquérir tout à fait à sa cause. Il lui fit cadeau d'un beau mousquet, et attacha lui-même autour de ses reins une épée, en disant au nègre :

— Tes compagnons t'appellent capitaine; tu ne le seras véritablement qu'en portant ce signe de commandement.

Fabulé, ivre de vanité et de joie, reprit le chemin de la montagne en murmurant :

— Cette épée et ce mousquet m'aideront à vous servir aujourd'hui, mais demain ils tourneront contre vous!

Au moment de se séparer des deux colons, Fabulé dit à Lucinde :

— Toi, tu peux t'en retourner avec ton ancien maître; je n'ai plus besoin de toi.

Lucinde secoua la tête en signe négatif.

— Ne crains rien de moi, répliqua Henri; ta grâce t'est accordée.

Lucinde répondit d'une voix ferme :

— Non, maître, je ne veux plus revenir à l'habitation.

En même temps elle se rapprocha de Fabulé en manifestant la résolution bien arrêtée de ne plus se séparer de lui.

— Alors, garde-la pour toi, fit Henri en s'adressant au nègre. Je te donne cette fille.

Fabulé, au lieu de le remercier, fronça le sourcil.

— Tu as tort, dit-il à Lucinde, nous allons entrer dans une vie de combats et de dangers; tu te repentiras de n'avoir pas accepté l'offre de ton maître.

Lucinde se contenta de secouer de nouveau la tête en signe de refus, et elle fit quelques pas en avant, qui témoignaient de son impatience de s'éloigner au plus vite.

— Singulier entêtement! murmura Henri.

Blancs et nègres se séparèrent définitivement. Fabulé poussa Lucinde dans le sentier où ils se perdirent bientôt au milieu des hautes herbes.

Il ne faut pas attribuer l'obstination de Lucinde à un autre motif que le véritable.

Comme tous les nègres qui ont goûté une fois du *marronnage*, c'est-à-dire de l'indépendance, Lucinde répugnait à la pensée de venir reprendre son collier d'esclavage, si douce que fût la condition que son maître y mettait. Ce sentiment, profondément enraciné dans le cœur des nègres, explique comment il a été difficile de détruire l'esprit de désertion chez la race noire. La récidive dans le *marronnage* a été constante; on comprend alors que ceux à qui s'offrirait cette chance rare de pouvoir persister impunément dans leur délit ne voulussent pas se résoudre à y renoncer.

Et puis au fond de sa pensée Lucinde se réjouissait de l'espérance d'assister au supplice de Macandal. Elle avait aimé le mulâtre passionnément; mais sa haine contre lui était devenue aussi ardente que son amour avait été profond.

Le mécontentement de Fabulé devant le refus de Lucinde d'accepter sa grâce, si généreusement assurée par Henri d'Autanne, avait une cause très sérieuse.

Fabulé ne se souciait nullement de ramener la jeune négresse à son camp. Il craignait ce qui ne pouvait manquer d'arriver, qu'elle ne s'aperçût de la présence d'Antillia et qu'elle ne parvint à s'échapper pour aller dé tromper les colons. Il fallait donc à toute force qu'il se débarrassât de Lucinde, devenue entre ses mains, non plus seulement un instrument inutile, mais un instrument dangereux. Il avait espéré que Lucinde, croyant sa tâche accomplie, se déciderait à demeurer avec son maître. Il ne lui restait plus maintenant qu'à la faire disparaître par un crime; car, à aucun prix, il ne voulait que la jeune négresse reparût à son camp.

Fabulé et Lucinde avaient suivi silencieusement leur route, jusqu'au moment où ils eurent atteint le lieu où Antillia et son sauveur s'étaient cachés, en les entendant venir.

A ce moment Fabulé, qui s'était repu depuis son départ de l'idée de se débarrasser de Lucinde, et qui combinait le moyen d'y parvenir, cherchait de nouveau à convaincre la jeune négresse dont l'obstination l'exaspérait, et lui inspirait des inquiétudes. L'endroit où ils étaient parvenus était assez éloigné déjà de la limite où finissait la civilisation des colons, où commençait la domination barbare des Caraïbes et des nègres *marrons*.

Fabulé se sentait sur un terrain où le remords n'avait plus de prise sur son cœur. Je ne parle pas des craintes, qu'il n'avait jamais éprouvées, d'en appeler à sa justice expéditive.

— Il est temps encore de te décider, dit-il tout à coup à Lucinde; veux-tu t'en retourner à l'habitation de ton maître?... Je t'y engage...

Le ton sur lequel il avait adressé ces dernières paroles à la jeune négresse avait un peu intimidé celle-ci qui, instinctivement, voulut s'écarter du chef. Fabulé la saisit par le bras et levait déjà son *bangala*, lorsque le bruit des voix d'Antillia et de son compagnon de fuite arriva jusqu'à eux.

Fabulé abaissa son arme. Lucinde qui ne pouvait plus douter des dessins du terrible capitaine de *marrons*, sentit renaître une vague espérance d'échapper au sort qui la menaçait.

— Tais-toi, lui dit Fabulé; si tu prononces une parole ou si tu pousses un cri, je t'écrase comme un serpent.

La première pensée de Fabulé fut que le piège qu'il avait redouté de rencontrer au rendez-vous donné par d'Autanne et Du Buc, était dressé à cet endroit. Croyant à une trahison, il lui parut plus simple d'aller au devant du danger et de l'affronter. Il saisit Lucinde par les cheveux et la poussa du côté de la touffe de raisiniers. A mesure que Fabulé approchait, Antillia obéissant aux instructions de son compagnon, s'éloignait en se traînant à genoux; tous deux disparaissant tantôt dans les herbes, tantôt derrière des blocs de rochers ou des troncs d'arbres superposés en muraille sur le sol.

Fabulé s'avancait toujours, guidé par le bruit à peine perceptible des feuilles et des branches que les deux fugitifs agitaient malgré leurs précautions. Ils étaient arrivés ainsi à la gueule béante d'un de ces précipices dont le fond est un mystère pour l'œil humain. Le nègre n'osa s'aventurer dans cet abîme; il s'arrêta un moment hésitant, palpitant de crainte et d'émotion. Il éventra quelques-unes des touffes d'herbes et de branches qui cachaient l'entrée du précipice; il sonda du pied et du regard l'abîme béant; son pied rencontra un vide effrayant, son œil ne distingua rien. Seulement il entendit, à des profondeurs qui lui parurent immenses, le murmure d'une rivière ou d'une cascade roulant sur des roches. Chercher son salut dans un pareil mystère, c'est trouver la mort à coup sûr.

A droite du précipice s'ouvrait un chemin sur un espace de cent pas environ: c'était l'unique ressource des fugitifs; mais en s'y hasardant, ils se montraient à Fabulé et risquaient d'être pris. Il leur fallut bien cependant recourir à cette suprême extrémité.

Sans qu'ils eussent pu s'apercevoir des manœuvres du chef, celui-ci n'était plus qu'à quelque distance de leur retraite. Au moment où ils allaient s'élancer dans le chemin découvert dont j'ai parlé, Fabulé, qui tenait toujours Lucinde captive dans ses doigts de fer, se dressa devant eux. Il y eut un mouvement de surprise mêlée d'exclamations de part et d'autre dans cette rencontre soudaine et qui ressemblait à un choc.

Les cris et les quelques paroles qui s'échangèrent simultanément en ce rapide moment d'hésitation, éclairèrent la situation aux yeux de tous.

— Lucinde! s'écria Antillia, sauve-moi! sauve-moi! Va prévenir Macandal!

— Maîtresse, fuyez, pendant que je vais me battre contre Fabulé, avait dit le nègre.

— C'est donc toi qui avais enlevé mademoiselle Antillia? murmura Lucinde en s'adressant à Fabulé, et elle ajouta: — Pauvre Macandal!

Ce furent ses dernières paroles. Par un effort qui laissa entre les mains de Fabulé une poignée de ses

avait tenté de fuir. Mais av
Fabulé l'avait ressaisie,
l'avait étendue morte à

le rôle de la jeune négres
à double.

comme un ligre au-devant
le nègre se jeta entre lui et Antillia

— Maîtresse, partez! Autant que

XIII.

Fabulé et le nègre avait été as
à la jeune fille tout le ter

à fuir. Cette lutte se termi
à son adversaire, que Fabulé por

le second crime, dont il venait
romaine, déjà si pesamment charg

comptait qu'il ne restât person
de tenir l'accusation portée con

romain dont lui, Fabulé, devait
de fuir.

son sang ensuite à faire disparaît
deux victimes; il traîna le cadav

ce que celui de Lucinde, jusqu'à
traverse et les y fit rouler l'un ap

l'inhumation accomplie, Fabu
de son camp pour y faire ses pri

Il avait eu soin à l'avance de s
avec les Caraïbes, sur le contour

grand fond.

heureusement du malheureux nègre, qu
ment sacrifié sa vie pour lui don

de fuir, Antillia était parvenue à fran
l'aventure et avait gagné les bois, o

moment d'échapper de nouveau à Fabulé
à toujours avec une énergie que dou

très avérés, d'une part, et de l'autre
à pouvoir du chef *marron*.

au point du jour, au plus profond
à manque Pele, haletante, épuisée,

à prendre pour regagner son
à maintenant de s'aventurer

à impraticables où la Providence
à sa main et sa vie pendant les ténébre

à son côté, chez Antillia, à l'énergi
à moment. Par quel miracle parvien

à la situation désespérée où elle
à fuir!

à sa main et sa vie pendant les ténébre

cheveux, Lucinde avait tenté de fuir. Mais avant qu'elle eût fait dix pas, Fabulé l'avait ressaisie, et, d'un coup de *bangala*, l'avait étendue morte à ses pieds.

Antillia, qui entendit le râle de la jeune négresse, poussa un cri de douleur.

Fabulé bondit comme un tigre au-devant des deux fugitifs; le nègre se jeta entre lui et Antillia, en criant à celle-ci :

— Partez, maîtresse, partez ! Autant que je meure tout seul.

XIII.

La lutte entre Fabulé et le nègre avait été assez longue pour laisser à la jeune fille tout le temps nécessaire d'assurer sa fuite. Cette lutte se termina par la mort de son adversaire, que Fabulé parvint à étrangler. Ce second crime, dont il venait de charger sa conscience, déjà si pesamment chargée, lui était nécessaire.

Le point principal était qu'il ne restât personne qui pût aller démentir l'accusation portée contre Macandal, accusation dont lui, Fabulé, devait recueillir tous les fruits.

Le chef *marron* songea ensuite à faire disparaître les corps de ses deux victimes; il traîna le cadavre du nègre, ainsi que celui de Lucinde, jusqu'aux bords du précipice et les y fit rouler l'un après l'autre.

Cette manière d'inhumation accomplie, Fabulé reprit le chemin de son camp pour y faire ses préparatifs d'attaque. Il avait eu soin à l'avance de se mettre en rapport avec les Caraïbes, sur le concours desquels il faisait grand fond.

Grâce au dévouement du malheureux nègre, qui avait si généreusement sacrifié sa vie pour lui donner le temps de fuir, Antillia était parvenue à franchir le chemin découvert et avait gagné les bois, où ses traces pouvaient échapper de nouveau à Fabulé.

Elle marcha toujours avec une énergie que doublaient l'espoir du succès, d'une part, et de l'autre, la crainte de retomber au pouvoir du chef *marron*. Elle se trouva, au point du jour, au plus profond des bois de la montagne Pelée, haletante, épuisée, ignorant la direction à prendre pour regagner son habitation, et craignant maintenant de s'aventurer dans les chemins impraticables où la Providence l'avait conduite saine et sauve pendant les ténèbres de la nuit.

L'affaissement succéda, chez Antillia, à l'énergie des premiers moments. Par quel miracle parviendrait-elle à sortir de la situation désespérée où elle se trouvait réduite ?

Antillia s'agenouilla au pied d'un arbre et pria

Dieu de la soutenir dans sa faiblesse ou de lui donner l'inspiration à laquelle elle devrait son salut.

Après avoir passé une partie de la journée en prières et en larmes, elle essaya de se frayer un passage à travers ce désert silencieux et terrible qui était pour elle comme une immense prison.

La fatigue et l'émotion lui avaient enlevé toutes ses forces. La peur paralysait en même temps le reste d'énergie que lui donnait le sentiment du danger extrême auquel elle était exposée. Elle erra pendant quelques heures au milieu de ces grands bois, où les racines gigantesques des arbres formaient des ponts à des abîmes sans fond et à des rivières au lit torrentiel.

Antillia franchissait ces ponts, se plongeait dans des mers d'herbes plantureuses, se jetait dans des sentiers dont les sinuosités mystérieuses la remenaient souvent au point même d'où elle était partie. Elle ne pouvait se rendre compte de la direction qu'elle prenait. L'épaisse muraille de la forêt lui déroba la vue de la mer, but vers lequel elle devait marcher, certaine qu'en s'approchant du rivage, elle rencontrerait quelque habitation. Mais à mesure qu'elle s'élevait, la forêt semblait monter; trouvant toujours devant elle ce voile d'impénétrable verdure qui lui cachait l'horizon, et dans l'impossibilité de s'orienter, ne courait-elle pas le risque, en descendant vers la mer, d'aborder à un des carbet où les Caraïbes avaient établi leurs repaires ?

Le troisième jour, Antillia se trouvait sur un des versants de la montagne; elle aperçut enfin, pardessus la cime des arbres, l'horizon d'une mer mugissante. Par moment le bruit formidable des vagues, bruit lointain qui grondait comme un sourd tonnerre, arrivait jusqu'à elle. Ce fut pour la jeune créole l'indice qu'elle se trouvait dans le nord de l'île où la mer a toujours ce caractère de violence; les colons n'y avaient encore fait que des tentatives, plusieurs fois abandonnées, d'établissement.

Cette partie de la Martinique était encore, à cette époque, la propriété disputée des Caraïbes et défendue pied à pied par les débris de la race primitive.

Antillia hésita à se diriger de ce côté. Elle s'assit triste, désespérée, et demandant à la réflexion et à la prière conseil sur le parti à prendre. Quand la nuit fut venue, elle distingua les feux allumés par les Caraïbes le long de la mer.

La pauvre enfant ne savait pas, au milieu des anxiétés qui agitaient son cœur, si elle devait plus se fier aux Caraïbes qu'aux nègres *marrons*, ou si elle devait se laisser aller au hasard de cette fuite à travers les forêts de la montagne Pelée.

Elle prit tout à coup un parti extrême; elle se leva et marcha droit au carbet des Caraïbes, où elle

n'espérait pas cependant pouvoir parvenir avant le lendemain matin ; mais elle surmonta courageusement les fatigues et les dangers de cette course nocturne, dans la pensée que les feux allumés par les Caraïbes lui serviraient au moins de phares pour l'empêcher de s'égarer.

A mesure que les accidents du terrain lui permettaient de découvrir un horizon plus rapproché, elle apercevait, glissant sur la mer, dans la direction du rivage, une foule de petites pirogues dont les feux des torches se confondaient, dans les lames agitées, avec le reflet des étoiles. C'étaient des pirogues de Caraïbes, accourant évidemment à un de ces rendez-vous où ces légions de sauvages se réunissaient fréquemment pour quelque grand complot contre les colons.

Cette circonstance devait arrêter la résolution de la jeune fille. S'il s'agissait d'une conspiration contre les blancs, c'en était fait d'elle, vraisemblablement ; mais Antillia savait aussi quelle vénération mêlée de terreur les Caraïbes avaient conservée pour le nom de du Parquet, en souvenir du fondateur de la colonie, dont la tradition s'était perpétuée parmi les sauvages, qui l'avaient surnommé « leur père » en même temps que « le général terrible. »

Antillia se résolut à invoquer ce souvenir et à faire valoir le sang des du Parquet, qui coulait dans ses veines, pour commander au moins le respect à ces infatigables ennemis des colons. En fin de compte, elle pensa qu'au pis aller elle deviendrait, entre les mains des Caraïbes, un otage, et que sa rançon pourrait être payée par quelque concession qui éviterait une lutte nouvelle et l'effusion du sang.

Antillia poursuivit donc sa route, et arriva au point du jour au camp des Caraïbes. Elle se fit conduire vers le *boyex*, ou chef, qu'elle reconnut pour l'avoir vu souvent venir en mission auprès des colons. Elle lui raconta la série d'aventures et d'événements auxquels elle devait sa présence au milieu d'eux. Antillia ne se trompa point sur l'influence qu'exerçaient sur les Caraïbes et le nom qu'elle portait et sa parenté avec les du Parquet. La jeune créole fut bien plus surprise encore en apprenant qu'elle était la cause de cette réunion.

Le *boyex* lui confia que c'était sur une invitation de Fabulé qu'il s'étaient rassemblés dans le but de l'arracher des mains de Macandal accusé de l'avoir enlevée ; que le dessein de Fabulé était, après avoir détruit son rival, de tourner ses attaques contre les colons, aidé par les Caraïbes, à qui il avait promis le partage de l'île.

Le récit d'Antillia, qui démasqua la trahison de Fabulé, indigna le *boyex*.

— Ce soir, dit-il à la jeune fille, je te conduirai chez ton frère ; et, au lieu de marcher contre Macan-

dal, nous irons porter nos secours aux colons.

Les Caraïbes ayant construit une sorte de palanquin dans lequel ils couchèrent Antillia, se mirent en route vers la fin de la journée.

Racontons maintenant les événements qui s'étaient accomplis simultanément avec ceux que l'on vient de lire.

Madame de Saint-Chamans, était partie pour son entrevue avec Henri ; elle y avait mis d'autant plus de hâte que Du Buc, ainsi qu'elle l'avait conseillé à la Varenne, avait été désigné pour commander une compagnie dans l'expédition contre Macandal, tandis que d'Autanne, avait été placé à la tête des milices du Prêcheur, appelées sous les armes au cas d'une invasion des nègres *marrons*.

La présence de Claudine dans cette maison pleine de deuil, où le sang et les larmes avaient coulé par sa faute, sinon tout à fait par ses ordres, impressionna vivement la comtesse. Il faisait nuit quand elle frappa à la porte d'Henri, qui se tenait assis au fond de la galerie de l'habitation, dans ce même fauteuil où était son père au moment où il fut assassiné.

Henri, le front appuyé dans ses deux mains et les coudes sur une table, réfléchissait sur les lugubres événements qui avaient déchiré sa vie depuis quelques jours ; et en se rappelant ces tristes scènes, il encourageait son cœur aux luttes plus terribles encore qui se préparaient.

Au bruit que fit la porte en tournant sur ses gonds rouillés, Henri leva la tête ; à la lueur vacillante de la lampe, il aperçut, sans les distinguer, les formes immobiles d'une femme.

Il se dressa pâle comme un homme qui, sortant d'un rêve, croit voir l'illusion se continuer. Les bras étendus, il s'écria :

— Antillia ! Antillia ! Est-ce toi ?

L'accent avec lequel Henri poussa ce cri dans lequel il y avait un déchirement sympathique ; l'aspect funèbre de cette longue pièce à peine éclairée, au fond de laquelle se tenait ce jeune homme pâle et en grand deuil, imposèrent à la comtesse. Elle se sentit défaillir et s'appuya contre la porte ; la parole expira sur ses lèvres.

— Répondez donc, dit Henri d'une voix plus forte, qui êtes-vous ?

Il fit quelques pas. Madame de Saint-Chamans rappela son courage et s'avança résolument au devant d'Henri :

— Non, dit-elle, sur un ton plus rassuré, je ne suis pas votre sœur ; mais je viens pour vous la rendre.

— Vous ici ! s'écria Henri en levant les deux bras comme s'il eût voulu écraser la comtesse.

Celle-ci, en voyant le geste d'Henri et devinant

le trouble qui l'agitait, acheva de reconquérir tout son calme et tout son sang-froid.

— Le temps presse, monsieur, dit-elle, prenez garde que la colère et la douleur ne vous fassent oublier qui je suis, lorsque je viens, au péril de ma vie, vous rendre un signalé service.

Henri ne put se défendre d'être dominé par le ton de dignité et de superbe convenance qu'avait pris madame de Saint-Chamans pour s'exprimer ainsi.

— Parlez, alors, parlez, au nom du ciel!

— M. d'Autanne, on vous a trompé sur l'auteur du double crime qui a jeté un double deuil dans cette maison. Et à cette heure on poursuit, le mousquet et l'épée au poing, un innocent. Ce n'est point Macandal qui a tué votre père, ce n'est point Macandal qui a enlevé votre sœur.

— Qui donc alors? s'écria Henri en bondissant sur son siège; qui donc est le coupable?

— L'homme qui a assassiné votre père, reprit la comtesse, l'homme qui a enlevé votre sœur... c'est Fabulé! Et celui qui a commandé cet assassinat et ce rapt, par conséquent l'auteur véritable de ce double crime, c'est le marquis de la Varenne!

— Le marquis de la Varenne! s'écria Henri... Pourquoi? dans quel but? C'est impossible!... Mais quel intérêt pouvez-vous donc avoir à inventer cette accusation horrible?

— Ah! vous avez oublié, M. d'Autanne, reprit la comtesse sur un ton de perfide insinuation, l'antipathie que vous inspiriez à M. de la Varenne à bord de la frégate; l'humiliation que votre parole hautaine lui avait infligée; vous avez oublié, ou plutôt vous ne saviez pas comme je le savais, moi qui ai été sa confidente, la haine qu'il professe pour les colons?

— Mais cela ne suffit pas, interrompit Henri, pour commettre de telle infamie!

— Vous doutez encore? Mais ce qui vous convaincra peut-être de la culpabilité et de la complicité du marquis, c'est ce que vous paraissez avoir oublié aussi: l'amour de la Varenne pour votre sœur, et votre refus de lui accorder sa main. Oh! pour lui, c'était le rêve de son despotisme; obtenir votre alliance par une alliance semblable et faire de vous un complice de ses plans de domination.

Henri écoutait avec attention la comtesse; il ne combattait plus ses accusations; déjà il ne doutait plus. Les faits que madame de Saint-Chamans invoquait avaient une apparence de vérité qui ne permettait plus aucune hésitation.

— Oh! ce n'est pas tout, reprit Claudine, qui se sentait victorieuse; M. de la Varenne n'a pas vu d'autre cause à votre refus que l'affection qui lie Antillia à M. Du Buc. Qu'a-t-il fait? Il a désigné

M. Du Buc, le seul des officiers de milice à qui cet honneur ait été réservé, pour marcher contre Macandal dans cette expédition dont le but est de détourner l'attention des colons. N'est-il pas évident que M. de la Varenne a espéré voir M. Du Buc succomber dans cette campagne? Qui sait même si...

— Assez! fit Henri, sans laisser la comtesse achever sa pensée. Je devine, et sur mon âme, ce serait abominable!...

— C'est pourtant vrai, ajouta madame de Saint-Chamans avec une conviction qui pénétra jusqu'au fond de l'âme d'Henri et en chassa le dernier fantôme du doute. Le dessein de M. de la Varenne est assez facile à comprendre. Que veut-il? Paraitre arracher mademoiselle d'Autanne à des dangers qu'elle n'aura pas courus; et Du Buc mort, assassiné peut-être, prétendre à obtenir la main de votre sœur en récompense d'un service imaginaire.

Il y avait dans tous ces faits, habilement présentés par madame de Saint-Chamans, et avec une apparence de vérité saisissante, tous les éléments d'une accusation écrasante contre la Varenne.

Henri se promenait dans la longue galerie de sa maison, en proie à une vive agitation; madame de Saint-Chamans suivait tous ses mouvements, avec curiosité et avec intérêt en même temps. Le jeune créole revint s'asseoir brusquement, et fixa sur la comtesse un regard dont celle-ci comprit toute la signification.

— Oh! fit-elle, vous êtes étonné de ma conduite, monsieur d'Autanne, et vous cherchez à percer le motif qui me fait agir de la sorte?

— C'est vrai, madame; j'ai lieu, en effet, d'être étonné que vous me donniez cette preuve d'un dévouement si complet, à moi que vous haïssez, à M. Du Buc contre qui vous avez soif de vengeance, à tous les colons enfin qui sont vos ennemis...

— Ah! s'écria la comtesse avec un désespoir indigné, pour haïr M. de la Varenne plus que je ne vous haïssais, vous, M. Du Buc et tous les colons, n'est-ce donc pas assez que le marquis se soit épris pour votre sœur d'une passion qui est ma déchéance, ma ruine, ma mort peut-être? Oh! oui, je le hais aujourd'hui, cet homme, jusqu'à vouloir me venger! Vous n'avez pas besoin d'analyser et de raisonner ma jalousie, puisque vous avez repoussé et condamné cet amour du marquis. Aidez-moi donc dans ma vengeance, en vous faisant rendre justice.

Un dernier doute restait à Henri, ou plutôt un dernier point inexplicé encore: c'était la conduite de Lucinde. Madame de Saint-Chamans l'attribua à une complicité dans un crime évidemment préparé de longue main.

L'accusation de la négresse contre Macandal, son attachement subit à Fabulé, au point de refuser

le pardon qui lui avait été offert, pouvaient être aisément invoqués comme autant de preuves à l'appui de cette interprétation donnée par la comtesse à la conduite de la négresse.

— Monsieur, dit madame de Saint-Chamans en feignant de se lever pour partir, je n'ai plus qu'une dernière et solennelle parole à vous dire. Je rendrai Antillia à votre tendresse, demain, peut-être ce soir, au plus tôt enfin. Fabulé m'est tout dévoué, et au besoin j'userai de ruse à son égard pour arriver à mon but ; j'en fais le serment.

— Merci, madame, mais M. de la Varenne payera cher cette insulte faite à ma famille !

— Pensez-vous encore que je vous trompe, que je vous tende un piège, monsieur d'Autanne ?

Henri offrit sa main à madame de Saint-Chamans qui comprit, au tremblement de cette main qu'elle avait conquis le jeune créole par la reconnaissance.

— Maintenant, dit Henri avec émotion, j'ai foi en vous, madame ; mais reprit-il, ne mettez-vous pas quelque condition au service que vous me rendez ? Quelle que soit cette condition, et du moment que vous aurez rendu Antillia à mon affection, je tiendrai l'engagement que je prends à mon tour vis-à-vis de vous.

Le moment était solennel pour madame de Saint-Chamans, elle domina son émotion et d'une voix ferme :

— Oui, monsieur d'Autanne, service pour service, soit ! Et vous ne me refuserez pas celui que je vais réclamer de vous. Il y a un homme qui m'a insultée, qui m'a calomniée, calomniée, entendez-vous ? et que ma justice recherche pour lui faire expier sa lâcheté. Cet homme est en votre pouvoir et au pouvoir de M. Du Buc, il faut me le livrer.

Henri avait pâli et s'était levé avec un désespoir marqué.

— Hésitez-vous donc ? demanda la comtesse.

— Non, madame, ma parole est engagée, quand bien même la reconnaissance ne me ferait pas un devoir de vous rendre Dubost ; mais...

— Quoi donc ? fit Claudine en tremblant.

— Dubost est entre les mains de Macandal.

— Entre les mains de Macandal ! répéta machinalement la comtesse... Tout est donc perdu !

Elle tomba dans un accablement profond, cherchant à ressaisir, au milieu de son trouble, le fil de sa pensée toujours si nette et si féconde en ressources. Henri, de son côté, était en proie à une vive agitation. Son esprit se reportait vers Macandal, victime d'injustes attaques, alors que son dévouement aurait pu, au contraire, si bien le servir dans cette circonstance.

Pour la comtesse c'était tout l'échafaudage de

ses rêves et de ses vengeances qui venait de s'écrouler. Henri donna une interprétation aux larmes de rage qui coulaient le long des joues de cette femme, aux agitations de ses doigts, aux palpitations de sa poitrine où grondaient de sourds rugissements. Il avait compris que cette amitié subite de madame de Saint-Chamans était intéressée, et qu'elle serait inflexible dans ses exigences ; enfin que le retour d'Antillia était impitoyablement soumis à la restitution de Dubost entre les mains de sa femme.

— Monsieur d'Autanne, dit tout à coup la comtesse, il faut que vous vous rendiez au camp de Macandal et que vous en rameniez Dubost. L'accès de ce camp vous sera facile, grâce au guide que je vous donnerai ; car les compagnies expéditionnaires ne peuvent pas, avec leur inexpérience des chemins de la montagne, en avoir approché d'assez près pour arrêter votre tentative.

— Mais, fit observer Henri, c'est désertir mon poste. Je suis commandant ici des troupes de la milice...

— Il le faut, monsieur ! répéta madame de Saint-Chamans avec un tel accent de résolution, que Henri, interdit, ne trouva rien à répliquer, sinon qu'il serait impossible de négocier la restitution d'un prisonnier blanc avec un chef de *marrons* attaqué par les blancs.

— Vous lui garantirez la paix et vous rendrez publiques, à votre retour, l'innocence de Macandal et la trahison de la Varenne.

La comtesse avait compté sur cette dernière déclaration d'Henri pour amener les créoles contre le marquis, et hâter le dénouement qu'elle avait préparé.

— Dans deux heures, vous serez en route pour la montagne Pelée, monsieur, dit-elle en se levant et en entraînant Henri vers la porte ; moi pendant ce temps, je verrai Fabulé, et demain je vous donne rendez-vous chez moi, à Saint-Pierre. Si vous me ramenez Dubost, je vous rendrai votre sœur. Venez, monsieur, allons rejoindre votre guide.

— Qui est ce guide à qui vous me confiez, madame ?

— Un guide sûr... le chevalier de Maubrac. Mais venez donc, monsieur !...

Henri ceignit son épée, s'arma de pied en cap, et se laissa entraîner par madame de Saint-Chamans plutôt qu'il ne la suivit.

Une heure après ils avaient atteint l'ajoupa de Maubrac ; celui-ci dormait d'un profond sommeil.

Quelque répugnance qu'éprouvât Henri à se trouver en compagnie, et pour ainsi dire sous la surveillance de cet aventurier, il se mit en route avec lui pour le camp de Macandal.

... pour la place de son frère...
... attendit l'ajoupa...
... pour appeler Fabulé...

... les compagnies expéditionnaires...
... dans les sentiers de la...
... le marquis de la V...
... deux négres...

... la présence des troupes mit d'abo...
... deux négres déclarèrent apparten...
... blancs, mais ils refusèrent, mé...
... de servir de guides aux tr...
... les relations possibles les ayant...

... le marquis de la Varenne ordonna...
... de rigueur à leur égard. L'un...
... furent fusillés sous les yeux...
... de l'ajoupa, celui-ci s'enga...

... se précipita à travers les sentiers...
... sans grande peine à traverser...

... les troupes signalée au cam...
... l'ajoupa. Le militaire, quoiqu...
... une attaque soudaine et inattendue...
... résistances vigoureuses.

... cette guerre de montagnes, de p...
... les négres *marrons* n'eu...
... à intimider les blancs et à leur...
... une partie du terrain con...

... d'être ceux-ci, encouragés d'a...
... victoire insérée qu'ils dev...
... projet de leur vie leur au...
... ces crues étaient bonnes et faciles...

... les coups de mousquets et pour supp...
... de leurs bûches et de leurs arcs...
... s'étaient de se servir...
... de leurs bûches, ils innoc...

... les troncs d'arbres et de v...
... de leurs qui bondissaient le...
... la montagne, écrasant les assail...
... défilant, décimant leurs rangs...

... les bords de canon ou un feu d'a...
...
... comparait, alors plus que jamais...
... les négres *marrons*. Ils e...

... dans un retrait d'is n'avaient...
... pour l'espérer des secours, qu'ils attend...
... la bande était seule capable de lut...
... avec les négres de Macandal.

... que l'arrivée des blancs dans la m...

La comtesse prit la place de son frère dans le hamac qui meublait l'ajoupa et attendit l'effet du signal qu'avait fait Maubrac pour appeler Fabulé.

XIV.

L'expédition contre Macandal avait eu au début plus de succès qu'on n'aurait pu le croire. Ce succès prépara tous les événements qui suivirent et que nous allons raconter.

A peine les compagnies expéditionnaires se furent-elles engagées dans les sentiers de la montagne Pelée, ayant à leur tête le marquis de la Varenne lui-même, qu'elle rencontrèrent deux nègres *marrons* que la présence des troupes mit d'abord en fuite. Ces deux nègres déclarèrent appartenir à la bande de Macandal, mais ils refusèrent, même au prix de leur grâce, de servir de guides aux troupes.

Toutes les séductions possibles les ayant laissés inflexibles, le marquis de la Varenne ordonna d'user de violence et de rigueur à leur égard. L'un de ces deux malheureux fut fusillé sous les yeux de son camarade; frappé de terreur, celui-ci s'engagea à conduire les soldats à travers les sentiers sinueux où ils avaient grand-peine à avancer.

La présence des troupes signalée au camp de Macandal, y jeta l'alarme. Le mulâtre, quoique surpris par cette attaque soudaine et inattendue, opposa aux assaillants une vigoureuse résistance.

Habitué à cette guerre de montagnes, de précipices et de rochers, les nègres *marrons* n'eurent pas de peine à intimider les blancs et à leur faire perdre promptement une partie du terrain conquis. Les plus hardis d'entre ceux-ci, encouragés d'abord par une première victoire inespérée qu'ils devaient à une trahison, payèrent de leur vie leur audace. Toutes les armes étaient bonnes et faciles aux nègres; à défaut de mousquets et pour suppléer l'insuffisance de leurs flèches et de leurs arcs, et dans l'impossibilité où ils étaient de se servir de leurs couteaux et de leurs *bangalas*, ils lancèrent sur les assaillants, des troncs d'arbres et de volumineux blocs de rochers qui bondissaient le long des flancs de la montagne, écrasant les assaillants de leur poids énorme, décimant leurs rangs comme eussent fait des boulets de canon ou un feu d'artifice de mitraille.

Les blancs comprirent, alors plus que jamais, la puissance formidable des nègres *marrons*. Ils eussent peut-être battu en retraite s'ils n'avaient été soutenus par l'espoir des secours, qu'ils attendaient de Fabulé, dont la bande était seule capable de lutter à armes égales avec les nègres de Macandal.

Celui-ci, que l'invasion des blancs dans la mon-

tagne avait autant affligé que surpris, éprouva une profonde déception quand, du haut d'un arbre qu'il avait choisi pour observatoire, il reconnut Du Buc à la tête d'une des compagnies. Macandal conclut que c'en était fait de lui et qu'il fallait que sa ruine fût bien résolue par les colons, pour que Du Buc, et peut-être Henri d'Autanne, prissent part à cette expédition. Sa dernière illusion s'effaça; sa plus chère croyance venait de s'éteindre.

— Je suis bien malheureux! s'écria-t-il en frappant sa large poitrine, mes meilleurs amis m'abandonnent! Je suis trahi par ceux-là même pour qui j'eusse donné ma vie!

Il ne restait plus à Macandal que la vengeance. Un projet terrible jaillit de son cerveau.

— Mort aux blancs! dit-il en étendant son *bangala* du côté de la petite armée expéditionnaire. Jusqu'au dernier ils périront tous. Le sol de la Martinique boira le sang des blancs!

Macandal s'assit sur le bord d'un rocher, et laissa tomber dans ses deux mains sa tête pensive et lourde du vaste plan qu'il venait de concevoir. Ce plan consistait à aller proposer à Fabulé, qui ne manquerait pas d'accepter, croyait-il, une alliance contre les blancs, une dévastation complète de la colonie, le meurtre enfin, le pillage et l'incendie.

Une dernière pensée, au milieu de ces pensées de sang, s'épanouit sur le visage de Macandal et dessina un poli infernal sur ses lèvres. L'image d'Antillia venait de passer devant ses yeux; il s'y arrêta comme devant le souvenir le plus riant de sa vie; il en fit l'espérance la plus glorieuse de cette horrible et implacable guerre qu'il allait déclarer à toute une race d'hommes. Son amour pour la jeune créole, que son respect et son dévouement avaient refoulé jusqu'au plus profond de son cœur, se réveilla plein d'ardeur et allumé par la joie féroce de la vengeance.

— Oh! s'écria-t-il, ce sera là le dernier degré où montera mon orgueil satisfait!

Macandal se leva alors en faisant tourner entre ses mains, avec la rapidité de l'éclair son *bangala*. Ce geste et cette évolution traduisaient toutes les menaces et toutes les résolutions dont son cœur était plein. Il s'assura que la masse de troncs d'arbres et de rochers qu'il avait fait rouler sur les assaillants formait un rempart suffisant pour fortifier son camp contre toute attaque; il donna ensuite des ordres secrets à ses deux lieutenants, et se mit en route pour le camp de Fabulé, en dissimulant son départ de peur que son absence ne jetât le découragement parmi ses soldats.

Macandal comptait sur son courage et beaucoup sur l'imminence du danger qui, dans sa pensée, les menaçait tous deux, pour décider son rival et son

ennemi à accepter une alliance qui devait être fatale aux colons.

Parvenu aux abords du camp de Fabulé, Macandal s'arrêta un instant. Une grande émotion l'avait saisi au cœur. L'énormité de l'acte qu'il conspirait d'accomplir, la complicité de Fabulé qu'il allait demander, le tableau des crimes atroces qu'il serait appelé à commettre, peut-être aussi la grandeur du rôle qui se préparait pour lui se présentèrent à son esprit.

Il éprouva comme une hésitation, peut-être même un fatal pressentiment. Après un moment de réflexion, il triompha cependant de sa timidité et s'aventura en escaladant les rochers et les arbres, dans le dernier sentier qui conduisait au camp de Fabulé.

Macandal ne fut pas surpris, autant que nos lecteurs pourront l'être, du calme complet qui régnait dans le camp du nègre. On se souvient que celui-ci avait promis son concours aux blancs dans l'expédition contre Macandal. Fabulé, qui avait accueilli avec enthousiasme les ouvertures qui lui avaient été faites à ce sujet, avait ensuite manqué au rendez-vous du champ de bataille, et s'était tenu sur la réserve en différant le moment de tenir sa promesse.

X. EYMA.

(La suite au prochain numéro.)

BULLETIN DRAMATIQUE.

Les honneurs de la quinzaine dramatique ont été pour les théâtres lyriques. L'Opéra a rappelé sur ses planches un ténor que le public avait vu partir avec regret et qu'il a vu revenir avec des témoignages non équivoques de sympathie ; je veux parler de M. Renard. Cet artiste, qui n'a jamais eu que des succès sur la scène de l'Opéra, avait été congédié, on ne sait trop pourquoi, mais en tout cas fort maladroitement. Or, il se trouva que ces jours derniers, Gueymard fut indisposé au point que le bruit, heureusement démenti, s'était répandu que ce chanteur habile et laborieux, était à jamais perdu pour la scène ; grand embarras à l'Opéra, fort à court, comme on sait, de ténors. Que faire ? que devenir ? Renard était à Paris, libre de sa voix, dont on lui paye les notes à prix d'or en province et à l'étranger. La direction de l'Opéra offrit donc à Renard de venir reprendre, à mille francs par cachet, sa place à l'Opéra. Renard accepta, reparut sur la scène, et fut littéralement acclamé par la salle, qui était comble. Bon avertissement pour l'administration de l'Opéra, décidée, dit-on, à rengager Renard définitivement. Elle ne saurait mieux faire.

Renard a joué la *Juive*, où mademoiselle Duprez a continué ses débuts, si on peut appeler des débuts les faits

et gestes d'une cantatrice aussi expérimentée que mademoiselle Duprez dans l'art du chant. Grand a été le succès de la charmante cantatrice. Quel éloge faire d'elle ? On a tout dit de mademoiselle Duprez quand on a dit qu'elle est la digne fille de son père. Pour mon compte, je ne sache pas de cantatrice à Paris qui l'égalé en ce moment, ni pour la sûreté de la méthode, ni pour le goût, ni pour la passion qui l'anime pour son art. Elle est d'un bon et d'un grand exemple pour beaucoup d'autres artistes. A côté de Renard et de mademoiselle Duprez, mademoiselle Marie Sax a obtenu un très honorable succès.

Madame Tedesco a fait sa rentrée à l'Opéra. Personne n'applaudira plus que nous à la rentrée de cette belle artiste dont l'absence s'était toujours fait sentir à l'Opéra. Madame Tedesco a fait sa rentrée dans le *Prophète*, par le rôle de Fidès. Elle a été grandement et chaudement applaudie. Gueymard a prouvé dans le rôle de Jean de Leyde qu'il n'était pas aussi malade qu'on l'avait craint. L'accueil du public lui a prouvé le regret qu'aurait laissé parmi les habitués de l'Opéra, la confirmation de sa maladie. Tout est donc pour le mieux ! Renard nous sera rendu, Gueymard nous reste, madame Tedesco nous revient, mademoiselle Duprez obtient triomphes sur triomphes, que manque-t-il pour faire le bonheur de l'Opéra ?

Il lui manquait, paraît-il, un ballet ; et ce ballet va être sous les pas de mademoiselle Emma Livry ; le livret est de M. de Saint-Georges, la musique de M. Offenbach, et ce qu'il y a de mieux encore, c'est que mademoiselle Taglioni a réglé ce ballet qui aura nom, dit-on, *Papillon*.

Mario et Ronconi sont rentrés aux Italiens, par le *Barbier*. Tout a été à merveille, et s'il est possible, la musique de Rossini semble deux fois plus belle, interprétée par de tels et de si grands artistes. C'est une fête pour les vrais dilettanti que de pareilles soirées. Mario, nous le tenons pour la saison ; mais Ronconi ne nous donnera que quelques représentations. Il a chanté déjà le *Barbier* et chantera *Rigoletto*, où Graziani, en attendant, nous a fait entendre sa belle voix qu'a secondée merveilleusement celle de mademoiselle Marie Battu.

Madame Viardot a reparu au Théâtre-Lyrique dans *Orphée*, deux mois plus tôt qu'on ne l'avait espéré. C'a été une bonne fortune pour le Théâtre-Lyrique dont l'époque du déménagement approche.

On a annoncé la retraite de M. Beaumont de l'Opéra-Comique. M. Beaumont dont la direction avait été heureuse, eût été regretté par beaucoup de personnes. Mais cette nouvelle n'est pas confirmée.

La comédie nouvelle de M. Emile Augier, *les Effrontés*, vient d'entrer en répétition au Théâtre-Français ; on cite parmi les artistes chargés des principaux rôles : MM. Sanson, Regnier, Provost, Got, Delaunay, Mirecourt, Mesdames Plessy et Riquet. On répète au Vaudeville une pièce en 4 actes de MM. Victor Séjour et Raymond Deslandes ; Lafont a été engagé pour le principal rôle.

Pierre OBEY.

Adolphe GOUBAUD, directeur-gérant.

PARIS. — IMPRIMERIE DE L. MARTINET, 2, RUE MIGNON.

LE

MONITEUR DE LA MODE.

MODES,

Renseignements divers, description des Toilettes.

Les fantaisies de la mode nous maintiennent en plein Orient. Les petites vestes, retenues seulement du haut, arrondies du bas et toutes brodées d'ogives, de rosaces et d'arabesques, sont celles qui complètent le costume des jeunes grecques, et les ceintures qui les accompagnent ressemblent à celles des almées et des bayadères. Mais l'esprit parisien sait si bien s'assimiler ce qu'il emprunte aux autres peuples, qu'il compose maintenant avec ces ceintures une toilette gracieuse pour la plus modeste jeune fille. La maison *Lhopiteau*, une de celles où se montre la nouveauté la plus actuelle, la plus élégante et du meilleur goût, varie ces ceintures à l'infini. Les unes, s'élargissant beaucoup du bas, se terminent par un bout carré bordé d'effilé; dans d'autres, ce bout s'arrondit aux deux extrémités et creuse dans le milieu, d'où s'échappe un gland plat; d'autres sont arrondies et terminées par une sorte d'œuf. Ces ceintures, étroites autour de la taille, ont, en avant, une double pointe et sont partagées par une rangée de boutons. Elles sont brodées d'or, d'acier et de jais. Il s'en fait de toutes noires entièrement brodées de jais. Leurs deux pans sont de longueurs très inégales. Beaucoup de ces ceintures ont le ceinturon pareil passant par-dessus l'épaule. Celles dont nous venons de parler peuvent se mettre sur toutes les toilettes, mais on en fait aussi d'assorties à chaque robe, ce qui est une grande élégance. Cet ornement complète les robes auxquelles on ne fait presque plus de volants. A une soirée de contrat deux de ces ceintures faisant le plus charmant effet sur deux robes de mousseline blanche, étaient l'une à bouts arrondis terminés par un gland rond pareil à un œuf, et toute brodée d'épis de paille, l'autre à bouts carrés avec effilé noir et broderie composée de bâtons en biais et de pois paille.

Une autre grande fureur est celle des nœuds-broches de taffetas ou de velours brodé, et des petites manchettes pareilles. Ces manchettes, plates et pointues, pour mettre sur les manches plates, se remplacent pour mettre avec les manches ouvertes, par un bracelet de ruban pareil à ceux qu'on portait il y a quelques années, mais destiné seulement à soutenir un nœud semblable à celui du cou, qui garnit tout le poignet. Ces petites parures se nomment, nous ne savons trop pourquoi, parures Garibaldi.

Une des robes nouvelles de mademoiselle *Pauline Conter*, car nous l'avons dit, chaque robe de nos grandes couturières est maintenant une composition spéciale, est

de taffetas violet garni de deux rangées de grecques de velours noir, avec un effilé noir à la partie inférieure de cette grecque. Des plaques de passementerie sont dans chacun des creux que forme le dessin. La manche, très nouvelle, est fendue au-dessus au lieu de l'être au-dessous du bras, et bordée d'une double grecque dans toute sa hauteur. Elle laisse voir par cette ouverture la sous-manche de tulle, et entre chacun des bouillons que forme cette sous-manche passe une petite bande de velours dont le milieu est marqué par une plaque de passementerie pareille, quoique plus petite, à celles qui ornent le bas de la jupe. Un autre genre de manches de mademoiselle *Pauline Conter* est large et froncé dans le milieu et à jockey dans le haut formé par une bande brodée avec double pointe pareille à celle des ceintures, avec la même petite bande avec pointes au-dessus du poignet.

Dans cette maison *Lhopiteau*, où se rencontrent toutes ces charmantes actualités de détails qui font le véritable luxe de la Parisienne distinguée, nous avons remarqué aussi de ravissantes confections. La petite redingote de drap velours de laine violet, que l'on nomme le *coureur*, remplace admirablement pour jeune femme et jeune fille la basquine ajustée qu'elle renouvelle en la perfectionnant. Cette redingote, très longue, et à revers fermant à volonté sur la poitrine, a deux rangs de boutons au corsage, tout autour du vêtement un étroit rouleau d'astracan gris, et autour de chaque poche cachée dans la doublure, une bordure du même astracan. Ses manches, larges et à revers droits, sont ornées de boutons et de bandes d'astracan.

Le *paletot-parisien* est très gracieux aussi, spécialement exécuté en drap gris bordé d'astracan noir et attaché par deux rangs de boutons. Les poches en biais sont garnies de hautes bandes d'astracan. Le dos est droit et sans coutures, et les manches très larges du bas, avec un revers garni d'astracan, seulement en dessus.

Le manteau impérial qui se porte aussi très bien par une jeune femme, convient mieux cependant à une personne âgée. C'est une pelisse de velours à gros plis plats tenant à une pièce d'épaules, avec pèlerine pointue, manches bouffantes et un peu carrées, avec revers de guipure relevé sur les manches bordées en dedans d'une ruche de satin blanc.

Le blanc et le noir continuent à se marier dans toutes les modes. Ils sont unis à l'or dans un délicieux burnous créé pour une illustre étrangère par la maison *Lhopiteau*. Ce burnous, très long et très ample, est garni tout autour d'une bande de guipure noire rehaussée d'or, et son capuchon est terminé par trois longs glands.

Ainsi qu'on peut s'en rendre compte par toutes nos descriptions, la fourrure joue un très grand rôle cette année, et l'astracan jouit surtout d'une faveur particulière. On sait qu'il faut aller à la *Reine d'Angleterre*, rue Saint-Honoré, 249, pour trouver en même temps que les fourrures d'un prix réel et universellement établi, celles auxquelles la fantaisie et le caprice prêtent alternativement une plus grande valeur. Aussi les singes noirs du Gabon, les skungs du Canada, les grèbes castors, les loutres marines prennent-ils place dans les splendides magasins de M. *Bougenaux-Lolley* auprès des belles martres zibelines et des martres du Canada. Les confections nouvelles de la *Reine d'Angleterre* ont ce cachet de noble simplicité qui caractérise si bien la grande dame. Ses grands burnous fourrés et ses cols Henri III pour promenade au bois sont de ces objets hautement confortables qu'adopte toujours avec empressement l'aristocratie élégante, de même que les chaudes et moelleuses couvertures de voyage et les tapis de salon dont les magasins de la *Reine d'Angleterre* présentent un bel assortiment.

Si un grand nombre des confections actuelles se garnissent de belles fourrures, dans beaucoup d'autres cette spécialité du luxe est remplacée par celle de la dentelle et de la guipure. Des pélerines pointues et des bordures d'un riche dessin et d'une exécution distinguée sont fabriquées pour cet emploi par la maison *Violard*, 2, rue de Choiseul, où tant de femmes recherchées vont choisir en ce moment leurs parures pour les prochaines réunions de l'hiver, c'est-à-dire les volants de Chantilly ou d'Angleterre, et la double jupe tout dentelle qui doivent recouvrir une robe de satin ou de taffetas. Les fichus de dentelle qui, avec une robe décolletée complètent si bien une toilette improvisée, les cache-peignes formés d'une barbe de dentelle largement nouée, les petites voilettes arrondies, et tous les charmants accessoires qui se rapportent à la dentelle reçoivent de M. *Violard* cette exécution artistique qui caractérise une fabrication d'élite.

Dans la plupart des fantaisies de la mode, la matière qui sert à les créer a moins d'importance que la façon dont on sait en tirer parti. D'un simple morceau de tulle ou de mousseline sans ornement et sans garniture d'aucune sorte, mademoiselle *Anna Loth* aurait l'art de composer quelque parure gracieuse, parce qu'elle possède à un haut degré le goût, cette qualité innée qui ne se donne pas et qui ne s'imité guère. Ses fichus et ses canezous de mousseline à plis coupés par des garnitures gaufrées ou des ruches mignonnes ont cette jolie simplicité qui convient à la jeunesse. Ses manchettes pointues et ses cols à plis suisses donnent un charmant cachet à une toilette négligée, et ses parures brodées et garnies de dentelle ajoutent beaucoup à l'élégance sérieuse d'une toilette.

Mademoiselle *Anna Loth* varie à l'infini ses coiffures, depuis la simple fanchon et le bonnet paysanné de mousseline et de guipure qui embellissent sans aucun apprêt une jeune et fraîche figure, jusqu'aux couronnes de rubans et de fleurs entremêlées des dentelles les plus précieuses. Quelques bonnets à fonds très tombants de tulle blanc recouverts de dentelle noire, sont ornés en dessus d'entrelacements de coques de velours ; d'autres

ont un petit voile qui retombe sur le bavolet ; d'autres, tout à fait ronds, sont entourés d'une écharpe nouée, et ont des touffes allongées de fleurs dans la garniture. Un charmant petit modèle arrondi et à larges pattes est tout quadrillé de petites blondes entremêlées d'étroits velours noirs, et a sur le côté une branche de laurier rose. Les riches étrangères qui, en passant rue de la Paix, entrent dans ce magasin de la *place Vendôme*, 28, attirées par les coquettes fantaisies qu'elles y ont aperçues, y sont presque toujours retenues et y retournent ensuite en y trouvant à côté des plus séduisantes futilités tous les objets qui concernent la lingerie sérieuse, établis avec un soin minutieux et combinés avec beaucoup d'habileté.

Les coiffures de fleurs se font généralement rondes, mais les grandes fleuristes parmi lesquelles madame *Tilman*, 104, rue de Richelieu, occupe un rang si distingué, introduisent certaines modifications dans leur composition et dans leur forme. Ainsi, nous avons parlé déjà de la couronne Pompadour, qui se compose de trois petites couronnes de nuances différentes posées irrégulièrement, et de ces petites résilles qui se font de toutes les plantes grimpantes comme la clématite, les liserons, le lierre, etc. Cette fois-ci nous en avons surtout remarqué une tout en branches de pensées, avec des pensées plus grandes sur les côtés, mélangées à des roses et à une branche de lilas, et qui se complète par un diadème de pensées plus larges disposées sur un cercle de laiton qui se pose à plat. Nous citerons cette fois :

Une coiffure égyptienne de grandes pensées de velours et de roses, faisant bandeau sur le front, et cache-peigne avec glands d'or.

Une coiffure composée de plumes blanches, de roses et de chêne exotique, d'une grande richesse et seyant à ravir.

Une cérés d'herbe naturelle et d'épis d'or sur le front et en arrière, et de fleurs des champs disposées en cinq touffes distinctes.

Et enfin, une couronne impériale tout en tresses d'or entrelacées avec diadème élevé et trois glands d'or retombant sur le cou. L'écharpe impériale, assortie à la coiffure, se pose en biais depuis l'épaule jusqu'au bas de la jupe. Elle est faite d'une tresse d'or, nouée de distance en distance et entremêlée de glands.

Malgré la saison, on voit encore beaucoup de chapeaux de tulle ornés de dentelle et de velours. La maison de commission *Lassalle et Cie*, rue Louis-le-Grand, 37, vient d'en expédier plusieurs très jolis en tulle blanc, recouverts de dentelle noire et ornés de chicorées de velours, de plumes et de fleurs, principalement de grandes pensées.

Sur les chapeaux de soie piquée, qui sont très en faveur, on met souvent un large nœud à boucles plates, retenu par une agrafe de jais ou d'or. Les nuances préférées sont toujours le violet et le Magenta.

Avec les petites vestes qui, jointes à une simple jupe, complètent un vêtement d'intérieur gracieux et commode, on remplace maintenant les chemisettes plissées par un gilet de même étoffe que tout le reste de la toilette. Une de celles exécutées ces jours-ci par les soins de la maison *Lassalle* pour la fin d'un demi-deuil était en popeline grise,

retonde sur le haricot; d'autres
entourés d'une écharpe noire, et
des de leurs dans la garniture. La
le arrondi et à larges pattes est tou-
sentes extrêmes d'étréts velours
à une brèche de laurier rose. Les
à, en passant sur de la Paix, entrent
à la place Vendôme, 29, situés par
sées qu'elles y ont apertes, y sont
dentes et y retournent ensuite en y
plus séduisantes foliés tous les
la lingerie blanche, établis avec un
saines avec beaucoup d'habileté.
Beaucoup se font généralement rudes,
surtout parmi lesquelles madame Ti-
schelle, occupe un rang si distingué,
y modifications dans leur compo-
sition. Ainsi, nous avons parlé déjà de
ce, qui se compose de trois petites
différentes pièces irrégulièrement
tes qui se font de toutes les parties
climatiques. Les liserons, le lierre, etc.
à avons surtout remarqué une tou-
te, avec des pensées plus gran-
des à des roses et à une branche
simple par un diadème de pensées
sur un cercle de laiton qui se pose
cette fois :
bonne de grandes pensées de velours
sont sur le front, et cache-peu-
sée de plumes blanches, de roses et
d'une grande robe et seyant à
naturelle et d'opéra sur le front
leurs des cheveux disposés en cinq
une impériale tout en tresses d'or
se élevé et trois glands d'or retou-
rnez impériale, assortie à la cor-
depuis l'équale jusqu'au bas de la
côté tressé d'or, noire de distance
ble de glands.
à tout encore beaucoup de cheveux
telle et de velours. La mine de
C. Du, rue Louis-le-Grand, 17, rien
à très jolis en robe blanc, ressu-
et arde de cheveux de velours,
tes, principalement de grandes
sées plates, qui sont très en l'air,
à ornés à boucles plates, ressu-
de d'or. Les tresses petites
de Magenta.
à qui, jointes à une simple jupe,
d'intérieur gracieux et commode,
à les chapeaux plumes par un
à tout le reste de la toilette. Ces
sont-elles par les soins de la maison
Bonnin-denté dans sa papeterie grise,



LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92.

Coiffures et Cofettes de la M^{me} Gagelin, r. de Richelieu, 81.
 Modes et Alexandrine, r. d'Antin, 14. Fleurs de M^{me} de Laère, rue de Richelieu, 8.
 Robes et Garnitures en Passementerie de la Ville de Lyon, Ch. d'Antin, 6.

Pour les robes de chambre, S. Crouzy, dep. rue Montmartre, 123.

Parfums de Violet f. de L. M. L'Impératrice, rue S. Louis, 37.

Etiquettes, Modèles de Desvignes Rives et C^{ie}, r. de Richelieu, 100.
 Ouvrages de la M^{me} de Commaison, Lussalle, et C^{ie}, La Grande, 37.

Entered at Stationers' Hall

LONDON at the Monitor Office, 10, Beek Street, Soho — NEW-YORK Times & C^{ie} General Agents

MADRID P. J. de la Pen

LE M
 de saire. La jupe, tout
 de chaque côté une large
 en dedans, droite en arrière
 dans le milieu de
 et boutoné tou
 avait des poches lora
 le usage, lorsque seulement du
 était bordé d'une large bande d
 de la jupe
 avaient des revers assortie
 en arrière.
 dans la
 les mêmes conséquences
 que les vêtements garleront
 pour les soutenir no
 d'ailleurs d'autant plus qu'
 se sont eff
 immuables qui
 ce qui progress
 qui peut se mettre en har
 introduites dans la t
 soit donnée
 et que be
 la vogue ne soient de
 qu'ont subis les
 la raison de la pré
 d'acier Tutour
 Paris la maison Crouzy, 48
 ces jupes prennent
 elles sont destinées à
 leur tour
 les robes de
 de cuir; m
 depuis si
 un jupon que pou
 des jupes l
 la démarche et
 sensiblement
 des jupes milanaises qui, que
 toujours à un type uniforme, M. Cr
 nouvelles, qui, sous le nom de j
 destinées à devenir exclu
 dignes.
 bien coupées, si habilem
 à la fois si souple et si résis
 cette importante mais
 et comme commodit
 et sur beaucoup de
 les petites filles n'a pas beaucoup va
 plus ou moins de celle-
 les plus uniformes d
 pour elles, les petits vola
 de femmes que d
 sont employés tout un
 Thuret, 45, rue Neu
 à habiller ces gracieu
 quatre volants fron

avec ornements de moire lilas. La jupe, tout unie par le bas, avait seulement de chaque côté une large bande de moire festonnée en dedans, droite en arrière, et une rangée de larges boutons dans le milieu de ces deux bandes. Le gilet, pointu du bas et boutonné tout du long par des petits boutons lilas, avait des poches bordées d'un biais lilas. Le corsage, boutonné seulement du haut et arrondi du bas, était bordé d'une large bande de moire festonnée en dedans comme celle de la jupe, et les manches larges du bas avaient des revers assortis à tout le reste et de gros boutons en arrière.

La conservation du même principe dans la toilette maintient nécessairement les mêmes conséquences. C'est-à-dire que tant que les vêtements garderont leur extrême ampleur, la crinoline inventée pour les soutenir ne pourra pas disparaître. Et elle durera d'autant plus qu'elle n'est pas, comme ses ennemis systématiques se sont efforcés de le dire, une de ces inventions immuables qui doivent nécessairement rester en arrière de ce qui progresse, mais seulement un système qui peut se mettre en harmonie avec toutes les améliorations introduites dans la toilette. Ce n'est pas à dire que cette faculté soit donnée à tous les modèles de jupes qui ont été créés et que beaucoup de ceux qui ont eu un instant la vogue ne soient devenus importables par les changements qu'ont subis les vêtements de dessus, mais c'est là la raison de la préférence méritée qui s'attache aux jupes d'acier Tavernier de Lyon, que représente à Paris la maison *Creusy*, 453, rue *Montmartre*. Non-seulement ces jupes prennent toutes les formes des vêtements qu'elles sont destinées à échafauder (c'est ainsi qu'elles ont retranché leur tournure et suivi la tendance à former la traine que les robes de ville acceptent à l'imitation des manteaux de cour); mais en prévision du retour aux vêtements étroits depuis si longtemps prédit, M. *Creusy* a composé un jupon que pourrait adopter la plus irréconciliable ennemie des jupes bouffantes. Il donne de l'assurance à la démarche et pose gracieusement les robes, sans en augmenter sensiblement le volume.

Pour remplacer l'étoffe des jupes milanaïses qui, quoique variée, se rapporte toujours à un type uniforme, M. *Creusy* en fait fabriquer de nouvelles, qui, sous le nom de jupes françaises, nous paraissent destinées à devenir exclusivement celles du confort élégant.

Les petites brassières si bien coupées, si habilement conditionnées et d'un tissu à la fois si souple et si résistant qui se trouvent également dans cette importante maison, l'emportent aussi comme grâce et comme commodité sur presque tous les anciens corsets et sur beaucoup de ceux que l'on prône actuellement.

La toilette des petites filles n'a pas beaucoup varié. Elle se rapproche toujours plus ou moins de celle des grandes personnes, seulement elle est plus uniforme dans ses ornements. C'est ainsi que pour elles, les petits volants qui ne se voient plus guère aux robes de femmes que dans des combinaisons spéciales, sont employés tout unis.

Deux toilettes de madame *Thorel*, 45, rue *Neuve-Saint-Augustin*, qui excelle à habiller ces gracieuses petites personnes, sont :

Une robe de popeline grise, à quatre volants froncés

qui couvrent toute la hauteur de la jupe. Chacun de ces volants est bordé d'un biais de taffetas écossais. Le corsage est à échelle par devant et par derrière, et les petites manches à double bouffant et à poignet écossais. Le chapeau rond, de feutre noir, bordé de velours, est orné d'un double nœud écossais, retenu par une agrafe byzantine. Les bottines à guêtres sont de taffetas français gris.

L'autre toilette est une robe de taffetas brun à cinq volants, bordés de velours noirs, un chapeau de velours brun, orné d'un nœud de velours noir et d'une aigrette noire et blanche, un manteau à petit collet et à manches larges en tissu algérien noir et blanc, et des bottines de velours noir.

Madame Marie DE FRIBERG.

GRAVURE DE MODES N° 619.

TOILETTE PARÉE DE DÎNER OU DE GRANDE SOIRÉE.

Coeffure ornée de plumes rouge-Magenta et de plumes noires; deux de chaque côté retombent en arrière.

Robe *Gabrielle*, de taffetas rouge-Magenta, ornée de dentelles noires. (La robe *Gabrielle*, de la maison *Gagelin*, est sans couture à la taille.)

Le corsage décolleté est garni devant de petits volants ourlés, hauts de 4 centimètres dans le haut et de 3 dans le bas.

Une ruche de dentelle noire, garnie d'une haute dentelle noire, forme la berthe sur ce corsage et se continue de chaque côté sur la jupe, en se rejetant gracieusement en arrière. Cette garniture de dentelle est posée à plat sur la jupe; elle s'arrête sous un gros chou composé de dentelle noire et de taffetas.

Deux barbes de dentelle noire, avec une ruche au milieu, retombent et sont maintenues à plat sur la jupe.

Tout le devant de la jupe, entre les deux garnitures, est garni de petits volants qui vont *crescendo* de la taille vers le bas, l'avant-dernier ayant 10 centimètres.

Le dernier volant, ayant 25 centimètres, fait tout le tour de la jupe; ce volant a une petite tête ruchée dans toute la partie où il est seul.

La manche est courte et bouffante, recouverte d'une dentelle noire qui dépasse la berthe.

TOILETTE DE VILLE. — Chapeau de velours impérial blanc, garni d'une longue plume blanche et de dentelles et doublé de velours noir.

La passe et le fond sont tout à fait unis, le bavolet de velours impérial est très bas; il est garni d'une haute dentelle.

A cheval, sur le chapeau, il y a une *Jeannette* liserée de satin et garnie de chaque côté d'une dentelle.

Une longue plume blanche est couchée à plat sur le chapeau, descend sur la calotte et retombe sur le milieu du bavolet.

Sous la passe, le bandeau se compose d'une touffe de baies d'or, d'où partent deux petites plumes blanches.

Une touffe de baies de sorbier garnit le côté du dessous.

La garniture des joues est de dentelle blanche, avec un petit velours noir (tout ce qu'il y a de plus petit), passé dans les froncés.

Robe de taffetas gris, ornée de ruches chicorées de taffetas blanc et de petites ruches de dentelle noire.

Corsage montant; taille ronde. Le devant du corsage est boutonné devant et forme deux revers bordés d'une chicorée blanche, avec une petite ruche de dentelle noire au milieu.

Les ruches des revers se réunissent et descendent jusqu'à la ceinture au milieu devant.

La manche, très ample, est plissée à la saignée.

Les plis sont cachés sous une patte bordée par la garniture.

La garniture entoure le bas de la manche.

La jupe a huit lés taillés en *pointe* dans le haut : Un devant, un derrière et trois de chaque côté.

Sur chaque couture, il y a une garniture qui descend en s'arrondissant à 12 centimètres au-dessus du bas de la jupe. Toute cette garniture est composée d'une ruche blanche, avec une petite ruche noire, comme celle que nous avons expliquée pour le corsage.

EXPLICATION DE LA LINGERIE.

N° 1. Bonnet garni de rubans mauve. Une dentelle forme la passe, et de chaque côté il y a des choux de rubans de tafetas. Le fond est mou et de tulle blanc. Une grande dentelle noire est posée en fanchon ; elle est retenue sur la passe par une grosse ruche découpée et un chou sur le milieu. Quatre épingles d'or reliées par des chaînettes fixent cette fanchon sur le fond. Un volant de dentelle noire retombe en bavolet.

N° 2. Bonnet Marie-Stuart orné de ruban rouge Solferino. Le fond est mou ; il est recouvert par un rond composé d'entre-deux brodés et d'une dentelle-guipure. Un nœud garnit le dessus ; une ruche triple de ruban n° 30 garnit les côtés. Une bande de guipure garnit le tour derrière, partant entre la ruche des côtés et garnissant le cou.

N° 3. Bonnet Charlotte. Fond mou composé d'entre-deux brodés et de valenciennes posés en biais. Deux bandes rehaussées de valenciennes et relevées derrière à la nuque forment la garniture. Une grosse crête de valenciennes garnit le dessus de la tête.

N° 4. Bonnet Fanchon. Deux fanchons de tulle de soie brodé blanc garnies de blondes composent tout le fond. Tout le devant est orné d'une blonde coquillée ayant dans chaque vide une coque de ruban. Un nœud plat du même ruban forme le milieu dessus.

N° 5. Robe de petit enfant. Cette robe se compose de bandes festonnées formant des volants, et de parties bouillonnées coupées par une bande festonnée de chaque bord et froncée en petite ruche. Un entre-deux brodé ondule sur le devant avec petits boutons de linge dans chaque vuide. Sur le côté il y a une grande ceinture.

N° 6 et 8. Col et manche ; *parure* nouvelle. Ce col et cette manche se composent de petites bandes en *droit-fil*, sur lesquelles sont posées de petites garnitures de mousseline ourlée très froncées. Cette garniture est coupée par des pattes de velours noir. Chou de bouclettes de velours noir. Le poignet est assez large pour laisser passage à la main.

N° 7. Col Louis XIII. Ce col se compose d'entre-deux de guipure posés en biais, séparés par des pattes de tulle-Bruxelles avec fleurs brodées réappliquées. Une haute guipure un peu soutenue garnit le bas.

N° 9. Manchette assortie au col n° 7.

N° 10 et 12. *Parure* brodée à petites pattes. Le col et la manche se composent de petits carrés de mousseline sur lesquels sont appliquées des fleurs brodées. Chaque petit carré est séparé par un entre-deux brodé. Au col et à côté de la manche il y a une rosette de valenciennes ayant une boutonnière. A chaque extrémité il y a une patte brodée garnie de valenciennes.

N° 11 et 13. Col et manches simples. Trois petites bandes de mousseline brodée et terminées par un rang de piqûres sont *montées* sur un dessous plat.

Nous recommandons à nos abonnées trois publications de PATRONS MODÈLES PARISIENS. Patrons nouveaux éprouvés et coupés dans les meilleures maisons de Paris de manière à pouvoir être garantis parfaits.

PATRONS-MODÈLES DE LA COUTURIÈRE. — Les *Patrons-modèles de la Couturière* donnent, chaque mois, des *Patrons de grandeur naturelle*, d'après les gravures du *Moniteur de la Mode*, de Robes, Corsages, Manches, Pèlerines, Corsets, Manteaux, Mantelets, Fantaisies, Costumes de cour, Pardessus, Amazones, et tout ce qui concerne la confection.

LA LINGÈRE PARISIENNE. — La *Lingère Parisienne* donne, chaque mois, des *Patrons de grandeur naturelle* de tout ce qui comporte la lingerie : Bonnets, Camisoles, Chemises, Jupons, Broderies, Fichus, Pantalons de dames, etc.

LES MODES DE L'ENFANCE. — Les *Modes de l'Enfance* publient, chaque mois, une feuille couverte de *Patrons de grandeur naturelle* des différents vêtements de petits garçons et de petites filles, depuis le premier âge jusqu'à l'adolescence, que la mode sait rendre si coquets et si élégants.

Les tracés de ces publications sont accompagnés d'explications suffisantes pour qu'ils soient parfaitement intelligibles et qu'ils trouvent une application utile, non seulement pour les personnes qui s'occupent spécialement des modes et nouveautés, mais encore dans toutes les familles.

Chacune de ces publications coûte 6 francs par année en France, 8 francs pour l'étranger.

On peut s'abonner aux trois ensemble ou séparément, en adressant le montant à M. Henry Picart, rue des Petites-Écuries, 49, à Paris.

Courrier de Paris.

Il y a des chroniques qui peuvent être fécondes en faits, comme il y a des siècles féconds en miracles. Cela dépend du temps, des saisons, de la semaine de l'année où l'on se trouve, de la pluie et du soleil, du froid et du chaud, mais jamais du chroniqueur. — Est-il besoin de le prouver ? Si mes lectrices avaient le malheur de pouvoir jeter un coup d'œil à la dérobée sur l'amas de notes et de petits papiers accumulés devant moi, sur le tas de livres que j'ai à ma droite, de programmes et de prospectus que j'ai à ma gauche, elles ne me plaindraient que de l'embarras où je suis de savoir par où commencer. Actes de probité à signaler, bonnes nouvelles à annoncer à mon public, services à rendre à celui-ci, justice à celui-là, et que sais-je, sans compter les traits

... et les grands dévouements,
... de bonnes actions outre qu'
... de naissance, de cœur, d'esprit et d'
... lui.
... de vous n'a entendu parler de la prise
... mademoiselle de Beauval, une belle jeune fi
... le moins avec lequel elle a rompu
... par caprice et par dépit, mais avec
... admirable que lui a inspiré un grand
... de l'objet de toutes les conversations e
... étonnées. Pour ma part, je le confes
... qu'on en parle moins, et si du fi
... la nouvelle carmélite pouvait savoir qu
... et si simple a donné lieu à tant de
... sans conviction qu'elle le regrettera
... n'a trop voulu faire de cette circon
... spectacle; on lui a donné une mise
... tout compte. Je blâme très sérieusem
... au fond, je le sais bien, que de louer
... raison, mais pourquoi en faire un br
... de l'honneur? Que les assistants de ce
... profondément émus, je le compren
... comme en voyant tomber sous le cisea
... mère de mademoiselle de Beauval, j'ai
... les larmes leur soient venues aux
... cette jeune fille étendue sur la froide da
... du cercueil et écoutant
... autour d'elle, c'est
... mademoiselle de Beauval,
... qu'on donnât une telle publi
... à cette jeune fille la religion
... de l'âme. Précisément parce que m
... devant nous les murs du cloître entr
... il faut convenir que la publicité a ab
... d'émotion et de larmes.
... exemple qu'on entend prêcher? Des
... celle-là ne se prêchent pas, elles s
... qu'on a la vocation e
... certaine façon. Toutes les saintes femm
... n'y sont point entrées par de
... leur fauter; tant d'honnêtes person
... dans le monde le rang que leur assign
... l'indigence est qu'un fiancé,
... mari, et elles ont montré l
... ces graves circonstances. Il n'y
... ces personnes: voilà ce que vo
... en telle circonstance. Il faut l
... mademoiselle de Beauval a grand
... telle autre femme peut ne
... mériter aucunement le blâme.
... dans les en commençant que la saiso
... dans les richesses qui embarr
... Il a fait froid, il a fait d'épais trou
... c'est plus qu'il n'en faut pour
... sur les pavés de Pa
... de ces âmes dont il convient aux ho
... de ne laisser ignorer ni les périp
... leurs enfants; car c'est une
... dans le cœur de ceux-ci, le plus bea
... la charité, cette charité qui,

de bienfaisance, et les grands dévouements, et les bons livres qui sont de bonnes actions outre qu'ils sont des œuvres de conscience, de cœur, d'esprit et d'intelligence tout à la fois.

Qui de vous n'a entendu parler de la prise de voile de mademoiselle de Beauval, une belle jeune fille, riche et fêtée dans le monde avec lequel elle a rompu soudainement, non par caprice et par dépit, mais avec une résolution inébranlable que lui a inspiré un grand désespoir? Ça été là le sujet de toutes les conversations et de beaucoup de chroniques. Pour ma part, je le confesse, j'eusse souhaité qu'on en parlât moins, et si du fond de sa retraite la nouvelle carmélite pouvait savoir que son acte si grand et si simple a donné lieu à tant de commentaires, je suis convaincu qu'elle le regretterait de toute son âme. On a trop voulu faire de cette cérémonie imposante un spectacle; on lui a donné une mise en scène que, pour mon compte, je blâme très sérieusement. Il ne s'agissait au fond, je le sais bien, que de louer, d'exalter cette résignation, mais pourquoi en faire un bruit si formidable au dehors? Que les assistants de cette scène aient été profondément émus, je le comprends; qu'ils aient frissonné en voyant tomber sous le ciseau la belle chevelure noire de mademoiselle de Beauval, je le conçois; que les larmes leur soient venues aux yeux à la vue de cette jeune fille étendue sur la froide dalle de la chapelle, couverte du drap mortuaire et écoutant vivante le *de profundis* bourdonner autour d'elle, c'est naturel. Mais à coup sûr, ni mademoiselle de Beauval, ni sa famille ne demandaient qu'on donnât une telle publicité à un acte qu'inspiraient à cette jeune fille la religion du cœur et la religion de l'âme. Précisément parce que mademoiselle de Beauval mettait les murs du cloître entre elle et le monde, il était convenable que la publicité s'abstint de tout cet étalage d'émotion et de larmes.

Est-ce un exemple qu'on entend prêcher? Des résolutions comme celles-là ne se prêchent pas, elles s'accomplissent spontanément, quand on a la vocation et l'âme faite d'une certaine façon. Toutes les saintes femmes qui peuplent les couvents n'y sont point entrées par désespoir d'avoir perdu leur fiancé; tant d'honnêtes personnes qui occupent dans le monde le rang que leur assignent le cœur et l'intelligence ont pu perdre un fiancé, mieux qu'un fiancé souvent, un mari, et elles ont montré le courage qui convient en ces graves circonstances. Il n'y a donc pas à dire aux jeunes personnes: voilà ce que vous devrez faire en telle ou telle circonstance. Il faut laisser agir le cœur. Mademoiselle de Beauval a grand mérite d'avoir pris le voile, telle autre femme peut ne le pas faire sans encourir aucunement le blâme.

Je vous disais bien en commençant que la saison entrerait pour beaucoup dans les richesses qui embarrassent un chroniqueur. Il a fait froid, il a fait d'épais brouillards ces jours derniers; c'est plus qu'il n'en faut pour faire surgir dans les mansardes et sur les pavés de Paris de ces milliers de petits drames dont il convient aux bonnes mères de famille de ne laisser ignorer ni les péripéties, ni les dénouements à leurs enfants; car c'est une occasion d'éveiller dans le cœur de ceux-ci, le plus beau de tous les sentiments, la charité, cette charité qui, selon

l'expression de Bossuet « est tout le christianisme ».

Je n'invente pas l'histoire que je vais raconter; elle a une date de quelques jours. Écoutez et apitoyez-vous. Donc, un de ces jours derniers, on vit, à quatre heures du matin, au poste de police du Port-au-Blé, toute une famille, composée de la vieille grand-mère, d'une jeune femme de vingt-trois ans et de ses deux petits enfants. Ces pauvres gens venaient demander asile. Ils grelotaient de froid. Malgré leur dénûment apparent et la souffrance peinte sur leur visage, ils avaient un extérieur de décence et d'honnêteté qui les faisait distinguer à première vue des vagabonds ordinaires et qui prévenait en leur faveur.

Questionnée, la jeune femme raconta, non sans verser des larmes, qu'on les avait mis à la porte d'un garni où ils logeaient à Vaugirard, parce qu'ils n'avaient pu payer une somme de 5 francs dont ils étaient redevables. Ils erraient depuis longtemps dans la nuit froide et humide, et c'est en voyant ses petits enfants près de succomber à la fatigue, que la jeune mère s'était décidée à réclamer du secours.

On s'empressa d'admettre cette malheureuse famille dans le poste et de lui faire place près du poêle. Informé de ce qui se passait, le syndic des forts fit parmi eux une collecte, laquelle produisit 35 francs. En même temps l'une des dames factrices à la Halle offrit de loger gratuitement pendant trois mois ces honnêtes gens.

Ils étaient venus à Paris dans l'espoir d'y retrouver le mari de la jeune femme qui, depuis trois ans, l'avait abandonnée avec ses deux petits enfants. On a recherché cet homme, et l'on a découvert qu'il était employé en qualité de cantonnier dans le service de la salubrité. Il y a lieu d'espérer qu'un rapprochement s'opérera entre le mari et la femme, et que la position de toute la famille s'améliorera.

Est-ce trop demander que de dire aux mères: apprenez à vos enfants combien il y a de misères de ce genre dans Paris, et combien de petits enfants comme les vôtres, meurent de froid et de faim! Les chroniqueurs n'ont pas l'autorité nécessaire pour donner de tels conseils; cette autorité appartient de droit aux écrivains qui, comme M. Jules Delbrück, savent faire de si bons et de si beaux livres, si utiles pour la jeunesse et pour l'enfance. L'exemple, le conseil, l'enseignement, tout cela est de son ressort, et je vous prie de croire, ô mères! qu'il s'en tire admirablement, et de façon à vous plaire, ô enfants!

M. Jules Delbrück s'est dévoué, depuis bien des années, à l'éducation de l'enfance et de la jeunesse par la plume qu'il manie à merveille. S'il en est parmi mes lectrices qui ne connaissent pas cet aimable écrivain (cela me surprendrait fort), et qui ne savent pas quelle douce et bonne morale il enseigne aux enfants, qu'elles recourent bien vite au charmant et splendide livre que vient de publier M. J. Delbrück sous le titre: *Récréations instructives* (1). Le titre dit beaucoup, la composition de l'œuvre en dit bien davantage. L'idée est ingénieuse; en outre elle est facilement accessible à l'intelligence de la jeunesse, par une heureuse combinaison de magnifiques

(1) Borrani, éditeur, rue des Saints-Pères, 9.

dessins coloriés joints au texte dû à la plume d'écrivains spéciaux dont quelques-uns brillent au premier rang de notre littérature contemporaine. C'est l'instruction pratique et agréable, c'est la morale émouvante et simple ; on s'instruit en ce beau livre, par l'esprit, par le cœur, par les sens tout à la fois. On parle déjà d'étrennes à donner. Puisque le moment approche de prononcer ce mot, parlons-en ; certes, je vous le dis en toute sincérité, je ne connais pas de plus belles étrennes à donner à la jeunesse que l'ouvrage de M. Delbrück.

Ce livre, qui traite de tout et d'une façon si merveilleuse, me fournit matière tout naturellement à vous annoncer un acte tardif, mais bien senti de reconnaissance. Il y avait au commencement du XIV^e siècle, un modeste ouvrier nommé *Baptiste Cambrai*, qui le premier tissa cette toilette que vous connaissez tous, et dont beaucoup de personne ne savent peut-être pas le nom de l'inventeur. *Baptiste Cambrai* a fait la fortune de sa ville natale et de toute une partie de la France. A peine songeait-on même à *Baptiste Cambrai*, quand ses compatriotes parlaient de la *batiste* ! Mais l'un d'eux, un sculpteur de talent et de cœur, M. *Guerlain*, vient de reproduire l'image de l'humble ouvrier de Cambrai, qui mérite bien à coup sûr de prendre place à côté des plus grands hommes.

De la lecture d'un bon livre, et de l'œuvre d'un bon cœur à de la bonne musique, il n'y a pas loin. Tout ce qui est bon et beau se touche, se ressemble et s'assemble. Sans autre forme de procédé, je vous demanderai si vous avez assisté au concert donné le 17 novembre dans la salle du Grand Orient de France, pour une œuvre de secours ? Les artistes de talent ne manquent jamais d'apporter le tribut de leur talent à ces solennités. Ce sont des occasions où ils tiennent à briller, et leur cœur les y pousse plus que l'ambition d'un succès. Au concert dont je vous parle, la foule qui s'y pressait a applaudi avec enthousiasme une pianiste d'un très grand mérite, madame *Pithon-Chéret*. On ne joint pas plus de sentiment à plus de finesse dans l'exécution ; plus de brillant à plus d'élévation, rarement on rencontre l'émotion unie à tant de sûreté et à une méthode plus complète. Le succès de madame *Pithon-Chéret* a été complet ; il a été double, car l'artiste et la femme y ont eu chacune sa large part.

J'en appellerais volontiers, pour confirmer mon jugement, à l'opinion de *Stamaty*, cet habile professeur qui a assez de talent pour enseigner encore aux professeurs ! Qui ne connaît le nom de M. *Stamaty* ? Qui ne sait de quel goût il est doué, et quelle science profonde il apporte dans l'enseignement, et quel goût il inculque, à force de patience, à ceux mêmes qui paraissent en manquer le plus ? M. *Stamaty* a une ambition très bien justifiée, celle de faire des professeurs. Il entend rivaliser avec le Conservatoire. Heureusement son talent et son expérience sont à la hauteur de son ambition. M. *Camille Stamaty* vient d'ouvrir un cours de piano pour les jeunes gens et pour les jeunes filles qui se destinent au professorat et à la carrière artistique. Ce n'est pas un cours ordinaire que celui-là ! C'est une véritable école que M. *Camille Stamaty* a la prétention de vouloir fonder, et tel élève qui obtiendra un premier prix à cette école aura le droit

d'en être aussi fier que s'il sortait lauréat du Conservatoire. Je ne puis que mentionner le fait, c'est une bonne nouvelle que je donne. MM. *Pleyel* et *Wolf* vous en diront plus long que moi, mais ils ne vous diront pas avec plus de sincérité que je vous le dis, moi : M. *Camille Stamaty* est un des premiers professeurs de ce temps !

X. EYMA.

MÉLANGES.

Au moment où S. M. l'Impératrice des Français visite l'Écosse, il sera intéressant de connaître à quelle époque remonte la vieille demeure habitée aujourd'hui par la famille *Hamilton*. *Hamilton-Palace*, où se trouve en ce moment l'Impératrice, est la plus noble et la plus ancienne résidence d'Écosse ; c'est la seule qui ait droit, après les résidences royales, au titre de palais.

Le château, d'une construction et d'une architecture magistrale, date du XIV^e siècle ; il est du style de l'époque d'*Elisabeth la Grande* et du roi *Jacques I^{er}*.

Rien n'égale la majestueuse configuration de cet édifice sévère et élégant à la fois, contrastant avec les riantes perspectives qui l'entourent.

En face s'étend l'île d'*Arran*, qui forme avec l'île de *Brute* le comté d'*Arran*.

Cette île, d'une étendue de plus de 1000 hectares, est baignée par la *Clyde*, qui la fertilise. Emaillée de prairies, de champs richement cultivés et de bouquets d'arbres accidentés, elle réunit par sa situation exceptionnelle, au prestige du paysage le plus animé, les bienfaits d'un air pur et vivifiant.

Ossian, dit-on, y a passé les dernières années de sa vie.

Hamilton-Palace est à quelques milles de *Glasgow*.

Le duc actuel est un homme de suprême distinction ; c'est le grand seigneur écossais par excellence ; chez lui s'exerce une hospitalité princière et bienveillante tout à la fois. Il est né le 18 février 1811, a épousé le 23 février 1843 la princesse *Marie de Bade*, dont il a eu trois enfants : une fille, aujourd'hui mariée, et deux garçons, l'un né en 1845 et l'autre en 1847.

Le duc d'*Hamilton*, marquis de *Douglas* et de *Clydesdale*, possède en Écosse, outre son gouvernement du palais d'*Holy-Rood*, cinq résidences seigneuriales, savoir :

Hamilton-Palace, dans le *Lamarkshire* ; *Kinniel House*, dans le *Linlithgowshire* ; *Brodick Castle*, dans le *Buteshire* ; *Ashton Haull*, dans le *Lancashire*, et *Easton-Parc*, dans le comté de *Suffolk*.

L'Académie des Beaux-Arts vient d'élire un membre dans la section de peinture, en remplacement de M. *Hersent*.

L'élection a été très laborieuse. Il y a eu douze tours de scrutin, presque autant que de candidats ; mais, dès le

premier tour, sur 37 votants les voix se sont réparties sur dix d'entre eux seulement, savoir : M. Hesse, 9 voix; M. Lehmann, 6; M. Meissonnier, 6; M. Signol, 5; M. Larivière, 3; M. Cabanel, 3; MM. Gérôme, Yvon, Rouget, Hébert, chacun 1 voix. Une voix a été perdue.

Au 12^e scrutin, M. Signol a été élu par 22 voix contre 13 données à M. Meissonnier; 2 voix sont restées fidèles à M. Hesse.

.

Dans sa séance du 16 novembre, l'Académie des Beaux-Arts de Berlin a nommé membres correspondants les artistes français suivants : MM. Fleury et Cogniet, peintres d'histoire, et M. Duban, architecte.

.

On fait disparaître en ce moment les échafaudages qui ont servi à élever les nouvelles constructions du palais des Beaux-Arts en face le quai Malaquais. Une grande porte cintrée donnera accès au public dans le nouveau palais. Un double et large escalier de pierre conduira dans la galerie du haut, éclairée du côté du nord par douze fenêtres et par trois baies en œil-de-bœuf. Une spacieuse galerie qui sera, dit-on, consacrée à l'exposition permanente des moulages conservés dans les magasins du Louvre, doit relier les bâtiments dont il s'agit à ceux de l'ancienne école qui occupe, comme on le sait, tout l'emplacement de l'ancien couvent des Petits-Augustins.

.

Aux Tuileries, on poursuit très activement de grandes réparations dans un des pavillons du milieu, faisant partie de l'ancien château Philibert Delorme, et l'on remanie, au premier étage, la chambre à coucher de l'Impératrice, qui était celle des rois Louis XVIII et Charles X. Ces travaux ne sont que provisoires, car on est toujours dans l'intention de reconstruire le palais sur un plan entièrement neuf.

.

Nous avons déjà parlé du parc de Monceaux et des trouées qu'on y faisait pour faire passer les nouveaux boulevards. Aujourd'hui les travaux de nivellement se dessinent et l'on peut déjà voir que si ce beau vestige des anciennes splendeurs du XVIII^e siècle n'est pas complètement détruit, il sera au moins fortement ébréché. Toutefois, comme il était à peu près interdit au public, le public saura gré de ce dont on va lui donner la jouissance.

Le pont, le château de la Barbe-Bleue, l'ancre de Polyphème, la Naumachie seront conservés et restaurés, les beaux arbres des massifs seront respectés. Les fleurs, ce luxe qui manquait à Monceaux, seront prodiguées en plates-bandes et en massifs, comme aux Champs-Élysées, et une nouvelle cascade sera ménagée dans l'un des plus beaux sites.

Le parc sera clos sur trois faces par des grilles d'un modèle uniforme, élevées par les propriétaires riverains. Entre ces grilles et les hôtels à construire, maisons de luxe d'où sera exclu tout commerce, régnera une zone de

parterres en bordure sur le parc, dont elle prolongera la vue. Sur la quatrième face, celle qui maintenant est longée par l'ancien boulevard extérieur, s'élèvera une grille dessinée dans le style riche et élégant de la fin de Louis XV. Elle aura des proportions tout à fait monumentales. Le nouveau jardin sera entouré par une allée de ceinture donnant accès aux jardins des hôtels, et traversé par deux allées carrossables de quinze mètres de large. Tout le reste, sur une superficie de deux hectares, sera livré exclusivement aux piétons.

Quatre entrées seront ouvertes : la première en face de l'avenue Monceaux, venant de la place de l'Étoile; la seconde sur l'ancien boulevard extérieur, en face de deux grandes voies projetées à travers la plaine des Batignolles, et aboutissant aux deux côtés de la Rotonde; la troisième sur le boulevard de Malesherbes, et la quatrième sur la rue de Valois, à l'intersection des rues de Lisbonne et de Messine.

.

Voici ce qu'on lit dans une correspondance, relativement au nouveau palais de la Bourse de Marseille :

Les dépenses totales de ce monument, évaluées dans le principe à 5 millions de francs, s'élèvent aujourd'hui à 9 millions. M. Lepautre, horloger de Paris, est ici depuis quinze jours avec trois de ses ouvriers; il installe une magnifique horloge, coûtant 38,000 fr. et qui n'a pas son égale dans le monde. Elle est plus belle que celle de la Bourse de Londres, qui passait pour le modèle du genre. Cette horloge a, indépendamment du grand cadran marquant l'heure de Marseille, quatre petits cadrans donnant les heures de Trieste, de Paris, de Cadix et de Constantinople. La grande salle d'honneur de la chambre de commerce est magnifique. Il est question d'y faire une cheminée dont le devis s'élève à 40,000 fr.

Louis DE SAINT-PIERRE.

LA DOT D'OLIVETTE.

Kerglus marchait à grands pas, la tête en l'air, le nez au vent, sur la route qui conduit de Brest à Guipavaz. Son chapeau de toile cirée était fièrement posé sur l'oreille; le large col de sa chemise bleue s'étalait avec orgueil sur une veste à boutons de cuivre reluisants comme l'or; son pied, chaussé d'escarpins, était lesté et coquet! en un mot, Kerglus avait l'air tout à fait crâne et gentil.

Sa bonne figure ronde souriait et reflétait à peine dix-sept ans, malgré le hâle vieillissant que l'atmosphère marine et le soleil du tropique lui avaient imprimé. Dans ses yeux il était facile de lire le contentement de soi-même, et dans sa marche rapide l'impatience d'un prochain bonheur.

Kerglus, en effet, allait revoir son bourg natal et sa vieille mère, et sa chère sœur Olivette, et sa chaumière, et ses amis. Il était parti mousse; il

MÉLANGES.

M. l'Impératrice des Français vient de commander à quelle époque les nouveaux habits qu'elle portera au château de Compiègne, où se trouve en ce moment la plus noble et la plus riche collection de robes de chambre, au titre de palais.

La construction et d'une architecture moderne; il est dit que de l'époque de Louis XIV.

est une configuration de cet édifice à Paris, construite vers les années 1700.

de l'Oran, qui forme avec l'île de la Réunion, plus de 1000 hectares, et qui la fertilise. Ensemble de prairies, cultures et de bosquets d'arbres par sa situation exceptionnelle, et le plus aimé, les habitants d'un air à Paris les dernières années de sa vie à quelques milles de Gisors.

un homme de supérieurs distinctions; et d'ailleurs par excellence; chez lui de précieuses et bienveillante tout à l'été 1811, à l'époque de la 21^e de Marie de Bade, dont il a eu trois jours lui mariée, et deux autres, entre en 1817.

de la comtesse de Douglas et de Clémentine, entre son gouvernement et, cinq résidences impériales.

des de la comtesse; Amiel Rouze, et; André de Caste, dans le Département de la Sarthe, et Caumont-Perr.

Beaux-Arts vient d'être un membre de l'Académie, en remplacement de M. Ber-

libertine. Il y a eu deux tours de scrutin; mais, dès le

revenait quartier-maître, après une expédition de trois années à travers les océans du globe. Son intelligence, sa bonne conduite et son aptitude au travail l'avaient fait remarquer de son capitaine qui l'avait tout de suite pris en affection. Son intrépidité et son sang-froid dans quelques bourrasques épouvantables où la frégate qu'il montait avait été sur le point d'être engloutie, lui avaient mérité son avancement.

De retour à Brest, et près de repartir pour une croisière dans la mer du Nord, il avait obtenu un congé de trois jours, et son intention était de les employer à se divertir royalement. Grâce à ses longues économies et à la générosité de son capitaine, il avait l'escarcelle la mieux remplie de tous les quartiers-maîtres du monde... Il possédait une somme de cinq cents francs.

— Trente-six mille bastingages ! murmurait-il en se frottant les mains, je n'ai que soixante heures à moi, mais c'est égal, je saurai si bien les remplir, que ça pourra passer pour un mois de plaisir et de fête. Ah ! les amis ! nous allons nous divertir joliment, n'ayez pas peur ; je ne vous ferai pas ronger du biscuit de mer, ni avaler de l'eau trouble ou salée. En avant le vin ! tout ce qu'il y a de mieux ! La volaille à la broche ! Salut au *quin ardent*, comme on dit au pays ; l'eau-de-vie fait la gaieté ! Mais, une minute, ma mère et ma sœur avant tout ? La moitié de ma bourse pour elles, pour elles mes plus beaux napoléons !

A ces mots il se prit à sauter joyeusement, car la pensée d'une bonne action redouble le bonheur ou console les chagrins.

Bientôt il aperçut le clocher dentelé de son village ; son cœur tressaillit ; il se prit à courir. Un quart d'heure après, il était devant la gracieuse chaumière de sa famille.

C'était un dimanche ; sa mère et sa sœur, assises sur un banc de pierre près de la porte, au-dessous de l'unique fenêtre qui éclairait l'intérieur, filaient leur quenouille ; elles semblaient pensives et tristes : leurs regards étaient fixés à terre, et je ne sais quoi de découragé se trahissait dans leurs mouvements. Kerglus s'arrêta un instant à les contempler sans bruit ; il vit une larme furtive tomber des yeux de sa mère sur son tablier de toile grise.

A cette vue il sentit que sa gaieté s'envolait et que son cœur commençait à se gonfler. Il s'approcha doucement et vint s'agenouiller aux pieds de la vieille femme.

— Pourquoi pleurez-vous, ma bonne mère ? dit-il en la pressant dans ses bras.

La mère Kerglus poussa un cri ; alors, reconnaissant son fils, elle éclata de joie, elle le couvrit de baisers et de larmes ; puis, voyant les galons d'or

qui barraient les manches du jeune marin, elle faillit devenir folle de surprise et de bonheur.

Brave femme ! elle aimait son fils, et ce n'était pas sans les plus vifs regrets qu'elle avait consenti à ce que son Kerglus s'engageât dans la marine pour satisfaire un goût déterminé.

— Sainte Vierge ! s'écria-t-elle, déjà quartier-maître, mon cher petit ! Mais c'est une bénédiction du ciel ! Vois donc, vois donc, Olivette, comme ton frère est beau garçon ainsi !

Et elle embrassait encore son fils avec effusion de sorte qu'Olivette, qui avait déposé sa quenouille et qui s'était levée pour souhaiter la bienvenue à Kerglus, ne trouvait pas le plus petit moyen d'en venir à bout.

Enfin les étreintes maternelles se ralentirent, et le jeune marin reçut sa sœur dans ses bras. Sa sœur, plus âgée que lui de quatre ans, avait été pour ainsi dire ; sa seconde mère ; aussi possédait-elle une bonne part de ses plus douces affections.

Quand la première impression de surprise et d'allégresse se fut dissipée, on rentra dans la chaumière, et tout ce que le babut renfermait de meilleur en beurre, lard et crêpes, fut proprement étalé sur la table.

Notre ami Kerglus avait, comme nous l'avons vu, des intentions gastronomiques qui allaient jusqu'au raffinement ; la collation rustique qu'on lui présentait n'était pas de nature à le séduire beaucoup. Toutefois, il sentit que refuser de lui faire honneur, ce serait sans doute contrarier sa mère et sa sœur empressées à le servir ; il s'attabla donc et déjeuna aussi volumineusement que s'il eût été à la table d'Apicius ou de Trimalcion. Il se promettait bien d'ailleurs que la délicatesse de son souper le dédommagerait de la grossièreté des mets qu'il dévorait avec tant d'ardeur.

Tandis qu'il officiait de la sorte, il n'oubliait pourtant pas qu'il avait trouvé sa mère et sa sœur dans la tristesse et dans les larmes. Ils les interrogea sur la cause de leur chagrin avec toute la sollicitude d'un fils et d'un frère ; mais elles lui répondirent que leurs ennuis avaient disparu à son aspect, et qu'elles ne s'en rappelaient plus le motif.

— Au diable les petits tourments ! s'écria la mère Kerglus en versant à son fils d'un bon vin de Bordeaux qu'elle réservait pour les grandes occasions. Te voilà, mon garçon, nous sommes contentes, c'est tout ce que nous pouvons te dire.

Quand il eut terminé son repas, Kerglus tira gaïement son escarcelle de sa poche ; elle était ventrue comme un pingouin ; il en desserra les cordons d'un air malin et en versa le contenu sur la table, puis il regarda les deux femmes pour jouir de leur étonnement.

Kerglus et Olivette ouvrirent
une de tant d'or et d'argent et
sur sa fortune. Le jeune
à compter son trésor, et, faisant
à sa mère et remit l'a
cette action, la mère
émoi, et embrassa enco
Sans mentir, c'était
les larmes ruiss
Olivette était dans l'admiration ;
Kerglus, il croyait avoir fait
pour en ressentir le moindre
mon cher petit, lui dit la
vous ne prendrez pas les épargn
à qui nous possédons, joint à
Garde tout cet argent,
nécessaire qu'à nous.
comptant ces mots, elle enleva ad
de ses mains de son fils, et, mal
de celui-ci, elle y remit la par
à elle.
allez toujours, ma mère, di
à l'aise, remettez jusqu'à la derni
ce que cela me fait ? Je n'aurai qu
à les compter de nouveau.
— Que veux-tu que nous fassio
à ton Kerglus ? lui dit Olivette e
à elle.
— Tout ce que je voudrais, c'est
à le jeune marin avec humeur.
à elle riposta, la mère et la fille é
à elle regarda ; une ombre de mélanc
à son nez visage ; il y eut un m
à elle d'insinuation qu'Olivette rompit
— Merci, mon frère, fit-elle d'u
à elle les remercia de son
à elle je n'en profiterai pas ; il es
à elle ne m'arrivera jamais. Va, garde
à elle lui dit avec ; je sais que le mar
à elle au port, aime à se reposer des
à elle de la mer.
— Ah, la sœur plus vexante qu'un rei
à elle moitié rieur, moitié sérieux
à elle n'en restera pas assez pour toutes
à elle monde ? Songez donc que je n'a
à elle avec vous !
à elle avait-il lancé cette exclamation
à elle regarda de bonne mine entra dans
à elle C'était un ancien camarade de h
à elle avait fait cordiale et l'on trinqua. N
à elle n'en jura pas à propos de contin
à elle la différence relatif au portage de s
à elle quand d'y revenir plus tard, et de
à elle ne la route plutôt que de les garder
à elle tout en conversant de chose

La mère Kerglus et Olivette ouvrirent de grands yeux à la vue de tant d'or et d'argent et le félicitèrent beaucoup sur sa fortune. Le jeune marin se prit alors à compter son trésor, et, faisant deux parts égales, offrit l'une à sa mère et remit l'autre dans son escarcelle. A cette action, la mère Kerglus se leva fortement émue, et embrassa encore son fils avec enthousiasme. Sans mentir, c'était pour la dixième fois au moins ; les larmes ruisselaient de ses yeux. Olivette était dans l'admiration ; elle pleurait. Quant à Kerglus, il croyait avoir fait une chose trop naturelle pour en ressentir la moindre vanité.

— Non, non, mon cher petit, lui dit la mère Kerglus, nous ne prendrons pas tes épargnes ; Dieu merci, le peu que nous possédons, joint à notre travail, nous suffit. Garde tout cet argent, il pourra t'être plus nécessaire qu'à nous.

En prononçant ces mots, elle enleva adroitement l'escarcelle des mains de son fils, et, malgré la résistance de celui-ci, elle y remit la part qui lui avait été faite.

— Allez, allez toujours, ma mère, dit Kerglus d'un air fâché, remettez jusqu'à la dernière pièce, qu'est-ce que cela me fait ? Je n'aurai qu'une peine, ce sera de les compter de nouveau.

— Eh ! que veux-tu que nous fassions de tout cela, mon bon Kerglus ? lui dit Olivette en lui serrant la main.

— Quand ce ne serait que pour te faire une dot ? répliqua le jeune marin avec humeur.

A cette réplique, la mère et la fille échangèrent un regard rapide ; une ombre de mélancolie se répandit sur leur visage ; il y eut un moment de silence et d'hésitation qu'Olivette rompit aussitôt.

— Merci, merci, mon frère, fit-elle d'un air pensif, je te suis bien reconnaissante de ton offre généreuse ; mais je n'en profiterai pas : il est probable que je ne me marierai jamais. Va, garde ton argent et amuse-toi bien avec ; je sais que le marin, quand il descend au port, aime à se refaire des fatigues et des ennuis de la mer.

— Mais, ô sœur plus vexante qu'un requin ! s'écria Kerglus moitié rieur, moitié sérieux, est-ce qu'il ne m'en restera pas assez pour toutes les bombances du monde ? Songez donc que je n'ai pas trois jours à passer avec vous !

A peine avait-il lancé cette exclamation, qu'un jeune paysan de bonne mine entra dans la chaumière. C'était un ancien camarade de Kerglus ; la rencontre fut cordiale et l'on trinqua. Notre jeune marin ne jugea pas à propos de continuer devant témoin le différend relatif au partage de son argent ; il se promit d'y revenir plus tard, et de semer les écus sur la route plutôt que de les garder pour lui. Seulement, tout en conversant de choses indiffé-

rentes, il ne manqua pas de décocher de petits traits qui voulaient être piquants, contre l'obstination que certains parents mettent à se refuser aux désirs de leurs enfants.

Son camarade, beau garçon de vingt-deux ans à peine, à l'air doux et bon comme une jeune fille, se rangea de son opinion et déclara formellement que les pères et mères n'existaient que pour le malheur de leur progéniture. Peu s'en fallut qu'il n'arrosât cette déclaration de deux grosses larmes qui venaient de s'arrondir sous ses paupières et qu'il dévora péniblement.

— Eh bien ! lui dit Kerglus étonné, qu'est-ce que tu as donc, mon cher Penaros ? On croirait que tu as envie de pleurer. Es-tu mécontent de ta famille ?

— Quoi ! tu ne sais pas ?... Ta mère et ta sœur ne l'ont donc pas dit...

— Pas un mot de tes peines, mon vieux camarade, répondit Kerglus en lui secouant rudement la main ; peut-on savoir ce qui te chagrine, l'ami ?

— C'est bien simple, mon cher Kerglus : je voudrais me marier avec ta sœur ; Olivette y consent, la mère aussi ; mais mon père y met une condition.

— Une condition ? Et laquelle ?

— Ah ! dame, il existe au milieu de la métairie une grande pièce de terre qui appartient à M. Trévecar, le maître d'école. Eh bien ! mon père veut que ma future m'apporte cette pièce de terre en mariage, afin que je puisse être entièrement chez moi et que je n'aie plus aucune discussion avec M. Trévecar, qui est un peu difficile, le cher homme. Malheureusement, notre digne maître d'école ne veut vendre qu'au comptant, et il veut vendre fort cher ; six cents francs ce qui en vaut tout au plus quatre. Ta mère ne peut disposer de cette somme. J'ai voulu faire comprendre à mon père que la possession de cette pièce de terre ne me rendrait pas plus heureux, et qu'à force d'économie je parviendrais à l'acheter plus tard, ça été comme si je chantais. Mon père m'a répondu que j'entendais mal mes intérêts et qu'il me refusait son consentement. Encore tout à l'heure, il m'a répété la même chose.

— Voyez donc quel horrible père ! dit Kerglus en souriant ; il veut à toute force enrichir son fils en le mariant convenablement ! Si ce n'est pas une abomination !

— Eh ! l'argent ne fait pas le bonheur ! s'écria Penaros.

— Non, mais on prétend qu'il y contribue beaucoup, répliqua Kerglus. Allons, allons, ne désespère pas, mon vieux Penaros, reprit-il d'un air singulièrement moqueur ; ma mère et ma sœur, à force de travail, finiront bien par trouver, d'ici à une dizaine d'années, les six cents francs au bout de leurs que-

nouilles. Alors, si tu as la patience d'attendre, nous verrons à vous unir, Olivette et toi. Que diable veux-tu, mon cher ami, mieux vaut tard que jamais! je serai de la noce.

Penaros ne goûta pas la plaisanterie; il devint tout à fait triste. Olivette qui desservait la table, regarda son frère avec une expression de léger reproche. La mère Kerglus le gronda un peu de plaisanter ainsi sur un sujet qui éveillait leurs regrets à tous les trois. Mais la gaieté de tarda pas à revenir.

Le bruit de l'arrivée du jeune marin s'étant répandu dans le village, les gars de l'endroit arrivèrent bientôt pour revoir leur ancien camarade.

On alla au cabaret où les rasades se succédèrent avec une rapidité digne des libations homériques. Kerglus et Penaros burent seuls modérément.

Lorsqu'ils virent que leurs compagnons, fort mal d'aplomb sur leur séant, chancelaient déjà et déraisonnaient de la belle manière, ils s'échappèrent du cabaret. Kerglus alla faire des visites de politesse au maire et au curé, et Pénaros se rendit pour l'attendre à la chaumière de la mère Kerglus. Quand le jeune marin rentra, il était tard, le souper attendait depuis longtemps.

— Il paraît que M. le maire et M. le curé t'ont fait jaser sur tes voyages, dit la mère Kerglus; la soupe aux choux est trempée depuis une heure au moins.

— Bien des pardons, ma mère; je n'ai pas mal jasé, en effet, et, ma foi! j'ai oublié l'heure.

— Bah! nous n'en mangerons que davantage, reprit la bonne femme. Allons, à table! Attaquez la soupe; pendant ce temps-là je vais vous faire l'omelette au lard.

— Et nous nous en lécherons les doigts; car je me rappelle que vous la faites à la perfection, dit Kerglus en servant avec une noble impartialité des assiettes remplies jusqu'au bord... Vraiment, reprit-il, j'avais d'abord envie de mettre en l'air le meilleur cuisinier de Guipavaz; mais j'ai réfléchi que nulle part on ne *fricote* si gentiment que chez vous; et je me suis dit que je serais bien bête d'aller dépenser mon argent pour ne pas manger mieux à l'auberge qu'à votre table. Ai-je bien fait, mère?

— Très bien, mon garçon, très bien.

— Voilà une soupe, dit Penaros, qui ferait revenir un ou plusieurs morts.

— C'est Olivette qui l'a soignée, dit la mère Kerglus, et c'est soigné, on peut le dire, en conscience.

— Ça ne m'étonne pas, répliqua galamment Penaros.

— Eh! eh! l'ami Penaros, dit le jeune marin d'un air taquin et sournois, tu ne serais pas fâché, au retour des champs, de trouver chez toi de la soupe

de cette façon. Diable! tu n'es pas dégoûté, mon vieux, et je serais bien de ton avis; avec ça que la petite sœur est gentille et bonne à croquer. Décidément il faut que ton honnête père soit dur à cuire, pour ne pas céder à toutes ces grandes considérations; et, parbleu! il faudra que j'aie le voir pour tâcher de le mettre à la raison, et pas plus tard que ce soir encore.

— Oh! l'ami Kerglus, je suis bien sûr que tu n'obtiendras rien de lui. Quand une fois il s'est mis une idée en tête, le diable ne l'en ferait pas démodre.

— Voyez-vous ça, l'entêté! Mais c'est égal, nous verrons. Suffit.

L'omelette était cuite à point; la mère Kerglus la servit brillante comme un lingot d'or, à côté d'un plat de choux surmonté d'un magnifique chapiteau de lard; puis la bonne femme se mit à table, et il se fit un redoublement dans l'activité des mâchoires de nos quatre convives.

Après souper, Kerglus se rendit chez le père Penaros, tandis que sa mère, sa sœur et son camarade allèrent se promener aux environs du village, dans de jolies avenues tapissées d'herbe fleurie et couvertes d'un berceau de feuillage. On appelle ces avenues des *coulées* au pays. Kerglus les y rejoignit bientôt; il avait l'air contrit et leur annonça que le papa Penaros était inexorable, qu'il ne voulait rien rabattre de son exigence.

En disant cela, Kerglus se mordit la lèvre comme s'il eût voulu réprimer un sourire à la vue de la piteuse mine de son pauvre ami.

— Je te l'avais bien dit, Kerglus, fit Penaros tristement.

— Hélas! que veux-tu, mon cher, il faut bien en prendre son parti.

— Tu en parles bien à ton aise, toi, camarade; si tu étais à ma place...

— Si j'étais à ta place, répliqua Kerglus avec gaieté; peste! je ne désespérerais pas si vite. Ecoute, l'ami, viens demain soir à la maison, après ton travail; nous souperons encore ensemble; n'est-ce pas, mère, que tu ne demandes pas mieux?

— Certainement, certainement, mon garçon.

— Le père Penaros, reprit Kerglus, m'a promis d'être aussi des nôtres pour fêter ma bienvenue en même temps que mon prochain départ. Eh bien! nous lui parlerons de la chose entre la poire et le fromage, comme on dit. Olivette nous soignera encore une soupe dans le genre de celle de ce soir; la mère fera sauter le bouchon de deux de ses bouteilles en réserve; tout cela mettra le bonhomme Penaros en belle humeur; et, où le diable s'en mêlera, où je compte bien que ces repas sera celui de vos fiançailles.

Penaros hochha silencieusement la tête, Olivette regarda son frère avec des yeux où se reflétait je ne sais quoi de soupçonneux et d'inquiet. Kerglus prit aussitôt l'air le plus calme et le plus insoucieux du monde. Quant à la mère Kerglus, elle ne songeait en ce moment qu'à la composition de son souper pour recevoir le plus honorablement possible son compère Penaros.

Le lendemain soir, Olivette dressa la table, elle la couvrit d'une nappe blanche, luxe inouï chez les pauvres paysans bretons. Au lieu de cinq couverts, la jeune fille en mit dix; car son frère avait invité dans la journée cinq personnes de plus. Le père Penaros et son fils furent les premiers arrivés; puis vinrent deux parents des Kerglus et deux des Penaros.

On n'attendait plus que le jeune marin et un convié dont on ignorait encore le nom. Kerglus arriva enfin; il était accompagné du notaire de l'endroit.

— Voici monsieur le notaire, dit Kerglus; il veut bien honorer notre souper de sa présence. C'est bien aimable à lui, n'est-ce pas?

Tous les conviés s'inclinèrent devant le nouveau venu, homme d'une apparence toute rustique; sa physionomie était ouverte et spirituelle.

— Bonjour, mère Kerglus, bonjour, père Penaros, bonjour la société, dit-il en riant. Eh bien! il paraît que nous soupions ensemble. Oh! oh! ça sent la chair fraîche ici! Gare les indigestions!

Les conviés se prirent à rire à gorge déployée. Il y avait dans ce bon gros rire quelque chose qui sentait un appétit dévorant.

— A table! s'écria la mère Kerglus.

La compagnie fit un mouvement pour se placer; mais le notaire l'arrêta court.

— Un instant, messieurs, un instant, dit-il, peste! comme vous êtes pressés de jouir! Mais nous avons un contrat à signer avant de nous mettre à table.

— Un contrat! s'écria-t-on.

— Eh! parbleu! oui, un contrat, reprit le notaire en souriant malicieusement et en tirant de sa poche un rouleau de papier, une plume et une écritoire. Est-ce que le père Penaros ne marie pas son fils avec la fille de la mère Kerglus! Je ne sais pourquoi vous faites les étonnés.

Une profonde stupéfaction se peignit sur tous les visages, excepté sur le visage de Kerglus, que le notaire regarda avec un sourire d'intelligence. Le père Penaros semblait abasourdi. La mère Kerglus, au comble de la surprise, tenait la queue d'une poêle et laissait roussir son beurre.

— Vous voilà bien surpris, reprit le notaire; qu'est-ce que cela a donc de surprenant?

— Mais, monsieur le notaire, s'écria enfin le père Penaros, revenu de sa stupéfaction, je n'ai

jamais consenti à marier mon fils, et je n'y consentirai jamais, à moins que...

— A moins que la future n'apporte en dot la pièce de terre enclavée dans la métairie de votre fils?

— Tout juste, mon cher monsieur.

— Eh bien! hier, dans mon étude, cette pièce de terre a été vendue pour cinq cents francs. En voici le contrat de vente, Penaros; lisez. L'acquéreur n'est autre que Kerglus lui-même, qui fait donation de sa propriété à sa sœur Olivette.

— Kerglus! murmurèrent les assistants avec admiration.

— Oui, Kerglus, dit le jeune marin en s'avançant vers sa sœur et sa mère qui pleuraient de joie; Kerglus qui eût fait ce que vous eussiez fait tous, mes maîtres, qui assure l'avenir de sa bonne et chère Olivette, en lui consacrant ses épargnes, et en se privant sans regrets de quelques folles dépenses. Ainsi, vive la joie! signons le contrat, et mettons-nous à table!

Olivette voulut d'abord refuser la donation de son frère; mais elle comprit que ce serait désobliger ce noble cœur. Le notaire, qui connaissait la position des parties, avait d'avance fait dresser le contrat de mariage dans les formes. Ce contrat était d'une exactitude scrupuleuse; il reçut la signature de tous les témoins; après quoi l'on ouvrit le repas des fiançailles, qui fut plein d'entrain et de bonne humeur.

La journée du lendemain fut employée à un gala chez le père Penaros, mais vers quatre heures, Kerglus, obligé de se trouver à Brest pour l'appel du soir, fit ses adieux à la société. Tout le monde pleura.

Il partit la bourse et le cœur légers; une larme brillait sous sa paupière; et le sourire s'épanouissait sur ses lèvres.

— O ma mère! ô ma sœur! murmura-t-il, vous allez être heureuses, Dieu soit loué!

Alors, il se prit à fredonner une chanson guerrière et marcha vite et en cadence, comme pour s'étourdir sur les regrets du départ.

Kerglus ne revit le village de Guipayaz que deux ans plus tard; nous avons alors la guerre avec l'Angleterre, et le jeune quartier-maître, aussi courageux marin qu'il était bon fils et bon frère, avait gagné, au bruit du canon, la croix et le grade de maître d'équipage. A force d'intrépidité, de persévérance et de travail, il est devenu par la suite enseigne, puis lieutenant, puis capitaine de frégate. Une récente promotion vient de l'appeler au grade de capitaine de vaisseau. A bord, les vieux matelots, d'ailleurs fort difficiles sur ce chapitre, l'ont surnommé *le brave*. Dans sa famille, qui s'est toujours

ressentie de son avancement, on ne l'appelle que *le bon Kerglus*.

D'ailleurs, la véritable bravoure et la véritable bonté marchent presque toujours de compagnie.

Étienne ENAULT.

LES BANDITS NOIRS.

(Voyez le numéro précédent.)

Cette trahison de Fabulé mérite d'être expliquée au point de vue de sa double haine contre les colons et contre Macandal.

Il savait que les premiers ne s'étaient engagés si résolument dans cette campagne que dans l'espérance d'être vigoureusement soutenus par lui, et que sans son secours, ils rencontreraient une défaite complète. Mais une pareille attaque ne pouvait pas non plus être dirigée contre Macandal sans que celui-ci éprouvât quelques pertes.

Fabulé avait compté sur ce double résultat : la défaite des blancs et l'affaiblissement de son rival. En arrivant tardivement sur le champ de bataille, il recueillait plus facilement le fruit de sa trahison, il achevait la ruine de Macandal, et nécessairement il avait ensuite meilleur marché des blancs, surtout avec le secours des Caraïbes qu'il avait, on se le rappelle, convoqués en armes.

C'était là la cause de l'immobilité de Fabulé au milieu de cette agitation de la montagne Pelée.

Macandal, arrivé sur la limite du camp de son ennemi, fût arrêté par un : « Qui vive ! » lancé d'une voix formidable.

— Je suis Macandal, répondit-il.

A ce nom un cri général s'éleva dans le camp, et en moins de cinq minutes tous les nègres furent sur pied.

Macandal s'avança résolument. Sa haute stature, sa force herculéenne bien connue de tous et éprouvée par quelques-uns, la hardiesse de sa tentative, l'immense prestige qu'il exerçait sur l'esprit des esclaves, imposèrent à la troupe de Fabulé. Il pénétra donc jusqu'au milieu d'eux sans qu'un seul eût fait un mouvement pour l'arrêter.

— Menez-moi à votre capitaine, dit-il aux nègres, j'ai besoin de lui parler ; un grand danger nous menace tous, vous, lui, moi et mes soldats.

L'éclat avec lequel le nom de Macandal avait retenti dans le camp, servit d'avertissement à Fabulé qui accourut, le visage resplendissant d'une joie à laquelle se mêlaient des éclairs de férocité.

— Cernez-le bien ? cria le nègre, et qu'il ne s'échappe pas ?

Macandal haussa les épaules en voyant le cercle de poitrines nues et de têtes crépues qui s'était formé autour de lui. Il s'avança vers Fabulé :

— Oh ! je te tiens donc ! murmura celui-ci.

— Tu es fou, compère, répliqua Macandal ; et si tu savais quels bons avis je t'apporte, tu me tendrais la main, et nous ferions bonne alliance. Les blancs, continua-t-il, ont entrepris la destruction des *marrons* ; ils ont commencé par moi, ils finiront par toi. Sans sujet aucun, ils m'ont attaqué avec une audace inusitée, et jamais ils ne s'étaient avancés si près de mon camp. Toutes leurs troupes sont sur pied ; il est possible que je les massacre jusqu'au dernier, comme il se peut qu'ils triomphent de moi ; auquel cas, compère, tu serais perdu à ton tour. Si tu veux nous sauver tous les deux, il faut que tu oublies nos vieilles haines et que tu marches à mon secours. A nous deux nous exterminerons l'armée du roi ainsi que les milices des colons, et la Martinique nous appartiendra. Voilà les nouvelles que je t'apporte. Je me confie à ta loyauté.

— Moi, répondit Fabulé, voici ce que je te dirai : Les blancs, qui ont été tes amis, sont les miens aujourd'hui. Nous sommes d'accord, eux pour l'attaquer, moi pour les laisser faire et même pour les y aider. Mon but était de m'emparer de toi, vil mulâtre ; tu es venu te faire prendre comme un enfant, tu m'éviteras donc la peine de courir après toi !

Une sueur froide couvrit le corps de Macandal. Il promena autour de lui un regard inquiet et vit avec terreur l'impénétrable cercle humain qui l'enveloppait.

— Qu'ai-je donc fait aux blancs pour qu'ils me déclarent la guerre ? demanda-t-il.

— Tu les a trop aimés et trop flattés, répondit Fabulé. Il était juste qu'ils te fissent payer, par une trahison, cette amitié impossible entre leur race et la nôtre.

— Tu crois, reprit le mulâtre, qu'il n'est pas de ton intérêt de me défendre contre eux ?

— Non, fit le nègre ; mon intérêt est que tu disparaises de nos bois où tu gênes mes projets.

— Alors laisse-moi m'en retourner à mon camp et je me défendrai comme je pourrai. Si je succombe, la place t'appartiendra, si je suis vainqueur des blancs, nous nous associerons, car tu seras heureux de le faire alors, pour mettre leurs habitations à feu, à sang et au pillage.

Fabulé laissa tomber sa tête sur sa poitrine et médita un instant sur les avantages du plan que Macandal venait de dérouler à ses yeux.

— Que décides-tu ? demanda le mulâtre.

— J'ai plus d'intérêt, répondit Fabulé, à faire moi tout seul ce que tu me proposes d'entreprendre en commun.

— C'est bien; alors laisse-moi partir.

— Non pas! Tu es mon prisonnier; ce que je rêvais d'obtenir au prix de mon sang et de celui de mes *marrons*, je l'obtiens sans qu'il m'en coûte rien, et tu voudrais que je te permisse de t'enfuir! Fabulé n'est pas si fou, en vérité...

— Tu fais la besogne des blancs!

— Je fais la mienne.

— Lâche! s'écria Macandal en reculant de quelques pas, comme pour prendre l'élan de sa course.

Sur un signe de Fabulé, deux mains vigoureuses s'abattirent sur les épaules du mulâtre. Appelant à son aide ses forces herculéennes, Macandal secoua au bout de chacun de ses bras les deux colosses noirs qui avaient tenté de le retenir, et les fit voler à quinze pas devant lui.

Après sa courte et facile victoire, il essaya de nouveau de s'enfuir. Mais il fut rapidement entouré par le bataillon de noirs qui lui ferma le passage.

Macandal promena autour de lui ses regards; il rencontra partout des visages qu'enflammaient la férocité et la joie d'une lutte qui menaçait d'être terrible. A chaque pas tenté en avant ou en arrière, le cercle humain se resserrait autour de lui. En voyant deux ou trois couteaux briller entre les mains de ses adversaires, il croisa ses bras sur sa poitrine et commença de rugir: puis rappelant toute son énergie et tout son courage des moments désespérés, il ramassa son corps, ferma ses deux poings durs comme des massues de fer, et tête basse, il s'élança au-devant de ses ennemis.

Le premier choc fut terrible pour ceux-ci. Surpris par cette brusque et soudaine attaque, cinq ou six de ces bandits roulèrent sur la terre, étourdis par la violence des coups de pieds, des coups de poings et des coups de tête que Macandal leur avait distribués.

Mais bientôt le pauvre mulâtre sentit des mains et des bras vigoureux l'enlacer par le milieu du corps, et la pointe des couteaux effleurer sa chair sans y pénétrer cependant, tant il avait su se dégager promptement de cette étreinte.

Après quelques minutes d'une de ces luttes gigantesques où la nature humaine dépense plus de forces qu'elle ne semble en accorder à un seul homme, Macandal avait reconquis la liberté de ses mouvements. Il se trouvait de nouveau écumant de rage, les bras et la poitrine ruisselant de sang et de sueur, seul au milieu d'un cercle de faces hideuses, d'épaules meurtries par les morsures, de regards abrutis par la douleur et par la colère.

Un moment Macandal chercha parmi ces bêtes fauves celle sur laquelle il pourrait se venger en faisant d'elle sa victime. Sa pensée se concentra sur

Fabulé, qui se tenait devant lui impassible, les bras croisés et le bravant. Mais le mulâtre songea que c'était sa vie qu'il jouait sur cette vengeance isolée, et qu'il valait mieux pour lui renverser ce rempart et fuir en vainqueur.

Sa poitrine se dilata, les muscles de son corps se roidirent tout à coup, comme des ressorts d'acier, et il fondit pour la seconde fois tête basse, sur ce troupeau de tigres prêts à le déchirer en lambeaux. Pour la seconde fois, la lutte recommença terrible, féroce, inouïe; la terre frémissait sous des trépidations formidables.

Les forces de Macandal semblaient se doubler en proportion du danger et de l'énergie des attaques. Soit adresse, soit bonheur, soit supériorité réelle, il parvint à se délivrer de ses plus tenaces ennemis, dont le corps musculeux et souple s'enlaçait autour de lui comme les anneaux de ce serpent qu'il avait jadis coupé en morceaux.

Devant lui l'espace était ouvert; Macandal prit la fuite, en courant avec la rapidité d'une flèche. Fabulé poussa un cri de rage, décrocha des branches d'un arbre un mousquet et se mit à la poursuite du mulâtre en compagnie de deux ou trois nègres.

Macandal avait pénétré au milieu d'un massif de hautes herbes et de haziers qui dépassaient sa tête; il avait pu ainsi disparaître aux yeux de Fabulé. Celui-ci ayant perdu la trace de son ennemi, entra dans une colère formidable.

— Vous êtes des lâches! s'écria-t-il en s'adressant à ses nègres, de vous être laissés ainsi battre par un mulâtre.

Fabulé n'était pas homme à lâcher facilement sa proie. Il connaissait d'ailleurs tous les chemins environnants; il savait ceux où le pied humain pouvait s'aventurer, et ceux où il était impossible de tenter un pas. Il pouvait donc préciser, par à peu près, la direction qu'avait prise Macandal. Il monta sur un figuier sauvage dont les hautes branches formaient un commode observatoire, d'où le regard dominait à une longue distance.

Il ne fut pas longtemps à apercevoir, à quelques centaines de pas devant lui, une agitation extrême au milieu des hautes herbes, sans pouvoir distinguer cependant l'objet qui se mouvait ainsi par bonds suivis et réguliers.

Fabulé assura le canon de son mousquet sur une branche et fit feu.

Un cri sourd répondit à la détonation de l'arme. Fabulé et les trois nègres qui l'accompagnaient, descendirent de l'arbre et se dirigèrent vers le point où la balle avait dû porter. Arrivés au terme de leur course, ils trouvèrent le terrain labouré et imbibé de taches de sang, mais désert.

Le chef *marron* promena autour de lui un re-

gard courroucé et perçant; il vit à quelque distance un léger frémissement dans les herbes, indice certain d'une fuite difficile et douloureuse.

D'ailleurs, les traces du sang que la terre n'avait pu encore boire, marquaient le chemin qu'avait pris le blessé.

Fabulé et les trois nègres entrèrent hardiment dans ce sentier, et ne tardèrent pas à rejoindre Macandal, se traînant péniblement atteint par la balle qui avait pénétré dans ses chairs sans le blesser dangereusement. Le mulâtre essaya de se dresser et de s'adosser à un tronc d'arbre pour défendre sa vie ou sa liberté contre ses quatre adversaires. Fabulé s'avança hardiment vers lui et lui asséna sur la tête un coup de la crosse de son mousquet. Le coup eût été mortel, si le mulâtre ne l'eût évité en partie. Mais déjà affaibli par la perte de son sang, il tomba évanoui.

— Enfin! murmura Fabulé, en retournant le corps du malheureux pour s'assurer s'il était mort ou seulement blessé.

Sur l'ordre de son chef, l'un des nègres chargea Macandal sur ses épaules, et le transporta au camp.

Quand Macandal eut repris connaissance, après l'application sur sa blessure de certaines herbes, dont les nègres ont conservé le secret.

— Tu ne veux donc pas me faire mourir? demanda-t-il à Fabulé.

— Non, répondit celui-ci; j'ai à tirer de toi un meilleur parti. Demain, je te conduirai moi-même à Saint-Pierre, et te livrerai aux blancs.

— Tu vas donc me vendre lâchement?

— Ta capture servira à me faire pardonner quelques-uns des crimes dont les blancs m'accusent. Tu sais bien qu'on fait grâce à un nègre *marron* qui en ramène un autre. Macandal n'avait craint d'abord qu'une chose, c'est qu'on le fit partir tout de suite. Il comptait sur cette nuit de repos que Fabulé lui laissait pour réparer ses forces et tirer de nouveau parti de sa position.

J'ai dit tout à l'heure que la blessure de Macandal n'était point grave; les remèdes qui lui furent appliqués avaient promptement déterminé un mieux que le mulâtre eut la prudence de dissimuler sous des dehors d'angoisses et de souffrances admirablement feints. Avec cette faculté merveilleuse que possèdent les nègres de dominer le plus cuisant mal ou même de se l'infliger, Macandal se composa un calme d'esprit qui influa considérablement sur l'état de sa blessure.

Le lendemain, Fabulé ordonna à un des *marrons* de l'accompagner pour conduire le prisonnier à Saint-Pierre.

Le nègre saisit d'une main Macandal par le poi-

gnet et son *bangala* dans l'autre, ils se mirent en marche tous trois.

Fabulé avait calculé le temps de manière à arriver le soir même à Saint-Pierre.

XV.

Vers le milieu de la journée, la chaleur dans les Antilles est si lourde et les rayons du soleil sont si ardents, qu'ils semblent des lames de feu qui pénètrent les chairs. Les nègres eux-mêmes, dont la peau paraît être une cuirasse impénétrable, sont obligés de chercher l'ombre et de demander au repos un surcroît de forces. Fabulé fut obligé de faire une halte. Il s'enfonça dans le massif d'un bois de *corrossoliers* dont les épaisses branches formaient comme un toit de verdure; il vida sa calebasse d'eau-de-vie, s'étendit sur le sol pour dormir, après avoir garrotté les bras de son compagnon et ceux de son prisonnier, et enveloppé autour de son propre corps la double corde qui les enchainait. Cette précaution lui parut suffisante pour prévenir toute tentative d'évasion. Macandal feignit de s'endormir; il surveillait le sommeil de Fabulé et du nègre momentanément captif comme lui. Ce dernier, fidèle à sa consigne malgré le témoignage de défiance que venait de lui donner son chef, était demeuré assis à cinq pas de Macandal l'œil fixé sur lui. Quand le mulâtre fut bien assuré que Fabulé dormait profondément, il se dressa sur son séant et regardant en face son gardien :

— Ne dis pas un mot, murmura-t-il, ne pousse pas un cri, ne fais pas un geste, et écoute-moi.

Le nègre, dominé par le regard ardent de Macandal, par la fermeté de sa voix, par la bravoure qui transpirait dans tous ses traits, resta muet et comme fasciné. Ses grands yeux jaunes, sa lèvre béante, l'hébètement de son visage, témoignaient de la curiosité où il était d'entendre ce qu'allait lui dire Macandal. Celui-ci, après avoir tourné la tête du côté de Fabulé et s'être assuré de nouveau qu'il dormait bien réellement :

— As-tu réfléchi à ce qui va t'arriver quand tu seras à Saint-Pierre? lui demanda Macandal. Tu crois que parce que tu m'auras ramené de *marronnage*, on t'accordera ton pardon, et que le lendemain tu pourras reprendre les chemins des bois? Eh bien! tu te trompes, et Fabulé se sert de toi comme d'un instrument stupide pour accomplir une vengeance inutile et niaise. Rien de ce qu'il te fait espérer ne se réalisera.

Le nègre tendit le cou vers Macandal, et se prêta tout oreilles à son discours tentateur.

— Moi, au contraire, je suis assuré de mon par-

don si je veux rentrer sur l'habitation ; j'en ai pour garantie la bonté de mes maîtres. Je n'ai donc pas peur qu'un coup de fouet me tombe sur les épaules, ni qu'on me mette le carcan, ni que l'on m'attache les fers aux pieds ; en sorte que je pourrai repartir *marron* le soir même, s'il me plaît.

Un sourire stupide sépara les lèvres du nègre et montra ses dents blanches enchâssées dans des gencives violettes. Il avait compris déjà, en partie du moins, le sens de l'insinuation de Macandal ; et quand celui-ci tourna encore une fois la tête du côté de Fabulé, le nègre dirigea également son regard sur son chef, et sa figure, impassible tout à l'heure, s'éclaira subitement. Un simple mouvement de ses lèvres qui n'osaient ou ne pouvaient articuler une parole, demanda à Macandal de continuer.

— Sais-tu ce qui t'attend là-bas quand tu m'auras livré au géôlier ? On te mettra à la geôle aussi, toi !

— Et Fabulé ? demanda le nègre qui se décida enfin à rompre son silence, étonné et attentif.

— Est-ce que tu crois que Fabulé sera assez bête pour oser entrer dans Saint-Pierre ? Il sait bien à quoi s'en tenir sur les promesses des colons, lui. Il te laissera me conduire à la geôle et s'arrêtera à quelques pas de Saint-Pierre ; puis quand il sera bien assuré que tu ne pourras pas manquer d'exécuter ta commission, il s'en retournera au fond des bois, débarrassé de moi, et peu soucieux des misères auxquelles il t'aura condamné.

Le nègre frissonna de la tête aux pieds ; son torse nu et luisant se couvrit de larges gouttes de sueur qui étaient comme des larmes que son corps laissait couler sous la menace des supplices. En même temps, il lança sur Fabulé un regard plein de rage féroce.

— Tandis que lui, fit Macandal en désignant le chef endormi, oh ! c'est autre chose. On nous donnerait la moitié de la Martinique pour le livrer à la vengeance des colons. Cette grâce menteuse qu'il te promet en me ramenant à mon maître, nous l'obtiendrons, et, avec notre pardon, tout ce que nous voudrions pour cette capture que ni les soldats du roi, ni les colons, ni les Caraïbes n'ont encore pu faire.

Le nègre tordait ses bras impuissants et faisait des efforts surhumains pour se débarrasser de ses liens.

— Et puis, reprit Macandal, qui tenait son complice en son pouvoir, pardonnés, nous partirons *marrons* quand il nous plaira, et regagnerons les *mornes*. On me fait la guerre en ce moment, on me poursuit ; mais les blancs ne sont pas encore entrés dans mon camp. Nous les vaincrons, nous aurons pour nous le pillage, l'incendie, nos ven-

geances à satisfaire ; le pays nous appartiendra, les Caraïbes deviendront nos amis et nos alliés, et nous donnerons la liberté à tous les esclaves.

Le nègre, ivre des paroles de Macandal, lesquelles pénétraient dans son esprit par toutes les fissures qu'y avaient ouvertes la crainte d'un châtement dû à la trahison, et la perspective d'une liberté mieux assurée ; le nègre, dis-je, luttait avec une incroyable énergie pour rompre les liens qui retenaient ses bras captifs.

Ses yeux lançaient de véritables éclairs, ses narines gonflées soufflaient une tempête de colère. Macandal plus calme et plus prudent, se gardait d'ajouter un mouvement aux trépignements furibonds de son compagnon, de peur d'éveiller Fabulé. Un genou fortement appuyé sur la corde qui séparait les deux nègres, il interceptait ainsi toute communication entre eux. Il suivait d'un regard attentif le progrès lent des efforts de son compagnon dont les muscles d'acier avaient assoupli le nœud de ses liens.

Quand Macandal crut s'apercevoir que la corde s'était assez distendue entre les poignets du nègre pour que, au prix même d'une violente douleur, il fût possible de triompher du dernier obstacle.

— Approche-toi, lui dit-il à mi-voix, pose tes poignets à terre ; souffre, mais ne pousse pas un cri ou nous sommes perdus !

Le nègre fit ce que lui avait commandé Macandal. Son corps tremblait, le sang s'était retiré de son visage où l'on pressentait dans la décomposition des traits une pâleur invisible ; son cœur battait avec une violence extrême. Dès que le nègre eut posé ses mains à plat sur la terre, Macandal plaça son genou entre ses deux bras, et appuyé sur la corde déjà amollie :

— Tire sur tes mains, dit-il au nègre.

En même temps que celui-ci accomplissait cet ordre avec une énergie de fataliste, Macandal donnait une si violente secousse à la corde que l'une des mains du nègre se trouva subitement dégagée ; mais le lien, en se retirant, lui emporta une partie des chairs jusqu'à l'os, et les phalanges restèrent à nu, sanglantes, tuméfiées et à moitié brisées. Macandal éprouva un sentiment d'horreur à cette vue ; le nègre trembla sur ses jarrets et s'affaissa, le cœur défaillant et les membres glacés.

A ce moment, Fabulé fit un mouvement qui indiquait son réveil. Les deux complices reprirent leur sang-froid en présence du danger. Macandal se jeta comme une bête fauve sur la poitrine de Fabulé, et s'y cramponna de tous le poids de son corps. Le nègre libre désormais de ses mouvements, de sa main valide saisit le chef à la gorge, et de l'autre, arrachant de sa ceinture le couteau qui y était atta-

ché, il coupa les liens de Macandal, qui put soutenir à forces égales la lutte où son camarade impuissant eût succombé en les perdant tous deux.

Fabulé bondissait sur le sol ; ses reins semblaient contenir des ressorts infatigables. Tantôt il parvenait à dégager ses cuisses et ses jambes de la lourde étreinte où les retenaient les deux corps littéralement enlacés dans le sien, et se faisant un point d'appui de ses larges épaules clouées à terre, il décrivait dans l'air un cercle inabordable de gigantesques courbes ; tantôt au contraire, affranchissant son torse de la pression de ses deux adversaires, il se levait sur son séant, et, toujours prisonnier par une moitié de son corps, il lacérait leurs côtes, leurs bras avec ses ongles, avec ses dents. Une fois il parvint à se dresser sur ses pieds, non point pour tenter la fuite, mais pour entreprendre une lutte formidable, féroce, à coups de tête comme les bœufs, à coups de griffes et à pleines mâchoires, comme les lions et les panthères.

Ce fut le terme de cette impuissante résistance. Fabulé tomba épuisé, vaincu, sur ce sol trempé de son propre sang, de celui de Macandal, de qui la blessure s'était rouverte et de celui du malheureux nègre dont la main dépouillée était hideuse à voir.

Les liens qui avaient servi aux deux prisonniers servirent cette fois à Fabulé. Bien garotté, rendu impuissant, il fut jeté par Macandal et son complice au pied d'un arbre.

— C'est assez travailler aujourd'hui, dit le mulâtre au nègre, nous n'arriverions pas ce soir à Saint-Pierre ; d'ailleurs nous avons l'un et l'autre besoin de nous panser ; nous passerons la nuit ici.

Xavier EYMA.

(La suite au prochain numéro.)

BULLETIN DRAMATIQUE.

La *Dame de Monsoreau* et la *Dame aux camélias* ont fait leur apparition, l'une sur la scène de l'Ambigu, l'autre au Gymnase. Succès pour les deux *dames* ; succès surtout à l'Ambigu, pour Mélingue, Castellano et Lacressonnière, et au Gymnase pour madame Rose-Chéri. Cette grande artiste a apporté dans la composition de ce rôle un talent de premier ordre. C'est sa plus belle création, à elle qui en avait déjà de si belles. Madame Rose-Chéri se trouve aujourd'hui en possession de tout le répertoire de M. Dumas fils. C'est une originalité comme une autre que celle d'une artiste qui absorbe en elle tout l'esprit d'un écrivain. M. Dumas peut confier n'importe lequel de ses autres rôles à n'importe qui, il n'y aura jamais que

madame Rose-Chéri qui pourra se vanter de jouer toutes les pièces de M. Dumas fils, les bonnes et les mauvaises. C'est du dévouement que d'assumer la responsabilité de rôles pareils à celui d'Albertine, de la mère du fils naturel, de la pauvre fille dans la *Question d'argent*, pour avoir le droit absolu de jouer la *Dame aux camélias*, la comtesse de *Diane*, et la baronne d'Ange ! M. Dumas fils n'a pas à se plaindre. Le succès de la *Dame aux camélias* a été vif ; il sera plus grand, s'il est possible, qu'à l'apparition de ce drame émouvant.

Quant à la *Dame de Monsoreau*, de MM. Dumas et Auguste Maquet, c'est le roman que tout le monde connaît, ce roman de cap et d'épée, cent fois, mille fois plus intéressant que toutes les pièces à prétendue morale que quelques auteurs s'entêtent à mettre à la scène, au grand ennui du public et à leur grand détriment à eux. Le véritable intérêt, la comédie amusante sont dans ces drames d'Alexandre Dumas père, quand il a un bon collaborateur, et puisé dans les romans qu'il faisait jadis. Le succès de la *Dame de Monsoreau* aura plus de retentissement que les mièvreries où l'on fait mouvoir des poupées en guise de personnages.

M. Offenbach, s'il porte malheur aux autres comme il en a la réputation, ne se traite pas trop mal, il faut l'avouer ; en quelques jours deux partitions nouvelles : un ballet à l'Opéra, et un opéra comique ; un ballet dans lequel danse mademoiselle Emma Livry, et un opéra comique dans lequel chante mademoiselle Saint-Urbain, enlevée tout exprès à la scène des Italiens par M. Beaumont, qui n'est pas encore aussi démissionnaire qu'on l'avait bien voulu dire. M. Beaumont est toujours à la tête du théâtre qu'il a si bien et si habilement dirigé depuis le peu de temps qu'il en est le directeur ; et à moins que M. Offenbach ne lui jette le mauvais sort, je ne vois pas pourquoi M. Beaumont se retirerait, après l'éclatante reprise de la *Part du Diable* et de l'*Étoile du Nord*, et le succès du *Roi Barkouf*, l'opéra de M. Offenbach.

Au Palais-Royal, trois mauvais actes, le *Passage Radzivil*, dont je parlerai pour mémoire.

En fait de nouvelles, on annonce la mise en répétition à l'Opéra-Comique de deux actes de MM. de Leuven et Poise, l'auteur de plusieurs partitions applaudies au Théâtre-Lyrique, où l'on vient de lire aux artistes une pièce de MM. Scribe et Boisseaux, et dont la musique est de M. Clapisson.

Le théâtre des Variétés est tout entier aux études de sa grande revue de fin d'année, qui portera ce titre plus qu'excentrique : *Oh ! là, là, que c'est bête tout ça*. On parle d'une personne énorme figurant dans l'ouvrage, et notamment d'une véritable armée de jolies femmes.

Des nouvelles du Midi disent que Roger obtient beaucoup de succès à Marseille. Il a été admirablement secondé dans ses représentations par madame Delaunay-Ricquier, femme de l'acteur du Théâtre-Lyrique et que le public parisien a applaudie longtemps à l'Opéra-Comique sous le nom de mademoiselle Lhéritier.

Pierre OBEY.

Adolphe GOUBAUD, directeur-gérant.

PARIS. — IMPRIMERIE DE L. MARTINET, 2, RUE MIGNON.

LE

MONITEUR DE LA MODE.

MODES,

Renseignements divers, description des Toilettes.

Tous les pardessus, soit flottants, soit cintrés à la taille, ont une tendance marquée à s'écarter par le bas et à former une demi-queue. Les robes sont également relevées par devant et traînantes par derrière, et les chapeaux suivent un peu le même mouvement. Les robes admettent plus que jamais une multiplicité d'ornements qui constitue l'originalité de chaque artiste. Nous en avons vu de garnies d'un petit volant très froncé, surmonté d'une bande plissée encadrée de deux petits velours, et d'une seconde bande plissée de même; d'autres, d'une seule haute ruche à la vieille dans le bas de la jupe; d'autres, de crevés ou de bouillonnés, d'un seul grand volant avec tête et bouillonné, et de séries de petits volants posés en biais ou en festons. Les manches, généralement larges et arrondies, s'ornent, pour la plupart, en dessus, d'une rangée de nœuds, de pompons ou de rosettes, ou au jockey et au parement seulement, d'une écharpe de ruban ou d'étoffe pareille à la robe. Un genre d'ornement très distingué se compose de montants, de ruches ou de garnitures tuyautées, qui s'élèvent dans toute la hauteur de chaque lé. Une robe garnie dans ce genre-là par la maison *Gagelin*, 83, rue de Richelieu, pour une illustre étrangère, était de taffetas d'un gris ravissant, avec semé de branches de myosotis blancs faisant l'effet de l'argent sur une feuillage d'or. Une garniture tuyautée avec liséré de taffetas s'élève dans la hauteur de chaque lé. Le corsage était semblable à celui d'une autre robe de taffetas couleur cuir avec ornements Magenta. Cette robe, garnie dans le bas de deux petites garnitures tuyautées mi-partie cuir et Magenta, entourées de lisérés Magenta et séparées chacune par une bande unie, à cette même garniture, s'arrondissant en tablier, puis faisant bretelles au corsage et se terminant derrière l'épaule par un agrément de passementerie frangée. Le jockey est orné d'une passementerie semblable, de même que le parement dont la garniture retombe sur la partie extérieure du bras.

Les zouaves sont toujours aussi en faveur, *Gagelin* en a d'une forme nouvelle, brodés d'or fin ou de jais, d'une élégance inimitable.

Les burnous de ce magasin, tout à fait hors ligne, font aussi fureur comme sorties de bal, principalement ceux de cachemire blanc illustrés de dentelle noire et de broderies d'or. Plusieurs glands d'or terminent le capuchon très ample. Des burnous de velours de même forme,

tout brodés de lames d'or, peuvent servir soit pour le soir, soit pour la promenade en voiture.

Une robe de chambre du plus beau cachemire à palmes, est garnie, dans le bas, tout autour, d'une ruche tuyautée de satin bleu. Une petite ruche de satin bleu entoure le cou et un nœud de cachemire à larges boucles et bordé d'une petite ruche tombe au milieu du dos. Les manches, larges et arrondies, sont terminées dans le bas par un plissé de satin bleu, et sur toute la courbe du bras par de petites bouffettes de satin bleu.

On fait toujours beaucoup de robes *princesses*, c'est-à-dire sans séparation à la taille, non-seulement pour le négligé, mais pour les grandes toilettes, car plus l'étoffe en est belle et résistante plus les plis en retombent gracieusement et leur donnent de caractère.

Plusieurs de ces robes, sorties de l'atelier de madame *Bernard*, 462, rue de Rivoli, étaient en reps ou en popeline avec des ornements de velours.

L'une, entre autres, de reps gris, avait une jupe tout unie du bas, mais ornée seulement en avant, depuis le haut du corsage jusqu'au bas de la jupe, de boutons de velours verts. De petites poches, recouvertes et boutonnées comme des escarcelles, étaient bordées de velours vert, et les manches plates du bas, et fendues en arrière du poignet, avaient dans le haut une sorte de jockey formé par une bande d'étoffe plissée en large et coupée de distance en distance par des biais de velours vert. Deux boutons, également de velours, marquaient en arrière le milieu de la taille.

Madame *Bernard* fait aussi des robes à ceintures. L'une de taffetas rayé couleur feuille morte avait un corsage plat, boutonné en avant, et comme ornement une petite dentelle noire et un velours sur chacune des pinces du corsage et sur les coutures des épaules. Les manches avaient sur les fronces du poignet les mêmes barrettes de velours et de dentelle, et dans le haut, deux petits bouillonnés de soie. La ceinture était de velours, bordée de petite dentelle.

Une autre robe de soie rayée à semé d'étoiles noires et bleues était garnie dans le bas d'un grand volant surmonté d'une bande de velours noir, dépassée de chaque côté par une petite garniture de taffetas bleu découpé. Le corsage montant était attaché par des boutons de velours, et les manches demi-larges, froncées dans la saignée et arrondies en dessus, étaient ornées dans leur hauteur de trois bandes de velours bordées de bleu, principalement reportées en dessus.

Indépendamment des ceintures de velours brodé d'or, d'acier ou de jais, qui vont sur presque toutes les toilettes,

il s'en fait en ruban assorti à chaque robe et brodé des nuances de son dessin. La *Ville de Lyon*, 6, rue de la Chaussée-d'Antin, fait fabriquer pour cela, des rubans d'une largeur et d'une qualité tout à fait exceptionnelles. On trouve d'ailleurs dans cet important magasin de ces ceintures toutes disposées et d'un excellent goût, et toutes ces charmantes fantaisies qui font la physionomie de la mode actuelle. Les cravates impérialistes, de soie, garnies de dentelle et brodées d'or ou de jais, les nœuds-broches et les manchettes pointues en moire et en velours brodés, les voilettes ruchées, brodées de jais ou de soutache, les coiffures de tous genres, la ganterie variée, et les mille petits riens si appréciés comme cadeaux du jour de l'an, attirent en ce moment dans ces vastes magasins, si fréquentés toute l'année, un redoublement d'affluence.

M. *Desprey*, le chapelier du monde élégant, 38, boulevard des Italiens, qui ne fait que des coiffures d'un goût pur et sérieux, qui n'exclut ni la grâce, ni l'élégance, voit aussi son magasin assiégé par de jeunes mères qui viennent demander à sa science les moyens d'embellir encore leurs charmants bijoux. Les chapeaux du plus jeune âge n'ont jamais de ces nœuds exagérés et de ces ornements confus qui font des pauvres petits êtres auxquels on les inflige, de véritables mascarades, donnant envie de rire de leurs parents. Les *toques des pages*, la coiffure en vogue, à fond rond et à bords plats et relevés, n'offre pas de ces bigarrures qui rappellent plutôt le déguisement que le costume, de ces houppes énormes et de deux nuances, et de ces plumes de couleur éclatante et tranchée; mais elles sont par exemple de velours noir, ornées de plumes noires frisées et de petites plumes blanches. Ses *toquets Henri III*, dont la vogue persiste à côté de celle des nouvelles coiffures, sont de velours épinglé blanc ou bleu, avec des nœuds en avant, et une couronne de plumes frisées tout autour. Les *Washington*, à bords tout à fait plats, sont de feutre, avec plume d'autruche jetée par derrière, nœuds de plumes et coques de velours étroit, — ou bien encore de velours, avec entourage de passementerie et de plumes. Les petits garçons de six à sept ans portent toujours des *Andalous*.

Comme nous l'avons dit, l'or banni un instant des coiffures y reparait sous une forme différente. Un chapeau de madame *Alexandrine*, 14, rue d'Antin, était de velours épinglé blanc, à fond très tombant, à passe bordée d'une blonde. Sur le côté gauche de cette passe, un bouillonné de velours épinglé, entouré d'une branche de roses lilas à feuillage de glands, forme une sorte de petite couronne Pompadour. Sur le front, entre le bandeau de blonde et l'étoffe du chapeau, est une guirlande des mêmes glands vert et or, et en dessous du bandeau de blonde est une guirlande semblable, au côté de laquelle est posé un gros bouton de rose lilas. Les brides sont de taffetas blanc pointillé d'or.

Un chapeau de velours noir, à fond extrêmement long, faisant l'effet d'un capuchon, a le milieu de ce fond et tout le bord de la passe brodés de piqûres de soie blanche. Sur le devant du chapeau est posé un nœud de dentelle noire d'où retombent deux plumes blanches, et le bandeau est une demi-couronne de feuilles de roses lilas.

Madame *Alexandrine* fait pour beaucoup de petites filles

et même pour des petits garçons des chapeaux *Tudor* de feutre gris ou noir, avec nœuds de velours et plume qui s'en échappe.

Nous avons remarqué aussi chez elle un chaperon de velours, à fond arrondi et à bords découpés, bordés de galon d'or, avec grande plume blanche entourant tout le dessus et retournant en dessous, à nœud et bouts de velours bordés de galon et se terminant par des glands d'or.

Une coiffure de coques de ruban marguerite des Alpes, avec deux rameaux d'or posés de chaque côté du front et tendant à former diadème, et un autre rameau semblable au milieu d'un nœud de ruban au côté gauche du chignon.

Une coiffure *Gitana*, à bandeau de velours plat sur le front, avec nœud de velours à bouts pointus, brodés d'or, et deux glands d'or, et à gauche, plusieurs petites touffes de roses posées inégalement, et du milieu desquelles s'échappe une aigrette blanche et noire.

Bien qu'on ne parle encore que de peu de fêtes et qu'on se plaigne jusqu'ici du calme de l'hiver, il se fait comme à l'entrée de chaque saison de ravissants préparatifs, et les magasins de fleurs en renom mettent particulièrement au jour de merveilleuses séductions. Nous avons vu dans la maison de *Laère*, 48, rue de Richelieu, les plus jolies parures de fleurs qu'il soit possible d'imaginer. Les coiffures, très minces des côtés, ont généralement un bandeau élevé sur le front et un cache-peigne très fourni, et tout l'ornement des robes se compose de bouquets détachés. Il y a des coiffures qui sont ouvertes en arrière et qui ainsi ne garnissent que le devant de la tête, le reste étant complété par le nœud des cheveux seulement, ou par une petite touffe assortie à la couronne et posée au-dessus de ce nœud.

Une de ces coiffures, extrêmement distinguée, était de réséda naturel, avec des roses sur le front, et une petite branche de réséda pour poser sur le peigne.

Une couronne tout à fait jeune fille, mince des côtés, à bandeau sur le front et à cache-peigne était de violettes et de roses.

Une autre de la même forme était en géranium ponceau, avec cache-peigne formé d'une touffe de géranium au milieu de feuillage.

Une autre toute ronde était de feuillage panaché et de boutons d'or, chaque bouton d'or posé au milieu d'un groupe de feuilles figurant comme un nœud.

Une couronne avec cache-peigne était tout en lilas blanc, avec feuillage des côtés.

Une autre tout en feuillage de laurier, avec des boutons seulement, était séparée sur le front et s'en allant en sens inverse.

Une parure, expédiée à la cour de Belgique par la maison de *Laère* pour accompagner une robe Pompadour, était de chrysanthèmes jaunes, noirs et cerises.

Une autre, pour la Hollande, était toute de réséda et devait se mettre sur une robe de dentelle.

La question du corset ne serait pas, comme elle l'est, étroitement liée à celles de santé et de prudence, qu'il serait opportun de la traiter ici, au simple point de vue de la coquetterie. En effet, si de la première base sur

laquelle s'appuie tout l'échafaudage des vêtements dépend beaucoup l'aspect d'une toilette sérieuse, son influence doit se faire sentir d'une manière plus sensible encore sous les tissus légers et transparents dont se composent les parures de bal. C'est à nos yeux un très pauvre avantage que d'amincir la taille en la comprimant et en entravant les mouvements. Nous ne concevons guère le mérite qu'on trouve à ceux qui n'atteignent que ce résultat, et c'est parce que les *corsets plastiques* de madame Bonvallet se moulent pour ainsi dire sur la taille au lieu de lui imposer une contrainte, et tout en faisant valoir sa grâce, se prêtent à son développement chez les jeunes personnes, que les mères intelligentes et éclairées les adoptent pour leurs filles et pour elles-mêmes.

Les rigueurs de la saison ont fait disparaître les taches de rousseur qui n'étaient dues qu'à l'ardeur du soleil de l'été. Mais aucunes de ces taches les plus invétérées ne résistent à l'action du *lait antéphélique* de M. Candès, boulevard Saint-Denis, 26. Cette action, très prompte lorsque le *lait antéphélique* est employé à l'état pur, est un peu plus lente, mais non moins infailible, lorsque la trop grande délicatesse de l'épiderme ou la crainte d'accuser un traitement, le fait mélanger d'eau. Même pur, lorsqu'on s'en sert tous les trois jours au lieu de tous les soirs, il opère insensiblement, sans qu'aucun indice extérieur révèle ses progrès. Presque toutes les taches de la peau, de quelque nature qu'elles soient, peuvent être effacées par le *lait antéphélique*, et comme simple eau de toilette, il ajoute encore de l'éclat et de la pureté à la peau la plus irréprochable et la plus unie.

Les coiffures égyptiennes, à bandeau de velours et à cache-peigne, tout en ressemblant à l'or ou dans lequel l'or se mêle, ont une grande vogue en ce moment, et nous en avons vu de charmantes chez madame Colas, rue Vivienne, 47. Ses petits bonnets de blonde, de dentelle ou de guipure, pour toilettes moins habillées, ne sont pas moins gracieux et coquets. Ils se font le plus généralement tout ronds, avec des ornements de fleurs et de rubans. On porte toujours aussi sur les robes décolletées beaucoup de fichus et de canezous de point de Venise, de guipure noire ou de mousseline. Des fichus, qui se mettent en dedans des robes ouvertes, ont au bord de cette ouverture une ruche de guipure entremêlée de petits velours noirs, et les manches assorties sont de mousseline, avec un poignet assez large, garni de la même ruche, et une ruche pareille à quelque distance au-dessus de la première.

On a longtemps et vainement cherché à reconnaître dans la fabrication du savon de toilette le mordant qui occasionnait des gerçures à la peau. Par un procédé qui lui est particulier, M. Legrand, parfumeur des cours de France et de Russie, 207, rue Saint-Honoré, a entièrement triomphé de ce principe fâcheux. Aussi son savon est-il doux et bienfaisant pour la peau. Composé de substances qui facilitent sa dissolution, il est un préservatif efficace contre les engelures. Nous recommandons entre autres ceux au *cold cream*, *amygdalin framboisé*, à la *violette impériale*, et au *bouquet de la cour de Russie*.

La *pâte royale de noisettes* est souveraine aussi pour blanchir et adoucir les mains.

Le *vinaigre odzotique* est hygiénique et salubre pour la toilette et les bains.

Et l'on obtient tous les jours les résultats les plus merveilleux pour la restauration des chevelures fatiguées, de l'*eau tonique et antipelluculaire de quinine*, et de la *pommade tonique au baume de tannin*, deux savantes préparations de la parfumerie Legrand.

Tous les Russes présents à Paris ont pris le deuil à l'occasion de la mort de l'Impératrice douairière de Russie. En de telles circonstances, les riches étrangères apprécient beaucoup l'avantage de trouver dans un seul magasin élégant et renommé, comme celui de la *Scabieuse*, 40, rue de la Paix, tous les objets quels qu'ils soient, qui doivent composer leur toilette et qu'elles auraient beaucoup de peine à réunir s'il leur fallait aller chercher dans tous les magasins différents où ils pourraient être disséminés. Elles auraient à se rendre d'abord dans une maison de nouveautés pour choisir le *châle long de cachemire français* indispensable pour tout grand deuil, puis de l'étoffe semblable pour robe de maison, du *velours de Syrie* et du *parametta* pour robes de ville, du *barège Tamatave* et de la *grenadine* pour robes du soir. — S'adresser à une couturière pour faire exécuter cette robe du matin doublée et ourlée, plissée en avant, et à ceinture avec longs bouts, cette robe de laine ornée de deux grands biais de crêpe anglais, celle de parametta avec cinq petits volants au bas de la jupe, celle de barège avec deux grands volants à tête et des nœuds de crêpe au-devant de la jupe, celle de grenadine et laine avec onze petits volants; — s'inquiéter d'une modiste qui leur fit le bonnet de crêpe à larges brides, le chapeau à fond mou en cachemire français orné de trois larges biais de crêpe anglais, celui de velours épinglé garni de crêpe, et celui de velours royal brodé de jais avec oiseau de paradis, la coiffure de crêpe et de jais, et celle plus élégante en tulle mousseline avec pluie de jais et d'étoiles; — le col et les manchettes en crêpe anglais avec biais, la pèlerine et les manches Marie-Thérèse en crêpe français, les manches de grenadine avec entre-deux de guipure; — d'une lingère pour les mouchoirs de batiste à larges bordures noires et les mouchoirs richement brodés de laine, — d'un gantier pour les gants de Suède noirs; — d'un magasin de confection pour le zouave de cachemire, le manteau pelisse de velours de Syrie garni d'astracan; — et d'un bijoutier pour la parure complète de jais: bracelet, collier, diadème, peigne et boucles d'oreilles.

Que de courses, que de démarches, pour composer cette toilette qui est, à peu de chose près, celle de toute femme du monde, et que de peines cela donnerait aux personnes surtout qui ne seraient pas encore bien au fait de la vie et des habitudes parisiennes. Au lieu de cela, elles arrivent au même résultat par une promenade à la rue de la Paix, un magnifique quartier, et une station de quelques heures à la maison Sarran, une des plus honorablement connues du commerce parisien.

Madame Marie DE FRIBERG.

A LA REINE D'ANGLETERRE,

MAISON BOUGENEAUX-LOLLEY, rue Saint-Honoré, n° 219.

Les grands manteaux de velours et les riches confections garnies de queues de martre zibeline et de martre du Canada de ce remarquable magasin, ont un cachet ravissant de nouveauté et d'élégante simplicité. Ses burnous fourrés, si confortables en voiture, sont adoptés avec enthousiasme pour les promenades au bois; les cols Henri III, modèle nouveau, ont obtenu les suffrages du monde fashionable et de la riche aristocratie.

Cette maison, si avantageusement connue, a mérité le monopole des fourrures fines pour corbeilles de mariage, tant par le soin qui préside à leur confection, que par la richesse de ses assortiments. Nous recommandons aussi les chauds et moelleux tapis d'appartement et les riches couvertures de fourrures pour les promenades en voiture et pour les voyages.

Quant à la *furia* qui existe sur les beaux astracans, il est inutile de la rappeler.

On sait qu'il faut aller à la Reine d'Angleterre pour trouver tous les articles de fourrures tels que manchons, étoles, manchettes, etc.

GRAVURE DE MODES N° 620.

TOILETTE DE BAL. — Coiffure à bandeaux relevés demi-bouffants, avec nœud de cheveux tombant très en arrière. Couronne de *lys des eaux*, garnie derrière de feuillages de roseaux retombant sur le cou.

Robe de tulle blanc et de tulle rose, garnie de rubans de satin rose et de groupes de *lys des eaux*, avec feuillages de roseaux et grappes.

Robe de dessous de taffetas blanc.

Le corsage est de satin rose (en forme de corselet); il est à pointes devant, en haut et en bas, et seulement en haut dans le dos. La poitrine et le dos ont des draperies de tulle blanc, très décolletées et très resserrées sur l'épaule tombant un peu sur le bras.

Un bouquet de *lys des eaux* est posé sur le milieu du corsage.

Une petite ruche de tulle borde le haut du corselet.

La manche se compose d'une *œillette* de tulle, bordée d'un petit volant de ruban de satin rose n° 5; on la voit à peine.

La jupe longue est de tulle blanc; elle se termine par un ruban de satin rose n° 22 formant petit volant.

La seconde jupe est de tulle rose; elle est ouverte en tunique devant et se termine par un volant de ruban de satin n° 16.

La troisième jupe est de tulle blanc, bordée d'un ruban n° 12, posé à plat dans le haut et froncé en volant dans le bas. (Cette jupe a la forme d'un mantelet; elle est froncée derrière et sur les hanches et se croise devant droite sur gauche comme un fichu.) Les deux pointes sont retenues sur le bord de la tunique rose par de jolis groupes de *lys des eaux*, de grappes de fleurettes et de feuilles de roseaux nuancés.

TOILETTE D'INTÉRIEUR. — Coiffure orientale, composée d'un bandeau en passementerie d'or, avec deux rosaces entourées de perles d'or, d'où retombent des glands d'or qui se mêlent aux cheveux qui retombent en boucles sur le cou.

Zouave de velours bleu, bordé de soie bleue en relief au plumetis.

La broderie borde le *zouave* et la basque, couvre la couture d'épaule, le dos et le milieu de chaque pan que forment les manches.

Chemise en cachemire blanc, boutonnée devant sur un pli plat et formant des plis bouffants depuis l'encolure jusqu'à la taille.

Les manches de cachemire blanc sont très amples et très bouffantes.

Le col de la chemise est de velours bleu, montant droit, haut de 2 centimètres, avec un petit écart devant. Une dentelle le borde.

Le parement de la manche est aussi de velours.

Col et parement sont brodés de soie.

La jupe en armure bleue est terminée au bas par un biais de velours bleu, haut de 30 centimètres, brodé sur le bord en haut.

De chaque côté sur la jupe il y a une poche de velours bleu, avec un petit revers brodé rabattant sur l'ouverture.

La ceinture de velours bleu s'agrafe derrière; elle est ornée devant par une plaque carrée de velours bleu, bordée d'or et brodée de soie bleue au milieu.

Nous recommandons à nos abonnées trois publications de PATRONS MODÈLES PARISIENS. Patrons nouveaux éprouvés et coupés dans les meilleures maisons de Paris de manière à pouvoir être garantis parfaits.

PATRONS-MODÈLES DE LA COUTURIÈRE. — Les *Patrons-modèles de la Couturière* donnent, chaque mois, des *Patrons de grandeur naturelle*, d'après les gravures du *Moniteur de la Mode*, de Robes, Corsages, Manches, Pèlerines, Corsets, Manteaux, Mantelets, Fantaisies, Costumes de cour, Pardessus, Amazones, et tout ce qui concerne la confection.

LA LINGÈRE PARISIENNE. — La *Lingère Parisienne* donne, chaque mois, des *Patrons de grandeur naturelle* de tout ce qui comporte la lingerie: Bonnets, Camisoles, Chemises, Jupons, Broderies, Fichus, Pantalons de dames, etc.

LES MODES DE L'ENFANCE. — Les *Modes de l'Enfance* publient, chaque mois, une feuille couverte de *Patrons de grandeur naturelle* des différents vêtements de petits garçons et de petites filles, depuis le premier âge jusqu'à l'adolescence, que la mode sait rendre si coquets et si élégants.

Les tracés de ces publications sont accompagnés d'explications suffisantes pour qu'ils soient parfaitement intelligibles et qu'ils trouvent une application utile, non-seulement pour les personnes qui s'occupent spécialement des modes et nouveautés, mais encore dans toutes les familles.

Chacune de ces publications coûte 6 francs par année en France, 8 francs pour l'étranger.

On peut s'abonner aux trois ensemble ou séparément, en adressant le montant à M. Henry Picart, rue des Petites-Écuries, 49, à Paris.





Jules Davin

Raspail 620

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu 92.

Coiffures de R. Lhopiteau / Robes de Pauline Coster 11, Vivienne, 41.
 Coiffures de M^{me} Flélorant, 2, de Grammont 27 - Plumes et Fleurs de Perrot Petit et C^{ie}, M^{me} S. Augustin, 26.
 Corsets plâtrés des M^{mes} Bonvallet, Bout. de Strasbourg, 5.
 Dentelles de G. Violard, 3, de Choiseul, 4.
 Profane de Legendre, 1, de la Cour de France, d'Almonay, et de Russie, 3, S. Honoré, 262. | Etroffes pour M^{me} Leblond, Couture de Desvignes Bires et C^{ie},
 Rue de Richelieu, 102.

Entered at Stationers' Hall.

LONDON at the Monitor Office, 25, Broad Street, Soho — NEW-YORK, Pious & C^{ie} General Agents.

MADRID, P. J. de la Pina

Courrier de Paris.

Les jours se suivent et ne se ressemblent pas. Il y a bien longtemps qu'on l'a dit et tous les faits de ce monde s'accordent pour justifier le proverbe. Vous est-il jamais arrivé de vous réveiller deux matins de suite ou de vous coucher deux soirs de suite avec la même teinte rose ou la même teinte noire dans l'esprit? Ainsi va la vie d'ailleurs, et ce qui la rend un peu supportable, c'est précisément ces intermittences sans lesquelles nous courrions fort risque de porter perpétuellement un crêpe à notre bras et à notre cœur.

Aujourd'hui la mort, demain les mariages, hier des naissances! Hier des larmes, aujourd'hui des sourires, demain des plaisirs! Et c'est à recommencer ainsi et toujours. Qui de nous n'y est exposé? Vous tous qui me lisez, ne trouvez-vous pas que j'ai raison? Il n'y a que les enfants qui ont le privilège de voir toujours le ciel bleu et rose et des sourires et des joux et des sucreries, même à travers leurs larmes, tant ces larmes sont pures et de courte durée.

Quelle semaine remplie de contrastes que mon devoir de chroniqueur m'oblige à consigner ici! J'ai enterré et marié des amis, de ceux dont le nom vous est connu et fait bruit dans le monde, de leur vivant et après qu'ils ne sont plus. J'ai conduit au cimetière Montmartre un de ces amis de ma jeunesse littéraire, grand cœur et âme d'élite, un de ces compagnons de mes mauvais jours, et qui en a beaucoup compté, lui aussi, de mauvais jours, dans sa vie toute pleine de courage, d'esprit, de talent, de dignité, de fière pauvreté, d'abnégation, de luttes qui ne l'abattaient point et de défis jetés au sort. Mais si le sort ne l'a pas pu vaincre, le sort l'a tué pour se venger. Celui de qui je parle ainsi, en termes bien moins éloquentes et bien moins touchants à coup sûr que ne l'ont fait sur sa tombe MM. Mallefille et Frédéric Thomas, vous le connaissiez par le talent, car il vous a charmés dans ses livres, dans ses comédies, dans ses romans, dans ses feuilletons, dans ses esquisses d'une si fine et si douce philosophie; celui-là se nommait Louis Lurine. Il est mort directeur du Vaudeville, sur la brèche, en brave soldat littéraire qui cherchait dans ce suprême combat à édifier enfin sa fortune.

Était-il aimé de nous tous qui avons vécu de sa vie fraternelle! Pour toute réponse, je vous demanderai : étiez-vous à l'église Notre-Dame-de-Lorette le dimanche premier de ce mois? Vous y auriez vu deux mille personnes suivant ce corbillard modeste, deux mille amis, gens de lettres, artistes, écrivains de tous les âges, de tous les degrés, de tous les ordres, directeurs de théâtres. Les portes de l'église ont dû se fermer devant la foule envahissante, et près de la moitié de ce cortège a attendu la fin de la cérémonie sous les colonnades de l'église pour conduire au cimetière ce pauvre défunt. Et quelle foule! « Une élite d'hommes », selon l'expression de M. Félicien Mallefille; les plus grands noms de notre littérature et de notre théâtre! Les coins du poêle étaient portés par MM. Auguste Maquet, président de la Société des auteurs dramatiques; Emmanuel Gonzalès, vice-président du comité des gens de lettres; Hippolyte Cogniard,

directeur du théâtre des Variétés, et Brindeau, artiste du Vaudeville. Ainsi que je vous l'ai dit, deux discours ont été prononcés sur la tombe de Louis Lurine, l'un par M. Félicien Mallefille, au nom des auteurs dramatiques, l'autre par M. Frédéric Thomas, au nom des gens de lettres. Ces deux discours, qui eussent soulevé des applaudissements partout ailleurs, ont eu le succès que la gravité du lieu commandait; tous les yeux de cette assistance attendrie étaient remplis de larmes.

Ainsi est mort et a été enterré comme il avait vécu, cet homme d'un esprit charmant et charmeur, pauvre, mais riche de toutes les amitiés qu'il avait méritées et conservées.

La foule est toujours grande là où brille un nom littéraire. C'est un hommage que l'on aime à rendre à la littérature, à cette profession décriée de loin, et que l'on est forcé d'honorer quand on connaît un peu mieux les nobles esprits et les grands cœurs qui l'exercent, et pourvu qu'on n'aille pas en chercher les soi-disant représentants dans les tabagies et les débits de liqueurs. Voulez-vous la preuve de ce que je vous dis là? Il fallait aller, il y a quelques jours, à l'église Sainte-Clotilde, vous auriez pu vous demander si ce n'était pas un mariage de prince et de princesse qui s'accomplissait au pied du vaste autel de cette vaste nef toute remplie à déborder. Et quelle assemblée! De grands noms de l'aristocratie, de grands noms de la littérature, du journalisme et de la politique; des académiciens, des hommes d'État présents et passés, des grandes dames, des professeurs, des membres de l'Institut, et qui sais-je encore! En effet, c'était la fille d'un prince de l'esprit et du talent qui se mariait, ce jour-là, la fille de M. Cuvillier-Fleury, l'éminent critique du *Journal des Débats*, et ancien secrétaire des commandements du duc d'Aumale. Les témoins de la jeune mariée étaient MM. Guizot et Thouvenel, ministre des affaires étrangères et oncle de madame Tivy, car c'est le nom que porte aujourd'hui Mademoiselle Cuvillier-Fleury. C'était un assemblage de monde à intimider par son importance quiconque n'eût pas été habitué, comme mademoiselle Cuvillier-Fleury y a été élevée, à regarder en face et à se trouver familière avec la société de tant d'hommes éminents et illustres.

Après vous avoir raconté ce mariage où la littérature joue un si grand rôle, je me trouve tout naturellement porté à vous parler d'un livre bien charmant de M. Charles Deslys, dont plusieurs productions insérées dans ce recueil ont obtenu un succès mérité auprès de nos lectrices. S'il vous arrive d'être en avance de quelques minutes sur le départ d'un train de chemin de fer, à quelque gare que ce soit, en attendant que les portes s'ouvrent, approchez-vous de l'étalage du marchand de livres, et achetez au plus vite le *Mesnil-au-Bois*. Ce sera là un vraiment bien aimable compagnon de route que vous aurez rencontré. Le livre vous paraîtra trop court, mais il vous aura aidé à ne pas trouver le chemin trop long. Dans le *Mesnil-au-Bois*, comme dans tous les livres de M. Deslys, vous êtes assuré d'un récit touchant, émouvant, moral; de l'observation pratique, du naturel et de la grâce.

Je ne vous apprendrai rien de nouveau en vous annou-

cant la prochaine apparition de la *Vie de César* par l'Empereur Napoléon; une œuvre à laquelle l'auguste écrivain travaille à ses moments perdus... quand il en a, mais avec une assiduité et une persévérance dignes de l'ambition que l'auteur attache à la publication de cet ouvrage qui ne peut manquer d'être remarquable et remarquable, flatterie à part. Que peut donc ambitionner un Empereur, me demanderez-vous? L'Empereur Napoléon III ambitionne un fauteuil à l'Académie française. Il a déjà des titres, j'en appelle à ses œuvres précédentes. La *Vie de César* comblera la bonne mesure qui assurera l'élection du souverain. Napoléon I^{er}, membre de l'Institut, attachait une grande importance à ce titre, plus d'importance même, a-t-il dit dans une séance solennelle du conseil d'État, qu'à son titre de général. Les raisons que Napoléon I^{er} donna à l'appui de son opinion ne manquaient, on le peut croire, ni de poids, ni d'observation pratique.

A ce propos, un journal annonce qu'il est question d'augmenter le nombre traditionnel de quarante des membres de l'Académie, et de le porter à cinquante. Le journal que je cite, c'est le *Sport*, prétend que cette augmentation est parfaitement en rapport avec l'accroissement de la population en France et la multiplication des hommes de lettres. Je me permettrai de ne pas trouver la raison suffisamment bonne. Je crains que plus il y aura d'académiciens, moins grand sera le zèle pour prétendre à cette haute et enviable dignité littéraire. Quand on veut bien ne pas critiquer l'Académie française par habitude un peu surannée, et par besoin absolu de critiquer, on trouve qu'en résumé tous les écrivains qui ont des titres sérieux à l'Académie y arrivent ou sont naturellement désignés pour y arriver. Ce n'est pas toujours la faute de l'Académie si la mort ne laisse pas le temps aux candidats de devenir des élus. Que n'a-t-on pas dit contre certains académiciens déclarés trop savants... quand ce n'était pas pire, pour prendre place à côté des poètes! Or quand ces savants ou ces... disons toujours savants, se sont mêlés d'écrire, ils ont prouvé qu'ils étaient de véritables écrivains, tout pleins de style, d'esprit et même de grâce. Ils ne sont donc pas déplacés à l'Académie, tant s'en faut. Il n'est pas nécessaire d'élargir le cercle des quarante, sous ce prétexte-là. Pour les écrivains qui ont des titres à l'honneur de l'Académie et qui attendent sous le portique, leur tour viendra, et mieux vaut que ceux-ci attendent un peu que de courir le risque de voir entrer dans le temple trop de marchands... littéraires.

X. EYMA.

MÉLANGES.

Après huit mois de négociations, les administrateurs de la Galerie nationale de Londres, grâce aux efforts de leurs agents de Rome, viennent de s'assurer la propriété de cinq tableaux de Beato-Angelico, qui sont d'admirables spécimens de cet incomparable maître. Bien qu'ils ne soient pas de grandes dimensions, ces cinq tableaux, qu'

sont peints en détrempe sur bois et sont en parfait état de conservation, contiennent plusieurs centaines de têtes qui, pour l'expression, la variété et la délicatesse du fini, ne le cèdent à aucune des meilleures œuvres de Fra Angelico. Ils forment une série. Le tableau qui occupe le centre est le plus grand et représente le Christ dans une gloire, environné d'anges et de saints. Ces tableaux ont été dans l'origine peints pour l'église du couvent de San Domenico, sur la route de Florence à Fiesole.

On apprend également de Florence que les recherches ordonnées par le dernier gouvernement grand-ducal ont eu pour résultat la découverte d'un tableau représentant la Vierge avec des saints et d'autres figures, bonne production évidemment du XIV^e siècle. D'autres peintures ont été aussi découvertes : ce sont des fragments d'une grande composition dans le style de Malaccio. Des ordres ont été donnés pour la conservation et la restauration de ces œuvres.

..

Les recherches faites dans les archives ont, depuis quelques années, rectifié bien des erreurs de dates sur un grand nombre de nos hommes célèbres. Une découverte faite récemment nous permet aujourd'hui de rendre à une petite ville du département du Loiret une illustration que l'on avait jusqu'à présent donnée à Paris.

Il s'agit cette fois de Jacques Vallée-Desbarreaux, le poète philosophe, l'ami de Descartes, qui se démit de sa charge de conseiller au Parlement pour goûter plus aisément les délices d'une vie voluptueuse, et qui changeait constamment de climat, suivant les saisons de l'année.

Jusqu'à ce jour, tous les biographes ont fait naître Desbarreaux en 1602 ou 1604, à Paris. Malheureusement, ni le lieu ni la date ne sont exacts, et nous pouvons actuellement affirmer que le poète a vu le jour à Châteauneuf-sur-Loire, le 7 novembre 1599. Les registres du parlement nous apprennent que son père, Jacques Vallée, sieur Dud'huy, reçu conseiller le 40 mai 1595, et plus tard maître des requêtes, avait épousé Barbe Dolu, fille de François Dolu, président en la chambre des comptes. Or, voici ce qu'on lit dans le registre des actes de la paroisse de Saint-Martial de Châteauneuf, aujourd'hui conservé à la mairie de cette ville :

« Du mardi 7^e jour de novembre 1599, a été baptisé en l'église de Saint-Martial de Châteauneuf-sur-Loire, Jacques Vallée, fils de M. Dud'huy, conseiller du roy notre sire en sa cour de parlement à Paris, et damoiselle Barbe Dolu, ses père et mère, et ont été les parrains messire Jacques Vallée, seigneur des Barreaux, conseiller du roy en ses conseils, et intendant des finances, seigneur de Châteauneuf, son ayeul paternel, et dame Marie Vallée, veuve de messire Robert Miron, vivant conseiller du roy en ses conseils et sur-intendant de ses finances de France et autres paternels.

Signé, MERLIN, curé; DOLU. »

..

Le canal Saint-Martin, qu'on recouvre d'une voûte en ce moment, a causé la démolition, en 1821, place de la Bastille, de la célèbre et curieuse maison que Beaumar-

chais, l'immortel auteur du *Barbier de Séville*, s'était fait construire avec beaucoup d'art et d'agrément. Cet hôtel avait un jardin dont la porte donnait sur le boulevard qui a pris son nom. On y lisait l'inscription suivante :

Ce petit jardin fut planté
L'an premier de la liberté.

Au milieu s'élevait une grande salle, où deux bas-reliefs représentaient Ganymède et Hébé; l'entrée du côté de la maison portait ces deux vers :

Erexi templum à Bacchus
Amicique gourmandibus.

A l'angle, du côté de la rue Amelot, était un pavillon de forme ronde, orné à l'intérieur des vues de Ferney et de ses environs, peintes à fresques, et on lisait sur la porte :

A Voltaire !

Il ôte aux nations le bandeau de l'erreur.

« Qui sait si le monde durera trois semaines ! » a dit quelque part Beaumarchais. Il est de fait que sa maison, qui était bâtie avec une solidité à défier le temps, n'est pas restée longtemps debout.

Un arrêté du maire de Vaucouleurs (Meuse) a décidé qu'un concours était ouvert pour l'érection d'une statue à la mémoire de Jeanne d'Arc. Les statuaires qui voudront prendre part à cette épreuve devront se faire inscrire à la mairie, où ils pourront se procurer le programme et les conditions du concours.

Sous le titre : *Scènes sur un théâtre de l'Australie*, le *Times* du 4^{er} septembre contient le récit suivant :

« Le rideau se lève, une danseuse française, jeune femme simple et élégante, n'ayant point une grande beauté, mais beaucoup d'expression, et paraissant fort contente d'elle, apparaît sur la scène, légère et court vêtue; elle est accueillie par les applaudissements des spectateurs et par les trompettes éclatantes de l'orchestre.

» Mais de l'autre côté de la scène apparaît une jeune créole espagnole admirablement belle, avec de grands yeux d'une douceur incomparable, d'une carnation magnifique, bien faite, la véritable personification de Terpsichore. Elle salua modestement; c'était sa première apparition à Melbourne, et l'enthousiasme du public, émerveillé de sa beauté, se manifesta par des tonnerres d'applaudissements.

» Les deux danseuses se disputaient la palme de la victoire dans une gracieuse tarentelle. Telles que deux brillants papillons, elles voltigeaient au son de la musique et au bruit des applaudissements. La sémiplante et vive Parisienne fit usage des pirouettes les plus raffinées, de ses grâces les plus séduisantes; mais la créole sem-

blait être l'une des trois Grâces. Les bouquets, les chaînes d'or, les bracelets pleuvaient à ses pieds.

» La Française lutta de toutes ses forces contre le triomphe de sa rivale, jusqu'à ce qu'enfin elle tomba épuisée sur la scène. La créole s'approcha d'elle avec compassion pour la relever, lorsque soudain, lui lançant des regards de haine et de furie, la Parisienne se jeta sur sa rivale et la battit à coups redoublés.

» Le public siffla lorsque la Parisienne s'écria avec emportement : « La misérable, elle m'a fait tomber ! » La pauvre créole répondit avec dignité qu'elle était fort innocente de cette chute; mais à un mot vulgaire échappé des lèvres de la Française, toutes les passions méridionales grandirent dans le cœur de l'Espagnole, et une lutte commença sur la scène.

» Les deux dames se ruèrent l'une sur l'autre, s'égratignant, se frappant, s'arrachant les cheveux au milieu des applaudissements frénétiques de la galerie; je n'ai jamais vu pareille chose. Le public, loin d'intervenir, semblait plutôt prendre plaisir à ces exercices olympiques, jusqu'à ce que la créole, sanglante et évanouie, fut emportée de la scène.

» Quelques officiers, qui assistaient au spectacle, furent révoltés de la conduite de la Parisienne et envoyèrent chercher la police pour l'arrêter; mais ses amis se réunirent et résistèrent aux constables; une lutte s'ensuivit; une partie du public sauta sur la scène, à travers l'orchestre, brisant les violons, les basses, les jetant à la tête des constables; les femmes s'évanouissaient, les enfants criaient; quant à moi, je pris mes jambes à mon cou, et je me mis à courir jusqu'à mon hôtel.

La *Gazette des Beaux-Arts* annonce plusieurs ventes prochaines d'objets d'art qui auront un grand attrait de curiosité. C'est d'abord celle de la collection du prince Solitkoff qui renferme entre autres les plus admirables spécimens de l'orfèvrerie du moyen âge.

Puis viendra, vers le 20 de ce mois, la vente de l'atelier de Decamps. Les amateurs trouveront, dit la *Gazette des Beaux-Arts*, de précieux croquis, des fusains d'une tournure magistrale, un *Moïse sauvé des eaux*, et une répétition, avec rebauts de pastel et quelques différences dans la composition, de cet héroïque *Josué* qui appartient aujourd'hui à M. Alexis Ravenaz. Les tableaux sont au nombre de trente et quelques. Il y a des toiles très avancées, *Job et ses amis*, *Polyphème*, *le bon Samaritain*, etc., d'autres sont complètement achevées. Parmi celles-ci, l'*Anesse de Balaam*, un *Boucher turc*, une *Sablonnaire*, etc.

L'éditeur Michel Lévy vient de mettre en vente un nouveau volume de notre collaborateur, M. Xavier Eyma, *Aventuriers et Corsaires*, et dont fait partie l'émouvante histoire des *Bandits noirs* que publie notre journal.

LOUIS DE SAINT-PIERRE.

Les diamants de mademoiselle Rachel.

Quelques-uns des bijoux de Rachel viennent de passer par une série de vicissitudes aboutissant à une confiscation au profit des États-Unis. Voici, dit le *Courrier des États-Unis*, à quelle occasion.

Lorsqu'au mois d'avril 1857, les dépouilles précieuses de la grande tragédienne furent mises en vente à Paris, quelques objets de grand prix furent adjugés au docteur L. Deschowitz, médecin polonais, qui avait connu Rachel, et était lié avec sa famille. Ces objets consistaient en une tabatière d'or enrichie de diamants, présent de l'Empereur Napoléon; un bracelet émaillé et enrichi de brillants, cadeau de la reine Victoria, dont il portait le chiffre gravé; et une magnifique broche de diamants. La valeur matérielle de ces articles était donc rehaussée de beaucoup par les souvenirs qui s'y rattachaient. Probablement, l'acquéreur en jugea ainsi, et il les garda en sa possession personnelle, pendant un voyage qu'il faisait en ce moment pour le bénéfice d'un malade confié à ses soins.

Après avoir parcouru l'Europe, sans avoir réussi à guérir son client, qui était de la Havane, le docteur revint l'an dernier aux États-Unis, et débarqua le 6 septembre à New-York, toujours apportant dans ses voyages les bijoux de Rachel dont il était possesseur. Ils passèrent à la douane comme effets personnels, et par conséquent exempts de droits.

Cependant, le docteur rencontra à New-York la mère de son client, qui était venue au-devant de lui. Les voyages n'avaient produit sur son état aucune amélioration sensible. Il y eut à ce sujet une consultation de médecins, et la conclusion fut que le malade serait mis dans une maison d'aliénés à Bloomingdale. Le docteur Deschowitz se trouva ainsi privé d'une grande source de revenus, car les sommes qu'il donne comme lui ayant été allouées pendant ses voyages, tant pour défrayer les dépenses que pour rémunérer ses soins, sont élevées jusqu'à l'in vraisemblance.

Du moment qu'il dut se séparer de son malade, les appointements cessèrent ainsi que les frais de route, et, en définitive, le docteur se trouva, comme on dit, fort près de ses pièces.

Ce fut alors qu'il résolut, pour parer à quelques difficultés pécuniaires, de se défaire de la valeur improductive qui, depuis deux ans, gisait dans son bagage de voyageur. Il se rendit donc d'abord chez M. Tiffany, à qui il expliqua sa position, proposant de lui vendre les trois bijoux, plus un riche nécessaire provenant du prince Gortschakoff et sur lequel il avait acquitté les droits de douane. M. Tiffany se montra peu disposé à faire l'acquisition, et se borna

à en fournir une estimation à la valeur intrinsèque, qui était loin d'arriver au chiffre payé par le docteur.

Celui-ci se retourna alors vers MM. Ball, Black et C^{ie}, auxquels il porta les mêmes propositions. Mais ces messieurs ne se montrèrent pas plus désireux que M. Tiffany d'acheter les bijoux pour leur propre compte. Seulement, ils consentirent à les mettre en vente dans leur magasin, pour le compte de M. Deschowitz, moyennant le prélèvement ordinaire d'une commission.

Les objets en question parurent donc à l'étalage, dûment étiquetés, et provoquèrent l'attention et l'admiration des passants. Un Bostonien venait même de conclure l'achat du bracelet, lorsque les employés de la douane intervinrent, un mandat de saisie à la main. Les articles mis en vente n'avaient point acquitté les droits d'entrée, et se trouvaient ainsi passibles de confiscation, d'autant plus que leur valeur donnait à soupçonner une spéculation illicite.

Pour rentrer en possession des trois bijoux, M. Deschowitz dut, en attendant le procès devant la justice fédérale, fournir une caution considérable.

C'est par suite de ces faits que jeudi dernier, après quatorze mois d'attente et de délais, l'affaire était évoquée devant la cour de district des États-Unis siégeant dans Chambers street, sous la présidence du juge Betts.

MM. Whiting et Clarke ont présenté la cause du réclamant; MM. Roosevelt, attorney de district fédéral, et J. Buchanan Henry ont soutenu les droits du gouvernement; et après l'audition des témoignages et des plaidoyers, le jury a remis un verdict scellé confirmant la confiscation des bijoux. La cour a accordé au docteur Deschowitz un délai de trente jours pour présenter, s'il y a lieu, un bill d'exception, à défaut duquel la sentence prendra son effet définitif.

Voilà donc les bijoux de Rachel en voie d'être de nouveau vendus à l'encan, et cette fois par autorité et au profit du gouvernement des États-Unis.

UNE MÉPRISE DE COEUR.

Au second étage de l'une des maisons de la rue de Seine, un jeune homme était assis devant un bureau tout couvert de papiers soigneusement rangés, dans un cabinet de travail précédé d'une vaste antichambre. Il écrivait avec une lenteur réfléchie une lettre qui semblait devoir être longue, à en juger par le nombre des feuillets déjà remplis. L'observateur qui l'aurait vu s'interrompre par de fréquentes et profondes rêveries aurait pu être embarrassé de concilier l'expression souriante et attendrie que pre-

nait alors sa figure, avec la gravité méthodique que tout révélait autour de lui.

La symétrie rigoureuse des meubles, la nuance sévère et uniforme de l'étoffe de Damas dont ils étaient recouverts, les bronzes de Pradier et de Barye, qui, avec une pendule et des torchères d'un style simple et correct, décoraient une cheminée de marbre noir, les ouvrages de médecine qui composaient la majeure partie de la bibliothèque, tout dénotait les habitudes d'esprit propres à une profession qui semble faire un devoir de contenir les élans du cœur et qui a trop souvent pour effet de les paralyser sans retour.

La physionomie du docteur Georges Franay justifiait d'ailleurs cette impression de froideur que faisait naître l'aspect de son cabinet de travail. Au premier abord, ses traits fins et délicats, son teint vif et coloré, sa chevelure noire et abondante, ne permettaient guère de lui donner plus de vingt-quatre ans; et si l'empreinte ineffaçable que laisse après lui le travail de la pensée faisait bientôt deviner qu'il avait une dizaine d'années de plus, on sentait qu'il ne devait pas seulement son apparente jeunesse à l'honnête régularité de sa vie, mais aussi à l'absence de tout sentiment violent et de toute exaltation passionnée. Son regard limpide et calme, tout en révélant la droiture et l'élévation de son âme, semblait confirmer ces premiers indices et dénoter une nature plus propre aux spéculations de la science, ou même aux dévouements héroïques de la pratique médicale, qu'aux émotions plus intimes, plus tendres et plus ardentes de l'amour. Et pourtant, à le voir en ce moment, on comprenait que la lettre qu'il était en train d'écrire n'avait rapport ni à sa science ni à son art, et qu'un sentiment tout nouveau dans sa vie faisait vibrer dans son cœur quelque corde secrète que jusque-là il ne s'était point connue.

Cette lettre était adressée à son frère, Raoul Franay, récemment nommé substitut à Mortagne :

« 2 février 1849.

» Tu me demandes, mon cher Raoul, quelle est cette jeune institutrice qui a été récemment introduite dans notre famille, contre toutes nos anciennes résolutions, et aussi, semble-t-il, sans aucune nécessité, puisque notre mère s'était chargée elle-même d'accompagner Anaïs à ses cours de littérature, de musique et de dessin, et que je m'étais réservé le plaisir de l'initier aux éléments des sciences naturelles. Il y a deux mois environ, après avoir terminé mes visites, je m'étais, comme en ce moment, enfermé dans mon cabinet, et me promettais avec joie de consacrer quelques heures à cet

interminable ouvrage auquel ton enthousiasme fraternel veut bien prédire un si grand succès. Mais à peine avais-je écrit quelques lignes, que Baptiste vint me prévenir qu'une jeune fille tout éplorée demandait à me parler au plus tôt. J'ordonnai qu'on la fit entrer. C'était la plus ravissante créature que tu puisses te figurer. Imagine-toi une peau d'un blanc rosé tellement transparente, qu'à travers on voit littéralement le sang circuler, des cheveux d'un blond chaud et doré relevés gracieusement sur les tempes, et d'une si luxuriante profusion, qu'ils semblaient s'échapper du petit chapeau destiné à les contenir, des yeux d'un bleu foncé sous des sourcils noirs, avec le regard le plus doux et le plus caressant que puissent avoir des yeux de femme; enfin une de ces tailles à la fois minces et flexibles qui ont le double privilège de la grâce et de la vivacité.

» Quelque médecin que je sois, quelque habitué que tu me connaisses, mon cher Raoul, à observer rapidement et à me rendre compte du premier coup d'œil, tu penses bien qu'en présence de cette enfant tout en larmes, je ne distinguai pas alors en détail les perfections vraiment idéales que je me borne à t'indiquer. Je t'avoue même que ce qui me frappa le plus en ce moment, ce fut le contraste de cette rare distinction avec une robe de mérinos noir plus que simple, un petit châle à palmettes attestant un long usage, un chapeau de grosse paille malgré la saison, et l'absence de gants.

— » Monsieur, me dit-elle précipitamment et d'une voix altérée, ma mère qui habite tout près d'ici est atteinte depuis longtemps d'une maladie nerveuse qui la fait beaucoup souffrir, mais qui, nous le pensions du moins, n'offrait pas de danger pour sa vie. Depuis une demi-heure, elle vient de tomber subitement dans une crise tellement effrayante, que je suis descendue comme une folle, en demandant à grands cris un médecin. On m'a indiqué votre demeure, et je suis accourue moi-même pour vous prier plus promptement de vouloir bien lui porter secours. Je vous en supplie, monsieur, ne perdons pas une minute.

» Je la suivis immédiatement, et, après avoir monté les cinq étages d'une maison voisine, nous arrivâmes à deux petites chambres, hélas! bien modestement meublées.

» Avant de me faire pénétrer dans la seconde pièce :

» — Veuillez, je vous prie, me dit ma conductrice, m'attendre ici un instant.

» Puis elle entra; et je l'entendis, après avoir embrassé sa mère à plusieurs reprises, la préparer à recevoir ma visite.

» — Mais à quoi bon, ma fille?... Ne sais-tu pas?... Le reste de la phrase, que je comprenais

RISE DE CŒUR.

de l'une des mains de la rue
comme d'un assés devant un ba-
papiers soigneusement rangés,
sans précédent d'une vaste mé-
avec une belleur républicaine
voir être longue, à en juger
allets déjà rangés. L'observa-
l'interrompre par de fréquents
saurait pu être embarrassé de
suscitant et attirant que pre-

trop bien, se perdit avant d'arriver jusqu'à moi.

» Je fus bientôt introduit auprès de la malade, dont la crise était calmée.

» C'était une femme d'environ quarante-cinq ans, à la physionomie douce et bienveillante, dont la pâleur et l'amaigrissement révélèrent de longues souffrances et plus encore de cruelles privations. J'examinai son état avec le plus grand soin, et je formulai une ordonnance que je m'efforçai de rendre aussi peu compliquée que possible.

» — Il serait indispensable, dis-je à sa fille, afin de prévenir le retour d'un semblable accident, d'administrer sans retard ce que je viens de prescrire.

» Et j'allais sortir, en promettant de revenir le lendemain, lorsque je surpris entre les deux femmes un tel regard de perplexité, que je repris aussitôt, tout en me retirant et de l'air le plus naturel qu'il me fut possible :

» — Mais, j'y pense, mademoiselle, vous ne pouvez pas quitter madame votre mère en ce moment. Je crains d'ailleurs que votre pharmacien ne vous fasse trop attendre pour cette préparation, ce qui compromettrait l'effet que j'en attends. Permettez-moi de vous l'envoyer moi-même, ma petite pharmacie est toujours pourvue de ces sortes de choses pour les cas pressants. Ne vous inquiétez donc de rien, ajoutais-je d'un ton de voix qui, malgré moi, dut signifier autre chose que mes paroles, car cette charmante enfant y devina une intention plus bienveillante que la sollicitude du médecin.

» Oh ! mon cher Raoul, si tu avais vu le regard d'ange qui paya cette action si simple, tu dirais avec moi qu'il faudrait être le plus mortel ennemi de soi-même pour ne pas faire tout le bien que l'on peut dans sa modeste sphère.

» Mes visites se renouvelèrent naturellement, le lendemain et les jours suivants, quoique l'état de la malade n'offrit plus de danger imminent. N'avais-je pas à sonder le mal moral, que nous rencontrons presque toujours, hélas ! à côté du mal physique pour lequel on nous appelle, et qui cette fois m'inspirait un intérêt plus vif que d'habitude. J'appris ainsi peu à peu, que madame Hervier, veuve depuis deux ans d'un receveur de l'enregistrement d'une petite ville de province, et restée absolument sans fortune à la mort de son mari, s'était décidée à venir habiter Paris, où sa fille Lucile, qui a fait de bonnes études et qui possède un joli talent de pianiste, espérait trouver quelque éducation à diriger. Elle avait longtemps cherché en vain, et n'était parvenue à se procurer qu'une leçon très médiocrement rétribuée. Cette faible ressource, jointe au produit de quelques broderies que madame Hervier avait le courage de s'imposer dans les rares intervalles de repos que lui laissait sa maladie, ne suffisait pas, tu

le penses bien, à les préserver des embarras et des souffrances de la pauvreté.

» Tout aguerri que je suis à l'aspect du malheur, jamais je ne fus aussi ému, aussi préoccupé d'une détresse que nous sommes appelés à constater trop souvent dans l'exercice de notre profession. C'est que le caractère de fierté digne que savent conserver ces pauvres dames au milieu de cette navrante misère, en fait quelque chose de saisissant. Pendant quelque temps, elle avaient nourri l'espoir d'obtenir un bureau de timbre ou de tabac en récompense des longs services de M. Hervier ; mais, isolées et sans recommandations puissantes, elles n'avaient pas tardé à comprendre qu'une telle espérance était chimérique.

Et pourtant, pas de révolte contre le sort, pas la moindre récrimination contre une société dont elles auraient bien quelque droit de se croire victimes ! Toujours le calme et la sérénité sur le beau visage de la jeune fille, tandis qu'elle cherche à communiquer à sa pauvre mère une confiance qu'elle n'a peut-être pas elle-même.

Ce que je ne pourrais parvenir à te peindre, ce qui est au-dessus de tout éloge, c'est le courage vraiment héroïque avec lequel la pauvre enfant subit les dures conséquences de ce complet dénûment. Elle, appelée par son éducation et par la distinction de sa nature, à toutes les aspirations vers le beau, l'élégant, le poétique, elle consacre sa vie, sans se plaindre et sans murmurer, aux travaux les plus insipides et les plus vulgaires. Chaque fois que je survénais à l'improviste, et, je te l'avoue, je renouvelai souvent cette épreuve, je la trouvais occupée soit à savonner de nombreuses pièces de linge, soit à les repasser, soit à les raccommoder, ou bien encore, de ses mains délicates, que tant de rudes métiers ne sont parvenus encore ni à rougir ni à déformer, faisant cuire quelque mets un peu délicat qu'elle destine à sa mère, et qu'elle trouve mille prétextes pour ne pas partager, tandis qu'elle se contente pour elle-même, je le devine, d'une nourriture beaucoup plus grossière.

» Une des choses qui m'émurent profondément, c'est de la voir le matin, son panier au bras, faisant elle-même les modestes provisions de la journée. Comme nous sommes très proches voisins, et que je sors aussi de très bonne heure, je la rencontre souvent en me rendant à l'hôpital. D'abord je feignais de ne la pas reconnaître, de peur de la mettre mal à l'aise ; mais lorsqu'elle me voit, elle ne paraît ni contrariée, ni humiliée. Elle remplit simplement ces fonctions triviales sans crainte de déchoir à ses propres yeux, mais aussi sans faire montre de cette ostentation d'humilité, qui est presque toujours un déguisement de l'orgueil.

» Je fis part de tout cela à notre mère, dont le cœur est, tu le sais, si plein de compatissante bonté ! Nous eûmes bien vite décidé que nous prierions mademoiselle Lucile de venir donner des leçons à Anaïs. Voilà un mois que ces leçons ont commencé. Notre sœur est dans le ravissement de sa jeune maîtresse, qui n'a que deux années de plus qu'elle et qui s'attachera facilement à son élève.

» Pour moi, mon cher Raoul, je puise dans la conscience du peu de bien que j'ai pu faire en cette circonstance, une de ces satisfactions sans mélange qui illuminent toute une carrière et consolent de bien des ennuis et de bien des déceptions ; et je sens redoubler mon attachement pour une profession dont l'exercice fournit l'occasion de jouissances si profondes et si pures... »

Le docteur Georges semblait avoir en effet ramené le calme et l'espérance au milieu de la famille Hervier. Les crises nerveuses de la malade devenaient de moins en moins fréquentes, et si les excellents soins qui lui étaient prodigués avaient contribué puissamment à ce résultat, il était dû plus encore peut-être, à la sécurité inusitée que, grâce à la nouvelle leçon de sa fille, madame Hervier pouvait opposer maintenant aux nécessités de chaque jour. Les appointements de Lucile, fixés bien au-dessus du chiffre qu'elle aurait osé demander, permettaient d'introduire dans le ménage de la veuve un bien-être inconnu jusque-là, et la jeune institutrice, accueillie par la famille Franay, comme une amie et comme une sœur, se voyait chaque jour comblée des marques de la générosité la plus délicate et la plus ingénieuse.

Sous prétexte de consulter son goût pour le choix de quelques acquisitions, Anaïs se faisait souvent accompagner par elle et la forçait chaque fois à accepter quelque objet de toilette, dont l'arrivée inattendue répondait toujours à un besoin pressant et soigneusement dissimulé.

Très souvent aussi Anaïs et sa famille, sous un prétexte ou sous un autre, suppliaient Lucile de rester à dîner. Elle refusait d'abord, de crainte d'inquiéter sa mère ; mais on envoyait auprès d'elle chercher une autorisation qu'elle s'empressait d'accorder, heureuse d'assurer à sa fille une distraction de quelques heures. Georges s'arrangeait d'ordinaire pour la reconduire le soir avec sa sœur.

Souvent aussi, malgré le bonheur qu'il avait à se rencontrer avec Lucile, il choisissait le moment de son absence pour aller faire une visite à sa mère, allégeant ainsi pour elle la tristesse de la solitude. Ces attentions étaient appréciées par madame Hervier, qui en savait un gré infini au jeune docteur.

Georges avait eu déjà maintes fois, dans l'exer-

cice de sa profession, l'occasion de rendre de grands services, et, chose surprenante ! il n'avait presque jamais rencontré d'ingrats. C'est que, non-seulement il obligeait souvent, mais qu'il obligeait *bien*. Aussi avait-il inspiré à beaucoup de gens une reconnaissance qu'il mettait au service de nouveaux bienfaits.

Une de ses premières clientes avait été une jeune ouvrière pauvre et abandonnée, qu'il avait sauvée du désespoir et vivement disputée à la mort. Elle s'était enfin guérie et consolée. Depuis, elle s'était mariée, avait entrepris un petit commerce de broderies qui avait prospéré, et c'était maintenant une heureuse mère de famille à la tête d'une maison florissante. Georges l'adressa à madame Hervier, à laquelle, sous prétexte d'exigences et de difficultés supposées, elle vint offrir pour un travail très simple, un prix bien supérieur à celui qu'on avait coutume de l'estimer.

Sans être lui-même musicien, le docteur Georges sentait profondément la musique, et quoiqu'il éprouvât un plaisir infini à entendre jouer Lucile, il crut comprendre que son talent plein de grâce et de charme manquait cependant d'études solides et de principes sérieux. Il lui proposa donc de prendre quelques leçons d'harmonie et de composition d'un vieux maître allemand qu'il avait soigné jadis à l'hôpital, auquel il avait procuré depuis quelques élèves, et qui, de ce point de départ, était enfin arrivé à une bonne position et à une réputation méritée.

Cette proposition causa une véritable joie à Lucile, qui désirait vivement pouvoir compléter son éducation musicale. Elle fit de rapides progrès sous cet habile professeur ; et le vieil Allemand, qui trouvait en elle une intelligence peu commune, remerciait Georges de lui avoir donné une telle élève, et mettait à cette leçon plus de zèle et d'empressement qu'il n'en apportait à celles qui lui étaient le plus libéralement rétribuées.

Lucile, à l'exemple de sa mère, répondait à la sollicitude du jeune docteur par une confiance pleine d'expansion. Elle semblait toujours heureuse de le voir. Il était initié aux moindres événements de la famille, et l'on n'eût pris aucune détermination un peu importante sans lui demander conseil.

Quant à lui, ainsi que tous les êtres nobles et généreux qui s'attachent aux autres en proportion du bien qu'ils leur font, son affection pour mesdames Hervier grandissait chaque jour. Il sentait maintenant une plénitude inaccoutumée de vie et de bonheur. De nouveaux horizons s'ouvraient à ses yeux ; des facultés inconnues se révélaient dans son âme ; et il commençait à entrevoir dans l'existence autre chose qu'une série de devoirs à accomplir ou d'ambitions à satisfaire.

Dans la réponse de son frère à sa dernière lettre, se trouvait le passage suivant :

« Avec quel feu, mon cher Georges, tu me parles de la nouvelle institutrice de notre sœur ! Avec quel enthousiasme tu énumères les charmes et les mérites de cette belle personne ! Le cœur du grave et froid docteur Franay, jusque-là invulnérable à toutes les séductions, serait-il donc enfin touché par quelques traits de ce malin petit dieu qu'il refusait d'adorer ? Prends garde, frère, car, pour toi, plus que pour tout autre, ses blessures seraient terribles !... N'aurait-il pas à venger sa puissance longtemps méconnue ? »

Georges répondit d'un ton plus sérieux :

Madame Marie DE FRIBERG.

(La suite au prochain numéro.)

LES BANDITS NOIRS.

(Voyez le numéro précédent.)

Le nègre s'enveloppa la main dans les compresses d'herbes, et il s'endormit ainsi que Macandal de chaque côté de leur prisonnier.

Le lendemain, Macandal dit au nègre :

— Je suis plus franc à ton égard que ne l'avait été Fabulé, je n'ose te garantir ta grâce ; retourne au camp, annonce ma venue prochaine à tes camarades ; moi seul je conduirai Fabulé à Saint-Pierre.

Le nègre s'éloigna plein d'une admiration naïve pour le mulâtre. Macandal délia les pieds de Fabulé devenu docile dans sa défaite, et ils se mirent en route.

Le soir, ils entrèrent à Saint-Pierre. Macandal se dirigea vers la geôle et remettant son prisonnier aux mains du géolier.

— Je vous amène Fabulé, dit-il, et moi, je m'en retourne chez mon maître.

Le juge criminel, étranger à toutes les intrigues qui s'agitaient dans l'ombre, sachant la guerre que l'on faisait à Macandal et aussi le prix que l'on pouvait attacher à la capture de Fabulé, les fit emprisonner tous les deux.

Macandal et Fabulé furent enfermés isolément, dans la geôle de Saint-Pierre, peu formidable en ce temps-là. C'était une simple case de bois, comme étaient presque toutes les maisons de la ville, placée au centre d'un vaste terrain fortifié de palissades. On comptait plus sur la terreur des nègres de se voir captifs, que sur la solidité de ces simples murailles en planches.

Macandal fut étonné de ce dénouement imprévu,

et, redoutant l'issue du jugement auquel il allait être soumis, il résolut de n'attendre ni l'intervention de la justice, ni celle de son maître de laquelle il ne lui était plus permis de rien espérer. Assis au fond de sa cellule, la tête plongée dans ses deux mains, Macandal songeait au moyen de s'évader. Sa prison était au rez-de-chaussée; nul doute à cet égard, puisque ses pieds foulaient la terre. Il écouta les bruits qui pouvaient se produire à ses côtés; à droite et à gauche, le plus profond silence. Il en conclut que les deux cellules voisines étaient inoccupées. Mais dans quelle position était la sienne par rapport à l'extrémité du bâtiment de la prison ? Cette prison finissait-elle à droite ou à gauche ? aurait-il plusieurs obstacles à franchir avant d'arriver en pleine campagne ?

Une petite croisée, percée en œil de bœuf et garnie de barreaux, aéraient et éclairait la cellule. Macandal bondit comme un chacal, atteignit à pleines mains les barreaux de la croisée, et par la force de ses bras se hissa jusqu'à pouvoir plonger le regard au dehors. Il aperçut devant lui la solitude du terrain au centre duquel était bâtie la prison, puis plus loin les palissades, et derrière celles-ci la montagne : c'est-à-dire la liberté. En penchant la tête de côté, il avait pu remarquer que sa cellule était, à gauche, l'avant-dernière du bâtiment. Il se laissa retomber sur le sol ; le plan de son évasion avait déjà germé dans sa tête. Il regarda avec regret les barreaux auxquels il venait de se suspendre ; il avait pu s'assurer qu'ils étaient fortement enracinés entre deux solives d'où il ne réussirait pas à les arracher par la seule puissance de ses mains et de ses bras musculeux.

Le succès de son entreprise était donc dans la possibilité de s'introduire dans la cellule voisine pour de là s'ouvrir une issue sur l'enclos de la prison. Il s'agissait de percer deux murailles.

Macandal attendit la nuit. La cloison qui le séparait de la cellule où il devait pénétrer d'abord, était soutenue sur un amas de roches de rivière informes et mal maçonnées entre elles en manière de mur d'appui. Il détacha avec ses ongles les plaques de plâtre qui dissimulaient les intervalles des roches, et commença à ébranler cet échafaudage fragile. Au premier bruit de son travail, il avait entendu dans la cellule voisine, silencieuse jusqu'alors, un mouvement et une agitation qui se calmèrent tout aussitôt.

Macandal ne savait s'il devait se réjouir ou s'inquiéter de cette découverte. Il s'arrêta un moment : puis, après avoir frappé à la cloison, il demanda :

— Qui est mon voisin ?

Aucune réponse ; il réitéra sa question, même silence. Il s'imagina s'être trompé, et reprit son œuvre avec une nouvelle ardeur.

Le déplacement de trois des plus grosses roches suffit à lui ouvrir un passage où il pouvait pénétrer dans la pièce voisine, en se traînant à plat ventre. Avant de se risquer dans ce défilé, il essaya de plonger ses regards dans ces ténèbres mystérieuses. La lune, qui resplendissait au ciel, ne laissait filtrer que deux ou trois faibles rayons à travers les barreaux d'une lucarne semblable à celle de sa cellule. Ces rayons traçaient sur le sol une langue de lumière pâle, rien de plus.

Macandal s'aventura alors; il passa sa tête, puis les épaules, puis son corps tout entier, par l'étroit chemin qu'il s'était frayé. Il se dressa au milieu de la cellule qui lui parut déserte; il écouta et distingua dans un angle tout à fait noir le souffle cadencé d'une respiration. En fixant attentivement ses regards dans cette direction, il aperçut deux yeux qui brillaient dans l'obscurité et se détachaient sur le fond noir. C'était une face de nègre. Macandal allongea la main, et avant que ce témoin timide ou prudent de sa tentative d'évasion eût eu le temps de se mettre en garde, il l'avait saisi par ses cheveux crépus et traîné devant la lucarne, d'où un rayon de la lune lui tomba en plein sur le visage.

Les deux prisonniers poussèrent en même temps un rugissement terrible : ils s'étaient reconnus. Le hasard mettait encore une fois en présence Macandal et Fabulé.

Fabulé avait profité de l'étonnement de son implacable ennemi pour se dégager, et s'était acculé dans un des coins de la prison, les reins appuyés contre la cloison, le torse en avant, comme prêt à une lutte.

Macandal avait compris que ce n'était ni le moment ni le lieu de livrer bataille.

— Tu es fou, Fabulé, dit-il au nègre, et nous serions deux imbéciles de nous disputer ici, quand nous devons chercher à nous sauver.

— Quels moyens as-tu pour arriver à ton but? demanda Fabulé.

— Tu vois, répondit Macandal, comment je suis parvenu en démolissant le mur de ma prison, à pénétrer dans la tienne. Il s'agit maintenant de percer le mur qui nous sépare de la liberté.

— Ce serait impossible. Tu n'avais que quelques roches à déchausser pour faire le chemin par où tu as passé; mais ici c'est une autre affaire. Ce mur est un mur véritable. Huit jours et huit nuits ne nous suffiraient pas pour l'entamer.

— C'est vrai, fit Macandal en se frappant la tête de dépit, et il faut qu'avant une heure nous soyons hors d'ici.

— J'ai un moyen, moi, répondit Fabulé.

— Dis vite.

— C'est par cette fenêtre que j'avais médité de m'évader.

— Par cette fenêtre? Il est donc facile d'en lever les barreaux.

— Non; mais il est aisé de les scier.

— A l'ouvrage alors, et vite, cria Macandal.

— Oh! murmura Fabulé en ricanant, je me serais servi de l'instrument que voici, et il montra à Macandal une petite lime d'acier, longue comme a moitié du petit doigt, qu'il tenait cachée dans sa bouche, je me serais servi de cet instrument pour m'évader, moi, mais je préfère renoncer à ma fuite plutôt que de favoriser la tienne.

— Misérable! fit Macandal, tu aurais ce froid courage?

— Vengeance pour vengeance, lâcheté pour lâcheté. Tu m'as livré aux blancs, et tu voudrais que je t'aidsse à leur échapper? Non pas! Si, par un autre secours que le mien, tu parviens à fuir, tant mieux pour toi; mais ce ne sera jamais moi qui t'en fournirai les moyens.

— Hâte-toi, Fabulé, de scier les barreaux de cette prison, et de nous ouvrir à tous deux le chemin de la liberté.

— Non!

— Quand nous serons dans les bois de la montagne Pelée nous ferons alliance, si tu veux; ou bien si tu crois que l'un de nous est de trop et gêne l'autre, eh bien! nous nous battons jusqu'à ce que l'un des deux soit tué.

— Non, répondit Fabulé, tu es ensorcelé; et c'est moi qui périrais dans le combat! Oui, il faut que tu sois ensorcelé pour n'être pas mort du coup de mousquet que je t'ai tiré, et pour avoir pu, hier, t'échapper de mes mains. Non, non, tu te sauveras comme tu pourras, et moi comme je pourrai; mais je n'aiderai point à ta fuite.

— Le temps presse, Fabulé.

— Que m'importe!

Macandal avait feint jusqu'à ce moment un calme qu'il n'avait point. A mesure que les refus de Fabulé devenaient plus persistants, le mulâtre sentait sa colère lui monter au cœur; ses poings se crispaient, les muscles de ses bras se roidissaient.

— Tu refuses décidément? demanda-t-il au nègre en croisant ses bras sur sa large poitrine.

— Je refuse.

Macandal baissa la tête pour réfléchir un instant, puis la releva tout à coup; ses yeux étincelaient au milieu de l'obscurité. Il fit un pas vers Fabulé qui s'était réfugié dans un des coins de la cellule, accroupi comme une bête fauve sur la défensive, et prêt à s'élaner sur son ennemi.

— Toute tentative de ta part serait vaine, dit-il à Macandal. Tu peux essayer par la force de m'arracher cet instrument que tu convoites, mais, vainqueur même, tu ne l'auras pas.

Parlant ainsi, Fabulé avala la petite lime qu'il cachait dans sa bouche. Le mulâtre, exaspéré, ivre de colère, se rua sur le nègre avec la rapidité de l'éclair et sans que celui-ci eût pu prévoir l'attaque. Macandal saisit Fabulé à la gorge, et en même temps qu'il l'étranglait entre l'étau de fer de ses dix doigts, il lui frappait la tête littéralement à tour de bras contre les roches aiguës et inégales qui formaient le mur d'appui de la cellule. Fabulé n'avait eu ni le temps ni le pouvoir de se défendre. Les douleurs que lui faisait éprouver la présence du morceau de fer dans son gosier lui avaient retiré ses forces. Il poussa un râle et resta mort entre les mains de Macandal.

Le mulâtre lâcha le cadavre, qui retomba sur le sol; et, comme épouvanté de son action, il recula jusqu'au fond de la cellule, le visage couvert de sueur et le corps frémissant.

— Misérable imbécile! murmura-t-il... Se condamner à cette mort inutile sans profit pour lui et sans profit pour moi!

Macandal s'accroupit dans un coin de la prison en proie moitié à la rage, moitié au désespoir. Tout à coup, il se leva, et passant la main sur son front, il s'écria avec un ricanement féroce :

— Je ne laisserai pas mon œuvre inachevée; je voulais ma liberté, je l'aurai.

Il fit un pas vers le cadavre, puis s'arrêta comme frappé de terreur. Il réfléchit, avant de poursuivre le sacrilège qu'il avait résolu. Il s'était souvenu d'avoir senti sous ses doigts, pendant qu'il étranglait Fabulé, la lime engagée dans le gosier du nègre. Cette lime, il la lui fallait à tout prix. Il se pencha sur le cadavre, écarta violemment ses deux mâchoires entr'ouvertes, plongea la main dans la bouche, sans parvenir à atteindre l'objet de son ardente convoitise. Par l'effet d'une contraction nerveuse toute naturelle, les mâchoires de Fabulé se rejoignirent lentement pendant que Macandal fouillait sa gorge, et les dents du cadavre serrèrent comme un bracelet aigu le poignet du mulâtre qui poussa un cri de terreur.

Macandal éprouva comme un vertige de superstition. Nul doute pour lui que Fabulé ne fût mort, et pourtant cette morsure qui l'avait légèrement atteint lui sembla un avertissement du ciel. Il demeura un instant étourdi, troublé, hésitant; il eut peur de se voir en face du cadavre. Il tourna autour de la cellule comme une bête fauve, frappant les murs pour chercher une issue. Un instant il eut la pensée de rentrer dans sa prison et d'y attendre le sort qu'on lui réservait; au moins serait-il séparé de ce terrible spectacle du corps de Fabulé.

Après avoir fixé pendant quelques minutes ses yeux avides sur la lucarne, le sentiment de cette

liberté qui l'avait poussé à commettre un crime devenu inutile, lui inspira une horrible idée.

— Non, murmura-t-il, non, il n'est pas possible que je me condamne à la prison quand la liberté est là!

Il se jeta alors sur le cadavre de Fabulé avec la même rapidité qu'il s'était précipité sur son ennemi vivant, et enfonçant ses ongles dans la gorge du nègre, il déchira ses chairs et y fouilla jusqu'à ce qu'il eût trouvé au milieu des artères labourées, du sang figé et des lambeaux de muscles, ce morceau de fer d'où dépendait son salut.

Macandal ne pouvait atteindre aisément jusqu'à la croisée. Il traîna le corps de Fabulé, l'appuya contre le mur, et se faisant un marchepied de ses épaules, il saisit les barreaux de la lucarne de l'une de ses mains sanglantes, pendant que de l'autre, il scia deux des barreaux qui, en disparaissant, livrèrent à son corps un passage suffisant.

Macandal, une fois hors de la prison, examina avec un soin attentif l'horizon qui s'ouvrait devant lui. Le plus grand silence régnait partout; la lune avait disparu du ciel; quelques étoiles seules y brillaient et ne pouvaient éclairer les profondes ténèbres.

Le mulâtre s'élança droit devant lui, en courant de toute la vitesse de ses jambes jusqu'aux palissades dont il commença l'escalade en s'accrochant, de ses mains et de ses pieds, aux saillies des planches et aux nœuds des bambous dont les éclats acérés déchiraient sa peau.

XVI.

Au moment où Macandal touchait au dernier degré de sa pénible ascension, la balle d'un mousquet effleura son épaule. En même temps que le coup de feu, un cri d'alarme retentit dans la prison, et le mulâtre entendit le galop mêlé d'abolements épouvantables d'un de ces chiens dressés à la chasse des esclaves et des Caraïbes. Son cœur se serra, mais le danger éperonna son courage; il fit un dernier et suprême effort pour atteindre le sommet de la palissade.

Il arrivait au but, lorsque le chien acharné à sa poursuite, bondit jusqu'à lui, et saisit la cuisse du fugitif dans sa large gueule. Macandal poussa un cri de douleur, de rage et de désespoir; au même instant deux coups de mousquet éclatèrent, et le malheureux mulâtre, frappé à la poitrine et à la tête, roula de l'autre côté de la palissade, entraînant le chien dans sa chute.

Macandal était mort comme un vulgaire malfaiteur, dans l'ombre, fusillé par une main inconnue.

Le chien lâcha sa proie, flaira le cadavre du mulâtre, et se mit à aboyer à pleine gueule pour avertir les géoliers. Ceux-ci accoururent à cet appel, portant des flambeaux de résine, qui jetaient sur cette scène une sinistre lueur. Pendant qu'ils relevaient le corps de Macandal et chargeaient sur leurs épaules ce colosse inerte, un bruit de pas cadencés et lents, comme ceux d'une troupe en marche, résonna sourdement sur le sol.

C'était la bande de Caraïbes qui ramenaient Antillia. Le chien, débarrassé de Macandal, la gueule encore ensanglantée, flairant un de ses gibiers habituels, se prit de nouveau à aboyer et voulut s'élancer dans la direction que suivaient les Caraïbes. Les géoliers ne se sentant pas en force pour soutenir une attaque, arrêtèrent le chien, le lancèrent par-dessus la palissade, qu'ils escaladèrent vivement et abandonnèrent le cadavre du mulâtre.

Ils regardèrent à travers les fissures des planches et virent s'avancer le cortège avec le palanquin dans lequel se trouvait Antillia, sur qui le *boyez* caraïbe veillait avec un soin tout paternel. La troupe s'arrêta; les aboiements incessants du chien, la lueur rougeâtre et l'épaisse fumée des flambeaux de résine, qui s'élevaient en tourbillonnant au-dessus des planches, avertirent les Caraïbes de se tenir sur leur garde. Le *boyez* fit quelques pas en avant et cria :

— Nous sommes des amis, et nous ramenons à son frère une fille des blancs.

Les deux géoliers enchaînèrent le chien, franchirent la palissade et allèrent au-devant du *boyez*, qui en apercevant le cadavre de Macandal, poussa un cri de désespoir.

Antillia vint presser la main du mulâtre.

— Qui l'a tué ? demanda-t-elle.

— Nous, répondirent les géoliers; et ils racontèrent l'arrivée des deux chefs marrons à Saint-Pierre, leur emprisonnement, l'évasion de Macandal et le triste dénouement de ce drame.

— Vous avez tué l'ami des blancs, dit le *boyez*, et les blancs lui faisaient une guerre injuste.

— Ramenez-moi promptement chez mon frère, dit Antillia en cachant son visage pour pleurer.

Ces Caraïbes partirent au pas de course, et arrivèrent à la pointe du jour sur l'habitation d'Henri qu'ils trouvèrent déserte.

Le départ de Macandal pour le camp de Fabulé, la lutte entre les deux chefs marrons, le dénouement sanglant que nous avons raconté dans le précédent chapitre, avaient coïncidé précisément avec la visite d'Henri au camp du mulâtre et avec l'arrivée de madame de Saint-Chamans à l'ajoupa de Maubrac.

Ce chassé-croisé de tous nos personnages expli-

que les événements que nous avons racontés et ceux que nous allons raconter.

Henri, grâce à la parfaite connaissance que possédait Maubrac des chemins de la montagne Pelée où celui-ci s'était souvent aventuré pour aller fraterniser avec les nègres marrons, Henri, dis-je, put arriver facilement au campement de Macandal, en évitant de traverser les lieux où le combat était engagé. L'entrée d'Henri et de Maubrac dans le camp fut une surprise pour le bataillon noir qui, se croyant envahi par les troupes, poussa des clameurs et se prit à fuir en abandonnant les armes.

— Macandal ? où est Macandal ? criaient Henri, en arrêtant dans leur fuite les nègres qui se trouvaient le plus près de lui, je veux lui parler, je veux le sauver !

— Arrêtez donc, régiment d'imbéciles, hurlait Maubrac. M. d'Autanne et moi, nous sommes des amis et nous vous apportons la paix et notre amitié. Vous voyez bien que les troupes du roi ne bougent pas de leur position. Où est Macandal ?

Le calme se rétablit. Les nègres se rangèrent autour des deux colons, avec timidité d'abord, puis peu à peu avec confiance. La vieille mère de Macandal s'avança, et tombant à genoux devant Henri en lui pressant les mains :

— Maître, dit-elle, qu'est-ce que Macandal a donc fait aux *Békés* (aux blancs), que M. Du Buc est à la tête de ceux qui poursuivent mon fils ?

— Calme-toi, répondit Henri, c'est une erreur, une infamie et une trahison qui ont mis les colons à la poursuite de Macandal. On l'a accusé de deux crimes dont Fabulé est l'auteur. Je viens pour sauver Macandal et pour proclamer son innocence devant les colons. Où est ton fils ? Appelle-le, amène-le ici... que je lui serre la main.

— Macandal ! fit la vieille négresse en se prosternant la face contre terre, Macandal est allé demander assistance à Fabulé.

— Le malheureux ! Fabulé va le tuer !

La vieille négresse poussa un cri déchirant et tomba évanouie aux pieds d'Henri.

— M. d'Autanne, murmura Maubrac qui n'oubliait point le but principal de sa mission, pendant que vous allez vous rendre auprès du gouverneur pour arrêter les attaques de ce côté, moi je conduirai Dubost à madame de Saint-Chamans; faites-nous rendre votre prisonnier.

Henri réclama Dubost; mais on lui annonça que, dès le premier combat, le prisonnier était parvenu à s'évader. Cette nouvelle fut un coup de foudre pour Maubrac, qui comprit mieux qu'Henri toute la gravité de cette évasion. Dubost, altéré de vengeance, devait, s'il avait pu gagner Saint-Pierre, y avoir ameuté la population contre la comtesse, en

poussé à commettre un crime de
 espère une horrible idée.
 avé-il, non, il n'est pas possible
 que à la prison quand la liberté
 sur le tabernacle de Fabulé avec la
 n'il s'était précipité sur son ennemi
 qu'il se baissa dans la gorge de
 ses chairs et y fouilla jusqu'à ce
 au milieu des artères laborées, la
 lundevant de muscles, ce merveille
 était son salut.
 pouvait atteindre aisément jusqu'à
 dans le corps de Fabulé, l'appuya
 et se faisant un manchepied de ses
 les barreaux de la lucarne de l'une
 tentes pendant que de l'autre, il
 eux qui, en disparaissant, livraient
 passage suffisant.
 au tiers de la prison, examina
 il l'horizon qui s'ouvrait devant
 silence régnait partout, la lune
 ciel; quelques étoiles seules y
 avaient éclairé les profonds si-
 ça droit devant lui, et courait
 de ses jambes jusqu'aux poutres
 mença l'escalade en s'accrochant,
 ses pieds, aux saillies des plan-
 des des lambeaux dont les débris
 se pouvaient.

XVII.

Macandal touchait au dernier
 et excitation, la halle d'un mou-
 ajoupa. En même temps que le
 d'alarme retentit dans la prison,
 mit le corps mille d'aboiements
 de ces chiens dressés à la chasse
 Caraïbes. Son cœur se serra,
 vanna son courage; il fit un der-
 nier effort pour atteindre le sommet de

lequel le chien acharné à sa
 se précipita, et saisit la ceinture du
 prisonnier. Macandal poussa un cri
 de désespoir; un rayon
 de la lumière éclaboussa, et la
 troupe à la palissade et à la
 côté de la palissade, entraî-
 née à chute.
 sort comme un vulgaire maitri-
 ficé par une main innocente.

confirmant les terribles révélations que celle-ci avait tant d'intérêt à tenir secrètes.

Pendant que Henri organisait les nègres marrons pour rejoindre les blancs et marcher avec eux contre Fabulé, Maubrac avait disparu, et avait repris le chemin de Saint-Pierre où Dubost était en effet arrivé, et où il avait proclamé la honteuse origine de la prétendue comtesse de Saint-Chamans.

Les négociants qui lui avaient fait de si considérables avances d'argent les voyaient perdues; tous ces gentilshommes mystifiés, toutes ces femmes humiliées, toute cette population enfin rançonnée, bafouée, tyrannisée par cette fausse grande dame tombant de son piédestal, poussa un seul et même cri de vengeance.

Par une providentielle coïncidence, un navire arrivé dans l'après-midi, avait apporté des lettres qui confirmaient toutes les révélations de Dubost, racontaient l'origine de madame de Saint-Chamans et les excuses de ceux qui avaient involontairement aidé à cette mystification. Le maréchal d'Estrées accusait M. de Lamoignon d'avoir surpris sa bonne foi, et prévenait le marquis de la Varenne des projets complotés entre le président et la comtesse en faveur de Clermont, dans le but de s'emparer de la colonie.

La populace s'était portée en masse sur la maison de Claudine, et l'avait démolie après en avoir incendié le luxueux mobilier.

Maubrac entra dans Saint-Pierre au moment même de ce soulèvement général. Reconnu par quelques personnes, il fut obligé de se frayer un passage l'épée à la main, et gagna l'*ajoupa* où sa sœur attendait avec impatience l'arrivée de Fabulé, qu'elle s'étonnait de n'avoir point vu répondre à son appel. Elle ignorait qu'à ce moment-là Fabulé était déjà emprisonné avec Macandal.

Maubrac lui raconta la fuite de Dubost et les événements qui se passaient à Saint-Pierre.

— Nous n'avons qu'une chance de salut, lui dit-il, c'est de nous réfugier auprès de Fabulé, et de nous défendre avec lui jusqu'à la dernière goutte de notre sang.

— Partons! répondit la comtesse en s'enveloppant dans sa mante.

Il y avait dans son geste, dans son regard, dans son accent une résolution qui fit frissonner Maubrac.

— Partons! répéta celui-ci, et prenant sa sœur entre ses bras, il l'entraîna au milieu des bois.

— Marchons vite, mon frère; il me semble toujours que ces damnés colons sont à notre pour-

suite! Oh! maudit Dubost! maudit Du Buc! N'avoir pu les tuer ni l'un ni l'autre assez à temps!

Claudine rugissait en prononçant ces dernières paroles. La difficulté des chemins et la fatigue ne l'arrêtaient pas; elle marchait toujours, haletante, épuisée, trouvant de nouvelles forces dans le but qu'elle poursuivait.

Xavier EYMA.

(La suite au prochain numéro.)

Nous empruntons la pièce suivante à un très joli recueil de vers, *les Parasites*, que vient de publier à la librairie Michel Lévy, M. Édouard Pailleron, auteur d'une comédie en vers, *le Parasite*, jouée à l'Odéon à l'ouverture de la saison.

Bon voyage au vaisseau qui passe
A l'horizon bleu,
Tout là bas, perdu dans l'espace,
Seul, sous l'œil de Dieu.

Toi, qui te caches à la terre
Sous ces voiles blancs.
Quel est ton pays, quel mystère
Enferme tes flancs?

Hôte inconnu des mers profondes
Qui sait ton chemin?
Ou te vit hier! Quelles ondes
Te verront demain?

Où t'en vas-tu, qui peut le dire,
Sur les flots mouvants?
D'où reviens-tu, mon beau navire,
Les voiles aux vents?

As-tu, dans un lointain voyage,
Sous le ciel changeant,
Fait au monde, de ton sillage,
Un anneau d'argent?

As-tu pillé la terre et l'onde,
Pour que de rubis,
Quelqu'enfant frêle et blonde,
Orne ses habits?

As-tu touché les molles grèves,
Vaisseau triomphant,
De ces pays qu'on voit en rêves,
Quand l'on est enfant?

Mais la voile pâle s'efface
Au loin, peu à peu,
Bon voyage au vaisseau qui passe
A l'horizon bleu!

Édouard PAILLERON.

Adolphe GOUBAUD, directeur-gérant.

LE

MONITEUR DE LA MODE.

MODES,

Renseignements divers, description des Toilettes.

Les différentes parties de la toilette tendent en ce moment à se réunir au lieu de se spécialiser d'avantage. Ainsi, pour les deuils qui sont la triste livrée d'une grande partie de la population, trouve-t-on réuni dans les importantes maisons comme celle de la *Scabieuse*, 10, rue de la Paix, les modes, les étoffes, les hautes nouveautés, la lingerie et jusqu'aux bijoux. Au nombre des objets choisis dans ce magasin par une grande dame russe, nous citerons une robe de parametta ornée de cinq petits volants dans le bas, et une robe de grenadine à trois volants espacés de 4 centimètres environ, à corsage terminé par une large ceinture de velours, à manches toutes bouillonnées avec jockeys et hauts parements de velours; un chapeau de velours à fond tombant, avec pluie de jais et oiseau de paradis, une pelisse de soie gros grain ornée d'une pèlerine et de hauts parements de guipure, un col et des manches de crêpe brodé de jais, une grande chaîne de jais à boules taillées, un peigne pareil, des mouchoirs richement brodés en laine noire, des gants demi-longs en peau de Saxe, un manchon, une berthe et une petite cravate d'astracan noir.

Par le même système, certaines modistes, après s'être fait pour les coiffures une réputation méritée, sont entraînées à y joindre des robes de bal qui ne sont presque aussi que des œuvres de goût et de fantaisie, créées d'un nuage de tulle ou de gaze et n'ayant de valeur que par le souffle créateur qui leur donne la vie. Puis, insensiblement, elles se chargent des robes et des confections les plus sérieuses. C'est ainsi que madame *Plé-Horain*, rue de Grammont, 27, dont nous avons cité ici les séduisantes coiffures, fait maintenant aussi des robes ravissantes. Par ce qu'on connaissait déjà il était facile de prévoir que tout ce qui sortirait de ses ateliers porterait le cachet de distinction élégante qui lui appartient. Pour nous, notre attente a été surpassée par ce que nous avons vu chez elle.

Elle avait fait dernièrement, pour le bal des artistes, la toilette complète d'une jeune et célèbre cantatrice. Cette toilette se composait d'une robe de tulle blanc sur un dessous de satin. Le bas de la jupe était garni d'une manière très originale, d'une sorte de chicorée de tulle bordée d'un petit ruban bleu, cette chicorée s'aplatissant, de distance en distance, en forme de cocarde. Sur cette garniture retombait une seconde jupe de tulle bordée d'un bouillon plat et relevée sur le côté par un nœud très compliqué de large velours bleu à très longs bouts,

et cette double jupe était recouverte elle-même de deux volants de dentelle noire. Le corsage était à draperies avec nœuds bleus et barbes de dentelle sur les manches. La coiffure était une natte de velours pareil faisant bandeau sur le front et cache-peigne en arrière, et terminée par deux barbes de dentelle noire retombant sur les épaules. Cette toilette, complétée par une parure de diamants et de turquoises et rehaussée encore par la beauté de madame G..., a eu un succès complet à ce bal dont elle était une des dames patronesses.

Une autre toilette qui y a été aussi remarquée était de tulle blanc toute garnie de petites ruches dans le bas et d'un grand volant bordé d'un bouillon plat, retombant sur ces ruches et relevé, de distance en distance, par des touffes de lilas blanc et de lilas lilas alternés. Ces bouquets détachés sont le genre de garniture le plus adopté cette année. La couronne ronde de lilas mélangé avec feuilles en dessus et nœuds de verdure des côtés, était, ainsi que les agrafes de corsage, d'une délicatesse infinie. Une parure d'opales et d'améthystes terminait cette toilette tout à fait jeune fille.

Une autre se composait d'une robe de tarlatane rose toute bouillonnée jusqu'à une hauteur de 50 centimètres, à tunique pareille, recouverte de volants d'Angleterre et relevée en draperies, de distance en distance, par des agrafes rondes en tarlatane bouillonnée garnie de petite dentelle noire. La coiffure créée par madame *Petit-Perrot*, 20, rue Neuve-Saint-Augustin, était d'acacia blanc et rose, ouverte par derrière, mais avec une petite branche d'acacia posée en dessus du nœud des cheveux. Ces très beaux cheveux châtain, simplement relevés en boucles très lâches, étaient séparés en avant en longues boucles frisées accompagnant admirablement un jeune et frais visage. Autour du cou de madame de T... était un collier de grosses perles roses extrêmement pâles, garnies de piquants en or.

Pour un brillant mariage, celui de mademoiselle L..., madame *Plé-Horain* avait fait aussi plusieurs toilettes: Celle d'une gracieuse jeune fille était une robe de tulle blanc à neuf volants découpés, un corsage à draperies retenues par un bouquet de géranium rose et de clématite, la coiffure ronde et les bouquets d'épaules assortis.

Les robes de ville, dont madame *Plé-Horain* fait le plus, sont de belles étoffes Pourpaour brochées, ayant pour tout ornement la ceinture de taffetas ou de velours brodée de même que la robe et garnie d'effilés à jours, et le nœud broché et les parements des manches assortis et frangés de même.

Pour les jeunes filles, les robes de soie se font aussi

Dubost! maudit Du Bac! N'avoir
ni l'autre assez à temps!
et en prononçant ces dernières
de chemins et la fatigue ne
elle marchait toujours, haletante,
de nouvelles larmes dans le but
il.

Xavier Lema.
(chaque numéro.)

la pièce suivante à un très joli re-
Paroisse, que vient de publier à la
de M. Edouard Paillet, auteur
vers, le *Paroisse*, joué à l'Odéon à
Paris.

de au village qui passe
Château de
deux, perle dans l'empire,
est, sans l'air de bien.

le cachet à la terre
de ces vains blancs.
du pays, quel mystère
derrière les hautes!

deux des mers profondes
à quel bon chemin?
à l'air! Quelle robe
à verser demain!

pas-ty, qui peut le dire,
de les être nouveaux!
mes-ty, mes beaux vains,
à valoir aux vains!

de un bon voyage,
de le ciel changeant,
mode, de ton allége,
à vains d'argent!

de la terre et l'air,
de que de vains,
de l'air et l'air,
de nos hautes!

de les mœurs grises
deux brèves,
de qui se vains,
de l'air et l'air!

de j'ai l'efface
de, peu à peu,
de au village qui passe
deux vains!

Edouard Paillet.

Adolphe GUÉRAUD, auteur-général.

GN.

généralement tout unies et à longue ceinture, mais ces ceintures, au lieu d'être brodées et frangées, sont simplement bordées de biais d'une couleur différente de celle de la robe.

Deux robes expédiées à la Guadeloupe, par la maison de commission *Lassalle et Cie*, 37, rue Louis-le-Grand, étaient : l'une de taffetas groseille et l'autre de taffetas vert à carreaux noirs, à manches carrées et à plis, bordées d'un ruban noir rouleauté de vert et de groseille, et la longue ceinture dont les bouts étaient coupés en biais était bordée d'un rouleau semblable.

Deux autres robes, faisant partie du même envoi, étaient une robe de moire grise bordée dans le bas au-dessus de l'ourlet d'une bande de velours noir de 18 centimètres environ, à corsage plat attaché par des boutons de velours, et à manches carrées, bordées d'une bande de velours et d'une rosette de velours sur les plis du haut de la manche.

Une robe de taffetas lilas à trois petits volants noirs dans le bas, volants se relevant des deux côtés de la jupe et faisant tablier à sept petits volants pareils, à double corsage, décolleté et montant, le montant avec manches carrées et fendues en dessous, garnies tout autour de deux petits volants noirs doublés de blanc, et bordés en dedans d'une petite ruche de taffetas et de blonde blanche, le corsage décolleté, attaché en arrière, et à manches courtes bouillonnées.

Un genre de fantaisie qu'on demande à la maison *Lassalle et Cie*, à l'occasion de ce renouvellement d'année, ce sont tous ces ouvrages en bois sculpté qui s'appliquent à tant d'usages différents. Ainsi, les coffrets appropiés à d'innombrables destinations, les miroirs de main, les écrans, les encriers, les pupitres, les bordures de calendriers, et surtout ces mignons chevalets qui servent à exposer sur une cheminée ou sur une console les portraits photographiés qui seront, pour cette année, ce qu'ont été pour le XVIII^e siècle les cartons originaux qui composent la précieuse collection du docteur Pio..., dessins bizarres, emblèmes, paysages, allégories, par lesquels les personnes du grand monde se souhaitaient la bonne année ou se présentaient leurs félicitations à l'occasion du nouvel an.

Pour cette saison des bals, qui voit aussi se célébrer un grand nombre de mariages, la maison *Petit-Perrot* a créé des parures de mariées d'un charme infini, dans lesquelles toutes les fleurs rares et délicates se trouvent diversement combinées entre elles, tandis que quelques espèces seulement et toujours les mêmes, s'y rencontrent autrefois. Puis, leurs dispositions au lieu d'être à peu près uniformes, sont appropriées avec intelligence à la figure, aux habitudes, à la position des personnes qui doivent les porter. Ce tact et ce bon goût parfaits de madame *Petit-Perrot* ne se retrouvent pas à un moindre degré dans ces coiffures de velours et de plumes auxquelles elle ne mélange l'or qu'avec une extrême sobriété, et dans les fleurs de velours qui servent d'ornement aux chapeaux d'hiver. Ses ateliers sont aussi très occupés des couronnes de plumes qui se posent autour de la calotte ou de la passe des chapeaux, à toutes les nuances desquelles elles s'assortissent parfaitement.

Une coiffure de jeune fille qui nous a plu tout singulièrement est une couronne de roses noisettes avec nœuds de feuilles et bois naturel qui, avec une robe de tulle blanc toute bouillonnée, rendait adorable une très jeune blonde au teint rosé.

La vogue est acquise au magasin de fourrures à la *Reine d'Angleterre*. Le monde élégant se donne rendez-vous dans ces spacieux salons où l'on trouve ce que la mode peut créer et réunir de riches fantaisies dans une variété d'articles du meilleur goût.

Le paletot-impératrice de velours noir, d'une élégance toute particulière, garni d'un rouleau de queues de martre zibeline ou du Canada, est un vêtement d'une grande distinction. Les manteaux garnis de hautes martres ont toujours un grand succès. Le burnous en gros d'Écosse, garni d'une fourrure en ventre de petit gris, est indispensable. C'est le pardessus le plus confortable qu'on puisse se donner, et il est utile en maintes occasions pour le retour de la promenade en voiture découverte. Il entretient la chaleur qui résulte d'une promenade à pieds ; on retrouve encore sa bienfaisante influence dans les sorties du matin, du soir et notamment en voyage. Le paletot de drap garni d'astrakan trouve aussi son utilité. C'est tout à fait l'enveloppe du matin.

Les cols Henri III, nouveau modèle, les cravates amazones, dont M. *Bougenaux-Lolley* est le créateur, ont obtenu un succès merveilleux. Ses moelleux tapis de voiture et de salon sont bien appréciés par toutes les personnes qui se plaisent à unir dans leurs habitudes le confort à l'utilité.

La maison de M. *Bougenaux-Lolley*, à la *Reine d'Angleterre*, 249, rue Saint-Honoré, est aujourd'hui comme toujours, celle de prédilection pour le choix de fourrures pour corbeilles de mariage.

Le châle de l'Inde, une des pièces fondamentales de toute corbeille de noce, s'il ne varie pas comme toutes les autres parties de la toilette, reçoit cependant des modifications dans ses dispositions et ses couleurs ; et comme une grande différence dans sa valeur réelle tient à des nuances imperceptibles pour ceux qui n'ont pas fait de cette spécialité une étude approfondie, nous engageons fortement les acheteurs à ne s'adresser qu'aux magasins dont la renommée depuis longtemps connue et justifiée est une garantie sérieuse de la supériorité de leurs produits en même temps que de la conscience éclairée de leurs indications. Parmi ceux-là se place au premier rang le *Persan*, 74, rue de Richelieu, où nous avons vu, outre les cachemires noirs, blancs, bleus, verts et amarantes, qui sont le plus à la mode de cette saison, des châles et des mantelets remarquables de dessins et de tissus.

Les dentelles de prix sont comme des diamants et un équipage, en harmonie avec les habitudes d'une grande dame, mais toutes celles qui, moins riches et dans une position moins élevée, ont cependant le goût et l'instinct de l'élégance, doivent une véritable reconnaissance à MM. *Ferguson*, 40, rue des Jeûneurs, qui ont mis à leur portée cette magnifique dentelle de Cambrai d'un travail aussi régulier, d'un dessin aussi artistique que la dentelle de Chantilly, et d'un prix tellement moindre qu'elle peut trouver place dans le budget le plus restreint, et per-

jeune fille qui nous a pu tout simple-
ment une couronne de roses tissées avec main
naturel qui, avec une robe de toile
blanche, rendait adorable une très jeune
fille.

l'acquise au magasin de fourrures à
Paris. Le monde dépat se dans ces
spacieux salons où l'on trouve à pe-
ter et réjouir de riches fantasmes dans
les du meilleur goût.

Impératrice de velours noir, l'ac-
articulière, garni d'un rouleau de per-
sine ou du Canada, est un vêtement à
tion. Les manteaux garnis de laines
ont un grand succès. Le linceul a pu
à d'une fourrure en outre de peu de
C'est le pardessus le plus commode à
ser, et il est utile en maintes occasions
promenade en voiture désoeur. L'ap-
leur qui résulte d'une promenade à
encore sa bienfaisante influence au
du soir et notamment en voyage à
garni d'astrakan trouve aussi sa
à l'enveloppe du matin.

ari III, nouveau modèle, les cir-
M. Bonjean-Lolloy est le créateur
ces merveilleux. Ses merveilles de
sont bien appréciés par tous les
plaisent à voir dans leurs habitations
de.

de M. Bonjean-Lolloy, à la rue de
rue Saint-Honoré, est appelé au
de prédilection pour le choix de l'homme
de mariage.

l'ode, une des pièces fondamentales
de nocce, s'il ne varie pas comme les
es de la toilette, reçoit cependant des to-
ses dispositions et ses couleurs; et son
valeur dans sa valeur réelle tient à sa
épithètes pour ceux qui n'ont pas fait
une étude approfondie, nous exposer
sateurs à ne s'adresser qu'aux magas-
depuis longtemps connue et justifiée
cause de la supériorité de leurs produits
de la conscience éclairée de leurs
ceux-ci se place au premier rang à
de Richelieu, où nous avons vu, dans
iers, blancs, bleus, verts et amaran-
à la mode de cette saison, des robes
remarquables de dessin et de tissu.
Le prix est comme des diamants et a
imité avec les habits les d'une grande
celles qui, moins riches et dans un
série, ont cependant le goût et l'ins-
sent une véritable reconnaissance à
rue des Jeûneurs, qui ont mis à la
type dentelle de Cambrai d'un travail
dessin aussi artistique que la dentelle
à prix tellement modeste qu'elle peut
le budget le plus restreint, et po-



LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue Richelieu, 92

Coiffures de M^{me} Bernard r. de Rivoli, 112 - Modes de M^{me} Plé Horain r. de Grammont, 27
 Fleurs de Tilman r. de Richelieu, 104 - Rubans et Parapenteurie A la Ville de Lyon r. Ch. d'Antin, 6
 Sans-jupe Soier Tavernier, E. & Co. r. de Montmartre, 153.

Parapenteur Violet fournisseur de S. M. l'Impératrice, S. Denis, 37. | Stoffes pour moullés de Desvignes Rives et C^o r. de Richelieu, 101
 Garçons de la M^{me} de Commission Lassalle et C^o S. L. Grand, 37.

Entered at Stationers' Hall

LONDON, at the Monitor Office, in Great Street, Soho. NEW YORK, Putnam & C^o General Agents

MADRID P. J. de la Cruz

...préparer avec deux sommes...
 ...à peu près analogue. Ainsi nous...
 ...volonté, des rubans ou des j...
 ...de Cambrai qui, avec un desm...
 ...l'air, composant de très séb...
 ...Pour coudre leurs épaules en...
 ...de l'ouvrage le besoms se servent au...
 ...Lyon, mais de la véritable...
 ...à des mauvaises imitations que ce...
 ...essayer de vendre sous sa...
 ...la propriété de la maison Forç...
 ...à l'appui des grandes maisons de...
 ...d'une manière spéciale. C...
 ...cause de son utilité réelle...
 ...et de la sécurité de sa fabri...
 ...cette raison qu'un mari pourra...
 ...à l'occasion du jour...
 ...à ces robes dites appelées aussi à...
 ...à une certaine bizarrerie...
 ...à un nombre de cerce...
 ...à une manière toute à invent...
 ...à des manches de tulle de mousseli...
 ...à empêchent ainsi de...
 ...à de prendre de mauvais pla...
 ...à une robe flexible qui se lave faci...
 ...à un or de dentelle, d'en...
 ...à la faire devenir l'ou...
 ...à travers lesquelles il se voit...
 ...à leur travail et leur netteté. V...
 ...à L. Ross, dépositaire de fabri...
 ...à à Meudon, chez maie...
 ...à l'Europe.

...sont un peu soulevés sur...
 ...à l'arrière, mais il faut bien se...
 ...à l'ouvrage. Madame Pie-Horain...
 ...à ces robes de cette modération...
 ...à la femme véritablement bien...
 ...à elle s'aggrave-t-elle chaque...
 ...à l'ouvrage quelques-uns de ses cha...
 ...à leur mieux comprendre le style.

...à la robe blanche qui était ornée...
 ...à une robe plus sur...
 ...à la robe descendant de chaque côté...
 ...à des copies de robes bleu sur...
 ...à l'ouvrage de blanc blanc.

...à ces copies de tulle vert très fine...
 ...à l'ouvrage de blanc, une dentelle ble...
 ...à la passe en dedans d'un blanc...
 ...à. Les dentures est une blonde roché...
 ...à, entre la blonde et le chapeau, u...
 ...à, puis à droite une barbe de bla...
 ...à, et à gauche des copies de v...
 ...à l'ouvrage de tulle blanc recouvert de de...
 ...à l'ouvrage ainsi de dentelle, un ha...
 ...à, ainsi de dentelle noire, et u...
 ...à l'ouvrage par une pointe de rou...
 ...à la passe est orné d'une...
 ...à à l'ouvrage.

...à ces copies de tulle blanc broché avare...

mettre de produire avec deux sommes tout à fait inégales un effet à peu près analogue. Ainsi nous avons vu dans plusieurs toilettes, des volants ou des jupes entières de dentelle de Cambrai qui, avec un dessous de satin rose ou bouton d'or, composaient de très séduisantes parures de bal. Pour couvrir leurs épaules en entrant dans un salon, beaucoup de femmes se servent aussi d'une pointe de dentelle *Lama*, mais de la véritable dentelle *Lama*, et non pas des mauvaises imitations que certains magasins de nouveautés essayent de vendre sous son nom. Ce produit qui est la propriété de la maison *Ferguson*, se trouve dans la plupart des grandes maisons de Paris lorsqu'on le demande d'une manière spéciale. C'est en ce moment-ci, à cause de son utilité réelle, de la modicité de son prix, et de la sincérité de sa fabrication, un des charmants cadeaux qu'un mari pourra faire à sa femme ou un père à sa fille à l'occasion du jour de l'an.

Un de ces riens utiles appelés aussi à remplir ce but d'une façon très heureuse, comme tous les objets qui joignent l'ingéniosité à une certaine bizarrerie, ce sont ces ballons à jours formés d'un nombre de cercles de largeurs graduées que mademoiselle *Volat* a inventés pour mettre sous les manches de tulle de mousseline ou de crêpe qu'elles soutiennent et empêchent ainsi de se rouler sur elles-mêmes et de prendre de mauvais plis. Ce petit appareil en une côte flexible qui se lave facilement, peut se faire tout uni ou orné de dentelle, d'entre-deux et de rubans, de manière à le faire devenir l'ornement même des manches à travers lesquelles il se voit et auxquelles il conserve leur fraîcheur et leur netteté. Il se trouve à Paris chez M. *Hunt*, dépositaire de fabriques, 30, rue de l'Échiquier, et à Moulins, chez mademoiselle *Volat*, 17, rue de l'Horloge.

Les chapeaux sont un peu soulevés sur le front et un peu abaissés en arrière, mais il faut bien se garder d'exagérer cette tendance. Madame *Plé-Horain* ne s'écarte jamais dans ses modes de cette modération de bon goût qui caractérise la femme véritablement bien née, aussi sa clientèle d'élite s'augmente-t-elle chaque jour. Nous citerons seulement quelques-uns de ses chapeaux qui serviront à en faire comprendre le style.

L'un de taffetas blanc piqué était orné en dessus d'une bride de velours bleu à nœuds plats sur la passe, et à coques de velours descendant de chaque côté du bavolet. En dessous des coques de velours bleu sur le front sont dans le bandeau de blonde blanche.

Un autre chapeau de taffetas vert liseré de blanc a un bavolet liseré de blanc, une dentelle blonde blanche posée autour de la passe en dedans d'un biais vert liseré de blanc. En dessous est une blonde ruchée sur le front, et en dessus, entre la blonde et le chapeau, une chicorée de velours vert, puis à droite une barbe de blonde faisant l'effet d'un aigrette, et à gauche des coques de velours vert.

Un chapeau de tulle blanc recouvert de dentelle noire a un fond blanc recouvert de dentelle, un bavolet de velours recouvert aussi de dentelle noire, et une passe de velours noir rejoignant par une pointe le rond de la calotte. Le dessous de la passe est orné d'une branche de chèvrefeuille à tiges d'or.

Un joli bonnet de tulle blanc brodé avancé en pointe

sur le front était garni en avant de rosettes de velours Magenta et noir, alternées dans la garniture de blonde ruchée. Un velours Magenta posé en arrière de la garniture se terminait par un grand nœud avec de très longs bouts.

Une parure ne saurait être complète à nos yeux s'il ne s'en exhalait un de ces parfums doux et fugitifs pour ainsi dire devinés plutôt que sentis, et qui ajoutent à l'impression agréable d'une gracieuse apparition. La senteur par excellence pour nous est celle de la violette, et beaucoup de personnes sans doute partagent cette préférence, car la parfumerie spéciale aux violettes de Parme de la maison *Violet*, 317, rue Saint-Denis, obtient un succès toujours croissant. Cette vogue est due sans doute aussi, du reste, à la supériorité des produits en eux-mêmes en même temps qu'à leur parfum. Ainsi le *philocomme de Violet*, le *savon à la violette*, les gouttes de violette pour le mouchoir méritent à tous égards une mention spéciale.

Le *savon de thridace* reste toujours le savon par excellence conseillé par les médecins pour les peaux délicates, et particulièrement pour celle des enfants.

La *rosée des abeilles*, lotion rafraîchissante pour le teint, obtient de merveilleux résultats, de même que la *poudre de riz rosée* et l'*eau de beauté de S. M. l'Impératrice Eugénie*.

Madame Marie DE FRIBERG.

GRAVURE DE MODES N° 621.

TOILETTE DE BAL. — Coiffure ornée de volubilis variés de couleurs, et de plumes blanches à bouts roses.

Un cordon de volubilis, groupés par touffes reliées par des cordons de feuillage, s'enlace dans les cheveux et vient se rejoindre derrière au cache-peigne. De chaque côté une belle plume s'arrondit derrière le cou.

Robe de dessous de taffetas blanc, recouverte d'une robe de tulle rose ornée de blondes blanches et de dentelle de Chantilly.

Le corsage est très décolleté, il est garni d'une draperie de tulle composée de trois plis doubles, larges dans le milieu et serrés aux extrémités.

Au milieu est un bouquet de volubilis variés, avec des branches retombant jusque sur la pointe du corsage.

Un petit bouquet de volubilis garnit chaque pointe d'épaulette. La manche se compose d'un bouillonné de tulle rose qui forme manche sous le bras, laissant l'épaule découverte.

La jupe se compose de bandes de tulle rose bouillonnées, larges de 12 centimètres, posées en spirales. Entre chaque bouillon se trouvent deux volants, l'un de dentelle noire haute de 4 centimètres, l'autre de blonde blanche haute de 2 centimètres.

Cette garniture se diminue vers la taille, et se resserre vers le bas de manière à se terminer avec grâce. La jupe est tout à fait plate dans le haut et l'ampleur se développe dans le bas en formant de beaux plis bien creux; elle a plus de longueur derrière que devant.

Grande écharpe *Isabey* de tulle blanc.

TOILETTE DE VILLE. — Chapeau de velours rouge-Magenta, de taffetas blanc et de dentelle noire.

Le bord de la passe est de velours bouillonné. La passe est coulissée à deux rangs et se termine par un petit volant de velours.

La calotte et le bavolet sont de taffetas blanc, recouverts par une ample dentelle noire.

Robe de taffetas, ornée de velours noirs nos 24 et 60, entour-



de Grammont
de Lyon et de
Paris
de Paris
de Paris

rés d'une petite engrelure noire formant picot sur le bord. Ces velours forment la pointe à chaque extrémité.

Le corsage est boutonné devant. La taille est courte et ronde.

Les manches sont plates.

La jupe est taillée en pointes à chaque lés de manière à ne former que de très légers plis dans le haut et à avoir l'ampleur qui commence à se développer sur les hanches et à grandir vers le bas.

Sur le corsage, les velours n° 24 sont disposés de façon à former une garniture gracieuse.

Sur les manches, les velours n° 24 se croisent sur la couture.

De chaque côté de la jupe il y a une poche en longueur encadrée par quatre velours croisés en losanges.

Au bas de la jupe il y a deux rangs de velours n° 60 croisés en losanges. Cette garniture a 35 centimètres de hauteur et s'arrête à 3 centimètres du bas.

La ceinture, n° 80, est nouée sur le côté. Les deux pans, coupés carrément, sont garnis au bas, de velours croisés en losanges.

Col de dentelle.

Manchettes de dentelle relevées sur le bras.

Nous recommandons à nos abonnées trois publications de PATRONS MODÈLES PARISIENS. Patrons-nouveaux éprouvés et coupés dans les meilleures maisons de Paris de manière à pouvoir être garantis parfaits.

PATRONS-MODÈLES DE LA COUTURIÈRE. — Les *Patrons-modèles de la Couturière* donnent, chaque mois, des *Patrons de grandeur naturelle*, d'après les gravures du *Moniteur de la Mode*, de Robes, Corsages, Manches, Pèlerines, Corsets, Manteaux, Mantelets, Fantaisies, Costumes de cour, Pardessus, Amazones, et tout ce qui concerne la confection.

LA LINGÈRE PARISIENNE. — La *Lingère Parisienne* donne, chaque mois, des *Patrons de grandeur naturelle* de tout ce qui comporte la lingerie : Bonnets, Camisoles, Chemises, Jupons, Broderies, Fichus, Pantalons de dames, etc.

LES MODES DE L'ENFANCE. — Les *Modes de l'Enfance* publient, chaque mois, une feuille couverte de *Patrons de grandeur naturelle* des différents vêtements de petits garçons et de petites filles, depuis le premier âge jusqu'à l'adolescence, que la mode sait rendre si coquets et si élégants.

Les tracés de ces publications sont accompagnés d'explications suffisantes pour qu'ils soient parfaitement intelligibles et qu'ils trouvent une application utile, non-seulement pour les personnes qui s'occupent spécialement des modes et nouveautés, mais encore dans toutes les familles.

Chacune de ces publications coûte 6 francs par année en France, 8 francs pour l'étranger.

On peut s'abonner aux trois ensemble ou séparément, en adressant le montant à M. Henry Picart, rue des Petites-Écuries, 49, à Paris.

Courrier de Paris.

Voilà bien, à coup sûr, l'époque où un courrier est la chose du monde la plus difficile à faire ! Nous sommes sur la frontière de deux années : l'une qui s'en va, l'autre qui commence. Et puis je suis assailli par toutes sortes de préoccupations : l'année qui s'en va mérite-t-elle qu'on la regrette ? Celle qui s'en vient sera-t-elle préférable ? Il sied à la jeunesse de dédaigner et de critiquer le temps qui disparaît, et de battre des mains à celui qui arrive ; mais nous autres nous écoutons avec une certaine tristesse sonner à la grande horloge de l'éternité le dernier coup de la dernière heure du 31 décembre. Et quand on compte derrière soi beaucoup de mauvais jours, on regrette l'année qui se retire de nous, parce qu'on lui est reconnaissant de la part de joie et de satisfaction qu'elle nous a accordée, et l'on ne sait ce que nous apportera celle qui se lève à l'horizon.

Aussi n'est-ce pas une habitude si dénuée de bon sens que celle de souhaiter aux gens la bonne année. Je n'y veux pas manquer vis-à-vis de vous, chers lecteurs et aimables lectrices. Que le bonhomme *Premier de l'An* fasse pleuvoir sur vous et sur vos générations vivantes, une pluie, une grêle, un déluge de beaux cadeaux, de bijoux, de robes, de dentelles, de dragées, de marrons glacés, de polichinelles, de poupées, de pantins, et que sais-je ? En un mot, que les étrennes vous soient fécondes, et pardonnez-moi de ne pas vous en offrir de plus belles et de plus dignes de vous.

Je sais un ami qui cultivait jadis la poésie et qui, à propos du jour de l'an, fit les vers suivants que je vous demande la permission de reproduire ici :

Ami Janvier, salut ! — Décembre te fait place
 Au grand cycle des temps. — S'il se peut, ne sois pas,
 Au moment où chacun en ton honneur s'embrasse,
 Trop prodigue, ô Janvier ! de baisers de Judas.
 Sans injure soit dit, tu n'en es pas avare ;
 Pareil au vieux Janus, tu pleures et tu ris
 A volonté ; tu mords, flattes sans crier gare !
 Mais ce n'est pas ta faute, ô Janvier ! tu subis
 L'influence du sort qui veille à ta naissance.
 Ta première heure est faite à la fois d'un lambeau
 Du linceul de l'an mort, — d'un rayon d'espérance ;
 Tu portes dans les plis de ton double manteau
 Le regret pour les uns, pour d'autres des caresses.
 Les vieillards accroupis sur le monceau des ans
 Regardent s'écrouter sous tes baisers de Judas
 Tous les rêves humains, ces éternels enfants
 Qui meurent sans grandir ! incessante blessure
 Qu'irrite et qu'adoucit chacun de tes retours.
 On t'attend, tu reviens ; on veut qu'avec usure
 Tu soldes les retards... Or tu n'es pas toujours
 Bon payeur, cher Janvier ; — j'entends au point de vue
 Des rêves caressés et des illusions,
 Des absurdes espoirs que détruit ta venue.
 Mais il est avec toi des compensations.

A l'an prochain, dis-tu ! Ce refrain qu'à la ronde
 On l'entend répéter est le baume des maux
 Et des déceptions. De l'orage qui gronde
 On brave les fureurs... l'an prochain a bon dos !

L'enfant, lui, te sourit, bon Janvier ! tout en liesse
 Il t'épie et t'attend au seuil où tu parais,
 Il ne lit sur ton front que ta seule jeunesse,
 Avec tes habits, d'or et de pantins parés,
 Il ne voit les frimas qui recouvrent ta tête,
 Ni de tes coups cachés les complots odieux,
 Le poids qu'ont à porter tes épaules d'athlète
 Ni tes sourires faux, ni les pleurs de tes yeux !
 Il cherche le chemin de ta poche profonde,
 En ses mains il l'étreint, sautant sur tes genoux,
 Escaladant tes bras. Ta face rubiconde
 Est un champ de bataille où baisers fins et doux
 Pleuvent comme la grêle ; et ta personne entière
 Est livrée à l'assaut de ces jeunes désirs.
 Et ce qui plaît en toi, c'est que tu laisses faire
 La bande des pillards. Bons, jouets, plaisirs,
 Tu livres tout. — Enfin, qui veut chez toi peut prendre.
 Ta poche est grand'ouverte... on t'appelle, tu viens,
 Docile comme un chien, te faisant petit, tendre,
 Offrant à caresser tes flancs gonflés de biens.

Tu sembles Gulliver, en ces pages épiques,
 Lorsqu'à terre endormi, les Lilliputiens
 En escadrons nombreux, pressés, microscopiques,
 Le cœur battant, s'en vont comme un tas de vauriens
 Faire le tour du colosse ou lui grimper aux trouses
 Ainsi qu'on escalade un arbre où les oiseaux
 Ont, dans un coin pieux, caché leur nid de mousses.
 Le colosse sourit... Comme on voit sur les eaux
 D'un océan troublé les navires fragiles
 Soulevés, secoués, bernés de tous côtés,
 Sous son souffle puissant les hardis nains agiles
 Trébuchent tout tremblants d'être ainsi cahotés.
 Mais Gulliver sourit toujours et semble dire :
 « Que vous êtes légers dans le creux de ma main ! »
 Ainsi fais-tu, Janvier. Des bambins en délire
 La bande l'envahit, ton front toujours serein
 Les convie au pillage, à l'assaut de ta bourse ;
 Généreux par ici, par là prodigue encor,
 Tu n'évites personne, aisément à la course
 On l'atteint, et tes doigts sont des robinets d'or !

Ainsi Janvier fut un jour chanté par un ami en belle
 humeur, si toutefois on est de belle humeur quand on fait
 de mauvais vers.

J'en pourrais par ma foi, faire d'aussi méchants ;
 Mais je me garderais de les montrer aux gens.

Un premier de l'an, il faut montrer de l'indulgence à
 la poésie. J'en appelle aux devises des bonbons, à ceux
 qui sortent même des meilleures fabriques. Fabriques de
 bonbons s'entend, et non pas de poésie ; car il faut bien
 dire que c'est la chose que l'on fabrique le moins en ce
 temps-ci ; on en fait beaucoup, à coup sûr, trop peut-être ;
 mais si le véritable enthousiasme littéraire a trouvé re-
 fuge quelque part, c'est dans l'âme des poètes. Le poète,
 si médiocre qu'il soit, croit encore à sa mission ; l'art est
 une foi chez lui. Vous ne trouverez pas un seul poète
 disposé à faire le métier de maçon littéraire auquel les
 trois quarts des *prosateurs* contemporains se sont voués
 sans pudeur. La littérature de cette dernière partie du
 XIX^e siècle sera sauvée par les poètes, même par ceux
 dont on ne lit pas les vers ; mais les poètes auront formé

une phalange de réserve, et au moment où la bataille du
 bon sens et de l'esprit sera tout à fait perdue, cette pha-
 lange sacrée descendra dans l'arène et relèvera les étendards.

C'est ce que je vous souhaite de voir en l'an 1861.

Je vous souhaite également de voir la nouvelle salle de
 l'Opéra achevée, d'y entendre de nouvelles partitions,
 s'il se peut ; de revoir cette scène, longtemps la première
 du monde, reprendre son rang. Que faut-il pour que
 l'Opéra ne mérite plus qu'on l'appelle le quatrième théâtre
 lyrique de Paris ? Il lui faut une direction habile, intelli-
 gente, active. C'est ce qui est, assure-t-on, sur le point
 de s'accomplir. On tire toutes sortes de bons augures de
 la création récente de la surintendance des théâtres impé-
 riaux ; sous la main du comte Baciocchi, on espère
 qu'une nouvelle impulsion sera donnée à l'art. L'art en
 a grand besoin à l'Académie impériale de musique. Une
 première mesure excellente vient d'être adoptée : les
 droits des auteurs ont été fixés d'une manière perma-
 nente à 500 francs par soirée. C'est une amélioration,
 puisque jadis ce droit de 500 francs décroissait à partir
 de la quarantième représentation d'une œuvre, à ce point
 que Meyerbeer ne touche guère plus, aujourd'hui, sur le
 produit d'une représentation de *Robert le Diable* à l'Opéra,
 que M.*** sur une pièce en cinq tableaux aux Délassements-
 Comiques. Il est vrai que ce serait le cas pour rétablir
 l'équilibre de rappeler le mot d'un célèbre comédien à un
 général qui se plaignait en termes un peu soldatesques
 « qu'un histrion fût mieux payé qu'un brave officier qui
 verse son sang sur les champs de bataille. » A quoi
 l'autre répondit :

— Comptez-vous pour rien, monsieur, le droit que
 vous avez de me dire cela sans que je puisse vous en
 demander raison !

C'est aussi ce que M.*** des Délassements-Comiques
 peut répondre. Tout l'avantage est pour Meyerbeer dans la
 comparaison. Mais comparaison n'est pas toujours rai-
 son, si flatteuse que soit la comparaison, et l'on a bien
 fait de mettre les droits des auteurs de l'Opéra au niveau
 des droits de messieurs les auteurs des Délassements-
 Comiques. Ce n'est pas trop demander.

X. EYMA.

MÉLANGES.

Par décret impérial du 8 décembre, M. le comte Ba-
 ciocchi, premier chambellan de Sa Majesté, surintendant
 des spectacles de la cour, a été nommé surintendant des
 théâtres impériaux.

Le surintendant des théâtres impériaux exerce, sous
 l'autorité du ministre d'État, la haute surveillance du
 service des théâtres impériaux ; à cet effet, les commis-
 saires impériaux près le théâtre des Italiens et les théâtres
 de l'Opéra Comique et de l'Odéon sont placés sous ces
 ordres.

Un décret impérial en date du 40 de ce mois, rendu

sur la proposition de S. Exc. le ministre d'État, vient d'augmenter les droits des auteurs et compositeurs des ouvrages représentés au théâtre impérial de l'Opéra. A partir du 1^{er} janvier prochain, les droits des auteurs et compositeurs, qui décroissaient après les quarante premières représentations de leurs ouvrages, ont été fixés à 500 francs d'une manière permanente.

S. Exc. le ministre d'État a reçu la commission des auteurs dramatiques, qui lui a été présentée par M. Scribe, son président.

On écrit de Paris au journal le Nord :

« En récompense de ses services, l'empereur a fait don à M. Billault, de l'hôtel Soltikoff, dans la rue Saint-Arnaud, que S. M. a payé 600,000 fr. »

Les journaux anglais annoncent que la princesse Alice (fille de la reine Victoria), est fiancée à S. A. grand-ducale le prince Louis de Hesse. Le mariage aura lieu en 1862.

La vente de la bibliothèque de M. Solar est terminée. Le total a dépassé 500,000 francs; le *Catholikon* a été payé 42,080 fr.

M. Dormeuil père est nommé directeur du théâtre du Vaudeville, en remplacement de M. Louis Lurine, décédé.

La distribution des prix de l'École municipale de dessin et de sculpture, dirigée par M. Justin Lequien, a eu lieu le 4 de ce mois, sous la présidence de M. E. Calon, maire du X^e arrondissement.

L'empereur avait fait remettre au directeur, comme les années précédentes, trois médailles d'or qui ont été décernées aux élèves Philippe, Nolau et Bin, tous trois sculpteurs ornementistes. Les autres médailles ont été données au nom de la ville de Paris. Les premiers prix ont été remportés par les élèves Fontaine, Mourer, Royer, Thévenin, Ribout et Méchin, tous appartenant à des professions industrielles. Des livrets de la caisse d'épargne ont été donnés à six élèves au nom du 9^e bataillon de la garde nationale.

M. Calon était assisté, dans cette cérémonie, des autorités de plusieurs arrondissements.

Celles du II^e arrondissement (ancien III^e), dans lequel cette école avait été fondée il y a vingt-cinq ans, s'y faisaient surtout remarquer.

La société chorale, la *Parisienne*, sous l'habile direc-

tion de M. Devinck, avait bien voulu prêter son concours pour cette fête de famille.

On a commencé, sur la place de l'Hôtel de ville et dans l'avenue Victoria, les essais des nouvelles plaques indicatives du nom des voies publiques et du numéro des maisons, et qui offrent sur les anciennes l'avantage d'être au moins aussi visibles la nuit que le jour. Un grand nombre de curieux assistaient à ces essais, qui ont paru des plus concluants et qui répondent à un besoin réel : celui de pouvoir trouver à toute heure son chemin dans la ville, surtout dans les quartiers récemment annexés et encore peu connus même de beaucoup de Parisiens.

On vient de placer trois magnifiques grandes portes cochères en chêne, merveilleusement sculptées, aux trois grandes entrées du vieux Louvre sur le quai, savoir : à l'entrée de l'administration des écuries de l'Empereur et à l'entrée de la rue Caulaincourt, près du pavillon de Lesdiguières.

Le manège pour les leçons d'équitation du Prince Impérial est terminé au rez-de-chaussée de la salle des États.

La galerie allant du pavillon Mollien au pavillon Daru, destinée à recevoir les chefs-d'œuvre de la grande et brillante école de la peinture française, sera bientôt terminée et décorée.

On place en ce moment les statues qui doivent remplir les niches de la tour Saint-Germain-l'Auxerrois. On a monté récemment la figure principale de la façade qui regarde le Louvre : c'est un Saint-Germain en habits épiscopaux. Cette statue, composée dans le style gothique du XIV^e siècle, et d'une gravité magistrale, est due au ciseau de M. Victor Vilain, connu par ses beaux travaux de la façade de l'église Saint-Ouen, à Rouen, et du pavillon Colbert au Louvre.

On fait, depuis trois jours, à l'extrémité des Champs-Elysées, près de l'Arc-de-Triomphe, l'essai d'un rouleau mu par la vapeur et destiné à l'enfoncement et à l'égalisation des couches de cailloux qui formeront la voie macadamisée. Cette machine, de très petite dimension, dirigée par deux hommes seulement, marche en avant et en arrière; elle nous a semblé remplacer très avantageusement les énormes rouleaux trainés par six ou huit chevaux, qui encombraient la voie.

LOUIS DE SAINT-PIERRE.

LES BAVOIS NOIRS.

(En.)

... elle s'écriait avec un accent
... sa course :

... que le tremble, ces colons, et
... comme une ardoise sur

... grâces, les nègres conduits
... leur tête, n'est-ce pas, Ma

... je l'étranglerai entre mes di
... première victime.

... et Maubre pénétrèrent dans
... en même temps qu'y arriva le

... Macaul dans sa lutte contre F
... la fois ce lugubre incident qu

... et, aussi la fuite d'Antilia. Li
... du même coup à Claudine. U

... courage et espoir, et tomba
... étonnement.

... et le nègre complice de Macan
... exprimé ses compagnons; im

... et le vint de Macaul pour qu
... à leur bonde, et sans sa

... à qu'on conquies le maître po
... du développement des entreprises

... mentaires.

... -les-à nous échapperont, m
... en saisissant les mains de désespo

... -les-à Macaul que son sang-fro
... étonnement, et attirant à l'écart

... les yeux commençaient à regarder
... courage, Claudine, lui

... -les-à se serment que l'adultère a fait j
... que au marquis qui l'accompagnai

... -les-à vrai, dit Claudine en se rai
... -les-à ! l'heure est venue d'invoquer

... -les-à bien que ces bandits-là ne dem
... et pillages...

... -les-à ?

... -les-à, ma sœur, je ne te reconnais
... -les-à fait de ton énergie et de ton

... -les-à riges ne l'ont-ils pas juré de
... -les-à l'adultère lui-même ?

... -les-à !

... -les-à le nègre partant; de marcher où

... -les-à !

... -les-à ! Claudine, nous sommes per
... -les-à ! il faut donc jurer nos dernière

... -les-à ! que de risquer une mort hor
... -les-à dans le piège de la vengeance

... -les-à !

... -les-à !

LES BANDITS NOIRS.

(Fin.)

Par moments elle s'écriait avec un accent de rage, sans interrompre sa course :

— Oh! qu'ils tremblent, ces colons, quand ils verront tomber comme une avalanche sur leur ville et sur leurs propriétés, les nègres conduits par moi, et toi aussi à leur tête, n'est-ce pas, Maubrac? Et cette Antillia, je l'étranglerai entre mes dix doigts! Ce sera ma première victime.

Claudine et Maubrac pénétrèrent dans le camp, à peu près en même temps qu'y arriva le nègre qui avait aidé Macandal dans sa lutte contre Fabulé. Ils apprirent à la fois ce lugubre incident qui déroutait leurs projets, et aussi la fuite d'Antillia. Tout semblait échapper du même coup à Claudine. Un instant elle perdit courage et espoir, et tomba dans un sombre abattement.

Le récit du nègre complice de Macandal avait vivement impressionné ses compagnons; ils comptaient sur le retour de Macandal pour prendre le commandement de leur bande, et sans savoir précisément à quelles conquêtes le mulâtre pouvait les conduire, ils entrevoyaient des entreprises nouvelles et extraordinaires.

— Ceux-là encore nous échapperont, murmura Claudine en joignant les mains de désespoir.

— Non, reprit Maubrac que son sang-froid n'avait point abandonné, et attirant à l'écart sa sœur que les nègres commençaient à regarder avec défiance, rappelle ton courage, Claudine, lui dit-il; tu sais bien le serment que Fabulé a fait jurer dans mon ajoupa aux marrons qui l'accompagnaient...

— C'est vrai, dit Claudine en se ranimant.

— Eh bien! l'heure est venue d'invoquer ce serment. Tu vois bien que ces bandits-là ne demandent que combats et pillages...

— Après?

— En vérité, ma sœur, je ne te reconnais plus! Qu'as-tu donc fait de ton énergie et de ton intelligence? Ces nègres ne t'avaient-ils pas juré de t'obéir comme à Fabulé lui-même?

— Oui.

— De te suivre partout; de marcher où tu leur dirais d'aller?

— Oui! oui!...

— Eh bien! Claudine, nous sommes perdus, tu le sais bien; il faut donc jouer nos dernières ressources plutôt que de risquer une mort honteuse et de tomber dans le piège de la vengeance des colons.

— Que comptes-tu faire? demanda Claudine.

— Viens, et rappelle à ton secours toute ton énergie.

Maubrac prenant sa sœur par le bras, la conduisit au milieu du groupe des nègres qui délibéraient sur la conduite à tenir en l'absence de leur chef, dont ils ignoraient le sort, et dans l'attente de Macandal qu'ils souhaitaient voir revenir.

— Mes amis, dit Maubrac, est-ce que vous songez à demeurer dans l'inaction où vous voilà, pendant que la colonie est en feu, pendant que les blancs d'un côté et vos camarades de l'autre, sont sous les armes? Que vous manque-t-il pour vous décider à prendre parti dans cette mêlée qui se prépare? Un chef, n'est-ce pas?

— Oui! oui! cria toute la bande.

— Vous n'avez pas l'intention, n'est-ce pas, de vous mettre du côté des colons pour exterminer la troupe de Macandal? Elle est composée de vos frères, des nègres comme vous, comme vous des ennemis et des martyrs des créoles.

— Hourrah! hurlèrent les marrons en brandissant leurs *bangalas*.

— Eh bien! le chef qui vous manque, le voici! et Maubrac poussa Claudine au milieu du groupe. Cette dame, reprit-il, est la comtesse de Saint-Chamans, l'ancienne amie du gouverneur. Elle est connue de quelques-uns de vous, de toi, fit Maubrac, en s'adressant à un des nègres, et de toi aussi, en en interpellant un second. Vous étiez avec Fabulé dans mon ajoupa une nuit que la comtesse s'y trouvait. Fabulé vous a ordonné de la reconnaître et de lui prêter secours en toutes occasions. Vous êtes tombés à ses pieds et vous lui avez juré que vous lui obéiriez comme à votre capitaine. Vous en souvenez-vous?

— Oui! oui!

— Cette dame qui est l'amie des nègres et l'ennemie des colons, vous demande de marcher au secours du camp de Macandal, que les créoles veulent détruire. Elle promet le pillage des habitations.

— Hourrah pour la comtesse!

Un formidable cri avait répondu à l'appel de Maubrac. Claudine, émue et électrisée à la fois par l'allocution de son frère, comprenant enfin le parti qu'il y avait à tirer de la situation désespérée où elle se trouvait, saisit d'une main ferme l'épée de Maubrac :

— Aux armes! cria-t-elle, et en route, mes amis!

— Vive le capitaine-comtesse! hurlèrent les nègres qui saisirent Claudine dans leurs bras et la portèrent en triomphe.

La troupe armée de mousquets, de *bangalas*, d'arcs et de flèches caraïbes, se mit en marche, guidée par Maubrac qui la conduisait résolument à la rencontre des colons.

Les nouveaux soldats de Claudine, par une précaution pleine de délicatesse, avaient chargé leur capitaine sur leurs épaules, afin de lui épargner les fatigues d'une route hérissée d'obstacles. Ils arrivèrent ainsi aux positions occupées par les blancs; ils les trouvèrent abandonnées. Le plus grand calme régnait dans le camp de Macandal, désert également.

— Ordonne-leur de marcher sur Saint-Pierre, murmura Maubrac à sa sœur. Ils sont ivres de toi, et iraient en enfer pour t'obéir.

Maubrac avait raison.

— A Saint-Pierre! à Saint-Pierre! répondirent les nègres au commandement de Claudine.

— Nous marchons à notre perte, dit la comtesse à Maubrac. Si nous sommes vaincus, c'est la mort qui nous attend...

— Soit! Mais si nous sommes les vainqueurs, la colonie nous appartient. C'est à toi de mettre le feu dans le cœur et dans l'âme de ces nègres.

Claudine qui avait perdu son audace était tombée tout à fait au pouvoir de son frère; elle courba la tête et lui répondit avec une humiliation qui intimidait Maubrac un moment :

— Je ferai tout ce que tu voudras!

Deux larmes roulèrent sur ses joues qu'elle essuya promptement. L'aventurier ne put se défendre d'un sentiment d'émotion et de crainte à la fois.

— Je ne te reconnais plus, Claudine.

— Je n'ai plus de courage, mon frère; je me sens vaincue à l'avance.

— As-tu peur?

— Oui, j'éprouve de sinistres pressentiments; il me semble que l'heure de la justice est venue pour moi, et j'entends sonner dans mon cœur un glas funèbre...

— Veux-tu retourner sur tes pas? demanda Maubrac d'une voix altérée, car les terreurs mystérieuses de sa sœur l'avaient gagné.

— Non, répondit Claudine, le sort en est jeté. Marchons donc!...

La troupe de nègres *marrons* n'était plus qu'à une portée de mousquet de Saint-Pierre. Ils avaient ménagé leur marche de manière à fondre sur la ville au milieu de la nuit, afin de profiter de l'épouvante qu'ils y jetteraient pour assurer leur victoire. Ils firent halte sur un des derniers revers de la montagne Pelée, pour prendre les dispositions du combat.

De l'éminence où ils étaient et qui dominait Saint-Pierre, Maubrac et Claudine remarquèrent un mouvement sinistre et inaccoutumé dans la ville, dont les rues étaient sillonnées par des masses de lumières errantes.

Un vague bruit d'armes monta jusqu'à eux, puis

tout à coup les rues rentrèrent dans l'obscurité la plus complète, et toutes les lumières se groupèrent le long du rivage. Ils crurent voir alors une embarcation chargée de troupes se diriger vers le large pour accoster un navire dont les voiles étaient à moitié larguées et qui n'attendait qu'un signal pour lever l'ancre. Claudine et Maubrac se regardèrent et se serrèrent la main sans prononcer une parole.

A quelques pas d'eux s'accomplissait un drame dans lequel ils devinaient qu'un rôle leur était évidemment réservé.

— Veux-tu, demanda enfin Maubrac que nous retournions au camp?

— Oui, répondit Claudine; en tout cas éloignons-nous de Saint-Pierre, qu'il ne nous serait pas possible de surprendre cette nuit. Toute la population est sous les armes.

— Peut-être, murmura Maubrac, ce navire qui vient de lever l'ancre et qui va se perdre dans les brumes de l'horizon, emporte-t-il dans ses flancs notre triomphe ou notre honte!

— Que se passe-t-il donc?

— Demain nous le saurons.

La troupe des *marrons* fit retraite dans la montagne, et sans retourner au camp de Fabulé, elle trouva un abri sûr qui la maintenait à une assez bonne distance de Saint-Pierre, pour pouvoir exécuter son plan d'attaque dès que l'occasion serait favorable.

XVII.

Le lecteur se souvient peut-être de la surprise mêlée de douleur qu'avait éprouvée Henri en apprenant le départ de Macandal pour le camp de Fabulé. Convaincu, dès ce moment, de l'innocence du mulâtre et assuré du dévouement des nègres qui composaient le bataillon de ce chef, il résolut d'arrêter les poursuites dont ils étaient victimes et de décider les colons à marcher contre Fabulé.

Il se dirigea donc vers le camp des blancs qui poussèrent des cris d'étonnement en le voyant arriver par des chemins où leur courage n'avait pu pénétrer. Henri refusa de répondre à toutes les questions avant d'avoir vu et serré entre ses bras Du Buc. Il entraîna ensuite son cousin dans un lieu écarté pour lui rapporter les révélations qu'il tenait de madame de Saint-Chamans, les projets de la Varenne, sa complicité dans le double crime qui avait jeté le deuil dans leur famille, et enfin l'innocence de Macandal dont il raconta la disparition.

— Ce marquis de la Varenne est un fier coquin! s'écria Du Buc. Ses crimes dépassent notre patience.

— Que faut-il que nous fassions?

— En finir avec lui. Ah! je vous l'avais bien dit,

mon cher Henri, que la présence de cet homme préparait de sombres jours à notre pays! Mon plan est bien arrêté : ce n'est pas d'aujourd'hui que j'y ai songé... Attendez-moi ici un instant.

Du Buc s'éloigna, puis revint, ramenant avec lui quelques officiers des compagnies.

— Tenons-nous à l'écart, leur dit-il, et délibérons sur la résolution que je vais vous soumettre; mais rappelez-vous que nous sommes avant tout soldats, que nous n'avons ni le loisir ni l'habitude des longs discours, et prouvons notre force par des actes rapidement conçus, rapidement exécutés.

Du Buc rappela brièvement toute la conduite de la Varenne, depuis son arrivée à la Martinique; son despotisme, ses exactions, sa mauvaise administration, et finalement les deux crimes qui avaient couronné l'œuvre.

— Il n'est pas un de vous, messieurs, continua-t-il, qui n'ait à se plaindre du marquis; pas un de vous qui n'ait à demander justice contre lui.

— C'est vrai! répondit un chœur de voix.

— Moi,... commença l'un des officiers.

— Vous, comme les autres, mon cher de Malherbe, interrompit Du Buc; vous avez été, je n'en doute pas, lésé ou insulté, peut-être même les deux choses à la fois. Il n'est pas besoin d'énumérer vos griefs, gardez-les pour les jeter à la face de ce maudit homme quand nous allons nous trouver en sa présence tout à l'heure. Il s'agit donc, messieurs, de tenter courageusement un acte téméraire et violent en vue de rendre la paix à cette colonie et de la conserver au roi.

Un frisson courut parmi ce groupe, qui se serra autour de Du Buc, dont la voix baissait au fur et à mesure qu'il touchait à la conclusion de son discours.

— Dans la situation où nous sommes, messieurs, continua le jeune créole, de ne pouvoir demander justice au roi, il faut nous faire justice nous-mêmes, en arrêtant le marquis et en l'embarquant pour la France.

Cette résolution énergique et extrême parut si grave, que les assistants se regardèrent sans proférer une parole.

— Hésiteriez-vous? continua Du Buc.

— Non pas, répondit M. de Malherbe, mais... qui osera mettre la main sur M. de la Varenne, représentant du roi?... C'est un attentat à la personne même de Sa Majesté.

— Ce sera moi qui oserai l'arrêter! s'écria d'Autanne, et je le ferai en protestant de mon respect que vous savez tous pour S. M. le roi. Craignez-vous de vous compromettre, messieurs? Eh bien! retirez-vous et laissez faire Du Buc et moi, c'est tout ce que je vous demande. Que ceux qui veulent être des nôtres le disent donc!

— Tous! tous!

— En avant, alors!

Henri avait fait quelques pas et le groupe s'apprêtait à le suivre. Du Buc les rappela du geste.

— Ce serait un prisonnier difficile à garder que M. de la Varenne; il faut donc songer à l'embarquer au plus tôt et sous bonne garde. Qui de vous connaît assez le capitaine de quelqu'un des bâtiments mouillés en rade de Saint-Pierre pour s'assurer de son dévouement?

— Moi, répondit un des officiers; le capitaine Bernard Favre, qui commande le *Gédéon*, est mon frère de lait. Ce que je lui dirai de faire, il le fera; et quand nous aurons sa parole, vous pourrez compter sur lui comme sur vous-même, M. Du Buc.

— Eh bien! reprit celui-ci, partez pour Saint-Pierre, monsieur de Montfort, ordonnez au capitaine Favre de mettre son navire sous voiles et de se tenir prêt à prendre le large. Vous, M. de Cornette, continua Du Buc en s'adressant à un autre officier, vous êtes bien sûr, n'est-ce pas, de l'obéissance de votre compagnie de grenadiers.

— Parfaitement sûr, monsieur.

— Alors, partez, partez également pour Saint-Pierre; assemblez votre compagnie en armes. Vos grenadiers, embarqués sur un autre navire, accompagneront, le mousquet au poing, le *Gédéon* jusqu'au débouquement des îles.

— Quant à nous, messieurs, par notre audace et par notre courage, imposons aux troupes et aux milices qui gardent le camp; ne laissons pas le temps aux timides d'hésiter et à ceux qui s'opposeraient à notre tentative, répondons avec l'épée et le pistolet.

Henri et Du Buc en tête, le groupe des officiers se dirigea vers l'ajoupa qui servait de quartier général au gouverneur. La gravité de leur marche, l'émotion inévitablement empreinte sur leur visage, impressionnèrent tous ceux qui les virent passer.

Quelques-uns les questionnèrent sur la cause d'une si imposante et si solennelle attitude. Ils gardèrent le silence, ou quand ils rencontraient des visages amis, ils répondaient :

— Accompagnez-nous, et vous verrez!

Si peu long que fût le trajet, ce groupe composé d'abord de huit ou dix personnes, qui allaient accomplir en effet l'acte le plus hardi et le plus insolent qu'il fût possible de concevoir, se trouva considérablement grossi en arrivant à la porte de l'ajoupa. Quelques confidences à mots couverts avaient échappé à Du Buc et à Henri; la hardiesse du plan séduisit quelques-uns. Les timides et les prudents, tout en souhaitant le succès, s'étaient écartés et confondus dans la foule des simples curieux, qui suivaient à distance, dans l'attente de quelque grave événement.

Henri et Du Buc franchirent le seuil de l'ajoupa où était la Varenne.

— Monsieur le marquis, dit Henri, rendez-moi votre épée; vous êtes prisonnier.

— Prisonnier! s'écria de la Varenne, et de qui, monsieur?

— Des colons, représentés ici par M. Du Buc et par moi. Rendez donc votre épée.

La Varenne tira son épée, et s'appuyant sur la garde :

— Si vous représentez les colons, moi je représente le roi à qui vous devez respect et obéissance. Au nom du roi, éloignez-vous.

Henri et Du Buc tirèrent également leurs épées :

— Toute résistance serait inutile, monsieur le marquis, rendez-vous.

— A moi! mes officiers! cria le marquis en s'avancant l'épée haute sur Henri, qui croisa son fer avec celui de la Varenne; à moi, mes soldats!

Aucun des officiers n'ayant bougé de sa place, les soldats demeurèrent immobiles. La Varenne poussa un cri de rage.

— Vous ne m'aurez pas vivant! dit-il. En garde, monsieur!

Ce combat pouvait être évité. Il eût été aisé à cette foule de mécontents, victorieuse sans lutte, d'achever son œuvre en enlevant la Varenne; mais deux épées étaient croisées. Les spectateurs de ce duel, officiers ou colons, sentaient trop ce que l'on doit au courage qui se défend. Loin d'arrêter ce combat, ils s'écartèrent et laissèrent le champ libre.

— A votre aise, répondit Henri à l'interpellation de la Varenne. Et vous ne sauriez croire le prix que j'attache à tenir mon épée devant votre cœur.

La lutte devint furieuse. Les éclairs jaillissaient des deux épées qui voltigeaient dans l'air, avec une rapidité effrayante, tantôt s'avancant jusqu'à effleurer la poitrine des adversaires, tantôt se ramassant en leurs mains, menaçantes et immobiles pendant quelques secondes. Le silence le plus complet régnait dans l'assistance; on n'entendait que le souffle hâletant des deux combattants et le cliquetis de leurs armes. Tout à coup Henri, en bondissant sur son adversaire, dont la poitrine découverte semblait défier son adresse, rencontra l'épée de la Varenne qui lui traversa le corps. Le jeune créole tomba dans les bras de ses amis.

— Vengez-moi!... Sauvez la colonie!... murmura-t-il; puis rassemblant ses forces dernières, il cria : Vive le roi!...

L'épée qu'il tenait encore s'échappa de sa main; il poussa un râle et expira.

— C'est assez, messieurs, fit la Varenne. Rentrez dans l'ordre : je vous l'ordonne au nom du roi...

Du Buc abandonnant le cadavre de son cousin, tira l'épée à son tour et marchant sur la Varenne :

— Mieux vaut le sort de ce jeune homme, s'écria-t-il, si nous devons vivre sous votre despotisme. En garde, monsieur!

— Que cela finisse! hurlèrent des voix dans la foule, que cela finisse!

Sans que personne s'y opposât, quatre colons de la milice s'avancèrent, saisirent Du Buc par le milieu du corps, et le repoussant en se plaçant devant lui.

— C'est trop du meilleur de notre sang créole pour un pareil coquin! s'écrièrent-ils.

Et s'adressant à la Varenne :

— Rendez votre épée! vous voyez bien que ni officiers, ni soldats, ni colons ne songent à vous défendre!

Et se ruant sur le marquis, ils lui arrachèrent son épée qu'ils brisèrent.

— Maintenant, dit l'un d'eux, si vous voulez savoir nos noms et les coucher sur vos tablettes, je m'appelle Cattier; mes complices se nomment Delange, Bélaïr et Labat.

Puis, prenant la Varenne par le bras, Cattier ajouta :

— Vous êtes prisonnier, et nous vous arrêtons parce que depuis votre arrivée ici, vous nous avez insultés dans tout ce que nous avons de plus sacré : dans notre honneur, dans notre religion, dans nos femmes. Vous avez forfait aux instructions paternelles du roi; vous avez opprimé les gens de bien, vous avez jeté d'honnêtes colons dans les cachots, comme des malfaiteurs; vous avez détruit le commerce; vous avez amené la famine dans ce pays; vous avez pressuré nos fortunes pour gorger de luxe une intrigante et une aventurière; vous avez pactisé avec les esclaves *marrons*, et vous avez soufflé la révolte parmi nos nègres; vous avez fait assassiner le chevalier d'Autanne; vous avez fait enlever sa fille, et, pour couronner l'œuvre, vous venez de tuer son fils! Le roi, dont vous invoquiez le nom, ne vous le pardonnera pas, et nous autres, nous vous punirons! Voilà votre prisonnier, monsieur Du Buc, prononcez sur son sort, nous vous approuvons à l'avance. Y a-t-il ici quelqu'un qui me démente?

Un tonnerre d'applaudissements couvrit la voix de Cattier. La Varenne tenta de se justifier; des cris d'indignation lui coupèrent la parole. Du Buc s'avança vers lui.

— C'est au roi lui-même que vous rendrez compte de votre conduite, monsieur! lui dit-il. Ce soir, vous partirez pour la France.

Les troupes se mirent en marche sur Saint-Pierre. La Varenne était sous la garde spéciale de

Cattier, de Labat, de Bélair et de Dolange qui lui faisaient escorte le pistolet au poing. Une fois il voulut haranguer les soldats :

— Si vous prononcez une parole, si vous faites un geste, lui dit Cattier, je vous fais sauter la cervelle.

En arrivant à Saint-Pierre, Du Buc trouva le capitaine Favre qui attendait ses ordres; le *Gédéon* était prêt à lever l'ancre. La population tout entière accompagna la Varenne jusqu'au rivage. La compagnie de grenadiers commandée par de Cornette fut embarquée, pour accompagner le *Gédéon* jusqu'au débouquement des îles, avec ordre de fusiller la Varenne et le capitaine Favre s'il essayait de débarquer sur un point de la Martinique ou de toute autre île.

C'était au spectacle de l'embarquement de la Varenne que Claudine et Maubrac avaient assisté pendant la nuit où nous les avons vus errer comme des oiseaux de proie autour de Saint-Pierre.

La nouvelle des événements que nous venons de raconter s'était répandue dans la colonie où ils avaient excité d'unanimes applaudissements; elle était également parvenue aux nègres de Macandal et à la troupe de Fabulé, alors sous les ordres de la comtesse et de son frère.

La défaite honteuse de la Varenne acheva de jeter le désespoir dans l'esprit de Claudine, en lui enlevant la dernière chance de salut qui lui restait. Le triomphe de Du Buc souleva en même temps en elle un ardent désir de vengeance contre le jeune créole qu'elle accusait d'être le seul auteur de son humiliation.

Maubrac qui, de son côté, voyait détruit à jamais son rêve de fortune, enflamma les idées de sa sœur à l'endroit d'une tentative suprême que pouvait favoriser la situation de la Martinique, privée de son chef légitime et en proie encore aux tourmentes d'une tempête révolutionnaire.

Ils résolurent, d'un commun accord, de saper le pouvoir transitoire de Du Buc et de le présenter comme un usurpateur exposé à toutes les sévérités du gouvernement royal. Ils songèrent, encore une fois, à ce malheureux Clermont qui n'enviait rien tant que l'obscurité et l'oubli, surtout depuis les derniers événements qui avaient failli lui coûter la vie. Maubrac se chargea de revoir ses amis du Prêcheur, que le mouvement insurrectionnel de la veille avait remis en goût d'aventures, pendant que Claudine ferait comprendre aux nègres qu'elle commandait l'avantage pour eux d'appuyer ce soulèvement.

Elle n'eut pas de peine à triompher de leurs scrupules lorsqu'elle leur annonça que, par une faveur spéciale et inique, Du Buc avait proclamé l'amnistie

pour les nègres de Macandal, en les laissant, eux, sous le coup des poursuites et des vengeances de la loi. Maubrac n'avait pas moins bien réussi dans ses démarches auprès de ses amis, gens prêts à tous les coups de main. Ils avaient aidé à la chute de la Varenne, ils ne demandaient pas mieux que de tremper encore dans une émeute contre le vainqueur de la veille.

A l'heure dite, ils se trouvèrent donc réunis à Claudine et à Maubrac.

Les nègres, échauffés par l'eau-de-vie et le tafia qu'on leur avait prodigués, les aventuriers, excités par le mirage d'une victoire dont ils ne prévoyaient pas les suites, se mirent en route pendant la nuit et fondirent sur Saint-Pierre aux cris de Vive du Parquet de Clermont! assassinant tous ceux qui leur opposaient de la résistance et promenant déjà leurs torches incendiaires sur les maisons de la ville.

Ce nom de du Parquet, dont le prestige était toujours immense sur les colons, trouva d'abord de l'écho dans la population, qui ne se rendit pas compte tout de suite à quelle troupe de bandits ce nom vénéré servait de drapeau.

De tous les points de la ville le cri de : Vive du Parquet! s'éleva dans un chœur formidable. Chacun de ceux qui le poussaient croyait appuyer la cause qui avait triomphé la veille, et protéger l'indépendance des créoles contre quelque surprise de la part des partisans de la Varenne, ou même contre le retour du marquis.

Mais dès que la première émotion fut passée, dès que les émeutiers eurent montré leurs visages noirs et que les premières lueurs de l'incendie eurent éclairé la ville, les troupes et les milices appelées sous les armes commencèrent aux cris de Vive le roi! de vigoureuses charges contre ces assassins, ces pillards et ces incendiaires. Les nègres de Macandal, avertis de ces événements, descendirent à leur tour en ville, mais pour se ranger du côté des blancs, avec les Caraïbes qui avaient ramené Antillia.

Les rues de Saint-Pierre étaient devenues un champ de carnage; les nègres de Macandal et de Fabulé, qui seuls pouvaient se distinguer entre eux, se cherchaient au milieu de cette mêlée dégoûtante, et leurs rencontres étaient d'effrayants combats corps à corps, auxquels les blancs n'osaient prendre part de peur de se tromper d'amis ou d'ennemis.

Chacun s'était attribué son rôle dans cette lutte et dans ce massacre. Maubrac était en quête de Clermont pour le promener comme un drapeau à la tête de l'émeute. Claudine, que la vengeance et le désespoir de sa situation avaient rendue ivre, s'était attachée à ne rencontrer que Du Buc, cet objet de sa haine profonde et tenace; elle l'appelait à grands

cris, et un poignard dans chaque main, bravait la mort avec un courage héroïque pour arriver au jeune créole.

Maubrac fut plus heureux ; c'est à lui qu'échut l'honneur de cette rencontre. Du Buc, en l'apercevant, courut au-devant de l'aventurier. Tout d'abord il dédaigna de tirer l'épée contre ce misérable, et lui lâcha un coup de pistolet dont la balle effleura l'épaule de Maubrac.

— Lâche ! cria celui-ci, as-tu donc peur de te mesurer avec moi ?

Il s'élança sur Du Buc, l'épée haute. Le jeune créole rentra la sienne au fourreau.

— Cette arme est trop noble pour les gens de ton espèce ! lui répondit-il.

Et, arrachant des mains d'un soldat un mousquet, il s'en fit une massue avec laquelle il asséna deux coups vigoureux sur la tête de Maubrac. L'aventurier roula sur le sol.

— Ramassez ce misérable, dit-il à ceux qui étaient près de lui. Vivant ou mort, mettez-le en un lieu sûr où je puisse le retrouver.

Claudine débouchait par l'extrémité d'une rue au moment même où son frère tombait frappé par Du Buc. Elle poussa un cri de joie féroce en apercevant le créole, et se jeta sur lui comme une lionne.

Du Buc, qui répugnait à se mettre en défense armée contre une femme, se contenta d'étendre les deux bras pour s'emparer d'elle ; mais le choc avait été si violent qu'il chancela, entraînant Claudine dans sa chute. Celle-ci, profitant de cet avantage passager sur son ennemi, levait la main pour frapper, lorsque deux bras vigoureux la saisirent et l'enlevèrent.

— Je te tiens donc enfin, infâme coquine ! s'écria une voix qui fit frissonner Claudine, et ses doigts lâchèrent les deux poignards.

Cette voix était celle de Dubost qui, depuis le commencement du combat, avait traversé toutes les fusillades à la poursuite de sa femme.

Claudine, remise de sa première terreur, chercha à se débarrasser de l'étreinte de son mari ; mais celui-ci, la saisissant par ses longs cheveux, la renversa par terre, et lui mettant le pied sur la poitrine :

— Où voulez-vous que je traîne cette misérable, demanda-t-il à Du Buc, à la potence ou à la mer ?

Du Buc enleva Claudine des mains vengeresses de son mari.

— C'est à la justice de prononcer sur son sort, dit-il à Dubost. Qu'on la conduise en prison !

Dubost voulut faire escorte à sa femme jusqu'à la porte de la geôle, où il se constitua en sentinelle pour s'assurer qu'elle ne s'évaderait point.

La victoire — une sanglante victoire — resta aux

troupes et aux colons. Les nègres et les aventuriers avaient levé pied en laissant sur le terrain bon nombre des leurs, morts ou prisonniers. Les Caraïbes se chargèrent de poursuivre les fuyards dans les bois, où il s'en fit un horrible massacre. Le procès de Claudine et de Maubrac ne fut pas long ; la prétendue comtesse de Saint-Chamans, démasquée par les révélations de son mari et par les avis reçus de France, tenta de soutenir son rôle jusqu'au bout, et nia connaître Dubost.

Mais les renseignements envoyés par le maréchal d'Estrées, ainsi que nous l'avons dit, établissaient nettement la complicité de madame Dubost, dans le projet insensé conçu par le président Lamoignon de faire proclamer du Parquet de Clermont gouverneur, pour ensuite, au milieu des embarras que cet événement créerait à la France, proposer l'acquisition de la colonie.

En conséquence, accusée et convaincue d'usurpation de titres, de faux en écriture, d'escroqueries envers les négociants à qui elle avait extorqué des sommes considérables, d'exactions, de conspiration avec les esclaves *marrons*, Claudine fut condamnée à recevoir vingt-neuf coups de verge sur les épaules, à l'exposition publique avec le carcan au cou et à être traînée sur une claie.

Chacun de ces châtiments lui fut infligé, et elle expira pendant son dernier supplice entre les bras du bourreau. Quant à Maubrac, qui n'était point mort des deux coups de crosse de mousquet, il fut pendu en place publique.

Du Buc s'était vaillamment conduit pendant cette émeute. Le rêve que Claudine avait fait pour Clermont, Du Buc était donc à même de le réaliser à son profit. Il était le maître de la colonie ; il pouvait se fortifier dans ce pouvoir conquis à la pointe de son épée et par son courage, il ne le voulut point. Le lendemain même de sa victoire, il remit l'autorité aux mains du lieutenant gouverneur en lui disant :

— Je suis votre prisonnier, monsieur ; quel que soit le sentiment qui m'ait animé dans l'accomplissement de mon devoir, quel que soit le but que j'aie atteint, j'ai manqué à la personne du roi en violentant son représentant ici. Faites-moi conduire en France, monsieur, en coupable, je vous prie, pour que je rende compte de ma conduite à Sa Majesté. Au prix de ma liberté et même de ma vie, j'obtiendrai le pardon de ceux qui m'ont aidé dans l'œuvre à laquelle mon pays doit son repos, son indépendance et sa dignité.

Quelques jours après, Du Buc traversait les rues

de Saint-Pierre, au milieu de l'immense cortège de toute la population. L'enthousiasme de la foule était contenu par le respect et l'attendrissement que lui imposait la présence de mademoiselle Antillia d'Autanne qui, vêtue de deuil, le visage pâle, et émue, accompagnait son cousin.

Au moment où ils s'embarquèrent, de longs cris d'adieu et de sympathie les saluèrent.

Arrivé en France, Du Buc plaïda éloquemment sa cause et celle de ses compatriotes. Le roi, inflexible d'abord, pardonna bientôt après ou adoucit les peines sévères infligées aux auteurs de cette révolution, qui a conservé dans l'histoire de la Martinique le nom de *Gaoulé* qu'elle emprunta à la langue des Caraïbes.

XAVIER EYMA.

UNE MÉPRISE DE COEUR.

(Voyez le numéro précédent.)

« Ta lettre, mon cher Raoul, m'a fait sourire, puis m'a fait rêver. Tu croyais plaisanter sans doute, et tu m'as ouvert les yeux sur une situation morale que je craignais peut-être d'analyser.

» Oui, frère, tu l'as deviné, l'émotion du premier jour n'a pas seulement laissé des traces dans mon esprit, elle a pénétré dans mon cœur, et peu à peu elle envahit tout mon être. Je le sens, il ne dépend plus de moi de lui imposer des limites. Je voudrais en vain me le dissimuler, ce que j'ai pris d'abord pour de l'admiration et de la pitié, n'était que le début d'un sentiment tout autre que j'hésite encore à nommer.

» Que te dirais-je? La pensée qu'à mon retour de courses souvent pénibles, tu le sais, je vais trouver cette charmante enfant auprès de notre sœur, est comme un rayon de soleil qui illumine toute ma journée. Tout revêt pour moi des couleurs riantes, depuis que je la connais. Ce que je fais de bien, il me semble que je le fais pour elle maintenant, et si je suis fier d'un succès, c'est que je le lui adresse dans ma pensée. Tu sais, mon bien cher Raoul, combien avec mes goûts simples et exempts d'ambition, d'ambition matérielle du moins, je voyais avec indifférence, avec contrariété même, l'augmentation croissante de ma clientèle, qui empiétait chaque jour sur le temps destiné par moi aux recherches et à l'étude; car, grâce au bonheur providentiel qui a signalé mon entrée dans une carrière qu'on me représentait comme étant d'un abord si difficile, j'ai déjà acquis une existence honorable et pour moi suffisante. Eh bien! je m'aperçois que je deviens intéressé! Le croirais-tu, Raoul, maintenant

ton frère aime l'argent: il le gagne avec joie et le reçoit avec plaisir, lui, qui jadis éprouvait une sorte d'humiliation à toucher le prix de ses soins. C'est que je vois, avec un secret contentement, s'améliorer de plus en plus cette position qui serait l'opulence pour la pauvre Lucile, et que je rêve de lui faire partager, si cette adorable enfant est réellement telle qu'elle me paraît être, et si la reconnaissante affection qu'elle me témoigne, peut, à mesure qu'elle me connaîtra davantage, se transformer en un sentiment plus tendre. Quelle satisfaction n'éprouverais-je pas à l'entourer du bien-être et du luxe modeste dont elle a été si longtemps privée!...

» Si tu m'aimes, mon cher Raoul, fais des vœux pour que ce rêve s'accomplisse, car en lui se concentre maintenant tout mon espoir de bonheur.

» Ton frère, GEORGES. »

Le docteur Georges Franay avait un ami de huit ans moins âgé que lui, avec lequel on n'eût jamais pu comprendre son intimité s'il n'était reconnu que l'amitié, comme l'amour, vit souvent de contrastes, et est bien moins l'échange de deux dévouements, qu'un partage inégal de deux cœurs, dont c'est presque toujours le même qui donne et le même qui reçoit.

Léonce était, du reste, un charmant garçon dans toute la force du terme. Grand, mince, avec des moustaches mignonnes et d'une rare finesse, un front lisse et bien dessiné, des yeux noirs pleins de vivacité et d'esprit, et de soyeux cheveux blonds qu'il se plaisait à rejeter en arrière par un geste tout byronnien. Il avait un véritable talent de peintre et un nom déjà connu par quelques bonnes toiles qui avaient figuré aux derniers salons. A ces avantages se joignaient aussi quelques qualités morales incontestables, une bonté de cœur expansive, et une générosité insouciant qui le faisaient aimer de tous ceux qui l'approchaient.

Malheureusement, et c'est par là surtout qu'il faisait contraste à la noble nature de Georges Franay, une grande mobilité d'impressions et une déplorable facilité à se laisser entraîner au courant de la passion et du caprice le faisaient souvent agir avec une précipitation irréflective et dans un sens diamétralement opposé à celui qu'il se promettait. Aussi, avec les meilleurs intentions, lui arrivait-il à chaque instant de commettre des actions compromettantes pour sa vanité ou pour sa considération, parfois même des actions blâmables qui attristaient profondément le cœur de son ami.

Mais c'est précisément dans ces circonstances difficiles ou pénibles que leur amitié s'était fortifiée. Le

beau Léonce venait alors, avec un sincère désespoir, se jeter dans les bras de Georges, et s'en retournait toujours consolé, guéri et plein de résolutions nouvelles.

Georges et Léonce avaient lié connaissance chez un client du docteur. Longtemps ils s'étaient vus dans cette maison amie; puis Léonce avait pris l'habitude de venir chez Franay aux heures de sa consultation, et enfin il avait été présenté à sa famille, se composant alors de sa mère et de son jeune frère. Depuis quelques mois sa sœur Anaïs, âgée de près de seize ans, était sortie de pension, et depuis ce temps-là Léonce, sans s'en rendre compte, faisait des visites beaucoup plus fréquentes.

Anaïs était une charmante jeune fille, brune, vive, mutine et ingénue; et peut-être à son insu Léonce se sentait-il attiré par ce charme irrésistible de l'innocence et de la candeur. De son côté, Anaïs, qui avait eu chaque année le prix de dessin, causait volontiers peinture avec le peintre, toute glorieuse d'être comptée pour quelque chose par un véritable artiste, un artiste qui *exposait au salon*.

Il avait déjà depuis longtemps entendu parler de Lucile dans la famille, sans avoir eu l'occasion de l'y rencontrer, lorsqu'un jour que son ami l'avait engagé à dîner, Anaïs, de son côté, eut la fantaisie de retenir son institutrice.

Il fut d'abord comme peintre ravi de la beauté gracieuse et distinguée de mademoiselle Hervier; et comme l'admiration de l'artiste manquait rarement de se traduire en amour chez le jeune homme, son cœur si impressionnable ne tarda pas à s'enflammer.

Par l'impulsion d'un sentiment nouveau, sa parole acquérait une éloquence et un charme puissants; il fut donc pendant tout ce dîner étincelant de verve et d'esprit; et Georges, qui avait une connaissance approfondie de son caractère et de ses habitudes, devenait triste et froid, à mesure que son enthousiasme factice et ses paradoxes vingt fois répétés soumettaient les convives, et particulièrement Lucile, à cette irrésistible fascination qu'il lui avait vu exercer sur tant de femmes.

Léonce, nous l'avons dit, était généreux et bon; toujours il avait l'intention de bien faire; mais le défaut de raisonnement et de calcul le mettait souvent dans l'impossibilité de pratiquer lui-même les belles théories qu'il rêvait et qu'il avait la prétention d'imposer aux autres.

Presque toujours l'exagération, même dans le bien, inspire une velléité de résistance. Ainsi, ceux qui entendaient raisonner Léonce, lorsque surtout ils étaient au fait de l'harmonie existant entre ses paroles et ses actions, étaient comme fatalement entraînés à le contredire. Ordinairement, dans des occasions semblables, le docteur Georges se conten-

tait de sourire, de ce sourire fin dont une certaine malice n'excluait pas la bonté, mais ce jour-là, il se sentit irrité et garda un silence contraint.

Vers le milieu de la soirée, Léonce, qui n'avait cessé de s'adresser particulièrement à Lucile et de quêter, pour ainsi dire, son approbation à la fin de chacune de ses brillantes périodes, devint tout à coup sombre et rêveur, et parut absorbé dans une méditation profonde dont il ne sortait que pour jeter sur la jeune fille un regard pénétrant et passionné sous lequel elle se sentait rougir et pâlir tour à tour. C'était une des tactiques de Léonce, bien connues de Georges dont le cœur était déchiré par chacun de ces regards qu'il surprenait au passage. Puis enfin, Léonce griffonna à la hâte, sur une feuille de son calepin, quelques lignes que Georges reconnut être des vers, et qu'il le vit distinctement remettre à Lucile, au milieu des préparatifs du départ.

La nuit suivante fut cruelle pour le pauvre Georges, qui ne put dormir un seul instant. Il s'était, hélas! trop bien rendu compte de l'impression produite sur Lucile par le jeune peintre. Il voyait son rêve détruit, toutes ses espérances d'avenir renversées, la seule femme qu'il pût aimer et à laquelle il voulût consacrer sa vie entière, destinée sans doute par M. Léonce à augmenter la liste des nombreuses conquêtes parmi lesquelles elle n'aurait pas même une place à part.

Pour la première fois, son âme, si généreuse et si bienveillante, fut remplie d'amertume et de ressentiment. Parfois il voulait encore espérer que l'influence toute magnétique qui s'était imposée à la jeune fille, serait aussi fugitive qu'elle avait été imprévue et involontaire, et que ses réflexions de la nuit auraient pour résultat d'amener la confusion pour elle-même et quelque irritation contre Léonce. Il se flattait alors qu'elle lui montrerait les vers qu'elle avait reçus, et que cet incident deviendrait peut-être l'occasion d'explications et de confidences qui resserreraient leur intimité et fixeraient leur avenir.

Le jour attendu avec angoisse par le pauvre docteur arriva enfin; mais comme, pour lui, les heures se traînaient péniblement jusqu'au moment où Lucile venait donner sa leçon accoutumée!... Il s'arrangea pour se trouver sur son passage, et son regard anxieux s'arrêta sur elle dès qu'il la vit paraître. Il était légèrement pâle; mais son habitude de se vaincre était telle, qu'il paraissait calme, tandis que son cœur était en proie à mille tortures. Lucile avait, au contraire, un air radieux et épanoui qu'il ne lui avait jamais vu.

— N'avez-vous rien à me dire, mademoiselle Lucile? hasarda-t-il enfin d'une voix tremblante,

voyant que la jeune fille ne se décidait pas à parler.

— Mais au contraire, cher docteur, répondit-elle. Ma mère éprouve un grand soulagement de la nouvelle potion que vous lui avez envoyée hier, et elle m'a chargée de ses actions de grâces...

Et Lucile entra rapidement, semblant redouter une plus longue conversation, presque autant que Georges la désirait.

Pauvre Georges! oh! comme son espérance était vaine. Il se flattait d'être observateur, et l'était en effet; mais combien sa science était insuffisante en face de cet abîme sans fond, de cette énigme vivante et toujours inexplicable d'un cœur de jeune fille. Il avait compté presque voir Lucile confuse et repentante d'une impression par laquelle elle se serait laissée dominer à son insu, tandis qu'elle s'abandonnait au contraire volontairement à cette influence, et qu'elle l'encourageait de toutes ses forces. Le secret de cette conduite était dans la situation matérielle de mademoiselle Hervier et dans les dispositions morales qu'elle y apportait. Bien loin d'accepter avec la résignation sereine que lui supposait Georges, la vie médiocre, presque misérable, qui lui était imposée, Lucile en souffrait cruellement. Une répulsion moins grande se serait traduite par plus de révolte et moins de patience; mais pour surmonter les dégoûts que lui inspirait l'existence vulgaire qu'elle avait à subir, la pauvre enfant avait besoin d'un tel effort d'héroïsme, qu'elle arrivait presque à l'apparence du calme et de la résignation. Elle était froissée dans ses instincts de délicatesse, bien plus qu'elle ne regrettait l'absence de tout bien-être, et elle eût subi volontiers des privations plus grandes encore, à la condition d'être placée du moins dans un milieu élégant et capable de flatter son imagination.

Elle devait au docteur Franay une grande amélioration dans sa position et dans celle de sa mère; aussi éprouvait-elle pour lui une vive reconnaissance et une sincère affection. Sa présence lui était agréable, et son souvenir lui était doux. Mais il restait indissolublement lié à une réalité pénible pour elle. Léonce pouvait, au contraire, l'entraîner avec lui dans les régions enchantées de l'inconnu et de l'idéal; elle devait fatalement s'y élaner à sa suite. L'exaltation du jeune homme, sa parole éloquente et facile, la nouveauté de ses théories artistiques, ses opinions généreuses jusqu'à l'imprudance, l'éclat brûlant de ses regards sans cesse fixés sur elle, la beauté d'un visage vraiment inspiré, tout concourut à jeter dans l'âme de la pauvre Lucile un trouble délicieux contre lequel elle ne chercha pas à lutter. Elle avait été d'abord étonnée, éblouie, enivrée; le calme de la réflexion ni l'autorité de son jugement sain et droit d'habitude, ne vinrent contrebalancer

les nouvelles pensées auxquelles elle s'abandonnait en aveugle, y voyant désormais un refuge assuré contre les souffrances vulgaires de la pauvreté et le prosaïsme forcé de sa vie.

Le développement de cette situation dangereuse fut rapide. Tantôt Lucile et Léonce se rencontraient chez madame Franay, tantôt Léonce s'arrangeait pour se trouver sur son passage lorsqu'elle se rendait chez son élève ou qu'elle en sortait; et Georges, à qui ces entrevues faisaient souffrir mille morts, était comme malgré lui entraîné à s'en rendre témoin. Il éprouvait alors comme une sombre jouissance à s'assurer de son malheur en constatant les regards d'intelligence qu'échangeaient les deux jeunes gens, la rougeur soudaine qui colorait les joues de Lucile aussitôt qu'elle abordait Léonce, l'émotion qui brisait sa voix lorsqu'il venait à lui parler.

— Quelle différence, se disait alors le docteur employant à se torturer lui-même toute cette science d'analyse dont il faisait un si noble usage au chevet des malades pour sonder les douleurs de l'âme en même temps que les souffrances du corps, quelle différence avec cette amabilité charmante, affectueuse, mais si calme, qu'elle me témoigne! Comment avais-je pu m'y tromper, et espérer que cette amitié si apparente, si fraternelle, si franchement exprimée, pût jamais devenir de l'amour!...

Georges ne souffrait plus seulement dans son amour méconnu, que par une sublime abnégation il parvenait presque à oublier; mais le caractère frivole, inconstant de Léonce, lui inspirait les plus cruelles appréhensions pour le repos, pour l'avenir de celle qu'il aimait. Et que pouvait-il faire pourtant? Prévenir Lucile contre les dangers de ce caractère? Mais il faudrait donc lui dire qu'il avait épié sa pensée et surpris ses démarches! De quel droit forcerait-il une confiance qu'elle lui refusait?

Lui, moins que tout autre, avait le droit de le faire. Deux obstacles invincibles s'y opposaient: les services qu'il avait rendus et qu'il était appelé à rendre encore à mesdames Hervier; l'amour qu'il ressentait pour Lucile, et qui rendrait toujours suspects, même à ses propres yeux, les conseils les plus désintéressés. Et d'ailleurs, à supposer qu'il osât parler, que dirait-il? Que Raynal jusqu'ici s'était montré léger dans sa conduite, inconstant dans ses affections. Mais le croirait-elle? Et d'ailleurs cela même n'est-il pas souvent un attrait de plus pour la femme qui aime et qui espère inspirer un sentiment sans précédent et sans partage? Les observations qu'il adresserait à Lucile n'auraient-elles pas pour résultat, ainsi que cela arrive trop souvent, de fortifier une passion qu'elle s'efforcera de se justifier à elle-même avec d'autant plus de soin, qu'elle serait attaquée? Était-ce d'ailleurs le rôle du mei-

leur ami de Léonce de venir dévoiler les vices de son caractère? Et enfin ne serait-il pas possible qu'après avoir subi souvent l'entraînement de passions mensongères et superficielles, il aimât cette fois profondément, sincèrement? Ne pouvait-il être donné à Lucile d'opérer cette transformation, et dans ce cas n'y aurait-il pas une cruauté égoïste et comme un parti pris honteux à chercher à détruire un amour qui pouvait assurer le bonheur de deux êtres jeunes, charmants, et qui tous les deux lui étaient chers?

Ainsi, par abnégation, par dévouement, Georges s'imposa la loi de demeurer dans une inaction complète en présence du mal qui sous ses yeux faisait chaque jour de nouveaux progrès.

Madame Marie DE FRIBERG.

(La suite au prochain numéro.)

BULLETIN DRAMATIQUE.

Suis-je bien en retard avec les théâtres et les pièces nouvelles? Tout bien considéré je ne m'accuse pas trop. A cette époque de l'année, les théâtres ne sont pas extrêmement prodigues de leurs meilleures œuvres. A l'Opéra-Comique un tout petit acte d'un compositeur distingué, M. Ernest Boulanger, et qui s'appelle l'*Éventail*. Le livret est bien ce qu'il y a au monde de plus faible et de moins capable d'inspirer un musicien. M. Boulanger a tiré tout le parti possible du triste canevas où on l'invitait à tisser des trames d'or et de soie; ce n'est pas sa faute si force lui a été d'employer parfois de la plus grosse laine pour arrêter les mailles qui s'en allaient. MM. Jules Barbier et Michel Carré font souvent mieux que cela, rarement plus mal. Le succès a été assez médiocre; madame Faure-Lefèvre, malgré les grâces de sa personne et de sa voix, n'a pu sauver cet acte du naufrage. Les meilleurs capitaines sont impuissants contre la tempête.

A l'Opéra on répète activement *Guillaume Tell*, avec mademoiselle Carlotta Marchisio dans le rôle de Mathilde. M. de Rovray dit à ce sujet dans son feuilleton du *Moniteur*: « Quand les deux sœurs Marchisio seront forcées de nous quitter par des engagements qui les appellent sur les premiers théâtres d'Europe, elles laisseront à l'Opéra une trace éclatante de leur passage, et des traditions qu'on n'oubliera pas. On a recueilli leurs points d'orgue dans l'édition splendide du *Ménestrel*: insigne honneur qui n'avait été accordé jusqu'ici qu'à madame Pasta et à Marie Malibran. Ce qui met les deux illustres

sœurs, mademoiselle Carlotta et mademoiselle Barbara, au-dessus des cantatrices les plus célèbres que nous avons admirées jusqu'ici, c'est l'union, la fusion parfaite de ces deux voix jumelles, et pourtant d'un timbre différent. Jamais nous n'avons entendu des morceaux d'ensemble exécutés par deux grandes artistes avec une si merveilleuse précision. Rossini, que rien n'étonne et qui s'émeut difficilement, en a été surpris et charmé. Comme il ne vas pas au théâtre, les deux incomparables virtuoses ont chanté uniquement pour lui et chez lui le duo de *Sémiramide* et plusieurs morceaux de ses beaux chefs-d'œuvre. Elles étaient fières et touchées de l'approbation d'un si grand génie; il était heureux d'être si bien compris et si bien interprété.

Les deux sœurs Marchisio sont une protestation vivante contre le mauvais goût, l'exagération, l'impuissance, la déclamation sauvage, épileptique, de la prétendue école d'expression qui remplace la pureté et la suavité de la voix humaine par des contorsions et des hurlements. Cette école fleurit surtout à l'étranger; mais elle ne nous envoie pas de nombreux représentants, car, au bout de quelques années, ils n'ont plus ni voix, ni souffle. Si l'art du chant périssait, si les bonnes traditions venaient à se perdre, tant que les sœurs Marchisio seront au théâtre, tant qu'elles pourront se faire entendre dans un concert, les artistes trouveront toujours chez deux illustres cantatrices un modèle et des leçons. »

Cela est exactement vrai.

A l'Odéon, une grande pièce en cinq actes et en vers de M. Louis Bouilhet, un vrai et sincère poète. *L'oncle Million* a obtenu un succès littéraire des plus complets. La forme si poétique, si correcte, de M. Bouilhet a été fort applaudie, fort appréciée; mais il est, malgré tant de talent incontestable, douteux que le succès d'argent réponde au succès littéraire.

Le Palais-Royal a en revanche obtenu un double succès d'argent, et je suis tenté de dire, un double succès littéraire; je n'hésite pas à le dire. Et pourquoi pas? Les deux petites pièces du Palais-Royal, charmantes, spirituelles, gaies, dignes en un mot d'un tout autre lieu que celui-là, sont signées l'une de Lambert Thiboust (le *Passé de Nichette*), l'autre d'Henri Murger (le *Serment d'Horace*). Grand succès de vogue, grand succès d'argent, grand succès littéraire. Le mot y est bien.

Au Théâtre-Lyrique, les *Pêcheurs de Catane*, de M. Maillard, l'auteur trop paresseux de *Gastibelza* et des *Dragons de Villars*, ont obtenu un immense succès. Quand on est M. Maillard, quand on a un tel talent, on n'a pas le droit d'être paresseux.

La *Revue* du théâtre des Variétés a fait son apparition. Grand succès dont je reparlerai.

Pierre OBEY.

Adolphe GOUBAUD, directeur-gérant.

PARIS. — IMPRIMERIE DE L. MARTINET, 2, RUE MIGNON.

586

586 bis

87

88

89

89 bis

90

91

92

92 bis

93

94

95

95 bis

96 (Doppel K)

97

98

98 bis

99

600

601

601 bis

602

3

4

4 bis

5

6

7

7 bis

8

9

610 bis

611

12

13

614 Doppel K

615

616

616 bis

617 618 619 619 bis 620 621

soll enthalten

Kupf N. 586 - 621

vollstg = 36 Kupf

Jan / März 1860

April / Dez. 1860

1860

janvier 1-3

février 1-3

mars 1-3

avril 1-3

(mai 1-3

juin 1-3

juillet 1-3

août 1-3

septembre 1-3

octobre 1-3

novembre 1-3

décembre 1-3

mielle Barbe,
lèvres que son
la fusion partie
l'on trouve diffé-
s morceaux d'es-
tes avec une si-
n'importe et qui
charnié. Comme
rales vertues
et lui le duo de
es beaux ché-
le l'appropria-
re si bien con-

estation vivante
apoussance, la
étendue école
survint de la
hurlements.
elle ne nous
au bout de
le. Si l'art
venaient à
et au théâ-
re dans sa
deux illu-

tes et en vers
sité. L'ocle
ins completi-
bouillet a été
malgré tout de
d'argent ré-

et en double
double sus-
pourquoi pas?
charnantes,
tout autre lieu
Thibout / le
le Serment
série d'argent,

Calme, de
Gentilles et
suse succès-
talent, ou

son appai-
série Ours.
d'argent-quin-

